L'HABIT VERT

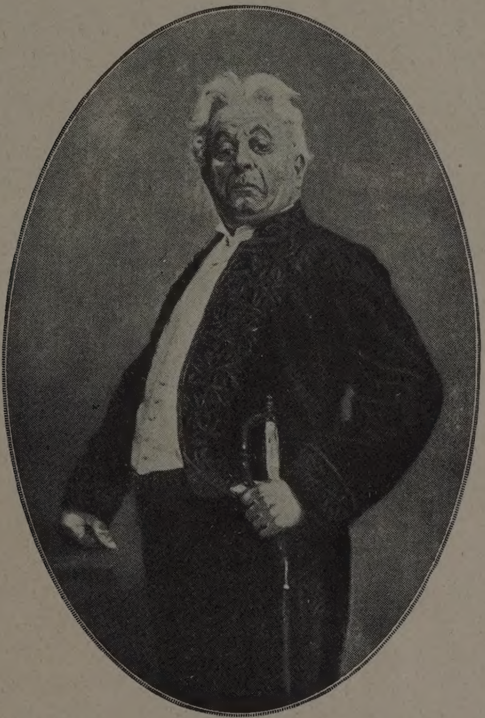
COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

ROBERT DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET

représentée pour la première fois le 16 novembre 1912, au théâtre des Variétés.

A ABEL HERMANT,
SES AMIS
R. F. G.-A. C.



Le duc de Maulévrier (M. Guy), en tenue d'académicien.
D'après la « Linopeinture » de Pierre Petit, figurant dans le décor du 1$^{\text{er}}$ acte.

PERSONNAGES

Le Comte Hubert de Latour-Latour, 42 ans	MM. Brasseur.	*M$^{\text{me}}$ la Duchesse de Maulévrier*	M$^{\text{me}}$ Jeanne Granier.
Le Duc de Maulévrier, 8 ans	Guy.	*Brigitte Touchard*, 26 ans	Lavallière.
Parmeline	Max Dearly.	*M$^{\text{me}}$ Janvray*, 20 ans	Ugalde.
Pinchet	Prince.	*Comtesse de Jargeau*	Mareil.
M. Durand	Numès.	*Vicomtesse de Saint-Gobain*	Cernay.
Le Baron Bénin	Bernard.	*Mélanie*	Badin.
Le Vicomte de Saint-Gobain	S. Fabre.	*Laurel*	MM. Dupray.
		Michel, maître d'hôtel	J. Dupuis.

DÉCORS DE MM. AMABLE ET CIOCCARI. — PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Robert de Flers and G.-A. de Caillavet, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Un salon chez le duc et la duchesse de Maulévrier, à Deauville.

L'HABIT VERT

ACTE PREMIER

Un manoir des environs de Deauville. Un salon donnant sur une terrasse. Au delà, un parc. Au delà la mer. Piano. Au-dessus de la cheminée, un grand portrait en pied du duc de Maulévrier en une pose noble et satisfaite. Armoiries ducales dans le coin du tableau.

Scène première

LE DUC, UN LAQUAIS, puis LAUREL

Au lever du rideau, un laquais, en grande tenue, culotte de panne, bas de soie, habit à la française, galonné, remet deux fauteuils en place, puis regarde si tout est en ordre en sifflotant très légèrement. Le duc entre et l'entend.

Le Duc, froidement. — Vous vous permettez de siffloter ici!

Le Laquais, balbutiant. — Que monsieur le duc veuille bien m'excuser. Je croyais qu'il n'y avait personne dans cette pièce.

Le Duc. — Il y avait mon portrait. Vous n'êtes plus de ma maison. Allez...

Le laquais sort. Le duc va se placer sous son portrait, dans la même pose. Un temps.

Michel, maître d'hôtel, entrant. — Le secrétaire de monsieur le duc est là.

Le Duc. — Qu'il entre! (Michel s'efface, Laurel entre.) Bonjour, monsieur Laurel. Je me porte bien.

Laurel. — Je venais vous rendre compte du courrier, monsieur le duc. Il est arrivé aujourd'hui à Deauville avec un peu de retard à cause de l'accident survenu hier à Lisieux. Monsieur le duc a dû le voir dans les journaux?

Le Duc. — Une fois de plus, monsieur Laurel, je vous le répète, je ne lis jamais aucun journal.

Laurel. — C'est vrai, monsieur le duc. Mais il me semble toujours que pour savoir ce qui se passe...

Le Duc. — Monsieur Laurel, il ne se passe rien. Il ne s'est rien passé en France depuis quatre-vingts ans, j'entends depuis la chute de la monarchie légitime. Je vous écoute.

Laurel, ouvrant son dossier. — Voici: M. Schelton, le beau-père de monsieur le duc, vous envoie de New-York le chèque de vingt mille dollars qui représente la rente trimestrielle de Mme la duchesse.

Le Duc. — C'est sans importance. Vous préparerez un accusé de réception que je signerai. Vous le terminerez par un mot aimable à l'adresse de M. Schelton.

Laurel. — Lequel?

Le Duc. — Celui-ci: je me porte bien.

Laurel. — Autre chose: *Femina* désirerait vous interviewer.

Le Duc. — Quel est ce mot?

Laurel. — Ce magazine demande à tous les membres de l'Académie française, et, par conséquent, à vous, monsieur le duc, leur sentiment sur l'adultère. C'est pour un numéro spécial destiné aux jeunes filles.

Le Duc. — Vous écrirez à cette impertinente gazette que la famille de Maulévrier n'ayant jamais compté d'époux infidèles je laisse à d'autres le soin de répondre.

Laurel, notant à mesure les instructions du duc. — Bien, monsieur le duc. Voici maintenant un mot de M. Durand, notre député, vice-président de la Chambre. Il viendra vous voir à cinq heures pour vous présenter un secrétaire archiviste.

Le Duc. — Je lui avais demandé en effet de m'en procurer un.

Laurel. — Enfin, le sous-préfet de Bernay vous avise, monsieur le duc, en votre qualité de sénateur du département, que toutes les verreries sont en grève, les usines assiégées, et qu'il a failli être lapidé hier par la population ouvrière.

Le Duc. — Vous lui enverrez ma carte avec ce mot: Je me porte bien. C'est tout?

Laurel. — C'est tout, monsieur le duc.

Le Duc. — Vous voyez bien, monsieur Laurel, qu'il ne se passe rien. (On entend un coup de timbre.) Une visite? Voyez.

Laurel, remontant sur la terrasse. — C'est M. le baron Bénin, votre collègue de l'Académie française.

Le Duc. — Fort bien... Vous m'apporterez les lettres à signer ce soir.

Laurel. — Bien, monsieur le duc.

Il sort.

Scène II

LE BARON, BENIN, PINCHET, LE DUC

Bénin. — Bonjour, mon cher ami.

Le Duc. — Je me porte bien.

Bénin. — Devinez qui je vous amène?

Le Duc. — Je ne devine jamais rien.

Bénin. — Il est vrai... Eh bien, je vous amène M. Pinchet, secrétaire général de l'Institut, qu'à ma très grande stupeur je viens de rencontrer sur la plage en chapeau haut de forme et en redingote.

Pinchet, se présentant sur le seuil de la porte. — Monsieur le duc...

Le Duc. — Comment, mon bon Pinchet, est-il possible?... Vous, à Deauville!

Pinchet. — Oh! non, monsieur le duc, non pas à Deauville, je ne me le permettrais pas. Je suis venu passer quelques jours à Dives, avec M^me^ Pinchet. M. le baron Bénin m'ayant dit que vous étiez ici, monsieur le duc, je me suis permis...

Le Duc. — Vous avez fort bien fait, mon cher Pinchet, je vous tiens en grande estime... Vous avez le sens de la tradition. Nous ne sommes plus guère aujourd'hui à en goûter la noblesse et la beauté.

Bénin. — C'est pour moi que vous dites ça, mon cher duc?

Le Duc. — Mon Dieu, mon cher ami, vous apportez dans vos propos et d'ailleurs parfois dans vos ouvrages un ton de frivolité dont je m'offusque.

Bénin. — Ne me faites pas rougir devant Pinchet, mon ami.

Pinchet. — Oh! monsieur le baron.

Le Duc. — Mais je ne vous ai pas demandé des nouvelles de M^me^ Pinchet. Se plaît-elle ici?

Pinchet. — Vous êtes trop bon, monsieur le duc. M^me^ Pinchet aime la mer. Quoique devenue très forte avec l'âge, elle est restée rêveuse. M^me^ Pinchet est toujours pour les poètes dans nos élections académiques.

Le Duc. — Et jusques à quand restez-vous sur la côte?

Pinchet. — Jusques à lundi au plus tard. Voyez-vous, monsieur le duc, mon père et mon grand-père, qui furent avant moi secrétaires généraux de l'Institut, ne s'en sont pas éloignés un seul jour durant trente-sept années. Depuis vingt ans, je ne l'avais jamais quitté non plus... J'ai essayé, j'ai eu tort.

Bénin. — C'est fort touchant.

Pinchet. — Non, monsieur le baron, non... c'est de l'égoïsme et aussi un peu d'orgueil. Il me semble que je manque là-bas, qu'en mon absence il y a de la poussière qui n'est pas à sa place.

Le Duc. — Vous avez le mal du pays, Pinchet!

Pinchet. — Exactement, monsieur le duc. Ah! quand je pense que dimanche — car je repartirai dimanche — au moment où le petit omnibus de la gare passera le pont des Saints-Pères, j'apercevrai la coupole, le quai, la petite place en hémicycle, modeste et si glorieuse pourtant...

Bénin. — Les deux braves petits lions de pierre endormis sur notre seuil d'un sommeil de collègues.

Pinchet. — Nos voisins les bouquinistes qui vendent des livres qu'ils ont lus à des gens qui ne les liront pas... Ah! on pourra dire tout ce qu'on voudra, c'est un bel endroit.

Le Duc. — A propos, Pinchet, comment va notre confrère Bretonneau? Il était fort mal quand j'ai quitté Paris.

Pinchet. — Oh! il n'y a plus d'espoir, il est tout à fait guéri. En revanche, on croit que M. Jarlet-Brezin ne passera pas l'été. Du reste, je vous tiendrai au courant des nouvelles, monsieur le duc, car mon fils me renseignera par dépêche.

Bénin. — C'est lui qui vous remplace en votre absence?

Pinchet. — Oui, je l'ai formé, je lui ai appris, comme mon père me les avait appris autrefois, les noms de tous les académiciens dont les bustes ornent nos couloirs, nos greniers et nos caves. Il y en a beaucoup.

Bénin. — Ah! il y en a énormément.

Le Duc. — Enormément.

Pinchet. — Enormément. Ils sont immortels, et pourtant personne ne connaît plus rien d'eux. Si bien que ces hommes illustres n'existeraient plus du tout s'il n'y avait pas toujours un Pinchet pour savoir leur nom.

Bénin. — J'espère que ce pauvre jeune homme a d'autres distractions!

Pinchet. — Mon Dieu, c'est un garçon très sérieux. Pourtant, monsieur le baron, je lui crois une petite maîtresse.

Le Duc, sévère. — Ah!

Pinchet. — Mais elle habite quai Conti.

Bénin, souriant. — Alors!...

Pinchet. — Oui, n'est-ce pas... Mais, je m'excuse, messieurs, d'avoir abusé de vos instants. M^me^ Pinchet m'attend sur la plage. Elle espérait un peu vous y rencontrer, monsieur le duc.

Le Duc. — Je ne vais jamais sur la plage. Mon nom et ma situation ne me permettent pas de fréquenter les endroits où je suis exposé à me voir saluer par le premier venu.

Pinchet. — Je comprends, monsieur le duc. Si vous avez quelques commissions pour Paris, messieurs, je suis tout à vos ordres.

Bénin. — Je vous remercie, je rentre dans trois jours comme vous.

Pinchet. — Oh! moi, mon Dieu, cette conversation m'a beaucoup troublé... beaucoup ému. Je crois bien que je repartirai demain matin et à cette heure-ci... je serai à l'Institut... Messieurs.

Il salue.

Le Duc. — Très bien, mon cher Pinchet, très bien. Plus je vous connais, plus je vous estime. Nous ne sommes que de l'Académie. Vous, vous êtes l'Académie!

Pinchet, très ému. — Monsieur le duc, je pleure.

Le Duc. — Je vous accompagne jusqu'à la grille. Venez-vous, Bénin?

Bénin. — Non! J'attends la duchesse pour lui présenter mes devoirs.

Le duc et Pinchet sortent.

Scène III

BENIN, seul, puis Mme JANVRAY, puis Mme DE JARGEAU, puis LE VICOMTE et LA VICOMTESSE DE SAINT-GOBAIN.

Bénin reste seul un instant, remonte vers la terrasse. Entre Mme Janvray.

Bénin, saluant. — Mme Janvray, je crois?

Mme Janvray. — Oui, monsieur.

Bénin. — Voulez-vous me permettre, madame, de me présenter moi-même? Le baron Bénin.

Mme Janvray. — De l'A. F.!... Oh! Je vous demande pardon. Je voulais dire de l'Académie française.

Bénin, souriant. — Dites de l'A. F., madame. Les groupements désignés par des initiales sont aujourd'hui les seuls auxquels le public témoigne quelque intérêt.

Mme Janvray. — Mme la duchesse n'est pas là? C'est la première fois que j'ai l'honneur de lui rendre visite.

Bénin, d'un ton pénétré. — Vous avez eu raison de venir aujourd'hui, madame... C'est bien.

Mme Janvray, surprise. — Ah!

Mme de Jargeau entre.

Mme de Jargeau, avec gravité. — Cher monsieur... Madame. (Poignées de main.) Comment est la duchesse?

Bénin. — Très courageuse... M. de Jargeau se porte bien?

Mme de Jargeau. — Oui, merci. Il a été désolé de ne pouvoir m'accompagner... mais il est en banque et en veine.

Bénin. — Alors! Ah! voilà les Saint-Gobain.

Saint-Gobain, entrant. — Chère madame... Baron.

Mme de Saint-Gobain, avec émotion. — Je pensais bien vous trouver chez la duchesse, c'est en de tels moments que ses amis lui doivent tout leur affection.

Mme de Jargeau, à Mme Janvray. — Oui... n'est-ce pas?

Mme Janvray, étonnée. — Ah?... (Petit froid.) Quel beau concert nous avons eu hier au casino. J'avais espéré y rencontrer Mme la duchesse.

Mme de Saint-Gobain, choquée. — Oh! que dites-vous là, madame?

Saint-Gobain. — La duchesse ne pouvait pas paraître hier au casino!

Bénin. — C'était impossible!

Mme de Jargeau. — Impossible!

Mme de Saint-Gobain, avec un long soupir. — Je la plains de tout mon cœur de femme.

Saint-Gobain. — Moi aussi!

Mme Janvray, stupéfaite. — Ah!

Scène IV

Les mêmes, MICHEL

Michel. — Mme la duchesse s'excuse auprès de ces dames! Mme la duchesse descendra dans un instant.

Il sort.

Bénin. — Voulez-vous, en attendant, faire un tour dans le jardin, mesdames?

Mme de Jargeau. — Volontiers.

Mme de Saint-Gobain. — La vue est si belle... Quelle situation merveilleuse!

Tous remontent, sauf Mme Janvray. Celle-ci retient Bénin au moment où il va sortir. Les autres disparaissent par la terrasse.

Mme Janvray, à mi-voix. — Monsieur... Monsieur...

Bénin. — Madame...

Mme Janvray. — Vous avez l'air si gentil que...

Bénin. — Vous me comblez, madame...

Mme Janvray. — Je voudrais vous demander...

Bénin. — Quoi donc?

Mme Janvray. — Voilà... Je ne sais pas... J'ai l'impression d'avoir fait une gaffe...

Bénin. — Mon Dieu!

Mme Janvray. — Je ne comprends pas. Il y a ici comme une atmosphère de condoléances. On n'a pourtant perdu personne dans la maison.

Bénin. — Mais si, madame.

Mme Janvray. — Oh! mon Dieu! Qui donc?

Bénin. — On a perdu l'amant.

Mme Janvray. — Quoi?

Bénin. — On a perdu l'amant... M. de Vaujours... qui depuis cinq ans était pour la duchesse...

Mme Janvray. — Oh! la pauvre femme! Alors, il est mort, ce monsieur?

Bénin. — Si ce n'était que cela! Il s'est marié, avant-hier, à Sainte-Clotilde.

Mme Janvray. — Avant-hier. Et moi qui... Oh! Et, alors, toutes ces personnes qui étaient là venaient pour...

Bénin. — Pour prendre discrètement part à sa douleur.

Mme Janvray. — Ça, c'est inouï, par exemple.

Bénin. — Vous n'habitez pas Paris, madame?

Mme Janvray. — Non, monsieur. Mon mari est officier de dragons. Nous avons habité Lunéville et Chambéry.

Bénin. — Voilà.

Mme Janvray. — Tout de même, je n'en reviens pas.

Bénin. — C'est sans doute que vous ignorez combien nos mœurs ont changé.

Mme Janvray. — A ce point-là?

Bénin. — A ce point-là. La liaison a remplacé le mariage, qui, lui, est devenu une sorte de parenté.

Mme Janvray. — C'est vrai qu'à côté d'une femme élégante le mari a bien souvent l'air d'un parent pauvre.

Bénin. — Vous voyez.

Mme Janvray. — Le plus fort, c'est que je croyais la duchesse une très honnête femme!

Bénin. — Mais, c'est une très honnête femme.

Elle a toujours été parfaitement fidèle à ses amants, à Parmeline d'abord.

Mme Janvray. — Le grand pianiste?

Bénin. — Lui-même.

Mme Janvray. — Et après lui?

Bénin. — Après lui? A quelques jeunes gens distingués et bien portants qu'elle rendit également heureux. Elle a été pour eux une transition très douce entre la mère à qui elle les prenait et la fiancée à qui elle les rendait. En somme, c'est une providence que cette bonne duchesse, seulement, une providence à qui est survenu ce petit ennui d'avoir un peu trop de tempérament.

Mme Janvray. — Et le duc?

Bénin, montrant le portrait au-dessus de la cheminée. — Le duc? Regardez-le. Vous voyez qu'il ne sait rien.

Mme Janvray. — C'est vrai!

Bénin. — Il ne sait rien de son intérieur, rien de son pays, rien de son temps, rien du reste d'aucun autre temps. Il est sénateur et académicien!

Mme Janvray. — C'est drôle!

Bénin. — Mais non. Songez qu'il porte l'un des plus beaux noms de France, et que, suivant une pieuse coutume de sa race, il a épousé en Amérique une dot de quatre cent mille livres de rente. Vous n'avez plus rien à me demander, madame?

Mme Janvray. — Non.

Bénin. — Alors. Allons rejoindre ces dames.

Mme Janvray. — Allons. Mais, comme c'est compliqué la vie de famille.

Bénin. — Elle ne l'était pas moins du temps de Salomon qui épousa mille femmes, auxquelles il était d'ailleurs parfaitement fidèle.

Mme Janvray. — Dame, à ce chiffre-là!

Ils sont remontés.

Bénin. — Regardez cette vue... Est-ce beau?

Ils sortent.

Scène V

MICHEL, puis MELANIE, puis LA DUCHESSE

Michel entre, l'air attristé, il porte des coussins, une corbeille à ouvrage et un réticule qu'il dépose près d'une bergère. Mélanie entre à son tour, également mélancolique. Elle porte un petit chien havanais. Puis paraît la duchesse. Elle marche à pas lents, languissante et brisée, poussant des soupirs à fendre l'âme. Elle a un fort accent américain.

La Duchesse. — Vous avez mis là tous les bibelotages?

Michel. — Oui, madame la duchesse.

La Duchesse. — Merci, attentif domestique. M. le duc est-elle sorti?

Michel. — Il y a un quart d'heure, madame la duchesse.

La Duchesse. — Pauvre cher duc si grandiose... En allez-vous dire à toutes ces personnes du jardin que je suis vacante pour les recevoir.

Michel. — Bien, madame la duchesse.

Il sort.

La Duchesse. — Mélanie, procurez-moi Bobby. (Mélanie lui donne le petit chien.) O vous, Bobby... auriez-vous cru une si cruelle chose elle puisse arriver? Non, vous n'auriez pas, ô Bobby, en vérité, chère petite boule.

Mélanie. — Madame la duchesse ne veut rien prendre? Madame la duchesse n'a pas déjeuné!

La Duchesse. — Non, merci. Vous êtes un sensible femme de chambre. Retournez... prenez le pauvre cher Bobby et emportez-le dans le soleil.

Mélanie. — Comment?

Mélanie, effarée. — Dans le soleil?

La Duchesse. — Dans le soleil!

La Duchesse. — Oui, là où il y a par terre de la soleil.

Mélanie. — Bien, madame la duchesse.

Elle sort.

Scène VI

LA DUCHESSE, puis BENIN, les SAINT-GOBAIN, Mme DE JARGEAU, Mme JANVRAY, qui rentrent les uns après les autres.

Bénin. — Chère amie, j'ai voulu venir vous présenter, aujourd'hui, mes sympathies respectueuses.

La Duchesse. — Merci, amical Bénin, merci.

Mme de Jargeau. — Je tiens beaucoup, madame la duchesse, à y joindre les miennes.

La Duchesse. — Merci, pauvre chère comtesse de Jargeau, merci. Oh! vous, les Saint-Gobain, vous êtes des personnes tellement affectives.

Mme de Saint-Gobain. — Croyez bien que nous aussi...

Saint-Gobain. — ...nous prenons une grande part...

Mme Janvray. — Je me suis permis également, madame la duchesse...

La Duchesse. — Je suis touchée, chère petite Janvray, presque inconnue.

Mme Janvray. — C'était bien naturel.

La Duchesse. — Votre cœur est grand.

Bénin. — Comment vous sentez-vous aujourd'hui?

La Duchesse. — Oh! ma santé est encore bien souffrante, mais je suis si soulagée que vous m'environnez, que vous me compatissez...

Mme de Saint-Gobain. — Vous vous remettrez peu à peu.

Mme de Jargeau. — Cette saison est si belle!

Mme de Saint-Gobain. — Le ciel était merveilleux ce matin.

Mme Janvray. — Oh! il y avait sur les planches un monde fou.

Bénin. — Evidemment, s'il n'était pas fou il ne serait pas sur les planches!

Petit rire général. La duchesse ramène la conversation à son ton normal par un soupir prolongé.

Mme de Saint-Gobain. — Oui...

Mme de Jargeau. — Pardon...

Michel entre.

Michel. — C'est un télégramme pour madame la duchesse.

La Duchesse, l'ouvrant. — Vous permettez? Oh! Michel... Il faut vite précipiter l'auto dans la gare. Le cher grand maître Parmeline, il arrive tout de suite de Paris.

Bénin. — Ce cher ami! Je le croyais absent.

La Duchesse. — Oui, il vient de faire un grand voyage dans le pays de l'Italie... Michel, dites au mécanicien, puisqu'il est tout neuf, qu'il reconnaîtra M. Parmeline sur le quai.

Bénin. — Mais, à quoi le reconnaîtra-t-il, chère madame?

La Duchesse. — Oh! à la beauté de son cœur...

Il a un cœur tellement beau... et un front si inspirationné..

Michel sort.

Mme Janvray. — J'ai vu souvent le portrait de M. Parmeline. Il est très curieux, en effet.

La Duchesse. — Il est toujours dans les transports... Il ne vit pas sur la terre... C'est un chef-d'œuvre d'homme.

Mme de Jargeau. — Il a été, je crois, votre maître, madame la duchesse?

La Duchesse. — Oui. Il a mis en moi l'harmonie et une grande quantité de talent musical.

Saint-Gobain. — Ah! vous lui faites honneur. Votre dernière mélodie est d'une grâce, d'un moelleux dans le sentiment!

La Duchesse. — Oui, elle est excessivement moelleux.

Mme de Saint-Gobain. — Oh! j'en suis folle... Et puis le titre est si joli: *les Fils de la Vierge.*

Elle prononce fils, dans le sens d'enfant.

Saint-Gobain, rectifiant. — Les fils... les fils... de la Vierge...

Mme de Saint-Gobain. — Oh!

Bénin. — Plus que jamais vous allez vous donner à votre art... C'est le grand consolateur.

La Duchesse. — Oui, je pense aussi... J'ai déjà commencé à constituer un grand opéra très douloureux et si poétique... J'ai fait le parole avec mon cervelle et la musique avec ma cœur.

Mme de Jargeau. — Ce sera sûrement une merveille!

La Duchesse. — Je pense aussi...

Mme de Saint-Gobain. — Et peut-on savoir le sujet?

Saint-Gobain. — Ah! donnez-nous un aperçu?

La Duchesse. — Eh bien, voilà! N'est-ce pas, c'est de l'amour, je voulus qu'il y a de l'amour partout... l'amour c'est une chose si idéale et si pratique, n'est-ce pas... Alors j'ai enfanté une chose sur Napoléon... C'est très joli... c'est une grande frasque.

Bénin. — Hein?

La Duchesse. — Oui, vous savez, comme les grandes frasques que les peintres ont peintes sur les murs du pays de l'Italie.

Mme de Saint-Gobain. — Ah! vraiment!

Mme de Jargeau. — Et quel épisode avez-vous choisi dans la vie de Napoléon?

La Duchesse. — Je vais vous le dire... C'est très beau, c'est au moment où il est à la campagne, en Egypte, et il se bat comme empereur sur les grandes choses pointues... les pyramides. Alors, il est reçu chez un pacha qui a deux filles... l'une s'appelle Fatima et l'autre Ernestine... C'est très joli... et, toutes les deux, elles sont amoureuses de Napoléon. Mais lui il préfère Ernestine qui est plus excitante... Alors ils s'aiment tout le temps sur les bords du Nil... Un soir, Fatima les surprend... et elle se jette sur Napoléon avec un poignard et elle le tue... Il est mort... Et c'est fini... C'est une très belle histoire... et puis, n'est-ce pas, ce n'est pas très connu.

Le Baron. — En effet!

Mme Janvray. — C'est d'un inattendu!

Saint-Gobain. — Une pareille œuvre va vous accaparer, madame la duchesse, et je me demande si je vais oser vous présenter ma requête.

La Duchesse. — Quoi?... Dites quoi?

Mme de Saint-Gobain. — Eh bien, mon mari vous a apporté quelques vers, madame la duchesse... et il serait au comble de ses vœux si ce petit poème pouvait vous inspirer une mélodie.

La Duchesse. — Y a-t-il de l'amour dans l'intérieur?

Saint-Gobain. — Jugez-en. Voici le refrain:

Il met son lorgnon et lit.

Ah! donne-moi tes lèvres!...
Ah! ne comprends-tu pas?...
Eh bien, ne comprends pas,
Mais donne-moi tes lèvres!...

Tous. — Charmant!... délicieux!... exquis!...

Bénin. — Et comme c'est humain!

Scène VII

Les mêmes, PARMELINE

Il entre en coup de vent. Tenue de voyage très élégante. Belle tête d'artiste, abondante chevelure à mèches blanches. Il donne une impression de génie, de folie et de magnificence.

Parmeline, il tient son chapeau d'une main, un bouquet de fleurs de l'autre. — Le voilà. Le voilà! C'est lui! C'est Parmeline! Il arrive tout couvert des lauriers de gloire et de la poussière des routes. Ne vous dérangez pas... C'est lui! C'est lui!

Bénin, à Mme Janvray. — Comme il est simple!

Parmeline. — Voici, madame la duchesse, qui vous prouvera que j'ai pensé à vous.

Il pose son bouquet sur une chaise et tend son chapeau à la duchesse.

La Duchesse. — Pourquoi ce gris chapeau?

Parmeline. — Oh! Excusez-moi.

Il lui donne le bouquet et reprend le chapeau.

La Duchesse. — Ah! cher désiré maestro, comme vous êtes bon d'être venu.

Parmeline. — Parmeline vient toujours quand sa duchesse l'appelle.

Il lui baise la main.

La Duchesse, sonne. — Une tasse de thé pour M. Parmeline. D'abord, je vais vous introduire: Madame la comtesse de Jargeau, la femme du Conseil d'Etat. Madame Janvray, de l'armée de la province. Le vicomte de Saint-Gobain, ancien diplomatique, et sa vicomtesse.

Parmeline, avec un sourire très aimable. — Ciel! dans quel guêpier me suis-je fourré?

Rire général.

Mme Janvray. — Mais c'est un fou!

Bénin. — Non, c'est un musicien!

Mme de Jargeau. — Et vous avez fait bonne route depuis Paris, cher maître?

Parmeline. — Oh! atroce!... chère madame... atroce. Je me suis trouvé d'abord dans un wagon encombré. Des âmes épaisses... des visages fermés. J'ai senti que ces gens-là n'aimaient pas ce que je fais... Cette pensée m'a été intolérable... J'ai filé dans un autre compartiment: deux voyageurs seulement; à côté de moi, un homme jeune, distingué, très bien; enfin un de ces hommes dont on sent qu'ils ont fait leur première communion et qu'ils savant monter à cheval. En face de moi... une dame...

Mme Janvray. — Jolie?

Parmeline. — Laide. Ah! qu'elle était laide, cette dame!... elle était laide... si laide que cela devint une torture. La laideur a toujours été pour moi une injure personnelle. Je me penchai donc vers mon voisin et je lui dis tout bas: « Je ne peux plus, je ne peux plus... cette dame est trop laide. Tirez la sonnette d'alarme!... » « Mais, monsieur, me répondit-il, on s'expose à une amende de trois cents francs et à un emprisonnement de quinze jours à trois mois. » « Je le sais, répliquai-je, et c'est pour ça que je ne veux pas la tirer moi-même. » Je regardai de nouveau la dame et je m'aperçus d'une chose prodigieuse! Sa laideur s'accentuait de station en station. A un instant précis, elle devint tellement affreuse... que soudain je compris...

La Duchesse. — Quoi?...

Parmeline. — Je compris que c'était une fée!

La Duchesse. — Oh!... quel grand artiste...

Parmeline. — Oui... Cette idée m'envahit tout entier sous sa forme la plus musicale. Des rythmes s'éveillèrent, des mélodies s'épanouirent et j'entendis distinctement une admirable voix de ténor qui chantait... en moi. « Seul... un baiser lui rendra sa beauté... » Brusquement, je m'approchai d'elle et je posai mes lèvres sur les siennes en lui disant: « Sois belle! » A ma grande surprise, un torrent d'injures accueillit cette injonction. Le croiriez-vous, ce n'était pas une fée.

La Duchesse. — Ah! quel dommage!

Parmeline. — C'est ma destinée. Mon malheur est de ne jamais pouvoir rencontrer, sur ma route, des gens de bon sens, des gens équilibrés.

Bénin. — Voilà...

Michel entre portant un plateau avec une tasse et un sucrier.

La Duchesse. — Prenez votre thé! Et le distingué monsieur, votre compagnon, qu'a-t-il pensé?

Parmeline. — Il n'a pas cessé d'être distingué. Il m'a approuvé par un silence très correct, nous nous sommes liés, il m'a remis sa carte. (Il tire la carte de sa poche.) Le comte Hubert de Latour-Latour. (Michel s'approche avec le plateau à thé. Parmeline prend le sucrier dans ses mains.) Rien qu'un morceau. (Il plonge ses doigts dans la tasse et pousse un cri.) Ah! je me suis cruellement brûlé.

La Duchesse. — Oh!

Parmeline, désespéré. — Les choses elles-mêmes me sont hostiles. Elles n'aiment pas ce que je fais.

M^{me} de Jargeau. — Oh! que dites-vous?

M^{me} de Saint-Gobain. — Tout le monde vous admire.

Parmeline. — Pas assez... pas assez... Et puis, Parmeline ne tient pas à ce qu'on l'admire... Il veut qu'on l'aime... Il a besoin d'être aimé... On ne l'aime pas... Je suis un malheureux, mesdames, je suis un écorché.

Il remonte.

Saint-Gobain. — Que dites-vous là, cher monsieur?

Bénin. — Mais vous avez été acclamé à Naples.

Parmeline, épanoui. — Oui. J'ai plu, beaucoup!... enfin, vraiment beaucoup...

La Duchesse. — Oh! vous deviez rester quelques jours seulement, et vous vous êtes allongé jusqu'à un mois...

Parmeline. — Oui...

M^{me} de Jargeau. — Ce séjour ne vous a pas paru trop monotone?

Parmeline, suffisant. — Non... non... non... (Un temps.) Elle s'appelait la comtesse Camerino!

Tous. — Ah!

Parmeline. — Mais je vous supplie de ne jamais dire son nom... soyez discrets.

Bénin. — Nous, oui... mais vous?...

Parmeline. — Ah! moi, je ne peux pas... Alors, comment me le reprocher? Mais vous, ce serait très mal.

Saint-Gobain. — Comptez sur notre silence.

M^{me} Janvray, à Bénin. — Moi, je commence à l'aimer.

Parmeline. — D'ailleurs, je faillis préférer à Bianca — c'est la comtesse Camerino — Angelica, — c'est la comtesse Andrioli. En Italie, les femmes qui vous aiment son toujours comtesses.

La Duchesse. — C'est un miracle de l'amour!

M^{me} de Jargeau. — Peut-on vous demander quelle était la plus belle de ces deux dames?

Parmeline. — On peut tout me demander... je dis tout, moi... je ne suis pas un ingrat... Certainement Bianca était plus... elle avait... ce... enfin cette... Voilà... je ne peux pas... je ne peux pas...

M^{me} de Saint-Gobain. — Qu'est-ce que vous avez?

Parmeline. — J'ai... que je ne peux pas m'exprimer avec des mots... les mots, ce sont des pauvres gens, ils sont trop vieux, trop usés... Je voudrais cependant vous montrer... Bianca. (Il fait le geste de jouer du piano dans le vide.) Tenez, vous allez comprendre, la voilà. (Il se jette au piano et joue quelques mesures très ardentes.) Angelica, au contraire, c'était... c'était... Tenez, regardez-la... (Il joue quelques mesures très langoureuses.) Alors, moi, n'est-ce pas... (Il joue quelques notes.) ...l'hésitation... la perplexité... et, enfin, j'ai préféré...

Il rejoue là quelques mesures ardentes.

Bénin. — Vous avez préféré Bianca!

Parmeline. — Voilà!... Eh bien, je n'aurais jamais pu vous faire comprendre ça avec des mots! Ah! cette nuit, à Sorrente, où, pour la première fois, elle tomba dans mes bras!... Quelle atmosphère... émouvante... embaumée... Comment vous dire, cette ambiance... cette troublance... Tenez... tenez... (Il se met à jouer une musique lascive.) Une symphonie de parfums... les orangers... les tubéreuses... les verveines... (Il insiste sur une petite note grêle.) et le jasmin... Sentez-vous le jasmin?...

La Duchesse. — Quel charme sensuel!...

Parmeline. — Et partout les étoiles... (Série de notes tendres.) dont quelques-unes... (Il fait un arpège rapide.) filantes!

Tous et toutes. — C'est inouï!... C'est d'une vérité... On y est... Exquis!... Admirable!...

Parmeline. — Et ce fut notre première nuit d'amour... (Il joue un hymne triomphal.) Excusez-moi, mesdames, ces trois dernières mesures étaient d'une indécence!...

La Duchesse, baissant les yeux. — Oui. Vous n'auriez pas dû les jouer devant elles.

Toutes les femmes. — Mais non... mais non... continuez... c'est délicieux!...

M^{me} Janvray. — Et après... après...?

Parmeline. — Je ne la revis que huit jours plus tard, car la carrière de son mari ne laissait à la comtesse qu'une nuit de liberté par semaine.

M^{me} de Jargeau. — Que fait donc le comte Camerino?

Parmeline. — Il est employé à l'octroi... Et ce fut notre seconde nuit d'amour.

Il joue le même hymne, mais moins triomphal.

Saint-Gobain. — Tiens... Tiens...

Parmeline. — Evidemment: n'est-ce pas, il y avait moins de surprise.

La Duchesse. — Moins de jasmin...

Parmeline. — Et le samedi suivant ce fut notre troisième nuit d'amour.

Il se met à jouer l'hymne triomphal, mais d'une façon de plus en plus languissante, les notes s'espacent... deux ou trois fausses notes... il n'achève pas.

Bénin. — Hein?

Parmeline. — Le lendemain, la comtesse me témoigna quelque mauvaise humeur. Froideur de sa part... irritation de la mienne... On en vint à des mots. Elle me dit: (Musique.) Je lui répondis: (Musique.) Elle ajouta: (Musique.) Je lui jetai au visage: (Musique.) Je pris mon chapeau. (Musique.) Je pris la porte... et je sortis en la faisant claquer. (Il ferme violemment le piano.) Et je n'ai jamais revu ni la porte, ni la comtesse... Je revins à Paris il y a trois jours. J'y trouvai une dépêche de M^me^ la duchesse m'appelant auprès d'elle, et voilà pourquoi, mesdames, Parmeline est au milieu de vous, très simple, très modeste, inaperçu... (Coup de canon, au dehors.) Le canon! Je me trompais. On sait mon arrivée...

Michel, entrant. — M^me^ la duchesse a entendu... On vient de donner le signal du départ pour les régates du Havre...

Parmeline, déçu. — Ah!... soit...

Bénin. — Cela intéresserait peut-être ces dames de regarder la course?...

La Duchesse. — Oh! il faut aller... chères petites mesdames... Au bout de le grande allée, on voit très bien...

M^me^ Janvray — Oui, ce serait très amusant.

Elles remontent toutes. Parmeline retenant Bénin.

Parmeline. — Mon cher baron, un mot. Je voudrais aller faire un tour au casino. Je suis arrivé sans argent. Voulez-vous me prêter vingt-cinq louis?

Bénin. — Mais je crois bién... les voilà.

M^me^ Janvray. — Vraiment, madame la duchesse, vous ne voulez pas venir avec nous?

La Duchesse. — Non... Je ne suis pas possible. Rien que de voir les bateaux, ça me rend malade à cause du roulage et du tangui. Et puis, j'ai besoin de parler avec Parmeline.

M^me^ de Jargeau, revenant. — Mon cher maître... très heureuse de vous avoir rencontré... Vous me permettez de vous demander votre concours pour la matinée du 18 au profit des naufragés?

Parmeline. — Je ne puis, chère madame: naufragé moi-même, je ne serai sans doute plus ici... Mais je tiens à contribuer pour une modeste part. Voicj cinq cents francs.

Il lui donne le billet que vient de lui remettre Bénin.

M^me^ de Jargeau. — Oh! comment vous remercier. (Elle se tourne vers Bénin.) Voilà qui doit vous faire honte, baron... vous qui ne m'avez donné que quarante francs!

Parmeline, à Bénin. — Oh! cher ami... mesquinerie... oh!... fi, fi!...

Bénin. — Oh! ça!...

La Duchesse. — Baron, il faut aller mener ces dames dans la régate...

Bénin. — Voilà... je suis à vous, mesdames, je suis à vous... A tout à l'heure, duchesse.

Ils sortent.

Scène VIII

LA DUCHESSE, PARMELINE

La Duchesse. — Enfin, je suis solitaire avec vous... Oh! cher maître aimé... je vais vous dire pourquoi je vous ai fait venir. C'est un affreux secret.

Parmeline. — Je le connais.

La Duchesse. — Est-il possible?

Parmeline. — Il est. Depuis un certain nombre d'années, c'est la troisième fois que vous m'envoyez cette même dépêche: « Considérable chagrin. Je suis dans le calice. Venez. »

La Duchesse. — Cela est véridique.

Parmeline. — Alors, j'ai compris tout de suite, j'ai ouvert le *Figaro*, j'ai été tout droit à la rubrique « Mariages », et j'y ai vu que monseigneur de Persépolis avait béni la veille l'union de M. de Vaujours et de M^lle^ Iscariote.

La Duchesse. — Oui, j'ai une grande peine.

Parmeline. — Moi aussi... Et pourtant...

La Duchesse. — Pourtant?

Parmeline. — Pourtant, vous m'avez causé la même peine, à moi... à Parmeline!... Quand la plus belle aventure de ma vie a été brisée... quand nous nous sommes quittés... Comment a-t-elle pu quitter Parmeline!... C'était il y a...

La Duchesse, l'interrompant. — Oui, il y a...

Parmeline. — Exactement.

La Duchesse. — Et vous êtes resté mon ami.

Parmeline. — Votre grand ami.

La Duchesse. — Le seul. Et il y en a qui disent qu'on ne peut pas faire de l'amitié avec les résidus de l'amour!...

Parmeline. — Ceux qui disent ça ne sont pas des artistes... Ce sont des gens qui ne savent pas transposer.

La Duchesse. — Vous, vous avez su si bien.

Parmeline. — J'ai su. Et, depuis ce jour-là, j'ai été de tous vos chagrins... Quel métier! Chaque fois que vous avez aimé quelqu'un, je m'attachais à lui, et, quand vous le quittiez... il ne me plaisait plus. Je le quittais aussi. J'ai eu comme ça deux ou trois amitiés charmantes brisées du jour au lendemain.

La Duchesse. — C'est très beau de votre part.

Parmeline. — Oui, c'est beau... c'est musical...

La Duchesse. — Ah! cher!... Mais, dites-moi, pourquoi se marient-ils toujours?

Parmeline. — Toujours!

La Duchesse. — C'est comme une sorte de fatalité.

Parmeline. — Oui. Et ce n'est pas la seule. Pourquoi, après chaque rupture, est-ce l'infortuné Parmeline qui vous a toujours présenté celui qui devait être le... le... le suivant? Il y a là une malchance, qui revient dans ma vie avec la cruauté d'un *leit motiv*.

La Duchesse. — C'est vrai, cher dévoué.

Parmeline. — Bien plus: j'ai toujours su, avant vous-même, ce qui allait arriver. Il y a un signe auquel je ne me suis jamais trompé.

La Duchesse. — Quel?...

Parmeline. — Votre voix... votre accent...

La Duchesse. — Mais je n'ai plus l'accent!...

Parmeline. — Presque plus; mais, toutes les fois que vous vous trouvez en présence d'un homme que vous allez aimer, il revient, cet accent, il grandit, il devient prodigieux, vous passez insensiblement du français à l'anglais et de l'anglais à une sorte de dialecte inarticulé qui est chez vous le langage de la passion naissante.

La Duchesse. — Est-ce possible?

Parmeline. — Oh! je l'ai entendu trop de fois, j'en ai trop souffert, Je ne veux plus en être la cause et, désormais, je vous jure que j'aimerais mieux être roué vif, j'aimerais mieux être joué à l'Opéra que de vous présenter qui que ce soit.

La Duchesse. — N'ayez plus de la panique. Tout cela est envolé, emballé... Mon âme n'aura plus de la frisson que dans l'art... Tout de suite, je me suis donnée à lui.

Parmeline. — C'est bien, ma duchesse. L'art, c'est grand; l'art, c'est beau; l'art, c'est tout; l'art, c'est moi.

Michel, entrant. — La chambre de monsieur Parmeline est prête.

Parmeline. — Eh bien, allez le lui dire, mon ami.

Michel. — Mais je le dis à monsieur.

Parmeline. — Ah! Parmeline!... Quelle chambre est-ce?

Michel. — C'est la chambre Louis XV, monsieur.

Parmeline. — Je m'en contenterai... (Il remonte.) Non *lamento,* ma duchesse *allegretto!*

Scène IX

LA DUCHESSE, puis HUBERT DE LATOUR-LATOUR, puis PARMELINE

La Duchesse, pousse un long soupir. — Oui, il faut que je projette en moi de l'oubli et que je m'évapore dans la musique.

Elle prend la poésie de Saint-Gobain, et, d'un air inspiré, la relit.

Ah! donne-moi tes lèvres!... (bis)
Ah! ne comprends-tu pas?...
Eh bien, ne comprends pas,
Mais donne-moi tes lèvres!...
Donne-les-moi!

C'est confortable, l'amour! Voyons...

Elle se met au piano et commence à chercher une mélodie qui s'adapte à ces paroles dont elle répète plusieurs fois chaque vers en s'accompagnant au piano et en chantonnant.

Ah! donne-moi tes lèvres!...
Ah! donne-moi tes lèvres!...

Successivement elle essaie les paroles sur un rythme de gigue, sur un boléro et sur une valse lente.

J'aimerais quelque chose d'un peu plus chaud. Non, je ne suis pas inspirationnée... (Elle joue de nouveau, mais sans chanter. Michel introduit le comte Hubert de Latour-Latour qui lui remet sa carte en disant : « Pour M. Parmeline ». (La duchesse, assise au piano, lui tourne le dos. Michel sort. Hubert salue la duchesse qui ne le voit pas, puis il s'assied et écoute la musique avec plaisir. La duchesse, cessant de jouer.) Ah! il faut que je me pénètre avec les paroles.

Elle relit d'une voix passionnée.

Ah! donne-moi tes lèvres!...
Ah! donne-moi tes lèvres!...

Hubert est fort surpris.

Ah! donne-moi tes lèvres!...
Ah! ne comprends-tu pas?...
Eh bien, ne comprends pas,
Mais donne-moi tes lèvres.
Donne-les-moi?... (Bis).

Hubert, stupéfait, puis flatté, se demande, par un geste, si c'est bien à lui que cette phrase s'adresse ; mais, comme la duchesse continue à la répéter, il s'approche vivement d'elle et l'embrasse sur la bouche.

La Duchesse, se lève, indignée et le gifle. — Oh! dégoûtant!

Hubert. — Madame... je...

Parmeline, entrant et apercevant Hubert. — Ah! mon compagnon de voyage... Permettez-moi de vous présenter monsieur le comte de Latour-Latour... Madame la duchesse de Maulévrier...

Hubert, à part. — Nom d'un chien!

Grande gêne, la duchesse gagne l'extrême gauche.

Parmeline. — Mais, que faites-vous ici, cher monsieur?

Hubert, effaré. — Mon Dieu, je me suis permis de venir pour une chose... oh! sans grande importance...

La Duchesse, indignée, à part. — Oh!

Hubert. — Par distraction, sans doute, vous avez laissé dans le wagon tout ce qui vous appartenait: un sac, un violon, un rouleau de manuscrits.

Parmeline. — Oh! je reconnais bien là Parmeline!

Hubert. — Rassurez-vous. Tout cela est dans l'antichambre... Vous m'aviez donné votre adresse et j'ai cru pouvoir...

Parmeline. — Oh! je suis confus... Merci... de tout cœur, merci.

Hubert. — Du tout, du tout... Et, maintenant, je me retire.

Parmeline. — Oh! non. Prenez la peine de vous asseoir.

Hubert. — Mais...

Parmeline. — Mais si... mais si... Madame la duchesse ne vous le pardonnerait pas.

Il le fait asseoir.

Hubert. — Mon Dieu, je vous l'avoue... je suis un peu timide...

La Duchesse, à part. — Oh!

Parmeline. — Moi aussi, je suis toujours gêné quand j'entre dans un salon.

Hubert. — Oui, n'est-ce pas?... On ne sait pas quoi faire...

La Duchesse, de même. — Oh!

Hubert. — Et le salon de madame la duchesse est le plus fermé qui soit. Je sais quel honneur c'est d'y être admis et que les plus beaux noms de France y donnent le bras à la littérature.

Il se lève.

Parmeline. — Vous vous exprimez parfaitement bien. (Il force Hubert à se rasseoir. Un temps.) Vous êtes à Deauville pour quelques jours?

Hubert. — Pour la grande semaine de golf... Je suis de très bonne classe... Je bats généralement la moyenne d'un trou...

Parmeline. — Ah! d'un trou?

Hubert. — Oui d'un trou!...

Parmeline. — Quel trou?

Hubert. — Mais... un trou... J'adore les sports... le grand air, la chasse, le polo, la boxe...

La Duchesse, émue, à part. — Ah!

Hubert. — Enfin, tout ce qui développe l'âme et le muscle et porte la nature de l'homme à son complet épanouissement.

La Duchesse. — Ah!

Hubert, se levant. — Je crois être en ce moment dans le plein de ma forme.

La Duchesse, langoureuse. — Voulez-vous prendre un tasse de thé?

Hubert, refusant. — Oh! merci...

La Duchesse. — Alors, voulez-vous prendre cette petite peine de vous asseoir?

Hubert. — Merci, madame la duchesse.

Très gêné, il obéit et s'assied à côté de la duchesse.

Parmeline. — Vous habitez Paris?

Hubert. — J'y fais de courts séjours. Malgré une belle fortune et un grand nom, l'occasion ne s'est pas encore offerte à moi d'y prendre la place que je me dois d'y tenir. Je vis donc, pendant la plus grande partie de l'année, dans ma terre.

La Duchesse, avec intérêt. — Oh! vous vivez dans la terre?...

Hubert. — Ma mère aussi...

La Duchesse. — Comment?

Hubert. — Oui, je vis auprès de ma mère, la comtesse de Latour-Latour.

La Duchesse, dont l'émotion commence à apparaître. — Cela est très bien.

Parmeline. — Et où est votre domaine?

Hubert. — Au château de Latour-Latour.

Parmeline. — Près de quelle ville?

Hubert. — Près de la ville de Latour-Latour.

Parmeline. — Et vous vous y reconnaissez dans tout ça?

Hubert. — C'est une affaire d'habitude. D'ailleurs, s'il y a en France plusieurs Latour-Maubourg, plusieurs Latour-du-Pin et quelques Latour-d'Auvergne, (Il se lève.) il n'y a qu'un seul Latour-Latour, c'est moi.

La Duchesse, très agitée. — Cela est touchant. Mais, je le crois bien, j'ai vu votre nom imprimé dans le journal...

Hubert. — En effet, je viens de publier le second volume des souvenirs de mon bisaïeul, qui fut grand écuyer du roi Charles X.

La Duchesse. — Ah! que cela doit être difficile de publier les souvenirs de l'écuyer!...

Hubert. — Oui, il faut tout recopier...

Parmeline. — Quel travail!

La Duchesse, avec une volubilité et un accent qui s'accroissent. — Moi aussi, je suis très bien disposée à accueillir les souvenir de la famille... parce que, moi, j'ai une famille *dear family* — *to dear family*...

Hubert, étonné. — Evidemment... Evidemment...

Parmeline commence à regarder la duchesse avec inquiétude.

La Duchesse. — Je ne peux pas dire dans le détail... *I cant say a word*... parce que, moi, je suis naquis dans l'autre côté de l'eau, et, dans l'autre côté de l'eau, il n'y a pas l'ancienneté de la famille dans le château.

Parmeline, avec épouvante. — Ça recommence!

La Duchesse, bafouillant complètement. — C'était un petit home dans l'Etat de Virginie, avec le *dear* papa, le *dear* maman et les petits enfants qui jouaient avec la bille ou le cerceau et qui n'étaient pas du tout grands... parce qu'ils étaient tout petits... *so little boys, so little girls*... Et, alors, j'ai de la grande *dreadfull* émotion dans le souvenir de la Virginie qui me remplit tout le cœur de l'émotion de la Virginie...

Parmeline, sanglotant. — Madame la duchesse, je vous demande la permission de me retirer...

Hubert, affolé. — Qu'est-ce que vous avez?

Parmeline, lui serrant la main avec effusion. — Je ne vous en veux pas... Nous serons amis... Ça recommence! Fatalité! Fatalité!

Il sort.

Scène X

HUBERT, LA DUCHESSE

Hubert. — Qu'est-ce qu'a ce monsieur?

La Duchesse, le retenant vigoureusement. — Laissez... laissez... le pauvre cher maître... elle est malade...

Hubert. — Il est malade?

La Duchesse. — Oui, mais ça ne fait rien; vous, vous n'êtes pas malade?

Hubert. — Je me porte très bien.

La Duchesse. — Il faut même que vous ayez un véritable santé pour avoir été avec moi aussi familial.

Hubert. — Mais...

La Duchesse. — Eh bien, laissez-moi vous dire que, quand on n'a pas été présenté à une personne, cela est très méchant.

Hubert. — J'ai pourtant une excuse: j'ignorais qui vous étiez. Je n'ai donc pas manqué de respect à la duchesse de Maulévrier, mais j'ai été un peu trop empressé auprès d'une femme qui jouait du piano... et dont les paroles...

La Duchesse. — Je composais.

Hubert. — Je n'avais pas compris... Je suis un homme du monde.

La Duchesse. — Ça, j'ai senti tout de suite. Mais, après cette toupet, nous ne pouvons plus, je crois, nous rencontrer.

Hubert. — Vous êtes sévère.

La Duchesse. — Non! je ne suis pas sévère... mais j'ai envisagé cette chose: si vous recommencez sur moi ce que vous avez fait tout à l'heure, vous vous conduisez comme un grossier...

Hubert, protestant. — Oh! soyez assurée...

La Duchesse, vivement. — Et si vous ne recommencez pas, vous vous conduisez comme une goujate!

Hubert, atterré. — C'est vrai...

La Duchesse, se levant. — Vous voyez... on ne peut pas sortir de cet embrouillage.

Hubert. — Je n'y avais pas songé... Il y a là pour un gentleman une situation... tout à fait nouvelle... Je dirai même angoissante.

La Duchesse. — Alors, il faut partir... il faut vous évanouir pour toujours.

Hubert. — Je vous obéirai si vous l'exigez, madame la duchesse. Mais je suis profondément affligé. Car, enfin, pourquoi vous cacher combien l'honneur de vous approcher m'avait été sensible? Votre nom, si souvent lu dans les comptes rendus mondains, toujours à la première ligne, tout de suite après les altesses royales...

La Duchesse, émue. — C'est vrai.

Hubert. — ...Votre charme... votre grâce... votre prestige... Je ne puis songer à tout cela sans être véritablement troublé...

La Duchesse. — Oh!

Hubert, s'emballant. — Et puis, il me semble, à présent, que nous devions nous rencontrer, qu'une Maulévrier et un Latour-Latour face à face — n'ayons pas peur des grands mots — c'est épatant!...

La Duchesse. — Oui, c'est une chose épatante...

Hubert. — Et en nous voyant ici tous les deux, tout près l'un de l'autre, madame la duchesse, dans ce paysage délicieux, devant la mer, à l'heure où le soleil va tomber dans les flots, savez-vous à quoi je pense?...

La Duchesse, rougissante et un peu choquée. — Oh! voyons...

Hubert, avec éclat. — Je pense que votre aïeul Odet-Pierre de Maulévrier entra à Jérusalem avec Godefroy de Bouillon, que son fils fut amiral des galères du roi, qu'Odet-Hyacinthe de Maulévrier fut grand veneur et maréchal de France... Et je pense que, pour ma part, j'apporte Sifrain de Latour-Latour, lieutenant-général qui pilla et brûla la Franche-Comté; Hugues de Latour-Latour, qui fut gouverneur de Guienne et rédigea les règles du jeu de billard, et, par-dessus tous, le cardinal Cyprien-Gaspard de Latour-Latour qui faillit être pape!...

La Duchesse, très émue. — Oh! comme vous êtes polisson!

Hubert. — Et dire que sans ce malheureux incident, je ne vous aurais peut-être pas déplu...

La Duchesse. — Je crois aussi...

Hubert. — ...que, peut-être, je vous aurais plu...

La Duchesse. — Je crois aussi...

Hubert. — Et, un jour, qui sait si touchée par mon dévouement, par mon admiration, vous n'auriez pas consenti à réaliser le rêve de toute ma jeunesse, que ma mère a si souvent prié Dieu d'exaucer: une grande liaison mondaine!

La Duchesse. — Mais, comme vous êtes entrepreneur!

Hubert. — Je ne vous ai pas offensée?

La Duchesse. — Si. Mais ce n'est pas détestable.

Hubert. — Oh! Madame la duchesse... Madame la duchesse... Ainsi, vous ne m'en voulez plus?

La Duchesse, souriant. — Je suis occupée à ne plus être fâchée.

Hubert. — Vous ne pensez pas trop de mal de moi?...

La Duchesse. — Je pense que vous êtes un charmant homme du monde... seulement un peu inopiné...

Hubert, voulant lui prendre la main. — Oh! merci, madame la duchesse, merci... Comment vous dire... vous exprimer...

La Duchesse. — N'exprimez pas... Il faut que vous saviez que je suis avant tout une femme idéale. Je recherche exclusivement la poésie de l'amour... Jamais je ne pourrai être attendrie que pour un monsieur délicat qui aurait fait la cour avec moi d'une façon consécutive.

Hubert. — C'est bien naturel!

La Duchesse. — Mais vous, polo, chasse, boxe, vous ne sauriez pas piétiner si longtemps!

Hubert. — Vous vous trompez, madame la duchesse!

La Duchesse, soupirant. — Oh! que dit-il?

Hubert, fiévreusement. — Oui, pourquoi ce jour ne serait-il pas le premier du temps d'épreuve que vous réclamez si noblement?

La Duchesse. — Oui, pourquoi ne serait-il pas?

Hubert. — Alors?

La Duchesse, lui abandonnant sa main. — Alors... peut-être!

Hubert. — Ah! Madame la duchesse, merci! Vous avez un grand cœur!

La Duchesse, faiblissant. — Oui, j'ai un grand cœur. J'ai aussi un grand parc... Tous les jours, je me promène au bord de la mer. Cette soir, j'y serai aussi, après le dîner. Venez au bout de la grande allée, et nous parlerons de la poésie de l'amour sur le banc des clématites.

Hubert. — Oh! madame la duchesse, quel honneur vous me faites! Quel honneur et quelle joie... Une fois de plus, n'ayons pas peur des grands mots: ce qui m'arrive est fantastique.

La Duchesse. — Taisez-vous... le duc.

Scène XI

LA DUCHESSE, LE DUC, HUBERT

La Duchesse. — Mon ami... j'introduis monsieur le comte Hubert de Latour...

Le Duc, s'incline froidement. — Je me porte bien.

Hubert, bas, à la duchesse. — Latour... Latour.

La Duchesse. — J'ai dit...

Hubert. — Non, deux fois.

La Duchesse. — Oh! oui, double... Monsieur le comte Hubert de Latour-Latour...

Le Duc, souriant. — Ah! c'est bien différent. Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance... Je sais votre lignée...

Hubert. — Et moi, monsieur, j'admire la vôtre...

Ils se serrent la main.

La Duchesse, à part. — Ça va très bien, très bien... je suis très contente...

Scène XII

Les mêmes, M. ERNEST DURAND

Michel, annonçant. — Monsieur Durand, vice-président de la Chambre des députés.

Durand, entrant. — Mon cher duc...

Le Duc. — Je me porte bien. (Poignée de mains.) Vous connaissez la duchesse...

Durand. — J'ai cet honneur...

Il salue. Michel apporte au dehors, sur la terrasse, une table anglaise avec des rafraîchissements.

Le Duc, présentant. — Monsieur le comte de Latour-Latour, monsieur Durand, vice-président de la Chambre, député du Calvados, mon collègue au conseil général. Je ne partage pas ses opinions, mais, comme je ne suis pas sûr qu'il les partage lui-même... je fais de lui le plus grand cas... et je ne lui reproche qu'une chose: son goût pour le peuple.

Durand, souriant. — Dites au moins pour la démocratie!

La Duchesse. — Quelle est la différence des mots?

Durand. — Mon Dieu, madame la duchesse, démocratie est le nom que nous donnons au peuple toutes les fois que nous avons besoin de lui...

Le Duc. — On ne saurait mieux dire.

La Duchesse. — Voulez-vous avoir un rafraîchissement, cher monsieur Durand?

Durand. — Non, merci, madame la duchesse.

La Duchesse. — Et vous, cher comte Hubert de Latour-Latour?

Hubert. — Volontiers.

Le Duc. — Moi aussi, je vous prie...

La duchesse et Hubert remontent à la table que Michel a placée au fond. Le duc et Durand sont au premier plan.

Durand. — Vous savez, mon cher duc, ce qui m'amène...

Le Duc. — J'ai reçu votre mot... et je vous en remercie...

Durand. — Je crois que j'ai trouvé exactement ce qu'il vous fallait. C'était assez difficile...

Le Duc. — En effet... Je vous l'ai dit, je veux une personne instruite, discrète, de tenue parfaite, capable d'étudier des documents, de les classer, de les résumer, et qui puisse au besoin faire à la duchesse des lectures qu'elle aime et qui sont généralement d'un caractère romanesque et puéril...

Durand. — Ma protégée répond absolument à votre désir.

Le Duc. — A merveille. Son nom?

Durand. — Brigitte Touchard... C'est la fille d'un de mes vieux camarades, l'archiviste départemental de Caen, et ma filleule. C'est vous dire combien je m'intéresse à elle.

Le Duc. — Cela va de soi. Son âge?

Durand. — Vingt-six ans.

Le Duc. — Sa moralité?

Durand. — Oh! irréprochable...

Le Duc. — Quand la verrai-je?

Durand. — Tout de suite, elle est dans la galerie.

Le Duc sonne, Michel paraît. — Michel, faites entrer la jeune fille qui attend...

Durand. — Seulement, je vous préviens qu'elle ne paie pas de mine... Elle est un peu fruste d'aspect, un peu gauche, affreusement timide... Sa couturière est en même temps concierge de la gendarmerie... Vous voyez ça d'ici.

Le Duc. — Je vois...

Durand. — Viens, mon enfant, n'aie pas peur.

Brigitte entre, elle est un peu ridicule. Elle a les pommettes rouges, un chapeau démodé avec une malheureuse petite fleur, une robe prune, un corset mal fait, une jupe trop courte, de gros souliers. Elle a les cheveux très tirés, des gants de fil et un parapluie. Au moment où elle entre, Hubert descend, apportant au duc un lemon-squach. Brigitte ne le voit pas, le heurte. Le verre se renverse à demi.

Brigitte. — Oh!

Hubert, furieux. — Ah!

Durand. — Oh! Brigitte, petite maladroite, va! (Brigitte, sans rien répondre, suit Hubert des yeux.) Veuillez excuser, monsieur... cette enfant... Elle n'était jamais entrée dans un salon.

Hubert, s'épongeant. — Ça n'a aucune importance!

Le Duc. — Aucune!...

Pendant ce temps, Brigitte a dévisagé Hubert.

Durand. — Monsieur le duc, je vous présente mademoiselle Brigitte Touchard.

Brigitte fait une révérence et laisse tomber son parapluie.

Le Duc. — Je vous salue, mademoiselle... Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Brigitte, qui, pendant toute la scène, répond par des petits rires niais et gênés. — Heu... heu...

Le Duc. — Votre parrain, mademoiselle, m'a dit votre mérite.

Brigitte. — Heu... heu...

Durand. — Brigitte a son brevet supérieur et elle a été souvent pour son père une collaboratrice très utile.

Le Duc. — Vraiment, mademoiselle.

Brigitte. — Heu... heu...

Le Duc. — Il va donc vous falloir quitter cette bonne ville de Caen...

Brigitte. — Heu... heu...

Le Duc. — Vous ne la regretterez pas trop?

Brigitte, riant. — Oh! oh!

Durand. — Je suis sûr que l'idée d'habiter Paris doit lui faire plaisir?

Brigitte, approuvant. — Oh! oh!

Le Duc, à part. — C'est une idiote. (Haut.) Appartenant à ma maison, vous y mènerez une existence qui, sans être mondaine, exigera un peu de toilette...

Brigitte, contente. — Oh! oh!

Le Duc. — La duchesse vous aidera de ses conseils.

Brigitte, confuse. — Oh! oh!

Le Duc. — Quant aux travaux que je vous confierai et qui touchent à la statistique et à l'économie politique, j'espère qu'ils sauront vous intéresser.

Brigitte. — Oh! oh!

Elle fait une grimace sous cape.

Durand. — Je suis ravi, mon cher duc, car, pour l'avenir de cette enfant, c'est une chose inappréciable de vivre dans un milieu tel que le vôtre, où elle se polira, où elle s'affinera...

Le Duc. — Je n'en doute pas...

Durand. — Et qui sait... peut-être, habitant Paris, rencontrera-t-elle, un jour, un brave garçon modeste et sincère, qui sera un mari possible.

Brigitte, faisant signe que non. — Oh! oh!

Le Duc. — Quoi, mon enfant, vous n'avez jamais pensé à vous marier?

Brigitte, faisant signe que si. — Oh! oh!

Durand. — Comment... Alors, tu as donc une idée en tête?

Brigitte, faisant signe que oui. — Oh! oh!

Le Duc. — C'est parfait, pourvu que l'idée soit bonne...

La Duchesse, paraissant au fond. — Mon ami... les messieurs et les dames de visite s'en vont...

Le duc remonte vers Bénin, M^{me} de Jargeau et M^{me} Janvray, qui sont arrivés sur la terrasse quelques répliques plus tôt et auxquels la duchesse a présenté Hubert.

Durand, à Brigitte. — Mais, dis donc, qu'est-ce que ça veut dire... Tu penses réellement à quelqu'un? (Brigitte fait signe que oui.) Quelqu'un que tu aimes? (Brigitte fait signe que oui.) Depuis longtemps? (Brigitte fait signe que non.) Que tu veux épouser? (Brigitte fait signe que oui.) Et je le connais? (Brigitte fait signe que non.) Qui est-ce? Je veux absolument savoir qui c'est...

Hubert descend au premier plan pour prendre son chapeau.

Brigitte, le montrant du doigt sans qu'il y fasse attention. — C'est celui-là!

RIDEAU

La bibliothèque du duc de Maulévrier, à Louveciennes.

ACTE II

Une bibliothèque dans la propriété du duc de Maulévrier, à Louveciennes. Décor donnant sur un très beau parc qu'on aperçoit à travers les deux portes du fond, qui sont séparées par un corps de bibliothèque. Tout le mur de gauche est couvert de livres et comporte une petite porte dissimulée sous de fausses reliures.

Scène première

(Scène muette.)

LE DUC, BENIN, PARMELINE, HUBERT, LA DUCHESSE

Au lever du rideau, le duc, Bénin et Parmeline lisent les journaux ou fument. Hubert et la duchesse sont assis près l'un de l'autre. Elle le regarde avec langueur en soupirant. Hubert sourit bêtement. Ennuyé par le regard insistant de la duchesse, il tire un *Figaro* de sa poche droite et se met à lire. La duchesse le lui retire avec des mines de victime. Un temps. Hubert tire un second *Figaro* de sa poche gauche. Même jeu. Coup de timbre au dehors. Tous se lèvent brusquement et se précipitent au dehors par toutes les portes. La scène reste vide.

Scène II

DURAND, LE GENERAL ROUSSY DES CHARMILLES, puis LE DUC et la DUCHESSE, puis BENIN, puis HUBERT, puis PINCHET.

DURAND. — Entrez, général... Personne?

LE GÉNÉRAL. — Ils ont tous foutu le camp, ma parole!...

DURAND. — Ne vous en offensez pas... C'est toujours comme ça, dans les châteaux: quand on arrive, les maîtres de la maison...

LE GÉNÉRAL. — ... foutent le camp!...

DURAND. — Mais ils reviennent, un instant après, vous disant les choses les plus charmantes...

Le duc et la duchesse rentrent.

ENSEMBLE

LE DUC, au général. — Comme c'est aimable à vous de venir nous voir!...

LA DUCHESSE, à Durand. — Comme c'est aimable à vous de venir nous voir!...

DURAND. — Voilà!

LE DUC, à Durand. — Mon cher voisin, je me porte bien... (A la duchesse.) Mais, au fait, chère amie, je crois que vous ne connaissez pas encore le général Roussy des Charmilles, notre confrère de l'Académie française.

LA DUCHESSE. — Ah! c'est vous, monsieur, le général de l'Académie française... En vérité, je suis très excitée de vous connaître.

LE GÉNÉRAL, surpris. — Ah! moi aussi, madame la duchesse...

LA DUCHESSE. — J'ai rencontré souvent votre charmante fille qui a marié avec l'officier. Elle va bien?

LE GÉNÉRAL. — A merveille!

LA DUCHESSE. — Et leur ravissant baby?

LE GÉNÉRAL. — Mais ils n'en ont pas encore, madame la duchesse!...

La Duchesse. — Oh! j'espère donc que l'officier fécondera bientôt votre charmante fille.

Le Général, estomaqué. — Je le lui dirai, madame la duchesse.

Durand. — Le général déjeunait dans mon ermitage de Marly, et comme il tenait à causer un peu avec vous de la situation académique...

Le Général. — L'élection du successeur de Jarlet-Brézin me préoccupe beaucoup!

Le Duc. — Et moi aussi! J'attends tout à l'heure Pinchet qui nous donnera des nouvelles. Notre confrère Bénin est allé au-devant de lui.

Le Général. — Parfait!

Pendant ces deux répliques, Parmeline et Hubert sont entrés et ont serré la main de Durand.

La Duchesse. — Mais je veux vous introduire, monsieur le général de l'Académie... Monsieur Parmeline...

Le Général, lui serrant la main. — Je connais de nom... l'illustre maestro...

Parmeline. — Illustre! Pourquoi cette restriction?

Le Général. — Quoi...

Parmeline. — Je vois... vous n'aimez pas ce que je fais...

Il s'éloigne et va serrer la main à Durand.

Le Général, à part. — J'ai horreur des musiciens!

La Duchesse, qui est allée chercher Hubert. — Maintenant, le général, voici monsieur Hubert de Latour-Latour... depuis hier membre du Jockey-Club...

Le Général. — Je l'avais appris par le *Figaro* de ce matin, monsieur.

Durand. — Il y a une colonne, sur vous, mon cher!

La Duchesse. — Oh! lisez, lisez...

Hubert, trop surpris. — Je ne savais pas du tout...

Durand, qui a pris le *Figaro* sur la table. — Tenez...

Hubert, tire un autre *Figaro* de sa poche intérieure et lit. — *Le duc et la duchesse de Maulévrier, installés dans leur belle propriété de Louveciennes depuis leur retour de Trouville, ont en ce moment pour hôte le comte de Latour-Latour, qui fut élu hier au Jockey-Cub et qui a fait récemment paraître le troisième volume de son remarquable ouvrage:* Histoire d'une très grande famille... *Le comte de Latour-Latour, qui, jusqu'ici, vivait surtout dans ses terres, va se fixer à Paris...* (Hubert quitte peu à peu des yeux le journal, les lève au ciel, laisse tomber un peu le journal et continue en récitant par cœur.) *Il occupera dans la plus haute société la place la plus brillante. Qu'il conduise un cotillon ou un mail-coach, qu'il fasse œuvre d'historien ou de maître d'équipage, on peut dire que le nouveau membre du Jockey possède un joli brin de plume au bout de sa trompe de chasse...*

Parmeline et Durand se sont avancés un peu et ont vu qu'Hubert récitait.

Durand, à part. — Ah!

La Duchesse. — Quelle beauté!...

Hubert. — Je suis confus... et surpris... (Il a repris le journal.) Comme je vais demain à Paris, j'en profiterai pour aller remercier ce journaliste.

La Duchesse, bas, venant à lui. — Non, vous n'irez pas demain à Paris.

Hubert. — Mais...

La Duchesse. — Non, vous n'irez pas demain à Paris!

Hubert, à part. — C'est embêtant!... Qu'est-ce qu'elle a?...

Durand, à Hubert. — Je suis ravi, cher monsieur, de ce que le duc m'apprend! Ma petite filleule vous aide dans vos recherches?...

Hubert. — Oui, le duc a bien voulu l'y autoriser et nous travaillons ensemble chaque après-midi dans cette bibliothèque.

Durand. — Elle est intelligente, instruite...

Parmeline. — Elle adore ce que je fais!...

Hubert. — Et d'une discrétion, d'une éducation parfaite.

Durand. — Je suis enchanté de ce que vous me dites, car j'ai une grande affection pour cette petite.

Parmeline. — Eh bien, vous la marierez à quelque sous-préfet de province, quand vous serez président de la République...

Durand. — Quelle plaisanterie!

Le Duc. — Mais, mon cher, n'en rougissez pas... on parle beaucoup de vous pour ce petit poste...

Parmeline. — Je vous ai pris l'autre jour à cinq contre un.

Durand. — Vous perdrez. Je sais bien que des amis ont mis mon nom en avant... Certaines choses m'ont valu des sympathies... Ainsi, j'ai été très souffrant, il y a quelques années, d'une maladie de la volonté, ce n'est pas mauvais.

Le Duc. — Ça, c'est excellent. J'espère, mon cher Durand, que vous restez dîner avec nous.

La Duchesse. — A la richesse du pot. Vous aussi, général?

Le Général, s'inclinant. — Madame la duchesse...

Durand. — Très volontiers.

La Duchesse. — Après, nous avons un petit tournoi de bridge au profit de l' « Œuvre de la propagation de la foi dans l'aristocratie ».

Durand. — Attendez-vous beaucoup d'invités?

La Duchesse. — Trois douzaines.

Coup de timbre au dehors.

Le Duc. — Ah! voici notre excellent Pinchet!

Il remonte et sort un instant, restant en vue. Le général et Durand remontent un peu.

La Duchesse, s'approchant d'Hubert. — Pourquoi, depuis tout à l'heure, vous faites cette méchante figure?

Hubert. — Mais, madame la duchesse, parce que, vraiment... vous me couvez... J'ai l'impression d'être couvé... Quelle raison avez-vous de m'empêcher d'aller à Paris demain?

La Duchesse. — Vous allez trop souvent. J'ai peur que vous alliez y faire libertinage.

Elle remonte.

Hubert, à Parmeline. — Qu'est-ce qu'elle a?

Parmeline. — Je vous parlerai tout à l'heure.

Le duc apparaît au fond et entre avec Pinchet et Bénin.

La Duchesse. — Bonjour, monsieur Pinchet.

Pinchet. — Madame la duchesse...

La Duchesse. — Il faut laisser conciliabuler ces messieurs... Voulez-vous, mon cher vice-président des députés, avoir une petite marche dans le parc?

Durand. — Avec grand plaisir!...

Parmeline. — Je vous suis... Je suis hanté de la cantate que je rêve pour votre sacre.

La Duchesse, venant à Hubert qui se repose dans un fauteuil et lui saisissant violemment le bras. — Certainement... vous pouvez venir aussi, Hubert de Latour-Latour.

Hubert, à part, sortant derrière eux. — Je suis couvé!

Scène III

LE DUC, PINCHET, BENIN, LE GENERAL

Le Duc. — Eh bien, Pinchet... quoi de nouveau à l'Académie?

Pinchet. — Hélas! rien, monsieur le duc! Les cinq candidats que vous connaissez déjà — les habitués — restent seuls en ligne pour le fauteuil de M. Jarlet-Brézin.

Le Duc. — Et aucun de ceux-là, messieurs, je vous le rappelle, ne saurait agréer au parti bien pensant, à notre parti, qu'il est pourtant indispensable de renforcer.

Bénin. — N'avait-on pas parlé du général Baringer?

Le Général. — Ah! non, pas de général! Un général à l'Académie, c'est bien: deux, de quoi ça a-t-il l'air?

Le Duc. — Evidemment, mes chers amis, cette situation est, ne nous y trompons pas, très sérieuse.

Pinchet. — Elle est plus que cela, messieurs, elle est grave.

Le Duc. — Comme vous dites cela!

Bénin. — Expliquez-vous!

Le Général. — Qu'a-t-il?...

Pinchet. — Messieurs, puisque vous me faites l'honneur de m'interroger... Mais non, je n'ose pas...

Le Duc. — Dites, dites.

Pinchet. — Permettez-moi donc de vous le dire, messieurs, depuis quelque temps, je ne suis pas content de l'Académie.

Bénin. — Pourquoi donc?

Pinchet. — Mon Dieu, messieurs, l'esprit qui y règne, certains petits détails, certaines innovations... Un autre ne les remarquerait pas, sans doute, mais, moi, qui sers votre compagnie depuis trois générations, je suis inquiet.

Le Duc. — Précisez... Asseyez-vous et précisez!

Pinchet. — Hélas! c'est facile... Tenez, le dernier jeudi de janvier fut une date dans notre histoire. Vous n'assistiez pas, messieurs, à la séance. Elle était consacrée au dictionnaire... Les trois académiciens présents discutaient d'une façon très intéressante... très approfondie, le mot camomille... A ce moment, votre collègue, M. Rébeillard, est arrivé. Ah! dans quel état!

Bénin. — Quoi? Il était saoul?

Pinchet. — Si ce n'était que ça, il y a des précédents! Non, messieurs, il est entré dans la salle avec des bottines jaunes.

Bénin. — Des bottines jaunes!

Pinchet. — Oui, monsieur le duc, des bottines jaunes!

Le Duc. — Je connais Rébeillard. Il devait aller en soirée.

Pinchet. — Voilà un petit indice. Hélas! il y en a tant d'autres.

Le Duc. — Allez, allez...

Pinchet. — Savez-vous, messieurs, ce que vous réserve M. Poudrier, professeur d'histoire religieuse au collège de France, M. Poudrier qui occupe le fauteuil de M. de Viel-Castel?

Le Duc. — Dites!

Pinchet. — Il va avoir un enfant!

Un temps.

Le Duc. — Eh bien?

Pinchet. — Eh bien, c'est un désastre. Autrefois, messieurs, quand on était entré à l'Académie, on n'avait plus d'enfants. On ne s'amusait pas à des niaiseries pareilles.

Le Duc. — En effet, c'est indécent!

Bénin. — Moi, je trouve ça plutôt gentil.

Le Duc. — Et vous?

Le Général. — Moi, c'est bien simple : pas de général!

Pinchet. — Autre symptôme, celui-ci tout à fait confidentiel. Un de ces messieurs, un élu déjà ancien, a surpris récemment sa femme en flagrant délit.

Bénin. — Tiens, tiens...

Le Duc. — Oh!...

Pinchet. — Et, ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'il l'a surprise un lundi... oui, messieurs, un lundi...

Bénin. — Eh bien?

Pinchet. — Eh bien, messieurs, voilà encore un fait nouveau, un fait unique. Depuis trois siècles, lorsqu'il arrivait qu'un membre de l'Académie française fût... trompé par sa femme, il ne l'était que le jeudi, de même que les membres de l'Académie des sciences ne l'étaient que le samedi... Enfin, le jour de la séance... Et, tout de même, il faut le reconnaître, cette régularité dans la faute gardait je ne sais quoi d'assez respectable. C'était une tradition.

Le Duc. — Et elle s'en va! Triste époque.

Bénin. — Enfin, mon cher Pinchet, à quoi attribuez-vous ce relâchement des mœurs académiques?

Pinchet. — Oh! à bien des choses, monsieur, à bien des causes.

Bénin. — Le scepticisme!

Pinchet. — ... L'irréligion!

Le Duc. — La lecture!

Pinchet. — Et, tenez, messieurs, au sein même de votre compagnie, j'aperçois un danger qu'hélas! je ne saurais trop vous signaler.

Le Duc. — Lequel?

Pinchet. — Eh bien, messieurs, ce sont les auteurs dramatiques! Il vous en faut bien quelques-uns, évidemment, mais, croyez-moi, messieurs, le moins possible... Ah! si vous les connaissiez comme moi... Ils sont exagérés, nerveux, susceptibles, lascifs. Ils sont pleins de petits secrets qu'ils confient à tout le monde. Ils racontent des histoires inconvenantes devant les bustes! J'en sais même qui donnent aux plus respectés d'entre vous des adresses de jeunes personnes. Oh! messieurs, prenez garde aux auteurs dramatiques: ce sont des gens épouvantables.

Le Duc. — Vous avez raison, Pinchet, il vaut encore mieux accueillir les romanciers.

Pinchet. — Mais, monsieur le duc, maintenant les romanciers font tout de suite du théâtre.

Bénin. — Alors, rejetons-nous sur les historiens.

Pinchet. — Mais, monsieur le baron, aujourd'hui, les historiens ne font plus que des espèces de romans.

Le Duc. — Alors, les hommes du monde?

Pinchet. — Mais, monsieur le duc, les hommes du monde font tous de l'histoire.

Le Duc. — C'est effrayant!

Bénin. — Mais, alors, quel est pour vous le candidat idéal?

Pinchet. — Le candidat idéal, messieurs, c'est celui qui n'a rien fait, qui n'a pas cédé à cette manie d'écrire, qui perd tant d'hommes remarquables.

C'est celui que personne ne connaît et qui, en entrant à l'Académie, lui doit tout, car, sans elle, il ne serait rien. Ça, c'est beau, ça, ça a de la grandeur.

Le Duc. — Pinchet, voilà qui est parler.

Pinchet. — Messieurs, j'ai rempli mon modeste devoir. A vous d'aviser. Je vous demande la permission de prendre congé. (Il se lève.)

Le Duc. — A jeudi, Pinchet. D'ici là, nous chercherons. (Il lui serre la main.) Merci.

Pinchet. — Messieurs... (Il salue.)

Bénin. — Au revoir, Minerve!

Pinchet. — Vous êtes trop bon, monsieur le baron. (Ils remontent.)

Le Général, lui serrant la main sur le pas de la porte. — Pas de général.

Pinchet sort à droite. Parmeline, qui vient d'entrer à gauche, descend en scène.

Scène IV

LE DUC, BENIN, LE GENERAL, PARMELINE

Parmeline. — Messieurs, la duchesse m'envoie sur vous du fond de l'horizon. Elle va montrer la forêt à M. Durand, et, j'ajouterai assez drôlement, elle va par la même occasion montrer M. Durand à la forêt. (Il attend un rire. On ne rit pas.) Soit! Et elle vous offre, messieurs, de l'accompagner.

Bénin. — Vous nous suivez, mon cher artiste?

Parmeline. — Non. Je reste avec Parmeline.

Ils sortent.

Scène V

PARMELINE, HUBERT, puis BRIGITTE

Hubert entre.

Parmeline. — Tiens, vous voilà, vous?

Hubert. — Oui, c'est l'heure de mon travail avec M$^{\text{lle}}$ Brigitte qui doit me rapporter des documents de Paris. Elle est en retard.

Parmeline. — Tant mieux. J'ai à vous parler.

Hubert. — Ah!

Parmeline. — Mais, d'abord, un mot! Prêtez-moi donc cinquante louis.

Hubert. — Mais...

Parmeline. — Ça ne vous gêne pas?... Non, non, évidemment. C'est ce que je me suis dit. Pourquoi ça le gênerait-il de me les donner, puisque ça ne me gêne pas de les lui demander?

Hubert. — Les voici.

Parmeline. — Merci.

Hubert. — N'en parlons plus...

Parmeline. — Oui, c'est ça! N'en parlons plus... n'en parlons plus et venons au fait... Encore une question, cependant.

Hubert. — J'écoute.

Parmeline. — M'aimez-vous?

Hubert. — Quoi?

Parmeline. — J'ai peur que vous ne m'aimiez pas... pas follement, enfin, qu'il y ait des jours où vous ne pensiez pas à moi.

Hubert. — Mais si, mais si, après?

Parmeline. — Eh bien : oh ! c'est délicat ! Parmeline hésite, il balance. C'est une démarche toujours gênante pour un galant homme.

Hubert. — Voyons!

Parmeline. — Eh bien, mon ami, pouvez-vous me prêter mille francs?

Hubert. — Comment... encore?

Parmeline. — Pourquoi dites-vous encore?

Hubert. — Parce que je viens de vous les donner.

Parmeline. — A moi? Quand ça?

Hubert. — A l'instant!

Parmeline. — Où sont-ils?

Hubert. — Dans votre poche.

Parmeline. — Dans ma poche!... (Il y porte la main.) C'est vrai... C'est vrai... Ah! vous ne m'aimez pas!

Hubert. — Quoi?

Parmeline. — Non, non, vous ne m'aimez pas. Si vous m'aimiez, vous auriez compris que ce n'est pas le même homme qui vous demandait ces deux sommes d'ailleurs insignifiantes. Voyons, cinquante louis, c'est l'homme de plaisir, c'est pour une femme! Et mille francs, c'est l'artiste, c'est pour un fournisseur...

Hubert. — Ah! oui...

Parmeline. — Mais, bien entendu, si vous avez la moindre arrière-pensée, j'aime mieux reposer là ce billet. (Il fait mine de le mettre sur la table et le remet dans sa poche.) Et m'en aller d'un pas rapide.

Il remonte.

Hubert. — Mais non... Je vais vous faire un chèque. (Il se met à écrire.)

Parmeline, épanoui. — C'est ça!

Hubert, écrivant. — Alors, mon cher maître, les concerts ne vont pas bien, en ce moment?...

Parmeline. — Comment, ne vont pas?... C'est-à-dire, mon pauvre ami, que je ne sais plus où donner de la tête... Je n'en peux plus... Je suis demandé de tous les côtés...

Hubert. — Mais, alors...

Parmeline. — Tenez, j'ai reçu, ce matin même, une lettre d'un impresario qui m'offre cent mille francs pour trois mois en Australie.

Hubert. — Vous avez accepté, je pense?...

Parmeline. — Non, j'ai refusé!...

Hubert. — Vous avez eu tort.

Parmeline. — Pourquoi? Je suis très heureux ici. Je vis d'une façon très large, très agréable... J'ai tout ce qu'il me faut... je n'ai besoin de rien... ni de personne... je ne vois pas pourquoi j'irais m'éreinter à jouer chez les nègres... (Hubert lui tend le chèque.) Et, maintenant, comme un service en vaut un autre, j'arrive à l'objet de cet entretien.

Hubert. — Ah!... Eh bien?

Parmeline. — Mon cher ami, il est des sujets que deux hommes d'honneur tels que nous ne peuvent qu'effleurer. Il faut en parler comme d'une aile de papillon. Comprenez-moi à demi-mot. J'ai été autrefois l'amant de la duchesse et elle est aujourd'hui votre maîtresse..

Hubert. — Monsieur...

Parmeline. — Chut!... Toute allusion plus directe serait déplaisante... Mais ce lien me permet de vous dire avec une autorité affectueuse: Mon ami, prenez garde!

Hubert. — A quoi donc?

Parmeline. — Soyez prudent, Hubert et Dieu fasse que la duchesse ne soupçonne jamais les petits séjours que vous faites dans les bras de M$^{\text{lle}}$ Arlette Mareuil!

Hubert. — C'est faux!...

PARMELINE. — Allons donc!... Il paraît qu'elle est gentille?

HUBERT, après une hésitation. — Eh bien, oui... Elle est très gentille... Elle se destine à l'Opéra-Comique, vous savez?... Et, en attendant, elle a un triomphe dans la revue des Folies-Bergère... Elle joue le « désarmement », c'est assez drôle, et puis, il y a vraiment une idée... Tenez, elle chante:

Il fredonne.

Qu'on m' prenn' mon fusil qui tire,
Mon quart, mon sac, mon polochon,
Mais, moi, j' veux pas qu'on m' le r'tire,
Mon p'tit bibi, mon p'tit bibi!
Ah! mon petit bidon!

Evidemment, ça n'est pas du Lamartine...

PARMELINE. — Non...

HUBERT. — Mais si vous voyiez Arlette là dedans! Elle est ravissante!

PARMELINE. — Oh! vous me rappelez Parmeline! Comme il a été aimé aussi, celui-là... Ah! le bougre! Tenez, je voudrais vous raconter des choses confidentielles...

Il cherche des yeux et des doigts le piano. Hubert l'arrête.

HUBERT. — Non, ça m'amuse plus de parler de moi... Vous comprenez... ma vie s'arrange merveilleusement comme ça... Arlette d'un côté, la duchesse de l'autre... le théâtre... le monde... enfin, l'équilibre... Il ne me manque rien... rien!...

La petite porte de gauche s'ouvre. Brigitte entre.

BRIGITTE. — Oh! pardon, messieurs...

PARMELINE. — Ah! voici mademoiselle Brigitte... je vous laisse travailler. Moi, je vais essayer de vibrer un peu... au fond du parc. J'ai besoin de ce qu'aiment par-dessus tout les grands musiciens: le silence! Et je ne le trouve jamais, car, dès que je l'ai trouvé, je le trouble par mes cris. Ah! c'est affreux d'être artiste à ce point-là!... Oh! le silence! le silence!...

Il sort. On entend ses cris en dehors.

Scène VI

HUBERT, BRIGITTE

Brigitte a une serviette de cuir sous le bras. Elle a perdu sa rusticité du premier acte. Elle est habillée très modestement d'un petit tailleur foncé. Son aspect est celui d'une institutrice bien tenue. Elle se sert d'un lorgnon pour travailler.

BRIGITTE. — Puis-je m'installer, monsieur?

HUBERT. — Certainement.

BRIGITTE. — Bien, monsieur.

Elle se met à la table de travail, ouvre sa serviette, met des petites manches de satinette, et s'assied.

HUBERT. — Vous venez des archives?

BRIGITTE. — Oui, monsieur.

HUBERT, prenant une cigarette, s'installe dans un fauteuil. — Travaillons.

BRIGITTE. — Oui, monsieur. (Elle ouvre un manuscrit.) Ah! monsieur, voici une lettre personnelle que vous avez oubliée dans ces notes et qui n'a aucun rapport avec nos travaux.

Elle lui tend du bout des doigts une enveloppe.

HUBERT, très gêné. — Ah!... Je sais... merci... Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant?

BRIGITTE. — Oh! oui monsieur, grâce à M. Pelisson, le directeur. Je me suis présentée à lui de votre part.

HUBERT. — Mais je ne le connais pas.

BRIGITTE. — Si, monsieur.

HUBERT. — Non, mademoiselle.

BRIGITTE. — Si, monsieur; vous avez dîné avec lui chez M. le duc le 3 septembre.

HUBERT, étonné. — Fichtre, vous avez une bonne mémoire.

BRIGITTE. — Oh! ça dépend, monsieur... Grâce à ces documents, je vais pouvoir finir l'introduction de votre quatrième volume qui comprendra votre arbre généalogique.

HUBERT. — Ah! oui, mon arbre!... Montrez-le-moi donc... Ça m'intéresse toujours.

BRIGITTE. — Bien monsieur.

Elle déploie un grand dessin qui représente l'arbre généalogique des Latour-Latour. Elle le fixe avec deux épingles au dossier d'un grand fauteuil.

HUBERT, l'admirant. — Plus haut!... encore!... encore!... J'aime beaucoup mon arbre... C'est un très joli arbre. Ça fait plaisir à voir... Tous mes compliments!...

BRIGITTE. — Vous êtes bien bon, monsieur!... (Elle tire de sa serviette des épreuves d'imprimerie sur papier rose.) Voici tout un dossier... Ah! non, ça, ce sont des épreuves pour M. le duc... (Elle tire d'autres papiers.) Voici tout un dossier sur Thibault de Latour-Latour 1649-1720, qui fut nommé archevêque de Bordeaux à vingt-quatre ans.

HUBERT. — C'est magnifique!

BRIGITTE, souriant. — Oui, monsieur.

HUBERT. — Pourquoi souriez-vous?

BRIGITTE. — Parce qu'il le devint d'une façon si curieuse...

HUBERT. — Ah! Comment?

BRIGITTE. — Eh bien, un jour, ce devait même être un soir, dans un bosquet de Versailles... l'abbé de Latour-Latour, qui avait servi au Royal-Anjou et ne portait le petit collet que depuis deux ans, fut surpris aux pieds de M^me^ de Montespan par le roi...

HUBERT. — Quel roi?

BRIGITTE. — Mais... Louis XIV...

HUBERT. — Naturellement!

BRIGITTE. — Celui-ci allait faire un éclat, mais M^me^ de Montespan, qui, à aucun moment, ne perdait son sang-froid, se leva aussitôt: « Sire, dit-elle, l'abbé de Latour-Latour me suppliait d'intercéder auprès de Votre Majesté pour qu'elle daignât lui accorder l'archevêché de Bordeaux. » Et le roi, qui avait eu peur que le petit abbé ne fût sur le point d'obtenir bien davantage, lui accorda aussitôt la mitre avec une bonne humeur qu'il n'avait pas tous les jours...

HUBERT. — Tiens, tiens... Et où avez-vous déniché cette histoire-là?...

BRIGITTE. — Dans le journal de Danjeau, monsieur.

HUBERT. — Ah! dans le journal de... c'est inouï tout de même, la presse!

BRIGITTE. — N'est-ce pas, monsieur, que c'est une jolie anecdote?...

HUBERT. — Oui... certainement... mais, n'est-ce pas, je viens d'entrer au Jockey... alors, cette femme, cet archevêque, non... non... nous couperons ça!

Brigitte. — Bien, monsieur... Je le regrette un peu...

Hubert. — Pourquoi?

Brigitte. — Oh! parce que... oh! c'est une chose un peu puérile...

Hubert. — Dites...

Brigitte. — J'ai trouvé le portrait de ce Thibault de Latour-Latour, gravé par Drevet, et il me semble qu'il vous ressemble un peu.

Hubert. — A moi?

Brigitte. — Oui!... Regardez, monsieur.

Elle lui tend le portrait.

Hubert. — C'est vrai qu'il est très bien...

Brigitte, avec admiration. — Oh! bien sûr, vous avez le front moins large... les yeux plus ronds... plus en boule... et la figure plus... plus étonnée... mais, tout de même... il y a... quelque chose... Enfin, je trouve... (Un temps.)

Un Domestique, entrant. — C'est une dépêche, monsieur le comte.

Hubert. — Tiens?... Donnez... (Brigitte se remet à remuer ses feuillets avec une grande agitation. Hubert lit.) Ah! ça, c'est extraordinaire, par exemple! (Il lit.) *Très touchée, mon fils, du télégramme si affectueux m'annonçant ta réception au Jockey Club. Je remercie Dieu.* C'est incroyable, je n'ai pas du tout télégraphié à ma mère. Je lui ai seulement écrit ce matin... Qui diable a pu... Ah! parbleu! c'est la duchesse, cette excellente duchesse!

Brigitte, se levant vivement. — Oh! non!

Elle se replonge dans ses manuscrits.

Hubert, surpris. — Pourquoi dites-vous: non?

Brigitte, gênée. — Parce que c'est moi, monsieur.

Hubert. — Vous!

Brigitte. — Enfin, oui, je me suis permis...

Hubert. — Ça, c'est inouï, par exemple!...

Brigitte. — J'ai pensé que vous n'auriez peut-être pas le temps de télégraphier vous-même hier soir... Alors...

Hubert. — C'est possible!... Mais, je regrette d'avoir à vous dire que vous vous êtes mêlée là de choses qui ne vous regardaient pas. Vous avez étrangement dépassé vos attributions, mademoiselle.

Brigitte, se levant. — Vous avez raison, monsieur.

Elle se met à retirer ses manchettes.

Hubert. — Qu'est-ce que vous faites?

Brigitte. — Monsieur, j'ôte mes petites manches de satinette?

Hubert. — Pourquoi ôtez-vous vos petites manches de satinette?

Brigitte. — Parce que... monsieur, après ce que vous venez de me dire, je ne resterai pas une minute de plus... (Avec des larmes dans la voix.) Vous m'avez outragée!

Hubert. — Mais non, mademoiselle, je ne vous ai pas outragée... j'ai peut-être été un peu vif... J'ai eu tort, là... Remettez vos petites manches de satinette, je vous en prie... Remettez vos petites manches de satinette!...

Elle hésite un instant, puis les remet.

Brigitte. — Soit, monsieur, je vais remettre mes petites manches de satinette.

Hubert. — A la bonne heure. Qu'est-ce que vous voulez? Je ne me doutais pas que vous me fussiez aussi attachée...

Brigitte, vivement. — Mais, monsieur, ce n'est pas à vous!

Hubert. — A qui donc, alors?

Brigitte. — Je ne sais pas... à vos aïeux... Je les aime tant, vos aïeux...

Hubert. — Vraiment!

Brigitte. — Oui, il y en a pas mal que j'ai retrouvés... Alors, ce sont vos ancêtres à vous, mais c'est un peu mes enfants à moi... Et j'en suis très fière! Ils sont si chics!... Ah! ce ne sont pas des hommes... (Un grand geste.) Oh! non, bien sûr!... Mais, ils ont une allure... une carrure... Et puis, surtout, ils ont une chose qui me plaît... une chose épatante... comme vous dites.

Hubert. — Laquelle?

Brigitte. — Ils ont de la chance... C'est joli d'avoir de la chance.

Hubert. — Oui, c'est bien...

Brigitte. — Tout leur a réussi... Ils ont eu de grands emplois, de grandes épées, de beaux châteaux, de beaux costumes. Leurs femmes ont été fidèles.

Hubert. — Pas toutes.

Brigitte. — Presque. Et quand je pense que, pendant des siècles ils ont gagné des batailles, conquis des provinces, emporté des places fortes, pressuré des populations, tout ça pour aboutir à vous... à vous tout seul, qui ne faites rien et qui êtes là dans un grand fauteuil, en train de fumer une toute petite cigarette... Eh bien, voyez-vous, monsieur... je trouve ça extraordinaire et assez émouvant.

Hubert. — Vous êtes vraiment très gentille... Je ne suis pas sûr que ce que vous venez de me dire soit tout à fait agréable, mais, enfin...

Brigitte. — Oh! monsieur, comment pouvez-vous douter?... Je ne souhaite que de vous servir, que de vous être utile... Evidemment, ce que je peux pour vous, moi, c'est bien peu de chose... Mais, si j'étais une fée, ah! vous n'auriez rien à désirer!

Hubert. — Mais, mademoiselle, qu'est-ce que je peux avoir à désirer?

Brigitte. — Tout, monsieur, tout. Toutes les ambitions vous sont permises, sociales, mondaines, littéraires. Votre ouvrage a partout le plus grand succès, même auprès des gens les plus ennuyeux. Votre éditeur m'a demandé de le traduire en anglais. Malheureusement, je ne sais pas l'anglais. Mais, monsieur, il y a des gens à l'Institut qui n'en ont pas fait tant que vous.

Hubert. — Oh!

Brigitte. — Tenez. M. Pertuiset n'a publié que deux volumes. Tandis que vous, je suis en train de finir votre quatrième. Eh bien, M. Pertuiset est de l'Académie française!

Hubert. — Oh! voyons, mademoiselle, vous m'achetez... pas de folies.

Brigitte. — Mais non, monsieur, je ne vous achète pas... Il se peut très bien qu'un jour... Oh! ça, j'aimerais.

Hubert. — Vous êtes trop bienveillante, mademoiselle, mais ça ne me déplaît pas. On est vraiment bien tous les deux. La vie est quelquefois si compliquée...

Brigitte. — Ah?...

Un temps.

Hubert. — On est bien tous les deux, on est calme... Aussi, remarquez-le, quand nous travaillons ensemble, je m'arrange toujours pour être là...

Brigitte. — C'est vrai!

Hubert. — Allons! à l'ouvrage!... Pourvu qu'on ne nous dérange pas!

BRIGITTE, retournant s'asseoir. — Oh! oui, pourvu! Je reprends, monsieur. En 1722, le chevalier Sifrain de Latour-Latour... (Le téléphone sonne. Brigitte se lève.) Vous permettez, monsieur? (Elle prend l'appareil.) Oui, madame. — Oui, madame. — Oui, madame. — Non, madame. — Non, madame. — Bien, madame. — Oui, madame. — Non, madame. — Bien, madame. — Oui, madame. — Oh! madame, je vous défends de parler comme ça. Eh bien, je le lui dirai! Bon voyage, madame!

Elle raccroche avec colère.

HUBERT, riant. — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui se passe? C'était pour le duc?

BRIGITTE. — Non, monsieur, c'était pour vous.

HUBERT, bondissant. — Comment, pour moi? C'est moi qu'on demandait?

BRIGITTE. — Oui, monsieur.

HUBERT. — Qui ça?

BRIGITTE. — M$^{\text{lle}}$ Arlette Mareuil.

HUBERT, avec éclat. — Et vous ne m'avez pas prévenu? Vous ne m'avez pas passé l'appareil!

BRIGITTE. — Vous venez de me dire que vous ne vouliez pas qu'on vous dérange.

HUBERT. — Mais non, mais non! C'est fantastique. Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

BRIGITTE. — Elle a demandé si vous étiez là.

HUBERT. — Qu'est-ce que vous avez répondu?

BRIGITTE. — Je lui ai répondu: Oui, madame.

HUBERT. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

BRIGITTE. — Elle a demandé que vous veniez vous-même à l'appareil.

HUBERT. — Et qu'est-ce que vous avez répondu?

BRIGITTE. — Je lui ai répondu: Non, madame.

HUBERT. — Oh! Et qu'est-ce qu'elle vous a dit?

BRIGITTE. — Qu'elle ne pouvait pas vous voir demain.

HUBERT. — Et qu'est-ce que vous avez répondu?

BRIGITTE. — J'ai répondu: Bien, madame.

HUBERT. — Et qu'est-ce qu'elle a dit?

BRIGITTE. — Elle a dit qu'il fallait que vous y alliez absolument aujourd'hui.

HUBERT. — Qu'est-ce que vous avez répondu?

BRIGITTE. — J'ai répondu: Non madame.

HUBERT. — Oh! Et qu'est-ce qu'elle vous a dit?

BRIGITTE. — Elle a dit que si vous ne veniez pas elle ne vous reverrait de sa vie.

HUBERT, affolé. — Et qu'est-ce que vous avez répondu?

BRIGITTE. — J'ai répondu: Bien, madame.

HUBERT, furieux. — Qu'est-ce que vous avez fait là!... C'est effrayant! Et qu'est-ce qu'elle a dit, à la fin, cette pauvre petite?

BRIGITTE. — La pauvre petite, elle a dit qu'elle se foutait de vous, que, dans ces conditions, elle partait dans une heure, pour Biarritz, avec l'Argentin, et que, du reste, sa mère lui avait toujours dit que vous étiez un pignouf...

HUBERT, indigné. — Oh!... et j'étais là, à côté de vous, je pouvais tout arranger d'un mot! Et vous, vous parliez pour moi, devant moi, sans que je le sache. Quel toupet! Mais, pourquoi avez-vous fait ça? Enfin, pourquoi?

BRIGITTE. — Pour simplifier votre vie!

HUBERT. — Est-ce que vous la connaissez, ma vie?

BRIGITTE. — Très bien.

HUBERT. — Hein?... Mais, c'est à se taper la tête contre les fauteuils! Je croyais avoir affaire à une personne modeste, effacée. Et elle a fourré son nez partout. Elle télégraphie pour moi. Elle téléphone pour moi... mes secrets se baladent... Je suis mis à nu... et par qui? Par une jeune fille de Caen!

BRIGITTE, se levant, outrée. — Jeune fille de Caen! Oh!

HUBERT. — Quoi? Vous n'êtes pas de Caen?

BRIGITTE. — Si, mais vous l'avez pris dans un sens péjoratif!

HUBERT. — Ah! pas de gros mots!

BRIGITTE, qui a arraché ses manchettes. — Je vous les rends, mes petites manches de satinette!

Elle les arrache et les lui jette.

HUBERT. — Tant mieux! J'en ai plein le dos, de vous et de vos petites manches de satinette!

Il les jette par terre.

BRIGITTE, bondissant. — Oh! mes petites manches de satinette! Ah! Et moi, j'en ai par-dessus les yeux, de vous et de vos aïeux!...

HUBERT. — Mes aïeux?

BRIGITTE, vidant sa serviette et lui lançant les dossiers. — Ah! une jolie société!... Un tas de pillards, de brigands, de généraux félons, de diplomates gaffeurs, de chanoinesses dévergondées, sans compter votre archevêque, qui a eu quatre enfants qui n'étaient même pas de lui! Dire que je me suis donné tant de mal pour retaper cette galerie de fripouilles!... Ah! oui, je vous les donne!

HUBERT, chargé de papiers. — Ah! si je n'avais pas toute ma famille sur les bras, je la tuerais!

BRIGITTE. — Quant à votre arbre généalogique, voilà ce que j'en fais!...

Elle se précipite vers le dessin et veut le déchirer.

HUBERT, s'élançant sur elle. — Oh!... voulez-vous laisser ça! Voulez-vous laisser ça! Rendez-moi mon arbre!...

BRIGITTE. — Non! non!

HUBERT. — Rendez-moi mon arbre!

Ils se battent. Elle pousse un grand cri.

BRIGITTE. — Oh!... Vous m'avez cassé le bras gauche!

HUBERT. — Oh! (Il la lâche. Elle brandit la feuille de la main gauche et la déchire.) Elle a déchiré mon arbre! Elle a déchiré mon arbre!

Il ramasse les lambeaux. Elle va reprendre sa serviette et la retourne.

BRIGITTE. — Et, maintenant, je n'ai plus rien à vous... (Une photographie tombe de la serviette.) Ah!... si!... j'oubliais la photographie de votre bonne amie, M$^{\text{lle}}$ Arlette Mareuil... Elle m'a coûté vingt sous... Je ne vous les réclame pas... assassin!

Elle s'élance dehors. La duchesse est entrée à temps pour entendre le nom de M$^{\text{lle}}$ Arlette Mareuil. Elle reste au fond.

HUBERT, sans la voir. — Non, non!... croyez-vous!... (Il se retourne pour reposer les dossiers.) Croyez-vous!... (Il voit la duchesse.) Croyez-vous!...

Scène VII

LA DUCHESSE, HUBERT

HUBERT, continuant. — Oh! cette petite! Elle peut finir mon livre toute seule, si elle veut, quant à moi, je n'y remettrai plus les pieds!

LA DUCHESSE, sévère. — Vous préférez mettre les pieds dans M$^{\text{lle}}$ Arlette Mareuil?...

HUBERT. — C'est faux!

La Duchesse. — Hubert, vous êtes chipé.

Hubert. — Oh!

La Duchesse. — Vous m'avez trahite! Moi, une femme si élevée, moi, qui l'autre jour vous écrivais encore: « Vous êtes mon idéal coco! » O Hubert, je dis: Vous êtes vraiment de la camelote!

Hubert. — Ecoutez-moi ! C'est une calomnie abominable.

La Duchesse. — Vous osez démentir?

Le jour commence à baisser au dehors.

Hubert. — Je suis un gentilhomme. Ce que vous savez, je l'avoue, mais, le reste, je le nie absolument!

La Duchesse. — Alors, allez, débitez. Quelles preuves donnez-vous pour votre chasteté?...

Hubert. — Mais, toutes... toutes... C'est un flirt, sans conséquences... Ma parole, si vous n'étiez pas au courant, je n'aurais même pas eu l'idée de vous en parler le premier!

La Duchesse. — Voulez-vous me laisser gober que vous n'avez pas fait volupté avec cette dame?

Hubert. — Mais, certainement!... Si vous saviez comment ça s'est fait? Un jour, j'avais besoin de voir le directeur de la Bibliothèque nationale. On me dit: « Il est aux Folies-Bergère. » J'y vais: je tombe sur cette petite... car elle est toute petite, vous savez... mais là, toute petite! rien du tout! Ma parole, être jalouse d'une femme si petite que ça!... C'est fantastique!

La Duchesse. — Alors, pourquoi cette intimité?

Hubert. — Eh bien, parce que j'ai été ému, ma foi, oui, ému un instant... Elle chantait un couplet sur le désarmement... un couplet très bien fait. Ecoutez, plutôt:

Qu'on m' prenne mon fusil qui tire...

La Duchesse. — Oh! cessez cette poésie insultante!

Hubert. — C'est dommage... parce qu'il y a une idée... bref, j'ai tenu à la féliciter... J'étais très ému, — une grande émotion artistique, très pure. Et c'est cela que vous me reprochez? Ah! madame la duchesse, vous me faites beaucoup de peine!

La Duchesse. — Hubert, ne dites pas cette chose!...

Hubert, avec gravité. — Beaucoup de peine.

La Duchesse, désolée. — Hubert!...

Hubert, avec dignité. — Si...

La Duchesse. — Hélas! si seulement vous pouviez me faire croire que vous êtes un peu innocent... et que vous ne reverrez jamais cette dame patriotique.

Hubert. — Moi, la revoir ! Vous ne savez pas ce qui s'est passé tout à l'heure.

La Duchesse. — Quoi?

Hubert. — Mlle Arlette Mareuil a téléphoné.

La Duchesse. — Quelle indécence!

Hubert. — C'est ce que j'ai trouvé! Aussi, savez-vous ce que j'ai fait, moi?

La Duchesse. — Non.

Hubert. — Je ne suis pas allé à l'appareil. J'ai repoussé le récepteur. Oui, malgré ses cris, malgré sa pâleur... Et, désespérée, elle quitte Paris ce soir même avec un Argentin de mes amis que j'ai chargé de veiller sur elle.

La Duchesse. — Cela est donc véridique?

Hubert. — Et ce n'est pas tout. Sachez encore...

La Duchesse. — Non, ne dites pas plus... Ne dites pas trop. Je veux vous croire. Vous êtes de votre pays. Vous autres, on ne peut jamais vous aimer sur les deux oreilles. D'ailleurs, j'ai remarqué cette chose: quand une Américaine et un Français sont en rapports d'amour, toujours c'est l'Américaine qui est l'homme et le Français qui est la femme. Il faut être indulgent pour les femmes... Alors, je vous pardonne...

Hubert. — Et vous n'êtes plus fâchée?

La Duchesse. — Mettez-vous d'abord à genoux comme dans les romans anglais. C'est poétique. Prenez ma main et jurez que vous ne serez plus jamais un homme aussi friable.

Hubert, lui baisant la main et restant à genoux. — Je le jure.

La Duchesse, pâmée. — Ah! ce sont là des minutes vraiment consécutives!

Scène VIII

Les mêmes, LE DUC, BRIGITTE

Le duc entre, suivi de Brigitte qui porte un paquet d'épreuves. Il allume l'électricité et aperçoit Hubert aux pieds de la duchesse.

Le Duc. — Oh!

La Duchesse et Hubert. — Oh!

Brigitte. — Oh!

Hubert, se relevant précipitamment. — Monsieur le duc... comment allez-vous?

Le Duc, avec violence. — Je ne me porte pas bien, monsieur... Quant à vous, madame, vous allez me dire, je pense, ce que signifie cette posture indécente.

La Duchesse, bafouillant, en anglais. — Oh! *I cant answer.* (D'une voix aiguë.) *I am awfully frightened you have such a wice and such a face. What a dreadful thing this man seems to be quite out of temper. Oh dear me, dear me, dear me...*

Hubert. — J'espère, monsieur le duc, que cette explication vous suffit!

Le Duc, exaspéré. — Non, monsieur, car je ne sais pas l'anglais.

Hubert, avec dignité. — Moi non plus!

Le Duc, menaçant. — Alors...

Brigitte, s'élançant entre eux. — Je vais traduire, monsieur le duc, je vais traduire!

Le Duc. — Allez! Allez!...

Brigitte. — Eh bien, voilà !... voilà !... Quand vous êtes entré, monsieur le comte de Latour-Latour était aux pieds de madame la duchesse, — car vous avez bien vu qu'il était aux pieds de madame la duchesse.

Le Duc. — Mais oui! Après? après?

Brigitte. — Eh bien, voilà! car vous avez bien vu qu'il la suppliait?

Le Duc. — Mais oui! De quoi?

Brigitte. — Il la suppliait d'obtenir de vous...

Le Duc. — Quoi?

Brigitte. — Que vous posiez sa candidature...

Le Duc. — Où ça?

Brigitte. — A l'Académie française!

Le Duc. — A l'Académie française?

La Duchesse, mourante. — A l'Académie française!

Le Duc, stupéfait. — Il serait vrai, monsieur?

Hubert, que la duchesse supplie du geste. — Il est vrai!

Le Duc. — Mais, alors, pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite?...

La Duchesse. — Parce que vous êtes entré d'une façon si exhubérante que je suis restée figée. Oh!

Le Duc, à la duchesse. — Excusez-moi, ma chère, en apercevant un homme à vos pieds...

Hubert. — Je comprends votre surprise, monsieur le duc, et je la partage. Mais je suis d'une race où, depuis huit cents ans, on n'a jamais rien demandé à une femme sans plier le genou devant elle.

Le Duc. — Voilà qui est bien parlé, monsieur! Depuis dix siècles aussi, tous ceux de mon sang ont eu le genou facile : l'habitude de la prière... Votre main?

Hubert. — La voici!

Brigitte, à part. — Ils sont ridicules!

La Duchesse, les regardant. — Quelle beauté!

Brigitte. — Je vous demande la permission de me retirer, madame la duchesse. Il faut que je m'habille tout de suite pour pouvoir m'occuper des tables!...

La Duchesse. — Oui, allez, Brigitte... chère petite Brigitte.

Brigitte. — Monsieur le comte n'a plus besoin de moi?

Hubert. — Non, merci! merci!

Brigitte, sortant, à part. — Ce sont des enfants!

Le Duc, changeant de ton et s'épanouissant. — Et, maintenant, causons un peu de votre projet académique.

Hubert, vivement. — Oh! sur ce point, monsieur le duc!... Oui, j'avais fait ce rêve dans un moment d'exaltation, mais je comprends maintenant combien il est exagéré... audacieux... j'y renonce, je suis enchanté d'y renoncer et je vous promets qu'il n'en sera plus jamais, jamais question...

Le Duc. — Halte-là! Vous ne pouvez imaginer combien cette candidature imprévue surgit à propos...

La Duchesse, très émue. — Que dit-il?

Le Duc. — Nous constations tout à l'heure ici même, ma chère, que nous n'avions pas, pour succéder à Jarlet-Brézin, l'homme qu'il nous fallait.

La Duchesse. — Eh bien?

Le Duc. — Je m'en inquiétais, je m'en affligeais, je ne me doutais pas que la candidature rêvée se préparait dans l'ombre et qu'une fois de plus la Providence allait me marquer sa bonne grâce!

La Duchesse. — Oh! oui, sa grâce si bonne.

Le Duc. — Tout vous désigne. Votre attachement aux bonnes idées, votre obscurité, l'insignifiance de votre bagage, le caractère un peu terne de votre personnalité!

Hubert. — Mais...

La Duchesse. — Oh! je suis contente. Vous lui parlez déjà comme si vous le receviez sous la coupole!

Le Duc. — Bref, vous êtes notre homme.

Hubert, protestant. — Cependant...

Le Duc. — Laissez-moi faire. Je vais me concerter avec Bénin et le général. A tout à l'heure. (Il sort en répétant.) Intéressant, tout à fait intéressant.

Scène IX

HUBERT, LA DUCHESSE

La Duchesse. — Oh! cher Hubert de Latour-Latour! nous sommes sauvés!

Hubert. — Oui, vous. Mais, moi, je suis dans les choux...

La Duchesse. — Quels choux?

Hubert. — Enfin, je veux dire que me voilà lancé dans une aventure inouïe, stupide...

La Duchesse. — Comment?...

Hubert. — Moi, à l'Académie! Cette candidature qui tombe du ciel, à laquelle personne ne pouvait s'attendre, moi surtout! C'est une histoire à me faire fiche de moi par tout Paris. Et, au Jockey, je n'oserai pas y reparaître. Ils vont me prendre pour un homme de lettres. C'est extrêmement désagréable. Ah! je suis joli... je suis joli...

La Duchesse. — Ne soyez pas énervé.

Hubert. — Je serai blackboulé comme à mon baccalauréat!

La Duchesse. — Que dites-vous? Ce n'est pas pareil. Pour le baccalauréat, on demande de savoir certaines choses...

Hubert. — Voyons, je n'ai pas l'ombre d'une chance.

La Duchesse. — Vous avez. Je connais cette commerce. Je sais si bien comment se dévideront les choses...

Hubert. — Vous savez?...

La Duchesse. — Sitôt votre nom jeté, les gens s'habitueront très vite, et vous encore plus vite... Alors, vous mettrez vos gants, et vous commencerez les courses... je veux dire les visites. Partout, vous serez accueilli très bien.

Hubert, s'adoucissant. — Vous croyez?...

La Duchesse. — Oui, parce que vous avez une bon figure. Cela est très rare, un candidat qui a une bon figure... Vous, vous sourirez dès le concierge... dès le valet qui ouvrira la porte... Vous aurez tout de suite les domestiques dans votre parti, cela est important.

Hubert. — Et après... après?

La Duchesse. — Hubert, je sens : vous êtes mordu!

Hubert. — Je ne suis pas mordu, mais, enfin... continuez, continuez.

La Duchesse. — Après, on vous fera entrer dans le cabinet de l'académicien...

Hubert. — Et qu'est-ce que je lui dirai, à l'académicien?...

La Duchesse. — Rien du tout... Je vous connais, Hubert! Vous ne lui direz aucune chose... aucun mot... Alors, il parlera constamment de lui, et, quand vous quitterez, il pensera : « Quel charmant causeur! »

Hubert, modestement. — Oh! Il est trop gentil!

La Duchesse. — Ainsi, à force de visites, de bonnes figures et de silence, vos chances feront des petits. Le soir, nous marquerons des pointages et, alors, vous commencerez de penser à votre bel habit vert.

Hubert. — L'habit?

La Duchesse. — Au chapeau avec ses petites plumes frisées.

Hubert. — Le chapeau!

La Duchesse. — Et à la poignée de l'épée!

Hubert. — L'épée!

La Duchesse. — Enfin, un jeudi, vers une heure, vous serez dans un coin d'un petit café sur la rive gauche, blotti dans l'anxiété, attendant les résultats... A la table, à côté, je suis sûre, il y aura des petits bourgeois du quartier qui joueront les dominos et vous les regarderez stupéfait... que des gens puissent jouer les dominos dans un tel jour... Des amis feront la navette pour vous... Ils porteront les nouvelles. Premier tour: huit voix. Deuxième tour: dix voix...

Hubert, qui prend part. — Oui...

La Duchesse. — Troisième tour: neuf voix.

Hubert. — Pourquoi?

La Duchesse. — Parce que toujours il y a un ami qui vous lâche.

Hubert, indigné. — Je saurai qui c'est!...

La Duchesse. — Quatrième tour: treize voix. Cinquième tour: dix-sept. Elu...

Hubert. — Elu!...

La Duchesse. — Tout bêtement... Et, en cette moment-là, vous aurez beau faire le superbe, vous ne sourirez plus et vous penserez tout d'un coup à des choses très simples, très touchantes, un peu rococo, à votre enfance, à votre vieux maison... à votre vieux maman... et vous serez très émute; moi, je suis déjà!

Un Domestique, entrant. — M. le duc fait dire à madame la duchesse que M. Champlain est déjà là!

La Duchesse, remontant. — Oh! M. Champlain! Je vais vite...

Hubert. — Qui est-ce donc?

La Duchesse. — C'est le secrétaire continuel de l'Académie française.

Hubert. — Oh! alors, allez!... allez!...

La Duchesse. — Oh! Hubert, mon idéal coco!...

Scène X

HUBERT, puis BRIGITTE

Hubert, seul. — C'est trop beau! C'est trop beau! Je sens en moi une espèce d'ovation, d'apothéose! Et dire que c'est à cause de cette petite, c'est admirable.

Brigitte entre par la porte du second plan à gauche; elle est suivie de trois domestiques qui portent des tables de bridge. Elle porte une robe de diner gentiment élégante, sa coiffure est changée.

Brigitte, sans écouter. — Mettez cette table, là... l'autre ici, plus loin...

Hubert. — Mademoiselle...

Brigitte, elle se tourne vers lui, très dégagée. — Je vous demande pardon... Je suis occupée.

Hubert, remarquant sa robe. — Oh!...

Brigitte. — Qu'est-ce qu'il y a, ça ne va pas?

Deux domestiques sont sortis.

Hubert. — Je ne vous avais jamais vue comme ça!

Brigitte. — C'est tout?

Hubert. — Non, ce n'est pas tout. Oh! Mademoiselle... Mademoiselle, il faut que je vous dise. Vous venez de me rendre là, tout à l'heure, un service inouï.

Brigitte. — Oh! cher monsieur, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il suffisait de regarder votre tête.

Hubert. — Ma tête!

Brigitte. — Elle était navrante! Je me disais, c'est pas possible, il va trouver quelque chose. Ce ne sera pas de premier ordre, mais ce sera tout de même quelque chose. Mais non, rien! Vous étiez là, les pieds en dedans. Vous aviez l'air d'un orphelin sous la pluie. On ne pouvait pas vous laisser comme ça... Je me suis rappelé votre aïeul... aux pieds de Mme de Montespan. Et voilà, monsieur!

Elle s'évente.

Hubert. — Oui, mais ce n'est pas tout... Car, enfin, si je suis jamais élu à... je ne veux pas dire le mot, (Il va toucher du bois.) c'est à vous que je le devrai. Je vous ai une reconnaissance infinie!

Brigitte, sèchement. — Vous ne me devez aucune reconnaissance.

Hubert. — Comment, après une telle preuve d'amitié...

Brigitte. — Je n'ai pour vous aucune amitié.

Hubert. — Allons donc!

Brigitte. — Aucune!

Hubert. — Alors, pourquoi auriez-vous fait tout ça? Je ne comprends pas!

Brigitte. — N'essayez pas... il y a une petite chose que vous ne comprendrez jamais.

Hubert. — Laquelle?

Brigitte. — L'ensemble! la vie.

Hubert. — Tout ça, c'est des mots. Mais, vous voyez, vous ne pouvez pas répondre!

Brigitte. — Ça serait facile!

Hubert. — Je vous en défie!

Brigitte, outrée. — Vous m'en défiez?...

Hubert. — Oui...

Brigitte. — Vous voulez le savoir?

Hubert. — Oui, je veux le savoir.

Brigitte. — Vous n'avez pas peur?

Hubert. — Non, je n'ai pas peur.

Brigitte. — Eh bien, tout ce que j'en ai fait, je l'ai fait par amour.

Hubert. — Quoi! qu'est-ce que ça veut dire? Par amour pour qui... par amour pour quoi?

Brigitte. — Par amour pour vous!

Hubert, médusé. — Pour moi!

Brigitte. — Oh! tenez, vous êtes l'homme le plus bête que j'ai jamais vu! (Un temps.

Hubert, à mi-voix. — Par amour pour moi?

Brigitte, changeant de ton. — Adieu, monsieur.

Hubert. — Quoi?

Brigitte. — Je vous ai dit tout à l'heure un mot qu'il ne fallait pas dire... ou bien c'était le dernier.

Hubert. — Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt!

Brigitte. — Je ne sais pas... si, je sais... c'est parce que je n'avais jamais eu la robe qu'il fallait pour ça.

Hubert. — Mais ça ne faisait rien...

Brigitte. — Oh! que si... Alors, je vais partir.

Hubert. — Quand?

Brigitte. — Tout à l'heure.

Hubert. — Pour longtemps?

Brigitte. — Pour tout à fait...

Hubert. — Où allez-vous?

Brigitte. — Très loin, dans de la province.

Hubert, très ému. — Alors, je ne vous reverrais plus?

Brigitte. — Non... mais, moi, je vous reverrai une fois...

Hubert. — Une fois?

Brigitte. — Une seule... le jour... où vous...

Hubert. — Quel jour?...

Brigitte. — Non... ça, c'est mon affaire. Seulement, avant de partir, je voudrais vous demander quelque chose.

Hubert. — Quoi donc?

Brigitte. — C'est une idée que j'ai eue tout de suite en vous voyant pour la première fois à Trouville. Oh! bien sûr, ce n'est pas une idée extraordinaire, ça ne casse rien...

HUBERT. — Dites... dites?

BRIGITTE. — Eh bien, je voudrais vous demander la permission de vous embrasser.

HUBERT. — M'embrasser?

BRIGITTE. — Oui, si ça ne vous dérange pas?

HUBERT. — Pas du tout... C'est une très bonne idée...

Un temps très long.

BRIGITTE. — Est-ce que vous venez ou aimez-vous mieux que je vienne?

HUBERT. — Je crois que c'est plus convenable que ce soit moi...

Il s'approche d'elle.

BRIGITTE. — Je peux!

HUBERT. — Oui!...

Elle se dresse sur la pointe des pieds et va l'embrasser sur les joues, mais il tourne la tête vers elle et brusquement leurs lèvres se rencontrent.

BRIGITTE, s'enfuyant brusquement. — Adieu!

HUBERT, voulant la rattraper. — Brigitte!... Brigitte!...

Scène XI

La porte de droite s'ouvre, arrivent LA DUCHESSE, LE DUC, LE GENERAL, BENIN, M. CHAMPLAIN.

LA DUCHESSE, entrant, suivie du duc, de Bénin, de Champlain et du général. — Hubert! Stoppez!

HUBERT. — Mais...

LE DUC, s'avançant, gravement. — Mon cher ami, au nom de mes collègues et de notre parti, au nom de monsieur Champlain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ce m'est une profonde satisfaction de vous annoncer que vous êtes notre candidat! Dans un mois, peut-être, vous serez Immortel.

HUBERT, effaré. — Immortel... pour toute ma vie!

LA DUCHESSE, défaillant. — Ah!... Ah!...

LE DUC. — Qu'avez-vous?...

Mouvement général.

LA DUCHESSE. — Ce n'est rien... l'émotion, la joie... Je suis dans un état complet de prostitution.

Emotion générale.

LE DUC, avec dignité. — La duchesse est étrangère...

RIDEAU

ACTE III

La salle des séances de l'Académie, le jour où l'on y reçoit Hubert de Latour-Latour.

Pendant toute la première partie de l'acte, jusqu'au roulement de tambours qui annoncera le bureau, le public entre continuellement par les premiers plans droite et gauche et par les deux portes du fond droite placées derrière le bureau du président. Des membres de l'Institut arrivent également, s'asseyent, causent. Murmure léger qui s'accentue pour certaines entrées. Des huissiers à chaine se tiennent à droite, à gauche et au fond. Au lever du rideau, un certain nombre d'assistants sont installés déjà. Des membres de l'Institut sont à leurs places, des invités au centre et sur les gradins. Pinchet est à l'entrée de gauche, en habit. Il reçoit les arrivants. Il fait très chaud. Les femmes s'éventent. Un rayon de soleil violent tombe de la coupole.

PINCHET, à plusieurs arrivants. — Par ici. Non, madame, c'est une carte de tribune! Escalier B. Par ici, monsieur et madame. (Entrée de M. et de M^me^ de Saint-Gobain.) Bonjour, monsieur le baron, madame la baronne...

Entrée de M^me^ de Jargeau et de M^me^ Janvray. Le secrétaire du duc va à elles.

LE SECRÉTAIRE. — Mesdames, M^me^ la duchesse m'a prié de vous retenir ces deux places...

M^me^ DE JARGEAU. — Mille fois merci, monsieur.

M^me^ JANVRAY. — Quel est ce jeune homme?

M^me^ DE JARGEAU. — C'est M. Lorel, l'ancien secrétaire du duc... qui l'a repris après le départ de M^lle^ Brigitte.

M^me^ JANVRAY. — Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette petite Brigitte?

M^me^ DE JARGEAU. — Elle a quitté les Maulévrier brusquement, il y a huit mois. Depuis, on n'a plus entendu parler d'elle.... (Les Saint-Gobain s'approchent.) Bonjour, mon cher baron... chère amie...

M^me^ DE SAINT-GOBAIN. — Quelle température!... C'est épouvantable!...

M^me^ DE JARGEAU. — On étouffe, monsieur Pinchet!...

M^me^ DE SAINT-GOBAIN. — C'est effrayant! Si on ouvrait des fenêtres?...

PINCHET, sévère. — Madame, il n'y a pas de fenêtres à l'Académie.

M^me^ JANVRAY. — Mais, alors, comment fait-on pour changer l'air?

PINCHET. — On ne l'a jamais changé, madame.

M^me^ DE JARGEAU. — Ah!... (A Saint-Gobain.) Cher monsieur, qu'est-ce que c'est que ces deux petites loges, là-haut?

SAINT-GOBAIN. — Celle-ci, à droite, est réservée à la famille du défunt. Celle-ci, à gauche, est celle du président de la République.

M^me^ JANVRAY. — Alors, c'est là que M. Durand va venir?

PINCHET. — Non, madame; le chef de l'Etat ne vient jamais à l'Académie, et je ne pense pas que notre nouveau président, M. Durand, change cette coutume.

M^me^ DE SAINT-GOBAIN. — Ah! voilà la duchesse!

Tous vont au-devant d'elle.

SAINT-GOBAIN, à la duchesse. — Madame la duchesse...

M^me^ DE SAINT-GOBAIN. — Chère amie...

M^me^ DE JARGEAU. — C'est un grand jour pour vous.

PINCHET. — Madame la duchesse, je vous présente mes respects...

La Duchesse, répondant aux saluts. — Merci... merci... Oh ! oui, si contente !... Je suis dans les anges !...

Mme Janvray. — Quel succès pour M. de Latour-Latour !

Saint-Gobain. — Etre élu ainsi à la première fois qu'il se présente !...

Pinchet. — M. Victor Hugo ne l'a été qu'à la quatrième.

La Duchesse. — Il fait si torridement chaud !... Oh ! Dites-moi, n'avez-vous pas déjà vu M. Parmeline ?

Mme de Jargeau. — Non.

La Duchesse. — Si vous l'apercevez, jetez-le vers moi ; j'ai si besoin de lui parler...

Mme Janvray. — Que je vous suis reconnaissante, madame la duchesse, de m'avoir envoyé cette place !...

La Duchesse. — N'est-ce pas la première fois que vous supportez une réception académique ?

Mme Janvray. — Mais oui... et je suis très heureuse... Quels sont ces messieurs... là, sur ces bancs ?

La Duchesse. — Ce sont des académiciens.

Mme Janvray. — Et qui est cet évêque ?

Pinchet. — C'est Mgr de Tarentaise, un de nos derniers élus.

Mme Janvray. — Il cause avec une bien jolie femme.

Pinchet. — C'est Mlle Maréchal, de la Comédie-Française.

Mme Janvray. — De quoi peuvent-ils parler ?... De Marie-Madeleine ?

Pinchet. — Mlle Maréchal est des fidèles de l'Académie. Elle a bien voulu nous pardonner Molière... Et elle ne manque pas une de nos séances de réception.

La Duchesse. — C'est *sa* meilleur*e* rôle.

Mme Janvray. — Où se placera M. de Latour-Latour ?

Pinchet. — Là, entre ses deux parrains.

Mme Janvray. — Il n'y a pas de marraine ?

La Duchesse. — Il y en a toujours, mais on ne les nomme pas. (La duchesse s'élance vers Parmeline qui vient d'entrer.) Ah ! c'est Parmeline !... Oh ! vite, approchez. (Elle l'entraine à gauche.)

Parmeline. — Madame la duchesse, j'arrive plein d'enjouement, et...

La Duchesse. — Qu'avez-vous fait avec la lettre ?

Parmeline, sans comprendre. — La lettre ?

La Duchesse. — Ma lettre, que je vous ai confiée hier d'une façon clandes*tin* ?

Parmeline. — A moi ? Vous êtes sûre ?

La Duchesse. — Oh ! rappelez-vous !... Après dîner, dans le boudoir... Vous étiez à côté de moi, lisant le propre discours que le cher duc va prononcer tout à l'heure. Moi, à la veille de ce jour grandiose, j'ai eu le besoin d'écrire à Hubert, puisque je le vois si peu maintenant. Alors, j'ai écrit sur mon grand papier bleu...

Parmeline. — Ah ! un papier bleu...

La Duchesse. — Oui, bleu ! Et ma lettre commençait par : « Mon coco, *my dear* Hubert coco. » Et, après, je récapitulais tout mon amour.

Parmeline, se frappant le front. — Attendez...

La Duchesse. — A cette moment, le duc est entré, inopiné...

Parmeline. — Et vous m'avez brusquement passé la lettre.

La Duchesse. — Oui, pour la dissimuler. Et, ce matin seulement, je me suis souvenue... Où l'avez-vous mis ? Qu'avez-vous fait avec ?

Parmeline. — Mais... voyons... voyons... J'ai dû la jeter dans la cheminée, dans le feu.

La Duchesse. — Il n'y avait pas de cheminée dans le feu !

Parmeline. — Alors, je ne sais plus... C'est affreux !

La Duchesse. — Oh ! quelle angoisse !

Parmeline. — Rassurez-vous ! Elle ne peut être que chez moi... chez Parmeline...

La Duchesse. — Alors, courez vérifier... courez brusquement !...

Parmeline. — J'y vais, j'y vais !...

Parmeline s'élance vers la sortie de gauche, au milieu des protestations des gens qu'il bouscule. La salle est maintenant complètement pleine. Brouhaha confus, puis on entend au dehors, à droite, un roulement de tambours... Deux huissiers se placent aux portes, derrière la tribune. On entend le commandement : « Portez... armes ! » et le choc des crosses.

Mme Janvray. — Qu'est-ce que c'est ?

La Duchesse. — Ce sont eux ! (Un huissier entre, suivi des académiciens, le duc, Hubert, etc.) Voilà les secrétaires... et ça c'est le bureau...

Mme Janvray. — Le voilà !

La Duchesse. — Comme elle est pâle !

Tous vont s'asseoir à leurs places. Murmure sympathique.

Le Duc, tousse et prononce les paroles sacramentelles. — La séance est ouverte. La parole est à M. le comte de Latour-Latour.

Hubert, se lève. Nouveau murmure. Il prend son manuscrit à la main et commence d'abord d'une voix émue et bientôt raffermie, lisant :

« * Tout pénétré de gratitude et tout ému encore de la bienveillance que vous m'avez témoignée en m'accueillant dans votre compagnie, je ne crois pouvoir mieux la reconnaître que par une franchise qui a son élégance. Je vous l'avouerai donc tout d'abord, messieurs : c'est la première fois que j'assiste à une réception académique. Il est vrai de dire que celle-ci n'aurait pu que malaisément se passer de ma présence. Pardonnez-moi ce trait d'esprit échappé à mon émotion. *

» En vérité, messieurs, à la vue de cette réunion illustre et choisie, où la grâce tend une main à la gloire et l'autre à la postérité, je cherche vainement à dépeindre l'impression distinguée que je ressens. Et, pour l'exprimer, je ne puis mieux faire que de reprendre le mot si fin et si spirituel que mon aïeul, le lieutenant-général de Latour-Latour, répondit au roi Charles X, qui lui faisait visiter les jardins de Saint-Cloud : « C'est charmant ! »

» Admirable compagnie que la vôtre, messieurs. En jetant les yeux autour de moi, je discerne avec quel art vous l'avez composée. Ne semble-t-il pas que vous ayez voulu tout y prévoir ? Avec quelle sérénité je considère désormais l'existence !... Suis-je inquiet de ma santé ? J'aperçois parmi vous un savant physiologiste. Souhaité-je d'obtenir un sursis pour l'un de mes serviteurs ? Voici un général. Rêvé-je d'une croisière en yacht, au cours de l'été ?

---

* Les parties entre astérisques ont été supprimées à la représentation.

La salle des séances de l'Académie, d'après le décor, très exact, du théâtre des Variétés.

Voici un amiral. Suis-je aimé ? Voici un poète. Suis-je trompé ? Voici un philosophe. Ai-je commis un acte délictueux ? Voici un grand avocat. * Ai-je besoin de scepticisme ? Voici un homme politique. Ai-je le désir de me venger d'un ennemi ? Voici un célèbre philanthrope. * Ai-je envie de me confesser ? Voici un évêque.

» Cette conception assez neuve, mais assez profonde, je pense, du rôle de l'Académie française, fut, je le crois, fermement, celle du cardinal de Richelieu, lorsqu'il eut l'idée, de derrière la pourpre, de fonder votre compagnie. C'est en méditant sur ce thème, messieurs, que j'ai été amené à découvrir les raisons qui vous ont déterminés à m'accueillir. * Vous avez voulu une fois de plus appeler à vous une personnalité représentative de toute une classe sociale. * Oui, je le proclame, avec un piquant mélange de modestie et de fierté, ce que vous avez élu en moi, c'est l'homme du monde !

Murmure flatteur.

» Qu'est-ce qu'un homme du monde ? Que représentent ces deux mots : homme et monde, qui, considérés séparément, n'offrent aucun intérêt, et qui prennent tant de profondeur et de noblesse lorsqu'ils s'associent dans cette expression : un homme du monde ?

» L'homme du monde, messieurs, c'est l'être choisi, formé lentement par le travail des siècles, Les âges préhistoriques l'ignorent. En fouillant les terrains quaternaires, les savants ont pu retrouver des fragments de mammouths et d'aurochs. Mais, aucun fragment d'homme du monde. * Il n'apparaît que dans les civilisations raffinées. Alors, il se nomme Alcibiade dans Athènes, il s'appelle Pétrone dans Rome. Mais les invasions barbares le submergent et c'est justement parce qu'il a disparu qu'elles sont barbares. Imaginez, messieurs, ce qu'eût pu faire Attila, si, au lieu d'être seulement un guerrier redoutable, il eût été en outre un parfait homme du monde ?

» Il reparaît au temps de la Renaissance avec les lettres et les arts, la grâce et l'infidélité. Il reçoit le coup de soleil du dix-septième siècle, le coup de poudre du dix-huitième, pour atteindre enfin le maximum de sa forme dans la société moderne, qui le porte, si j'ose ainsi parler, comme une orchidée à sa boutonnière. * Pardonnez-moi ce trait d'observation dont la justesse m'a charmé.

» L'homme du monde ne fréquente que peu de gens et peu d'idées. C'est sa faiblesse aux yeux de certains, aux miens c'est son honneur. Brummel disait que l'homme parfaitement bien habillé est celui dont nul ne peut remarquer qu'il est bien habillé. De même l'homme parfaitement spirituel est à mes yeux celui dont personne ne peut apercevoir qu'il est spirituel. Tel a été l'idéal où j'ai sans cesse tâché d'atteindre. Y ai-je réussi ?

Applaudissements.

» J'en arrive, messieurs, puisqu'il faut vous parler de lui, à l'éminent polygraphe auquel je succède ici. C'est à moi qu'échoit l'honneur de vous entretenir de M. Jarlet-Brézin. Cela est, à vrai dire, d'autant plus singulier que vous l'avez tous connu, tandis que je ne l'ai jamais rencontré. C'est là l'une des bizarreries les plus respectables de vos illustres usages.

» Jarlet-Brézin naquit à Lille. Le journalisme, le roman, le théâtre, l'attirèrent mais ne le retinrent pas. Je crois avoir démêlé les raisons profondes de ces échecs répétés qui appelèrent sur lui votre attention bienveillante. Dans son œuvre comme dans sa vie, Jarlet-Brézin ignora la femme. »

La Duchesse, interrompant. — Pauvre homme.

Hubert. — « Ah! plaignons-le, messieurs! La femme, je ne crains pas de le dire, c'est la grâce, c'est la pitié, c'est l'harmonie, c'est la tendresse de l'amour, et l'amour de la tendresse. Et admirez combien elle est diverse! La femme! c'est l'épouse, c'est l'amante, c'est la mère, c'est la fille, c'est la sœur, c'est la grand'mère, c'est la petite-fille, c'est la tante, c'est la belle-sœur, c'est la belle-mère, c'est la belle-fille, c'est la cousine à la mode de Bretagne!... La femme, elle est partout. Regardons vers le peuple. C'est l'ouvrière, c'est la paysanne, c'est la servante, c'est la modiste, c'est la cantinière, c'est la fleuriste. Levons les yeux. C'est la reine, c'est la princesse, c'est la duchesse, c'est la marquise, c'est la comtesse, c'est la baronne! Messieurs, au nom de la France, je salue la femme!

» Jusqu'à l'âge de cinquante ans, messieurs, la vocation de Jarlet-Brézin est incertaine. Il avait échoué comme chroniqueur, il avait échoué comme romancier, il avait échoué comme auteur dramatique. Il avait échoué partout. En lui s'était accumulée une force peu commune d'amertume et de sévérité.

» Il songea alors que de telles qualités ne pouvaient rester sans emploi, et il entra dans la critique.

» * Ah ! la critique, messieurs, jamais nous ne ferons assez son éloge! Combien d'écrivains qui ne trouveraient rien à écrire s'il n'avaient pu se donner à la critique? Combien d'excellents esprits qui auraient dû, si cette carrière ne s'était ouverte, borner leur mérite aux soins d'un petit commerce, ou aux plus minces emplois de l'administration? *

» Jarlet-Brézin fut l'honneur de ce genre éminent. Pendant vingt ans, il jugea les œuvres littéraires et dramatiques. Il jugea passionnément, évitant de comprendre pour être mieux compris, fidèle à sa mission qui était d'abattre des talents et d'en décourager d'autres! C'était au demeurant le meilleur et le plus doux des hommes. »

Attendrissement de l'auditoire. Bravos. Hubert boit. Pendant cette petite pause, Parmeline est entré en dérangeant plusieurs personnes qui protestent. Il va s'asseoir à côté de la duchesse.

La Duchesse. — Eh bien?

Parmeline. — J'ai tout fouillé chez moi... Rien.

La Duchesse. — Peut-être dans l'auto? Vite... allez voir.

Parmeline sort de nouveau en dérangeant les mêmes personnes, qui commencent à être exaspérées.

Hubert, reprenant son discours. — « Tel est l'écrivain considérable, messieurs, dont je suis appelé à tenir parmi vous la place. * Certains folliculaires s'en sont montrés surpris. Pour moi, je ne l'ai pas été. La destinée semblait avoir, dès longtemps, préparé le choix que vous avez fait. * Permettez-moi, à ce propos, d'évoquer un souvenir puéril, mais gracieux. Et ce sera l'anecdote inutile et touchante qu'il est de coutume de placer en tout discours de réception académique.

» Vous n'ignorez point, messieurs, que l'on offre souvent aux petits garçons des panoplies de cuirassiers, d'artilleurs ou de garde-chasse. Ils en conçoivent une juste fierté. Or, lorsque j'atteignis six ans, mon grand-oncle, qui peut-être avait rêvé l'honneur qui m'échoit aujourd'hui, eut l'idée de faire exécuter, pour ma fête, une petite panoplie d'académicien. Quelle ne fut pas mon ivresse, messieurs, en revêtant le petit habit vert, en coiffant le petit chapeau à plumes, en ceignant la petite épée. Je m'élançai dans le jardin, désireux d'éblouir une petite cousine dont j'étais éperdument épris. Mais elle me regarda sans admiration et s'éloigna en disant simplement: « J'aime mieux les zouaves. » Et, le soir de ce jour, le jardinier de ma famille eut la stupéfaction de trouver sous les groseilliers du potager un tout-petit académicien qui pleurait. »

L'auditoire applaudit. Petits murmures : « Charmant! Ravissant! » Hubert boit. Parmeline rentre, même jeu. Il fait de grands gestes à la duchesse par-dessus le public qui les sépare.

Parmeline. — Rien.

La Duchesse. — Oh!... je tremble!

Hubert, continuant. — « * Voilà, messieurs, comment naquit en moi la haute ambition de siéger un jour parmi vous. Vous la réalisez aujourd'hui!

» Or, le prestige et la vertu de votre compagnie sont tels qu'ils transfigurent tous ceux que vous y admettez. * Oui, messieurs, déjà je distingue en moi des symptômes inconnus!

» Il me semble éprouver les premières atteintes de l'immortalité.

» Je ne sais quoi de nouveau s'éveille en moi... Depuis que je suis académicien, j'ai envie d'écrire! »

Il s'assied. Bravos prolongés. Tout le monde s'évente et s'éponge. Petit remue-ménage. Les parrains serrent la main d'Hubert. On félicite la duchesse.

M^{me} de Saint-Gobain. — Quelle température!

M^{me} Janvray. — Il paraît que le discours que va prononcer le duc est admirable aussi.

Pinchet. — Admirable! dans le grand style... du Louis XIV.

La Duchesse. — Oui. Tout à fait un pisfache du dix-septième siècle.

Sonnette à la tribune. Le duc se lève. Mouvement général. Le duc tousse et commence à lire son discours.

Le Duc. — « Monsieur, après m'être mêlé aux approbations qui ont accueilli votre harangue, je me plais à songer que ce jour est proprement pour moi de ceux dont on peut dire qu'ils sont marqués d'une pierre blanche. Comment ne me plairais-je pas, monsieur, à voir l'amitié que je vous porte s'accorder si parfaitement avec l'estime où je vous tiens, à rappeler en cet instant les liens affectueux qui nous unissent, et à vous dire, comme Epictète à ses disciples préférés: (Il tourne une page, et on aperçoit entre ses mains une grande feuille bleue.) mon coco, *my dear* coco? (Sensation. Le duc tient à la main la feuille trouvée dans son discours. Il répète plusieurs fois avec fureur.) Mon idéal coco... »

Mouvement. Cris divers. On se lève. Le duc lâche son discours, passe la main sur son front. Le chancelier et le secrétaire perpétuel se lèvent. Brouhaha général. Parmeline s'élance vers la duchesse.

La Duchesse. — Ma lettre!...

Parmeline. — Catastrophe! Cinq bémols!

Pinchet. — Qu'est-ce qui se passe?

Le Duc. — De l'air! de l'air!...

Voix diverses. — Il est malade. C'est cette température... Qu'est-ce qu'on va faire?

LE DUC, se débattant et retenu par ses deux collègues qui essaient de couvrir sa voix. — Laissez-moi !... Laissez-moi ! Ça ne se passera pas comme ça !

LE GÉNÉRAL, qui a regardé la lettre. — Messieurs... notre collègue est subitement souffrant... la chaleur... La séance est suspendue pour quelques instants.

CHAMPLAIN, secrétaire perpétuel. — Huissiers, faites évacuer la salle.

PINCHET, désespéré. — C'est sans précédent... Par ici, messieurs... par ici, mesdames.

Les huissiers font évacuer la salle.

PARMELINE, frappant le sol du pied. — Je suis un misérable ! Terre, ouvre-toi ! Elle ne s'ouvre pas !

Pendant ces dernières répliques et le tumulte général, le duc est descendu de la tribune, suivi par le général et Champlain. Parmeline s'efforce de réconforter la duchesse qui s'est effondrée sur une chaise. Pinchet revient également vers elle.

LE DUC, allant à la duchesse, brandissant la lettre bleue. — Madame...

LA DUCHESSE. — Odet !

LE DUC. — Madame !...

LA DUCHESSE. — Cher Odet, ne m'écrasez pas. Je suis saccagée !

LE DUC. — Monsieur Parmeline, je vous prie d'offrir le bras à madame la duchesse, de lui prodiguer vos soins respectueux et de ne la point quitter. Allez.

PARMELINE, offre son bras à la duchesse. La duchesse a un mouvement de recul. — Oh ! vous pouvez accepter, madame la duchesse. C'est un cadavre qui vous tend la main. Je me tuerai demain matin, dès mon réveil.

Ils sortent.

HUBERT, qui a été retenu un instant au fond de la scène par les derniers sortants, descend près du duc. — Monsieur le duc...

LE DUC. — Vous, monsieur !

HUBERT. — Je tiens à dire bien haut tout ce qu'un homme du monde doit dire en pareil cas.

LE DUC. — Vous l'avez dit. Sortez !

HUBERT. — Mais...

LE DUC. — Sortez !

CHAMPLAIN. — Venez ! Venez !

Il l'emmène.

HUBERT, en sortant. — Eh bien, c'est amusant, les réceptions à l'Académie !...

LE GÉNÉRAL. — Ce n'est pas toujours comme ça !

Ils sortent, mais entendent encore la réplique suivante :

LE DUC. — Mon manteau, ma voiture ! Immédiatement !

PINCHET. — Que dites-vous, monsieur le duc ? Et la séance ?

LE DUC. — Elle ne reprendra pas !

PINCHET. — Mais ce serait un scandale sans exemple depuis que l'Académie existe !

LE DUC. — Alors, vous vous imaginez que je vais, pendant une heure, couvrir ce monsieur de compliments et d'éloges, le féliciter devant cinq cents personnes... Moi, lui !... Ah ! non ! Vous êtes extraordinaire !... Je m'en vais.

PINCHET. — Je vous en supplie, monsieur le duc, songez à notre fondateur, songez au cardinal de Richelieu...

LE DUC. — Monsieur Pinchet, au moment où l'on vient d'apprendre que l'on est cocu, le cardinal de Richelieu est la dernière personne à qui l'on pense !

PINCHET. — Jamais je n'ai souffert comme ça, monsieur le duc... ne dites pas des choses pareilles ici... Souvenez-vous de l'endroit où nous sommes... celle salle, ces bancs... Voici la place où s'asseyait M. de Lamartine. Et ces statues qui nous contemplent : Fénelon, Bossuet, demandez-vous ce que ces grands hommes auraient fait dans la situation où vous vous trouvez.

LE DUC. — Ils s'en fichaient bien... C'étaient des évêques ! Ma résolution est inébranlable : je ne lirai pas mon discours.

Bénin rentre, suivi du général et du doyen.

LE GÉNÉRAL, entrant. — Mon cher ami, dans cette situation désespérée, j'ai cru devoir faire appel à la plus haute autorité qui soit ici... Voici M. le doyen des cinq Académies.

BÉNIN, à Pinchet. — Si vous voulez bien mettre monsieur le doyen au courant.

PINCHET. — Ah ! il ne sait pas !... Voici ce qui se passe : Monsieur le doyen...

LE DOYEN, tendant l'oreille. — Quoi ?

BÉNIN. — Un peu plus fort !

PINCHET. — Ah ! oui... Votre confrère... a cru s'apercevoir tout à l'heure que M^{me} la duchesse...

LE DUC. — Comme c'est agréable.

PINCHET. — ...et votre nouvel élu...

LE DOYEN, ricanant. — Heu ! Heu ! Heu ! Heu !

PINCHET. — ...entretenaient des rapports injurieux pour son honneur.

LE DOYEN, même jeu. — Heu ! Heu ! Heu ! Heu ! Cocu ! Cocu !

LE DUC, exaspéré. — Oh ! emmenez-le, emmenez-le !... Emmenez-le !...

BÉNIN. — Oui... oui... oui... évidemment... le doyen était inutile...

Bénin et le général emmènent le doyen qui continue à rire en répétant : « Cocu ! cocu ! »

PINCHET, barrant le chemin au duc qui veut sortir. — Non, monsieur le duc... non... non... jamais, jamais.

LE DUC. — Monsieur Pinchet !

PINCHET. — Oh ! monsieur le duc, je sais que c'est bien de l'audace de ma part d'intervenir auprès de si hautes personnalités. Excusez-moi...

LE DUC. — Je vous excuse... parce que vous ne pouvez pas comprendre.

PINCHET. — Si... très bien.

LE DUC. — Non, monsieur Pinchet, pour ça, il faudrait avoir été à ma place.

PINCHET. — J'y ai été, monsieur le duc.

LE DUC, stupéfait. — Vous !

PINCHET, grave. — Oui, c'est des choses qui arrivent aussi aux petites gens. Je ne croyais pas que je révélerais jamais cela à personne, mais il me semble que je le dois en ce moment... Il y a quinze ans, monsieur le duc, — c'était un jour de réception comme celui-ci. M^{me} Pinchet venait à peine d'entrer dans sa maturité... Elle avait une assez jolie taille, elle luttait encore... La séance avait été plus courte qu'on ne le pensait, enfin, je remontai plus tôt qu'on ne m'attendait dans le petit appartement que j'habite à l'Institut. J'y trouvai, dans une attitude qui ne permettait aucun doute sur leur intimité criminelle, M^{me} Pinchet et un jeune homme de province dont j'appuyais moi-même la candidature pour un prix de vertu. Oh ! je vous jure, monsieur le duc, que je fus sur le point de faire un éclat et de chasser l'épouse infidèle. Heureusement, j'étais placé près de la fenêtre et, dans le jour qui tombait, j'aperçus... la coupole... Alors, j'eus une lueur, je compris que je n'étais pas seul en cause ; que le fait s'était passé à l'Institut, qu'un scandale, même modeste, rejaillirait un peu sur la grande maison à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir. Oh! ce fut dur, mais je me maîtrisai... et je dis à ma femme : « Madame Pinchet, je te pardonne. » Ça n'était pas vrai... je ne lui ai pardonné que plusieurs années après. Eh bien, monsieur le duc, je crois que j'ai eu raison, et il me semble, permettez-moi de vous le dire bien respectueusement, que ce qu'un pauvre homme a fait pour l'honneur de l'Académie française, le duc de Maulévrier ne peut pas ne pas le faire!

Le Duc, contenant son émotion. — Pinchet, vous êtes un brave homme. Donnez-moi la main.

Pinchet. — Oh!... Alors?

Le Duc, se maîtrisant. — Alors... Alors... je vais reprendre mon discours.

Bénin, le secrétaire perpétuel et le général rentrent de gauche.

Pinchet. — Messieurs la séance continue.

Il s'élance vers la tribune, prend la sonnette et l'agite. Le public commence aussitôt à rentrer par les quatre entrées, dans un brouhaha général.

Bénin, au duc. — C'est bien, ce que vous faites.

Champlain. — C'est beau, c'est très beau!

Le Général. — C'est superbe.

Le duc remonte vers la tribune, tandis que la salle continue de se remplir. Plusieurs académiciens s'informent de sa santé. Au second plan, viennent reprendre place M. et M^{me} Saint-Gobain, M^{me} de Jargeau. La réplique suivante est donnée pendant que la salle achève de se remplir.

Le Général. — Mesdames, messieurs; monsieur le directeur de l'Académie, remis d'un malaise passager, va reprendre son discours.

Le duc se lève. Applaudissements.

Le Duc, reprenant son discours d'une voix fiévreuse et avec des gestes disproportionnés. — « Comment ne me plairais-je pas, monsieur, à voir l'amitié que je vous porte s'accorder si parfaitement avec l'estime où je vous tiens, et à vous dire, comme Epictète à l'un de ses disciples préférés: Vous êtes aimé des dieux. Vous êtes chéri des muses! Vous êtes un homme heureux! Et ma main vous couronnera de fleurs! »

Pendant qu'il poursuit, le rideau tombe.

ACTE IV

Le bureau du Président de la République, à l'Elysée.

Scène première

MOURIER, L'HUISSIER, LE COMMANDANT DU PALAIS

Entrent un huissier, portant des papiers, puis Mourier.

Mourier, entrant. — M. le Président de la République n'est pas encore là?

L'Huissier. — Non, monsieur le secrétaire général.

Mourier, regardant sa montre, avec une nuance de blâme. — Dix heures... Ah!...

Le commandant du palais entre.

Le Commandant. — Mon cher secrétaire général...

L'huissier sort.

Mourier. — Bonjour, monsieur le commandant du palais...

Poignée de main.

Le Commandant. — Je suis un peu en retard. J'attendais le rapport de la commission chargée de l'achat de deux fox-terriers pour les écuries.

Mourier. — A quoi conclut-elle?

Le Commandant. — A une enquête.

Scène II

Les mêmes,

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE

L'Huissier, annonçant. — Monsieur le Président de la République.

Le Président, entrant. — Bonjour, colonel. Bonjour, Mourier. (A l'huissier.) Dites-moi, Louis, ma filleule n'est pas encore descendue de sa chambre?

L'Huissier. — Monsieur le Président, M^{lle} Touchard est sortie depuis longtemps déjà. Elle a dit qu'elle viendrait voir monsieur le Président à onze heures, et elle a demandé qu'on descende ses valises.

Le Président. — Ah!

L'Huissier. — Seulement, nous n'avons personne pour ça. Ça ne rentre pas dans le service du personnel de l'Elysée... et, comme il est syndiqué...

Le Président. — C'est effrayant... Ah! nous ne sommes pas gouvernés!

L'Huissier. — Alors, j'en ai référé au directeur du matériel.

Le Président. — Et qu'a-t-il décidé?

L'Huissier. — Il a envoyé un garde municipal à cheval à Auteuil pour demander un homme de peine qui a été recommandé par M. le rapporteur du budget.

Mourier. — Cela va nécessiter une ouverture de crédit!

Le Président. — Inutile, vous direz qu'on laisse les valises de M^{lle} Brigitte où elles sont. Si on les descendait, j'ai l'impression qu'il faudrait les remonter.

L'Huissier. — Bien, monsieur le Président.

Il sort.

Le Président. — Eh bien, colonel, quoi de nouveau?

Le Commandant. — Je venais vous demander, monsieur le Président, quel est le service du jour pour la maison militaire?

Le Président. — Eh bien, vous prierez le commandant Montagnac de me représenter au mariage de M^{lle} Isaac Lévi, la fille du sénateur socialiste unifié.

Le Commandant. — Où a lieu ce mariage?

Le Président. — A Saint-Thomas d'Aquin.

Le Commandant. — Et le capitaine Froment?

Le Président. — Vous l'enverrez au banquet annuel des « Fils des amis de Gambetta ».

Le Commandant. — Bien, monsieur le Président. Et l'attaché naval?

Le Président. — Ah! diable... ah! oui... l'attaché

Le bureau du Président de la République, tel qu'on l'a vu sur la scène des Variétés.

naval... C'est curieux, je ne sais jamais qu'en faire de l'attaché naval. C'est un garçon très gentil. Ah! eh bien, qu'il aille assister à la séance d'ouverture de la société de musique symphonique.

Le Commandant. — Bien, monsieur le Président.

Il sort.

Le Président. — Et vous, Mourier, qu'est-ce que nous avons?

Mourier. — Voici, monsieur le Président, le rapport de police relatif à la journée d'hier. Puis, j'ai à vous soumettre le texte de la dépêche officielle que vous devez adresser à S. M. le tsar en l'honneur de son anniversaire.

Le Président, parcourant des yeux. — « Au nom du gouvernement, j'ai l'honneur d'exprimer à Votre Majesté... » Très bien. Dites au chef du protocole que j'approuve la rédaction et qu'il peut envoyer la dépêche.

Mourier. — Oh! Elle est déjà partie, monsieur le président.

Le Président, résigné. — Ah! bien! bien! Y a-t-il des audiences, ce matin?

Mourier. — Rien de particulier, monsieur le Président, mais je vous rappelle qu'à midi le nouvel académicien, M. de Latour-Latour, dont la réception a eu lieu hier, sera présenté à votre agrément par le directeur de l'Académie et ses parrains.

Le Président. — A propos, on m'a dit que le duc de Maulévrier s'était trouvé un peu souffrant au cours de la séance?

Mourier. — Un très léger malaise... la chaleur... cela n'a eu aucune suite.

Le Président. — Tant mieux. J'ai prié ces messieurs, ainsi que M^me^ la duchesse de Maulévrier, de déjeuner à l'Elysée après la présentation. Je les plains!

Mourier. — Pourquoi, monsieur le Président?

Le Président. — Mais, mon ami, parce que la cuisine de l'Elysée est infâme. Il faut absolument changer le chef.

Mourier. — Oh! monsieur le Président, ce serait affaire politique...

Le Président. — Politique?

Mourier. — Le cuisinier-chef de l'Elysée fait partie de la loge maçonnique « les Inséparables de l'Arc-en-ciel ». Il y est trente-troisième Honneur, c'est-à-dire qu'il a un grade supérieur à celui du ministre actuel de la Justice.

Le Président. — Alors, je ne vais pas pouvoir mettre à pied ce gargottier avant sept ans! C'est charmant!

Un Secrétaire particulier, entrant. — Monsieur le Président, on téléphone des Affaires étrangères pour savoir si vous avez signé le décret de mise en disponibilité de l'ambassadeur de France à Stockholm.

Le Président. — Oui, oui, voilà. (Il lui donne un papier.) A propos, est-ce qu'on vous a donné les renseignements que j'ai demandés sur les affaires de Perse?

Le Secrétaire particulier. — Monsieur le Président, le ministre a répondu qu'il ne pouvait rien vous dire.

Le Président. — Ah! bien... bien!... (Le secrétaire particulier sort.) Et vous, Mourier, avez-vous demandé à l'Intérieur où en étaient les grèves du Nord?

Mourier. — J'ai demandé, monsieur le Président, monsieur le ministre a fait répondre qu'il valait mieux que vous ne vous en occupiez pas.

Le Président. — Ah! bien! bien!... Dites-moi, vous me ferez envoyer les journaux, que je sache un peu ce qui se passe.

Mourier. — Bien, monsieur le Président. (Il sort.)

Le Président, seul, s'enfonce dans son fauteuil et réfléchit. — Cette petite Brigitte...

L'huissier entre.

Scène III

LE PRESIDENT, L'HUISSIER, LE DUC

L'huissier apporte une carte qu'il présente.

L'Huissier. — Ce monsieur demande à être reçu, monsieur le Président.

Le Président. — Oh! comment donc!

L'Huissier, remorte, s'efface et annonce. — Monsieur le duc de Maulévrier!

Le Duc, entrant. — Monsieur le Président!...

Le Président. — Très heureux, mon cher duc, de vous voir... et de vous voir ici.

Le Duc. — Je vous entends. Le duc de Maulévrier chez le premier magistrat de ce régime, c'est en effet une chose assez immense. Soyez assuré que je ne m'y fusse point risqué si tout autre que vous eût occupé les fonctions de président de la République.

Le Président. — Très touché, mon cher duc.

Le Duc. — Vous plaisent-elles toujours?

Le Président. — Mais oui...

Le Duc. — Tant mieux, elles sont, en somme, des plus honorables. Malheureusement, aucun avenir...

Le Président, souriant. — Oh! aucun! Mais, asseyez-vous, je vous prie.

Le Duc. — Merci. Si j'ai, ce matin, devancé l'heure où vous m'avez convié, c'est que j'y ai été incité par une circonstance de quelque intérêt que je dois vous communiquer. (Il s'assied.)

Le Président. — Je vous écoute.

Le Duc. — Mon cher Président, voici: je suis cocu.

Le Président, sursautant. — Voyons, c'est une plaisanterie.

Le Duc. — N'en croyez rien...

Le Président. — C'est que vous prenez la chose d'une telle façon...

Le Duc. — Mon cher, Chamfort s'est plaint fort justement jadis qu'on eût laissé tomber l'état de cocu. Il regrettait avec bon sens de le voir désormais accessible aux plus petites gens. J'ai formé le dessein de le relever.

Le Président. — Voilà une idée charmante. D'ailleurs, mon cher duc, n'estimez-vous pas qu'un homme de votre qualité est au-dessus de tout ce qui peut lui arriver?

Le Duc. — Je l'estime, en effet, et considère qu'il y aurait de ma part une condescendance vraiment excessive à me mettre de niveau avec les événements... Celui-ci n'apportera donc aucun trouble à mon foyer.

Le Président. — A la bonne heure!

Le Duc. — Je compte n'en marquer nul dépit, ni à la duchesse, que je n'ai point cessé d'estimer, ni même à celui par qui je suis ce que je viens de dire.

Le Président. — Mon cher duc, vous avez beaucoup d'allure.

Le Duc. — Je l'ai toujours pensé; néanmoins, il convient de garder quelque mesure dans la grandeur d'âme; j'assisterai donc aujourd'hui au déjeuner auquel vous m'avez convié, mais prendrai congé sitôt levé de table. C'est pour que vous ne vous étonniez point que je suis venu vous faire ma confidence.

Le Président. — Je m'incline devant votre désir, mon cher duc, mais croyez bien que je suis désolé...

Le Duc. — Ne vous montrez point plus affecté que moi-même, ce serait indiscret... (Il se lève.) Sur ce, je vous quitte pour revenir tout à l'heure. On aura vu deux fois, en une seule journée, le duc de Maulévrier chez le premier magistrat de ce régime. C'est une chose immense.

Le Président. — Et dont je sens tout le prix.

Le Duc, remontant. — Palsembleu! Vous êtes fort bien logé à l'Elysée-Bourbon.

Le Président. — Bourbon?

Le Duc. — N'est-ce point le nom de ce palais? Monseigneur le duc de Berry, qui y résidait, l'appelait ainsi.

Le Président. — En effet, mais, maintenant, nous disons tout simplement l'Elysée. Le mot Bourbon a disparu... à l'usage.

Le Duc, avisant le buste de la République. — Ah! ah! Sur ma foi, vous avez là un beau buste. Quelle est cette personne?

Le Président. — C'est la République.

Le Duc. — Ah! connais pas!... Elle n'est pas laide! Ressemblante?

Le Président, souriant. — Un peu rajeunie.

Le Duc. — Souffrez qu'en amateur je vous signale ici une légère fissure qui pourrait s'aggraver.

Le Président. — Sans doute, mais j'ai consulté un spécialiste! Rien à craindre avant sept ans...

Le Duc. — Je comprends votre sentiment. Ah! pas un mot de cette visite, n'est-ce pas?

Le Président. — Entendu. A tout à l'heure, mon cher duc.

Le Duc, s'inclinant. — Monsieur le Président! (Il remonte. A part.) Ce régime est badin!

Le duc sort.

Scène IV

LE PRESIDENT, LA DUCHESSE

L'Huissier, entrant avec une carte. — Cette dame attend depuis un moment, monsieur le Président.

Le Président. — Tiens, tiens... Faites entrer!...

L'Huissier, annonçant. — Madame la duchesse de Maulévrier!

Le Président. — Madame la duchesse!

La Duchesse, très agitée. — Oh! monsieur le chef du gouvernement de la République, je me présente ici comme une femme tout à fait confidentielle pour vous demander un service très grand.

Le Président. — A vos ordres.

La Duchesse. — Mais, avant, il faut que je vous fasse comprendre.

Le Président. — Asseyez-vous donc, je vous en prie.

La Duchesse. — Voilà... Monsieur le Président... Je suis bigame.

Le Président, sursautant. — Hein!... Je vous demande pardon, madame la duchesse, mais j'ai vraiment aujourd'hui une matinée extraordinaire... Enfin, expliquez-vous, je vous en prie...

La Duchesse. — Oui. Je ne parle pas tout à fait juste... Je veux dire que deux hommes à la fois m'ont appartenu.

Le Président. — Ah! oui! oui!

La Duchesse. — Par malheur, je suis une femme d'une si grande sensibilité quand je suis sur le bord de l'amour, tout de suite je tombe dedans. Alors, il est arrivé que j'ai été particulièrement sensible avec M. de Latour-Latour, qui est un gentleman tellement confortable.

Le Président. — Je n'en doute pas.

La Duchesse. — Et c'est la cause de la tragédie d'hier à l'Académie.

Le Président. — Une tragédie, mais j'ignore tout à fait...

La Duchesse. — Vous ne savez pas... Oh! cela me gêne de vous détailler...

Le Président. — Je vous en prie, madame la duchesse. J'ai là le rapport de police qui me renseigne fort exactement chaque jour et qui va me mettre au courant.

Il prend le rapport de police.

La Duchesse. — Alors... lisez...

Le Président. — Voyons!... (Il feuillette le rapport de police.) Ah!... Académie française... Voilà... « La séance s'est ouverte... le récipiendaire... à deux heures et quart... M. le directeur de l'Académie a dû s'interrompre à la suite d'une légère syncope. On a attribué ce malaise à la chaleur, mais je suis parvenu à en connaître la cause exacte. Le duc, qui depuis quelque temps s'adonne à la boisson... »

La Duchesse, se levant. — Oh!

Le Président. — Je vous demande pardon. (Il poursuit.) « ... venait d'apercevoir aux places du centre le fils naturel qu'il eut autrefois de la femme d'un garde-chasse. »

La Duchesse. — Oh! qu'est-ce que c'est que ça?

Le Président, souriant. — C'est un rapport de police.

La Duchesse. — Oh! indignité! le boisson est faux et l'enfant aussi. Le duc n'a rien fait, je jure, avec le garde-chasse. Car il est stérile, je sais.

Le Président. — Je n'en doute pas, je n'en doute pas.

La Duchesse. — Et s'il a fait cette petite évanouissement, c'est qu'il a trouvé subitement dans son discours une lettre... de moi, adressée à...

Le Président. — Ah! j'ai compris!

La Duchesse. — Merci. Et, après cet incident, le cher duc a eu avec moi une attitude vraiment héraldique. Alors, vous comprenez combien j'ai été touchée. Je ne pense plus qu'à lui. Déjà, je suis tremblante en songeant qu'ils se rencontreront ici tout à l'heure, figure à figure. Surtout qu'ils seront en uniforme avec les épées. Oh! monsieur le gouvernement, quelle frayeur!

Le Président. — Soyez tranquille, madame la duchesse, je serai là...

La Duchesse. — Oui, mais pas toujours... Eh bien, je ne veux pas que ce cher Odet soit moqué. Je ne veux pas qu'on le quolibète... Alors, c'est pour cela que je suis venue vous voir.

Le Président. — Mais, que puis-je?

La Duchesse. — Il faut me faire l'amitié de supprimer M. de Latour-Latour.

Le Président. — Hein?

La Duchesse. — Oui, pendant quelque temps. Comme Président de la République, vous avez le droit de l'exiler?

Le Président. — Mon Dieu, vous savez... madame la duchesse, ça ne se fait plus beaucoup.

La Duchesse. — Alors, vous ne pouvez rien!

Le Président. — Mais, je ne vois pas... Oh! à moins que je ne le fasse délégué à un congrès. Il y en a un à Bucarest.

La Duchesse. — Qu'est-ce que c'est, congrès?

Le Président. — Ce sont des réunions que les gouvernements organisent pour faire voyager gratuitement leurs amis, pour éloigner leurs adversaires. C'est très utile.

La Duchesse. — Oh! c'est un parfait stratagème.

Le Président. — Oui, mais M. de Latour-Latour consentira-t-il?

La Duchesse. — Ça, je me charge... Je suis un peu rassérénée, mon cher gouvernement. Comme vous avez gentiment écouté toutes ces choses intimes.

Le Président. — Mais vous m'avez ravi, madame la duchesse. Songez donc, notre Constitution présente cette particularité qu'on ne dit jamais rien au Président de la République. On ne le consulte jamais sur rien. Alors, aujourd'hui, pour la première fois, j'ai l'impression d'être mêlé à quelque chose, d'avoir un peu d'influence... Oh! je suis bien content.

L'Huissier, entrant. — Monsieur le Président, il y a M. le directeur des Douanes et M. le préfet de la Seine.

Le Président. — Ah!

L'Huissier. — Il y a aussi M. le comte de Latour-Latour, de l'Académie.

Le Président. — Déjà...

La Duchesse. — Hubert!

Le Président, à l'huissier. — Faites passer mes visiteurs officiels dans la bibliothèque, je les y recevrai. Vous ferez ensuite entrer ici M. de Latour-Latour... Allez! (L'huissier sort. La duchesse fait un mouvement pour sortir.) Restez, madame la duchesse... Vous allez pouvoir décider tout de suite M. de Latour-Latour... et je dirais même — si je n'étais pas Président de la République — que c'est le bon Dieu qui l'envoie!

La Duchesse. — Vous avez raison... Comme vous êtes bon et inoffensif!

Le Président, lui montrant un fauteuil. — Mettez-vous là... et bonne chance.

Il sort.

Scène V

HUBERT, LA DUCHESSE

Hubert, entre et ne voit pas tout d'abord la duchesse. — Monsieur le Président. (La duchesse se lève.) Vous ici!...

La Duchesse. — Oui, vous saurez pourquoi tout à l'heure!...

Hubert, très ému. — Oh! je suis bien heureux de vous voir. Quelles heures j'ai passées! Heureusement, le mot que vous m'avez envoyé hier soir m'a rassuré. Le duc a été vraiment d'une mansuétude.

La Duchesse. — Oui, il a été tout à fait mansuet.

Hubert. — Quelle journée! Et, encore, vous ne savez pas tout.

La Duchesse. — Quoi?

Hubert. — Oh! c'est à n'y pas croire.

La Duchesse. — Mais quoi?

Hubert. — M^{lle} Brigitte assistait hier à ma réception!

La Duchesse, avec intention. — Ah! Eh bien?

Hubert. — Eh bien... voilà... c'est tout... Mais, vous-même, madame la duchesse?

La Duchesse. — Vous allez connaître pourquoi je suis ici en ce moment, Hubert; il est arrivé depuis hier une chose épouvantable.

Hubert, terrifié. — Pour moi?

La Duchesse. — Non.

Hubert, rasséréné. — Pour vous, alors?

La Duchesse. — Non, pour notre amour.

Hubert. — Comment?

La Duchesse. — Il est fini.

Hubert. — Que dites-vous?

La Duchesse. — Oui... Ce pauvre enfant, il est terminé. Il n'a plus rien à faire avec nous... Il peut se croiser les ailes.

Hubert. — Mais non. Non.

La Duchesse. — Mais si... Il faut m'écouter. Voyez-vous, Hubert, notre sentiment mutuel aurait pu continuer encore si nous avions éprouvé l'un par l'autre une grande douleur, mais nous avons eu seulement un grand embêtement... Ça, l'amour ne comporte pas... Alors, nous allons nous disloquer...

Hubert. — Mais...

La Duchesse. — Ne protestez pas. Depuis quelque temps, vous n'étiez plus pareil. Vous aviez pour moi cette gentillesse d'un homme qui n'est plus tout à fait à vous... Mais il ne faut rien regretter, à cause des bonnes petites heures que nous avons eues ensemble. Je vous ai connu avec un bleu costume, je vous quitte avec un vert habit. Je vous ai conduit par la main du banc des clématites jusqu'au bois des lauriers... Et, pourtant, cela est très gentil, vous avez gardé vos yeux tout ronds et votre figure étonnée...

Hubert. — Ah! on m'a déjà dit ces mots-là...

La Duchesse. — Qui?

Hubert, ému. — Une personne...

La Duchesse. — Peut-être je devine!... Maintenant, écoutez. Le cher Président, sur ma prière, il va vous supprimer...

Hubert. — Quoi?

La Duchesse. — Oui, il va vous envoyer pour quelque temps à l'étranger faire une commission... et je vous prie d'accepter.

Hubert. — Mais...

La Duchesse. — Il faut, à cause du cher duc...

Hubert. — Alors, je m'incline.

La Duchesse. — Et, quand vous reviendrez, je suis sûre que vous vous marierez...

Hubert. — Oh!

La Duchesse, avec mélancolie. — Si... D'abord, ils se marient toujours!

Hubert. — Qui ça?

La Duchesse. — Ne vous occupez pas. A présent, il faut se dire adieu...

Hubert. — Oh! pas ce mot-là...

La Duchesse. — Si... parce que, quand on l'a dit, plus tard on se souvient toujours de l'accent avec lequel on l'a dit... et c'est la dernière chose agréable... Dites-le...

Hubert. — Adieu!

La Duchesse. — Adieu... Vous penserez à moi un peu...

Hubert. — Oh!

La Duchesse. — Oui... il faudra... comme à une personne bonne... oui, très bonne... qui avait de la tendresse à donner beaucoup et qui, à cause de cela, était un tout petit peu ridicule.

Hubert. — Oh! madame la duchesse...

La Duchesse. — Si... si... Je sais. (Le Président entre.) Oh! cher monsieur, j'ai parlé à M. de Latour-Latour.

Le Président. — Cher monsieur, madame la duchesse m'a appris que vous désiriez représenter la France au congrès des langues romanes.

Hubert. — Ah? oui... oui!... Oui... monsieur le Président... c'était en effet le rêve de toute ma vie...

Le Président. — C'est entendu. (Il sonne. L'huissier entre.) Je vais vous faire conduire au secrétariat général où l'on vous remettra la lettre qui vous accrédite et où l'on vous demandera quelques renseignements officiels, c'est-à-dire insignifiants. Je vous attends ici.

La Duchesse. — Mais, qu'est-ce que c'est les langues romanes?

Le Président. — Monsieur de Latour-Latour va vous le dire...

Hubert. — Vous êtes trop aimable... Je vais au secrétariat... (Il sort.)

La Duchesse. — Merci de tout mon cœur, cher ami présidentiel. Je viendrai tout à l'heure avec le duc. Il faut qu'on nous voie ensemble. (Elle remonte un peu.) Mais, dites-moi... J'ai entendu que votre filleule, cette petite Brigitte, est revenue à Paris pour l'Académie.

Le Président. — En effet, madame la duchesse... mais, comment savez-vous?...

La Duchesse. — Par M. de Latour-Latour. Il me l'a dit avec de l'émotion.

Le Président. — Ah!...

La Duchesse. — Avec beaucoup de l'émotion.

Le Président, avec intention. — Ah!...

La Duchesse. — Elle est gentille...

Le Président. — Oui.

La Duchesse. — Elle est excessivement gentille.

Le Président. — Et vous, madame la duchesse, vous êtes délicieuse. (Il lui baise la main.)

La Duchesse, remontant. — Oh! c'est tout naturel... Voyez-vous, monsieur le Président, je remarque qu'en France il vous manque un ministère.

Le Président. — Lequel?

La Duchesse. — Le ministère de l'Amour.

Le Président. — Je vous l'offre.

La Duchesse. — Oh! moi, je viens de donner ma démission.

Le Président, lui baisant la main. — Vous êtes charmante!

La duchesse sort.

Scène VI

LE PRESIDENT, BRIGITTE, MOURIER

Mourier. — Monsieur le Président, voici quelques décrets à signer.

Le Président. — Mettez ça là. (Mourier sort. Brigitte entre.) Ah! te voilà enfin, toi?

Brigitte. — Oui, mon parrain.

Elle lui tend le front. Il l'embrasse et la regarde dans les yeux.

Le Président. — Tu n'as pas changé d'avis depuis notre grande conversation d'hier soir?...

Brigitte. — Oh! non! Vous comprenez, je croyais ne plus aimer du tout ce monsieur; il a suffi que je le revoie en laurier pour être de nouveau toute... barbouillée... Alors, non, j'en ai assez! Je ne veux pas le revoir!

Le Président. — Soit... Mais, ma petite fille, est-ce que tu es bien fixée sur les sentiments de « ce monsieur » pour toi?

Brigitte. — Oh! parrain, je vous en prie... Vous êtes chimérique, comme tous les hommes d'Etat. Où ça me mènerait-il? pas à un mariage, bien sûr. Alors, l'autre chose?... Evidemment, l'autre chose, c'est toujours plus facile... Mais, une liaison avec un homme aussi en vue... pas possible à cause de vous! Voyez-vous cette manchette dans les journaux du soir: « La chute de la filleule du Président de la République!!! » Quelle histoire!

LE PRÉSIDENT. — Alors?

BRIGITTE. — Alors, je retourne à la Rochelle. Je viens d'y passer huit mois très acceptables... Mon patron, votre ami M. Barbotte, armateur, est très gentil...

LE PRÉSIDENT. — Mais tu n'as là aucun avenir, ma pauvre petite!...

BRIGITTE. — Ça ne dépend que de moi. Votre ami M. Barbotte m'a proposé de m'installer, de me donner une petite maison de campagne, une petite voiture, une petite femme de chambre...

LE PRÉSIDENT. — Hein?

BRIGITTE. — C'est un homme très bien, marié, considéré, protestant... et si craintif!... Quand il me fait la cour, on dirait qu'il pense à la Saint-Barthélemy. Ça m'a touchée. Alors, je verrai.

LE PRÉSIDENT. — Ah çà! tu es folle!

BRIGITTE. — Mais, parrain, vous ne vous rendez pas compte... Etre cocotte à la Rochelle, c'est très convenable. C'est à peu près aussi convenable que d'être honnête femme à Paris.

LE PRÉSIDENT, regardant sa montre. — Oui... Oui... Ce projet est en effet respectable et... (Sonnerie au petit téléphone de table.) Les décrets?... Oui... oui... Je vais les apporter moi-même... J'ai à vous parler. (Il se met à signer.) Je te demande pardon.

BRIGITTE, s'approche et le regarde. — Oh! c'est drôle! vous ne lisez pas ce que vous signez!

LE PRÉSIDENT. — Mais, ma petite fille, si je lisais, peut-être que je ne signerais pas... Là, c'est fini... Attends-moi un instant...

BRIGITTE, allant pour sortir. — Mais je vais...

LE PRÉSIDENT. — Non, non, reste là, j'ai mes raisons, des raisons d'Etat. Je reviens.

Il sort. Brigitte reste seule et s'assied dans le fauteuil.

Scène VII

BRIGITTE, HUBERT

HUBERT, entre en tenant une grande enveloppe blanche à la main. — Monsieur le Président...

BRIGITTE, se levant. — Oh!

HUBERT. — Vous!... C'est tout de même curieux l'Elysée!...

BRIGITTE. — Ah çà! c'est trop fort!... Oh! par exemple!...

HUBERT. — C'est vous!...

BRIGITTE. — Vous entrez comme ça sans vous gêner...

HUBERT, d'une voix brisée. — Mais c'est bien naturel. Je croyais ne trouver là que le Président de la République...

BRIGITTE. — Oh!... Tout de même...

HUBERT. — Mademoiselle, vous ne pouvez pas vous figurer avec quelle émotion je vous revois.

BRIGITTE, d'une voix tremblante. — Moi, monsieur... je ne suis pas émue du tout...

HUBERT. — Vous avez bien de la chance... J'ai tant de choses à vous dire, et je suis là... je cherche mes mots... je cherche mes mots... dans ce costume...

BRIGITTE. — Il vous va bien...

HUBERT. — Il a été fait à Londres.

BRIGITTE. — Et puis, il y a l'épée, c'est joli.

HUBERT. — Oui, c'est gênant, mais c'est joli. Oh! Brigitte, si vous saviez depuis huit mois comme j'ai pensé à cette petite figure-là... Et c'était pas commode, allez, au milieu de toutes ces démarches...

BRIGITTE. — Ah! oui! vous avez ramé!...

HUBERT. — Bien sûr... vous, vous étiez à l'écart, tranquille... vous pouviez penser à moi... tout à votre aise, tout le temps.

BRIGITTE. — Mais je ne pensais pas à vous!

HUBERT. — Allons donc!

BRIGITTE, souriant un peu. — Ah! vous n'avez pas changé!

HUBERT. — Non. Peu à peu, j'ai compris que tout ce qui m'était arrivé d'heureux c'est vous qui m'y aviez conduit par la main... Brigitte.

Elle lève la tête vers lui.

BRIGITTE. — Quoi?

HUBERT, lui prenant la main. — Laissez-la-moi.

BRIGITTE, sursautant et retirant sa main. — Qu'est-ce que vous dites?

HUBERT. — Vous comprenez, je ne peux plus me passer de vous, moi! Comment est-ce que je ferais sans vous pour tenir mon personnage? Tout le monde me croit un homme épatant, moi aussi je le crois un peu. Il n'y a que vous qui sachiez que je suis un pauvre type... Si vous m'abandonnez, tout le monde le saura... Brigitte, il faut que vous soyez ma femme...

BRIGITTE. — Je vous défends de dire des choses pareilles! C'est imbécile de dire des choses pareilles. Et puis, d'abord, je refuse!

HUBERT. — Vous n'en avez pas le droit.

BRIGITTE. — Et pourquoi ça?

HUBERT. — Parce que vous m'aimez! Oh! et puis ne dites pas non! Vous savez... J'en suis sûr, pas parce que vous me l'avez dit, mais à cause de ce qui s'est passé à Louveciennes au moment où nous nous sommes quittés. Rappelez-vous?

BRIGITTE. — Je ne sais pas du tout à quoi vous faites allusion.

HUBERT. — A quoi? à quoi? je fais allusion à... à ça! (Il la prend brusquement dans ses bras et l'embrasse longuement sur les lèvres.)

BRIGITTE, se dégageant lentement. — Oh!... je me souvenais bien que c'était agréable... mais je ne me souvenais pas que ça l'était tant que ça!

HUBERT. — Moi non plus...

BRIGITTE, très lentement. — C'est épatant!

HUBERT. — Oui!

BRIGITTE. — Eh bien, nous voilà jolis!...

HUBERT. — Et dire que je pars demain pour Bucarest!...

BRIGITTE, inquiète. — Vous partez?

HUBERT. — Oui... on m'envoie au Congrès des langues romanes.

BRIGITTE. — Seul?

HUBERT. — Non, avec un secrétaire.

BRIGITTE. — Qui est-ce?

HUBERT. — Je ne l'ai pas encore choisi.

BRIGITTE. — Emmenez-moi.

HUBERT. — Vous!... Oh! oui!... Mais non, ça n'est pas possible... Vous comprenez... un académicien... un délégué officiel arrivant avec une jeune fille.

BRIGITTE. — Oui. Vous avez raison. Le congrès ne s'occuperait plus que de ça. Il ne s'occuperait plus du tout des langues romanes.

HUBERT. — Ah! s'il y avait une façon d'éviter pathique où ils baignent ; rien n'étant meilleur pour eux.

» Et voilà sans doute, la grande, la meilleure raison de cette fortune que connurent des comédies comme *le Roi* ou *le Bois sacré*... œuvres si réussies, si éclatantes, d'avoir été conçues dans de la bienveillance, du bonheur, de la joie, et qui répandent tant de joie autour d'elles !... et de cet *Habit vert*, qui va connaître, qui connaît déjà une fortune au moins égale.. »

M. Joseph Galtier écrit, dans *Excelsior*, que, s'il lui fallait classer *l'Habit vert* dans un genre défini, il dirait que c'est une fantaisie satirique :

« C'est une fantaisie par la liberté d'allure et de ton, par les trouvailles d'une imagination tantôt élégante et fine, tantôt joviale et robuste, par le choix dans sa variété d'éléments grotesques et comiques, par le mouvement d'une verve qui se grise en marchant. C'est une fantaisie par le jeu admirablement habile des variations qui se plaquent sur le thème principal. Ai-je besoin d'insister pour démontrer que c'est aussi une satire. Vous ne voudriez pas qu'il fût question de l'Académie aux Variétés si c'était pour faire son éloge. Une comédie sur les prix de vertu ou sur les mérites réels des Immortels à la petite semaine ! Cela n'attirerait pas la foule. Pourquoi pas une séance de la commission travaillant au Dictionnaire des Danaïdes ? *L'Habit vert* est une comédie « rosse », toute barbelée d'ironies, de sarcasmes qui sont, étant donné le sujet, de bonne compagnie. Elle a, par moments, des accents de revue ; elle s'agrémente d'un véritable spectacle, un clou peu banal, une grande réception avec roulement de tambour et discours d'usage. Elle est l'œuvre d'écrivains qui connaissent le métier dramatique parfaitement, qui sont des chroniqueurs de race et des revuistes d'une qualité rare. Ils savent ce que le public veut et ils le lui servent magnifiquement. Rien de plus explicable et de plus légitime que leur incomparable succès. »

M. Camille Le Senne rappelant, dans le *Siècle*, que MM. de Flers et de Caillavet ont été classés depuis longtemps héritiers de Meilhac et Halévy, dans notre littérature dramatique, ajoute :

« C'est cela, si l'on veut, et ce n'est pas tout à fait cela : les deux inséparables collaborateurs méritent mieux que cette position littéraire de « dou» ble » posthumes. S'ils ont pris à Meilhac et Halévy la très agréable formule de l'écriture cursive, la virtuosité de l'observation satirique faisant piqûre et non plaie, le sens délicat du parisianisme, ils possèdent en propre le sens et le courage d'une gaieté parfois si exacerbée qu'elle touche à la parade. Leur fertilité d'imagination hilare est incomparable ; ils ne redoutent ni la caricature, ni les gros effets, même ils les multiplient, mais en les adornant. Ce sont des ultra-fantaisistes, et qui, chaque fois, mettent dans le mille. Je crois même qu'avec *l'Habit vert* ils ont mis dans le dix mille et qu'à ce point de vue spécial le nouveau spectacle des Variétés pourrait bien être leur chef-d'œuvre. »

M. Gabriel Trarieux déclare également, dans la *Revue*, que voici le chef-d'œuvre du genre, le triomphe brillant et léger devant lequel toute critique désarme, où l'on va, l'esprit tranquille, passer — la formule est classique — « la meilleure soirée de l'année... » et il se demande de quoi est faite la marque vraiment supérieure de ces deux talents si heureux, celle par quoi, à travers tant de pièces, ils méritent un succès persistant :

« D'observation ? d'invention ? de fantaisie ? de labeur ou de don spontané ? Bien malin qui saurait dire ! Il y a de tout cela, sans doute, et le résultat est un feu d'artifice qui éblouit et emporte tout. »

M. G. de Pawlowski souligne, dans *Comœdia*, la qualité exceptionnelle de ce « déclassement délicieux » de « cette féerie très parisienne ».

Et M. Henry Bidou fait remarquer, dans le *Journal des Débats*, quel beau don est le don comique :

« C'est une certaine façon de voir la vie par accents et par caractères, sous des traits nets et vifs, que leur éclat même rend cocasses. C'est un talent de déblayer le dessin des choses et de le faire apparaître si nu et si clair qu'il devient fantasque. C'est une puissance d'imaginer l'imprévu, de rapprocher les contrastes, de créer, de modeler. C'est l'art d'attraper le vrai avec le coup d'œil d'un peintre, et de le distribuer en figures avec un génie de poète. C'est le passage continu de la vérité à un mensonge plus vrai qu'elle. Et c'est làdessus, comme la lumière sur un tableau, une gaieté abondante, naturelle et heureuse, une gaieté qui est la sagesse même. Voilà l'étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens. *L'Habit vert* y a admirablement réussi. »

Enfin M. Abel Hermant — à qui précisément, MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ont, depuis, dédié leur pièce — écrivait dans le *Journal* :

« La critique serait un métier morose et dont il faudrait réserver le triste privilège aux ingrats, si l'on n'avait le droit, quand on l'exerce, de l'abdiquer certains soirs de fête, et de s'associer sans réserve à l'unanimité d'un succès. C'est bien une fête que nous ont offerte, au théâtre des Variétés, MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. Tout y est ordonné avec tant de luxe et de mesure, avec un soin si délicat et si flatteur de nous plaire, qu'il y aurait pis que du mauvais goût, il y aurait, comme je disais, de l'ingratitude, à chercher où, par hasard, on les peut reprendre : ce serait un manque de savoir-vivre. Il ne m'a point semblé que personne pût résister à leur charme, qui n'est pas un charme mystérieux, mais une séduction fort explicable et légitime. »

Et M. Abel Hermant après » s'être fait un plaisir extrême » de conter à ses lecteurs *l'Habit vert*, concluait :

« Je ferais scrupule de terminer cet article sans rassurer quelques bonnes âmes, que l'imprudence de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet surprend, effraie, attriste. « N'ont-ils » donc point, (disent ces bonnes » âmes), des ambitions académiques ? » Comment osent-ils se tenir debout » et souriants devant la respectable » dame, au lieu de baisser les yeux, » de courber le front et l'échine, ou » même de ramper et de pâmer à ses » pieds ainsi que tant d'autres ? » J'ignore si MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet visent à l'Académie. J'estime que, s'ils n'y visaient point, c'est alors qu'ils lui manqueraient gravement de respect. Mais je ne crois pas qu'hier soir ils aient compromis leur candidature. Il est vrai qu'entre les écrivains, l'Académie tend à préférer les plus conservateurs, et elle ne fait apparemment que son devoir, puisqu'elle représente une tradition et qu'elle a été créée pour maintenir. Encore n'est-ce point un parti pris, et elle n'a pas laissé d'avoir à l'occasion des complaisances ou des coquetteries inattendues. Mais elle a surtout de l'esprit : elle est française ; et elle n'a jamais pu haïr sans miséricorde ceux dont le crime unique était d'avoir fait de l'esprit, même à ses dépens. »

⁂

De même que c'était, de la part des auteurs, un véritable tour de force que de nous montrer, avec ce qu'il fallait de pointe parodique, une séance de réception à l'Académie française, le directeur des Variétés établissait une sorte de record en faisant figurer, sur son « plateau » le fameux hémicyle de l'Institut aussi fidèlement reproduit et tout grouillant de l'élite friande de ces traditionnelles cérémonies.

Quant à l'interprétation, elle est toute en « vedettes » de première grandeur : les uns, comédiens qui se doublent de fantaisistes, comme M. Guy, M^{me} Jeanne Granier ; les autres, fantaisistes qui se doublent de comédiens, comme MM. Brasseur, Max Dearly, Prince et M^{lle} Lavallière, et les éloges qui leur devraient être décernés excéderaient vite les dimensions de cette fin de colonne. Quand on entend ces artistes, aux Variétés, il semble que chacune de leurs répliques ait été exactement préméditée pour chacun d'eux ; quand on lit la pièce et qu'on se souvient de leur jeu, il semble qu'ils aient été tous respectivement créés pour venir personnifier devant nous des ducs et des duchesses de Maulévrier, des Latour-Latour, des Parmeline, des Brigitte Touchard et des Pinchet.

GASTON SORBETS.

LE TROUBLE-FÊTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET UN ÉPILOGUE

par

EDMOND FLEG

Représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées,
le 10 mai 1913.

A MA MÈRE,
E. F.

M. Edmond Fleg.
Phot. H. Manuel.

PERSONNAGES

Julien Florent	MM. Louis Gauthier.	*Lise Florent*	Mmes Gladys-Maxhance.
Robert de Prailles	Mauloy.	*Francine de Prailles*	De Pouzols.
Le Docteur Charlier	Chevalet.	*Mme Gautray*	Jalabert.
Bertoux	Marcel André.	*Une Femme de chambre*	Maïa.
Un Valet de chambre	Fugère.	*La Nurse* (rôle muet)	Kalin.

PHOTOGRAPHIES DES SCÈNES PAR A. BERT

Copyright by Edmond Fleg, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Julien. Lise. Francine.

Scène V. — Francine : « *Comment donc faites-vous pour ne vous ennuyer jamais ?* »

LE TROUBLE-FÊTE

ACTE PREMIER

Un salon-cabinet de travail, très intime ; meubles anciens, tableaux, tapisseries, objets d'art. Porte au fond. Porte-fenêtre à droite.

Scène première

LISE, LA FEMME DE CHAMBRE

Au lever du rideau, Lise, aidée de la femme de chambre, est occupée à mettre des fleurs dans les vases.

Lise. — Le relieur n'a rien apporté?

La Femme de chambre. — Non, madame.

Lise. — Les roses, maintenant. (La femme de chambre lui donne les roses.) Quelle heure est-il?

La Femme de chambre, regardant au dehors et fermant les brise-bise. — Quatre heures vingt.

Lise. — Vous direz qu'on prépare le thé. (Elle porte un vase de fleurs près d'une bibliothèque et voit les brise-bise fermés.) Mariette!... Ces brise-bise!

La Femme de chambre, tirant les brise-bise. — Oh! pardon, madame...

Lise. — Combien de fois faudra-t-il vous le redire? (Indiquant le fauteuil placé derrière le bureau.) Il est indispensable que, de ce fauteuil, on aperçoive Notre-Dame. (On entend sonner.) Allez ouvrir. (La femme de chambre sort un instant. Lise, restée seule, prend dans une bonbonnière un caramel dont elle défait l'enveloppe de papier. Puis elle va chercher furtivement un huilier de porcelaine ancienne, caché dans la cheminée. Elle débouche un de flacons et le hume.) Non, c'est l'huile!

Elle remet le bouchon, puis débouche l'autre flacon; mais, entendant venir, elle s'arrête, comme prise en faute.

La Femme de chambre, rentrant. — C'est M^{me} Gautray.

Lise. — Qu'elle entre.

Scène II

LISE, M^{me} GAUTRAY, puis LA FEMME DE CHAMBRE

Lise. — Vous, à Paris, grand'mère?

M^{me} Gautray. — Ai-je le choix? Tu ne viens plus à Versailles...

Lise. — J'ai été si accaparée!

M^{me} Gautray. — Pas même un coup de téléphone, en trois jours? Ton silence m'a inquiétée, tu sais. Il doit me cacher quelque chose.

Lise. — Toujours romanesque, grand'mère.

M^{me} Gautray. — Je connais ma Lison. Rien qu'à voir ton visage... Si, si, tu as un ennui, je l'ai déjà senti l'autre fois. Une méchante lettre de Bordeaux, peut-être? Ton père?...

Lise. — Mon père? Sa collection de vieilles cloches l'agite plus que sa fille!

M^{me} Gautray. — Est-ce ton beau Julien qui te donne du souci?

Lise. — En aucune façon.

M^{me} Gautray. — Et, d'abord, où est-il?

Lise. — Au Palais. Vous le verrez à cinq heures.

Mme GAUTRAY. — Comment? Il plaide?

LISE. — Assistance judiciaire!

Mme GAUTRAY. — Et tu ne sièges pas au banc des admiratrices?

LISE. — Je me sentais fatiguée.

Mme GAUTRAY. — Alors, c'est ta santé...

LISE. — Je me porte à merveille.

Mme GAUTRAY. — Je t'ai trouvée nerveuse, mardi...

LISE. — Moi?

Mme GAUTRAY. — Regarde-moi. (Lise détourne les yeux.) Bien en face. Tu as les traits un peu tirés, ma petiote...

LISE. — Jamais de la vie!

Mme GAUTRAY. — J'avais déjà remarqué... Si... si... Tu n'éprouves rien de particulier?

LISE. — Que voulez-vous que j'éprouve?

Mme GAUTRAY. — Pas de fatigues?... Pas de somnolences?...

LISE. — En voilà des idées!

Mme GAUTRAY. — Tu devrais consulter, je t'assure.

LISE. — Vous êtes extraordinaire!

Mme GAUTRAY. — Voyons, Lise, pas de cachotteries.

LISE. — Je n'ai rien à cacher!

Mme GAUTRAY. — Je suis parfois de bon conseil, tu en as fait l'expérience.

LISE, très enfant gâtée. — Ah! ça, oui, grand'mère, où serais-je sans vous?

Mme GAUTRAY. — Ici, probablement.

LISE. — J'en doute. Si vous m'aviez condamnée comme tous les autres, il y a deux ans, je n'aurais jamais eu le courage...

Mme GAUTRAY. — Je t'en prie, n'exagère pas ma collaboration.

LISE. — Je tiens à vous le rappeler, vous êtes responsable de tous mes crimes.

Mme GAUTRAY. — Tes crimes? Le mot est dur! Julien avait écrit quelques sottises sur l'amour libre: il n'en est pas moins aimable.

LISE. — Ma bonne grand'mère, vous êtes une philosophe.

Mme GAUTRAY. — Non. J'ai mes préjugés. Seulement, je t'aime, ma petite enfant; si c'est un péché, il excuse les autres.

La femme de chambre rentre avec un livre.

LISE. — Qu'y a-t-il?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Ceci qu'on apporte.

LISE. — Une surprise pour Julien: le *Don Juan*, de Mozart, dans l'édition originale... Attendez! Une dédicace...

Elle s'assied au bureau. La femme de chambre sort.

Mme GAUTRAY. — L'heureux homme! (Allant à la fenêtre.) L'adorable quartier! Cette vue sur la cathédrale!...

LISE, cachant la partition sous le buvard. — Là... sous le buvard... et, quand il arrivera, tout à l'heure...

Mme GAUTRAY. — Dire que, tôt ou tard, il vous faudra déménager!

LISE. — Nous n'y songeons guère.

Mme GAUTRAY. — L'appartement est si étroit.

LISE. — Il nous suffit.

Mme GAUTRAY. — Mais, si la famille... s'agrandissait.

LISE. — Dans ma situation? Ce serait une catastrophe!

Mme GAUTRAY. — Tu exagères. Puis, moi, j'aurais mon arrière-petit-fils, je me moquerais du reste.

LISE. — Vous ne pensez qu'à vous!

Mme GAUTRAY. — Comment, petite lâche, tu ne serais pas enchantée d'être maman?

LISE. — Ah! non!

Mme GAUTRAY. — J'estime qu'après deux ans d'amour...

LISE. — De votre temps, peut-être. Nous vivons dans un siècle où l'on est moins pressé.

Mme GAUTRAY. — En effet, je ne comprends plus: je commence à vieillir!

LISE. — Enfin, vous, grand'mère...

Mme GAUTRAY. — Tu ne vas pas comparer. Je suis une vieille romanesque et toi une jeune révolutionnaire.

LISE. — Alors, vrai? Vous y teniez?... Tout à fait?

Mme GAUTRAY. — Quels souvenirs tu vas réveiller! Nous désirions beaucoup, beaucoup d'enfants, — comme dans ces tableaux anciens où l'on voit le père, la mère, et des tout grands avec des tout petits...

LISE. — Nos rêves étaient moins nobles.

Mme GAUTRAY. — Le bon Dieu ne fut guère prompt à nous contenter: quand je me crus exaucée, j'en fis d'abord mystère, tant je craignais de m'abuser.

LISE. — Ce n'est pas ce que je craindrais!

Mme GAUTRAY. — Ton grand-père était conservateur au musée de Versailles. Un jour, dans la chambre de Marie-Antoinette, je lui confiai mon secret. Il me regarda en souriant. Nous nous embrassâmes. Et nul couple royal annonçant un dauphin à la France ne goûta plus belle minute d'orgueil et d'attendrissement!

LISE, avec un chagrin comique. — Julien sourirait peu. Il ne m'embrasserait guère. Il regarderait Notre-Dame, et je pleurerais beaucoup.

Mme GAUTRAY. — C'est donc un monstre, ton Julien?

LISE. — Non, grand'mère, c'est un monsieur qui n'est pas simple, heureusement, qui n'oublie pas volontiers son petit confort, sa fantaisie, tout son cher « moi-même », un coquet choyé des femmes, un dilettante, un irrégulier qui se fait de la vie un art et n'a pas de goût pour les choses laides.

Mme GAUTRAY. — Une chose laide? Avoir un enfant?

LISE. — Il y a des beautés qui lui échappent encore.

Mme GAUTRAY. — C'est donc sérieux tout ce qu'il répond, quand je le chicane sur votre paresse?

LISE. — Il ne plaisante jamais lorsqu'il parle de lui.

Mme GAUTRAY. — Pauvre mignonne!

LISE. — Non, je vous en prie, ne me plaignez pas. Je l'aime et il m'aime! Ah! comme il s'évertue à rétracter ses livres, à se faire « une âme neuve »! Ses efforts sont touchants!

Mme GAUTRAY. — Bref, tu aurais deux enfants à élever.

LISE. — Le petit me donnerait moins de mal que le grand, j'espère! Mon Dieu! Mon Dieu! Quand je pense à la révolution...

Mme GAUTRAY. — Parce qu'un bambin naîtrait? Le cas s'est déjà vu!

LISE, avec une angoisse comique. — Mais, grand'mère, songez-y, ce serait tout notre bonheur remis en question!

Mme GAUTRAY. — Pas possible!

LISE. — Julien raffole des voyages, nous ne pourrions plus voyager.

Mme GAUTRAY. — Il serait quitte des accidents.

LISE. — Il a l'horreur des choses médicales, je serais forcée de lui en parler.

Mme GAUTRAY. — Belle occasion de l'instruire.

LISE. — Il adore me voir jolie, je serais laide à faire peur.

Mme GAUTRAY. — Puisqu'il aime le changement!

LISE. — Et ce n'est pas tout ! En homme de ménage, il se trouve déjà piteuse figure. S'il allait se sentir travesti en père de famille!

Mme GAUTRAY. — Enfin, il ne renierait pas son marmot?

LISE. — Mais il pourrait se lasser de moi! Il est d'humeur si inconstante! et le lien qui nous unit est si fragile! Ah! grand'mère, je connais Julien! Malgré son bon cœur, s'il arrivait qu'un jour...

Mme GAUTRAY. — Ma parole, tu perds la tête! On dirait une fille séduite qui craint de... Mais vous êtes mariés, bon sang! Tu as l'air de l'oublier!...

LISE. — Aujourd'hui, vous savez, grand'mère... mariage... concubinage... la différence est mince.

Mme GAUTRAY. — Quand donc prendrez-vous naturellement les choses naturelles!... Eh bien, je lui parlerai, à ton Julien! Il va venir, n'est-ce pas? Je me charge de lui inculquer le sens de la famille!

LISE. — Grand'mère! je vous en conjure!...

Mme GAUTRAY, apercevant tout à coup le flacon de vinaigre débouché. — Qu'est-ce que c'est que ça? (Elle le hume.) Du vinaigre?

LISE, embarrassée. — Vous savez bien, grand'mère, j'ai toujours beaucoup aimé le vinaigre.

Mme GAUTRAY. — Dans la salade, oui, mais dans ton salon!

LISE. — J'en prends parfois une ou deux gouttes.

Mme GAUTRAY. — Ah!

LISE. — J'ai un peu mal à l'estomac. C'est la seule chose qui me réussisse.

Mme GAUTRAY. — Du vinaigre? Pur?

LISE. — Pur? Vous n'y pensez pas. Deux gouttes sur un petit caramel.

Mme GAUTRAY. — Tout simplement!

LISE. — C'est exquis, voulez-vous faire l'essai?

Mme GAUTRAY. — Non, non!... Pas moi!... Et ce goût t'est venu depuis longtemps?

LISE. — Quatre ou cinq jours!

Mme GAUTRAY. — Et Julien, qu'en dit-il?

LISE. — Julien! il n'en sait rien.

Mme GAUTRAY. — Ah!

LISE. — Ne lui en parlez pas, surtout. Il me gronderait.

Mme GAUTRAY. — Non! Non!

Scène III

LISE, Mme GAUTRAY, JULIEN, puis LA FEMME DE CHAMBRE

JULIEN. — Grand'mère ici? Quelle aubaine! (Il lui baise la main.) Eh bien, Lisote! Moins fatiguée?

Il l'embrasse. La femme de chambre apporte le thé.

LISE. — Et ce procès?

JULIEN. — Trois ans de prison. Pour avoir tué une vieille femme, ça n'est pas cher.

Mme GAUTRAY. — A qui le dites-vous! Vous faites un métier!

JULIEN. — Mon métier, je l'adore. Gardez-vous d'en médire.

LISE. — A la bonne heure! Tu auras des meringues.

JULIEN. — Elle me prend par tous mes vices! (Lise se dispose à servir le thé.) A propos, je viens d'avoir une idée, en bouquinant le long des quais.

LISE, occupée à verser le thé. — Combien de morceaux, grand'mère?

Mme GAUTRAY. — Trois.

JULIEN, à Lise. — Que dirais-tu, pour cet été, d'un voyage, devinez où, grand'mère: en Islande!

LISE, surprise. — En Islande?

Mme GAUTRAY. — Hum! C'est un peu loin, tu ne trouves pas, Lise?

LISE, feignant l'indifférence. — L'Islande?... Non, non.

JULIEN. — Imaginez une grande montagne de neige et de lave qui sort de la mer...

Mme GAUTRAY. — Brrr... On a envie d'y courir ce soir même.

JULIEN. — Puis, c'est la vraie patrie d'Odin et des Walkyries. Peut-être un jour, au détour du chemin, surprendrons-nous Brunehilde endormie sur son rocher.

Mme GAUTRAY. — Très joli. Mais vous, mon ami, où dormirez-vous?

JULIEN. — Pas en chemin de fer, à coup sûr, ni même à l'hôtel, il n'y en a pas. Mon Dieu, nous voyagerons par étapes, à cheval, mendiant l'hospitalité de ferme en ferme, comme en plein douzième siècle.

Mme GAUTRAY. — Vous ne m'invitez pas? Ce sera confortable.

JULIEN. — Lise est vaillante. Elle se moque du confort. N'est-ce pas, petite?

LISE, se retournant, près de la table de thé. — Evidemment.

JULIEN. — Tu n'as pas l'air enchanté!

LISE. — Vanille ou chocolat, grand'mère?

Mme GAUTRAY. — Vanille.

Lise lui apporte une meringue.

LISE. — Et toi, Julien?

JULIEN. — Moi? Vanille et chocolat.

LISE. — Glouton.

Elle lui apporte deux meringues.

Mme GAUTRAY. — Elles sont parfaites.

JULIEN. — Tu n'y goûtes pas, Lise?

LISE. — Non.

JULIEN. — Tu les aimes tant!

LISE. — Aujourd'hui, je n'en ai pas envie.

JULIEN. — Comment? Tu ne viens pas au Palais, tu ne viens pas en Islande, tu refuses des meringues? On m'a changé ma femme. Qu'est-ce qui se passe?

LISE. — Rien, je t'assure.

Mme GAUTRAY, inconsidérément. — Moi, je vais vous dire ce qui la taquine.

LISE. — Grand'mère!

Mme GAUTRAY. — Elle n'ose pas l'avouer, mais, depuis quelque temps, elle est...

JULIEN. — Elle est quoi?

Mme GAUTRAY. — Elle est surmenée. Qu'avez-vous fait, cette semaine?

JULIEN. — Rien de plus que d'habitude!

Mme GAUTRAY. — Mardi, par exemple.

JULIEN. — Vous tombez mal... Nous sommes restés chez nous. (Regardant Lise avec un sourire.) Il est vrai, Lise, que...

Mme Gautray. — Glissez. Ayez le respect de mes cheveux blancs... Et mercredi?

Julien. — Un tout-petit souper au « Rat mort ».

Mme Gautray. — Et hier?

Lise. — Nous avons passé la soirée chez Paul Brède.

Julien. — Il y avait une petite Arménienne qui danse comme un Tanagra.

Lise. — Et toi, tu as joué du violon comme un dieu!

Mme Gautray. — Et vous êtes rentrés?...

Julien. — Trois heures du matin sonnaient à peine...

Mme Gautray, sans réfléchir. — Eh bien, il va falloir changer tout ça.

Julien. — Pourquoi?

Mme Gautray. — Parce que... parce que vous ne trouvez même plus le temps de venir à Versailles...

Julien. — Je ne saisis pas le rapport.

Mme Gautray. — Vous ne saisissez pas le rapport? Que vous fassiez bon marché du parc et du château, soit! Mais Lise a le culte de la grande époque.

Julien. — Oui. Eh bien?

Mme Gautray, embarrassée, pour détourner les soupçons. — Lise, tu te rappelles, dans le jardin du Roi, ce coin solitaire où tu jouais toute petite?

Julien. — Les souvenirs d'enfance, maintenant?

Mme Gautray. — Et tes poupées: « Marie-Antoinette », la « princesse Palatine »?

Lise. — Elles m'ont appris l'histoire de France.

Mme Gautray. — Et le labyrinthe où vous vous êtes fiancés?

Julien. — Celui-là, c'est vrai, je lui dois une visite de reconnaissance.

Mme Gautray. — Et moi, vous ne m'en devez pas, peut-être? Rappelez-vous, mon cher, avant vos fiançailles, les quatuors chez le président Malause... Qui donc se trouvait au piano, grâce à mes soins, comme par hasard?

Julien. — Ah ça! qui berne-t-on ici?

Lise. — Et les rencontres au Louvre, à l'Elysée?

Mme Gautray. — Ah! Ah! C'est à la Providence qu'il les attribuait!

Lise. — L'avons-nous assez roulé!

Julien. — Et vous continuez peut-être?

Lise. — Et vous savez, grand'mère, s'il a été difficile à prendre, il n'est pas plus facile à garder.

Julien. — Tu te calomnies.

Lise. — Vous ne soupçonnez pas toute ma stratégie conjugale. Veut-il rester tranquille au coin du feu? Vite, je le conduis dans le monde, promener sa coquetterie. Se croit-il trop sûr de moi? Je m'invente un amoureux, la jalousie me le ramène.

Mme Gautray. — Voyez la diplomate!

Lise. — Et mes menus... et mes toilettes... (A l'oreille de Julien.) et toute ma politique des chambres séparées.

Julien. — Que de peines superflues!

Lise. — Mon cher, j'ai lu tes livres.

Julien. — Pendant que je les oubliais!

Lise. — Oh! le monsieur qui a écrit: *La Banqueroute du mariage* et *l'Amour en liberté*...

Julien. — J'avais vingt-deux ans.

Lise. — Tu en as vingt-cinq, belle garantie!

Julien. — Je me croyais un don Juan, doublé d'un philosophe. J'étais horriblement banal.

Lise, ouvrant un livre qu'elle prend dans la bibliothèque. — Voyez plutôt: *Le cœur est multiple, le code uniforme... La fidélité conjugale a son origine chez les perroquets, les singes et les Papous...*

Julien, lui arrachant le livre. — Au diable, ces vieux clichés!... L'amour m'a rajeuni!

Mme Gautray. — Un enfant par là-dessus et vous serez parfait.

Julien, gentiment. — Encore? Ah! non! pas ça!

Mme Gautray. — Que voulez-vous, c'est une marotte! Je ne peux pas mourir sans arrière-petit-fils.

Julien. — Nous tenons à vous garder le plus longtemps possible.

Mme Gautray. — Enfin, m'expliquerez-vous par quelle prévention...

Julien. — Mais, regardez-moi cette petite!... Quel mal vous a-t-elle fait?... Elle n'a qu'un plaisir, s'admirer dans les glaces. Qu'est-ce qu'elle y verrait, la pauvre?

Mme Gautray. — Mon Dieu, d'autres l'ont vu. Elles n'en sont pas mortes!

Julien. — Pardon! ma Lisote n'est pas comme les autres!

Mme Gautray. — J'espère que si!

Julien. — Chère petiote! Et tous les dangers qu'elle aurait à courir!

Mme Gautray. — Il n'y a aucun danger. Lise est courageuse.

Julien. — Je lui défends bien de l'être. J'aurais trop peur pour elle.

Lise. — Grand'mère, ce n'est pas que je veuille vous chasser. Mais vous ne craignez pas de manquer le train?

Mme Gautray. — Quel train?

Julien, à Lise. — Puis, tu n'as aucune disposition pour l'état maternel.

Mme Gautray. — Sait-on jamais!

Julien. — Une créature aussi fine accepterait sans dégoût toutes ces vulgarités?

Mme Gautray. — Faire un enfant, par le temps qui court, ça n'est pas si vulgaire!

Julien. — Sérieusement, la voyez-vous, lâchant sa peinture, sa musique et ses livres, pour faire ce plongeon dans le pot-au-feu?

Mme Gautray. — Il faudrait pourtant vous mettre d'accord, mes petits amis. Tout à l'heure, j'adressais à Lise les mêmes remontrances...

Julien. — Vous avez fait le voyage exprès?...

Mme Gautray. — Elle m'opposait vos goûts, vous m'opposez les siens. Si chacun de vous ne pense qu'à l'autre...

Lise. — Naïve grand'mère! Ce n'est qu'une façon moins franche de penser à soi-même!

Mme Gautray. — Et voilà ce qui s'appelle un ménage, aujourd'hui!

Julien. — Pour faire ménage, faut-il faire pénitence?

Mme Gautray. — Enfin, êtes-vous mariés?

Julien. — Oui. Sous le régime du plaisir.

Mme Gautray. — Tu avais raison de me mettre à la porte. Je n'ai que faire ici, je retourne à Versailles.

Julien. — Ne vous fâchez pas, grand'mère!... Encore quelques minutes...

Mme Gautray. — Voilà où mène l'irréligion!... Autrefois, on disait: « Il n'y a plus d'enfants! »

Bientôt, on pourra dire: « Il n'y a plus de parents! »

JULIEN, lui baisant la main. — Qu'importe, s'il reste des grand'mères!

Mme GAUTRAY. — Où sont mes gants? Ah! les voici!

JULIEN, apercevant la partition cachée sous le buvard. — Tiens?... C'est là ce qu'on me cachait?

LISE. — Grand nigaud... tu as pris du temps pour le découvrir.

JULIEN. — Suis-je bête! C'est de la musique?

LISE. — Regarde...

JULIEN. — A dimanche!

Mme GAUTRAY. — A dimanche, repopulateur!

JULIEN, ouvrant la partition. — Décidément, vous y tenez? Eh bien, je ne dis pas qu'un peu plus tard... dans dix ou quinze ans, par exemple...

Il examine la partition en riant.

Mme GAUTRAY, sortant, accompagnée de Lise. — Ah! les petits misérables!

Elles sortent ensemble. Julien examine la partition. Lise rentre.

Scène IV

JULIEN, LISE

JULIEN. — Comme tu me gâtes, Lisote! Encore une surprise?

LISE. — Et si je t'en ménageais une autre, beaucoup plus surprenante... pour dans quelques mois?

JULIEN, riant. — Ah! ah! très drôle!... Ta bonne grand'mère te met en verve!

LISE. — Quelle jolie farce à lui faire, avoue!

JULIEN. — La plaisanterie serait un peu lourde!...

LISE, riant avec gêne. — Ah! ah! en effet!

JULIEN, feuilletant la partition. — C'est l'édition originale?

LISE. — On me l'a dit.

JULIEN. — La reliure est d'un goût! Et c'est gravé!...

LISE. — Et sur la première page... Tu n'as pas lu?...

JULIEN. — Non... (Il regarde la première page et lit.) *Au Cicéron de demain — au Don Juan d'hier — sa femme d'aujourd'hui...* Serin, va! Si nous jouions quelques mesures, veux-tu? Je ferais le chant sur le violon.

LISE. — C'est une idée...

JULIEN. — La gavotte, par exemple, ou la sérénade...

Il chantonne et ouvre sa boîte à violon.

LISE, après avoir joué quelques notes sur le piano, tout à coup. — Non, pas de musique aujourd'hui!

JULIEN, étonné. — Mais...

LISE, très nerveuse. — Je ne veux pas! Je n'en ferai pas!

JULIEN. — C'est bon! Tu peux le dire sans t'énerver.

LISE, encore plus nerveuse. — Moi? Je m'énerve?

JULIEN. — Plutôt!

LISE. — Puis, tu as à travailler. Si, si... pour une fois que tu plaides une affaire sérieuse...

JULIEN. — Soit!... Tu as classé mes fiches?

LISE. — Voici le dossier. Et le Dalloz de 1874, pour la jurisprudence.

JULIEN. — Je vis dans un rêve! Mes dossiers en ordre! Ma bibliothèque aussi!... Des fleurs partout!...

LISE. — Et ta petite femme prête à boire tes discours!

JULIEN. — Ah! le beau métier que celui d'avocat! Où en étions-nous?

LISE. — L'exorde est terminé.

JULIEN, ave fatuité. — Tu sais, je ne dicte que les grands couplets. Pour le reste, j'improviserai.

LISE. — Alors, nous passons l'exposé des faits?

JULIEN. — Oui, ce que je voudrais fouiller un peu, c'est le portrait de Germaine Lorier... Voyons... Tu écris? (Il se promène en dictant.) *C'est ici, messieurs, que se place la peinture de ce caractère si étrange et si plein de contrastes, tel que l'avaient formé tant d'événements douloureux...*

LISE, écrivant. — Pas mal.

JULIEN. — ...*Vous dirai-je ce cœur demeuré naïf, malgré toutes les grâces de l'esprit? Vous décrirai-je ce besoin de souffrir, prenant tous les masques de la gaieté?... Vous rappellerai-je...*

LISE, timidement. — Est-il permis d'interrompre?

JULIEN, vexé. — Naturellement.

LISE. — Tu ne te vexeras pas?

JULIEN, nerveux. — Mais non.

LISE. — Pourquoi tant d'exclamations et d'interrogations? Ces procédés ne sont pas dignes de toi.

JULIEN. — Pas dignes de moi?

LISE. — Je puis me tromper. Mais, écoute: *Elle joint à la naïveté du cœur les grâces de l'esprit. Sous le masque de l'enjouement, elle cache un besoin de souffrir. Et, chez elle...*

JULIEN, très gentiment. — Elle a raison!... Tu as raison.

LISE. — Au reste, je n'aime guère davantage cette « naïveté du cœur », ni ces « grâces de l'esprit », ni toutes ces antithèses qui sentent la rhétorique. Quel est ton idéal? La sobriété, n'est-ce pas? Qu'on oublie l'orateur, qu'on entende l'homme parler? Eh bien...

JULIEN, avec une subite tendresse. — Mon petit secrétaire en jupon! Tout l'art de l'éloquence est dans tes quelques mots!... Ah! comme tu dis simplement des choses admirables! Comme il fait bon travailler, penser et vivre près de toi! (Elle veut allumer une lampe.) Non, n'allume pas encore. Regarde, le soleil s'est couché derrière Notre-Dame...

LISE. — Oui, des brouillards tombent...

JULIEN. — Les bateaux s'illuminent sur la Seine, comme des bêtes fantastiques.

LISE. — On est seuls!

JULIEN. — Et c'est une autre Lise qui m'apparaît si troublante, si secrète, une Lise qui n'est belle que pour moi!

LISE. — Oui, dis-moi des choses éternelles!

JULIEN. — Mon chéri!

LISE. — C'est tout?

JULIEN. — Ah! si nous pouvions! Nous irions nous cacher ensemble, dans un ermitage, pour y passer toute la vie. A quoi bon plaider, peiner, lutter? Le bonheur est si facile! Un peu de lecture, un peu de musique, des promenades, le soir, dans la montagne ou sur un lac, et parfois quelque lointain voyage, que faut-il de plus quand on aime?

LISE. — Personnage naïf et compliqué, tu te mets tout entier dans chacune de tes minutes! En ce moment, tu joues avec sincérité ton rôle d'amoureux. Mais je ne te donnerais pas un an, seul avec moi, dans ton ermitage, pour me haïr d'un cœur non moins sincère!

JULIEN, naïvement. — Tu crois?

LISE. — Pas ambitieux, toi? Et penses-tu que j'oublie tes curiosités, tes colères et tes duels, tes aventures? Ne proteste pas, chicaneau, tu me plais ainsi. J'aime cette vie intense. Il m'est doux de marcher avec toi à la conquête de Paris et de te reconquérir chaque jour sur toutes les femmes...

JULIEN. — Tu exagères!

LISE. — Mais, je t'en prie, ne dis plus que tu ne vois que moi au monde: je finirais par le croire, et tu me rendrais ridicule.

JULIEN. — Ma petite femme!

LISE. — Non, pas ta femme! ta maîtresse! J'aurais tant désiré n'être que ta maîtresse, ne te devoir qu'à ton amour!

JULIEN. — Fallait pas m'épouser!

LISE. — J'étais de si bonne faimlle! M'aurais-tu prise, grand lâche, sans lunch et sans église?

JULIEN. — Tu n'as pas insisté!

LISE. — Mais tu te sens libre, au moins? Si tu cesses de m'aimer, tu me le diras tout de suite?

JULIEN. — Alors, tu ne vois pas que j'ai changé? Quand j'écrivais mes livres, je ne savais rien, je n'existais pas. Je me cherchais moi-même dans tous les êtres changeants qui prenaient mon visage. Et je me croyais libre, en suivant le hasard. Mais j'ai compris, grâce à toi, que l'ordre aussi a sa poésie! Je les plains, maintenant, ces malheureux qui se prennent et se quittent pour recommencer ailleurs la même banale histoire, ces vaniteux sans génie qui singent la passion, ces aveugles qui ne voient pas que les amants fidèles sont les aristocrates de l'amour, ces indigents qui ne savent pas, dans une même femme, posséder toutes les femmes! Etre libre, c'est se choisir le plus bel esclavage. Tu m'as choisi le mien, je n'aurais pas mieux fait!

LISE. — Non, tu es trop gentil! Il faut que je te dise, que je te dise tout de suite (Se ravisant, embarrassée.) la joie que j'éprouve... oui... parce que... tu comprends, quand tu es si câlin... ma joie... qui d'ordinaire...

JULIEN. — Tu bafouilles, mon mignon. C'est charmant. Mais tu bafouilles!... (On frappe.) Qu'y a-t-il? Entrez!... On travaillait si bien!

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Madame de Prailles...

JULIEN. — Qu'elle aille au diable!

LA FEMME DE CHAMBRE. — M^me^ de Prailles vient pour une pétition.

JULIEN. — Une pétition?

LISE. — Il faut la recevoir.

JULIEN. — Faites entrer. (La femme de chambre sort. A Lise.) Embrasse-moi!

LISE, se défendant. — Julien!

JULIEN. — Embrasse-moi! Tout de suite!

LISE, se laissant faire. — Tu es fou, mon chéri!...

Ils entendent Francine arriver et se séparent.

Scène V

LISE, JULIEN, FRANCINE

FRANCINE, légèrement affectée. — Bonjour, ma jolie... Je dérange?...

JULIEN. — Au contraire.

FRANCINE. — Je ne fais que passer. On m'a chargée d'une corvée. (Elle fouille dans son sac.) Il faut, paraît-il, des signatures glorieuses. J'ai pensé à vous, maître.

JULIEN, se rengorgeant. — Vous nous flattez.

Elle retire de son sac à main une enveloppe qu'elle remet à Julien.

LISE, examinant le sac à main de Francine. — Oh! le beau fermoir! (A Francine.) Une tasse de thé?

FRANCINE. — Non, merci.

LISE. — Alors, une meringue?

FRANCINE. — Pas davantage.

LISE. — Vous avez tort, elles sont tout à fait bonnes!

FRANCINE, avec une mélancolie artificielle. — Encore gourmande? Voilà beau temps que je ne le suis plus.

LISE. — Il est merveilleux ce fermoir! Julien, si vous pouviez me trouver le pareil?

JULIEN. — En cherchant bien.

LISE. — C'est promis?... (A Francine.) Quelle jolie soirée nous avons passée hier chez Paul Brède! La petite danseuse a été admirable.

FRANCINE. — C'est vous que j'admire, ma chérie. Comment donc faites-vous pour ne vous ennuyer jamais?

JULIEN, tout en lisant le papier qui était contenu dans l'enveloppe. — Nous avons bu un philtre!

FRANCINE. — S'il vous en reste, passez-moi le flacon. Je m'ennuie à périr! (Apercevant un livre. Très contente.) Tiens, vous lisez mes romans?

LISE. — Comme tout l'univers.

JULIEN. — Vous nous rendez la psychologie de Stendhal.

FRANCINE, ravie. — Vraiment?

LISE. — Avec le style de Chateaubriand.

FRANCINE, sans conviction. — Je préfère *Peau d'Ane*,

LISE. — Voilà un dégoût que nous ne partagerons pas.

JULIEN. — Il y a une description, au premier chapitre, en Bretagne...

FRANCINE, ravie. — Oui, Kerzec? Le vieux château? (Avec un dédain affecté.) Je ne l'ai pas inventé. Il appartenait à ma mère. Elle y est morte, j'y suis née. Il faudra qu'un jour, en automne, je vous y conduise. Vous verrez. C'est tout au bout de la terre, des marais, des rochers, des pins rabougris par l'ouragan. Le parc est une oasis au milieu d'un désert... Et il y a l'Océan!... C'est là que j'ai vécu jusqu'à sept ans comme une sauvage. J'aurais dû y rester. Allons, signez-moi ce papier et que je vous délivre de ma mélancolie.

LISE, prenant le papier. — De quoi s'agit-il? Ah! de Gervaise Fortin?

FRANCINE. — On voudrait obtenir une petite réduction de peine.

LISE, lisant toujours. — C'est très intéressant.

JULIEN, très gentiment. — Vous ne signerez pas, Lise.

LISE, avec une indignation comique. — Comment?... Voilà qui est fort! Vous n'avez pas de pitié pour cette pauvre créature?

JULIEN. — De la pitié, oui, mais...

LISE. — Une malheureuse! sans un centime! et qui avait déjà eu dix enfants!

JULIEN. — Avouez qu'elle a... refusé le onzième un peu... brusquement.

LISE. — Si vous croyez que c'est drôle, vous, d'avoir onze enfants! Je voudrais vous y voir!

JULIEN. — Il ne s'agit pas de cela!

LISE. — Les hommes sont tous les mêmes. Ils ont beau jeu!... Mais moi, je vous l'affirme, je perdrais déjà patience à la demi-douzaine!

Francine. — Oh! pardon! pardon! vous allez un peu loin!

Julien. — Et, au point de vue social, il est incontestable...

Lise. — La société! Je m'en moque un peu de la société!

Julien. — Mais, ma chérie, songez au péril toujours croissant de la dépopulation!

Lise. — Je vous en prie, ne faites pas l'avocat, vous n'êtes plus à l'audience!

Julien. — Enfin, juridiquement, le vœu de la nature...

Lise. — La nature! La nature! Sommes-nous chez les sauvages?

Francine. — Vous y mettez une verve!

Julien, riant. — Nous allons supposer des choses!

Lise. — Quoi! Quelles choses? Alors, on ne pourra plus discuter sans qu'aussitôt... Eh bien, je la lui donne ma signature, à cette malheureuse! Exprès pour vous contrarier!

Julien, la regardant, intrigué. — Non, mais qu'est-ce qu'elle a?

Lise, près du bureau. — Il n'y a pas d'encre!... Cette plume ne vaut rien!

Julien. — C'est extraordinaire!

Lise, remettant le papier à Francine, fière comme si elle accomplissait une prouesse. — Voilà.

Francine. — Merci. Et, maintenant, il va falloir rentrer chez moi!

Julien, ravi. — Comment? Déjà? Vous n'allez pas faire ça!

Francine, se rasseyant. — Je n'ai pas le courage! (Julien fait la grimace.) On est si bien dans votre nid! Rien que de franchir les ponts, de longer Notre-Dame, de gravir l'antique escalier, avec sa rampe de fer forgé, je me sens toute simplifiée. Oui, je vous connais depuis deux mois à peine et je crois retrouver de vieux amis!... Que vous avez bien fait, maître Florent, d'abjurer vos livres. Vous ne devez pas le regretter.

Lise, très enfant. — Mais nous n'abjurons rien, nous restons les amis de toutes les libertés!...

Francine. — Vous aussi?

Lise. — Moi, surtout!

Francine. — Ce serait dommage. Il n'est pas besoin de vous regarder longtemps pour vous juger... Vous êtes la femme d'un seul amour!... Heureuse petite!... Je vais vous aimer beaucoup, vous savez.

Lise. — Nous vous le rendrons bien.

Francine. — On vous a dit du mal de moi, pourtant?

Lise. — Mais non.

Francine. — On ne vous a pas conté qu'avant d'épouser le noble faubourg, en la personne de M. de Prailles, j'aurais connu d'assez près l'Académie avec Raoul Gerbier et le Parlement avec Jacques Verneuil?

Lise. — Nous ne l'avons pas cru.

Francine. — C'était vrai. Oh! J'ai trop d'orgueil pour capter une amitié... J'ai fait d'abord deux expériences qui m'ont déçue... Et la troisième ne vaut guère mieux.

Lise. — M. de Prailles semble vous adorer?

Francine. — Son amour m'assomme!

Lise. — Pourquoi l'avez-vous épousé?

Francine. — J'étais lasse de la liberté; maintenant c'est le mariage qui m'ennuie.

Lise. — Vous êtes peu encourageante.

Francine. — A qui la faute quand une âme change? Et puis, mon père m'a si mal élevée. Il me disait: « Le monde est à toi, prends-le. » Je l'ai pris, le monde, et je ne sais qu'en faire.

Julien. — Donnez-le-moi, que je l'offre à ma femme!

Francine. — Oh! ne plus réfléchir, ne plus ramener tout à soi-même! Etre prise au dépourvu, fût-ce par la souffrance! Si du moins j'avais un enfant!... Mais celles qui n'en souhaitent pas en ont dix, comme Gervaise Fortin! La Providence fait si bien les choses!

Julien. — Eh bien, nous vous prêterons notre petit onzième...

Francine. — Raillez. Je le mérite. Aussi quel est ce démon qui me pousse à parler de moi? (Brusquement.) Adieu, je vous laisse. Je connais le chemin. Ne me reconduisez pas. (Oubliant sa tristesse.) A propos, j'ai des places pour la première des Variétés. Loge 35. Accompagnez-moi, on dit que c'est amusant. (Se ravisant.) Puis, pourquoi vais-je au théâtre? Le théâtre, c'est la vie des autres. Elle me pèse encore plus que la mienne... (Elle sort brusquement, à Lise qui la suit.) Non, de grâce, restez, restez!

Lise sort un instant avec Francine.

Scène VI

LISE, JULIEN

Lise, en rentrant. — La malheureuse!

Julien. — Elle a vécu sans but, sans ordre, sans amour. C'est nous, mon chéri, qui tenons la vérité. (Il l'enlace. Tout à coup, Lise s'appuie à la table.) Qu'as-tu, mon petiot?

Lise. — Rien!... Rien! Du vinaigre, là, là, sur la cheminée...

Julien, stupéfait. — Du vinaigre?... Sur la?...

Il se précipite et veut lui faire humer le flacon.

Lise. — Non! Non! Sur un petit caramel, deux gouttes sur un petit caramel!

Julien, paralysé par la stupeur. — Sur un petit caramel? Tu prends du vinaigre sur un petit caramel?

Lise. — Inutile... C'est passé.

Julien. — Depuis quand prends-tu du vinaigre sur un petit caramel?

Lise. — C'est délicieux, je t'assure.

Julien. — Depuis quand prends-tu du vinaigre sur un petit caramel?

Lise. — Tu ne veux pas goûter?

Julien. — Eh bien, ma chérie, les meringues, l'Islande, le fermoir, le vinaigre, le petit caramel... Regarde-moi bien en face! Tu devrais voir un médecin, mon petit!

Lise. — Tu crois? Pourquoi donc?

Julien. — Parce que... il me semble que... tu es... nous sommes... nous avons...

Lise, éclatant en sanglots comiques. — Nous n'avons pas été malins.

Julien. — Tu pleures, ma mignonne?... Lise!... Lisote... Lison...

Lise, pleurnichant pendant tout ce qui suit. — J'ai vu le docteur! Ce sera pour février!

Julien. — La pauvre petiote! Elle avait tant de chagrin et elle ne me le disait pas!

Lise. — Je craignais d'être grondée!

Julien. — Grondée? Mais c'est merveilleux ce que tu racontes là!

Lise. — Tes opinions changent vite!

Julien. — J'étais un serin.

Lise. — Tu peux le redevenir...

Julien. — Non, mon chéri.

Lise. — Si, mon chéri!

Julien. — Du sérieux, hein, je t'en prie! Voyons, comment l'appellerons-nous? Ce sera un garçon.

Lise. — Et ton travail? Et l'Islande? Et le plongeon dans le pot-au-feu?

Julien. — Mais un gosse, Lisotte, un gentil gosse, avec des toutes petites mains, avec des tout petits pieds! Réfléchis un instant. Suppose que je ne sois plus là. Tu n'aimerais pas avoir un gosse, un gentil gosse?...

Lise, dans les larmes. — Oui: « Avec des toutes petites mains, avec des tout-petits pieds! »

Julien. — Enfin, quand tu jouais dans le parc, à Versailles, tes poupées « Marie-Antoinette », la « princesse Palatine », tu ne les dorlotais pas?

Lise. — Non. Elles m'intimidaient.

Julien. — Je vais me fâcher, tu sais!

Lise, s'essuyant les yeux. — Tu as raison. Je suis ridicule.

Julien. — C'est impossible. Tu n'as pas le cœur aussi fermé aux sentiments les plus normaux!

Lise, plus sérieuse. — Mais je ne te reconnais plus.

Julien. — Je te jure, j'éprouve une très grande joie.

Lise. — Si je pouvais te croire!

Julien. — Et même, tiens, un peu d'orgueil, assez bête, je l'avoue.

Lise. — Est-ce bien vrai? Oh! Si tu savais comme j'étais angoissée!

Julien. — Mais tu ne les auras plus, tes méchantes idées, tu promets?

Lise, tendrement. — Que je t'aime!

Julien. — Crois-moi, Lison, notre bonheur, trop égoïste, n'était pas sans danger. Qui sait, peut-être en avions-nous besoin, de ce mioche, pour devenir nous-mêmes!

Lise. — Tu parles sans cesse de moi, de toi, de nous! Mais lui, pauvre petit, le satisferons-nous? Et que va-t-il devenir avec de tels parents?

Julien. — Nous en ferons un homme!

Lise. — Saurons-nous?

Julien. — Puis, créer un enfant, vois-tu, c'est collaborer avec l'univers, c'est conquérir une humble part d'immortalité!

Lise. — Ah! que n'est-il permis de choisir son heure!... Quoi! Je puis faire de moi ce qu'il me plaît, me détruire même s'il m'en prend fantaisie... Et, quand il s'agit de donner la vie, je ne dispose plus de ma volonté? (Plus émue encore.) Sans que je l'aie décidé, avant que j'en sois digne, un être, par ma faute, va sortir de moi! Il connaîtra la vie! Et je lui devrai compte du jour qu'involontairement je lui aurai donné!

Julien. — Lise! Lise! Je te croyais lâche autant que moi! et, cet avenir que tu redoutes, ce n'est pas pour toi que tu le crains. Mais, sois tranquille, mon mignon, je ne serai plus léger: je réclamerai ma part de ces tâches nouvelles, ni tes devoirs, ni tes soucis, ne me seront étrangers!...

Lise, sceptique. — Ah! mon chéri, que tu plaides bien!

RIDEAU

ACTE II

Le même cabinet de travail, mais dans une autre maison. On doit reconnaître le mobilier à demi installé dans le désordre d'un déménagement. Pas de rideaux aux fenêtres. Tapis et tableaux amoncelés par terre. Sur le piano, des statuettes, des potiches, des bibelots en désordre, tandis qu'on n'a rien placé encore sur la cheminée, ni sur les bibliothèques. Portes au fond et à droite

Scène première

JULIEN, BERTOUX,
puis LA FEMME DE CHAMBRE

Au lever du rideau, Julien se promène de long en large, dictant une plaidoirie à Bertoux qui écrit.

Julien. — *Et vous n'hésiterez pas, messieurs...* (S'interrompant.) On gèle ici!... (Reprenant.) *à conclure avec moi...* (Allant au radiateur.) O poésie du chauffage central!... *que cette malheureuse pouvait se trouver, — devait se trouver dans un état morbide...* Ah! le triste métier que celui d'avocat!... Enfin, passons! Relisez...

Il s'assied dans un fauteuil et regarde le désordre autour de lui, avec un mécontentement comique.

Bertoux. — *C'est ici, messieurs les jurés, que s'offre à vous un des plus angoissants problèmes de la psychologie contemporaine...* (Julien, trouvant son fauteuil mal placé, se lève et se met à le transporter ailleurs.) *En effet, je vous le demande, messieurs les jurés, où commence la suggestion? Où finit-elle exactement? Et avec elle où commence, où finit exactement la responsabilité?...* (Julien se rassied.) *Entre l'état d'hypnose nettement caractérisé qui livre un sujet sans défense à tous les caprices du magnétiseur...* (Julien se remet à transporter le fauteuil à sa première place.) *Entre cet état, dis-je, et la simple faiblesse d'esprit ou de caractère qui condamne la plupart des êtres à une éternelle passivité...* (Julien se rassied.) *il existe, et nul, j'imagine, ne le contestera dans cette enceinte, toute une série de nuances psychologiques...* (Julien se lève et, avec une irritation comique, prend une potiche sur le piano et la porte sur la cheminée.) *Volontaire ou involontaire, consciente ou inconsciente, qui dira jamais le rôle que joue la suggestion dans la vie privée et dans la vie sociale de chacun de nous?...* (Julien prend un bronze sur le piano et le porte sur la cheminée.) *Tous les grands capitaines d'Alexandre à Napoléon, tous les grands orateurs de Démosthène à Mirabeau, tous les grands charmeurs d'Alcibiade à Don Juan...* (Julien reprend la potiche sur la cheminée et se promène de long en large avec impatience sans savoir où la placer.) *Que furent-ils, messieurs, sinon en quelque sorte d'inconscients magnétiseurs? Et, par là, je n'entends pas faire une vaine image de rhétorique... J'ose prétendre, au contraire...*

Julien, tenant toujours la potiche. — Assez! Assez! Eh bien, comment trouvez-vous?

Bertoux. — Admirable! Une chaleur! Une élégance!

JULIEN. — Ne vous gênez pas, Bertoux; donnez votre impression en toute franchise...

BERTOUX. — Je la donne, maître.

JULIEN. — Alors, rien qui vous choque?

BERTOUX. — Pas un mot, pas une syllabe.

JULIEN. — Mais c'est idiot, mon pauvre ami... Idiot d'un bout à l'autre! La pensée est triviale, les adjectifs mal choisis, les périodes encombrées... Et ces « en quelque sorte », ces « j'ose prétendre au contraire ». Comment me permettez-vous de pareilles expressions! De la sobriété, bon Dieu! De la sobriété! Quand je m'emballe, arrêtez-moi, engueulez-moi ! Je n'ai que faire de votre admiration ! Allons!... biffez ces galimatias... Et concluons!... (Il pose la potiche sur un guéridon.) *Voilà, messieurs, toute la vérité... Il m'est donc permis d'affirmer qu'en appliquant à la prévenue l'article 64 du code pénal...* Non: 74... Voyons, est-ce 64 ou 74?

BERTOUX. — 64.

JULIEN. — Vous êtes sûr? Où est le code? (Il cherche parmi ses livres.) On me prend le code maintenant! Sonnez! Et grouillez-vous donc, Bertoux. Cherchez avec moi. Sonnez encore! Encore! ne craignez rien! Il ne viendra personne... (Lisant quelques titres de livres qu'il trouve sur une table.) *L'Hygiène des nouveau-nés. La Première Dentition. Le Carnet de Bébé.* Ah! voici... Non!... Mais en revanche! (Il trouve sous une pile de livres une brassière d'enfant.) Cet ouvrage, il est vrai, manquait à ma bibliothèque!

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant. — Monsieur a sonné?

JULIEN. — Apparemment. Où se trouve madame?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Auprès de M. Roger.

JULIEN. — Ah!

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Roger pleure.

JULIEN, sans méchanceté. — Et je ne l'entends pas? Voilà qui est injuste. Il n'y a donc plus de nurse dans la maison?

LA FEMME DE CHAMBRE. — La nurse est auprès de M. Roger.

JULIEN. — Et vous-même, que faisiez-vous?

LA FEMME DE CHAMBRE. — J'étais également auprès de M. Roger.

JULIEN. — Parfait!... Eh bien, quand les circonstances le permettront, veuillez demander à madame où se trouve mon code. Et apportez-moi, je vous prie, un marteau et des clous. (La femme de chambre sort. Julien s'assied, puis, sans trop d'amertume.) Qu'on se sent bien ici pour travailler... vous ne trouvez pas, Bertoux? et l'admirable chose qu'un déménagement! Ces fenêtres sans rideaux, ces tapis amoncelés, ces murs plâtrés et nus !... Que de stimulants pour l'imagination ! Vous m'objecterez, sans doute, la froideur uniforme des habitations modernes. Mais quelle intimité dès qu'on se met à la fenêtre! (Il s'approche de la fenêtre.) La cour est si étroite, les écuries si proches, — et rien ne m'est caché des cinq cuisines des cinq étages de la maison!

LA FEMME DE CHAMBRE, rentre avec une boîte à outils. — Madame fait dire à monsieur que le code se trouve probablement quelque part dans la bibliothèque de monsieur.

JULIEN. — Merci, Mariette, j'adore la précision. (La femme de chambre sort.) Allons, imitez-moi, Bertoux, en attendant qu'un miracle nous restitue le code. Prenez un marteau et un clou... Choisissez au hasard un tableau et clouez, mon ami, clouez... rien n'est plus divertissant. (Bertoux prend un tableau.) Un petit Corot! Vous avez la main heureuse. (Désignant une paroi.) Là! sur ce panneau. (Bertoux se met à clouer. Julien prend lui-même un tableau, un clou et un marteau et se met à clouer.) Etes-vous marié, Bertoux? Avez-vous des enfants?

BERTOUX, tout en clouant. — Pas encore, maître!

JULIEN, de même. — Ayez-en, mon cher! Ayez-en! Le poète l'a dit:

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris.
Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux...

(On frappe à la porte.) Entrez!

Scène II

LES MÊMES, plus FRANCINE

FRANCINE, entrant au fond. — Moi qui craignais d'interrompre une plaidoirie! Que faisiez-vous là?

JULIEN. — Rien... je récitais des vers en attendant les tapissiers. (S'approchant d'elle et lui prenant de la main un paquet de fleurs.) Mais souffrez qu'on vous débarrasse, chère amie, et qu'on pose un baiser sur cette illustre main. (A Bertoux.) Vous pouvez aller, Bertoux. Pour aujourd'hui, nous ne nous surmènerons pas davantage. Nos cerveaux n'y résisteraient plus. A demain, cinq heures.

BERTOUX. — Entendu, maître... Madame!...

Il sort.

Scène III

FRANCINE, JULIEN

FRANCINE. — Vraiment? Ce M. Bertoux vous rend des services?

JULIEN. — Enormes.

FRANCINE. — Et Lise n'est pas jalouse?

JULIEN. — Elle doit souffrir atrocement!

FRANCINE. — J'ai voulu lui parler tout à l'heure... Elle m'a expédiée.

JULIEN. — D'autres soins la réclament.

FRANCINE. — Dans son boudoir, paraît-il, dès que Roger pleure, on n'entend plus que lui.

JULIEN. — Vous calomniez le piano du voisin.

Il sonne.

FRANCINE. — Bref, elle préfère me recevoir dans cette bibliothèque.

JULIEN. — Son confort la désigne.

FRANCINE, défaisant le paquet. — J'apporte quelques feuillages pour l'égayer un peu.

JULIEN. — Vous seule y suffiriez.

Il sonne de nouveau.

FRANCINE. — Pourquoi donc sonnez-vous?

JULIEN, penaud. — J'aurais voulu du thé.

FRANCINE, qui orne de fleurs les vases. — Du thé! Vous n'avez pas honte? Quand on a cette aubépine!

JULIEN. — En effet. C'est tout le printemps. Qu'allez-vous demander en échange?

FRANCINE. — Beaucoup plus que vous ne pensez.

JULIEN. — Vous me gâtez.

FRANCINE. — Sans plaisanterie, j'ai une requête à vous adresser, mais si extravagante que je n'ose la formuler.

JULIEN. — Encore une pétition, comme l'année dernière?

FRANCINE. — Moins désintéressée. Mon père m'a promis de vous en parler. Vous le verrez demain.

JULIEN. — C'est donc très compliqué?

FRANCINE. — J'ai pris une grande résolution.

JULIEN. — Laquelle?

FRANCINE. — Non ! Mon père vous expliquera. N'en demandez pas davantage.

JULIEN. — Et c'est ce mystère qui vous met le cœur en joie?

FRANCINE. — Vous avez remarqué? En effet, depuis quelque temps, j'ai perdu ma mélancolie. Il me semble renaître. J'ai un but dans la vie. Et, par une rencontre bizarre, vous devenez plus maussade à mesure que je me déride.

JULIEN. — Je deviens maussade?

FRANCINE. — Et ombrageux! On dirait un pur sang qui flaire quelque danger.

JULIEN. — Quelle romancière vous faites!

FRANCINE. — A moins que votre humeur ne vienne d'une mauvaise conscience?

JULIEN. — Quel crime ai-je commis?

FRANCINE. — Soyez franc, aimez-vous beaucoup votre fils?

JULIEN. — Je l'aime comme on aime un enfant de trois mois.

FRANCINE. — C'est-à-dire?

JULIEN. — Tantôt plus...

FRANCINE. — Souvent moins...

JULIEN. — Le jour de sa naissance, par exemple...

FRANCINE. — Jour où vous vous montrâtes si courageux.

JULIEN. — Lise m'avait fermé sa porte.

FRANCINE. — Elle n'aura pas eu grand'peine à vous l'interdire.

JULIEN. — Mais j'entendais ses douleurs de ma bibliothèque.

FRANCINE. — Quoi, mon pauvre ami, vous souffriez ?... Elle aurait dû vous assister, peut-être ?... Excusez-la. Elle était vraiment très occupée.

JULIEN. — Ah! l'ai-je maudit, ce jour-là, ce petit garnement... Et moi avec lui! Comme si la vie valait de pareilles souffrances!

FRANCINE. — Je vous reconnais: vous faisiez de la philosophie.

JULIEN. — Et quand on m'a exhibé cette petite masse rouge, qui criait, qui criait...

FRANCINE. — C'était sa façon de plaider... Il chasse de race... De quoi vous plaignez-vous?...

JULIEN. — L'art d'être père ne s'apprend pas en un jour.

FRANCINE. — Et, entre nous, vous étiez peu doué.

JULIEN. — Oh! pardon, j'ai beaucoup changé...

FRANCINE. — Vous n'êtes pas encore le pélican qui donne en pâture son cœur à ses enfants.

JULIEN. — Mais je ne suis plus Saturne, qui dévorait les siens.

FRANCINE. — C'est que, maintenant, Lise a deux soucis!

JULIEN. — Presque deux amours!

FRANCINE. — Et vous aviez coutume de régner sans partage!

JULIEN, songeur. — Elle ne s'habille plus!

FRANCINE. — Roger ne tient pas à la toilette.

JULIEN. — Adieu la musique et la collaboration. Mon violon est sans écho et mon travail sans joie.

FRANCINE. — Notez que je suis négligée tout comme vous, mon cher Julien!

JULIEN. — J'adore la comparaison.

FRANCINE. — J'avais de l'amitié pour Lise, elle l'a facilement oublié.

JULIEN. — Bref, nous sommes supplantés l'un et l'autre.

FRANCINE. — Il faut en prendre notre parti.

JULIEN. — Et nous consoler... ensemble...?...

FRANCINE. — C'est selon de quelle manière vous l'entendez.

JULIEN. — Je suis comme l'enfer, pavé d'intentions excellentes.

FRANCINE, sans conviction. — Quelle joie vous donnerais-je? J'ai le désordre en moi, et je mets le désordre autour de moi. Déjà mes yeux se tournent vers le passé, et ils s'effraient d'y trouver trop de souvenirs!

JULIEN. — Alors, jamais vous ne m'emmènerez à Kersec, dans votre vieux château? Nous m'y reposerions des fatigues de la paternité!

FRANCINE. — J'ai rêvé souvent d'une amitié très profonde et très douce, en marge des conventions, d'une harmonie des âmes, faite seulement pour des êtres libres comme nous.

JULIEN. — Une amitié?

FRANCINE. — L'accepteriez-vous?

JULIEN. — Si elle n'était pas trop pure.

FRANCINE. — Quoi, vous, Julien, vous seriez homme à quitter Lise?

JULIEN, embarrassé. — Je n'ai pas dit cela. J'aime ma femme et mon foyer, si ridicule que cela paraisse... J'ai choisi ma vie, rien ne la changera plus. Mais je ne suis pas l'ennemi d'un léger badinage.

FRANCINE, avec affectation. — Comme nous différons. J'ai l'horreur du mensonge! Jamais je ne serai une passade. Pouah! Celui que j'aimerais devrait tout quitter et me suivre. Il se ferait libre pour moi comme je me veux libre pour lui.

JULIEN. — Encore un roman!

FRANCINE. — Pas tout à fait, cher ami... puisque j'ai quitté M. de Prailles ce matin.

JULIEN. — Ah?

FRANCINE. — Oui. J'ai débarqué chez mon père... Il était ravi.

JULIEN. — Mais, M. de Prailles, que va-t-il faire?

FRANCINE. — Comme de coutume, probablement: annoncer partout son suicide ou mon assassinat.

JULIEN. — Et s'il vous envoyait les gendarmes? C'est son droit.

FRANCINE. — Vous êtes avocat. Il sera temps de le prouver.

JULIEN. — Moi? Plaider une telle affaire? Vous n'y comptez pas.

FRANCINE. — Vous avez perdu l'usage de la parole?

JULIEN. — Vous n'allez pas confier à un débutant...

FRANCINE. — S'il me plaît de vous rendre célèbre?

JULIEN. — Puis, convenez-en, chère amie, redevenue libre, vous seriez trop dangereuse: je prétends vous ôter les moyens de faire de nouvelles victimes.

FRANCINE. — Je ne vous savais pas si philanthrope...

JULIEN. — Sans être philanthrope, on peut aimer ses amis, craindre pour leur foyer.

FRANCINE. — Leur foyer! Quand je me rappelle vos livres! « Le cœur ne prononce pas de vœux éternels, disiez-vous. Il se redonne chaque jour, quand il se croit fidèle, et rien ne peut le reprendre, quand il ne se donne plus. »

Julien. — Que voulez-vous ? Je me trompais. Mais oui, pour aimer tout à fait, aimer ne suffit pas. Il faut vouloir aimer... J'ai pu trouver beau de vivre chaque minute comme si rien ne dût la suivre, en saisissant au passage toute les joies !... Mais, comme il est plus beau de choisir, d'éterniser son choix !

Francine, presque sincère à son tour. — Oui, oui. Je connais. On est las d'être seul, de changer soi-même, à chaque nouveau caprice. On se lie, on s'enferme, on se croit à l'abri. Mais, qu'ils sont fragiles, les murs de cette prison volontaire ! Comme ils s'écroulent au moindre appel de cette liberté qu'on a voulu bannir ! Eh bien, pour moi, c'est fini ! Non, je ne chercherai plus à m'abuser moi-même, j'irai droit devant moi, prête pour tous les hasards, et je ne repousserai rien de ce qu'ils m'apporteront !

Julien. — Que fonderez-vous sur l'inconstance ?

Francine. — Mon plaisir de chaque jour !

Julien. — On s'abandonne au plaisir, mais le bonheur est une victoire.

Francine. — Comme si vous étiez plus satisfait que moi.

Julien, sur la défensive. — Je suis heureux.

Francine. — Ne parliez-vous pas tout à l'heure de chagrin, de solitude ? Et m'auriez-vous courtisée, fût-ce par plaisanterie, si la passion de la famille vous occupait tout entier ?

Julien. — Soit ! J'ai eu des jours moroses !... Pourquoi vous le cacherais-je ? Dans ce mystère de la naissance et de la paternité, des laideurs et des ridicules m'ont choqué, que je n'aurais pas vus si j'étais moins égoïste. Mais, tout cela, c'est déjà le passé, et Lise se réveille après ces quelques mois de délire maternel.

Francine. — Si vous disiez vrai !

Bruit de voix au dehors.

Scène IV

Les mêmes, plus LISE, LE DOCTEUR CHARLIER

Lise, entrant tout à coup par la droite avec le docteur. — Par ici, docteur. (A Julien.) Julien, le docteur désire vous parler. (A Francine.) Vous connaissez le docteur Charlier, Francine ?

Francine. — Nous sommes de vieux amis.

Lise. — Mais, c'est superflu, docteur. Rien ne changera mon sentiment.

Charlier. — Les mères d'aujourd'hui ne sont jamais raisonnables ! Ou trop de négligence, ou trop de sollicitude...

Julien. — Qu'y a-t-il de si grave ?

Francine, en même temps. — Je vous laisse.

Lise. — Non, Francine, restez !

Francine. — Je ne veux pas être indiscrète.

Lise. — Restez ! J'y tiens. Vous êtes une femme, vous me défendrez.

Charlier. — Personne ne vous attaque, ma chère Lise !

Lise. — Le docteur veut que je sèvre mon fils, un enfant de trois mois !

Charlier. — Pardon ! Je suis loin d'exiger un changement aussi radical. Mais puisque vous ne lui suffisez plus, à ce petit, j'estime qu'une ou deux fois par jour...

Lise. — N'insistez pas, c'est révoltant.

Francine. — Ma chère, le docteur doit savoir...

Lise. — Une mère en sait toujours plus qu'un médecin !...

Charlier. — Faut-il que je sois votre ami pour...

Lise. — Excusez-moi, docteur, je suis si bouleversée !

Charlier, à Julien. — Je vous prends à témoin, mon cher...

Julien. — Oh ! vous n'allez pas me consulter, docteur ! Non ! Non ! Ma femme est libre. Elle sait ce que je pense. A elle seule de résoudre ce nouveau cas de conscience.

Charlier. — Pourtant, mon ami...

Julien. — Non, certains scrupules m'échappent, j'ai l'âme trop grossière !

Francine. — Voyons, Lise...

Lise. — Ah ! si vous connaissiez les livres que j'ai lus, si vous saviez combien d'enfants, chaque année, pour un sevrage prématuré...

Charlier. — Alors, faites-vous suppléer, bon Dieu ! prenez une remplaçante ! Je ne vois pas d'autre solution !

Julien. — Y songez-vous, docteur ? Se contenter pour son fils d'une nourriture mercenaire ? Inculquer à ce petit être le sang, qui sait, l'âme d'une étrangère ! Renoncer, en faveur d'une autre, aux plus profondes joies, au sacerdoce le plus auguste de la maternité ? Ce serait monstrueux... Non, n'ayez aucun espoir, cette petite personne n'écoutera rien... Elle assumera seule et jusqu'au bout la tâche qu'elle s'est fixée. N'est-il pas vrai, Lisote ?

Charlier. — Alors, soignez-vous, ma chère, fortifiez-vous.

Lise. — J'observe à la lettre toutes vos prescriptions...

Charlier. — Ne vous fatiguez pas. Menez une vie moins énervante. Voyons, cette semaine, avez-vous dîné en ville ?

Lise. — Non.

Charlier. — Etes-vous allée au concert, au théâtre ?

Julien. — Non, docteur. On ne peut pas dire que Lise se surmène. Nous passons toutes nos soirées en tête à tête, au coin du radiateur.

Charlier. — Alors, je ne vois plus qu'une chose... mais si délicate...

Julien. — Allez, puisque nous y sommes, un médecin peut tout dire...

Charlier, désignant Francine. — Même devant madame.

Francine. — Faut-il que je m'en aille ?

Julien. — Pourquoi donc ? Nous sommes entre amis ! Nous pouvons tout entendre.

Francine, s'éloignant. — Parlez pour vous. Je suis très pudibonde, moi !

Elle feuillette un livre sur la table.

Charlier. — Voyons, mes enfants... Etes-vous tout à fait sages ?... Que voulez-vous, ma chère ! Dans votre cas, quand on ne veut pas sevrer le bébé...

Julien. — On sèvre le papa ? C'est charmant !

Charlier. — Vous prendrez mon conseil pour ce qu'il vaut...

Julien, furieux. — Entendu ! Nous en reparlerons.

Charlier, lui tendant la main. — Sans rancune ?

Julien. — Comment donc, cher docteur, je vous remercie ! (Il lui serre la main.) A bientôt, j'espère. Toujours très heureux de vous voir.

Francine. — Moi aussi, docteur, j'ai été charmée de cette rencontre.

Charlier. — Voilà des données pour votre prochain roman, j'espère?

Francine. — En effet.

Lise, accompagnant le docteur. — Vous m'excusez, Francine. Je reviens. (Au docteur.) Sérieusement, docteur, vous pensez que Roger...

Lise sort avec le docteur.

Scène V

FRANCINE, JULIEN

Francine. — Ah! pauvre ami! comme vous aviez raison! Il vous faut mes solitudes, l'air vivifiant de ma Bretagne. Le mariage est un pays dont le climat ne vous convient guère.

Julien. — Vous êtes impitoyable!

Francine. — Mais non! Mais non! Si les joies de la famille ne vous suffisent plus, est-ce un crime, après tout? Chaque génération ne voit-elle donc le jour que pour se courber sur celle qui doit la mettre au tombeau? Ne serons-nous jamais notre but à nous-mêmes?

Julien. — Mais, j'aime ma femme!

Francine. — Ah! pour elle, l'amour n'a été qu'un chemin vers la maternité. Et comme elle a raison! Comme je l'envie. Elle a son enfant, rien n'existe plus!

Julien. — Je vous en prie!

Francine. — Bien, mon ami! Bien!

Scène VI

LISE, FRANCINE, JULIEN

Lise, rentrant. — Vous me pardonnez, Francine?...

Julien, sèchement. — Madame de Prailles prenait congé.

Lise. — Je vous ai si mal reçue...

Francine, furieuse d'être mise à la porte. — Vous ne serez jamais assez bonne mère. (A Julien.) Au revoir, maître, pensez à mon procès!

Lise. — Vous avez un procès?

Francine, à Lise qui la raccompagne. — Je me sauve, maître Florent vous expliquera. (A la cantonade.) A bientôt!

Scène VII

LISE, JULIEN, puis LA NURSE

Lise, rentrant en scène. — Quel est ce procès?

Julien, nerveux. — Une affaire absurde que je ne plaiderai pas.

Lise. — Absurde? Comment?

Julien. — Qu'importe! Puisque je refuse de plaider!

Lise. — Tu ne peux pas refuser... ce n'est pas raisonnable. Puis, nos rapports avec Francine...

Julien. — Belle occasion d'y mettre fin.

Lise. — Pourquoi?

Julien. — Parce que ces gens m'assomment... le père avec son cynisme, le mari avec sa veulerie, et la femme avec son ennui! Vrai, je me demande en quoi M^me^ de Prailles a pu te captiver. Elle est égoïste, fantasque. Elle empoisonne de littérature l'air qu'elle a respiré... et je préfère un seul de ses romans à toute sa personne.

Lise. — Tu es injuste!

Julien. — Et toi, naïve, de croire à la sincérité, à la bonté et à l'amitié d'une créature aussi exceptionnelle... (Se calmant tout à coup.) Mais, laissons cela, veux-tu? Je suis si heureux qu'elle soit partie! (Avec une tendresse subite et un peu forcée.) Ah! ma chérie, seul avec toi, il me semble que je me retrouve! Oui, que tu m'aies quitté une heure ou tout un jour, c'est chaque fois comme si tu me revenais d'un long voyage... (S'approchant d'elle.) Tu te rappelles, après la naissance du petit... tes premiers pas dans la chambre? Et ta première sortie à mon bras? Comme nous étions joyeux! Eh bien, j'éprouve en ce moment la même joie, comme si cette minute allait marquer un nouveau retour vers notre ancien bonheur. (Lise, songeuse, inquiète, l'écoute mal.) A quoi penses-tu? A Roger, je parie?

Lise, soupçonneuse. — Non, j'écoutais!

Julien. — Alors, tu sais ce que je vais demander?

Lise, suppliante. — Ne demande rien! Je ne veux pas savoir!

Julien, tendrement. — Mais il faut que tu m'entendes, Lise. Sois juste, à la fin! Je suis un homme très à plaindre, tu n'as pas l'air d'y prendre garde! Le jour où Roger vint au monde, quand tu résolus tout à coup d'être une mère complètement, j'ai respecté cet instinct inattendu... Ensuite, personne n'a eu ton entière confiance, pour veiller sur le gosse. Et moi, toujours bon cœur, moi qui avais possédé chacune de tes minutes, j'ai admis que tu le baignes, que tu le promènes, qu'il dorme auprès de toi; bref, je lui ai cédé tout ce que m'arrachaient tes scrupules maternels. C'est beaucoup pour un seul mari, conviens-en! Aujourd'hui, ton médecin lui-même vient à mon secours. Il t'exhorte à transmettre celui de tes devoirs qui m'est le plus pénible...

Lise, à regret. — N'en dis pas plus, mon ami, c'est impossible!

Julien. — Et si je te priais de suivre ce conseil, de me revenir tout entière comme par le passé? Donne-moi cette petite preuve d'amour. Il me la faut, je te jure!

Lise. — Voyons, Julien. Cette discussion est close depuis longtemps. Ne la recommençons pas... surtout à l'instant précis où moi-même j'allais te demander... un nouveau sacrifice...

Julien. — Encore! Lequel?

Lise. — Plus tard. L'heure est mal choisie.

Julien. — Ah! non, tout de suite.

Lise. — Tu es déjà trop irrité.

Julien. — Explique-toi, je l'exige.

Lise, avec une grande douceur. — Eh bien, loin d'abandonner mon fils, je désirerais ne rien changer de ses habitudes. Je lui dois toutes mes forces et, pour les retrouver, c'est l'autre conseil du docteur que je veux suivre.

Julien. — Je ne comprends pas. Précise.

Lise. — Charlier ne l'a-t-il pas indiqué assez clairement tout à l'heure? Il faut pour un temps...

Julien. — Quoi?

Lise, avec une pudeur comique. — Me... priver de toi!

Julien. — Comment? J'ai dû supporter, il y a trois mois, toutes les inconvenances de la médecine et de la chirurgie, et ça ne suffit pas? Tu admettrais aujourd'hui qu'au nom de la Faculté?... Mais je veux rester calme. Réfléchis. Tant que tu as suivi une impulsion à peu près raisonnable, je me suis incliné. Mais Charlier l'a dit: avec ton entêtement, tu risques de nuire à ce marmot, que tu prétends sauvegarder.

Lise. — Je n'ai pas de crainte.

Julien. — Et si tu te trompais?

Lise. — Je ne peux pas me tromper! Non, vois-tu, Julien, laisse-moi faire. Cela vaudra mieux, pour nous aussi, oui, pour la beauté de notre amour... Sois franc, n'es-tu pas souvent contrarié par mes tâches quotidiennes?

Julien. — Qu'importent tes petis soucis du jour, s'ils s'évanouissent la nuit dans mes bras?

Lise. — Que de fois, cependant, ils m'y poursuivent encore! Comme tu sens bien alors que je t'échappe malgré moi, et quand, de la chambre voisine, ton fils me réclame... Je te connais, Julien, tu te lasserais d'un bonheur aussi imparfait. Tu te rappelles trop bien nos fêtes sans partage des premières années. Crois-moi, gardons-en intact le souvenir, jusqu'au jour prochain où nous pourrons les recommencer.

Julien.
Lise.

Julien, penché sur l'enfant dans le moïse : « *Ah! bonhomme, petit bonhomme, si faible et déjà plus fort que moi!* »

Julien. — Eh bien, laissons là le plaisir, veux-tu!... Mais les risques moraux de cette rupture que tu souhaites, comment peux-tu les négliger? C'est très grave, ma petite! Nos âmes aussi s'enlaçaient dans chacune de nos étreintes. Ne crains-tu pas qu'à leur tour elles s'éloignent l'une de l'autre, quand, par ta faute...

Lise, inquiète. — Tu te disais si sûr de ta fidélité!

Julien. — Je le suis toujours! Mais si je l'étais moins?...

Lise, le regardant dans les yeux. — Me tromper en ce moment serait une bassesse. Tu en es incapable. Et si tu la méditais, quelle prise aurais-je sur un cœur aussi libre que le tien?

Julien. — Tu ne céderais rien pour me retenir?...

Lise. — Tu dois m'aimer telle que je suis, avec toute ma conscience maternelle! Je te laisse le droit d'être toi-même, je réclame pour moi un égal privilège!

Julien. — Et tu ne transigerais pas, même devant ton bonheur menacé?

Lise. — L'enfant d'abord. Mon bonheur ensuite. (Sans conviction.) Mais tu imagines, pour me contraindre, des catastrophes qui ne se produiront pas. Je suis plus sûre de toi que toi-même. J'ai changé. Mon fils m'a révélé tant de choses: ton tour viendra de les connaître par lui... Alors, la vie t'offrira de nouvelles perspectives. Ton cœur séparera moins la femme et le foyer. Ce jour-là, je ne craindrai plus rien, et je sens qu'il est proche.

Julien. — En effet, tu as changé. Tes pensées ont pris un autre cours. Mais je préférais tes folies d'autrefois à cette sagesse, si voisine de l'indifférence!

Lise. — Indifférente, moi? Tu ne crois pas ce que tu dis.

Julien. — Prouve que j'ai tort! Renonce à ce projet. Fais-moi cette infime concession! C'est la première fois que j'implore. Accorde-la au bon sens, si tu la refuses à l'amour.

Lise. — Je ne peux pas! Je ne peux pas! Un instinct, une superstition, si tu veux, me crie de ne pas céder! Si j'avais cette faiblesse, je le sens, tous les malheurs s'abattraient sur nous! Pardonne-moi! tu ne peux pas comprendre... ce lien si particulier, cet appel si constant auquel il faut répondre, ce besoin plus impérieux que la raison, et même que l'amour!

Julien. — Si, si, je comprends. Ce que tu appelles ton devoir, c'est ton plaisir, oui, un plaisir que seul ton enfant peut te donner et qui t'a fait prendre en pitié tous les autres! Et puis, assez discuté, n'est-ce pas? Je suis le maître, après tout! J'ai la responsabilité de mon fils et de mon bonheur! Tu feras ce que je veux! C'est un ordre, entends-tu?

Lise. — Je ne l'accepte pas!

Julien. — Soit! (Il sonne.)

Lise. — Que fais-tu?

Julien. — Il est six heures: Roger, si je ne me trompe, doit réclamer sa mère.

Entre la nurse.

Julien, à la nurse. — Veuillez apporter l'enfant.

La nurse s'incline et sort.

Lise. — Tu veux qu'ici... devant toi?... Ah! non! Non!

Julien. — En effet, tu prenais soin de m'épargner ce spectacle. C'était ta dernière coquetterie. Mais nous avons vieilli, n'est-ce pas? Il faut bien que j'apprenne à regarder en face la maternité! (La nurse rentre avec l'enfant qu'elle porte, invisible, dans un moïse de dentelles.) Là, sur mon bureau. (La nurse dépose le moïse sur le bureau.) Vous pouvez aller, nurse...

La nurse sort.

Lise. — Comme tu voudras!

Julien, se penchant sur l'enfant, invisible au spectateur. — Ah! bonhomme, petit bonhomme, si faible et déjà plus fort que moi! Alors, quoi, ton tour est venu? Tu veux prendre ma place? L'avenir t'appartient? Je suis déjà le passé? Ah! despote! fallait-il que tu sois pressé de prouver ta puissance, pour nous surprendre ainsi, sans consulter personne, et désobéir à tes parents, même avant de naître! Tu nous croyais donc pensionnés pour repeupler la France? Tu t'imaginais que la vie est une chose commode, et que c'est un cadeau à faire à un enfant? Quoi, tu souris, petit malicieux? Je comprends ton sourire. Tu me réponds : « C'est moi, je suis là... Vous ne vous appartenez plus. Je suis votre souci. Je suis votre devoir. Vous n'aurez de plaisir que quand il me plaira. Vous n'existerez que si je le permets. Vous n'êtes plus deux. Vous êtes trois. Elle est finie, la page d'amour!... » Mais ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas?... Embrassons-nous quand même, cher petit bonhomme! (Il se penche sur le moïse.)

Lise, quand il a embrassé l'enfant, se penchant à son tour pour le prendre dans ses bras. — Allons, viens, mon chéri. Et n'écoute pas ton père: il parle comme un enfant!

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte précédent : l'installation est complète, tout se trouve en ordre. Mais aucune fleur, rien qui donne à cet intérieur un aspect d'intimité.

Scène première

Mme GAUTRAY, puis LISE

Au lever du rideau, Mme Gautray lit, assise près d'une bibliothèque. Un temps. Entre par le fond Lise, en toilette de ville, très nerveuse.

Lise, entrant. — Roger dort, paraît-il?

Mme Gautray. — Oui, et je suis venue ici pour... (Elle désigne son livre, puis regardant Lise.) Qu'as-tu?

Lise. — Rien.

Mme Gautray. — Ce plaidoyer? (Lise ôte sa toque et son manteau.) Eh bien?

Lise. — Un triomphe! Francine peut se vanter: elle a été défendue!...

Mme Gautray. — Que veux-tu dire? Où est ton mari?

Lise. — Il me suit. Je l'ai laissé au palais dans les bras du bâtonnier. Tous les kodaks sont braqués sur lui. Cinquante femmes se le disputent. C'est une date!

Mme Gautray. — Qu'y a-t-il? Réponds-moi. Ta nervosité est inconcevable... Voyons, parle...

Lise. — Mon bonheur est fini.

Mme Gautray. — Quelle folie!

Lise. — Ah! si vous l'aviez entendu. Sa plaidoirie pour cette femme, c'était un aveu.

Mme Gautray. — Comment?

Lise. — Depuis longtemps, ses froideurs... je le croyais jaloux de l'enfant. Elle se sera juré de le conquérir... Il refusait de plaider pour lui échapper, sans doute! Il aura cédé par fausse honte, d'abord, et, maintenant, il l'aime, c'est sûr! Tout l'été, à Saint-Cloud, nous n'avons vu qu'elle! Dès la fin de septembre, nous revenions à Paris, parce qu'elle y était!

Mme Gautray. — C'est insensé. Comment peux-tu, sur un simple discours... Et moi qui ne te croyais même plus capable de jalousie.

Lise. — Pourquoi? Parce qu'il y a cinq mois je préférais mon fils à mon mari?... J'allais au plus pressé!... Où en sont-ils? Suis-je trahie, ou seulement moins aimée? Comment les démasquer? Une romancière et un avocat! Si encore elle était à Paris! Mais elle est allée se cacher au fond de sa Bretagne, trois jours avant le procès! N'importe, je ne ferai pas de questions. Je dissimulerai comme eux. Et, si elle l'a pris, qu'elle le garde!... De la pitié, je n'en veux pas!

Mme Gautray. — Lise, je t'en conjure...

Scène II

Les mêmes, plus JULIEN

Julien, entre gaiement par le fond, un portefeuille sous le bras. — Bonjour, grand'mère. (Il baise la main de Mme Gautray; puis en embrassant Lise.) Ma petite!

Mme Gautray. — Eh bien? Une victoire?

Julien, sans oser regarder Lise. — Presque. Mais

Mme Gautray. Julien.

Scène III. — Mme Gautray : *« Si vous avez quelque chose à cacher, cachez-le bien, mon enfant... »*

l'avocat du mari a remis sa défense à quinzaine. C'est un vieux renard. Quand deux semaines auront passé sur ma plaidoirie, tout sera à recommencer. Et le pis de l'affaire, c'est que je dois aller à Kerzec consulter Mme de Prailles. (Toujours sans regarder Lise qui l'écoute avec fébrilité.) Vous comprenez, j'aurai besoin, plus que jamais, d'arguments définitifs. Et je veux que ma cliente autorise des révélations que, par délicatesse, elle m'avait interdites.

Mme Gautray. — Quel ennui! Un si long voyage. Si vous écriviez...

Julien. — Une lettre ne la convaincrait pas... Non, non, il faut absolument que je la voie, que nous discutions.

Mme Gautray. — Et vous partiriez quand?

Julien. — Tout à l'heure. (Lise fait quelques pas nerveux, joue du piano pour cacher son trouble.) Son père va la rejoindre ce soir même, avec Paul Brède et sa femme. Je profiterai de leur compagnie. Ne vous désolez pas, grand'mère, je serai de retour après-demain. (A Lise.) Qu'en dis-tu, ma chérie? Tu sais, j'ai aperçu le petiot, en rentrant. Il est en forme, ce gaillard. (Lise, ne pouvant plus se dominer, va brusquement au fond.)

Lise. — Comment? Il ne dort plus? Il faut que je l'embrasse. (Elle sort.)

Scène III

JULIEN, Mme GAUTRAY

Julien, comme s'il n'avait rien remarqué, à Mme Gautray, en rangeant ses papiers. — Vous permettez, grand'-mère?

Mme Gautray. — J'ai à vous parler, Julien.

Julien. — Pour un divorce? Un héritage?

Mme Gautray. — Ne plaisantez pas... Lise est revenue du Palais... troublée, vous le voyez. Elle a cru discerner dans votre défense autre chose qu'un plaidoyer. (Julien veut parler.) Ne répondez pas. Ecoutez... J'ai été heureuse autrefois; ma mère l'a été; la mère de votre femme l'est aussi. Oui, en prenant votre nom, Lise vous apportait toute une tradition de bonheur. C'est un héritage, mon ami, qu'il faut conserver et transmettre comme les autres... Puis... Lise doit être ménagée: la santé de Roger dépend de la sienne. (Julien veut encore parler.) Non, je ne vous interroge pas. Je ne veux rien savoir, — et je ne fais pas de sermon. Mais, si vous avez quelque chose à cacher, cachez-le bien, mon enfant. C'est tout ce que je vous demande.

Julien, riant. — Ah! ah! le beau don que l'imagination! Mais quelle immoralité, grand'mère. (Baisant la main de Mme Gautray.) On ne plaide pas contre un tel adversaire. Et d'ailleurs...

Scène IV

Les mêmes, plus LISE

Julien, à Lise qui rentre. — Eh bien, tu l'as embrassé? Est-il assez vivant, ce petit personnage?

Lise, énigmatique. — Oui... tu peux partir sans inquiétude.

Julien. — Jean prépare ma valise?

Lise. — Je crois.... A quelle heure le train?

Julien. — Six heures cinquante-cinq, je dînerai en wagon. A moins que... (Sans aucune sincérité.) Mais oui, c'est une idée... si tu m'accompagnais? J'attendrai jusqu'à demain. Rien ne m'appelle au Palais de toute la semaine. Nous resterons quelques jours et nous reviendrons tranquillement pour la fin du procès.

Lise, avec une hostilité contenue. — Tu n'y songes pas, mon ami.

Julien, de même. — Pourquoi? Depuis si longtemps, Francine désire nous faire admirer son vieux château, dans le vent d'automne. Acceptons l'invitation.

Lise. — Mais Roger?

Julien. — Nous l'emmènerons.

Lise. — Quatorze heures de voyage, en pareille saison? Un enfant que je commence à sevrer. Tu n'es pas raisonnable!

Mme Gautray. — Débrouillez-vous, je vais jouer avec lui. (Elle va pour sortir par la droite.)

Lise. — Vous dînez ici, grand'mère?

Mme Gautray, sortant. — J'y compte bien.

Scène V

JULIEN, LISE, puis LE VALET DE CHAMBRE

Julien, avec une gentillesse voulue. — Alors, c'est non?

Lise, dissimulant. — Malheureusement. Mais comme je regrette qu'il faille nous quitter aujourd'hui. Un si beau jour! Ton premier grand succès!

Julien. — Hein? C'était nerveux et construit, ma plaidoirie?

Lise. — Puis plus rien de la rhétorique professionnelle; au contraire, je ne sais quoi de plus chaleureux, de plus humain...

Julien, très artificiel. — Mais j'ai été un peu... excessif, tu ne trouves pas? Ce pauvre de Prailles que j'ai traité de lâche, de voleur, de mari complaisant!... Et Francine, que je me suis permis de comparer à Sapho, à Mme de Staël, — à toutes les héroïnes du passé, du présent et de l'avenir! (Riant.) Ah! ah! J'en ai dépensé de l'imagination.

Lise, hostile. — Que je suis bon public! J'ai failli te croire sincère!

Julien, sèchement. — Que veux-tu dire? Je ne comprends pas...

Entre le valet de chambre apportant une carte sur un plateau.

Le Valet de chambre. — Ce monsieur désire voir monsieur ou madame.

Julien, lisant la carte. — « Robert de Prailles ».

Lise, à Julien. — Vous ne le recevez pas!

Julien. — Pourquoi? Faites entrer.

Le valet de chambre sort.

Lise. — Après cette plaidoirie?

Julien. — Je ne veux pas me dérober.

Lise, angoissée. — Mais s'il venait pour...

Scène VI

LISE, JULIEN, ROBERT, puis LE VALET DE CHAMBRE

Robert, après s'être incliné devant Lise, à Julien, très sèchement. — Monsieur, je connais les paroles que vous avez prononcées tout à l'heure. On m'en a fait le rapport. (A Lise qui veut se retirer.) Faites-moi la grâce de rester, madame. Je désire que vous m'enten-

Robert. Julien. Lise.

Scène VI. — Julien : « *J'ai parlé selon ma conscience d'avocat...* »

diez comme maître Florent. Vous obligerez un homme très malheureux. (A Julien.) Vous avez fait l'historique de ma vie, monsieur. Vous en avez exagéré à dessein les scandales. Vous m'avez dégradé aux yeux de tout Paris. Peu m'importe. Je ne tiens qu'à Francine. Je ne dois plus compte de mon nom qu'à moi seul. Il y a deux ans, ma mère est morte, sous mes yeux, sans me pardonner. Alors, vos paroles, vous comprenez, c'est peu de chose... J'avais accepté d'avance toutes les humiliations, même celle que je m'impose en ce moment, et, si vous pouviez me rendre ma fortune et l'estime des hommes, j'y renoncerais une seconde fois pour un mot de Francine. Vous le saviez. Alors, à quoi bon m'accabler? Vous êtes heureux, et pour rien, pour le plaisir de gagner un procès, vous m'ôtez la seule chance qui me reste de reprendre la femme que j'aime.

Julien. — J'ai parlé selon ma conscience d'avocat et d'ami.

Robert. — Mais je ne suis pas ici pour distribuer des blâmes. J'ai besoin de vous. Il faut que je revoie Francine. Je lui ai écrit. Je lui ai dépêché tous mes amis, tous les siens. J'ai monté la garde durant des nuits sous ses fenêtres, je me suis posté des jours entiers devant sa maison comme un mendiant. Elle n'a rien écouté. Alors, il n'y a plus que vous, vous deux. Il me faut votre appui.

Julien. — Mais, monsieur...

Robert. — J'ai dit à mon avocat de remettre sa plaidoirie. Le jugement n'est pas rendu. Tout peut se réparer. Il faut que je lui parle. Vous obtiendrez qu'elle m'entende.

Julien. — Impossible, monsieur, les intérêts de ma cliente...

Robert. — Il n'est plus question d'avocat ni de cliente... C'est d'homme à homme que je vous demande...

Julien. — Vous ne m'enseignerez pas mes devoirs professionnels, monsieur. Au point où nous en sommes, toute rencontre serait tenue pour une réconciliation. Nous ne vous accorderons pas un entretien dont il vous serait trop facile de faire état ensuite, pour annuler toute la procédure. (A Lise qui le regarde fixement.) Excusez, chère amie, ce jargon du Palais, que j'ai coutume d'éviter devant vous.

Robert, à Julien. — Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Je m'engage, si l'entrevue m'est accordée sans résultat, à n'en faire aucune mention devant le tribunal.

Julien. — Je ne doute pas de votre parole, monsieur. Mais mon devoir est strict. Il m'est interdit d'en sortir.

Robert, à Lise. — Alors, c'est à vous que je m'adresse, madame. Vous ne refuserez pas...

Julien. — M^{me} Florent ne saurait, plus que moi, agréer semblable requête. Elle ne voudrait pas s'immiscer dans un débat qui est, je tiens à le réitérer, de nature exclusivement professionnelle.

Lise, qui ne cesse d'étudier le visage de Julien. — Mon ami, permettez que je m'étonne. Je conçois très bien vos scrupules d'avocat. Mais vous n'êtes pas qu'un homme de métier. Vous avez un cœur, qui peut se laisser toucher. Vous serez ému, autant que moi, par les sentiments de votre... adversaire.

Julien. — Sans doute, chère amie, mais puisqu'il m'est impossible...

Lise, avec douceur. — Ne pourriez-vous pas, sans faillir à la délicatesse, transmettre à M^{me} de Prailles la prière de son mari? Cette démarche n'engagerait que lui. Et vous n'auriez pas le regret d'avoir... manqué une bonne action. Faites-la, mon ami, je vous le demande pour vous... et pour moi.

Julien, à Robert. — Admettons, monsieur, pour une minute, que je cède aux instances de ma femme. Qu'obtiendrez-vous? Il m'est pénible de vous rappeler avec quelle persévérance M^{me} de Prailles a réclamé le divorce. M^{me} de Prailles vous répétera que la rupture est définitive.

Robert. — Qu'en savez-vous? Ce n'est pas la première fois que nous devons nous séparer. Je l'ai souvent lassée, mais souvent reconquise, oui, à force d'humilité. Ce procès n'est peut-être qu'une nouvelle épreuve qu'elle impose à mon amour! (Très douloureusement.) Pour devenir son mari, j'ai dû refuser de me battre, moi, avec mes états de service!... J'ai dû refuser de me battre contre un homme que je haïssais, parce qu'elle l'avait aimé. Aujourd'hui, elle veut sans doute que j'implore, pour la fléchir, celui qui m'a publiquement insulté. Elle est si inconsciente! Et c'est cette inconscience qui fait souffrir.

Julien, presque involontairement. — Oui, vous avez dû souffrir.

Robert, comme à lui-même. — Mais elle m'a aimé! Je l'ai tenue dans mes bras. Elle peut me chasser cent fois, mille fois, je reviendrai quand même. Elle peut souhaiter que je me donne la mort! Je ne me tuerai pas. Il me restera toujours un espoir.

Lise, avec une sorte d'épouvante. — Et vous l'aimez ainsi, malgré toutes vos souffrances? Alors, c'est une femme...

Robert, très douloureusement. — Oh! j'ai lutté d'abord. Maintenant, je ne résiste plus... c'est la déroute. J'ai la volonté de ne plus rien vouloir qu'elle. C'est pourquoi vous m'aiderez. Faites que je lui parle, une minute seulement. Je suis sûr qu'elle aura pitié de moi.

Lise, à Julien. — Julien, ne trouvez-vous pas, puisque vous devez aujourd'hui même...

Julien, lui coupant la parole, à Robert. — Je dois en effet *écrire* à M^{me} de Prailles, qui est absente de Paris. J'intercéderai pour vous...

Robert. — Merci.

Julien. — Et, dans quelques jours, je vous ferai connaître...

Lise. — Moi aussi, monsieur, j'essaierai de plaider votre cause, je vous le promets.

Robert sort.

Scène VII

LISE, JULIEN

Lise. — Pourquoi n'as-tu pas dit que tu la verras demain, qu'il te serait facile...

Julien. — De bonne foi, pouvais-je, sans consulter Francine...

Lise. — Ecoute, Julien. Pas de mensonge entre nous. Si tu aimes une autre femme, sois franc, je pardonne tout.

Julien. — Enfin, tu ne prends plus de détours. Voilà une accusation précise, loyale et nettement formulée.

Lise. — Malgré tes protestations, j'ai toujours pensé qu'un jour viendrait où tu ne m'appartiendrais plus... Non, ne réponds pas encore... Ce jour, j'espérais l'attendre plus longtemps. Mais, s'il est venu, dis-le-moi. J'accepterai comme une fatalité de la nature un malheur qui ne dépend pas de toi. Nous resterons des amis. Je garderai notre enfant. Je serai courageuse.

Julien, prenant le ton d'un avocat. — Voilà de grandes paroles. Mais sont-elles bien justes? Tu affirmes que j'aime une autre femme, ce sont tes propres termes. As-tu des preuves? Si elles existent, j'attends de ton bon sens que tu les donnes.

Lise. — Il est des impressions qui ne trompent pas. Julien, je suis seule quand tu es là.

Julien, toujours en avocat. — J'ai pu montrer des impatiences, je n'en disconviens pas. Mais il était dans tes prévisions comme dans les miennes que je serais d'abord un peu jaloux de Roger. Tu as pris pour de la froideur une gêne, un dépit, qui n'étaient, j'ose croire que tu n'en douteras plus désormais, qu'une autre forme d'amour.

Lise. — Alors, par quel prodige cette gêne, ce dépit, cette froideur, n'ont-ils paru qu'avec ton amitié pour Francine de Prailles? Et comment as-tu fait de cette femme ton amie au moment précis où je ne pouvais plus, moi, être ta maîtresse?

Julien. — Oh! le parti pris! L'opiniâtreté dans l'erreur! Mais ce sont là des conjectures, des hypothèses, des présomptions. Si tu veux me convaincre d'une faute, tu me dois du certain, du tangible, de l'incontestable.

Lise. — Eh bien, ce départ si brusque et si mal justifié! Voilà trois jours à peine qu'elle t'a quitté. Dès le premier prétexte, tu cours la rejoindre. Et ton plaidoyer, cet après-midi? Ah! ce n'était plus ton éloquence d'école. C'était une passion qui t'entraînait malgré toi. Et tous ces visages qui t'écoutaient apprenaient, avec moi, ton secret que seule à Paris j'eusse ignoré demain, si je n'avais été là pour l'entendre en même temps, au même titre que cette foule d'indifférents. Et, tout à l'heure encore, ici, devant moi, ton obstination à refuser cette entrevue. Et quand cet homme a dit qu'elle l'avait aimé, ton visage blême, le frémissement de tes mains...

Julien. — Quelles insignifiances! Quelle poignée de puériles allégations! Où en sommes-nous, maintenant, si l'on condamne un homme sur un geste qu'il n'a peut-être pas fait, sur une expression du visage, sur un caprice de la lumière? Alors, quelle sécurité nous restera-t-il? Quelle garantie contre les plus folles accusations? Et dans quel abîme, dans quel chaos d'erreurs criminelles...

Lise. — Assez, maintenant! Voilà une heure que je t'écoute. Je ne demandais qu'un peu de franchise, et j'offrais la liberté. Tu n'as pas dit un mot qui soit venu du cœur. Je retrouve toute ta rhétorique: les « j'ose croire que... », les « je n'en disconviens pas » et les métaphores, les ironies, les interrogations dans le vide! Je les connaissais déjà: j'ai été ton secrétaire! Mais jusqu'ici tu les réservais à ton éloquence judiciaire. Aujourd'hui, c'est au Palais que ton cœur d'homme a parlé! Et l'avocat est ici, entre toi et moi!

Julien. — Mais, Lise, je te jure...

Lise. — Comment as-tu pu en venir là, Julien? Et ce miracle de fidélité que nous devions réaliser? Cette volonté d'aimer qui devait me conserver ton amour? Cette beauté de l'ordre dont tu faisais ta règle? Explique, réponds, que j'essaie de comprendre! Tu n'y croyais donc pas, à toutes tes promesses? C'était si peu de chose, ton idéal?

Julien. — Mais puisque je te jure qu'il n'y a rien entre cette femme et moi! Rien, entends-tu, rien!

Lise. — Soit, prouve que je me trompe. Ecris-lui au lieu de partir. Fais-moi cette concession. Je crois tout.

Julien. — Des concessions. Moi aussi, j'en implorais autrefois, je ne vois pas qu'on me les ait accordées!

Lise. — Alors, c'est une vengeance que tu médites?

Julien. — Je ne médite rien! J'ai la conscience parfaitement nette. Je vais voir M^{me} de Prailles en compagnie de son père, pour discuter d'un procès. Je serai de retour après-demain! Que te faut-il de plus? Si tu me soupçonnes de préparer un enlèvement, viens avec moi, tu es libre.

Lise. — Une mère n'est jamais libre!

Julien. — Tu n'es pas qu'une mère! Tu es une femme aussi! Tu l'as trop longtemps oublié. Et, sur un doute que rien ne justifie, je négligerais mes devoirs d'avocat et d'ami? N'ai-je donc plus le droit d'aller ou de venir à ma guise? Suis-je attaché ici comme un chien à sa niche? Ne m'as-tu pas répété que, moi, du moins, tu me voulais libre, que, sans cette liberté, je ne serais plus moi-même?

Lise. — J'entends. Moi, je suis le foyer, l'habitude. Et cette liberté à qui vont tes pensées se nomme Francine.

Julien. — Non, encore une fois! Non! Non! Non! Il n'est pas question de M^{me} de Prailles. Mais puisqu'il faut tout dire, à la fin, ne comprends-tu pas que je veuille m'arracher, par instants, à l'atmosphère de maternité qui m'étouffe ici? Tu trembles quand il fait froid. Tu trembles quand il fait chaud. Tous les spécialistes de la Faculté défilent chez nous pour constater que Roger se porte bien. Tu as renvoyé ta nurse...

Lise. — Elle t'exaspérait.

Julien. — Non. Tu étais jalouse d'elle.

Lise. — Moi?

Julien. — Tu me renverrais moi-même si je te disputais mon enfant. Et, depuis quelque temps, tu te caches de l'aimer comme si je le détestais. Parce que je n'ai pas, dès la première minute, pleurniché d'allégresse comme tous les imbéciles, tu me crois fermé pour toujours à l'amour paternel! Mais je l'aime, ce petit, bien que tu aies tout fait pour m'empêcher de l'aimer.

Lise. — Enfin, que me reproches-tu?... Choisis. T'ai-je trop ménagé ou trop importuné?

Julien. — L'un et l'autre. Tes ménagements aussi m'importunaient! Tu n'as rien fait avec mesure. Voulais-tu reprendre ton rôle de secrétaire, — tu m'abandonnais entre deux périodes, pour les langes et les tisanes. Essayais-tu, comme aujourd'hui, de me suivre au Palais? Ta grand'mère accourait de Versailles pour effacer l'horreur d'une pareille désertion! T'avais-je traînée de force au concert, au spectacle? Vite, il fallait rentrer. Ton souci l'ordonnait. Et, comme s'il ne suffisait pas des jours et des soirées, tes nuits, tes nuits elles-mêmes, ne m'appartenaient plus.

Lise. — Et parce que j'ai réduit pour un temps ta ration de gâteries, de flatteries et de voluptés, tu trouves naturel d'oublier mon amour?

Julien. — Ton amour? Comme si l'on aimait avec le cœur toujours absent! Tiens, même aujourd'hui, tu crains d'être trahie et tu n'oses pas me suivre. Tu te partages jusque dans la jalousie, et pas un seul instant tu n'es à ta douleur.

LISE. — Je me partage! je ne t'appartiens plus! Voilà, depuis des mois, les mots que tu répètes! Ah! faut-il que tu sois borné dans ton égoïsme, pour opposer ainsi à mon amour pour toi mon amour pour lui. Tu ne sens donc pas que cet enfant, c'est nous, c'est toi-même? qu'il souriait déjà dans le premier regard que nous avons échangé? Ah! que je te plains! Tu n'as vu que des tâches grossières dans les soins maternels. Tu passes tes jours à côté d'un miracle sans t'en apercevoir! Tiens! tu n'étais pas digne de fonder un foyer. La passion, voilà tout ce qu'il t'était donné de sentir. (Il hausse les épaules.) Ah! tu me prends en pitié? Tu me trouves simple d'esprit?... Eh bien, oui, je nourris mon enfant, oui, je le nourris! Et si tu me fais de nouveau choisir entre toi et mon petit, je n'hésiterai pas. C'est encore lui que je choisirai.

JULIEN. — Comme tu voudras. Je pars.

LISE. — Non, ne t'en va pas. J'ai été folle, absurde, exagérée. Tu as pu croire que je ne t'aimais plus, et l'image d'une autre femme s'est glissée entre nous. Mais si je me suis donnée trop complètement à celui qui réclamait le plus de sacrifices, tu ne puniras pas une faute si naturelle! Comprends-moi, je t'en supplie. Cet enfant a bouleversé ma vie, comme tu l'avais bouleversée! Pour sentir qu'il est ton fils, tu as besoin qu'il parle, qu'il grandisse, que son âme soit née. Une mère n'attend pas si longtemps. Mais, tu verras, Julien, je suivrai de nouveau ton travail, tes plaisirs. J'aurai la coquetterie et l'insouciance qui te plaisaient. Nous n'avions pas eu le temps de lasser nos désirs, nous les retrouverons. Tu auras l'illusion de ne m'avoir pas connue, je te serai nouvelle et mystérieuse. Je t'en supplie! Je t'en supplie! Ne me quitte pas au moment même où je te suis rendue. Tu sais bien que je t'aime! que sans toi je ne peux pas vivre.

JULIEN. — Je ne te demande pas de vivre sans moi... Je te demande un jour, un seul jour.

LISE. — Mais, si tu pars, elle ne te laissera pas revenir. Elle n'a quitté Paris que pour t'attirer à Kerzec!

JULIEN. — Quelle folie!

LISE. — J'y vois clair, maintenant! Tu n'es pas encore son amant. Coupable, tu n'aurais pas la cruauté de partir!... Mais elle veut te prendre à moi. Elle veut qu'après ce divorce tu l'épouses.

JULIEN. — Tu déraisonnes!

LISE. — Oui, oui. Tu l'avais chassée, elle est revenue. Elle s'était promise, n'est-ce pas... et, ensuite, pour que tu m'abandonnes, elle s'est refusée. Et, maintenant, elle te tient par l'espoir, comme l'autre par le souvenir. Et ce n'est pas moi seulement, c'est toi aussi que tu perdrais, Julien... Tu as entendu Robert de Prailles !... Tu deviendras ce qu'il est devenu.

JULIEN. — Laisse-moi... C'est absurde!

LISE. — Ah! tu te crois le plus fort! Tu crois qu'elle va t'aimer! Tu ne la connais pas!... Elle ne t'aimera jamais.

JULIEN. — Nous verrons.

LISE. — Alors, tu avoues, tu avoues que tu l'aimes! Et parce que mon petit m'enchaîne ici, parce que je ne peux ni te suivre ni me défendre, on volerait mon bonheur et je regarderais faire? Non, tu resteras, je l'exige! Je suis en droit de l'exiger.

JULIEN. — J'hésitais encore. Ce mot-là me décide.

LISE. — C'est vrai? Tu veux cela? Tu peux le vouloir? Soit, va-t'en! Je ne te retiens plus.

JULIEN. — Bonsoir. (Il sort.)

LISE, seule. — Non! Il n'osera pas! (Elle écoute. Une porte se ferme. Criant.) Julien!... (Elle court vers le fauteuil où elle avait déposé au début de l'acte sa toque et son manteau. Elle est sur le point de s'habiller pour suivre Julien. Puis, se ravisant.) Non! (Un temps.) Il y a d'autres choses que le bonheur!

Elle se dirige vers la chambre de Roger.

RIDEAU

EPILOGUE

Même décor. Mais quelques fleurs çà et là dans des vases et certains changements dans la place et le choix des meubles et des bibelots donnent au cabinet de travail plus d'intimité et laissent deviner les soins plus attentifs d'une femme.

Au lever du rideau, le thé est servi et Julien dicte. Lise, au bureau, écrit.

JULIEN. — *Et, par l'arrêt que vous allez rendre, messieurs...* (Il s'interrompt et regarde un vase de fleurs.) Tes roses sont admirables !... (Reprenant.) *votre sagesse et votre humanité tempéreront une fois de plus la rigueur des lois...* (Regardant au mur un tableau, à Lise.) Tu as déplacé le Corot? Il fait très bien ici.

LISE. — Oui, je trouvais que...

JULIEN. — Le petit n'est pas rentré?

LISE. — Il est à peine cinq heures.

JULIEN. — Veux-tu relire, mon mignon?

Il se met à boire du thé.

LISE, relisant ce qu'elle a écrit. — *Nous appartenons, messieurs, à une génération qui a méconnu des vérités élémentaires...*

JULIEN. — Ce thé est parfait.

LISE, poursuivant. — *Le bonheur un peu bourgeois d'un homme et d'une femme volontairement unis dans l'amour de leurs enfants, ce bonheur, si banal autrefois, semble devenir un défi à l'opinion publique et une fâcheuse prétention à l'originalité...* (Julien, qui semble attendre quelqu'un, va vers la porte du fond.) *Dans la faute de l'artiste éminent que j'ai l'honneur de défendre aujourd'hui devant vous...* (Julien ouvre la porte et écoute au dehors.) *j'ose donc croire, messieurs, que vous verrez moins encore la faiblesse momentanée d'un noble caractère que l'erreur commune à toute une époque...*

Il n'entend pas. Elle répète les derniers mots.

JULIEN, déçu, referme la porte et redescend en scène. — Décidément, Roger ne revient pas!... Dis-moi, Lisote, es-tu bien sûre de ta nouvelle nurse?

LISE, moqueuse. — Sois tranquille, ton fils la surveille.

Julien, toujours très satisfait. — Evidemment, c'est déjà un petit homme très raisonnable.

Lise. — A deux ans! Il tient de son père.

Julien. — Mais des Tuileries jusqu'ici, il y a place pour tant d'accidents.

Lise. — Quel cœur maternel!

Julien. — Que veux-tu, ma chérie! Je n'ai pas éprouvé, dès son premier cri, ce que toi seule pouvais sentir; mais, pour s'affirmer plus tard, crois-tu que notre amour, à nous autres pères, soit moins fort?

Lise. — Au contraire!

Julien. — Alors, quoi, je n'aurais pas le droit de le choyer à mon tour, ce bambin? de lui sacrifier, s'il le demande, mon repos et mes plaisirs? de me faire, plus tard, son confident et son ami?

Lise. — Un père converti en vaut deux!

Julien. — Mais ce n'est pas pour nous seuls que nous sommes au monde! Nous avons à transmettre ce qui nous fut donné! Si, au lieu de s'instruire à être des parents, on ne restait que des amants, que deviendraient les enfants?

Lise. — Et que devient ta plaidoirie?

Julien. — Alors, quoi, on ne peut même plus parler du gosse?

Lise, reprenant sa lecture. — *Cet homme avait abandonné son foyer; mais, au lointain appel de l'enfant malade, il a senti tout d'un coup la force des attaches qu'il pensait pouvoir briser et, très humblement, il est venu redemander la place qu'il avait désertée...* Comme ta parole est devenue simple.

Julien. — C'est que mon cœur s'est simplifié.

Lise, reprenant sa lecture. — *Messieurs, vous lui tiendrez compte de son repentir. Vous ne refuserez pas à ce mari, à ce père...*

Julien. — Et dire que cette histoire a failli être la nôtre, ma Lison.

Lise. — Seulement, toi, tu as eu moins de panache! Ah! tu ne m'as pas abandonnée pour longtemps. A peine au bas de l'escalier, tu remontais les trois étages!

Julien. — J'ai eu l'esprit de l'ascenseur!

Lise. — Espèce de serin!

Julien. — Mets-toi à ma place. Elle exigeait que je vous quitte pour toujours, toi et le marmot. A l'avant-dernière minute, j'ai trouvé cher, très cher.

Lise. — Pardon, mon ami... Vous n'êtes pas d'accord... (Prenant un livre dans le tiroir.) Si j'en crois son nouveau roman: *Crépuscule d'automne*, où il semble être fortement question de nous...

Julien. — Comment? Tu as lu ce bouquin?

Lise. — Et toi?

Julien. — Moi?... Jamais de la vie.

Lise, allant à la bibliothèque et fouillant derrière de gros volumes. — Alors, par quel hasard ai-je découvert, derrière le Dalloz... cet exemplaire? tous les feuillets soigneusement découpés.

Julien. — C'est curieux.

Chacun d'eux tient un volume et le feuillette.

Lise. — Elle ne me flatte guère, ta poètesse. Page 132, tout en bas: (Lisant.) *Yvonne était trop frêle pour l'amitié et trop jeune pour l'amour.*

Julien. — Et moi donc, page 178, tout en haut: *Inintelligent, comme tous les séducteurs.* C'est gai!

Lise. — Avec de grands chagrins, elle a fait de grandes phrases. Chacun sa consolation.

Julien, indigné. — Et nous voilà imprimés, rivés l'un à l'autre, tous les trois, jusqu'à la fin des siècles.

Lise. — Tu es choqué, toi, l'homme de toutes les audaces? Prends garde, mon cher. La vertu te guette.

Julien, avec inquiétude. — Tu crois?

Lise. — Rassure-toi ! J'exagère ! Et, heureusement: je ne me sens pas encore mûre pour ta vertu!

Julien. — Alors, tu n'as pas confiance? Tu crains la récidive?

Lise. — Je n'irai pas jusque-là. Mais je serais plus tranquille si tu m'avais trompée complètement, ignominieusement.

Julien. — Dieu! que les femmes sont exigeantes!

Lise. — D'ailleurs, je le méritais. Puis, il m'eût été si doux d'exploiter ton remords!

Julien. — Ma chérie! Est-il possible que nous ayons été si violents, si excessifs?

Lise. — Notre bonheur à deux avait été troublé. Nos instincts nouveaux cherchaient une nouvelle harmonie! Pour rester dans l'amour, tout en devenant une mère et un père, il nous fallait apprendre beaucoup... Et l'on n'apprend rien sans souffrir!... Mais le temps sait mettre chaque chose en sa place.

Julien. — Lisote! Lisote! Comment ai-je pu méconnaître un seul instant tout ce que j'adore en toi?... Comme tu m'as compris, comme tu m'as consolé, comme tu m'as fait oublier mon égoïsme et ma folie, dans le calme retrouvé après ce grand orage! Et de quelle poésie tu as entouré ton pardon! De quels sourires tu as éclairé nos fronts devenus plus graves! Avec quelle force j'ai connu, grâce à toi, l'orgueil de la volonté qui triomphe et du bonheur reconquis!

On frappe très doucement à la porte.

Lise. — On gratte à la porte.

Julien, allant vers le fond. — Parions que c'est le mioche.

Lise, lui barrant le passage. — Ah! non, mon cher. Tu ne vas pas ouvrir! Ton discours d'abord. C'est que je vous connais, tous les deux. S'il passe le seuil, tu en as pour trois heures à ramper avec lui sous les tables.

Julien. — On sera sages!

Voix impatiente de Roger, derrière la porte. — Papa!... Papa!

Le visage de Julien s'illumine.

Julien, à Lise. — Et tu résistes à cette petite voix?

Lise, à Roger, invisible derrière la porte. — Non, mon chéri. Papa travaille. Tu déranges papa. (Julien va pour ouvrir.) Julien, je t'en conjure! Ce gamin sera très mal élevé!

Julien, s'approchant de la porte. — Tu ne comprendras jamais rien à l'amour paternel!

Il ouvre.

RIDEAU

LA GLOIRE AMBULANCIÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE

par

TRISTAN BERNARD

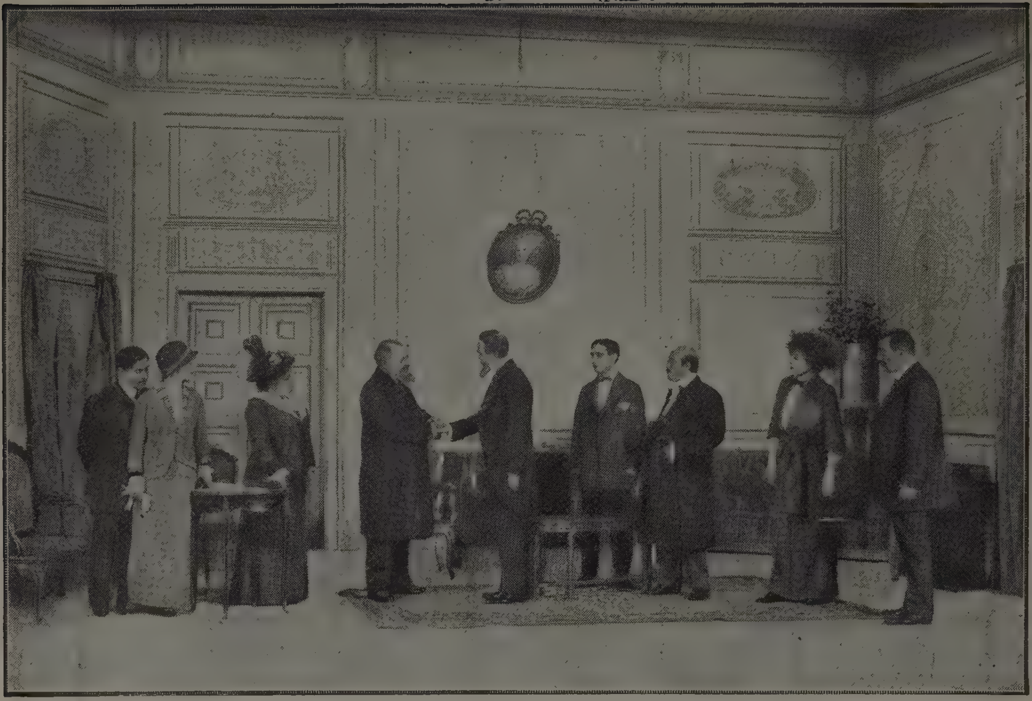
Représentée pour la première fois sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées,
le 10 mai 1913.

M. Tristan Bernard.
Phot. Dornac.

PERSONNAGES

Edouard, mari de la malade	MM. Dumény.	*Alphonsine*, tante de la malade	Mmes J. Darcourt.
Robert, frère de la malade	H. Beaulieu.	*Mme Lebleu*, mère d'Edouard	Miller.
Saginet, cousin d'Edouard	Arvel.	*Clara*, belle-sœur de la malade	Madeleine Lyrisse.
Charles, cousin d'Edouard	Herman.	*La Bonne*	Catherine Fontenay.
Docteur Lehasquet	Gorieux.	*Docteur Herchet*	M. R.-L. Fugère.

Copyright by Tristan Bernard, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.



Robert. Clara. Mme Lebleu. Dr Herchet. Dr Lehasquet. Charles. Saginet. Alphonsine. Edouard.
Scène V. — Le docteur Lehasquet : « *Bonjour, mon cher maître. Voulez-vous que nous voyions tout de suite la malade ?* »

LA GLOIRE AMBULANCIÈRE

La scène est à Paris, dans un salon assez bien meublé. Au fond, une porte donnant sur la chambre de la malade. A gauche, porte de la salle à manger ; à droite, porte donnant sur l'antichambre.

Scène première

LA BONNE, puis Mme LEBLEU

La Bonne, sortant de la porte du fond. — Madame dort.

Mme Lebleu. — Mon fils est près d'elle?

La Bonne. — Oui, monsieur est auprès d'elle. Le médecin y est aussi. Il y a donné un carmant.

Mme Lebleu. — Un calmant?

La Bonne. — Oui, un carmant... Dès qu'elle sera réveillée, que le médecin a dit, on y prendra sa température. On y a déjà pris une fois, vous savez, madame: cinquante-neuf degrés, qu'elle avait!

Mme Lebleu. — Cinquante-neuf degrés?

La Bonne, tendant le thermomètre. — C'est encore marqué ici.

Mme Lebleu, regardant le thermomètre. — Trente-neuf degrés, voyons! C'est bien suffisant.

La Bonne, secouant le thermomètre. — Je ne suis pas capable de faire descendre ce machin-là.

Mme Lebleu. — Donnez-moi ça. (Elle prend le thermomètre et le secoue.) J'étais tranquille chez moi, mon Dieu! à mille lieues de m'attendre à ça... A quelle heure est-ce arrivé?

La Bonne. — Ce matin, madame, à six heures. Et voilà qu'il est bientôt onze heures. Donc, je descends sur les six heures et demie, j'entends du bruit dans la cuisine: ça peut pas être la cuisinière, jamais elle ne descend à si bonne heure... J'ouvre la porte de la cuisine, et qu'est-ce que je vois? Monsieur qui était en train de faire chauffer des linges... « Je vous ai sonnée au sixième », qu'il me dit. La sonnette ne marche pas; on l'a « rarrangée » trois fois, il faudrait remplacer le fil: il est pourri perdu. Alors, pour vous finir, je demande à monsieur ce qui arrive. Il me répond que madame a très mal dans le ventre... Je me suis trottée tout de suite chez le docteur...

Mme Lebleu. — Quel docteur?

La Bonne. — Le docteur Lehasquet.

Mme Lebleu. — Ah! toujours ce petit docteur de rien du tout!

La Bonne. — Oh! il est savant, madame!

Mme Lebleu. — Il n'a aucune clientèle, je l'ai dit assez souvent à mon fils et à ma belle-fille.

La Bonne. — Madame, je vas m'en retourner dans la chambre, au cas que monsieur le médecin aurait besoin de moi... Mais, devant ça, il faut que je dise à la cuisinière d'entretenir le feu dans la salle manger.

Mme Lebleu. — Pourquoi du feu dans la salle à manger?

La Bonne. — Parce qu'il y a déjà deux personnes qui sont là; c'est plus grand qu'ici, n'est-ce pas?

Alors, pour ne pas encombrer, j'ai fait entrer dans la salle manger M. Robert, le frère de madame, et M. Saginet, le cousin de monsieur.

Mme Lebleu. — Faites-moi le plaisir de leur dire de venir ici. Ce n'est vraiment pas la peine d'entretenir du feu dans toutes les pièces.

La Bonne. — Bon, madame. Il faudra tout de même qu'il fasse chaud dans la salle manger au moment du déjeuner. Il est vrai que, dans cette bagarre, on se demande quand et comment on déjeunera. (Elle va dans la salle à manger, à gauche, au moment où Edouard entre par la porte du fond.)

Scène II

Mme LEBLEU, EDOUARD

Edouard, sortant de la chambre. — Ah! ma pauvre maman! quelle nuit, si tu savais quelle nuit j'ai passée!

Mme Lebleu. — Mon pauvre petit! (Elle l'embrasse.) La bonne me disait que ça n'avait commencé qu'à six heures.

Edouard. — Oui, maman, seulement, nous nous étions couchés à deux heures et demie.

Mme Lebleu. — Elle avait souffert jusque-là?

Edouard. — Mais non, nous avions été souper.

Mme Lebleu. — Ah! tu m'en diras tant! Si elle va se donner des indigestions!

Edouard. — Comme tu y vas! Se donner des indigestions! Elle n'a pour ainsi dire rien pris.

Mme Lebleu. — Enfin, elle a tout de même mangé quelque chose?

Edouard. — On a servi un peu de caviar, elle y a à peine touché; de la langouste, elle en a pris un petit morceau; de la salade de pommes de terre, deux ou trois cuillerées à peine; un rien de viande froide et du fromage.

Mme Lebleu. — Il y a de quoi se charger l'estomac. Moi, je peux tomber malade d'une façon ou d'une autre, mais je n'attraperai jamais d'indigestion en allant souper.

Edouard, légèrement impatienté. — Oui, maman, je sais que tu ne vas pas souper. Mais, qu'est-ce que tu veux! Nous allons souper quelquefois... Et nous ne nous en sommes jamais mal trouvés.

Mme Lebleu. — La preuve!

Edouard. — Enfin, tu sais bien que c'est une chose qui remonte à plus loin que ça. Elle ne veut pas se soigner. Elle n'a pas... d'habitudes régulières. En dépit des laxatifs, voilà six jours... Je me tuais à lui répéter qu'il faut faire attention à ça, que c'est d'une importance capitale, et que ça finirait par lui jouer un mauvais tour.

Mme Lebleu. — Alors, elle a des douleurs violentes dans le ventre?

Edouard. — Oui, je crois que c'est le gros intestin, seulement on ne peut pas savoir au juste : le ventre est ballonné. Le docteur a toutes les peines du monde à la palper, il ne peut pas se rendre compte.

Mme Lebleu. — C'est un âne, ton docteur!

Edouard, nerveux. — Ce n'est pas exact. Je t'en prie, maman, je le connais et je sais parfaitement ce qu'il vaut. Je voudrais bien que tu me dises ce qu'on peut faire quand le ventre est ballonné. Quelle heure est-il?

Mme Lebleu. — Il est bientôt onze heures.

Edouard. — Je n'ai rien pris ce matin.

Mme Lebleu. — Eh bien, fais-toi servir quelque chose.

Edouard. — Je ne serais pas capable d'avaler une miette. (Il va s'asseoir, accablé, sur un canapé au fond.) Moi qui ne peux pas supporter de ne pas me laver en me levant, je ne me suis pas lavé, et, ce qu'il y a de plus fort, c'est que je n'y pense même pas. (Il se lève.) Onze heures! il va falloir envoyer quelqu'un chez le docteur!

Mme Lebleu. — Tu penses à faire venir un docteur en consultation?

Edouard. — J'ai demandé au médecin, là, avec des ménagements, tu penses...

Mme Lebleu. — Des ménagements! des ménagements!... Il doit bien se rendre compte qu'il ne suffit pas pour un cas grave...

Edouard, impatienté. — Enfin, j'ai tenu à le ménager tout de même. Je lui ai dit: « Docteur, nous avons parfaitement confiance en vous... »

Mme Lebleu. — Ce n'est pas vrai.

Edouard. — Je le lui ai dit tout de même... « Nous avons parfaitement confiance en vous, mais nous voulons tranquilliser la famille... » Alors, il m'a répondu tout de suite: « Très volontiers; faites venir qui vous voudrez en consultation. » Je lui ai dit: « Docteur, c'est à vous d'indiquer la personne dont vous voudriez avoir l'avis. » Alors, il m'a nommé le docteur Herchet, et il a paru très satisfait.

Mme Lebleu. — Je te crois, ces petits docteurs-là ne demandent que ça. Il ne faut pas t'imaginer que ça les ennuie d'appeler un grand docteur en consultation. Ils rendent des services à des gros bonnets et il y en a qui ont l'habitude de se faire payer le même prix que le docteur célèbre à qui on demande son avis... D'ailleurs, tu me feras le plaisir de lui payer à lui sa visite ordinaire...

Edouard. — Je me conformerai aux usages. (Avec émotion.) Ce n'est pas le moment... quand cette pauvre petite est en danger... (Il pleure.) d'agiter des questions de gros sous.

Mme Lebleu. — Elle n'est pas en danger... Sans cela, le docteur aurait dit tout de suite d'envoyer une dépêche à sa mère qui est à Wiesbaden...

Edouard. — Eh bien, maman, quand je lui ai parlé d'envoyer une dépêche, il n'a dit ni oui ni non... Il m'a dit simplement: « Attendez à ce soir... » Que dois-je faire à ce sujet? Faut-il que je télégraphie? J'ai peur de causer une émotion terrible à ma belle-mère.

Mme Lebleu. — Eh bien, c'est sa fille. Nous sommes tous ici dans l'inquiétude, elle doit avoir sa part de nos soucis.

Edouard, tombant assis. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

Mme Lebleu, secouant le thermomètre. — Je ne peux pas faire descendre ce machin-là.

Edouard. — Attends. Il faut donner un coup sec. (Il prend le thermomètre et le secoue. A Saginet, qui entre.) Bonjour, Aristide!

Scène III

Les mêmes, SAGINET, ROBERT,
puis ALPHONSINE, puis CLARA, puis CHARLES

Saginet. — Je ne vais peut-être pas pouvoir rester. J'ai des rendez-vous au magasin...

Edouard, sans l'écouter, à Robert, qui entre. — Ah! mon pauvre Robert! Ta sœur est bien malade!

Robert. — Calme-toi! Calme-toi!

Edouard. — Que dois-je faire avec ta mère? Faut-il lui envoyer une dépêche à Wiesbaden?

Robert. —Il vaut peut-être mieux attendre. Si on effraie maman... si on la fait revenir et si ce n'est rien...

Edouard, pénétré. — Ah! je voudrais bien la voir revenir pour rien et je supporterais joyeusement ses reproches! (Prêtant l'oreille.) Qui est-ce qui vient encore? Oh! moi, ça me fait mal de voir du monde. (A Saginet et à Robert.) Des proches, des amis comme vous, ça va encore.

Robert. — Ça doit être ma tante Alphonsine.

Edouard. — Je vais lui demander si je dois envoyer la dépêche.

Entre Alphonsine.

Alphonsine, serrant les mains et saluant de la tête, elle est très essoufflée. — Eh bien? Qu'est-ce qui arrive?

Edouard. — Ah! si nous savions au juste! Ma femme a été prise d'une crise dans le ventre ce matin à six heures; le médecin ne se prononce pas. Elle a le ventre ballonné...

Alphonsine. — Quel médecin?

Edouard, timide. — Le docteur Lehasquet.

Alphonsine. — Votre petit docteur!

Mme Lebleu. — Tu vois? Je ne le lui fais pas dire: « Votre petit docteur! »

Edouard, avec empressement. — Je vais faire venir quelqu'un en consultation, le docteur Herchet.

Alphonsine. — Qui est-ce qui vous l'a indiqué?

Edouard. — Mon médecin.

Alphonsine, nettement. — Vous ne pouvez pas faire venir Herchet. Vous allez vous mettre mal avec tante Rosalie. Elle ne peut pas souffrir le docteur Herchet depuis qu'il n'a pas voulu se déranger pour son petit garçon...

Edouard, irrité. — Mais enfin, c'est insensé! Nous nous trouvons en présence d'une maladie peut-être mortelle et on discute ces misérables questions d'amour-propre! On m'a indiqué le docteur Herchet, je prendrai le docteur Herchet. (Energique) C'est mon devoir de faire appel à l'homme que l'on me désigne comme étant le plus capable et le plus fort.

Alphonsine. — Oh! mais, mon Dieu! faites ce que vous voulez. Je ne dis plus rien. Tenez, je vais rentrer chez moi. Robert me tiendra au courant, heure par heure, de ce qui se passera chez la malade.

Mme Lebleu, à Edouard, à mi-voix. — Retiens-la.

Edouard. — Ah! non, par exemple!

Mme Lebleu. — Tu verras que si tu ne la retiens pas, ta femme t'en voudra.

Edouard. — Je lui expliquerai ce qui s'est passé. Elle me donnera raison.

Mme Lebleu. — Retiens-la, mon petit, ça vaut mieux!

Edouard, avec héroïsme. — Ma tante, excusez-moi. Je vous demande pardon. Faites-moi le plaisir de rester.

Alphonsine. — Je reste parce que ma sœur est à Wiesbaden et qu'elle ne me pardonnerait pas d'abandonner ma nièce... (A Edouard, ironiquement.) Est-ce qu'il est permis d'entrer dans la chambre?

Edouard. — C'est qu'elle dort en ce moment.

Alphonsine, même ton. — Bon! Bon! J'attendrai.

Edouard, à Mme Lebleu. — Oh! maman! ce qu'elle m'agace! Tu sais, ce qu'elle m'agace!

Mme Lebleu. — Tais-toi! Tu lui diras son fait une autre fois.

Edouard. — Non, parce que ma colère sera tombée...

Saginet, s'approchant d'Alphonsine. — Je suis le cousin d'Edouard, madame. J'ai eu l'avantage de vous être présenté il y a trois ans au mariage... C'est un bon petit ménage... Pourvu que ça ne soit pas grave... (Regardant sa montre.) Malheureusement, je ne pourrai pas rester longtemps, je crois que je vais être obligé de m'en aller, j'ai du monde qui m'attend au magasin... (Alphonsine hoche la tête et le quitte. Il va doucement à Mme Lebleu.) Je disais que j'avais peur de ne pouvoir rester longtemps ici. J'ai du monde qui m'attend au magasin. (Mme Lebleu hoche la tête et le quitte. Il va à Edouard, qui ne le laisse pas parler, lui tape simplement sur l'épaule et s'éloigne. A Robert.) Je crois que si je m'en vais dans un instant, on comprendra que je n'ai pas pu faire autrement... Vous savez, quand on est dans le commerce...

Robert lui tape sur l'épaule et s'éloigne. Entre Clara.

Clara, à Edouard, qu'elle embrasse. — Bonjour, frère. Bonjour, maman... Bonjour, madame... Bonjour, Robert...

Robert, qui s'est levé avec empressement. — Bonjour, Clara... Comment va votre mari?

Clara. — Il va bien.

Robert. — Nous n'aurons pas le plaisir de le voir?

Clara. — Non, il est à Lille.

Robert, à demi-voix. — Ah! bon! bon!... On ne se voit plus. Vous n'avez pas repris votre jour? (Clara fait non de la tête.) J'ai tellement de choses à vous dire...

Clara. — Oui, oui, je les connais, les choses que vous avez à me dire... Et je vous en fais grâce...

Robert. — Allons tous les deux dans la salle à manger. On sera mieux.

Clara. — Restez tranquille. A quelle heure votre sœur a-t-elle eu mal?

Robert, très rapidement, à demi-voix. — Ce matin, à six heures. On n'est pas rassuré. Le médecin ne peut pas la palper, elle a le ventre ballonné... On va demander un docteur en consultation. (Silence.) Venez dans la salle à manger avec moi.

Clara. — Non, certainement.

Robert, suppliant. — Si!... Venez dans la salle à manger avec moi!

Clara. — Mais non, vous avez été trop mal élevé l'autre jour. Et puis, vous n'avez pas honte de faire la cour aux femmes quand votre sœur est si souffrante?

Robert. — Ça n'est pas grave... Je suis sûr que ce n'est rien... Allons donc causer gentiment dans la salle à manger. Ici, c'est insupportable.

Edouard, s'approchant. — Robert, mon vieux, il faut que tu ailles chez le docteur Herchet que l'on voudrait avoir en consultation.

Robert, ennuyé. — Bien! Bien! On pourrait peut-être y envoyer ton cousin Aristide.

Edouard. — Mais non, c'est un empoté. Il ne trouverait pas le docteur. Il lui courrait après jusqu'à ce soir...

Robert, avec un empressement forcé. — J'y vais... J'y vais... (Entre Charles.) Ah! tiens, voilà le petit Charles.

Il est très adroit, lui, tout ce qu'il y a de plus malin... Moi, tu comprends, j'aime mieux rester ici, en cas de besoin...

EDOUARD, à Charles. — Charles, tu vas me rendre un service! (Lui serrant la main avec effusion.) Bonjour, mon petit Charles. Tu vas aller chercher le professeur Herchet. Je vais te donner son adresse.

CHARLES, très suffisant. — Je trouverai! Je trouverai!

EDOUARD. — Il vaut mieux que je te la donne. Ce sera plus vite fait... Tu lui diras...

CHARLES, allant vers la porte. — Oui, oui...

EDOUARD, lui courant après. — Mais tu ne sais pas ce que tu vas lui dire. Tu lui diras que tu viens de la part du docteur Lehasquet et qu'on l'attend en consultation le plus tôt possible. Tâche de le ramener.

CHARLES. — Sois tranquille. Tu peux compter sur moi. C'est comme s'il était déjà là.

EDOUARD. — Tiens, voilà l'adresse.

Il lui tend un papier.

CHARLES. — J'aurais bien trouvé, tu peux être tranquille! (A M^{me} Lebleu.) Soyez tranquille! (A Alphonsine.) Ayez confiance en moi!

EDOUARD, secouant le thermomètre. — C'est effrayant ce que c'est difficile de faire descendre ça! J'ai beau donner un coup sec...

ROBERT. — Passe un peu ça. Tu n'as pas le truc. (Il secoue le thermomètre. Edouard s'éloigne. A Clara.) Je vais dans la salle à manger. Vous viendrez m'y rejoindre.

CLARA. — Homme insupportable!

Robert sort par la gauche.

EDOUARD. — Je vais voir si elle dort toujours et demander au docteur (A M^{me} Lebleu et à Alphonsine.) si vous pouvez entrer...

Il entre dans la chambre du fond au moment où Saginet va l'aborder. Saginet, inquiet, regarde sa montre et se rassoit.

M^{me} LEBLEU. — Je ne sais pas ce qu'ils ont à être entichés de ce petit docteur de rien du tout.

ALPHONSINE. — Je n'en voudrais certainement pas pour soigner mon petit chien... Je leur ai dit bien de fois de prendre mon médecin à moi, le docteur Tostil, un homme de grande valeur, qui vous fait faire des régimes. Jamais de drogues. Pas charlatan du tout.

M^{me} LEBLEU. — Moi, j'ai pour médecin... (Dans l'extase.) un homme extraordinaire, qui me soigne depuis trente ans, le docteur Borzade, rue de Clichy. C'est un homme qui se lève à quatre heures du matin. Il a haut comme ça de livres sur son bureau. Il est savant comme on ne l'est pas, et il n'arrête pas d'étudier. Mais, ce petit Lehasquet, il ne sait rien de rien, vous savez.

ALPHONSINE. — Il a dû passer ses examens par protection, et il a fait faire sa thèse de docteur par un pauvre diable du quartier latin. C'est connu.

Entre Lehasquet, venant de la chambre du fond.

Scène IV

M^{me} LEBLEU, ALPHONSINE, CLARA, LE DOCTEUR LEHASQUET

M^{me} LEBLEU. — Ma belle-fille dort toujours, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Elle est encore assoupie.

Il est entouré par M^{me} Lebleu Alphonsine et Clara.

M^{me} LEBLEU. — Docteur, vous savez, s'il y a danger, parlez-moi franchement pendant que mon fils n'est pas là.

ALPHONSINE. — A moi aussi, docteur. Je suis la tante de la malade, mais j'ai beaucoup de sang-froid, il faut me parler.

CLARA. — Vous pouvez me parler. Je suis la belle-sœur de la malade et je ne suis pas une femmelette... Parlez-moi.

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Mais, mesdames, je vous assure que je ne peux encore rien vous dire. La palpation est difficile.

ALPHONSINE, d'un air averti. — Elle a le ventre ballonné.

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Justement. Tout est sensible. Allez vous prononcer dans ces conditions! Est-ce de la typhlite, de l'appendicite?

CLARA. — C'est peut-être simplement nerveux?

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Nerveux! Nerveux! Qu'est-ce que cela veut dire, nerveux? Ce n'est qu'un mot qui n'explique rien... Va-t-elle nous faire une fièvre muqueuse? Va-t-elle nous faire une crise de paratyphus? Si je me trouvais en présence d'une appendicite certaine, j'essaierais des applications de glace. Il y a d'autres affections pour lesquelles le traitement à la glace est contre-indiqué.

CLARA. — Le docteur Herchet va peut-être nous le dire... Attendons le docteur Herchet...

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Espérons surtout que jusqu'à son arrivée les muscles du ventre se relâcheront un peu et nous permettront — à lui comme à moi — une palpation exacte. Pour le moment, mesdames, il n'y a qu'à attendre.

M^{me} LEBLEU. — C'est bizarre, ces affections intestinales... Moi, j'ai surtout des rhumatismes à la jambe droite... On m'a recommandé le salicylate... (Le docteur ne répond rien.) Je crois que c'est bon, le salicylate, n'est-ce pas, docteur?...

LE DOCTEUR LEHASQUET. — C'est le médicament classique... Il a ses avantages comme il a ses inconvénients.

CLARA. — Moi, c'est drôle, je n'ai jamais eu de rhumatismes, mais j'ai quelque chose de plus curieux: une petite toux sèche tous les soirs pendant une heure, quelquefois davantage... Ce n'est pas que ce soit très douloureux, mais ça chatouille, ça chatouille, c'est gênant... J'ai été obligée de faire chambre à part pour ne pas empêcher mon mari de dormir... On m'a recommandé une chose qui, paraît-il, est très bonne: des gargarismes au menthol... Je crois que ça n'est pas mauvais, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET. — C'est un traitement qui me paraît judicieux, mais on ne peut guère se prononcer sans examiner la gorge. (Clara ouvre la bouche toute grande.) ... Et il faut des réflecteurs et des instruments spéciaux.

ALPHONSINE. — Moi, heureusement, je n'ai pas de ces petits tracas-là. Et si je n'avais pas, de temps en temps, de l'urticaire, je serais parfaitement tranquille... (D'un ton enjoué.) Pour l'urticaire, pas de poisson, n'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR LEHASQUET. — Le moins possible.

ALPHONSINE, minaudière. — N'y a-t-il pas un remède préventif qui vous permette de manger de onnes choses sans risquer d'attraper de vilains outons ?

Le Docteur Lehasquet, un peu sèchement. — On 'en a pas encore trouvé, madame... Je vous demande ardon, mesdames, j'ai besoin de téléphoner. Je crois ue c'est de ce côté-ci !

Mme Lebleu. — Oui, oui, c'est par là.

Le Docteur Lehasquet. — Au revoir, mesdames.

Il sort.

Mme Lebleu. — Il ne sait rien !

Clara. — Si, il sait, mais il ne veut rien dire. Il e veut pas donner de consultations pour rien.

Alphonsine. — Et pourtant, ce sont les seules u'il ait l'occasion de donner.

Scène V

Les mêmes, CHARLES, qui entre en coup de vent.

Charles, très agité. — Voici le docteur Herchet ! l est chez un client, tout près. Et il sera ici lans cinq minutes, avec son auto. Je l'ai eu d'une açon épatante... Figurez-vous que j'arrive chez lui. Son domestique me dit qu'il n'y est pas. « Où est-il ? Je veux le savoir. » On m'indique le nom d'un lient. J'arrive chez le client. « Il me faut le doceur ! » Je le vois. Je lui dis ce qui est. Nous descendons ensemble. Il m'emmène dans son auto. L'auto e dépose chez un autre client, m'amène ici, et va le rechercher... Voilà qui a été un peu expédié ! Où est Edouard, que je lui raconte ça ?

Mme Lebleu. — Il est dans la chambre de sa femme. Je vais le prévenir.

Alphonsine. — Et vous entrez dans la chambre ?

Mme Lebleu. — Mais oui, il faut bien que j'aille le prévenir.

Alphonsine. — J'y vais avec vous.

Mme Lebleu. — Ce n'est pas la peine que nous y entrions à deux.

Alphonsine. — Je tiens tout de même à voir ma nièce.

Mme Lebleu. — Bien ! Bien !... Ce que j'en disais, c'était dans l'intérêt de la malade.

Elle entre dans la chambre, suivie d'Alphonsine. A ce moment, Robert sort de la porte de droite, en agitant le thermomètre.

Robert, à Clara, à demi-voix. — C'est bien ! Je vous retiens, vous !...

Charles, à Robert. — Je viens de ramener le docteur Herchet. Il est en train de donner des ordres à son chauffeur... Figurez-vous que j'arrive chez lui : il n'y était pas ; le domestique ne voulait pas me dire chez quel client il se trouvait. Seulement, ça ne prend pas avec moi. J'ai fini par lui sortir les vers du nez. J'arrive chez le client. J'attrape mon docteur de force et je l'ai ramené dans son auto.

Robert. — Très bien, très bien ! Mes félicitations.

Charles. — Je vais le guetter sur le palier.

Il sort par la droite.

Scène VI

ROBERT, CLARA, SAGINET, assis au fond.

Robert, à Clara, à demi-voix. — Vous allez venir par là avec moi.

Clara. — Vous êtes ennuyeux, vous savez.

Robert. — Ou ce qui serait mieux, notre présence ici n'est pas nécessaire, n'est-ce pas ? c'est que vous veniez tout bonnement avec moi jusque chez moi. C'est à deux pas.

Clara. — Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire chez vous ?

Robert. — C'est très important. Je suis en train de m'installer et il y a très longtemps que je voulais vous demander — comme vous êtes une personne de beaucoup de goût — de me donner des conseils pour mon ameublement.

Clara. — Voyons, nous n'allons pas nous en aller d'ici pendant que votre sœur est malade.

Robert. — Mais ce n'est pas si grave que ça.

Clara. — Cette pauvre Berthe ! elle n'est que ma belle-sœur, je l'aime comme une sœur.

Robert. — Ça n'a rien d'étonnant. Ainsi vous n'êtes pas ma belle-sœur et je vous aime plus qu'une sœur.

Clara. — Oui, vous m'aimez surtout autrement.

Robert. — Mais non, je vous assure. J'ai pour vous beaucoup de tendresse et beaucoup de respect... Venez dans la salle à manger. Qu'est-ce que vous craignez ? Je n'ai que des choses très convenables à vous dire.

Clara. — Alors vous pouvez me les dire ici.

Robert. — Ici, il y a du monde. Ce qu'on dit n'a pas le caractère d'intimité que je souhaite, même pour des paroles très convenables. C'est curieux que vous ne me compreniez pas.

Clara. — Mais si, je vous comprends.

Robert. — Vous ne croyez pas à ma sincérité.

Clara. — Mais si, j'y crois... Ça lui a pris subitement. Avant, elle n'avait jamais rien eu... C'est curieux...

Robert, distraitement. — C'est curieux... Venez dans la salle à manger...

Scène VII

Les mêmes, LA BONNE, puis EDOUARD, puis CHARLES, puis Mme LEBLEU

La Bonne, sortant de la chambre. — Voilà une automobile. C'est bien possible que ça soye la sienne au docteur.

Elle sort par la droite.

Edouard, entrant par le fond, à Charles, qui entre par la droite. — Voilà le docteur !

Charles. — Je te crois que voilà le docteur ! C'est à moi que tu dis ça ! Sans vouloir me donner de gants, ça n'a pas été commode... Il n'était pas chez lui, figure-toi. (Edouard essaie de s'éloigner, mais Charles le retient.) Je me trouve en présence d'un domestique dont il n'y avait rien à tirer. Comment je suis arrivé à savoir chez quel client il était, ça, c'est presque impossible à imaginer ! Je l'ai cueilli, je l'ai pour ainsi dire porté dans son auto et je l'amène...

Mme Lebleu, sortant de la chambre. — Je n'ai jamais vu faire tant de bruit dans une chambre de malade que cette Alphonsine... Oh ! je sors, parce que je n'y tiens plus !... Elle est à se regarder dans la glace, à se mettre de la poudre... Elle ne peut pas voir une glace sans se mettre de la poudre.

Edouard. — Dis donc, maman, qu'est-ce qu'il faut que je donne au docteur ?

Mme **Lebleu**. — Je ne sais pas, moi : il t'enverra sa note.

Edouard. — Non, il faut que je lui remette tout de suite un billet de cent francs.

Mme **Lebleu**. — Tu es fou? Un billet de cent francs?... Trente francs, c'est bien suffisant.

Edouard. — Non, il faut que je lui donne au moins cinquante francs...Ce qui m'ennuie, c'est que je n'ai pas de billet de cinquante francs. (Il regarde dans sa poche.) Je n'ai qu'un louis et six pièces de cent sous... Tu n'as pas de billet de cinquante francs?

Mme **Lebleu**. — Non, je n'ai pas d'argent sur moi.

Edouard, à Saginet. — Tu n'as pas de billet de cinquante francs sur toi?

Saginet. — Non, je n'en ai pas... Je crains bien, tu sais, que je sois obligé de m'en aller, parce qu'il y a mon courrier qui m'attend à la maison...

Edouard. — Voilà le professeur Herchet!

Scène VIII

Les mêmes, LE DOCTEUR HERCHET

Le Docteur Herchet, entrant. — Mon confrère Lehasquet n'est pas ici?

Mme **Lebleu**, **Clara** et **Edouard**, s'approchant de lui en même temps. — Il est en train de téléphoner, docteur.

Le Docteur Herchet. — Ah! voulez-vous le faire prévenir que je suis ici?

Edouard, avec empressement. — Robert, vas-y donc!

Charles. — J'y vais! J'y vais!

Il sort par la droite.

Edouard, écartant Mme Lebleu et Clara. Avec satisfaction. — C'est moi qui suis le mari de la malade, docteur.

Le Docteur Herchet. — Très bien!

Edouard. — Figurez-vous que, cette nuit, ou plutôt ce matin, vers six heures, ma femme a été prise de douleurs...

Le Docteur Herchet. — Mon confrère va m'expliquer, monsieur.

Il se retourne du côté de Mme Lebleu.

Mme **Lebleu**. — Je suis la belle-mère de la malade, monsieur.

Edouard, impatienté, derrière le docteur. — C'est bon! C'est bon!

Clara. — La belle-sœur de la malade.

Edouard. — Ça va bien! ça va bien!

Saginet, à Edouard. — Présente-moi, veux-tu?

Edouard, après un geste de refus, prenant son parti. — Mon cousin... monsieur Saginet...

Le Docteur Herchet, intéressé. — Monsieur est sans doute parent de M. Saginet, le conseiller d'Etat?

Edouard, vivement, écartant Saginet. — Non, non, aucun rapport. (Rapidement.) Monsieur est fabricant d'oiseaux pour chapeaux de dames... Mais voilà le docteur Lehasquet...

Entre Lehasquet, suivi de Charles.

Scène IX

Les mêmes, LEHASQUET

Le Docteur Lehasquet, à Herchet. — Bonjour, mon cher maître. Voulez-vous que nous voyions tout de suite la malade?

Le Docteur Herchet. — Mais oui, mais oui, je suis là pour ça.

Ils se dirigent vers la chambre de la malade, suivis d'Edouard. Mme Lebleu va pour les suivre.

Edouard. — Maman, il vaut peut-être mieux que tu n'entres pas. Ça va faire beaucoup de monde dans la chambre.

Mme **Lebleu**. — Bien, bien! Mais alors, fais sortir Alphonsine!

Edouard. — Je vais lui dire de sortir : je ne sais pas si elle sortira.

Ils entrent dans la chambre.

Charles, à Mme Lebleu. — S'il y a une opération urgente à faire, je me charge de tout. J'irai chercher une automobile, je retiendrai une chambre à la maison de santé... Comment a-t-on fait pour ne pas effrayer Irma à l'idée qu'il allait arriver un médecin en consultation?

Mme **Lebleu**. — Edouard a été très adroit. Il lui a dit que le docteur avait justement un de ses amis qui était venu le demander pour aller chez un autre malade en consultation... alors que Lehasquet en avait profité pour demander un avis à cet homme qui était un spécialiste des maladies d'intestins. Elle a très bien pris ça et a eu l'air de le croire. (A Clara.) Tu vois, il devait faire sortir Alphonsine, mais il ne lui a rien dit, je suis sûre. Et moi, qui suis la belle-mère de la malade, je ne suis pas dans la chambre pendant que les médecins y sont... De quoi est-ce que j'ai l'air?

Mme Lebleu va s'asseoir sur une chaise à droite de la scène. Clara suit, s'assied à gauche. Robert s'assoit à côté d'elle.

Robert, à demi-voix. — Vous n'êtes pas gentille. Je suis très malheureux à cause de vous... Ce n'est pas humain, ce que vous faites. On ne fait pas souffrir un homme comme ça. Venez jusque chez moi, vous verrez, j'ai besoin, besoin de vos conseils. Autrement, savez-vous ce qui arrivera? je me meublerai sans goût et horriblement.

Clara. — Je vous en prie! Vous me direz ça une autre fois, mais ne me parlez pas comme ça, à demi-voix, maman va se demander ce que cela veut dire...

Robert. — Eh bien, écoutez, allons dans la salle à manger.

Clara. — Mais non, mais non!

Robert. — Mais si! Mais si! Allons dans la salle à manger, sous un prétexte quelconque. Dites que vous allez téléphoner, et j'irai vous y rejoindre. Puisque vous ne voulez pas venir jusque chez moi, allons dans la salle à manger. Qu'est-ce que vous risquez?... Je veux vous parler simplement.

Clara. — Oh! qu'il est embêtant! Allons, je vais aller dans la salle à manger, mais je vous assure que je n'y resterai pas plus de cinq minutes.

Robert. — Eh bien, oui, venez! venez!

Clara se lève. A ce moment, la porte du fond s'ouvre. Sortent les docteurs et Edouard derrière eux.

Edouard. — Voulez-vous venir par ici, messieurs? Tenez, si vous voulez, dans la salle à manger.

Robert. — Bon!

Mme **Lebleu**, s'approchant du docteur Herchet. — Est-ce que vous pensez qu'il y a lieu à une opération, docteur?

LE DOCTEUR HERCHET. — Nous allons voir, madame, nous allons en parler avec mon confrère.

Ils entrent dans la salle à manger, suivis d'Edouard.

Mme LEBLEU. — Oh! du moment qu'il envisage la possibilité d'une opération, c'est qu'il y en aura une.

CHARLES, vivement. — C'est moi qui m'occupe de la maison de santé...

Mme LEBLEU, à Edouard, qui revient. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

EDOUARD, marchant avec un peu d'agitation, entouré de Mme Lebleu, Clara, Robert, Saginet, qui le suivent en troupeau. — Ils n'ont rien dit devant la malade; mais, tu sais, ils n'ont toujours pas pu la palper, le ventre était dur, dur... Ils n'ont pas voulu parler devant elle, bien entendu; je leur ai tout expliqué, je leur ai dit qu'elle n'avait pas d'habitudes régulières, qu'il y avait six jours que ça n'était pas arrivé... Oh! que c'est énervant! que c'est énervant! que je voudrais que cette consultation soit finie!... Je leur ai dit qu'elle avait tout fait pour faire cesser cet état de choses anormal, qu'elle avait pris des laxatifs, tous les laxatifs indiqués dans les journaux et tous ceux qui lui avaient été indiqués par des personnes de sa connaissance... Ils n'avaient pas l'air très rassurés, tu sais, les docteurs... Oh! mon Dieu! (On entend du bruit dans la chambre du fond.) Qu'est-ce que c'est? On fait du bruit dans la chambre, maintenant?

ALPHONSINE, ouvrant la porte brusquement. — Elle est sauvée! Elle est sauvée!

EDOUARD. — Elle est sauvée?

ALPHONSINE. — Oui, la vue du docteur a produit son effet... A peine était-il sorti que... (Triomphalement.) enfin ça y est! elle est sauvée! Oh! je suis contente! Et elle est jolie! Venez la voir, elle n'a jamais été si jolie... Elle qui était si pâle, elle qui avait des sueurs froides tout à l'heure, elle est rose! elle est reposée! elle est souriante! Venez! Venez!

CLARA. — Oh! que je suis contente! Si vous saviez, je suis heureuse! Je suis contente!

ROBERT. — Eh bien, maintenant que vous êtes délivrée de tout souci, venez un peu jusque chez moi, vous ne resterez que quelques minutes seulement.

CLARA. — Je viendrai... Oh! Elle est sauvée! Je suis heureuse... (Elle va à la porte, à Edouard.) Ah! qu'elle est jolie! Ah! qu'elle est jolie!

ROBERT, tendant le thermomètre à Saginet. — Prenez ça...

Il suit Clara dans la chambre, où sont entrés Mme Lebleu et Alphonsine.

LE DOCTEUR HERCHET, sortant de la salle à manger, suivi de Lehasquet, à Edouard. — Eh bien! ne vous effrayez pas! Mais, après mûr examen, le principe de l'opération nous paraît s'imposer...

EDOUARD. — Elle est sauvée, docteur!

LE DOCTEUR HERCHET. — Comment? Elle est sauvée?

Il entre dans la chambre suivi de Lehasquet.

EDOUARD, à Saginet qui veut entrer dans la chambre. — Non, pas toi, mon vieux... Il y a tellement de monde...

Il entre dans la chambre. Saginet s'assoit sur une chaise et secoue machinalement le thermomètre.

RIDEAU

Dans le rôle de la bonne.

Telle qu'elle est au naturel.

Mlle Catherine Fonteney.

REVUE DE LA CRITIQUE

Le Trouble-Fete et *la Gloire ambulancière* à la Comédie des Champs-Elysées.

La ravissante « Comédie des Champs-Elysées » située dans le palais à la façade marmoréenne de l'avenue Montaigne et qui, sous l'intelligente direction de M. Léon Poirier, ouvrit ses portes avec *l'Exilée* (*) de M. Henry Kistemaeckers, a réuni dans un même spectacle deux œuvres bien différentes, mais l'une et l'autre, chacune dans leur sphère, d'une rare qualité. Ce fut là, de la part de M. Léon Poirier, un « dosage savoureux », pour employer l'expression d'un critique, M. Henri de Weindel :

« La fantaisie et l'émotion, la gaieté et la sensibilité, le fou rire et les larmes à fleur de cils s'y rencontrent pour le plus complet agrément du spectateur, et, en même temps qu'on peut savourer le détail d'une pièce de qualité très fine et les trouvailles d'observation directe d'un acte comiquement « dans » la vie », on est assuré de passer ce qu'il est convenu d'appeler une bonne soirée, et c'est la meilleure garantie d'un succès qui ne semble point faire de doute. »

Ces deux œuvres, *La Petite Illustration* ne les séparera pas et les noms des deux auteurs voisineront dans ses colonnes comme sur l'affiche. L'un de ces auteurs appartient à cette classe supérieure des hommes dont, au seul énoncé du nom — et du prénom aussi — tout le monde sait ce qu'ils représentent. Nommer Tristan Bernard suffit. Les cerveaux, précédemment impressionnés, se souviennent. Cela pourrait se poser simplement comme une équation un peu fantaisiste : *Tristan qui égale gaieté, plus Bernard qui égale ironie font au total : « succès »*. Il n'est donc nullement besoin de le présenter davantage. On trouvera plus loin les appréciations de la critique touchant son œuvre nouvelle.

Le second auteur — M. Edmond Fleg — jouit de l'estime des gens de théâtre auxquels ses œuvres précédentes l'ont révélé. Il s'en faut qu'il soit un débutant. Sa première pièce, *le Message*, reçue au concours organisé par la société littéraire l'*Elan*, fut représentée par les *Escholiers* en 1904. Il donna ensuite *Un héros* au théâtre des Célestins à Lyon. Enfin, une récente pièce, *la Bête*, montée par Gémier au théâtre Antoine, s'imposa tout particulièrement à l'attention de la critique, soulevant des discussions autour de son sujet, peut-être un peu exceptionnel, mais assurément dramatique.

L'œuvre nouvelle que nous publions aujourd'hui est d'une donnée plus générale. *Le Trouble-Fête*, c'est le premier enfant qui survient dans un jeune ménage bourgeois d'aujourd'hui dont il bouleverse les façons de vivre.

⁂

M. Robert de Flers — qui, avec M. de Porto-Riche, est, paraît-il, un des parrains dramatiques de l'auteur — portait, au lendemain de la première, dans sa chronique du *Figaro*, cette appréciation sur la pièce qu'il avait lui-même remise au directeur de la Comédie des Champs-Elysées :

« C'est une œuvre qui n'est point complète et qui contient plus d'un défaut, mais nous avons été charmés par sa délicatesse, par sa grâce, par sa qualité, par toutes sortes de dons très nets et très fins. M. Edmond Fleg est évidemment à la fois un homme de théâtre et un homme de lettres. C'est une joie qui ne nous est pas toujours donnée de rencontrer ces deux personnages réunis en une seule personne. M. Edmond Fleg a souvent réussi à les accorder, surtout dans son premier acte, qui est d'une exécution remarquable et d'un ton tout à fait délicieux. Enfin, et ceci n'est pas un petit mérite, M. Edmond Fleg a trouvé un très beau sujet qu'il a, en partie du moins, réalisé.

» M. Fleg a étudié avec beaucoup de finesse et d'exactitude la façon très différente dont se développent l'instinct maternel et le sentiment de la paternité...

» Cet accord imparfait entre l'instinct maternel et l'instinct paternel détermine forcément entre l'homme et la femme une crise que le théâtre — dont c'est pourtant la mission d'étudier toutes les crises — n'avait pas encore abordée. M. Edmond Fleg l'a osé, et nous devons à cette entreprise une pièce, sinon parfaite, du moins infiniment distinguée, d'une observation aiguë et d'un agrément presque constant. »

M. Edmond Sée, dans *Gil Blas*, déclare qu'il faut louer M. Fleg de s'être attaqué à un sujet aussi simple, aussi humain, aussi général :

« *Le Trouble-Fête* témoigne de beaucoup de délicatesse, de sensiblerie, d'intelligence clairvoyante. Certaines parties, le premier acte, la fin du second, certains « détails » du troisième sont traités avec la plus juste mesure, la subtilité la plus fine, la grâce la plus hardie. »

Et, se plaisant à constater l'accueil très chaleureux fait à cette pièce, il ajoute qu'il confirme et renouvelle ses espoirs touchant les futures destinées dramatiques de l'auteur.

Dans *Excelsior*, M. Joseph Galtier exprime le même sentiment :

« Ce qui, à mon sens, caractérise la comédie de M. Edmond Fleg, c'est moins la matière dramatique, entendez le sujet et sa marche, que la manière riche de justes nuances et de touches heureuses qui distinguent — au sens exact du mot — *le Trouble-Fête*. La langue, le dialogue ont de la saveur. Ils sont d'une classe littéraire tout à fait remarquable. En somme, cette pièce est d'un ouvrier qui a tenu beaucoup et qui promet davantage. »

M. Abel Hermant, dans le *Journal*, juge la comédie de M. Edmond Fleg aimable, plaisante, pathétique, dramatique, avec un sujet qui ne semblait point, à première vue, fort théâtral :

« Je lui reprocherais même d'être un peu artificiellement composée et de ne pas assez surprendre ou décevoir nos prévisions. Mais il n'importe, car si la composition en est arbitraire, les sentiments et les mœurs y sont observés et rendus avec une entière naïveté. Le cadre est rigide et géométrique, le tableau est une étude d'après nature, où la nature n'est point déformée. »

Pour M. Adolphe Aderer, la pièce de M. Fleg, où s'affirment de réelles qualités d'observation, de finesse et de sentiment, et qui est écrite avec soin et avec goût, « est un ouvrage de mérite, justifiant l'accueil des plus sympathiques dont il a été l'objet. »

M. Paul Souday, dans l'*Eclair*, reconnaît l'intérêt et l'agrément de cette œuvre ; il estime cependant qu'un si grand sujet pouvait comporter plus d'ampleur et de gravité et c'est un sentiment identique qu'exprime dans l'*Echo de Paris* M. François de Nion :

« Cela ne nous a pas empêchés d'apprécier çà et là les grâces et la tendresse du dialogue, non plus que l'adresse de cette action si difficile et conduite à bon port. »

Dans *Comœdia*, M. de Pawlowski reconnaît tout d'abord que la situation est neuve au théâtre :

« Elle se présente cependant chaque jour dans la vie quotidienne. C'est là un problème d'ordre général. »

M. J. Ernest-Charles, dans l'*Opinion*, reprocherait volontiers à l'auteur son réalisme :

« Du moins il étudie avec franchise, avec force, un cas qui n'est nullement

---

(*) A paraître prochainement dans *La Petite Illustration*.

un « cas » particulier, et son œuvre, telle qu'elle est, est une œuvre de vérité et d'humanité... L'important est que M. Edmond Fleg ait voulu nous montrer le rôle de l'enfant dans la famille, rôle d'absorption et de rayonnement, rôle de maître, rôle de triomphateur qui supprime les difficultés qu'il a suscitées et qui rejoint plus étroitement ceux qu'il a failli désunir. L'inspiration de l'œuvre de M. Edmond Fleg est donc non seulement heureuse et jolie, mais forte. M. Edmond Fleg a voulu faire une œuvre largement humaine. »

Et M. Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, déclare que la pièce de M. Edmond Fleg est agréablement présentée dans une forme délicate, avec quelques jolies scènes.

⁂

L'interprétation de la comédie de M. Edmond Fleg fut des plus remarquables. M^{lle} Gladys-Maxhance, dans un rôle délicat à tenir, a fait preuve du tact le plus fin et d'une émouvante sensibilité ; M^{lle} de Pouzols a silhouetté spirituellement une prétentieuse femme de lettres; M^{me} Jalabert a composé une fort avenante belle-mère.

M. Louis Gauthier. que tant de « créations » remarquables de rôles extrêmement importants ont mis au premier plan, n'avait peut-être jamais, à notre avis, fait preuve d'une si sûre expérience de l'art du comédien, de tant de naturel dans l'expression des sentiments les plus variés et les plus nuancés. M. Mauloy a été fort goûté pour sa parfaite justesse de ton.

⁂

La Gloire ambulancière est le titre — propre à piquer la curiosité — que M. Tristan Bernard a donné à l'acte délicieux qui accompagne le *Trouble-Fête* sur le programme de la Comédie des Champs-Elysées, où son succès est considérable. Les critiques l'ont proclamé dès le premier jour avec une joyeuse unanimité.

Ainsi dans l'*Opinion*, M. J. Ernest-Charles écrit :

« *La Gloire ambulancière* est une farce drue, assez moliéresque en son énormité. Verve intempérante, sage morale. Tristan Bernard analyse l'égoïsme bouffon de parents auprès du lit d'une burlesque malade. Et c'est d'une gaieté cordiale et bienfaisante. »

Cette gaieté, M. Félix Duquesnel l'a éprouvée aussi et ne s'en cache pas :

« C'est une pochade bourgeoise, à la manière d'Henri Monnier, dessinée d'un crayon caricatural si bien taillé, qu'il y a confusion et que les fantoches semblent bel et bien vivants, pris sur nature, et qu'ils amusent jusqu'au fou rire. »

Pour M. Robert de Flers, il estime que cette farce très farce, tout en étant excessive, contient une grande part de vérité.

« La moindre occasion, le plus léger prétexte suffit à l'auteur des admirables *Mémoires d'un jeune homme rangé* pour peindre de petits tableaux de mœurs et rassembler des personnages animés de plus de vie réelle que ceux de tant de comédies importantes, où l'intrigue est moins simple et moins nonchalante. Cette fois, M. Tristan Bernard a voulu railler ce travers très curieux dans lequel tombent volontiers les gens bien portants qui s'efforcent de tirer pour eux-mêmes quelque importance et quelque gloire de la maladie d'un parent ou d'un ami... Ce sont là de simples silhouettes, et il ne s'agit que de quelques dialogues rapides ; mais on y retrouve constamment cette force comique dans l'observation, ce sens humoristique de la réalité qui sont les caractères distinctifs du talent de Tristan Bernard et qui rapprocheront *la Gloire ambulancière* du *Fardeau de la liberté* et des *Pieds nickelés*. »

M. Adolphe Brisson, dans son feuilleton du *Temps*, caractérise la « manière » de M. Tristan Bernard, réduisant l'action au minimum, s'efforçant d'y introduire la plus grande somme possible de réalité.

« Les spectateurs savourent ces mots, ces traits pris sur le vif, ces observations notées d'après nature. Ils pensent : « Comme c'est ça ! »

L'éminent critique estime d'ailleurs que M. Tristan Bernard s'est passé là du comique de situation :

« Chaque personnage est d'une drôlerie extrême. Mais il ne réagit pas sur le voisin. Aucun incident ne jaillit du choc de ces caractères, de ces conflits. Il n'y a pas de sujet, il n'y a pas de pièce. C'est un chapelet de scènes traitées à la façon des immortels dialogues de Henri Monnier. M. Tristan Bernard l'a voulu ainsi. Il nous a récréés. Il s'est satisfait. »

M. François de Nion ne discute pas son plaisir :

« Depuis Molière, dit-il, on n'avait pas présenté avec une verve aussi comique les médecins et la souffrance à la scène, que ne l'a fait M. Tristan Bernard dans *la Gloire ambulancière*... Tous les caractères, tous les types de cette petite saynète sont tracés et fouillés avec cette profondeur de bonhomie qui fait de tous les personnages de Tristan Bernard de vivantes entités. »

M. de Pawlowski ne cache pas davantage son admiration pour l'auteur de cette pièce :

« Il faut une maîtrise véritablement exceptionnelle pour pouvoir produire du grand comique classique en s'approchant aussi près de la vie. »

De l'avis de M. Joseph Galtier, *la Gloire ambulancière* est du cru des meilleures pièces en un acte de M. Tristan Bernard :

« Cette comédie m'a beaucoup diverti ; allez la voir et vous partagerez mon plaisir. Je m'en voudrais de vous conter ce tableau d'intérieur, qui vaut par ses notations précises et d'un comique direct. »

M. Edmond Sée, lui aussi, se déclare incapable de conter un tel acte :

« Il faut aller l'entendre. On ira. Depuis longtemps Tristan Bernard n'avait écrit quelque chose d'aussi savoureux, d'aussi incroyablement véridique, d'aussi joyeusement profond, d'aussi verveux, d'aussi « Lui ». C'est vous dire comme on a ri. Je crois bien que pour ma part je ris encore ; et je n'en ai nulle honte ; bien au contraire ! »

⁂

Cet acte d'une si curieuse et si désopilante vérité fut joué avec beaucoup de verve comique par d'excellents artistes. On a fait un succès à M^{lle} Catherine Fonteney qui, pour mieux figurer « la bonne », avait consenti à s'enlaidir de la plus plaisante façon. Et que dire de la fantaisie exacte et mesurée de M^{me} Miller, de la vivacité spirituelle, de la spontanéité constamment renouvelée de M^{me} Juliette Darcourt, de la joliesse de M^{lle} Madeleine Lyrisse ?

Un artiste célèbre, M. Dumény, tenait, on pense avec quelle subtile autorité, le rôle d'Edouard ; M. Henri Beaulieu metteur en scène et comédien d'un talent maintes fois éprouvé, incarnait le tenace et persuasif Robert ; et il faudrait, pour être juste, louer, à leurs côtés, avec des éloges particuliers les pittoresques compositions qu'ont faites de leurs personnages MM. Arvel, Herman, Gorieux et Fugère.

GASTON SORBETS.

MARIE-MAGDELEINE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

MAURICE MAETERLINCK

Représentée pour la première fois le 18 mars 1913, au théâtre du Casino Municipal de Nice et reprise au théâtre du Châtelet, à Paris, le 28 mai.

Marie-Magdeleine (Mme GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK).
Pho. Gersche.

PERSONNAGES

Lucius Verus tribun militaire...	MM.	ROGER KARL.	*Marie-Magdeleine*	Mmes	GEORGETTE LEBLANC.
Annæus Silanus...........		DENIS D'INÈS.	*Marthe*		G. BARBIERI.
Appius		R. MONTEAUX.	*Marie*		G. ALBERT.
Cœlius		DAUVILLIER.	*Marie-Cléophas*		L. COLLINEY.
Lazare		PILLOT.	*Marie-Salomé*		L. VANDEWEN.
Joseph d'Arimathie..........		JEAN DUVAL.			
Nicodème		MENDAILLE.	*Bartimée*	M.	HAAB.

Aveugles, Estropiés, Malades, Vagabonds, Miraculés, Autres Saintes Femmes, Mendiantes, Prostituées, etc.

Les actes I et II à Béthanie. — L'acte III à Jérusalem.

Copyright by Félix Bloch Erben, 1909. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

AVERTISSEMENT

J'ai emprunté au drame de M. Paul Heyse, Maria von Magdala, *l'idée de deux situations de ma pièce ; c'est, à savoir : à la fin du premier acte, l'intervention du Christ qui arrête la foule déchaînée contre Marie-Magdeleine par ces paroles prononcées derrière le théâtre : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre », et, au troisième, l'alternative où se trouve la grande pécheresse de sauver ou perdre le Fils de Dieu, selon qu'elle consent ou refuse de se donner à un Romain.*

J'avais, avant que de me mettre au travail, demandé au vénérable poète allemand, que je tiens en très haute estime, l'autorisation de développer ces deux situations qui, chez lui, dans un drame incomparablement plus touffu que le mien, n'étaient pour ainsi dire qu'esquissées, lui offrant de reconnaître ses droits de la façon qu'il jugerait équitable. A ma respectueuse requête, il ne fut répondu que par un refus, j'ai regret de le dire, peu courtois et presque menaçant.

Dès lors, il me fallut considérer que la parole évangélique citée plus haut appartient à tout le monde et que l'alternative dont je parle est de celles qui se rencontrent plus d'une fois dans la littérature dramatique. Il me parut d'autant plus licite d'en user que je l'avais précisément imaginée, l'année même que fut publiée Maria von Magdala, *sans pouvoir connaître celle-ci, dans le quatrième acte de* Joyzelle.

J'ajouterai que, hormis le principe de ces situations, pour tout ce qui concerne le sujet de la pièce, la conduite de l'action, les personnages, les caractères, les péripéties et l'atmosphère, nos deux œuvres n'ont absolument rien de commun, que pas une réplique, pas une phrase de l'une ne se retrouve en l'autre.

Cela dit, je suis heureux de témoigner au vieux maître ma gratitude d'un don spirituel qui, pour être involontaire, n'en est pas moins considérable.

Vérus.
Cœlius
Silanus.
Marie-Magdeleine.
Appius.

Scène IV. — Silanus : *« Consoler n'est pas anéantir la douleur mais apprendre à la surmonter ! »*

MARIE-MAGDELEINE

ACTE PREMIER

Les jardins d'Annœus Silanus, à Béthanie. Terrasse romaine. Bancs de marbre, portiques, statues. Au centre, bassin avec jet d'eau. Cabinets de verdure. Orangers et lauriers en des vases de pierre. Balustrade à droite et à gauche dominant la vallée. Balustrade au fond, ouverte en son milieu pour donner accès à une allée de platanes bordée de statues, qui aboutit à une épaisse haie de lauriers clôturant le jardin.

Scène première

Entrent Annœus Silanus et Lucius Vérus.

Silanus. — Voici la gloire de mon petit domaine : ma terrasse qui me rappelle celle que j'avais à Préneste et qui avait mis le comble à mes vœux. Voici mes orangers, mes cyprès et mes lauriers-roses. Voilà le vivier, le portique avec les images des dieux, parmi lesquels cette Minerve trouvée à Antioche. (Montrant, à gauche, le paysage.) Et par ici, l'incomparable vue sur la vallée où règne déjà le printemps. Nous sommes en suspens dans l'espace. Admire, le long des pentes de Béthanie, la descente des anémones. On dirait que la terre est en flamme au pied des oliviers. Ici, je goûte en paix les avantages de la vieillesse qui sait se réjouir des jours passés, car la jeunesse borne de fort près la jouissance des biens en ne considérant que ceux qui sont présents...

Vérus. — Enfin, voici des arbres, de l'eau, de la verdure !... J'en avais perdu la mémoire depuis mon arrivée dans ce désert de pierres qu'on appelle la Judée... Mais comment se fait-il, mon bon maître, que vous vous soyez fixé près de cette ville aride et morne, où la terre est affreuse, où les hommes sont laids, hargneux, sournois et malfaisants, malpropres et barbares ?...

Silanus. — J'avais, comme tu le sais, suivi à Césarée le procurateur Valérius Gratus, puis je revins à Rome où tu fus quelque temps mon élève fidèle et préféré. Mais bientôt j'eus honte d'enseigner une sagesse dont les certitudes me semblaient d'autant plus douteuses que je les affirmais avec plus d'assurance. Je fus rappelé ici, en cette Judée barbare, par la plus étrange des curiosités. Lors de mon premier séjour, j'avais commencé l'étude des livres sacrés des Juifs. Ils sont informes et sanguinaires, mais on y trouve aussi de belles fables et les précoces efforts d'une sagesse sauvage mais parfois singulière. Ils n'ont pas encore lassé mon attention.

Vérus. — En effet, notre ami Appius que j'ai revu à Antioche m'avait parlé de vos études et de votre passion soudaine et désordonnée pour les vieux livres juifs...

Silanus. — Il ne tardera pas à venir...

Vérus. — Qui?... Appius?... Il est donc à Jérusalem?...

Silanus. — Tu l'ignorais?... Mais toi-même, depuis combien de jours es-tu dans le pays?... Ta lettre d'avant-hier ne me le disait point...

Vérus. — Depuis près d'une semaine, et j'ai voulu vous consacrer ma première heure de loisir. J'ai quitté Antioche pour accompagner à Jérusalem le procurateur Pontius Pilatus qui redoute des troubles. Il aura probablement besoin de l'appui de mes vieux légionnaires...

Silanus. — L'ample et vaste Appius, dont les paroles, aussi vagabondes que les habitudes, unissent les amis les plus éloignés, m'a parlé de toi, comme il t'avait parlé de moi. Il m'a appris que lorsqu'il eut, à Antioche, le bonheur de te rencontrer, tu semblais en proie à quelque grand amour malheureux...

Vérus. — Lequel?...

Silanus. — Comment le plus beau des tribuns militaires, dans son magnifique appareil, peut-il avoir plus d'un amour qui ne soit pas heureux?... Il s'agissait d'une femme de ces régions, une Galiléenne, si je ne me trompe...

Vérus. — Marie de Magdala?... Il vous a parlé d'elle?... Où est-elle? Je ne l'ai plus revue; elle a brusquement quitté Antioche et j'ai perdu sa trace...

Silanus. — Mais, pourquoi ne te fut-elle point exorable?... Appius m'affirmait qu'elle méprise, il est vrai, les hommes de ce pays, mais ne se montre nullement rebelle aux chevaliers romains...

Vérus. — C'est une de ces énigmes de la femme que nos devoirs de soldat ne nous laissent guère le temps de débrouiller. Elle ne paraissait pas me haïr, du moins la haine qu'elle affectait de me témoigner n'allait pas sans une âpre douceur... Mais il s'y mêlait je ne sais quelle crainte incompréhensible, qui lui faisait farouchement éviter ma présence... D'ailleurs, elle venait, paraît-il, d'éprouver une grande douleur, dont elle s'est déjà, m'a-t-on dit, plus d'une fois consolée...

Silanus. — Je ne sais, et tout cela ne me semble pas bien décourageant. Au demeurant, pourquoi chercher des sujets d'affliction dans ce que les dieux ont créé pour la joie?... Appius voulait donc que j'aidasse, par mes sages conseils, à te guérir d'un mal qui t'attriste sans nécessité. Mais, d'abord, l'aimes-tu autant que l'affirme Appius, dont les propos sont souvent excessifs et inconsidérés?...

Vérus. — Je l'ai désirée, je la désire encore comme jamais je n'avais désiré une femme...

Silanus. — Tu parles sagement en ne séparant point, dès les premières heures, le désir de l'amour. Du reste, je comprends. Il est certain qu'elle est plus belle qu'un grand nombre de femmes que j'ai admirées dans ma vie.

Vérus. — Comment?... Vous l'avez vue?... Elle est donc à Jérusalem?...

Silanus. — Elle est même plus près de nous que Jérusalem qui se trouve à quinze stades de Béthanie... *(L'entraînant un peu vers la droite.)* Approche-toi de ce portique et regarde là-bas, au fond de la vallée... Qu'y vois-tu?...

Vérus. — J'y vois des oliviers, des sentiers, des tombeaux... Puis encore des frontons de palais ou de temples, des colonnes, des cyprès... On se croirait aux environs de Rome... Mais je ne saisis pas...

Silanus. — C'est Hérode-le-Grand, une sorte de fou furieux mais bâtisseur qui orna cette vallée de magnifiques édifices plus romains que ceux de Rome même... Mais, regarde à mi-côte, à gauche de ces trois grands cyprès, à quatre ou cinq stades d'ici... Découvres-tu l'une des plus belles villas de marbre?...

Vérus. — Celle que précèdent de larges degrés blancs qui mènent à une colonnade en hémicycle où se dressent des statues?...

Silanus. — C'est là qu'elle s'est retirée...

Vérus. — Marie-Magdeleine? Dans cette solitude, et si loin de la ville?...

Silanus. — Elle fuit, m'a-t-elle dit, le fanatisme juif, le tumulte et les odeurs nauséabondes qui redoublent à Jérusalem, à l'approche de la Pâque...

Vérus. — Vous la voyez donc?... Vous lui avez parlé?...

Silanus. — Le bon Appius, sachant que la vue d'une femme jeune et belle réjouit mes regards sans les mettre en péril, ne la dissuada point de monter jusqu'à la demeure d'un vieillard désarmé et inoffensif.

Vérus. — Qu'a-t-elle dit?... Quelle impression vous a-t-elle faite?...

Silanus. — Elle était vêtue d'une robe qui paraissait tissue de perles et de rosée, d'un manteau de pourpre tyrienne à grenades de saphirs; et parée de bijoux qu'alourdissait un peu le faste oriental. Quant à sa chevelure, je présume que, dénouée, elle couvrirait d'un voile d'or impénétrable la surface de cette vasque de porphyre...

Vérus. — Je parle de son intelligence, de son caractère... Ne vous y trompez point, ce n'est pas une vulgaire courtisane... Elle a d'autres attraits qui fixent mieux l'amour.

Silanus. — Je n'ai pris garde qu'à sa beauté qui est réelle et satisfait les yeux... Du reste, nous en jugerons mieux tout à l'heure, elle ne tardera point à venir...

Vérus. — Elle vient ici?... Mais sait-elle qu'elle me trouvera chez vous?...

Silanus. — Assurément. Il m'a paru que cette rencontre serait plus efficace à soulager ton mal que les sages conseils que voulait Appius...

Vérus. — Mais elle?... qu'a-t-elle dit en apprenant que...

Silanus. — Elle a souri avec une grâce tressaillante et pensive... Les autres convives seront notre indispensable Appius et Cœlius, ton condisciple de Préneste... J'espère qu'ils nous amèneront notre malheureux ami Longinus qui perdit, il y a trois semaines, une petite fille âgée de deux ans... Je tenterai de le consoler, par des raisons bonnes et convaincantes, d'une douleur qui est, certes, disproportionnée à la perte qu'il a faite. Nous aurons entre autres mets, que j'espère excellents, deux poissons du Jourdain que tu ne connais point, et qui, accommodés par Davus, mon vieux cuisinier... Mais j'entends le son de la double flûte... Ce doit être la litière de la reine de Béthanie et de Jérusalem qui s'arrête au seuil de ma maison... Tes yeux vont retrouver la douce lumière qu'ils regrettent, et les miens le sourire qui leur plaît, à moins que les miroirs d'argent de l'atrium ne retiennent plus longtemps qu'il ne sied...

Vérus. — Elle est là...

Entre, à droite, Marie-Magdeleine. Quelques esclaves la suivent, auxquels, d'un geste sec et impérieux, elle donne l'ordre de se retirer.

Scène II

LES MÊMES, MARIE-MAGDELEINE

SILANUS, allant au-devant de Marie-Magdeleine.

« Quelle est celle-ci qui monte du désert
» Comme une colonne de fumée,
» Exhalant la myrrhe et l'encens.
» Quelle est celle-ci qui apparaît semblable à
» l'aurore,
» Plus belle que la lune, plus pure que le soleil,
» Mais terrible comme une armée en bataille, »

Ainsi que chantent vos livres sacrés à l'approche de la Sulamite...

MARIE-MAGDELEINE. — Ne me parlez pas de mes livres sacrés, je les ai en exécration, comme tout ce qui vient de ce peuple hypocrite et sordide, avare et malfaisant...

VÉRUS, s'avançant pour la saluer à son tour. — Je dirai donc à la façon romaine : « Salut à la fille aînée d'Aglaia, la plus jeune et la plus heureuse des Charites !... »

MARIE-MAGDELEINE. — Plaignez-moi au lieu de me louer. On m'a dérobé cette nuit, outre douze de mes plus belles perles, mes rubis de Carthage, mes paons de Babylone et toutes les murènes de mon vivier... Mais on a fait bien pis. J'avais — et tu les as vus, Silanus — deux admirables vases de cristal et d'agathe, pleins d'un nard indien si précieux que je le réservais pour le jour, qui viendra lui aussi, où l'on entourera mon corps des bandelettes funéraires...

SILANUS. — Oui, je me les rappelle, et ils étaient incomparables !... C'était, à mon avis, un travail phénicien qui devait remonter au temps de Salomon. Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux. Mais il n'est pas possible qu'ils aient poussé l'audace jusqu'à porter la main sur ce trésor devant lequel César lui-même se serait incliné !...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils n'en ont pris qu'un seul, et je ne sais pourquoi ils ont respecté l'autre et l'ont laissé intact, sur son socle d'argent, au fond de l'atrium... On dirait qu'au dernier moment une crainte, un scrupule inconnu est venu les troubler...

VÉRUS. — Ils savaient bien qu'ils commettaient un sacrilège !... Mais n'avez-vous aucun indice, aucun soupçon ?...

MARIE-MAGDELEINE. — Je ne sais... J'ai fait battre de verges et mettre à la torture les esclaves chargés du soin de la volière et du vivier ; ils n'ont rien avoué et je crois qu'ils ne savent rien...

SILANUS. — Le vol est surprenant, car le pays est sûr... Voilà près de six ans que je m'y suis fixé, et l'on n'a point tenté de me dérober une parcelle de ma sagesse qui n'est jamais sous clef et qui est la seule chose précieuse que je possède... Le juif est sournois, rusé et malveillant, il pratique la friponnerie et l'usure ainsi que la plupart des vertus et des vices rampants, mais il évite presque toujours le vol franc et loyal, le vol honnête, si l'on peut dire...

MARIE-MAGDELEINE. — J'avais d'abord soupçonné les ouvriers tyriens qui ajustent, en ce moment, autour de l'une des salles de ma villa, ces lambris mobiles que l'on change à chaque service, de manière à mettre les murs en harmonie avec les mets dont la table est couverte...

VÉRUS. — J'en ai vu de pareils chez notre gouverneur Pomponius Flaccus, à Antioche, mais je ne savais pas que cette innovation, récente à Rome même, eût déjà pénétré en ce pays perdu.

MARIE-MAGDELEINE. — Aussi ne la trouverez-vous qu'en ma maison, et le dernier palais du Tétrarque Antipas en est encore dépourvu... J'avais donc tout d'abord soupçonné ces ouvriers, mais j'ai la preuve qu'ils sont innocents. Je suis sûre maintenant qu'il faut chercher les voleurs parmi cette bande de vagabonds et de rôdeurs qui depuis quelque temps infeste le pays...

SILANUS. — La bande déjà fameuse du Nazaréen...

MARIE-MAGDELEINE. — Justement. Leur chef, m'a-t-on dit, est une sorte de brigand malpropre qui séduit les foules par une magie grossière, et qui, sous prétexte de prêcher je ne sais quelle loi ou doctrine nouvelle, ne vit que de rapine et s'entoure d'individus capables de tout... J'ai du reste à m'en plaindre sous d'autres rapports... Avant-hier, comme je me promenais dans mes jardins, sous le portique qui les sépare de la route, une douzaine de misérables, détachés de cette bande, m'ont insultée d'une façon immonde et menacée de pierres... Cela devient intolérable, il est temps d'en débarrasser la contrée.

VÉRUS. — On m'a parlé de ces gens-là... Je sais que le Procurateur s'en occupe... J'y ferai veiller de plus près. Du reste, si vous le désiriez, il me serait facile d'arrêter leur chef...

MARIE-MAGDELEINE. — Je vous en prie, et le plus tôt possible... Je vous en serais singulièrement reconnaissante...

SILANUS. — Je crois que vous faites fausse route. Les voleurs, selon moi, ne se trouvent pas de ce côté. Je suis assez bien placé pour connaître la bande, attendu que depuis cinq ou six jours elle opère à quelques pas de ma maison. J'ai même eu le plaisir — car tout se transforme en plaisir, à mon âge — j'ai même eu le plaisir d'assister à l'une de leurs réunions. C'était près de la vieille route de Jéricho. Le chef parlait au milieu d'une foule poussiéreuse et déguenillée, parmi laquelle on remarquait un grand nombre d'estropiés et de malades assez répugnants. Ils semblent extrêmement ignorants et exaltés. Ils sont pauvres et sales, mais je les crois inoffensifs et incapables de voler autre chose qu'un verre d'eau ou un épi de blé... Ils écoutaient avidement une anecdote assez naïve, l'histoire d'un fils qui revient chez son père après avoir dilapidé son patrimoine... Je n'ai pas entendu la fin, car on me regardait avec quelque méfiance... Mais le Galiléen, ou le Nazaréen, comme on l'appelle ici, est assez curieux, et sa voix est d'une douceur pénétrante et particulière... C'est, paraît-il, le fils d'un charpentier... Je vous en reparlerai, j'ai sur lui d'autres détails intéressants, mais permettez que d'abord j'aille voir, de l'autre côté de la maison, d'où l'on domine la route, si je n'aperçois pas nos convives attardés...

Il sort à droite.

Scène III

MARIE-MAGDELEINE, VERUS

VÉRUS. — Je ne m'attendais point à la joie de vous revoir, avec votre agrément, après les cruelles paroles qui m'avaient ôté jusqu'à l'espoir qu'on laisse parfois à ceux qu'on veut désespérer..

MARIE-MAGDELEINE. — J'étais stupide et folle, mais voici la raison revenue, et je sais à présent que le meilleur amour ne vaut pas une larme.

VÉRUS. — D'autant qu'il n'est guère le meilleur, ni même le bon amour, dès qu'il en fait verser...

MARIE-MAGDELEINE. — Il n'est plus pour moi de meilleur ou de pire amour. J'ai vécu jusqu'ici parmi des mensonges dont les autres profitèrent; depuis six mois, je vis parmi des vérités dont je tire profit...

VÉRUS. — Que voulez-vous dire?

MARIE-MAGDELEINE. — Que je me vends plus habilement et plus cher qu'autrefois.

VÉRUS. — Magdeleine!... Vous vous calomniez!...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous verriez, si votre désir tentait l'aventure, qu'au contraire, je m'estime à très haute valeur.

VÉRUS. — Vous vous estimerez toujours moins haut que je ne fais. Vous ne parviendrez pas à vous avilir à mes yeux; et je ne vois dans ce que vous me dites que la légitime révolte d'une âme profondément blessée qui se roidit contre la douleur...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous vous trompez, ce n'est pas une âme qui se roidit, mais qui se retrouve.

VÉRUS. — Je n'en crois rien. Du reste, j'aime mieux vous devoir à la rancœur ou à la haine que de vous perdre pour la plus noble cause, et puisqu'il ne s'agit que de vous estimer très haut, dès ce moment, sachez-le, vous m'appartenez, Magdeleine...

MARIE-MAGDELEINE. — C'est possible... Mais voici que notre hôte revient. Nous n'avons, pour l'instant, plus rien à nous dire...

Entrent, à droite, Silanus, Appius, Cœlius.

Scène IV

LES MÊMES, SILANUS, APPIUS, CŒLIUS

APPIUS, allant à Marie-Magdeleine.

« Vénus a quitté Chypre
» Et plane sur Jérusalem!... »

Ou plutôt, c'est la belle Tecmessa qui déjà ramène le sourire sur les lèvres du fils de Télamon!... Admire donc, ô Cœlius, la magnifique image que dressent sous ce portique l'Amour et la Beauté.

CŒLIUS. — On dirait que l'azur s'est déployé sur eux, entre ces deux colonnes...

SILANUS. — L'azur et la lumière ne paraissent heureux que lorsqu'ils enveloppent la jeunesse et l'amour... Mais pour en revenir à de moins éclatantes images qui conviennent mieux à ma tête chargée d'années, je remarque que c'est une sorte de pressentiment qui nous poussait à parler, il n'y a qu'un moment, de la bande du Nazaréen, car c'est cette même bande qui retardait nos hôtes...

APPIUS. — En effet, figurez-vous qu'en approchant, là-bas, du dernier carrefour nous avons trouvé le pays en émoi et la route encombrée d'une foule hurlante et gesticulante qui se pressait autour d'un aveugle qui voyait...

VÉRUS. — C'est en effet un de ces phénomènes qu'on ne rencontre qu'en Judée...

CŒLIUS. — C'était extraordinaire!... Le pauvre homme, écrasé contre un vieux mur, s'écriait en roulant des yeux ivres et vierges: « C'est un Prophète, c'est un Prophète! je vois des hommes qui marchent semblables à des arbres!... » Et la foule trépignait alentour. Il paraissait terrassé par la lumière...

APPIUS. — Ou plutôt par le vin, car il chancelait manifestement.

VÉRUS. — Et le Nazaréen, l'avez-vous aperçu?...

APPIUS. — Non, il venait de s'éloigner, entraînant la partie la plus turbulente de la foule, sinon nous n'aurions jamais pu passer...

MARIE-MAGDELEINE. — Il paraît en effet que lorsque ces brigands se pressent autour de leur chef, ils ne se dérangeraient pas pour livrer passage à César.

CŒLIUS. — Où est-il allé?... Je serais curieux de le voir...

SILANUS. — Il ne doit pas être bien loin... Voyez-vous là, au fond de mon jardin, cette haie de lauriers?... Elle sépare mon petit domaine du verger de mon voisin appelé Simon-le-Lépreux...

MARIE-MAGDELEINE, sursautant. — Comment! votre voisin le plus proche est lépreux?... Il fallait nous le dire...

SILANUS. — Rassurez-vous, madame, il n'a plus la lèpre...

APPIUS. — Je croyais qu'on était lépreux pour la vie, comme on est cul-de-jatte ou bossu... C'est encore une des surprises de cette monstrueuse Judée...

SILANUS. — Le Nazaréen l'a guéri.

CŒLIUS. — Est-il réellement guéri?... En qualité de voisin le plus proche, vous devez savoir la vérité...

SILANUS. — Je sais qu'il est aussi sain de visage que la rose de Magdala et le lys de Béthanie que voici, mais j'ignore s'il était malade, ne l'ayant jamais vu avant sa guérison...

APPIUS. — Je m'en doutais... Du reste, j'ai vu en Thrace et en Egypte des magiciens bien plus extraordinaires... Mais pour en revenir à ce lépreux sans lèpre, que se passe-t-il donc derrière cette haie et chez ce voisin mystérieux?...

SILANUS. — Le Nazaréen est son hôte depuis trois jours. Ce Simon, sa sœur, sa femme et, je crois, son beau-frère sont des petites gens qui vivent du produit de leurs oliviers. C'étaient de craintifs et paisibles voisins, mais depuis l'arrivée du Nazaréen, tout est bouleversé. C'est un va-et-vient, un tumulte perpétuels. Leur verger est sans cesse encombré d'une multitude de malades, de vagabonds, d'estropiés sortis de toutes les roches de la Judée, pour supplier celui qu'ils appellent à grands cris le Sauveur du monde, le fils de David et le roi des Juifs. Ils sont parfois si nombreux qu'ils débordent dans mon jardin. La haie, comme vous voyez, a été foulée, froissée et même crevée en certains endroits. Heureusement, les apparitions du Nazaréen sont rares et brèves. Au surplus, malgré ces inconvénients, ce spectacle très pittoresque amuse et intrigue ma curiosité...

Entrent à gauche cinq ou six pauvres.

CŒLIUS. — Qu'est-ce que ces gens-là?...

SILANUS. — Que vous disais-je?... en voici une demi-douzaine qui viennent demander du pain...

APPIUS. — Ils sont de la fameuse bande?...

MARIE-MAGDELEINE. — Ils sont odieux et répugnants!... L'un d'eux a le visage rongé par un ulcère, un autre est presque nu, un autre meurt de faim!...

APPIUS. — Il est certain qu'ils manquent de pudeur à promener ainsi la laideur et l'effroi...

SILANUS. — Ne vous tourmentez point, ceux-ci ne dépareront pas longtemps la grâce heureuse des portiques où se délassent nos regards. Mon jardinier les a découverts; il est armé d'une solide houe et les repousse sans aménité... Vous voyez, ils n'insistent point, ils s'en vont en silence et la tête basse... Et maintenant que nous nous sommes suffisamment occupés des misérables, de leur grand chef et de leurs maladies, songeons un peu à nous-mêmes et goûtons le bonheur de l'adorable après-midi que nous verse le printemps... Ma joie à vous voir réunis n'aurait aucune ombre si notre vieil ami Longinus, cédant aux instances d'Appius, avait consenti à vous accompagner...

APPIUS. — Je n'éprouvai jamais plus vivement la vanité de la grande éloquence que lui-même m'enseigna. A toutes mes raisons les plus convaincantes et le mieux déduites, il opposait un farouche silence ou secouait la tête en répétant qu'il ne voulait pas assombrir de sa morne présence notre heureuse réunion...

CŒLIUS. — Pourtant, voilà bien trois semaines que cette enfant est morte... Je n'aurais pas cru que la douleur pût l'atteindre à ce point...

APPIUS. — D'autant plus qu'il s'agit d'un enfant en bas âge que son père connaissait moins que sa nourrice...

SILANUS. — Il y a plus étonnant encore et qui montre au vif que le grand point de la sagesse n'est pas tant de savoir que de se conformer à ce qu'on sait... Quand je perdis, voici plus de vingt ans, un petit garçon qui devait avoir à peu près le même âge que l'enfant qu'il pleure, Longinus entreprit de me consoler. Il m'écrivit une éloquente lettre, où, s'appuyant de l'autorité de Métrodore, de Panitius et d'Hermachus, il me prouvait que la douleur est non seulement inutile, mais ingrate; je sais presque par cœur, tant ils sont frappants, les principaux passages de cette lettre que j'ai retrouvée et relue ce matin... C'étaient les plus hautes paroles que la sagesse humaine puisse prononcer contre la mort et la douleur... Elles m'avaient autrefois protégé.

MARIE-MAGDELEINE. — Quelles étaient ces parols?... Il est bon de ne point ignorer ce qui peut adoucir la douleur...

SILANUS. — « Vous attendez, me disait-il, des consolations, vous ne recevrez que des reproches. Si vous supportez la mort d'un enfant avec tant d'impatience, que feriez-vous si vous aviez perdu un ami?... Il faudrait vous mettre dans cette disposition d'être plus satisfait de l'avoir eu que fâché de ne l'avoir plus. Mais la plupart comptent pour rien les avantages et les plaisirs passés. Ils mettent l'amitié au tombeau avec leur ami... »

APPIUS. — Je reconnais et je salue la forte sagesse de notre vénérable maître.

SILANUS. — Pourquoi ne s'en souvient-il pas quand le malheur le frappe? Mais pourquoi l'oubliai-je moi-même lorsque j'en eus besoin? « Je vous assure, ajoutait-il, qu'une bonne partie de ceux que nous avons aimés demeure après que le destin les a retirés. Le temps qui est passé est à nous, et je ne vois rien dont nous soyons plus assurés que de ce qui a été. L'espérance de l'avenir nous rend ingrats des biens que nous avons reçus, comme si ce que nous attendons de favorable ne devait pas être bientôt mis au rang des choses passées. Il vous est mort un fils si jeune que vous ne pouviez encore vous en rien promettre, ce n'est qu'un petit espace de temps perdu. Il y a une infinité d'exemples de pères qui ont perdu des enfants en bas âge sans jeter une seule larme, et qui sont rentrés au sénat après les avoir mis au tombeau. Cela n'est pas sans raison, car, en premier lieu, il est superflu de s'attrister quand la tristesse ne sert de rien. Et puis, il n'est pas juste de se plaindre d'un malheur qui est tombé sur une personne et qui pend encore sur la tête de tous les autres. De plus, c'est une folie de se plaindre quand il y a si peu de distance entre celui qui est mort et celui qui le regrette. Prenez garde que le genre humain, qui tend à une même fin, n'est séparé que par de petits intervalles, lors même qu'ils paraissent bien grands. Celui que vous pensez être perdu est allé seulement devant. Puisque nous avons un même chemin à faire, n'est-il pas indigne à un sage de pleurer celui qui est parti plus tôt que nous? Se plaindre que l'ami ou l'enfant soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Nous sommes tous liés à un même sort. Qui est venu au monde ne peut se dispenser d'en sortir. L'espace peut être différent, mais la fin est toujours égale. Le temps qui court entre le premier jour et le dernier est incertain et variable. Si vous considérez la misère de la vie, il est long même pour un enfant, si vous regardez la durée, il est court même pour un vieillard. » (*)

MARIE-MAGDELEINE. — Cela ne m'eût point consolée...

SILANUS. — Consoler, madame, n'est pas anéantir la douleur, mais apprendre à la surmonter.

A ce moment, on entend s'élever des routes, des sentiers et de toute la campagne invisible que domine la terrasse, une rumeur d'abord sourde et confuse, qui peu à peu s'affirme et se précise. Bruits d'une foule qui se forme et se précipite, pierres qui roulent, cris d'enfants, abois de chiens, appels de plus en plus distincts. « Par ici, par ici, venez vite.... descendez. A droite! à droite!... Il est là!... on l'a vu!... Il sort de la maison!... Au verger de Simon!... Portez-y les paralytiques!... Conduisez les aveugles !... Vite, vite, par ici ! On dit qu'il va parler!... etc. »

APPIUS. — Qu'est ceci?... qu'arrive-t-il?...

VÉRUS. — On accourt de toutes parts!...

CŒLIUS. — Toutes les routes sont couvertes de gens qui se précipitent comme des fous!...

APPIUS. — On dirait qu'ils sortent des pierres!...

CŒLIUS. — Que se passe-t-il donc?... Ils disparaissent derrière ces oliviers...

VÉRUS. — Voici deux malades qu'on porte sur leurs grabats...

CŒLIUS. — Un aveugle qui tombe!...

APPIUS. — Qu'ont-ils donc?... Ils sont fous?...

VÉRUS. — Qu'est-ce que ces êtres extraordinaires qui gambadent parmi les rochers?...

SILANUS. — Ce sont les démoniaques qui sortent des sépulcres...

APPIUS. — Mais, enfin, qu'arrive-t-il?...

SILANUS. — Ils ont vu le Nazaréen...

MARIE-MAGDELEINE. — Le Nazaréen?... Où est-il?

SILANUS. — Il vient probablement de sortir de la maison de Simon. On guette tous ses gestes. Dès qu'il est signalé, on apporte les malades et les fanatiques se précipitent... Il doit se promener dans le verger voisin... (Prêtant l'oreille.) En effet... Entendez-vous le bruissement de la foule pareille à des abeilles?... Elle s'approche de ma haie de lauriers...

APPIUS. — Allons voir....

SILANUS. — Je ne vous le conseille point. D'abord,

(*) SÉNÈQUE : *Ad Lucilium : Epist. XCIX.*

la plupart de ces gens sont très pauvres, extrêmement malpropres et d'un contact bien répugnant... Ensuite, vous connaissez le fanatisme juif... Dans ces moments d'exaltation, les plus inoffensifs deviennent dangereux, et la vue de la toge et des armes romaines les exaspère singulièrement... D'ailleurs, nous entendrons fort bien d'ici ce qui va se passer... Ecoutez!... Les cris se rapprochent encore et redoublent...

On entend, en effet, s'élever, derrière la haie qui ferme le fond du jardin, des cris de plus en plus proches : « Hosannah ! Hosannah !... Fils de l'homme ... Seigneur! Seigneur! ayez pitié: Seigneur, fils de David, guérissez le malade. Maître! Maître! Seigneur! Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi!... Ecartez-vous!... Silence.... Silence!... Il va parler. » A ces mots, subitement, le tumulte s'affaisse. Un silence incomparable, auquel participent, semble-t-il, les oiseaux, le feuillage des arbres et jusqu'à l'air que l'on respire, pèse de tout son poids surnaturel sur la campagne; et dans ce silence que subissent également les personnages de la terrasse, monte, souveraine absolue de l'espace et de l'heure, une voix inouïe, douce et toute-puissante, ivre d'ardeur, de lumière et d'amour, lointaine et cependant proche de tous les cœurs et présente dans toutes les âmes...

LA VOIX

« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient;

» Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre;

» Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. »

APPIUS. — Que dit-il?...

SILANUS. — Ecoutez! C'est assez curieux...

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés;

» Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde!... »

MARIE-MAGDELEINE. — Je veux voir!...

Elle se lève et, comme irrésistiblement attirée par la voix divine, va pour descendre les degrés de la terrasse et se diriger vers le fond du jardin.

SILANUS, à mi-voix, essayant de la retenir. — N'y allez pas!...

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!... »

MARIE-MAGDELEINE. — J'y veux aller!...

VÉRUS. — J'y vais avec vous...

MARIE-MAGDELEINE. — Non! Personne!... Laissez-moi! (Elle descend vers la haie, comme fascinée.)

LA VOIX

« Bienheureux ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu!...

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice, car le royaume des Cieux est à eux! »

VÉRUS. — Où va-t-elle?...

APPIUS. — Que fait-elle?... Elle est folle!... Elle essaie de passer au travers de la haie!...

LA VOIX

« Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera!...

» Réjouissez-vous! soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux!... »

VÉRUS. — Elle a ouvert la porte du jardin!... Elle est dans le verger.

SILANUS. — Les femmes ont parfois des pensées que les sages ne comprennent point...

VÉRUS. — Je vais la rejoindre, et s'il faut la protéger contre ces...

SILANUS. — N'en faites rien... Ils sont attentifs à la voix et ne s'apercevront pas de sa présence, au lieu que la vue et le bruit de vos armes... Ecoutez, écoutez ce qu'il dit, c'est assez singulier...

LA VOIX

« Et je vous dis, à vous qui m'écoutez: Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent!... Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent!... »

A cet instant, des cris d'abord isolés s'élèvent dans la foule invisible derrière la haie. On distingue quelques paroles. « C'est la Romaine: la Romaine!... l'adultère!... Honte! Honte! Honte! Magdeleine!... la catin!... chassez-la!... chassez-la!... » Immédiatement après, ces cris se confondent en une violente et formidable clameur de réprobation où l'on ne perçoit plus qu'avec peine quelques mots retentissants: « Honte! Honte!... Lapidez !... Lapidez !... A mort !... A mort !... Les pierres!... etc. » Tout ceci accompagné d'un bruit de fuite, de pas précipités, de bâtons et de cailloux entre-choqués, de branches cassées, etc...

SILANUS. — Ils l'ont vue!...

VÉRUS. — Qu'est-ce donc?... C'est à elle qu'ils en veulent?...

SILANUS. — C'est ce que je craignais... Prenons garde...

VÉRUS, se précipitant vers le fond du jardin. — Par ici!... Suivez-moi!... Appius! Cœlius! vos épées!...

Dans l'instant même qu'il se précipite, la haie de lauriers est crevée de toutes parts par la foule hurlante et gesticulante qui pourchasse Marie-Magdeleine. Celle-ci, affolée, essaie de gagner la terrasse. Vérus et ses deux amis courent au-devant d'elle pour tenter de la protéger contre le flot envahissant. Des pierres volent, Vérus, en avant des autres, brandit son épée nue. Au moment où la lutte va s'engager, où déjà des branches sont rompues, une statue renversée, etc., etc., retentit tout à coup sous les oliviers voisins, et plus proche que précédemment, un grand cri de la voix surnaturelle. Tous s'arrêtent, frappés de stupeur. On entend circuler un mot d'ordre: « Silence... Silence... Ecoutez! écoutez!... Il parle! il va parler!... Le Maître a fait un signe!.... Ecoutez! écoutez!... » Alors, dans ce silence subitement répandu, s'élève la voix divine, calme, auguste, profonde, irrésistible.

LA VOIX

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre!... »

On entend tomber les pierres. La foule ondule, décontenancée, et disparait peu à peu, en silence, à travers la haie. Vérus s'avance pour soutenir Marie-Magdeleine qui s'est arrêtée et demeure droite et immobile au milieu de l'allée. D'un geste sec et sauvage, elle refuse l'aide offerte, et, regardant fixement devant elle, seule, entre les autres qui la considèrent sans comprendre, elle gravit lentement les degrés de la terrasse.

RIDEAU

Appius. Silanus. Lazare. Vérus Marie-Magdeleine.

Scène III. — Lazare : « *Viens, le Maitre t'appelle.* »

ACTE II

Une grande salle derrière l'atrium de la villa de Marie-Magdeleine, à Béthanie. Au fond, en enfilade, l'atrium et un long vestibule à colonnes de marbre.

Scène première

MARIE-MAGDELEINE, LUCIUS VERUS

Entre Lucius Vérus. Magdeleine court au-devant de lui et se jette dans ses bras.

Marie-Magdeleine. — Enfin, toi, mon Vérus!... Voilà trois jours que je t'attends, trois jours que je t'appelle et que je me demande si vraiment la beauté qu'on m'accorde, lorsque son triomphe ne m'apporte que regrets et dégoûts, est impuissante à vaincre quand il s'agit enfin du bonheur que toute femme a le droit d'espérer dans la vie...

Vérus. — J'ignore si je pourrai te donner le bonheur qui t'est dû, Magdeleine; mais, sache bien que jamais ta beauté ne remporta plus complète victoire...

Marie-Magdeleine. — Que m'importe à présent sa victoire!... C'est moi qui suis vaincue, toute vaincue d'avance, sans oser me le dire, sans pouvoir le cacher à mon indifférence odieusement acquise et à ma vanité qui n'a jamais été que la couronne hideuse de ma honte!... Mais, pourquoi t'être tant fait attendre! J'ai cru que tout m'abandonnait, que tout était perdu à cause des paroles affreuses que j'avais dites chez le bon Silanus, et qui n'étaient pas vraies, qui n'étaient qu'un mensonge plus profond que mes autres mensonges, parce que j'étais folle, que je ne savais pas, que je ne voulais pas d'un bonheur impossible...

Vérus. — Tu sais bien, Magdeleine, que je n'ai jamais cru que tu fusses semblable à celle que tu peignais... Mais maintenant non plus je n'ose croire au bonheur qui s'avance... Je suis tout ébloui, je doute, je tâtonne... je ne reconnais pas la voix qui m'a si souvent et si durement repoussé.

Marie-Magdeleine, dans les bras de Vérus. — Ce n'est pas la même voix, ce n'est pas la même âme...

Vérus. — Et pourtant c'est bien toi que je tiens dans mes bras, c'est bien toi tout entière que j'ai tant implorée!... Je me demande encore si tout est bien réel, si tout est bien possible, si tu ne te joues pas d'un bonheur trop crédule que tu vas rejeter parmi tous ceux que brise la beauté qui s'éprouve... Mais non, quand j'interroge, quand je suis tes regards qui descendent dans les miens, je vois que c'est bien vrai, que ce fut toujours vrai...

Marie-Magdeleine. — Mais oui, c'est vrai, c'est vrai et ce fut toujours vrai... Je ne le savais pas je me cherchais en vain et je m'ignorais toute jusqu'à ces jours d'angoisse... Je ne voulais pas voir que tu venais vers moi et que tout t'attendait.... Pourtant, j'aurais dû le savoir... Déjà, dans Antioche, te rappelles-tu, Vérus, comme je te fuyais?... J'en accueillais tant d'autres, et toi seul, le plus beau, le plus pur, je voulais t'ignorer, t'effacer, te détruire... Dès que tu paraissais, je rentrais comme une bête ombrageuse et méchante au fond de ma tanière, et l'autre jour encore, chez le bon Silanus, j'ai senti tout le mal, toute la cruauté ou tout le désespoir qui habite mon cœur, remonter à mes lèvres... Mais, maintenant, tu vois, je ne suis plus la même, je ne me connais plus parce que je me retrouve... Tout ce qui résistait s'est rompu dans mon âme. Je ne me comprends plus et je ne savais pas que le bonheur était une chose si étrange... Moi qui ne pleurais point dans mes pires détresses, je sanglote aujourd'hui que je vais être heureuse... Je suis claire et légère et pourtant plus brisée que si tous les malheurs qui planent dans les cieux devaient fondre sur moi... (L'enlaçant plus passionnément.) Aide-moi, mon Vérus, aime-moi, soutiens-moi, toi que rien ne menace, toi qui n'as rien à craindre!...

Vérus. — Mais, que s'est-il passé? Quelqu'un aurait-il donc osé en mon absence?...

Marie-Magdeleine. — Non, non, personne, et ce n'est pas cela, et j'ignore moi-même le danger qui m'entoure... Mais je n'ai d'autre asile que tes bras, et je me sens perdue si je te perds aussi... Prends-moi, emporte-moi sur ce cœur que j'écoute, loin de moi, loin d'ici et de mon inquiétude... Toi seul peux me sauver, et je n'ai d'autre vie que celle que tu me donnes... Mais pourquoi m'as-tu délaissée si longtemps dans mes larmes, pourquoi n'es-tu venu qu'après le troisième jour, m'abandonnant ainsi, sans un mot de pitié, sans un signe d'espoir?...

Vérus. — Tu te trompes, Magdeleine, ou tes esclaves ne t'ont pas dit la vérité... Dès le lendemain de notre rencontre chez Silanus, je vins à Béthanie pour t'apprendre qu'un ordre du Procurateur m'envoyait brusquement réprimer, à la tête d'une cohorte, une sédition bizarre qui venait d'éclater aux environs de Jéricho. Les esclaves qui gardent ta porte ne me permirent pas de te joindre et me répondirent de telle sorte que je n'osai guère insister... Je compris qu'ils obéissaient à des ordres si précis et si durs qu'il ne fallait pas essayer de les fléchir...

Marie-Magdeleine. — C'est vrai... Je ne sais plus... J'étais folle et brisée, incapable de voir, de vouloir et d'entendre. Je ne m'étais pas encore réveillée... Il me semblait que je me débattais toujours parmi la foule affreuse du jardin de Simon où j'appelais en vain celui qui m'avait délivrée... Il m'abandonnait, lui aussi... Je l'avais inutilement fait chercher. Nul ne pouvait me dire où il s'était caché. Ne l'as-tu pas revu? Ne sais-tu pas où il se trouve?...

Vérus. — Qui?

Marie-Magdeleine. — Le Nazaréen...

Vérus. — Ne parlons pas de ce malheureux; ses heures sont comptées...

Marie-Magdeleine. — Ses heures sont comptées?... Que veux-tu dire?...

Vérus. — Peu importe; cela ne nous regarde plus et nous ignorerons bientôt tout ce qui ne touche pas à notre amour, car il est merveilleux de voir comme les pensées de ceux qui s'aiment se rejoignent et s'unissent malgré la distance et les mots malveillants qui se glissent entre elles. N'est-il pas étonnant qu'après t'avoir quittée chez Silanus où j'avais entendu des paroles qui eussent dû m'enlever tout espoir, je sentis pour la première fois, dans toute sa force et toute sa certitude, grandir et s'épanouir notre jeune bonheur?... Tandis que tu m'appelais, je t'appelais aussi de toutes les voix profondes et surprenantes de mon cœur. J'étais retenu loin de toi par un devoir peu digne d'un soldat; car cette expédition de Jéricho, la dernière que je ferai sans doute, fut presque odieuse et souvent ridicule... Je comptais avec rage les minutes dérobées à notre vie nouvelle qui déjà commençait dans une âme qui ne craignait aucune de mes raisons de craindre...

Marie-Magdeleine. — Elle ne commencera vraiment que quand nous serons loin de cette terre où j'étouffe, où tout assombrit et menace le bonheur, où je ne puis plus vivre... Vérus, je t'en supplie, si tu m'aimes comme je t'aime, hâtons-nous, quittons tout, il n'y a plus de temps à perdre...

Vérus. — Tu as raison, ce n'est pas entre ces sinistres rochers où flotte une odeur de mort et de folie que doit naître une joie si longtemps attendue... Du reste, ici encore, nos pensées s'entendaient bien avant nos paroles... J'ai comme toi résolu de quitter cette ville détestée où l'on abuse vraiment de mon obéissance... Je suis aux ordres du Procurateur, mais non point au venimeux service des prêtres juifs, et du peuple criard et perfide que mes vieux légionnaires ont vaincu. J'en ai assez de cette vie équivoque. Je trouverai dès ce soir un prétexte pour me dérober à un ordre que je devrais exécuter aujourd'hui même et dont je connais trop bien l'origine... Si le prétexte paraît insuffisant, que Caïphe et Hanan l'aillent dire à César. Rien ne compte en face de notre amour, et l'opération peu glorieuse qu'on prétend m'imposer me répugne d'autant plus qu'elle devrait pour ainsi dire s'accomplir sous tes yeux...

Marie-Magdeleine. — Sous mes yeux?... De quoi s'agit-il?...

Vérus. — De rien qui t'intéresse, ne songeons plus qu'à l'évasion heureuse...

Marie-Magdeleine. — Je sais qu'un danger le menace...

Vérus. — De qui parles-tu?...

Marie-Magdeleine. — Il est impossible, après ce qu'il a fait, que tu deviennes l'instrument de ses pires ennemis... Tu lui dois ma vie et peut-être notre bonheur... Que lui veulent-ils? Quels ordres as-tu reçus?...

Vérus. — Je suis chargé de l'arrêter avant ce soir, ainsi que les principaux chefs de sa bande. C'est contre des malades et des vagabonds une opération de basse police, qu'on n'avait pas encore exigée des légionnaires... Elle n'aura pas lieu. N'en parlons plus...

Marie-Magdeleine. — Mais pourquoi l'arrêter, qu'a-t-il fait? De quoi l'accusent-ils?... Il est innocent, je le sais; du reste, il suffit de le voir pour comprendre... Il apporte un bonheur qu'on ne connaissait pas, et tous ceux qui l'approchent sont heureux, paraît-il, comme des enfants qui se réveillent... Moi-même, qui ne l'ai vu que le temps d'un regard, entre les oliviers, j'ai senti que la joie s'élevait dans mon âme, comme une sorte de lumière qui gagnait mes pensées... Il n'a fixé ses yeux qu'un instant sur les miens, et cela suffira pour le reste de ma vie. Je savais qu'il me reconnaissait sans m'avoir jamais vue et voulait me revoir... Il semblait me choisir gravement, puissamment, pour toujours...

Vérus. — Qu'est-ce à dire? — C'est de lui que tu parles? — Que s'est-il passé?... Tu l'as revu?... On m'avait dit du reste qu'il était intrigant, prêt à tout; mais je n'aurais pas cru qu'il aurait eu l'audace...

Marie-Magdeleine. — Il n'a pas eu d'audace... Je ne l'ai pas revu, je ne le verrai plus puisque nous allons tout quitter pour n'être plus que deux.

Vérus, l'étreignant plus étroitement. — Pour n'être plus qu'un, Magdeleine, sur une terre plus heureuse où tout encourage le bonheur, sourit à ceux qui s'aiment et bénit la beauté...

Marie-Magdeleine, éclatant en sanglots convulsifs contre la poitrine de Vérus. — Je t'aime... Je le sais... Je veux fuir, je veux fuir ce que j'ignore encore...

Vérus. — Viens, je connais ces larmes qui débordent en même temps de notre double cœur dans notre joie unique... Mais voici que s'avancent, entre les colonnes du vestibule, les plus beaux ornements de cette belle Rome que nous allons émerveiller de notre amour... Je ne me trompe point; c'est le bon Silanus suivi du fidèle Appius qui descendent les degrés de marbre, conduits par les dieux immortels, afin de consacrer de leur fraternelle présence les premiers sourires d'un bonheur qui naquit sous leurs yeux...

Scène II

Les mêmes, SILANUS, APPIUS

Silanus. — Il était dit et il était écrit qu'en ce jour très propice, je contemplerais deux merveilles, dont la moindre n'est pas de voir aussi promptement réunis des amants qui, selon l'antique coutume de l'amour, eussent dû se fuir d'autant plus obstinément qu'ils brûlaient davantage de se joindre...

Appius. — Par Métrodore, Hermachus et Zénon! Il s'agit bien du bonheur trop prévu de deux amants qui abrègent leurs querelles... Dis-leur donc tout de suite, crie-leur de toute ta bouche et de toute ton âme ce qui vient d'arriver: la mort n'existe plus; les tombeaux vont s'ouvrir, les mânes se répandre, les dieux sont ébranlés, toutes les lois de la vie renversées!... Nous venons d'admirer un phénomène unique, ineffaçable, qu'on n'avait jamais vu depuis que la lumière s'est levée sur la terre, qu'on ne reverra plus jusqu'à la mort des dieux!...

Silanus. — Plus il te semble extraordinaire, Appius, moins il devrait troubler la parfaite ordonnance de ton âme, attendu qu'un phénomène qu'on ne reverra plus ne saurait ébranler les lois de l'univers, ni la stabilité des dieux!...

Vérus. — Que s'est-il donc passé? Appius semble en proie à une exaltation plus vive que de coutume, et vous-même, mon bon maître, malgré votre âme égale...

Appius. — Il s'est passé ceci, qu'il a ressuscité un mort!...

Marie-Magdeleine. — Qui?...

Silanus. — Le Nazaréen, dont je viens, comme je l'avais promis, vous annoncer le retour.

Marie-Magdeleine. — Il est revenu? Depuis quand? Où est-il?... L'avez-vous revu?

Silanus. — Pour répondre avec ordre à vos questions, madame, je vous dirai qu'il est revenu ce matin, que je l'ai vu de mes yeux et qu'il se trouve en ce moment chez mon voisin Simon-le-Lépreux. Au surplus, je m'étonne que le véritable délire qui agite le pays depuis deux ou trois heures ne se soit point propagé jusqu'ici. Il est vrai que votre demeure est séparée du lieu où se cache le sépulcre par une haute colline et des bois d'oliviers.

Marie-Magdeleine. — Je n'ai rien entendu, rien appris... Malgré mes ordres, personne ne m'a prévenue... Mais enfin, qu'est-ce donc?... Appius est livide... — Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait?...

Appius. — Il a fait une chose qu'aucun homme, aucun dieu n'avait faite jusqu'ici; une chose que je n'aurais pas crue quand dix mille témoins fussent venus l'affirmer au nom des Immortels, mais à laquelle je crois autant que je dois croire à ma propre existence, l'ayant vue de mes yeux, comme je vous vois ici; et presque touchée de mes mains comme je touche ce vase. Il a dit: « Lève-toi, sors et marche. » Et le mort s'est levé, est sorti et s'est mis à marcher parmi nous!

Vérus. — C'était apparemment un mort dont la santé ne laissait rien à désirer?...

Silanus. — Non, je suis convaincu que c'était bien un mort.

Appius. — C'était un véritable, un effroyable mort!... Sinon mes sens ne peuvent plus affirmer que le soleil resplendit dans l'azur et que la chair humaine se décompose!... Il était au tombeau depuis quatre jours!...

Marie-Magdeleine. — Mais qui? — Comment? — Où donc?... — Et le Nazaréen?... Je veux savoir... Parlez à sa place, Silanus, il ne retrouve pas ses sens...

Silanus. — Voici en peu de mots ce qui s'est passé. — Il convient néanmoins de vous dire que je ne partage pas entièrement l'émerveillement d'Appius. Il ne devrait pas nous étonner davantage de voir un mort revenir à la vie que d'y voir arriver un enfant ou d'en regarder sortir un vieillard. (Mouvement d'impatience de Marie-Magdeleine.) Mais je comprends votre impatience. — Je vous ai parlé, l'autre jour, de mon voisin Simon. Il vit dans la petite maison qui touche mon domaine avec sa femme, sa sœur et son beau-frère, nommé Lazare. Ce Lazare, que je n'ai vu que deux ou trois fois, car il s'absentait fréquemment, malade depuis quelques semaines, mourait il y a quatre jours.

Appius. — Quatre jours, vous entendez bien?... C'est ce que personne n'oserait contester...

Silanus. — Aussi personne ne s'en avise-t-il, Appius. — La famille était très unie, et la douleur de ces pauvres gens fut extrême. De ma terrasse, j'entendais les lamentations des femmes. Selon la coutume des juifs, on ensevelit Lazare la nuit même qui suivit son décès. On le mit en un sépulcre neuf, creusé dans les rochers qui forment l'autre flanc de cette colline, et l'on ferma la tombe d'une énorme pierre. Ce matin, tout à coup, le bruit se répandit que le Nazaréen était de retour et qu'il allait rendre la vie au mort qui était son ami. Appius, qui se trouvait chez moi, me persuada de descendre, et nous suivîmes la foule dans la vallée des tombeaux.

Marie-Magdeleine. — Je savais qu'il devait revenir aujourd'hui, mais pourquoi ne m'avez-vous pas aussitôt prévenue, comme vous l'aviez promis?...

Silanus. — Il me parut que le spectacle qui s'annonçait ne serait point de ceux sur lesquels aiment à s'appesantir les regards d'une femme à l'heure de sa beauté. Au surplus, il était à craindre que votre arrivée parmi la foule surexcitée ne renouvelât les violences de l'autre jour. Car une foule énorme, silencieuse, mais frémissante comme un nid de guêpes, escortait le Nazaréen que précédaient les deux sœurs de Lazare. Nous nous hissâmes, Appius et moi, sur un quartier de roc dissimulé derrière des broussailles, d'où nous pouvions tout voir et tout entendre sans éveiller la méfiance des juifs. On montra le sépulcre au Nazaréen qui s'arrêta et baissa la tête.

Appius. — Il pleura. On chuchotait parmi la foule: « Voyez comme il l'aimait. » Mais personne n'osait approcher. On faisait cercle à distance, comme autour d'un être redoutable...

Silanus. — « Otez la pierre! » dit le Nazaréen, et deux hommes s'avancèrent vers le sépulcre.

Appius. — Vous oubliez qu'à ce moment, une des sœurs du mort, inquiète et tout en larmes, saisit le bras du Nazaréen et dit: « Seigneur, il sent déjà, car voilà quatre jours qu'il est là! » Le Nazaréen répondit — je n'ai pas perdu une seule de ses paroles: « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? » Otez la pierre!...

Marie-Magdeleine. — Quelle est cette sœur de Lazare? Est-ce la femme de Simon?

Silanus. — Non, c'est l'autre, qui s'appelle Marie, et qui, lorsqu'il séjourne à Béthanie, ne quitte pas le Nazaréen.

Marie-Magdeleine. — Est-elle jeune?

Silanus. — Elle est plus jeune que la femme de Simon.

Marie-Magdeleine. — L'avez-vous vue? La connaissez-vous?...

Silanus. — Je lui ai parlé plus d'une fois. Mais, pour en revenir à la pierre qui était énorme, plate et scellée dans la paroi, les deux hommes l'attaquèrent avec des leviers. Elle résista d'abord, puis soudain s'abattit tout d'une pièce...

Appius. — Nous étions tout proche, plongeant de biais dans la grotte. Par tous les dieux qui du ciel gouvernent la terre et les hommes, je jure qu'à cet instant, j'ai bien senti le souffle effrayant de la mort me frapper au visage!...

Marie-Magdeleine. — Vous avez vu le mort?...

Appius. — Comme je vous vois, madame!...

Vérus. — Je ne comprends pas que vous vous intéressiez à ces choses qui se passent dans un monde incohérent et fou, où tout est sortilège, illusions grossières et mensonges barbares...

Appius. — Par Hadès et Perséphone! ce que perçurent nos sens n'avait rien d'illusoire, j'en réponds!... Nous faillîmes tomber à la renverse!... Le cadavre était là, sous la lumière avide qui dévorait la grotte, couché comme une statue informe, rigide, étroite, serrée de bandelettes, le visage couvert d'un suaire. La foule, tassée en demi-cercle, irrésistiblement attirée et repoussée, se penchait, tendait ses mille cous, sans oser approcher. Le Nazaréen se tenait seul en avant. Il leva la main, dit quelques mots que je ne saisis point, puis, d'une voix dont je n'oublierai jamais la puissance captive, s'adressant au cadavre, il s'écria: « Lazare, sors! »

Marie-Magdeleine. — Il sortit?...

Appius. — On n'entendait que le bruit du vent qui agitait les vêtements de la multitude, et le bourdonnement des mouches qui envahissaient le sépulcre. Tous les regards étaient tellement tendus vers le cadavre que je voyais, pour ainsi dire, leurs rayons immobiles, comme on voit les rayons du soleil dans une chambre obscure... Tout à coup, ce fut net, terrifiant, surhumain! Le mort, obéissant, lentement se ploya, puis faisant craquer les bandelettes qui étreignaient ses jambes, se dressa tout debout, comme une pierre, blanc, les bras liés et la tête voilée. A petits pas presque impossibles, guidé par la lumière, il sortit du sépulcre. La foule épouvantée reculait à mesure, sans pouvoir détourner les regards. « Déliez-le et laissez-le aller », dit le Nazaréen. Et les deux sœurs du mort, se détachant de la haie humaine, se précipitèrent vers leur frère.

Marie-Magdeleine. — Et lui?

Appius. — Il chancelait, il trébuchait à chaque pas...

Marie-Magdeleine. — Mais le Nazaréen?

Appius. — Il s'éloigna sans rien dire et se retira dans la maison de Simon.

Vérus. — Et le mort, comment allait-il?...

Appius. — Les deux sœurs hagardes, machinales, aveuglées, coupaient à tâtons le suaire et les bandelettes, puis, soutenant le mort et l'aidant à marcher, l'entraînèrent vers la même maison. La foule n'osait les suivre que des yeux. Personne ne disait mot, elles non plus ne parlaient pas au mort.

Marie-Magdeleine. — Et le Nazaréen? L'a-t-on revu?...

Silanus. — Il n'est pas ressorti de la maison de Simon. La foule houleuse attend dans le verger et sur les routes, car après les premières et longues minutes de stupeur, la réaction s'est faite et la détente s'est produite...

Appius. — Ce fut aussi extraordinaire que le miracle même! Une joie d'abord confuse et presque muette, faite de murmures qui se cherchent et se tâtent, circula dans la masse. Puis, comme si la vérité eût brusquement éclaté sous les cieux, une ivresse indicible s'empara de la multitude. Ce furent alors des cris qui n'étaient pas reconnaissables. Les femmes, les enfants et surtout les vieillards, frénétiquement, exultaient. On aurait dit qu'ils trépignaient la mort qu'un dieu venait de vaincre et de jeter par terre, pour la première fois, depuis que l'homme existe. En ce moment encore, dans toute la région qui avoisine les tombeaux, c'est une exaltation inconcevable et dangereuse; et par Hercule! si nous y avons échappé sans dommage, je ne conseillerais pas à mon pire ennemi d'y hasarder la toge et les armes romaines.

Vérus. — Est-ce tout?

Appius. — Que te faut-il davantage?

Vérus. — Je voudrais savoir ce que prouve tout cela.

Appius. — Cela prouve que cet homme qui a vaincu la mort, qui jusqu'ici avait vaincu le monde, est plus grand que nous et nos dieux. Il convient donc d'écouter ce qu'il a à nous dire et d'y conformer notre vie.

Silanus. — J'y conformerai la mienne, Appius, si ce qu'il enseigne est meilleur que ce que j'ai appris. En réveillant un mort, au fond de son tombeau, il nous montre qu'il possède une puissance plus grande que celle de nos maîtres, mais non point une plus grande sagesse. Attendons tout d'une âme égale. Il n'est pas difficile, même à un enfant, de discerner ce qui, dans les paroles, augmente ou diminue l'amour de la vertu. S'il peut me convaincre que j'ai mal agi jusqu'à ce jour, je me corrigerai, car je ne cherche que la vérité. Mais si tous les morts qui peuplent ces vallées, se levaient de leurs tombes afin d'attester, en son nom, une vérité moins haute que celle que je connais, je ne les croirais point. Que les morts s'endorment ou se éveillent, ils n'attireront ma pensée que s'ils m'apprennent à faire un meilleur usage de ma vie.

Marie-Magdeleine, tressaillant. — Ecoutez!...

Vérus. — Qu'est-ce?...

Appius. — J'entends rouler des pierres...

Vérus. — On dirait le murmure d'une foule...

Marie-Magdeleine. — Il vient!...

Appius, allant aux premières colonnes du vestibule. — On domine d'ici le mur d'enceinte de la première cour... Je les vois!...

Marie-Magdeleine, pâle, chancelante, s'avance de quelques pas vers le fond de l'Atrium et regarde au loin. — Oui...

Appius. — Ils sont enveloppés d'un nuage de poussière... Ils sont deux ou trois mille qui se massent à l'entrée... Je crois que ce sont ceux qui étaient au tombeau...

Vérus. — Ils n'auraient pas l'audace!...

Marie-Magdeleine. — Vérus!...

Vérus. — Ne crains rien, Magdeleine, cette fois, c'est moi seul qui te défendrai...

Appius. — Ils suivent à distance un homme vêtu de blanc, qui entre dans la cour...

Vérus. — Que fait donc le portier de la première enceinte?... Il ne l'arrête pas?...

Appius. — Si... Le voilà qui s'approche... Que fait-il?... On dirait qu'il a peur... Il s'arrête tout à coup et le laisse passer sans rien dire...

Vérus. — Et les autres le suivent... Ils entrent dans la seconde cour. L'impudence de ces juifs est vraiment incroyable... Même pendant les Saturnales, on ne permettrait pas à Rome que la foule vienne ainsi envahir... Que font donc les esclaves?...

Marie-Magdeleine. — C'est lui?...

Silanus. — Qui?

Marie-Magdeleine. — Le Nazaréen?...

Silanus. — Je ne crois pas... Ce n'est pas sa démarche. Je crois plutôt que c'est...

Appius. — Le voilà dans l'allée des platanes.

Silanus. — Il vient directement à nous...

Vérus. — Il prend même le plus court. Il monte les degrés sous le berceau de buis. Il semble chez lui... Heureusement que les esclaves accourent de tous côtés pour lui barrer l'entrée du vestibule...

Marie-Magdeleine. — Tais-toi, je t'en supplie!...

Vérus. — Qu'as-tu donc?...

Appius. — Il s'avance, il est effroyablement pâle...

Silanus. — Je crois que c'est...

Marie-Magdeleine. — Qui?...

Silanus. — L'autre... Celui qu'il a fait sortir du...

Marie-Magdeleine. — Lazare?...

Silanus. — Oui, je le reconnais...

Vérus. — Que nous veut-il? On ne promène pas ainsi les spectres en plein jour... Il est épouvantable!...

Marie-Magdeleine. — Mais, tais-toi! tais-toi donc!...

Silanus. — Le voici...

Scène III

Les mêmes, LAZARE

Au fond du vestibule, les esclaves. Plus loin, plutôt devinée qu'aperçue, la foule juive. Un grand silence. On voit, du fond du vestibule, s'avancer lentement Lazare. Il ne regarde rien de ce qui l'environne. Les esclaves de la villa, accourus parmi les dernières colonnes, se groupent un moment comme pour lui barrer le passage. Mais, à l'approche du Ressuscité qui semble ignorer leur présence, ils s'écartent silencieusement et successivement. Lazare entre par le fond de l'Atrium et s'arrête sur le seuil exhaussé de trois marches. Marie-Magdeleine recule jusqu'à l'une des colonnes du premier plan, contre laquelle elle s'écrase, immobile. Mais Vérus, rompant le silence, et la main sur la garde de son épée, se rapproche de Lazare.

Vérus, d'une voix brutale. — Qui êtes-vous?... (Lazare ne répond pas.) Vous ne répondez pas?... Il est en effet plus facile de couvrir de silence ce qu'on n'ose avouer. Mais si vous n'avez rien à nous dire, vous n'avez rien à faire ici! Il est heureux pour vous que ma pitié l'emporte sur mon indignation. Allez!

Nouveau et profond silence.

Lazare, d'une voix qui ne semble pas encore redevenue humaine, s'adressant à Marie-Magdeleine. — Viens, le Maître t'appelle.

Marie-Magdeleine se détache de la colonne où elle s'appuie, et fait, pour se rapprocher de Lazare, quatre ou cinq pas somnambuliques.

Vérus, lui barrant le chemin. — Où vas-tu?...

Marie-Magdeleine, comme reprenant difficilement conscience, d'une voix étouffée, hésitante, qu'elle s'efforce vainement de raffermir. — Où il veut...

Vérus. — Non, tant que je serai là!...

Marie-Magdeleine, se jetant convulsivement dans les bras de Vérus. — Vérus!...

Vérus, l'étreignant énergiquement. — Sois sans crainte. Rien ne pourra t'atteindre dans ces bras qui se ferment sur toi. La folie de cette terre semble plus contagieuse que sa peste et plus tenace que sa lèpre; mais la raison romaine ne vacille pas comme les autres au premier souffle immonde qui s'exhale d'un tombeau. Nous allons couper court. (A Lazare.) Toi, je ne te toucherai pas de mon épée. Elle répugne aux cadavres, même quand ils se promènent et font le métier que tu fais. C'est affaire aux esclaves de t'indiquer la route qui ramène au sépulcre. Où sont-ils, les esclaves? Mais avant de partir regarde bien ceci, et va dire à ton maître que la femme qu'il convoite — il ne manque, par les dieux, ni de goût, ni d'audace! — a cherché un refuge dans ces bras qui sauront la défendre contre ses maléfices de barbare et ses prestiges puérils. Surtout, rapporte-lui ce que je vais te dire; il comprendra peut-être: sa vie, qui ne sera pas longue après ce qu'il a fait, tient tout entière dans cette main qui te chasse... J'ai dit. Va-t'en; elle ne te suivra pas.

Marie-Magdeleine, essayant de s'arracher à l'étreinte de Vérus, cependant que, dans cet effort, se dénoue sa chevelure qui ruisselle sur ses épaules. — Si!...

Vérus, la retenant de force. — Qu'est-ce à dire?... Tu veux donc?... (Marie-Magdeleine fait un geste affirmatif.) Je ne comprends plus... Ou, plutôt, je commence à trop bien comprendre... Vous étiez d'accord; et c'est lui que tu attendais avec cette impatience qui me semblait si douce!... Car à qui fera-t-on croire que la femme la plus belle, la plus riche, la plus altière de toute la Judée obéirait, ainsi, sans entente préalable, au premier mot, au premier signe du message grotesque et répugnant que lui envoie celui qu'elle n'aurait vu qu'une seule fois dans sa vie. C'est trop... Je vois, je sais, va-t'en, suis-le, puisque tu l'aimes...

Marie-Magdeleine. — Non, non!... C'est toi que j'aime, mais lui...

Vérus. — Mais lui?...

Marie-Magdeleine, *s'effondrant en sanglots aux pieds de Vérus.* — C'est autre chose!...

Vérus. — C'est bien, relève-toi!... Je ne te retiens pas de force. Mais je n'aurais pas cru que vous en fussiez là... Je suis tombé au fond d'un de vos pièges juifs. Voyez-vous la foule apostée là, sous le portique, qui guette ses otages?... Je n'entends pas souiller la propreté romaine... Je ne t'en veux pas, Magdeleine. L'amour, chez moi, ne s'éteint pas en un moment, et j'ai plus de constance que la femme... Je veillerai sur toi. Je sais à présent que c'est en le perdant que je pourrai sauver celle qu'il voudrait perdre. Il ne se doute point qu'il me devait la vie, car j'avais jusqu'ici, par pitié ou par indifférence, contenu les menaces qui s'amoncelaient sur sa tête. Mais, puisqu'il vient lui-même attaquer mon bonheur, j'ajoute à ces menaces tout le poids de l'amour bafoué. Et maintenant, va-t'en, avec ton guide des tombeaux. Nous nous reverrons avant peu.

Lazare s'éloigne lentement dans le vestibule. Marie-Magdeleine, sans un mot, sans un geste, sans un regard, s'éloigne à sa suite, au milieu du profond silence immobile de tous les assistants.

Appius, *après un long silence.* — Nous avons vu plus d'une chose que nous n'avions pas vue jusqu'à ce jour...

Silanus. — Il est vrai, Appius et ceci est aussi surprenant que la résurrection d'un mort...

RIDEAU

Appius. Silanus. Lazare. Marie-Magdeleine. Vérus.

Silanus : « *Ceci est aussi surprenant que la résurrection d'un mort...* »

Marie-Magdeleine.

Scène II. — Marie-Magdeleine : « *Voilà des mois et des années que vous vivez dans sa lumière...* »

ACTE III

Dans la maison de Joseph d'Arimathie. Le Cénacle où eut lieu la dernière Cène. Fenêtres au fond. Portes à droite et à gauche. Architecture judéo-romaine. Lampes allumées. C'est la fin de la nuit du 6 au 7 avril.

Scène première

NICODEME, LE PUBLICAIN LEVI, SIMON-LE-LEPREUX, LAZARE LE RESSUSCITE, CLEOPHAS, ZACHEE, L'AVEUGLE-NE, BARTIMEE, L'AVEUGLE DE JERICHO, LE POSSEDE DE KERSA, LE PARALYTIQUE DE BETHESDA, L'HYDROPIQUE GUERI, L'HOMME A LA MAIN DESSECHEE, LA BELLE-MERE DE SIMON-PIERRE, MARIE-CLEOPHAS, MARIE-SALOMEE, femme de Zébédée, SUZANNE, L'HEMORRHOISSE. Plusieurs miraculés anonymes. Quelques bossus, boiteux, aveugles, lépreux, paralytiques qui attendent leur guérison. Des pauvres, deux ou trois prostituées, etc... Tout ce monde est consterné, épouvanté par l'arrestation de Jésus et les mauvaises nouvelles qui circulent. Or se tasse au fond de la salle, on murmure, on chuchote. Entre Marthe, sœur de Lazare.

Marthe, effarée, regardant anxieusement autour d'elle. — Je l'ai vu !

Mouvement. Tous s'empressent autour de Marthe.

Nicodème. — Où est-il ?...

Marie Cléophas. — A-t-il souffert ?...

Marie Salomée. — Que dit-il ?

Marthe. — Où est ma sœur ?...

Marie Cléophas. — Elle est avec sa mère, dans la chambre de l'hôte... Sa mère était épuisée de douleur...

Marthe, allant à l'une des fenêtres. — Personne ne m'a suivie ?... Non, la rue est déserte... J'ai fait un long détour...

Nicodème. — Où l'as-tu vu ?...

Marthe. — Il sortait du palais d'Hanan... Je l'ai suivi chez Caïphe... Il paraît qu'on nous cherche... On en veut surtout à Lazare, le ressuscité... Où est-il ?...

Nicodème, désignant Lazare dans l'ombre. — Ici, parmi nous...

Marthe. — On veut arrêter tous ceux qui allaient avec lui... On veut nous lapider selon la loi... On poursuivra tous ceux qui viennent de Galilée...

Cléophas. — Nous sommes tous Galiléens...

Un Miraculé. — Non, pas moi...

Un Autre. — Moi non plus, je suis de Béthanie...

Bartimée. — Et moi de Jéricho.

Un Miraculé. — Il n'est pas bon qu'on nous trouve réunis...

Nicodème. — Où irez-vous ?...

Le Miraculé. — N'importe où !... Nous serons plus en sûreté qu'ici...

Un Autre. — Ils ne nous connaissent point. On ne m'a jamais vu avec lui...

Un Autre. — Moi non plus, il m'a tout simplement guéri... J'étais courbé et il m'a redressé...

Un Autre. — Je ne l'ai vu qu'une fois, c'est lorsqu'il m'a dit : « Lève-toi, prends ton grabat et va dans ta maison. » Je suis celui qu'on fit descendre sur un matelas, à travers les tuiles du toit... Maintenant, je marche comme les autres hommes...

Il se dirige vers la porte et sort suivi de deux miraculés qui ont parlé avant lui.

Un Malade. — Ils ont raison... On ne nous connaît pas davantage... Je venais pour être guéri d'un flux de sang... Je n'ai pas eu le temps de le toucher.

Il gagne également la porte.

Marthe. — Vous n'avez pas honte?...

Le Malade, s'arrêtant sur le seuil. — De quoi?... Il ne sert de rien que ceux qu'il a guéris périssent à cause de lui...

Il sort.

Un autre Miraculé. — Il ne peut rien pour nous puisqu'il ne peut rien pour lui-même, et nous ne pouvons rien pour lui...

Un Bossu. — Oui, pourquoi ne nous défend-il pas?... Il parle sans cesse de son père et des anges...

Nicodème. — C'est que son heure n'est pas venue...

Le Bossu. — Quand viendra-t-elle son heure?... Quand il sera trop tard... Je n'ai pas le temps de l'attendre...

Il sort.

Nicodème. — Que ceux qui ne l'aiment pas s'éloignent... Le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas...

Cléophas. — Son Royaume n'est pas de ce monde!...

Un Aveugle. — Son royaume est perdu!...

Nicodème. — Il a dit : « Cinq passereaux ne valent pas deux as; et pas un n'est en oubli devant Dieu... »

Cléophas. — Il a dit : « Ne soyez pas en suspens dans l'inquiétude!... »

Nicodème. — Il a dit : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. »

L'Aveugle. — Mais il a dit également : « Laissez les morts ensevelir les morts!... »

Il gagne la porte à tâtons et sort.

Un Boiteux. — Je m'éloigne, non par crainte, mais pour aller à sa recherche.

Un autre Infirme. — Moi aussi...

Ils sortent.

Un Lépreux. — Qui a dit qu'il fallait l'attendre ici?...

Nicodème. — Simon-Pierre.

Le Lépreux. — Où est-il, Simon-Pierre?... Il ne se montre guère...

Marthe. — Il était près du feu dans la cour du grand-prêtre...

Nicodème. — Et Jean?...

Marthe. — On m'a dit qu'il était dans la maison d'Hanan...

Nicodème. — Et le Maître, que faisait-il, quand tu l'as vu?...

Marthe. — Je n'ai pu l'apercevoir qu'un instant, tandis qu'il passait entre les colonnes du vestibule... Une grande foule l'entourait...

Cléophas. — Il t'a vue?...

Marthe. — Oui, il m'a regardée...

Nicodème. — Il n'était pas libre?...

Marthe. — Il avait les mains enchaînées... Des soldats romains le battaient pour le faire marcher plus vite...

Marie Salomé. — Oh!...

Cléophas. — Et les autres!... Les douze, où sont-ils?...

Marthe. — On ne sait... Ils sont frappés de crainte... On m'a dit que Thomas et Jude ont fui en Galilée...

Nicodème. — Et Marie-Magdeleine, l'as-tu vue?...

Marthe. — Non, mais Jacques l'a rencontrée... Elle est folle de douleur, paraît-il... Elle criait, déchirait ses vêtements et se cognait la tête contre les murs dans le palais d'Hanan... Des valets l'ont chassée, et depuis on ne sait ce qu'elle est devenue... Elle erre, m'a dit un pauvre, dans le quartier romain...

Nicodème. — Sait-elle que nous sommes ici?...

Marthe. — Oui, Simon-Pierre le lui a dit...

Un Malade. — Quand elle rentrera, qu'on ne la laisse plus sortir... Elle nous attirera malheur. Elle est dangereuse et ne sait ce qu'elle fait...

Un Miraculé. — On marche dans la rue... J'entends le bruit des armes... On vient nous arrêter!... Sauve qui peut!... (A Nicodème qui s'approche d'une fenêtre.) N'allez pas aux fenêtres, on vous reconnaîtrait!...

Bartimée. — J'irai, moi, on ne me connaît point, je suis de Jéricho... (Il regarde avec précautions la rue.) Ce sont douze soldats avec un centurion... Silence!... Taisez-vous!...

Nicodème. — S'arrêtent-ils?...

Bartimée. — Non... ils passent... Il n'y a plus personne dans la rue... Si! on vient de l'autre bout... Ne faites pas de bruit... C'est une femme et quatre hommes... Mais je les reconnais!... C'est Marie-Magdeleine, Joseph d'Arimathie, Jacques, je crois, et André et Simon-le-Zélé... Ils regardent autour d'eux... Ils frappent à la porte... Descendez leur ouvrir...

Scène II

Les mêmes, MARIE-MAGDELEINE, JOSEPH D'ARIMATHIE, JACQUES, ANDRE et SIMON-LE-ZELE.

Marie-Magdeleine, hors d'elle, échevelée, nu-pieds, les vêtements déchirés. — Combien êtes-vous?... Etes-vous prêts?... Qu'avez-vous fait en m'attendant?... Je viens de la tour Antonia... Le tribun militaire n'était pas dans le quartier romain... Mais j'ai vu son ami Appius... Il l'enverra vers nous, dès son retour... Vérus a dit qu'on pourrait le sauver... Je ne sais pas comment... Il nous l'expliquera... Mais, s'il ne le sauve pas, c'est à nous de le faire... Jacques et Simon ont des épées sous leur manteau. Où est Pierre? Où est Jean?...

Marthe. — Je les ai vus dans la cour du grand-prêtre...

Marie-Magdeleine. — Ils devraient être ici... Il faut que nous soyons en nombre... Il doit passer par cette rue et sous cette fenêtre pour aller chez Pilate...

Nicodème. — Quand?...

Marie-Magdeleine. — Cette nuit, avant la deuxième veille... Qui de vous a des armes? Où les a-t-on cachées?...

Nicodème. — Que veux-tu faire?...

MARIE-MAGDELEINE. — Le délivrer, si Vérus ne le délivre pas... C'est facile, vous verrez... On nous laissera faire, je le sais... Les Romains ne veulent pas le juger... Appius me l'a dit, ils sont embarrassés. Quand on l'a conduit chez Caïphe, il n'y avait pour le garder que deux soldats et deux sergents du Temple, armés de bâtons... Si j'avais eu cinq ou six hommes!... on l'aurait caché, je sais où, et il était sauvé!... Mais j'étais toute seule!...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Ne crois pas que ce soit si facile, Magdeleine... Tout le peuple était là, prêt à le lapider...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais le peuple est pour lui et la foule l'adore!... Vous avez oublié son entrée triomphale!...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Ce n'est plus la même chose... Ils poussaient tous des cris de mort devant le palais de Caïphe...

MARIE-MAGDELEINE. — C'étaient quelques valets, des Pharisiens et des Sadducéens...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Quelques valets n'eussent pas suffi à couvrir jusqu'aux toits une place publique... C'était bien la même foule que le jour du triomphe... Non, crois-moi, Magdeleine. Il sait ce qu'il désire... Il a voulu se perdre... Il a tout avoué...

MARIE-MAGDELEINE. — Qu'a-t-il pu avouer, puisqu'il n'avait fait aucun mal?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Il a reconnu qu'il était fils de Dieu et roi des Juifs.

MARIE-MAGDELEINE. — N'est-ce pas la vérité?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Sans doute, mais il eût été préférable de ne la point proclamer cette nuit. Aux yeux des Prêtres et des Romains, c'est un crime puni par la loi...

UN INFIRME. — Il faut bien qu'il soit coupable puisqu'ils l'ont arrêté.

NICODÈME. — Nous ne pouvons faire plus qu'il ne veut et n'ordonne, et il renonce à se défendre...

MARIE-MAGDELEINE. — Vous ne voyez donc pas que c'est pour éprouver votre foi, votre force, votre amour!...

NICODÈME. — Il avait prédit plus d'une fois tout ceci...

MARIE-MAGDELEINE. — C'est qu'il connaissait bien la lâcheté de ceux qui prétendaient l'aimer!... Ah! les hommes sont beaux, héroïques et fiers!... Les seuls qui n'aient pas fui, ceux qui tremblent le moins, les meilleurs d'entre vous, discutent et raisonnent comme s'il s'agissait d'une mesure de froment, et les femmes se taisent et pleurent!... Eh bien, que dites-vous, mes sœurs?... N'est-ce pas le moment de montrer votre amour?... Et ceux qu'il a guéris, où sont-ils?... que font-ils?... Vous là, qui voulez fuir, l'aveugle Bartimée, l'autre de Jéricho, l'autre de Siloé, vous détournez de moi vos yeux qu'il a rouverts, parce que j'ai l'audace de vous parler de lui!... Toi, Simon-le-Lépreux, l'autre de Samarie, avez-vous oublié qu'avant lui vous étiez plus hideux que la mort?... Je ne vois tout autour de moi que des miracles qui se cachent!... L'Homme à la main séchée, l'Hydropique du Sabbat et le Possédé de Kersa, qui n'ose lever la tête!... Et parmi les paralytiques, celui de Béthesda qui se hâte vers la porte et qui ne se sert de ses jambes que pour abandonner le Dieu qui l'a guéri!... Jusqu'à ceux qu'il a fait sortir du tombeau qui ont peur!... Regardez donc Lazare, plus livide que vous tous! Vous l'avez vue, pourtant, la mort, et vous l'avez touchée pendant quatre longs jours... Elle est donc plus terrible qu'on ne l'avait dit jusqu'ici?... Vous ne répondez pas?...

Un grand silence.

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Ecoute, Magdeleine... Je ne manque de courage ni de fidélité... Malgré la puissance des prêtres, j'ai ouvert ma maison à ceux qui le suivaient. Je sais ce qu'il m'en coûtera... Je suis prêt à lui sacrifier toute chose et la vie... Mais je connais sa volonté et ne puis lui désobéir... Pierre voulait le défendre et a tiré l'épée... Il l'a fait remettre au fourreau... J'étais à Gethsémani...

MARIE-MAGDELEINE. — Puisque tu étais là, pourquoi n'as-tu pas aidé Pierre?... On sauve ceux qu'on aime, on les écoute après!... Mais que ferez-vous donc quand vous l'aurez perdu?... Ah! c'est trop s'attarder avec ceux qui ont peur!... Qu'est-ce que je fais ici, parmi ceux qui ne veulent rien faire?... Je perds ses dernières chances et ses dernières minutes... Je vais au-devant de Vérus; après lui nous verrons...

Elle se dirige vers la porte. Joseph d'Arimathie et Nicodème lui barrent le passage.

NICODÈME. — Ne sors pas, Magdeleine, ce serait le perdre et nous perdre avec lui...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! vous perdre avec lui, voilà la grande affaire!... Attendez!...

NICODÈME. — Tu ne sortiras pas.

MARIE-MAGDELEINE. — Je ne sortirai pas?... C'est juste, vous osez lutter contre une femme. Je n'avais pas prévu ce grand courage de la terreur. Vous branlez tous la tête comme des épis vides, et les femmes jubilent en découvrant enfin la lâcheté des hommes qui tout à coup se manifeste plus éclatante que la leur!

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Rentre en toi, Magdeleine, pense à lui et que s'il t'entendait...

MARIE-MAGDELEINE. — Eh bien! s'il m'entendait, ce serait comme le jour où celui d'entre vous auquel vous êtes tous semblables, me reprochait de verser sur ses pieds un parfum trop coûteux!... Avez-vous oublié ce qu'il a dit?... A qui donc donna-t-il raison? Vous n'avez rien compris!... Voilà des mois et des années que vous vivez dans sa lumière, et pas un de vous n'a la moindre idée de ce que j'ai saisi parce que je l'aimais, moi qui ne suis venue qu'après la onzième heure, moi qu'il a tirée de plus bas que le plus bas esclave du plus bas d'entre vous!...

NICODÈME, prêtant l'oreille aux bruits du dehors. — Tais-toi... Ecoute... On marche devant la maison...

BARTIMÉE, à la fenêtre. — C'est un homme enveloppé d'un manteau... Un Romain... Il s'arrête... il frappe à la porte... Il entre... La porte n'était pas fermée...

MARIE-MAGDELEINE, courant à la porte du Cénacle. — C'est lui, c'est Lucius Vérus!... Ouvrez-lui. Ouvrez vite!... Je l'entends!...

On ouvre la porte du Cénacle. Dans l'embrasure paraît Lucius Vérus qui, à la vue de l'étrange assemblée de miraculés, perclus, mendiants, malades, s'arrête interdit, sur le seuil.

Scène III

LES MÊMES, LUCIUS VERUS

MARIE-MAGDELEINE, courant à Vérus, les bras tendus. — C'est bien toi, mon Vérus, c'est bien toi!... Un œil qui me regarde en face, une épée, des épaules, une main qui ne tremble pas!... Viens, viens, que faut-il faire?... L'as-tu vu?... Où allons-nous?... Comment t'aider?... Combien d'hommes te faut-il?... Où sont les tiens? Il n'est pas seulement innocent, tu sais bien, il est tellement pur, il est tellement haut que les pensées des âmes ne peuvent pas l'atteindre... Il supporte tout, par bonté, pour les péchés du monde, mais nous ne voulons point qu'il s'immole pour nous... Un seul de ses regards, une seule de ses paroles vaut toutes les vies de tous les autres hommes...

Vérus, *glacé*. — Est-ce bien ici que je devais te rencontrer?... Qu'est-ce que ces... hommes... qui t'entourent?...

Marie-Magdeleine. — Ils sont sûrs... Ils l'aiment autant qu'il les aimait, mais il leur faut un chef... C'est toi qu'ils attendaient... ils te suivront partout...

Vérus, *ironique*. — Je ne suis pas venu pour commander cette troupe... étrangère. Je ne sais ce que tu veux dire. Il y a quelque malentendu, et ce n'est point, je pense, le lieu de l'éclaircir, parmi tant de témoins...

Marie-Magdeleine. — Tu as raison... *(Aux autres.)* Laissez-nous... Je vous rappellerai quand nous devrons agir...

Ils sortent tous et Marie-Magdeleine demeure seule avec Lucius Vérus.

Scène IV

LUCIUS VERUS, MARIE-MAGDELEINE

Vérus, *sarcastique*. — Qu'est-ce que ces phénomènes?... Je n'avais jamais vu réunis tant d'éclopés, de vagabonds et de malades malodorants! Que te veulent-ils donc?... On m'avait dit que tu vivais au milieu d'êtres extraordinaires, les plus vieux, les plus laids, les plus sales, les plus pestillents de ces juifs que tu raillais si agréablement chez le sage Silanus, mais je n'aurais pas cru qu'ils fussent à ce point de ton intimité... Du reste, cela ne me regarde plus. Mais je t'avais bien dit que nous nous reverrions avant peu. Appius m'a donc appris que tu m'avais cherché dans le quartier romain. J'ai tout quitté pour accourir à ton premier appel. Je savais ce qui se passait, et j'attendais mon heure...

Marie-Magdeleine. — Que tu es bon et généreux!... Que ta présence, que ton sourire rassurent et réconfortent!... Si tu savais, les autres!... Ils tremblaient tous comme les roseaux dont parle notre Maître, et je n'en pouvais plus et je mourais de honte... Mais je savais que tu nous reviendrais; et maintenant, c'est toi, tes armes, ta poitrine... Il me semble que Rome tout entière nous protège et que tes bras qui peuvent tout ne peuvent pas l'abandonner...

Vérus. — Ils ne t'abandonneront point, Magdeleine; le reste ne dépend que de toi... Je suis peut-être bon et généreux, mais je le suis à ma façon, et il faudra s'entendre... On a donc arrêté, comme je l'avais prédit, celui qui t'intéresse si vivement?...

Marie-Magdeleine. — On ne l'a pas seulement arrêté, toute la valetaille du Temple, les palefreniers, les bouviers, les derniers esclaves des cuisines se sont rués sur lui, l'ont insulté, bafoué, maltraité. Et comme ils avaient peur, comme ils étaient trop lâches pour s'y hasarder seuls, ils se sont fait aider par des soldats romains!

Vérus. — Je sais... Parlons net et bref, n'est-ce pas?...

Marie-Magdeleine. — Oui, nous n'avons pas de temps à perdre...

Vérus. — En effet, il ne s'agit plus d'arrestation ni de sévices plus ou moins justifiés, mais de mort imminente. J'ai vu le Procurateur Pontius Pilatus.

Marie-Magdeleine. — Bien, qu'a-t-il dit?...

Vérus. — Je l'ai trouvé anxieux, perplexe, désemparé. C'est un homme irrésolu et débonnaire, ennemi des querelles et de la violence. Il avait à choisir la révolte inévitablement sanglante des prêtres et de leurs sectaires, ou le sacrifice d'un agitateur à coup sûr inquiétant et dangereux, mais qui, d'après les lois et la justice de Rome, n'encourt peut-être point la peine capitale. J'ai parlé selon mon devoir et ma conscience. Il n'a plus hésité. Il a pris le parti le plus humain et le plus sage. Et comme je suis le gardien armé et responsable de la paix romaine, il a remis en mes mains le sort de ton Nazaréen. D'ailleurs, je dois reconnaître qu'avant notre entrevue, j'avais à dessein permis aux événements de prendre la route qu'ils ont prise...

Marie-Magdeleine. — Il est sauvé. J'en étais sûre! Et comme j'avais raison de ne rien craindre et de tout espérer en me tournant vers toi!...

Vérus. — N'allons pas plus vite qu'il ne convient. Bien des choses sont à considérer...

Marie-Magdeleine. — Que dis-tu?...

Vérus. — Je dis que bien des choses sont à considérer... Si j'avais été complètement étranger à l'aventure, mon choix n'eût pas été douteux, j'aurais, tout en le plaignant plus ou moins, sacrifié le misérable à la tranquillité publique; c'est la loi souveraine de l'Empire, mais maintenant...

Marie-Magdeleine. — Mais maintenant c'est différent, tu le connais, tu sais... On ne peut hésiter un instant, ce serait monstrueux...

Vérus. — En effet, on ne peut hésiter; ce serait monstrueux, comme tu dis... J'irais, pour arracher un rival préféré à une mort d'ailleurs méritée, perdre la seule femme que j'aime et que je puisse aimer?... Il est certain que ce n'est pas possible.

Marie-Magdeleine. — Je ne saisis pas bien ce que tu viens de dire...

Vérus. — Pourtant, c'est assez simple. En le sauvant, je te livre sans défense au bandit qui t'entraînera avec lui, de déchéance en déchéance, au fond d'on ne sait quel abîme de folie et de misère d'où aucune force humaine et raisonnable ne pourra te faire remonter. En outre, pour ce qui me concerne, je te perds sans retour, en te donnant ainsi, de mes propres mains naïves et imbéciles, à celui qui me prend mon bonheur par des moyens contre lesquels un homme qui tient encore à son nom d'homme n'essaie pas de lutter. Au lieu qu'en l'abandonnant à son sort, il reste plus d'une chance de te voir revenir à la lumière, et pour moi quelque espoir de te retrouver sur ma route, car nos deux vies ont encore, je l'espère, un long espace à parcourir, et de nombreux chemins, tu ne l'ignores pas, aboutissent à Rome...

Marie-Magdeleine. — Je comprends... Je comprends, puisqu'il faut bien comprendre, mais ne crois pas encore... Non, ce n'est pas possible, et tu n'es pas venu, tel que je te connais, pour me dire froidement que tu voulais le perdre et te venger ainsi d'un mal qu'il n'a pas fait... Il y a, il doit y avoir autre chose...

VÉRUS. — Il y a autre chose, en effet... Il nous reste, si tu y tiens absolument, un moyen de le sauver... Mais, au point où nous sommes et où j'ai poussé l'aventure, le sauver, c'est probablement me perdre. En outre, le temps presse. La sentence est écrite, je l'ai vue. Il sera mis à mort au lever du soleil, car les heures sont comptées à cause de la Pâque.

MARIE-MAGDELEINE. — Que faut-il faire?... Vite, vite, je le ferai...

VÉRUS. — Le prisonnier est gardé par mes hommes, il n'est donc pas impossible, à la rigueur, qu'on le fasse évader...

MARIE-MAGDELEINE. — Mais oui, mais oui, c'est simple et c'est bien cela qu'il faut faire!... Une fois libre, il se cache, on l'oublie... Ne perdons pas de temps... Mais je ne comprends pas pourquoi tu venais dire...

VÉRUS. — Tu comprendras bientôt. Je réponds donc du prisonnier. Sais-tu ce que je fais, sais-tu ce que je risque en lui rendant la liberté?...

MARIE-MAGDELEINE. — Tes soldats se tairont, et nul ne saura que...

VÉRUS. — Mes soldats ne pourront se taire. Ils auront à choisir le silence ou leur vie. On saura donc qu'ils n'ont agi que sur mon ordre, or, il n'est pas d'exemple que les princes des prêtres aient jamais abandonné une proie, une vengeance, une haine. Ils iront se plaindre, d'abord à Antioche, auprès du gouverneur de la Syrie, ensuite auprès de César même, dont la colère s'allume au souffle d'un soupçon. Sais-tu ce que c'est que César? Les plus grands, les plus puissants de Rome tremblent devant son ombre... Pour moi, si ce n'est point la mort, c'est l'exil loin de Rome, et la mort, à nous autres Romains, semble douce, comparée à l'exil... Voilà ce que je donne, voilà mon enjeu, j'attends le tien.

MARIE-MAGDELEINE. — Tu attends le mien?... Que veux-tu que je donne?... Je ne possède plus rien... J'ai tout distribué aux pauvres l'autre soir...

VÉRUS. — Je ne demande pas ce qu'on donne aux pauvres... Et puis j'en ai assez de ces détours qui ne mènent à rien et de ces phrases qui piétinent... Ah! je m'en soucie bien de la justice, et d'un vagabond de plus ou de moins sur la terre, et de mon propre sort et de mon propre exil!... Tu n'as donc pas compris que c'est toi que je veux, toi seule et tout entière et depuis des années et que voici mon heure!... Elle n'est pas belle, je sais, et ce n'est pas ainsi que je l'avais rêvée!... Mais je n'en ai pas d'autres et l'on prend ce qu'on peut pour assurer sa vie!... Nous voici face à face avec nos deux folies qui sont plus puissantes que nous et ne peuvent reculer; il s'agit de s'entendre!... plus tu l'aimes, plus je t'aime, plus tu veux le sauver et plus je veux le perdre! Il s'agit de s'entendre!... Tu veux sa vie, je veux la mienne, et tu l'auras sa vie, mais moi je t'aurai, toi, avant qu'il échappe à sa mort... Est-ce entendu?... sommes-nous d'accord?... Dis-moi non, si tu l'oses, et que son sang retombe sur celle qui l'a conduit où nous sommes et le perd par deux fois!...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! c'était donc cela!... oui, oui... Je sais, je vois... Je n'avais pas conscience et je n'y pensais plus, mais c'était impossible... Ah! c'était donc cela qui faisait qu'à l'instant, pendant que tu parlais, je n'avais pas confiance malgré ma confiance!... C'est tellement étrange, tellement monstrueux, tellement loin de nous!... Il faut un peu de temps pour qu'on se rende compte... Toutes les pensées s'affolent et l'âme tombe, tombe, comme une pierre dans un trou... On ne saisit plus rien... On ne sait plus où l'on se trouve...

VÉRUS. — Nous le savons parfaitement, et tout cela n'a rien d'extraordinaire... Il y a quelques jours, tu ne te serais pas tant fait prier; et je ne comprends pas qu'aujourd'hui que le prix de l'amour est tout autre, qu'aujourd'hui qu'une vie qui t'est chère entre toutes...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah ! tu ne comprends pas !... Et dire que presque tous, même ceux qui l'aimaient, ne comprendraient pas davantage!... Suis-je donc le seul être qui ait vu dans son âme?... Ce n'est pourtant pas difficile!... Il ne m'a parlé que trois fois dans sa vie, mais je sais ce qu'il pense, je sais tout ce qu'il veut, je sais tout ce qu'il est aussi profondément que si j'étais en lui, ou que s'il était là, près de moi, appuyant sur mon front son regard où descendent les anges, comme au soir où je baisais ses pieds, que j'essuyais de mes cheveux...

VÉRUS. — Je savais bien que j'arrivais trop tard, mais je n'aurais pas cru que vous fussiez si loin... S'il ne t'a parlé que trois fois, il n'a pas perdu les minutes, et t'en a dit assez pour m'enlever mes doutes... Mais soyons de sang-froid. Il s'agit d'autre chose que d'amour, et ton amant lui-même, s'il était consulté, jugerait qu'un baiser ne pèse guère en présence de la mort... Puisque tu l'aimes tant, sa vie ne vaut-elle pas un léger déplaisir qui, naguère, t'inspirait moins d'horreur?... S'il y avait un miroir dans cette salle, j'irais m'y contempler avec curiosité afin de démêler ce qui, en quelques jours, m'a rendu à tel point répugnant qu'on préfère le supplice du seul homme qu'on adore, au contact de mes lèvres. Mais qu'as-tu donc?... Il semble qu'on te parle de choses inconcevables !... Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait?... Ton visage se décompose... Il n'y a pas de quoi me regarder ainsi, avec des yeux épouvantés et fous, comme s'ils assistaient à la chute du soleil ou à la violation d'un tombeau...

MARIE-MAGDELEINE. — Laisse-moi!... Tu ne peux pas savoir... Je commence seulement à comprendre...

VÉRUS. — Il y a quelques jours, tu comprenais plus promptement...

MARIE-MAGDELEINE, d'une voix douce et lointaine. — Oui, oui... Car on ne voit que peu à peu... (Regardant fixement devant elle.) Cela se déroule lentement, comme une chose qui n'aurait pas de commencement, pas de fin, pas de nom... Il y a deux morts ici, j'ai deux morts dans ma main; et c'est cela qui est trop lourd pour un pauvre être né sur cette terre...

VÉRUS. — Deux morts?... Que veux-tu dire?... Tu n'as pas l'intention de le suivre?... Ta mort, puisqu'il t'aime, ne ferait qu'ajouter à la sienne une amertume bien inutile...

MARIE-MAGDELEINE, de la même voix douce et lointaine. — Non... Ce n'est pas de la mienne que je parle... Ce sont deux autres morts... J'ai encore ma raison... Je vois clair dans l'abîme... Laisse-moi regarder où tu ne peux rien voir...

VÉRUS. — Je n'aurais pas cru qu'en venant t'apporter son salut et le sacrifice assez grand que je fais à l'amour...

MARIE-MAGDELEINE, éclatant. — Le sacrifice que tu fais à l'amour!... Ah! si tu pouvais voir celui qui s'accomplit ici et que les anges mêmes n'osent pas regarder!... Mais tu ne peux savoir ce qui s'est passé sur la terre depuis qu'il y est descendu!... Ce n'est plus la même terre et ce n'est plus possible!... Avant lui, les plus purs n'eussent pas hésité!... Avant lui! avant lui! Et puis, même aujourd'hui, moi qu'il a fait renaître, si ce n'était pas Lui, s'il s'agissait d'un autre, je n'aurais pas la force!... Je pécherais peut-être contre tout ce qu'il aime pour sauver ce que j'aime!... Mais il donne trop de force pour aimer et souffrir!... Je pourrais le sauver malgré lui, mais non plus malgré moi!... Si j'obtenais sa vie au prix que tu me dis, il ne survivrait qu'à la mort de tout ce qu'il voulait, de tout ce qu'il aimait!... Je ne peux pas plonger la flamme dans la boue pour épargner la lampe!... Je ne puis lui donner la seule mort qui soit assez haute pour l'atteindre... Mais regarde-moi donc avec des yeux plus clairs et tu verras peut-être tout ce que j'aperçois sans pouvoir te le dire!... Que je cède un moment sous le poids de l'amour, et tout ce qu'il a dit, et tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a donné retombe dans les ténèbres, la terre est plus déserte que s'il n'était pas né et le ciel se referme à jamais sur les hommes!... Je le perds tout entier, je perds plus que lui-même, pour lui gagner des jours qui auront tout perdu...

VÉRUS. — Il s'agit moins de lui gagner des jours que de lui épargner des tortures, un supplice dont l'idée seule devrait te faire réfléchir.

MARIE-MAGDELEINE. — Je sais bien! je sais bien!... Puisque je l'aime ainsi, comme on n'avait pas encore aimé sur cette terre où le ciel n'avait pas répandu son amour, n'est-il pas nécessaire que je lui sacrifie ce qu'aucune âme humaine n'avait eu avant moi!... Mais tu viens demander tout ce qu'il a donné, et ce qu'il a donné est bien plus que sa vie et vit plus en nos cœurs qu'il ne vit en lui-même!... Si je le perds en moi, je le détruis en nous!... Je ne sais plus, je n'y vois plus, je n'entends plus... Je le ferais peut-être si mon âme était seule, mais ce n'est plus possible et Dieu ne voudrait pas!...

VÉRUS. — Les dieux veulent toujours ce que veulent les hommes... Sois sûre que, si celui que tu vas livrer au supplice pouvait en ce moment faire entendre sa voix, il n'hésiterait guère...

MARIE-MAGDELEINE. — Ah! je sais bien qu'il n'hésiterait pas! Et c'est pourquoi je me débats ainsi, comme une bête aveugle entre deux sacrifices!... C'est ma honte d'autrefois qui m'accable et m'empêche de monter jusqu'à sa volonté!...

VÉRUS. — L'homme n'a qu'une volonté en présence de la mort...

MARIE-MAGDELEINE. — Mon Dieu! Mon Dieu!... Je ne suis rien, je suis souillée de toutes les souillures, qu'importe celle-ci qui t'apporte la vie!... Mais s'agit-il de moi?... Et n'est-ce pas toi seul, n'est-ce pas la source même d'où jailliront les sources de toutes les puretés et de tous les bonheurs et de toutes les vies que je souille aujourd'hui en souillant ton salut!... Je ne sais plus où refouler mon âme!... Il ne me reste rien si je le perds, il ne nous reste rien si je le sauve!...

VÉRUS. — Rien n'est perdu tant que la vie demeure...

MARIE-MAGDELEINE. — Tais-toi, je t'en supplie!... Laisse-moi seule dans son silence et dans sa volonté... Laisse-moi regarder, écouter autre chose... Je ne l'aime pas encore comme il veut être aimé!... J'ai beau lever les yeux vers son ciel de lumière, je ne vois que sa mort, ses douleurs, son supplice... Son visage immobile, ses yeux qui éclairaient tout ce qu'ils regardaient, sa bouche qui parlait sans cesse de bonheur... Ses pieds que j'ai baisés, inertes et glacés... Vérus! Vérus! pitié!... Je ne peux plus, je n'en peux plus! Je tombe!... Fais de moi tout ce que tu voudras!...

VÉRUS, la recevant dans ses bras. — Magdeleine, Magdeleine!... Je savais...

MARIE-MAGDELEINE, bondissant en arrière à son contact. — Non, tu ne savais pas, et ce n'est pas cela!... Il y a autre chose!... Il y a une issue!... Dire que tu tiens là, dans cette main humaine, la vie du Dieu des dieux descendu sur la terre!... Je sais, je sais, tu n'y crois pas... Mais tu dois au moins croire à l'innocence, et tu le sais aussi, il n'a fait aucun mal... Il ne sait même point ce que c'est que le mal, puisqu'il est tout le bien... Il n'a fait que guérir, consoler et prier... Il n'a fait que passer sur les âmes en les inondant de bonheur... Si tu le connaissais et s'il t'avait parlé, n'eût-ce été qu'une fois!... Puisqu'il est innocent et puisque tu es juste, puisque tu as la force et puisque tu es brave, tu ne peux le livrer sans défense aux bourreaux... Ce n'est pas d'un Romain, ce n'est même pas d'un homme... Vérus, voyons, tu n'es pas insensible et tu n'es pas un monstre, tu comprendras aussi... Cela dépend de toi... Pour moi, c'est impossible... Il y a là un mur défendu par ses anges... Je ne peux pas passer... Il n'y faut pas songer.

VÉRUS. — En voilà assez, et puisque tout est inutile, qu'il en soit fait comme tu l'as décidé... Ce n'est pas moi qui le mène au supplice.

MARIE-MAGDELEINE, s'attachant aux vêtements de Vérus, qui fait un pas vers la porte. — Vérus! Vérus!... Je t'en supplie!... Ce n'est pas tout!... Tout n'est pas dit!... Cela ne peut se décider ainsi!... Mais ne demande pas la seule chose impossible... Je serai ton esclave, je veux vivre à tes pieds, te servir à genoux, le reste de mes jours, mais donne-moi sa vie sans détruire en mon âme et par toute la terre ce qui est la vie même de notre vie nouvelle!...

VÉRUS. — Cela suffit!... Du reste, il n'est plus temps. Ma patience à sauver un rival que je hais est aussi ridicule que ton obstination à sauver ton amant en chantant ses louanges!... Quand tu le verras mort avant trois heures d'ici, ne pleure pas sur lui, de crainte que tes larmes ne te rejaillissent au visage!... (Apercevant Joseph d'Arimathie qui, discrètement, entr'ouvre, à gauche, la porte du cénacle.) Qui va là?... Entrez donc, cela tombe à merveille!... Il nous faut des témoins. Où sont les bateleurs, les monstres, les lépreux? il faut que je leur dise...

MARIE-MAGDELEINE. — Quoi?...

VÉRUS. — Ils sauront qui a livré leur dieu!... Nous verrons en même temps si tu auras le cœur de l'achever, sous leurs yeux, et comment ils accueilleront la nouvelle... Si répugnants qu'ils soient, je veux revoir leurs vilaines figures!...

Il gagne la porte qu'il ouvre toute grande.

MARIE-MAGDELEINE, se précipitant pour arrêter son geste. — Vérus!... Vérus!... Ceci n'est pas digne de toi!...

VÉRUS. — Je sais! Je sais!... Je ne suis digne de rien, paraît-il, pas même de toi, prostituée!... (Appelant d'une voix retentissante.) Holà! Holà! vous autres!... Où êtes-vous?... Accourez donc, manchots, perclus, pieds bots, culs-de-jatte, mendiants, vagadonds, lépreux, paralytiques!... J'ai une chose importante à vous dire!...

Des visages effarés apparaissent dans l'embrasure des deux portes.

Scène V

VERUS, MARIE-MAGDELEINE, et presque tous les personnaegs de la scène III.

VÉRUS. — Entrez donc, entrez donc! Il n'y a rien à craindre.. (Ils entrent, intimidés.) Vous voilà tous?... On dirait que vous êtes moins nombreux... Où sont passés les autres?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Seigneur, il en est quelques-uns qui craignent que la nuit...

VÉRUS. — J'entends, ils avaient peur... Leur amour et leur foi ne vont pas jusqu'aux coups... Enfin, cela suffit... Voyez-vous cette femme?... Je venais lui offrir de sauver votre Maître. Elle n'avait qu'à dire « oui ». Elle a dit « non ». Elle ordonne sa mort. Il mourra donc au lever du soleil.

Mouvement.

NICODÈME. — Que dit-il, Magdeleine?...

Marie-Magdeleine ne répond pas.

VÉRUS. — Interrogez-la, vous saurez...

NICODÈME. — Magdeleine, est-ce vrai?...

JOSEPH D'ARIMATHIE. — Mais réponds-nous, voyons!... Qu'as-tu donc?...

VÉRUS. — Elle perd et livre en même temps tous ceux qui ont suivi le Séducteur. J'ai dit. Adieu. Veillez sur vous.

Il se dirige vers la porte.

JOSEPH D'ARIMATHIE, l'arrête, suppliant. — Seigneur, je vous en prie, ne partez pas ainsi!... Elle se trompe, vous verrez... Il y a quelque erreur effrayante... Magdeleine, voyons, que dit-il? Que dis-tu?... Mais ce n'est pas possible!... Que s'est-il donc passé?...

PLUSIEURS MALADES et MENDIANTS, entourant Magdeleine qui demeure immobile, regardant au loin, sans rien voir. — Magdeleine! Magdeleine!...

UN BOSSU. — Elle aussi l'a vendu!... Elle était avec l'Iscarioth!...

MARTHE, entourant de ses bras le cou de Marie-Magdeleine. — Magdeleine!... Ecoute-moi... Tu m'aimais bien... Où es-tu?... Ce n'est pas vrai, dis-moi?... Tu n'as pas entendu...

MARIE CLÉOPHAS, posant la main sur l'épaule de Magdeleine. — Magdeleine! Magdeleine!... Non, ce n'est pas possible... Tu n'as pas oublié...

UN PAUVRE. — Combien as-tu reçu?...

UN MIRACULÉ. — Oui, combien?... Où est l'argent?...

UN AUTRE. — Rendez l'or! Rendez l'or!... Fouillez-la!...

MARIE SALOMÉ. — Magdeleine! Magdeleine!... Elle est folle!...

UN VAGABOND. — Prostituée!... Fille à soldats!...

UN AUTRE. — Catin! Catin! Catin!...

UN MIRACULÉ. — Les sept démons qu'il en avait chassés sont rentrés dans son corps!...

UN AUTRE. — Elle nous a vendus comme un troupeau de bœufs!...

UN MALADE. — Nous y passerons tous!...

UN AUTRE. — Oui, mais pas avant elle!...

L'HOMME A LA MAIN SÉCHÉE. — Elle ne sortira pas d'ici avant que...

UN PARALYTIQUE. — En tout cas, elle n'en sortira pas vivante, c'est moi qui vous le dis!...

Presque tous, hurlant, gesticulant, menaçant, les poings tendus, se pressent autour de Marie-Magdeleine, qui demeure immobile et muette.

JOSEPH D'ARIMATHIE, intervenant. — Voyons, n'oubliez pas qui vous êtes, où vous êtes et au nom de qui vous parlez. (A Vérus.) Seigneur, je vous en prie, un peu de patience... Je suis un homme juste et raisonnable et tout va s'expliquer... Ecoute, Magdeleine, je te parle en son nom... Il est encore temps de dire oui... Je parle comme un père...

Même silence de Marie-Magdeleine toujours immobile.

LE BOSSU. — Vous voyez bien!... Elle a reçu le prix!

Explosion de haine. Tous l'entourent de plus près. Les cris, les menaces, les imprécations, les supplications, les gémissements, redoublent. Tout à coup, de la rue, s'élève un tumulte qui domine celui du Cénacle. Ce sont les cris d'une foule furieuse qui rapidement se rapproche, des bruits d'armes et de chevaux. A l'instant, tout s'apaise dans la salle. On écoute, anxieusement.

UN MIRACULÉ. — Les Romains!... Les soldats!... On vient nous arrêter!... Elle nous a livrés!... Sauvons-nous!... Par ici, par ici!...

Affolement. Quelques-uns courent éperdument tout autour de la salle à la recherche d'une issue.

UN VAGABOND. — Non, non... Ne sortez pas!... Il n'y a qu'une porte!... On ne peut s'échapper!... Ils nous découvriraient!...

UN MIRACULÉ. — Taisez-vous!... Cachez-vous!...

UN ESTROPIÉ. — Eteignez donc les lampes!... Ils verront les lumières!... Vite! Vite! Eteignez!...

On éteint les lampes.

UN AUTRE. — N'allez pas aux fenêtres!... Ne vous montrez pas aux fenêtres. Couchez-vous le long des murs!...

VÉRUS. — C'est un noble spectacle que je tiens à voir jusqu'au bout...

JOSEPH D'ARIMATHIE, s'approchant de Vérus. — Seigneur, ne les perdez pas... Ils sont faibles et pauvres... Presque tous sont malades... Ils ne savent ce qu'ils font... Ayez pitié des hommes et ne les jugez pas...

Les cris: « A mort! à mort!... Séducteur! séducteur!... Galiléen! Nazaréen!... Il veut détruire le Temple!.. Il veut détruire la Loi!... Blasphémateur!... A mort à mort! à mort!... », redoublent dans la rue et retentissent à présent dans la maison même. La clarté rouge des torches pénètre dans la salle. L'aveugle de Jéricho se glisse à l'une des fenêtres et regarde au dehors

UNE VOIX ANGOISSÉE. — N'allez pas aux fenêtres!...

UN BOITEUX, s'approchant d'une autre fenêtre. — Qu'y a-t-il?...

L'Aveugle de Jéricho. — C'est lui !...

Plusieurs, irrésistiblement attirés, rampent jusqu'aux fenêtres et regardent dans la rue, avec d'infinies précautions. Parfois l'un d'eux se tourne vers ceux qui demeurent au fond de la salle, pour leur faire part de ce qu'il voit.

Un de ceux qui sont aux fenêtres. — Il est entouré de soldats !... Il y en a une foule !...

Un Autre. — Il approche ! Il approche !... Il a les mains liées ! On le frappe !...

Un Autre. — Il pleure !... Ses yeux saignent !...

Un Autre. — On le mène chez Pilate !... voilà Pierre et Jean qui se cachent !...

Un Autre. — Le sang coule sur ses pieds...

Un Autre. — Il ne peut plus marcher !... Il chancelle !... il chancelle !...

Vérus, à Magdeleine qui n'a pas remué et demeure debout, contre une colonne, au milieu de la salle, regardant fixement devant elle, sans se tourner vers les fenêtres. — Magdeleine !...

Dans la rue, subitement, le tumulte tombe, comme tomberait un objet énorme et lourd. Un prodigieux silence.

Quelqu'un, dans la salle. — Qu'est-ce ?...

L'Aveugle de Jéricho, à la fenêtre. — Il tombe !... Il est tombé !... Il regarde la maison !...

Vérus. — Magdeleine, je te promets encore...

Marie-Magdeleine, sans bouger, sans regarder Vérus, sans colère, simplement, d'une voix d'outre-vie, pleine de paix, de clartés et de certitudes divines. — Va-t'en !...

L'Aveugle de Jéricho, à la fenêtre. — Il se relève !... Ils l'entraînent !..

Le tumulte, les cris de mort reprennent et redoublent dans la rue. Vérus sort lentement en regardant Magdeleine qui est demeurée immobile, comme en extase, et tout illuminée de la clarté des torches qui s'éloignent.

RIDEAU

Marie-Magdeleine devant Joseph d'Arimathie, au milieu des malades et des mendiants.

REVUE DE LA CRITIQUE

Marie-Magdeleine au théâtre du Châtelet

Sur la vaste scène du Châtelet, domaine ordinaire des féeries à grand spectacle, avec décors machinés et « changements à vue », une œuvre de lignes pures vient d'être représentée. Le seul nom de son auteur inspire le respect et l'admiration : Maurice Maeterlinck ! Aussitôt la mémoire évoque ces pages exquises : *le Trésor des humbles, la Sagesse et la Destinée, la Vie des abeilles, l'Intelligence des fleurs,* si noblement émouvantes ; elle se rappelle tant de pièces dont le charme provient autant de la simplicité précieuse de leur expression que de la profondeur de la pensée : *Aglavaine, Tintagiles, Monna Vanna, l'Intruse, la Princesse Maleine, Pelléas et Mélisande, l'Oiseau bleu* — dont, particulièrement, nos lecteurs se souviennent — et qui, toutes, parmi la floraison dramatique contemporaine, présentent des formes et des couleurs si nouvelles, exhalent un parfum si pénétrant.

Marie-Magdeleine, le drame que *La Petite Illustration* publie aujourd'hui (et qui fut récemment applaudi à Nice avant de recevoir la consécration de Paris), pourrait sembler tout d'abord différer, par sa conception et sa forme, des ouvrages qui viennent d'être cités. Mais cette impression ne résiste pas à l'examen. M. Adolphe Brisson ne manque pas de le faire observer et ce lui est une occasion de dégager avec bonheur la philosophie familière de M. Maurice Maeterlinck.

« *Marie-Magdeleine* — écrit-il dans son feuilleton du *Temps* — ne constitue pas un phénomène isolé dans la production de l'écrivain. Elle se rattache à l'évolution de sa pensée. C'est un des anneaux de la longue chaîne qui relie ses premiers essais à ses derniers travaux. Si nous en suivons la courbe, nous voyons que tout s'y tient. Pas de heurts. Un développement progressif, régulier, harmonieux. *Marie-Magdeleine* ne se trouve pas si loin qu'on le pourrait supposer de *la Princesse Maleine,* de *l'Intruse,* de *Pelléas.* Qu'exprimaient ces contes dialogués, encadrés dans des décors de rêve, balbutiés par des figures légendaires et familières ? L'effroi du mystérieux, le frisson de l'inconnu, le pressentiment de la douleur, du malheur, du deuil inévitables, l'indéfinissable inquiétude du « tragique quotidien », les troubles manifestations de l'inconscient. En 1896, *le Trésor des humbles* marque une étape. Maeterlinck s'intéresse à la vie spirituelle, il interroge les pères de l'Eglise. Dans *Sagesse et Destinée,* il verse le fruit de ses méditations, il s'est pris de passion pour Marc-Aurèle et se rend compte de l'influence qu'exerce l'éducation de la volonté sur le développement de la vie morale : il loue la beauté, l'efficacité de l'effort journalier et méthodique, vertu pratique du sage. Alors apparaît, nettement formulée, sa théorie du bonheur. Etre heureux, c'est ne plus s'inquiéter de l'être ou de ne l'être pas, c'est savoir se contenter du peu que l'on atteint, en conférant à cette conquête toute sa valeur, c'est adhérer à la vie, et, comme disent les Anglais, « accepter les règles du jeu »... Enfin l'étude des insectes et des plantes ramène Maeterlinck à son point de départ, à ses opinions initiales ; il considère que l'homme ne jouit pas d'un sort exceptionnel, et que la culture acquise lui rend plus évidente encore son infirmité et plus profonde son incertitude devant l'infini. Pour tenter de dissiper ces ténèbres, l'intelligence ne suffit pas, l'intuition est nécessaire. « Nous avons, dit-il, une faculté remarquablement » adaptée aux parties » inconnues de l'univers, c'est » l'imagination et le sommet mystique » de notre raison. » Ainsi le mysticisme de Maeterlinck ne précède pas la recherche scientifique, il en découle, il la couronne ; il complète la science d'hier, prépare celle de demain. Ainsi l'auteur de *l'Oiseau bleu* apparaît bien comme le « gardien des vieux mystères » du monde ».

La plupart de ces idées, le drame de *Marie-Magdeleine* les reflète.

⁂

Qu'est-il, ce drame ? L'analyser ici même dans ses détails serait superflu, puisqu'on le trouve ci-contre dans sa beauté intégrale. C'est pourquoi, dans cette revue de la presse, nous n'avons recueilli que les appréciations d'ensemble parmi les critiques unanimes à en constater le grand succès.

« La pièce de M. Maurice Maeterlinck, écrit dans le *Petit Parisien* M. Adolphe Aderer, nous montre la conversion de Magdeleine. Le drame s'agite dans l'âme de la courtisane qui, atteinte par la grâce, lutte et se défend quelque temps pour se rendre à la fin...

» Ainsi l'action se déroule parallèlement à l'Evangile et à la Passion. Elle met, dans une opposition intéressante et pittoresque, la ferveur naïve et la simplicité de cœur du menu peuple de Galilée avec la sérénité de la sagesse antique et la gravité, j'allais dire, la respectabilité romaine. »

Au cours de cette représentation, M. Nozière a constaté que Maeterlinck a un peuple d'ardents admirateurs :

« Comment ne pas admirer ce merveilleux esprit, ce philosophe qui est un poète ? Comment ne pas admirer le dramaturge qui nous a fait frissonner par la puissance de l'inconscient ? Comment ne pas admirer l'auteur de ces drames pour marionnettes qui ont souvent la fraîcheur des féeries qu'imagina Shakespeare ?... Comment ne pas admirer ce don prodigieux de la sérénité ? Les violences les plus tragiques aboutissent toujours, dans l'œuvre de Maeterlinck, à l'apaisement qui console. Il a, comme les grands maîtres de la peinture, la faculté de créer le calme. Rien de grimaçant ! Rien de tourmenté ! Il parvient toujours à une majestueuse tranquillité, grâce à la belle ordonnance de sa construction théâtrale, grâce à la sonorité grave de ses phrases, grâce à l'idée qui plane au-dessus du drame. Il a une inspiration religieuse. »

Dans *Excelsior,* M. Joseph Galtier se plaît à remarquer qu'un artiste de la qualité de M. Maurice Maeterlinck, dans la pleine maturité de son esprit et de son talent, donne à tous les sujets qu'il traite une valeur et une grâce particulières :

« Sa pensée, dit-il, comme d'instinct, se pose dans les endroits capables d'ouvrir des avenues splendides vers les sources pures où aiment à se désaltérer les belles imaginations et les grands sentiments humains. Elle habite dans les bois sacrés dont l'approche et le séjour nous enchantent. Nous goûtons dans ces régions élevées et presque solitaires des joies calmes et profondes. Notre esprit y est plus séduit que notre cœur, mais cette douce et lumineuse émotion qui naît dans la pensée finit par gagner les racines les plus mystérieuses de notre être. Cette émotion précieuse, nous l'avons éprouvée à la représentation de *Marie-Magdeleine.* Ce n'a pas été la réaction directe, immédiate, que produit une œuvre dramatique ; les effets de M. Maurice Maeterlinck, même dans ses pièces les mieux réussies, nous enveloppent plus qu'ils ne nous saisissent, mais avec quelle insinuante puissance ils finissent par nous posséder... Afin de mêler l'humain au divin, l'auteur a choisi la figure de Marie-Magdeleine. La rédemption de cette femme perdue vient compléter et bientôt dominer la rédemption du genre humain. Elle est le centre et comme le foyer de la pièce. Elle garde, au début, son caractère terrestre, et se présente avec son cortège de passions humaines. Elle traîne ses tares originelles, je veux dire que Marie-Magdeleine n'est point encore libérée des amours qu'elle inspire. Ainsi s'explique l'aventure avec le chef romain, le lieutenant du procurateur, Lucius Vérus, qui commande les aigles de César. Cette partie romanesque de l'œuvre ne peut s'égaler à la partie philosophique. C'est l'expression de cette dernière qui a permis à

M. Maeterlinck de nous donner par instants les graves plaisirs auxquels son esprit nous a habitués. »

M. Paul Souday, estime qu'en principe, il est préférable de ne pas tirer de pièces des livres saints, les spectateurs d'aujourd'hui cherchant surtout un divertissement profane dans nos théâtres où les sujets empruntés à l'Evangile ne sont point à leur place :

« Cela dit, — ajoute-t-il, dans l'*Eclair* — il faut reconnaître que M. Maurice Maeterlinck a traité le sien avec convenance et avec respect. Il a eu le tact de ne point faire paraître le Christ sur les planches, malgré les exemples de la *Marie-Madeleine* de Massenet et de la *Samaritaine* de M. Edmond Rostand. On entend seulement la voix du Sauveur à la cantonade, et les paroles ne sont pas inventées par l'auteur, mais transcrites des textes sacrés. »

Et en somme, conclut-il encore, « l'œuvre est d'un haut intérêt et d'une constante noblesse ».

M. Robert de Flers déclare avoir été profondément et noblement ému par la pureté et par le rayonnement des idées, dont la beauté, si haute soit-elle, se fait pour nous accueillante et lumineuse :

« C'est un des effets de l'art supérieur de M. Maurice Maeterlinck de ne jamais céder à la tentation si flatteuse d'être obscur, par laquelle plus d'un grand poète s'est laissé séduire. Il veut toujours que la clarté inonde le seuil de sa maison et que, parmi les noirs cyprès du jardin, la guirlande des roses nous montre le chemin...

» Il y a, dans les trois actes de *Marie-Magdeleine*, de grandes beautés littéraires. Celles-là sont partout, elles embellissent et ennoblissent la pièce tout entière. Mais il y en a d'autres d'ordre dramatique, où l'auteur de *Monna Vanna* a prouvé une fois de plus qu'il savait — quand il lui plaisait — atteindre aux effets scéniques les plus intenses. C'est une trouvaille de grand auteur dramatique que de n'avoir pas fait paraître en scène Jésus qui est cependant le personnage principal, et d'avoir animé et magnifié toute l'action, si j'ose dire, par cette présence invisible. Je connais peu de coups de théâtre aussi saisissants que l'apparition de Lazare ressuscité, venant de la part du Christ chercher Marie-Magdeleine. Seul un grand poète pouvait songer à envoyer la Mort vers la Beauté pour la ramener à Dieu.

Enfin, l'idée générale, qui a suffi à M. Maurice Maeterlinck pour construire le plan tout entier de sa tragédie, est d'une singulière grandeur. »

«Voilà une grande tragédie ! s'écrie à son tour dans l'*Opinion*, M. J. Ernest-Charles, — d'autant plus grande que les éléments en sont mieux ordonnés. Maurice Maeterlinck est constamment maître de son lyrisme ; il le discipline et lui assure ainsi plus de force et plus d'ampleur. Maurice Maeterlinck proscrit toute emphase, et je ne sache pas de tragédie qui soit d'une plus impressionnante simplicité. »

M. Guy Launay juge que c'est une belle pensée, quand Marie-Magdeleine rejoint le Christ, de lui avoir donné pour guide Lazare ressuscité :

« Il est superflu, dit-il, d'ajouter qu'on reconnaît à chaque phrase, à travers cet enchaînement de vers non rimés que M. Maeterlinck affectionne, le pur et puissant écrivain qu'il est. »

Et M. de Pawlowski déclare dans *Comœdia* :

« Ce qu'il y a de tout à fait beau dans l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck, ce qui reste dans l'esprit longtemps après que l'on a vu la pièce, c'est le mystère de la résurrection de Lazare, l'évocation prodigieuse que l'auteur a su faire des sentiments véritables que l'on peut éprouver en présence du mystère de la mort vaincu. Je sais bien que l'apparition de ce ressuscité entouré de bandelettes, surgissant dans un beau décor architectural, évoque des sensations plastiques qui se gravent facilement dans le cerveau. Mais il y a mieux. C'est littérairement, intellectuellement, que M. Maurice Maeterlinck a su nous communiquer le frisson d'épouvante qu'il a dû ressentir lui-même en matérialisant cet étonnant récit des Evangiles, en imaginant, avec une force poétique surprenante, la réalité même, en vibrant avec la foule stupéfaite qui recule d'horreur devant le tombeau entr'ouvert et puant du mort. Par les prestiges de son talent, par la vigueur de son évocation poétique, M. Maurice Maeterlinck a fait un miracle véritablement remarquable : il a ressuscité la légende de Lazare. Ce chapitre de l'Evangile n'est plus, pour nous, une lettre morte, un poncif ; c'est une réalité terrifiante, un fait auquel nous croyons avoir assisté nous-mêmes. »

M. Gérard Harry, dans la *Grande Revue*, fait remarquer que la critique quotidienne a surtout insisté sur la valeur de certains épisodes de *Marie-Magdeleine*, tels que la résurrection de Lazare, présentée avec une vigueur de réalisme extraordinaire, et la reconstitution des lâches terreurs des « miraculés » de Jésus, abandonnant leur Sauveur :

« Mais elle a négligé de mesurer la profondeur de signification qui s'attache au choix de Magdeleine entre la survie de la matière et celle de l'esprit. Et, de même, elle a omis d'indiquer la portée des fréquents dialogues philosophiques de Silanus et de ses amis. Est-il besoin de constater qu'Annœus Silanus n'est pas un personnage inventé ? Il fut un disciple et collaborateur de Sénèque et même le complice de certaines des basses ou criminelles complaisances de son maître pour les excès de son élève Néron. Et, dans *Marie-Magdeleine*, c'est, en réalité, la sagesse de Sénèque qui parle par la bouche de Silanus. Et nous voyons ainsi, se confrontant, les deux morales qui se disputèrent le royaume des imaginations et des cœurs, en la première et dramatique saison de l'ère chrétienne : la morale de Jésus, toute de renoncement et d'aspiration ultra-terrestre, celle de la haute civilisation romaine, à la fois matérialiste et panthéiste, et dont le sensualisme élégant n'allait pas, tout de même, sans une noble idéalité. »

Quant à M. Henry Bidou, c'est par ces belles lignes qu'avant d'entreprendre l'analyse du drame, il a voulu commencer son feuilleton du *Journal des Débats* :

« Trois ou quatre fois dans l'année, nous entendons une œuvre qui n'a point de commune mesure avec les autres. Elle émeut non plus par l'intérêt de l'aventure ou par la compassion tragique, mais par l'apparition de cette vie profonde qui est la beauté. Les personnages semblent plus grands. Des harmoniques s'éveillent à leurs paroles.

» Telle a été la *Marie-Magdeleine* de M. Maeterlinck. »

⁂

La mise à la scène de ce drame a été très heureusement réglée. Les trois décors simplifiés de M. Maxime Dethomas, suggérant davantage qu'ils ne montraient, sans vaines recherches de réalisme, laissaient aux personnages toute leur importance. Les entr'actes étaient donnés à l'audition de la musique religieuse de Bach, exécutée par l'orchestre Colonne, qui maintenait les spectateurs dans l'« atmosphère » de la pièce.

Quant à l'interprétation, elle a été excellente. Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck a créé avec un art supérieur le rôle difficile de Marie-Magdeleine. La beauté de ses attitudes a été grandement admirée aussi bien que son pathétisme et sa sincérité. A côté d'elle, M. Denis d'Inès, qui prend rang parmi les meilleurs artistes dramatiques, s'est montré tout à fait remarquable en vieux philosophe romain ; M. Roger Karl a eu toute la fougue impétueuse et brutale que voulait son personnage de tribun romain. M. Pillot a composé un Lazare impressionnant. Enfin, MM. Roger Monteaux, Pradier, Dauvillier, Mmes Gina Barbiéri et Germaine Albert ont tenu avec talent des rôles secondaires.

S

VOULOIR

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

GUSTAVE GUICHES

représentée pour la première fois le 19 mai 1913, à la Comédie-Française.

M. Gustave Guiches
Phot H. Manuel.

PERSONNAGES

Richard Lemas	MM. de Féraudy.
Didiaix	Henry Mayer.
Philippe d'Estal	Georges Grand.
Bagel	Siblot.
Saint-Jean	Falconnier.
Marquis de Mauprévoir	Charles Grandval.
Gardes	Paul Numa.
Carratier	Lafon.
Saviol	Jacques Guilhene.

Laurence	Mmes Cécile Sorel.
Renée	Maille.
Mme Arduit	Suzanne Devoyod.
Mme Lenouard	Andrée de Chauveron
La Préfète	Jeanne Rémy.
Mme Palame	Laurence Duluc.
Comtesse de La Chapelande	Léo Malraison.
Le Préfet	M. Gerbault.

Lenouard	M. Reynal.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR A. BERT

Copyright by Gustave Guiches, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Saviol.
Le marquis.
Carratier.
Richard.
Bagel.
Gardes.
Mme Arduit.
Renée.

Scène VII. — Richard : « *Vous êtes donc malades ?* »

VOULOIR

ACTE PREMIER

Au château de Morillon-en Quercy, chez Philippe d'Estal. Une vaste salle voûtée en haute courbe ogivale. Au fond, en face, une fenêtre ouvrant sur la cour d'honneur. A droite, l'entrée d'une galerie dont on aperçoit la perspective en arceaux. A gauche, porte et cheminée à hotte. L'entrée des appartements est à droite.

Scène première

BAGEL, GARDES, puis SAINT-JEAN

Une cloche, en même temps que le rideau lève, sonne deux coups et le docteur Bagel entre, suivi de son neveu le docteur Gardes.

Bagel. — Ah! enfin, nous y voilà!...

Gardes. — Et ce n'est pas trop tôt! Bon Dieu, quelle chaleur!

Bagel. — Nous sommes en Gascogne, mon ami.

Gardes. — Ça se sent, mon oncle! Le soleil lui-même exagère.

Bagel. — Oui, mais ça vaut le voyage, hein? A-t-il un beau château, ce d'Estal!

Gardes. — Très curieux, en effet! Beaucoup d'allure!

Bagel. — C'est du quinzième, mon petit...

Gardes. — Oh! je sais! Le château de Morillon-en-Quercy, construit au quinzième siècle par Simon de Morillon...

Bagel. — Oh! mais, tu es calé!

Gardes. — A soutenu deux sièges contre les huguenots. A proximité de la gare de Martel. Service d'omnibus à tous les trains.

Bagel. — Ah! bon! tu lis ton histoire dans les indicateurs!...

Gardes. — Ainsi j'ai les enseignements et les renseignements.

Bagel. — C'est juste... (Et comme quelqu'un vient par la galerie.) Ah! voilà Saint-Jean!...

Saint-Jean, entrant. — Monsieur Bagel! Comment monsieur le docteur n'est-il pas monté, comme d'habitude, tout droit chez mon maître?

Bagel. — C'est que je ne suis pas seul, Saint-Jean. Je voudrais présenter à M. d'Estal mon neveu le docteur Gardes qui m'est arrivé hier...

Saint-Jean. — Ah! monsieur est le neveu?...

Gardes. — De mon oncle, parfaitement.

Saint-Jean. — Mon maître va être bien content.

Bagel. — Au fait, comment va-t-il?

Saint-Jean. — Toujours pareil, monsieur le docteur, triste, très triste! En ce moment, il écrit une lettre, mais il aura bientôt fini...

Bagel. — Dites-lui qu'il ne se presse pas... Nous avons le temps.

Saint-Jean. — Bien, monsieur le docteur.

Il sort.

Gardes. — C'est le vieux serviteur?

Bagel. — Oui, n'est-ce pas qu'il est bien?

Gardes. — Tout à fait. Grave, indiscret, familier et faux comme un jeton.

Bagel. — Tais-toi donc! il soigne Philippe avec un dévouement! Et ce n'est pas de trop! Car ça devient terrible, et chaque fois que j'entre ici je tremble d'apprendre un malheur.

Gardes. — Vraiment?

Bagel. — Au point où il en est!...

Gardes. — Il a perdu sa femme, m'avez-vous dit?

Bagel. — Oui!

Gardes. — Ces temps derniers?

Bagel. — Mais non. Il y a deux ans.

Gardes. — Tiens! Et il est encore inconsolable? C'est un cas!

Bagel. — En effet!

Gardes. — Il est jeune?

Bagel. — Trente-huit ans. Distingué, intelligent, grosse fortune avec laquelle il faisait un bien énorme! Il était député de ce département.

Gardes. — C'est vrai. Je me rappelle même son discours à la Chambre au moment de la séparation...

Bagel. — Admirable! Et dire que ce garçon de si bel avenir s'anéantit! Non, ce n'est pas possible! Mais que faire? Moi, je ne vois plus rien et c'est même un peu en collègue que je t'ai amené ici, me disant que, peut-être, tu aurais une idée...

Gardes. — J'en serais surpris. Je suis chirurgien avant tout et la neurasthénie n'est guère mon affaire, mais il y a quelqu'un qui pourrait le sauver, c'est son beau-frère.

Bagel. — Le docteur Richard Lemas?

Gardes. — Dame! c'est le premier neurologiste... le vrai médecin des maladies morales...

Bagel. — Ah! il n'y a pas de doute. C'est un grand bonhomme et pas seulement mon maître mais aussi mon ami...

Gardes. — Alors?

Bagel. — Je lui ai écrit, même plusieurs fois, et j'en suis à attendre encore sa réponse.

Gardes. — Il ne peut pourtant pas refuser!

Bagel. — Oh! grand Dieu! Il aime Philippe comme un frère! Seulement, où le prendre? Depuis qu'il n'exerce plus, il est toujours en voyage, et, en attendant, ce malheureux garçon est en train de sombrer...

Gardes. — Il ne veut voir personne?

Bagel. — Personne, sauf moi et sa cousine, M^{lle} de Graiges, une jeune fille exquise que je t'engage à remarquer comme elle le mérite.

Gardes. — Oh! oh! vous voudriez aussi me sauver?

Bagel. — Elle serait pour toi une femme adorable! Jolie, de l'esprit, du cœur, et tout à fait dans le train, comme on dit! Elle monte à cheval, elle fait même des armes...

Gardes. — Arrêtez! Je sens déjà...

Bagel. — Qu'elle te plaît?

Gardes. — Qu'elle m'agace!...

Bagel. — Ah! je n'ai pas de chance, car, lorsque je lui ai dit que tu étais un garçon sérieux quoique plaisant, un savant même, et que tu ferais un mari excellent, elle m'a dit: « Oh! s'il en est ainsi, n'allez pas plus loin, je l'ai déjà en grippe! »

Gardes. — C'est un rien! Et cette jeune fille veille sur son cousin?

Bagel. — Oh! la chère petite, le plus honnêtement du monde! Elle s'emploie, d'ailleurs inutilement, à vouloir le distraire, mais sa vraie fonction consiste à lui épargner la visite des gens désagréables.

Renée, entrant vivement. — Docteur! mon bon docteur!

Bagel. — Mademoiselle!

Scène II

Les mêmes, RENEE

Renée. — Il faut excuser Philippe qui est très fatigué et qui voudrait bien vous voir néanmoins, mais vous seul, dans sa chambre...

Gardes, à mi-voix. — Ça... c'est la bienvenue!

Bagel. — Oh! je suis désolé! j'aurais tant voulu lui présenter mon neveu Georges Gardes qui, bientôt, sera mon successeur ici...

Renée. — Votre successeur?

Bagel. — Eh! oui! ma chère enfant! Je me fais un peu vieux, surtout au point de vue professionnel...

Gardes. — Quelle idée!

Bagel. — Si! Si! Les malades deviennent exigeants! Ils prennent du goût pour les opérations, et voici un jeune homme très habile qui se fera un plaisir de leur ouvrir la gorge, de leur couper un bras ou une jambe, bref qui a tout ce qu'il faut pour leur plaire.

Gardes. — Mon oncle!

Bagel, à Renée. — Enfin, Philippe est trop fatigué?...

Renée. — Vraiment! je vous assure!

Bagel. — Soit! Je suis d'ailleurs pressé de savoir s'il a reçu des nouvelles de Richard. Il ne vous l'a pas dit?

Renée. — Non.

Bagel. — Alors, voulez-vous faire à ce jeune homme le grand plaisir de lui tenir compagnie un tout petit instant?

Renée. — Volontiers...

Bagel. — Parfait. Mettez-le un peu au courant du pays et de nos efforts pour relever notre cher Philippe. A tout à l'heure.

Il sort.

Scène III

RENEE, GARDES

Renée. — Asseyez-vous, monsieur, je vous prie.

Gardes. — Merci, mademoiselle.

Renée. — C'est la moindre des choses, et puisque nous sommes destinés à nous rencontrer souvent, le mieux est de faire connaissance...

Gardes. — J'en serai ravi.

Renée. — C'est d'ailleurs commencé, car votre oncle m'a déjà beaucoup parlé de vous, monsieur!

GARDES. — Je sais, mademoiselle!...

RENÉE. — Il a fait de vous un éloge!

GARDES. — Que vous avez sans doute accueilli avec trop d'indulgence!

RENÉE. — Mais non! Il m'a dit que vous étiez sérieux, instruit, savant, même sentimental!

GARDES. — Il a exagéré, sauf pour le sentiment... que vous n'aimez pas, je crois?

RENÉE. — Oh! non, je n'en raffole pas!

GARDES. — Vous préférez le cheval et les armes?

RENÉE. — Oh! oui, mais vous n'aimez peut-être pas ces goûts pour une jeune fille?

GARDES. — Je suis surpris!

RENÉE. — Surpris?

GARDES. — Que ce ne soit pas moi qui fasse du cheval et des armes.

RENÉE. — En effet, car le sentiment, chez un chirurgien!...

GARDES. — N'est pas plus étonnant que son absence chez une jeune fille!

RENÉE. — Oh! mais, tout de même, je ne suis pas une tige de fer! Seulement, je ne suis pas sentimentale.

GARDES. — C'est dommage!

RENÉE. — Ça ne me manque pas.

GARDES. — Vous habitez le pays, mademoiselle?

RENÉE. — Oui, monsieur, j'habite avec mon père cette maison que vous avez peut-être remarquée sur le coteau...

GARDES. — Avec une tourelle?

RENÉE. — Deux, mais il y en a une qui ne veut rien savoir. On la répare chaque année et le moindre vent la renverse. Eh bien, il en a été ainsi de tous les rêves de mon père. Je les ai vus s'écrouler. Ma pauvre mère en est morte de chagrin, monsieur. Alors, vous comprenez, je leur en veux, aux rêves.

GARDES. — Oui, mais vous êtes si jeune! Vous pouvez compter sur de belles revanches!

RENÉE. — Lesquelles?

GARDES. — Un beau mariage!...

RENÉE. — Ah! oui, comme mon malheureux cousin qui est en train d'en mourir de son beau mariage!

GARDES. — On le guérira!

RENÉE. — Ah! si vous le pouviez! On a tout essayé et Dieu sait si votre oncle en a fait venir des spécialistes! Il y en a même un qui a fondé, l'an dernier, un sanatorium.

GARDES. — Dans le pays?

RENÉE. — Tout près, un vieux monastère, un couvent de trappistes transformé en sanatorium, dernier modèle, ou plutôt dernier cri.

GARDES. — Le docteur Didiaix?

RENÉE. — Vous le connaissez?

GARDES. — L'abbaye Didiaix! qui ne connaît pas ça? Il a fait une réclame! C'est dans tous les bottins mondains! dans tous les Tout-Paris, dans tous les Tout-Châteaux!...

RENÉE. — Ah! il est très actif et un homme charmant!

GARDES. — Oh! comment pouvez-vous dire! Un pareil réclamiste!

RENÉE. — Il a bien raison! Il tire avantage de tous ses avantages!

GARDES, avec vivacité. — Ah! naturellement! Il a tout ce qu'il faut pour séduire les natures antisentimentales!

RENÉE, froissée. — Ah! mais dites donc, monsieur!

GARDES, plus vif. — Ah! qu'est-ce que vous voulez? Je vous demande pardon si je manque à la galanterie, mais cela me révolte!

RENÉE, plus froissée. — Ah! mais c'est un peu fort!...

GARDES, tranchant. — C'est comme ça!...

Scène IV

LES MÊMES, BAGEL

BAGEL, entrant. — Eh bien, mes enfants, vous avez fait connaissance?

RENÉE, avec force. — Ah! oui!

BAGEL. — A la bonne heure! J'ai des nouvelles! Richard arrive!

RENÉE. — C'est vrai?

BAGEL. — Il l'a écrit à Philippe!

RENÉE. — Et quand arrive-t-il?

BAGEL. — Ces jours-ci...

RENÉE. — Ah! que je suis contente!

GARDES. — C'est une chance énorme!

BAGEL. — Le salut! Car lui, c'est l'énergie faite homme.

GARDES. — Il l'a prouvé!

BAGEL. — Et comment! A quarante ans membre de l'Institut, à quarante-huit, commandeur de la Légion d'honneur! Il a tout vu, tout visité! Il est allé dans les déserts de l'Asie!... Et il a écrit ses beaux livres, *la Conscience médicale* et *la Volonté moderne*! Ah! il la connaît, la volonté!

GARDES. — Et il l'aime!

BAGEL. — Il la porte sur lui! Ah! je serai heureux de revoir ce bon et puissant Richard avec ses yeux pétillants, son sourire malicieux, sa démarche alerte, et si tu l'entendais!

GARDES. — Intéressant?

BAGEL. — Il étonne d'abord. Il a l'air de blaguer avec son éternel « Il n'y a qu'à vouloir ». Mais sa parole, quand elle s'anime, vous prend, vous électrise, et vous verrez ce qu'il fera de ce terrible écrasé qui ne veut même pas qu'on l'approche!...

Scène V

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE, entr'ouvrant la porte. — Renée! Renée!...

RENÉE. — Qu'est-ce qu'il y a, Philippe? (Il a avancé un peu son buste. On voit une figure lasse. La barbe est de quelques jours, la cravate à peine nouée. Il regarde avec des yeux aussi inquiets que la voix et, dès qu'il a vu Bagel et Gardes.) Ah! vous n'êtes pas seul! Pardon! Pardon!... (Il fait le mouvement de refermer. Renée, tirant à elle la porte pour l'ouvrir.) Philippe! Voyons, Philippe, c'est M. Bagel!

PHILIPPE, dans l'encadrement. — Il n'est pas seul.

RENÉE. — C'est son neveu, M. Gardes, qui voudrait vous connaître!

PHILIPPE. — Oh! non, non! Excusez-moi! je ne peux pas! Je ne suis pas présentable et puis si fatigué!

GARDES. — Mais oui, monsieur, ne vous dérangez pas!

PHILIPPE. — Excusez-moi, monsieur...

RENÉE. — Alors, que voulez-vous?

PHILIPPE. — Ce sont encore ces gens!

Renée. — Quelles gens?

Philippe. — Du sanatorium! Mme Palame, le marquis de Mauprévoir, enfin tous, je ne veux pas les voir!

Renée. — Oui, oui, c'est entendu, ne vous tourmentez pas.

Philippe. — Merci. Mais, n'est-ce pas, qu'on me laisse tranquille!

Il referme la porte.

Scène VI

Les mêmes, puis LE MARQUIS DE MAUPREVOIR, et ensuite Mme PALAME, Mme LENOUARD, LA COMTESSE, CARRATIER et SAVIOL.

Bagel, à Gardes, après le départ de Philippe. — Tu vois!

Gardes. — En effet!... mais qui sont ces gens?...

Renée. — C'est vrai, on ne vous a pas dit! Ce sont les curiosités du pays!

Gardes. — Ah! oui, les malades!

Renée. — Du docteur Didiaix. Votre oncle avait cru qu'ils distrairaient Philippe. On leur a entr'ouvert la grille du parc et maintenant le château est à eux!

Gardes. — Charmant!

Renée. — Oh! mais des gens très bien! de tous les meilleurs mondes! Ils font de la neurasthénie en amateurs et ils ont formé un petit clan de désolation, où je vous promets que l'on ne s'ennuie pas!

Gardes. — C'est la bande pleureuse?

Renée. — Agitée! Ah! ils n'ont pas la souffrance discrète! Ils se droguent, ils se piquent, ils rient, ils pleurent, ils dansent! Ils mènent une mélancolie d'enfer!...

Le Marquis, entrant. — Ah! mon ami!... (Saluant.) mademoiselle, monsieur...

Bagel. — Monsieur de Mauprévoir.

Le Marquis. — Je suis dans une inquiétude horrible!

Bagel. — Qu'est-ce qu'il y a?

Le Marquis. — Il m'en arrive une!...

Bagel, souriant. — Laquelle?

Le Marquis. — D'après l'ordonnance de Baumgarten, pour ma dyspepsie, je dois prendre huit poudres différentes par jour. Ce matin, comment ai-je pu faire, j'ai interverti l'ordre des poudres...

Bagel. — Et alors?

Le Marquis. — C'est bien simple, j'ai en moi maintenant de l'acide nitrique, de la nitroglycérine, plus que de la dynamite...

Bagel. — Allez sauter ailleurs!

Le Marquis. — Vous riez?

Bagel. — Oui. Pas le moindre danger!

Le Marquis. — Vous le dites!

Bagel. — Pas plus que les palpitations de Mme Palame.

Le Marquis. — Mme Palame! Mais Mme Palame est une folle avec ses faiblesses. Elle s'est fermée l'Engadine et elle s'est fait mettre à la porte de tous les lacs italiens.

Gardes. — Ce sont des tours de force!

Le Marquis. — Ah! monsieur! des toqués comme elle font un tort énorme aux malades sérieux!

Renée, à Gardes. — Quand je vous le disais, docteur!

Le Marquis, croyant à une approbation. — Et vous aviez raison! (La porte s'ouvre brusquement et entrent Mme Palame, Mme Lenouard, la comtesse, Carratier, Saviol.)

Mme Palame, effarée et chancelante. — De l'éther! je vous prie, de l'éther!

Renée. — J'y vais! (Elle sort en riant.)

Gardes, tandis que Bagel s'empresse auprès de Mme Palame que soutiennent Mme Lenouard et la comtesse. — C'est Mme Palame?

Le Marquis. — Mais oui! elle s'écoute! Vous êtes médecin, monsieur?

Gardes. — Chirurgien de préférence...

Le Marquis. — Oh! oh!... mais qu'importe! Dites-moi, docteur?...

Carratier, intervenant. — Pardon! Monsieur Carratier, ancien député. Vous êtes médecin, monsieur?

Gardes. — Oui, monsieur. (Carratier ouvre brusquement la bouche et tire la langue. Gardes, stupéfait. — Monsieur!

Le Marquis. — Il vous fait voir sa langue!

Gardes. — Ah! bon!... Un peu blanche...

Carratier. — Effrayante!

Le Marquis, à Gardes. — Dites-moi...

Carratier. — Un mot...

Le Marquis. — Pardon...

Carratier. — Après vous...

Le Marquis. — Non! non! après vous.

Carratier. — Alors soit. Sincèrement, docteur, croyez-vous aux haricots verts en salade pour remplacer le pain?

Gardes. — Peut-être. Mais pas au pain pour remplacer les haricots verts.

Le Marquis, à Gardes. — Ecoutez-moi...

Saviol, qui s'est mêlé au groupe. — Docteur, je suis monsieur Saviol, j'ai des troubles fréquents; ça me prend par un point de côté, et ça tourne, ça tourne...

Il emmène Gardes d'autorité.

Le Marquis. — C'est trop fort! Il l'emmène!...

Il remonte avec eux et Carratier.

Bagel, à Mme Palame. — Eh bien, vous allez mieux?

Mme Palame, se soulevant un peu hors des coussins. — Oui! je suffoque encore un peu, mais très peu, ça va aller mieux, je le sens.

Bagel. — J'en suis sûr. (A Mme Lenouard.) Et vous, chère Mme Lenouard?

Mme Lenouard. — Oh! je vais presque bien! Dans huit jours j'aurai retrouvé mon pauvre mari qui s'ennuie de moi à mourir! (A la comtesse en lui présentant un étui ouvert.) Cigarettes?

La Comtesse. — Merci.

Bagel. — Vous ne fumez pas?

La Comtesse. — Oh! si! mais seulement chez moi! Je n'ai même un peu de douceur et de bien-être que lorsque j'ai fumé sept à huit pipes!

Bagel. — Vous fumez la pipe?

La Comtesse. — D'opium!...

Bagel. — Ah! bon!... ou plutôt mal!...

Mme Palame. — Mais qu'est-ce qu'on m'a dit? Que nous allons avoir ici Grigeois, l'aviateur?

Bagel. — Oui!

Mme Palame. — Ah! il est bien capable de se tuer sous nos yeux!

Bagel. — Oh! Pourquoi voulez-vous qu'il fasse ça?

Mme Palame. — Si! si! vous verrez que cette émotion ne me sera pas épargnée! Il ne me manquera que ce spectacle pour briser tout à fait mes pauvres jambes.

Renée, rentrant. — Voici l'éther!

Mme PALAME, surprise. — Vous avez un malade?

RENÉE. — Mais c'est pour vous.

Mme PALAME. — Ah! oui, en effet! Merci bien, c'est passé. D'ailleurs, je sais d'où ça me vient. Le docteur Didiaix a reçu la visite de deux de ses amies: Mme Laurence Dalbois et sa cousine, Mme Arduit, et nous avons dansé toute la nuit au sanatorium...

BAGEL. — Vous m'en direz tant!...

Mme PALAME. — Elle est si gaie, cette Mme Dalbois!

LA COMTESSE. — Ah! elle a de la chance de trouver la vie gaie!

Mme PALAME. — Quand elle n'est que tristesse...

Mme LENOUARD. — Déception!...

SAVIOL. — Misère!...

LA COMTESSE. — Et larmes!...

Un silence mortuaire s'est fait. On entend au dehors une voix disant: « Bien, bien, ne le dérangez pas, j'y vais. » Une figure souriante s'encadre dans la fenêtre en face. On regarde. Bagel lui aussi regarde et exclame:

BAGEL. — Ah!

RICHARD. — Mais oui! C'est moi!

BAGEL. — Ah!

Il s'est levé, remonte à la porte du fond où il rencontre Richard qui a fait le tour et qui entre. Les deux hommes se serrent les mains.

Scène VII

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD. — Bagel, mon cher Bagel!...

BAGEL. — Ah! que je suis content! Philippe est prévenu?

RICHARD. — Pas encore! Je voudrais vous parler...

BAGEL. — Ah! bien!

RICHARD. — Mais vous avez du monde!

BAGEL, présentant. — Le docteur Richard Lemas.

TOUS, s'empressant. — Oh! maître... cher docteur... quelle bonne aubaine! Nous sommes heureux et fiers!

Mme PALAME. — Maître chéri!...

RICHARD. — Ah! Mme Palame, que j'ai vue à Insprück.

Mme PALAME. — Où je prenais des bains de soleil qui ont failli me tuer!

RICHARD. — Aussi, quelle folie!... des bains de soleil!...

Mme PALAME. — Mon amie, Mme Lenouard, la comtesse de La Chapelande...

RICHARD. — Mesdames...

Mme PALAME. — Monsieur Carratier, député de la Drôme, monsieur Saviol, le marquis de Mauprévoir, notre célèbre revuiste mondain...

RICHARD. — Bravo, monsieur.

BAGEL. — Mon neveu de qui je vous ai souvent parlé.

RICHARD. — Enchanté, jeune homme!... Et ma petite Renée, voilà qui me fait plaisir! (Il l'embrasse.) Mais je tombe à l'improviste, excusez-moi! Je ne suis pas un trouble-fête?

Mme PALAME. — Au contraire!

RICHARD. — Trop aimable, madame! Et que fait-on à Morillon? On s'amuse?

CARRATIER, gravement. — On se soigne.

RICHARD. — Ah! vous êtes donc malades?

CHŒUR. — Hélas!

RICHARD. — Tous? (Silence. Soupirs, approbations et murmures douloureux.) C'est donc une épidémie?

BAGEL. — Ces dames et ces messieurs sont en traitement au sanatorium du docteur Didiaix!

RICHARD. — Oh! pardon! Alors, je comprends!

Mme PALAME. — Et vous nous approuvez?

RICHARD. — Complètement! Je fais même plus, je vous plains, car pour vous être exilés de Paris, vous être enfermés dans un sanatorium austère et résignés à des soins rigoureux, vous devez être sérieusement frappés!

SAVIOL. — Ah! vous pouvez le dire!

CARRATIER. — Ainsi, moi, j'ai eu la douleur d'échouer à la députation et, depuis ce temps, je maigris, je fonds. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même!

RICHARD. — Mais quelle ombre!

Mme LENOUARD. — Moi, la voix m'a manqué tout à coup en plein concert!

LE MARQUIS. — Quant à moi, je ne peux plus écrire...

Mme PALAME. — Moi, c'est la peur... j'ai des peurs subites... et j'ai des syncopes...

SAVIOL. — Moi, des vertiges!... ça tourne, ça tourne!...

RICHARD, à la comtesse. — Et vous, madame?

LA COMTESSE. — Moi, docteur... Je ne sais pas au juste ce que j'ai.

RICHARD, désignant la comtesse. — Voilà la plus atteinte...

SAVIOL. — Vous vous moquez de nous?

RICHARD. — Pardon, ce n'est pas moi, c'est vous qui plaisantez!

SAVIOL. — Mais pas du tout!

RICHARD. — C'est sérieux? C'est pour ces petites machines-là que vous...

SAVIOL. — Mais oui!

RICHARD, riant. — Oh! alors, c'est très drôle!...

CARRATIER. — Permettez!

RICHARD. — Mais si, c'est très drôle! Ecoutez, quand on a voyagé comme moi, à travers la souffrance humaine, que l'on a vu la peste à Moukden, le choléra dans les Indes, tous les fléaux possibles et impossibles et qu'on entend des gens se désespérer parce qu'ils ont échoué à la députation, ou des vertiges, ou même rien du tout, comme madame, je vous demande pardon... mais positivement on a envie de rire!

Mme PALAME. — Pourtant, nous sommes à plaindre!

RICHARD. — Non, chère madame, vous êtes à blâmer, car cette neurasthénie, qui n'était d'abord qu'une mode, est devenue la justification de toutes les fautes, de tous les crimes. Si bien, qu'à l'heure actuelle, la neurasthénie n'est même plus une maladie, c'est une excuse, l'excuse nationale. D'ailleurs, vous n'êtes pas malades, je vous le certifie. Alors pourquoi vous obstinez-vous à vouloir le croire ou le faire croire? Vous êtes des gens charmants et vous voulez à tout prix paraître insupportables! Vous y réussirez parce qu'avec de la volonté on arrive à tout.

CARRATIER. — Alors, que faut-il faire?

RICHARD. — Réagir.

LE MARQUIS. — Si on ne le peut pas?

RICHARD. — Il n'y a qu'à vouloir.

SAVIOL. — Si on n'a pas de volonté?

RICHARD. — On en acquiert! On fait de la volonté comme on fait des armes! L'âme s'entraîne comme le corps, l'énergie revient peu à peu, l'équilibre se rétablit et vous retrouvez le bien-être, la joie, l'enthousiasme que vous avez en vous et dont vous vous privez si bêtement!

M^me^ Palame. — C'est un charmeur!

Le Marquis. — On peut toujours essayer.

Richard. — Mais oui! Essayez donc! Réagissez, entraînez-vous, et, surtout, ne vous réunissez pas, comme vous faites, pour vous raconter vos misères, dans l'immobilité, car cela, je ne vous le cache pas, c'est un danger!...

Mouvement général. On entend: « Oui, oui, c'est évident. »

M^me^ Palame. — Et vous nous conseillez l'exercice?

Richard. — L'exercice, l'air, la marche...

M^me^ Lenouard. — La promenade?

Richard. — La promenade, c'est ça! allez vous promener! (On entend une cloche.) Qu'est-ce que c'est?

M^me^ Palame. — C'est la cloche du sanatorium!

Richard. — J'ai cru que c'était le tocsin!

La Comtesse. — L'heure du lunch, docteur!

Richard. — Parfait! je vois avec plaisir que vous avez conservé l'appétit!

Le Marquis. — Ah! ça, oui! L'appétit est bon!

Richard. — C'est l'essentiel! Quand l'appétit va, tout va!

Poignées de main.

La Comtesse. — Au revoir, docteur.

M^me^ Lenouard. — Au revoir, cher grand maître, et merci.

M^me^ Palame, poignée de main éloquente. — Moi, maître chéri magnifique, maintenant que vous voilà, j'ai confiance!... (Elle sort.)

Renée, à Richard. — Moi, je préviens Philippe?

Richard. — Pas trop vite.

Renée. — En douceur... (A Gardes, sèchement.) Monsieur...

Gardes, plus sec. — Mademoiselle...

Bagel, à son neveu, tandis que Richard serre la main de Carratier. — Comment la trouves-tu?

Gardes. — Charmante! Et elle me déciderait...

Bagel. — A lui faire la cour?

Gardes. — A quitter ce pays!

Bagel. — Tu es fou?

Gardes sort vivement. Les neurasthéniques défilent dans la cour. Ils vont d'un pas alerte, quelques-uns même exécutant des mouvements de gymnastique.

Bagel, à Richard. — Ils s'exercent!...

Scène VIII

RICHARD, BAGEL

Richard. — Ils s'en vont, c'est l'essentiel! Mais, quel fléau ces gens-là! Et où doit-il en être pour se laisser envahir de la sorte?

Bagel. — Vous allez en juger!

Richard. — Je n'ai trouvé vos lettres qu'en rentrant à Paris et j'accours. Voyons, où en est-il?

Bagel. — Au physique, ça va... Mais, le moral!...

Richard. — La mort de sa femme? Il y pense toujours?

Bagel. — Il n'en parle plus du tout, mais c'est l'abattement, c'est l'engourdissement et un tel abandon de soi-même que j'en suis effrayé.

Richard. — Lui qui était si soigné, si élégant et si bon, si vif, presque trop, car il avait des violences!

Bagel. — Il n'en a plus et j'ai bien peur que sa sensibilité soit tout à fait éteinte! D'ailleurs, il s'en rend compte!

Richard. — Il le croit! Les grandes souffrances ont de ces vanités. Il doit y avoir des ressources qu'il ignore.

Bagel. — Hélas!

Richard. — Il faut s'en assurer!

Bagel. — Vous, seul, pouvez le faire!

Richard. — S'imagine-t-il que je viens pour le soigner?

Bagel. — J'en ai peur!

Richard. — Diable!

Bagel. — Oh! je suis bien tranquille maintenant! Il est en bonnes mains et je m'en vais.

Richard. — Mais non! restez; il va sans doute falloir user de stratagème, lui mentir pour son bien, et ce n'est pas trop de deux médecins pour tromper un malade!...

Scène IX

Les mêmes, PHILIPPE

Philippe, entrant. — Te voilà, Richard!...

Richard. — Philippe! (Les deux hommes s'embrassent.) Ah! je suis si heureux de te voir!

Philippe. — Hélas! dans quel état!

Richard. — Mais tu te portes bien! Tu n'as pas du tout mauvaise mine.

Philippe. — Oh! ça!...

Richard. — Mais si! (Lui prenant les mains.) Tu n'as pas de fièvre!

Philippe, retirant vivement ses mains. — Oh! je t'en prie, Richard! Je suis très content de te revoir ici, mais, si tu étais venu pour me soigner, vois-tu...

Richard. — Quelle idée!

Philippe. — Oh! je sais! Bagel t'a écrit...

Richard. — Eh bien, mon ami, tu ne te figures pas à quel point tu te trompes! C'est moi qui viens te demander des soins, car, écoute-moi bien, Philippe, je suis malade et, je peux même dire, plus malade que toi!

Philippe. — Toi?

Richard. — Ça te surprend parce qu'on ne me voit pas malade. La vérité, c'est que j'ai eu un gros chagrin... j'ai souffert abominablement... (S'apercevant que Philippe n'écoute pas.) Je te raconterai... plus tard... Bref, c'est moi qui ai de la neurasthénie, et de la vraie, et, comme c'est ton mal, je t'interroge parce qu'en connaissant ton état je juge mieux du mien.

Philippe. — Mais je n'ai rien du tout.

Richard. — Tu n'as rien! tu n'as rien! tu n'as pas de palpitations? Tu n'as pas d'oppression, comme une griffe, là, sur la poitrine?

Philippe. — Non!

Richard. — Ce n'est pas comme moi!

Bagel. — Vraiment, mon cher maître?

Richard, désignant la nuque. — Mais oui! Et pas de douleur là? de fourmillement dans les jambes? de vertiges?

Philippe. — Du tout!

Richard. — Tu as de la chance! mais, ce dont je suis sûr, par exemple, c'est que tu n'as de goût à rien?

Philippe. — Ah! ça, oui!

RICHARD. — Tout à fait comme moi. La politique te répugne comme moi la médecine m'assomme?

PHILIPPE. — Oui!

RICHARD. — Et l'idée de monter à cheval comme nous faisions? Te rappelles-tu nos belles chevauchées sous bois par des froids magnifiques qui nous fouettaient les joues et nous creusaient l'estomac? hein, ça ne te dit plus rien?

PHILIPPE. — Rien!

RICHARD. — Ah! c'est dommage, mais que je te comprends!... Tu n'as peut-être pas des idées de suicide, mais tu as peur de ne pouvoir t'empêcher, un jour...?

PHILIPPE. — Oui!

RICHARD. — Qu'éprouves-tu, en somme?

PHILIPPE. — Rien... plus rien... une sorte d'anéantissement... même la chose... enfin, tu sais... mon malheur... il me semble que c'est loin, loin! Je n'ai plus la force d'y penser, d'en souffrir...

RICHARD. — Tu n'es sensible à rien?

PHILIPPE. — A rien... Tiens, un exemple pénible... Tu viens de me dire que tu avais eu un gros chagrin, eh bien, sincèrement, je n'ai rien éprouvé et je t'aime bien, pourtant! Voilà! Tout m'est égal...

RICHARD. — Alors, mon pauvre ami, je t'ai bien tourmenté avec mon questionnaire! C'est fini, mon vieux. Tout ce que je voulais savoir, je le sais maintenant. Alors, repose-toi. Pense à ce que tu peux trouver de plus embêtant! Je connais ça, moi, je vais... (Mais, en se levant, il a un cri de douleur.) Aïe!

Et il se tâte la jambe.

BAGEL, surpris. — Qu'avez-vous?

RICHARD, qui marche en boitant. — Ce n'est rien, mais c'est d'un douloureux!

BAGEL. — Un rhumatisme?

RICHARD. — Non! Un muscle dérangé qui me pince et qui, par moment, me fait un mal affreux. Mais, c'est égal! J'en suis quitte à bon compte, car, sapristi, mon cher Bagel, je l'ai échappé belle!

BAGEL. — Comment ça?

RICHARD. — Dans le train, il n'y a pas une heure. Il faisait très chaud. Je m'étais endormi dans un coin. Un mouvement m'a, sans doute, jeté sur la portière. Elle s'est ouverte avec une telle violence que, si je ne m'étais cramponné à l'appui, j'étais projeté au dehors et broyé sous les roues!...

PHILIPPE, malgré lui. — Richard!

RICHARD. — Tiens! (Et, se retournant, il lui applique vivement la main sur le cœur.) Oh! oh! (A Bagel.) Il est comme moi! Il se croit insensible, et, la moindre émotion, vous voyez! Seulement, moi, si je ne peux pas enrayer cette poussée nerveuse, je suis bien décidé...

PHILIPPE. — A quoi ?

RICHARD. — A en finir.

PHILIPPE. — Ce n'est pas vrai, peut-être?

RICHARD. — Que veux-tu que je fasse avec la vie que j'ai?

PHILIPPE. — Naturellement! Tu es surmené, tu t'es enfiévré le cerveau, mais ne t'inquiète pas. Puisque tu es ici, près de moi, dans ce Morillon que tu aimes, tu te calmeras et tu te reprendras.

RICHARD. — Je me reprendrais si tu étais le Philippe de naguère et si Morillon était le Morillon d'autrefois... Mais dans l'effondrement où vous êtes, ton château et toi-même, qu'est-ce qui me reste à faire? A en finir tout de suite ou à vivre comme toi, dans l'écroulement et l'abandon de tout!

PHILIPPE. — Toi l'homme de l'énergie et de l'action?

RICHARD. — Qui m'en empêchera?

PHILIPPE. — Tes amis, Bagel, et puis... moi, s'il le faut!

RICHARD. — Toi?

PHILIPPE. — Oui, moi!...

RICHARD. — Dans l'état où tu es? C'est touchant, mon petit, ce que tu me dis là! Mais comment me soigneras-tu quand tu ne peux pas arriver à te soigner toi-même? N'est-ce pas vrai, Bagel? (A Philippe.) Je peux te le dire, puisque ça t'est égal, mais, moralement, tu es aussi bas que possible! Tu es la loque humaine et, au physique, tu fais peine à voir avec cette tenue plus que négligée qui n'en peut plus de détresse, cette cravate comme un drapeau en berne et cette barbe de quatre jours au moins!

PHILIPPE. — Oh! tu exagères! Je ne suis pas tout de même décrépit à ce point! Je suis très malheureux, mais, te sachant ainsi, je te déclare que je peux réagir sur ma peine. De même, je me sens capable d'un effort de tenue! Je ne suis pas impotent au point de ne pouvoir nouer ma cravate et, si cela pouvait t'être agréable, eh bien, mon Dieu, je me ferais raser!

RICHARD. — Mais je ne le veux pas! Il ne s'agit pas de savoir si ça m'est agréable!

PHILIPPE. — Mais si!... Tu m'as vu autrement, et je m'explique très bien que mon délabrement te fasse une impression pénible!

RICHARD. — Oh! épouvantable!

PHILIPPE. — C'est bien...

RICHARD. — Où vas-tu?

PHILIPPE. — Je monte dans ma chambre!

RICHARD. — Je ne veux pas que tu te fatigues!

PHILIPPE. — Ah çà! je suis bien maître!...

RICHARD. — Mais c'est de la folie!

PHILIPPE. — Je te dis que je veux!

RICHARD. — Philippe!

PHILIPPE. — Bagel, je vous laisse Richard! Le temps de me faire raser et de changer de cravate!...

Il sort vivement.

Scène X

RICHARD et BAGEL

BAGEL. — Ah! mon cher maître! Laissez-moi vous le dire, vous êtes extraordinaire!

RICHARD. — Mais non!

BAGEL. — Vous l'avez réveillé!

RICHARD. — Pour une heure comme par une piqûre.

BAGEL. — Puisqu'il veut vous soigner! Ah! ça, c'est incroyable! Je m'y suis pris moi-même, jusqu'à votre chagrin qui m'a ému comme un chagrin d'amour!

RICHARD. — Eh! ma foi! c'est la seule chose exacte dans tout ce que j'ai dit!

BAGEL. — Vraiment?

RICHARD. — Mais oui! Une passion pour une jeune femme, une jeune veuve que j'avais pu guérir d'une affection nerveuse due au bouleversement provoqué chez elle par un accident d'automobile. J'étais profondément épris. Mais, comme dit le sonnet, elle n'en a rien su, car ne me croyant pas l'homme qu'il lui fallait, j'ai traité mon amour par l'action à outrance, le travail, les voyages et je me suis guéri.

Bagel. — Vous l'avez revue?

Richard. — Non!

Bagel. — Alors, gare si vous la revoyez!

Richard. — Oh! il n'y a pas de danger. C'est fini. Les voyages forment la jeunesse du cœur. Le mien s'est affranchi et il veut rester libre! Oh! non! non! pas d'amour! Tandis que je voudrais y ramener Philippe à l'amour, car c'est un faible et le mariage, pour lui, c'est l'unique salut!

Bagel. — Il est inaccessible.

Richard. — A la femme qui saurait réveiller ses sentiments, ses goûts...

Bagel. — Oui, mais où la trouver cette femme?

Richard. — Voilà le difficile. La petite Renée n'est pour lui que la petite cousine. Il ne sort jamais! Il faudrait donc ranimer la maison, y attirer du monde! Chercher! Chercher la femme, ou plutôt lui chercher une femme et il faut la trouver, sans quoi, je ne vous le cache pas, Bagel, c'est très grave!

Saint-Jean entre apportant avec des citrons et du sucre un verre d'eau puis sort. On entend au dehors une polka joyeusement enlevée par une trompe d'auto.

Bagel. — Ah! ah! voilà quelqu'un pour vous!

Richard. — Quelqu'un?

Bagel. — Oui, c'est Didiaix! C'est le docteur Didiaix qui s'annonce.

Richard. — Il s'annonce bien!

Bagel. — Il a su que vous étiez arrivé et il accourt à tire-d'aile. En voilà un qui la cherche, la femme; mais pour lui, par exemple, car c'est sérieux! Ce n'est pas pour l'amour!

Richard. — Tiens, ça ne va donc pas sa maison?

Bagel. — Très mal! Il est débordé par les frais! Alors il cherche le gros emprunt ou la dot importante!

Richard. — L'arriviste!

Bagel. — Et le beau! Il est en train, paraît-il, de chambrer une jolie femme fort riche en vue du mariage ou de la commandite. Le jeune Saviol, qui est dans la finance, m'a dit: « C'est du beau travail. » Mais Carratier, qui est plus simple, m'a déclaré: « C'est un guet-apens! »

Richard. — Et cette dame?

Bagel. — Charmante! paraît-il. Une parisienne accompagnée d'une parente. Il les a invitées ou plutôt attirées au sanatorium, et il faudrait les avertir, car, vraiment, elles sont en danger!

Richard. — Que diable peut-il bien me vouloir à moi?

Bagel. — Sûrement quelque chose!

Richard. — Je ne le connais pas. Je l'ai vu deux ou trois fois à peine.

Scène XI

Les mêmes, DIDIAIX

Didiaix, on l'entend parler au long de la galerie. — Mais qu'est-ce qu'on me dit qu'il est ici, lui, notre maître à tous! (En entrant.) Ah! mon cher confrère, j'accours vous présenter mes devoirs les plus humbles!

Richard. — Trop aimable!

Didiaix. — Enfin, vous vous êtes décidé à venir nous voir?

Richard. — Oui! Je suis venu voir Philippe.

Didiaix. — Mais nous en profiterons tous, et moi tout le premier, car vous verrez mon sanatorium, un établissement unique, une colonie mondaine, avec tout le confort, le luxe, les sports et toutes les méthodes de psychothérapie! Une création, j'ai le droit de le dire, étant donné mes efforts, car c'est lourd! c'est écrasant une telle entreprise!

Richard. — Une maison de santé, ça tue!...

Didiaix. — Ah! ah! très drôle!

Bagel. — Sur ce mot je vous quitte, mon cher ami, nous nous verrons demain, n'est-ce pas?

Richard. — Oui! demain, et pensez bien à ce que nous venons de dire. Il n'est que temps! Je vais réfléchir, chercher de mon côté, et nous la trouverons, la personne. Il le faut!

Bagel. — Oh! puisque vous le voulez, j'en suis sûr, car, si elle n'existait pas, vous la fabriqueriez!

Il sort.

Didiaix. — Ah! maintenant, mon maître admiré, que je vous annonce une nouvelle qui va vous causer une joie!

Richard. — Quoi donc?

Didiaix. — Ah! préparez-vous à une belle surprise, car, en venant dans ce pays, vous ne pouviez pas prévoir le bonheur d'une telle rencontre!

Richard. — Vous me faites peur!

Didiaix. — J'ai en ce moment chez moi la visite de deux dames que vous connaissez bien et dont l'une a pour vous une amitié, une admiration et une reconnaissance!...

Richard. — Une reconnaissance?

Didiaix. — Pour l'avoir soignée et guérie, comme de juste, après son accident d'auto...

Richard. — M^{me} Dalbois!

Didiaix. — Et sa cousine M^{me} Arduit!

Richard. — Comment, ce sont ces dames que vous avez chez vous? que vous avez fait venir?

Didiaix. — Mais elles sont venues d'elles-mêmes! Je les ai beaucoup vues cet hiver à Paris, dans le monde, notamment chez mon amie la princesse de Croix-d'Hins, chez les d'Angibault, et en allant chez les Triel, à Biarritz, ces dames ont bien voulu accepter mon hospitalité au sanatorium...

Richard. — Où vous les séquestrez?

Didiaix. — Du tout! Si je les ai dissuadées de venir ici, c'est à cause de M. d'Estal qui n'aime pas les figures nouvelles. Aussi parce que M^{me} Arduit est distraite et qu'elle a, disons-le, la gaffe plutôt facile. Alors, comme M^{me} Dalbois est impatiente de vous voir, je venais vous chercher dans mon auto pour que vous décidiez en même temps notre amie à rester quelques jours!

Richard. — Elle veut donc partir?

Didiaix. — Demain! Heureusement que vous l'empêcherez!

Richard. — Moi? Ah! ça, non, par exemple! Si elle veut partir, qu'elle parte! On ne retient pas les gens malgré eux, et, si elle a décidé son départ avec cette énergie, c'est qu'elle a pour cela des raisons excellentes!

Didiaix. — Lesquelles?

Richard. — Ah! moi, je ne sais pas! quand on a des amis, quelquefois, on veut un peu trop les avoir pour soi seul... On les enferme! on les chambre! Et une jeune femme comme elle, dans une maison de santé, parmi tous ces malades!...

Didiaix. — Elle est ravie! Mes clients en raffolent. Elle les amuse! Elle les réconforte! Ah! elle n'est pas neurasthénique, celle-là! et quelle femme admirable elle serait pour l'homme qui aurait le bonheur de lui plaire!

Richard. — Eh bien, mais il me semble...

Didiaix. — Hélas! Il n'y a rien à faire! Elle est réfractaire à toute idée de mariage!

Richard. — Vraiment?

Didiaix. — Malheureusement! une telle beauté! un tel charme! Ensuite, avec sa fortune, elle pourrait faire triompher une œuvre magnifique; de plus, avec son activité, sa gaieté, son entrain à la vie, elle serait capable de relever le courage le plus abattu, le plus désespéré.

Richard, involontairement. — Oh! sapristi!...

Didiaix. — Quoi donc? mon cher maître?

Richard. — Rien... rien... une réflexion... une idée...

Didiaix. — Ce que je vous dis là?...

Richard. — Me frappe!...

Didiaix. — C'est la vérité même! D'abord je ne vous apprends rien, et, si je vous le dis, c'est que vous aimez les choses et les gens d'énergie...

Richard. — Et vous croyez que c'est à ce point-là? Qu'elle aurait une telle action sur un homme désemparé?

Didiaix. — Ah! je vous en réponds! Ainsi, supposez qu'elle s'intéresse à un garçon qui vraiment le mérite, jeune, actif, séduisant, ayant plus que de l'intelligence, du talent, et momentanément terrassé par une épreuve matérielle et morale, ce qu'elle réveillerait son courage et son goût à la vie!

Richard. — En recréant la vie...

Didiaix. — C'est ça, elle créerait chez lui et autour de lui l'animation, les relations, le bruit, le mouvement qu'il faut! C'est-à-dire, qu'en moins d'un an, elle le remettrait sur pied, à flot, dans le courant!...

Richard, à soi-même. — C'est bien la femme qu'il faudrait à Philippe.

Didiaix. — Mon cher maître?...

Richard. — C'est positif; dites donc...

Didiaix. — J'écoute.

Richard. — Si nous allions la voir?

Didiaix. — Ah! vous vous décidez?

Richard. — Eh bien, ma foi, vous m'avez rappelé cette amie charmante avec tant de séduction et d'éloquence que vous avez triomphé de mon hésitation, et je ferai tout mon possible pour obtenir ce que nous désirons.

Didiaix. — Ah! je vous remercie!... Alors, allons-nous-en tout de suite, car je me suis mis en retard et M^{me} Dalbois est l'impatience même.

Richard. — Allons!

Didiaix. — Oh! mais j'allais oublier une chose essentielle...

Richard. — Dites!...

Didiaix. — Mon cher maître, l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, n'est-ce pas?

Richard. — Vous n'allez pas me réciter des vers?

Didiaix. — Oh! non! C'est simplement pour vous dire ceci: J'ai eu la faiblesse ou, si vous aimez mieux, l'audace de laisser entendre à M^{me} Dalbois que, vous et moi, nous étions dans les termes les plus affectueux, les plus familiers, même!

Richard. — Fichtre! Vous n'avez pas dit, au moins, que nous nous tutoyions?

Didiaix. — Pas positivement.

Richard. — Presque?

Didiaix. — Non! mon désir serait de ne plus vous appeler en public « maître » ou « cher maître »... mais...

Richard, souriant. — Appelez-moi donc « mon petit lapin »...

Didiaix, riant. — Non, non, mais « mon cher ami » ou simplement « cher ami »...

Richard. — Comme vous voudrez. Seulement, moi j'ignore jusqu'à votre prénom.

Didiaix. — Félix.

Richard. — Félix! J'aurais dû m'en douter! Maintenant, partons!

Didiaix. — Au galop!

Scène XII

Les mêmes, PHILIPPE

Philippe, entrant vivement, la figure rasée de frais, des vêtements plus frais aussi, une cravate moins sombre, mais l'air affreusement inquiet. — Richard, qu'est-ce que ça signifie? Il y a deux personnes qui descendent d'auto dans la cour et qui viennent ici.

Richard, à Didiaix. — Ce sont ces dames?...

Didiaix. — Sans doute...

Richard. — Elles se sont échappées!...

Philippe, à Richard. — Quelles dames?

Richard. — Des femmes charmantes qui sont de mes amies.

Philippe. — Alors, reçois-les; quant à moi, je m'en vais.

Richard. — Tu es fou, voyons, Philippe!

Philippe. — Non, non, je te dis...

Richard. — Tu seras enchanté!...

Philippe. — Non, non, je ne veux pas...

Richard. — Philippe!

Philippe. — Je m'en vais! (Mais elles entrent.)

Scène XIII

Les mêmes, LAURENCE, M^{me} ARDUIT

Laurence. — Richard! Mon ami Richard!

Richard. — Chère amie!

Laurence. — Quel bonheur! quelle chance! que je suis donc heureuse!

Richard. — Et moi donc!

Laurence. — Ah! mon ami! mon ami! quelle joie! Vous voilà donc, voyageur éternel qui avez fait des choses incomparables!

Richard. — Et voilà la plus belle, vous revoir! Mais, que je vous présente mon beau-frère!

Laurence. — Ah! monsieur, que d'excuses d'entrer chez vous avec ce sans-façon. Mais, quand j'ai su que Richard était là, personne ne m'aurait retenue!

Richard. — Mais il est enchanté!

Laurence. — Mais non! Monsieur d'Estal aime l'isolement!

M^{me} Arduit. — Que je vous comprends, monsieur!

Didiaix, à mi-voix. — La gaffe!

M^{me} Arduit. — Ainsi, moi, je n'ai perdu qu'un frère...

Richard. — C'est déjà quelque chose!

M^{me} Arduit. — Eh bien, j'étais comme vous! Je ne me serais même pas consolée sans ma passion pour les poules!

Richard. — Toujours, donc?

Laurence. — C'est du délire!

Richard. — Eh bien, sapristi, on va vous en montrer, des poules, et ce sera monsieur, que dis-je, mon ami, mon vieil ami, mon vieux camarade Didiaix...

Laurence. — C'est vrai, il nous l'a dit! Vous êtes deux amis.

Richard. — Intimes! (Et gaiement à Didiaix.) N'est-ce pas, Félix, que tu feras voir les poules à madame?...

Didiaix. — Certes!...

Richard, à Laurence. — Et Philippe vous tiendra compagnie pendant que je monte un instant dans ma chambre.

Philippe, inquiet. — Tu t'en vas?

Richard. — Un instant! J'arrive de voyage!... Fais donc admirer à madame le point de vue...

Il désigne la galerie.

Laurence. — Mais laissez donc monsieur, Richard!

Richard. — Il est ravi, d'ailleurs! c'est là, tout près, dans la galerie. Allons, va, va!

Laurence. — Oh! ce Richard! Il veut que je vous laisse un souvenir odieux! C'est un tyran! Il est insupportable! (Se retournant vers lui.) A tout de suite, ami! (A Philippe.) Monsieur!

Philippe. — A vos ordres, madame!

Laurence. — Et moi, à votre suite...

Richard, à Didiaix, tandis que Laurence et Philippe s'éloignent. — Alors, vous, vous retournez au sanatorium?

Didiaix. — A ma consultation.

Richard. — Parfait! Madame Arduit vous suit et, en passant, vous la jetez aux poules...

Mme Arduit. — Ecoutez, monsieur Richard, vous m'obtiendrez une poule sultane?

Richard. — Deux! La sultane et le sultan!

Mme Arduit. — Oh! je vous remercie! J'ai eu de grands succès depuis que je vous ai vu! Une médaille d'argent à Alençon...

Richard. — Bien!

Mme Arduit. — Un diplôme d'honneur au Concours de Bruxelles!...

Richard. — C'est mieux!

Mme Arduit. — Et j'ai été nommée correspondante de la *Basse-cour,* une revue très importante à laquelle, d'ailleurs, je vais vous abonner.

Richard. — De mieux en mieux!

Mme Arduit. — Ah! il faut ça dans la vie! Un but! C'est ce qui manque à Laurence.

Didiaix. — Comme c'est vrai!

Mme Arduit, à Richard. — Il faudra le lui dire! A tout à l'heure....

Didiaix, à Richard. — Vous allez lui parler de moi?

Richard. — Naturellement.

Didiaix. — Vous allez obtenir qu'elle nous reste quelques jours?

Richard. — Quant à ça, je ferai tout ce que je pourrai!

Didiaix. — C'est là le principal et, lorsque je reviendrai tout à l'heure, si j'apprends qu'elle reste, je saurai ce que cela veut dire.

Richard, en lui serrant la main. — Moi aussi.

Mme Arduit. — Mais venez donc!

Didiaix. — Voilà, madame! (Vers Richard qui s'en va.) Merci! Déjà merci! Voilà, chère madame...

Richard. — Ouf! c'est quelqu'un!...

Il sort pour gagner son appartement cependant que Philippe et Laurence, qu'on n'a cessé de voir dans la galerie, exprimant par gestes, elle surtout, les impressions que leur produit la vue du paysage, rentrent lentement.

Scène XIV

LAURENCE, PHILIPPE

Laurence. — Oh! que c'est beau! Que c'est beau!

Philippe. — Vous trouvez?

Laurence. — Merveilleux! Cette vallée et cette rivière au fond qui joue à cache-cache avec le soleil et ce vieux paysage qui se penche sur elle, c'est impressionnant, mais Dieu que c'est triste!

Philippe. — Pour certaines personnes!

Laurence. — Ah! oui, mais pas pour moi, car je ne m'effraie pas et je sens que je passerais là...

Philippe. — Toute la vie?

Laurence. — Non! Mais quinze jours avec joie!

Philippe. — Pas plus!

Laurence. — Ah! dame! c'est si loin de tout!

Philippe. — On y vient tout de même!

Laurence. — A la bonne heure, monsieur! Voilà un compliment!

Philippe. — Oh! madame!

Laurence. — Eh bien, cher monsieur, si on y vient tout de même, on sait en repartir!

Philippe. — Madame, je vous en prie...

Laurence. — Ne me retenez pas...

Philippe. — Mais si, car ce n'est pas à vous que cela s'adressait!

Laurence. — A qui donc?

Philippe. — Aux touristes qui débitent ici des choses lamentables et vous en avez dit de très bien, au contraire!

Laurence. — Oh! je vous en prie!

Philippe. — Si, madame! Je suis un solitaire, mais je ne suis pas insensible au charme et à l'esprit, et je suis très honteux que vous ayez pu croire...

Laurence. — Ne vous désolez pas.

Philippe. — Alors, faites-moi la grâce d'accepter une tasse de thé?

Laurence. — Oh! non, merci.

Philippe, il sonne. — Si, si! Je ne voudrais pas vous paraître un sauvage.

Laurence. — Ni moi, une indiscrète...

Philippe. — Je vous assure, madame, que vous me feriez une très vive peine!...

Laurence. — Alors, soit!

Philippe, à Saint-Jean qui est entré. — Donne-nous du thé et des gâteaux.

Saint-Jean. — Bien, monsieur. (Il sort.)

Laurence. — Oh! c'est égal, je ne suis pas tout à fait rassurée!

Philippe. — Mais vous n'avez pas peur?

Laurence. — Je me figure que vous voudriez bien me savoir à cent lieues!

Philippe. — Oh!

Laurence. — Mettons, sur la route...

Philippe. — Mais, vraiment...

Laurence. — Oh! mais, je vous comprends! Vous êtes le solitaire et moi la voyageuse. Ce n'est pas de notre faute. La même cause a produit chez nous des effets différents. Depuis que vous êtes seul, vous êtes immobile, et moi, depuis que je suis veuve, je ne tiens plus en place!

Philippe, intéressé. — Vous avez perdu votre mari, madame?

Laurence. — Oui, monsieur.

Philippe. — Oh! je vous plains, vous avez dû souffrir...

Laurence. — Oh! oui, surtout avant de le perdre!...

PHILIPPE, gêné. — Ah! il était...

LAURENCE. — Insupportable, monsieur! J'avais consenti, dans l'intérêt des miens, à l'épouser bien qu'il fût beaucoup plus âgé que moi et malade. Je ne suis pas une méchante femme! Je l'aurais soigné avec mon meilleur dévouement!... Mais, vous n'avez pas idée!... Il ne savait que faire pour se rendre impossible et il inventait des choses que même un mari bien portant n'aurait jamais trouvées...

PHILIPPE. — Alors, excusez-moi!

LAURENCE. — Oh! non, ça me fait du bien d'en parler, car j'étais comme vous!... Tout le temps qu'il a vécu j'étais triste! triste!... Je ne voulais voir personne. Je me figurais que tout le monde devait lui ressembler! Aussi, quand je me suis sentie libre et sortie de mon deuil, j'ai été comme folle de joie! J'étais de toutes les soirées, de tous les dîners, de tous les spectacles, et, depuis ce temps-là, j'adore la vie!... Mais vous ne l'aimez pas! Pardon!...

PHILIPPE. — Mais non... (A Saint-Jean qui entre, portant le plateau.) Pose ça là...

SAINT-JEAN. — Monsieur a tout ce qu'il faut?

PHILIPPE. — Oui! En tout cas, je te sonnerai.

SAINT-JEAN. — Bien, monsieur. (Et il sort.)

PHILIPPE, après un temps. — Voilà, maintenant, il va falloir arranger tout cela!

LAURENCE. — Mais, je ne vois qu'une tasse!

PHILIPPE. — Oh! c'est que je ne prends jamais de thé. Je dors déjà très peu et, si j'en prenais, je ne dormirais plus. Je vais vous servir, madame!

LAURENCE. — Si vous le voulez bien.

PHILIPPE. — Voyons... d'abord, le sucre... ou plutôt, non, pourtant, si... d'abord le sucre... Vous voyez comme je suis nerveux! Ma main tremble et un rien m'embarrasse... Je vous parais très gauche!

LAURENCE. — Mais, du tout.

PHILIPPE. — Si, si, je vois bien! Vous souriez! Mais, vous savez, je n'ai pas toujours été comme ça. J'ai habité Paris, j'ai été député de ce département, j'ai vécu dans le monde!

LAURENCE. — Mais, je le sais très bien! Vous vous figurez donc qu'on vous avait oublié à ce point? Eh bien, voilà une illusion que je vais vous enlever immédiatement, car je vous dois une impression si belle et si profonde qu'elle est inoubliable!

PHILIPPE, surpris. — A moi?

LAURENCE. — Oui!... Et ce n'est même pas seulement pour voir mon ami Richard que j'ai forcé votre porte, mais pour vous dire mon remerciement et mon admiration...

PHILIPPE. — Ah! mon Dieu! mais de quoi?

LAURENCE. — Je vous ai entendu parler à la tribune.

PHILIPPE. — Vous?

LAURENCE. — Oui, moi! Ça vous étonne? Parce que je n'ai pas l'air d'une femme que la politique exalte! Mais des amis m'avaient dit: « Venez donc avec nous à la Chambre! Vous entendrez un orateur qui est en train de révéler un vrai talent. » N'empêche que j'étais tout de même un peu inquiète sur mon après-midi!...

PHILIPPE. — Vous y fûtes quand même?

LAURENCE. — Mais oui! Et quel auditoire vous aviez! La diplomatie! le monde! les lettres! et des toilettes! Ce n'était plus la Chambre, c'était une chambrée! Seulement, par exemple, on vous a attendu... et comment, grand Dieu! Des discussions à n'en plus finir sur des chemins de fer, des routes, des impôts! Et ils s'agitaient, ils criaient, ils faisaient un tapage!... Mais, quand le président a dit: « La parole est à M. d'Estal », tous ces agités ont regagné leurs places. Les dames se sont accoudées au rebord des tribunes, les lorgnettes se sont braquées sous l'aile des chapeaux... Mais je vous fatigue peut-être avec ma narration?

PHILIPPE. — Oh! du tout, du tout, au contraire!

LAURENCE. — Figurez-vous que je m'attendais à voir, je ne sais pas pourquoi, un petit homme maigre, les joues creuses, avec une barbe noire, les cheveux sur les épaules, et, pas du tout, j'ai vu un grand jeune homme élégant et fort, sans prétention, mais très sûr de soi-même. Oh! je vous vois très bien à la tribune! On aurait dit que votre parole se repliait pour mieux s'élancer. En effet, tout à coup elle a jailli et, vraiment, de même que tout le monde, j'ai ressenti, durant tout votre discours, quelque chose d'indéfinissable comme les grandes émotions qu'on éprouve sans les analyser.

PHILIPPE. — Oh! madame! madame!

LAURENCE. — Oh! c'est que j'ai cela très présent! Vous aviez tout à coup des pensées qui partaient... On eût dit de beaux et grands oiseaux! Ça montait, ça planait! Comme les paroles que vous avez dites à propos des cloches « qui sont la télégraphie sans fil, par quoi correspondent nos âmes religieuses ».

PHILIPPE. — Et nos cœurs de Français...

LAURENCE. — C'est ça!... et puis, la voix!... Je suis très sensible à la voix, et vraiment c'était d'une ampleur, avec des sonorités, des vibrations!... Ne vous défendez pas! Je force votre modestie comme j'ai forcé votre porte, mais c'est sans importance. Je ne suis qu'une passante en pèlerinage et c'est bien le moins que je fasse mes dévotions en toute sincérité!

PHILIPPE. — Oh! madame! Je m'attendais si peu à ce que vous me dites que j'en suis comme étourdi! C'est une émotion si nouvelle pour moi! Et vous voyez bien que je ne mérite pas vos éloges, puisque je ne sais même pas y répondre...

LAURENCE. — Ça n'en vaut pas la peine...

PHILIPPE. — Oh! si! si! croyez bien... Je suis ému, très ému, et plus triste, car vous avez voulu connaître l'homme qu'était devenu l'orateur écouté par vous avec tant d'indulgence, et vous voyez, madame, c'est une déception.

LAURENCE. — Oh!

PHILIPPE. — Pourquoi mentir?

LAURENCE. — Eh bien, je ne vous le cache pas, je suis très attristée.

PHILIPPE. — Vous voyez! (Un temps.)

LAURENCE. — Mais comment se fait-il que vous ayez renoncé à votre carrière et à votre art d'orateur? Sans doute après le malheur qui vous a si durement frappé?

PHILIPPE. — Mais non, ce fut avant.

LAURENCE. — Alors, par dégoût de la politique?

PHILIPPE. — Non! Ma femme me désirait plus souvent auprès d'elle et, la voyant souffrir de cette vie extérieure, la sentant inquiète même de ces succès dont elle était si fière, mais qu'elle n'aimait pas, j'ai fait volontiers ce sacrifice au bonheur de la vie à deux que nous avions ici.

LAURENCE. — Quel dommage qu'on vous ait demandé un pareil sacrifice!

PHILIPPE. — Je l'ai fait de grand cœur!

LAURENCE. — Vous l'aimiez pourtant, votre art?

PHILIPPE. — Ah! ça, oui, je l'aimais! non pas seulement pour les joies qu'il m'a values parfois, mais parce que je me sentais me dilater, grandir, m'épanouir, quand j'avais le bonheur de défendre une cause juste et qui me passionnait! Tenez, pendant que vous me parliez, il me semblait que ma parole endormie s'agitait en moi, se réveillait de ses quatre ans de silence! Ah! parler, parler, quand c'est pour faire triompher une idée, quand c'est pour le bien ou pour la beauté, persuader, convaincre, émouvoir, ah! quelle jouissance, cela! Ah! oui, je l'ai aimé, mon art!

Laurence. — Eh bien, alors, revenez-y!

Philippe. — Ah! grand Dieu!

Laurence. — Pourquoi grand Dieu?

Philippe. — Parce que je le voudrais que ce serait trop tard.

Laurence.— Comment, trop tard?

Philippe. — Mais oui, et, quoi que vous disiez, je suis un oublié!

Laurence. — Décidément, vous y tenez. Mais, si seulement vous aviez entendu ce qu'on disait de vous, il y a huit jours à peine, chez les Barges...

Philippe. — Barges? Vous connaissez donc les Barges?... Quels amis excellents et quelle maison exquise où j'ai passé des instants si charmants!...

Laurence. — Revenez les voir!

Philippe. — Qu'est-ce que vous dites?

Laurence. — Mais oui, c'est un petit effort à faire et vous verrez avec quelle cordialité vous y serez reçu! Cela vous réchauffera et cela vous redonnera le goût de vivre et le désir d'agir! Promettez-moi de faire cet effort.

Philippe. — Je vous promets.

Laurence. — C'est vrai?

Philippe. — D'essayer!

Laurence. — Non! non! pas d'essayer! Et puis, pourquoi remettre? Allons-y donc tous! Cela fera tant de plaisir à Richard! On va partir, en bande, en auto, et on tombera chez eux comme une trombe! Vous verrez cette joie! Venez, venez, on va l'annoncer à Richard.

Philippe. — Oh! non, non! c'est impossible, et puis quoi! que dites-vous? Moi, quitter cette maison? Et j'ai eu un instant de faiblesse! J'ai menti à ma propre pensée! J'ai trahi tout ce qui a été ma vie, tout ce qui est maintenant mon regret! Ah! pardon!... mais qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que j'ai?...

Et il s'assoit en sanglotant.

Laurence, stupéfaite. — Oh! je suis désolée!

Philippe. — Non, non, c'est moi! Excusez-moi...

Scène XV

Les mêmes, RICHARD ;
puis LAURENCE, RICHARD

Laurence, à Richard qui entre. — Oh! mon ami, voyez!

Richard, à Philippe. — Qu'est-ce que tu as?

Philippe. — Rien, rien! je suis stupide... excusez-moi!... pardon... pardon! (Il sort précipitamment.)

Richard. — Qu'est-ce qui s'est passé?

Laurence. — Eh bien, j'ai eu une jolie idée! Moi qui croyais lui être agréable!

Richard. — Que lui avez-vous dit?

Laurence. — Que je l'avais entendu parler à la Chambre et que son talent m'avait enthousiasmée! Voyant que cela l'intéressait, je l'ai engagé à faire un effort pour sortir de son isolement. Il paraissait remué, prêt à céder. Alors, j'ai voulu l'entraîner avec vous chez les Barges, et qu'est-ce que j'ai pris!... Une colère affreuse, des reproches, des excuses, et enfin des larmes. Je suis désolée!

Richard. — Ne vous désolez pas, c'est excellent ce que vous avez fait!

Laurence. — Comment?

Richard. — Excellent! Vous avez obtenu de lui mieux que les plus grands médecins n'eussent pu espérer!

Laurence. — Quoi donc?

Richard. — Des larmes, mon amie, des larmes!

Laurence. — Et ça vous fait plaisir?

Richard. — Ça m'enchante!

Laurence. — Alors, je suis contente, car j'étais peinée de voir ainsi cet homme de valeur et, malgré tout, si charmant!

Richard. — N'est-ce pas?

Laurence. — Oui, mais maintenant nous allons un peu parler de nous, de vous surtout, de vos voyages!

Richard. — Oh! je vous en réponds! Nous parlerons de tout cela, car vous allez passer quelques jours près de nous.

Laurence. — Hélas! mon ami, je ne peux pas, je pars!

Richard. — Vous partez?

Laurence. — Demain! Je passe quinze jours à Deauville, huit chez les Triel, autant chez les Vernol...

Richard. — Bah! bah! bah! Les Vernol! Vous allez prendre un jour à Deauville, trois aux Triel qui sont des gens tout à fait ennuyeux et quatre aux Vernol qui le sont davantage! Ça fait une semaine que vous me donnerez pour ma joie personnelle et pour m'aider à consoler ce malheureux garçon!

Laurence. — Ah! que dites-vous là! Rester un jour ici auprès de cet homme qui a des crises de nerfs en pensant à sa femme! Oh! non, non, pas ça!

Richard. — Vous avez peur qu'on s'ennuie? On s'amusera follement, c'est moi qui vous le dis. Avec vous, c'est le soleil qui entre ici! Et puis, je me charge de tout! Il y aura du monde, les Triel, les Vernol et, si vous y tenez, on fera même venir les malades!

Laurence. — Quelle horreur!

Richard. — Oh ! ne dites pas ça !... Vous avez commencé une œuvre charmante! Vous avez relevé un blessé. Vous lui avez fait voir, dans votre beauté, la beauté de la vie! Ne lui enlevez pas brusquement cette image. Vous l'avez fait pleurer, ne partez pas sans l'avoir fait sourire!

Laurence. — Mais je ne le peux pas. J'ai des engagements.

Richard. — A dîner et pour des soirées! Vous n'êtes pas une femme banale et vouée exclusivement à la frivolité! Voyez, je lui sacrifie mon temps et mes travaux, moi! Qu'est-ce que c'est pour vous que huit jours?

Laurence. — Mais, c'est une semaine! Vous êtes effrayant et vous finiriez par me demander pour votre beau-fère, je ne sais quoi, ma vie!

Richard. — Vous n'auriez peut-être pas à vous en repentir!

Laurence. — Ah ! grand Dieu !... M'exposer à souffrir, à ne plus être libre, quand je suis si heureuse! Oh! tenez, je m'en vais, je m'enfuis!

Richard. — Eh bien, c'est très mal, ce que vous faites là!

Laurence. — C'est très bien!

Richard. — Très mal! Vous voulez fuir une jolie action et par égoïsme! Vous avez peur du bonheur, car vous êtes ainsi, maintenant, vous autres! Vous avez peur de tout, de l'amour, du mariage, peur des enfants eux-mêmes! On n'aime plus! On ne se marie plus! On ne naît plus, et c'est à peine si on consent à mourir! Eh bien, je vous ferai faire, malgré vous, une chose très bien et dont plus tard vous me remercierez!

Laurence. — Je vous en défie!

Richard. — Ne me défiez pas, vous êtes engagée!

Laurence. — Comment?

Richard. — Vous m'avez dit, quand je suis parti, voilà trois ans : « Richard, tout ce que vous me demanderez, si c'est en mon pouvoir, je vous l'accorderai. » Me l'avez-vous dit? Eh bien, je vous demande ça.

Laurence. — Mais, mon ami, d'abord, je ne peux pas! Je suis au sanatorium où avec ces fêtards de malades je ne ferme pas l'œil!

Richard. — Justement! Tout s'arrange! Vous passez cette semaine ici. Vous êtes avec M^{me} Arduit, les convenances sont donc sauvegardées... Allons, c'est décidé? Je vous en prie!

Laurence. — Je ne peux pas oublier ma promesse, vous exigeriez...

Richard. — S'il le fallait!

Laurence. — Ça vous ferait donc tant de peine si je refusais?

Richard. — Je vous en voudrais...

Laurence. — Alors, soit...

Richard. — A la bonne heure!

Laurence. — Mais, dites, Richard?

Richard. — Laurence?

Laurence. — Sa femme était donc si extraordinaire, qu'il la regrette tant?

Richard. — Non! Elle était gentille, mais, à côté de vous, c'était une pauvre petite... et j'ai du mérite à être sincère, car, enfin, c'est de ma sœur que je parle!

Laurence. — Oh! pardon!

Richard. — Vous restez! Tout est là!

Didiaix, entrant, radieux. — Ah! j'arrive pour entendre une bonne parole!

Laurence, à Richard. — Eh bien, alors, je vais rejoindre M^{me} Arduit dans la cour. Ne vous dérangez pas. J'irai seule et, pendant ce temps, vous direz au docteur ce qui est convenu.

Richard. — C'est ça... (Laurence sort.)

Scène XVI

RICHARD, DIDIAIX

Didiaix, saisissant la main de Richard. — Merci!

Richard. — Quoi, merci?

Didiaix. — Ah! je savais bien qu'elle nous resterait! Elle est enchantée d'être ici! Elle a trouvé dans ma maison le repos, l'intimité, et elle adore cette vie à la fois hygiénique et mondaine du sanatorium!

Richard. — Mais ce n'est pas chez vous qu'elle reste!

Didiaix. — Comment, pas chez moi?

Richard. — Mais non! Elle se trouve à merveille dans votre maison de repos, mais vous ne pouvez accaparer toutes nos relations, égoïste!

Didiaix. — Où restera-t-elle?

Richard. — Ici, où sa présence aura, comme vous me le disiez, l'influence la plus bienfaisante sur notre cher jeune homme!

Didiaix. — Quel jeune homme?

Richard. — Celui de qui vous m'avez parlé avec tant d'ardeur, jeune, intelligent, séduisant, ayant plus que du talent et en qui j'ai tout de suite reconnu Philippe.

Didiaix. — Vous avez cru que je parlais de d'Estal?

Richard. — De qui donc? Ce n'était pas de vous que vous disiez tout ça?

Didiaix. — Si, bien sûr!

Richard. — Ah! sapristi! mais pourquoi ne pas vous nommer?

Didiaix. — Par pure modestie!

Richard. — Vous avez eu grand tort. Car j'ai compris...

Didiaix. — Vous avez compris ce que vous désirez. Vous voulez garder ici M^{me} Dalbois pour votre agrément et surtout pour distraire M. d'Estal, lui faire oublier son chagrin afin qu'il s'en éprenne et qu'il l'épouse!

Richard. — Vous allez comme le vent lui-même! Et, quand cela serait? Vous n'avez pas pour M^{me} Dalbois un de ces amours dont le désintéressement... Alors, consolez-vous, ça se retrouvera! Et puis, quoi, vous êtes médecin, il faut vous dire que votre désagrément peut contribuer à sauver un être qui souffre! C'est notre lot à nous! C'est la beauté de notre profession! Nous sommes compagnons de sacrifice! Allons, camarade, retrouve ton sourire!

Didiaix. — D'abord, je vous prie de ne pas me tutoyer!

Richard. — Vous ne voulez plus?

Didiaix. — Et rappelez-vous bien ce que je vais vous dire: si vous faites cela, vous sacrifierez M^{me} Dalbois à votre affection pour votre beau-frère, qui est un nerveux, un détraqué...

Richard. — Mais du tout! Avec vous, du moment qu'on n'est pas dans une maison de santé, on est fou!

Didiaix. — Je n'ai pas dit un fou, j'ai dit un nerveux! Eh bien, guérissez-le par l'amour, ce garçon-là. Rendez-lui son vrai caractère. Faites, de ce déprimé, le passionné qu'il est, enclin à la jalousie, sujet à tous les emportements, et vous verrez ce choc entre ces deux êtres de qui vous aurez voulu faire le bonheur et dont vous aurez fait le malheur peut-être irréparable!

Richard. — Ne croyez donc pas ça! Je ne suis pas homme à prendre une responsabilité pareille, sans avoir consulté ma conscience et mon cœur, et, comme nous sommes parfaitement d'accord tous les trois, il n'y a plus qu'à vouloir!...

Didiaix. — Ce sera difficile, car je préviendrai M^{me} Dalbois. Même si ce mariage avait lieu, je ne désarmerais pas, et vous verrez si, lorsqu'il s'agit de défendre mes intérêts, j'en ai de l'énergie!

Richard. — Ce n'est pas comme moi! Quand il s'agit de mes intérêts, je suis d'une faiblesse! Mais, quant à ceux d'amis comme Philippe et M^{me} Dalbois, je me sens indomptable!

Didiaix. — C'est ce que nous verrons!

Richard. — Vous le verrez!

Didiaix. — Au revoir!

Richard. — Au revoir... Félix!

RIDEAU

Le marquis. Laurence. Le préfet. Richard

Scène V. — **Le marquis :** *« C'est un peu vif, car j'ai mon franc-chanter... »*

ACTE II

Au château de Morillon. Il y a six mois que Philippe et Laurence sont mariés. Le château a complètement changé d'aspect. Sous l'inspiration de Richard et l'impulsion de Laurence, une vie élégante a fait irruption dans la vieille demeure. Un salon-fumoir en rotonde dans la grosse tour. Au lever du rideau, la fête donnée par les d'Estal pour l'inauguration de leur résidence transformée est dans son plein. Il est près de minuit. Le cotillon est commencé. On danse partout, et les larges verrières, au fond, à gauche, laissent voir, sous les lustres des salons, les silhouettes tourbillonnantes des danseurs.

Scène première

SAVIOL, LA COMTESSE, puis CARRATIER et Mme PALAME et ensuite LES AUTRES

La Comtesse, essayant d'arrêter Saviol qui valse avec elle. — Ah ! non ! non ! mon petit Saviol ! pas si vite ! Arrêtez !... Là, ça y est !...

Saviol, s'arrêtant. — Quoi donc ?

La Comtesse. — Ma jupe !

Saviol. — Déchirée ? Sapristi ! Voyons !

Il se précipite à genoux.

La Comtesse. — Soyez donc convenable !...

Saviol. — Je cherche.

La Comtesse. — Justement !

Saviol. — Ah ! voilà ! Mais ce n'est rien du tout ! Quelques points décousus. Je vais arranger ça, j'ai ma trousse.

La Comtesse. — Faut-il que je me pose ?

Saviol. — S'il vous plaît.

La Comtesse. — Alors, profitons-en et donnez-moi des tuyaux car j'arrive.

Saviol. — A onze heures passées !...

La Comtesse. — Je n'avais pas ma robe ! Mais, dites-moi, ils ont fait des merveilles ! Cette soirée dans le parc, cette illumination, le feu d'artifice ! Et le dîner ?

Saviol. — Oh ! très bien ! Mme d'Estal avait à sa droite le préfet, à sa gauche le duc de Samazan, Philippe, la préfète à sa droite, et la princesse de Croix-d'Hins à sa gauche, puis nos amis, les châteaux, Paris, nos plus riches socialistes, Saint-Axat qui conduit le cotillon...

La Comtesse. — Enfin, la Macédoine ?

Saviol. — Dame, aujourd'hui, le salon, n'est-ce pas, c'est la salade ?

La Comtesse. — Et celle-là ?

Saviol. — Tout à fait réussie ! Le ménage est radieux ! Tout le monde enchanté, la joie est au château... Je n'ai plus que trois points.

La Comtesse. — Mais, qui aurait dit ça quand Mme Dalbois est venue ici ! Moi qui croyais qu'elle aimait Didiaix ! Ma stupeur quand j'ai appris son mariage avec M. d'Estal !

Saviol. — Vous n'étiez donc pas là?

La Comtesse. — Mais non! Je faisais de l'altitude en Suisse, et j'étais à trois mille mètres... de penser une chose pareille... Quand cela s'est-il fait?

Saviol. — Il y a quelque huit mois, ici même à Morillon. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle, et, comme il convient à cet épisode d'un beau roman d'amour, en l'intimité la plus fermée, la plus discrète! Vous ne lisez donc rien? C'était dans tous les journaux!

La Comtesse. — Et le docteur Didiaix?

Saviol. — Furieux! Il a essayé de tous les moyens pour empêcher ce mariage, mais il a trouvé son maître, car Richard a mené cette affaire avec une telle adresse et un tel mouvement que son enthousiasme a gagné tout le monde.

La Comtesse, défendant sa jupe. — Vous aussi!

Saviol. — Moi aussi, et voilà comment un grand savant d'aujourd'hui ne guérit pas de l'amour, mais guérit par l'amour!... Plus que deux points!

La Comtesse. — Dépêchez-vous.

Saviol, entreprenant. — Ah! l'amour, l'amour!

La Comtesse. — Ah! non! un point, c'est tout!

Saviol. — J'y suis, j'y reste!...

La Comtesse. — Voulez-vous me laisser!

Carratier, entrant avec Mme Palame. — Par ici, chère amie. C'est le compartiment des fumeurs. (Mais voyant Saviol aux pieds de la comtesse.) Oh! pardon!

La Comtesse, vivement. — Entrez, on n'est pas des coupables!

Saviol. — Je répare.

Carratier. — Déjà?

Mme Palame. — Alors, nous arrivons trop tard?

La Comtesse. — Mais non! Il me racontait la merveille qu'a été ce mariage et cette guérison générale de la neurasthénie.

Mme Palame. — Le miracle!

La Comtesse. — Ce Richard est donc un sorcier ou un dieu?

Carratier. — Ni l'un ni l'autre! C'est un homme entraînant!

La Comtesse. — Mais, que vous a-t-il fait?

Carratier. — Rien du tout! Il est arrivé à nous persuader que nous n'étions pas malades.

La Comtesse. — Et vous l'avez cru?

Carratier. — Oui.

Saviol. — Sauf Mme Lenouard.

Mme Palame. — Oh! elle, c'est de sa faute. A peine remise, elle s'est relancée dans les œuvres. Elle a entrepris un hôpital de chiens, une école d'infirmières et des conférences pour la beauté de la femme. Tout ça l'a recollée au sanatorium où son mari est venu la chercher et, tenez, la voilà qui le fuit son mari en compagnie de Mme Arduit, et, comme je ne tiens pas à entendre ses plaintes, votre bras, mon ami, et filons!

Saviol. — Nous de même! (Et ils s'éloignent.)

Mme Lenouard, à Mme Arduit. — N'est-ce pas? C'est entendu, mon mari veut absolument que je rentre avec lui, et j'ai besoin pour ma pauvre tête de quinze jours de repos au sanatorium.

Mme Arduit. — Mais, ne pourriez-vous pas?...

Mme Lenouard. — Oh! non! non! Il veut vous parler! Je n'ose pas le lui dire, de peur de le chagriner, mais obtenez qu'il me permette de rester, je vous en prie! Je vais saluer Mme de La Chapelande et je vous laisse à mon tyran! Insistez, faites-lui entendre raison!

Mme Arduit. — Je vais essayer!

Mme Lenouard, s'éloigne et, comme en passant, elle rencontre Lenouard. — Madame Arduit veut vous dire un mot, mon ami... (Elle sort.)

Lenouard. — Madame, je voulais vous prier, vous demander en grâce de décider ma femme...

Mme Arduit. — A rentrer avec vous à Paris?

Lenouard, vivement. — Oh! non! non! Pas ça, au contraire!

Mme Arduit. — Comment, au contraire?

Lenouard. — Oh! oui! oui! Il faut qu'elle reste au sanatorium, et pas quinze jours, mais un mois, deux mois. Il lui faut du repos, à moi aussi, d'ailleurs, car nous avons ensemble une vie si terrible, madame!

Mme Arduit. — Pourtant elle est charmante!

Lenouard. — Charmante! Mais vous n'imaginez pas! La fortune nous est venue tout à coup, et, depuis ce temps, c'est le vacarme, c'est l'agitation! Ah! madame, nous étions si heureux!

Mme Arduit. — Quand vous étiez malheureux?

Lenouard. — Oui, madame! N'est-ce pas, vous la déciderez?

Mme Arduit. — C'est que je ne m'attendais pas!...

Lenouard. — Oh! si, si, c'est entendu! Vous êtes très bonne. Alors, je me sauve, j'ai un train dans une heure. Je vous la confie. Embrassez-la pour moi et je vous dis de tout mon cœur merci, madame, merci, et sans adieu!... (Il sort.)

Mme Arduit. — Eh bien, à la bonne heure!...

Mme Lenouard, revenant, à Mme Arduit. — Je vous guettais et j'accours. Qu'a-t-il dit?

Mme Arduit. — C'est entendu.

Mme Lenouard. — Il me laisse?

Mme Arduit. — Et il part...

Mme Lenouard. — Désolé?

Mme Arduit. — Pas trop! Oh! c'est un homme raisonnable... et très intelligent!

Mme Lenouard. — Il se contient...

Renée entre, suivie de Georges Gardes.

Renée, à Mme Arduit. — Ah! madame, c'est vous que je cherchais.

Mme Arduit. — Moi? Que voulez-vous, mademoiselle Renée?

Renée. — Nous cherchons l'éléphant!

Mme Arduit. — L'éléphant?

Renée. — Vous l'avez enfermé, paraît-il!

Mme Arduit. — Moi, j'ai enfermé un éléphant?

Gardes. — Oui, et on en a besoin pour le cotillon...

Renée, à Gardes. — Quel bavard!

Mme Lenouard — Il y a un éléphant?

Renée. — Celui sur lequel Mme d'Estal doit faire son entrée en princesse des Indes.

Mme Lenouard. — Un éléphant vivant?

Renée. — Oui, madame.

Mme Lenouard. — Et qui marche?

Renée. — Naturellement! M. de Pontines et M. Larmier font les jambes de devant, les frères d'Arcinoy, les jambes de derrière.

Mme Lenouard. — Ah! bah!

Renée, à Mme Arduit. — Il nous manque la tête et le corps. Saint-Jean dit que ces accessoires sont dans une chambre dont vous avez la clef.

Mme Arduit. — Eh bien, je vais chercher cette clef et vous envoyer le ventre de l'animal, sans oublier la trompe.

Renée. — Je vous en prie, madame, parce que

M. de Saint-Axat s'impatiente. Il dit qu'on lui manque d'égards et, comme il est la correction même, il est là-haut qui jure comme un charretier.

Mme Arduit. — Alors, je cours!...

Renée. — Ah ! je voulais vous dire ! Pour les invitations...

Mme Arduit. — Eh bien?

Renée. — Laurence m'a dit qu'on avait dû faire des confusions, car il est venu des personnes qui n'auraient pas dû être de cette série, mais bien de la prochaine.

Mme Arduit. — Oh! ça, c'est impossible, je fais si attention! (Elle sort.)

Renée, se retournant vers Gardes. — Qu'est-ce que vous faites là?

Gardes. — J'attends!

Renée. — Quoi?

Gardes. — Une explication des paroles blessantes que vous m'avez dites tout à l'heure.

Renée. — Ah! non! non! je vous en prie! Allez donc plutôt jusqu'au buffet me chercher un verre d'eau...

Gardes. — Brûlante comme vous êtes... ah! non!

Renée. — Oh! écoutez, monsieur, c'est insupportable, à la fin! Qu'avez-vous à être après moi tout le temps?

Gardes. — C'est vous qui êtes après moi! Et tout cela parce que je ne sais pas vous dire, comme tout le monde ici, que vous êtes adorable, délicieuse d'esprit, d'élégance, de toilette, de charme!...

Renée.— Mais, qui vous le demande? Vous aviez dit que je vous ferais fuir le pays et vous y voilà installé, ne me quittant plus de cette soirée, quand vous devriez être chez la vieille fermière qui s'est cassé la jambe et où sûrement vous avez envoyé votre oncle...

Gardes. — Mon oncle?...

Renée. — Qui vous a fait venir ici dans l'espoir de pouvoir se reposer...

Gardes. — Moi, j'ai envoyé?...

Bagel, entrant. — Ah! te voilà, toi!... Tu m'envoies à onze heures du soir chez ta malade et tu viens ici!

Renée, riant. — C'est ça, grondez-le, grondez-le! Il le mérite!... (Elle sort.)

Bagel, sortant de même avec son neveu. — C'est honteux! tu entends, honteux! Et tu vas me faire le plaisir d'y aller tout de suite.

Gardes. — Mais, mon oncle!...

Bagel. — Il n'y a pas de mais, et attends, attends, ne te défile pas. J'ai encore à te parler, car, demain, à trois heures précises, tu seras chez la malade avec moi, ou sinon... (Ils sortent.)

Scène II

RICHARD, LE PREFET

Richard, en entrant. — Eh bien, mon cher préfet, quelle est votre impression? Vous êtes content?

Le Préfet. — Très content en principe.

Richard. — Comment, en principe? Mais, Philippe sera un député...

Le Préfet. — Supérieur et préférable à l'unifié quoique réactionnaire! L'essentiel est qu'il veuille!

Richard. — Mais il veut! nous voulons! il est très emballé!

Le Préfet. — Ah! vous me rassurez, car ce serait terrible ! J'ai déjà rétrogradé d'une classe pour n'avoir pas réussi une élection, et comme cette préfecture, soit dit sans l'offenser, est de dernière classe, je n'aurais même plus la ressource de pouvoir reculer.

Richard. — Vous avancerez! Car vous avez pour vous, mon cher préfet, le charme et la séduction mêmes!

Le Préfet. — Vous me flattez!

Richard. — Je vous parle de Mme d'Estal.

Le Préfet. — Ah ! Mme d'Estal ? Plus que le charme alors, l'éblouissement! Et si elle est pour nous!...

Richard. — Demandez-lui, plutôt!...

Scène III

Les mêmes, LAURENCE, puis PHILIPPE,
LA PREFETE, etc., etc.

Laurence, entrant. — Ah! monsieur le préfet! Je vous dénonce Mme la préfète, que je viens de surprendre avec mon mari... dans un flirt, qui, je crois, va finir par de la danse!

Richard, à Laurence. — N'est-ce pas, ma chère amie, que vous désirez ardemment le succès de Philippe aux élections prochaines?

Laurence. — Le succès ? Vous voulez dire le triomphe? Car, n'est-ce pas, monsieur le préfet, nous aurons un triomphe, il nous le faut.

Le Préfet. — Donnez-lui votre ardeur!

Laurence. — Mais c'est ce que je fais! Je ne lui laisse pas un moment d'inaction! Nous allons partout, dans les villages, les hameaux, les plus humbles chaumières! Vraiment, ça me passionne! Je connais tous nos paysans! Je les aime! Je m'intéresse à eux. J'ai appris leur langage, et je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais j'ai même pris un peu d'accent.

Le Préfet. — Voilà de la volonté!

Laurence. — Ah! je veux tellement qu'il ait tout le succès qu'il mérite! Et ne croyez pas que je sois une femme ambitieuse, mais une femme...

Richard. — Qui aime son mari! Dites-le, ce n'est pas si commun!

Le Préfet. — Et quel beau discours nous allons vous devoir pour sa rentrée.

Laurence. — Je l'entends déjà!

Philippe, entrant en un tour de valse avec la préfète. — Vous voyez, mon cher préfet, je me remets dans le mouvement! Je valse, je tourne, je m'entraîne à la politique!

Le Préfet. — Et avec ma femme!

Philippe. — J'essaie de devenir un homme de salon et de dire des choses profondes et légères!... (A la préfète.) Madame, toutes mes excuses pour vous avoir emportée dans un pareil supplice...

La Préfète. — Mais du tout! (A Laurence.) Madame, votre mari est un valseur remarquable!

Philippe. — Par son inexpérience!

La Préfète. — Oh! Mais non!

Philippe. — C'est trop d'indulgence!

La Préfète. — Madame, monsieur d'Estal vient de me dire que vous avez à Morillon un portrait d'ancêtre peint par Nattier.

Richard. — Oh! une chose unique!

La Préfète. — Nous voudrions tant le voir avant de partir!

Laurence. — Il est là-haut dans la petite bibliothèque. Je vais vous le montrer.

Richard. — Mais non, ma chère amie, restez donc à vos invités, et, si madame le permet, je ferai moi-même les honneurs du Nattier.

La Préfète. — Nous vous suivons.

Philippe, mécontent. — Du moment que Richard se propose, c'est bien. Vous allez voir mon arrière-grand-père, mon cher préfet, un républicain de la Convention, un homme de l'avant, un patriote...

Richard. — Qui fut récompensé!

Le Préfet. — Par la Nation?

Richard. — Oui! Guillotiné le 3 janvier 93.

Laurence. — Quelle époque, ce 93! Quelle époque si angoissée, mais si ardente!

La Préfète. — On vous coupait le cou!

Laurence. — Oui, mais on vivait!

Richard. — Pas longtemps!... (Ils sortent.)

Scène IV

LAURENCE, PHILIPPE

Philippe, se retournant vivement vers Laurence. — Eh bien, suis-je assez homme du monde? Me trouves-tu assez aimable et assez voltigeant?

Laurence. — Tu es adorable!

Philippe. — Oh! adorable!

Laurence. — Adorable, mon chéri, et, quand je me dis que c'est un peu grâce à moi, j'en suis si fière et si contente que, pour un rien...

Philippe. — Que ferais-tu?

Laurence. — Je t'embrasserais.

Philippe. — Oh! oui, oui. (Il la prend dans ses bras.)

Laurence. — Philippe! Philippe! Mais c'est fou!

Philippe. — Qu'importe!

Laurence. — Oui, oui, tu as raison, qu'importe! Je t'aime, et je suis contente, si contente!

Philippe. — Et moi donc!

Laurence. — C'est vrai? Tu es content? Tu n'es pas un peu énervé par tout ce monde?

Philippe. — Non, puisqu'il n'est plus là, et que je t'ai dans mes bras, à moi, à moi tout seul! Voilà comme je le comprends, le monde!

Laurence. — N'en dis pas de mal, puisqu'on est dans la joie! L'ai-je assez ranimée, ta maison! Y ai-je assez ramené la vie et vous ai-je réveillé, oui ou non, hein? Répondez un peu, le beau monsieur au bois dormant, vous ai-je réveillé?

Philippe. — Que tu es adorable, ma chérie! J'ai en moi tant de choses que je me dis depuis une heure, en guettant le moment de pouvoir te les dire... et voilà, je ne trouve plus que ça: « Je t'adore!... Je t'adore!... Je t'adore!... »

Laurence. — Mon amour!... Oh! attention!

Philippe. — A quoi?

Laurence. — Si on nous surprenait?

Philippe. — C'est vrai! Tu as raison! Si on nous surprenait, nous embrassant, toi ma femme, moi ton mari, on dirait que nous sommes un ménage uni, que nous nous aimons, et alors quel scandale!...

Mme Palame, entrant en amenant Mauprévoir, que suivent Mme Lenouard, la comtesse et Carratier. — Je vous amène cet homme qui est un grand coupable!...

Scène V

Les mêmes, Mme PALAME, Mme LENOUARD, DE LA CHAPELANDE, RENEE, Mme ARDUIT, CARRATIER, puis SAVIOL, LA PREFETE, LE PREFET et RICHARD.

Laurence. — Qu'a-t-il fait?

Mme Palame. — Il a simplement oublié un rôle dans sa revue.

Philippe. — Quelle revue?

Laurence. — Celle qu'on doit jouer ici le 25.

Philippe. — Ah! oui! Et il a oublié?

Mme Lenouard. — Un rôle pour Mme de La Chapelande.

Laurence. — Mauprévoir, il faut réparer ça!

Le Marquis. — Mais c'est trop tard, madame, c'est trop tard! J'avais une dizaine de rôles représentant les maladies diverses, et ça s'est enlevé comme du pain!... (Consultant son carnet.) Voyez, plutôt, madame, cette distribution... Mme Lenouard a la danse de Saint-Guy, Mme Palame a la syncope, M. Carratier a l'anémie.

Carratier. — Toujours!

Le Marquis. — Saviol...

Saviol, entrant. — Moi, qu'est-ce que j'ai?

Le Marquis. — Le marasme!

Saviol. — Très parisien!

Le Marquis, continuant. — La princesse de Croix-d'Hins sera l'hystérique désignée et la baronne Klopstein la folle... (Entrent Richard, le préfet et la préfète.) Vous voyez, tout est pris!

La Comtesse. — Alors?

Le Marquis. — Il ne me reste plus qu'une affection contre laquelle proteste votre jolie fraîcheur, mais qui pourtant est bien faite pour tenter une artiste.

La Comtesse. — C'est?

Le Marquis. — La jaunisse.

La Comtesse. — Quelle horreur!

Le Marquis. — Un rôle de composition.

La Comtesse. — De décomposition?

Le Marquis. — Le voulez-vous?

La Comtesse. — Il n'y a pas autre chose?...

Le Marquis. — Rien, pas même un malaise.

La Comtesse. — Soit!

Le Marquis. — Parfait, nous voilà au complet.

Carratier. — Mais l'idée de votre revue, Mauprévoir, quelle est-elle?

Le Marquis, outré. — L'idée! mais il n'y en a pas!

Carratier. — C'est vrai?

Le Marquis. — Ah çà! vous croyez que je fais des machines à thèse!

Carratier. — Donnez-nous-en donc, je ne dirai pas une idée, ça vous fâcherait, mais une impression!

Le Marquis. — Comment?

Carratier. — En nous chantant quelque chose.

Le Marquis. — Oh! que me demandez-vous?

Carratier, Saviol, Mme Palame, Mme Lenouard l'entourent.

Mme Lenouard. — Si! si! on vous en prie!

Mme Palame. — Les couplets à Richard Lemas.

Carratier. — Pour nous tout seuls!

Saviol, à Laurence. — Vous voulez bien, madame?

Laurence. — Bien sûr!

Le Marquis. — Oh! mais, alors, entre nous! Seulement, je vous préviens que c'est un peu vif, car j'ai mon franc-chanter! (A Mme Palame, lui désignant le piano.) Madame l'accompagnatrice!... (Mme Palame s'assoit, et Mauprévoir lui fredonne à l'oreille, puis annonçant.) Voilà. Ce sera la baronne Klopstein qui, habillée en maison de santé, c'est-à-dire comme plusieurs folles, chantera ceci :

C'est moi la maison de santé,
Lan la diridi, lan la diridé,
Dont le patron est Didiaix,
Lan la diridi, lan la diridé,
J'abritais un monde esquinté,
Lan la diridi, lan la diridé,
Un monde chic, mais très toqué,
Que ce docteur n'a pas guéri, dondé.

Mais Richard un miracle a fait,
Lan la diridi, lan la diridé,
A la veuve joyeuse, ô gué,
Lan la diridi, lan la diridé,
Le veuf joyeux a marié,
Lan la diridi, lan la diridé,
Et ça fit mourir Didiaix,
Car celui-là les a guéris, dondé !...

Malaise général, toux, rires sournois, maintiens gênés, et, comme Mauprévoir va attaquer un nouveau couplet.

Richard, qui est rentré avec le préfet et la préfète au moment où Mauprévoir dit : « La baronne Klopstein, la folle ». — Pardon, mon cher Mauprévoir, il y a une suite ?

Le Marquis. — Huit couplets.

Richard. — Oh ! alors, halte ! Ma modestie vous le commande !...

Philippe, agacé. — Mais, pourquoi donc, Richard, pourquoi interviens-tu ? Je trouve ça très bien.

Richard. — Oui, c'est d'un mauvais goût admirable.

Le Marquis. — Ah ! naturellement, voilà ce que l'on gagne à être un sincère ! On n'accepte que la chose fade, la chose d'amateur !

Et comme l'orchestre allonge une valse, les couples se reforment. Carratier invite Laurence, qui refuse et lui désigne la comtesse. Saviol invite M^me^ Palame, Mauprévoir M^me^ Lenouard, et ils sortent en valsant, tandis que le préfet et la préfète prennent congé de Laurence et de Philippe.

Le Préfet. — Madame, nous partons, désolés...

La Préfète. — Et ravis de votre belle et délicieuse fête !...

Laurence. — Prouvez-le en restant.

Le Préfet. — Hélas ! c'est impossible.

Laurence. — Tous nos regrets !

Et tous deux sortent, accompagnés de Richard.

Le Préfet, se retournant et s'adressant à Philippe. — A bientôt la bataille ? Car c'est après-demain la première réunion électorale.

Philippe, d'une voix forte et même irritée. — Comptez sur moi !

Scène VI

LAURENCE, PHILIPPE

Laurence. — Qu'est-ce que tu as ?

Philippe. — Comment, qu'est-ce que j'ai ? Tu n'as donc pas entendu cet imbécile ? Cette goujaterie, qu'il nous a débitée avec la complicité de tous ces gens !...

Laurence. — Philippe ! Philippe ! On peut t'entendre.

Philippe. — Que m'importe ! Est-ce qu'ils ont eu peur que nous les entendions, eux ? Est-ce qu'ils se gênent pour nous ridiculiser et nous insulter, toi surtout, car qu'est-ce que cela veut dire, ce surnom de « Veuve Joyeuse » ?

Laurence. — Est-ce que je sais ?

Philippe. — Ils sont informés, ils savent tous les potins qu'il faut connaître quand on va dans le monde. Ça signifie quelque chose, puisqu'ils lui ont fait un succès, à cette trouvaille-là ! Tu n'as donc pas vu leurs façons d'exagérer leur embarras pour qu'il fût bien visible ! Ils en éclataient de ne pas pouvoir rire, et ils ne pouvaient me dire plus nettement qu'ils savent des choses que moi je ne sais pas !

Laurence. — Oh ! c'est abominable, ce que tu dis là ! Tu n'en crois pas un mot, mais c'est me faire du mal, c'est me faire souffrir !...

Philippe. — Et moi donc !...

Laurence. — Mais ce n'est rien, une stupidité que Mauprévoir lui-même appelle une chanson de folle ! Et te voilà en fureur quand je te croyais si heureux, car tu n'as même pas protesté après l'avoir entendue, cette chanson !

Philippe. — Si je n'ai pas protesté, c'est que Richard m'en a empêché ! C'est qu'il m'a devancé par une intervention déplacée puisque cela ne regardait que moi, et c'est de sa faute, ce qui arrive là !...

Laurence. — De sa faute ?

Philippe. — Oui, de sa faute ! Je l'aime beaucoup, Richard, tu le sais ! Je l'aime comme un frère ! Je lui dois plus que la vie, le bonheur, et je lui suis reconnaissant autant que dévoué ! Mais, vraiment, ce besoin qu'il a de vouloir pour les autres dépasse les limites ! Il a toujours été ainsi, d'ailleurs, ne cherchant qu'à m'imposer ses goûts ! C'était bon quand j'étais abattu, écrasé. Maintenant, non, je ne veux plus de ça ! Je ne suis pas jaloux de lui. Mais je ne veux plus qu'il m'influence ! C'est cela qui m'énerve et c'est la véritable cause de ma colère ! Ce n'est pas cette stupidité, comme tu viens de dire, c'est son intervention !

Laurence. — Il a pourtant bien fait !...

Philippe. — Non, il n'a pas bien fait ! Il crée entre nous deux, non pas une inimitié, mais un antagonisme ! La volonté à un certain point provoque la volonté contraire ! Ainsi, je ne sais pas ce qu'il peut bien avoir contre Didiaix, mais si je ne connaissais pas Richard cela m'inquiéterait !

Laurence. — T'inquiéterait ?

Philippe. — Il n'a qu'un désir, celui de me le rendre antipathique, et que j'en sois jaloux ! Eh bien, non, non, il n'y parviendra pas !...

Laurence. — Mais c'est fou, ce que tu dis là ! Et, de plus, c'est très mal ! C'est laid, et ça m'est très pénible, car Richard, c'est nous-mêmes !...

Philippe. — Si tu le défends, c'est qu'il encourage tes goûts de femme frivole !...

Laurence, émue. — Moi ? Moi ? Une femme frivole ? Et tu me dis cela ?

Philippe. — Oui, je te le dis !

Laurence. — Ah ! mais je ne veux pas ! Je ne veux pas que tu me croies une femme affolée de monde et que si je reçois tous ces gens c'est pour mon agrément !

Philippe. — Ce n'est pas pour le mien ?

Laurence. — Non, mais c'est pour ton bien, et si je les reçois c'est qu'ils te sont utiles ! Tiens, quand je t'ai entendu ici même me dire : « Je sens ma parole se réveiller de ses quatre ans de silence », tu ne sais pas ce qui s'est agité en moi ! Je me suis juré non seulement de réveiller ton cœur, mais aussi ta parole! Ce n'est même pas seulement un bonheur, c'est un devoir! Car tu es un talent, une force! Je n'ai pas plus le droit de te priver de ton avenir que d'en priver les autres, le pays lui-même! Et, en cela, oui, je suis d'accord avec Richard! Il agit par amitié, comme moi par amour, et comme je t'aime non pas avec égoïsme, mais avec toute ma tendresse et tout mon dévouement, résigne-toi, mon pauvre chéri, car tu en auras du monde, et des dîners, et des soirées!...

PHILIPPE. — Ah! non, je ne veux pas, je résisterai.

LAURENCE. — Oh! ne fais pas cela! Je t'en supplie! Philippe, ne décourage pas mon effort. Si tu savais comme il faut que je t'aime pour avoir la force de te déplaire! Quand je parle à ces gens-là, c'est à toi que je parle! Ce sont des mots d'amour que je te dis! Car je ne pense qu'à toi! Je te voudrais tout à moi, tout à fait à moi. Aussi, tu ne sais pas mon angoisse quand je te vois soucieux et que je me demande: « A quoi pense-t-il? Ne regrette-t-il rien?... »

PHILIPPE. — Laurence, que dis-tu?...

LAURENCE, vivement. — Rien! Rien! Je ne dis rien! C'est trop de le penser, de me figurer qu'il y a en toi-même quelque chose que peut-être je n'arriverai jamais à effacer, quelque chose qui m'est étranger, que je vois tout à coup dans ton regard, que j'entends dans ton silence! Oh! mais je veux, oui, je veux que cela disparaisse et que tu sois à moi sans réserve! Dis-moi que je réussirai!

PHILIPPE. — Mais, ma chérie, je n'ai pas une pensée qui ne soit à toi, entièrement à toi, et je suis désespéré de t'avoir attristée. Mais il faut me pardonner, car je suis passé si brusquement de la détresse à la joie que je manque de mesure, je m'affole, j'ai des violences et le moindre choc me fait sentir que je n'ai pas encore mon équilibre.

LAURENCE. — Et si, dans ces moments-là, au lieu de t'emporter, tu faisais une chose si simple quand tu manques d'équilibre et qui consisterait...

PHILIPPE. — A quoi?...

LAURENCE. — A me donner la main!

PHILIPPE. — Oh! ma chérie! ma chérie!

LAURENCE. — Mais oui, c'est ce qu'il faut! Epargnons-nous des paroles pénibles et même dangereuses, car il y a du danger à se laisser aller ainsi à ses nerfs! C'est pourquoi, avant de retourner là, dans le monde, je veux revoir ton sourire et que tu me promettes le visage que j'aime, le visage confiant et joyeux!

PHILIPPE. — Ah! de te sentir là, tout près, il se fait un tel échange entre nous que ce n'est même plus une étreinte de mains, c'est un embrassement! Je t'adore!... (Richard entre.)

Scène VII

LES MÊMES, RICHARD

RICHARD, entrant. — Oh! pardon! je vous dérange!

LAURENCE. — Quelle idée!

RICHARD. — Si! si! je vous dérange, mais j'y suis bien forcé! J'ai à vous dire deux choses d'un intérêt urgent.

LAURENCE. — Deux choses?

RICHARD. — D'abord, ma chère Laurence, il serait bon de ne pas oublier trop longtemps que vous avez invité quelques personnes à passer la soirée!...

LAURENCE. — Oh! oui, vous avez raison, et je vais...

RICHARD. — Un instant! Attendez!

LAURENCE. — Quoi donc?

RICHARD. — Mon petit discours. Mes enfants, maintenant que vous voilà dans la vie, dans le mariage et dans le bonheur, c'est le moment pour moi de vous annoncer ma dernière nouvelle.

LAURENCE. — Quelle nouvelle?

RICHARD. — Je pars!

PHILIPPE. — Comment, tu pars?

RICHARD. — Oui, je vous avais dit que je m'en irais dans deux ou trois jours, mais j'ai reçu une dépêche. Je dois partir dans quelques heures. Tout est préparé. Je ne veux déranger personne et je filerai sans qu'on s'en aperçoive...

LAURENCE. — Vous n'y pensez pas?

RICHARD. — Si, il le faut.

LAURENCE. — Pourquoi?

PHILIPPE. — Tu t'ennuies donc ici? Je comprends si nous étions un ménage désuni, et toujours en dispute, mais nous nous adorons comme tu l'as voulu.

RICHARD. — Et j'en suis dans la joie... Mais, qu'est-ce que vous voulez, plaisir d'amour ne dure qu'un moment, surtout pour celui qui ne l'éprouve pas, et le devoir m'appelle.

PHILIPPE. — Quel devoir?

RICHARD. — Ça va vous sembler puéril, ce que je vais vous dire, mais je dois présider, le 8, un congrès de neurologie à Berlin. J'ai à régler des affaires urgentes à Paris. Il faut que je termine le livre que mon éditeur me réclame...

PHILIPPE. — Oh! s'il énumère le programme de ses occupations, c'est qu'il est bien résolu, et nous n'y ferons rien.

RICHARD. — Rien!

PHILIPPE. — C'est l'homme de volonté. Quand il a décidé une chose, rien ne peut l'arrêter!

RICHARD. — Et ce sont les adieux!

LAURENCE. — Les « au revoir », je pense?

RICHARD. — Oh! je l'espère bien!

PHILIPPE. — Oh! oui! Dieu sait quand! Il va être repris par la vie, le travail, les voyages!

RICHARD. — Vous par la politique, le mariage, le ménage!

LAURENCE. — Oui! mais on s'écrira?

PHILIPPE. — Oh! oui! comptes-y!

RICHARD. — Si! si! je vous écrirai de longues lettres même et j'espère bien, en échange, recevoir quelques cartes postales de loin en loin!

LAURENCE. — Oh!

RICHARD, tend la main à Laurence. — Au revoir!

LAURENCE. — Ça me fait quelque chose de vous voir partir ainsi tout à coup.

RICHARD. — Allons! allons! pas d'attendrissement!

LAURENCE, l'embrassant. — Richard, je vous aime bien, mon ami. Et, soyez-en sûr, jamais je n'oublierai...

RICHARD. — Moi non plus!

PHILIPPE. — Quant à moi, mon vieux, si je te disais tout ce que je sens là.

RICHARD. — Nous n'en finirions plus!... l'embrassade!... Au revoir, mon bon Philippe! Quand tu étais anéanti, je te disais: « De l'ardeur! de l'ardeur! » Maintenant je te dis: « Du calme! du calme! au revoir! »

Laurence. — Nous vous verrons à Paris.

Richard. — Oui ! Oui ! Tout le temps ! mais n'oubliez pas que vos invités vous attendent, ne vous occupez pas de moi ! (Un temps.) Allez, allez ! et sans vous retourner !...

Il reste seul un instant, debout à la même place, le regard tendu vers ceux qui s'éloignent. Tandis qu'il est ainsi absorbé, Bagel entre sans qu'il le voie.

Scène VIII

RICHARD, BAGEL

Richard, se retournant. — Ah ! c'est vous, Bagel ?

Bagel. — Mon neveu m'a dit que vous vouliez me parler.

Richard. — Oui, mon ami, je pars.

Bagel. — Je sais, dans deux jours.

Richard. — Non, dans quelques heures. J'y suis obligé, et je viens de l'annoncer à Laurence et à Philippe.

Bagel. — Oh ! déjà ! Ils ont dû être navrés, et vous avez dû avoir du mal à obtenir qu'ils vous laissent partir !

Richard. — Ils ont été très affectueux, très gentils. Ils ne se sont pas certainement accrochés à mes vêtements en me suppliant de rester. Mais ils sont si heureux, qu'étant donné l'égoïsme habituel au bonheur, je dois reconnaître que, vraiment, ils ont bien fait les choses.

Bagel. — Pas assez bien ! C'est de l'ingratitude.

Richard. — Tant mieux ! Ce n'est pas pour moi que je leur ai donné le meilleur de mes soins. Or, à quoi reconnaît-on qu'un malade est définitivement guéri, si ce n'est à son ingratitude envers son médecin !

Bagel. — Ah ça, oui ! et c'est même souvent la seule façon qu'il a de le payer.

Richard. — C'est tout à notre honneur ! Oui, je m'en vais, mon cher Bagel, et, je ne le cacherai pas à l'ami que vous êtes, je m'arrache d'ici !

Bagel. — Restez-nous donc !

Richard. — Oh ! non ! Il faut que je m'en aille pour une foule de raisons, mais après tant d'intimité cordiale, je sens que je pars plus seul encore.

Bagel. — Les hommes comme vous, mon cher maître, ne s'en vont jamais seuls. Ils ont pour compagne de route la conscience d'avoir fait plus que leur devoir, et puis ils ont la gloire !

Richard. — Oh ! la gloire ! En voilà une compagne sur laquelle il ne faut pas compter ! Mais j'emporte des impressions qui me seront meilleures et surtout plus fidèles. Car j'en ai cueilli des souvenirs ici. J'en ai en moi-même tout un album ! Mes honoraires, et des honoraires splendides pour les soins affectueux que je leur ai donnés. Et, justement, Bagel, j'ai à vous dire une chose qui constitue chez moi une inquiétude grave au sujet de ce jeune ménage.

Bagel. — Mais vous en êtes content, je pense ?

Richard. — Enchanté ! Laurence sera de plus en plus le bonheur et la beauté de la vie pour Philippe. Lui aussi est charmant, bien sûr, puisque le voilà redevenu lui-même ! Mais il faut bien reconnaître que, tout en adorant sa femme, son caractère vif, disons même violent, pourrait créer à l'égard de Laurence un certain danger. Il est horriblement jaloux, et vous savez de qui ?

Bagel. — Mais non !

Richard. — De Didiaix, et je m'étonne que vous ne vous en soyez pas aperçu ! Il ne veut pas en convenir avec moi. Ne croyez pas que je le blâme de cette jalousie. Il a joliment raison de veiller sur son bien ; seulement, il veille très mal. Est-ce que c'est à sa femme qu'il devrait adresser des reproches ? Est-ce que ce n'est pas à Didiaix qu'il devrait signifier la brouille définitivement ?

Bagel. — Il ne l'a donc pas fait ?

Richard. — Non ! Il n'y a pas entre eux de rupture officielle. Philippe hésite devant cette mesure. Alors la situation est très mal définie ; on ne l'attire pas, c'est vrai, mais on ne l'éloigne pas non plus, et, celui-là, quand on ne l'éloigne pas, on l'invite !

Bagel. — Mais, mon cher maître, il me semble que vous vous exagérez...

Richard. — Mais pas le moins du monde ! Vous connaissez bien Didiaix, voyons, Bagel ! Vous savez bien qu'il profitera de cet état de choses pour s'insinuer ! Il passerait à travers une porte fermée ! C'est un courant d'air, cet homme-là. A plus forte raison si la porte est entr'ouverte ! Il me l'a dit lui-même qu'il ne désarmerait pas. Eh bien, au moment de quitter ces deux êtres qui me sont très chers, me dire qu'un tel homme peut s'attaquer sournoisement à cet amour, le troubler, le détruire, peut-être, ça m'exaspère... Et c'est pourquoi, mon cher Bagel, je demande à votre amitié d'intervenir de toutes ses forces pour empêcher cette abomination.

Bagel. — Que puis-je faire ?

Richard. — Voir Didiaix. Mais cela sans tarder, demain. Vous êtes avec lui en assez bons termes. Faites-lui donc comprendre qu'il a tout avantage à se tenir éloigné, que Philippe lui saura gré de cette discrétion, et qu'il pourra lui être utile quand il sera député, ministre. Soyez sûr que Didiaix vous écoutera, car je le connais bien, ce n'est pas un mauvais homme, au fond, et, dès qu'on fait appel à son intérêt, il devient sensible.

Bagel. — Il vous écouterait bien mieux encore, et pourquoi... ?

Richard, l'interrompant. — Oh ! non ! pour rien au monde ! Didiaix ne m'est pas sympathique, et puis je pars dans quelques heures...

Bagel. — Alors, comptez sur moi. (Didiaix entre.)

Didiaix. — Ah ! on m'a dit que je trouverais ici les cigares... et mon cher maître aussi.

Bagel. — Bonjour, Didiaix !

Didiaix. — Bonjour, Bagel. (A Richard.) Vous paraissez surpris de me voir, mon cher maître ?

Richard. — En effet.

Didiaix. — C'est vrai ! C'est que mon entrée dans cette maison est pour moi, en quelque sorte, une inauguration ou plus exactement une reprise...

Richard. — Vous avez vu Philippe ?

Didiaix. — Oui, je viens de lui serrer la main. Il a été charmant !

Richard. — Je vous en félicite.

Didiaix. — J'ai salué également M^{me} d'Esfal qui vraiment resplendit et qui a bien voulu être pour moi infiniment gracieuse et bienveillante.

Richard. — Je vous en félicite.

Didiaix. — Je m'en félicite moi-même, comme je vous félicite de cette belle mine de gloire et de prospérité.

Richard. — Et vous donc ! Vous en avez une santé !

Didiaix. — Je n'ai pas à me plaindre.

Bagel, prenant congé. — Je vous quitte...

Richard. — Je vous accompagne.

Didiaix. — Pardon, mon cher maître, je voudrais vous parler.

Richard. — Excusez-moi, monsieur, mais je suis très pressé, et à moins qu'il ne s'agisse d'une chose de la dernière importance...

Didiaix. — Je la tiens pour importante, et même très importante...

Richard. — Alors, c'est différent... (A Bagel.) Au revoir, mon ami, ou plutôt adieu.

Bagel. — Adieu, mon cher grand ami! (Il sort.)

Scène IX

RICHARD, DIDIAIX

Richard. — Il s'agit?

Didiaix. — De ceci, mon cher maître... Je dois d'abord vous avouer que l'accueil dont viennent de m'honorer M. et M^{me} d'Estal n'a pas été tout à fait, du moins à l'extérieur, absolument aussi flatteur que je vous l'ai dépeint.

Richard, souriant. — Je m'en doutais!

Didiaix. — J'ai cru sentir dans leur manière d'être je ne dirai pas de l'antipathie, mais comme une sorte d'étonnement gêné qui me fait croire que, tout en étant nanti d'une invitation on ne peut plus régulière, je n'étais pas positivement attendu et que je suis peut-être victime de quelque erreur.

Richard. — N'en doutez pas! L'invitation que vous avez reçue ne peut provenir que d'une erreur, mais je ne comprends pas qu'en la recevant vous n'ayez pas vous-même soupçonné cette erreur. Vous n'avez donc pas éprouvé de surprise?

Didiaix. — Aucune. Il n'existe pas entre nous une brouille réelle. Je pouvais donc parfaitement croire à une invitation, sinon cordiale, du moins... Et d'ailleurs, à vrai dire, dans ces matières-là, l'essentiel n'est pas de savoir si on est invité de bon cœur, mais bien d'être invité.

Richard. — Vous voilà donc satisfait. Que voulez-vous de plus?

Didiaix. — Oh! je veux beaucoup plus, mon cher maître, et comme, ce beaucoup plus, je ne peux me flatter de l'obtenir que par votre intercession, je vous demande de bien vouloir me l'accorder quand je vous aurai prouvé que j'en suis véritablement digne.

Richard. — Mais, de quoi s'agit-il?

Didiaix. — De mes rapports avec M. et M^{me} d'Estal. Je désire ardemment que toute équivoque et, disons-le, tout nuage soit dissipé entre nous, que nos bonnes relations soient reprises, et, qu'au moment où va commencer cette campagne électorale qui poussera M. d'Estal aux plus belles destinées politiques, je puisse librement lui offrir mon concours le plus amical et le plus dévoué. Ce fut ma première pensée, et je puis vous garantir, mon cher maître, qu'elle est partie de là.

Il se frappe le cœur.

Richard. — Qu'elle vienne de là (Il se frappe le cœur.) ou simplement d'ici, (Il désigne son front.) elle vous fait honneur. J'entends bien que vous êtes impatient de lui offrir un zèle qui, sans doute, lui serait on ne peut plus précieux, mais je me suis fait une loi de ne me mêler en aucune façon de leurs relations avec les étrangers. Par conséquent, je regrette...

Didiaix. — Permettez!...

Richard. — Oh! non. je vous en prie! D'ailleurs, je vois que des événements importants se préparent! Les violons cherchent à s'accorder. Le cotillon va nous envahir...

Didiaix. — Mon cher maître, vous gardez contre moi des préventions dont je sais l'origine.

Richard. — Moi aussi et c'est même pour ça...

Didiaix. — Eh bien, vous avez tort. Je me suis en effet posé devant vous en rival de M. d'Estal, mais tout cela est fini et bien fini, je vous le jure! La vue de leur amour découragerait d'ailleurs l'espoir le plus tenace! Aussi, je vous le déclare, ma démarche n'est inspirée que par le désir d'un commerce...

Richard. — Parbleu!...

Didiaix. — ... amical dans lequel, je ne vous le dissimule pas, je trouverais d'énormes avantages, car mon exclusion de cette maison-ci serait, au point de vue de ma clientèle, une perte sèche d'au moins vingt mille francs par an, et, au point de vue du prestige, un amoindrissement si considérable que je renonce à en fixer une évaluation!...

Richard. — Ce que vous me dites là m'intéresse beaucoup, sans pouvoir malheureusement changer la décision dont je vous ai fait part; mais, si je ne peux agir moi-même auprès de Philippe, je peux vous donner un conseil qui, si vous le suivez, réglerait définitivement vos rapports avec eux.

Didiaix. — Je l'accepte déjà.

Richard. — Moi, je vous y engage.

Didiaix. — Que me faudrait-il faire?

Richard. — Vous en aller d'ici.

Didiaix. — M'en aller?

Richard. — Oui, et le plus tôt possible. C'est-à-dire, par exemple, dans un petit quart d'heure. Vous partez ainsi avec tous les honneurs de la soirée et vous vous en allez...

Didiaix. — Pourquoi faire?

Richard. — Pour ne plus revenir.

Didiaix. — Arrêtez, cher monsieur. Vous plaisantez, je vois...

Richard. — Comme vous, j'imagine!

Didiaix — Mais, pas le moins du monde. Je ne plaisante pas.

Richard. — Alors, ce n'est plus drôle! Finissons.

Didiaix. — Ah! pardon! C'est donc parce que vous n'êtes pas sûr de mes sentiments à l'égard de M. et de M^{me} d'Estal que vous me refusez ce que je vous demande?

Richard. — Parfaitement.

Didiaix. — Etes-vous sûr des vôtres, vous?

Richard. — Je ne comprends pas.

Didiaix. — Etes-vous sûr de votre amitié?

Richard, souriant. — Il me semble.

Didiaix. — Eh bien, vous vous trompez, et j'ai le droit de vous le dire, car vous m'avez assez longuement renseigné sur mon état d'âme pour que j'en fasse autant vis-à-vis de vous-même. Si vous croyez agir par amitié à l'égard de M^{me} d'Estal, vous vous trompez, monsieur, car ce n'est pas pour cela que vous vous passionnez.

Richard. — Pourquoi donc?

Didiaix. — Pour un sentiment autrement fort et autrement égoïste...

Richard. — Qu'est-ce que ça signifie?

Didiaix. — Que vous l'aimez.

Richard. — Certainement, et beaucoup...

Didiaix. — Que vous l'aimez d'amour.

Richard. — Vous êtes fou, monsieur! Dites-moi, tout de suite que je suis un coquin!

Didiaix. — Non, monsieur. Vous êtes un parfait honnête homme! Vous avez agi de la meilleure foi. Vous avez cru accomplir une action excellente en faisant le bonheur de deux êtres, mais vous vous êtes pris à votre propre action! De la voir malheureuse, ça vous a déchiré, de la voir heureuse, ça vous déchire encore davantage, et c'est du contact de cet amour que le vôtre est né sans que vous le sachiez.

Richard. — Ah! bon! je ne suis plus un coquin, mais un simple imbécile! Je suis le monsieur Jourdain de la passion! Je fais de l'amour sans le savoir!

Didiaix. — Vous le savez déjà et, si vous en doutiez, ma venue ici vous a renseigné. Elle vous a rendu jaloux plus que d'Estal lui-même, et vous êtes devant moi, maintenant, non comme son défenseur, mais comme son rival!

Richard. — Ah! en voilà assez! Vous essayez de salir une amitié à laquelle je me laisse aller de toute ma confiance. Eh bien, c'est ignoble, et, de plus, c'est stupide, car, sacrebleu, si même une telle pensée avait pu me venir, vous ne supposez donc pas que j'aie assez de volonté et de force pour l'étouffer en moi?

Didiaix. — Non. Vous êtes un homme de volonté, ayant accompli des exploits d'énergie qui ont fait votre gloire, mais il y a un obstacle que vous n'avez pas prévu, et vous allez vous trouver en face de quelqu'un que vous ne connaissez pas, que vous ne vaincrez pas, je vous le garantis.

Richard. — Et ce quelqu'un?

Didiaix. — C'est vous-même. L'amour vous forcera à faire le contraire de ce que vous vouliez. M. d'Estal s'en apercevra, et vous réaliserez ce que vous m'accusiez de vouloir accomplir: vous lui prendrez sa femme!

Richard. — Sortez! Sortez! tout de suite! Vous essayez de me troubler, de m'intimider, mais vous n'y ferez rien. Je sais ce que je veux, et comme j'ai ma conscience pour moi, vous entendez, je prends maintenant cette affaire à mon compte. Vous aurez mes témoins!

Didiaix. — Vous y allez en plein et vous allez voir ça.

Richard. — A tantôt, monsieur, car j'entends en finir au plus tôt avec vous.

Didiaix, sortant. — A tantôt!

Richard, rentrant. — Canaille! (Et, voyant tout à coup des invités accourus au bruit de la dispute.) Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il y a?

Carratier. — C'est qu'on a entendu du bruit...

Richard. — Rien du tout! Une discussion à propos de médecine, de science... Il a osé soutenir... enfin, quoi, il a été insolent, et j'ai élevé la voix plus qu'il n'aurait fallu, mais ce n'est rien du tout. Allons! Allons!

On s'éloigne, mais Mauprévoir s'avance et, les mains tendues.

Le Marquis, qui, arrivé le premier, a entendu la provocation. — Moi, j'ai entendu, cher maître, et, laissez-moi vous dire de toute mon émotion que c'est beau! que c'est très beau!

Richard. — Quoi?

Le Marquis. — De pousser à un tel point l'amitié fraternelle!

Carratier. — Bravo!

Et il s'en va comme Philippe s'avance brusquement.

Scène X

RICHARD, PHILIPPE

Philippe, très ému, la voix sèche. — Je trouve même que tu la pousses un peu loin, l'amitié!... Ça va trop loin, Richard!

Richard. — Ah! je t'en prie, Philippe, j'ai bien le droit d'avoir avec qui bon me semble une discussion.

Philippe. — Pas comme celle-là, à moins que tu ne m'en dises immédiatement la cause.

Richard. — Je n'ai rien à te dire. J'ai eu avec Didiaix une querelle pour un motif qui m'est tout à fait personnel. Par conséquent, j'agirai comme il me conviendra.

Philippe. — Mais moi je ne veux pas.

Richard. — Mais moi je veux! et quand j'ai dit je veux, je veux...

Il s'en va. Philippe le suit du regard, mais le brouhaha se déchaîne et la valse générale du cotillon tourbillonne de tous côtés pendant que le rideau tombe.

RIDEAU

Richard. Laurence.

Scène VII. — Richard : « *Allons! allons! pas d'attendrissement!* »

Laurence. Richard.

Scène VII. — Richard : *« S'il y a quelqu'un qui s'est sacrifié dans tout cela, c'est moi ! »*

ACTE III

Au château de Morillon. Un petit salon dans les appartements du premier étage. Fenêtre donnant sur le parc. Portes latérales.

Scène première

SAINT-JEAN, Mme ARDUIT

Saint-Jean, après avoir laissé tomber trois morceaux de sucre dans la tasse, s'apprête à verser le café quand une porte s'ouvre et Mme Arduit se précipite vers le fauteuil le plus rapproché de la petite table.

Mme Arduit. — Vite ! vite ! Saint-Jean ! Mon café !

Saint-Jean. — Voilà, madame...

Mme Arduit. — Trois morceaux, Saint-Jean.

Saint-Jean. — Ils y sont, mais si madame en désire trois autres ?

Mme Arduit. — Non, non, je suis distraite et il y a de quoi !

Saint-Jean. — Madame a galopé, on dirait ?

Mme Arduit. — Bien sûr que j'ai couru ! Madame est folle d'inquiétude ! Elle n'a pas vu monsieur, ce matin. M. Richard a disparu lui aussi. Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? Où est monsieur ?

Saint-Jean. — Mais, je ne sais pas ! Monsieur s'est levé de très bonne heure. Il a eu avec M. le docteur Richard un entretien, probable que c'était rapport à l'algarade qui a eu lieu cette nuit entre M. Richard et M. Didiaix que ç'a été, paraît-il, une dispute terrible !...

Mme Arduit. — Oui, je sais. Ils en parlaient donc ?

Saint-Jean. — Probable, car monsieur était dans une agitation ! Il a suivi M. Richard jusqu'à sa voiture en lui disant: « Je veux savoir, tu entends, je veux savoir. » M. le docteur répondait en riant: « Laisse-moi tranquille! » Puis, tout à coup, hop, il a sauté dans l'auto et a filé en disant: « Je suis en retard! »

Mme Arduit. — Où est-il allé?

Saint-Jean. — Ni vu ni connu ! On n'en sait rien! Depuis ce moment-là, monsieur ne tient plus en place. Il m'a chargé de demander partout où M. le docteur a-t-il bien pu aller et lui-même est parti à sa recherche, mais M. le docteur a une telle avance!...

Mme Arduit. — Quelle heure est-il?

Saint-Jean. — Trois heures moins le quart!

Mme Arduit. — C'est effrayant, ce bouleversement! La maison est sens dessus dessous, l'un court de son côté, l'autre ne sort pas de sa chambre! Il n'y a que moi qui ai pu déjeuner et encore!...

Saint-Jean. — Que madame ne se frappe pas. Je connais ça. Je suis un vieux serviteur. J'ai fait plus de vingt places et je peux dire à madame que, dans toutes les maisons, il y a de ces orages!

Mme Arduit. — Qui détraquent la vie!

Saint-Jean. — Et le service donc! Madame me croira si elle veut, mais, dans une maison où j'étais, j'ai servi jusqu'à trois repas à la fois dans trois chambres! On se disputait! on pleurait! on criait! C'était chez un juge de paix!

Scène II

Les mêmes, PHILIPPE

Philippe, entrant et s'adressant à Saint-Jean. — Eh bien, qu'est-ce qu'on t'a dit?

Saint-Jean. — Rien, monsieur. Personne ne sait où est M. le docteur!

Philippe. — Tu as demandé partout?

Saint-Jean. — Partout, monsieur. J'ai été jusqu'au moulin et j'ai même été rejoindre, sur la route, le facteur qui a bien vu une auto, mais il y avait six personnes dedans et rien que des dames!...

Philippe. — C'est inimaginable! Je viens de chez M. Bagel, de chez son neveu. Je suis passé chez Mlle Renée. Tout le monde est absent et les domestiques n'ont rien vu, pas la moindre voiture!

Saint-Jean. — Pour moi, M. le docteur n'a du dire au chauffeur où il allait qu'après être parti.

Philippe. — Peu m'importe! Il faut absolument que je sache où est M. Richard.

Saint-Jean. — Comment faire?

Philippe. — Qu'on s'informe encore! Qu'on cherche et tiens, au fait, j'y pense! Il y a quelqu'un qui sûrement le sait: M. de Mauprévoir.

Saint-Jean. — A la villa des Charmes?

Philippe. — Oui, qu'on y aille, qu'on prenne immédiatement ma voiture qui est en bas...

Saint-Jean. — J'y vais moi-même...

Philippe. — C'est ça. Vas-y toi-même. Va et dépêche-toi... (Et Saint-Jean sorti.) C'est incroyable cette façon de se dérober, de s'enfuir!...

Scène III

Mme ARDUIT, PHILIPPE

Mme Arduit. — Vous étiez donc sorti?

Philippe. — A la recherche de Richard...

Mme Arduit. — Allez vite chez Laurence! Allez la rassurer, car elle est très inquiète.

Philippe. — C'est vrai. Je l'ai laissée...

Mme Arduit. — En lui disant que Richard avait disparu et vous aviez l'air bouleversé.

Philippe, brusquement. — Ah ! c'est de Richard qu'elle est inquiète? Alors, je n'ai rien à lui dire.

Mme Arduit. — Mais elle vous attend! Les délégués pour cette réunion de demain sont ici et c'est elle qui les reçoit!

Philippe. — Qu'elle les reçoive!

Mme Arduit. — Oh! écoutez, Philippe, vous n'êtes pas raisonnable! Et moi qui ai rendez-vous à trois heures avec Mme Lenouard pour aller visiter des installations de basse-cour!...

Philippe. — Mais allez-y, madame!

Mme Arduit. — Allez d'abord chez Laurence! Ne la laissez pas seule avec des gens qui ne font que parler de candidatures.

Philippe. — Elle adore ça!

Mme Arduit. — Oh ! elle adore ça ! Elle s'en occupe parce qu'elle voudrait votre succès et en cela elle est encouragée par le docteur Richard.

Philippe. — Je sais quelle influence il a sur elle, et vous aussi vous devez le savoir.

Mme Arduit. — En effet, et vous n'avez pas à vous plaindre de cette influence, car vous seriez ingrat! Mais vous préférez l'amour à la politique. Alors, puisque Richard part ce soir, si vous en profitiez?

Philippe. — Pourquoi faire?

Mme Arduit. — Un voyage! Partez donc plutôt avec Laurence, tous les deux seuls, avec moi qui ne compte pas. Quand on a des troubles, des ennuis de ménage, il n'y a rien de tel! Moi, chaque fois que j'étais en désaccord avec mon mari, je partais comme ça tout à coup et j'ai passé plus de dix ans à voyager ainsi!...

Scène IV

PHILIPPE, LAURENCE

Laurence, entrant vivement. — Comment, tu es là tranquillement à causer pendant que je te fais chercher de tous les côtés?

Mme Arduit, à Philippe. — Qu'est-ce que je vous disais? (A Laurence.) Maintenant qu'il est entre tes mains, je me sauve, car je vais me faire gronder, moi aussi, par Mme Lenouard...

Elle sort.

Laurence. — Mais tu n'y penses pas, mon chéri! Tu me laisses recevoir tous ces gens à ta place, des électeurs qui se font une joie de te revoir et de t'acclamer à cette réunion!

Philippe. — Il s'agit bien de réunion et de politique, quand il se passe ici des choses!

Laurence. — Quoi donc?

Philippe. — Tu sais que j'ai demandé à Richard une explication sur sa querelle avec le docteur Didiaix. Or, non seulement cette explication, Richard me la refuse, mais il se dérobe. Il me fuit, il part devant moi sans vouloir me dire où il va, ce qui est inutile du reste, car je le sais fort bien. C'est si facile à comprendre ce qu'il fait en ce moment!

Laurence. — Que fait-il?

Philippe. — Il se bat, parbleu!

Laurence. — Il se bat?

PHILIPPE. — Mais, sans doute!

LAURENCE. — Ah! Dieu, s'il lui arrivait quelque chose!

PHILIPPE. — Tant pis pour lui! Il l'aurait bien voulu!

LAURENCE. — Mais c'est affreux ce que tu dis là?

PHILIPPE. — Ah! naturellement, toute ta sollicitude se précipite vers Richard. Tu ne penses qu'à lui, et moi je disparais pour toi! Je n'existe plus!

LAURENCE. — Voyons, Philippe! Tu ne veux pas que je m'inquiète, quand voilà un ami admirable qui m'a sauvé la vie, qui a fait notre bonheur, et qui, peut-être, se bat, par amitié, par dévouement, pour nous?...

PHILIPPE. — Par trahison et pas par amitié! S'il court un danger, ce danger m'appartient et il me le dérobe! Est-ce donc si intéressant, d'ailleurs, un homme qui se bat? Au moins, il a devant lui un ennemi vivant! Mais il y en a un bien plus intéressant, je te le certifie, c'est celui qui se bat contre le doute et contre le soupçon!

LAURENCE. — Quel soupçon?

PHILIPPE. — Celui que justifie l'attitude de Richard qui devient telle qu'elle inspire même plus que le soupçon! Comme sa manifestation vis-à-vis de Didiaix par laquelle il s'est dénoncé et a crié, pour ainsi dire, ici-même et devant tout le monde, sa passion, son véritable amour!

LAURENCE. — Mais tu es fou, complètement fou!

PHILIPPE. — Ecoute, Laurence, ce que je te dis là, je l'ai observé au lendemain de notre mariage.

LAURENCE. — Qu'il a fait lui-même puisque c'est lui qui m'a donnée à toi!...

PHILIPPE. — Oh! mais non, pas donnée, confiée! Il y a une nuance! Il a gardé, sur son merveilleux présent, un droit de contrôle qui est peut-être devenu un espoir de reprise! Je te jure que j'ai combattu ces doutes-là! Je me suis demandé et je me demande encore s'il est réellement conscient d'une telle passion, et, pourtant, c'est si net cette jalousie contre Didiaix! Cette rage, la nuit dernière, qu'il a laissé éclater jusqu'à le jeter dehors, comme si lui Richard était le maître de la maison! Et Mauprévoir que j'ai entendu le féliciter en lui disant: « C'est beau de pousser si loin l'amitié fraternelle! »

LAURENCE. — Mais oui, c'est beau!

PHILIPPE. — Pourquoi se cache-t-il, alors?

LAURENCE. — Parce qu'il accomplit une belle action.

PHILIPPE. — Pour son compte!

LAURENCE. — Ah! Philippe, tu me désespères! Comment, je te crois tout à notre pensée, à cet avenir qui vient à toi avec tant de promesses, et pas du tout, te voilà dans les pires tourments!...

PHILIPPE. — A qui la faute, si ce n'est à celui qui a créé ici cette atmosphère où tout me semble mystérieux et suspect.

LAURENCE. — Mais, si tu as des idées aussi injustes à l'égard de Richard, comment ne te repends-tu pas dans ta confiance en moi? Car tu as bien confiance? (Philippe ne répond pas.) Tu n'as pas confiance? Oh! c'est épouvantable!

PHILIPPE. — Non, non, ce n'est pas ça, et tu vas me comprendre! Tu as toute ma confiance! Je te crois sincère, et je n'ai pas envers Richard, je te jure, une jalousie basse qui puisse salir mes sentiments pour toi! Ce dont je suis jaloux, c'est de sa volonté. Vous avez eu plus de deux ans d'intimité que je ne veux pas suspecter, mais qui ont créé entre vous un lien très sensible! Richard a un ascendant énorme sur ton esprit, sur ta pensée, sur ton cœur! Tu ne t'en aperçois pas, mais moi, je m'en aperçois, et si je te résiste quand tu me diriges avec cette ardeur vers les luttes politiques, c'est que je sens très bien que c'est lui qui t'inspire!

LAURENCE. — Et quand cela serait?

PHILIPPE. — Ce serait une preuve! La politique est l'ennemie de l'amour! Un homme pris par elle est bien moins à sa femme!...

LAURENCE. — Tu ne penses pas ce que tu dis?

PHILIPPE. — Si, je le pense, et j'en souffre! J'en souffre horriblement!

LAURENCE. — Mais je ne veux pas que tu souffres!... Je n'ai qu'un désir, c'est de te voir heureux. Dis-moi donc ce que tu veux, et s'il y a un moyen de te rendre la tranquillité du cœur et de l'esprit.

PHILIPPE. — Ah! oui, il y en a un.

LAURENCE. — Lequel?

PHILIPPE. — Renoncer à toute cette agitation, à tout ce monde. Je voudrais retrouver la vie intime, la vie à deux. Je voudrais la retrouver ici même, dans cette maison, cette vie que j'y ai connue et que j'ai aimée!...

LAURENCE. — Ah! tais-toi, c'est effrayant ce que tu me dis là!

PHILIPPE. — Parce que je te propose?...

LAURENCE. — La vie que tu as connue, aimée!...

PHILIPPE. — Et que je désire...

LAURENCE. — Mais, tais-toi, tu ne sais donc pas le mal que tu me fais? Ce qu'il y a de pire, c'est que tu n'en as même pas conscience! Tu veux que je comprenne ta jalousie absurde à l'égard de Richard et tu ne veux pas comprendre la mienne, qui est autrement légitime et fondée, car tu fais tout ce qu'il faut pour m'en faire souffrir et pour m'en déchirer. Tu parles de celui qui n'a pas devant lui un ennemi vivant, mais qui lutte contre le soupçon et le doute? Qu'est-ce que je dirais, alors, moi qui suis obligée de lutter contre la pensée qui est restée en toi, contre le regret et le souvenir de celle que tu as aimée, un regret si harcelant que tu ne veux plus quitter cette maison et que tu me demandes d'y reprendre la vie que tu avais avec elle!

PHILIPPE. — Mais c'est de la folie!

LAURENCE. — Ah! non, ce n'est pas de la folie! Je t'aime et je vois clair! Je ne me trompe pas, c'est ton unique pensée, l'obsession que je ne peux pas arriver à chasser! J'ai beau avoir du courage, essayer de t'entraîner vers ton art. Je me figure que je vais réussir, je crois à tes promesses, mais tu te reprends aussitôt. Hier, tu m'avais assuré que nous étions en plein accord, en pleine confiance! J'arrivais toute joyeuse et tu te sers de cette jalousie imaginaire envers Richard pour fuir le monde, pour revenir à ta solitude, à ton souvenir, car c'est là ton seul but. Et tu ne veux pas que tout ce que j'ai d'amour se révolte!...

PHILIPPE. — Je te jure!...

LAURENCE. — Non, non, ne jure pas, je suis sûre, sûre de ce que je te dis! Je m'en suis aperçue depuis le premier jour! Tu ne sais pas ce que j'ai renfermé en moi de tristesse, les découragements qu'il m'a fallu vaincre! Mais je sens à présent que l'énervement me gagne, moi aussi, et qu'à nous heurter ainsi nous allons nous briser! Alors, si vraiment tu as quelque affection pour moi, fais attention, Philippe, parce que, vois-tu, ce serait fini, je m'en irais. Je ne pourrais plus rester ici.

PHILIPPE. — Et voilà où nous en sommes! Tu me menaces de m'infliger la douleur qui détruirait ma vie, et cela pourquoi, parce que tu te figures que je suis hanté d'un regret alors qu'il est à jamais disparu! Et vous me considérez, Richard et toi, comme un être exalté! Est-il possible qu'une femme ayant ta belle clairvoyance s'imagine de pareilles folies!

LAURENCE. — Mais c'est toi qui en imagines en prêtant à Richard des idées qu'il n'a pas! Car il part ce soir, et il fait sans doute ses dernières visites pendant que tu te figures qu'il est allé se battre!

PHILIPPE. — Ah! ça, je t'en réponds!

LAURENCE. — Qu'en sais-tu?

PHILIPPE. — Je le sais. J'ai vu sa joie dans ses yeux ce matin, quand, à ma demande d'expliquer sa querelle et de me dire où il allait, il m'a répondu: « Je vais faire une visite, laisse-moi donc tranquille. » Il rayonnait. Il avait vingt ans, comme tout homme qui va se battre pour la femme qu'il aime!

LAURENCE. — C'est absurde!

Scène V

LES MÊMES, RICHARD

RENÉE, entre vivement. — Laurence, le docteur Richard vient de se battre avec le docteur Didiaix!

PHILIPPE. — Qu'est-ce que je te disais?

LAURENCE. — Il n'est pas blessé?

RENÉE. — Non, il n'a rien. Je viens de les voir. J'arrivais juste au mur des Davrilon quand, tout à coup, j'aperçois des autos, des voitures, des photographes, et j'entends un tintement que je connais très bien, puisque je fais des armes!

LAURENCE. — Mais, Richard...

RENÉE. — Rien! Il n'a rien! Il a fait une charge en sixte qui est une merveille, et, du tac au tac (Mimant avec sa cravache.) en tirant la main en tierce, il a piqué, sur le bras de Didiaix, une banderille qui lui a troué le biceps! Hein, ça vous impressionne? Vous ne vous en doutiez pas? (Et, comme la porte s'ouvre.) Ah! j'entends le vainqueur!...

RICHARD, entrant. — Je suis furieux! C'est ridicule! Même au fond de la campagne, il n'y a plus moyen de se battre en paix!

RENÉE. — Ni de triompher sans gloire! Mes compliments pour votre attaque en sixte!

RICHARD. — Ça s'appelle en sixte?

RENÉE. — Vous ne le saviez pas?

RICHARD. — Mon Dieu, ma chère enfant, c'est la première fois que je tiens une épée.

RENÉE. — C'est vrai?

RICHARD. — Ma parole...

RENÉE. — Enfin, je suis heureuse d'avoir été la première à vous apporter la bonne nouvelle! Je vous laisse maintenant aux joies de la famille! Ne vous dérangez pas... (Elle sort.)

Scène VI

RICHARD, LAURENCE, PHILIPPE

PHILIPPE. — Pourquoi t'es-tu battu? Tu m'as menti, tu t'es moqué de moi! Tu m'as joué une comédie ridicule et odieuse! Pourquoi? Je veux savoir pourquoi?

RICHARD. — Parce qu'il le fallait! J'avais rendez-vous ce matin avec mes témoins et, au moment de partir, tu voulais m'obliger à entrer dans des explications. Alors, pour me dégager, je t'ai en effet menti. Mon honneur l'exigeait!

PHILIPPE. — Ton honneur te commandait de respecter le mien! Je veux savoir à quel titre tu es intervenu, tu t'es posé cyniquement en défenseur de ma femme, sachant que tu la compromettais aux yeux de tout le monde, en me faisant moi-même ridiculiser. Ton initiative autorise de ma part les soupçons les plus graves, car tu auras beau dire, il n'y a pour un acte pareil ni explications, ni excuses, c'est une trahison!

RICHARD — Allons! Allons! Du calme! Tu m'injuries comme si je m'étais battu uniquement pour te rendre service! Mais c'est aussi pour moi, car, en voulant vous débarrasser de Didiaix, je me suis fait insulter, et de quelle façon!

PHILIPPE. — Insulter?

RICHARD. — Si tu savais ce qu'il m'a dit!

PHILIPPE. — Que t'a-t-il dit?

RICHARD. — Il a été jusqu'à salir mon dévouement pour vous. Jusqu'à oser me dire que si mon amitié se passionne à ce point, c'est que j'aime ta femme!

PHILIPPE. — Ça prouve qu'il voit clair!

RICHARD. — Ce n'est pas sérieux, ce que tu dis là?

PHILIPPE. — Très sérieux!

RICHARD.— Mais, c'est une infamie!

PHILIPPE. — C'est possible! Mais cette infamie, tout le monde la devine. Tout le monde la crie et tu la dénonces toi-même!

RICHARD, qui va s'emporter. — Et tu n'as pas honte de me dire une chose pareille?

PHILIPPE. — Démens-la. Prouve que c'est une erreur ou une calomnie.

RICHARD. — En voilà assez! Est-ce qu'une amitié comme la mienne n'est pas dans ta pensée à l'abri du soupçon?

PHILIPPE. — Non!

LAURENCE, à Philippe. — Ah! tais-toi! Tu n'as pas le droit de parler ainsi à Richard!

PHILIPPE. — Ce droit, il vient de me le donner!

LAURENCE. — Et moi, je te défends...

PHILIPPE, à Laurence, avec un geste de menace. — Ah! prenez garde!

RICHARD, devant Laurence. — Ne la touche pas!

PHILIPPE. — Eh bien, l'as-tu dit que tu l'aimes?

RICHARD. — Tais-toi donc, malheureux!...

PHILIPPE. — Je sais à quoi m'en tenir maintenant. J'ai été le jouet de deux êtres à qui j'avais donné tout mon cœur. J'ai cru à du bonheur, à de la propreté, et c'est ici la boue! Et quant à vous, je sais à présent la femme que vous êtes!

LAURENCE. — Philippe!...

PHILIPPE. — Vous m'avez reproché de vous comparer à une autre. Eh bien, oui, je vous compare, et vous saurez qu'elle était la sincérité, la loyauté, la tendresse, l'amour vrai, tandis que vous n'avez eu que l'hypocrisie de ces sentiments-là!

LAURENCE. — Ah! taisez-vous! C'est fini!

PHILIPPE, tandis que Richard le pousse dehors. — Eh bien, oui, c'est fini! Je ne veux plus que vous insultiez à un souvenir que vous n'avez pas su effacer et dont vous ne serez jamais pour moi que la grimace!

Il sort.

Scène VII

RICHARD, LAURENCE

RICHARD, allant vivement à Laurence. — Oh! ma pauvre amie!...

LAURENCE. — Oh! soyez tranquille, je ne vais pas me trouver mal! C'est fini, voilà tout! Il a dit les seules paroles qui pouvaient tuer toute affection en moi! Il n'y avait que celles-là. Il les a bien trouvées, c'est une justice à lui rendre, et qu'il revienne ou non, j'en ai assez! Ah! si vous saviez comme j'en ai assez!

RICHARD. — Laurence!

LAURENCE. — Je lui aurais tout pardonné! Tout, excepté cela! Ces mots horribles et provoqués par quelle jalousie! Avoir cru que vous m'aviez aimée, vous, vous qui n'avez eu de dévouement que pour lui, qui vous êtes fait son complice!

RICHARD. — Moi, son complice?

LAURENCE. — Oui, en me mariant à lui. Vous le connaissiez bien! Vous connaissiez son caractère, vous saviez quelle existence j'aurais? Alors, pourquoi avez-vous fait ça?

RICHARD. — Parce que j'avais la conviction que je faisais votre bonheur!

LAURENCE. — Le sien! Vous pensiez le guérir, et pour vous c'était l'essentiel!...

RICHARD. — Mais je voulais...

LAURENCE. — Vous vouliez! vous vouliez! Toujours votre volonté qui n'était que de l'entêtement! Allons! Allons! C'est clair! Vous m'avez sacrifiée!...

RICHARD. — Ah! non, non! Je ne veux pas que vous me disiez des choses pareilles. Car s'il y a quelqu'un qui s'est sacrifié dans tout cela, c'est moi!

LAURENCE. — Vous?

RICHARD. — Moi qui ai souffert pour vous, depuis que je vous connais, comme on ne souffre pas! Et puisque vous me forcez pour me justifier, à vous livrer ce secret que je gardais au plus profond de moi, je vous le dis! Je ne fais, en cela, aucun mal puisque maintenant je ne vous aime plus que de vous avoir aimée!

LAURENCE. — Quoi? Qu'est-ce que vous me dites?

RICHARD. — La vérité et ce n'est pas de ma faute si vous m'obligez à vous la révéler quand ce ne serait certes pas le moment!

LAURENCE. — Ah! si c'est le moment, je vous le jure bien! J'ai tenu à votre amitié autant qu'à son amour et si vous, du moins, avez été sincère, dites-le-moi! que je puisse croire à une affection véritable et loyale! Dites-le-moi!...

RICHARD. — Vous ne vous en étiez jamais aperçue?

LAURENCE. — Non!

RICHARD. — Vous ne vous rappelez donc rien?

LAURENCE. — Je me rappelle avec quel dévouement vous m'avez soignée!

RICHARD. — Eh bien, ce fut à ce moment-là! Je vous voyais revenir à la vie! Votre beauté renaissait, et c'était moi qui la faisais renaître! c'était un enchantement! Je sentais bien le danger... Mais, tout de même, j'avais peur qu'il s'en allât trop vite! Alors, je le retenais par votre poignet que je gardais longtemps dans ma main, car je trichais avec vos pulsations! Pourtant, j'avais des scrupules! Je me disais: « Elle s'apercevra à la fin que je viens trop souvent, et si elle allait se figurer que je tire à la visite? Quelle honte, grand Dieu! »

LAURENCE, souriant. — Richard!...

RICHARD. — Allons, voilà que vous souriez! Tant mieux! Ça va vous distraire. On raconte bien des histoires de voleurs aux enfants qui crient. On peut bien raconter pour les calmer, aux grandes personnes qui sont de grands enfants, des histoires d'amour!

LAURENCE. — Et puis, c'est si bon d'entendre un peu de douceur et de tendresse quand on n'a entendu que des cris de colère!

RICHARD. — Ça repose!... (Un temps.) Vous rappelez-vous le dernier soir où je suis venu chez vous, boulevard Malesherbes, vous parler de mes projets de voyages fabuleux?

LAURENCE. — Vous m'aviez inspiré une admiration!

RICHARD. — Eh bien, c'est justement le contraire que j'avais espéré!

LAURENCE. — Le contraire?

RICHARD. — Oui. N'osant pas vous interroger, j'avais inventé ces projets dans le but d'éprouver vos sentiments pour moi! J'aurais voulu vous entendre m'exprimer des craintes, me dire: « Richard, ne partez pas! » Mais plus je vous faisais voir les dangers, plus vous me criiez : « Bravo ! Allez ! » Alors, quand j'ai compris que chez vous l'intérêt de ma gloire surpassait l'intérêt de ma vie, je suis parti. On m'admirait! On criait: « La marche en avant du docteur Richard Lemas! » et je fuyais pourtant. Je voulais m'évader, m'affranchir de cette passion et j'ai dû y réussir puisque j'ai pu vous marier à Philippe. En agissant de la sorte, me suis-je conduit comme un ami ou comme un complice?...

LAURENCE. — Mais pourquoi, si vous m'avez aimée à ce point, ne m'avez-vous rien dit?

RICHARD. — Je n'ai pas osé!...

LAURENCE. — Pourquoi?

RICHARD. — Par manque de confiance! Parce qu'il m'a toujours semblé qu'il y avait des hommes pour qui l'amour est chose convenue et d'autres pour qui l'amour est chose plus difficilement admise.

LAURENCE. — Mais, Richard, je vous assure que vous êtes un homme extrêmement sympathique et je vous prie de croire que je suis très capable d'apprécier ce qu'il y a en vous d'élégance de pensée, de hauteur d'esprit et de tendresse de cœur!...

RICHARD. — Vous êtes très gentille, ma petite Laurence! Vous me dites ces choses-là parce que vous venez d'être un peu attendrie ; mais, si je n'avais pas été le timide, disons le raisonnable, et si je vous avais exprimé mes sentiments réels...

LAURENCE. — Je les aurais accueillis avec reconnaissance, avec joie!

RICHARD. — Si je vous avais demandé ce que j'ai tant désiré, ce que je n'ai pas osé vous exprimer par peur d'entendre le refus tomber de vos lèvres, vous auriez accepté?

LAURENCE. — J'en aurais été fière et heureuse!

RICHARD. — C'est vrai?

LAURENCE. — Oui.

RICHARD, spontanément. — Ah ! quel maladroit ! Quel imbécile j'ai été!...

LAURENCE. — Quel modeste!

RICHARD. — Mais non, quel imbécile! Car tout ce que j'ai fait, je l'ai fait avec la certitude que vous ne voudriez pas et maintenant vous me dites que vous auriez accepté! Vous me le dites quand je vous ai mariée à un autre et que, pour faire le bonheur de sa vie, moi j'ai manqué la mienne!

Laurence. — Eh bien, vous vous trompez, Richard ! Car si vos sentiments sont demeurés les mêmes vous pouvez retrouver cette vie comme vous la vouliez!

Richard. — Vous me dites cela parce que vous savez comme moi que ce n'est plus possible!

Laurence. — Plus possible? Pourquoi? Nous venons d'être chassés ensemble! Si j'ai été libérée de mon amour, vous l'avez été en même temps de votre amitié. Qui donc est plus libre que nous?

Richard. — Personne ne l'est moins!

Laurence. — Personne ne l'est plus que moi ! Vous aurais-je écouté comme je l'ai fait si je ne me sentais pas libre? Ah! oui, oui! Je suis libre! libre! Et que vous importe que j'aille vers vous, ayant encore de l'amertume au cœur? Si vous m'avez réellement aimée, ne discutez donc pas avec le bonheur qui vous devient possible!...

Richard. — Je vous en prie, Laurence! Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait en racontant cela ! J'avais pris mon parti. J'avais trompé mon rêve. Par dévouement, je vous avais confiée à Philippe et, tout à coup, vous me dites que j'aurais pu être à sa place! Ah! c'est à rendre fou, ça! J'ai envie de lui crier: « Il y a eu erreur, rends-moi tout de suite ce que je t'ai donné! » Et voilà! voilà dans quel état je suis! Je parle comme un enfant et je dis, avec la dernière violence, des choses que je ne peux pas faire!

Laurence. — Si, vous pouvez et vous devez les faire! Vous n'avez pas seulement les meilleures raisons, mais vous les avez toutes!

Richard. — Pas une, vous entendez, pas une! Je ne peux pas dire que vous ne l'aimez pas, vous l'aimez. Ni qu'il ne vous aime pas, il vous adore! Ni que vous êtes séparés par l'irréparable, car qu'est-ce qui vous sépare? Des mots, des cris, un malentendu, rien! Ah! j'ai bien fait les choses, allez! Je les ai faites avec cette conscience magnifique et ce soin rigoureux qu'on applique toujours quand on fait son malheur. Eh bien, tant pis pour moi!...

Laurence. — Et moi? Pourquoi m'entraîner dans un sacrifice inutile! Vous êtes responsable de ce qui m'arrive et vous ne pouvez pas refuser de me sauver!...

Richard. — Si, de cette manière!...

Laurence. — Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vous y forcerai, car votre volonté de nous réconcilier ne peut s'accomplir sans mon assentiment et celui de Philippe!

Richard. — Je réponds du sien!

Laurence. — Peut-être, mais, le mien, vous ne l'aurez jamais. Je pars.

Richard. — Ce n'est pas possible? C'est pour lui faire peur?

Laurence. — Oh! ne croyez pas ça! Ma vie est finie ici. Je pars, et je vous jure bien, Richard, que, jamais plus vous ne me reverrez. Adieu.

Richard. — Eh bien, non! Ne partez pas tout de suite. Attendez! J'ai une idée! Il faut que j'aie avec Philippe un entretien... que je lui dise... que je sois sûr que de son côté... J'arrangerai tout, j'en réponds. Mais donnez-moi le temps, un moment, une heure, ce n'est pas beaucoup, une heure?

Laurence. — Soit! le temps de mes préparatifs, mais réfléchissez bien. Le bonheur que vous avez tant voulu est là, tout proche, à portée de votre main. Vous avez une heure pour vous décider et, comme vous le dites si bien, vous n'avez qu'à vouloir!...

Elle sort.

Richard, au bruit de la porte qui se referme, levant les bras. — Qu'est-ce que je vais faire?...

Et le rideau tombe.

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au troisième acte.

Scène première

SAINT-JEAN, BAGEL

Saint-Jean, introduisant Bagel. — Si monsieur veut se donner la peine, je préviens monsieur tout de suite.

Bagel. — Je viens de recevoir de votre maître un mot me mandant au plus vite. Que se passe-t-il?

Saint-Jean. — Je ne sais pas, monsieur le docteur. (Et, Renée entrant.) Ah! je vais prévenir monsieur. (Et il sort.)

Scène II

RENEE, BAGEL, puis GARDES

Renée, allant vivement vers Bagel. — Ah! docteur, c'est terrible! Philippe vient d'avoir avec Laurence et le docteur Richard une dispute épouvantable ! Laurence veut partir et, quant à Philippe, j'ai beau lui parler, il ne veut rien entendre! Il n'y a que vous qui puissiez lui rendre un peu de raison!

Bagel. — Justement, il me fait demander...

Renée. — Je vous en prie, faites l'impossible!

Bagel. — Je vais le voir.

Renée, le retenant. — Un mot, mon cher docteur... C'est de moi qu'il s'agit. C'est bien égoïste de s'occuper de soi en un pareil moment, mais, vraiment, je suis trop malheureuse! Votre neveu, monsieur Gardes, me fait trop souffrir! J'en suis malade, monsieur, et je sens que j'en mourrai si vous n'intervenez pas pour que cela finisse!

Bagel. — Mais, c'est que lui, de son côté, m'a dit la même chose et il m'a demandé d'aller trouver votre père.

Renée. — Vous pouvez aller le trouver, mon père!

Bagel. — Il me recevra mal?

Renée. — Oh! non! Il vous attend!... Maintenant, allez bien vite voir Philippe, et merci!... Ah! je voulais vous dire! Vous ne trouverez mon père qu'à partir de deux heures!... Au revoir!

Elle sort. Aussitôt la porte s'ouvre. Philippe entre.

Scène III

BAGEL, PHILIPPE

Bagel, allant à lui. — Eh bien?

Philippe. — Ah! mon ami! mon ami! Le malheur est dans cette maison, et pire que le malheur, la honte et la désolation!

Bagel. — Mais quoi? qu'est-ce qu'il y a?

Philippe. — Il y a que ma vie est finie! Je viens d'avoir, tout à l'heure, une explication effroyable avec Richard et Laurence! Tout ce que je soupçonnais m'a été révélé! J'ai été ignoblement trahi par ces deux êtres-là! Ils étaient complices, et Richard, dans je ne sais quel but, m'a fait épouser la femme qu'il aimait!

Bagel. — Et là-dessus, vous avez fait un vacarme terrible, grâce auquel cette malheureuse n'a plus que l'idée de s'enfuir!

Philippe. — C'est bien ce que je veux! Qu'elle s'en aille! Qu'elle s'en aille donc! Qu'elle parte avec la satisfaction d'avoir détruit non pas seulement le bonheur de ma vie, mais ma vie elle-même! Je ne veux pas la revoir. Seulement, lui, c'est autre chose car j'ai à lui dire tout ce que j'ai en moi, non plus de colère, mais de mépris, de dégoût, d'écœurement!

Bagel. — Pour vous avoir fait épouser une femme adorable, pour avoir défendu votre ménage et s'être battu par amitié pour vous?

Philippe. — Par trahison! Et ne croyez pas, Bagel, que je me sois déterminé sur une attitude ou sur des apparences!

Bagel. — Et sur quoi donc, grand Dieu!

Philippe. — Sur son aveu.

Bagel. — Son aveu?

Philippe. — Son aveu formel, catégorique, qu'il m'a jeté à la figure comme un défi!

Bagel. — Que vous a-t-il donc avoué?

Philippe. — Qu'il a aimé ma femme!

Bagel. — Mais je le sais fort bien!

Philippe. — Comment, vous le savez?

Bagel. — Très bien! Je sais qu'il a aimé votre femme, et bigrement aimé, même!

Philippe. — Et vous ne trouvez pas ça épouvantable?

Bagel. — Je trouve qu'il a eu beauoup plus de mérite à vous la faire épouser!

Philippe. — La femme qu'il aimait? qui a été probablement sa maîtresse?

Bagel. — Oh! ça, non, par exemple! Ça, je peux vous le dire, vous le garantir et vous en donner ma parole d'honneur!

Philippe. — Qu'est-ce que vous en savez?

Bagel. — C'est lui qui me l'a dit!

Philippe. — Parbleu! Il vous a dit cela quand il avait intérêt à se défendre contre les soupçons qu'il pressentait chez moi, mais il s'est bien gardé de vous le dire avant que notre mariage fût accompli ou simplement résolu!

Bagel. — Eh bien, c'est là ce qui vous trompe! Il me l'a dit avant qu'elle fût votre fiancée, avant qu'elle vînt ici, avant même qu'il la sût en visite au Sanatorium, par conséquent à un moment où il n'avait aucun intérêt à mentir!

Philippe. — Mais quand vous l'a-t-il dit exactement?

Bagel. — Le jour même de son arrivée, il y a environ un an. Vous rappelez-vous? En parlant de votre chagrin, il m'a dit sa passion, une passion furieusement discrète, car, ajoutait-il, « ce fut comme dans le sonnet, elle n'en a rien su! »

Philippe. — C'est vrai ce que vous dites?

Bagel. — Ma parole!

Philippe. — Vous me le jurez?

Bagel. — Je vous le jure!

Richard. — Ah! Bagel, si vous saviez!... C'est tellement important, ce que vous m'affirmez là, tellement décisif, que ma vie en dépend, et, la preuve, si elle était partie, j'étais bien résolu...

Il sort de sa poche un revolver qu'il lui montre.

Bagel. — Oh!

Saint-Jean, entrant. — M. le docteur Richard demande s'il peut voir monsieur tout de suite?

Philippe. — Oui, oui, tout de suite!

Bagel. — Soyez calme!

Philippe. — N'ayez pas peur! Mais, quel poids vous m'enlevez et quelle joie j'éprouve!

Scène IV

RICHARD, PHILIPPE, BAGEL, puis RICHARD et PHILIPPE seuls.

Philippe. — Ah! te voilà, Richard?

Richard. — Oui, j'ai à te parler et je voudrais que tu sois en état de m'entendre.

Philippe. — Mais je suis en état, Richard.

Richard. — C'est vrai?

Philippe. — Ça te surprend?

Richard. — C'est ton calme qui m'étonne, car, après ta violence d'il n'y a qu'un instant...

Philippe. — Je t'attendais.

Bagel. — Je vous laisse.

Richard. — Vous partez?

Bagel. — Non, je vais vous attendre dans la bibliothèque.

Richard, à Bagel qui sort. — A tout à l'heure.

Philippe, allant à Richard et lui prenant les mains tout à coup. — Richard! mon ami!

Richard. — Quoi donc?

Philippe. — Je suis coupable envers toi! Je t'ai cru capable d'une trahison, d'une infamie atroce, toi la loyauté, le dévouement mêmes, et je ne sais comment te dire ma désolation en te demandant pardon d'un tel égarement!

Richard. — Mais, mon ami, tu es tout pardonné en ce qui me concerne. Seulement, je dois te prévenir avec toute ma sincérité qu'en ce qui regarde Laurence, il n'en est pas de même!

Philippe. — Ah! je m'en doute bien! J'ai été si injuste envers elle, je l'ai blessée si profondément, si cruellement!

Richard. — Que c'est irréparable!

Philippe. — A moins que ton amitié ne consente encore une fois...

Richard. — Mon amitié! mon amitié n'y ferait rien du tout! Tu es un de ces hommes qui, sous une impression, dérangent toute leur existence avec celle des autres et qui, revenus de cette impression, croient que tout doit se remettre en place! Mais les êtres qu'on éloigne ainsi se résignent un jour à la séparation. C'est cette situation que je viens t'exposer et que tu dois accepter courageusement, puisque tu l'as créée!

PHILIPPE. — A qui le dis-tu!

RICHARD. — Tu reconnais que Laurence peut se considérer maintenant comme libre?

PHILIPPE. — J'y suis bien obligé!

RICHARD. — Et qu'elle a le droit de disposer de sa vie?

PHILIPPE. — Le droit, oui!

RICHARD. — Eh bien alors, je vais pouvoir te dire, Philippe, tout ce que j'ai dans le cœur. Je préfère tout à une trahison. J'ai aimé Laurence. Je ne lui en avais jamais rien dit et, me croyant guéri de cette passion, j'ai pu vouloir qu'elle devînt ta femme. Si tu l'avais rendue complètement heureuse, rien de plus ne serait arrivé. Je serais reparti. Mais des malentendus, des disputes, des scènes violentes ont éclaté entre vous; j'ai dû m'interposer. Comme elle me reprochait d'avoir causé son malheur, je m'efforçais de la raisonner, de la consoler. Je la voyais souffrir, je souffrais avec elle. Si bien que peu à peu, à mon insu je te le jure, cet amour que je croyais éteint s'est rallumé en moi...

PHILIPPE, souriant. — Alors?

RICHARD. — Alors, que veux-tu? Je ne suis pas un héros. Quand j'ai compris que tu étais perdu pour elle, que je n'avais plus le moindre espoir de vous rapprocher, que votre rupture s'imposait, comme tu viens toi-même d'en convenir, j'ai songé à moi et, puisque la voilà libre, je te déclare mon intention de me consacrer à sa vie...

PHILIPPE. — Je ne comprends pas bien!

RICHARD. — En l'épousant, si elle le permet!

PHILIPPE, s'épanouissant tout à coup. — Et tu ne pouvais pas me dire ça plus tôt, au lieu de me faire cette peur horrible en parlant d'irréparable? Car me voilà rassuré, maintenant que j'ai retrouvé Richard, mon Richard, le seul capable de donner une leçon par un tour ingénieux.

RICHARD. — Comment?

PHILIPPE. — Tu t'es dit : Il faut que je lui démontre à quoi il s'expose en faisant des scènes de violence, que Laurence pourrait lui échapper, et tu as inventé cette demande en mariage au mari lui-même, ce qui est un chef-d'œuvre!

RICHARD. — Mais, pardon!

PHILIPPE. — Mais, voyons, mon ami, c'est toi-même qui as créé notre ménage et tu veux qu'après m'avoir donné celle qui est ma femme, je trouve tout naturel que tu me la reprennes ou que simplement tu me la redemandes?

RICHARD. — Ta femme est seule, abandonnée! Un étranger, un misérable, peut-être, peut profiter de cette détresse! Qu'y a-t-il de révoltant ou même d'étonnant à ce que moi, qui suis un honnête homme...

PHILIPPE, l'interrompant. — Sacré Richard!...

RICHARD. — Quoi, sacré Richard?

PHILIPPE. — Il est admirable, ma parole! Voyons, regarde-moi! Tu m'as dit les choses les plus énormes! Est-ce que j'ai bronché? Tu peux donc être assuré que j'ai retrouvé tout mon sang-froid, puisque je sors triomphant de cette épreuve!

RICHARD. — Mais je veux que tu croies!...

PHILIPPE. — Non! non! non! j'en ai assez de croire et de croire ce qui n'est pas! C'est fini! Je t'ai fait toutes mes excuses. Maintenant, il ne me reste plus qu'à réparer mes torts envers Laurence! C'est ce que je vais faire! (Il sort.)

Scène V

RICHARD, BAGEL

RICHARD, va brusquement ouvrir la porte et appelle. — Bagel!

BAGEL, entrant. — Eh bien?

RICHARD. — Eh bien, j'ai déclaré la vérité à Philippe, le départ de sa femme, mon intention de me consacrer à sa vie...

BAGEL. — Quoi?

RICHARD. — Oui! Enfin, de l'épouser, et il ne me croit pas!

BAGEL. — Naturellement, il ne vous croit pas, ni moi non plus! Il ne peut pas croire qu'un homme comme vous puisse avoir l'idée d'une pareille action!

RICHARD. — Pourquoi?

BAGEL. — Parce qu'il sait comme moi qui vous êtes et que vous ne pouvez pas donner un tel démenti à votre caractère ni à ce qui est la pensée même et l'honneur de votre enseignement!

RICHARD. — Mon caractère, mon enseignement!... Tout ça est très joli. Mais, ma vie, à moi? Je ne dois pas y songer, ni accepter le bonheur quand il s'offre?

BAGEL. — Pas celui-là! Vous avez enseigné le sacrifice comme un devoir social.

RICHARD. — Social, oui, mais pas inhumain!

BAGEL. — Le sacrifice n'a pas plus de nuances qu'il n'a de limites! C'est vous-même qui l'avez écrit. Ecoutez-moi, mon bon maître, j'ai eu, moi aussi, de grandes ambitions. J'aurais voulu devenir un médecin illustre comme vous. J'ai envié toutes les gloires. Or, un jour, j'ai lu *la Conscience médicale* du docteur Richard et votre livre m'a mis en face de moi-même. Il m'a commandé de consulter mes forces. Je les ai jugées inférieures et ce fut là, je vous jure, un dur renoncement. Je vous dois de m'y être soumis. Mais ce que je ne comprends plus c'est que, l'ayant enseigné comme vous l'avez fait, ce renoncement, vous ne puissiez pas l'accepter pour vous-même.

RICHARD. — Ce à quoi vous avez renoncé, vous, c'était de votre cerveau que vous l'arrachiez! Moi, c'était de mon cœur, de ma chair, et tout à coup le bonheur que j'ai tant convoité s'est proposé à moi. Alors, je vous demande, et ceci est une consultation, mon vieil ami...

BAGEL. — Oh! maître!

RICHARD. — Trouvez-vous que j'aie assez sacrifié à mon affection et à ma conscience, que je sois libéré envers l'un aussi bien qu'envers l'autre?

BAGEL. — Comme homme, oui, sans doute!

RICHARD. — Alors, dites-le donc, sapristi!

BAGEL. — Mais je le dis! Il n'y aura pas moins dans tout cela, une victime, et pas seulement une victime morale, mais une victime physique, car Philippe m'a déclaré que, si M^{me} d'Estal quittait cette maison, il se tuerait immédiatement!

RICHARD. — Il vous l'a dit?

BAGEL. — Il m'a montré l'arme qu'il a dans sa poche!

RICHARD. — Ah! naturellement, j'aurais dû m'y attendre! C'est le chantage au suicide! Si tu fais ça, je me tue sous tes yeux!

BAGEL. — Si vous le croyez, renoncez!

RICHARD. — A elle, je n'en ai plus la force!

BAGEL. — Si vous le « vouliez »...

Richard. — Alors, je n'ai le droit de vouloir que pour le bonheur des autres? Et, quand il s'agit du mien, je ne pourrais rien? Eh bien, si! J'en ai le droit!

Bagel. — Non, vous ne l'avez pas.

Richard. — Je le prends!

Scène VI

Les mêmes, PHILIPPE

Philippe, entre vivement. — Richard! Laurence refuse de m'entendre, elle ne veut plus me voir, elle veut sortir d'ici pour toujours, immédiatement. La laisseras-tu faire?

Richard. — Ah! ah! tu ne crois donc plus à une épreuve, toi?

Philippe. — Je t'en supplie, Richard! Par tout ce que nous avons été l'un pour l'autre, par notre affection de frères, ne me la prends pas! Je t'en supplie! Laisse-la-moi!

Richard. — Pour la faire souffrir?

Philippe. — Oh! non! La leçon a été si forte que tu n'as plus à craindre...

Richard. — C'est trop tard!

Philippe. — Alors, soit!

Richard. — Résigne-toi!

Philippe. — J'y suis décidé! Adieu!

Richard, le regardant, faire quelques pas, puis, tout à coup. — Philippe!

Philippe, se retournant. — Quoi donc?

Richard, lui prenant le bras. — Donne-moi ce que tu as là!

Philippe, se dégageant. — Laisse-moi donc!

Richard. — Donne-moi ça, je te dis!

Philippe. — Quoi, ça?

Richard, retirant le revolver que Philippe avait dans sa poche. — Ça, je te dis, ça! (Un temps.) Tu avais parfaitement compris. C'était de ma part...

Philippe. — Quoi donc?

Richard. — Une comédie...

Philippe. — Oh! Richard! Richard!... Tu l'empêcheras de partir, dis?

Richard. — Si je peux...

Philippe. — Au moins, tu essaieras...

Richard. — Oui, je ferai encore cela pour toi. J'essaierai. Mais, va m'attendre, va...

Philippe sort. Un temps.

Richard, à Bagel. — Une comédie! Il n'y a que vous, Bagel, qui savez que ce n'en est pas une!

Scène VII

RICHARD, BAGEL

Bagel. — Oh! mon ami!

Richard. — Ah! qu'est-ce que vous voulez? Quand je lui ai vu ces yeux de désespoir!... Pauvre Philippe! Enfin, quoi, j'ai eu un moment de vertige, celui que nous avons tous quand on nous offre un bonheur auquel nous n'osions pas croire. Mais, c'est fini. Je me suis repris. Alors, il faut qu'il ignore cette défaillance. Tout ceci reste entre nous, n'est-ce pas, Bagel? Secret professionnel?...

Bagel. — C'est promis, mais, sapristi, que vous devez souffrir!

Richard. — Ah! je vous en réponds! Mais, c'est tant pis pour moi; car il avait raison, Didiaix! Tant qu'on n'a pas lutté contre l'amour on ne sait pas ce que c'est que vouloir; vouloir ce qui plaît, ce que l'on ambitionne ou même ce que l'on veut, ce n'est pas de la volonté, ce n'est que du désir. Mais accepter la chose contre laquelle toute notre répugnance se dresse, se révolte et se cabre, cela, oui! Et maintenant je sais! Vouloir, Bagel, c'est vouloir ce que l'on ne veut pas!

Bagel. — Mais, vis-à-vis de M^{me} d'Estal, qu'est-ce que vous allez faire?

Richard. — Ah! ça!... Je me le demande! Je vais recourir à toute ma persuasion, à toute mon énergie, à toutes mes ressources. Je ne sais pas si je réussirai, mais j'espère, car, lorsqu'il s'agit de faire son malheur, on acquiert du génie!

Bagel. — A tout à l'heure!

Richard. — Allez retrouver Philippe. J'aurai besoin de vous...

Scène VIII

RICHARD, LAURENCE

Laurence, entrant. — Eh bien, Richard, vous avez fini tous vos adieux? Je vous attends. L'auto est là. Je laisse M^{me} Arduit. Elle ramassera ici tout ce qui m'appartient, car je veux qu'il ne reste rien pouvant marquer ma présence! Elle partira demain. Vous êtes prêt?

Richard. — Oui! Mais auparavant, Laurence, j'ai à vous dire un mot.

Laurence. — Vous me le direz en route!

Richard. — Non, j'aime mieux vous le dire ici.

Laurence. — Qu'est-ce qu'il y a?

Richard. — Oh! ne vous effrayez pas. Ce n'est rien d'inquiétant, au contraire, mais il faut que vous sachiez tout de même ce que m'a dit Philippe.

Laurence. — Oh! si c'est ça, mon ami... rien, je ne veux rien savoir. Il s'est présenté à moi et je lui ai fait dire que je ne voulais ni le voir, ni l'entendre.

Richard. — Oui, mais moi je ne suis pas Philippe et vous ne pouvez pas refuser de m'entendre.

Laurence. — Je vous en prie, Richard!

Richard. — Un mot seulement!

Laurence. — Non, non, rien, je vous dis!

Richard. — Mais si je vous demande d'attendre seulement cinq minutes, c'est que je ne peux pas réellement vous laisser partir avec moi sans que vous sachiez quel est l'état d'esprit de Philippe et que, d'après cela, vous décidiez vous-même.

Laurence. — Mais c'est tout décidé, mon ami! Et d'ailleurs je sais parfaitement ce qu'il a pu vous dire!

Richard. — Permettez que j'en doute!

Laurence. — Ah! Grand Dieu! je le sais comme si je l'avais entendu!

Richard. — Et que croyez-vous donc qu'il m'ait dit?

Laurence. — Qu'il était au désespoir de ce qui s'était passé, qu'il m'en demandait pardon à genoux, et que, si je lui refusais ce pardon, il se tuerait sous mes yeux!

Richard. — Du tout!

Laurence. — Ah! vraiment! Eh bien, alors, cela prouve que son désespoir est moins inquiétant qu'on aurait pu le croire. Mais, s'il ne vous a pas dit cela, il vous a certainement annoncé qu'il allait retomber dans sa neurasthénie?

RICHARD. — Du tout!

LAURENCE. — De mieux en mieux, alors. Si c'est tout l'effet que lui produit notre séparation, il n'y a donc plus à se tourmenter! Il vous a dit au moins qu'il allait quitter cette maison, voyager?

RICHARD. — Du tout!

LAURENCE. — Ah ça! mais vous le faites exprès, avec vos « du tout ».

RICHARD. — Non! Vous auriez pu avoir en effet le remords dont j'aurais moi-même très souffert, de vous dire qu'à cause de vous cet homme pouvait se tuer, et pas du tout! Vous laissez un homme raisonnable, résigné à son sort et qui, ma foi, par son air de courage et même de vaillance, m'a fait vraiment l'effet d'un homme imprévu, d'un gaillard!

LAURENCE. — Ah! si je m'attendais à ces révélations! Mais c'est délicieux et ça donne à mon départ un intérêt que j'étais loin de pouvoir espérer!

RICHARD. — Eh bien, ma chère Laurence, vous pouvez espérer mieux encore, car cela n'est pas tout!

LAURENCE. — Il ne vous a pas dit au moins qu'il se remarierait?

RICHARD. — Si, justement!

LAURENCE. — Oh! ça!

Et elle s'assoit.

RICHARD. — Quand je vous le disais qu'il fallait m'écouter!

LAURENCE. — Ah! non! ça, par exemple, ça dépasserait tout! Et peut-on savoir avec qui il se remarierait?

RICHARD. — Ah! voilà! Avec qui?

Un geste.

LAURENCE. — Oh! vous pouvez parler, et vous auriez tort de ménager ma susceptibilité! Je vous en prie, dites-moi avec qui?

RICHARD. — Ah! si je le pouvais!

LAURENCE. — Il vous l'a confié sous le sceau du secret? Et si je vous le disais, moi?

RICHARD. — Vous me mettriez à l'aise!

LAURENCE. — Avec Renée, sa cousine!

RICHARD. — Ah! si vous devinez!

LAURENCE. — Mais ce n'est pas possible? Dites-moi tout de suite que c'est une menace inspirée par le dépit, la colère!

RICHARD. — Mais non!

LAURENCE. — Cela ne se peut pas! Comment voulez-vous que je croie à un arrangement si soudain qu'il serait foudroyant?

RICHARD. — Pas plus soudain, soyons justes, que votre élan vers moi et la décision de notre départ.

LAURENCE. — Ma décision a été provoquée tout d'un coup... par l'injure mortelle que j'ai reçue de lui; mais si ce que vous dites est vrai, il l'a préméditée son injure, et il a voulu me forcer à partir pour se rendre libre!

RICHARD. — Oh! ça, non, par exemple! Il a été sincère! Il a eu pour vous une passion immense! Vos natures se sont heurtées, la séparation s'imposait. Il l'a compris. Quoi de plus naturel alors qu'il soit revenu d'instinct à une jeune fille qui n'a peut-être pas la splendeur comme vous, mais qui a bien son éclat et son charme, et qui recueillera avec reconnaissance la succession que l'annonce de votre départ laisse déjà vacante?

LAURENCE. — Il ne perd pas de temps!

RICHARD. — Pas plus que vous!

LAURENCE. — Ah! Dieu! laissez-moi rire! Que je rie une bonne fois dans cette maison où je n'ai fait que pleurer! La voilà la gaieté, la voilà! Ce mariage! La petite cousine! C'est admirable!

RICHARD. — Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque vous ne l'aimez plus?

LAURENCE. — Comment, qu'est-ce que ça peut me faire? Vous ne comprenez pas que je sois soulevée d'horreur à l'idée de m'être trompée à ce point? Vous ne vous êtes donc jamais trompé, vous?

RICHARD. — Oh! si...

LAURENCE. — Eh bien, alors, vous devez me comprendre, et vous le devez d'autant plus que vous avez été témoin de ma sincérité, de ma loyauté, car j'ai été sincère et loyale, moi! Je n'ai pas calculé, moi! Je me suis donnée tout entière, moi! J'ai tout accepté de lui, vous entendez, tout, et je vous prie de croire que je n'en ai pas eu que des caresses, mais que j'ai supporté ses jalousies et ses colères en femme qui compte pour rien sa dignité quand son cœur est en jeu. Et je ne pensais qu'à lui, et j'ai lutté de toutes mes forces contre ce souvenir et ce regret qui l'attachaient à une autre existence. J'ai lutté jusqu'au moment où il m'a jeté à la figure que je ne serais plus pour lui qu'une étrangère, une inconnue! Moi! Ah! c'est trop souffrir! C'est trop de honte!

Et elle tombe sur un siège, écrasée et sanglotant dans ses mains. Un silence. Richard fait de la tête et des bras un geste qui dit : « Tout de même à quoi nous échappons ! » et il la regarde pleurer.

RICHARD, sortant sa montre et la consultant d'un regard de côté. — Quand partons-nous?

LAURENCE. — Ah! je suis dans un joli état!

RICHARD. — Je m'en aperçois bien! Et comme j'ai bien fait de vous dire tout ça ici, parce que si je vous l'avais dit en route, comme vous le vouliez!... quel voyage!

LAURENCE, se redressant. — Oh! mais, ne me croyez pas écrasée pour cela; ce n'est qu'un moment, je saurai me reprendre! Ma décision n'est pas changée; je suis prête, Richard, et je ferai envers vous ce à quoi je me suis engagée... je ferai mon devoir!

RICHARD. — Merci! Ça serait gai! Votre devoir est maintenant très net. Il faut rester.

LAURENCE. — Pourquoi faire?

RICHARD. — Pour ne pas faire une sottise énorme et pour empêcher Philippe d'en faire une plus énorme encore!... (Montrant le revolver qu'il a pris à Philippe.) Tenez, voilà ce que je lui ai arraché des mains!

LAURENCE. — Ah!

Un temps.

RICHARD. — Reprenons nos places! Reprenons nos volontés!

LAURENCE. — Mais, que ferons-nous, Philippe et moi, avec nos caractères?

RICHARD. — Un ménage excellent. Ne comptez pas qu'il change. Il sera toujours l'être sensible, imaginatif et emporté. Il vous fera des scènes admirables. Seulement, vous saurez à présent que tout cela n'est que l'expression tumultueuse et variée de son amour pour vous, et cela vous rendra à l'égard de ses déchaînements plus clémente et plus douce. Quant à vous, Laurence, ne comptez pas changer non plus! Vous serez toujours à son égard la femme agitée, remuante, et vous l'agacerez parfois par l'excès de votre charme et le désir de lui plaire... Seulement il saura, dès à présent, que c'est là l'expression vivante et profonde de votre amour pour lui... En raison de quoi il vous sera plus soumis. Vous vous ferez la concession réciproque sur laquelle s'établit l'amour vrai et vous serez heureux de toute la peur que vous aurez eue d'être malheureux!

Laurence. — Mais, vous?

Richard. — Moi, je vais me forcer à croire que je suis un homme de volonté extraordinaire... je vais repartir... comme autrefois... j'en ai l'habitude. Et, dans quelques années, je retrouverai ma place fraternelle à votre foyer dont j'aurai fondé la joie au prix de mon bonheur... Etes-vous décidée?

Laurence. — Oui.

Richard. — Alors, vous allez voir comme c'est simple! (Il ouvre la porte et appelle.) Philippe!

Scène IX

Les mêmes, PHILIPPE, BAGEL

Philippe, entrant vivement. — Tu m'as appelé?

Richard. — Embrasse ta femme!

Laurence et Philippe s'étreignent.

Philippe, dans les bras de Laurence. — Oh! j'en étais bien sûr! Il n'a eu qu'à vouloir!

Richard. — Pas autre chose! (A Bagel, lui prenant le bras.) Et maintenant, Bagel, vous m'accompagnerez jusqu'à la gare... Je n'en peux plus!...

RIDEAU

Bagel. Richard Philippe.

Scène VI. — Richard : « *Tu avais parfaitement compris... C'était de ma part une comédie...* »

REVUE DE LA CRITIQUE

Vouloir, à la Comédie-Française.

M. Gustave Guiches, qu'un public de lecteurs et de spectateurs délicats a, depuis longtemps, appris à connaître et à estimer, ne doit cette enviable notoriété qu'à ses œuvres. Il n'occupe pas de ses faits et gestes l'opinion publique qui en est encore à ignorer la couleur de ses cravates, le numéro de son automobile, le style de son cabinet de travail... Ceci pose déjà cet auteur dramatique, doublé d'un romancier, dans une attitude originale ; encore ne l'a-t-il pas recherchée. Son originalité s'avive par ailleurs avec plus d'éclat. Elle marque tous ses écrits ; leur probité littéraire lui ont valu l'estime unanime de ses confrères qui s'accordent, d'autre part, à louer les qualités d'esprit et de cœur de l'homme et l'agrément de sa société.

« Voilà un auteur qui connaît bien le théâtre et son joug réaliste — écrivait avant la représentation M. Régis Gignoux dans le *Figaro* — mais qui n'a jamais consenti à renier ses goûts personnels, à se départir de son tact, de sa discrétion, de sa sincérité. Le succès ne l'a pas grisé au début de sa carrière. Il ne s'est pas lancé sur la place publique, au gros soleil. Il a mesuré ses pas ; il a gardé son chapeau. Il est revenu à l'ombre pour mieux voir la foule qui l'acclamait. Ce Méridional a su se souvenir à Paris du charme de sa maison natale ; il est resté sur le seuil de son cabinet de travail autant qu'il le pouvait, afin de ne pas risquer de séparer en lui le littérateur de l'auteur dramatique. Il a donné un bel exemple. Il avait réussi d'emblée, dans le roman grave avec *Céleste Prudhomat* et *l'Ennemi* ; il avait réussi, d'emblée, au théâtre avec *Snobs* ; mais n'oubliait pas ses débuts au Théâtre Libre. La Comédie-Française lui permit de garder sur la scène le style que le Boulevard dédaignait. »

⁂

Le titre de la pièce *Vouloir*, conduit M. Joseph Galtier à constater, dans *Excelsior*, que l'infinitif est en ce moment fort à la mode pour désigner les ouvrages dramatiques.

« Nous avons eu *Paraître*, *Servir*. Voici que *Vouloir* paraît sur l'affiche. Il annonce avec énergie quatre actes, et aussi avec un peu de mystère. Qu'est-ce, en effet, qui va se passer derrière ce verbe particulièrement transitif ? Allons-nous assister à un conflit moral, à un choc de volontés contraires et ennemies ? Verrons-nous s'exercer, à côté des forces psychologiques, des influences physiques, puisque, aussi bien, comme on nous a appris, l'homme ne saurait échapper à ces influences ? Toucherons-nous ainsi à la médecine, à la neurologie, à la psychiâtrie, et l'auteur nous conduira-t-il dans un voyage scientifique moderne ? A dire le vrai, il nous fera plutôt un récit de voyage au pays de la volonté. Quand nous perdrons de vue cette contrée, une phrase, un mot nous y ramènera. »

Après ce préambule, M. J. Galtier déclare tout le premier acte net, clair, d'un mouvement alerte. Il en goûte la finesse et l'ironie. Il regrette peut-être qu'ensuite l'action paraisse suivre une nouvelle piste :

« Je n'insisterai pas sur ce parcours, qui comporte néanmoins des coins charmants, des échappées agréables. La comédie, qui débutait dans une espèce d'atmosphère médicale, s'achève par une vérité psychologique assez répandue. En somme, la volonté ne prévaut pas souverainement contre tous les obstacles ; elle n'a pas raison de l'amour. »

M. Abel Hermant, dans le *Journal*, fait remarquer, non sans ironie, à propos de la pièce de M. Gustave Guiches, que la volonté est à l'ordre du jour comme au temps de la Terreur, la vertu :

« La volonté paraît si belle que nous l'admirons sous toutes ses formes : j'en compte jusqu'à trois, que je désignerai par les mêmes épithètes que les théologiens font les Eglises. Nous avons la volonté souffrante, la volonté militante et la volonté triomphante. La première est celle des neurasthéniques et des malades imaginaires ; elle n'est pas sans agrément, c'est au moins une délectation morose. La seconde est celle qui s'évertue à se ressusciter soi-même dans les maisons de santé, ou qui, déjà, se mêle aux luttes de la vie. La troisième est celle qui, dans la vie ou au théâtre, assure les dénouements. M. Gustave Guiches, rien qu'en intitulant sa pièce *Vouloir*, a déjà su toucher le public au bon endroit. J'ajoute qu'il ne nous a pas, Dieu merci ! donné une pièce à thèse sur la volonté, ni une pièce d'observation, si je puis dire, clinique, mais bel et bien une comédie dramatique et romanesque. »

Au lendemain de la première, M. Robert de Flers, en enregistrant, dans le *Figaro*, l'accueil très chaleureux fait à la pièce, déclarait y avoir retrouvé, avec un plaisir spontané, les dons distingués de M. Gustave Guiches : une finesse élégante dans l'analyse des sentiments, et beaucoup de vigueur dramatique dans le conflit des situations.

« Ce succès, ajoutait-il, a été extrêmement vif dès le premier acte, qui est charmant d'un bout à l'autre, dont toutes les scènes sont traitées avec une grâce singulière et avec une ironie mesurée, et qui est plein de mots heureux. Il a été un peu flottant au second acte ; mais il s'est retrouvé au troisième et au quatrième acte, qui contiennent des situations neuves et fortes dont l'auteur a su tirer souvent parti avec beaucoup d'autorité. »

M. François de Nion apprécie les qualités de mesure de M. Gustave Guiches qui s'est tenu, en l'occasion, dans ce juste milieu qui est tout le théâtre :

« L'on sait — écrit-il dans l'*Echo de Paris* — que l'auteur de *Chacun sa vie* est un des maîtres de cet art capricieux, léger et profond. Le succès le plus aimable, le plus sympathique et le plus spontané a répondu à son effort, à l'esprit qui scintille dans toute l'œuvre, à la qualité si parfaite — et si rare — de la langue parlée, à la situation tout d'un coup si tragique et pourtant si heureusement dénouée. C'est un charmant spectacle que nous offre la Comédie-Française avec cette pièce où circulent la vie et le mouvement...

» C'est d'un trait aigu — fin et vibrant comme une flèche — que l'auteur a marqué la philosophie de ces quatre actes : « — Vouloir, dit un des » personnages, c'est surtout vouloir ce » qu'on ne veut pas. » Cela revient à dire qu'il faut savoir se dominer soi-même. »

Cette phrase, que M. Adolphe Aderer cite à son tour dans sa chronique du *Petit Parisien*, résumerait assez exactement, à son sens, la très intéressante comédie applaudie au Théâtre-Français.

« Elle nous montre, en effet, dit-il, comment un homme qui se donne et a le droit de se donner comme un « professeur d'énergie », un théoricien de la volonté, l'ayant mise en pratique par et pour lui-même, peut se trouver tout à coup devant un obstacle qui met en échec cette volonté et cette énergie : l'obstacle, cela va sans dire, est d'ordre sentimental ; finalement, l'homme de volonté est obligé, comme il dit, de vouloir ce qu'il ne voudrait pas. »

Après avoir analysé la pièce et en avoir souligné maints détails de fine observation, il conclut ainsi :

« Un premier acte vivant, copieux et brillant ; un deuxième acte, d'abord un peu éparpillé, mais se resserrant ensuite ; puis deux actes brefs et rapides, où les protagonistes restent seuls en présence et engagent d'émouvants conflits, telle est la nouvelle pièce de M. Gustave Guiches, à qui le public choisi et difficile de la Comédie-Française a fait un accueil chaleureux. »

Dans son feuilleton du *Temps*, M. Adolphe Brisson est revenu, à deux reprises, sur la comédie de M. Gustave Guiches ; c'est assez montrer toute l'importance qu'il attache à l'auteur et à son œuvre nouvelle :

« C'est un drame romanesque et sentimental plutôt qu'une pièce à thèse. Vouloir, c'est se dompter soi-même, et s'il le faut, s'immoler. Des conflits un peu arbitraires de sentiments aboutissent à cette conclusion généreuse. Théâtralement, la pièce est intéressante, mouvementée. Le premier acte, particulièrement, a obtenu le plus vif succès. »

M. Guy Launay, lui aussi, déclare, dans le *Matin*, le premier acte avenant, élégant, spirituel ; mais dans les actes qui suivent, aussi, ajoute-t-il, l'intention est toujours de qualité et l'on goûte à tout moment des vues, des mots, des fragments de scène.

M. Fernand Gregh, dans la *Liberté*, tient à rendre hommage à l'auteur de cette œuvre :

« M. Gustave Guiches est un véritable homme de lettres, un homme qui a vécu et vit pour les lettres, et dont écrire était la destination manifeste ; l'espèce en est plus rare qu'on ne croit. Il vient de nous donner à la Comédie-Française une pièce où son talent d'écrivain apparaît à maintes reprises avec évidence, qui même est peut-être plus d'un romancier que d'un dramaturge, mais qui l'honore et qui, par le ton, par le style, par l'atmosphère, est digne de la Comédie. »

Il constate que la pièce a été fort applaudie et même acclamée ; il se demande toutefois si ce n'est pas là de l'humanité de théâtre, avec décisions et revirements où l'on sent le coup de pouce de l'auteur plutôt que le doigt de la destinée :

« Mais la pièce, je le répète, est fort bien écrite, semée de mots d'esprit authentiques, des mots de la vie transportés à la scène. »

M. de Pawlowsky fait observer que l'auteur de *Vouloir*, bien que jeune encore, appartient à une génération d'auteurs disparus :

« Gustave Guiches, écrit-il dans *Comœdia*, est de la belle époque, de celle où l'on écrivait pour le plaisir d'écrire, où l'on était artiste sans préoccupation commerciale, où l'on faisait de l'art pour l'Art, et non point pour le public... Si Gustave Guiches eût été un poète, sa pièce eût été une glorification de la Volonté et de l'Energie. Mais c'était un prosateur, un prosateur gascon auquel les ridicules et la grandiloquence de sa génération ne pouvaient échapper, et son œuvre est devenue la critique la plus fine et la plus humoristique de ce culte de l'énergie que l'expérience naturaliste lui a permis, petit à petit, de mettre en doute. Et l'on dirait une pièce écrite par un neurasthénique pour se moquer du médecin qui le soigne avec autorité. »

M. Ernest-Charles, dans l'*Opinion*, fait remarquer la rare qualité d'esprit de M. Gustave Guiches :

« ... Et il n'est pas homme à rejeter quelque chose de l'esprit qu'il a. Mais avec le goût de l'esprit, il montre aussi un goût fervent de la littérature. Et voilà pour un dramaturge des qualités très distinguées, très raffinées et même un peu exceptionnelles. »

M. Edmond Sée, commence par déclarer, dans *Gil Blas*, que nulle production de M. Gustave Guiches ne saurait être indifférente :

« Qu'il s'agisse d'un article, d'une nouvelle, d'une comédie, ou d'un roman, l'écrivain auquel nous devons *Céleste Prudhomat* témoigne invinciblement de la délicatesse, de la distinction, souvent de la hardiesse de son esprit. Oui, Gustave Guiches ne peut pas ne pas se montrer un homme de lettres, un artiste, même lorsque d'aventure il est inégal ou inférieur à lui-même, ce qui lui arrive parfois tout comme aux meilleurs d'entre nous ! »

Cela dit, M. Edmond Sée expose que cette comédie aux détours subtils commente un curieux cas de conscience et sert de prétexte au développement d'une histoire romanesque ; toutefois, il aurait voulu être plus abondamment encore éclairé sur l'intimité morale et sentimentale des personnages :

« Ce qui ne les empêche pas de se montrer à l'occasion infiniment séduisants, spirituels, et tendres ! Car si leur auteur les a « lâchés » un peu à l'aventure il ne demeure pas loin, cet auteur, on le sent là, tout proche ! Et sa présence se manifeste heureusement et sans cesse par une boutade, un trait d'observation, un mot exquis... ou cette simple phrase qui vous berce et vous caresse encore l'oreille, et que seul un écrivain *de classe* pouvait avoir ainsi rythmée. »

Tous les critiques s'accordent à louer la langue élégante et châtiée de cette comédie conçue dans une note d'ironie légère.

« Les mots d'esprit scintillent en un cliquetis qui donne une saveur exquise au dialogue sans en détourner un seul instant le mouvement. C'est un langage naturel que parlent les personnages. Si ceux-ci sont des lettrés et des virtuoses du verbe, ce n'est pas à nous de nous en plaindre » — écrit judicieusement M. Henry Austruy, dans la *Nouvelle Revue*, tandis qu'à son tour, au cours d'une intéressante chronique de *l'Homme libre*, M. Charles Müller constate :

« Ces quatre actes abondent en scènes heureuses, en répliques spirituelles qui ne peuvent trouver place dans un résumé. Elles sont l'agrément de cette œuvre, où l'auteur, selon sa coutume, a fait paraître un art délicat, beaucoup d'ingéniosité et le plus heureux souci de bien dire. »

⁂

L'interprétation de *Vouloir* présente cette homogénéité remarquable qu'on est en droit d'attendre et qu'on est assuré de trouver, presque toujours, à la Comédie-Française. M. de Féraudy assumait le rôle particulièrement difficile du professeur de volonté qui domine toute la pièce ; ardent et vigoureux, tour à tour plein de sincérité et plein d'adresse, sa maîtrise s'est affirmée une fois de plus dans cette création nouvelle. Mlle Cécile Sorel a trouvé des attitudes et des gestes, et des regards, et des accents infiniment émouvants de femme aimante et douloureuse. M. Grand compose avec bonheur un neurasthénique violent et passionné. Mlle Maille a su donner de l'importance à une figure originale quoique assez effacée de jeune fille moderne. M. Henry Mayer silhouette avec un art très sûr et très brillant un type de médicastre étonnant qui est en même temps un redoutable arriviste. Enfin, les rôles moindres sont tenus par des artistes excellents tels que MM. Siblot, Numa, Granval, Mmes Devoyod, Duluc, Malraison, de Chauveron.

S.

LA RUE DU SENTIER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

par

PIERRE DECOURCELLE et ANDRÉ MAUREL

Catherine (M^{lle} Alice Nory) et Julien (M. Vargas).
Scène finale de l'acte IV.

* * *

La Rue du Sentier *a été représentée pour la première fois, le 16 avril 1913,*
au Théâtre national de l'Odéon.

Copyright by Pierre Decourcelle and André Maurel, 1913. Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Julien Morisset	MM.	VARGAS.
Vilfroy		GRÉTILLAT.
Théodule Morisset		BONVALLET.
Labourdette		DENIS D'INÈS.
Fourbac		COSTE.
Sauvais		CHAMBREUIL.
Picavent		DESFONTAINES.
Jacquot		JEAN D'YD.
Poulard		MALAVIÉ.
Dunois		DERVIGNY.
Fuss		BREUILLOT.
Un Employé		DRAIN.
Un Domestique		BOGAR.
Mme Morisset	Mmes	GRUMBACH.
Catherine		ALICE NORY.
Mme Herbelin		KERWICH.
Mme Labourdette		CHAPELAS.
Mme Picavent		BARSANGE.
Mme Jacquot		NELLY BÉRYL.
Thérèse		LUCE COLAS.
Albertine		MICHEL.
Louise Picavent		G. DE FRANCE.
Emilie		MAD. ANDRÉ.
Arthémise		GUINTINI.

Labourdette. Catherine.

SCÈNE V. — Catherine : « *Veuillez, maître aimé, accepter ce modeste présent...* »

LA RUE DU SENTIER

ACTE PREMIER

Un salon d'assez mauvais goût. Fauteuils et chaises disparates. Meubles de tous les styles où dominent le Louis-Philippe et le Napoléon III. Tables modern-style. Paravents japonais. Banquettes de velours rouge à frange d'or. Au mur, des portraits d'acteurs : Talma, Sarah Bernhardt dans le Passant, *Frédérick Lemaître. Des couronnes fanées et des palmes. Une affiche d'un théâtre de province, avec le nom de Labourdette en très gros caractères. Sur une table, un buste en bronze voilé d'une serge verte. Devant le buste, un écrin. Sur une autre table, à gauche, un thé préparé. Des journaux de théâtre épars. Trois portes : une grande, au fond, donnant sur une galerie garnie, elle aussi, de portraits de comédiens, de couronnes, de palmes et d'objets divers : cuirasses, casques, sabres, cothurnes, etc. Porte à gauche et à droite.*

Scène première

Mme LABOURDETTE, FOURBAC et THEODULE

Au lever du rideau, Mme Labourdette, Fourbac et Théodule sont assis et causent.

Mme LABOURDETTE. — Restez, monsieur Fourbac... Vous aurez une surprise.

FOURBAC. — On mangera le baba?

THÉODULE. — Quel baba?

FOURBAC. — Comment? Vous n'êtes pas encore au courant... L'éternel et impérissable baba de la maison Labourdette. On le voit toujours, on n'y goûte jamais. Elle est célèbre, la phrase de la maman Labourdette, servant le thé, le couteau à la main, le sourire aux lèvres: « Vous ne voulez pas de baba, cher ami ?... ni vous ?... ni vous ?... ni vous?... Joséphine, enlevez le baba!... » Et, le soir, on le rend au pâtissier!

Mme LABOURDETTE. — Vous êtes une peste... Eh bien, oui, là!... on mangera le baba... mais ce n'est pas tout...

FOURBAC. — Une autre surprise?... Laquelle?...

Mme LABOURDETTE. — Si je vous la disais...

FOURBAC. — Les surprises ont tout avantage à ne pas surprendre. Voir arriver ce que l'on attend dans la vie, voilà la vraie surprise!

THÉODULE. — Pas toujours! Lorsque je demande à ma petite amie, en octobre, ce qu'elle désire pour ses étrennes, et qu'au premier janvier je le lui apporte elle a toujours envie d'autre chose...

Mme LABOURDETTE. — Taisez-vous, monsieur Maurice... Mon salon veut ignorer ce que vous faites au dehors. Le cours Labourdette — déclamation, tragédie, comédie, monologues — doit offrir toute sécurité aux familles.

FOURBAC. — Vous n'avez jamais obtenu le prix Monthyon?

Mme Labourdette. — Je le mérite. Ces « thés », entre autres choses...

Théodule. — Géniale invention!

Mme Labourdette. — C'est une idée de M. Labourdette. Il m'a proposé d'ouvrir mon salon les mardis et les vendredis, après son cours. Outre les élèves, seraient invités les amis de la maison, les parents, et même on se ferait présenter sous certaines garanties.

Fourbac. — Je suis flatté.

Mme Labourdette. — Vous pouvez l'être. Un journaliste au milieu de jeunes personnes se destinant au théâtre, c'est le loup dans la bergerie.

Fourbac. — Le loup n'a plus de dents... Mais, tout cela ne me révèle pas cette fameuse surprise...

Mme Labourdette. — D'abord la rentrée de Vilfroy !... J'ai reçu un petit bleu m'annonçant sa visite.

Fourbac. — C'est vrai!... Que devient-il?... Ses derniers succès au Salon...

Théodule. — La grande médaille...

Fourbac. — Les commandes de l'Etat lui auront tourné la tête... Les « belles madames » du grand monde se le disputent. Et il oublie ses premiers amis.

Mme Labourdette. — Comme vous êtes méchant! M. Vilfroy est très occupé, voilà tout!

Fourbac. — A propos d'amis, Sauvais, le banquier, qui désire vous connaître, doit venir tout à l'heure.

Théodule, vivement. — Sauvais va venir?

Fourbac. — Vous le connaissez?

Théodule. — Un peu... (A part.) Diable!...

Mme Labourdette. — Vos amis sont ici chez eux.

Fourbac, à Théodule. — Les banquiers aussi.

Scène II

Les mêmes, VILFROY

Vilfroy, entrant. — Bonjour, maman Labourdette.

Mme Labourdette. — Eh! justement, c'est monsieur Vilfroy!

Vilfroy. — Bonjour, vous...

Mme Labourdette, présentant Théodule. — Laissez-moi vous présenter un nouvel ami... Monsieur Maurice Trubert.

Vilfroy, étonné. — Comment?

Théodule, bas. — N'ayez pas l'air surpris...

Vilfroy. — Trubert... Enchanté, monsieur...

Théodule. — Comment donc, monsieur, c'est moi qui suis heureux de connaître un homme de votre mérite...

Ils se serrent la main.

Vilfroy, bas. — Me direz-vous?...

Théodule, bas. — Tout à l'heure...

Fourbac. — Il y a des éternités qu'on ne vous a vu...

Vilfroy. — J'ai fait mes vingt et un jours... Sans cela, madame Labourdette, dites au monsieur, si je suis de vos fidèles...

Mme Labourdette. — Votre assiduité nous flatte. Lorsqu'un peintre de génie comme vous...

Vilfroy. — Du génie? Hé là! Pas de bêtises! Je ne tiens pas à crever de faim.

Mme Labourdette. — Vous avez beau dire... L'Institut vous guette.

Vilfroy. — Si l'Institut me guette, ce n'est pas parce que j'ai du génie, du talent même, c'est parce que j'ai du succès, ce qui n'est pas la même chose.

Mme Labourdette. — Le succès, comme dit Labourdette, tout est là! (Remontant.) Je vais voir s'il a bientôt fini...

Elle sort.

Vilfroy, s'asseyant dans un fauteuil. — Ah! mes amis, on est bien sous ce toit... c'est calme, c'est familial. (A Théodule.) Et elle va toujours bien, cette bonne Mme Morisset?

Théodule. — Chut! Pas si haut!...

Vilfroy. — Au fait, c'est vrai, pourquoi ce mystère, tout à l'heure... Et ce nom d'emprunt?...

Fourbac. — Il faut vous dire, mon cher, que ce jeune homme, qui est au mieux avec une des plus jolies disciples de Labourdette, s'est donné à elle... à charge de revanche... non pour le fils Morisset, cadet, mais pour M. Maurice Trubert, simple étudiant en droit.

Théodule. — Vous comprenez que si Albertine savait que je suis le fils du *Mûrier d'argent*, la première maison de la rue du Sentier, velours et soieries, dernier inventaire : six cent mille francs de bénéfices, je n'en serais pas quitte à moins d'une mensualité de cinq à six mille...

Vilfroy. — Au moins!

Théodule. — Et, dame, avec maman, il n'y a pas à penser à cela... Vous savez si elle est serrée, maman!

Fourbac. — Aussi, pour détourner tout à fait les soupçons d'Albertine, ce méphistophélique jeune homme va-t-il de temps en temps jusqu'à débiner le *Mûrier d'argent*... Quand sa princesse parle d'acheter quelqu'un de ses produits, il lui affirme qu'ils sont de qualité inférieure, et proclame hautement la supériorité du *Mouton couronné*, la concurrence!

Vilfroy. — Si Mme Morisset vous entendait...

Théodule. — Pauvre maman! Elle en aurait la jaunisse!...

Mme Labourdette est rentrée.

Mme Labourdette. — Labourdette est encore en plein dans les imprécations de Camille.

Vilfroy. — Et quoi de neuf, chère madame? Le cours est toujours prospère? Pas de nouvelles élèves?

Mme Labourdette. — Heureusement! Labourdette est surmené.

Vilfroy. — Tout le monde va bien?... Et Mlle Catherine Herbelin? La petite cavale, comme dit le patron.

Mme Labourdette. — Catherine Herbelin est la gloire du cours Labourdette. Saint-Yves, le directeur du nouveau théâtre de la Madeleine, vient de l'engager pour créer le principal rôle de la pièce de Marville. Voilà la petite cavale sur le chemin de la gloire.

Vilfroy. — Pourvu qu'elle n'y trouve pas un caillou qui la fasse trébucher!...

Fourbac. — Pas de danger!... C'est une vraie artiste. Et puis, elle est si jolie!...

Vilfroy. — J'assistais hier à la fête de bienfaisance donnée par mon amie la duchesse de Pistoïa. Mlle Herbelin a joué la *Visite de noces* en grande artiste. (A Fourbac.) Vous étiez là, je crois?...

Fourbac. — Epatante!... Ah!... Voici mon protégé!...

La bonne introduit Sauvais.

Scène III

LES MÊMES, SAUVAIS

FOURBAC. — Madame Labourdette, je vous présente monsieur Sauvais, un riche banquier.

SAUVAIS. — Dites un ami du beau, mon cher, du beau, sous toutes ses formes.

Mme LABOURDETTE. — Je suis flattée, monsieur... Et mon mari qui sait tout l'intérêt que vous portez à l'art du comédien...

SAUVAIS. — Du comédien et des comédiennes...

FOURBAC, bas. — Hum!...

SAUVAIS, se rattrapant. — Du peintre, du sculpteur...

Il parle bas à Mme Labourdette.

VILFROY, à mi-voix. — De l'architecte...

THÉODULE, même jeu. — Et du charcutier.

SAUVAIS. — Que de bronzes!... Ce sont des cadeaux?

Mme LABOURDETTE. — Des souvenirs.

FOURBAC. — Reconnaissance d'élèves ou d'auteurs interprétés par le maître. Madame Labourdette préfère l'argenterie et les objets de ménage. Aujourd'hui, par exemple, c'est la fête de Labourdette, fête toujours prévue, mais non moins inopinée. Vous verrez la cérémonie qui se terminera par une surprise... dans un écrin! (On entend du bruit dans la galerie.) Voilà le grand homme et sa meute!... Attention!... Ça vaut la peine!

Scène IV

LES MÊMES, LABOURDETTE, FUSS, DUNOIS, ALBERTINE, EMILIE, ARTHEMISE, TROIS OU QUATRE ELÈVES DES DEUX SEXES.

LABOURDETTE. — Assez bûché pour aujourd'hui!... Avez-vous soif?... Avez-vous faim?... Madame Labourdette vous abreuvera, madame Labourdette vous nourrira... Madame Labourdette est la mère de tous mes élèves.

Mme LABOURDETTE. — On servira le thé tout à l'heure, mon ami.

LABOURDETTE, à Vilfroy. — Eh bien, grand peintre, on barbouille toujours? (A Fourbac.) Je vous donnerai une petite note pour votre journal.

FOURBAC. — Sur votre cours?

LABOURDETTE. — Non!... sur celui d'un confrère!... (A Sauvais.) Monsieur!... Je ne vous avais pas encore vu ici, je crois?

FOURBAC. — Monsieur Sauvais, banquier!

LABOURDETTE, vivement. — Soyez le bienvenu!

ALBERTINE, à Théodule. — Ah! te voilà, toi, tu devais venir me chercher et j'ai été obligée de prendre l'autobus.

On la voit discuter au fond.

LABOURDETTE. — J'ai chaud! Ces mâtins-là ne connaissent rien à la vie. On dirait qu'ils n'ont jamais vu passer un fiacre! Et ils sont mous! Je me tue à leur répéter: tout est dans les reins. J'en ai eu, moi, des reins! (Montrant Dunois.) Regardez ce gaillard-là! C'est solide, ça a des reins à revendre! Et ça n'est pas capable de dire proprement le: « Qu'il mourût! »

VILFROY. — Mais, vous-même, comment le ditesvous?

LABOURDETTE. — Et vous, barbouilleur?

VILFROY. — Oh! moi, vous savez... ces sentiments-là...

LABOURDETTE. — Parbleu! Je vous entends d'ici! Vous diriez d'un ton dégagé: « Qu'il mourût! » Et allez donc!... C'est tout ce que ça vaut, n'est-ce pas? Dunois, lui, hurlait: « Qu'il mourût! » comme s'il appelait son chien!...

SAUVAIS. — Comment faut-il donc dire?

LABOURDETTE. — D'abord, on étend le bras, un doigt vers la terre. Et puis on prend un temps... Pourquoi un temps?... Parce que, si vous connaissiez la vie, vous sauriez que ces mots-là, ça ne vient pas comme ça, tout seul! Alors, on rejette la tête en arrière et on étrangle dans sa gorge: « Qu'il... mourût! » Il faut que ça sorte des reins!... J'en ai, moi, des reins! Tâtez!...

TOUS. — Bravo! Bravo!

LABOURDETTE. — J'ai soif!

Il remonte. On l'entoure.

ALBERTINE, à Théodule. — Tu as l'argent de mon terme?...

THÉODULE. — J'irai te le porter ce soir.

ALBERTINE. — Et ma robe de velours, tu attends l'été pour me l'offrir?... J'ai justement vu de très jolis échantillons du *Mûrier d'argent.*

THÉODULE. — Du *Mûrier...* Ça ne vaut rien!... Ça ne dure pas!... Va au *Mouton couronné...* Voilà une maison!...

ALBERTINE. — Comment le sais-tu?

THÉODULE. — C'est là que se fournit ma mère!...

LABOURDETTE. — Dis donc, madame Labourdette, à la leçon, tout à l'heure, je n'ai pas vu la petite Dumoulin... Elle n'est pas souffrante?...

Mme LABOURDETTE. — Non!... Non!... J'ai reçu un bleu... Une grande nouvelle, elle se marie!...

Rumeur d'étonnement chez les élèves.

FOURBAC. — La petite Dumoulin se marie!... Pour de vrai?...

LABOURDETTE, avec éclat. — Madame Labourdette, nous devenons l'Opéra-Comique!

ARTHÉMISE, à Labourdette. — Maître...

LABOURDETTE. — Quoi donc, mon enfant?

ARTHÉMISE. — Je ne sais comment vous dire cela... Le mois dernier... vous ne vouliez pas accepter le montant de mes leçons... J'ai dû vous faire violence...

LABOURDETTE. — Je me rappelle...

ARTHÉMISE. — Et comme, depuis, vous êtes venu, chez moi, me donner quelques conseils...

LABOURDETTE, lui donnant une petite tape sur la joue. — Gamine!

ARTHÉMISE, baissant les yeux. — ...je ne sais pas si, maintenant, je dois...

LABOURDETTE, noblement. — Non, mon enfant, depuis cette visite, je ne saurais plus rien accepter de toi... ma délicatesse s'y oppose. Tu remettras directement cet argent à Mme Labourdette. (Voyant entrer Catherine et sa mère.) Eh! voici ma petite Herbelin!

Scène V

LES MÊMES, CATHERINE, Mme HERBELIN

Mme HERBELIN, entrant en coup de vent très gaiement. — Bonjour, tout le monde!

Mme LABOURDETTE. — Bonjour, chère amie... Que je vous embrasse, ma jolie Catherine!

FOURBAC. — Salut à madame Herbelin, auteur célèbre de la petite cavale.

Mme Herbelin. — Ah! c'est vous, mauvaise langue!...

Elle lui tend la main.

Labourdette, à Catherine. — Bonjour, Catherine... Alors, ça a bien marché, hier, chez cette duchesse?...

Catherine. — On me l'a affirmé, mon cher maître, mais je ne le crois que quand c'est vous qui me le dites...

Mme Labourdette, présentant Sauvais. — Ma chère enfant, laissez-moi vous présenter monsieur Sauvais, un banquier de mes amis...

Sauvais, s'inclinant. — Mademoiselle, c'est un bonheur pour moi...

Mme Labourdette, l'interrompant. — C'est gentil à vous d'être venue m'aider à servir le thé comme lorsque vous n'étiez pas une étoile...

Catherine. — Oh! une étoile!... en herbe!...

Sauvais. — Dites... en fleur!

Labourdette. — Non!... Non!... Tu es une artiste... et tu vas les mettre toutes dans ta poche, car il paraît que tu dois débuter dans la nouvelle pièce de Marville.

Catherine. — M. Marville me l'a promis...

Labourdette. — Bravo!... Voici le moment venu pour toi de prouver au public ce qu'est l'enseignement Labourdette... Si tu le veux bien, j'irai causer de tout cela avec toi, chez toi! demain, vers cinq heures... (Baissant la voix.) Ah!... Il sera peut-être bon, afin de pouvoir nous entretenir librement, d'éloigner ta mère...

Catherine, avec dignité. — Ne vous dérangez pas, monsieur Labourdette. C'est à moi à venir chez vous et chez madame Labourdette.

Elle passe.

Vilfroy. — Eh bien, mademoiselle Catherine, avez-vous pensé à ce que je vous ai dit hier soir chez la duchesse?

Catherine. — Et vous, à ce que je vous ai répondu!

Fourbac. — Mes enfants, c'est authentique... ce n'était pas un leurre... On le coupe... on l'a coupé...

Mme Herbelin. — Quoi donc?

Fourbac. — Le baba!... Ah! on peut dire que c'est un beau jour!...

Théodule. — Vous finirez par vous faire flanquer à la porte, vous.

Fourbac. — Pas de danger!... Qui est-ce qui soignerait la réclame du vieux Labour?...

Mme Labourdette, à Catherine. — Catherine, offrez donc un peu de baba à M. Sauvais.

Catherine obéit.

Sauvais. — Mille grâces... Jamais de pâtisserie... ça engraisse!... (La retenant.) J'entendais une partie de votre conversation avec votre maître, mademoiselle. Je suis enchanté de vous savoir engagée au théâtre de la Madeleine; j'en suis justement un des actionnaires, et si vous avez besoin de mes services...

Mme Labourdette. — Intéressez-vous à elle, monsieur Sauvais. Elle est digne de vos soins. Ah!... si vous pouviez lui inculquer un peu le sens des réalités...

Catherine. — Gardez-vous-en bien!... J'ai horreur des habiles qui ne font pas un geste, ne disent pas un mot sans avoir un but ou une raison... sociale! J'aime les gens à coups de tête, qui parlent pour donner leur opinion sans qu'on la leur demande, et en se moquand du reste! La vie vaut-elle donc qu'on prenne tant de peine pour l'édifier? La vie, c'est une promenade, ce n'est pas une partie d'échecs.

Sauvais. — Avec vous, la promenade serait enviable.

Catherine. — J'ai idée que je me promènerai le plus souvent seule.

Elle passe.

Mme Labourdette. — Cette enfant me désespère... Elle voit la vie dans un songe.

Sauvais. — Laissez-la rêver... Elle se réveillera.

Théodule, à Catherine. — Comment vous remercier? C'est si gentil de ne jamais me trahir.

Catherine. — Mon cher Théodule...

Théodule. — Non, non, je vous en prie. Ne m'appelez pas Théodule... Théodule! Est-ce assez rue du Sentier, ce nom-là! Maurice!... Maurice Trubert... ce sont les mêmes initiales à rebours... A cause du linge!... Albertine est si maligne.

Mme Herbelin. — Alors, vous lui faites toujours des cachotteries, à votre connaissance?

Théodule. — Il faut bien... maman est tellement économe...

Mme Herbelin. — Oui! La fortune ne l'a pas changée, depuis le temps où je vous menais jouer le dimanche au square des Batignolles...

Théodule. — ...Le temps où vous étiez, elle et vous, vendeuses à la *Belle Sultane.*

Catherine. — C'est à la *Belle Sultane* que votre mère fit la connaissance de M. Morisset, qui lui-même y était alors un tout petit commis.

Mme Herbelin. — Et quinze ans après le *Mûrier d'argent*, qu'ils avaient fondé, était devenu ce qu'il est aujourd'hui, une des premières maisons du Sentier... Il faut dire que tous les deux avaient le génie des affaires... Mme Morisset l'a bien prouvé, elle qui, depuis la mort de votre pauvre papa, loin de laisser péricliter le *Murier d'argent*, l'a au contraire fortifié et étendu... Ah! ce n'est pas pour rien que dans le Sentier on l'appelle la Grande Patronne.

Théodule. — Il ne faut pas oublier mon frère... Julien n'est pas dans le mouvement... Il est ennuyeux comme un dîner de famille, mais c'est un homme d'affaires de premier ordre!

Mme Herbelin. — Je l'ai croisé avec votre mère, il y a quelque temps... J'ai cru voir votre père, c'est tout son portrait.

Théodule. — Je vous crois!... A quatorze ans, maman lui a donné le tailleur de papa, le chapelier de papa, le cordonnier de papa... Et quand ces honorables négociants lui ont demandé comment il voulait être habillé, chaussé, coiffé, il a répondu tout naturellement: « Comme papa!... »

Mme Herbelin. — Ah! si mon pauvre Herbelin avait eu la moitié du courage de Julien, et moi le quart de l'énergie de sa mère, nous ne serions pas restés en route!

Théodule. — Si vous n'aviez pas d'énergie, il paraît que vous aviez de rudes yeux... Maman dit qu'ils révolutionnaient le quartier.

Mme Herbelin. — Trop!... Les gredins... Ils sont cause qu'Herbelin et moi nous n'avons jamais pu nous lever de bonne heure... C'est de là qu'est venu tout le mal!...

Catherine. — Ne regrette rien, va, maman! Si vous aviez été des sages, j'aurais épousé, moi aussi, un commis à la ganterie dans un grand magasin, pareil à papa... nous nous serions mariés, et, aujourd'hui, je passerais mes journées à murmurer avec un sourire: « Le suède est plus souple que le chevreau, mais il est moins habillé. » Sûrement, je l'aurais trompé, votre calicot !... Vois, au contraire, quelle belle vie s'ouvre devant moi !... Le théâtre !... Mon art qui me passionne et auquel je me donnerai tout entière.

Mme Herbelin. — Va, va, mon enfant, fais ce que tu veux. J'ai trop vécu à ma fantaisie pour te blâmer, mais, tout de même, prends garde ! Tu auras des déceptions...

Catherine. — Les déceptions, c'est de la vie aussi. Elles font naître le désir des revanches.

Mme Labourdette, bas, à Catherine. — Dis donc, Catherine, nous sommes au complet, et Labourdette a déjà tiré deux fois sa montre...

Théodule. — Il trouve qu'on est en retard pour le surprendre...

Catherine. — Tout à vous, chère madame.

Mme Labourdette, frappant dans ses mains. — Allons messieurs, mesdemoiselles, s'il vous plaît, en place !

Labourdette, jouant l'étonnement. — Hein ?... Quoi ?... Que se passe-t-il ?

Fourbac, bas, à Sauvais. — Tous les ans, c'est la même mise en scène...

Mme Labourdette, à Dunois. — Faites aligner les élèves, monsieur le doyen.

Sauvais, à Vilfroy. — Doyen de quoi ?

Vilfroy. — Voilà dix ans qu'il est élève de Labourdette.

Fourbac. — Il n'a jamais su bien dire que : « Prête-moi un louis, je te le rendrai dimanche ! »

Catherine. — Maître ! Vos élèves sont heureux de se réunir, à l'occasion de votre fête, pour vous exprimer les sentiments de gratitude qu'ils nourrissent envers vous. Nous vous devons d'être ce que nous sommes et surtout ce que nous serons. Veuillez, maître aimé, accepter ce modeste présent comme un faible témoignage de notre affection et de notre reconnaissance... (Labourdette découvre lentement le buste.) C'est l'image du plus grand d'entre nous, de celui qui témoigne que l'art de jouer la comédie est le premier de tous les arts, puisqu'il enfanta Molière !

Dunois. — Et Labourdette !

Tous. — Bravo ! Vive Labourdette !

Labourdette. — Mes amis, mes chers amis... je suis ému... je suis trop ému...

Fourbac, à Vilfroy. — La même émotion !... L'émotion du Conservatoire.

Labourdette. — Je ne puis trouver de mots capables de rendre ma pensée... Oui, notre art est grand... Ne soyez pas modestes !... Je veux dire, ne me croyez pas pour quelque chose dans votre talent... Je n'en ai été que... Je ne suis que...

Fourbac, à Vilfroy. — Un tire-bouchon !

Labourdette, qui a entendu. — C'est cela ! Je ne suis que votre tire-bouchon !...

Tous. — Bravo !...

Labourdette. — Quant à ce Molière, que vous dirai-je ?... C'est la onzième effigie de ce grand comédien que je reçois en semblable circonstance... Jamais son image chérie ne m'a lassé. Madame Labourdette, vous le mettrez dans la galerie des bustes.

Mme Labourdette. — A quelle place, mon ami ?

Labourdette. — Près du mien.

Catherine. — A toi, le doyen.

Dunois. — Ce n'est pas tout, maître, nous avons voulu, après avoir décoré vos salons, participer à votre bien-être quotidien. Nous avons voulu que le léger souvenir enfermé dans cet écrin vous rappelle chaque jour, lorsque vous prendrez vos repas, vos élèves bien aimants.

Labourdette. — Que vois-je ! Un service à poisson ! Mon rêve de vingt ans !... Ah ! mes enfants !... Mes sens se troublent !... Profite, Arthémise, profite de la leçon ! Regarde ! C'est Esther :

Mes filles ! soutenez votre reine éperdue !
Je me meurs...

Mouchoirs, bravos. Une domestique est venue dire un mot à l'oreille de Mme Labourdette.

Mme Labourdette. — Mes enfants, c'est une dame... Une dame... pour une soirée !...

Fourbac. — Ça, c'est sacré !...

Mme Labourdette. — Labourdette, emmène tout le monde dans l'atelier... Je recevrai cette personne...

Labourdette. — Messeigneurs, le bras aux dames !... (A Sauvais.) En même temps, cher monsieur, je vous montrerai ma galerie...

Sauvais. — De tableaux ?...

Labourdette. — Non, de souvenirs !

Albertine, bas, à Théodule. — Dis donc !... Pendant que le patron montre sa galerie, si nous allions la choisir, mon étoffe !...

Théodule. — Toi, quand tu veux quelque chose...

Albertine. — Tu verras comme ça m'ira bien, une robe de velours !... Tout le monde la regardera et tu te diras que c'est toi qui l'as payée... C'est agréable pour un homme !...

Théodule. — Tu parles ?...

Albertine. — Filons par la cour... avec un taxi, dans un quart d'heure nous serons revenus.

Ils sortent au fond.

Labourdette. — Voici l'armure de Lekain !... Un des cothurnes de la Champmeslé !... La pipe de Mélingue !

Il disparaît, suivi de tout le monde, montrant des objets attachés aux murs. Le domestique introduit Mme Morisset au moment où Mme Herbelin, qui s'est attardée à dire un mot à Mme Labourdette, va disparaître à son tour.

Scène VI

Mme LABOURDETTE, Mme HERBELIN, Mme MORISSET

Mme Labourdette. — Madame, donnez-vous donc la peine d'entrer.

Mme Morisset, regardant Mme Herbelin. — Aurélie !

Mme Herbelin. — Clémence !...

Mme Labourdette. — Ah ! vous êtes en pays de connaissance...

Mme Herbelin. — Je vous crois... Nous sommes nées toutes les deux dans la même maison...

Mme Morisset. — A Montmartre... Place du Théâtre...

Mme Herbelin. — A ce moment, la belle Clémence ne se doutait guère qu'elle serait un jour la grande Mme Morisset...

Mme Labourdette. — Comment, madame ?... Vous seriez madame Morisset, du *Mûrier d'argent* ? Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Mouvement de Mme Morisset pour prendre une chaise.) Non ! non ! sur le canapé !... Et qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

Mme Herbelin. — Je vous laisse...

Mme Morisset. — Veux-tu ne pas bouger... ce que j'ai à dire à madame Labourdette n'a rien de confidentiel... Et nous n'avions guère de secrets l'une pour l'autre, autrefois... A propos, comment va ta fille?

Mme Herbelin. — A merveille... Tu vas la voir... Elle est ici.

Mme Morisset. — C'est vrai... J'avais oublié... Elle se destine au théâtre.

Mme Labourdette. — Mlle Catherine est la meilleure élève de M. Labourdette. Elle possède une exceptionnelle nature d'artiste. Elle va débuter prochainement dans la nouvelle pièce de Marville.

Mme Morisset. — Marville! Connais pas... Mais j'en suis ravie, car j'aimais beaucoup cette enfant que j'ai vue si petite, et je voudrais la savoir heureuse.

Mme Herbelin. — Et moi donc!... Et ton Julien? Il ne t'a pas accompagnée?

Mme Morisset. — Non... Il avait à signer le courrier... Et le courrier de la maison Morisset n'est pas une petite affaire!... Il viendra me chercher tout à l'heure... C'est lui qui m'a donné l'idée de m'adresser à vous, madame...

Mme Labourdette, minaudant. — En quoi pourrai-je avoir le plaisir de vous être agréable, madame?

Mme Morisset. — En l'honneur du trentième anniversaire de la maison, nous offrons une fête à nos employés... Nous voudrions, mon fils et moi, y joindre une représentation théâtrale, et nous avons pensé que M. Labourdette accepterait de se charger du programme...

Mme Labourdette. — Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à mon mari, madame. Il a d'ailleurs la confiance de tout le haut commerce... Je vais le chercher, pour qu'il ait l'honneur de faire votre connaissance et s'entendre directement avec vous... Vous permettez?

Mme Morisset. — Certainement. Nous taillerons une bavette, Aurélie et moi, comme à l'âge où j'avais du temps à perdre.

Mme Herbelin. — J'ai toujours cet âge-là, moi!

Sortie de Mme Labourdette.

Scène VII

Mme MORISSET, Mme HERBELIN

Mme Morisset. — Je suis contente de te retrouver, ma bonne Aurélie. Pourquoi ne viens-tu jamais me voir?... Je t'ai toujours beaucoup aimée, depuis la *Belle Sultane*. Ah! que c'est loin, tout cela!

Mme Herbelin. — Il me semble que cela date d'hier. Je me sens toujours aussi jeune. J'aime toujours m'amuser, et j'ai l'illusion que je ne suis pas encore laide! Quand je vois Catherine, je crois me regarder dans une glace. Et si tu n'étais pas devant mes yeux...

Mme Morisset. — Merci!

Mme Herbelin. — C'est que je cherche en vain la Clémence d'autrefois dans l'imposante madame Morisset d'aujourd'hui... Quand je pense à ce que tu es devenue et à ce que je suis restée!... Je ne t'envie cependant pas. Jamais je n'aurais pu travailler comme tu l'as fait. Il y aura toujours des cigales et des fourmis... J'ai été la cigale. Ce n'est pas sans charme.

Mme Morisset. — Etre fourmi m'a toujours paru la seule existence possible. Ah! nous n'avons pas flâné dans la vie, Morisset et moi! J'en arrive à me demander, lorsque je regarde mes deux grands fils, comment j'ai eu le temps de les faire.

Mme Herbelin. — Et de les élever.

Mme Morisset. — Au sortir du collège, je les ai mis au magasin, où ils ont apris à travailler. Théodule, hélas! me procure peu de satisfaction... Mais, mon brave Julien, comment te dire toute la joie qu'il me donne! C'est lui qui mène la maison maintenant.

Mme Herbelin. — Tu m'étonnes.

Mme Morisset. — Tu ne crois pas Julien capable...

Mme Herbelin. — C'est toi que je ne crois pas capable d'abandonner une parcelle de ton autorité, même à ton fils!...

Mme Morisset. — Détrompe-toi. Je n'ai pas fait comme toi, ma chère Aurélie. J'ai vieilli, moi. Et je suis heureuse de voir Julien prendre ma place.

Mme Herbelin. — Tu n'as pas encore cherché à le marier?

Mme Morisset. — Il ne veut pas. Il prétend qu'il est heureux comme il est. Il n'a que trente ans, d'ailleurs... N'importe!... C'est un gros souci pour moi!... Un souci que toi, du moins, tu n'auras pas!... (Mouvement de Mme Herbelin.) Oh!... Pardon!... Je n'ai pas voulu te froisser... Aurélie... Et mon affection pour Catherine...

Mme Herbelin. — Je ne m'offense pas... Et tu ne fais que préciser ce qui me tracasse depuis longtemps... Je ne comprends que trop ce qui se passe dans ce petit cœur ardent et fermé... Et je me rends compte du malaise qu'elle éprouve à sentir voltiger autour d'elle les papillons que sa flamme attire... Ah!... Si tu la voyais, si brave, si résolue à se garder... Cela durera-t-il?... Et si elle aime?... qui?... C'est déjà difficile de bien tomber quand papa et maman veillent sur vous... Mais ici?...

Mme Morisset, ironique, malgré elle. — Mme Labourdette lui trouvera l'homme qu'il lui faut.

Mme Herbelin. — C'est cela que je crains... Oh!... ce n'est pas une mauvaise femme... Mais elle sait le prix de l'argent, et elle n'attache pas une grande importance à ce qu'il vienne de la main droite ou de la main gauche...

Mme Morisset. — Jolie morale!...

Mme Herbelin, soupirant. — Heureusement, jusqu'ici Catherine a eu trop à faire pour penser à tout cela!... Elle n'a pas eu le temps...

Mme Morisset. — On travaille donc tant que cela dans son métier?...

Mme Herbelin. — Tu en es encore à croire qu'il ne faut pas piocher pour devenir une comédienne... Lever à sept heures pour repasser ses rôles... A neuf heures, le Conservatoire. L'après-midi, les leçons, ici!... Le soir, le théâtre, pour étudier les autres... Et les représentations en province, les soirées où on gagne un maigre cachet, le coucher à une heure du matin, dans l'anéantissement du cerveau et du corps, pour recommencer le lendemain... Ah! c'est un dur métier, je t'assure, et qui ne m'aurait pas convenu!

Mme Morisset. — Tu auras beau dire... Tu ne parviendras jamais à me faire croire que les artistes soient des travailleurs... Mais, quand te reverrai-je? Entre donc au magasin, en passant. Tu me trouveras toujours à la caisse.

Mme Herbelin. — Ou bien, un soir, chez toi?...

Mme Morisset, un peu embarrassée. — Oh! nous nous couchons de si bonne heure!

Mme HERBELIN. — Oui, je comprends...

Mme MORISSET. — Et puis, vous vous ennuiriez, cela ressemble si peu, chez nous, à ce que vous voyez tous les jours.

Mme HERBELIN. — Tu as raison!

Scène VIII

LES MÊMES, CATHERINE, VILFROY,
puis Mme LABOURDETTE

CATHERINE. — Madame Labourdette me dit, madame, que vous voulez bien vous souvenir de moi...

Mme MORISSET. — Certes... Me permets-tu de t'embrasser?

CATHERINE. — De grand cœur!... Et Julien, comment va-t-il?... Il y a si longtemps que je ne l'ai vu!...

Mme MORISSET. — Il est devenu mon associé... C'est un grand commerçant, comme tu es une grande artiste.

VILFROY. — C'est en même temps un charmant garçon, dont j'ai pu apprécier les solides qualités pendant nos vingt et un jours, que nous venons de faire ensemble.

CATHERINE, présentant. — Monsieur Jacques Vilfroy, le peintre célèbre dont vous avez certainement entendu parler...

Mme MORISSET. — Par mon fils d'abord, et par la renommée ensuite... Est-ce que ce n'est pas monsieur qui a fait le portrait de la marquise de Rys... au dernier Salon?

Mme HERBELIN. — Lui-même!...

Mme MORISSET. — Ah! monsieur, les belles étoffes!... On sentait en les regardant que cela devait venir d'une bonne maison...

VILFROY. — A votre service, madame... Mais, vous savez, madame Herbelin, que votre fille vient encore de se couvrir de gloire.

CATHERINE. — Oui... Figure-toi qu'ils m'ont forcée à rejouer avec Dunois ma scène d'hier soir. Je meurs de soif.

VILFROY. — Et mademoiselle Catherine a eu le même triomphe qu'à l'hôtel de Pistoïa... (A Catherine.) Qu'est-ce que vous voulez? De l'orangeade?

Mme MORISSET. — C'est vrai... J'ai lu cela dans mon journal... Tu vas donc chez les duchesses, à présent?

Mme HERBELIN, gaiement. — A cent francs la soirée!... Tant qu'elles veulent...

Mme LABOURDETTE, entrant, à Mme Morisset. — Chère madame, M. Labourdette va dire à votre intention le monologue de *Ruy-Blas*.

Mme HERBELIN. — Ne manquons pas ça!... Tu viens, Catherine?...

CATHERINE. — Tout de suite, maman, je te suis...

Scène IX

CATHERINE, VILFROY

VILFROY. — Alors, vraiment, vous ne voulez pas m'aimer?

CATHERINE, buvant. — Non!

VILFROY. — Pourquoi?

CATHERINE. — Parce que vous êtes trop habitué à l'être... Ma modestie se dérobe devant tant de souvenirs et de comparaisons.

VILFROY. — Croyez-vous donc que vous pourrez vivre sans amour?

CATHERINE. — Non. Je ne le crois pas. Il me semble qu'une comédienne a besoin d'avoir ressenti les joies et surtout les douleurs de l'amour. Et je veux aimer, au contraire! Mais aimer à mon heure, à ma guise et lorsque mon cœur parlera vraiment... Je veux surtout que celui au bras duquel je me mettrai en route ne connaisse pas si minutieusement que vous tous les détours et toutes les stations du chemin.

VILFROY. — Vous avez tort... C'est bien plus commode, en voyage, un compagnon qui est déjà venu dans le pays... Et puis, je suis un artiste moi aussi!... Nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations, un idéal pareil... Enfin, nous parlons la même langue!... C'est la meilleure des conditions pour se comprendre.

CATHERINE. — Oui! Oui! vous parlez bien, mais, vous avez trop souvent dit ces jolis mots-là pour qu'ils puissent me persuader.

VILFROY. — Est-ce un mari que vous appelez?

CATHERINE. — Je n'en sais rien!

VILFROY. — Un mari... mais jetez les yeux autour de vous... C'est le divorce au bout d'un an, ou l'étouffement dans le terre à terre le plus mesquin... Bois-Colombes et le tramway de minuit, les mioches, les robes et les chapeaux faits par vous-même ou par une couturière au rabais... Alors, bonsoir, l'artiste! Et adieu, les rêves!...

CATHERINE. — Je tâcherai de mieux faire!

VILFROY. — Ma pauvre amie, vous lutterez en vain... La vie est plus forte que vous... Voyons!... Catherine, malgré votre pureté... vous n'êtes pas une petite oie blanche... Et, à travers les vitres du Conservatoire, vous avez quelquefois regardé dans la rue... Partout, malgré l'apparent envahissement de la femme, elle ne peut rien sans l'homme. Pour obtenir ou conserver sa place, la dactylographe est forcée de sourire à son patron, l'ouvrière à son contremaître, la journaliste à son rédacteur en chef, la vendeuse du Louvre à son chef de rayon... La comédienne, moins que les autres, échappe à cette nécessité-là!

CATHERINE. — Mon talent saura m'y soustraire!

VILFROY. — Certes, vous en avez, et qui donne plus que des espérances... Mais il faut trouver où le montrer... Oui... L'engagement du premier prix est de règle au Théâtre-Français ou à l'Odéon... Mais la Comédie regorge... Et, quant à l'Odéon, je le connais, j'ai eu un atelier rue Médicis, c'est un Minotaure qui, tout comme celui du Phèdre, dévore sa large ration de vierges... Pour une victorieuse qui a franchi les ponts, combien de jeunes espoirs j'ai coudoyés sous ses arcades qui jouent aujourd'hui les *Deux Orphelines* à Lille ou à Charleroi... Et, encore, celles-là ont eu de la chance!

CATHERINE. — Je suis à l'abri de ces risques-là... puisqu'une bonne fée a voulu que je sois casée tout de suite.

VILFROY, un peu sceptique. — Ah! oui... L'engagement au théâtre de la Madeleine, pour la pièce de Marville... Vous avez signé?

CATHERINE. — Pas encore!... Mais, j'ai vu plusieurs fois M. Marville, et nous sommes complètement d'accord. Oh!... un rôle admirable et tellement dans ma nature...

VILFROY. — Et vous êtes sûre que c'est vous qui le créerez?

Catherine. — Naturellement, puisque l'auteur me l'a promis, et que Saint-Yves, le directeur, y consent...

Vilfroy. — Ecoutez, Catherine... je serais désolé de vous causer même indirectement un chagrin, ou une désillusion, mais, à votre place, je ne compterais peut-être pas avec tant de confiance sur cette création-là...

Catherine, inquiète. — Pourquoi?... Qu'est-ce que vous savez?... Oh! Vous en avez trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout, et, si vous êtes mon ami, comme vous le prétendez...

Vilfroy. — Pouvez-vous en douter?... Mais, si je vous fais de la peine...

Catherine, nerveuse. — Il ne s'agit pas de cela... Voyons... Parlez...

Vilfroy. — Eh bien!... Vous savez que, comme presque tous les auteurs à la mode, Marville est du cercle... Ce matin, nous avons déjeuné ensemble, à la même table.

Catherine. — Et il vous a dit que je ne jouerais pas son rôle?

Vilfroy. — Non... mais il a nommé l'actrice qui devait le jouer... Et ce n'était pas vous...

Catherine. — C'était?...

Vilfroy. — Régine Orly...

Catherine. — Ce n'est pas possible!... Régine Orly!... Puisque je vous dis qu'il me l'a promis à moi...

Vilfroy. — Et il le lui donne à elle!... Au théâtre, on change souvent d'opinion, vous verrez!...

Catherine. — Mais, pourquoi?... Pourquoi?...

Vilfroy. — Suivez-moi bien... Régine Orly, vous le savez, peut-être, a pour ami... de cœur Charmoy, le jeune rédacteur en chef du *Diable boiteux,* et pour commanditaire le gros Rennepont, qui a de l'argent dans trois ou quatre théâtres de Paris... Alors, comme Marville a besoin du *Diable boiteux* et Saint-Yves de la galette de Rennepont, vous comprenez qu'ils n'ont pu faire autrement l'un et l'autre que de vous sacrifier.

Catherine. — Quelle saleté!...

Vilfroy. — Oui... ce sont les dessous, les mille et un dessous compliqués, et pas très propres, je vous l'accorde, du monde un peu spécial où vous vous lancez... Comprenez-vous maintenant le besoin pour une fille droite, sincère et loyale comme vous, de s'appuyer sur un bras solide...

Catherine. — Si le théâtre de Saint-Yves me manque, il y en a d'autres...

Vilfroy. — En admettant que vous y trouviez accès, dans quels bas emplois vous traînerez-vous?... Au cercle, j'entends causer les auteurs en vogue... Les actrices arrivées serrent les coudes et ne laissent pas passer les nouvelles venues. Dès qu'une pièce est annoncée, autour de chaque rôle qui compte, c'est la guerre au couteau... Confrères, journalistes, députés, sénateurs — les sénateurs, surtout — ministres, gens du monde même, tout ce qui croit détenir un bout d'influence entre en danse... Devant cet assaut furieux, que voulez-vous qu'elle fasse, celle qui ne veut vaincre qu'avec son mérite et sans recourir à ses beaux yeux?

Catherine, se montant de plus en plus. — Non!... non!... Je ne vous crois pas... Je ne veux pas vous croire... S'il y a une exception à cet avilissant programme dont vous voulez faire une règle, je serai celle-là.

Vilfroy. — Ainsi soit-il!

Scène X

CATHERINE, SAUVAIS, VILFROY, FOURBAC

Sauvais. — Nous vous cherchions pour vous complimenter, mademoiselle. Vous avez été géniale.

Catherine, avec un rire forcé. — Rien que cela!...

Fourbac. — Ah! quel dommage, avec un pareil talent, de ne penser qu'à l'employer sans songer à s'en servir...

Catherine. — Pourquoi faire?

Sauvais. — Pour arriver à la souveraineté complète, mademoiselle, celle que vous méritez... Vous êtes faite pour régner partout à la fois...

Fourbac. — Sur les esprits et sur les cœurs!...

Sauvais, hypocrite. — Ah!... Seulement, le talent n'est pas tout... Les grandes artistes ont besoin d'autre chose.

Catherine. — Oui!... L'argent, n'est-ce pas, monsieur Sauvais?

Sauvais. — Evidemment... A des femmes comme vous, il faut la vie large et sans calculs, le luxe dans tous ses raffinements... Le talent ne grandit pas dans la pauvreté.

Catherine. — Mon métier me donnera la fortune.

Sauvais. — A quel âge?... C'est à quarante ans, aujourd'hui, que les comédiennes gagnent les gros cachets. Vous priverez-vous, d'ici là, de tout ce qui vaut la peine qu'on vive.

Fourbac. — Sauvais parle d'or, c'est sa partie!... Mais l'argent, s'il est nécessaire, ne suffit pas à tout... Si parée que soit une femme, encore faut-il que l'on songe à la regarder... Une publicité savante et continue dirige le choix des auteurs et force l'attention de la foule... Une artiste qui n'a pas les journaux pour soi ne sera jamais une grande artiste...

Catherine. — Je les aurai pour moi si j'ai du talent!

Fourbac. — Mais ils en trouveront davantage à telle de vos petites camarades qui se sera montrée plus aimable que vous!

Catherine. — Je lutterai... J'ai du courage...

Vilfroy. — La richesse et la réclame ont du bon... mais il faut encore autre chose... C'est un public plus mystérieux qu'il est nécessaire d'atteindre... Seule, l'opinion des salons et des clubs décrète la véritable renommée. Ils ne vous la dispenseront que s'ils vous connaissent. Lorsqu'on a été présenté la veille à une actrice et qu'elle vous a souri, on est bien plus disposé, le lendemain, à l'applaudir. Il faut créer entre Paris et vous cette complicité charmante qui nous rend solidaires les uns des autres et du succès de chacun fait la gloire de tous.

Catherine, commençant à s'énerver. — Partagez-vous mes succès... Je n'ai pas besoin des vôtres!...

Vilfroy. — Rien ne s'impose, si on ne l'impose point.

Catherine. — Et moi je ne veux de faveur que du public!

Fourbac. — Prendre une femme inconnue hier et par ma plume la rendre illustre dans le monde entier!...

Catherine. — Ma réputation sera mon œuvre, à moi toute seule.

Sauvais. — Quelle joie ce serait pour moi de mettre aux pieds d'une vraie artiste tout cet or que je gagne sans plaisir aujourd'hui!...

FOURBAC. — Etre célèbre, tout est là.

SAUVAIS. — Etre riche!...

VILFROY. — Etre enviée!...

CATHERINE, éclatant. — Et me vendre, n'est-ce pas?... A vous!... A vous!... Et à lui!... Peut-être à tous les trois ensemble, car vous ne reculeriez pas devant le partage... Et je suis sûre que, si vous vous rencontriez dans mon escalier, vous vous serreriez la main très gentiment...

VILFROY. — Catherine...

FOURBAC. — Vous êtes tellement imprégnée de théâtre que vous en fourrez partout... Ma chère enfant, rentrez dans la vérité...

CATHERINE. — Ah! c'est de la vérité que vous voulez... en voilà!... Tenez!... voici une lettre que j'ai reçue tout à l'heure, en sortant... C'est d'une M^{me} Adrienne, qui demeure aux environs des Champs-Elysées et que vous devez connaître... Ah! Elle non plus n'y va pas par quatre chemins... Elle m'écrit qu'un homme du monde, immensément riche, qui m'a vue hier soir chez la duchesse, est tout prêt à m'offrir cinq mille francs pour une heure de conversation intime... Et M^{me} Adrienne m'adjure, au nom de mon avenir, de ne pas laisser échapper cette occasion-là!

VILFROY. — Goujat!...

CATHERINE. — Vous trouvez?... Je ne trouve pas... Il est franc, lui, et vous ne l'êtes pas... Et il a cette excuse qu'il ne me connaît pas, tandis que vous deux... Je ne parle pas de monsieur Sauvais... c'est un homme d'argent, et il croit que tout s'achète avec de l'argent!...

SAUVAIS et FOURBAC. — Mademoiselle...

CATHERINE, au comble de l'exaspération. — Ah!... Allez-vous-en !... Allez-vous-en !... Je vous en supplie... Laissez-moi...

Sauvais et Fourbac sortent à droite.

FOURBAC, à Sauvais, en sortant. — Encore une révolte comme celle-là et elle comprendra que nous ne voulons que son bonheur!...

VILFROY. — Voyons, Catherine, vous ne pouvez pas...

CATHERINE. — Non, ne me parlez plus!... Vous aussi, vous plus que les autres, vous m'avez blessée. Allez-vous-en!

VILFROY. — Pauvre petite!

Il sort. Elle reste un long moment secouée par les sanglots. Puis elle se relève vaillamment, essuie ses yeux, et fait mine de regagner l'autre salon. Mais le souvenir de ce qui vient de se passer lui remonte au cœur et elle retombe, sanglotant de nouveau, le corps secoué par une sorte de crise nerveuse. Julien Morisset entre à ce moment, introduit par la domestique.

Scène XI

CATHERINE, JULIEN, LA DOMESTIQUE

LA BONNE. — Si monsieur veut attendre un moment, cette dame est dans la galerie, je vais la prévenir.

JULIEN. — Merci.

La bonne sort par la droite. Julien a l'attitude empruntée et timide d'un homme qui n'est pas habitué à se trouver en semblable milieu. Avec une hésitation, il se dirige vers le fond. Catherine, qui s'est relevée, s'est décidée à aller retrouver sa mère. Julien se retourne.

CATHERINE, étonnée. — Julien!...

JULIEN. — Bonjour, Catherine... Vous me reconnaissez... Il y a si longtemps que nous ne nous étions vus...

CATHERINE. — Oui... des années...

JULIEN. — J'ai changé?...

CATHERINE. — Non... Vous avez toujours vos bons yeux... Mais, que venez-vous faire ici, Julien? Au cours Labourdette...

JULIEN. — N'avez-vous pas vu maman?... Et ne vous a-t-elle pas dit que je devais venir la rejoindre?...

CATHERINE, encore distraite. — Oui... Peut-être... Je n'y pensais plus.

JULIEN, l'observant. — Comme vous dites cela ! Qu'avez-vous, Catherine?... Vous semblez troublée... émue?...

CATHERINE. — Non!... Non!... Je n'ai rien.

JULIEN. — Mais si... Il y a comme une larme dans vos yeux... Vous pleuriez?...

CATHERINE. — Ne m'interrogez pas... D'ailleurs, c'est fini... Là!... vous voyez... Dans une minute, avec un peu de poudre, il n'y paraîtra plus...

JULIEN. — Votre voix tremble... Catherine, si vous souffrez, n'ai-je pas un peu le droit de savoir pourquoi, moi, l'ami de votre jeunesse...

CATHERINE. — Ne parlez pas de notre jeunesse, ici, Julien.

JULIEN. — Je vous supplie...

CATHERINE. — Tant de beaux rêves, de si brillants espoirs... En un instant, ils ont tout flétri...

JULIEN. — Qui donc vous a offensée?

CATHERINE, encore fébrile. — Personne... On m'a parlé comme on parle aux femmes de ma profession... L'un de ces hommes, Sauvais, m'a offert son argent, Fourbac sa réclame... Quoi encore?... Et ils ont loyalement stipulé ce qu'ils me demandaient en échange!...

JULIEN. — C'est indigne!...

CATHERINE. — Mais non!... C'est tout naturel, et j'ai eu tort de m'en offenser. Ils étaient dans leur rôle. Est-ce que M^{me} Labourdette ne les approuve pas, ne les favorise pas?... Est-ce que Labourdette lui-même, tout à l'heure?... Voilà donc où j'en suis!... A l'heure où ayant travaillé, peiné, souffert pour l'idéal rêvé, je crois pouvoir enfin l'atteindre, à l'heure où je vois l'horizon s'illuminer, au moment où mes ailes s'ouvrent, d'un coup sec on me les casse!... J'aurais tant voulu rester une honnête fille! Oh! je n'étais pas bien exigeante! Et celui que j'aurais aimé... Mais ce marché, non, non! Pouah!

JULIEN. — Ces hommes, Catherine, ont malheureusement raison... Les succès! La gloire... cela se paie.

CATHERINE. — Je ne peux pourtant pas renoncer d'un seul coup à tout ce que j'ai ambitionné, à tout ce que j'ai aimé avec enivrement, avec passion... Que faire dans la vie, si ce but-là me manque?

JULIEN. — Peut-être y en a-t-il d'autres!

CATHERINE. — Pas pour moi... Je ne saurais plus être une ouvrière... comme maman à qui du reste cela n'a guère réussi.

JULIEN. — Soyez une femme heureuse et paisible à côté de l'homme qui vous aimera et que vous aimerez.

CATHERINE, amère. — On n'épouse pas, Julien, on n'épouse pas une élève du cours Labourdette.

JULIEN, hésitant en parlant. — On épouse Catherine

Herbelin... Il existe quelque part, soyez-en sûre, un homme, timide peut-être, mais aimant et droit... Supposez par exemple que cet homme vous connaisse... depuis votre enfance... Supposez que, dès qu'il a su comprendre tout ce que contient de fraîcheur et de flamme un cœur de jeune fille, ce soit... en vous qu'il ait deviné ce cœur-là... Supposez que, loin de vous en apparence, il n'ait cessé de penser à vous... et qu'il ait cultivé le sentiment très doux qu'il avait pour vous comme un jardin fermé dont il possédait seul la clef... Supposez aussi qu'un jour, à Lyon, par exemple, où il venait pour ses affaires, le hasard d'une tournée ait attiré son attention. Il est entré au théâtre, et, tout à coup, sur la scène... il vous a reconnue.

CATHERINE. — J'étais bien, n'est-ce pas?

JULIEN. — Vous m'aviez vu?

CATHERINE. — Oui... J'espérais tant que vous viendriez me dire bonsoir, dans ma loge... Pourquoi n'avez-vous pas eu cette pensée?

JULIEN, tristement. — Je n'ai pas osé.

CATHERINE, tristement. — Aujourd'hui, vous venez trop tard, Julien!...

JULIEN. — Non, Catherine... Je viens au contraire à l'heure où je dois vous convaincre... Oh! je sais... Je suis gauche et peu séduisant... mes habits sont mal coupés... mes cravates manquent d'élégance, et je porte de gros souliers où je ne me suis jamais soucié que d'être à mon aise... Je ne sais pas trouver de belles phrases pour exprimer ce que je ressens, mais je le ressens profondément, ardemment. Ah! quel malheur de ne pas savoir parler... Essayez, essayez quand même de lire dans ma pensée, puisque je ne sais pas la traduire, et d'y deviner les mots qui s'étranglent dans ma gorge...

CATHERINE, émue. — Mon bon Julien, je suis sincèrement touchée, je vous assure...

JULIEN. — C'est vrai?... Alors, aidez-moi... Aidez-moi... Car si j'ai tant de fois refusé de me marier, c'est dans l'espoir d'un hasard qui me rapprocherait de vous et me permettrait de vous demander d'être ma femme.

CATHERINE, émue. — Ah! Julien, je vous jure que ce mot, surtout à ce moment, sonne très doucement à mon cœur... Je me sens comme lavée de la boue qui m'avait éclaboussée... Mais vous n'y pensez pas, mon ami... Moi, mariée!... Et mariée dans votre monde, vivant de votre vie bourgeoise, si différente de mes goûts, de mes habitudes... Je suis une bohème, une petite cavale, comme on m'appelle, rétive, ombrageuse, incapable de supporter le licol et le harnais... Je me cabrerais, et qui sait si, un jour, je ne prendrais pas le mors aux dents.

JULIEN. — Non, Catherine, car, cette existence bourgeoise que vous redoutez, je saurai faire en sorte que vous ne vous aperceviez pas de sa monotonie. Avec votre goût pour tout ce qui est beau et délicat, vous vous ferez, vous nous ferez une vie de grâce et de joie... Vous m'initierez à tout ce que je n'ai pas eu le temps de deviner, mais que je ne demande qu'à comprendre et à savourer à côté de vous.

CATHERINE. — Et vous dites que vous ne parlez pas bien, quand vous trouvez au contraire tous les mots qui peuvent m'émouvoir?...

JULIEN. — C'est ma tendresse qui me les dicte... Ah! Catherine, laissez-vous persuader...

CATHERINE. — Ce serait fou!... Nous nous en repentirions un jour tous les deux... Nous avons vécu si loin l'un de l'autre... J'habite Montmartre, Julien... Et vous, la rue du Sentier?...

JULIEN. — Nous avons été élevés presque ensemble, au contraire... Si votre père avait vécu, vous auriez peut-être été une bourgeoise, vous aussi... La vie nous a un instant séparés... Elle nous rapproche...

CATHERINE. — Songez-vous au sacrifice que vous me demandez... Renoncer à mon art, au succès, à la gloire...

JULIEN. — Le prix auquel il faut les acheter vous écœurait tout à l'heure...

CATHERINE. — Mais, votre mère?... Elle ne voudra jamais... Jamais elle ne me pardonnera de revenir à nos idées d'autrefois...

JULIEN, ravi. — Vous vous en souvenez donc?

CATHERINE. — Oui... Je me rappelle ce grand collégien qui intimidait si fort la gamine que j'étais... Quand nous allions en famille, le dimanche, nous asseoir aux Champs-Elysées, j'étais toute fière de marcher à côté de vous... Vous m'achetiez un petit bouquet de violettes que je mettais dans un verre, en rentrant, pour tâcher de les faire durer jusqu'au dimanche suivant... Elles n'ont jamais pu dépasser le vendredi.

JULIEN. — Catherine, ma mère m'aime ardemment. Elle vous aime aussi... D'ailleurs, quelles que puissent être ses idées personnelles, elle respectera mon choix... Quand j'aurai votre oui, je me charge d'obtenir le sien.

CATHERINE. — Ah! Julien, qu'allez-vous faire?

JULIEN. — Mon bonheur et le vôtre... Vous voulez bien être ma femme, dites...

CATHERINE. — Vous êtes bon et je veux vous aimer de tout mon cœur.

JULIEN. — Ecoutez... maman est là... Je vais lui parler tout de suite...

CATHERINE. — Ici?... Y pensez-vous, Julien. Cette maison n'est pas faite pour de semblables confidences... Vous causerez avec elle ce soir, plus tard, chez vous...

JULIEN. — Non !... C'est parce que vous avez rougi, pleuré ici, que je veux vous y sentir sur-le-champ réconfortée et heureuse... heureuse... vous me permettez ce mot-là, Catherine?...

CATHERINE. — Oui... oui... je vous le permets, et je vous en remercie...

JULIEN. — Alors, j'appelle maman, et je lui annonce devant vous...

CATHERINE. — Oh! non, Julien... Je n'oserai pas me trouver en face d'elle... Si elle refusait...

JULIEN, avec autorité. — Elle ne refusera pas... je vous le promets... (Baissant la voix.) Je te le promets...

Catherine sort.

Scène XII

JULIEN, puis Mme MORISSET

Julien regarde s'éloigner Catherine, puis se dirige vers la baie du fond.

JULIEN, appelant. — Mère!... Un mot, je te prie!

Mme MORISSET, entrant. — Ah! te voilà?... Le courrier est signé?

JULIEN. — Oui.

Mme Morisset. — Rien de nouveau à la maison?

Julien. — Rien de nouveau. Tout va à merveille... Les expéditions pour le Brésil et Buenos-Ayres sont parties...

Mme Morisset. — Je ne suis pas fâchée de te voir arriver... Tu vas causer avec ce M. Labourdette... Je ne suis pas habituée aux façons de parler de ces gens-là... Elles m'ébouriffent un peu...

Julien. — J'ai un mot à te dire auparavant... Je viens de voir Catherine... Catherine Herbelin?...

Mme Morisset. — Ah! moi aussi, je l'ai vue... Elle a beaucoup embelli, cette petite... Il paraît qu'elle a du succès... Pauvre enfant!... Où ça la mènera-t-il?

Julien. — C'est d'elle que je veux te parler.

Mme Morisset. — D'elle? Est-ce que?... Oh! la pauvre petite!... Si elle est gênée, si elle a besoin qu'on l'aide pour ses débuts, ses vieux amis sont là. Fais ce que tu voudras, mon enfant.

Julien. — Non, mère, Catherine ne m'a rien demandé, et, d'ailleurs, si elle s'était adressée à moi, je peux faire le bien sans ton avis.

Mme Morisset. — Pourquoi me parles-tu ainsi?

Julien. — Pardonne-moi, mère, je suis un peu nerveux, troublé... Mais tu m'as dit souvent que j'avais toujours été non seulement un fils obéissant et soumis, mais l'aide le plus utile et l'ouvrier le plus actif de la maison.

Mme Morisset. — C'est l'exacte vérité.

Julien. — Il n'y a qu'une chose sur laquelle, jusqu'à ce jour, je t'ai résisté. Heureux près de toi, je ne sentais pas le besoin d'introduire entre nous une femme pour laquelle mon cœur ne battait point. Et j'étais bien résolu à n'épouser jamais que celle que j'aimerais.

Mme Morisset. — C'est mon avis. Et tu n'as pas, pour me dire des choses aussi raisonnables, tant de précautions à prendre. Tu te marieras à ton gré, mon enfant, à condition...

Julien, doux, mais ferme. — Sans condition!

Mme Morisset, fronçant le sourcil. — Comment dis-tu? En tout cas, mon cher Julien, tu choisis un endroit étrange pour me faire ces confidences. Rentrons dans ce salon...

Julien. — Il est tout naturel que je te parle de ma résolution ici, puisque celle que j'aime est ici.

Mme Morisset, vivement — Catherine!

Julien. — Tu devines, enfin!

Mme Morisset. — Jamais! Tu es fou! Catherine est une excellente fille, que je crois honnête, qui est honnête! C'est entendu. Mais un Morisset n'épouse pas une cabotine.

Julien. — Un Morisset peut épouser une Herbelin. Qu'étaient donc mon père et le père de Catherine au début de leur carrière? Ils vendaient de la soie à côté l'un de l'autre derrière le même comptoir. Aujourd'hui, j'aime Catherine, Catherine m'aime...

Mme Morisset. — Le coup de foudre! Il y a une heure, tu ne pensais pas plus à elle qu'à la dactylographe de la maison, et maintenant tu l'adores pour l'éternité!... C'est de la démence!... Tiens, rentrons chez nous. Quittons ce milieu. L'air qu'on y respire ne te vaut rien.

Julien. — Tu te trompes, mère, si tu te figures que je ne pensais pas à Catherine! J'y pense depuis dix ans! Il n'est pas un jeu de notre enfance qui ne soit resté gravé dans ma mémoire. Et, lorsque j'ai grandi, c'est toujours sous ses traits que j'ai vu celle à qui un jour je donnerais mon nom. Si je refusais de me marier, c'était pour l'attendre. Et si je t'ai poussée à venir ici aujourd'hui, si je t'y ai rejointe, c'était pour la revoir, car je n'en pouvais plus... Et je la trouve se disputant elle-même au marché le plus infâme, jouant toute sa carrière et toute sa vie contre sa dignité et son honneur! Ah! maman! Si tu l'avais entendue tout à l'heure me crier sa révolte et sa honte! C'est la fille la plus noble et la plus pure que je puisse te donner. Je suis libre, je suis mon maître, j'épouserai Catherine.

Mme Morisset. — Jamais! C'est insensé! Ah! les hommes qui n'ont pas eu de jeunesse! Il faudra que tu m'y contraignes, entends-tu!...

Julien. — Ces procédés hostiles seraient odieux entre nous! Maman, consens, je t'en supplie!...

Mme Morisset. — J'ai dit non. Et, dans le Sentier, on sait ce que c'est qu'un non de la Grande Patronne.

Julien. — Songe, maman, je t'en supplie, à quelles résolutions graves tu vas m'obliger peut-être!

Mme Morisset. — Tu vois que j'avais raison! Toi, un Morisset, adresser des sommations à ta mère!

Julien. — Non...

Mme Morisset. — Alors?...

Julien. — Pourrons-nous, aussi douloureusement et complètement désunis, continuer à vivre l'un près de l'autre? Ma femme a le droit de s'associer à mon travail. Puisqu'une cabotine ne peut s'asseoir au même comptoir que toi, il faudra bien...

Mme Morisset. — Julien! J'ose à peine comprendre...

Julien. — C'est clair, pourtant! Je me retirerai du *Mûrier d'argent.*

Mme Morisset. — Soit!... Un bon commis te remplacera.

Julien. — Tu ne m'entends pas, mère. Je me retirerai complètement. J'ai droit à l'héritage de mon père. Nous liquiderons.

Mme Morisset. — Qu'est-ce que tu dis? Tu as osé prononcer un mot pareil! Liquider le *Mûrier d'argent*! Ainsi, j'aurai travaillé comme une esclave, j'aurai tout sacrifié, bonheur, plaisir, repos, santé... A l'heure qu'il est, où je pourrais me laisser vivre, je travaille encore comme une mercenaire, pour conduire mon œuvre jusqu'au bout. Tout cela pour m'entendre dire simplement, tranquillement, par mon fils, par le seul être sur lequel je comptais pour perpétuer notre vieille enseigne: « Comme je veux faire une folie et que tu t'y opposes, cette maison, que tu as bâtie pierre par pierre, en un instant je la renverse; en un jour, tes luttes, ton travail, tes privations, ta tendresse, ton abnégation maternelle, je les foule aux pieds! Je suis un homme. J'ai la force, j'ai le droit, j'aime! Tant pis pour cette vieille femme si elle résiste à mon caprice! »

Julien. — Maman!

Mme Morisset. — Ah! marie-toi, Julien, épouse Catherine. Après ce que tu viens de me faire entrevoir, rien ne peut m'effrayer, même ce mariage-là!...

Julien. — Je t'assure que nous serons tous très heureux... La voici avec Mme Herbelin... Mère... dis-leur un mot...

Mme Morisset, résistant. — Je ne peux pas, c'est plus fort que moi.

Julien, décidé. — Eh bien, ne t'en prends qu'à toi de ce qui arrivera.

Il fait un pas vers Catherine et Mme Herbelin.

Scène XIII

LES MÊMES, CATHERINE, Mme HERBELIN, puis Mme LABOURDETTE, LABOURDETTE, VILFROY, DUNOIS, FUSS, EMILIE, ARTHEMISE, puis THEODULE, ALBERTINE.

Mme MORISSET, à Mme Herbelin, à contre-cœur. — Ma bonne Aurélie, puisque la vie nous a heureusement rapprochées, ne penses-tu pas qu'il serait absurde de nous reperdre de vue?

Mme HERBELIN. — Je ne demande pas mieux, quant à moi... mais, tu disais tout à l'heure...

Mme MORISSET. — Viens donc dîner chez nous demain sans façons avec ta fille...

Mme HERBELIN. — J'en serai très heureuse... Et Catherine aussi...

CATHERINE. — Certes, oui...

JULIEN, bas. — Merci, maman. (A Mme Herbelin.) Alors, à demain, à sept heures, chère madame.

Mme MORISSET. — Oui, nous sommes des bourgeois, nous. Nous dînons encore à sept heures.

Mme HERBELIN. — Cela vous permet d'arriver à l'heure au théâtre... Vous n'êtes plus beaucoup comme cela...

Entrent du fond Mme Labourdette, Labourdette, puis Vilfroy, Fuss, Dunois, Emilie, Arthémise.

Mme LABOURDETTE. — Chère madame, mon mari a élaboré votre programme...

LABOURDETTE. — Nous commencerons, si vous le voulez bien, par quelques monologues... Puis un petit acte gai, Courteline ou Tristan Bernard, irréprochable comme moralité, naturellement, joué par mes élèves... Et, pour finir, *la Grève des forgerons*, interprétée par moi...

Mme LABOURDETTE. — Ah !... vous verrez, madame... Mounet-Sully ne la dit pas mal... mais M. Labourdette la dit autrement...

Mme MORISSET. — Qu'en penses-tu, Julien ?... Moi, j'ai si peu l'habitude de ces choses-là...

JULIEN. — Mais, cela me paraît très bien ainsi, mère...

Mme LABOURDETTE. — Je peux vous montrer, d'ailleurs, le programme de notre dernière soirée... Le cinquantenaire du Bouillon des familles... Cela vous donnera une idée.

Elle passe à gauche et ouvre le tiroir d'un meuble où elle fouille. Entrée de Théodule et d'Albertine.

ALBERTINE, entrant, à Mme Labourdette. — Enfin !... Madame Labourdette, j'ai ma robe de velours !...

Mme LABOURDETTE. — Bravo ! Et d'où vient-elle ?

ALBERTINE. — Je voulais aller au *Mûrier d'argent*. Il n'a pas voulu...

THÉODULE. — Pas de danger... On n'y vend que de la camelote !...

Mme MORISSET, se retournant. — Qu'est-ce que tu dis ?

THÉODULE, s'affaissant sur une chaise. — Sapristi !... Maman !...

RIDEAU

Catherine. Julien.

SCÈNE XI. — Catherine : « *Vous êtes bon et je veux vous aimer de tout mon cœur.* »

M^{me} Morisset. Catherine.

SCÈNE X. — M^{me} Morisset : « *Ma fille, tu me briseras peut-être, mais je ne céderai pas...* »

ACTE II

Un salon cossu, mais très bourgeois. Meubles, tableaux, objets d'art riches et de mauvais goût. A droite, en pan coupé, grande baie vitrée, fermée pour le moment, garnie de rideaux de tulle et donnant sur une salle à manger très bourgeoise avec une suspension majestueuse. Meubles Henri II, dans le goût de ceux du salon.

Scène première

THEODULE, THERESE

Thérèse est en train d'allumer les bougies des candélabres.

THÉODULE, entrant, son chapeau enfoncé sur les yeux, le col de son pardessus relevé, sa canne en l'air dans la poche du paletot. — Bonsoir, Thérèse!

THÉRÈSE. — Monsieur Théodule!... Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner?

THÉODULE. — Je ne mange plus, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE. — Vous êtes malade?

THÉODULE. — Non!... rassure-toi... mais c'est maman qui en a décidé ainsi... Elle m'a coupé les vivres... Alors, je ne mange plus.

THÉRÈSE. — Mon pauvre grand, si vous couchiez encore ici, je vous porterais des gâteaux, dans votre lit, comme quand vous étiez petit...

THÉODULE. — Tu retirais tes chaussures, pour qu'on ne t'entende pas... Et, le lendemain, j'avais une indigestion.

THÉRÈSE. — Ainsi, vous voilà encore brouillés!... Madame avait pourtant l'air contente depuis que vous étiez revenu travailler au magasin...

THÉODULE. — Je n'y travaille plus... Elle m'a chassé.

THÉRÈSE. — Bah!... Et pourquoi ça?

THÉODULE. — A cause de Totoche...

THÉRÈSE. — Qui est-ce, Totoche?

THÉODULE. — Une petite amie à moi... Celle qui avait remplacé Zizi... Tu as bien connu Zizi?

THÉRÈSE. — Oui... Vous m'en aviez parlé... une blonde qui vendait des chapeaux.

THÉODULE. — C'est-à-dire qu'elle avait commencé par en vendre... Mais elle avait fini surtout par en acheter. C'est même stupéfiant ce qu'elle en achetait...

THÉRÈSE. — Et Totoche?

THÉODULE. — Totoche danse... Elle danse à l'Opéra... C'est maman qui l'a remarquée, il y a six mois, un soir où nous subissions *Faust* en famille avec Catherine et Julien. Alors, je me suis mis avec elle, dans l'idée de faire plaisir à maman.

THÉRÈSE. — Et elle ne vous en a pas su gré...

THÉODULE. — Si... si... Pendant quelque temps, elle avait même l'air de s'y intéresser... Elle disait en la lorgnant: « C'est curieux comme cette petite, qui est jolie, danse bêtement... » Enfin, on sentait une sympathie... Jusqu'au jour de la voiture à bras...

THÉRÈSE. — Vous lui avez donné une voiture à bras?

THÉODULE. — Non... Thérèse!... C'est maman, un matin, en faisant sa ronde dans le magasin... Tu sais qu'elle a un œil, maman!...

THÉRÈSE. — Madame!... Elle en a deux!... J'ai même cru souvent qu'elle en avait quatre.

THÉODULE. — Donc, elle avise dans la cour une voiture à bras sur laquelle on chargeait des pièces d'étoffe... des lainages... des ratines... des soieries même. « — Pour quelle maison ? » demande maman... « — La maison Choupiquet, madame !... » « — Et de quel ordre ? » « — Ordre de M. Théodule... » Elle a le nez creux, la mère Morisset ! Et le pied leste... La voilà partie derrière la voiture qui, au bout de trois quarts d'heure, s'arrête à Montmartre, tout en haut, en haut de la rue Lepic, devant un joli petit magasin, tout battant neuf, qui portait pour enseigne : *Maison Choupiquet. Au fil de la Vierge !*

Thérèse. — C'était...

Théodule. — C'était une idée de Totoche... En bonne fille, elle avait établi sa mère... Et elle alimentait l'établissement de Mme Choupiquet douairière avec toutes les nouveautés du *Mûrier d'argent.* Tu parles si elle a fait un raffut, la grande patronne. A quoi Mme Choupiquet douairière a répondu avec dignité que c'est plutôt elle qui aurait à se plaindre, attendu que le dernier satin n'était pas de la qualité du précédent.

Thérèse. — C'est alors que madame vous a renvoyé ?

Théodule. — Et, naturellement, Totoche a fait comme elle !

Thérèse. — Mais, comment vivez-vous ?

Théodule. — Je travaille... Je fais la place.

Thérèse. — Pour le *Mûrier d'argent ?*

Théodule. — Non... Pour les aéroplanes... Seulement, ça ne nourrit pas encore très bien son homme... Heureusement, j'ai trouvé de la sympathie...

Thérèse. — Chez vos amis...

Théodule. — Non... chez les usuriers... Et chez Vilfroy, tiens, qui m'a donné l'hospitalité dans son hôtel... La table et le logement...

Thérèse. — Mais vous ne pourrez pas demeurer toujours en garni ?...

Théodule. — Non, Thérèse. C'est même pour cela que je suis revenu, ce soir, chez maman ; ma belle-sœur, Catherine, m'a écrit qu'elle était un peu plus calme et que je pouvais me montrer sans qu'elle morde... Dis donc... est-ce que le dîner est bientôt fini ?

Thérèse. — On passe les petits fours.

Théodule. — Il y a du monde...

Thérèse, finissant d'allumer l'autre candélabre. — Non. La famille...

Théodule. — Alors, pourquoi cet éclairage insolite et fastueux ?

Thérèse. — Parce que c'est jeudi...

Théodule. — Où avais-je la tête ? C'est vrai... Les jeudis de Mme Morisset, c'est fondamental... dans le Sentier !... Thé, petits beurre et sirop d'orgeat... Je te parie que vous êtes la dernière maison de Paris où on boive encore du sirop d'orgeat... Et comme invités... comme éternels invités de père en fils...

Thérèse. — Les Picavent !

Théodule. — Tissus pour robes.

Thérèse. — Les Jacquot !

Théodule. — Tissus pour ameublements...

Thérèse. — Et les Poulard !

Théodule. — Tissus pour robes et ameublements.

La porte de la salle à manger s'est ouverte à deux battants ; on voit le couvert en désordre. Thérèse sort au moment où on entre.

Scène II

Les mêmes, Mme MORISSET, CATHERINE, Mme HERBELIN, JULIEN

On doit sentir dans cette scène Catherine énervée, ironique, lasse, mais jamais aggressive, ni méchante. Son irritation s'accroît au fur et à mesure de l'action, et des coups d'épingle, puis des attaques de sa belle-mère.

Catherine. — Bonsoir, Théodule !...

Théodule. — Bonsoir, Catherine... (Il lui embrasse la main. Bas.) Bonsoir, et merci !

Mme Morisset. — Ah ! te voilà, toi !...

Théodule. — Tu languissais, n'est-ce pas, maman ? Moi aussi... On s'aime bien tout de même, va !... Bonsoir, Julien !... (Les deux frères se serrent la main.) Madame Herbelin, mes hommages...

Mme Morisset. — Tu as besoin d'argent, naturellement ?

Théodule. — Maman !... maman !... Vous devinez tout...

Mme Morisset. — Travaille !...

Théodule. — Quand on a deux fils, on ne les lance pas dans la même carrière... Tu en as déjà un pour celle-là !

Catherine. — Madame, laissez-vous fléchir.

Théodule, s'agenouillant. — Regarde... Je suis à tes genoux... Tiens-moi compte de ma bonne volonté...

Mme Morisset — Prouve-la !

Théodule. — Ne suis-je pas ici, ce soir ?... A ton jeudi ? Tu sais mes sentiments à l'endroit de ton eau chaude hebdomadaire... Pourtant, je suis prêt à la boire... Sucre-la !

Julien. — Maman !... Pardonne-lui !

Mme Morisset. — Allons, embrasse-moi, galopin !... Si tu étais à peu près sérieux, tu ne serais pas plus méchant qu'un autre...

Elle l'embrasse.

Théodule. — Chouette !... Je rembauche !... (Il embrasse sa mère.) Au travail !... Madame Herbelin, un écarté !

Mme Herbelin. — Ça va !... cinq parties à deux francs...

Mme Morisset. — Tu ne peux donc pas rester tranquille...

Théodule. — A ne rien faire ?... Jamais !... Les mains me démangent.

Julien. — Donne des gifles...

Théodule. — Si tu en as besoin, demandes-en à ta femme.

Il s'installe à la table de droite avec Mme Herbelin.

Julien, tendant son visage à Catherine. — Tant qu'elle voudra !

Catherine. — Tu en mériterais pour m'avoir laissée toute seule toute la journée.

Mme Morisset. — Nous sommes en pleine saison, Catherine.

Catherine. — Plaine saison ou morte-saison, c'est toujours la même chose.

Mme Herbelin. — Le roi !...

Mme Morisset. — Il n'y a plus personne au magasin, Julien ?... Les emballages du soir sont finis ?

Julien. — Ils doivent l'être, mère.

Mme Morisset. — Il faudra t'en assurer...

Catherine. — Et tu fermeras le compteur.

Mme Morisset. — Pourquoi te moquer ? Un patron doit tout voir par lui-même.

CATHERINE. — Tu as cinquante employés, tu travailles comme cent.

JULIEN. — Mon fils me devra sa fortune.

CATHERINE. — A quoi lui servira-t-elle, s'il ne doit pas en jouir plus que son père?

THÉODULE. — Confiez-le-moi!... Je lui donnerai de bons principes... A propos, comment va-t-il ce jeune Astyanax...

Mme MORISSET. — Je te prie, Théodule, de ne pas donner de surnoms ridicules à ton neveu. Il s'appelle Charles, et non pas Asté... Asti... Asta...

On rit.

THÉODULE. — Ne te fâche pas, maman... Astyanax est un jeune Grec dont l'évocation fait honneur à mon éducation... on en parle dans *Andromaque*, de Racine... demande à Catherine...

Mme MORISSET, sèche. — Je vous demande pardon... Je n'ai pas fréquenté les coulisses...

THÉODULE. — Ah! Catherine! Je vous ai entendue une fois, chez Labourdette, donner une réplique d'*Andromaque.* Vous étiez admirable.

CATHERINE. — Et je n'étais pas mère!...

JULIEN, tendrement. — Ma chère Catherine...

Il l'embrasse.

Mme MORISSET, prenant un livre broché sur la table. — Qu'est-ce que c'est que ça?

CATHERINE. — C'est un livre à moi.

Mme MORISSET, lisant le titre. — *Madame Bovary.* Encore un roman, probablement?

CATHERINE, un peu ironique. — En effet, madame, vous ne vous trompez pas.

Mme MORISSET. — Tu ferais mieux d'employer ton temps à des lectures plus utiles.

JULIEN. — Maman, *Madame Bovary* est un des plus admirables livres qui aient été écrits.

Mme MORISSET. — C'est possible... Mais je me méfie... Et je préférerais que cet admirable livre ne traînât pas sur ma table un jour où nous avons du monde. On pourrait croire que c'est moi qui le lis.

CATHERINE, souriant. — Rassurez-vous... on ne vous fera pas cet outrage... Je vais l'emporter...

Mme MORISSET. — Huit heures et demie... Nos amis ne tarderont pas à arriver... Ta femme ne compte pas, je pense, les recevoir aussi peu vêtue?

THÉODULE. — Tu blasphèmes, maman!... Ce *tea gown* est un chef-d'œuvre.

Mme MORISSET. — Possible... mais c'est un chef-d'œuvre un peu décolleté.

CATHERINE. — Tu tiens à ce que je change de robe?

JULIEN. — Celle-ci te va à merveille, ma chérie, et nos amis pardonneront à ton négligé en faveur de ta beauté.

Mme MORISSET. — Si ta femme te plaît ainsi, tu devrais réserver cette tenue pour ton intimité.

JULIEN. — Je veux que ma femme me plaise tout le temps.

CATHERINE. — Et toi, veux-tu me plaire?

JULIEN. — Que faut-il faire?

CATHERINE. — Nous libérer quelquefois de cette corvée hebdomadaire... Quand je pense que, depuis notre mariage, tous les jeudis, à la même heure, les mêmes gens, pour dire les mêmes choses, aussi nulles qu'eux-mêmes, se retrouvent ici!... Ecouter M. Jacquot expliquer le dernier logogriphe ou la dernière charade du *Pall mall*, celle que n'a pu déchiffrer l'Œdipe du café de l'*Univers*, au Mans!... Entendre M. Picavent, politicien en boutique, donner des conseils à l'Europe, et nous lire des extraits de sa dernière brochure : « *Si j'étais la conférence de la Haye!* »... Subir Poulard qui récite par cœur les bons mots des quatorze journaux qu'il dévore quotidiennement à son cercle, et l'énorme Mme Poulard, qui tient la comptabilité de la maison et passe la soirée à gémir sur ses erreurs de caisse... Assister à l'oppression de cette pauvre petite Louise Picavent par une mère hargneuse et jalouse, se targuant comme d'une gloire d'une médiocrité dont elle ne se console pas... Voilà le sort qui m'est dévolu, et tu ne veux pas que j'aspire à autre chose... Julien! De temps en temps, au moins, changeons de jour!...

JULIEN. — Nos jeudis, Catherine, sont un vieil usage familial.

CATHERINE. — Et si j'ai envie de sortir?

Mme MORISSET. — Depuis trente ans, personne n'a invité les Morisset ce jour-là!

CATHERINE. — On peut désirer aller au théâtre!...

Mme MORISSET. — En semaine?... Ton mari se lève à sept heures.

CATHERINE. — Il se lèverait à huit.

THÉODULE. — Et il ne s'en repentirait pas!...

Mme MORISSET. — On va au théâtre le samedi ou le dimanche.

THÉODULE. — En matinée!...

CATHERINE. — Il n'y a jamais de répétitions générales, ces jours-là. Et je n'aime que les répétitions.

Mme MORISSET. — On y admet donc d'autres personnes que les professionnelles?

CATHERINE. — Je peux montrer patte blanche.

Mme MORISSET, dédaigneuse. — C'est vrai, j'oubliais que vous êtes du bâtiment!...

CATHERINE, soupirant. — Pardon!... j'en étais!...

JULIEN, inquiet. — Mais tu ne le regrettes pas?...

CATHERINE, très franche, très spontanée. — Non!...

Mme MORISSET. — Tu ridiculises nos amis à plaisir... Il y a pourtant parmi eux des femmes qui font figure dans les salons les plus mondains...

CATHERINE. — Ah! oui! Mme Jacquot!... Pauvre petite!... De celle-là, l'ennui a fait une malade!... Une névrosée, une chercheuse de voluptés inédites et de frissons inconnus... Affolée à l'idée d'être prise pour une bourgeoise, elle entraîne son malheureux mari dans un tourbillon de fêtes compliquées et baroques, jusqu'au jour où, ne trouvant plus de sensations nouvelles, elle en découvrira une, définitive, en filant avec un tzigane ou un dompteur.

THÉODULE. — Elle est jolie!... Est ce qu'elle viendra, ce soir?

Mme MORISSET. — Sans doute! Si névrosée qu'elle soit, elle ne partage pas le dédain de Catherine pour nos jeudis... (Avec intention.) M. Vilfroy non plus, d'ailleurs... Depuis un mois, il n'en manque pas un...

Mme HERBELIN. — Quel gentil garçon... Toujours gai... Je l'aime beaucoup, ce M. Vilfroy!

THÉODULE. — Un bel homme, hein, maman Herbelin?

Mme MORISSET, sévère. — Théodule!... Tu vois, Aurélie, à quoi tu t'exposes...

Mme HERBELIN. — A mon âge, il n'y a pas de mal à avouer qu'on préfère les jolis garçons...

Mme MORISSET. — Je n'aime pas les paresseux.

THÉODULE. — Lui!... Il travaille plus que m..., plus que nous!

CATHERINE. — L'éternel préjugé!... Les artistes ne travaillent pas...

Julien. — Vilfroy est un bûcheur... Ses succès en témoignent...

Mme Herbelin. — En quatre ans!... Toutes les médailles...

Julien. — L'Institut!...

Mme Herbelin. — La croix..

Théodule. — Et la bannière...

Mme Morisset. — Théodule!...

Théodule. — Ce n'est rien, m'man... ça m'a échappé. Bien à tort, du reste, car, depuis qu'il m'a recueilli, j'ai pu me rendre compte, pas vrai? Rien de rien!... Sage comme une image, Vilfroy! Pas le moindre *five o'clock,* brun ou blond...

Mme Morisset. — M. Vilfroy est un artiste... Nous sommes des bourgeois. Sa présence chez nous, outre qu'elle est déplacée, est suspecte...

Julien. — C'est moi qui l'ai invité. Quand nous nous sommes retrouvés au régiment... J'ai même dû insister pour qu'il vienne.

Mme Morisset. — Tu as été imprudent... On n'ouvre pas sa porte aux rôdeurs...

Catherine, froissée. — Permettez, madame. J'ignore dans quelles intentions M. Vilfroy vient ici. Vous oubliez seulement qu'en les interprétant comme vous le faites vous ne l'offensez pas seul.

Julien. — Catherine a raison, maman... Tu blesses à la fois ma femme et mon ami.

Mme Morisset. — Ainsi, c'est à elle que tu donnes raison... Je devais m'y attendre... Aujourd'hui, ce sont mes conseils qu'on rejette... Demain, ce sera moi...

Julien, tendrement. — Tu n'as pas honte de supposer cela...

Mme Herbelin, à Mme Morisset. — Clémence, notre petit-fils doit être déshabillé... Et il a demandé à ses deux grand'mères de venir lui dire bonsoir ensemble...

Julien, à Catherine. — N'y viens-tu pas aussi?

Catherine. — Tout à l'heure... Fraülein n'aime pas qu'on soit trop nombreux dans sa chambre... Et tu sais qu'il veut que je l'embrasse la dernière.

Théodule. — J'irai avec vous... Il y a longtemps que je n'ai entendu la musique de sa petite voix et son invariable souhait: (Avec volubilité.) « Bonsoir, maman chérie. Bonne nuit. Dors bien!... A demain matin! » Dire que j'étais comme ça... n'est-ce pas, maman?

Mme Morisset. — Tu n'avais pas de bonne allemande, ni de chambre à toi. Vous couchiez tous les deux dans la nôtre...

Julien, souriant. — Tu me permettras de ne pas regretter ce passé-là... Allons, mesdames.

Il sort avec Mme Morisset et Mme Herbelin.

Scène III

CATHERINE, THEODULE

Théodule. — Pas très moderne, hein, la maman Morisset!...

Catherine. — Ah! mon pauvre Théo, elle ne me pardonnera jamais d'être devenue votre belle-sœur!...

Théodule. — C'est-à-dire qu'elle vous pardonnerait bien d'être ma belle-sœur, si vous n'étiez pas sa belle-fille en même temps.

Catherine. — Grande bête, si vous croyez que vous me ferez rire...

Théodule. — Tout finira quand même par s'arranger... allez! On se crêpera peut-être encore un peu le chignon... mais je paie deux que vous gagnerez la course... Julien est avec vous...

Catherine. — Pas toujours, et je le comprends si bien que je ne lui en veux pas... Un fils est un fils... Il a sucé le lait de sa mère... Comment ne lui en resterait-il pas certaines idées, certains préjugés même... Il est habitué à l'admirer, à vénérer ses qualités, qui sont grandes... Jamais il ne me blâmerait ouvertement... mais, entre deux baisers, il insinue, il risque un conseil qui ne vient pas de lui... Et, si douces que soient ses paroles, c'est toujours le langage de sa mère que j'entends à travers elles... Est-ce qu'une Herbelin, poussée au petit bonheur, peut être capable de devenir une Morisset? Si j'ai été bonne pour en mettre un au monde, puis-je l'élever suivant les pures traditions de cette haute lignée?... Cela a commencé à la naissance de Charles... Une nourrice... scandale! Et j'ai compris qu'on ne se souciait tant du devoir de la mère que pour tâcher d'empiéter sur ceux de la femme... Pour son éducation, ce fut pareil... « Vous ne mettez pas de bonnet à cet enfant... Pas de maillot! Les jambes nues!... Habillez-le en sauvage tout de suite! »

Théodule. — Qui l'a emporté?

Catherine. — A quel prix! Et la litanie de Sainte Bourgeoisie de s'ensuivre! Et les obligations ménagères auxquelles on entendait m'astreindre!... Surveillance des domestiques, observations et visites aux fournisseurs, réception du linge des mains de la blanchisseuse, rangement des armoires... Oh! ces armoires!... Et les clefs, les clefs de tout, de mon bureau, de la cave, de mes tiroirs, que je devais toujours porter sur moi, comme un guichetier.

Théodule. — Oui, c'est la mode de la maison... Quand Julien était petit, maman, en plus, avait en sautoir toutes celles du magasin.

Catherine. — Le magasin!... Dans les premiers temps de mon mariage, j'ai voulu m'intéresser à ce qui s'y passait, aux affaires de mon mari... On a eu vite fait de me remettre à ma place et de me signifier que des questions aussi graves ne pouvaient pas loger dans une cervelle aussi frivole... Et c'est ainsi qu'à toute heure, quand je suis seule ici, j'entends monter vers moi, avec le bruit de la ruche où mon mari travaille, et où sa mère le surveille, la critique éternelle et jalouse de tous mes gestes et de tous mes pas... Oui, Julien m'aime, Julien m'adore!... mais il ne songe pas assez à ma souffrance d'être traitée ici comme un oiseau au joli plumage, mais qui chanterait trop.

Théodule. — Sacré frangin, va!... Voulez-vous que je lui fasse de la morale? (Sourire attristé de Catherine.) Oui... Vous vous dites que ce n'est pas tout à fait ma partie... Mais, si je ne tiens pas l'article pour ma consommation, pour les autres, mon rayon est très bien fourni, comme on dit à l'étage au-dessous!

Catherine. — Que lui direz-vous?

Théodule, se grattant le front. — Je lui dirai... je lui dirai que, s'il est bon d'obéir à sa mère quand on est un petit garçon, il arrive un âge où on ne doit plus avoir peur ni du cabinet noir, ni du pain sec... Que, quand il vous a retrouvée jeune fille, la vie n'avait pas pour vous que des roses, tandis qu'aujourd'hui c'est surtout des chardons qui poussent dans votre jardin... Je lui dirai qu'il vous a juré protection devant le ventre tricolore de M. le maire, et que cette protection ne s'entend pas seulement contre les malfaiteurs et les apaches, mais contre les tristesses, les souffrances, les humiliations et les rancœurs...

CATHERINE, portant la main à ses paupières. — Ah ! Taisez-vous...

THÉODULE. — Allons, bon!... Vous pleurez... Dieu, que je suis bête!... Je veux vous consoler... et voilà le résultat que j'obtiens!... Pardonnez-moi... Je suis encore plus maladroit que je ne croyais... Mais je vous affirme quand même que Julien vous aime plus que tout au monde, et que vous pouvez être sûre de demain... Avec des yeux comme ceux-là, une femme finit toujours par faire ce qu'elle veut!

CATHERINE. — Ah! mon ami, au bout de quatre ans de ménage, les yeux des femmes sont bien près d'être tous pareils!

Scène IV

LES MÊMES, Mme HERBELIN, JULIEN

Mme HERBELIN. — Catherine, voici ton fils débarbouillé, couché et bordé!... Il n'attend plus que le baiser de sa maman pour s'endormir.

CATHERINE. — J'y vais. (A Julien.) Mais où donc est ta mère?

JULIEN. — Au magasin... Elle a bien voulu faire ma ronde à ma place...

CATHERINE. — Alors, embrasse-moi... J'en ai besoin... En me serrant sur ton cœur, de toutes tes forces...

JULIEN. — Avec ivresse!... (Il la serre sur sa poitrine.) Je t'ai fait mal?

CATHERINE. — Non!... Au contraire... Encore!...

Même jeu.

THÉODULE. — Pendant que le loup n'y est pas!... (Ecoutant.) Acret! Acret!... Je l'entends qui monte...

CATHERINE, de la porte, envoyant un baiser à son mari. — Je t'aime!...

Elle sort avec Théodule.

Scène V

Mme HERBELIN, JULIEN, puis Mme MORISSET

JULIEN, après un temps. — Ah! madame Herbelin, pourquoi ne consent-elle pas à être un peu plus souple?... Maman est loyale... Si elle ne l'a pas voulue, elle l'a acceptée... Mais, les préventions qu'elle avait, c'est Catherine maintenant qui les a reprises pour les tourner contre elle... Ses susceptibilités ne viennent-elles pas de ses regrets pour la vie qu'elle a manquée...

Mme HERBELIN. — Non, Julien... Catherine ne regrette rien... Elle vous l'a dit... Et elle ne ment jamais.

JULIEN, après une hésitation. — ... Et vous ne croyez pas, comme le prétendait maman, que Vilfroy lui fasse la cour?

Mme HERBELIN. — Je crois qu'on ne fait la cour qu'aux femmes qui le veulent, et que lorsqu'elles le veulent, c'est presque toujours la faute de leur mari.

Mme MORISSET, entrant, et allant à la salle à manger, dont elle ouvre elle-même les portes toutes grandes. On voit la table couverte d'un tapis de drap vert, et des cartes préparées. — J'ai reconnu le coup de sonnette de Picavent...

Mme HERBELIN. — Solennel et mesuré, comme lui-même!...

Mme MORISSET. — Où donc est Catherine?

JULIEN. — Auprès de son fils!

Mme MORISSET. — Quand nos amis arrivent!... Elle choisit bien son temps...

Scène VI

LES MÊMES, PICAVENT, Mme PICAVENT, LOUISE PICAVENT, puis CATHERINE et THEODULE.

PICAVENT. — Salut à la grande patronne!...

Mme MORISSET. — Bonsoir, mon bon... Bonsoir, Léocadie... Tu ne m'embrasses pas, Louise?

LOUISE, timidement. — Oh! si, madame...

Echange de politesses et de poignées de main. Picavent est un gros homme tout rond, gros favoris blancs autour d'une figure rougeaude. Mme Picavent est une femme maigre, aux cheveux plats et tirés, prétentieuse et séchée sur pied. Louise est mince et pâle, timide et résignée, mal coiffée et habillée plus vieux que son âge, ce qui ne l'empêche pas d'être jolie.

Mme PICAVENT, à Mme Morisset. — Tiens! Votre bru n'est pas là, Clémence?

Mme HERBELIN. — Elle endort son petit Charles.

Mme PICAVENT, pincée. — Voilà une mauvaise habitude à donner aux enfants...

JULIEN, à Louise, rompant les chiens. — Comme vous êtes belle!

LOUISE. — C'est une ancienne robe à maman que j'ai fait teindre.

Mme HERBELIN, souriant. — Vous n'avez pas besoin de dire cela...

Mme PICAVENT, aigre. — Et pourquoi ne le dirait-elle pas?... Nous ne sommes que de modestes commerçants...

LOUISE, apercevant Catherine. — Ah !... Voilà madame Julien...

Elle va à elle.

CATHERINE. — Bonsoir, chère enfant... (Elle l'embrasse.) Madame, je suis heureuse de vous voir...

Mme PICAVENT, pincée et obséquieuse. — Et moi de même, madame... (Théodule a salué les Picavent.) Votre chérubin s'est bien endormi?

THÉODULE. — A condition que je lui chante tout mon répertoire...

Mme PICAVENT, bas, à Mme Herbelin. — Ça devait être du propre... Louise, ta broderie.

LOUISE. — Oui, maman...

THÉODULE, s'approchant. — A quoi travaillez-vous là, mademoiselle Louise?

LOUISE. — C'est un entre-deux pour un jupon... Vous aimez cette grecque?

THÉODULE. — J'admire surtout votre ingéniosité.

LOUISE. — Je fais aussi du crochet, du point de Venise, du filet et de la dentelle...

THÉODULE. — Et de la tapisserie?

LOUISE, avec regret. — Ah! non! Pas de tapisserie...

THÉODULE. — Merci!

LOUISE. — Vous dites?

THÉODULE. — Je ne dis rien... Alors, cet entre-deux, où ça se place-t-il?

LOUISE. — Entre deux bandes d'étoffe, voyons.

THÉODULE. — Les desseins de la Providence sont insondables.

Mme PICAVENT. — Louise!...

Mme HERBELIN. — Eh bien, monsieur Picavent, comment vont les affaires?

Picavent. — Mal, madame.

Théodule. — C'est la première fois que j'entends dire cela par un commerçant.

Picavent. — Raillez, jeune homme! N'empêche que le tissu agonise...

Mme Picavent. — Ce n'est pas étonnant, on ne fait rien pour le commerce.

Julien. — Pourtant, il y a des expositions partout, dans tous les pays, dans toutes les villes, presque.

Théodule. — Qui n'a pas son exposition?

Picavent. — A quoi voulez-vous que ça serve? Tant qu'il y aura des armées!... Ah! si j'étais le gouvernement!...

Théodule, bas. — Pan!... Ça y est!...

Mme Herbelin. — Qu'est-ce que vous feriez, monsieur Picavent?

Picavent. — Je désarmerais, madame... je désarmerais totalement. Plus un cuirassé, plus un canon, plus un fusil, plus un soldat!... Plus un képi, même. Vous comprenez bien qu'en nous voyant ainsi, sans défense, aucun peuple n'aurait la lâcheté de nous attaquer...

Théodule, à Catherine. — Non... Ils se gêneraient...

Picavent. — L'exemple gagnerait... Et ce serait la pacification universelle!... Ah! si j'étais l'empereur d'Allemagne!...

Théodule. — Oui! mais, le malheur, c'est que vous ne l'êtes pas!...

Picavent. — Hélas!...

Scène VII

Les mêmes, JACQUOT, Mme JACQUOT, POULARD

Mme Jacquot est une jeune femme d'une élégance et d'une excentricité outrées. Elle porte une robe d'un dessin tapageur et d'un ton criard.

Jacquot, entrant. — Bonsoir, messieurs, dames.

Picavent. — Hé! ce sont les Jacquot!

Jacquot. — Avec l'ami Poulard!...

Echange de politesses général.

Mme Morisset. — Comment!... Mme Poulard n'est pas avec vous?

Poulard. — Excusez-la. Elle avait une erreur de caisse, qu'elle a voulu retrouver à tout prix avant de se coucher.

Catherine, bas, à Théodule. — Au moins, elle ne nous en parlera pas...

Mme Morisset. — Comme vous arrivez tard!

Mme Jacquot. — Au moment de partir, mon mari ne s'est-il pas mis à déchiffrer un mot carré de *L'Illustration*...

Jacquot, à Julien. — Figurez-vous, mon cher, une combinaison épatante avec onze significations... manioc... nicham... caïman...

Théodule, à Mme Jacquot, très empressé. — Vous avez une toilette délicieuse, chère madame.

Mme Jacquot, minaudière. — Vous trouvez... Elle est bien simple.

Jacquot, satisfait. — C'est un nouveau dessin que je lance...

Mme Picavent, à Mme Morisset. — S'il compte dessus pour augmenter son chiffre d'affaires.

Mme Jacquot, à Catherine. — Mais, vous-même, chère amie, vous n'êtes pas souffrante?

Julien. — Ma femme était un peu fatiguée... Vous excuserez son déshabillé.

Poulard, malicieusement. — Faut-il vous féliciter?...

Catherine. — Non... monsieur Poulard... Il n'y a pas de quoi...

Picavent, lourd. — Tant pis... Ah! Julien, mon gros, vous flânez!...

Catherine. — Mon amie Louise, venez faire la causette avec moi.

Louise. — Volontiers, madame.

Mme Picavent. — Prends garde de chiffonner ta robe. Il faut qu'elle te fasse tout ton hiver.

Catherine. — Elle vous va très bien... Quel joli col!

Louise. — C'est un cadeau de première communion: maman me défend de le mettre.

Catherine. — Vous le mettez tout de même.

Louise. — Les jeudis soir seulement.

Catherine. — Et il n'y a que moi qui le vois.

Louise. — Il n'y a que vous qui m'en parlez...

Catherine emmène Louise s'asseoir dans un coin du salon.

Julien. — Madame Picavent, venez que je vous montre les photographies de notre nouvelle voisine.

Il l'installe devant un vérascope dont il tourne les poignées. Théodule s'est rapproché de Mme Jacquot.

Théodule. — Pourquoi n'êtes-vous pas venue cet après-midi, comme vous l'aviez promis?

Mme Jacquot. — Je n'ai pas pu... j'ai dormi!... Vous savez, j'en ai pris.

Théodule. — De quoi?

Mme Jacquot. — De l'éther!... Ah! mon cher! ce frisson d'angoisse au moment où on perd le contact avec la terre, c'est une seconde exquise!...

Théodule, jaloux. — Qui vous l'a procurée, cette seconde-là?

Mme Jacquot. — Ma nouvelle femme de chambre. Elle sort de chez Liane d'Apremont, la plus enragée éthéromane de Paris.

Théodule. — Eh bien! Vous me ferez le plaisir de la renvoyer... N'est-il pas convenu que c'est moi qui dois satisfaire toutes vos curiosités?

Mme Jacquot. — Il vous en reste encore, soyez tranquille. Et ce cinématographe... suggestif, dont vous deviez avoir l'adresse!

Théodule. — Je vous y mènerai jeudi, le jour où Jacquot va à sa fabrique... Et savez-vous où nous finirons la soirée?

Mme Jacquot. — Oh! non, mon ami... Pas le soir!... Le soir, c'est pour nous amuser...

Théodule. — Je croyais que vous aviez tant envie de voir une fumerie d'opium.

Mme Jacquot, ravie. — Une fumerie... une vraie?

Théodule. — Avec un vrai Chinois, qui prépare les pipes...

Mme Jacquot. — Vous êtes un amour... Pour vous récompenser, je viendrai demain, à cinq heures, vous faire une petite visite...

Théodule. — Par la porte des modèles, celle qui donne sur le parc Monceau.

Mme Jacquot. — Oh! Vous savez... c'est gentil, chez Vilfroy... mais j'aimerais mieux être chez nous.

Théodule. — Maman commence à devenir raisonnable. Ça ne tardera pas.

Mme Herbelin, rentrant. — Les jetons sont comptés pour le trente-et-un.

Poulard. — Le carnage peut commencer.

Picavent. — Un sou la fiche, n'est-ce pas?

Mme Morisset. — Naturellement... comme tous les jeudis...

La porte d'entrée s'ouvre. Vilfroy parait, introduit par Thérèse.

Picavent. — Ah! voici l'Institut... (A Mme Morisset.) Votre réception est resplendissante, patronne.

Scène VIII

Les mêmes, VILFROY

Vilfroy, en habit, cravate blanche, très élégant. — Madame, je vous présente mes respectueux hommages... Je ne suis pas indiscret en m'étant rappelé encore, ce soir, l'aimable invitation de Julien...

Mme Morisset, gourmée. — Ne vous excusez pas, monsieur... mon fils a le droit d'inviter chez moi qui lui plaît...

Vilfroy, s'inclinant. — Trop aimable...

Julien, lui serrant la main. — Je désespérais, mon cher ami...

Vilfroy. — Bonsoir, frère d'armes... Je dînais chez la duchesse de Pistoïa. Aussitôt sorti de table, je me suis esquivé...

Mme Picavent, à son mari. — Faiseur d'embarras, va!...

Mme Jacquot, à Jacquot. — Sois aimable avec Vilfroy... Ça ferait bien à mon jour, un artiste qui dîne chez les duchesses!...

Vilfroy a fait le tour du salon et salué tout le monde. On s'installe au trente-et-un dans la salle à manger.

Mme Morisset, à Julien. — Julien, emmène donc Jacquot dans ton bureau pour lui parler de ton plan de défense...

Picavent, vivement. — Contre l'Allemagne?...

Julien. — Non!... Contre l'avalanche de ces immenses bazars, qui, en province, tuent le commerce de gros...

Picavent. — Je vous apporte justement une brochure que je viens de terminer sur la question... (En tirant plusieurs exemplaires de sa poche.) « *Si j'étais les Galeries Lafayette!...* »

Julien. — Alors, venez causer avec nous?

Picavent. — Oh! vous savez, moi... jamais d'affaires après dîner!... Je vais faire mon trente-et-un...

Il passe dans la salle à manger.

Jacquot, sortant avec Julien. — Dites donc, j'emporte les cigares!

Il prend la boite.

Mme Picavent. — Louise?

Elle sort avec les autres, suivie de la jeune fille.

Scène IX

CATHERINE, VILFROY

Vilfroy, qui s'est approché de Catherine. — Bonsoir, Catherine. Vous boudez?

Catherine. — Non... Je rêve... Vous ne jouez pas?

Vilfroy. — Merci... Je crains les émotions fortes... Et vous?

Catherine. — Moi, je crains les joueurs.. Et puis, au moins, j'échappe pendant une heure aux critiques de ma belle-mère.

Vilfroy. — J'ai pensé à vous, ce soir... chez la duchesse... Je me rappelais votre triomphe chez elle, il y a quatre ans! Dans la *Visite de noces.*

Catherine. — J'étais bien, n'est-ce pas? (Un temps.) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

Vilfroy, songeur. — Quatre ans!... Il n'y a que quatre ans!...

Catherine. — Vous êtes aimable... Je suis donc si changée...

Vilfroy. — Changée... non... mais... comment dire?... C'est toujours vous, et c'est une autre!

Catherine. — Mieux, ou moins bien... l'autre?

Vilfroy. — Plus belle!... oui, plus belle.... La fleur épanouie, éclatante, avec toute la gamme de ses chaudes valeurs... Et un charme un peu languide, un charme attristé dont se désespère votre ami qui ne vous reconnaît plus... Oui, voilà ce qui vous change... Si exquise que vous soyez, vous n'avez plus ce que j'aimais tant en vous, cette joie, ce désir de vivre que nous admirions tous.

Catherine. — Je désirais ce que vous ne pouviez me donner, ni vous, ni les autres... et ce que je dois à Julien.

Vilfroy. — Etes-vous sûre de ne pas lui devoir autre chose?... Ne protestez pas... j'ai l'habitude de lire derrière les yeux que je peins, petite Catherine... Osez donc me dire qu'il n'y a pas, dans les vôtres, une pâle lueur de désenchantement?

Catherine. — Mon mari me le demandait tout à l'heure, et je lui ai répondu que je ne regrettais rien.

Vilfroy. — C'était la réponse que vous deviez faire à votre mari... Avec votre ami, le vieil ami qui est le seul à vous avoir connue véritablement, vous pouvez être plus franche... Oui... Je sais que vous avez ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur, et que toutes les élèves de Labourdette, en vous voyant passer, délicieusement chapeautée, dans votre auto, vous jettent un regard d'envie... Ont-elles raison?

Catherine. — Je ne dois pas vous répondre.

Vilfroy. — Ah! quelle réponse!... Et la plus concluante de toutes...

Catherine. — Pourquoi m'obliger ainsi à me regarder moi-même?... Je suis ce qu'on appelle une heureuse de la vie!... Cela doit me suffire!... Du moment qu'une femme peut commander des robes chez sa couturière et se faire offrir des bagues par son mari, que peut-elle désirer de plus? Ah!... De quel cœur je les donnerais, mes bijoux et mes toilettes, pour ne pas être ici, aujourd'hui, l'intruse, demain, l'ennemie. Oui, l'ennemie, car aucune de mes sensations, de mes idées, n'est partagée par ceux qui m'entourent... Mes lectures, on les blâme, mes paroles, on ne les comprend pas, mes élans, on les incrimine... L'art, l'idéal, sont des considérations mortes dans cet intérieur où il n'y a que le travail et le profit... N'y a-t-il donc pas d'autres choses qui existent, et qui s'appellent l'intelligence, le rêve et la beauté?

Picavent, dans la salle à manger, bruyamment. — Trente-et-un!...

Catherine. — Tenez, voilà ce que j'entends du matin au soir.

Explosion parmi les joueurs.

Mme Picavent. — Mistigri!

Mme Jacquot. — Vingt-huit!

Poulard. — Neuf!...

Mme Herbelin. — C'est lui qui paie.

Vilfroy. — Dire qu'il existe encore, en plein Paris, des gens comme ceux-là.

Catherine. — Et que je suis obligée de les subir.

Vilfroy. — Tournez-leur le dos.

Catherine. — Ils me cernent.

VILFROY. — Ah! Catherine... Vous avez voulu renoncer trop vite... Le passé se venge... Endormez sa rancune... Pour cela... n'avez-vous pas à côté de vous un dévouement tendre et respectueux, qui veillera sur vous, qui saura mettre un peu de fantaisie innocente dans la pesanteur quotidienne de votre vie et s'amuser avec vous de ce qui vous amusait tant jadis.

CATHERINE. — Ce dévouement-là, avouez que j'ai le droit de le suspecter un peu.

VILFROY. — Pourquoi?... Je vous jure que je ne vois en vous que la femme de Julien... Ce qui se passe ici n'éveille plus en moi que de l'affection, une affection qui fut peut-être de l'amour, mais qui n'est devant votre détresse que la plus empressée des amitiés. Dire que je vous croyais sinon heureuse, du moins satisfaite... L'ordinaire des ménages, où la femme, forcément solitaire, écoute un peu trop ses nerfs... Nous en sommes loin.

CATHERINE. — Et il n'y a rien à faire.

VILFROY. — Il y a toujours à faire... Il y a d'abord à vous fier à moi, à croire en moi, qui veux vous rapprendre à sourire, comme autrefois, ce beau sourire si brave, qui m'a fait vous aimer hier et qui me fait aujourd'hui vous chérir.

CATHERINE. — Mon fils seul a droit à mon sourire.

VILFROY. — Prenez garde de ne plus savoir le lui donner... C'est pour lui aussi, tenez, que je veux vous voir rire... Je l'aime en vous... Je le veux tel que vous fûtes... Riez, Catherine... Riez, dites? Il le faut... Je vous en supplie.

En parlant, il s'est peu à peu rapproché d'elle. Il y a déjà un instant que M^me^ Morisset surveille de loin la conversation. Elle a quitté, sans en avoir l'air, la salle à manger.

M^{me} MORISSET, intervenant, avec sécheresse. — Catherine, tu ne t'aperçois pas que Thérèse n'a pas encore servi le sirop, et qu'on meurt de soif.

CATHERINE, froissée. — Madame, je ne suis pas ici chez moi, et, si je me permettais d'y donner des ordres, vous le trouveriez sans doute fort mauvais...

M^{me} MORISSET. — Ce que je trouve surtout mauvais, c'est que tu ne daignes pas t'occuper de nos invités, qui sont autant ceux de ton mari que les miens... Il faut croire que tu avais mieux à faire...

CATHERINE, avec un mouvement de colère qu'elle réprime. — Je vous défends... (Voyant Thérèse qui apporte le plateau.) Mais voici Thérèse...

M^{me} MORISSET. — Louise, veux-tu servir à boire?... Catherine est trop fatiguée pour prendre cette peine...

LOUISE. — Volontiers, madame.

VILFROY. — Je vais vous aider, mademoiselle.

Il aide Thérèse à installer le plateau près de la salle à manger, où il va avec la jeune fille porter à boire aux joueurs.

Scène X

M^{me} MORISSET, CATHERINE

CATHERINE. — En vérité, madame... vous aimez un peu trop à donner des leçons...

M^{me} MORISSET. — Je dis ce que je pense... En famille, on ne prend pas de gants...

CATHERINE. — Cela dépend devant qui...

M^{me} MORISSET. — Ce monsieur?... Si ça peut lui ôter l'envie de revenir...

CATHERINE. — Cela pourrait peut-être ôter à d'autres l'envie de rester...

M^{me} MORISSET. — S'il ne tenait qu'à moi!

CATHERINE. — Vous renonceriez facilement à la joie de m'avoir pour bru... Je m'en doute...

M^{me} MORISSET. — Louise, pousse donc un peu la porte! Le bruit gêne madame Julien. (Louise et Vilfroy obéissent.) Comme cela, nous pouvons causer... Ecoute... Je ne t'ai jamais caché que mon fils t'avait épousée malgré moi. J'estimais que votre éducation, si différente, vos goûts si contraires, ne pouvaient vous conduire ni l'un ni l'autre au bonheur... Il ne m'a pas écoutée; il a parlé en homme, en maître... Il aimait... Après tout, on a vu l'amour faire d'autres miracles. J'ai espéré que la tendresse aveugle de Julien éveillerait la tienne, que tu t'efforcerais de conformer tes sentiments aux siens, enfin que tu deviendrais la femme de ton mari, au lieu d'en être...

CATHERINE. — Achevez...

M^{me} MORISSET. — Je me suis trompée... Pour avoir laissé Julien chercher son bonheur où il croyait le trouver, je l'ai laissé faire son malheur...

CATHERINE. — Se plaint-il?

M^{me} MORISSET. — Non. Et c'est plus grave encore... Je connais mon fils mieux que toi. Il souffrira sans se plaindre, jusqu'au jour où son cœur éclatera... C'est cela que je ne veux pas... que je ne laisserai pas s'accomplir... (Mouvement de Catherine.) Oui... oui... Récrie-toi!... Regimbe-toi!... Tu vis au milieu de nous en étrangère... Pourvu que tu sois jolie, parée, brillante, tu es satisfaite... Ton enfant lui-même, tu l'abandonnes aux domestiques... Est-ce le rôle d'une femme, d'une femme de chez nous?... Quand tu as épousé Julien, tu nous connaissais, tu savais dans quel milieu tu entrais... Si la perspective te paraissait trop dure, il ne fallait pas te marier. Si tu l'as fait, accepte ta situation nettement, franchement. Sois pour ton mari ce qu'on est dans notre monde, la compagne de travail et l'associée...

CATHERINE. — Allons donc!... A la caisse, n'est-ce pas?... Ah! vous l'avez prononcé, tout à l'heure, le mot qui vous peint tout entière et qui me montre que nous ne nous comprendrons jamais. « Quand tu es parée, tu es satisfaite! » Pour vous, il n'y a que deux sortes de femmes, la femme de comptoir ou la poupée... Du moment que l'on n'aune pas du drap, ou qu'on n'additionne pas toute la journée, comme M^{me} Poulard, deux et deux font cinq — tout le commerce est là — on n'est bonne qu'à s'habiller. On n'est qu'un objet de luxe qu'un homme peut avoir pour maîtresse... Oh! je vous ai bien comprise, mais qu'il ne saurait prendre pour femme, puisqu'elle est incapable de rendre la monnaie? Et, pour pous, il n'y a que deux catégories, celles qui rendent la monnaie et celles qui la gardent. Vous vous trompez, madame, il y en a une troisième...

M^{me} MORISSET, ironique. — Voyons...

CATHERINE. — Il y a celles qui, à l'élégance que la nature leur a donnée, s'efforcent d'en ajouter d'autres... Travailler, amasser, n'est pas tout à leurs yeux... Vivre, compte aussi... C'est-à-dire accroître le domaine de leurs idées et de leurs sentiments, rire aussi bien que compter, pleurer même, mais sentir et vibrer... Ai-je trouvé cela chez vous? Regardez à cette table... Quels sont-ils ceux dont vous m'entourez?

M^me^ **Morisset.** — De braves gens, laborieux et honnêtes.

Catherine. — Ça ne me suffit pas!... Mais songez donc que, depuis quatre ans, je n'ai pas entendu ici, excepté de mon mari, un mot qui ne fût d'intérêt ou de sottise... Julien m'a adorée et m'adore encore... Je rougis de vous dire que la félicité d'amour qu'il m'a donnée, si elle a réjoui mon cœur, a laissé mon âme toute meurtrie. Pourquoi? Parce qu'il a considéré que tont son devoir était rempli lorsqu'il m'avait eue dans ses bras!... Le matin, lorsqu'il aurait dû prolonger notre intimité, sourire avec moi, s'attendrir quelquefois, il entendait tout à coup, au-dessous de nous, votre appel diligent, votre reproche à la paresse!... Et il me laissait, et il me laisse seule, toute seule, abandonnée à moi-même, à toutes les pensées, bonnes ou mauvaises, qui peuvent naître dans une tête de femme... Vous m'accusez, madame... Ah! accusez donc votre fils, et dites-lui: « Julien, prends garde! ta femme s'ennuie!... »

M^me^ **Morisset.** — Tu t'ennuies!... Vous êtes bien toutes les mêmes... Tu n'es pas la première que le devoir ennuie... J'en connais, comme cette Jacquot, tiens, qui commence à se distraire, elle aussi!... C'est incroyable!... Elles croient avoir tout dit lorsqu'elles ont bâillé: « Dieu, que je m'ennuie! » Et après?... Est-ce que je m'amuse, moi?... Crois-tu que ce soit divertissant de se lever tous les jours à six heures, de faire le gendarme et le comptable, de passer par les angoisses des échéances, toujours sur le qui-vive devant ceux-ci qui veulent vous tromper et ceux-là vous attendrir... Moi aussi, j'aurais peut-être mieux aimé autre chose, si j'avais eu le temps de le connaître. Je suis restée là pourtant à me brûler les yeux et le sang... Pourquoi?... Parce que j'avais des enfants et que je ne voulais pas qu'ils connussent notre misère d'autrefois... Parce que je voyais ta mère qui a voulu vivre en cigale, comme elle dit, et qui ne doit la paix de ses vieux jours qu'à ta bonté et à ta beauté... Tu t'ennuies! Une honnête femme ne s'ennuie pas lorsqu'elle a accompli sa tâche. La tienne est chez toi, près de ton fils, près de ton mari, gardienne du foyer, servante de l'époux!

Catherine. — Et la vôtre?

M^me^ **Morisset.** — Moi!... malheureuse qui ne comprends pas que je ne suis ici que la tienne et celle de ton enfant!

Catherine. — Vous ne servez que vous-même, votre orgueil, votre despotisme et votre *Mûrier d'argent* dont l'ombre m'étouffe!

M^me^ **Morisset.** — Ingrate!... Pour qui donc a-t-il fleuri, et suis-je encore là à l'écheniller tous les jours?... si ce n'est pour le fruit qui a poussé sur sa branche?... C'est cet avenir-là que je ne te laisserai pas détruire avec tes petits ongles de chatte capricieuse... car c'est à cause de lui que je me suis refusé, pendant quarante ans, tout ce que tu réclames comme ton dû... Souviens-toi, ma fille, tu me briseras peut-être, mais je ne céderai pas... Sage, paisible, laborieuse, je t'aurais acceptée, aimée même, Frondeuse, dangereuse, demain funeste, je te repousse et je te combats...

Catherine. — Julien sera notre juge.

M^me^ **Morisset.** — Julien!... Ton juge!... Prends garde, en effet, qu'il le devienne!

Catherine. — Ah!... Ne me tentez pas!... Et ne me poussez pas vers quelque folie, pour le seul plaisir d'éclabousser votre enseigne...

M^me^ **Morisset,** narquoise. — Ce soir?...

Catherine, avec défi. — Ce soir... ou demain!...

M^me^ **Morisset,** la main sur le bouton de la porte. — La place est trop bonne... Tu n'oserais pas!...

Elle sort à droite.

Scène XI

CATHERINE, VILFROY

Vilfroy a ouvert la porte de la salle à manger au moment où M^me^ Morisset sort à droite. Il entre en laissant la porte de la baie ouverte et s'approchant vivement de Catherine qui tord nerveusement son mouchoir.

Vilfroy. — Je vous guettais, là, derrière la porte... La patronne vous a fait une scène, hein?

Catherine. — Si elle avait pu me donner mes huit jours...

Vilfroy. — Ah! mais... ah! mais... elle m'agace, cette vieille magnanarelle... Et lui, votre mari, il ne voit donc rien?...

Catherine. — Il me voit près de lui... Cela lui suffit...

Vilfroy. — Ecoutez, Catherine... Tout à l'heure, j'ai pris les choses en souriant... Je m'aperçois que votre mal est plus grave que je ne supposais. Avant tout, je ne veux pas qu'on vous fasse souffrir.

Catherine. — Vous savez... on s'y habitue.

Vilfroy. — On ne s'habitue pas à l'injustice et à l'ennui... Et vous vous ennuyez?

Catherine. — Oh!... royalement...

Vilfroy. — Voilà le danger... Celui que votre mari ne semble pas soupçonner... Eh bien... Permettez à mon amitié de le combattre à sa place... Avant tout, il vous faut des distractions...

Catherine, montrant la salle à manger. — Ma belle-mère vous dira que j'en suis comblée...

Vilfroy. — Ce sont celles-là surtout auxquelles il faut vous arracher... Vous êtes mariée, soit... Ce n'est pas une raison pour que le monde ne continue pas à vivre... Continuez aussi.

Catherine. — Je ne me rappelle plus...

Vilfroy. — Je vous soufflerai... Avant tout, vous étouffez ici, dans cette lugubre caserne qui sent le renfermé... Venez prendre l'air... Je vous rapprendrai Paris. Les vieux quartiers, les vieilles maisons sont très à la mode en ce moment. Je vous les montrerai... Et les musées... Les expositions... Puis, au printemps, chez les peintres, voir leurs envois au Salon...

Catherine. — Les vôtres aussi?

Vilfroy. — Pourquoi pas? Ils valent bien les autres...

Catherine. — Jamais.

Vilfroy. — Bien... Bien... Ne vous fâchez pas... Pourtant, si vous comprenez que mon offre est toute simple, vous saurez que je ne quitte jamais mon atelier avant cinq heures... Vous flânez... Vous vous dites: « Tiens, si j'allais chez Vilfroy?... » Et voilà...

Catherine. — Je ne viendrai chez vous qu'avec mon mari...

Vilfroy. — J'en serai ravi... A lui aussi, les distractions feraient du bien. Elles l'arracheraient à la tyrannie néfaste dont vous souffrez tous les deux...

Catherine, avec élan. — Vilfroy, dites-moi que sa mère ne parviendra jamais à lui faire prendre son parti contre moi...

VILFROY. — J'en suis sûr... Julien vous aime trop pour ne pas vous préférer toujours...

CATHERINE. — N'est-ce pas?... Il est à moi... bien à moi... Que me resterait-il si je ne l'avais pas... Aussi, comme on a déjà dû aller lui raconter la petite scène de tout à l'heure, et qu'on ne néglige aucune occasion d'éveiller contre vous sa défiance, je ne veux pas qu'il nous trouve ensemble... Laissez-moi donc et allez vous plonger dans les émotions fougueuses du trente-et-un.

VILFROY. — L'obéissance est le premier devoir d'un ami.

CATHERINE. — Merci!

Il lui baise la main et sort par la salle à manger. A ce moment, Julien entre de gauche. Il est nerveux et se maîtrise avec peine.

Scène XII

CATHERINE, JULIEN

JULIEN. — Tu es seule?

CATHERINE. — Tu le vois.

JULIEN. — Pourquoi n'es-tu pas avec nos amis?

CATHERINE. — Voilà deux heures que je jouis de leur présence... Il y a des bonheurs dont on ne doit pas abuser... Je me repose un moment.

JULIEN. — En compagnie de Vilfroy?

CATHERINE. — Oui... Il était avec moi... Ta mère t'a bien renseigné... Y trouves-tu du mal?

JULIEN, durement. — Que te disait-il?...

CATHERINE, surprise. — A qui parles-tu?

JULIEN. — A toi!...

CATHERINE. — En es-tu sûr?... Et est-ce bien toi qui parles?... Il me semble plutôt entendre la voix de ta mère.

JULIEN. — Ma mère n'a rien à faire en ceci... Il n'y a près de toi que ton mari qui te demande compte d'un manège suspect que je suis impatiemment depuis trop longtemps... Tu ne réponds pas?

CATHERINE. — Je t'écoute... avec stupéfaction, et aussi avec douleur.

JULIEN. — Tu ne veux pas me répéter ce que te disait cet homme?...

CATHERINE. — Ce qu'il me disait ne regarde que moi.

JULIEN. — Alors, je vais le lui demander à lui-même...

CATHERINE. — Je te le défends...

JULIEN. — Tu as peur?... Pour lui...

CATHERINE. — Non... Julien... pas pour lui... mais pour nous... Pour notre amour... Pour notre bonheur !... Oui !... Je viens d'être saisie tout à coup d'une crainte qui m'angoisse et qui me désole en même temps...

JULIEN. — Notre amour et notre bonheur... ce sont eux que je défends...

CATHERINE. — En m'insultant?... Ah! Il ne me manquait plus que tes soupçons, à toi!... Elle est loin, la belle confiance de tantôt.

JULIEN. — Qui donc me l'a fait perdre?... Crois-tu donc que c'est la première fois que j'observe les menées de cet homme autour de toi et la complaisance avec laquelle tu t'y prêtes... Je n'ai rien dit, par faiblesse... j'ai patienté par espérance... Aujourd'hui...

CATHERINE. — Aujourd'hui... je suis ce que j'étais hier, ce que j'ai toujours été... (Montrant le fond.) malgré tous ceux-là. (Silence de Julien.) Tu ne me crois pas?... Tu doutes de moi?...

JULIEN. — A qui la faute?... D'ailleurs, ne sors-tu pas d'un monde où la fidélité est presque un ridicule...

CATHERINE. — Oui... oui... Il n'y a que dans la rue du Sentier qu'on soit honnête... M^me^ Jacquot est là pour le prouver...

JULIEN. — Qui me dit que, demain, tu ne la vaudras pas?

CATHERINE. — Julien, tu as tort de me parler ainsi... Reprends-toi... Redeviens toi-même... Il le faut... Songe donc!... Si tu me manques, si je ne te sens plus à moi, que me restera-t-il?... Je t'en prie... retire tes paroles... Tu ne sais pas le mal qu'elles pourraient causer.

JULIEN. — C'est toi qui me menaces!... Ah! c'est un peu fort... Pour en finir, je vais de ce pas trouver ce monsieur et lui signifier de n'avoir pas à remettre les pieds ici...

CATHERINE. — Julien... Souviens-toi que tu es chez toi... que ces gens sont là!

JULIEN. — Oui!... Tu as raison. Nous nous retrouverons toujours, lui et moi... Mais, retiens ceci, ma petite, je t'ai... je te garderai...

CATHERINE, exaspérée. — Si ta mère le permet!...

Elle passe. Julien remonte.

PICAVENT, dans la salle à manger. — Trente-et-un d'emblée!

POULARD. — Tout le monde paie!

THÉODULE, redescendant, à Vilfroy. — Et vous dites qu'on ne vibre pas, ici!

CATHERINE, avec décision. — Monsieur Vilfroy!...

VILFROY. — Madame...

CATHERINE. — Non... Rien... rien...

VILFROY. — Mais si... vous désirez quelque chose?

CATHERINE. — Oui... Peut-être... mais je ne sais plus... Je ne me rappelle plus...

Tous les joueurs rentrent dans le salon. Ils entourent Picavent qui s'est assis à la table de gauche et compte l'argent qui est dans la corbeille de la poule.

VILFROY, à lui-même. — Tiens! Tiens!... (Appelant Théodule.) Dites donc, cher ami?...

THÉODULE. — Quoi donc, mon cher bienfaiteur?

VILFROY. — Justement, c'est à propos de cette hospitalité que j'étais si heureux de vous offrir...

THÉODULE. — Vous me renvoyez?

VILFROY. — J'y suis forcé... J'ai reçu une lettre... Elle revient.

THÉODULE. — Votre bonne amie?... Vous m'en direz tant... Eh bien! Je vais taper la maman Morisset d'une garçonnière, voilà tout!

M^me^ HERBELIN, à Picavent. — Dites donc, veinard, combien y avait-il à la poule?

PICAVENT, mettant la monnaie dans sa poche. — Quatre francs!... (A sa femme.) Léocadie, je te paie un taxi-auto pour rentrer!...

Tandis que les invités prennent congé, le rideau tombe.

RIDEAU

Julien. Vilfroy. Mme Morisset.

SCÈNE VII. — Julien : « *Ma mère a acquis la certitude que Catherine est ici...* »

ACTE III

Un atelier de peintre très élégant. Porte d'entrée à droite. Petite porte à gauche dernier plan. Porte au fond. Meubles disparates et de bon goût.

Scène première

VILFROY, THEODULE

Vilfroy est devant un chevalet en train de peindre.

VILFROY. — Alors, vrai, vous ne m'en voulez pas?

THÉODULE, assis sur un canapé, fumant une cigarette. — De quoi, cher ami...

VILFROY. — D'avoir été un mauvais hôte en vous demandant si brusquement de chercher un autre asile.

THÉODULE. — Vous plaisantez!... La dame de vos pensées revient inopinément de voyage... Si jolie qu'elle soit, il est tout naturel qu'elle préfère ne pas rencontrer chez vous d'autre admirateur que vous.

VILFROY. — Vous comprenez... C'est une Anglaise... une femme de l'aristocratie... Elle pourrait s'effaroucher si elle savait que je ne suis plus seul ici...

THÉODULE. — D'ailleurs, tout s'est très bien arrangé... Quand vous m'avez prévenu hier soir, j'ai averti maman que je n'avais plus de toit pour abriter ma tête.

VILFROY. — Ah! vous lui avez dit...

THÉODULE. — La circonstance particulière pour laquelle vous me flanquiez sur le pavé... Il fallait bien... Elle l'a très bien comprise d'ailleurs, et elle m'a promis de me mettre dans mes bois...

VILFROY. — Vraiment?... Elle commence à se moderniser, la Grande Patronne...

THÉODULE. — Elle y a d'autant plus de mérite que j'ai déjà été vendu deux fois... Mais maintenant je suis raisonnable...

VILFROY. — Pas possible?...

THÉODULE. — C'est comme je vous le dis. (Avec une pointe d'orgueil.) Moi aussi, vous savez, c'est une femme du monde!

VILFROY. — Ah bah?...

THÉODULE. — C'est ma première!

VILFROY. — Dites donc, c'est une étape dans la vie!... Mais c'est aussi une raison de plus pour que je me reproche mon incorrection...

THÉODULE. — A cause?

VILFROY. — En attendant d'être dans vos bois, comme vous dites, les entrevues vont être difficiles.

THÉODULE. — Pas du tout! J'ai trouvé un asile très confortable... Un hôtel discret et pratique que je vous recommanderai. Mon amie en est même très contente... oui!... ça l'amuse.

VILFROY. — A la bonne heure!... Elle a un bon caractère... Elle ne fera pas de raffut quand vous lui annoncerez votre mariage... car vous vous marierez, Théodule, vous vous marierez bientôt.

THÉODULE. — Moi!... Qu'est-ce que je vous ai fait?

VILFROY. — On n'échappe pas à sa destinée... La vôtre aujourd'hui est de vous divertir encore en des *five o'clock* flatteurs... Demain, elle vous jettera dans les bras de la future mère de vos enfants...

THÉODULE, gouailleur. — Vous la connaissez?

VILFROY. — Parfaitement. Elle s'appelle M^{lle} Louise Picavent.

THÉODULE, riant. — Ah !... Vous en avez de bonnes.

VILFROY. — Est-ce qu'elle vous déplaît ?

THÉODULE. — Je ne dis pas ça... ce n'est pas la nymphe qui me fait peur, ce sont les œgipans qui l'entourent.

VILFROY. — Vous les fuirez ensemble.

THÉODULE. — M^{me} Picavent en mourrait.

VILFROY. — Voilà qui doit vous décider... Si nous étions au théâtre, d'ailleurs, tout le monde se serait douté, dès le premier acte, que vous finiriez par épouser une honnête petite femme. Au second acte, vous auriez commencé à l'aimer. Nous voici au troisième, épousez-la...

THÉODULE. — Si nous écrivions la pièce en quatre actes ? Cela me donnerait plus de temps.

VILFROY. — Le sujet ne les comporte pas, cher ami. Je ne vois de quatrième acte possible que si elle vous trompe.

THÉODULE. — C'est toute la pièce... Me trompera-t-elle ?

VILFROY. — Rassurez-vous. M^{lle} Picavent vous offre toutes les garanties que l'on peut raisonnablement réclamer... Premièrement, parce qu'élevée comme elle l'est, le moindre bonheur la transportera d'admiration et de reconnaissance pour l'agent de cette félicité. Deuxièmement, parce que vous êtes, de par les dieux, destiné à être aimé des femmes.

THÉODULE. — Ne vous fichez pas de moi...

VILFROY. — Je suis très sérieux. Vous n'êtes pas beau, vous n'avez aucune distinction dans l'esprit... mais vous êtes un bon garçon, vous êtes suffisamment généreux, vous maniez légèrement la grosse plaisanterie, et vous affichez l'unique préoccupation de plaire... M^{lle} Louise Picavent devait vous aimer. Elle vous aime. Epousez-la.

THÉODULE. — Hé, là !... Laissez-moi au moins respirer.

VILFROY. — Respirez, Théodule... mais rappelez-vous, quand vous vous déciderez à sauter le pas, que c'est moi qui vous ai excité à prendre votre élan. Et dites-le à madame votre mère... Ça la rendra peut-être un peu plus aimable avec moi... Et maintenant, mon petit, il faut vous en aller.

THÉODULE. — C'est l'heure de l'Anglaise ?

VILFROY. — Presque...

THÉODULE. — Et monsieur fait des mariages !...

VILFROY. — C'est un moyen d'avoir des portraits sur la planche... Vous me promettez celui de M^{me} Théodule ?

THÉODULE. — Si vous n'exposez jamais que celui-là !... Et vous savez, encore merci !...

VILFROY. — De quoi ?... De vous mettre à la porte... (A Théodule qui va pour sortir à droite.) Non... Pas par là !... La petite porte !...

THÉODULE. — La sortie sur le parc Monceau !... Et je ne risque pas de la rencontrer... hein, cachottier...

Il sort à gauche.

Scène II

VILFROY, puis PAULIN

Une fois seul, il met un peu d'ordre dans l'atelier, range des chevalets.

VILFROY. — Cela empoisonne le tabac ici... (Il ouvre la fenêtre et sonne. Puis il prend un vaporisateur et vaporise; s'arrêtant.) Viendra-t-elle ?... C'est cela qu'elle allait me dire hier... Brusquement elle s'est arrêtée... mais la décision était sur ses lèvres... Je l'y ai devinée... Qu'a-t-il pu se passer pour provoquer en elle un revirement si brusque ?... Une querelle de plus ?... Avec son mari, peut-être ?... Si elle vient, elle me le dira...

Paulin paraît.

PAULIN. — Monsieur a sonné ?

VILFROY. — Oui... une dame va sans doute venir tout à l'heure. Vous l'introduirez directement ici.

PAULIN. — Bien, monsieur.

VILFROY. — Sans rien lui demander.

PAULIN. — Bien, monsieur.

Il sort.

VILFROY. — Je dois avoir par là son portrait que j'avais commencé... jadis, du temps de Labourdette. (Il cherche parmi des esquisses.) Ah !... Le voilà !... Il n'est pas très bon... mais ça lui fera plaisir tout de même... (Il installe l'esquisse sur un chevalet, en la drapant d'une étoffe dont il la couvre. Regardant la toile.) Elle est aussi jolie qu'à ce moment-là... Et c'est la femme qui acquittera la dette que la jeune fille refusa de payer... (Un temps.) Si elle ne venait pas, pourtant... Une voiture qui s'arrête... Dire qu'il y a quatre ans que je l'attends, cette voiture-là !

La porte est ouverte discrètement, puis refermée de même par Paulin livrant passage à Catherine.

Scène III

CATHERINE, VILFROY

VILFROY, allant à elle. — Vous !... C'est vous !...

CATHERINE, émue et fébrile. — Vous ne m'attendiez pas ?

VILFROY. — Après ce que vous m'aviez dit hier, je n'aurais pas osé espérer une si gentille surprise.

CATHERINE. — Il faisait beau, et j'ai eu un essayage contremandé chez ma couturière. Alors moi aussi je me suis rappelé ce que vous me disiez hier, et j'ai pensé : « Si j'allais voir les tableaux de Vilfroy !... Cela lui ferait peut-être plaisir. »

VILFROY. — Soyez-en sûre... Mais vous êtes toute tremblante.

CATHERINE. — Oui, un peu !... Si innocente qu'elle soit, je n'ai pas l'habitude d'une visite de ce genre. Et puis le cocher n'avait pas de monnaie... Je ne m'y attendais pas... De me trouver seule sur ce trottoir, je me suis sentie toute troublée. Mais cela va déjà mieux. (S'efforçant de paraître brave.) Me voici donc chez un grand homme !

VILFROY. — Chez un ami... Chez le plus sûr et le plus dévoué des amis.

CATHERINE. — Bien entendu... C'est joli chez vous !

VILFROY. — Des vieilleries... Plus c'est pourri, plus c'est beau !...

CATHERINE. — Taisez-vous... Je crois entendre Poulard... (Regardant une terre cuite sur un meuble.) C'est Louis XVI, ça ?

VILFROY. — Le marchand l'affirme... Mais je crois plutôt que c'est Louis XIX...

CATHERINE. — A la bonne heure... Vous n'êtes pas emballé sur vos antiquités, vous...

VILFROY. — J'ai tant de camarades qui en font...

Catherine. — Allons, prenez votre chapeau et partons !...

Vilfroy. — Déjà... reposez-vous un peu... Vous n'appréciez donc pas la peinture ?

Catherine. — Beaucoup... dans les expositions.

Vilfroy. — Je n'aime pas les expositions... Il y a trop de confrères. Mais regardez au moins mes tableaux, puisque vous êtes venue pour les voir. (Il lui montre un paysage.) Que dites-vous de cela ?

Catherine. — C'est exquis... Et comme les valeurs sont justes...

Vilfroy. — Oui... ça tourne assez bien... (Il lui montre une Léda accrochée au mur.) Que pensez-vous de cette Léda ?

Catherine. — Elle me paraît bien tranquille.

Vilfroy. — Quel plaisir vous me faites !... C'est voulu... J'ai conçu une nouvelle Léda... une Léda qui a reconnu Jupiter et qui sait ce qui l'attend.

Catherine. — Dans cette tenue, il faut s'attendre à tout. (Désignant le chevalet dont une draperie recouvre la toile.) Tiens ! Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

Vilfroy. — Regardez...

Elle ôte l'étoffe.

Catherine. — Moi !...

Vilfroy. — Un reflet de vous... un reflet d'autrefois...

Catherine. — Cela me ressemble encore.

Vilfroy. — Aujourd'hui il y a plus de gravité dans vos yeux. Ah !... Si vous vouliez poser ?

Catherine. — Pour qui serait le tableau ?

Vilfroy. — Pour vous... ou pour moi ?...

Catherine. — Il faut brûler cette toile, mon ami...

Vilfroy. — A quoi bon ? J'en peindrais une autre... J'ai besoin de vous sentir près de moi...

Catherine. — Sortir ensemble ne vous suffit pas... Voyons... assez flâné !... Partons... Une idée !... Si nous allions à la pelote basque ?

Vilfroy. — Il est trop tôt.

Catherine. — Au Louvre, alors ?

Vilfroy. — Il fait trop beau.

Catherine. — Au Bois ?... Dans les sentiers isolés...

Vilfroy. — Il y a trop de monde.

Catherine. — Allons où vous voudrez... mais sortons...

Vilfroy. — Comme vous êtes pressée !... Ne sommes-nous pas bien ici ? A causer tranquillement... Loin de la Grande Patronne. Asseyez-vous !...

Catherine. — Non, non, non !...

Vilfroy. — Prenez un petit verre de Tokay...

Catherine. — Un quart de verre, alors ?... Pour goûter...

Vilfroy. — Il est parfait, vous savez ?

Catherine. — Vous vous souvenez que je suis gourmande.

Vilfroy. — Croyez-vous qu'on puisse oublier rien de vous ! Avec un petit gâteau ! Très bons aussi, vous savez, les petits gâteaux !

Catherine. — Dites donc... Vous rappelez-vous le baba des Labourdette ?...

Vilfroy. — Et le jour, le fameux jour où on l'a coupé !... Le dernier jour où on vous a vue chez eux...

Catherine. — Celui qui décida de ma vie...

Vilfroy. — Funeste décision...

Catherine. — Avez-vous jamais pensé que c'est vous qui l'avez provoquée ?

Vilfroy, de bonne foi. — Moi ?...

Catherine. — Oh !... Pas tout seul !... Vous vous êtes mis trois pour cela.

Vilfroy. — Je vous assure...

Catherine. — Oui... Le souvenir vous en a passé... Les paroles, cela compte si peu pour ceux qui les prononcent...

Vilfroy, cherchant dans sa mémoire. — Attendez ?...

Catherine. — Vous étiez avec ce journaliste et ce banquier...

Vilfroy. — Sauvais et Fourbac !... Et vous m'avez confondu avec ces gens-là !...

Catherine. — Vous parliez comme eux...

Vilfroy. — Je me souviens maintenant... On évoquait votre avenir... Et vous apportiez dans la discussion l'impétuosité de cette flamme intérieure qui vous rendait si attirante, et que vous avez conservée tout entière...

Catherine. — C'est la première fois que j'ose vous parler de cette heure-là... Quel horizon de boue vous avez découvert à mes yeux !...

Vilfroy. — Permettez !... J'ai pu vous parler de conjectures, de sacrifices à prévoir, de concessions nécessaires... Vous aviez de si grandes ailes blanches, en ce temps-là !... Jamais vous n'auriez passé par une porte. Il fallait en rogner un peu, de vos ailes... mais je suis sûr que je n'y ai porté la main qu'avec délicatesse, émotion et respect.

Catherine. — Il faut croire qu'il ne fallait même pas les effleurer, car un grand frisson les secoua... Il me sembla que j'étais nue devant tout le monde... Je me couvris de mes pauvres plumes frémissantes, et je sentis que je ne pourrais jamais plus les déployer.

Vilfroy. — Vous avez raison... Je suis coupable... Mais si involontaire que soit ma faute, je veux m'efforcer de la réparer.

Catherine. — Comment le pourriez-vous ?

Vilfroy. — En essayant de vous rendre vos enthousiasmes d'autrefois... de vous faire de nouveau sourire à la vie...

Catherine. — En voulant réparer votre faute, êtes-vous sûr de n'en pas commettre une nouvelle... Vous me voyez sans direction, sans force, désemparée...

Vilfroy. — Jamais, au contraire, vous n'avez été plus clairvoyante, Catherine... Vous êtes venue ici parce que vous avez enfin compris que, entre Sauvais, Fourbac et la rue du Sentier, il y avait place pour...

Catherine, l'interrompant. — Sais-je bien, moi-même, pourquoi je suis venue ?... Je suis venue parce que, hier soir, la mère de mon mari m'a insultée et défiée... Eh bien... Non... Non... Ce n'est pas cela... J'ai l'habitude de ses duretés, et j'aurais supporté son défi, comme ses insultes... Mais brusquement Julien, mon refuge et mon soutien jusqu'à ce jour, Julien m'a abandonnée... Plus encore, il m'a salie de ses soupçons... Et ce matin, tandis que j'attendais un mot qui aurait tout effacé, ce matin, après une nuit d'insomnie solitaire, non seulement il n'est pas venu embrasser notre fils avec moi dans son petit lit, comme d'habitude, mais il n'est pas rentré déjeuner, et, pour la première fois, sa place est restée vide en face de la mienne... Et j'ai senti que, désormais, dans la vie, je serais ainsi seule, toute seule, contre sa mère et contre lui...

Vilfroy. — Non... Vous ne serez pas seule. Si vous le voulez... Dites un mot... Et ce n'est pas seulement dans le vieux Paris, ou au Louvre, que je vous conduirai, comme je vous l'offrais hier, mais aussi loin que vous le déciderez... Je vous parle sérieusement, gravement, Catherine...

CATHERINE, secouant la tête avec un triste sourire. — Gravement?... Sérieusement?... Voilà deux adverbes qui dans votre bouche vont... singulièrement...

VILFROY. — Oui... vous vous dites quel est donc celui-là, inconséquent et léger, qui s'offre pour soutenir une femme dont la vie s'effondre?... Vous me croyez insouciant parce que je hausse les épaules, sceptique parce que je blague, et gai parce que je ris!... Hélas!... Je ne suis, comme presque tous les hommes, qu'un sentimental qui fait le cynique... J'ai la honte exécrable de paraître tendre... Quelle misère est en nous qui nous fait craindre l'amour, et, pour l'éviter, nous pousse à le salir?... Alors qu'il est la seule vérité, la seule raison d'être de cette triste vie!... Aimer!... La divine joie d'aimer!... Sentir son âme palpiter aux mêmes émois, à la même beauté... Se comprendre sur toutes choses, d'un sourire ou d'une larme... D'un regard simultané saisir en même temps les choses et les hommes... Voilà l'extase, Catherine, que nous pourrions goûter...

CATHERINE. — L'amitié ne peut-elle nous la donner?... C'est elle seule pourtant que vous ambitionniez hier.

VILFROY. — L'avez-vous vraiment cru?... Oui, c'est un beau rêve, pour un homme et une femme, dont les cœurs se joignent, de rester purs et chastes, l'un près de l'autre... Ce n'est qu'un rêve!... Pour se comprendre et s'aimer pleinement, il faut que les mains se saisissent avec volupté... C'est sur les lèvres que l'âme se cueille!... Comment se connaître lorsque, l'un par l'autre, on n'a pas frémi?... Il est une heure, heure sacrée, où le cœur s'ouvre radieusement et se montre sans voile... Mais il n'est que cette heure-là!... Et ce sont les baisers qui la sonnent!...

CATHERINE, se levant. — J'aurai donc toujours vainement poursuivi ce qui me fuit, et fui ce qui me poursuit... Après mon mari, voici l'ami qui disparaît!... Encore une fois, j'aurai rêvé! Faut-il donc en venir à toute force à ce que j'aurais tant voulu ne pas vouloir?

VILFROY. — Ce qu'il faut vouloir de toutes vos forces, c'est ce que je veux moi-même, votre bonheur...

CATHERINE. — Pourquoi n'est-ce pas celui qui s'en est chargé qui l'a réalisé?... Pourquoi n'a-t-il pas compris que j'ai besoin d'être aimée, non seulement par des mots, mais par des silences... Sentir un cœur battre tout contre le mien, ne pas toujours lire dans les yeux que je croise la peur d'un regard jaloux et sournois qui nous épie...

VILFROY. — Est-ce une raison parce qu'on n'a pas su vous aimer comme vous souhaitiez, comme vous méritiez de l'être, pour que vous renonciez à l'amour, alors que vous êtes faite pour lui?

Il s'est approché tout près d'elle. On frappe à la porte.

CATHERINE, sursautant. — Qui vient là?... Voyez...

Vilfroy court à la porte.

Scène IV

LES MÊMES, PAULIN

VILFROY, brusquement. — Qu'est-ce que c'est?... Que voulez-vous?

PAULIN. — Monsieur, c'est une lettre qu'on vient d'apporter...

VILFROY, furieux. — Et c'est pour cela que vous vous permettez... Eh bien, mon garçon, vous pouvez faire votre malle...

PAULIN. — Comme monsieur voudra... mais le porteur a insisté avec tant d'obstination pour que je remette tout de suite cette lettre à monsieur, que j'ai pensé que monsieur n'était peut-être pas seul intéressé à la lire immédiateemnt.

VILFROY, avec étonnement. — Qu'est-ce que vous me racontez là... Comment était-il, ce porteur?...

PAULIN. — Un chasseur de cercle ou de restaurant... mais pas un gamin... un homme... Il avait pris une voiture pour arriver plus vite.

VILFROY. — C'est bien... merci... Laissez-moi.

Paulin sort.

Scène V

CATHERINE, VILFROY

VILFROY. — Vous permettez?...

CATHERINE. — Sans doute... Lisez... Lisez vite...

VILFROY, après avoir lu d'un regard, pousse une exclamation. — Oh!

CATHERINE. — Qu'y a-t-il?

VILFROY, lui passant le billet. — Tenez!

CATHERINE, lisant. — « *Madame Julien Morisset est chez vous. Son mari et sa belle-mère vont y venir. Sans perdre un instant, renvoyez-la...* » Julien ici... avec sa mère!...

VILFROY. — De qui peut venir ce billet?

CATHERINE. — Pas de signature!...

VILFROY. — Et une écriture évidemment déguisée...

CATHERINE. — Oui...

VILFROY. — Attendez!... De Théodule, peut-être...

CATHERINE, indignée. — Vous lui aviez dit que je devais venir?...

VILFROY. — Pouvez-vous le supposer... mais il savait que j'attendais quelqu'un... une femme... Il a bien fallu inventer une fable pour l'éloigner et ne pas vous exposer à le rencontrer.

CATHERINE. — Comment aurait-il deviné que celle qui allait venir, c'était moi...

VILFROY. — Cela, je n'en sais rien... mais c'est un brave garçon, et il vous aime bien... Peut-être vous a-t-on suivie, et l'a-t-il appris...

CATHERINE. — D'ailleurs, peu importe... Il faut profiter de cet avis, d'où qu'il vienne?

VILFROY. — Et si c'est un piège?

CATHERINE. — Dans quel but?

VILFROY. — Plaider le faux pour connaître le vrai... Et vous prendre sur le fait, en vous ayant obligée à sortir d'ici...

CATHERINE. — Tôt ou tard, il faudra bien que j'en sorte...

VILFROY. — A moins que vous n'y restiez...

CATHERINE. — Vous êtes fou...

VILFROY. — Pourquoi?... Si cet avertissement dit la vérité, attendez ceux qui doivent venir et montrez-vous à eux!... Montrez-vous à eux ouvertement, à côté de moi, et acceptons, tous les deux, toutes les conséquences de notre franchise.

CATHERINE. — Jamais!...

VILFROY. — Vous voyez que vous aimez Julien...

CATHERINE. — Peut-être... Je n'en sais rien... Ce qui est certain, c'est que je ne veux pas être humiliée, abaissée devant lui, devant sa mère surtout... Triompherait-elle assez, celle-là!...

VILFROY. — Alors, mettez votre voilette, et partons...

CATHERINE. — Pas vous!... Si on me guette, je ne veux pas qu'on me voie avec vous...

VILFROY. — J'ai le devoir de vous protéger...

CATHERINE. — On ne tue pas une femme parce qu'elle sort de chez un peintre... Vous me compromettriez, au lieu de me servir...

VILFROY. — Puisque vous l'exigez!...

CATHERINE, faisant un pas vers la gauche. — Adieu!...

VILFROY. — Pas par là!... S'ils viennent vraiment, vous les rencontreriez... (Montrant la droite.) De ce côté... Vous tombez droit sur le parc Monceau... Et vous savez où trouver tout de suite une voiture ou un auto.

Il lui ouvre la porte.

CATHERINE, passant. — Merci!...

VILFROY, avec désespoir. — Ah!... Vous ne reviendrez plus jamais maintenant.

CATHERINE, sortant. — Je ne crois pas...

Scène VI

VILFROY, puis PAULIN

VILFROY, seul, ôtant le portrait de son chevalet. — Et j'étais sincère!... (Il appuie sur un bouton électrique.) Voilà qui t'apprendra à t'emballer, mon garçon.

Il serre la toile dans un grand bahut.

PAULIN, entrant. — Monsieur a sonné?

VILFROY, montrant le plateau. — Oui!... Enlevez cela... (Un temps.) Vous avez été intelligent tout à l'heure, Paulin... Je vous en remercie...

PAULIN, le plateau en main. — Il n'y a pas de quoi, monsieur... Dans notre métier, il faut bien tâcher, de temps en temps, de ne pas être seulement une machine à balayer...

VILFROY, après un léger temps. — Ecoutez... Tout à l'heure, si quelqu'un me demande, en venant annoncer, vous laisserez cette porte ouverte.

PAULIN. — Bien, monsieur.

Il sort.

VILFROY, seul, relisant la lettre. — C'est stupide?... Comment croire que la mère et le mari étaient au courant? (Il arrange les coussins du canapé.) Tiens! on a sonné... Si c'était vrai, pourtant... Qu'est-ce que je lui dirais?... Bah!... Nous verrons bien. (Il a pris ses pinceaux et sa palette. Paulin entre apportant une carte sur un plateau et laissant la porte grande ouverte. On voit les arrivants dans le salon voisin. Vilfroy la prenant avec hâte et lisant.) « *Julien Morisset... Avec Mme Morisset mère...* » Faites entrer...

Paulin sort. Vilfroy va au-devant des arrivants.

Scène VII

VILFROY, JULIEN, Mme MORISSET

VILFROY. — Madame, je vous présente mes devoirs... Cher ami, enchanté de vous recevoir... Asseyez-vous donc, je vous en prie. (Il avance un fauteuil.) Et dites-moi à quoi je dois l'honneur...

Mme MORISSET, devançant Julien qui a décliné du geste l'offre du siège. — Vous ne vous en doutez pas?

VILFROY, très courtois. — Serait-ce pour un portrait? Car je n'ose me flatter, madame, que ce soit pour le seul plaisir...

Mme MORISSET, sèchement. — Monsieur... nous sommes ici pour...

JULIEN, l'interrompant. — Permets, maman!... Ceci est une explication d'homme à homme... J'ai consenti à ce que tu y fusses présente... mais, c'est à moi de parler...

Mme MORISSET. — Parle donc...

VILFROY. — Est-ce si difficile à dire?

JULIEN. — Vilfroy... ma femme est chez vous... et nous venons la chercher...

VILFROY, feignant de ne pas comprendre. — Ah! Mme Julien Morisset doit venir?... Attendons-la!... Voulez-vous, madame, voir quelques vieilles étoffes? J'en ai de fort belles...

Mme MORISSET. — Ne faites pas semblant de vous méprendre à ce que mon fils vous dit... Mme Julien Morisset est dans votre maison... Et comme les honnêtes femmes n'ont pas l'habitude de venir à cinq heures de l'après-midi, en cachette de leur mari, visiter les garçonnières des beaux messieurs à la mode, il est facile de deviner ce que votre ancienne amie du cours Labourdette vient faire chez vous!... Et maintenant, ne perdez pas votre temps à nier l'évidence, et dites-nous tout de suite où vous l'avez cachée...

VILFROY. — Votre belle-fille n'a pas à se cacher, madame, ni moi non plus... (A Julien.) Et je suis surpris, mon ami, que vous vous prêtiez à une démarche qui me semble manquer d'élégance et de goût.

JULIEN. — Ma mère a acquis la certitude que Catherine est ici... sans m'avoir averti de cette visite... Je viens constater sa présence et vous en demander la raison...

VILFROY. — Ainsi, sur une dénonciation calomnieuse, vous supposez...

Mme MORISSET, l'interrompant. — ...que ma belle-fille est votre maîtresse... Je ne le suppose pas, moi, j'en suis sûre... Julien persistait à douter... Il lui fallait une preuve... Nous allons l'avoir... Une porte à ouvrir, et mon fils sera édifié sur la vertu de celle à qui il a donné notre nom, malgré moi... Heureusement, elle va nous le rendre... Un bon divorce remettra les choses au point, et vous pourrez en paix filer le parfait amour avec une compagne digne de vous...

JULIEN. — Mère, tais-toi!...

VILFROY, très maître de lui, un peu hautain. — Julien... je ne peux pas, je ne veux pas vous demander l'explication des paroles de madame votre mère... J'aime mieux supposer que je ne les ai pas entendues...

Mme MORISSET. — Des mots!...

VILFROY. — Vous voulez des faits?... C'est facile! La maison n'est pas grande. Ouvrez toutes les portes... Visitez toutes les pièces... Du haut en bas, de la cave au grenier. Allez! Cherchez!... Fouillez!... Voulez-vous mon bras, madame?...

Mme MORISSET. — Va, Julien... moi, je reste ici avec monsieur.

VILFROY. — Je regrette que la sympathie ne soit pour rien dans ce tête-à-tête.

Mme MORISSET. — Il ne faut en effet y voir que de la méfiance. (A Julien.) Va, mon fils...

JULIEN. — C'est inutile!

Mme MORISSET. — Inutile ? Qu'est-ce que tu dis ?

JULIEN. — Sans doute, maman... Si monsieur Vilfroy nous ouvre aussi largement ses portes, c'est la preuve évidente qu'il ne cache rien derrière elles... Nous ne trouverons pas Catherine ici...

Mme MORISSET. — Je suis certaine de ce que j'avance... Je sais à n'en pas douter que monsieur attendait chez lui une femme, et, cette femme, c'est la tienne.

VILFROY. — J'ignore, madame, quels espions vous renseignent si bien sur mes faits et gestes, mais vous pouvez constater vous-même que, pour une fois, vous gaspillez votre argent...

Mme MORISSET. — Je n'ai pas d'autre espion que moi-même... Et j'ai des yeux avec lesquels je sais voir.

VILFROY. — Même ce qui n'est pas...

Mme MORISSET, avec force. — Puisque je vous dis que je suis sûre de mon fait... Catherine était ici... Vous l'aurez fait fuir à notre entrée... Voilà tout !

VILFROY. — Quand vous êtes entrée, cette porte était grande ouverte et personne n'aurait pu sortir d'ici sans que vous le vissiez... (A Julien.) Est-ce vrai ?

JULIEN. — C'est vrai...

Mme MORISSET. — Non !... non !... Elle est partie avant notre arrivée...

VILFROY. — Si Mme Julien Morisset était ici avec les intentions que vous lui prêtez, pourquoi seraitelle partie si vite ?

JULIEN. — Reconnais l'évidence, mère...

Mme MORISSET. — Tu crois à ce que dit monsieur ?

JULIEN. — Comment n'y croirais-je pas ? Comment n'y croirais-tu pas toi-même ?... Ta méprise est indiscutable... Et je suis sûr qu'au fond, malgré tes préventions contre Catherine, tu ne peux que te réjouir de t'être trompée...

VILFROY. — Il faut en prendre votre parti, madame... Votre bru est une honnête femme...

Mme MORISSET, dépitée. — Du moment que vous le dites, et que son mari le croit...

JULIEN. — Maintenant, Vilfroy, je vous dois des excuses pour cette brusque invasion de votre domicile... Et comme il ne saurait coûter à personne de reconnaître une erreur, je vous les fais volontiers, aussi bien en mon nom qu'en celui de ma mère... N'est-ce pas, maman ?

Mme MORISSET. — Je n'ai pas l'habitude de te désavouer.

VILFROY. — N'en parlons plus, madame, cela n'a aucune importance. Julien a perdu son sang-froid un instant : vous avez pris part à ses alarmes en bonne mère que vous êtes... N'insistons pas !...

JULIEN, regardant sa mère. — Si !... si !... Nous avons eu tort de nous laisser aller si légèrement au soupçon, surtout envers un ami tel que vous... Toi-même, mère, n'ajouteras-tu pas un mot, un mot de regret ? Tu es détrompée, n'est-ce pas, tout à fait détrompée.

Mme MORISSET, avec effort. — Oui !

JULIEN. — Tu reconnais que tu as injustement accusé Catherine et notre ami ?

Mme MORISSET. — Oui !

VILFROY. — N'achevez pas, madame, je vous en prie.

JULIEN. — Voulez-vous nous pardonner l'inconséquence de notre démarche ?... Et, pour qu'il ne reste rien de cet incident, pour que nous soyons l'un en face de l'autre aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui, voulez-vous me donner la main ?

VILFROY. — De grand cœur...

Il lui tend la main.

JULIEN. — Tu viens, mère ?...

Mme MORISSET. — Quand tu voudras... (A Vilfroy.) Je vous salue, monsieur...

VILFROY. — Et je vous affirme de nouveau, madame, qu'il ne subsiste plus rien de cet incident. J'ai l'honneur de vous saluer... (A Julien.) Au revoir, vous...

JULIEN. — Oui !... Oui !... au revoir.

Sortie de Julien et de Mme Morisset, reconduits par Vilfroy jusqu'en dehors. Vilfroy rentre au bout d'un instant et écoute. On entend le bruit de la porte d'entrée donnant sur la rue qui se referme.

Scène VIII

VILFROY, puis PAULIN

VILFROY, revenant. — Ah !... Malgré tout, c'est ennuyeux de mentir, même quand il n'y a pas moyen de faire autrement... Elle a dû avoir le temps de rentrer chez elle... Il faut que je la prévienne de ce qui s'est passé... (Décrochant le récepteur du téléphone.) 221.35, s'il vous plaît ?... C'est égal !... Théodule, en envoyant ce billet, a eu une heureuse idée... car il n'y a certainement que lui qui ait pu... (Le récepteur à l'oreille.) Allô... c'est chez Mme Julien Morisset ?... Est-elle rentrée ?... (Un temps.) Pas encore !... Ah ! diable !... (Répondant à une question.) Non !... Merci ! Il n'y a rien à lui dire... (Coup de sonnette.) Je téléphonerai un peu plus tard.

Il rattache le récepteur.

PAULIN. — C'est M. Morisset, monsieur...

On voit Julien aller et venir dans le salon voisin.

VILFROY. — M. Théodule ?

PAULIN. — Non... L'autre !... Celui qui sort d'ici.

VILFROY, inquiet malgré lui. — Julien... Il a oublié quelque chose.

PAULIN. — Je ne sais pas... Il désire voir monsieur.

VILFROY. — Faites entrer !...

Paulin va à la porte et fait entrer Julien avant de ressortir lui-même.

Scène IX

JULIEN, VILFROY

VILFROY. — Qu'est-ce qui vous ramène, cher ami ? Rien de ce qui a motivé votre visite de tout à l'heure, je suppose ?

JULIEN, avec une violence difficilement contenue. — Si fait !... C'est justement quelque chose comme cela...

VILFROY. — J'y suis... Quelque chose que vous ne vouliez pas dire devant votre mère, peut-être.

JULIEN. — Précisément.

VILFROY. — Vous savez que je suis tout à vous. (Tendant à Julien une boite d'argent.) Une cigarette ?

JULIEN, du geste. — Merci !...

VILFROY. — Cela ne vous gêne pas que je fume ?

JULIEN. — Nullement...

VILFROY, allumant sa cigarette et assis dans un large fauteuil.. — Je vous écoute.

JULIEN, aussi énergique qu'il paraissait calme tout à l'heure. — C'est bien simple. Ma femme était ici tout à l'heure.

VILFROY, bondissant. — Encore!... Mais vous avez vu de vos yeux et, vous-même, vous avez dit à votre mère...

JULIEN, avec force. — J'ai dit à ma mère ce qu'il fallait, ce que je voulais lui dire... Mais, la conviction que j'ai essayé de détruire en elle, je l'ai, et rien en moi ne la détruira.

VILFROY. — Je vous affirme...

JULIEN. — N'affirmez pas... Ne jurez pas... Vous... altéreriez encore la vérité, comme tout à l'heure...

VILFROY. — Je vous assure, mon cher Julien, que je ne comprends pas un traître mot à tout ce que vous me racontez...

JULIEN, très net. — Je ne vous crois pas... Devant ma mère, il y a un instant, j'ai tenu à paraître persuadé par l'apparente évidence de vos explications, à abonder même dans votre sens. Maintenant que nous voici seul à seul et les yeux dans les yeux, je vous répète que je sais, que je suis certain, que Catherine était ici...

VILFROY. — C'est une indigne calomnie!...

JULIEN, montrant la porte de droite. — C'est par là qu'elle est partie, n'est-ce pas?

VILFROY. — Ah!... La plaisanterie a assez duré.

JULIEN. — Il n'y a pas de plaisanterie en tout ceci, je vous en réponds... Voulez-vous que je vous retrace la scène, telle qu'elle s'est passée... Catherine, tout à l'heure, est venue... Elle était là... (D'une voix qui tremble.) Près de vous!... Votre valet de chambre est entré!... Il vous apportait une lettre...

VILFROY, impassible. — Continuez... c'est intéressant.

JULIEN. — Cette lettre vous avertissait qu'on savait la présence, dans votre maison, de M^me^ Julien Morisset et que son mari et sa mère allaient venir l'y surprendre. On vous pressait de la faire fuir sans perdre un instant...

VILFROY. — Je vous répète que je ne sais pas ce dont vous voulez parler...

JULIEN. — Allons donc!... L'effort que vous faites depuis cinq minutes pour vous contenir est une preuve de la véracité de mon accusation... Si je n'avais pas le droit de vous parler comme je le fais, il y a longtemps que vous m'auriez jeté dehors.

VILFROY. — Mon cher, on peut convaincre un homme de ce qui est... De ce qui n'est pas, c'est impossible!... Maintenant, si c'est une querelle que vous me cherchez, je suis solvable.

JULIEN. — A la bonne heure!... Vous avez été long à vouloir me comprendre... mais vous y êtes arrivé... Je vous aime mieux ainsi... Et je vous somme de me dire ce que ma femme venait faire chez vous...

VILFROY. — Voici ma réponse. Si jamais votre femme se réfugiait ici, ou ailleurs, ce n'est pas à celui qui lui donnerait asile que vous devriez commencer par vous en prendre. Ce n'est même pas à elle, la malheureuse, avilie, méprisée, reniée à toute heure par celle dont elle a le droit d'attendre indulgence, tendresse et protection...

JULIEN, avec éclat. — Comment le savez-vous?... Ah! je n'ai plus besoin de votre aveu, maintenant... Vous venez de vous trahir... C'est ma mère que vous accusez! C'est elle qui est cause de tout... Qui vous l'a dit?... Je n'admets pas, moi, qu'on vous prenne pour confident, et qu'aux souffrances que je cache à tous les yeux vous veniez ajouter votre compassion sournoise et prévoyante... On vous a parlé de ma mère, de moi... De quoi encore?... Sur quoi n'avez-vous pas hypocritement gémi?... Il n'est pas une des misères de mon ménage qui ne traîne ici... Vous pouvez me prouver que Catherine n'est jamais venue chez vous... Ses secrets y sont... Et cela suffit...

VILFROY. — Je n'ai pas eu besoin de confidences... Pour me rendre compte que vous étiez resté le fils de votre mère, au lieu d'être avant tout le mari de votre femme, je n'ai eu qu'à regarder...

JULIEN. — Et de quel droit regardiez-vous? Depuis quand ouvre-t-on sa maison à ses amis pour qu'ils vous espionnent... En vous accueillant, j'ai pensé que vous pourriez être pour Catherine une affection sincère et loyale, que vos façons, vos idées, votre esprit, lui apporteraient un écho qui l'amuserait d'un passé et d'un monde auxquels elle ne pouvait pas ne pas songer... Et c'est de vous, en qui j'avais tant de confiance, que me vient la trahison!... Par vos apitoiements, par vos consolations intéressées, vous l'avez attirée à un rendez-vous, vous en avez fait une coureuse de garçonnières, comme la première M^me^ Jacquot venue... Voilà votre œuvre!...

VILFROY. — Mon œuvre, ou la vôtre?...

JULIEN. — La mienne!... Oui... Je connais vos griefs à elle et à vous!... Ce sont les mêmes... Vous en avez dressé la liste ensemble... « Il ne suffit pas de tirer une demoiselle Herbelin de chez Labourdette, il faut pouvoir l'imposer à ceux qui l'entourent. » Je n'ai pas su assurer à ma femme la préséance à laquelle elle avait droit, la soustraire aux malveillances et aux humiliations... En êtes-vous sûr?...

VILFROY. — Tout à l'heure encore n'en avez-vous pas donné la preuve quand vous acceptiez d'être traîné ici par votre mère, pour lui permettre de confondre et d'écraser celle que vous croyiez y rencontrer.

JULIEN, avec une irrésistible autorité. — Celle que, sans moi, nous y aurions rencontrée!... Alors, vous n'avez pas compris?... Et cette lettre qui lui a permis de s'enfuir quelques secondes avant que cette porte s'ouvre, vous n'avez pas deviné de qui elle venait...

VILFROY. — De vous, Julien...

JULIEN. — Oui... De moi!... de moi!... de moi!... De ce mari qui laisse abaisser, avilir sa femme et qui n'a pas voulu que celle qui l'attaque eût cet orgueil et ce triomphe de la surprendre coupable et dégradée... Non seulement elle ne l'a pas eue, cette victoire qu'elle croyait tenir, mais il lui a fallu sortir d'ici convaincue que Catherine n'y était pas venue et honteuse de l'avoir calomniée... Dites maintenant si je suis avant tout le fils de ma mère, comme vous me le reprochiez...

VILFROY, le regardant. — Vous avez fait cela?...

JULIEN. — Oui!... Ce n'est peut-être pas d'un Caton ou d'un Brutus... que voulez-vous?... Nous ne sommes pas des héros, rue du Sentier... Et, maintenant que vous savez ce que j'ai fait, vous comprenez que vous allez me rendre raison de ce que vous avez voulu faire...

VILFROY. — Julien, regardez-moi en face... Je ne crois pas avoir la mine d'un lâche et ce n'est pas un duel qui me fait peur, vous le savez, bien que, selon moi, les trois quarts du temps, il salisse plus qu'il ne lave... Mais nous ne nous battrons pas... Pour le moment, tout au moins...

Julien. — Parce que...

Vilfroy. — Parce que vous avez mieux à faire... Oh! Je n'ai plus besoin de feindre avec vous, maintenant. Oui, j'ai fait la cour à votre femme... Oui! Elle était ici tout à l'heure... Mais je dois avouer que mon amour-propre n'a guère à s'enorgueillir de ce tête-à-tête... En me parlant, c'est à vous qu'elle pensait... En m'écoutant, c'est vous que je la sentais entendre... Et elle ne savait pas!... mais elle va savoir...

Julien. — Par qui?

Vilfroy. — Par vous donc!... Si vous ne voulez pas que ce soit par moi...

Julien. — Vilfroy!

Vilfroy. — Eh! sacré nom d'un bleu, comme je vous appelais au régiment, courez-y donc vite à votre rue du Sentier!... Et, puisque vous avez lâché votre magasin un jour de semaine, faites les choses complètement! Montez au premier et montrez simplement cette lettre à Catherine... Mais, auparavant, signez-la du nom de son auteur. Il n'y a rien de vilain comme une lettre anonyme, vous savez!... Après quoi vous pourrez revenir... Et, si vous voulez toujours vous battre, vous me trouverez ici... Je ne bouge pas... Il reste encore un peu de jour et j'ai quelque chose à retoucher à ce bonhomme-là.

Il s'assied à son chevalet. Julien le regarde, hésite un moment, puis, avec décision, prenant la lettre que Vilfroy a posée sur la table.

Julien. — J'y vais!...

Il sort.

RIDEAU

Julien. Vilfroy.

Vilfroy : « *Montrez simplement cette lettre à Catherine.* »

Mme Herbelin. Mme Morisset. Théodule.

Scène III. — Théodule : « *Réfléchir, cela m'éprouve toujours un peu.* »

ACTE IV

Un petit salon chez Catherine. Cinq heures du soir. Il fait encore jour. La nuit viendra pendant les dernières scènes insensiblement.

Scène première

Mme HERBELIN, CATHERINE

Mme Herbelin est assise et écoute Catherine, assise en face d'elle.

Mme Herbelin. — Tu dis que ta belle-mère et ton mari sont venus te chercher chez Vilfroy?

Catherine. — Oui...

Mme Herbelin. — Tu en es sûre?

Catherine. — Absolument sûre!

Mme Herbelin. — De Clémence, rien ne me surprend... Elle est capable de tout, même d'un scandale, même d'une folie pour faire triompher son autorité, mais j'aurais cru à Julien plus de sang-froid.

Catherine. — Julien, en face de sa mère, est resté un tout petit garçon... Il courbe la tête si elle lève le doigt...

Mme Herbelin. — Qu'est-ce que tu vas faire?

Catherine. — Tu comprends qu'après cet esclandre, la vie n'est plus possible... Je ne pardonnerai jamais un outrage semblable.

Mme Herbelin. — A ta belle-mère, je le comprends encore, mais à ton mari...

Catherine. — C'est à lui que j'en veux le plus... Si encore il était venu seul, défendant son bonheur et son bien, je le comprendrais... je l'approuverais même... Mais frapper à cette porte, remorqué, tenu en laisse par sa mère, offensé sur commande, irrité de par la volonté de son tyran, voilà ce que je ne lui pardonne pas!...

Mme Herbelin. — Il faut passer beaucoup de choses à un homme jaloux... Ton pauvre père l'était terriblement. Et cela a amené, entre nous, des minutes bien douces...

Catherine. — Mon père n'était pas un homme sans caractère, sans volonté, courbé sous la férule d'un despote injuste et rancunier... Tu comprends bien que la déception qu'elle a subie va l'exaspérer... Elle ne désarmera pas. Au contraire, la guerre qu'elle me fait va devenir plus acharnée encore... Je n'en veux plus!... Je n'en peux plus!

Mme Herbelin. — Alors?...

Catherine. — Alors, qu'elle triomphe!... Je lui cède la place... L'appartement... Le *Mûrier d'argent*... Mon mari!... Qu'elle reprenne tout!... Tout ce qu'elle ne pouvait se résoudre à partager et qui va lui revenir à elle seule... Enfin!

Mme Herbelin. — Et ton fils?

Catherine. — Ah!... Celui-là je l'emporte... On en ferait un commis mesquin, vulgaire, au cerveau étroit, à l'âme basse comme le plafond du rayon où on le confinerait... « Et avec ça, madame! » Non! Non!... Merci bien!... Il y a déjà eu deux Morisset taillés sur ce patron-là... C'est assez!...

Mme HERBELIN. — Sa grand'mère tiendra à ce que celui-ci continue la dynastie. Elle te le disputera.

CATHERINE. — Je me défendrai.

Mme HERBELIN. — As-tu songé à ce qu'on dira tout autour de toi... on te blâmera de partir...

CATHERINE. — Pas autant que je me mépriserai de rester.

Mme HERBELIN. — Agis donc selon ton gré, ma pauvre chérie. Je t'ai donné mes raisons... Mais toute petite, je te laissais déjà faire à ta guise... comment pourrais-je maintenant me mettre en travers de ta volonté?...

CATHERINE, affectant la gaieté. — Nous revivrons ensemble toutes les deux, maman, comme autrefois... Et tu chanteras encore les chansons de ta jeunesse... Te rappelles-tu celle du concert des Porcherons qui me faisait tant rire.

Mme HERBELIN, fredonnant à mi-voix:

Moi, je voudrais avoir un serin...
Pour m'égayer...
Pour m'égayer...
Moi, je voudrais avoir un serin...
Pour m'égayer au magasin!...

(Mme Herbelin s'interrompt pour embrasser Catherine en réprimant les larmes qui lui viennent à la gorge.) Ah!... ma petite! ma petite... Tu as peut-être raison, après tout... Et la vie est trop courte, pour ne pas tâcher d'y être heureuse...

CATHERINE. — Heureuse!... Je ne l'ai jamais été ici... Sais-tu que je pourrais compter les fois où j'ai ri...

Mme HERBELIN. — Le fait est que sans Théodule...

CATHERINE. — Brave Théodule!... Ah! celui-là, je le regretterai... Si tu savais ce qu'il a fait pour moi... aujourd'hui encore...

Mme HERBELIN. — Nous le voyions avant ton mariage. Il ne nous lâchera pas parce que tu ne seras plus sa belle-sœur.

CATHERINE. — Espérons-le!...

Mme HERBELIN. — D'ailleurs, on ne te lâchera pas tant que cela... C'est triste à dire, mais on a toujours des amis quand on a de l'argent.

CATHERINE. — De l'argent!... Où le prendrons-nous?

Mme HERBELIN. — Tu es mariée sous le régime de la communauté... Tu as droit à la moitié des acquêts, depuis quatre ans... Avec les inventaires du *Mûrier*, cela te fait plus d'un million!...

CATHERINE. — Je t'ai dit, maman, que je laissais tout de cette maison... L'argent aussi!... Je ne veux pas que Julien, ou sa mère, puissent me reprocher d'avoir jamais été guidée par ce mobile-là.

Mme HERBELIN. — Pourtant...

CATHERINE. — Une fille pauvre peut avoir le droit de s'enrichir par son mariage... Par son divorce, jamais!...

Mme HERBELIN. — Oui... c'est vrai!... Tu as encore raison, ma chérie... Hein!... Pour une fois que je voulais me mêler d'être pratique!...

CATHERINE. — Tu ne recommenceras pas... (Prêtant l'oreille.) Est-ce qu'on n'a pas sonné deux fois?

Mme HERBELIN. — Il me semble que si... c'est ta belle-mère ou ton mari!

CATHERINE. — A cette heure-ci?... Quand on prépare, au magasin, l'inventaire du semestre... c'est bien étonnant...

Elle se dirige vers la porte du fond.

Mme HERBELIN. — Tu ne restes pas?

CATHERINE. — Non... mais, reste, toi...

Mme HERBELIN. — C'est que je voulais aller me faire onduler...

CATHERINE. — Tu iras dans cinq minutes... Te reverrai-je ce soir?

Mme HERBELIN. — Je viendrai dîner, si tu veux de moi...

CATHERINE. — J'espère que tu me trouveras encore...

Mme HERBELIN. — Et moi donc!...

CATHERINE. — En tout cas, comme j'irais te retrouver, nous sommes certaines de dîner ensemble... A tout à l'heure!

Elle sort.

Scène II

Mme HERBELIN, Mme MORISSET, THERESE

THÉRÈSE, en dehors, l'introduisant. — Mme Julien est rentrée il y a plus de trois quarts d'heure, madame...

Mme MORISSET. — Vous en êtes sûre?...

THÉRÈSE. — J'ai quitté la blanchisseuse pour aller lui ouvrir...

Mme HERBELIN, s'avançant. — Tu voulais voir Catherine?

Mme MORISSET, l'air soucieux et concentré. — Ah!... Tu étais là, Aurélie?... (Elles se serrent la main.) Oui!... J'avais à lui parler...

Mme HERBELIN, après une hésitation. — Ecoute, Clémence... Je voudrais aussi te dire un mot... Tu sais que ce n'est pas moi qui ai cherché à marier nos enfants, et que cette union m'a surprise autant que toi, autant que Catherine elle-même...

Mme MORISSET. — Oui... Je sais...

Mme HERBELIN. — Je mentirais en te disant que je n'en ai pas été heureuse... Et puis, cela me faisait plaisir aussi de me sentir un peu rapprochée de toi, ma première compagne, la camarade de mes vingt ans.

Mme MORISSET. — Je te remercie... Où veux-tu en venir?

Mme HERBELIN. — Ma foi, je ne sais pas très bien moi-même... mais, tu aimes ton fils comme j'aime ma fille... Et je crois que Julien serait très, très malheureux s'il perdait Catherine... Le penses-tu aussi?

Mme MORISSET. — C'est possible, en effet.

Mme HERBELIN. — Alors, si tu veux lui éviter cette douleur, fais un effort... Tente quelque chose... Mais, crois-moi, il n'est que temps... Peut-être même est-il trop tard!

Mme MORISSET. — C'est Catherine qui t'a chargée de cette démarche?

Mme HERBELIN. —Tu sais bien que non... C'est ma vieille amitié seule qui me la dicte... Et Catherine m'en voudrait amèrement de l'avoir tentée... Si l'irréparable arrive, je ne veux pas que tu me reproches de ne pas t'avoir avertie?

Mme MORISSET. — Que veux-tu que je fasse?

Mme HERBELIN. — Ah! dame, cela te regarde... Tu es une femme habile, une femme supérieure... Tu es mère... Tu trouveras... Ce qu'il faudrait comprendre, c'est que si tu as ton orgueil, la femme de ton fils a le droit d'avoir sa fierté... Vois-tu, je ne suis pas très maligne... mais il me semble qu'en ce bas monde, dans les discussions ou dans les querelles, bien des difficultés seraient aplanies si on consentait à s'asseoir un peu plus dans le fauteuil de l'autre...

Théodule parait à gauche.

Scène III

LES MÊMES, THEODULE

THÉODULE. — Bonjour, tout le monde! Madame Herbelin, je suis à vos genoux...

Il embrasse sa mère.

Mme MORISSET. — Ah! te voilà!... Tu viens toucher l'argent que je t'ai promis hier. La caisse est prévenue.

THÉODULE. — Merci, maman... Je viens en effet dans ce but, parce qu'il est toujours utile et agréable de toucher de l'argent... Mais j'en ai un autre...

Mme HERBELIN, lui tendant la main. — Pas besoin de vous demander de vos nouvelles... Votre mine en donne pour vous.

THÉODULE. — Oui... Au physique, je me maintiens... C'est le moral qui est atteint. Certaines circonstances viennent de déterminer en moi de sérieuses, de profondes réflexions... Et, dame, réfléchir, cela m'éprouve toujours un peu... Quand on n'a pas l'habitude...

Mme MORISSET. — Je suis curieuse de les connaître, tes réflexions...

Mme HERBELIN. — Je vous dis au revoir...

THÉODULE. — Non, non, restez, madame Herbelin... Votre présence m'aidera... Vous n'imaginez pas combien les hommes apprécient le sourire indulgent d'une femme qui comprend leurs bêtises... Vous étonnerai-je en confessant que j'en ai fait quelques-unes?

Mme HERBELIN. — Mon bon Théodule, c'est quand vous n'en faites pas que vous m'étonnez.

THÉODULE. — Nous sommes d'accord... Sachez donc que ma dernière bêtise est une femme du monde... une femme mariée...

Mme MORISSET. — Je trouve indécent que tu oses...

Mme HERBELIN. — Vous pourriez peut-être atténuer un peu...

THÉODULE. — Comptez sur moi!... Privé de tout domicile légal, et Vilfroy m'ayant brusquement dépossédé de celui où j'abritais ma conquête, force me fut d'en découvrir un autre... Heureusement, Paris est plein de ressources; et, cet après-midi, retranchée derrière un triple rempart de dentelle blanche, la dame de mes pensées franchissait avec moi le seuil de l'hôtel Messidor... Trois ascenseurs. Cinq sorties sur quatre rues différentes, la cinquième ouvrant sur l'escalier de la maison d'à côté...

Mme MORISSET. — Théodule!...

THÉODULE, avec force. — J'atténue, maman! (Il reprend.) Une soubrette accueillante nous désigne l'ascenseur... « L'appartement 22... Vous serez très bien... » Quand tout à coup, sous la voilette blanche, la voix de ma conquête murmure : « Donnez-nous donc plutôt le 23. La chambre est plus grande... »

Mme HERBELIN, riant. — Elle la connaissait?...

THÉODULE. — Dans les coins!...

Mme HERBELIN. — Alors?

THÉODULE. — Ah!... Je dois l'avouer, je me sentis la respiration sinon coupée, au moins légèrement oppressée... Certes, je demeurai à la conversation... mais avec quelques distractions... Je pensais à autre chose... C'était le commencement de mes réflexions...

Mme MORISSET. — Et où t'ont-elles mené?

THÉODULE, avec éclat. — Maman, fais-moi dîner le plus tôt possible avec Louise Picavent!...

Mme MORISSET. — Tu dis?

THÉODULE. — Elle s'habille mal... Elle se coiffe mal... mais elle est jeune! Elle est fraîche... Elle est même effarouchée... Elle fait du crochet, du filet et du point de Venise... Une seule condition: je ne verrai les parents que le dimanche... Et nous voyagerons six mois de l'année!...

Mme HERBELIN. — Sage précaution!

Mme MORISSET. — Es-tu sérieux?

THÉODULE. — Comme le code, maman... Dites donc, madame Herbelin, c'est peut-être la plus grosse de mes bêtises que je vais faire là... Mais voici Catherine...

Scène IV

LES MÊMES, CATHERINE

CATHERINE. — J'ai su que vous étiez là, Théodule... et j'ai tenu à venir vous serrer la main... et à vous redire une fois de plus que je vous aime bien...

THÉODULE, surpris. — Et moi aussi, Cath... j'ai une grosse affection pour vous...

Mme HERBELIN. — Apprenez-lui la nouvelle... ça lui fera plaisir...

CATHERINE. — Quoi donc?...

THÉODULE. — Maman vous mettra au courant... On apprend toujours les malheurs trop vite...

CATHERINE. — Il se marie?

THÉODULE. — Vous voyez... J'ai parlé de malheur... Elle a deviné tout de suite...

CATHERINE. — Avec Louise Picavent?

THÉODULE. — Comment le savez-vous?

CATHERINE. — Parce qu'elle vous aime... ou tout au moins qu'elle ne demande qu'à vous aimer...

THÉODULE. — Vous croyez?...

CATHERINE. — Vous ne l'avez donc pas vue vous regarder par-dessus son crochet... Vous êtes bon... Vous êtes gai... Et vous avez trop aimé les femmes pour ne pas adorer la vôtre... Elle sera heureuse...

Mme MORISSET. — Elle le mérite...

CATHERINE, à demi-voix. — Ce n'est pas toujours une raison...

THÉODULE. — Merci, ma chère belle-sœur... Que Louise tâche de vous ressembler un peu... c'est tout ce que je souhaite...

CATHERINE. — Taisez-vous, malheureux!... Votre mère va vous refuser son consentement...

THÉODULE, à demi-voix. — Julien le lui ferait donner de force... (Haut.) Là-dessus, je vais toucher ma galette. (A sa mère.) Tu descends au magasin?

Mme MORISSET. — Non... J'ai à causer avec Catherine... Mais tu diras au caissier de te donner le double de ce que j'avais indiqué.

THÉODULE. — Tu es la perle des mères... Seulement, je te préviens, si le mariage rate, je ne rends pas l'argent... Au revoir, Catherine... A bientôt... Madame Herbelin, venez-vous?... j'ai de l'argent... je paie des gaufres...

Mme HERBELIN. — Menez-moi seulement en taxi jusque chez mon coiffeur...

Elle sort avec lui par la droite.

Scène V

Mme MORISSET, CATHERINE

Catherine. — Vous voulez me parler, madame?

Mme Morisset. — Oui... une explication entre nous est nécessaire.

Catherine. — Croyez-vous ?... Celle que nous avons eue hier ne vous suffit-elle pas?

Mme Morisset. — Depuis hier, Catherine, j'ai beaucoup pensé... A toi! Et à nous...

Catherine. — Moi aussi !... Et vous allez être satisfaite car j'en suis arrivée à être tout à fait d'accord avec vous... Je ne suis pas la femme qu'il faut à Julien... Depuis quatre ans que vous me le criez, j'avais eu le tort de ne pas croire en vous et de trop croire en lui... Je ne savais pas que, rue du Sentier, pourvu qu'un homme fasse honneur à sa signature, au rez-de-chaussée, il est en règle, et que, passé le magasin, il peut faillir à ses engagements, à ses promesses, à ses serments... Cela ne compte plus!

Mme Morisset. — Tu te trompes... Ton mari t'aime toujours.

Catherine. — Eh bien, moi, je ne l'aime plus... Et c'est de cela surtout que je lui en veux... Aussi, réjouissez-vous, madame... Tous vos désirs de mère vont être comblés... Votre second fils se marie selon vos vœux... Et l'aîné va être délivré!...

Mme Morisset. — Comment veux-tu que je me réjouisse en voyant Julien malheureux.

Catherine. — Ne m'avez-vous pas répété cent fois que j'étais le seul obstacle à son bonheur... L'obstacle disparaît, et vous voici arrivée à vos fins!... L'impertinente petite cabotine qui a poussé l'audace jusqu'à se faire épouser!... « Epouse, épouse, ma fille, tu vas voir de quel bois on se chauffe chez les Morisset !... Un bon divorce nous débarrassera de toi!... »Vous le tenez enfin, votre divorce... Avec une petite différence, toutefois... Ce n'est pas mon mari, ou plutôt ce n'est pas vous qui le demandez, c'est moi!...

Mme Morisset. — Toi!...

Catherine. — Cela vous étonne! Vous ne pouvez pas supposer, quand on a eu l'honneur d'entrer dans votre maison, qu'on la quitte... Vous voyez que la place n'était pas aussi bonne que vous le disiez...

Mme Morisset. — Il ne faut pas que tu divorces, Catherine.

Catherine. — Voyons, ce n'est pas sérieux!... Depuis quatre ans, toutes vos combinaisons, tous vos calculs, tendent à précipiter l'heure où nous sommes arrivés... Enfin! Vous avez réussi!... Les héritières du tissu et de la confection peuvent soigner leurs bigoudis et repasser leurs sonates... Le *Mûrier d'argent* demande une bru... une bru, selon le cœur de sa patronne, disciplinée, obéissante, sachant coudre, repasser, soigner les enfants, veiller aux détails du ménage et faire un peu de pâtisserie...

Mme Morisset. — Je te répète que tu ne peux pas divorcer...

Catherine. — Je ne vous comprends plus... Pourquoi?... Pourquoi ce démenti soudain à vous-même, à vos espérances, à votre ténacité?

Mme Morisset. — Parce que je sais aujourd'hui ce que j'ignorais hier... Parce que j'ai vu que l'amour est impossible à vaincre et qu'une femme est plus forte qu'une mère...

Catherine, avec amertume. — Voilà d'étranges idées!... Où avez-vous vu cela, madame?... Pas chez vous à coup sûr...

Mme Morisset, avec effort. — Non... Pas chez moi... Oui... c'est vrai... Il faut que tu saches... Sur un mot arraché par moi, hier, à Théodule, sur le cri qui t'a échappé, quand j'ai eu le tort de te braver, j'ai engagé, j'ai poussé Julien à une démarche inconsidérée, imprudente, injustifiée...

Catherine. — Vraiment?

Mme Morisset. — Catherine, nous sommes allés, mon fils et moi, te chercher, te surprendre chez M. Vilfroy... Nous avons presque envahi sa maison... prêts à la fouiller pour t'y découvrir...

Catherine. — Je le sais...

Mme Morisset. — Comment?... (Ses yeux s'arrêtent sur le téléphone.) Ah! oui, on t'a avertie... c'est tout naturel... Eh bien, si blâmable que soit cette folie, je ne la regrette pas... C'est elle qui m'a ouvert les yeux... Devant cette porte, j'ai vu... je verrai toujours Julien debout sur le trottoir, à côté de moi, attendant, pâle et frémissant, qu'elle s'ouvrît... Son angoisse, quand nous sommes entrés, à la pensée que peut-être nous allions te trouver là, prise sur le fait... L'éclair de joie qui a brillé dans son regard, en ayant la preuve que tu n'y étais pas... Et son air de triomphe en se tournant vers moi... A ce moment-là, j'ai senti quelle place tu tenais dans sa vie... Aucun doute ne pouvait me rester. Tu étais la plus forte...

Catherine. — Cependant, il était venu!... docile à vos ordres, ployé sous votre joug, comme il l'était hier, quand il m'a parlé si durement, comme il le sera demain!

Mme Morisset. — Demain ne ressemblera pas à hier... puisqu'il n'y aura plus entre nous ni rivalité ni rancune... Je te rends les armes... Tu m'as vaincue!...

Catherine. — Pour combien de temps?... Tenez, madame, malgré tout ce que j'ai souffert, je crois, j'ai la certitude qu'en ce moment vous êtes sincère et désireuse de réparer le mal que vous m'avez fait... Pendant quelques semaines, quelques mois, vous vous efforcerez d'être pour moi une autre femme... Un incident soudain surgira à propos de mon mari, de mon fils, de ma toilette ou de ma maison... Et vous redeviendrez fatalement vous-même, la Grande Patronne, habituée à voir s'incliner les fronts et accepter ses moindres paroles comme des ukases auxquels on ne réplique pas... Alliées, il nous est défendu de l'être!... Nos caractères, notre éducation, notre épiderme, font de nous deux adversaires qui ne s'entendront jamais... Il y a quatre ans, grisée par une série de promesses, écœurée par une déception toute neuve, j'ai commis la faute de ne pas le deviner... Nous pouvons peut-être encore, Julien et moi, chacun de notre côté, refaire notre vie manquée... Essayons!... Et ne recommençons pas notre martyre!...

Mme Morisset. — Le martyre pour Julien serait de te perdre... Ecoute... oui... je suis une orgueilleuse... Cette intransigeance, cette sévérité, ce despotisme, que tu me reproches, jusqu'à ce jour je m'en étais glorifiée, persuadée qu'ils ont fait notre maison et notre fortune... Eh bien, cette autorité, cette arrogance, je les ai senties, il y a deux heures, fondre tout à coup devant la douleur de mon fils... Et la Grande Patronne n'était plus qu'une mère anxieuse et désolée, une mère qui s'humilie devant toi et qui te supplie de lui pardonner...

CATHERINE, gênée. — Madame, je vous en prie...

Mme MORISSET. — Pardon de t'avoir soupçonnée... Pardon d'avoir cru, d'avoir surtout laissé croire à ton mari que tu étais une femme comme tant d'autres, capable de traîner ton honneur et le sien dans une aventure dégradante et de demander à un adultère banal la plus avilissante des vengeances... Pardon d'avoir méconnu l'épouse irréprochable que tu as su rester, malgré mon injustice et mon défi...

CATHERINE, à bout de forces. — Non!... Non!... Je ne peux pas vous laisser davantage...

Scène VI

LES MÊMES, JULIEN

JULIEN, qui est entré depuis un instant. — Un moment, mère... Je te prie... Je désire que tu me laisses seul avec Catherine...

Mme MORISSET. — Tu étais là?...

JULIEN. — J'arrive seulement...

CATHERINE, voulant encore détromper Mme Morisset. — Mais il faut...

JULIEN, l'interrompant énergiquement. — Attends. (Reconduisant sa mère.) Tu permets?

Mme MORISSET. — Oui.

JULIEN. — D'ailleurs, on te réclame au magasin.

Mme MORISSET. — Oh! pas d'affaires en ce moment... Je n'ai pas le cœur de penser à ce qui n'est pas toi...

Elle sort.

Scène VII

JULIEN, CATHERINE

CATHERINE, faisant un mouvement pour la rejoindre. — Je veux pourtant...

JULIEN, l'arrêtant. — Que veux-tu?

CATHERINE. — Détromper ta mère... Je ne peux pas accepter qu'elle me prenne pour ce que je ne suis plus...

JULIEN. — Explique-toi...

CATHERINE. — Au fait, toi ou elle, c'est la même chose... Je ne veux ni faux-fuyants, ni équivoques... Vous ne m'avez pas trouvée cet après-midi chez Vilfroy parce que je venais d'en sortir.

JULIEN. — Tu avoues être allée...

CATHERINE. — Oui... J'avoue... Bien plus, je revendique ma faute... Qu'elle retombe sur ceux qui me l'ont fait commettre...

JULIEN. — Après?...

CATHERINE. — C'est tout... Voilà ce que j'avais tenu à te dire, avant de nous séparer... Je ne saurais me faire plus blanche que je ne suis.

JULIEN. — Ainsi, tu veux divorcer?

CATHERINE. — C'est la seule solution... On s'étonne, autour de toi, qu'elle ait tant tardé.

JULIEN. — Tu ne m'aimes plus?

CATHERINE. — Ne me force pas à te répondre...

JULIEN, après un temps. — Et tu ne m'as... jamais aimé? Dis tout... Pas d'équivoques!... Comme tu le demandais tout à l'heure... Notre situation ne peut se dénouer que par une absolue sincérité...

CATHERINE. — Si!... Je t'ai aimé... Quand je t'ai épousé, je me suis sentie portée vers toi par un tel élan de reconnaissance que l'amour a jailli du plus profond de mon cœur.

JULIEN. — Et cet amour est mort, aujourd'hui?

CATHERINE. — Tu l'as tué...

JULIEN. — Comment l'ai-je tué?

CATHERINE. — Vingt fois j'ai voulu te le dire... Tu ne m'as pas écoutée... Tu m'as traitée en enfant gâtée, en poupée, et tu n'as jamais compris quelle amertume je goûtais dans la douceur de tes caresses... Plus tu m'aimais, plus je rougissais de n'être qu'une femme, et non pas ta femme. En faisant de moi ta maîtresse conjugale, tu me rejetais à mon passé... J'y retourne...

JULIEN. — Je n'ai vécu que pour toi.

CATHERINE. — Tu as vécu loin de moi... Je me suis sentie, malgré tous mes élans, toujour une étrangère dans ta maison.

JULIEN. — C'est pour toi que je travaillais...

CATHERINE. — Je ne te demandais pas de travailler, mais de m'aimer et de te faire aimer.

JULIEN. — Je ne pensais qu'à t'épargner tout souci.

CATHERINE. — J'en avais peut-être besoin.

JULIEN. — Nos baisers, alors, mensonges?

CATHERINE. — Nous les volions dans la nuit...

JULIEN, après un temps pendant lequel il a tiré lentement, puis renfoncé dans sa poche, la lettre remise pas Vilfroy. — Oui... Nous avons eu, je le reconnais, des torts graves envers toi... Moi, personnellement, je n'ai pas su tenir les promesses que je t'avais faites.

CATHERINE. — Si ce n'était que cela!...

JULIEN. — Mais, ces torts ne pouvaient-ils s'effacer? Tu as entendu maman tout à l'heure... rien de ce qui t'a justement blessée n'aurait subsisté... Cette part de charges, de responsabilités, de soucis, que tu revendiques, elle est prête à te l'abandonner...

CATHERINE. — C'était il y a quatre ans qu'il fallait le faire.

JULIEN. — En rentrant tout à l'heure, j'avais vu, boulevard Malesherbes, un grand appartement, joli, ensoleillé... Je voulais l'arrêter. Nous y aurions vécu chez nous, entre nous, pour nous...

CATHERINE. — Je te remercie de ta pensée, de ton effort. Pourquoi viennent-ils trop tard?

JULIEN. — Tu es résolue?

CATHERINE. — J'ai tout pesé.

JULIEN. — Soit donc!... Que ta volonté soit faite!

CATHERINE. — Pour la première fois!

JULIEN. — Mon notaire réglera ta situation... Outre la fortune qui te revient, il va sans dire que je veux...

CATHERINE. — Non, Julien... Je sortirai d'ici comme j'y suis entrée...

JULIEN. — Je ne l'admets pas...

CATHERINE. — Et moi, je n'accepterai rien... Ma décision est irrévocable... Résigne-toi à faire ma volonté... une seconde fois...

JULIEN. — Sais-tu ce qui t'attend?...

CATHERINE. — La liberté.

JULIEN. — La misère peut-être...

CATHERINE. — Je la regrette quelquefois... D'ailleurs, je travaillerai...

JULIEN. — Et si je te retenais malgré tout!...

CATHERINE. — Je partirais quand même... Il le faut...

JULIEN, la voix tremblante. — Va-t'en donc!... Tu es libre... C'est ma faute si je n'ai pas su te garder... Plus tard, cependant, lorsque tu repenseras à ces jeunes et douloureuses années de ta vie, ne les regrette pas... Cela ne sert à rien... mais dis-toi que si ton mari fut malhabile, il en fut cruellement puni, et que jamais femme ne fut adorée comme tu l'étais... J'ai vécu jusqu'à ce jour avec le seul désir de ton bonheur... Je le désire toujours de toute mon âme... (Mouvement de Catherine.) Ne parle pas!... Que ta voix ne m'enlève pas le reste de forces dont j'ai besoin quelques minutes encore... Ma vie est finie!... Quand on t'a eue et qu'on t'a perdue, il n'est plus de joie... Je n'en aurai qu'une, te savoir heureuse... ma seule consolation sera d'inculquer pour toi à notre enfant une tendresse et un respect égaux aux miens...

CATHERINE. — Notre enfant... Julien... Laisse-le-moi.

JULIEN. — Oh! non!... non!... Pas cela!... Mon petit Charlot...

CATHERINE. — Qui donc l'élèvera?

JULIEN. — Pour lui aussi, tu crains maman?

CATHERINE.— Je serai si seule...

JULIEN. — Et moi donc!...

CATHERINE. — Charles loin de tes yeux, tu m'oublieras plus vite.

JULIEN. — Dis au contraire que son éloignement doublerait ma détresse...

CATHERINE. — Quand il sera plus grand, je te le donnerai, si tu le veux encore...

JULIEN. — Et s'il est comme moi... s'il souffre de te quitter?...

CATHERINE. — Je lui apprendrai à t'aimer... Donne-moi mon enfant, Julien?...

JULIEN. — Encore cela!... (Amèrement.) Prends-le donc... Il vaut mieux pour lui qu'il ne me voie pas pleurer...

CATHERINE. — Merci de tout mon cœur!... Merci!...

JULIEN. — Un dernier mot?... (Avec effort.) Ce n'est pas avec Vilfroy que tu pars?

CATHERINE. — Que t'importe?... Ne m'interroge pas...

JULIEN. — Mais... c'est... c'est la première fois que tu allais chez lui, aujourd'hui?

CATHERINE, après l'avoir regardé longuement, avec effort, à son tour. — Ecoute. Je ne veux pas que tu me regrettes... Je n'en suis pas digne... (Avec hésitation.) Non... ce n'était pas la première fois...

JULIEN. — Ah! malheureuse!... Et cet homme qui, tout à l'heure... (Il fouille hâtivement dans sa poche et en tire la lettre écrite par lui que Vilfroy lui a rendue à l'acte précédent.)

CATHERINE. — Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

JULIEN. — Rien!... Rien qui puisse t'intéresser maintenant... (Il va la déchirer, Catherine se jette sur lui et lui prend les deux mains dans les siennes.)

CATHERINE. — Montre...

JULIEN, essayant de se dégager. — Non!... Tu ne dois pas savoir... Tu ne sauras pas...

CATHERINE, luttant pour lui arracher la lettre. — Et moi, je veux savoir, au contraire... Je veux!... Je veux!... (Poussant un cri.) Ah! Julien, tu me fais mal...

JULIEN, lâchant la lettre à ce cri. — Eh bien!... Prends-la donc!...

Catherine court à la cheminée, tourne le bouton électrique, puis, de la paume de la main, défroisse les deux morceaux de papier et les rapproche l'un de l'autre.

CATHERINE, après un coup d'œil. — Cette lettre?... C'est celle de cet après-midi?... Comment est-elle entre tes mains?

JULIEN. — Vilfroy me l'a rendue...

CATHERINE. — Rendue?... Comment Vilfroy t'a-t-il rendu une lettre écrite par ton frère?...

JULIEN, avec un rire nerveux. — Mon frère?...

CATHERINE, comprenant soudain. — Ah!... Julien... C'était toi!...

JULIEN. — Oui... mais, maintenant...

CATHERINE, l'interrompant. — Pourquoi, depuis une heure, ne me l'as-tu pas crié?... Pourquoi m'as-tu laissé te désespérer, te torturer?...

JULIEN. — J'étais revenu pour tout te dire... Imbécile que j'étais, qui croyais en cet homme et qui croyais en toi... Mais je me vengerai de lui, au moins...

CATHERINE. — Ah! Tais-toi! Tais-toi!...

JULIEN. — Me taire, quand tu viens de m'avouer...

CATHERINE. — J'ai menti!... J'ai menti!... J'ai menti!... Je me suis calomniée... J'ai voulu que tu me croies plus coupable pour que tu me pleures moins... Ah! pardon! Pardon, de t'avoir fait ce mal... Non!... non!... je ne suis pas la maîtresse de Vilfroy... J'allais chez lui pour la première fois... Tu m'as sauvée!... Me crois-tu, Julien? Me crois-tu?...

JULIEN, lui prenant le visage entre ses deux mains. — Donne-moi tes yeux que je lise jusqu'au fond de ton âme...

CATHERINE. — Julien... mon Julien... ainsi tu n'as pas voulu que ta mère me trouvât dans cette maison... qu'elle pût me confondre, m'humilier...

JULIEN. — J'ai voulu, au contraire, qu'elle fut certaine de t'avoir méconnue et calomniée... J'ai voulu que, même coupable, elle n'eût pas le droit de t'accuser... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je t'ai arrêtée, tout à l'heure, quand tu allais lui crier ton aveu...

CATHERINE. — Je t'aime... Je t'aime... Cet amour que tu appelais, ton admirable geste l'a ressuscité, plus vivant qu'autrefois et aussi passionné que le tien...

JULIEN. — Chut! Tais-toi, à ton tour, que j'entende parler ton cœur...

CATHERINE. — Mon cher amour, le bonheur est venu...

JULIEN. — Et nous fermerons bien les portes pour qu'il ne s'en aille plus... (On frappe.) Entrez!...

Scène VIII

LES MÊMES, UN EMPLOYE, portant deux livres de compte sous le bras.

L'EMPLOYÉ, entrant. — Pardon, monsieur... Je cherchais M^me^ Morisset...

JULIEN. — Elle est remontée dans son appartement.

L'EMPLOYÉ. — C'est qu'on aurait besoin d'elle au magasin... (Il pose les livres qu'il tenait sur la table.)

JULIEN. — Ne la dérangez pas... je vais descendre.

L'EMPLOYÉ. — Merci, monsieur. Voici les livres d'inventaire que je lui apportais.

Il sort.

JULIEN. — Merci. (Catherine s'est levée et a ouvert les livres qu'elle regarde.) Que fais-tu?...

CATHERINE, a pris les livres sous le bras. — Ce jeune homme ne disait-il pas qu'on demande madame Morisset?...

JULIEN. — Oui... Mais...

CATHERINE, les livres sous le bras, prenant son mari par la main, très tendrement. — Eh bien?... Conduis-la!...

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

La Rue du Sentier, à l'Odéon.

Le nom de M. Pierre Decourcelle compte parmi les plus populaires. *Gigolette*, *Papa-la-Vertu*, la *Bâillonnée*, la *Môme aux grands yeux*, les *Deux Gosses*, et tant d'autres œuvres célèbres, rappellent, par leurs titres seuls, des soirées mémorables d'Ambigu où l'auditoire, vivant de la vie chimérique des héros du drame, participant à leurs aventures, partageant leurs peines, leurs joies, leurs passions — parfois même les apostrophant ! — vibrait au gré de l'auteur, comme un clavier docile sous les doigts d'un habile virtuose.

A la faveur de ces succès retentissants, M. Pierre Decourcelle devait conquérir une place prépondérante dans le monde des théâtres et parmi ses confrères ; comme, d'autre part, ses qualités de méthode, ses dons oratoires, en faisaient un administrateur précieux, il était naturel qu'il devînt, à son heure, président de l'importante Société des auteurs dramatiques, qui trouva naguère en lui le plus dévoué défenseur de ses intérêts, le plus représentatif porte-parole.

Mais le dramaturge populaire qui, dans l'alambic de Xavier de Montépin et d'Adolphe d'Ennery — alchimistes de mélodrame — introduisit des éléments nouveaux, amalgama l'imagination, le sentiment, le réalisme, avait, à ses débuts dans la vie littéraire, montré une affection marquée pour la comédie de mœurs : la *Rue du Sentier* en témoigne, après ou plutôt avant le *Roy sans Royaume*, et *Après le pardon*, que *L'Illustration* publia. Car cette *Rue du Sentier*, l'auteur en conçut le scénario... en 1885, au lendemain de l'*As de trèfle*, un de ses premiers succès. Il en donna connaissance alors au tout récent administrateur du Théâtre-Français, M. Jules Claretie, qui en trouva le sujet intéressant et l'engagea fort à l'écrire. Mais M. Decourcelle avait des romans à réaliser, des drames à mettre en scène, et la comédie attendit ; elle attendit jusqu'au jour où il rencontra M. André Maurel. Ce jeune écrivain — critique d'art averti, qui a publié sur les petites villes italiennes des impressions de route d'une jolie et personnelle notation — ayant pris connaissance du scénario, s'enthousiasma, souhaita s'employer à son exécution et se mit à l'œuvre. Puis, sur ce « premier calque », comme disent les architectes, M. Pierre Decourcelle travailla de nouveau et de concert avec son collaborateur avant de porter le manuscrit définitif à M. Antoine, en villégiature à Camaret. Le directeur de l'Odéon reçut les quatre actes enfin achevés, qui devaient connaître sur le second Théâtre Français le plus flatteur accueil du public et de la Critique.

⁂

« Pourquoi la pièce de M. Pierre Decourcelle et M. André Maurel, la *Rue du Sentier*, a-t-elle plu ? se demande, dans l'*Opinion*, M. J.-Ernest Charles. Parce que l'invention en est très moderne et parce que la peinture des milieux en est un peu ancienne. Ancienne, mais exacte, précise, non sans couleur ni pittoresque. »

M. Joseph Galtier observe dans *Excelsior* que MM. Decourcelle et Maurel ont voulu écrire une comédie de mœurs et un drame sentimental. Le conflit dramatique naît de l'antagonisme de milieux qui ne peuvent guère se comprendre, c'est-à-dire s'entendre.

« Les auteurs ont opposé le monde paisible de bourgeois commerçants de la rue du Sentier et le monde des artistes. Ils ont fait entrer une actrice dans la maison solide, étayée sur des préjugés et des traditions respectables, mais étroits, d'un grand marchand de tissus. Ils nous ont montré comment l'actrice — qui a, d'ailleurs, renoncé au théâtre en se mariant « dans le commerce » — se trouve dépaysée d'abord, incomprise ensuite et tentée enfin de s'évader de ce foyer médiocre et terne. »

Dans le *Figaro*, M. Robert de Flers constate que les deux premiers actes ont été accueillis chaleureusement et que, dès le troisième, la soirée s'annonçait comme devant finir de la façon la plus heureuse.

« Il y a, en effet, dans cette seconde partie de l'ouvrage une situation qui a le double mérite d'être à la fois très émouvante et très neuve. M. Georges Polti qui, dans un volume extrêmement curieux, a ramené toutes les situations dramatiques à quarante-six, n'a pas prévu celle-là. Je veux sans plus tarder vous l'indiquer :

« Un mari sait que sa femme est chez un homme qui lui fait la cour. Sur le conseil de sa mère qui a été la confidente et l'associée de sa vie, et accompagné par elle, il va pour surprendre l'épouse coupable. Mais, auparavant, par une lettre anonyme, il prévient son rival de cette visite afin que celui-ci ait le temps de faire sauver la jeune femme. N'est-ce pas là un des coups de théâtre les plus curieux et les plus originaux que l'on puisse imaginer, et aussi l'un des plus vraisemblables ? Ce geste n'est-il pas, en effet, le résultat de sentiments parfaitement justes et observés ? La cause n'en est-elle pas tout à la fois l'amour-propre, l'amour et la pitié ? Et voilà pourquoi, bien qu'il soit inédit à la scène, il demeure naturel et simple. Et il change soudain les rapports des personnages sans aucun artifice en mettant au contraire en pleine lumière leurs caractères. Voilà qui est du meilleur théâtre... »

» Aussi bien, les auteurs de la *Rue du Sentier* n'ont-ils pas, je pense, voulu nous donner une satire ; ils ont simplement cherché à faire avec un réalisme familier et sans prétention une peinture de mœurs résultant de l'opposition de deux milieux. Leur pièce, à cet égard, rappelle la célèbre nouvelle de Balzac : la *Maison du Chat qui pelote*. D'ailleurs la *Rue du Sentier* a parfois un petit air 1840, et ledit petit air est le résultat d'une juste observation. Il y a, en effet, certains quartiers de Paris, la rue du Sentier est de ceux-là, qui conservent dans la grande ville je ne sais quelle allure un peu provinciale. MM. Decourcelle et Maurel en ont parfaitement tenu compte, et ils ont eu raison de prêter à certains de leurs personnages un style un peu ampoulé et désuet et quelques images dont on n'oserait plus guère se servir entre l'Opéra et la plaine Monceau. Leur pièce est saine, normale, logique ; elle contient un coup de théâtre vigoureux et neuf, des caractères un peu simplistes mais nettement tracés, un dénouement optimiste ; elle avait tout ce qu'il faut pour réussir, elle a réussi. »

Pour M. Edmond Sée, de *Gil Blas*, le principal mérite de cette comédie est d'être claire, simple et très humainement dialoguée. La partie *mœurs* n'est point celle qu'il préfère :

« Ici les auteurs ne font que se servir des ressources coutumières, déjà trop éprouvées, de leur *métier*. Ils valent mieux que cela, et ils le prouvent en abandonnant délibérément, et dès le second acte, la peinture de milieu pour une autre comédie sentimentale, celle-là, humaine, très fine, très délicate et très émouvante. Car, supposez que l'œuvre ne s'intitule point *Rue du Sentier*, le drame demeure le même, ou à peu près. Je veux dire : se jouant entre une jeune femme très fine, un mari, un fils, trop faible, une belle-mère trop acariâtre, un amoureux à demi délicat. Drame mené avec la plus fine, la plus juste mesure ; drame très général et très humain. C'est celui-ci, n'en doutez pas, qui fait le plus honneur à MM. Decourcelle et Maurel, et qui a décidé du succès de la soirée (surtout le personnage du mari à demi audacieux, à demi timide m'enchante).

» Le reste n'est que décor, encadrement, et pourrait fort bien changer ou disparaître sans que le fond même du tableau en souffrît. Et nous faisons volontiers — grâce à la volonté des auteurs — un petit tour de la rue du Sentier à l'ancienne rue du

Conservatoire. Mais nous eussions aussi bien passé par ailleurs et rencontré de tels héros aussi véridiques, d'aussi délicates héroïnes dans des avenues différentes et peut-être un peu moins traditionnellement fréquentées, au préalable.

» Voilà mes réserves et mes éloges. J'espère que celles-là seront compensées par ceux-ci. J'espère aussi que la réussite de la *Rue du Sentier* encouragera Antoine à persévérer dans un genre un peu injustement délaissé. »

Dans un feuilleton du *Temps*, M. Adolphe Brisson commence par signaler la « situation » dramatique originale que renferme la pièce et que tous les critiques ont d'ailleurs notée ; puis il analyse l'œuvre ; il aurait souhaité aux silhouettes dessinées par les auteurs plus d'accent encore, plus de vigueur. Il termine par ces lignes :

« Cette pièce est claire, rapide, solidement charpentée, construite selon les règles de l'ancien théâtre, que nous aurions tort de trop dédaigner ; elle évoque, non sans justesse, un coin de la société française ; elle a du mouvement ; elle contient la substance d'un bon feuilleton. Le journal le recueillera, demain, quand elle aura cessé de plaire à la scène... »

M. Fernand Gregh, dans la *Liberté*, déclare la pièce très variée :

« Le sujet en est assez particulier ; il tient de la comédie sociale et de la comédie psychologique et mêle fort agréablement deux genres ; la pièce fait penser par moments à *César Birotteau*, d'autres fois à la *Cagnotte*, et d'autres fois au *Détour*, et elle garde, à travers ces ressemblances, des qualités originales, dues à la sincérité du débutant qu'est M. Maurel et que l'on sent maintes scènes prendre de tout son cœur fait et cause pour ses héros, mêlée au talent dramatique de M. Pierre Decourcelle, qui sait comme pas un ménager une péripétie et préparer un effet, — la fin du troisième acte en est un merveilleux exemple. Ce mélange de deux talents très différents ne va pas, comme on peut l'imaginer, sans quelque ambiguïté, mais cette ambiguïté même a son agrément ; elle donne à la pièce ce je ne sais quoi de libre, d'incertain, d'imprévu, de rebondissant qui est le caractère même de la vie. Le baisser du rideau a été salué par de vifs applaudissements, et les noms des auteurs très chaleureusement accueillis.

» ... Il n'y a rien que de louable dans l'inspiration saine de la pièce. Mais ce n'en est pas le seul mérite. Maints détails, — tel tableau d'une réception dans ce monde un peu spécial, tel rôle de fils prodigue, d'une mère économe, etc., y sont tout à fait plaisants ; et surtout le troisième acte, qui se passe dans la garçonnière d'un peintre célèbre, à qui le mari fait parvenir un mot anonyme pour que sa propre mère ne triomphe pas trop en découvrant sa bru en faute — situation hardie et neuve — tout ce troisième acte, plein de mouvement, d'habileté scénique, de bonhomie aussi et d'ingénuité dans le rôle du peintre et celui du mari, est vraiment remarquable. »

M. Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, commence par reconnaître à la pièce le mérite d'être une « comédie » dans le meilleur sens du mot.

« Elle relève du théâtre de genre, celui qui n'a recours à aucun subterfuge, qui dit bien ce qu'il veut dire, dont la psychologie est claire et l'action touchante. Ceci n'est pas le plus mince des éloges. Ces sortes de comédies firent jadis la fortune de l'Odéon, alors qu'on n'y fendait pas les cheveux en quatre... dans la longueur. Je ne vois pas pourquoi celle-ci ne retrouverait pas, aujourd'hui, le succès de jadis, d'autant qu'elle est intéressante, suffisamment bien jouée, et escortée d'un troisième acte excellent, qui repose sur une situation nouvelle, dont l'effet est d'amener un dénouement prévu, mais qui devient heureux et nécessaire. »

Dans la *Grande Revue*, M. Gustave Lanson constate que cette comédie a plu :

« Elle est tour à tour gaie et pathétique sans prétentions. Fond et forme, elle est d'un goût un peu ancien. On se serait cru reporté aux beaux jours de Scribe, ou tout au moins c'est ainsi que, vers 1860 ou 1867, un bon élève d'Emile Augier aurait pu concevoir et écrire la pièce. Mais, après tout, c'est de l'ouvrage bien fait. On ne s'ennuie pas un instant ; quelques scènes adroites, quelques effets bien trouvés, et surtout la jolie idée de ce mari qui prévient lui-même sa femme qu'il va venir la surprendre en conversation galante, enlèvent le public. Il n'en faut pas plus pour faire un succès ; et il est mérité. »

Dans sa Semaine dramatique de l'*Intransigeant*, M. Nozière, avant d'analyser la pièce, estime que MM. Pierre Decourcelle et André Maurel n'ont pas voulu découvrir des formules inconnues.

« Ils ont traité simplement un sujet très simple. Leur ouvrage est modeste et sincère ; c'est pourquoi il a été accueilli avec sympathie. »

M. Georges Boyer déclare à peu près de même dans le *Petit Journal*, qu'en écrivant leur comédie les auteurs n'y mirent aucune malice :

« Ils savaient bien que leur point de départ ressemble à celui d'autres pièces et qu'on s'en apercevrait ; ils ont compté pour le détail sur leur dextérité dramatique et n'ont pas eu tort. »

Et, rendant compte de l'œuvre et notant le succès qu'elle a rencontré, il signale la « situation » du troisième acte qu'il s'accorde à trouver avec toute la Critique « vraiment belle et émouvante ».

De son côté, M. Adolphe Aderer fait, dans le *Petit Parisien*, d'identiques constatations :

« La pièce nouvelle a eu un incontestable succès. Après deux actes pittoresques et amusants, la situation imprévue du troisième acte — la scène de la lettre — a produit un grand effet et le dénouement a satisfait les âmes sentimentales. »

M. Verneuil, dans *Paris-Journal*, a soin de noter que si le deuxième acte contient une peinture infiniment exacte et amusante du monde des commerçants, le premier acte égratigne quelque peu, le milieu touchant au théâtre et au Conservatoire :

« Et l'on sut, en passant, y stigmatiser, avec infiniment d'éloquence et de justesse, certains abus révoltants. Si cette pièce attire à l'Odéon les deux groupes ennemis (art et commerce), tous deux intéressés dans cette nouvelle œuvre, il est fort à croire que la salle de l'Odéon ne désemplira pas de sitôt. »

M. Gabriel Trarieux, dans la *Revue*, exprimait le souhait — depuis réalisé — que ce spectacle attire un public nombreux à l'Odéon :

« La *Rue du Sentier* le mérite, en ce qu'elle s'adresse à la foule, au cœur même de la foule ordinaire, avec une singulière adresse, un sens du théâtre infaillible, un tour de métier peu commun... Nous voici devant une pièce solide, bien construite, un peu terre à terre, mais dont l'intérêt se soutient sans cesse et va même en s'accentuant, et dont un acte au moins, le troisième, est tout à fait de premier ordre. Ce ne sont point qualités négligeables... Les peintures de mœurs accessoires sont brossées avec verve et franchise. Un personnage, celui de la mère, la patronne de la rue du Sentier, est d'une ample carrure bourgeoise. Et voilà un succès de plus à l'actif du fécond et heureux Pierre Decourcelle, et un beau fait d'armes pour le lettré délicat, le délicieux voyageur qu'est André Maurel. »

⁂

L'ensemble de l'interprétation est satisfaisant. M. Vargas, chaleureux et sensible, a donné un air provincial et sympathique à son personnage de commerçant et de mari d'artiste. M. Grétillat a silhouetté un peintre à la mode, d'allure un peu farouche pour un séducteur. M^lle^ Alice Nory a été de tous points charmante, de grâce, d'élégance, de naturel. M^me^ Grumbach composa fort bien la « patronne » autoritaire qu'exigeait son rôle. Enfin une foule de personnages épisodiques trouvèrent des interprètes excellents en M^mes^ Chapalas, Kerwich, Luce Colas, de France, Barsange, Béryl, Michel, Guintini, et MM. Denis d'Inès, Chambreuil, Coste, Bonvallet, Desfontaines, etc... S.

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES, EN VERS

par

ALFRED POIZAT

représentée par la Comédie-Française au Théâtre Antique d'Orange.

A MADAME BARTET,
JE DÉDIE CETTE SOPHONISBE,
RÊVÉE ET COMPOSÉE POUR ELLE ET QU'ELLE A ANIMÉE
D'UNE VIE SI PURE
A. P.

M. Alfred Poizat
Phot. Félix.

PERSONNAGES

Syphax	MM. Mounet-Sully.	*Sophonisbe*	Mmes Bartet.
Massinissa	Albert Lambert.	*La Nourrice*	Jeanne Even.
Scipion	Raphael Duflos.	*Une Choreute*	Jeanne Rémy.
Narbal	Ravet.		
Lélius	Gerbault.	*1er Messager*	M. Falconnier.
2e Messager	M. Garay.		

MISE EN SCÈNE DE M. MOUNET-SULLY

La scène se passe en un palais, au sommet de Cirta (actuellement Constantine), pendant la seconde guerre punique.

Copyright by Alfred Poizat, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Phot Champagne.

Le Théâtre Antique d'Orange.

SOPHONISBE

ACTE PREMIER

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE

Au lever du rideau, Sophonisbe est étendue sur une sorte de divan. C'est le petit jour. On entend des bruits de bélier. Arrive la nourrice.

SOPHONISBE

Parle-moi de mon fils. Nourrice, a-t-il dormi?
Les clameurs qu'on poussait dans le camp ennemi
N'ont-elles point troublé sa pauvre petite âme?

LA NOURRICE

L'enfant paisiblement repose. Mais, madame,
Vous avez à pleurer passé toute la nuit.
La torchère mourante à peine encore luit.
Quel farouche plaisir trouvez-vous à ces larmes?

SOPHONISBE

Ne sait-on rien ici sur le sort de nos armes?

LA NOURRICE

Je crois que des soldats sont déjà revenus.
Ils sont rentrés par la poterne.

SOPHONISBE

Ils sont vaincus?

LA NOURRICE

Non. Je ne pense pas la campagne finie.
Et, pour venir à bout de la Mauritanie,
De votre époux, habile autant qu'il est puissant,
Il faudra quelques jours aux Romains et du sang,
De longues marches dans le désert et le sable,
Avant d'abattre le Numide insaisissable.
On l'attaque, il est loin; on le chasse, il vous suit.

SOPHONISBE

Oui, mais Massinissa lui-même les conduit:
Numide, il connaît bien des ruses qu'il pratique.

LA NOURRICE

Carthage, que de maux cause ta politique!
Je sens bien que Syphax ne se bat qu'à regret,
Que s'entendre avec Rome est son rêve secret.
S'il ne redoutait pas vos reproches, je gage
Que Syphax aurait vite abandonné Carthage.
De sa parole il est prodigue et négligent,
Le respect des traités pèse à son cœur changeant;
Et, pour être plus sûr d'en agir à sa tête,
Il est capable d'arranger une défaite.

SOPHONISBE

Assez, nourrice. Il est mon époux, il est roi.
Quoiqu'on m'ait mariée à Syphax, malgré moi,
Je ne souffrirai pas que ta bouche l'accuse.
A quoi lui servirait cette stupide ruse?
A se faire enfermer, sans espoir, dans Cirta?
Mais, pour représenter Carthage, je suis là!
Je veille sur la place. Avant que de la rendre,
Il faudra me prouver encor qu'on peut la prendre.
Or, sur ses rocs, au pied desquels grondent les eaux,
La solide Cirta brave tous les assauts.

Nourrice, ce n'est point là ce qui me tourmente;
Crois-en la prescience intime d'une amante:
Si j'ai peur de quelqu'un, ce n'est pas des Romains.
Leur tactique échouerait ici; ce que je crains,
C'est que Massinissa, pour servir ses vengeances,
Jusque dans notre camp n'ait des intelligences.

LA NOURRICE

Syphax vous tirera bientôt de ce souci.
Je l'aperçois venir.

Arrive Syphax, sombre et dissimulé.

Scène II

SOPHONISBE, SYPHAX

SOPHONISBE

Ah! Seigneur! vous voici!
Vous revenez du camp? Eh bien, quelles nouvelles?

SYPHAX

Mon armée est vaincue.

SOPHONISBE

Ah! fortune cruelle!

SYPHAX

Je rentre en fugitif et de tout mon Etat
Il ne me reste plus à présent que Cirta.

SOPHONISBE

Eh bien, dans ses remparts, succombons avec gloire!

SYPHAX

C'est ce que l'ennemi maintenant semble croire
Puisque, victorieux et nous serrant de près,
Il ne dédaigne pas de nous offrir la paix.

SOPHONISBE

Vous la repousserez.

SYPHAX

Je l'accepte, au contraire,
Trop heureux d'un traité, que je n'espérais guère.

SOPHONISBE

Et vous vous fiez sur la bonté des Romains?

SYPHAX

C'est la seconde fois qu'ils me tendent les mains.

SOPHONISBE

Pour que vous y mettiez l'empire ou votre tête!

SYPHAX

Ils savent trop comment la victoire s'achète
Et veulent, par ce geste où leur chef condescend,
Eviter une vaine effusion de sang.

SOPHONISBE

Est-ce de votre sang qu'ils seraient économes?

SYPHAX

Non, pas de notre sang, mais du sang de leurs hommes.
Ils savent, et cela peut les apitoyer,
Que celui qui défend sa ville et son foyer
A l'agresseur souvent peut être redoutable.

SOPHONISBE

Lorsque Scipion vint s'asseoir à votre table,
Votre neutralité ne lui suffisait pas.
Il réclamait encor des vivres, des soldats.
Mais, s'il portait alors si haut ses exigences,
S'il vous traitait, vous, roi, chef de pays immenses,
Moins comme un allié que comme un lieutenant,
Que ne va-t-il point vous demander maintenant?
Le sang de vos soldats coulera tout de même,
Mais contre ma patrie et contre ceux que j'aime,
Et vous apporterez peut-être, en triomphant,
La tête de mon père, un jour, à mon enfant!

SYPHAX

Je ne puis pourtant pas me perdre pour les vôtres!

SOPHONISBE

Pour garder votre Etat, vous ferez comme d'autres.
Sous le nom d'alliés, vous deviendrez sujets.

SYPHAX

Je ne vous ai pas dit encor tous mes projets.
Je ne suis pas, pour rien, fils de races nomades.
L'amitié d'un Numide est pleine d'embuscades.

SOPHONISBE

De mieux en mieux, Syphax! Si je vous entends bien,
Promesses ni serments ne vous coûteraient rien.
C'est cela, n'est-ce pas, que vous me vouliez dire?
Et vous êtes tout prêt, pour garder votre empire,
A trahir ma patrie et Rome tour à tour.
Ecoutez-moi, Syphax. A défaut de l'amour,
J'avais du moins, pour vous, une profonde estime,
Je croyais votre cœur loyal et magnanime.
Ne brisez pas, je vous en supplie, à genoux,
L'unique sentiment qui m'attachât à vous!

SYPHAX

Ah! vous ne m'aimez pas, vous l'avouez vous-même!
Et vous me demandez mon sang, mon diadème!
Et vous voulez régler mes actes? de quel droit?

SOPHONISBE

J'avais votre parole et vous êtes un roi!
Je fus, par un traité, mise en votre puissance.
Lorsque, pour prix de votre éternelle alliance,
Mon père et le Sénat me livrèrent à vous,
J'obéis, j'étouffai des sentiments plus doux,
Je n'ai pas murmuré, je vous cachai mes larmes.
J'ai payé de mon cœur le succès de vos armes.
Epouse dévouée et sûre, constamment
J'ai fait des vœux pour vous et contre mon amant,
Tremblante que ce feu mal éteint ne renaisse.
Et vous qui m'avez pris ma vie et ma jeunesse,
Je vous verrais passer au parti du vainqueur!
Hélas! je me disais, pour consoler mon cœur,
Encor meurtri d'avoir fait un rêve inutile,
Que je me dévouais au salut de ma ville.
Et nous y retournions, en nous ressouvenant.
Que faudra-t-il lui dire, à mon cœur, maintenant?

SYPHAX

Mais, puisque votre cœur n'est pas mien sans partage
J'estime en être quitte avec vous et Carthage.

SOPHONISBE

De tous mes sentiments, ai-je rien déguisé?
Cela vous le saviez, quand je vous épousai!

SYPHAX

D'un chimérique espoir, je me berçais moi-même.
On n'est plus responsable, hélas! lorsque l'on aime.
De ma démence vous avez tous abusé,
Vous m'avez pris au piège et vous m'avez brisé,
Volé, trompé. Dans mon royaume et dans mon âme,
Je ne vois que ruine, à cause d'une femme.

SOPHONISBE

Renier sa parole, est-ce digne d'un roi?

SYPHAX

Les lions de l'Atlas engagent-ils leur foi,
Et moi, ne suis-je pas de leur race sauvage?

SOPHONISBE

Pauvre Massinissa, le Sénat de Carthage
T'a donc sacrifié pour cet homme?

SYPHAX

Quel nom
Avez-vous prononcé? J'ai mal entendu. Non!
Massinissa n'est pas celui que votre bouche
A nommé? Vous gardez un silence farouche?
Il est dit que partout je le rencontrerai,
Ce traître à son pays, ce rival abhorré,
Ce digne compagnon des enfants de la Louve.
Jusque dans votre cœur à présent je le trouve!
O rage! j'ai tout fait pour vous et mon paiement
C'est que mon ennemi mortel est votre amant!

SOPHONISBE

Pour des propos jaloux, Syphax, l'heure est trop grave.

SYPHAX

Et pourtant c'est l'heure où votre bouche me brave!
Vous ne m'aimez pas et vous avez attendu
Le moment où, pour moi, tout vous semble perdu
Pour m'en faire l'aveu cyniquement tranquille.
J'ai tout sacrifié pour vous, pour votre ville,
Vous en aimez un autre et vous ne m'aimez pas.
Vous me poussez par vos reproches au trépas.
Soyez donc satisfaite, ô trop belle homicide!
Votre fureur enfin me gagne et me décide,
Je cours me battre, et si le sort frappe ses coups
Sur un autre que moi, n'en accusez que vous.

SOPHONISBE

Cet odieux transport, seigneur, me déconcerte.
Où donc avez-vous pris que je veux votre perte?
J'ai cru sincèrement qu'on pouvait prolonger,
Plus de six mois encor, la lutte sans danger.
Mais, s'il y va du sort de l'Etat, de vous-même,
Me détourne le ciel de cette rage extrême!
On vous offre la paix, il vous faut l'accepter.

SYPHAX

Tu me conseilles donc à présent de traiter?
C'est qu'il ne s'agit pas seulement de ma vie,
Et tu préférerais qu'elle me soit ravie.
Va! je vois à présent où le bât te blessa,
Ce qui t'occupe ici, c'est ton Massinissa.
Je te comprends. Tu veux qu'il vive et que je meure,
Je te vais apporter sa tête, tout à l'heure.

SOPHONISBE

Pourquoi m'insultez-vous ainsi? Qu'ai-je donc fait?
Je ne vous aimais pas, je l'ai dit en effet.
Mais était-ce bien là ma réelle pensée?
Certes, à celui dont j'étais la fiancée,
Mon cœur ne s'arracha pas sans quelque douleur.
Il s'y mêlait le souvenir d'un temps meilleur,
Le regret de ma ville et du toit de famille.
Comme de blanches nefs, mes yeux de jeune fille
Voyaient alors venir mes rêves en chantant.
Je ne vous fus jamais infidèle pourtant.
C'est la première fois qu'à mes lèvres remonte
Ce souvenir d'amour, que j'évoque à ma honte,
Qui dormirait, sans doute, encor dans le passé,
Sans ce triste entretien, qui me l'a retracé,
Et qui rouvre en nos cœurs une double blessure.
Je ne vous aime pas, ai-je dit. Suis-je sûre,
En vous parlant ainsi, de ne point me tromper.
Et l'obscure habitude a pu développer
En moi plus d'une forte et profonde racine.
Comme un lierre, enlaçant une tour en ruine,
Les sentiments, nés d'elle, ont pu couvrir l'amour.
Le fils, que j'ai de vous, de ses bras, chaque jour,
Réunit un peu plus notre malheureux couple,
Et tend, entre nous deux, leur attache si souple
Et si forte à la fois, que mon cœur attendri
Ne sait plus distinguer le père du mari.
Et trouvant en mon fils plus d'un trait de vous-même,
Ne peut haïr en vous tout ce qu'ailleurs il aime!

SYPHAX

Sophonisbe, combien vous me faites de mal!
Oui, je le sais, je suis grossier, souvent brutal.
Contre toutes les lois, mon instinct se rebelle,
Mais je vous trouve si désirable et si belle,
Que me connaissant vieux, à vous plaire impuissant,
La colère et l'amour m'empoisonnent le sang.
Je vous menace, puis je pleure et je supplie,
Je vais et je reviens, honteux de ma folie,
Changeant, lâche, cruel, astucieux, jaloux,
Sans pouvoir me résoudre à renoncer à vous.
Je n'ai souci de mes serments, ni de Carthage,
Je suis votre captif, votre époux, votre ôtage,
J'ignore le scrupule et je ris du remords,
Pourtant, vous n'avez qu'à me tirer sur le mors
Pour me faire écumer de sang rouge et de bave.
Que vos chères mains sont dures à votre esclave,
Sophonisbe! Voyez Syphax à vos genoux.
Soyez compatissante. Aimez-moi. Voulez-vous?
Vous ne répondez pas et ce triste silence
Me dit éloquemment ce qu'il faut que je pense.
Je n'ai plus rien à faire ici dorénavant.
Adieu! Ne craignez plus de me revoir vivant.

SOPHONISBE

Ne partez point, si la victoire est incertaine.

SYPHAX

Jouissez de ma mort qui brise votre chaîne!

SOPHONISBE

Sans vous, que deviendrai-je?

SYPHAX

Oubliez un vieillard!

SOPHONISBE

Sauvez-vous du trépas!

SYPHAX

Qu'il vienne sans retard!

Syphax sort précipitamment.

Scène III

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Sur ma bouche mon cœur, hélas! n'a plus d'empire.
Il part combattre, et moi je n'ai rien su lui dire
Que ces mots trop amers qui l'ont désespéré.

LA NOURRICE

Maîtresse, votre esprit peut être rassuré.
Tumultueux dans ses paroles, le Numide
Ne perd jamais l'instinct de ruse qui le guide.
Sans frein, passionné comme un fils du désert,
S'il cède à sa fureur, c'est qu'au fond il s'en sert.
Vous avez, à propos, fouetté sa colère.
Ce vaincu deviendra conquérant pour vous plaire.

SOPHONISBE

Que tu me connais mal, nourrice, si tu crois
Que tous ces mouvements des peuples et des rois
Agitent de frissons ambitieux mon âme!
Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme
Par le sort égarée au milieu d'une cour
Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd!
Aimante, toujours triste, impuissante à la haine,
Tu vois si je suis peu faite pour être reine.

LA NOURRICE

Vous régnez par la grâce exquise et la douceur.
Les pauvres gens d'ici voient en vous une sœur.

SOPHONISBE

Tous les malheureux sont de la même famille.
En vain, autour de moi, l'éclat d'un trône brille,
Ma tristesse me fait la plus pauvre d'entre eux.

LA NOURRICE

Aux jours mauvais succéderont des jours heureux.

SOPHONISBE

Et quel bonheur encor pourrais-je me promettre?
De sa pensée, au moins, l'esclave reste maître.
Moi, rien ne m'appartient dans mon cœur. J'ai cessé,
Depuis longtemps déjà, d'évoquer le passé,
Car, je le sens, de la terrasse, ma jeunesse
Me fait des signes, pour que je la reconnaisse,
Je sais qu'elle est vivante et guette mon retour.
Si le luth, qu'elle tient, chantait, tout mon amour
Se dresserait au son de ses cordes magiques,
Le jeune cavalier franchirait les portiques
Et, près de moi, viendrait s'asseoir comme autrefois;
Jeune, mélancolique et fier, ce fils de rois
M'adresse maintenant les plus amers reproches,
Mais ces choses, tantôt lointaines, tantôt proches,
Qui m'emplissent pourtant de trouble et de douceur,
Me semblent s'adresser à quelque jeune sœur
Dont l'âme, étrangement, dans sa forme ancienne,
En des temps plus heureux, hélas! était la mienne.
Mais, que dis-je? Ciel! où s'égare ma raison?
J'ai besoin d'oublier ma ville et ma maison.
Du mal du souvenir je ne suis pas guérie.
Tu vois jusqu'où m'emporte enfin la rêverie,
Puisque infidèle au joug, où le sort la plaça,
L'épouse de Syphax pleure Massinissa!

LA NOURRICE

Quoi! Madame. Ce traître à la cause africaine?

SOPHONISBE

Il ne mérite ni ton mépris ni ta haine.
Carthage n'avait pas d'ami plus dévoué.
Hélas! il s'est senti négligé, bafoué,
Traité comme un parent pauvre, dont on a honte,
Comme un proscrit, auquel on ne doit pas de compte,
Pour qui l'on peut manquer à la foi du serment
Et dont on peut briser le cœur impunément.
Lui, dès l'adolescence, entré dans notre armée,
Ah! s'il nous a trahis, c'est qu'il m'a trop aimée!
Te souvient-il de lui? Malgré moi, bien souvent,
Je crois l'entendre encor chevaucher dans le vent,
Qui féconde, dit-on, ses rapides cavales.
Le bruit de leurs sabots me vient par intervalles.
Puis, sur l'écran du ciel, c'est d'abord, au midi,
Une mobile petite ombre qui grandit,
Si légère, qu'on la croirait aérienne,
Et qui tromperait une autre âme que la mienne;
Mais, tout de suite, moi, je l'ai bien reconnu.
Vite, ouvrez! car celui que j'aime est revenu.
De sel marin son vêtement est tout humide.
Entrez chez votre dame, ô beau prince Numide.
Votre royaume, maintenant, c'est notre amour,
Vous ne le perdrez point!... Il le perdit un jour.
Mon humble cœur était sa dernière richesse,
Hélas! on le priva même de ma tendresse.
Oubliant, près de moi, ses biens et son pays,
C'était le pauvre, heureux de sa seule brebis;
Et le riche envieux est venu la lui prendre,
Mon père et le Sénat n'ont pas craint de me vendre.
Tu sais le reste. Enfin, que te dire de plus?
Syphax vint à Carthage, il me vit, je lui plus.
Mon amant n'était rien, en face de cet homme,
Qu'il s'agissait alors de détacher de Rome;
Sous un prétexte adroit on le fit s'éloigner,
Et moi, pendant ce temps, on m'envoya régner,
Esclave couronnée et reine dérisoire.
Quant à Massinissa, tu connais son histoire,
Tu sais ce qu'il a fait et comme il s'est vengé.
C'est lui qui, dans Cirta, tient Syphax assiégé,
Montrant le peu que pèse, en face du génie,
Le formidable roi de la Mauritanie.
Il est là. Dans le mur, chaque coup de bélier
Sonne, en mon cœur, comme un reproche familier.
Je cherche, dans les bruits que la brise m'apporte,
A trouver quelque écho de sa tendresse morte,
Et, parfois, dans mon trouble, oubliant mon devoir,
Sentant qu'il est si près, je voudrais le revoir.

Arrive un messager.

Scène IV

Les mêmes, UN MESSAGER, LE CHŒUR

LE MESSAGER

Femmes!

LE CHŒUR

Un messager arrive, hors d'haleine.

SOPHONISBE

Un messager, grands dieux!

LE MESSAGER

Où se trouve la reine?

SOPHONISBE

C'est moi. Que me veux-tu? Que viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER

Un grand événement qui vient de se passer.

SOPHONISBE

Est-ce le roi Syphax, mon époux, qui t'envoie?

LE MESSAGER

Non. Syphax ne peut plus vous donner cette joie.

SOPHONISBE

Où se trouve-t-il donc, à présent?

LE MESSAGER

Chez les Morts!

SOPHONISBE

Ciel! Qu'entends-je?

LE MESSAGER

Le roi n'est plus.

SOPHONISBE

O remords!
C'est moi qui l'ai tué!

LA NOURRICE

C'est impossible, ô reine!
Cet homme s'est trompé. Le roi nous quitte à peine.

LE MESSAGER

Le malheur vint avec tant de rapidité,
Que cela peut paraître un rêve, en vérité.
Lorsque le roi sortit, je veillais près des portes:
Il regardait, d'en haut, manœuvrer les cohortes.
Tout à coup, dans ses yeux, un grand éclair passa,
Il avait reconnu le roi Massinissa.
Je ne sais quelle rage, à cet aspect, l'enflamme,
Il tire son épée, en inspecte la lame,
Puis, d'un élan terrible, il bondit sur le pont.
Nos soldats effarés, sans savoir ce qu'ils font,
Se précipitent, en grand désordre, à sa suite.
Je cours. Quelques Romains, d'abord, prennent la fuite,
Puis, se ressaisissant, font cercle autour de lui.
Il en abat plusieurs. Son glaive, qui reluit
Ainsi que la clarté de son casque de cuivre,
Encore un peu de temps, nous permet de le suivre,
Mais les rangs épaissis l'obligent à l'arrêt,
Il se débat longtemps, puis plonge et disparaît,
Comme un nageur sans force au sein de l'eau profonde.
Nous, pour le secourir, sommes trop peu de monde,
Et même nous serions enveloppés bientôt
Sans les renforts soudains qui nous viennent d'en haut.
Malgré tout, l'ennemi nous force à la retraite.
Il nous suit pied à pied, nous refoule et s'apprête
A s'emparer du pont, que nul n'ose couper.
Je réussis enfin, pourtant, à m'échapper
Pour venir vous porter la nouvelle effrayante.
Reine, Syphax n'est plus et vous voilà régente.
Venez donc sur nos murs vous montrer aux soldats.
Mais quel tumulte affreux éclate par là-bas?

Des femmes échevelées se précipitent sur la scène.

Scène V

LES MÊMES, UN NOUVEAU MESSAGER

LE NOUVEAU MESSAGER

Fuyez, femmes, fuyez ou bien vous êtes mortes!
Car déjà l'ennemi vient de forcer les portes
Que n'ont pas pu fermer les derniers combattants.
Fuyez, fuyez, hélas! s'il en est encor temps!

SOPHONISBE

Fuir?... Où voulez-vous fuir? Devant tant de ruines,
Nous n'avons de recours qu'aux puissances divines!

Sophonisbe se jette au pied de la statue tutélaire du dieu de Cirta et toutes les femmes agenouillées l'entourent.

RIDEAU

ACTE II

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Non, non, n'insiste pas, je ne puis le revoir.

LA NOURRICE

Il le faut cependant, car c'est votre devoir.
Nos jours, nos libertés dépendent de cet homme.
Vous pouvez tout sur lui, comme il peut tout sur Rome,
Refuserez-vous donc enfin de nous sauver?

SOPHONISBE

Comment, hélas! veux-tu que j'aille le trouver,
Quand mon époux est mort par sa faute et la mienne?
De quel sujet faut-il qu'ici je l'entretienne?
Et sur quels arguments compter pour l'émouvoir?
Nourrice, à ton avis, puis-je lui laisser voir,
Par une indignité honteuse, que je l'aime?

LA NOURRICE

Et pourtant, vous l'aimez!

SOPHONISBE

Eh! le sais-je moi-même?
Dans le trouble où je suis, sais-je ce que je veux?
Que si je t'en ai fait de coupables aveux,
J'en réprouve, à présent, l'odieuse folie.
Je ne puis plus l'aimer, il faut que je l'oublie.
Si, tout à coup, il paraissait, farouche et beau,
Si ses yeux, allumés comme un double flambeau,
Répandaient en mon cœur le feu dont je fus ivre,
Le passé, malgré moi, soudain, pourrait revivre.
Et qui sait, dans l'affreux vertige, si mes sens
Emportant ma raison et mes nerfs impuissants,
Désemparés déjà par l'horrible tourmente,
N'iraient pas me jeter vers lui, comme une amante?

LA NOURRICE

Et quand cela serait, quel mal y verriez-vous?
De la captivité vous nous sauveriez tous.
Quel devoir vous retient? N'êtes-vous donc pas veuve?
Repousser le salut, qui s'offre, serait preuve
Et de légèreté criminelle et d'orgueil.
N'allez-vous donc penser qu'à votre propre deuil,
Quand, de tous les côtés, l'infortune nous presse!
Il n'est plus un moment à perdre: pleurs, caresse,
Supplications, tout, il faut tout employer
Pour ressaisir son cœur et pour l'apitoyer.
Faut-il qu'en ce moment, reine, je vous rappelle
Le triomphe, que suit la prison éternelle!
Le triomphe! évoquez l'horrible vision
De cette marche à pied derrière Scipion,
Evoquez cette foule ignoble, qui se presse,
Avide de jouir mieux de votre détresse;
Votre fils, de vos bras à tout jamais ravi,
Heureux encor, s'il meurt assez tôt, car s'il vit
Ce sera pour traîner un lourd poids de misère,
Personne ne pourra lui parler de sa mère,
En gardera-t-il même un souvenir obscur?
Reine, il est si petit, son sort sera si dur!
Dans un âge si tendre, on oublie assez vite,
Et vous ignorerez en quels lieux il habite.
Tout ce que vous saurez sur le pauvre orphelin,
C'est qu'il souffre, c'est qu'il a froid, c'est qu'il a faim.
C'est qu'il sert quelque part un fier et rude maître,
Qui le laisse sans pain et le frappe peut-être.
N'aurez-vous pas pitié de lui, de vous, de nous?
Faut-il que je me traîne, hélas! à vos genoux,
Pour vous faire abjurer cet étrange scrupule?
Quand on peut tout sauver, se peut-il qu'on recule?
S'il vous faut un motif d'agir plus glorieux,
Qui vous puisse excuser, même à vos propres yeux,

De ce que vous croyez être une défaillance,
D'assez grands intérêts pèsent dans la balance,
Car le sort de l'Afrique est tout entre vos mains,
Et si Massinissa rompt avec les Romains,
Il peut, dans votre amour, puiser tant de courage,
Qu'il change la fortune et relève Carthage!

SOPHONISBE

Tu veux que j'aille voir Massinissa; j'irai.
Tout ce que tu me dis m'émeut, me semble vrai.
Pourtant, je n'ose plus regarder dans mon âme,
De peur d'y découvrir un sentiment infâme.
Mon cœur à t'écouter trouve trop de plaisir,
Je voudrais consulter les dieux avant d'agir.

LA NOURRICE

Oui, rentrez car j'entends des pas dans l'avenue.
Si c'est Massinissa, vous serez prévenue.

Sophonisbe rentre dans ses appartements. La nourrice attend, en se dissimulant, près de la porte, l'arrivée de Massinissa et de Narbal.

Scène II

MASSINISSA, NARBAL

NARBAL

Eh bien, après ce coup incroyable, inouï,
Et dont ainsi que moi vous êtes ébloui,
Seigneur, vous plaindrez-vous toujours de la fortune?

MASSINISSA

Sa faveur m'épouvante, elle m'est importune.
J'ai dépassé le but, je ne l'ai pas atteint.
Je sers, à mon insu, quelque immense destin.
Tout, dans mon aventure, est trop grand pour un homme.
Croyant agir pour moi, j'ai travaillé pour Rome.

NARBAL

Conquérir, en deux mois, deux Etats importants,
Vous auriez pu plus mal employer votre temps!

MASSINISSA

Que j'abandonnerais mes royaumes sans peine,
Pour revivre les jours, où, simple capitaine,
Sans suite, dans Carthage, en riant, je rentrais.
Que l'existence alors avait pour moi d'attraits!

NARBAL

Je ne puis que sourire à des mélancolies,
Qu'un autre, en cet instant, taxerait de folies.

MASSINISSA

Oh! tu peux l'appeler du nom que tu voudras,
C'est cet amour, pourtant, qui dirigea mon bras.
Et crois-tu donc vraiment, si j'ai, toi qui me railles,
Couru tant de périls, forcé tant de murailles,
Si j'ai tant intrigué, si j'ai tant combattu,
Que ç'ait été calcul, que ç'ait été vertu,
Que ç'ait été l'espoir de gagner un royaume,
Moi, que contenterait une hutte de chaume!
Non, non, de tels motifs n'auraient pu me mouvoir.
Si j'ai fait tout cela, c'était pour la revoir!
Me voici, maintenant, au seuil de sa demeure,
Maître de son destin, hélas! maître de l'heure,
Et pourtant plus ému, plus tremblant que jamais,
N'osant plus me montrer à celle que j'aimais.

NARBAL

Qui? Sophonisbe? Elle est maintenant votre esclave.

MASSINISSA

Ah! sans doute, elle va croire que je la brave.
Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai su que trahir.
Hélas! son noble cœur ne peut que me haïr.

NARBAL

Seigneur, vous reverrez bientôt votre princesse,
Mais, en la revoyant, songez que le temps presse.
Vous devez, comme moi, connaître les Romains.
On ne retire pas aisément de leurs mains
Les illustres captifs, que leur livre la guerre.
Leur magnanimité ne me rassure guère,
Et s'ils vous donnent des royaumes, cependant,
C'est pour que vous les leur gardiez, en attendant.
Lorsqu'ils se sentiront de force à les reprendre,
Ils vous inviteront poliment à les rendre.
Pour la reine, ils voudront l'emmener. Scipion
Veut, par un très grand coup, frapper l'opinion.
Il a, pour rétablir son prestige qui croule,
Besoin que son triomphe éblouisse la foule.
Et par son éclat même oblige le Sénat
A lui conférer plus de pouvoirs qu'il n'en a.
Songez à l'effet sur Rome républicaine,
De monarques déchus, qu'après son char on traîne.
Il n'est vil plébéien qui ne pense avoir droit,
En l'insultant, à s'estimer plus grand qu'un roi.
On me dit que Syphax est mort. Je m'en étonne.
Comment ne s'est-on pas saisi de sa personne?
Quels stupides soldats ont pu faire le coup?
Ce procédé ne leur ressemble pas beaucoup.

MASSINISSA

Penses-tu qu'ils voudraient me faire cette offense,
A moi, leur compagnon de lutte?

NARBAL

Je le pense.

MASSINISSA

Au nom de l'amitié, j'irai les supplier.

NARBAL

Ils vous conseilleront doucement d'oublier.

MASSINISSA

Je leur raconterai notre cruelle histoire.

NARBAL

Vous parlerez d'amour, ils parleront de gloire.

MASSINISSA

Scipion, Lélius...

NARBAL

Sont des hommes charmants,
Mais chez qui le devoir prime les sentiments.
Vous parlez, eux et vous, des langues étrangères
Et la leur ne fournit que syllabes légères
Qui laissent dans l'esprit comme un doute moqueur,
Pour exprimer nos plus grandes peines de cœur.

MASSINISSA

C'est assez torturer mon cœur qui déjà saigne.
Vois la reine, Narbal, dis-lui qu'elle me plaigne,
Que son regret m'a fait l'allié des Romains,
Que j'ai, pour la revoir, fait beaucoup de chemins,
Et que pourtant je pars et pour jamais loin d'elle,
Victorieux, désespéré, toujours fidèle
Et n'attendant plus rien...

Entre Sophonisbe. Narbal se retire discrètement pour revenir à la fin de la scène.

Scène III

LES MÊMES, SOPHONISBE

SOPHONISBE

Ah! Seigneur, vous partez!
Vous qui m'avez jadis montré tant de bontés,
Si vous m'abandonnez aussi dans ma détresse,
A quel autre que vous faut-il que je m'adresse?
Considérez l'état où le sort nous a mis:
Je n'aperçois partout qu'armes et qu'ennemis.
Mais vous, il fut un temps où vous m'avez connue,
Tout chez nous souriait à votre bienvenue.
Si d'autres temps depuis ont succédé moins doux,
Ils furent douloureux pour d'autres que pour vous.
D'où que parte le trait dont le coup nous accable,
Il faut avoir pitié quelquefois du coupable.
Son cœur se brise aussi souvent du mal qu'il fait,
Mais quand il souffre, lui, personne ne le sait.
Car la victime seule a le droit de se plaindre.
Quant à l'autre, il lui faut sans cesse se contraindre
Et cacher, sous le masque et sous des yeux d'orgueil,
La misère de sa pensée et de son deuil.
Quoi qu'il en soit, seigneur, vous pouvez me maudire,
Vous pouviez vous venger, je n'avais rien à dire.
J'accepte votre arrêt quel qu'il soit en tremblant.
Mon père vous a fait un outrage sanglant
Et si j'en ai souffert, du moins, j'en fus complice
Et responsable. Ainsi, que mon sort s'accomplisse.
Je ne proteste point, ni ne veux murmurer,
Le malheur ne me surprend pas. Je sais pleurer.
Mon âme, où pour jamais la joie est abolie,
N'attend plus que ruine et que mélancolie,
Ne voit dans le chagrin qu'un hôte familier
Et ne veut plus penser au bonheur oublié.
Si pourtant, en ce jour tragique, je l'évoque,
Si mon cœur, malgré moi, vous parle d'une époque
Où, sans être liés par l'austère devoir,
Nous pouvions librement nous aimer et nous voir,
C'est avec cette obscure et tenace espérance
Que, touché de ma chute, ému de ma souffrance,
Le fier Massinissa, lieutenant des Romains,
Ne voudra pas remettre en leurs cruelles mains,
Pour être le jouet d'une foule insensée,
Celle qu'il appela du nom de fiancée.

MASSINISSA

Que je vienne, moi si soumis, vous opprimer!
Sophonisbe, ai-je pu cesser de vous aimer?
Si je vous fis pleurer, vous qui séchiez mes larmes,
Ce fut pour m'étourdir au fracas de mes armes;
Partout j'ai répandu la ruine et l'effroi,
Dans l'égoïste espoir qu'on vous parle de moi.
J'avais tant de chagrin, j'étais si las de vivre!
L'amour m'a pris comme un malheureux, qu'on enivre
Dans les tavernes, pour tenter un mauvais coup.
J'étais né pour causer la perte de beaucoup.
Ni les conquêtes, ni les fanfares de guerre
N'ont pu me consoler de vous, ni me distraire.
Rentré dans mes Etats, sur des monceaux de morts,
Je me suis enrichi seulement de remords.
Au bout d'un grand chemin de gloire et d'infamie,
Voici que je vous trouve enfin, ma douce amie,
Et je puis rapporter à votre cœur changeant
Ce cœur toujours fidèle et toujours indigent,
A qui manque, en l'éclat imposteur, dont il brille,
Le doux accueil, que vous lui faisiez, jeune fille,
Lorsque votre tendresse était son chaud abri.
Ah! je possédais tout, lorsque j'étais proscrit.
Mais régner solitaire et sur un peuple immense,
C'est alors que l'exil véritable commence.
Pour m'implorer, vous vous jetez à mes genoux,
C'est à moi de tomber aux vôtres. M'aimez-vous?
Tout à l'heure, quand vous parliez, je crus entendre
Votre bouche exhaler un reproche si tendre,
Qu'il semblait que ce fût sur l'accent d'autrefois.
Hélas! j'ai désappris l'amour et votre voix
Et le rude latin, qu'on parle en mon armée,
Me rend si doux le son de notre langue aimée,
Que mon cœur, tantôt trop crédule à ses désirs,
Interprète à son gré certains de vos soupirs,
Tantôt se souvenant de sa longue souffrance,
Craint de s'abandonner trop vite à l'espérance!

SOPHONISBE

Hélas! seigneur, je viens de perdre mon époux,
Et s'il a succombé, c'est à cause de nous.
Je n'ai pas eu le temps de lui donner des larmes
Que déjà vous venez m'entourer de vos armes.
Cirta tombe. Carthage est en deuil. Nos fossés
Sont remplis maintenant de morts et de blessés.
De tant d'horribles maux je suis l'auteur, peut-être.
Permettez que je puisse enfin me reconnaître.
Ayez un peu du moins pitié de mon émoi!
Voulez-vous qu'en l'instant, je ne pense qu'à moi?
Hélas! penser à vous, c'est penser à moi-même!
Ne me demandez pas, seigneur, si je vous aime,
Que pourrais-je répondre? Et ne voyez-vous pas
Que les yeux, tout remplis d'images du trépas,
Et dans le désarroi sanglant de nos défaites,
J'oublie à vous revoir le mal que vous me faites.
Pourquoi me tourmenter de vaines questions?
Rien ne reste de ceux que jadis nous étions.
Je suis votre captive et vous êtes mon maître,
C'est l'arrêt du destin. Je veux bien m'y soumettre,
Disposez donc de moi, car je vous appartiens.
Je ne chercherai point à rompre mes liens.
Jusqu'au fond du désert, emportez votre proie,
Mais n'en exigez point une honteuse joie.

MASSINISSA

Ah! ne prononcez plus de ces mots odieux.
Vous, mon esclave, et moi, votre maître, grands dieux!
Que la réalité, madame, est différente!
Je ne suis devant vous qu'une effigie errante,
Une ombre douloureuse, un somnambule, un fou,
Et qui, depuis longtemps, marche sans savoir où.
Non, non, vous ne pouvez vous dire ma sujette,
L'ombre commande-t-elle au corps qui la projette?
Je suis vôtre. Voici mes mains. Attachez-les
Et puis emmenez-moi, vous-même, où vous voulez.

SOPHONISBE

Tant de bonté m'émeut plus que je ne peux dire.
Mais, hélas! mon destin, seigneur, en devient pire.
Peut-être que des fers m'eussent été plus doux,
Qu'un affranchissement qui m'éloigne de vous,
Puisque le seul effet d'une bonté si rare
Est de me rappeler qu'ici tout nous sépare.

MASSINISSA

Pouvez-vous prononcer un si cruel arrêt?
Votre âme, j'en suis sûr, le réprouve en secret.
Je serais loin de vous et vous seriez l'absente?
Est-il possible enfin que votre cœur consente,
Après cette rencontre, à ce déchirement?
Où, dans quelle contrée et quel lointain moment,
S'il faut qu'encore, hélas! vous me soyez ravie,
Reverrai-je en vos yeux le flambeau de ma vie?

SOPHONISBE
Ah! ne m'entraînez pas jusqu'à la trahison.
Je vous aime! Mon cœur égare ma raison.

MASSINISSA
Eh bien! réunissons tous deux nos mains parjures,
Venez, et que l'amour mélange nos souillures.

SOPHONISBE
J'ai trahi mon amant, j'ai trahi mon époux.
La veuve de Syphax est indigne de vous.

MASSINISSA
Pour soulager l'ennui de mon âme meurtrie,
J'ai saccagé l'Afrique et livré ma patrie.

SOPHONISBE
Nos cœurs étaient si purs et si nobles pourtant!

MASSINISSA
Que sont-ils devenus, nos beaux rêves d'antan?

SOPHONISBE
Tout s'est enfui, tout s'est écroulé, par ma faute.

MASSINISSA
Non, ces misères ont une source plus haute,
Car, lorsque l'avenir des peuples est en jeu,
Les pauvres volontés humaines comptent peu.
Le Destin, dans nos cœurs, en ces moments, s'installe
Et donne à nos pensers une pente fatale.

SOPHONISBE
Il nous a séparés tous deux.

MASSINISSA
Qu'il soit béni,
Si sa main, qui nous sépara, nous réunit!

SOPHONISBE
Le chemin qu'il nous ouvre est celui de ma honte.

MASSINISSA
Je vous ai retrouvée et rien autre ne compte.

SOPHONISBE
Un jour viendra, seigneur, vous rougirez de moi.

MASSINISSA
J'envelopperai tout dans mon manteau de roi.

SOPHONISBE
Honte à mon triste cœur qui me rend ainsi vôtre!

MASSINISSA
Gloire à l'amour très fort, qui nous rend l'un à l'autre!

Cris au dehors: « Vive Scipion! »

SOPHONISBE, écoute, puis tressaille.
Entendez-vous? La foule acclame Scipion.

MASSINISSA
Oui, j'entends, je comprends. Derrière le lion,
La louve et ses petits s'avancent, pleins de rage.
Ainsi, pour vous sauver de l'affreux esclavage,
Je ne vois qu'un moyen qui me serait très doux,
Ma Sophonisbe, il faut que je sois votre époux.
Il le faut, votre bouche, en vain, hélas! proteste,
Votre cœur y consent malgré vous et, du reste,
Mille nécessités nous en font une loi.
A quel titre aussi bien viendriez-vous avec moi,
Seule femme au milieu de nos rudes Numides?
Avant que de partir pour mes sables arides,
Allons, ma bien-aimée, allons sur cet autel
Nous jurer par avance un amour immortel.

S'adressant aux soldats qui entrent.

Soldats, soyez témoins que je choisis pour femme
La reine Sophonisbe et que je la réclame,
Que je la défendrai, les armes à la main,
Comme mienne, devant tout le peuple romain!

RIDEAU

ACTE III

Scène première

SCIPION, LELIUS

SCIPION
Ainsi, déployant une insolence sereine,
Massinissa, dis-tu, vient d'épouser la reine.
Et ce modèle du soldat discipliné,
A peine touche-t-il au sol dont il est né,
Que son sang africain, tout à coup, se révèle
Et le montre à la fois héroïque et rebelle.
Ou plutôt il s'essaie à la rébellion,
Félin apprivoisé, qui redevient lion,
Et dont les jeunes dents commenceraient à mordre
Si par un prompt remède on n'y mettait bon ordre.

LÉLIUS
Son acte, je l'avoue, est d'un jeune insensé,
Mais on doit quelque égard à son brillant passé.
Ce soldat, à qui nous prêtions notre science,
Sort d'une race encor voisine de l'enfance.
Crois-moi donc, Scipion, soyons très indulgents.

SCIPION
Est-ce le bon moyen sur ces sortes de gens?
N'interprètent-ils pas l'indulgence à faiblesse?
Baisent-ils pas plutôt toute main qui les blesse?

LÉLIUS
Ne nous y fions pas. C'est un homme de cœur,
Fier, susceptible, droit, et que pique l'honneur.

SCIPION
L'honneur, cher Lélius, selon les lieux varie.
C'est la sainte fierté, racinée et fleurie
Dans la soumission aux règles du devoir.
Mais ces règles, ces lois, où les apercevoir
Dans ces sociétés numides, vagabondes,
Qui se déforment au gré du sable et des ondes?
Et quel lâche lien peut rattacher, entre eux,
Ces tourbillons humains de cœurs aventureux,
Pirates du désert, populations viles,
Qui n'ont jamais bâti de maisons ni de villes,
Et dont les dieux lointains, sans profil familier,
Se laissent, sans nul doute, aisément oublier.
Les hommes, sans les lois, sont à peine des hommes
Et chez eux, Lélius, tout ce qu'ici tu nommes
L'honneur et le devoir n'est, sous de si grands mots,
Que l'obscure fierté qu'on prête aux animaux.
La brute n'est pas fière, elle n'est que farouche,
Elle aspire à sa proie et si quelque autre y touche,
Elle enfle la narine et hérisse le crin,
Soumise sous les coups, terrible à qui la craint.
Mais nous, chiffres vivants d'une longue série,

Notre gloire tient à celle de la patrie.
Nous travaillons ensemble à ce grand monument
Où doit, dans l'avenir, luire éternellement,
Sur les hommes rendus à l'unité première,
Notre libre idéal de droit et de lumière.
Nos os tressailliront d'orgueil dans leur tombeau
Quand les peuples, groupés autour de ce flambeau,
Et n'ayant plus entre eux de fossé ni de haine,
Acclameront partout la grande paix romaine.

LÉLIUS

J'admire tes raisons, mais serions-nous prudents
D'arracher au lion ce qu'il tient à ses dents,
Car enfin, entourés ici comme nous sommes,
Contre tant d'ennemis, nous avons bien peu d'hommes.
Et si Massinissa voulait nous déloger,
Nous pourrions d'ici peu nous trouver en danger.
Mieux vaudrait, en ce cas, fermer les yeux peut-être.

SCIPION

Eh! pour agir ainsi, je ne suis pas le maître!
Vois-tu, d'ici, le bruit fait par mes ennemis
Si l'on savait, là-bas, que je me suis permis,
Pour la première fois, au mépris de l'usage,
Et pour favoriser un pareil mariage,
Qui mêle au sang numide un sang carthaginois,
De priver les Romains d'un de ces beaux convois,
Tels qu'ils n'en ont pas vu, depuis longues années,
Avec des majestés royales enchaînées.
Des furieux iraient démolir ma maison,
Pour écraser, sous ses pierres, ma trahison.
J'aurais beau leur montrer mes titres de victoire,
Personne, un seul instant, ne voudrait plus y croire.
Et, du reste, avouons que, sous un autre aspect,
Un tel acte serait fatalement suspect.
Réfléchis, en effet, qu'au point où sont les choses,
Nous risquons à sévir moins que tu ne supposes,
Car, enfin, si ce beau mariage est conclu,
Massinissa, pour nous, est à jamais perdu.
La fille d'Asdrubal l'ôte à notre alliance.
Tu vois donc qu'il ne nous reste plus qu'une chance:
L'étonner, le dompter, lui rabaisser le front,
Et lui faire sentir le mors et l'éperon.

LÉLIUS

Et s'il résiste?

SCIPION

Eh bien, j'ai des moyens encore.
J'agirai sur la reine. Un détail qu'elle ignore
Pourrait modifier bientôt ses sentiments
Et me débarrasser de ces fâcheux amants.
Oh! je n'ai pas l'espoir que notre homme recule,
Mais la femme toujours garde quelque scrupule,
Et si Massinissa ne pare pas le coup,
Le moyen sera bon et j'y compte beaucoup.
Enfin, plus nous tardons, plus son audace est grande.
Cours le chercher. Dis-lui que son chef le demande.

LÉLIUS, fait quelques pas vers la sortie et revient ayant aperçu Massinissa.

Il n'en est pas besoin. Je l'aperçois venir.
Lui-même a deviné votre juste désir.
Je m'en vais, je vous laisse avec lui.

SCIPION

Non, demeure.
Ta présence peut m'être utile, tout à l'heure.
Mais, tranquillise-toi, je saurai sur quel ton
Parler.

Entre Massinissa.

Scène II

LES MÊMES, MASSINISSA

SCIPION

Eh bien, héros très cher, que me dit-on?
C'est à me demander si je rêve ou je veille,
Nous marchons, avec toi, de merveille en merveille,
L'esprit le plus rapide a peine à concevoir
Ce qu'en si peu de temps ton bras nous a fait voir,
Et s'il faut dire enfin tout ce que je soupçonne,
Tu dois être le dieu de la guerre en personne,
Je ne m'explique pas les choses autrement.
Nous te quittons, voici deux heures seulement,
Tu pars en éclaireur, avec notre avant-garde.
Autour de moi, le camp délibère et regarde
Ce gouffre, ces rochers aux géantes parois.
Chacun de nous se dit: « En voilà pour six mois
Devant Cirta, pourvu que Mars nous favorise ».
Et, quand nous arrivons, toi, tu l'as déjà prise.
Mieux encor, poursuivant le cours de tes exploits,
Et passant par-dessus les barrières des lois,
Prenant d'assaut les cœurs, comme tu prends les villes,
On te trouve, posant déjà tes pieds tranquilles,
Dans le lit de celui que tu dépossédas.
Sur le sein de Vénus dort le dieu des soldats!
Méprisant du mari les colères jalouses,
Tu vois la reine, tu la séduis, tu l'épouses.
Peut-être eût-il été courtois d'attendre au moins
Que Lélius et moi te servions de témoins.
Notre vieille amitié vaut bien qu'on la consulte.
Nous tenir à l'écart, n'est-ce pas une insulte?
D'autant qu'en qualité de tutrice du roi,
Rome sur l'épousée avait bien quelque droit.
Ne crains-tu pas, en entassant tant de victoires,
Que leur éclat se brouille un peu dans nos mémoires
Et veux-tu que les gens te célèbrent, entre eux,
Moins comme un grand guerrier que comme un amoureux?
Mais, peut-être, après tout, Lélius exagère.
Un héros n'agit pas de façon si légère,
Le bruit doit être faux.

MASSINISSA

Lélius t'a dit vrai.
Sophonisbe est ma femme et je la défendrai
De tes prétentions et de ton ironie.

SCIPION

Moi, te railler! que ma mémoire soit honnie
Si jamais tel penser est entré dans mon cœur.
Mais je t'aime et te parle avec la bonne humeur,
L'enjouement cordial et la simple franchise
Que la fraternité des armes autorise.
Souviens-toi. T'avons-nous pris comme un étranger?
Tout nous était commun, le travail, le danger,
Et nous vivions dans une intimité constante.
Que de moments passés ensemble sous la tente,
Remuant mes pensers, aussi bien que les tiens,
Tu refaisais mes plans dans nos longs entretiens.
C'est toi qui, dès le temps de la guerre d'Espagne,
Me donnais le conseil de faire ici campagne.
De l'Afrique tu m'as enseigné le chemin:
En ce temps tu pensais, tu sentais en Romain.
Se peut-il qu'au soleil, comme la cire, fonde
Un sentiment qui fît ton âme si féconde!
Peux-tu donc oublier notre vieille amitié?
Qui préfère l'amour n'est Romain qu'à moitié.
Va, sortant du chemin servile où tu t'égares,
Abandonne l'amour à ces tribus barbares,
Toutes mûres déjà pour l'asservissement.

MASSINISSA

Barbares, si tu veux, nous pensons autrement
Et nous ne mettons pas nos cœurs à la torture,
Pour devenir plus beaux et plus grands que nature.
Tout simples, tout unis, tout vrais et sans détour,
Nous plaçons l'amitié, chez nous, après l'amour,
Et si les sentiments sont d'un autre ordre, à Rome,
Je ne suis pas Romain, Scipion, je suis homme.
Vous avez été tous, pour moi, de bons amis,
Mais je vous ai tenu ce que j'avais promis.
Nous combattrons, si tu le veux, encore ensemble,
Mais j'ai droit de penser à mon cœur, ce me semble.
Je t'ai livré l'Afrique et j'ai conquis Cirta.
Gardez tout et prenez, au besoin, mon Etat,
Je ne réclame rien, et pour prix de mon aide
Je veux la reine, quant au reste je le cède.

SCIPION

Tu veux donc disposer, à ton gré, du butin?

MASSINISSA

Auriez-vous pris, sans moi, la ville, ce matin?

SCIPION

Tu l'as prise, c'est vrai, mais avec quelle troupe?

MASSINISSA

Avec mes cavaliers, portant les tiens en croupe.

SCIPION

Donc avec mes soldats, comme mon lieutenant.

MASSINISSA

Je ne te connais plus pour mon chef, maintenant.

SCIPION

Manque donc au serment et trahis, si tu l'oses.

MASSINISSA

A ton service, j'ai trahi bien d'autres causes.

LÉLIUS

Non, non, tu prends plaisir à te calomnier.
Rome n'a jamais eu de plus loyal guerrier.
Elle a su te prouver son estime, je pense.

MASSINISSA

Qu'elle me laisse donc la seule récompense
A laquelle mon cœur attache quelque prix.

SCIPION

Te l'accorder serait te marquer son mépris;
En te la refusant, Rome prend ta défense.

MASSINISSA

Rome me traite donc comme un être en enfance?

SCIPION

Tu te conduis comme un enfant en ce moment.

MASSINISSA

On ne me fait jamais d'outrage impunément.
Carthage osa, de même, écarter ma demande.

SCIPION

Explique-toi moins haut, de peur qu'on ne t'entende.

MASSINISSA

L'Afrique, en m'entendant, pourrait bien se lever.

SCIPION

Ton appel jusque-là ne peut plus arriver.

MASSINISSA

Tu menaces, après d'inutiles amorces!

SCIPION

Je saurai m'assurer de toi, si tu m'y forces!

MASSINISSA

Et qui t'assurera ta conquête, sans moi?

SCIPION

Qui m'en assurera? La surprise, l'effroi,
Disséminés au loin par ma petite armée,
Qui, devançant partout, même la Renommée,
Semble innombrable, tant elle frappe de coups
Dont la rapidité les déconcerte tous.
Mais je vois qu'au surplus il faut que je m'explique.
Je ne suis pas venu pour conquérir l'Afrique,
Mais pour y ramener Annibal seulement
Et l'y vaincre. C'est tout, du moins pour le moment,
Et c'est assez. De quoi s'agissait-il, en somme?
De rendre la mer libre et de délivrer Rome.
Carthage étouffera bien vite dans son port,
Carthage, sans vaisseaux, est vouée à la mort.
Pourquoi sacrifier une existence humaine
Pour un but où le temps, sans effort, nous amène.

MASSINISSA

Vous êtes les plus forts, je m'incline, mais toi
Que j'ai servi loyalement, en qui j'eus foi,
Et que je n'ai pas cru capable d'imposture,
Vas-tu récompenser d'une mortelle injure
Mon dévouement fidèle et désintéressé?
Laisse-moi Sophonisbe et, si je t'ai blessé,
Accuses-en l'amour que j'ai conçu pour elle.
C'est cet amour, qui seul peut me rendre rebelle,
Comme de tout le reste il peut me consoler.

Sophonisbe entre, écarte de la main Massinissa qui, affolé, s'avance vers elle et elle va droit à Scipion.

Scène III

LES MÊMES, SOPHONISBE

SOPHONISBE

J'ai, seigneur, entendu vos voix se quereller
Et sentant que j'en suis cause, je suis venue.
Votre grande bonté, seigneur, est si connue!
On en conte partout mille traits si touchants:
C'est un père, à qui vous renvoyez ses enfants,
Un jeune prince, qui vous doit sa fiancée,
Et la rançon, en dot, entre ses mains laissée.
Cent exemples pareils et qu'on ne sait pas tous
Eclairent le chemin qui vous mena vers nous.
Ils ont fait plus de mal à ma pauvre patrie
Que vos victoires, dont sa fortune est meurtrie.
Si nos amis nous ont laissés à l'abandon,
C'est que vous connaissez l'art divin du pardon,
C'est qu'avant de nous vaincre à la force des armes,
Vous savez apaiser les cœurs, sécher les larmes,
Faire derrière vous les moissons refleurir.
Moi seule, ne pourrai-je, hélas! vous attendrir?
Par quel crime ai-je pu mériter votre haine?
A tous ces grands conflits dont je porte la peine
Je n'ai participé rien que par mes douleurs,
Toute la trame en fut trempée avec mes pleurs.
Ma jeunesse, dans les chagrins, s'est consumée,
Moi, dont le rêve était d'aimer et d'être aimée,
Sans les cruels honneurs, dont j'ai traîné l'ennui,
Vous me pardonneriez aisément, aujourd'hui.
Le malheur à vos yeux est-il donc une faute
Telle, que la valeur, la vertu la plus haute,
Les services rendus ne la rachètent pas!
Massinissa vous prie et n'obtient rien, hélas!
Vous ne lui rendez pas sa déplorable épouse!
Pour la seconde fois, la fortune jalouse,

Par votre injuste arrêt, lui dérobe son bien.
Et pourtant je suis sienne et son cœur est le mien.
Nous nous aimions, seigneur, dès nos jeunes années,
Nous nous étions juré d'unir nos destinées.
Les dieux en sont témoins et nos nouveaux serments
N'ont fait que consacrer d'anciens engagements.

SCIPION

Votre malheur me touche et je voudrais, madame,
Que vos yeux puissent voir jusqu'au fond de mon âme.
Vous y découvririez une grande pitié
Que mon devoir de chef ne contient qu'à moitié.
Mais, si cruel qu'ici je doive vous paraître,
De tous mes mouvements je ne suis pas le maître.
J'en dois compte au Sénat, puis au peuple romain,
A moi-même, qui me condamnerais demain
Si je compromettais Rome, par imprudence.
Tant d'intérêts divers entrent dans la balance,
Que pour céder à l'un, je dois les peser tous.
Je vous libère, soit. Disposez donc de vous.
Si vous le désirez, je brise vos entraves.
Mais, avant d'arrêter des mesures si graves,
J'y ferai cependant une restriction.
Songez que le devoir commande à Scipion
D'étendre sur tous les captifs sa bienveillance,
Or, un autre a des droits qu'on passe sous silence,
Et ce serait agir, madame, injustement,
Que de déposséder, sans son consentement,
Un homme que le sort a mis sous ma tutelle.

Appelant un garde, debout, près de la porte.

Garde, amenez Syphax. Qu'on le laisse avec elle!

SOPHONISBE

Quoi! Syphax est vivant?

SCIPION

Ne le saviez-vous pas?
Il est vrai que le bruit courut de son trépas.
Pourtant, si vous aviez mieux connu mon armée,
Vous vous seriez peut-être un peu moins alarmée.
Nul Romain, en effet, n'égorgerait un roi

MASSINISSA

Oui, quand, là-bas, on tue, on le fait de sang-froid,
Avec des procédés discrets, savants et rares.
Les Romains sont cruels, ils ne sont pas barbares.

SCIPION

Après cet entretien, que vous allez avoir,
Vous pourrez décider quel est votre devoir.
Quel que soit le côté qui rompra l'équilibre,
L'ordre sera donné pour qu'on vous laisse libre.

Les gardes amènent Syphax, dont les mains portent des chaînes. Massinissa et Syphax se jettent un regard plein de haine. Scipion fait signe à Massinissa, qui se décide à sortir.

Sortons, Massinissa.

Scène VI

SYPHAX, SOPHONISBE

SYPHAX

Vous ne me dites rien;
Vous voyez cependant quel état est le mien.
Les mains, que je vous tends, sont lourdes de mes chaînes,
Ma disparition et ma mort sont prochaines.
On me doit dans une heure emmener de ce lieu
Où je viens pour vous dire un éternel adieu.
Et vous, pendant ce temps, obstinée à vous taire,
Vous restez devant moi, les yeux fixés à terre,
Sans un élan affectueux, pourtant bien dû
Au malheureux que son âpre amour a perdu.

SOPHONISBE

Laissez-moi. Laissez-moi. Je n'ai rien à vous dire.
Vengez-vous, ou souffrez qu'enfin je me retire.
Mon cœur publiquement est profané pour vous,
Je n'ose vous donner encor le nom d'époux.

SYPHAX

Restez. Vous pâlissez. Vous redoutez mes plaintes.
Le violent Syphax vous inspire des craintes.
Rassurez-vous. Je suis bien vaincu. J'ai des fers
Et je suis écrasé des maux que j'ai soufferts.
J'ai beaucoup réfléchi sur mon sort et le vôtre,
Je sais tout et que vous me quittez pour un autre.
Je ne puis ni ne veux l'empêcher. Je le sais,
Mon opposition n'aurait pas de succès.
Le malheur a brisé mon ressort et ma force,
Je ne proteste point contre notre divorce.
Vivez, soyez heureuse avec Massinissa.
Si même dans la chute, où mon bonheur glissa,
Votre premier amour entra pour quelque chose,
Comme ce fut, sans le vouloir, je le suppose,
Syphax n'hésite pas à vous le pardonner.
Acceptez ce pardon, j'ai droit de le donner.
C'est le dernier présent que je puisse vous faire.
Il a son prix, puisqu'aussi bien il vous libère
Du remords et vous rend toute tranquillité.
Acceptez-le, sans honte et sans humilité,
Car, en vous le donnant, je vous paie une dette.
Que si vous vous croyez redevable, j'achète,
Pour le surplus, un titre à votre souvenir.
Souvenez-vous de moi qui, pour vous, vais finir
Mes jours dans un cachot, plus profond que la tombe
Mais vous, qu'épargnera le sort où je succombe,
Donnez, de temps en temps, à votre vieux mari,
Un souvenir sans trouble et pourtant attendri;
Dites-vous qu'enfermé dans les prisons de Rome,
Il ne fut, après tout, pas un si méchant homme
Puisque, s'il eut parfois l'air de vous opprimer,
Il prouve, en vous quittant, qu'il savait vous aimer.

SOPHONISBE

Ah! comment, à ce point, ai-je pu méconnaître
La tendresse la plus grande, qui soit peut-être?
Votre sublimité m'écrase, me confond,
Et de mon traître cœur me fait toucher le fond.

SYPHAX

Non, Sophonisbe, non, je ne suis pas sublime.
Mais pourquoi vous aurais-je entraînée en l'abîme
Où m'a précipité mon malheureux destin?
Dans le premier moment, je ne suis pas certain
De n'avoir pas rêvé, dans ma fureur jalouse,
De vous perdre, plutôt que de vous voir l'épouse
Du rival que mon cœur a le plus abhorré...
Et même, s'il faut tout vous dire, j'avouerai
Que je venais à vous plein d'une aveugle rage.
Mais, en vous revoyant, j'ai perdu le courage
D'empoisonner d'un geste ou d'un mot odieux,
L'amère volupté de ces derniers adieux.
Maintenant, écoutez encore une demande:
Je sais que pour mon fils votre tendresse est grande,
Mais il peut arriver, il arrive, je crois,
Que ceux du second lit sont préférés parfois,
Et les premiers alors sont, hélas! bien à plaindre.
Donc, si pareil destin devait un jour l'atteindre,

Et cet événement n'est que trop à prévoir,
Promettez-moi que vous vous ferez un devoir
De ne pas lui laisser sentir de différence,
Car c'est pour les enfants une grande souffrance,
Dont les parents distraits ne s'aperçoivent pas,
Mais dont les pauvres cœurs brisés pleurent tout bas,
Que de se retrouver, orphelins avant l'heure,
Sous les yeux de leur mère, en leur propre demeure.
Adieu, je ne puis plus soutenir tant d'émoi!
Et vous, dans ma prison, gardes, remmenez-moi.

SOPHONISBE

Vous êtes mon époux, je n'en aurai pas d'autre.

SYPHAX

Je cède à mon destin et vous, suivez le vôtre?

Les gardes emmènent Syphax.

RIDEAU

ACTE IV

Scène première

SOPHONISBE, LA NOURRICE, Chœur de femmes

SOPHONISBE

Tu me rappelles trop mon déshonneur. Va-t'en.
J'ai besoin d'être seule en ce honteux instant.
Va! ta présence ici m'est un sujet de gêne.

LA NOURRICE

Je redoutais pour vous cette terrible scène!

SOPHONISBE

Oui, terrible, mais autrement que tu ne crois.

LA NOURRICE

Je connais les transports du plus brutal des rois.

SOPHONISBE

Plût au ciel qu'il m'eût fait ouïr quelque reproche!

LA NOURRICE

Quand il rentrait, chacun fuyait à son approche.

SOPHONISBE

Ecoute. Je l'ai vu, majestueux et beau,
Comme transfiguré déjà par le tombeau.
Nul courroux n'altérait ses yeux profonds et graves,
Il était, devant moi, les bras chargés d'entraves,
Sa tête droite encor défiait son destin,
Et quoiqu'il fût tout proche, il me semblait lointain.
Une telle tristesse emplissait son visage,
Tant de simplicité relevait son langage,
Son pardon jusqu'à moi retombait de si haut,
Sans que pourtant mon cœur y pût trouver un mot,
Qui ne fût juste et plein d'une autorité tendre
Et tel qu'il avait droit de me le faire entendre,
Avec le double poids donné par le malheur,
Que touchée, à mon tour, devant tant de grandeur,
Et voyant combien mal j'avais jugé son âme,
J'ai senti, tout à coup, une petite flamme,
Pour le pauvre vaincu, doucement s'allumer,
Et mon cœur n'a pas pu s'empêcher de l'aimer.
Ainsi, toujours trompant l'amour et l'hyménée,
A d'éternels regrets je me vois condamnée,
Et mon amour, funeste à tous ceux qu'il blessa,
Vient de perdre Syphax avec Massinissa,
Mais si l'un, par un trait plus profond, m'a touchée,
L'autre, par la pitié, me retient attachée.
Et s'il me faut, hélas! choisir entre les deux,
Je me dois davantage à l'époux malheureux.

LA NOURRICE

Eh quoi! Massinissa!...

SOPHONISBE

Nourrice, je l'adore,
Mais son cher souvenir, qui me visite encore,
Charme, sans le troubler, mon cœur convalescent.
Comme d'une mourante et qui perdrait son sang.
La force de mon âme a fui par ma blessure
Et ma tendresse, plus délicate et plus pure,
Fidèle au souvenir et docile au devoir,
Borne tout son plaisir au plaisir de le voir.

LA NOURRICE

Hélas! que dites-vous? Et quel démon vous pousse?

SOPHONISBE

Je ne sens plus, en moi, qu'une tristesse douce.

LA NOURRICE

C'est l'ombre, que répand en vous l'esprit mauvais.

SOPHONISBE

Je suis calme, depuis que je sais où je vais.

LA NOURRICE

L'amour nous mène au port, le devoir à l'abîme.

SOPHONISBE

Mon cœur de l'intérêt ne fait point sa maxime.

LA NOURRICE

O dieux! secourez-nous dans cette extrémité!
Et rendez-lui la vue et la lucidité.
Vous envoyez le mal, vous savez le remède,
Nous n'avons plus d'espoir, ailleurs que dans votre aide,
Mais je suis exaucée, et Massinissa vient.

SOPHONISBE

Laisse-nous donc seuls pour ce dernier entretien.
Ta présence au palais, du reste, est nécessaire,
Tu sais que nous aurons un long voyage à faire.

La nourrice rentre au palais, pendant qu'arrive Massinissa.

Scène II

SOPHONISBE, MASSINISSA

MASSINISSA

Sophonisbe, le temps nous presse. Excusez-moi
Si je vous montre moins de ferveur que d'émoi,
Quand mon âme, à la fois joyeuse et déchirée,
Devant vous se retrouve enfin, mon adorée,
Mais je suis réclamé par des soins plus urgents,
J'ai fait secrètement avertir tous mes gens
De ne pas s'écarter du palais. Leur consigne
Est de se rassembler, ce soir, au premier signe
Et de descendre, en bloc et sans commandement,
Vers la porte du Sud, silencieusement.
Comme j'ai composé tous les postes moi-même,
J'ai, vous le pensez bien, avec un zèle extrême,
Livré la citadelle aux Romains, ne gardant,

Dans la ville, qu'un point jugé moins important,
Les Romains, que j'y laisse, y sont en petit nombre,
Nous les massacrerons, tout à l'heure, dans l'ombre,
S'ils font mine de nous obstruer le chemin.
Nos rapides chevaux auront, d'ici demain,
Mis, entre Rome et vous, l'espace infranchissable.
Nos poursuivants viendront se noyer dans le sable.

SOPHONISBE

Et ne craignez-vous rien du prudent Scipion?

MASSINISSA

Non, je l'ai rassuré par ma soumission.

SOPHONISBE

C'est un suprême adieu, seigneur, qu'il faut nous dire.
Cette pensée, hélas! comme vous, me déchire.
Mais après ces derniers cruels événements,
Nous ne nous revoyons que comme des amants,
Victimes du destin trompeur, qui les accable,
Et dont le cœur est plus malheureux que coupable,
Tandis qu'à l'avenir...

MASSINISSA

Ciel, que me dites-vous?

SOPHONISBE

Que Syphax est vivant et qu'il est mon époux.

MASSINISSA

Il ne l'est plus, ses droits ont perdu toute force,
L'exil et la prison sont des cas de divorce.

SOPHONISBE

C'est la loi de l'Etat, non celle de mon cœur.

MASSINISSA

J'userai, s'il le faut, de mes droits de vainqueur.

SOPHONISBE

Votre pouvoir expire au seuil de ma pensée.

MASSINISSA

Sophonisbe, pardon, si je vous ai blessée,
Mais une femme doit écouter son époux.

SOPHONISBE

Mon époux? Et duquel, hélas! me parlez-vous?
Puisque, effroyablement imprudente et parjure,
Je n'ai pas su garder ma couche sans souillure,
Puisque, prise au lacet de destins décevants,
Je me vois mariée à deux hommes vivants,
Lequel des deux, seigneur, mes pas doivent-ils suivre?
Irai-je à l'autre, avec une tête encore ivre
D'un amour, que mon cœur n'a pas su contenir?
Où pourrai-je noyer le troublant souvenir
Des baisers, que ma bouche a reçus de vos lèvres,
Et comment de mon sang éteindrai-je les fièvres?

MASSINISSA

Ma Sophonisbe, il faut me suivre et l'oublier.

SOPHONISBE

Il est le malheureux, il est le prisonnier.

MASSINISSA

Son égoïste amour n'intéresse personne.

SOPHONISBE

Il sait aimer, celui qui perd tout et se donne.

MASSINISSA

O ciel! Et c'est à moi que vous parlez ainsi!
A moi, que vous disiez aimer?

SOPHONISBE

Je l'aime aussi
Et mon cœur n'en peut pas encourir de reproche,
Non pas comme un amant, mais comme un parent proche,
Un compagnon, que l'on croyait indifférent,
Et que pourtant l'on quitte, au départ, en pleurant,
Parce que, tout à coup, sur le seuil de la porte,
Ce pauvre méconnu surgit et vous apporte
Et verse, entre vos mains ingrates, le trésor,
Qu'il économisait, la veille même encor,
Dévouements méprisés, privations obscures,
Sentiments et chagrins refoulés sans murmures,
Toute l'épargne enfin d'un cœur infortuné,
Qui, n'ayant rien gardé, s'est lui-même donné.
Quand il est malheureux, ai-je droit d'être heureuse?

MASSINISSA

Quels désespoirs, en moi, chacun de vos mots creuse!
Ah! vous ne m'aimez plus!

SOPHONISBE

Je vous aime autrement,
Comme une morte peut sourire à son amant,
Loin de la vie et dans une sorte de rêve.

MASSINISSA

Dans une heure, avec mes soldats, je vous enlève.
Je comprends que la lutte ait brisé vos esprits,
Mais chaque instant, que nous perdons, a trop de prix
Pour l'user, de la sorte, en scrupules frivoles,
Et quel que soit l'ennui que j'ai de vos paroles,
Je vous arracherai, malgré vous, aux Romains.

SOPHONISBE

Pour m'enfuir de Cirta, je sais d'autres chemins.
Je connais une voie, obscure et souterraine,
Qui m'assure un départ, plus digne d'une reine.
Adieu. Dans le pays qui sera mon séjour,
Très cher Massinissa, vous viendrez quelque jour,
Quand vous aurez fini votre tâche guerrière,
Et pour vous recevoir, j'accourrai la première;
Sans péril pour nos sens désormais en repos,
Nous pourrons échanger les plus tendres propos.
Syphax viendra lui-même.

MASSINISSA

Ah! cruelle folie!
Ne vous acharnez pas ainsi, je vous supplie,
A me briser le cœur, en un pareil moment.
J'ai trop besoin de force et de discernement.
Laissez-moi, tout d'abord, assurer votre fuite,
Laissez-moi vous sauver, vous me perdrez ensuite.
Et maintenant, je pars et n'écoute plus rien.
Vous, femmes qui l'aimez, gardez-la, veillez bien
Sur elle, je vous prie, évitez qu'elle sorte.
Elle n'irait pas loin, sans chevaux, sans escorte,
Elle heurterait les avant-postes romains,
Et je ne pourrais plus la tirer de leurs mains.
Ainsi, reine, rentrez donc en votre demeure,
Je reviens.

SOPHONISBE

Adieu, prince!

MASSINISSA

Au revoir, dans une heure!

Exit Massinissa.

Scène III

SOPHONISBE, LE CHŒUR

LE CHŒUR

O reine, quoique née à Cirta, j'ignorais
Qu'il existât ici des passages secrets
Et souterrains, d'où l'on pût atteindre la plaine.

SOPHONISBE
J'en connais un très sûr. N'en soyez point en peine.
Femmes, recevez donc mes plus tendres adieux.

LE CHŒUR
En sortant de ces murs, madame, vers quels lieux
Votre escorte avec vous se dirigera-t-elle?

SOPHONISBE
Je pars seule et c'est pour une absence éternelle.

LE CHŒUR
Est-ce à Carthage que retourneront vos pas?

SOPHONISBE
Non, mais dans un pays dont on ne revient pas.

LE CHŒUR
Il n'est que la mort d'où personne ne revienne.

SOPHONISBE
La terre des vivants ne sera plus la mienne.

LE CHŒUR
O funeste pensée, ô coupable abandon!

SOPHONISBE
Dans un livre divin, qu'on nomme le Phédon,
Eclos dans le pays, où résonna la lyre,
Et dans lequel jadis un Grec me faisait lire,
J'ai vu qu'on se servait autrefois d'un poison,
Qui, sans tordre le corps, sans troubler la raison,
Ce que n'eût pu souffrir un habitant d'Athènes,
Figeait, avec lenteur, tout le sang dans les veines,
De sorte qu'à Socrate il fut encor permis
De partager sa grande âme entre ses amis,
Avant de se changer en sa froide statue.

LE CHŒUR
O ciel! vous songeriez à boire la ciguë!

SOPHONISBE, perdue dans un rêve.
Lumière du soleil, rochers, plaines, forêts,
Où j'ai trempé mon âme et mêlé mes regrets,
Recevez mes adieux et puisse ma mémoire
Emporter vos aspects en la terre illusoire
Dont la mort va m'ouvrir les irréels décors
Faits d'ombre sans substance et de formes sans corps.
Vous, femmes, je vous laisse aux mains d'un autre maître
Qui sera plus habile ou plus heureux peut-être,
Et qui, méritant mieux l'honneur que j'occupais,
Saura vous rendre, enfin, les honneurs de la paix.
Si j'ai fait au pays une telle blessure,
Ce ne fut pas mauvais vouloir, je vous assure.
Je vous aimais, et si j'ai fait couler vos pleurs,
Il vous faut pardonner à des maux dont je meurs.
J'espère, sur ce point, en votre courtoisie,
Ma destinée, hélas! je ne l'ai pas choisie.
Je ne fus qu'une femme aimante et faible, non
Une reine, de qui l'histoire sait le nom.
Mais dont, vieilles, un soir peut-être à la veillée,
Tournant à vos fuseaux la blanche quenouillée,
Vous vous raconterez les malheurs entre vous!
Qu'alors ce souvenir, femmes, me sera doux,
Car, amicale et douloureuse, à votre porte,
Viendra, plus d'une fois, errer la reine morte,
Nocturne visiteuse aux tendresses de sœur.

LE CHŒUR
Non, non, tant de bonté, de grâce et de douceur
Ne peuvent pas sortir sitôt de nos mémoires.
Mais vous, ne buvez pas, de grâce, à ces eaux noires,
Qu'on dit faire oublier les anciens amis,
Et gardez-nous l'amour, que vous avez promis.
Ne mourez pas, restez au pays de lumière.

SOPHONISBE
Que les dieux immortels, exauçant ma prière,
Vous récompensent donc de votre piété,
Car je ne puis plus rien et le temps m'est compté,
L'horloge de ma vie en mes mains s'est brisée
Et l'heure, avec le sable, en est presque épuisée.

Scène IV

LES MÊMES, LA NOURRICE arrive avec l'enfant de Sophonisbe.

SOPHONISBE
Et toi, nourrice, garde en tes mains mon enfant.
C'est mon plus cher trésor. En te le confiant,
Je te lègue, à la fois, mon âme tout entière,
Emporte tout: l'enfant et le cœur de la mère.

LA NOURRICE
Me séparer de vous, non, ne l'espérez pas.
Dans la vie et la mort, je vous suis pas à pas.
Vous ne tromperez point ma fidèle tendresse,
Et le poignard, plus prompt que le poison, maîtresse,
Au bac des trépassés réunira nos cœurs.

SOPHONISBE
Ne parle pas ainsi. Tu sais pourquoi je meurs
Et ce qui met la coupe entre mes mains funestes.
Mais, parce que je pars, j'ai besoin que tu restes.
Nous portions l'existence, à deux, jusqu'à présent,
Tout le fardeau sur toi retombe: il est pesant,
Je le sais, et la mort te serait plus légère,
Mais j'ai besoin de toi, non là-bas, sur la terre,
Auprès de mon fils, dont tu fus mère à moitié,
Ai-je eu tort de compter sur toi, sur ta pitié?
Tu pleures, sans vouloir me répondre, nourrice!
Mon amitié t'impose un très dur sacrifice.
L'amitié n'est pas toute au plaisir qu'on reçoit,
Quand on aime quelqu'un, c'est pour lui, non pour soi.
Adieu, mon fils, ma mort te sera moins amère,
Puisqu'en disparaissant, je te laisse une mère.
A présent, tous les deux, mettez-vous en chemin,
Comme cela, sa main petite dans ta main,
Ridée et sûre ainsi que la main d'une aïeule.
Laissez-moi. Chez les morts, je puis descendre seule.
Pour ne pas m'attrister, je rêverai de vous.
En attendant que nous soyons réunis tous,
J'espère que j'aurai parfois de vos nouvelles
Par ceux qui franchiront les portes éternelles.
Et maintenant, partons vers nos buts différents,
Vous, vers Carthage, où vous verrez mes vieux parents,
Et moi, plus loin, vers ma demeure funéraire.
Embrasse de ma part et console ma mère,
Elle t'écoutera. Nos cœurs ressentent moins
Les malheurs dont nos yeux n'ont pas été témoins,
Et dont la cruauté se voile de distance.
Ma mort ne lui sera qu'une plus longue absence.
Quant au pauvre Syphax, que tu ne verras pas,
Quelque autre lui dira mon malheureux trépas.

LE CHŒUR
Mais à Massinissa, que faut-il que l'on dise?

SOPHONISBE
Dis-lui que, dans la tombe, où tout s'idéalise,
Si quelque sentiment subsiste chez les morts,
Je pourrai le revoir et l'aimer sans remords.

LA NOURRICE
O torture, ô douleur! je n'y pourrai survivre.
Vivez, je vous conjure, ou laissez-moi vous suivre.

SOPHONISBE, pâlie et chancelante.

Il le faut. Quoi, déjà j'entends se rapprocher
Les voix, les pas de ceux qui viennent me chercher.

LA NOURRICE

Je n'entends que le bruit éloigné de l'orage.
Reine, vous vous trompez. Vous changez de visage,
Elle ne parle plus. O grands dieux, qu'est cela?

LE CHŒUR, s'empressant autour de Sophonisbe.

Prenez garde, elle va tomber. Soutenez-la.
Elle se trouve mal, la pauvre jeune reine,
Comme son front est pâle! Elle respire à peine.
Il faut vite l'asseoir, mais faites doucement,
Evitez, évitez tout brusque mouvement.

SOPHONISBE

Laissez-moi, ce n'est rien.

LA NOURRICE

Qu'avez-vous?

LE CHŒUR

La ciguë?

LA NOURRICE

O terreur, achevez. Auriez-vous?

SOPHONISBE

Je l'ai bue.

LA NOURRICE

Femmes, vite, cherchez un remède sauveur.
Cherchez Massinissa, dites-lui qu'elle meurt.

SOPHONISBE

Trop tard, car la ciguë a fini son ouvrage.

LA NOURRICE

O tromperie affreuse, ô criminelle rage!

SOPHONISBE

Regarde cette nef toute noire. Pourquoi
Ce sombre pavillon? Ah! j'oubliais. C'est moi
Qu'ils attendent, c'est moi qui m'en vais.

LA NOURRICE

Malheureuse.
Que voyez-vous?

SOPHONISBE

Dieux! que la mer est ténébreuse!
Et quelle hâte ils ont à dresser les huniers.
Attendez, attendez encore, mariniers!
Je vous rejoins. Restez, vous autres. Qu'il fait sombre!
Je ne distingue plus vos visages dans l'ombre.
Donnez vos mains.

LE CHŒUR

Soutenez-la.

SOPHONISBE

Je meurs, adieu!

Scène V

LES MÊMES, MASSINISSA, SCIPION

Arrive Massinissa, haletant. Il tombe sur le corps de Sophonisbe.

MASSINISSA

Sophonisbe, c'est moi. Morte, morte, grand Dieu!

SCIPION, qui a suivi Massinissa.

On m'a dit le malheur qui t'atteint et te dompte,
Noble Massinissa. Tu peux pleurer sans honte,
Car elle méritait d'épouser un Romain,
L'héroïne au grand cœur qui te donna sa main.
Et moi, pour expier mes torts vis-à-vis d'elle,
Je veux que mon armée entière et fraternelle
Escorte, en gémissant de ton deuil nuptial,
Jusques à son tombeau, la fille d'Asdrubal.

RIDEAU

L'EXILÉE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par

HENRY KISTEMAECKERS

Henri Virey (M. Louis Gauthier) et Jacqueline de Téroine (Mlle Monna Delza).

* * *

L'Exilée *a été représentée pour la première fois le 3 avril 1913,*
à la Comédie des Champs-Elysées.

PORTRAITS PAR A. BERT ET GERSCHEL. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR GERSCHEL

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

PERSONNAGES

La Princesse Gina	Mmes	Marthe Brandès.
La Comtesse de Granviers Charlieu		Juliette Darcourt.
Jacqueline de Téroine		Monna Delza.
Le Prince Frantz Rodolphe de Salicz Karlsbourg	MM.	Dumény.
Henri Virey		Louis Gauthier.
Streck, conseiller intime du prince Frantz Rodolphe		Arquillière.
Le Prince Léopold, frère de Frantz Rodolphe		Maury.
Le Professeur Ephim Jouk		Henri Beaulieu.
Flamine, attaché d'embassade		Arvel.
Winzel, officier de la garde		Hermann.
Miarh, valet de chambre du prince Léopold		André.
1er *Valet de pied*		Fugère.
2e *Valet de pied*		

La scène est au château de Salicz, résidence royale des princes du Theissenland, dans les Karpathes.

La princesse. Frantz Rodolphe. Streck. Jacqueline. La comtesse.

Scène XVII. — Frantz Rodolphe : « *Voici mes ordres...* »

L'EXILÉE

ACTE PREMIER

Au château de Salicz. Dans les appartements de la princesse Gina. Un salon, aux boiseries grises et aux tapisseries claires évoquant les poncifs souriants des peintres du dix-huitième siècle. La pièce est meublée avec un goût délicat. Il est visible, toutefois, que les architectes ont eu quelque peine à en adapter le style à la structure de ce vieux burg des Karpathes. Ainsi, les caissons des portes sont trop profonds, ayant prise dans de féodales murailles. Il en est de même de la fenêtre par laquelle, au fond, la pièce reçoit un jour oblique. Difficultés qui, d'ailleurs, furent tournées avec art. A gauche, par une large ouverture en pan coupé, le salon donne sur une galerie qui, par une porte visible pour le spectateur, communique à son tour avec une enfilade d'autres salons. Au fond, sous la fenêtre, petite galerie découverte et praticable, où l'on accède par un escalier à quatre marches. Cette galerie sert de palier aux appartements privés de la princesse. Porte à droite, sur ces appartements ; à gauche, sur un vestibule. Autre porte, à droite, premier plan ; celle-ci de plain-pied avec le salon. Au premier plan gauche, une cheminée. Le luminaire ici est assez intime. On sent brûler les salons voisins d'un éclairage violent.

Scène première

DEUX LAQUAIS

Ils sont en livrée de gala, et se font pendant de chaque côté de l'ouverture sur la galerie. Dans le chambranle, immobiles comme des statues, c'est à peine si leurs yeux s'animent quand ils parlent. Le premier laquais fait face à la porte des appartements de la princesse, l'autre, à l'enfilade des salons.

1^er^ Laquais. — Où en est-on?

2^e^ Laquais. — Aux délégations.

1^er^ Laquais. — Les ruraux défilent?

2^e^ Laquais. — Oui.

1^er^ Laquais. — Allons, ça finira par finir.

2^e^ Laquais. — Patience.

1^er^ Laquais. — La tête me tourne. Quelle heure? Dix heures?

2^e^ Laquais. — Onze heures... minuit !... est-ce qu'on sait? (Silence.) Le prince héritier a l'air d'en avoir assez... On presse... on presse... (Un temps.) Tais-toi.

Scène II

LA COMTESSE DE GRANVIERS, FLAMINE

Ils viennent des salons.

La Comtesse. — Ouf!... Bas, les masques! Asseyez-vous, monsieur Flamine, couchez-vous, vautrez-vous. Nous sommes chez la princesse. Nous sommes en liberté. L'étiquette s'arrête ici... Voilà ses derniers vestiges... (Elle désigne les laquais immobiles.) Pauvres gens!... pauvres gens!... Depuis trois heures dans cette attitude pour décorer un salon où il n'entre personne! (Aux laquais.) Allez-vous-en, mes amis, allez vous dégourdir... Allez boire...

1^er^ Laquais, impassible. — Ordre de Son Altesse le prince héritier.

La Comtesse. — Ordre de Son Altesse la princesse Régina, sa femme. En son nom, je vous libère, et, s'il le faut, je vous chasse.

2^e^ Laquais. — Le maître d'office...

La Comtesse, l'interrompant. — Si le maître d'office vous fait une observation, vous lui direz que vous avez été chassés d'ici par la comtesse de Granviers-Charlieu, lectrice de Son Altesse. Hop! sautez les obstacles et que je ne vous voie plus. On vous sonnera pour éteindre... (Les laquais s'en vont par la galerie à droite, comme des automates. A Flamine.) C'est un rien, et ça va faire un grabuge inouï. Les chambellans, le maréchal du palais, tout le monde s'en mêlera. Ils demanderont une fois de plus de quel droit cette Française... Quand ils ont dit « la Française », ils ont épuisé l'injure...

Flamine. — Vous m'étonnez. Tout le monde parle le français, ici...

La Comtesse. — Oui, ne vous y fiez pas. La consigne, c'est de s'exprimer en français, mais de penser en allemand... Alors, songez donc! Cette Française qui ose déplacer des laquais un soir officiel, le soir anniversaire de la naissance du prince héritier!... Terrible!... Comment allez-vous?

Flamine. — Mais... très bien...

La Comtesse. — Je vous étourdis?...

Flamine. — Oh!... non...

La Comtesse. — Passez-moi cet accès. Je me dégonfle... Ce genre de cérémonie... raide... guindée... lugubre... c'est plus fort que moi. J'éprouve tout à coup un besoin fou de crier: « Vive l'anarchie! »... (Flamine, inquiet, regarde furtivement vers les salons.) Non, non! jeune attaché, ne craignez rien, on n'entend pas. Je vous dis qu'ici, c'est le coin des réprouvés. Vous savez au moins que le prince et la princesse sont au plus mal ensemble?...

Flamine. — Je sais, oui... vaguement...

La Comtesse. — Vaguement?... De quoi s'occupe-t-on donc à l'ambassade française de Vienne?...

Flamine. — Mais... dame...

La Comtesse. — Vous êtes content, là-bas?

Flamine. — Très content.

La Comtesse. — Et on n'a pas craint de vous faire faire un pareil voyage, pour...

Flamine. — Pour présenter officieusement les vœux de l'ambassade au prince. C'est la tradition.

La Comtesse. — Mais vous repartez?

Flamine. — Cette nuit même.

La Comtesse. — Tant pis. La princesse vous aurait adopté. Ça nous aurait fait un Français de plus. Nous sommes déjà trois, Henri Virey, ma petite parente Jacqueline de Téroine et puis moi. Et encore, j'oublie le quatrième, le prince Léopold, le frère du grand héritier... Il est des nôtres, celui-là, Français par le cœur... Mon Dieu que c'est bon de parler! Je ne vous assomme pas trop?

Flamine, résigné. — Oh! Comtesse...

La Comtesse. — C'est une ivresse. D'abord, je suis bavarde par tempérament...

Flamine. — Oh!

La Comtesse. — Le bavardage est mon seul exercice physique. Le bavardage et la toilette. Si vous saviez ce que c'est que la vie ici!... A la cour, l'hiver, passe encore... Raschau, la petite capitale du Theissenland, a un palais assez acceptable... Mais ici, la résidence d'été, brrrou!... ce vieux burg perdu dans les Karpathes... Il faut en entendre parler M. Streck, notre éminence grise... (Imitant le personnage hautain et pontifiant dont il s'agit:) « Ce château féodal est le berceau même des ducs héréditaires, dépossédés au seizième siècle par le frère de Charles-Quint, Ferdinand, au profit d'un duc d'Espagne, qu'il fit roi. C'est le départ de l'auguste dynastie des Salicz-Karlsbourg, actuellement régnante!... » Ah! non! parlez-moi de Trouville!

Flamine, souriant. — Je voudrais bien.

La Comtesse. — Et moi donc!... Enfin, heureusement, il y a ce refuge!... Les architectes de la princesse s'y sont mis de leur mieux. C'est amusant, n'est-ce pas?

Flamine. — C'est imprévu... c'est délicieux...

La Comtesse, voyant entrer la princesse Gina. — Ah! notre princesse!... Notre adorable princesse!...

Scène III

Les mêmes, LA PRINCESSE GINA,
puis JACQUELINE

La Princesse, à Flamine, qui s'est brusquement levé. — Je vous en prie, monsieur... (Très gracieusement.) Il faut vous rasseoir.

Flamine. — Il m'est impossible d'obéir à Votre Altesse...

La Princesse. — Mon Altesse, monsieur, franchi ce seuil, dépouille toute la solennité de ses fonctions et de ses titres. C'est son repos et c'est sa fantaisie. Elle devient une simple madame.

La Comtessse, à Flamine. — Ah! vous l'ai-je dit?

Flamine. — Votre Alt...

La Princesse. — Une simple madame... Je prie tous ceux qui sont ici chez eux de respecter ce désir, et quiconque vient de France est ici chez soi.

Flamine, souriant. — C'est que... je viens de Vienne.

La Princesse. — Petit détour... Asseyez-vous. (Il obéit timidement.) Comme vous avez dû vous ennuyer à cette cérémonie!

Flamine. — Mais pas du tout... (Avec effort.) Madame...

La Princesse. — A la bonne heure. Vous vous êtes effroyablement ennuyé, mais pas autant que moi. Si cet aveu peut vous consoler?

Flamine, qui s'apprête à protester sans conviction. — En toute sincérité...

La Princesse. — Allons! Je vous observais pendant les présentations. Vous avez eu tout à coup un air vraiment si malheureux que j'ai prié ma chère amie de se porter à votre secours... Elle vous a sauvé!

La Comtesse. — Oh! moi! une occasion de bavarder!

Flamine, à la comtesse. — Oui, madame, vous êtes une bonne fée!

La Comtesse. — Oh! que c'est drôle!... (Avec admiration.) Oh! que c'est drôle... Une phrase dont abusait mon pauvre mari... avant notre séparation... (A la princesse.) A propos, vous savez, ma chère, j'ai reçu des nouvelles. Figurez-vous qu'il a acheté un cheval je ne sais où, un pauvre cheval qui avait l'air de jouer aux osselets avec sa carcasse. Il l'a mis au vert, et voilà que cette affreuse bête lui a gagné le Grand Prix !...

La Princesse, visiblement préoccupée d'autre chose, attirée vers la porte de droite. — Ah ?

La Comtesse. — Du coup, il s'est retiré du turf... et il a décidé de ne plus faire courir que de petits chevaux. Oui... dans les casinos. Maintenant, il est à la tête des cercles de la Côte d'Argent. Il appelle ça « vivre d'expérience ». Je raffole de cet euphémisme. Dieu ! que la vie est amusante !

Flamine. — A regarder ?

La Comtesse. — A vivre ! à vivre !

La Princesse, qui est allée entr'ouvrir la porte de droite. — Jacqueline n'est pas revenue ici ?

La Comtesse. — Ma nièce ?

La Princesse. — Oui... Jacqueline.

La Comtesse. — Tiens ? Où donc est-elle ?

La Princesse. — Je l'ai priée d'aller demander là-haut si M. Virey n'était pas arrivé. Ce retard est tellement singulier.

La Comtesse. — Pourquoi ?

La Princesse. — Mais parce que... (Jacqueline, la tête et la gorge enveloppées d'un voile entre par les appartements de la princesse. A Jacqueline.) Ah ! vous êtes passée par chez moi, petite Ninon ?

Jacqueline. — Oui, madame.

La Princessse. — En remontant ?

Jacqueline. — Je viens de la conciergerie.

La Princesse. — Eh bien ?

Jacqueline. — On n'a pas vu rentrer l'auto.

La Princesse. — Et là-haut ?

Jacqueline. — Personne. Le valet de chambre attend toujours.

La Princesse. — C'est inexplicable.

Elle réfléchit contre la cheminée. Flamine s'est avancé vers Jacqueline qui se débarrasse de son voile. La comtesse rejoint Gina et lui parle à voix basse.

Flamine. — Je vais bien vous étonner, mademoiselle... J'ai été votre compagnon d'équipe au Tennis-Club de Marseille.

Jacqueline. — Je me rappelle... Je vous avais très bien reconnu tout à l'heure, monsieur.

Flamine, souriant. — Le monde est petit !

Jacqueline, bizarre. — Minuscule.

Flamine. — Et vous ne regrettez pas la Corniche ?

Jacqueline, comme excédée. — Je ne regrette jamais rien.

La Princesse, à la comtesse. — Isabelle, il faudrait... ou plutôt, non... Vous, Ninon... (Jacqueline s'approche.) Vous êtes moins... vous êtes plus... enfin, vous déplacez moins d'air... vous glissez... plus discrètement... (Sourire ambigu de Jacqueline.) Retournez à la réception, approchez-vous de mon beau-frère Léopold, et dites-lui qu'il vienne me parler... tout de suite.

Le prince Léopold est entré sur ces mots.

Scène IV

Les mêmes, LEOPOLD

Léopold. — Tout de suite ? Qu'y a-t-il donc, Gina ?

La Princesse. — Ah ! Léopold... Il y a que l'inquiétude me gagne de plus en plus...

Léopold. — Toujours pas rentré ?

La princesse fait signe que non.

La Comtesse. — Enfin... voyons, voyons, que voulez-vous qu'il puisse lui arriver ?

Léopold. — Onze heures... (Fronçant les sourcils.) Ah ! ah !... (Un temps.) On a vu chez lui ?

Jacqueline. — J'en viens à l'instant.

Léopold, soucieux. — Ah ! ah !

La Princesse, à Flamine, resté à l'écart et dont elle se rappelle tout à coup la présence. — Oh ! je vous demande pardon... (A Léopold.) Faut-il vous nommer monsieur Flamine ?

Flamine. — J'ai eu l'honneur de rappeler au prince, tout à l'heure, quelques souvenirs du temps où Son Altesse faisait ses études de médecine à Paris... (Avec un mouvement pour se retirer.) Mais je m'excuse...

La Princesse. — Restez, monsieur, restez... au contraire !

Léopold, à Flamine. — Nous nous alarmons, sans doute un peu vite, d'une circonstance qui, partout ailleurs, serait très simple... Seulement, en Theissenland, et surtout... à Salicz, rien n'est simple... (Sourire amer.) Rien n'est simple...

Flamine. — Aurais-je la chance de pouvoir me rendre utile à quelque chose ?

Léopold. — Qui sait ?... A un moment donné l'ambassade...

Jacqueline, brusque, et comme malgré elle. — Oui, oui, après tout, il s'agit d'un des nôtres !

Flamine, surpris. — Quoi donc ?

La Princesse. — Mon éventail, là... Ninon, je vous prie ?

Jacqueline va prendre l'éventail sur un meuble et l'apporte à la princesse.

Léopold, à Flamine. — Il s'agit d'Henri Virey... vous le connaissez, je crois ?

Flamine. — J'avais l'espoir de lui serrer la main ce soir.

Léopold. — Eh bien, nous nous demandons justement ce qui a pu vous priver de ce plaisir... Henri Virey a été autrefois mon meilleur ami au quartier Latin. Il y a quelques mois, je l'ai déterminé à me rejoindre à Raschau pour... comment s'exprimer ?... pour vernir l'éducation scientifique de mes deux frères cadets. C'est un emploi comme un autre du diplôme de docteur ès lettres, et, pour un écrivain curieux, c'est... c'est amusant... Il nous a tous conquis, nous l'aimons beaucoup... et... voilà... Son retard nous préoccupe...

Flamine. — Son retard ?

Léopold. — Virey est parti ce matin en automobile pour saluer un compatriote à l'arrêt du Transroumanien, à Piatra. Normalement, il devait être rentré à six heures...

La Princesse. — Sept... Admettons...

Flamine. — Oui... j'entends bien que vous craignez un accident... mais...

La Princesse, avec une soudaine et sourde violence. — On craint tout ici... il faut tout craindre !... Nous sommes en Theissenland, pays gouverné par des brutes... des brutes !...

La Comtesse, effarée. — Gina ! Gina ! Gina ! (Elle se précipite vers la baie, plonge du regard dans les salons. Tous ont eu un mouvement, sauf Léopold, qui a repris son sourire amer. Jacqueline, pendant tout ce qui précède, est restée attentive, immobile et comme contractée, avec des yeux aigus fixés sur la princesse. Sur un ton de reproche, de loin.) Gina!...

La Princesse. — Paix! Paix! Isabelle. M. Flamine appartient à une nation civilisée. On peut s'ouvrir à lui.

La Comtesse. — Comment donc! Dans ce château où un valet est posé dans chaque embrasure pour prendre des notes! (Une gêne passe sur tout le monde.) Tout cela, Dieu juste, à cause d'une panne, d'une vulgaire panne... Quelque histoire de carburateur... de machin... de pneu... Qu'est-ce que je sais?... (Avec un désespoir comique.) Mais non! mais non! nous ne nous déciderons jamais à être gais, à voir gai!... C'est l'ambiance qui veut ça, on voit tout couleur de muraille.

Léopold. — Peut-être... Peut-être avez-vous raison. Un proverbe de ce pays dit avec vous...

Il prononce une phrase en hongrois.

Jacqueline, traduit, comme machinalement. — « Ce sont nos yeux qui colorent les choses. »

Léopold, à Jacqueline, avec un peu d'étonnement. — C'est traduit à merveille. Ho! vous faites des progrès, mademoiselle de Téroine, dans notre dialecte...

Jacqueline, murmure. — Je tue le temps.

Tandis que Léopold, revenant à la princesse.

Léopold. — Ma chère, si vous m'en croyez, retournons auprès de mon frère. Il y a encore quelques présentations... On doit remarquer votre absence. Tâchons qu'on ne l'interprète pas!...

La Princesse, avec un geste qui signifie: « Tant pis! Je m'en moque. » — Ah!

Léopold. — Evidemment... évidemment... Mais, déjà Frantz Rodolphe est irrité parce que je n'ai pas revêtu l'uniforme de colonel de la Garde royale. (Petit rire sardonique.) C'est, paraît-il, un scandale. Ha! ha! il faudra bien s'y faire, j'ai horreur des couleurs voyantes... (Sérieux, à Gina.) Venez, croyez-moi. La diplomatie a du bon, n'est-ce pas, monsieur Flamine? Et, en ce moment, nous ne pouvons rien, qu'attendre... attendre encore.

La Princesse. — Soit. Rentrons.

La Comtesse, à Gina. — Voulez-vous que je vous accompagne?

La Princesse. — Non... j'aurai Jacqueline à mes côtés... Passez, Ninon. (Jacqueline obéit et sort.) Vous, restez. Vous viendrez me prévenir si vous apprenez quelque chose. Bavardez, Isabelle, bavardez!

Elle prend le bras du prince et sort.

Scène V

LA COMTESSE, FLAMINE, puis STRECK

Flamine. — On est un peu nerveux, à Salicz. Je n'aperçois vraiment pas dans ce retard la moindre indication tragique...

La Comtesse. — Ne m'en parlez pas! Ils sont ainsi... Depuis quelques jours, c'est étouffant. Tous, tous, y compris Jacqueline... Comment la trouvez-vous, ma petite parente?

Flamine, surpris par cette question. — M^{lle} de Téroine est une jeune fille... parfaite... exquise...

La Comtesse. — Ne vous fatiguez pas. Et moi qui l'ai appelée ici pour la distraire! Ah! j'ai la main!... Vous savez qu'elle a perdu son père, la pauvre petite?

Flamine. — Non pas. J'ignorais...

La Comtesse. — Encore un vieux fou, celui-là! Etre marquis de Téroine et s'abrutir dans la biologie, dans l'océanographie... L'océanographie, je vous demande un peu!... Comme si la géographie n'était pas un grand maximum!... Au moins, on s'en tire avec un atlas. Mais l'océanographie, savez-vous où ça vous mène, mon ami? A la ruine.

Flamine. — Je me rappelle cependant l'Aquarium et le laboratoire magnifique que M. de Téroine avait installés sur la Corniche...

La Comtesse. — Tellement magnifique... qu'il passait pour millionnaire.

Flamine. — En effet.

La Comtesse. — Eh bien, il n'a laissé que des dettes, et quelques poissons qui ne sont même pas comestibles. Jacqueline s'est retirée chez de vieilles tantes du Nivernais... deux bonnes dévotes à l'ancienne manière... Vous voyez ça?... Avec l'aide de Dieu, et surtout de la princesse Gina, je l'ai sauvée des vêpres et des confitures. Elle est ici... qu'est-ce qu'elle est ici, au fait, exactement?... Demoiselle d'honneur?... lectrice?... Choisissez. Enfin, ma doublure. Elle est bien, la doublure, n'est-ce pas?

Flamine. — Je ne me suis pas permis de rien dire de semblable!

La Comtesse. — Dites-le, ça me fera plaisir. Je songe maintenant à la marier, mon ami. Elle est un peu froide, un peu réservée. Qu'en pensez-vous?

Flamine, ahuri. — Je... je n'ai pas d'opinion bien arrêtée à vous donner à ce sujet... Je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir...

La Comtesse. — Ah! réfléchir!... Si on passait sa vie à réfléchir! Est-ce que j'ai l'air de réfléchir, moi?... (Elle aperçoit Streck, qui entre doucement par la porte de gauche de la galerie découverte. A voix basse.) Ah! mon Dieu... ce qui nous arrive là!...

Flamine. — Quoi?

La Comtesse. — Un oiseau effrayant!... (Gracieuse, à Streck.) Vous, vous dans ce salon, monsieur Streck! Quel honneur! Mais, en dois-je croire mes yeux?

Streck. — Il faut toujours en croire ses yeux, madame, quand ils voient clairement, et ce salon, que je sache, est bien grand ouvert?

La Comtesse. — Certes, certes, mais je ne crois pas avoir jamais eu la surprise de vous y rencontrer.

Streck, volontairement ambigu. — Tout le plaisir en est pour moi, madame.

Il salue Flamine, d'une inclinaison de tête, de haut, avec dignité.

La Comtesse. — C'est juste... (Présentant.) Monsieur Streck, secrétaire intime du prince Frantz Rodolphe.

Streck, complétant. — Directeur du protocole de la maison de Salicz-Karlsbourg et conseiller d'Etat.

La Comtesse. — Et... (A Streck.) Comme vous dites... (Désignant Flamine.) Monsieur Flamine, qui a sans doute aussi bien des fonctions...

Streck. — Je sais... je sais...

La Comtesse. — Mais qui n'y tient peut-être pas autant... (A Streck.) Je ne sais pas si je m'y prends selon l'étiquette?

Streck. — L'étiquette, madame, prétend qu'en certaines circonstances, on ne dise pas simplement « prince Frantz Rodolphe » pour désigner Son Altesse Royale. Pour le reste, il suffit quelquefois de présenter le plus jeune au plus âgé.

La Comtesse. — Voilà bien où je m'y perds. Au baptême de la princesse Riali, qui avait, ce matin-là, soixante-sept jours d'existence, on lui a présenté tous les plus vieux dignitaires de la cour.

Streck. — En effet, mais Son Altesse la princesse Riali représentait la famille royale, qui a, elle, plus de soixante-sept jours d'existence.

La Comtesse. — Alors, tout est au mieux, car monsieur Flamine, j'ai oublié de vous le dire, représente la France, qui est encore plus ancienne que la famille royale.

Streck. — La France, ou la République, madame ?

La Comtesse. — Quand je suis à l'étranger, je les confonds, monsieur Streck.

Streck. — Cette réponse héroïque, madame, porte la signature de M. Henri Virey, que j'attends précisément ici.

La Comtesse, avec une vivacité étourdie. — Virey est donc revenu ?

Streck. — Il se débarrasse de la poussière du voyage, et passe son habit pour ne pas affecter une absence... définitive.

La Comtesse. — Comment le savez-vous ?

Streck. — Je sais tout ce que je dois savoir... (Mouvement de Flamine, qui observe Streck.) par une attention de la Providence.

La Comtesse. — Eh bien, monsieur, je vous laisse.

Streck. — Je le déplore, madame, mais j'en étais sûr.

La Comtesse, arrêtée dans son élan. — Vous en étiez sûr ?

Streck. — Mais oui, madame, j'en étais sûr.

La Comtesse. — Je ne comprends pas, mais j'éprouve exactement la même impression que si je comprenais... (En sortant, à part.) Vieux hibou !

Scène VI

STRECK, FLAMINE, puis VIREY

Streck. — Petite joute sans importance... Mais elle marque, mieux que cette galerie, la séparation qui s'accentue entre ici et là... Vous en pourrez ainsi donner une idée à Vienne, car je sais fort bien qui vous êtes, monsieur, et je suis heureux de trouver en vous un témoin impartial du singulier esprit de provocation qui anime une aile de ce château...

Flamine, doucement, sur la défensive. — Oh !... plaisanteries...

Streck. — Je l'espère. Mais, peut-être un peu déplacées au moment où le Theissenland est agité par une convulsion politique. C'est un sujet dont votre ambassade a eu, je pense, quelques échos ?...

Flamine. — J'ignore absolument...

Streck. — Où nous en sommes ? A la veille d'un conflit sanglant, ce n'est pas douteux.

Flamine, soudain très attentif. — Bah ! que me dites-vous là ?

Streck. — En vérité ? On ne se doute de rien ?

Flamine. — Mais... de rien.

Streck. — Curieuse ignorance !... Vous savez au moins ce que c'est que le Theissenland ?

Flamine. — L'ancienne Goldavie, débaptisée par l'Autriche.

Streck. — Et annexée depuis un siècle. Eh bien, on excite les Goldaves à revendiquer la séparation. Comme la monarchie, inféodée au pouvoir central austro-hongrois, s'y refuse, on ose murmurer le mot de république !... Croates, Ruthènes, Roumains, Polonais, tous ceux qui nous infestent, poussent sourdement à l'action. Les étrangers adorent toujours le régime républicain chez les autres, vous avez dû remarquer cela... Bref, les rhéteurs s'en mêlent... Ils empruntent le langage de votre *Marseillaise,* ils parlent de « tyrans »... A Raschau, un avocat célèbre, nommé Bokhar, réclame un plébiscite... Le malheur des temps veut qu'une pareille audace soit justifiée par la désagrégation même de l'esprit dynastique... On voit des princes, ceux qui ne doivent pas régner, il va sans dire, publier des écrits philosophiques imprégnés de la plus détestable pensée, et afficher publiquement leur mépris de la tradition... Alors, la populace va se livrer, l'un de ces jours, à des enfantillages, si bien qu'il faudra pratiquer une saignée... une bonne saignée... une grande saignée... Et tout cela, je vous l'ai raconté, monsieur, pour qu'on ne s'étonne pas à l'ambassade française de Vienne, si quelques-uns de vos nationaux... par hasard... par le plus fâcheux hasard, s'égaraient dans la mêlée.

Flamine, qui le fixe avec intensité. — Pardon, pardon. Faut-il donner à ceci la valeur d'un préavis ?

Streck, dans une froide protestation. — Oh !... d'une simple hypothèse... la plus improbable des hypothèses ! Aucun Français, espérons-le, n'aura l'indiscrétion de se mêler de nos affaires !

Flamine, même jeu. — Oui.

Streck. — Ni l'imprudence de flâner dans les endroits où crépitent les balles.

Flamine, même jeu. — Pourriez-vous m'indiquer quels sont les endroits où, de préférence, les balles crépitent ?

Streck. — Hélas ! en temps de rébellion populaire, on ne sait jamais exactement d'où elles viennent.

Flamine. — En somme, pendant les événements que vous prévoyez, un Français prudent ferait mieux de regagner la France ?

Streck. — La France est un si beau pays !

Flamine. — Je ne vois à cela qu'un seul inconvénient, mais il est grave.

Streck. — Lequel ?

Flamine. — C'est qu'il n'y a pas énormément de Français prudents.

Henri Virey entre par la même porte que Streck tout à l'heure.

Scène VII

Les mêmes, HENRI VIREY, LEOPOLD

Virey, les mains tendues et gaiement. — Flamine !... Ah ! Flamine, quel plaisir de vous voir ! Comment ça va-t-il ?

Flamine. — Tout à fait bien, mon cher ami. Je vous dirai cela dans quelques instants et en deux mots. Oui, n'oubliez pas que je dois quitter Salicz dans une demi-heure et que j'ai deux mots à vous dire...

Virey. — Mais, tout de suite !

Flamine. — Impossible. Monsieur... (Il désigne Streck.) vous attendait, si je ne me trompe, et il jouit ainsi d'un droit de préséance... (Un temps. Silence glacé de Streck qui ne bouge pas.) Vous me rejoindrez donc par là... (A Streck.) Je vous salue, monsieur.

Streck, s'inclinant. — Tous mes respects, monsieur.

Flamine sort.

Scène VIII

VIREY, STRECK

Virey, avec une espèce de lassitude bon enfant, sans rien d'agressif. — Qu'est-ce que vous me voulez encore?

Streck. — Vous faire une communication dont m'a chargé Son Altesse le prince héritier. Ce n'est pas de ma faute si je vous la fais à une heure aussi avancée.

Silence. Virey le regarde. Streck semble attendre une réponse.

Virey, impatient. — Allez!

Streck. — Vous vous obstinez, paraît-il, à tutoyer Leurs Altesses les princes Charles et Jean.

Virey, légèrement. — Ils me le rendent bien. Après?

Streck. — Défense formelle vous en est faite, et Son Altesse attend l'assurance que cet oubli des convenances ne se représentera plus.

Virey, se mordant la moustache. — Hum! (Très calme.) Les jeunes princes ont respectivement quinze et seize ans. Ce sont des princes très jeunes, c'est-à-dire des gamins... (Sursaut de Streck.) Mais oui, des gamins. Ils me traitent en camarade, cela me fait le plus grand plaisir. Et voilà tout.

Streck, se contraignant. — J'ai le spectacle d'une véritable démence. Vous n'avez donc jamais mesuré la distance qui sépare un Henri Virey d'un membre de la maison de Salicz-Karlsbourg?

Virey. — Mesurer avec quoi? monsieur Streck, vous m'arrachez une confidence. Je m'appelle Henri Virey, parce que c'est plus court, plus pratique et moins aveuglant qu'Henri de Virey de Falboise de Montrecheux. Tel est cependant mon nom véritable, en vous faisant grâce des titres qui l'accompagnent, et vous ne vous figurez pas ce que ce nom signifie, en Béarn, depuis six cents ans environ... Des tas d'histoire, et de l'histoire en tas. Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

Streck. — Nous conclurons plus tard. J'ai aussi à vous parler de la leçon de ce matin... de ce matin, avant votre départ pour... (Un temps.) Piatra. Vous avez entretenu Leurs Altesses de la Révolution de 89.

Virey, avec bonhomie. — Eh bien?

Streck. — A merveille. Ce genre d'entretien vous paraît donc en situation?

Virey, l'interrompant. — Mon cher monsieur Streck, je vais vous livrer une fois pour toutes le fond de ma pensée. Voilà... (Un temps. Il semble qu'il va s'engager dans une phrase, puis il dit très simplement, sur un ton de doux et ferme reproche.) Vous m'ennuyez!

Streck. — Vous passez les limites.

Virey. — Je les passe, en effet... Je les passe avec une sorte d'allégresse. Voilà plusieurs mois que je retiens mon cri du cœur. Il a jailli, je vous demande pardon... Vous m'ennuyez.

Streck, toujours sur le même ton glacé. — Prenez garde, vous ne me connaissez pas.

Virey. — Moi! Mais, je vous connais... C'est effrayant, ce que je vous connais!... Voulez-vous voir? Monsieur Streck, vous avez la foi, la vraie, celle qui soulève les montagnes. Vous croyez à votre mission avec une ferveur acérée : il n'est pas de petite monarchie sur laquelle il ne faille veiller avec sollicitude, car l'ensemble des petites monarchies fait les grands empires temporels... Monsieur Streck, vous êtes un homme remarquable à tous égards, même physiquement. Vous êtes entraîné à tous les sports, parce que la vigueur physique peut être appelée à soutenir la vigueur morale. Vous ne dormez presque jamais, vous pouvez ne pas manger, marcher douze heures dans les labourés et ensuite écrire toute la nuit. Votre corps est en métal. Votre âme, en granit. Vous avez su vous élever au-dessus de toute haine personnelle, et, pourtant, vous êtes cette chose admirable: la Haine... Si je vous connais!... Je vous connais à ce point que je devrais avoir un peu peur. Eh bien, pas du tout, vous m'ennuyez... comme une pluie... enfin, vous m'ennuyez... prodigieusement. Et comme j'accepte tout de la vie, sauf l'ennui, je vous demande... je vous demande avec une indicible ardeur, de me donner... la paix.

Streck, qui n'a pas sourcillé. — Que faut-il répondre à Son Altesse, monsieur?

Virey. — Mais, cher monsieur... rien. Si Son Altesse le prince Franz Rodolphe me fait l'honneur de me questionner, je lui répondrai moi-même. Ce sera plus direct, plus sûr.

Léopold, entrant. — Ah! monsieur le conseiller... mon frère vous réclame.

Un temps.

Streck. — J'y vais, monseigneur.

Il sort.

Virey, soulagé, à part. — Fuuh!... Ça va mieux!

Scène IX

LEOPOLD, VIREY, puis LA PRINCESSE

Léopold. — Faisons vite, Henri... Pas d'anicroche?

Virey. — Aucune... pas l'ombre.

Léopold. — Alors, ce retard?

La princesse entre par le fond, à gauche.

Virey. — Nous avions mal calculé les distances. On compte sans le mauvais état des routes. L'entrevue chez Bokhar s'est d'ailleurs prolongée... (Il aperçoit Gina.) Ah!...

Il se lève pour aller à elle. La princesse arrête son mouvement d'un geste impérieux.

La Princesse. — Continuez!... Continuez!...

Virey. — Et puis, une roue faussée cet après-midi... un autre petit incident au retour... et cela fait quatre heures d'écart sur les probabilités.

Léopold, à Gina. — Ma chère, ce que vous faites là manque de prudence... Evitons les conciliabules!

La Princesse. — Non, non, j'ai besoin de savoir.

Léopold. — Vous allez attirer l'attention sur nous.

La Princesse. — Mais non... mais non... allez donc!...

Léopold, à Virey. — Tout s'est passé dans l'ordre?

Virey. — Rigoureusement.

Léopold. — L'auto vous a conduit sur la route de Piatra?

Virey. — A Bemberg, comme il était convenu. La voiture de Bokhar m'y atendait...

La Princesse. — Et vous y a ramené?

Virey. — Portières closes. Si mon départ a été l'objet d'une observation, ils sont dépistés. Pour tout le monde, je viens bien de Piatra.

Léopold. — Vous êtes certain que personne ne peut avoir le moindre soupçon?...

Virey. — De mon crochet sur Raschau? Personne.

Léopold. — Bon. Passons à l'entrevue.

Virey. — Ici, un léger accroc aux conventions.

La Princesse, un mouvement. — Quoi?

Virey. — Bokhar n'était pas seul.

La Princesse, avec une sorte d'effroi. — Vous dites?

Virey. — Que cinq membres du comité séparatiste l'entouraient.

La Princesse. — Et ça vous laisse calme?

Virey. — Absolument.

La Princesse. — Mais, c'est une trahison!

Virey. — En rien. Ces gens-là sont l'honnêteté même.

Léopold. — Alors, pourquoi six au lieu d'un?

Virey. — Pour exercer sur vous une pression plus forte. Et, mettons les choses au pis, voulez-vous? Quand même une indiscrétion serait commise, qu'apporterait-elle? Les déclarations formelles que j'ai faites en votre nom. Eh bien, ces déclarations, vous pourriez les crier ici publiquement.

Léopold, ironique. — Vraiment! Crier que je suis de cœur avec les opprimés!

Virey. — Avec ça qu'on en doute, entre ces murs.

La Princesse. — On ne peut pas le prouver.

Virey. — Ma démarche ne le prouverait pas davantage. (A Léopold.) En somme, que suis-je allé faire là-bas? Affirmer votre inébranlable résolution de repousser un plébiscite qui se prononcerait à votre profit...

Léopold. — Prince héritier, je l'aurais réclamé!

Virey. — Second du nom, vous n'entendez pas avoir l'air d'exploiter la confiance populaire pour servir une ambition personnelle. Même sous la forme démocratique, le rôle d'usurpateur vous répugne.

Léopold. — D'ailleurs, je n'ai rien d'un homme d'Etat. Vous l'avez dit?

Virey. — J'ai dit que vous vous considériez comme un studieux, un spéculatif, uniquement entraîné à la pensée.

Léopold, amer. — Inapte à l'action!

Virey. — Tout cela, je l'ai développé comme si vous parliez vous-même, et tout cela me paraît d'un loyalisme tellement net et tellement pur, que je me demande pourquoi tant de mystère.

La Princesse, vivement. — Attention!... (Petit silence tendu.) Non. Continuez.

Virey. — Oui. Pourquoi tant de mystères?... Et, en baissant les stores dans la voiture de Bokhar, j'éprouvais le ridicule de toutes ces précautions... oui... pardonnez-moi... j'avais une vague envie de rire...

La Princesse. — Ah! esprit léger!... Comme on voit que vous n'êtes pas d'ici!

Virey. — Que voulez-vous?... Les choses simples et claires, je les mets en plein soleil...

Léopold. — Résumons. Ont-ils compris?

Virey. — Qui?

Léopold. — A Raschau?

Virey. — Jamais! Ils suivent leur idée fixe: un coup d'Etat sur votre nom. Ils vous conjurent de réfléchir encore. Ils ne renoncent pas.

Léopold, amer. — Ils ont tort. Je suis un philosophe.

La Princesse, avec dépit. — Hélas!

Léopold. — Hélas! Et un faible.

Virey. — Ce n'est pas ainsi qu'ils vous voient. Ils vous espèrent. (A Gina.) Et ils espèrent en vous, madame... « Notre Gina », comme ils vous appellent.

La Princesse, avec une flamme. — Ah! moi! S'il ne tenait qu'à moi!

Léopold. — C'est tout?

Virey. — C'est l'essentiel.

Léopold. — Restons-en là pour le moment... Faites une apparition là-bas, Virey, pour la forme...

Virey se dirige vers la galerie.

La Princesse, à Virey qui passe devant elle. — Une simple apparition, n'est-ce pas? (Bas et vivement.) Revenez vite...

Virey sort.

Scène X

LA PRINCESSE, LEOPOLD, puis VIREY

La Princesse. — Vous n'avez pas été frappé de l'expression de Frantz Rodolphe, tout à l'heure, quand Streck l'a pris à part?

Léopold, prenant une cigarette. — Si... Du reste, il a sa figure des meilleurs jours. Il rumine évidemment quelque beau projet!

La Princesse, allant à lui, grave. — Léopold, mon ami, mon frère, il faut en finir!... (Il hausse les épaules avec découragement et allume sa cigarette. Un temps.) Vous ne me comprenez donc pas?

Léopold. — Mais si. J'ai compris! (Amer.) S'en aller, n'est-ce pas? S'évader...

La Princesse. — Oui!

Léopold. — ... vers des horizons vastes, courir le monde... respirer...

La Princesse. — Oui!

Léopold. — Enfin, refaire son existence!

La Princesse. — Pas la refaire, la faire!

Léopold. — Entendu, entendu!... Aux orties, vos titres et privilèges... Vous renoncez à tous vos droits...

La Princesse. — Je les échange contre le plus beau de tous.

Léopold. — Celui d'être libre, etc., etc. Allez, je les connais, ces mots usés par tant de pauvres êtres en quête de bonheur. Des mots inutiles, Gina! Car nous ne sommes que des esclaves!

La Princesse. — Erreur!... Oh! je l'ai cru!... Oui, j'ai cru longtemps que nous étions écrasés par des siècles de découragement, de scrupule et de contrainte! Mais, fini! fini! fini! tout cela!

Léopold. — Allons donc! Vous êtes Régina de Lugo!

La Princesse. — Et après?

Léopold. — Régina de Lugo, Italienne par son père, Suédoise par sa mère. D'un côté l'action irréfléchie, de l'autre, l'effroi du mouvement. Vous ne changerez pas cette hérédité tourmentée, ni le seul être stable qui soit en vous. Celui-là c'est un désarmé, c'est l'être religieux. Quant à moi, je suis un Karlsbourg, et c'est tout dire. Ah! ah! la liberté!... Que ferait-elle de nos vieilles âmes royales et épuisées.

La Princesse. — Mais, malheureux, songez donc à notre vie! Vous, près d'une femme qui ne vous est rien, à moitié démente, entourée de gens qui lui enseignent à vous détester... moi, près d'un être corrompu et brutal!... Et vous ne tendez pas les bras vers la belle image?

Léopold. — Ah! désespérément!... Mais, prêt à la saisir, j'ai toujours eu peur... Oui, j'ai peur de cette liberté trop vivante. Je vous dis que nous sommes des esclaves, des esclaves! Nous pouvons végéter sur nos ruines romantiques, mais la pleine terre n'est pas faite pour nous!

La Princesse. — Eh bien, non, non, non! Vous ne me découragerez pas! Un autre esprit a pénétré ici, avec de la clarté, de la bravoure... et, maintenant, je suis soulevée d'espoir! Je veux agir... je veux servir... C'est un instinct nouveau que je me découvre... Allons, allons! tout est beau, Léopold, tout est lumière!... Et, tenez, un heureux présage... Je le vois partout depuis quelques jours... Là... autour du foyer de votre cigarette...

Léopold. — Quoi donc?

La Princesse. — Toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel... Vous ne savez pas que l'arc-en-ciel annonce de la joie?... (Il lève les yeux vers elle surpris et attentif.) Du moins, les bonnes femmes de Toscane et de Vénétie le prétendent.

Léopold, élevant sa cigarette. — Sérieusement?... Vous voyez, là...

La Princesse. — Mais oui... une magnifique bague diaprée...

Léopold. — Bah?... Et ces lumières?... (Il désigne les flambeaux électriques sur la cheminée.) Fixez donc votre regard sur elles... Est-ce que vous les voyez aussi... comme ce point rouge?

La Princesse. — Toutes précédées du cercle multicolore!... Certainement, toutes.

Léopold. — Et vous dites que ce phénomène se reproduit fréquemment?

La Princesse. — Sans cesse!

Léopold. — Depuis longtemps?

La Princesse. — Assez longtemps.

Léopold. — Depuis quand?

La Princesse. — Je ne sais pas... assez longtemps... Pourquoi me regardez-vous ainsi?

Léopold, sans répondre. — C'est curieux... Dites-moi, Gina, vous arrive-t-il de voir passer devant les choses comme un voile?

La Princesse. — Un voile?... Oui, parfois, une espèce de brouillard... Mais c'est éphémère!

Léopold. — Ah! Vous apercevez cependant les objets à la même distance que toujours?

La Princesse. — Oh! parfaitement...

Léopold. — Sans effort?...

La Princesse. — Mais sans aucun effort... Ah çà! voilà bien des questions. Qu'est-ce qui vous prend?

Léopold. — Rien... Une manie du mauvais médecin que je suis... la manie du diagnostic... On voit des symptômes partout...

La Princesse. — Des symptômes?...

Léopold, vivement. — Oh! rassurez-vous!... Rien de grave!...

La Princesse, avec impatience. — Alors!... (A Virey qu'elle voit venir des salons.) Eh bien, monsieur, (Avec ironie.) vous avez offert vos souhaits au prince héritier?

Virey. — Et je confesserai sans détour qu'ils ont même été accueillis avec une froideur toute particulière.

Léopold, inquiet. — Ah!... très particulière?...

Virey. — Ma foi, oui... assez particulière... Un regard plutôt... appuyé... et pas un mot... Sans doute, est-ce la conséquence d'une petite conversation aigre-douce que j'ai eue avec l'honorable M. Streck, il y a quelques minutes...

La Princesse. — A quel propos?

Virey, souriant. — Oh! madame... A propos de l'Histoire de France!

Léopold, à la princesse. — Si j'allais les observer un peu?... (Quelques pas vers la sortie, s'arrêtant, soucieux.) Vous avez bien suivi mes recommandantions cet après-midi... Aucune imprudence?

Virey. — Mais, aucune, je vous assure!...

Léopold, sortant, soucieux. — Je vais voir... qu'ont-ils donc?... je vais voir... (Il sort.)

Scène XI

LA PRINCESSE, VIREY, puis JACQUELINE

La Princesse, avec une lente ferveur, sans bouger du chambranle contre lequel elle s'appuie comme si elle allait défaillir. — Henri... mon Henri... tout mon amour... venez plus près de moi, que je puisse mieux vous voir... Doucement, doucement, vers la cheminée... Oui... ainsi...

Virey. — Soyez prudente...

La Princesse. — C'est bien ainsi... Ne bougez plus... On ne peut vous apercevoir, maintenant, d'où que ce soit... Et je vous ai tout à moi... Je vous sens près de moi... Je respire du bonheur... juste ce qu'il faut pour me rendre un peu de force...

Virey, faisant un pas vers elle, et dans une sorte de reproche mêlé de pitié. — Voyons, Gina...

La Princesse, arrêtant son mouvement. — Non, pas plus près!... Je deviendrais ivre, je serais tentée de crier, de crier de joie... J'ai eu si peur, Henri, j'ai eu si peur...

Virey. — Gina, quelle folie!

La Princesse. — Une folie, oui!... C'est à en perdre la raison, ces quatre heures de pressentiments, à épier leurs regards, leurs conciliabules... avec, par moments, la soudaine certitude qu'ils avaient tous décidé votre perte, tous... Frantz Rodolphe, ses chambellans, ses valets, tous... Quel soir d'angoisse!... Quel soir de détresse!... Où étiez-vous?... Peut-être vous avait-on suivi?...

Virey. — Quelle folie!

La Princesse. — Vingt fois, j'ai failli jeter cette robe, m'envelopper d'un manteau, et courir dans la nuit, n'importe où... vers vous... sur les routes... Je sais, moi, je sais ce qu'ils sont... ce dont ils sont capables...

Virey. — Mais, de rien!

La Princesse. — De tout!... Ah! qu'ils n'essaient pas!... Un geste, et je sens que je deviendrais une fille du peuple... Pour vous défendre, je mordrais, je tuerais!

Virey, avec gêne. — On va vous entendre, calmez-vous...

La Princesse. — Non... Personne... Ils sont loin... C'est une cohue... C'est drôle... Ils passent... Sans doute voient-ils bouger mes lèvres, et ils n'imaginent pas ce qu'il y a sur mes lèvres. Une prière...

Virey. — Gina...

La Princesse. — C'est une prière... (Avec ferveur.) « Mon Dieu, gardez-le-moi, gardez-le des méchants... Il est toute ma vie... Et c'est un grand enfant, insoucieux du péril... Il ne voit pas l'orage, il ne voit pas... Mon Dieu, déchirez-moi, mais gardez-le, mon Dieu!... » Ah! oui... folie!... J'ai l'air d'une folle, n'est-ce pas?

Elle semble s'arracher à un cauchemar et va s'appuyer au dossier du canapé.

Virey. — Gina, vous le savez, ces exaltations me... c'est indéfinissable... me peinent, me causent une sorte de... de chagrin... Tenez! le voilà, le seul péril! C'est que vous en arriviez à vous trahir dans une de ces minutes... délirantes. Et alors, quel gentil scandale à la cour de Goldavie!

La Princesse. — Ah! au point où j'en suis, et avec les décisions que j'ai prises...

Virey. — Des décisions? A quel propos?

La Princesse. — De grandes décisions!... Mon divorce est impossible... Il faudrait constituer un tribunal d'exception pour en délibérer. Mais j'obtiendrai de Rome l'annulation de mon mariage... j'ai des motifs suffisants... Vous verrez!... Patience! En attendant, une seule pensée, un seul but, écarter la colère autour de vous, quelques jours encore. (Il hausse les épaules.) Esprit léger... esprit léger, ne souriez pas de la sorte! D'ailleurs, ce n'est plus le même sourire...

Virey. — Mais si!

La Princesse. — Plus le même!... Ce n'est plus le beau sourire vivant qui m'a donné le goût de la vie! Depuis quelque temps, il est contraint... il s'efforce... il ment...

Virey. — Il ment?

La Princesse. — Je l'ai vu presque douloureux... Henri, vous aussi, au fond, vous sentez très bien la menace... Seulement, voilà, vous êtes Français. Alors, vous pensez qu'il faut défier le sort, nier le danger, et sourire quand même...

Virey, dans un cri du cœur chaleureux et excédé. — Ah! oui, vous l'avez dit, sourire!... Je vous en prie, je vous en supplie, sourire toujours, ou tout au moins sourire un peu!... Voyez, voyez la grâce de ces boiseries qui viennent de chez moi, Gina... Il y a du sourire dans leurs lignes les plus simples! Du sourire affable, du sourire confiant, du sourire séduisant... il y a là des siècles de sourire! Mais à Salicz on ne sourit jamais!

La Princesse. — Ça va finir... ça va finir!

Virey. — Rien ne sourit! Vos lourdes montagnes, vos forêts sans clairières, vos palais sans fenêtres, votre beau-frère sans ambition, et M. Streck... et M. Streck que j'allais oublier! Voilà ma nostalgie!...

La Princesse. — Patience! Ça va finir! (Sur ces mots, Jacqueline traverse rapidement la scène. En entendant derrière elle le frôlement de ses pas menus sur le tapis, la princesse tressaille et se retourne vivement, visiblement effrayée.) Ah! c'est... c'est vous, Jacqueline!

Jacqueline, à la porte de droite, prête à sortir. — Mais oui, madame, c'est moi.

La Princesse. — Où allez-vous ainsi?

Jacqueline. — Dans ma chambre, prendre mes sels... Je ne me sens pas bien...

La Princesse. — C'est vrai, vous êtes toute pâle... Qu'avez-vous?

Jacqueline. — Oh! rien... madame, un petit malaise.

La Princesse. — Un malaise? Mais, couchez-vous, Ninon, je n'ai plus besoin de vous, n'hésitez pas!

Jacqueline. — Oh! du tout... Une vapeur... Il fait chaud dans cette foule. Vraiment, ce n'est rien...

Elle sort. Une gêne entre la princesse et Virey.

La Princesse. — Henri, votre imprudence est contagieuse... Quelqu'un d'autre pouvait entrer sur une parole... grave...

Virey. — Je crois vous l'avoir dit.

La Princesse. — Elle n'a rien entendu?

Virey. — Je ne... j'espère... je ne crois pas...

La Princesse. — Qu'est-ce qu'elle a, cette petite?

Virey. — Je ne sais pas.

La Princesse. — Elle avait l'air... contracté.

Virey, vague. — Non...

La Princesse. — Elle est peut-être sérieusement souffrante. Je vais prévenir Isabelle.

Virey, évasif. — A tout hasard...

La Princesse. — Passez par le vestibule et rejoignez-moi...

Virey. — Oui. D'ailleurs, Flamine m'attend...

Tournée vers les salons, elle lui tend la main gauche et l'élève elle-même jusqu'à ses lèvres. Il lui effleure les ongles d'un baiser bref. Elle se glisse dans la galerie et sort.

Scène XII

VIREY, seul, puis JACQUELINE

Une seconde, Virey reste pensif, les regards fixés au tapis. Puis il se redresse doucement, passe devant un guéridon sur lequel traîne une boîte d'argent, ouvre cette boîte d'un geste machinal, en extrait une cigarette qu'il garde un instant entre les doigts. Tout ce petit manège est l'effet de la distraction. Sa pensée est ailleurs, vers la porte par où Jacqueline est sortie, et qu'il fixe maintenant, le sourcil froncé... Brusquement, il laisse tomber la boîte et se dirige d'un pas résolu vers la porte du vestibule. Comme il gravit les marches du petit escalier, Jacqueline reparaît, son flacon de sels dans les doigts. Il l'arrête d'un mot.

Virey. — Etes-vous mieux, mademoiselle?

Jacqueline. — Très bien, monsieur, merci.

Elle va sortir, à gauche.

Virey, vivement, après une imperceptible hésitation. — Mademoiselle Jacqueline! (Elle s'arrête, le regarde.) Je voudrais vous dire un mot... (Il redescend les marches, puis, à distance.) Qu'est-ce qu'il y a entre nous?

Jacqueline. — Entre nous?

Virey. — Oui, entre nous.

Jacqueline. — Mais, rien que je sache.

Virey, avec une douce fermeté. — Voyons, voyons, votre attitude vis-à-vis de moi doit être motivée... Et c'est bien ce qu'on appelle une attitude. A peine m'adressez-vous la parole, quand il n'y a pas moyen de faire autrement. C'est de l'hostilité déclarée, ou je ne m'y connais pas?

Jacqueline. — Vous ne vous y connaissez pas. Je n'ai aucune hostilité contre personne.

Virey. — Mais si, mais si, c'est de l'hostilité... Et d'autant moins admissible...

Jacqueline. — Voilà un mot bizarre!

Virey. — Je dis bien: admissible... D'autant moins admissible qu'elle est assez récente. Assez récente pour m'étonner. Assez lointaine pour me décider à vous demander une petite explication.

Jacqueline. — Il n'y a pas lieu d'expliquer des sympathies...

Virey. — Ou des antipathies, c'est parfaitement exact. Toutefois, comme vos dispositions à mon égard, les premiers jours de votre arrivée, il y a deux mois, étaient infiniment plus naturelles...

Jacqueline. — Qu'entendez-vous par naturelles?

Virey. — Mais que nous avons toutes les raisons ici de nous entendre, de nous rapprocher.

Jacqueline. — Pourquoi?

Virey. — Pourquoi?

Jacqueline. — Oui, pourquoi?

Virey, interloqué. — Il me semble que nous sommes du même pays?

Jacqueline. — Oh! quant à cela, je pourrais vous dire bien des choses!

Virey. — Dites-les. C'est précisément ce que je sollicite.

Jacqueline, avec une décision agressive. — Non, je ne vous dis rien, je n'ai rien à vous dire.

Virey, après un temps. — Soit!... Comme vous voudrez.

Il tourne sur les talons et sort. Jacqueline, restée seule, s'accroche au dossier d'un fauteuil. Elle est toute frémissante. La comtesse entre, affairée.

Scène XIII

JACQUELINE, LA COMTESSE

La Comtesse. — Que me dit la princesse? Tu es souffrante? Oh! cette mine... Quelle mine! Qu'est-ce que tu te sens, ma pauvre petite?

Jacqueline. — Le besoin de rentrer en France, ma tante. Voilà... Puisque vous me le demandez...

La Comtesse. — Ça t'a pris subitement?

Jacqueline. — Oh! pas subitement!

La Comtesse. — Tu ne m'as cependant rien dit jusqu'à présent.

Jacqueline. — Je parle peu.

La Comtesse. — Ça, oui. Et tu ne sais pas de quoi tu te prives! Rentrer en France! Tu te trouves donc malheureuse ici?

Jacqueline. — Assez!

La Comtesse. — Malheureuse? Qu'est-ce qui te manque?

Jacqueline. — Tout. Je ne sais pas...

La Comtesse. — Qu'est-ce qui te déplaît?

Jacqueline. — Je ne sais pas... tout!

La Comtesse. — Mais encore?

Jacqueline. — Tout, je vous dis. Le milieu.

La Comtesse. — Le milieu! Mais c'est d'une couleur inouïe!... Cette cour, je sais bien, elle est sinistre. Justement! c'est justement par là qu'elle est amusante... On se croirait à la roulette, dans un banc de rastaquouères, et on se tranquillise en se disant qu'on est dans une vraie famille royale.

Jacqueline, ironique. — Ah! oui!

La Comtesse. — Alors?... Je n'arrive pas à comprendre de quoi tu te plains?

Jacqueline. — De rien.

La Comtesse. — De tout, de rien. Cette fois, tu précises. Alors, j'y suis. Je sais ton mal. J'ai éprouvé ça... Attends... tu vas voir... Tu veux retourner chez mes bonnes cousines de Moulins-sur-Allier, n'est-ce pas?

Jacqueline. — Oui.

La Comtesse. — Ou, mieux encore, entrer au couvent.

Jacqueline. — Si on veut.

La Comtesse. — N'importe où.

Jacqueline. — N'importe où... ailleurs!

La Comtesse. — Il suffit. C'est le mal des jeunes filles.

Jacqueline. — Je vous en prie, je n'ai pas le cœur à plaisanter...

La Comtesse. — Je crois bien!... Je te dis que j'y ai passé. C'est affreux. Il n'y a, mon enfant, que deux moments semblables dans la vie d'une femme, celui où elle songe à prendre un époux, et celui où elle songe à s'en séparer.

Jacqueline, crispée. — Ma tante...

La Comtesse. — Dis donc? Tu ne le trouves pas charmant, ce Flamine?

Jacqueline, au comble de la tension nerveuse. — Oh!... mais vous ne voyez donc pas que je suis à bout!... à bout!... Tenez, voici la princesse... Pas un mot devant elle!... Je vous en prie!...

Scène XIV

Les mêmes, LA PRINCESSE

La Princesse, avec sollicitude. — Eh bien, Ninon?

Jacqueline, dans un effort. — Je suis on ne peut mieux, madame... Un étourdissement tout à fait passager, j'en étais sûre.

La Princesse. — Ah! tant mieux!... (A la comtesse.) C'est fini, la dernière délégation vient de prendre congé. Voulez-vous avoir la bonté, Isabelle, de faire fermer les portes?

Jacqueline, à la comtesse. — Ne vous dérangez pas, j'y vais.

La Princesse, à Jacqueline. — Un simple coup de sonnette... (Jacqueline s'éloigne.) Ah! pendant que vous y êtes, regardez donc, Ninon, regardez donc dans le petit fumoir, celui qui donne sur la galerie, si M. Flamine et M. Virey causent encore...

Jacqueline sort.

Scène XV

LA PRINCESSE, LA COMTESSE, puis LEOPOLD puis JACQUELINE

La Comtesse. — Savez-vous, princesse chérie... (On entend un roulement de tambour.) Ah!...

Elle sursaute.

La Princesse. — La relève de la garde dans la cour d'honneur, et la fermeture des portes. (On entend, en effet, le bruit des pas cadencés de la garde montante.) Vous n'y êtes pas encore faite?

La Comtesse, qui s'évente. — Je ne m'y ferai jamais!... Il y a ainsi deux ou trois choses auxquelles je ne me ferai jamais!... Ça vous a tout de suite un petit air de prison... ou de caserne!... Ah! qui m'aurait dit que je ferais un jour mon service militaire à l'étranger!

Cependant deux laquais sont venus fermer les portes qui séparent la galerie des salons de réception. Léopold entre.

La Princesse — Eh bien?

Léopold, à la princesse, tranquillement. — Eh bien, préparons-nous à l'imprévu, Gina...

La Princesse, inquiète. — Qu'y a-t-il?

Léopold. — Frantz Rodolphe vient de s'enfermer avec von Hart, Jugner, le comte Winzel et l'inséparable Streck... Je vois là l'indice de ce qu'ils appellent, dans leur jargon, un conseil d'urgence... Passé minuit, c'est assez anormal.

La Comtesse, avec un découragement comique. — Allons, bon!

Léopold, poursuivant sa pensée. — Tout à fait anormal.

La Princesse. — Enfin, qu'imaginez-vous?

Léopold. — Oh! ce n'est qu'une impression... Mais il faut s'attendre à du nouveau.

La Princesse, brusquement. — Soit! A tout ce qu'on voudra! (A Jacqueline qui entre.) Ils sont toujours là?

Jacqueline. — Non, madame...

La Princesse. — M. Virey n'est plus dans le fumoir?

Jacqueline. — Ni M. Flamine. D'ailleurs, tout est éteint.

La Princesse, nerveuse. — Tout est éteint?... Où sont-ils donc? Où peuvent-ils être?

La Comtesse. — Mais Flamine doit regagner Raschau en automobile. Virey l'aura reconduit jusqu'à sa voiture. C'est tout indiqué.

La Princesse. — Sans doute... sans doute...

La porte s'ouvre, un laquais en tient le battant, un autre entre et fait un pas dans la galerie. Streck parait. Petit silence.

Scène XVI

Les mêmes, STRECK

La Princesse, après un moment de surprise, de très haut. — Que voulez-vous, monsieur?

Streck. — Je prie Votre Altesse d'accepter mes très humbles excuses. Je croyais cette porte déjà fermée, et j'allais me faire annoncer.

La Princesse. — A pareille heure?

Streck. — Votre Altesse me pardonnera d'accomplir une mission.

La Princesse. — Une mission? Quelle mission?

Streck. — Son Altesse le prince héritier m'a chargé d'annoncer sa visite à Votre Altesse.

La Princesse. — Vous êtes donc passé maréchal du palais, monsieur?

Streck. — Je n'en usurpe les fonctions que pour obéir respectueusement à un ordre.

La Princesse. — Que Votre Excellence momentanée dise donc au prince que je l'attends.

Streck. — Je ne fais que précéder Son Altesse.

La Princesse. — Alors, pourquoi ces préambules?

Streck. — Altesse, j'observe la règle.

La Princesse. — C'est bien. C'est bien.

Streck s'incline profondément et se retire vers la galerie où il s'arrête à deux pas de la porte, dans une attitude d'attente.

La Comtesse, se disposant à sortir. — Venez, Jacqueline...

La Princesse, vivement. — Nullement! Nullement! Ne me quittez pas!

Les portes s'ouvrent.

Un Laquais, annonce. — Son Altesse le prince héritier!

Frantz Rodolphe entre. C'est un homme entre deux âges, aux traits durs, le regard un peu égaré, fixe et cruel.

Scène XVII

Les mêmes, FRANTZ RODOLPHE, puis VIREY

Frantz Rodolphe, en traversant la galerie et en passant devant Streck s'arrête une seconde. — Chez moi, monsieur le conseiller. Vous m'attendrez. (Streck s'incline et sort. Frantz Rodolphe gagne le milieu du salon, lance un regard circulaire aux assistants.) Parfait, parfait. (A la comtesse et à Jacqueline.) J'allais vous faire appeler, mesdames. Mais il manque ici... (Virey entre par la porte de gauche au fond, et, apercevant le prince s'arrête, interdit.) Parfait, rien ne manque. (A Virey qui fait mine de se retirer.) Entrez, monsieur, entrez. Sans vous la petite République de Gérolstein ne serait pas au complet. Et j'ai à vous parler, à vous aussi. (Sur ces derniers mots Virey descend l'escalier délibérément. Frantz Rodolphe ricane.) La petite République de Gérolstein... le mot est de Winzel. Je le trouve charmant. Mais pressons, pressons... (A Gina.) Madame, les fantaisies de votre maison, ce soir, ont passé la mesure. C'est ma faute. Je les ai trop longtemps tolérées. Nous allons bouleverser ces mauvaises habitudes, avec votre agrément. (Silence de Gina, qui le regarde, pâle.) Ou sans votre agrément. Ceci dépend de vous seule. (Un temps. Même jeu.) Très bien. (A la comtesse.) Madame de Granviers-Charlieu... et vous, mademoiselle?... de Téroine, je crois?... une indication: aux réceptions de Salicz, on ne circule pas à l'aventure. (A Gina.) Prenons-en note pour tout le monde... (A Léopold.) pour tout le monde. (A la comtesse.) Vendredi aura lieu la cérémonie du Hofspiel. D'ici là, le baron Jugner se tiendra à votre disposition pour vous donner les renseignements qui vous manqueraient sur l'étiquette et pour vous indiquer vos fauteuils, derrière les comtesses de Heusch et de Kurtilz, dames de la cour au titre officiel. (Appuyant.) Le baron Jugner.

La Comtesse, tranquillement. — Le baron Jugner. (A Frantz Rodolphe.) Merci, monseigneur.

Frantz Rodolphe. — Vous pouvez vous retirer, madame.

Il remonte.

La Comtesse, avec léger sourire blessé, doucement. — Allons, ce n'est pas trop compliqué.

Elle fait un mouvement vers Gina.

La Princesse, lui tendant la main. — Je vous ferai, demain, Isabelle, mes plus douloureuses excuses.

La Comtesse. — Oh! princesse chérie, pouvez-vous dire? (Elle se dirige vers la porte à droite et y attend Jacqueline. A celle-ci.) Va, mon enfant. (Jacqueline passe devant la princesse, s'arrête et esquisse une révérence. La comtesse ouvre la porte. A Jacqueline.) Va. (Jacqueline sort. La comtesse envoie à Gina un baiser du bout des doigts. Elle regarde Frantz Rodolphe sans impertinence, puis, avec une simple inclinaison de tête, et son sourire le plus déférent.) Monseigneur!

Et elle sort.

Scène XVIII

Les mêmes, moins LA COMTESSE et JACQUELINE

Frantz Rodolphe, dans une colère blême et glacée. — Il va sans dire que ces Françaises quitteront Salicz dans les plus brefs délais. (A Virey.) A vous, monsieur. Brièvement : vous êtes allé aujourd'hui à... Piatra. Vous n'y étiez pas autorisé par le maréchal von Hart. C'est une incartade. Je ne vous conseille pas de ne pas la renouveler, j'affirme simplement qu'elle ne se renouvellera plus.

Léopold, violemment. — Frantz Rodolphe!

Frantz Rodolphe, continuant, à Léopold. — Je l'affirme. (A Virey.) Autre chose. Plus de leçons d'histoire... Le précepteur des princes est chargé de ce soin auprès d'eux. Quant à votre rôle, il se réduit à leur tenir compagnie.

Léopold. — Frantz Rodolphe!... Monsieur Virey me fait l'honneur d'être mon ami. Il est ici sous mon toit, autant que sous le vôtre, et je ne permettrai pas qu'il lui soit parlé sur ce ton.

Frantz Rodolphe, à Léopold, avec une énergie impérieuse. — Vous, silence! (A Virey.) Désormais, nous procéderons par ordres, comme il sied avec des serviteurs. Voici mes ordres pour demain : à cinq heures du matin, accompagner les princes à la chasse. Première besogne. Ensuite, le programme de la journée vous sera donné par M. von Hart. C'est compris?...

Silence de Virey.

Léopold. — Frantz!

Frantz Rodolphe, à Virey. — Est-ce compris?

Virey. — Monseigneur, je pensais à ceci... A Salicz, comme à Raschau, j'exerce les modestes fonctions que j'ai acceptées sur le désir royal qui m'en fut exprimé par l'intermédiaire du prince Léopold, je les exerce de mon mieux, mais sous deux contrôles exclusifs: celui de votre oncle Sa Majesté Charles III, et le mien. Les instructions de M. von Hart ne seraient donc que bruit vague, et je ne les entendrais pas.

Frantz Rodolphe, le poing crispé. — Vraiment?

Virey. — Sur ma parole... Ma leçon d'histoire, pour demain, est préparée, et cela ne m'empêchera pas, du reste, de satisfaire l'aimable souhait manifesté par mes jeunes élèves de me voir les accompagner à la chasse. J'ai promis, je tiendrai...

Frantz Rodolphe, hors de lui. — Sortez, monsieur!

Virey, à la princesse. — Si Votre Altesse veut bien m'autoriser à prendre congé d'elle, je lui en serai respectueusement reconnaissant!

La Princesse. — Vous êtes ici chez vous, monsieur, faites à votre guise.

Frantz Rodolphe. — Sortez! Je ne serais pas maître de moi!

Virey s'est incliné devant la princesse. Il se retire après avoir salué aussi Frantz Rodolphe. Au moment de franchir l'escalier, il se sent suivi par le regard de Léopold et se retourne vivement. Léopold lui tend la main, Virey échange avec lui un cordial shake-hands et sort sans hâte.

Scène XIX

LA PRINCESSE, FRANTZ RODOLPHE, LEOPOLD

Frantz Rodolphe, dans les dents. — Ah! c'est ainsi!... On me brave! On me défie! J'étais prévenu. J'ai voulu me rendre compte... C'est bien la rébellion ouverte!... Nous allons voir, nous allons voir!... (Se dominant, mais avec une rage contenue et terrible.) Demain, dès demain, tout sera dans l'ordre. Je réponds de l'ordre!... Celui-là, je m'en charge! Les femmes, à la frontière, d'un coup de balai! (A Gina.) Vous, aux devoirs de la cour, à vos devoirs!... (A Léopold.) Vous...

Léopold, bondissant. — Moi!...

Frantz Rodolphe, se dirigeant vers la sortie. — Vous, la soumission!

Léopold, comme s'il allait se jeter sur son frère. — Tu oses!...

Frantz Rodolphe, s'arrêtant net sur le seuil. — La soumission!... Vos livres et votre morphine, voilà ce qu'on vous tolère! A part ça, la soumission!... et bonsoir!

Il sort violemment. La porte se referme d'un claquement sec. Léopold s'est écroulé sur un siège, comme frappé d'un coup de sang. Il porte la main à son col, on dirait qu'il va l'arracher. Il étouffe. La princesse, depuis l'entrée de Frantz Rodolphe, est restée sur place, comme une statue. Maintenant, un sourire étrange passe sur ses lèvres. Elle fait lentement quelques pas vers la galerie.

Scène XX

LA PRINCESSE, LEOPOLD

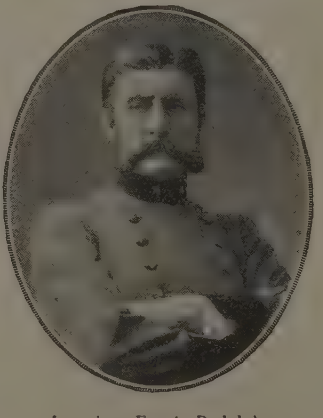
Léopold, haletant. — Il est sorti... Je ne l'ai pas souffleté... Il a raison de me traiter ainsi... Je ne suis qu'un lâche!

La Princesse, frémissante, avec un geste pour lui imposer silence. — Calmez-vous!... Calmez-vous!... Ce goujat vient de nous libérer. Après-demain, nous serons loin d'ici... Bonsoir, Léopold... Je prends tout sur moi!...

Elle sort à droite.

RIDEAU

La princesse Gina
(Mme Marthe Brandès).



Le prince Frantz Rodolphe
(M. Dumény).

Jacqueline.
(Mlle Monna Delza).

Virey.
Jacqueline.

Virey : « *Racontez tranquillement, posément...* »

ACTE II

Le cabinet de travail de Virey. C'est une pièce féodale meublée de la façon la plus hybride. Des étoffes claires, jetées ; une toile évoquant un concours de pelote basque, devant le fronton, quelques aquarelles aussi, ont apporté de la gaieté dans ces choses, et des photographies y ont mis de l'intimité. Au fond, à droite, presque dans l'angle, une petite porte donnant sur le couloir. A gauche, deuxième plan, une autre porte ouverte sur la chambre à coucher. Et, du même côté, au fond, la fenêtre, près de laquelle se trouve la table de travail encombrée d'un désordre inextricable.

Scène unique

VIREY, JACQUELINE

Virey, en vêtement de chambre, écrit sous la lampe. Coup de plume d'une signature. Il abandonne son fauteuil, se dirige vers sa chambre, revient à la lampe pour l'éteindre. Le doigt sur le commutateur, il lève brusquement les yeux vers la porte du couloir, comme s'il avait entendu du bruit. Pause. Il gagne, attentif, le milieu de la scène, tend l'oreille, puis, étonné, va ouvrir sans hâte. Quelqu'un se glisse dans la pièce. C'est Jacqueline. Mais, trompé par le manteau dont elle s'est enveloppée, il croit reconnaitre la princesse.

VIREY, stupéfait. — Gina !

JACQUELINE. — Non... pas Gina...

VIREY. — Vous !

JACQUELINE, se retournant, à voix basse. — Fermez... Fermez donc !

VIREY, après avoir obéi. — Pardon !... Vous... Vous, mademoiselle !

JACQUELINE. — Aucun doute, c'est bien moi.

VIREY. — Excusez mon erreur... Ce manteau...

JACQUELINE. — En effet, il appartient à la princesse... Il était chez moi, sur une chaise. Que voulez-vous, j'ai mis ce qui me tombait sous la main.

VIREY. — Evidemment...

JACQUELINE. — Evidemment... Vous pensez bien que je n'ai pas pris le soin de choisir une toilette pour venir frapper à votre porte à trois heures du matin.

VIREY. — Mais je ne vous fais aucun reproche !

JACQUELINE. — Vous êtes bien bon ! Si j'avais réfléchi, je ne serais pas ici !

VIREY, déconcerté. — C'est probable !...

JACQUELINE. — Eh bien, c'est ce qui vous trompe, j'y serais tout de même. La preuve, c'est que j'y suis !

VIREY. — Je vois, je vois...

JACQUELINE. — Et pourtant, j'ai réfléchi... Ah ! je ne sais plus... interminablement !... Seulement, je n'avais plus la tête à moi...

Virey, tout à fait ahuri. — Je comprends ça... Ou plutôt non, j'aime mieux vous l'avouer franchement, je ne comprends rien...

Jacqueline. — En deux mots, je suis venue pour vous dire...

Virey. — Une seconde... vous permettez? (Il prend son habit jeté sur un fauteuil et le lance dans sa chambre, à gauche.) Ah! voilà... Pour me dire?

Jacqueline. — De ne pas aller à la chasse demain matin.

Virey. — Demain matin?

Jacqueline. — Enfin, ce matin.

Virey. — Tout à l'heure?

Jacqueline. — C'est ça, tout à l'heure.

Virey. — J'entends bien, mais... je ne comprends pas davantage.

Jacqueline, avec impatience. — Oh! réveillez-vous!

Virey. — On ne saurait être plus éveillé. Je ne dormais pas. C'est même extraordinaire, moi qui ai des sommeils de villageois, impossible cette nuit... impossible! La magnifique insomnie! (Il désigne sa table.) Tenez, j'en avais pris mon parti, j'écrivais... (Poussant une chaise vers elle.) Asseyez-vous donc. Vous avez l'air bouleversé.

Jacqueline. — Merci... Je m'en vais. J'ai votre parole, n'est-ce pas? Vous n'irez pas à la chasse?

Virey. — Mais si, j'irai!... Ecoutez... écoutez... je vois bien qu'il y a quelque chose, quelque chose qui vous paraît énorme, et qui n'est probablement rien du tout... Alors, mettez-vous là, et racontez, tranquillement, posément. Car si nous échangeons de petites énigmes, nous n'arriverons jamais à nous entendre.

Jacqueline, s'asseyant, comme malgré elle. — Je crois que vous avez raison.

Virey. — N'en doutez pas!... Reprenez votre calme... Voulez-vous... (Il cherche des yeux autour de lui.) Voyons, que pourrais-je bien vous donner?... Je n'ai pas grand'chose ici.

Jacqueline. — Non! Rien!

Virey. — Une goutte d'eau de mélisse, je dois avoir ça...

Jacqueline. — Rien, ne m'ennuyez pas!

Virey. — Dieu m'en garde! (S'asseyant.) Voyons, qu'est-ce que c'est?

Jacqueline. — C'est... c'est que si vous alliez à la chasse, un coup de fusil se perdrait... qui ne serait pas perdu pour vous, voilà.

Virey, tranquillement. — Quelle idée!

Jacqueline. — Vous n'en perdiez pas une chevrotine, vous entendez, pas une!

Virey, souriant. — Oh! Oh!

Jacqueline. — L'endroit, la distance, tout est préparé. Le maladroit qui est chargé de ce soin met toujours toute sa charge dans le gibier.

Virey, même jeu. — Mais non, mais non!... En voilà des histoires!

Jacqueline. — Je vous l'affirme.

Virey, léger. — Ce sont des histoires de croquemitaine...

Jacqueline, insistant. — Je vous l'affirme!

Virey. — ...des histoires de ce pays-ci. C'est ce qu'ils ont de plus gai, c'est leur manière de s'amuser. Si vous vous mettez à prendre au comptant ces enfantillages, vous n'en avez pas fini avec les idées moroses! Voyez déjà dans quel état cela vous a mise!

Jacqueline. — Mais, enfin, puisque je le sais!... Le guet-apens s'est organisé devant moi! Faut-il vous donner des détails?

Virey, même jeu, presque gamin. — Avec plaisir... si, toutefois, je n'abuse pas?

Jacqueline. — Ah! oui, vous abusez... mes nerfs sont à vif, vous pourriez bien m'épargner un récit inutile. Pourquoi ne pas me croire tout simplement?

Virey. — Mais je vous crois, je vous crois avec la dernière énergie!... Seulement, je vous mets en garde contre un tour d'esprit déplorable, et je vous engage à dédaigner certaines plaisanteries...

Jacqueline. — Des plaisanteries!

Virey. — De mauvaises plaisanteries, si vous voulez.

Jacqueline. — Allons, je vois qu'il faut vous convaincre... Par où commencer?... Je ne sais plus...

Virey. — Voulez-vous me permettre de vous aider?... Deux ou trois petites questions, et nous y verrons lumineusement clair...

Jacqueline. — Si vous voulez.

Virey. — Le guet-apens, comme vous lui faites l'honneur de l'appeler, s'est organisé... j'emploie bien vos paroles?... s'est organisé devant vous?

Jacqueline. — Près de moi.

Virey. — Où cela, près de vous?

Jacqueline. — Dans l'antichambre du prince héritier, pas celle qui précède son cabinet, la grande...

Virey. — Celle des audiences, bien.

Jacqueline. — Elle n'était éclairée que par une petite lampe de coin... Je me trouvais, moi, dans le vestibule noir, derrière une des colonnes de l'entrée, et, de l'autre côté de la colonne, un des gardes forestiers... vous savez, le roux, avec sa barbe carrée et son petit œil verdâtre...

Virey. — Kurter?

Jacqueline. — Kurter!... L'ai-je assez cherché, ce nom! Kurter attendait dans la demi-obscurité... Je... Eh bien, questionnez?...

Virey. — Du tout. Vous voilà partie. Vous allez toute seule, maintenant. Je vois très bien cela: Kurter, en pénombre, côté antichambre, vous, en pleine nuit, côté vestibule, et la colonne pour vous séparer... Poursuivons.

Jacqueline. — Un petit moment, puis la porte s'ouvre, et M. Streck sort de chez le prince...

Virey, intéressé, mais comme si la chose ne le touchait pas. — M. Streck, ah! ah! Ça m'aurait étonné...

Jacqueline. — Kurter ne bouge pas. L'autre vient directement à lui et c'est le bref colloque.

Virey. — D'où il résulte?

Jacqueline. — D'où il résulte ceci: lorsque vous aurez rabattu le renard vers la butte des vieux chênes, et qu'on tirera sur la bête, au moment choisi par Streck, et sur un signe de lui, Kurter visera très mal, c'est-à-dire très bien. (Avec terreur.) Vous avez compris, cette fois?

Virey. — Petit coquin de Streck! Voyez-vous ça?... C'est en hongrois qu'il donnait ces gentilles instructions au jeune cyclope?

Jacqueline. — Oui.

Virey. — Mais... Ah! c'est juste, vous comprenez la langue du pays.

Jacqueline. — Un peu. Heureusement!

Virey. — Et... J'ai l'air indiscret, mais c'est très important... Que faisiez-vous, comme cela, dans la nuit des vestibules, derrière cette colonne?

Jacqueline. — Ah! vous m'en demandez beaucoup!... Il faudrait vous expliquer... et ça ne s'explique pas... qu'après la scène qu'est venu nous faire le prince, cette scène d'humiliation, voulue, préméditée, j'ai été comme une somnambule, une voyante... Un état de nerfs fou... Ma tante s'est couchée en riant, elle avait trouvé cela très drôle... Moi, rentrée dans ma chambre, je vibrais, je vibrais... J'ai voulu savoir comment les choses finiraient, et je suis allée rôder doucement là-bas... J'ai vu passer la silhouette de M. Streck, puis vous êtes sorti par la galerie, puis, presque aussitôt, c'est le prince qui prenait congé en claquant la porte, sur des éclats de voix violents... J'ignore ce qui m'a poussée à le suivre de loin... Je vous dis, j'étais comme hors de moi-même... C'est ainsi que je me suis trouvée dans le vestibule... Revenue chez moi, j'ai voulu reprendre mon sang-froid, et je me suis tout à fait affolée... Que faire?... Réveiller la comtesse de Granviers? Elle m'aurait souhaité de meilleurs rêves et aurait refermé les yeux... Alors, qui?... Tant pis, brusquement, j'ai pris au plus court. J'aurais dû commencer par là. Monsieur Virey, qu'allez-vous faire?... Je suis dans l'épouvante de cet abominable complot.

Virey. — Moi aussi, je suis très ému, très ému...

Jacqueline. — Ah! tout de même!

Virey. — Oh! pas pour le coup de fusil de Kurter... Il me raterait. Mais oui, il me raterait!... Pensez donc, j'ai trente ans, j'aime la vie... Voyez-vous une pareille stupidité? Ça ne tient pas debout! Non, non, ce qui m'émeut, c'est votre émotion à vous... et votre crânerie... Je vous vois tout agitée par le désir de me tirer d'affaire...

Jacqueline. — Ah!

Virey. — ... d'une affaire qui n'existe pas, soit... mais enfin, pour vous, c'est comme si elle existait... Je vous vois frêle et seule dans ces corridors noirs, impressionnée, épouvantée, vous venez de le dire... et dominant ces alarmes pour gagner jusqu'à ma porte, si gentiment, si vaillamment... Je... Enfin, je suis ému!

Jacqueline, se levant avec une sorte de gêne. — Tout cela est bien naturel... vous agiriez de même pour n'importe qui...

Virey. — Oh! que non!... J'entendrais, par exemple, le chef de cuisine déclarer qu'il salera les hors-d'œuvre de M. Streck avec du cyanure, que je ne prendrais pas cinq minutes sur mon sommeil pour prévenir ce conseiller d'Etat! Pour justifier un pareil zèle, il faut tout de même admettre une certaine... sympathie... Et cette évidence m'encourage à commettre une petite lâcheté...

Jacqueline. — Quoi?

Virey. — A revenir sur une question que vous avez laissée sans réponse...

Jacqueline, sur la défensive. — Laquelle?

Virey. — Mademoiselle Jacqueline, qu'est-ce qu'il y a entre nous?

Jacqueline, avec un brusque mouvement de retraite. — Ah! non! Pas ça!

Virey. — Je vous en prie!... Je vous en prie!... Ce n'est pas tenable, ce malentendu... Et, si vous saviez que j'y attache infiniment plus d'importance qu'aux histoires de vestibules et de chevrotines, vous n'hésiteriez pas à décupler le prix du mouvement généreux qui vous a conduite ici.

Jacqueline, résolue, à la porte. — Non! je ne dirai rien!

Virey. — Je vous préviens que je ne me découragerai pas... Et qu'en revenant de la chasse je vous reposerai ma question, obstinément!

Jacqueline, sidérée. — En revenant?... Vous... vous irez donc...?

Virey. — Si vous refusez de me répondre, j'irai.

Jacqueline. — Et si je consens?

Virey. — Autre affaire.

Jacqueline. — En somme, c'est un chantage?

Virey. — Une espèce... Tenons-nous-en à ma définition: une petite lâcheté!

Jacqueline, pâle. — Vous savez, ce n'est pas bien ce que vous faites là!

Virey. — Je le sais, j'en ai honte et c'est plus fort que moi.

Jacqueline, revenant à lui, dans un petit silence. — Monsieur Virey, dans quelques secondes, vous regretterez amèrement de m'avoir fait violence, car je vais vous répondre avec toute ma franchise, comme vous le méritez.

Virey. — J'y compte bien.

Jacqueline. — Monsieur Virey, il y a entre nous ceci: que j'éprouve de la répulsion pour certaines choses... clandestines... vilaines... et de l'aversion pour les hommes qui s'introduisent dans les ménages, n'importe quels ménages, y compris les ménages princiers, pour s'y conduire comme des malfaiteurs.

Virey. — A la bonne heure.

Jacqueline. — Cela vous suffit-il?

Virey. — Amplement.

Jacqueline. — Je suis donc libre?

Virey. — Comme l'air... (Elle fait un mouvement vers la porte.) Vous le prouvez avec une rare désinvolture.

Jacqueline arrêtée par le mot. — Ah?... En quoi faisant?

Virey. — Mais, en prenant les plus inconscientes libertés...

Jacqueline. — A qui la faute?

Virey. — A votre jeunesse, mademoiselle Jacqueline... à votre extrême jeunesse, qui a les injustices de ses vertus.

Jacqueline. — Les injustices?

Virey. — Et quelles injustices! car il n'y a pas de doute, n'est-ce pas, sur l'identité du malfaiteur... ni sur celle du ménage?

Jacqueline. — Pas la moindre. Vous êtes devin.

Virey. — Ne parlons pas de moi. Mais, je vous demande ce qui vous autorise à accuser une femme digne entre toutes de votre admiration?

Jacqueline. — Et je vous réponds que vous en savez plus long que moi sur ce sujet!

Virey. — Tranchons donc... Je vous donne ma parole d'honnête homme que vous êtes dans l'erreur la plus gratuite et la plus offensante.

Jacqueline, frémissante. — Et moi je vous dis que vous mentez... Oui, vous mentez!... Cette femme digne entre toutes...

Virey. — Sur l'honneur...

Jacqueline. — Laissez donc l'honneur!... J'étais à côté d'elle, ce soir, pendant qu'elle vous disait... ce qu'elle doit vous dire tous les jours... Elle ne me voyait même pas... Elle était toute à sa passion... Oui, je n'ai pas perdu une syllabe, pas une! de ses grands mots d'amour!... ses mots de roman. Et sa prière, sa prière... cette prière qui me soulevait comme un blasphème... Et j'ai entendu ça!... Ah! malgré moi, vous pouvez le croire!... Quand j'écoute aux portes, c'est pour qu'on ne vous fasse pas de mal! Comprenez-vous, maintenant?... C'est sa prière qui m'a prévenue du danger qui vous menaçait... Elle a prié... moi, j'ai agi... Je vous ai offensé... je vous en demande pardon... mais, vous voyez, j'ai fait ce que j'ai pu... et ça vous ôte le droit de me mentir. Tout est bien assez laid, tout est bien assez triste, pour ne pas commettre une mauvaise action de plus!...

Elle pleure, debout contre le mur, comme une enfant dévastée par le chagrin.

Virey, dans une consternation émue. — Mademoiselle... Jacqueline... au nom de tout... Vous me causez un chagrin... tellement... imprévu...

Jacqueline. — Ah! oui... Vous ne pensez qu'à vous...

Virey. — Mais non... mon chagrin, c'est le vôtre... j'en ai la révélation soudaine... Ne restez pas ainsi, contre cette porte... venez là!...

Il veut la conduire vers un fauteuil près de la table.

Jacqueline, avec effroi. — Ne me touchez pas!... Ne me touchez pas!...

Virey. — Rassurez-vous... Mettez-vous là... Vous comprenez bien que j'ai à vous parler... Je ne peux pas vous laisser partir sur cette désolation...

Jacqueline, avec lassitude. — Ah!... Les choses sont ce qu'elles sont...

Virey. — Justement, elles ne sont que ce qu'elles sont... Il m'est intolérable que vous me jugiez mal... Et aussi!... Oh!... mais c'est très grave... c'est très grave... Vous ne voulez pas m'écouter?

Jacqueline. — Mais si... je veux, vous le voyez bien que je veux! Et, pourtant, vous allez encore me faire de la peine?...

Virey. — C'est possible... Je ne me rends plus compte... Mais toute la vérité s'impose, et tout de suite... Où irions-nous... ho... ho... Où irions-nous!... Donnez-moi deux minutes sans m'interrompre et faites-moi l'honneur... cette fois... de me croire sur parole. Je commence par vous répéter que la princesse Gina n'est pas pour moi... ce que vous pensiez à l'instant... Je vous le répète et je vous le jure... (Mouvement de Jacqueline.) Oui, vous avez entendu... n'y revenez pas! Ce que vous avez entendu ce n'est pas... cela, et, pour la princesse elle-même, j'ai maintenant le devoir de vous convaincre. Le meilleur moyen d'y arriver, c'est une confession loyale... Eh bien, voilà... J'ai rencontré ici une âme étrange et étrangère, désorientée par ses origines, comprimée par le préjugé, capable de meurtre, capable d'héroïsme, qui se cherchait en vain... et chez qui une seule chose était formelle, la bravoure, ce je ne sais quoi de singulièrement pur qui est toute l'aristocratie de la race. Dans la barbarie et l'ennui de cette cour, je n'ai pas résisté à la tentation qui s'offrait de découvrir le point lumineux, le diamant sous la matière obscure. J'ai admiré cette belle princesse farouche, j'ai entrepris de l'éveiller de son cauchemar, de lui façonner une conscience douce, selon le rythme français... Nous sommes ainsi dans le Béarn... c'est instinctif... nous voulons que tout le monde soit heureux autour de nous... Alors, je me suis passionné, sans doute plus qu'il n'aurait fallu, à cet apostolat improvisé, et, en conquérant la princesse à notre esprit, je n'ai pas pris garde que j'y conquérais aussi la femme... et qu'en ouvrant des horizons à la première, je suggérais à la seconde une vision enflammée et lucide du bonheur... Et voilà, mademoiselle Jacqueline, toute cette chaste histoire, voilà tout, vous entendez bien, tout ce qu'il y a entre la princesse et moi!

Jacqueline. — Qu'est-ce que vous voulez de plus, grands dieux! Toutes vos subtilités peuvent se résumer en bien moins de paroles: elle vous aime et vous l'aimez!

Virey. — C'est-à-dire que je me suis intéressé à elle avec une sorte d'enthousiasme, d'ivresse...

Jacqueline. — Je vois bien! Et cet enthousiasme, cette ivresse, c'est plus simplement l'amour, pour appeler les choses par leur nom!

Virey. — Ah! Jacqueline, vous me forcez à dire tout ce que je devrais taire. Où me conduisez-vous avec votre entêtement ingénu?... Jacqueline, il y a deux sortes d'amour: l'amour qui naît de la curiosité, l'amour-curiosité, et puis... l'autre... Le premier correspond à ce sentiment éphémère qui vous fait vous écrier devant un paysage inconnu : « Comme c'est admirable !... » Le second, à cette sensation durable et profonde qui vous fait conclure: « Comme c'est plus charmant chez nous! »

Jacqueline, comme une enfant, avec espoir. — Alors, vous ne l'aimez plus, dites?

Virey. — L'aveu que je viens de vous faire comporte sa leçon... Volontairement ou involontairement, je me suis créé une responsabilité... Tant pis pour moi si je n'en ai pas envisagé les conséquences, et si je n'ai pas compris que mes imprudences constituaient, petit à petit, un engagement dont il faudrait m'acquitter un jour... J'ai créé légèrement une situation dont je ne puis me libérer moi-même sans trahison et sans cruauté. C'est bien votre avis, n'est-ce pas?

Jacqueline, durement, avec effort. — Oui, c'est mon avis.

Virey. — Ah ! j'espérais que vous me diriez non!... (Geste découragé de Jacqueline.) Et, pourtant, comme je préfère la réponse de votre joli cœur fier!

Jacqueline. — Ah! mon joli cœur fier! Comme il manque de fierté !... Il n'y a qu'à me voir !... Qu'est-ce que je vais faire, moi, maintenant?... Vous auriez dû, quand j'ai pénétré dans ce maudit palais, vous auriez dû être froid, réservé, distant... Au lieu de ça, vous vous êtes ingénié à plaire... à séduire... Vous êtes ainsi, c'est plus fort que vous!

Virey, vivement. — Non, Jacqueline, non! Je n'ai rien prémédité... Tout ce qu'il y a de sincère en moi s'en défend!... Mais, je vous vois encore le jour de votre arrivée... C'était quelques minutes avant le dîner... Une grande salle aux tapisseries couleur d'orage, les lustres pas encore allumés, un crépuscule sans joie écrasant ces lourdes choses, et, tout à coup, dans le haut encadrement d'une porte, toute cette grâce, tout ce sourire, toute cette jeunesse claire... et avec elle toute l'expression, toute l'allégresse du pays, tout le parfum de la sève originelle... Oui, ç'a été comme si ma province entrait...

Jacqueline. — Vous me flattez!

Virey. — Il n'y a pas de quoi rire, allez!

Jacqueline. — Comme j'ai l'air de rire!... Je suis déchirée... Par moments, je crois que je vous hais!

Virey. — Mais, moi aussi, je vous hais! Ça se voit bien, que nous nous haïssons! Seulement, je ne savais pas que c'est si doux, la haine!... (Elle pleure doucement.) Je vous en prie... je ne puis supporter de vous voir pleurer ainsi...

Jacqueline. — C'est beau à dire... Mais quoi?

Virey. — Attendre!...

Jacqueline, amère. — Ah! oui!...

Virey. — Enfermer au fond de soi la chose précieuse, avoir foi dans les bontés de la vie, espérer du hasard. Une vieille bonne femme, autrefois, ne cessait de me dire: « Le secret du bonheur, c'est de ne pas se rendre malheureux! »

JACQUELINE. — Les autres s'en chargent.

VIREY. — Il faut réagir... Tenez, malgré les larmes, malgré tout, n'avez-vous pas l'impression que ce moment... n'est pas... désagréable? Regardez autour de vous... Vous ne trouvez pas qu'on se sent bien entre soi?

JACQUELINE, après un temps, avec un regard circulaire. — Oui, je trouve...

VIREY. — Et pourquoi? C'est si simple! Parce que d'être ensemble, nous nous trouvons brusquement transportés très loin de leur pessimisme, de leur exagération déformante, et qu'il n'y a pas d'intrus pour troubler l'harmonie des choses... Nous sommes de chez nous et bien seuls parmi des riens emportés de là-bas... un peu de bon sens, quelques étoffes, quelques ciels bleus et indulgents, quelques visages familiers... Nous passons une demi-heure en France, et voilà ce qu'il nous fallait!... Cette photographie vous attire, n'est-ce pas?

JACQUELINE, elle semble en effet obsédée par une photographie bien en vue sur la table, où elle semble présider, dans son cadre, au désordre des papiers. — Oui... Qui est cette belle personne?

VIREY. — C'est maman, quand elle était jeune.

JACQUELINE. — Quand elle était jeune? (Un temps.) Elle ne doit pas être bien âgée encore?

VIREY. — Non... elle n'a pas voulu... Depuis quelques années, elle repose sur un petit mamelon tout inondé de soleil...

JACQUELINE. — Je vous demande pardon... je ne voulais pas vous attrister.

VIREY. — Mais cela n'est pas triste, je vous assure... C'est un admirable coin de terre, fleuri de croix blanches, entouré d'un mur blanc... et, sur le mur, il y a des torrents de roses... D'ailleurs, à cent mètres à peine, c'est un autre mur qui flambe, celui du fronton basque... Ainsi, les morts se réchauffent en suivant le jeu des vivants... Tenez... (Il lui montre une toile rutilante.) Le voici, le fronton doré... Souvent, je l'éclaire, pour le contempler, du premier rayon un peu chaleureux qui daigne se glisser par cette fenêtre... A défaut, je me contente de la lampe... Et je prends mon bain de soleil... Je me mêle au jeu des pelotaris, les balles m'arrivent en pleine lumière... Là-bas, au versant de la colline, un troupeau se bouscule et j'entends le bruit des clochettes... Encore un grand coup de soleil!... Puis, dans les groupes, une jolie fille passe... Elle est plus fine que les autres, elle est souple, elle a des yeux noirs vifs... des attaches délicates et de la douceur tout de même sur ce profil de madone volontaire... Il n'y a rien au monde d'aussi fragile et d'aussi éclatant... C'est tout mon Midi qui brûle dans de la grâce... Alors, mes yeux s'emplissent de la belle image... je me grise... je me grise d'un amour grave et délicieux... et si émouvant, Jacqueline, que je n'ai plus le courage de le taire... Voyez-vous, mon cœur éclate...

Il se tait. Pendant cette description, il a fixé sur elle un regard intense et comme absent. Elle l'a écouté avec une sorte de joie mêlée de pudeur et de vague effarement, et il semble que ses yeux cherchent la porte.

JACQUELINE, tremblante. — Il faut... Il faut que je m'en aille... Il est une heure impossible!... (Son regard inquiet rencontre la lueur diffuse de la lune accrochée aux vitraux.) Mon Dieu... mais, c'est le jour!

VIREY, comme s'il s'éveillait de son rêve. — Non, ce n'est pas le jour!... Et ce que nous entendrons tout à l'heure, ce ne sera pas l'alouette, mais le tambour... l'affreux tambour de la garde montante! Et l'enchantement sera fini, nous nous rappellerons que nous sommes des exilés!

JACQUELINE. — Ah! il ne tient qu'à nous de ne plus l'être!

VIREY. — Jacqueline!....

JACQUELINE, avec résolution. — Mais oui! Il ne tient qu'à nous! Sachons donc une fois pour toutes ce que nous voulons!

VIREY. — Hélas!... Je ne le sais plus!

JACQUELINE. — Moi, je le sais, je le sais très bien!... D'abord, avant tout, contre tout, vous soustraire à ce qui vous menace! Il n'y a pas de scrupules qui tiennent contre cette volonté-là!... D'ailleurs, vos scrupules, c'est mon orgueil seul qui les approuvait. Il s'agit bien d'orgueil à présent!... J'ai trop peur de vous perdre... Sauvez-vous, gagnez la France!

VIREY, avec un reproche dans la voix. — Me sauver! Jacqueline songez à ce que vous me conseillez là! Et vous parliez de malfaiteur! La voilà bien, la fuite du malfaiteur!

JACQUELINE. — Oui, si vous m'avez menti. Non, si cette femme ne vous est rien!

VIREY, même ton. — C'est une femme, Jacqueline...

JACQUELINE. — Elle ne vous est rien!... Et moi, ce n'est pas ma faute si je ne vois plus que vous!...

VIREY, lui prenant la tête dans un geste de pitié amoureuse, les yeux dans les yeux. — Ma petite... Tout ce qu'il y a dans ces pauvres beaux yeux!

JACQUELINE. — Alors, sauvez-vous! Je vous en supplie, je vous en supplie! Qu'est-ce que je ne ferais pas, moi, si vous me le demandiez!

VIREY. — Eh bien, soit... un jour prochain...

JACQUELINE. — Tout de suite! aujourd'hui même...

VIREY. — Jacqueline, je suis ivre de votre faiblesse... n'en abusez pas!

JACQUELINE, avec ferveur et avec tout l'instinct de la femme. — Henri... je vous rejoindrai!

VIREY, éperdu. — Taisez-vous... taisez-vous...

JACQUELINE, même jeu pressant. — Dites?... Aujourd'hui?...

VIREY, vaincu, sans accent. — Vous voyez bien que je ferai tout ce que vous exigerez!

JACQUELINE. — Mieux! mieux que cela! Dites! C'est juré? (Il ne répond pas. Il l'attire à lui sans brusquerie comme une chose délicate qu'il faut ménager. Elle lui abandonne ses yeux qu'il baise longuement. Elle se dégage avec douceur. Mais, dans ce mouvement, un crochet s'est échappé de sa chevelure. Jacqueline, dans un soupir triomphant.) Ah! maintenant, je suis bien sûre de vous!

VIREY, à voix basse, se passant la main sur le front. — Petite fille... petite fille inexorable, quel triste serment m'avez-vous arraché?

JACQUELINE, un doigt sur les lèvres. — Silence... je ne veux plus un mot... laissez-moi m'en aller sur cette quiétude...

Elle veut fixer son voile, s'aperçoit de la disparition du crochet et le cherche du regard autour d'elle.

VIREY. — Qu'est-ce que vous cherchez?

JACQUELINE. — Un crochet, qui retenait cette écharpe... il a dû glisser.

Virey. — Tenez, le voilà...

Il le ramasse et, en le lui tendant, le regarde machinalement.

Jacqueline. — Oui, vous le reconnaissez, c'est un présent qu'elle m'a fait. Mais, rassurez-vous, ces diamants ne passeront pas la frontière!... Ah! non, par exemple!... Je vous prie de croire que je lui rendrai ses cadeaux!... Adieu!...

Souple et vive, elle recule vers la sortie.

Virey. — Attendez... je vous accompagne jusqu'à votre porte.

Jacqueline. — Oh! ça, par exemple, je vous l'interdis bien!

Virey. — Me l'interdire!

Jacqueline. — Et formellement! Vous êtes fou! Supposons qu'on vous guette. Moi, je ne risque rien, tandis que vous...

Virey. — De grâce... nous recommençons à nous noyer dans les eaux noires?...

Jacqueline. — N'insistez pas!... Ce que je veux, je le veux!... Si vous vous obstinez, je reste ici jusqu'à ce que tout le château soit réveillé! Advienne que pourra!

Virey. — Mais c'est absurde!

Jacqueline. — C'est absurde, mais c'est à prendre ou à laisser! Je veille, c'est mon droit désormais! Mon ami, adieu!

Virey. — Ma pauvre petite Jacqueline, qu'allez-vous faire toute seule dans ce dédale?

Jacqueline. — Toujours la même chose... je vais penser à vous... (Elle a la main sur le bouton de la porte.) Avant que j'ouvre, faites la nuit, voulez-vous bien?

Virey. — La nuit? Pourquoi ce caprice?

Jacqueline. — Parce que j'ai un dernier mot à vous dire et que je veux vous le dire dans la nuit... dépêchez-vous! (Il se dirige vers la lampe.) Nous y sommes?

Virey. — Nous y sommes... (Il éteint.) Voilà! Qu'est-ce que vous vouliez me dire?

Jacqueline. — C'est drôle!... Maintenant qu'il fait noir... je n'ose plus!

Elle disparaît comme une ombre et referme la porte vers laquelle il se dirige à travers la pièce obscure. Il écoute. On le voit ouvrir le battant avec précaution et s'engager à son tour dans les ténèbres.

RIDEAU

Jacqueline : « *Henri... je vous rejoindrai!* »

Streck. La princesse.

Scène V. — Streck : « *La passion politique est capable d'imaginer les plus folles légendes...* »

ACTE III

Une salle seigneuriale dans les appartements du prince Léopold. Tapisseries sombres. Cheminée monumentale. Vitraux sévères aux fenêtres. Portes à droite et à gauche.

Scène première

LA PRINCESSE GINA, puis LA COMTESSE DE GRANVIERS-CHARLIEU

La princesse semble guetter par l'entre-bâillement d'une fenêtre. Soudain, la comtesse entre en coup de vent. La princesse, au bruit, se retourne vivement.

La Princesse, fébrile. — Ah ! enfin ! (Elle referme la fenêtre.) Eh bien ?

La Comtesse, très émue. — Eh bien, ce sont des fous !

La Princesse. — Vous ne m'apprenez pas grand'-chose.

La Comtesse. — Des fous !... Oh ! mais, des fous dangereux !...

La Princesse. — Je le sais.

La Comtesse. — J'avais pris l'habitude d'en rire... C'est que je ne ris plus du tout... Je suis gagnée par le petit frisson, moi aussi. Moi !... Qui m'aurait dit cela !

La Princesse. — Allons au fait !

La Comtesse. — Ma princesse adorée, imaginez-vous une cour martiale... Je n'ai jamais vu la moindre cour martiale de ma vie, mais il me semble que ça doit faire cette figure-là. Quelle mise en scène ! L'immense cabinet de votre mari, qui n'a déjà pas l'air d'une salle de réjouissances... Et la petite lueur de ce matin orageux qui vient s'accrocher aux crânes chauves... brrrou ! on pense à l'Inquisition !

La Princesse. — Plus vite, ma chère, je vous prie !

La Comtesse. — Au galop... Ils sont là, derrière la grande table... Au milieu Frantz Rodolphe, blême, terrible... Quelque chose comme un Tartarin funéraire... oui, ça me donne assez ça. Tartarin sur les Karpathes ! Derrière, à lui parler dans la nuque, Streck le Suave, effrayant... Un Méphisto brossé par Goya... Puis, en rang d'oignons, tous les joyeux drilles, von Hart, Jugner, Winzel... tous avec des physionomies plus avenantes encore que d'habitude.

La Princesse, avec impatience. — Plus vite, Isabelle, plus vite !

La Comtesse. — Mais, Gina, je m'essouffle !

La Princesse. — Je veux dire, moins d'inutilités.

La Comtesse. — Ah ! Princesse... J'essaie de me détendre. Encore un, tenez, ce sera le dernier, il complète le tableau : le cousin de Frantz Rodolphe, ce prince étonnant qui vous est un jour tombé des steppes, tellement graisseux que vous lui avez demandé, terrifiée, s'il avait de quoi se changer pour se mettre à table...

La Princesse. — Ah! oui... Le duc d'Eberth? D'où sort-il, celui-là?

La Comtesse. — D'une trappe. Est-ce que je sais? On avait dû le mettre en réserve... C'est affreux. Il est accroupi dans un fauteuil, contre une fenêtre... Il ne dit pas un mot, ricane comme un vieux cormoran, et vous regarde avec des prunelles... féroces... pendant que les autres vous interrogent comme des sous-officiers ivres...

La Princesse. — Enfin, que voulait-on de vous?

La Comtesse. — Mystère! Mystère impénétrable!

La Princesse. — Vous dites qu'on vous a posé des questions?...

La Comtesse. — Totalement incompréhensibles.

La Princesse. — Voilà ce qui m'intéresse. Exemple?

La Comtesse. — Exemple, on a voulu me faire avouer que le comte de Granviers-Charlieu serait un ami d'Henri Virey et qu'il se trouverait depuis quelque temps à Raschau, sous un faux nom. A Raschau! Le pauvre! Y a-t-il donc un casino à Raschau?

La Princesse. — Quoi encore?

La Comtesse. — On m'a demandé si j'étais disposée à livrer sans contrainte tous les documents que je possède... car il paraît que j'en possède... sur les relations de Virey avec un nommé Bokhar... Bokhar, qu'est-ce que c'est que ce pâtissier-là? Connais même pas de nom... Et cependant, j'aurais reçu de lui des lettres destinées à notre ami. Et ainsi de suite... Mille autres fantaisies saugrenues de cette espèce.

La Princesse. — Auxquelles vous avez répondu?

La Comtesse. — Par toutes les expressions du plus sincère ahurissement. Que faire d'autre devant un pareil ton?... Ah! les galants gentilshommes!... Un instant, j'ai pu me croire au Dépôt... Alors, j'ai essayé de me retrouver, de sourire. J'ai senti que je souriais jaune... Non, ça ne va décidément pas, la gaieté, ce matin! Bref, il paraît que, loin de me chasser, on me retient maintenant de gré...

La Princesse. — Ou de force. Bon.

La Comtesse. — Jusqu'à nouvel ordre. Après tout, j'en suis ravie. L'idée de vous quitter m'affolait de chagrin... Seulement, dites-moi, ils ne vont pas faire de mal à notre Virey, au moins?

La Princesse, sombre. — Rassurez-vous.

La Comtesse. — Je ne demande que cela... Vous m'y engagez, du reste, d'une façon tout à fait rassurante...

La Princesse. — A quoi bon vous cacher, Isabelle, que la situation est sérieuse.

La Comtesse. — Si vous croyez que je ne m'en suis pas aperçue!... C'est bien une des raisons pour lesquelles je ne suis pas fâchée de rester auprès de vous!

La Princesse. — Et vous, mon amie, vous croyez que je n'ai pas deviné votre affection vaillante?

La Comtesse. — Oh! vaillante... vaillante!... Non, je n'avais qu'un seul défaut, voyez-vous, mais je le croyais incurable: c'est que je n'arrivais jamais à me faire du mauvais sang... Je ne pouvais pas, c'était nerveux... Eh bien, tout change!... (Entre Léopold, à droite.) Tenez, quelqu'un entre, fût-ce un ami, et je tremble comme à l'approche de la mauvaise nouvelle...

Scène II

Les mêmes, LEOPOLD

La Princesse, vivement, à Léopold. — Vous avez vu Frantz Rodolphe?

Léopold. — Pas même entrevu. Mais il m'a fait répondre, par un des chambellans, que nous aurions tout à l'heure un long entretien. Ce style ne m'est pas inconnu et j'augure que l'entretien sera brusquement écourté. D'ailleurs, je suis fixé.

La Princesse. — Voyons?

Léopold. — Les murs de Raschau, cette nuit, ont été couverts d'appels à l'insurrection. Les murs de Raschau et ceux de toutes les villes principales, voilà.

La Princesse. — Parfait. Et, cette nuit même, Frantz Rodolphe était renseigné, bien entendu?

Léopold. — Cette nuit même. Les premiers messages sont arrivés pendant la réception. Nous nous expliquons maintenant les conciliabules, le conseil d'urgence, et les violences de mon frère.

La Comtesse. — A la bonne heure. Ça devient divertissant, on m'implique dans la conspiration?

Léopold. — Pas précisément. Mais on soupçonne tout le monde en général et tous ceux qui m'entourent en particulier.

La Comtesse. — Ah! vous en êtes, mon cher prince, de ces jacobins? Il fallait donc le dire!... Et Virey, dans tout ça, qu'est-ce qu'il fait, notre Virey?

Léopold. — Virey, lui, serait inculpé.

La Princesse, pâle. — Ah!...

Léopold. — Sur quelles présomptions, je l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a été mis en état d'arrestation à trois heures du matin et que cela s'est passé dans les corridors, à proximité de vos appartements, Gina. Comment se trouvait-il là? Comment l'a-t-on attiré hors de chez lui? C'est ce qu'il faudra bien que Frantz Rodolphe me dise. Mais le guet-apens saute aux yeux. Et les provocations de Frantz Rodolphe, hier, n'en étaient que la préface.

La Comtesse, à Léopold, avec inquiétude. — Heureusement que vous êtes là! Vous allez mettre un terme à ces plaisanteries, j'espère?

La Princesse. — Ne craignez rien.

La Comtesse. — Ma princesse chérie, je m'en rapporte à vous... Et je vais aussi rassurer Jacqueline. La pauvre petite a moins bien pris que moi cette légère aventure. Après son interrogatoire, elle était livide...

La Princesse. — Rejoignez-la donc, ne l'abandonnez pas.

La Comtesse. — J'y cours... Je vais aussi mettre un peu d'ordre dans mes idées et voir quelle tête je fais avec le bonnet phrygien. Ça doit être déplorable... déplorable!

Elle sort vivement.

Scène III

LA PRINCESSE, LEOPOLD

Léopold, qui a observé que Gina, depuis quelques instants, se prenait le front d'une main crispée. — Vous semblez souffrir?

LA PRINCESSE. — Une migraine atroce... Laissons. La dépêche? C'est fait?

LÉOPOLD. — C'est fait? Radagh a pu sortir avant la consigne.

LA PRINCESSE. — Ah! Il y a une consigne?

LÉOPOLD. — Défense à quiconque de franchir les portes sans le mot de passe.

LA PRINCESSE. — Ça se gâte. L'essentiel, c'est que la dépêche soit partie.

LÉOPOLD. — Sera-t-elle transmise? C'est moins certain? Radagh est chargé de la remettre au bureau d'une petite bourgade perdue à cinq lieues d'ici. Notre seule chance à courir... Partout ailleurs, soyez bien sûr que le cabinet noir fonctionne déjà. Je n'ai pas tout dit, inutile de les effrayer, n'est-ce pas? Mais aux dernières nouvelles, deux cantons du sud se mettraient sur pied de guerre, et on affirme que le régiment de Thilda se serait joint aux rebelles.

LA PRINCESSE. — Et Raschau?

LÉOPOLD. — La capitale n'a pas bougé. Mais c'est une affaire d'heures.

LA PRINCESSE. — Les imbéciles! Qu'est-ce qui leur a donc pris subitement? Trois jours de plus, et nous étions en sûreté... Quand je dis nous, c'est à *lui* que je pense... Nous, qu'importe, nous courons les risques d'une situation que nous avons créée. C'est notre faute si nous n'avons pas l'orgueil de lui faire face jusqu'au bout, et de nous mettre résolument à la tête de l'insurrection... Mais *lui*, lui qui s'est compromis pour vous, Léopold, sans profit, sans gloire, simplement, bravement, au nom seul de l'amitié! Pensez-vous à cela, dites, y pensez-vous? (Un geste de colère impuissante.) Ah!... (Un temps.) Revenons à cette dépêche... Les termes?

LÉOPOLD. — Ceux que vous m'avez dictés: « Vos nationaux en danger, faites le nécessaire sans perdre une seconde. »

LA PRINCESSE. — Signé: « Léopold »?

LÉOPOLD. — Selon vos instructions.

LA PRINCESSE. — Bien. Avec ce qu'il a appris hier soir, Flamine comprendra. Que l'ambassade intervienne avec énergie, et c'est le salut... Nous connaissons la lâcheté du roi Charles... Il s'inclinera sans discussion. Pour nous, il s'agit de gagner le temps voulu.

LÉOPOLD. — Le temps voulu... le temps voulu!... Moi, j'en doute.

LA PRINCESSE, redressée. — Et moi, je m'en charge!

LÉOPOLD. — Depuis ce matin, nous sommes sous le régime de la justice sommaire. Dans la panique, vous savez comment on l'exerce.

LA PRINCESSE. — Je sais qu'on ne l'exercera pas! Et je vous défends d'en douter... Je vous défends d'être là, fauché comme un condamné. Si l'âme vous manque, recourez à vos excitants, Léopold, empruntez du courage à vos flacons et à vos seringues. Mais debout!

LÉOPOLD. — Ah! Gina... c'est cruel... c'est mal de me traiter ainsi!

LA PRINCESSE, frémissante. — Rien n'est mal que d'abandonner un ami.

LÉOPOLD. — Qui parle de l'abandonner? S'il suffisait d'offrir ma poitrine aux balles, croyez-vous donc que ce ne serait pas fait à l'instant, et sans regret? Pour ce que j'y perdrais!

LA PRINCESSE. — Tiens donc! Vous choisissez le plus facile! Offrir sa poitrine aux balles... Un enfant peut faire ça. Mais vouloir, mais lutter, voilà ce que j'exige de vous comme un effort sacré!

LÉOPOLD, haussant les épaules. — Et s'il ne me plaît pas, à moi, de me payer de mots! Gina, regardons-nous les yeux dans les yeux. Virey, hier, a été suivi, comment en douter? Ils ont la preuve de ses relations avec le Comité révolutionnaire. Alors? Nous ne sommes pas des enfants, nous savons bien que tout est perdu.

LA PRINCESSE, cabrée. — Perdu? Ah! pauvre homme! Moi valide, tout serait perdu? Je ne triompherais pas d'un Frantz Rodolphe pour délivrer l'homme que j'aime? Il faudrait voir, vraiment, il faudrait voir!... (Un silence. Une main sur le front, elle lui tend l'autre.) Pardon!... Je vous ai dit des paroles injustes.

LÉOPOLD. — Oh! je ne vous en veux pas... Je me juge plus durement encore!

LA PRINCESSE. — Non... ne prenez pas garde... C'est ma fièvre...

LÉOPOLD. — Ordonnez. Il faut vouloir à ma place. J'exécuterai les choses quelles qu'elles soient. Elles me paraîtront vaines, elles me paraîtront absurdes, folles... c'est qu'elles seront de l'énergie; et l'énergie est si loin de moi!

LA PRINCESSE, comme à elle-même. — Agir!... Agir, sans perdre une seconde! (Un effort, puis, face à Léopold.) Où l'ont-ils enfermé?

LÉOPOLD. — Chez lui.

LA PRINCESSE. — Cela marque une hésitation... Chez lui, sous quelle surveillance?

LÉOPOLD. — Deux soldats de la garde.

LA PRINCESSE. — Y a-t-il des gens à nous, dans la garde?

LÉOPOLD. — Quelques-uns. Ils sont rares. Mais un officier dont je vous parlais hier.

LA PRINCESSE. — Loudeski?

LÉOPOLD. — Plus bas!... (Il appelle, vers la porte.) Miarh!... Miarh! (Silence. Il va presser le bouton d'une sonnerie. Un valet de chambre paraît à gauche.) Miarh, tu veilles?

MIARH. — Oui, monseigneur.

LÉOPOLD. — C'est bien.

Miarh se retire.

LA PRINCESSE. — Il faut acheter ces deux hommes, Loudeski vous servira d'intermédiaire. (Mouvement de Léopold.) N'objectez rien, nous savons que, du premier au dernier, tous ces gens-là sont à vendre. Cette fois, nous nous en féliciterons. Voici le plan: il y a un asile inviolable, ce sont mes appartements. Ils n'oseraient pas y entrer de force sans un ordre du prince régnant. Réfugié là, Virey se trouve en sûreté provisoire. Nous donnons à l'ambassade le temps d'intervenir. Vous m'avez compris?... Ah! reste la dépêche... Je partage vos appréhensions sur son sort. Il est indispensable, vous entendez, indispensable, que quelqu'un parte pour Vienne, à toute éventualité. Trouvez l'homme sûr, et payez. Voilà votre besogne pour le moment. Moi, je vais attaquer la mienne... (La main de nouveau sur le front.) Ah! si du moins ce mal exaspérant me donnait un peu de répit... C'est une douleur... à crier... c'est curieux... Est-ce drôle! Dieu, que c'est bête!...

La porte bouge, à gauche.

LÉOPOLD, avec un tressaillement nerveux. — Qui va là! (Miarh paraît, silencieux, dans la porte entr'ouverte.) Quelqu'un?

MIARH. — Streck.

LA PRINCESSE, à Miarh. — Vous l'introduirez tout de suite!

Miarh sort.

LÉOPOLD. — Vous voulez lui parler?

LA PRINCESSE, avec un sourire indéfinissable. — Et de près, c'est urgent!

LÉOPOLD. — Qu'allez-vous faire?... Prenez garde...

LA PRINCESSE. — A quoi?

LÉOPOLD. — Cet homme est fort!

LA PRINCESSE, dans un défi. — Mon cœur est fort!

LÉOPOLD, avec une sorte de découragement. — Ah! Gina, voilà les mots qui me glacent... ce défi, cette espèce d'impudeur sentimentale... Méfiez-vous de votre exaltation!... Méfiez-vous...

LA PRINCESSE. — Laissez-moi seule, et faites ce qui est convenu, sans délai!...

La porte donne de nouveau passage à Miarh, qui s'efface pour laisser entrer Streck et qui annonce:

MIARH. — Monsieur le conseiller d'Etat!

Scène IV

LES MÊMES, STRECK

STRECK. — Monseigneur, soyez indulgent à mes libertés, je croyais que Votre Altesse était seule...

LÉOPOLD. — Que désirez-vous, monsieur?

STRECK. — Son Altesse, le prince héritier, me charge de vous informer qu'il est prêt à recevoir Votre Altesse.

LÉOPOLD. — Frantz Rodolphe est en conseil ou chez lui?

STRECK. — Son Altesse est chez elle, monseigneur.

LÉOPOLD. — Je m'y rends de ce pas.

Il se dirige vers la porte. Streck s'apprête à le laisser passer.

LA PRINCESSE, à Streck. — Restez donc, monsieur.

Streck s'arrête et se retourne vers la princesse. Léopold sort.

Scène V

STRECK, LA PRINCESSE

LA PRINCESSE, répondant au regard de Streck. — Oui, vous. (Streck fait un pas vers elle.) Deux mots.

STRECK. — Je suis aux ordres de Votre Altesse.

LA PRINCESSE. — Je l'espère et je vous écoute.

STRECK, sans surprise. — Votre Altesse m'écoute?

LA PRINCESSE. — Avec toute mon attention.

STRECK. — Soit dit respectueusement...

LA PRINCESSE. — Laissons le respect, ça m'est égal.

STRECK. — Je ne comprends pas.

LA PRINCESSE. — Mais si, très bien. J'ai vu cela dans votre œil, votre œil pénétrant et vif. Je vous ai dit: « Restez! » et, sans hésitation, vous avez deviné ce qui allait se passer entre nous. Vous en avez pris votre parti. Vous êtes l'homme des décisions foudroyantes. Sans reproche... Au contraire, je n'ai jamais autant apprécié qu'aujourd'hui cette qualité très exceptionnelle de votre intelligence...

STRECK. — Votre Altesse m'en voit extrêmement flatté; j'espère ne pas décevoir l'opinion qu'elle daigne m'exprimer.

LA PRINCESSE. — J'en réponds. Economisons donc les minutes. Vous savez ce qu'elles valent en ce moment. De façon succincte mais aussi explicite que possible, dites-moi d'abord... Je vous autorise à vous asseoir... (Il obéit, attentif.) Dites-moi d'abord l'exacte situation de M. Henri Virey.

STRECK. — Une situation fâcheuse, Altesse.

LA PRINCESSE. — Précisez-la.

STRECK. — Accusé de complot contre la sûreté de l'Etat, c'est-à-dire de haute trahison...

LA PRINCESSE, ne pouvant réprimer un mouvement. — De haute trahison?

STRECK, continuant avec froideur. — ... de haute trahison, M. Henri Virey se trouve gardé à vue, en attendant sa mise en jugement.

LA PRINCESSE. — De haute trahison? Il me semble que voilà des termes démesurés.

STRECK. — Démesurés?

LA PRINCESSE. — Ou approximatifs. Je vous laisse le choix. M. Virey n'est pas de nationalité goldave, que je sache?

STRECK. — Quoique étranger, il est au service de la famille royale et régulièrement assermenté.

LA PRINCESSE, avec assurance. — Assermenté? Quelle erreur!

STRECK. — Il n'y a pas d'erreur possible. Le prince héritier déclare avoir reçu son serment de fidélité, la contradiction ne saurait donc être admise à cet égard, nulle cour de justice ne pouvant infirmer la parole du prince.

LA PRINCESSE, dans un sourd cri d'indignation. — Oh! l'infamie!... (Elle s'est levée. Streck se lève également.) Non pas! Restez assis... (Il obéit, tranquillement, sans émoi. Un temps. Elle se ramasse sur elle-même pour reprendre avec calme.) Vous avez dit... « accusé ». On accuse sur des indices, au moins. Lesquels?

STRECK. — Accusé n'est pas exact. Le mot s'est substitué dans ma pensée au mot propre. Il ne s'agit pas d'inculpation.

LA PRINCESSE. — Ah!

STRECK. — Mais de conviction; ni d'indices, mais de preuves établies.

LA PRINCESSE. — Etablies par qui?

STRECK. — Par Virey lui-même.

LA PRINCESSE. — Trop facile! Il est toujours trop facile d'interpréter comme des aveux...

STRECK. — Nous avons mieux que des aveux.

LA PRINCESSE. — Non?

STRECK. — Des aveux, dans un moment de crise populaire, pourraient sembler insuffisants...

LA PRINCESSE. — C'est mon avis.

STRECK. — La passion politique est capable d'imaginer les plus sottes légendes...

LA PRINCESSE. — Ou les plus vraisemblables.

STRECK. — Et puis, on revient sur des aveux...

LA PRINCESSE. — Oui...

STRECK. — On proclame qu'ils furent arrachés par l'intimidation, par la violence...

LA PRINCESSE. — Ce qui est vrai.

STRECK. — On les nie.

LA PRINCESSE. — Mais oui, mais oui!

STRECK. — Ce que nous possédons est plus décisif.

LA PRINCESSE. — Vraiment!

STRECK. — Altesse, vous m'avez invité à être bref. Ainsi, je dois vous faire grâce des faits accessoires. Je me borne aux principaux... Dans la journée d'hier, M. Virey n'était pas à Piatra, mais à

Raschau, en petit comité... Petit, mais, hélas! révolutionnaire... A neuf heures du soir, alors qu'il était encore en chemin, pas un détail de ses faits et gestes qui ne nous fût connu.

La Princesse. — Passons.

Streck. — Il paraissait alors urgent et légitime d'instruire contre lui... On décidait de prendre une mesure... d'Etat... qui eût arrangé les choses sans bruit, et sur laquelle je demande la permission de me taire, puisqu'elle n'est plus en question, et, qu'il faut abréger. Au milieu de la nuit, un fait nouveau... Ignorant qu'il était l'objet d'une surveillance discrète mais attentive, Virey se hasardait dans l'aile droite du palais, sans lumière, et avec toutes les précautions d'un homme qui ne tient pas à être rencontré...

La Princesse, saisie. — Dans l'aile droite?

Streck. — Dans l'aile droite... Comme ses intentions avaient tout lieu d'être suspectées, il se trouvait, à l'improviste, face à face avec une ronde. Les conjurés sont gens nerveux... Celui-ci mettait à mal un de nos hommes, le garde forestier Kurter, qu'on dût transporter à l'infirmerie. On maîtrisait le rebelle et on usait de ce qu'il avait quitté sa chambre pour y faire une perquisition. Entreprise rapide et sans la moindre difficulté. Sur la table, bien en vue, la relation, à l'encre encore fraîche, par M. Virey lui-même, de son entrevue avec le comité Bokhar... M. Virey, brillant écrivain, narrateur précis, même lorsqu'il prend des notes pour lui-même, à l'intention de ses prochains livres, se prononce en style clair. Nous avons ainsi, de sa propre main, une déposition loyale, spontanée, complète, abondante en faits, et, j'ose ajouter, riche en couleur, qui constitue en même temps contre son auteur le plus parfait des actes d'accusation. De nombreux commentaires préalables lui donnent tout son relief... Car M. Virey n'a pas commencé d'hier ses études sur le Theissenland... Il y a là trois cents pages manuscrites du plus haut intérêt sur la misère du peuple goldave, la vénalité des fonctionnaires, la corruption de la cour... l' « étonnante et romantique barbarie »... j'emploie les termes même du censeur... qui doivent frapper de stupeur l'Europe civilisée quand Peau d'Ane lui sera conté... Votre Altesse conçoit aisément qu'il ne faut pas que Peau d'Ane soit conté à l'Europe par M. Virey... L'intérêt supérieur de la dynastie s'y oppose. Et cette conclusion me dispense d'abuser des moments de Votre Altesse.

Il fait mine de se lever. L'interpellation hautaine de la princesse arrête ce mouvement.

La Princesse. — Je ne vous ai pas congédié, monsieur. Attendez mes ordres! (Un temps.) En résumé, c'est, pour M. Virey... quoi? l'expulsion?

Streck, tranquillement. — Altesse, c'est la peine de mort.

Le sang de Gina lui reflue au cœur. Elle est brusquement exsangue, on sent le fléchissement de tout son être. Sa main serre convulsivement l'étoffe de sa robe, dans une crispation machinale.

La Princesse, d'une voix blanche. — Ah?... Votre avis...

Streck. — Mon avis n'est pas en cause. Il n'a pas prévalu au conseil. Mon avis, c'était que, l'insurrection venant d'éclater, le droit martial se substitue à la coutume, et que M. Virey devait être fusillé ce matin même dans les fossés de Salicz.

La Princesse, livide. — Mais?...

Streck. — Mais le duc d'Eberth, qui se rattache à la diplomatie, ayant objecté les avantages... il ne m'appartient plus de les apprécier... d'un procès, non point constitutionnel... puisque nous n'avons pas de constitution... mais traditionnel... il a été décidé qu'une haute cour serait réunie à Raschau sous trois jours francs. C'est un simple retard.

La Princesse. — Ah!... Pour ce simulacre de justice, trois jours seulement.

Streck. — Ils suffisent à la solution que je prévois.

La Princesse. — Oui... je la prévois avec vous... Nous nous comprenons, n'est-ce pas, monsieur Streck, comme si nous n'avions jamais fait que cela... C'est ainsi que nous nous rappelons, à la même seconde, que le lieutenant Lerken fut un jour trouvé pendu dans sa cellule...

Streck. — Certains hommes courageux, n'ayant que la ressource de supplier leurs juges, ne se résignent pas à cette humiliation.

La Princesse, les dents serrées. — Et s'ils s'y résignaient, il se trouverait quelqu'un pour le leur interdire, n'est-ce pas?

Streck, coupant. — Moi, si Dieu le permet. Je suis partisan des sanctions dans l'ombre, pour éviter le scandale, et étouffer l'exemple.

La Princesse. — Ah! parlons d'exemple! L'an dernier, après une battue, l'orgie princière réunissait des amis de Frantz Rodolphe, ses conseillers, et quelques créatures faciles...

Streck. — Je me souviens. Dans son ivresse, une de ces demoiselles menaça le prince de certaines révélations et osa même lever la main sur lui.

La Princesse. — Si bien qu'au petit jour, sous la table, on trouvait le cadavre d'Olga Sernovska roulé dans une nappe et criblé de balles.

Streck. — Vingt-deux, exactement.

La Princesse. — Et même... les méchants vous accusent...

Streck. — Les méchants exagèrent. Mon revolver ne portait que six cartouches.

La Princesse, doucement, d'une voix sombrée. — Vous êtes un misérable! Et vous vous vantez!

Streck. — Je me vante, Altesse, que l'outrage, de si haut qu'il vienne, ne me fait plus tressaillir, parce que j'ai fait abnégation de ma personne.

La Princesse. — Vous êtes un misérable!

Streck. — Je me vante d'être insensible à toute blessure morale comme à toute douleur physique pour accomplir mon devoir providentiel...

La Princesse, de la même voix sourde. — ... Un misérable!

Streck, une flamme aux yeux. — Et je me vante encore que je garderai comme un dogue, contre toute atteinte, par tous les moyens, la puissance royale qui représente à mes yeux des intérêts plus élevés et plus intangibles qu'elle-même.

La Princesse. — Eh bien, monsieur Streck, si faible que soit mon goût pour certaines promiscuités, vous allez être mon allié! C'est vous qui avez préparé la perte de M. Virey, et c'est vous qui allez le sauver. Ça vous étonne?...

Streck, qui a repris tout son calme. — Beaucoup, Altesse.

La Princesse. — Et c'est pourtant ainsi. Un dernier appel à nos souvenirs... et, à la place de ce Streck insolent, nous allons avoir un Streck très humain, très modeste et très doux. Ecoutez... A quelque distance de nous, derrière ces murs, une femme, la femme de mon beau-frère Léopold, la princesse Hélène, vit sa vie hébétée. On en fait une demi-folle. De jour en jour, elle se détraque dans une sorte de délire expiatoire, et, ce qu'elle veut expier, c'est votre faute à vous. Cette femme, pendant deux ans, a été votre maîtresse... et son enfant, la petite Riali, la princesse Riali, c'est le produit de l'adultère le plus triste... le témoignage d'une basse aventure... sans lumière, sans fierté, sans excuse... (Streck n'a pas sourcillé. Il a seulement un peu incliné la tête, et il écoute dans cette attitude, immobile et glacé.) Ah! je constate que vous plastronnez un peu moins... Bien. Je poursuis. Ce secret dégradant... et dangereux... j'en détiens la preuve, car il n'y a pas que les écrivains français qui se trahissent par la plume!... Depuis des mois vos lettres sont entre mes mains... Cent fois j'ai voulu les brûler... Quel est l'instinct qui m'a fait reculer cent fois? Et maintenant, tout s'efface devant cette soudaine obligation: sauver une vie!... Je veux cette vie sauve, je la veux! Elle est entre vos mains... Ouvrez les mains... En échange j'y dépose les lettres... Sinon, je les porte au roi Charles, je les dénonce à Léopold et à mon mari, je vous livre aux représailles... vous devinez ce qu'elles peuvent être, je vous brise, vous entendez, je vous supprime!... (Un temps.) Décidez! (Il ne bouge pas.) C'est oui? ou c'est non?

Elle attend, dans une tension de tout son être, la réponse qui ne vient pas. Cependant, Streck se décide à lever vers elle un regard gris et dédaigneux. Dans le silence, la porte s'ouvre à gauche, et Frantz Rodolphe entre, le visage ravagé de colère et d'inquiétude.

Scène VI

Les mêmes, FRANTZ RODOLPHE

Frantz Rodolphe. — Eh bien, Streck? Que signifie? Et mon frère? Vous deviez me l'envoyer.

Streck. — Monseigneur...

Frantz Rodolphe. — Voici plus d'une heure que je l'attends?

Streck. — Mais, monseigneur, le prince Léopold est sorti de ce salon pour se rendre chez Votre Altesse!

Frantz Rodolphe, il va de long en large dans une sourde agitation. — Quand cela? Je vous dis que je ne l'ai pas vu. Trouvez-le-moi, trouvez-le sans retard. Je conçois qu'il ne soit guère pressé! Moi, je le suis. Ah!... Un homme à cette porte, Streck. je vous prie... Le valet de chambre de Léopold est sous clef. Une idée qui m'est venue. En principe, tout ce qui sert de ce côté-ci, suspect... Sous clef. Nous aurons le temps de faire le tri plus tard, dans le calme, dans la sérénité plutôt... Pour ce qui est du calme, j'en suis muni. Agir à froid, c'est mieux... Je me sens d'un calme... supérieur!... Qu'est-ce que vous attendez, Streck?

Streck. — Monseigneur, il est indispensable que je vous mette au courant de ce qui se passait ici quand Votre Altesse est entrée.

Le regard de Frantz Rodolphe va de Streck à la princesse, puis:

Frantz Rodolphe, à Streck. — Parlez.

Streck. — Monseigneur, l'abominable faiblesse de ma vie. je crois déjà l'avoir un peu rachetée par la pénitence... toutes les pénitences que je m'inflige quotidiennement sans me faire quartier d'un seul jour, toutes...

Frantz Rodolphe. — La faiblesse de votre vie? Laquelle?

Streck. — Celle dont j'ai fait jadis à Sa Majesté Charles III, mon roi, et à Votre Altesse, mon maître, ma confession solennelle et complète.

La Princesse, dans une sourde exclamation de stupeur indignée. — Oh!

Frantz Rodolphe. — Qu'est-ce qui vous prend, Streck? Que remuez-vous ces vieilles histoires? Où voulez-vous en venir?

Streck. — A ceci, monseigneur: qu'à l'instant, Son Altesse Royale la princesse Régina me proposait le choix entre la révélation de ces choses ou la trahison de mes devoirs. Le scandale ou la liberté de M. Virey, telle est l'alternative qui m'était offerte et que je livre humblement à l'appréciation de Votre Altesse.

Frantz Rodolphe, regardant la princesse et ricanant. — Ah! ah! ah! ah!

La Princesse. — Riez, Frantz Rodolphe, riez! Il y a de quoi! L'idée que vous êtes trop grand seigneur, tout de même, pour vous abaisser jusqu'à être le complice de cet homme, cette idée est drôle, en effet! Il n'y a que moi pour avoir de telles candeurs! Quand il y a de l'infamie à récolter dans cette cour, chacun en veut sa part, et je n'avais oublié que ça! Vous avez raison, c'est comique!

Frantz Rodolphe, même jeu. — Ah! ah! ah! ah!... (A Streck.) Streck, mon cousin d'Eberth affirme qu'au seizième siècle une Lugo se fit marchande d'oranges à Naples!... Hein! comme ça se retrouve à certaines façons... (A Gina.) Oui, oui, il faut en prendre son parti, morte la bête, mort le venin!... Fauché l'esprit d'émancipation, fauché, l'homme de France!... Rien pour le tirer de là!

La Princesse. — Nous allons voir!

Frantz Rodolphe. — Rien!... Pris au piège, et sa carcasse aux loups!

La Princesse. — Je vous garantis, moi, que vous ne lui ferez aucun mal.

Frantz Rodolphe, sardonique. — Vous avez un moyen, je vois, de nous empêcher!

La Princesse. — Un excellent moyen!

Frantz Rodolphe. — Que vous allez nous dire, je parie!

La Princesse. — Ah! tout de suite!

Frantz Rodolphe. — Ce moyen?

La Princesse. — C'est la peur!...

Frantz Rodolphe. — La peur?

La Princesse. — La peur!... Car le courage se trempe dans la foi, dans un idéal, et vous n'avez rien de tout ça!... Vous êtes pourris sans avoir l'excuse d'être civilisés. Vos sarcasmes... de la peur!... Votre férocité froide... la peur!... Et, dans ces yeux qui veulent être terribles, j'ai beau chercher, je ne trouve que la peur... la peur qui vous ronge, la peur qui vous vide!...

Frantz Rodolphe, toujours ironique, mais avec on ne sait quoi de moins assuré. — Et c'est la peur de vous, n'est-ce pas?

La Princesse. — Mais, sans doute! Une Lugo décidée à tout, c'est assez consternant. Vendre des oranges sur les quais de Naples, en vérité, pour une fille de grand-duc, c'est la façon la plus anodine de se mêler au peuple... Il y a beaucoup mieux à faire!

Frantz Rodolphe, s'asseyant. — Vous m'intéressez vivement. Mieux à faire?

La Princesse. — Beaucoup mieux!

Frantz Rodolphe, dominé. — Par exemple?

La Princesse. — Me jeter dans l'émeute. Crier à la foule: « Ce qui empêche votre poussée d'être irrésistible, c'est que vous ne mesurez pas exactement l'impuissance de vos adversaires, le nombre des partisans dont ils disposent, ceux qui viendront à vous s'il me plaît qu'ils y aillent... C'est, enfin, que vous vous battez *contre* quelque chose et qu'il faut se battre *pour* quelqu'un. Faites de moi votre drapeau... J'ai eu pitié... Dans le moindre de vos hameaux, j'ai secouru vos vieillards, j'ai soigné vos malades. Vos enfants m'appellent « Notre Gina ». Eh bien, me voici! Des régiments entiers seront à nous au premier appel de ma voix... Moi, princesse du sang, je me mets à la tête de l'insurrection! »

Frantz Rodolphe, dont le ricanement est devenu indécis. — Ecoutez, Streck, écoutez. Ça en vaut la peine.

La Princesse. — Ça en vaut la peine, monsieur Streck. Ah! j'entends bien l'objection... Pour s'envoler ainsi dans la rafale populaire, il faut quitter les donjons de Salicz...

Frantz Rodolphe. — Ce qui n'est pas commode.

La Princesse. — Ce qui ne paraît pas commode. Mais, comment m'en empêcher?

Frantz Rodolphe. — Par la force.

La Princesse. — Attention! Grave affaire! Qui portera la main sur moi?

Frantz Rodolphe. — Mes soldats.

La Princesse. — Ils y regarderont à dix fois. Et qui sait même... Il y a parmi ces humbles des gens qui ne me détestent pas. Une rébellion dans l'enceinte viendrait bien compliquer les choses. Alors? Des personnages de choix? Des Streck, des Winzel, des von Hart? Oui, c'est une besogne dans leurs moyens. Ou vous-même...

Frantz Rodolphe. — J'y pensais!

La Princesse, reculant. — Nous y pensions tous les deux... Mais, qu'arrive-t-il? Dans tous ces cas extrêmes, il faut m'abattre, car je ne me rends pas. J'appelle, je crie, je hurle... Une femme qui ne tient plus à rien, c'est intraitable.

Frantz Rodolphe. — Et après?

La Princesse. — On propage la nouvelle. J'ai ici des amis qui s'en chargeront. C'est l'affaire de quelques heures pour qu'elle parvienne jusqu'au front des troupes révolutionnaires. Du coup, les insurgés ont leur martyre. Il ne leur manque plus rien... On brandit mon effigie comme une torche et ça n'arrange pas vos affaires.

Frantz Rodolphe, effaré. — Streck, elle le fera comme elle le dit!

La Princesse. — Comme je le dis, monsieur... Allons, allons. Vous avez assez d'ennuis sur les bras, en ce moment, et je vous offre ma neutralité pour presque rien. La liberté d'un seul homme, qu'est-ce que ça peut vous faire? Vous ne nourrissez... (Tournée vers Streck.) ni vous, monsieur, nulle haine personnelle contre M. Virey. Eh bien, négocions. Je m'engage... Qui sait... peut-être à... à vous aider! là! Qu'en dites-vous?

Frantz Rodolphe, brusquement. — C'est bien, c'est bien... Assez!... (Il se lève. Un temps.) Mais c'est un marché?

La Princesse. — Formel.

Frantz Rodolphe. — Et sa garantie?

La Princesse, nettement. — Ma parole de Lugo.

Frantz Rodolphe. — De Lugo!... Soit!... Streck, rendons-lui son otage, qu'il passe la frontière et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Streck, glacé. — C'est impossible, monseigneur.

La Princesse. — Allons, monsieur Streck, vous voyez bien que je suis maîtresse du terrain!... (Avec un immense et soudain accablement.) Et il faudrait en finir... J'ai si mal à la tête...

Frantz Rodolphe, nerveux. — Au diable cet individu, Streck! On en a trop parlé! Au diable, et que nous ayons la paix!

Streck. — Monseigneur, nous ne l'aurions pas!... Monseigneur, je touche à l'instant le plus douloureux de mon humble mission. J'aurai la bravoure d'aller jusqu'au bout. Virey libre, c'est la conspiration plus vivante que jamais à nos portes. On vous promet la neutralité, de l'aide. Cet engagement serait tenu si la passion politique était seule en jeu. Ce n'est, hélas! pas le cas, et Son Altesse la princesse Régina vous trompe parce qu'on a fait d'elle votre ennemie la plus implacable, celle qui a l'intérêt le plus humain, le plus puissant, le plus décisif à votre perte.

Frantz Rodolphe, avec stupeur et terreur. — Quoi?

La Princesse, dans un bondissement de tout l'être. — Frantz Rodolphe! Je n'ai jamais menti! Si votre prisonnier était mon amant, au point où j'en suis, je n'aurais pas attendu l'audace de cet imposteur pour vous jeter cet aveu au visage, comme une revanche!

Streck. — J'affirme que cette nuit même, cette nuit encore, Votre Altesse était dans la chambre de M. Virey...

La Princesse. — Moi!

Streck. — ... et qu'il était trois heures du matin quand elle en est sortie.

Frantz Rodolphe. — Streck! Prenez garde!

La Princesse, à Streck, d'une voix blanche. — Voyons, qu'est-ce que vous dites, vous!... Dites-moi cela en face!...

Streck, le regard droit. — Je l'affirme. Moi non plus, je ne mens jamais!

La Princesse, le visage décomposé. — Qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que vous dites?... Ma parole, il a l'accent de la vérité!... Une seconde, Frantz Rodolphe... maîtrisez-vous une seconde... Il faut, n'est-ce pas, une lueur dans cette ombre. (A Streck.) Vous, répondez!... Vous affirmez qu'une femme a passé la nuit chez Virey...

Streck. — Et que cette femme c'était Votre Altesse!

La Princesse. — Bon... Donc... vous l'avez... vous m'avez vue?

Streck. — Madame, vous le savez bien.

La Princesse. — Encore!... Soit... je sais... Alors, admettons... une étrange défaillance de mémoire. Et je veux tout me rappeler... Aidez-moi! Vous m'avez vue sortir de chez lui...

Streck. — Oui.

La Princesse, haletante. — Il était, vous dites, trois heures du matin?

Streck. — Oui.

La Princesse, même jeu. — Vous guettiez, tout cela est clair... Vous m'avez suivie?

Streck. — Oui.

La princesse (Mme Brandès).

La Princesse. — Ah! d'abord, à quoi m'avez-vous reconnue?

Streck. — A votre vêtement, votre manteau...

Frantz Rodolphe, avec un doute. — Streck...

La Princesse, à Frantz Rodolphe. — Mon manteau? Lequel?

Streck. — Votre grand manteau de renard bleu... (Gina a un violent haut-le-corps, essuie son front dévasté, ses yeux, sa bouche, et mord son mouchoir pour écouter.) A distance, Virey vous suivait dans l'obscurité...

La Princesse. — Le misérable!

Streck. — Vous avez pris par la galerie des Gobelins, j'ai coupé, moi, par le grand vestibule pour arriver avant vous... A deux pas de moi, vous m'avez brusquement deviné...

La Princesse. — Allez!... Allez donc!...

Streck. — Vous avez étouffé un cri et vous vous êtes protégée de votre bras replié, par-dessus les voiles qui vous enveloppaient le visage.

La Princesse, avec rage. — Et vous ne m'avez pas saisie à la gorge!

Frantz Rodolphe, dans les dents. — Gueuse!

Streck. — De quel droit et pourquoi faire? D'ailleurs, d'un bond, vous vous êtes jetée dans vos appartements dont la porte se refermait... Le temps pour moi de ramasser ceci... (Il lui tend un crochet à cheveux garni de brilants.) que votre mouvement avait fait tomber... Et il fallait s'occuper de l'autre, de Virey...

La Princesse, qui a arraché l'objet de la main de Streck et qui l'a examiné d'un coup d'œil, le jetant au loin. — Ah! les misérables! les misérables! Ce qu'ils me font! Ce qu'ils me font!... (A Frantz Rodolphe et à Streck.) Ah! tuez! tuez! tuez!... Vous avez raison d'être des sauvages!...

Tenaillée par les nerfs, elle s'écroule sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

Frantz Rodolphe. — Ne vous mettez pas en peine! Dans dix minutes votre Virey sera fusillé. Quant à nous...

Au dehors, les tambours battent tout à coup un roulement d'alarme. Streck s'est précpité à la fenêtre qu'il ouvre violemment. De la cour féodale monte une rumeur de voix et de pas mêlée à un cliquetis d'armes. Streck, qui s'est penché sur l'appui de la fenêtre, referme vivement celle-ci sur ce bruit de panique.

Streck. — Monseigneur, c'est l'alerte!... On appelle aux armes!...

Frantz Rodolphe. — Quoi?

Winzel, essouflé, sur le seuil. — Monseigneur... le lieutenant Loudeski avait pris en personne la garde du Français... On vient de le trouver blessé... sans connaissance...

Frantz Rodolphe. — Et le prisonnier?

Winzel. — L'alarme est donnée...

Frantz Rodolphe. — Le prisonnier?

Winzel. — On le cherche...

Frantz Rodolphe. — Evadé? Streck, ce Loudeski, aux fers! Il est complice, ça saute aux yeux!... Allez! Courez!... mais courez donc!...

Frantz Rodolphe, Streck et Winzel sortent en rafale.

La Princesse, avec une sorte d'égarement. — Ah! non!... ah! non!... rattrapez-le!... rattrapez-le!... Chez moi!... chez moi!... Vous entendez?... (Elle se heurte à un siège, s'arrête, se passe la main fièvreusement sur les yeux.) Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?... (Sidérée.) La nuit... pourquoi?... (Avec épouvante.) Pourquoi la nuit?... (Elle va en tâtonnant à la fenêtre qu'elle ouvre et se penche pour regarder dehors.) Oh!... (Terrifiée.) Je ne vois pas!... Je ne vois plus!... (Vers la sortie, en s'aidant des murs.) Léopold! Léopold!...

RIDEAU

Streck (M. Arquillière).

Jacqueline. Virey. La princesse.

Scène XI. — La princesse : « *Sais-tu ce qu'il a imaginé, mon cerveau d'aveugle ?* »

ACTE IV

Un boudoir dans les appartements de la princesse Gina. Au fond, large porte-fenêtre donnant de plain pied sur la terrasse crénelée d'un avant-corps à machicoulis. Paysage d'hiver. La forêt est ensevelie sous la neige. Sur cette blancheur, le reflet rose d'un pâle soleil couchant. Une double porte s'ouvre à gauche sur d'autres salons. A droite, une porte plus petite donne accès sur des galeries. Cheminée ardente de cendres rouges.

Scène première

LEOPOLD, LA COMTESSE

Léopold, absorbé, la tête enfoncée dans les épaules, les mains au dos, va lentement de long en large. Il est pâle, amaigri, les traits tirés. Assise devant un bonheur-du-jour, la comtesse recopie sur un carnet les indications que lui fournissent quelques bouts de papier épars sur l'écritoire. Cette mince besogne semble réclamer d'elle un grand effort. Elle s'embrouille dans les papiers, laisse tomber son crayon, recourt plusieurs fois à son face-à-main pour relire la même chose, cherche une plume dans les tiroirs, — et tout ce petit jeu maladroit entrecoupe son monologue.

La Comtesse, un petit silence, puis. — Samedi... quatre heures... Voyons?... C'est bien quatre heures?... Trente-huit trois... Six heures... ah?... Où est mon bout de papier de six heures?... Où est-il?... Où est-il?... C'est affolant... Et il me faudra encore toutes les températures d'aujourd'hui dimanche... Autrefois, on tirait la langue, ça allait plus vite... Trente-huit quatre... Dimanche?... (Elle superpose les bouts de papier.) Dimanche... Dimanche... Dimanche... Trente-huit trois... Pauvre Gina !... Dites donc, viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas, cet ours?... Je parle de votre oculiste. Vous dites que c'est un grand savant. Je veux bien, mais, quel ours!... Avec ça, il n'est pas pressé d'arriver!

Léopold. — C'est la neige...

La Comtesse. — Non, c'est la médecine. Le docteur est toujours en retard, c'est bien connu... Quel silence! Dire qu'il y a trois jours encore, ce château royal était comme un asile de furieux... Maintenant, on se croirait en Touraine, aux environs de Noël... Ça ne vous fatigue pas de marcher comme cela?... Non?... Alors, continuez, mon ami... (Petit silence. Léopold va se poster devant la fenêtre, le front collé au carreau.) Trente-huit six... (Effarée.) Six?... (Elle relit le chiffre, de près.) Mais oui, six!... Pauvre Gina!... (Elle recopie le chiffre, puis, brusquement, tournée vers Léopold.) Et vous vous figurez sérieusement que je la laisserai dans cet état?... Vous croyez que je m'en irai demain, abandonnant ainsi ma princesse aveugle et malade? Allons... c'est enfantin!... c'est enfantin!... Trente-sept neuf... Tenez, ça, c'est un peu mieux!... D'ailleurs, j'ai une idée de premier ordre... Voulez-vous que je vous l'expose? (Il ne répond pas, il se remet à marcher.) A la bonne heure... Vous, au moins, on ne peut pas vous reprocher de couper la parole aux gens!

Léopold, avec effort. — Pardonnez-moi, en ce moment, ça ne va pas...

La Comtesse, vivement, avec intérêt. — Vous souffrez?

Léopold. — Un peu, oui... Je dois bien vous l'avouer, sans quoi vous finiriez par interpréter fort mal mes bizarreries... Voilà... Il y a trois jours, j'ai brusquement senti peser sur mes épaules des responsabilités auxquelles je ne m'attendais pas... Alors, j'ai brisé un petit tube de verre, un petit instrument qui semblait contenir toutes les ressources de ma vie... J'ai fait cela... Ça n'a l'air de rien. En réalité, sevré brusquement, je risque la folie ou la mort. Parfois, mon cœur s'arrête de battre... D'autres fois, tenez, à l'instant... à l'instant, je regardais ces créneaux avec l'envie irrésistible d'ouvrir la fenêtre et de...

La Comtesse, consternée. — Oh!...

Léopold. — Oui... (Un silence.) Dans ces secondes-là, je pense à tous ces malheureux qui se font tuer, là-bas, dans les plaines, pour un peu d'espoir... ou je pense à Gina, et je résiste. Ça donnera ce que ça donnera... Seulement, j'ai besoin de beaucoup d'indulgence... (Miarh est entré.) Qu'est-ce que c'est, Miarh?

Miarh. — Monseigneur, le professeur Ephim Jouk vient d'arriver.

Léopold. — Ah qu'il entre... Et toi, va retrouver Radagh. Tu m'apporteras sa réponse.

Miarh sort.

La Comtesse. — Mon ami, je vais vous dire quelque chose de stupide, mais, c'est plus fort que moi... Vous venez de me faire un grand plaisir. Vous êtes... Vous êtes... enfin, vous êtes un homme.

Léopold, avec un sourire pénible. — J'en doutais encore plus que vous!

Il essuie son front moite et se redresse, comme le docteur entre.

Scène II

LEOPOLD, LA COMTESSE, LE DOCTEUR EPHIM JOUK

Le professeur Ephim Jouk est un petit homme sec, au poil rare et grisonnant. Il a la vue très basse, porte des verres épais et a besoin de l'appoint d'une seconde paire de lunettes pour lire. Il est partout comme chez lui, vif de mouvements, bref de préambules, et très à l'aise. Il est entré, couvert d'une grande pelisse fermée jusqu'au menton et coiffé d'un bonnet de fourrure.

Le Docteur. — Bonjour!... Bonjour!... (Il avise la cheminée.) Du feu?... (A Miarh qui se retire.) Alors, prenez ça, jeune homme. (Il enlève sa pelisse.) Devant le feu, ça va, ça va... C'est que je suis fragile! (Miarh emporte la pelisse.) Et ça... (Il lui donne son bonnet. Miarh sort.) Bonjour... Cette neige m'a fait perdre deux heures. L'auto s'enlisait. (A la comtesse.) Bonjour, madame, avons-nous du nouveau?

La Comtesse. — Ma foi, non.

Le Docteur, à Léopold. — Pas de réaction?

Léopold. — Je ne crois pas... Personnellement, je n'ai pas pu approcher ma belle-sœur aujourd'hui. Elle est toujours comme je l'ai trouvée au moment de la crise... dans une sorte d'hébétude farouche... c'est tout juste si elle admet la comtesse auprès d'elle.

La Comtesse, navrée. — A conditions que je me taise.

Le Docteur. — Oui. On parle toujours trop.

La Comtesse. — Vous êtes bien aimable.

Le Docteur. — Je n'ai pas le temps. C'est une misère, je n'ai pas le temps... Nous avons les températures?

La Comtesse, avec un soupir. — Je vous crois que je les ai, les températures!

Elle les lui donne. Il chausse une seconde paire de lunettes pour les parcourir.

Le Docteur, après un rapide coup d'œil sur le papier. — Heu... Heu... aucune importance...

Il les lui rend.

La Comtesse. — Ah! bien!...

Le Docteur. — Aucune... (A Léopold.) C'est une courbe folle. Fébrilité nerveuse, purement nerveuse. Son Altesse m'attend?

La Comtesse. — Je vais la prévenir de votre arrivée, et lui demander si elle peut vous recevoir.

Le Docteur. — Elle peut. Elle peut. On me fait venir pour cela.

La Comtesse. — Oui, mais je m'entends...

Le Docteur. — Moi aussi. Nous nous entendons très bien. Il faut que je sois rentré à Raschau le plus tôt possible; la route n'est pas commode, et je suis fatigué.

La Comtesse. — Eh bien, asseyez-vous, c'est très reposant. (Elle sort à droite, premier plan.)

Scène III

LEOPOLD, LE DOCTEUR EPHIM JOUK

Le Docteur. — Charmante femme. Elle ne comprend rien à rien. Frivole objet! Que voulez-vous? Je compte les quarts d'heure parce que j'ai, ce soir même, des malades qui m'attendent.

Léopold. — Oui, oui, mon cher maître, je sais ce que vaut votre temps.

Le Docteur. — Et des cas sérieux... Un, surtout... une belle énucléation... Le colonel Stern, qui s'est fait labourer la figure hier dans l'affaire de Stépan. Les ambulances doivent l'amener tout à l'heure à Raschau. J'ai été prévenu. Ah! elles en apportent, les ambulances! On n'y a pas été de main morte, dans les plaines de Stépan. Ça va! Ça va! Les enragés! C'est une stupeur.

Léopold, comme à lui-même. — Quel vertige, en effet! Mercredi matin, les premiers appels à l'insurrection, mercredi à midi, ce château vidé de ses maîtres... Tous partis à Raschau, avec la garnison pour escorte... Jeudi...

Un geste dans le silence.

Le Docteur, il se frotte doucement les mains. — Jeudi, le pays entier se soulève...

Léopold, les yeux au vague. — Oui...

Le Docteur. — Vendredi... Ça va! Ça va! Une partie de l'armée fait cause commune avec le peuple... se rassemble...

Léopold. — ...et marche sur la capitale!

Le Docteur. — Samedi, les régiments royaux lui barrent le chemin à Stépan. Ça va! Ça va comme un fil cinématographique... On n'a même pas le temps d'admirer!... (Poursuivant avec une évidente satisfaction.) Dimanche, la victoire révolutionnaire a été foudroyante... Le parti royal se replie sur Raschau, dans une retraite lamentable, avec l'espoir d'y trouver des troupes austro-hongroises pour rétablir l'ordre... Mais on ne trouvera rien! Ah! Ah! La rafale a passé trop vite... Le gouvernement de Vienne s'englue dans la diplomatie. Aux dernières nouvelles, Charles III aurait résolu d'abdiquer...

Léopold. — Qui dit cela?

Le Docteur. — La foule. Frantz Rodolphe devra bien en faire autant, et le comité Bokhar vous installera, mon cher seigneur, sur un trône constitutionnel...

Léopold, sans surprise, d'ailleurs. — Moi?

Le Docteur. — Vous-même, mon cher seigneur populaire, vous-même, solidement coincé entre une chambre haute et une assemblée bourgeoise, à la façon d'un prince-président, bien choyé, bien aimé... (Une pause. Autre ton:) bien gardé. Ah! tout change!... (Léopold, tout pâle, semble vaciller sur ses jambes.) Qu'est-ce qui'l y a? Vous n'allez pas vous trouver mal?

Léopold. — Le poison... le poison... qui me travaille... (Avec effort.) Ce n'est rien.

Le Docteur. — Hé! dam!... Je vous l'avais dit! Ne jamais recourir à la cure brutale!... Tenez, j'ai pensé à vous... (Il sort de sa poche un petit flacon.) Six gouttes de ceci toutes les deux heures... Il faut vous aider un peu, mon ami... Pour être prince du sang, on n'est pas un surhomme... Il faut vous aider. Ça ira! Ça ira!

Entre la comtesse, à droite.

Scène IV

Les mêmes, LA COMTESSE, puis MIARH

La Comtesse, au docteur, sur le seuil de la porte. — La princesse vous attend... Si vous voulez me suivre?...

Le Docteur. — Oh! Je connais admirablement le chemin... Deux salons à traverser, la galerie à droite, et...

La Comtesse. — A gauche, vous n'y êtes pas du tout... Venez donc, docteur, c'est plus simple, et je ne suis pas fatiguée, moi... (Fièrement.) Jamais fatiguée!

Miarh entre.

Le Docteur. — Tant mieux! Ne perdons pas de temps. Ça va! Ça va!

Scène V

LEOPOLD, MIARH

Léopold. — Eh bien?

Miarh. — Monseigneur, Radagh est certain que demain la route ne sera plus praticable. Il va neiger toute la nuit. Et on ne peut songer aux traîneaux, puisqu'il n'y a pas de relais préparés.

Léopold. — A son avis, quand faudrait-il partir?

Miarh. — Dans une heure, monseigneur...

Léopold. — Comment?

Miarh. — Il y a quarante verstes d'ici à la frontière, et l'auto ne pourra pas faire vite...

Léopold, il verse dans un verre d'eau placé sur un meuble quelques gouttes de la solution que lui a donnée Ephim Jouk. — Dans une heure... (Il semble réfléchir, tout en regardant tomber les gouttes. Petit silence. Puis:) C'est bien. Dis à Radagh qu'il se tienne prêt dans une heure...

Miarh s'incline et sort. Léopold boit d'un trait le médicament. La comtesse reparait.

Scène VI

LEOPOLD, LA COMTESSE

La Comtesse, suffoquée. — Quel ours, mon Dieu, quel ours!... Il est étonnant, vous savez!... Il m'ennuie, à la fin. Il me rembarre, il me rembarre... Il m'ennuie!

Léopold. — Ma chère amie, on vient de m'apporter la réponse de Radagh. Cet homme insiste. Avec ce temps, le départ, demain, serait rendu impossible.

La Comtesse, consternée. — Alors?

Léopold, répondant à sa question muette. — Oui... Dans une heure.

La Comtesse, même jeu. — Dans une heure!

Léopold. — Puisque vos préparatifs sont faits, il faudrait prévenir M^{lle} de Téroine... (Un temps. Ému.) J'éprouve un grand chagrin de cette séparation...

La Comtesse, assise, les larmes aux yeux. — Oui... Oui...

Léopold. — Que faire?... Chaque jour qui passe augmente le danger... C'est un miracle qui vous a fait échapper aux représailles. Il a fallu pour cela leur affolement, la fuite soudaine sur Raschau. Mais, demain, c'est l'inconnu... La capitale investie, ils se réfugieront peut-être ici... Et ce seront des loups traqués... Ne défions pas la destinée.

La Comtesse. — Oui... Oui... (Des larmes dans la voix.) Ça ne fait rien, je vais tout de même vous la dire...

Léopold. — Quoi?

La Comtesse. — Mon idée... On ne peut pas exposer Jacqueline dans tout ce grabuge... entendu, entendu. Nous partons donc... entendu... J'accompagne ma nièce jusqu'à la frontière en lieu sûr... Mais là, cette petite personne n'est tout de même plus au biberon... Alors, qu'est-ce que je fais? Je la mets dans un express, et l'auto me ramène ici cette nuit même. C'est extrêmement simple...

Léopold. — Mais...

La Comtesse. — C'est si simple!... Savez-vous mon âge?

Léopold. — Non...

La Comtesse. — Moi non plus... Ça doit aller dans les... C'est terrible... On glisse de l'autre côté de la montagne, et il est indispensable de se retenir à quelque chose... une bonne œuvre, un jeune homme, un jeune homme... n'importe quoi... Moi, j'ai rencontré l'amitié. Je suis accrochée des deux mains à ma pauvre Gina. Eh bien, voyez-vous, il ne faut pas me faire lâcher prise... Je tomberais dans les derniers dessous... dans la neurasthénie!... Neurasthénique, moi! Voyez-vous ça d'ici!

Léopold, ému, lui tendant la main. — Tout ce qu'il fallait vous dire, je vous l'ai dit. Vous ferez ce que vous voudrez.

La Comtesse, essuyant les deux larmes qu'elle n'a pu retenir. — Alors, ça va, ça va, comme dit l'ours!... Je rejoins Jacqueline tout de suite...

Léopold. — Et voulez-vous bien aussi dire à Henri Virey que je voudrais lui parler?

La Comtesse. — Virey? Ah! oui... C'est juste... Je vais vous l'envoyer. (Entre le docteur. A ce dernier.) Déjà?

Le Docteur, distraitement, perdu dans une méditation, et tortillant sa barbe hirsute. — Déjà, déjà, déjà.

La Comtesse. — Mes compliments. Vos consultations, monsieur le maître, sont extra-rapides.

Le Docteur, même jeu. — Autant que possible. Les paroles inutiles n'ont jamais guéri personne.

La Comtesse. — Avez-vous déjà essayé?

Le Docteur, même jeu. — Non, madame.

La Comtesse. — Alors, qu'en savez-vous? Peuh!... (A part.) Bilboquet!

Et elle s'en va en haussant les épaules.

Le Docteur, indifférent, consultant sa montre. — Oui, oui, ça va, ça va! (Mais elle est déjà sortie.)

Scène VII

LEOPOLD, LE DOCTEUR, puis MIARH, puis VIREY

LÉOPOLD, à Ephim Jouk, qui remonte machinalement sa montre. — Ephim Jouk...

LE DOCTEUR, sans regarder Léopold. — Mon cher seigneur?

LÉOPOLD. — Toujours aucun espoir?

LE DOCTEUR, même jeu. — Vous vous rappelez que vous êtes médecin, mon cher seigneur?

LÉOPOLD. — Certes.

LE DOCTEUR, s'arrachant brusquement à ses pensées. — Je vous résume donc ce cas. Au point de vue oculaire, nulle hérédité suspecte chez la malade. Quant aux prodromes, tout ce qu'il y a de plus net : le brouillard, le voile, l'arc-en-ciel autour des foyers lumineux, la fatigue à la lecture, le degré de vision intact. Vous êtes devant un beau glaucome, simple, pur... enfantin. Et le diagnostic du prince Léopold n'a rien d'hésitant. Ça va. L'accès, de son côté, se présente aussi classiquement que possible, le matin, de bonne heure, sous le coup d'une émotion violente, avec tous les phénomènes catalogués : céphalalgie effrayante, congestion de la cornée, enflure des paupières, etc., etc... Ça va. Y a-t-il retard dans l'intervention? Pas l'ombre. J'opère le soir même... (Il s'interrompt pour désigner un bouton de sonnerie à sa portée.) Pardon, est-ce l'appel à votre domestique?

LÉOPOLD. — Oui...

LE DOCTEUR. — Vous permettez?

LÉOPOLD. — Mais oui...

LE DOCTEUR, il sonne. — J'opère. Iridectomie parfaite. J'enlève mon segment sans le moindre incident. Ça va... (Entre Miarh. A celui-ci.) Jeune homme, c'est pour ma pelisse. Je crains le froid des corridors... (Miarh sort.) Suites normales, disparition de toute douleur. Quand j'ôte le bandeau, quarante-huit heures plus tard, la malade devrait voir. Elle ne voit pas. Je m'étonne. Le jour suivant... (Rentre Miarh, chargé de la pelisse et du bonnet. Ephim Jouk lui indique un siège.) Là-dessus, jeune homme, merci. (Miarh sort.) Le jour suivant, elle ne voit pas davantage. Je suis surpris. Aujourd'hui, elle accuse encore une cécité bilatérale absolue... Je ne suis plus étonné, ni surpris. Je suis attentif. Cela suffit. Vous en savez autant que moi. Concluez.

Il va prendre sa pelisse et l'endosse.

LÉOPOLD. — Mais... j'avoue que je suis désorienté... Comment conclure? Ma belle-sœur dit qu'elle ne voit pas...

LE DOCTEUR. — Nous sommes d'accord : elle voit.

LÉOPOLD, saisi, après un temps. — Qu'est-ce que vous dites?

LE DOCTEUR, en plein visage. — Elle voit.

LÉOPOLD. — Mais...

LE DOCTEUR, avec force. — Elle voit. Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne voie pas. Donc, elle voit. Je connais mon métier, je le connais très bien. Les statistiques opératoires d'Ephim Jouk sont mon seul orgueil. Et puis... Et puis, je suis le fils d'un petit rabbi de la Russie occidentale. Pendant mon enfance, j'ai vu beaucoup d'yeux malades, des yeux de pauvres gens, des yeux brûlés par le travail, par la neige, par les larmes... J'ai appris très jeune à discerner dans un œil l'ombre définitive ou le reflet de la vie... Il y a dans celui-ci quelque chose qui ne trompe jamais. Mon regard a surpris tout à l'heure les yeux de la princesse Gina, non pas au moment de l'examen, mais à la dérobée. Elle voit. Ma mission est terminée.

LÉOPOLD, dans une stupeur. — Enfin, maître, quel motif...

LE DOCTEUR, en retraite. — Ah! ça... c'est le domaine du neurologiste... Médicalement, la dissimulation fait partie des troubles névrosiques. Moi, je soigne les yeux... Le colonel Stern m'attend, souffrez, mon cher seigneur, que je coure à lui... (Mouvement de Léopold pour l'accompagner.) Non! Non! Restez... Dans les chaumières, on me laisse partir seul. J'aime qu'il en soit ainsi dans les palais... Restez...

LÉOPOLD. — Un dernier mot...

LE DOCTEUR. — C'est indifférent... Mais, tenez... (Désignant Virey qui entre.) Une visite...

LÉOPOLD. — Je vous accompagne. (A Virey.) Virey, un instant, je vous prie.

Virey acquiesce du chef.

LE DOCTEUR, en sortant avec Léopold. — Ah! vos gouttes... n'oubliez pas vos gouttes, mon cher seigneur... Toutes les deux heures, et ça ira, ça ira!...

La voix se perd dans la coulisse.

Scène VIII

VIREY, seul, puis JACQUELINE, puis LEOPOLD

Virey se dirige vers l'âtre, et regarde la flamme, pensif. Quelques brèves secondes se passent ainsi. Il ne voit pas entrer Jacqueline, qui gagne le milieu de la pièce, après avoir jeté un coup d'œil vers la galerie par où Léopold et Ephim Jouk viennent de disparaître.

JACQUELINE, à mi-voix. — Henri... (Il se tourne vivement vers elle.) Henri, ma tante m'annonce que nous allons partir aujourd'hui même...

VIREY. — Je viens de l'apprendre.

JACQUELINE. — Ah? Elle vous l'a dit?

VIREY. — Il y a quelques minutes.

JACQUELINE. — Qu'allez-vous faire?... (Leurs yeux se croisent. Un temps.) Oui, qu'allez-vous faire?

VIREY, avec effort. — Jacqueline, il est impossible que je vous dise, ici, en ce moment, tout ce que j'ai à vous dire. Le prince Léopold vient de me faire appeler... Dès que mon entretien avec lui sera terminé, j'irai vous rejoindre.

JACQUELINE, pâle, fixant sur lui son regard fiévreux, et lui prenant la main d'un geste énergique et lent. — Ce que vous avez à me dire ne réclame pas tant de précautions. Il suffit de me répondre d'un mot... Dans une demi-heure, je vais partir... Henri, qu'allez-vous faire?

VIREY. — Jacqueline, je vais vous dire ce qui se passe en moi...

Il se tait, le regard accaparé par Léopold, qui vient d'apparaître sur le seuil de la porte, à temps pour entendre la question de Jacqueline, — et qui demeure immobile. Instinctivement, la jeune fille suit le regard de Virey, aperçoit à son tour Léopold et se détache d'Henri, mais sans hâte et sans émoi. Tous trois restent un instant silencieux, dans l'attente.

LÉOPOLD, doucement, sans bouger. — Mademoiselle, je vous demande la permission d'échanger quelques mots en particulier avec Henri Virey. Voulez-vous avoir l'obligeance d'attendre dans ce salon?... (Elle se dirige vers lui. Quand elle est presque à sa hauteur.) Je vous le rends tout de suite.

Jacqueline, la tête haute, mais simplement, sans défi. J'en remercie Votre Altesse.

Elle passe. Quand elle est sortie, il ferme la porte sur elle.

Scène IX

LEOPOLD, VIREY

Léopold. — La question qui vient d'être posée se trouve toute résolue, mon cher ami.

Virey. — En effet.

Léopold. — Ce que vous allez faire est bien simple... Vous allez, avec vos compatriotes, quitter cette maison. J'espère que vous n'en emporterez pas un trop mauvais souvenir, malgré tout.

Virey. — C'est préjuger à tort de mes résolutions. Celle que je viens de prendre est très différente de ce programme, et vous me ferez certainement l'honneur de croire que pas une seconde je n'ai envisagé l'alternative de me séparer de vous aussi longtemps que vous seriez dans le péril, dans le chagrin, ou seulement dans l'inquiétude.

Léopold. — Aussi, n'est-ce pas de votre résolution qu'il s'agit, mais de la mienne... Oui, c'est mon désir. C'est un désir personnel que j'exprime en vous demandant de vous éloigner de nous.

Virey, suffoqué d'émotion. — Vous me chassez?

Léopold, sincèrement. — Oh! Virey!... un tel mot entre vous et moi! Rien ne l'autorise. Non, si je vous prie de partir...

Virey, tendre, l'interrompant. — Mais pourquoi... pourquoi m'ordonnez-vous de partir?...

Léopold. — Parce que votre place est auprès de M^lle^ de Téroine, et pas ailleurs.

Virey, doucement, après une pause. — Et... en vertu de quoi énoncez-vous comme une évidence indiscutable ce dont je suis seul à même de juger?

Léopold. — Mon cher Virey, faites un effort pour ne donner à mes intentions que leur valeur exacte. Dans ce que je vous dis, il n'entre pas d'arrière-pensée amère; ni surtout l'ombre de rancune. Mais je viens d'avoir la révélation d'un drame dont vous-même ne soupçonnez pas toutes les phases, je le crains... Il y a ici une créature que j'aime fraternellement et à laquelle je veux épargner le plus possible de souffrances...

Virey. — Ah! vous ne le voulez pas plus que moi, je vous le jure!

Léopold. — J'en suis certain... Eh bien... Si Gina retrouve la vue un jour, il vaut mieux qu'elle ne vous découvre pas un autre visage que celui qu'elle vous a connu... Nous nous sommes compris, Virey... Il vaut mieux qu'elle soit placée tout de suite devant la catastrophe brutale. Je la connais, elle n'est pas faite pour les longues agonies. Autre point de vue, ses ancêtres maternels vivaient plus par l'esprit que par les sens, — mais son père était d'une race aussi prompte dans la haine que dans l'amour, et qui est inexorable aux trahisons du cœur.

Virey. — Alors?

Léopold. — Alors, on ne peut jamais prévoir, avec elle, si on se trouvera devant la Suédoise ou devant l'Italienne. Vous avez échappé à Streck, peut-être n'échapperiez-vous pas à Régina de Lugo.

Virey. — Merci!... Chacune de vos paroles équivaut maintenant pour moi à un conseil de ne pas déserter Salicz.

Léopold. — Bien entendu... Vous ne connaissez pas la peur... Mais, à tant faire que de mourir pour une cause, il vaut mieux la choisir meilleure que celle-ci... Mais oui! Mais oui! Votre amour-propre, votre respect humain, toutes choses trop civilisées sont désormais seules en jeu... Vous obéissez à un instinct chevaleresque...

Virey. — Pourquoi ne pas appeler ces choses par leur nom et pourquoi travestir un sentiment aussi simple que la bonté?

Léopold, de haut. — Parce que la bonté, parfois, est synonyme de pitié, et que ceci nous ne l'acceptons jamais de personne!

Virey, dans un reproche accablé. — Prince...

Léopold, doucement. — Alors, voyez-vous, il faut faire le sacrifice de ce qu'on pensera de vous pour éviter de plus grands malheurs. C'est la part du feu...

Virey. — Ah! faisons donc celle de l'affection!...

Léopold. — Hélas! elle est épuisée... Et nous avons épuisé aussi le plus délicat et le plus douloureux des sujets...

Il se dirige vers la porte pour appeler Jacqueline.

Virey, vivement, avec une sorte de révolte attristée. — Non! Le traitement que vous m'infligez est injuste... Je vous conjure de réfléchir encore... de vous rappeler un attachement sincère, absolu, qui mérite mieux que cette rupture méprisante et brutale.

Léopold. — Vous vous trompez, Virey... Je n'oublie rien et je ne vous en veux pas. Mais, contraint de choisir entre deux amitiés, je choisis celle qui souffre... (Pour couper court, il ouvre brusquement la porte. A Jacqueline.) J'ai fini, mademoiselle. Entrez. (Jacqueline entre.) Vous le voyez, j'ai tenu ma promesse de ne pas être long. Je vous demande la vôtre de ne pas retarder Virey, qui vous accompagne, M^me^ de Granviers et vous, vers des frontières plus heureuses... Et vous n'avez que le temps de vous préparer au départ. (Il sort.)

Scène X

JACQUELINE, VIREY

Jacqueline, avec angoisse. — C'est vrai?... C'est bien vrai?...

Virey, qui étouffe, dans une sorte de cri sourd, involontaire. — Non! ce n'est pas vrai!

Jacqueline, sans bouger, les yeux clos, comme frappée d'un coup mortel et presque dans un souffle. — Ah!...

Virey. — Je ne peux pas, je ne peux pas!

Jacqueline, même jeu. — Oui... je vois bien...

Virey. — Cette fuite misérable devant la douleur et la menace, cette fuite de laquais... cette fuite de voleur... La pensée de cette malheureuse me poursuivant de son reproche impuissant, tandis que je serai bien à l'abri... La cruauté de ça, l'humiliation de ça, la honte de ça!... C'est impossible, je ne peux pas!...

Jacqueline, même jeu. — Oui... oui... vous ne m'aimez pas...

Virey. — Ne dites pas cela... Je monte un calvaire...

Jacqueline, hochant la tête, doucement. — Vous ne m'aimez pas!

Virey. — Un calvaire... Ah! je sens bien qu'en cette seconde je vous perds... En appeler à votre patience, vous supplier de m'attendre là-bas, vous faire le serment que je vous y rejoindrai quand je me serai trouvé face à face avec de la colère... au lieu de devoir piétiner de la détresse... de la pauvre détresse...

JACQUELINE, avec douleur. — Vous ne m'aimez pas!

VIREY. — Oui... tout cela serait inutile... Je vous perds, je vous perds et je ne peux rien. (A bout de force, Jacqueline s'écroule sur un siège et sanglote. Il a un grand geste de désespoir.) Ah!...

> Il s'appuie au montant de la cheminée, le front dans les mains. Un silence. Puis Jacqueline redresse la tête, d'un geste las et résigné. Elle va se lever de sa chaise pour s'en aller... Tandis qu'elle esquisse ce mouvement, elle voit la porte de droite s'ouvrir doucement et livrer passage à la princesse Gina, pâle et lente comme une statue de cire et les yeux fixes... Saisie, dans une détente nerveuse, Jacqueline fait un pas violent, comme pour s'enfuir. Elle est arrêtée net par l'interpellation de la princesse.

Scène XI

LES MÊMES, LA PRINCESSE

LA PRINCESSE, immobile dans le chambranle de la porte. — Qui est là?

VIREY, dominant son propre saisissement et imposant silence d'un geste prompt à Jacqueline. — C'est moi, madame...

LA PRINCESSE. — Vous?

VIREY. — Oui, oui... c'est moi...

LA PRINCESSE. — Henri, vous êtes seul?

VIREY, dont la physionomie a marqué l'angoisse, l'indécision du parti à prendre. — Oui...

LA PRINCESSE. — Ah!... (Elle avance d'un pas.) Fermez cette porte, derrière moi... (Il obéit, elle tend sa main dans le vide.) J'ai voulu m'exercer à la vie hésitante qui commence pour moi... Retrouver le long des murs le chemin de cette pièce... où j'ai connu tant d'heures heureuses... Henri... vous vous rappelez... c'est ici que nous causions, le soir... Mais, pour une première fois, j'en ai trop fait... Conduisez-moi vers la bergère bleue... voulez-vous... la grande... J'y serai bien...

VIREY, qui lui a tendu la main et qui la dirige vers le siège indiqué. — Quelle imprudence!...

LA PRINCESSE. — Non... non... Vous voyez, ce premier essai s'achève au mieux de mes souhaits... Je vous rencontre... Comme vous avez froid!... Pourquoi votre main tremble-t-elle ainsi?... Je fais donc bien peur à ceux qui voient?

VIREY, balbutiant. — Madame, je suis ému...

LA PRINCESSE. — Pourquoi ne m'appelez-vous pas Gina, puisque nous sommes seuls?

VIREY. — Cette pièce est ouverte à tout venant...

LA PRINCESSE. — Le palais est vide...

VIREY. — Je vous assure qu'on pourrait entrer...

LA PRINCESSE. — Qui? La religieuse qui me garde?... Elle dort, épuisée de fatigue...

VIREY. — Léopold...

LA PRINCESSE. — Il n'ignore plus rien... Isabelle? Je viens de tout lui dire... Ninon? petit cœur fidèle... Mais nous devrions le lui crier, Henri, qu'il me reste un talisman contre le désespoir!...

VIREY. — Ne prononcez pas ce mot, puisque vous allez guérir... vous allez guérir.

LA PRINCESSE. — Mais oui, je guérirai... Asseyez-vous là, près de moi, comme naguère... (Il approche un siège de la bergère et obéit, au supplice. Tendue, ravagée, Jacqueline écoute.) J'ai tant de choses à vous dire...

VIREY. — Moi-même, j'ai sollicité maintes fois de pouvoir vous parler...

LA PRINCESSE. — Je sais.

VIREY. — La comtesse de Granviers m'objectait l'interdiction du médecin...

LA PRINCESSE. — Oui... Il fallait attendre... Je vivais un cauchemar si atroce qu'on ne sait pas... on ne sait pas... l'impression que j'aurais ressentie de vous savoir devant moi... Etre là, les yeux hagards, ouverts sur des ténèbres... Tout le corps qui hurle: « Je veux voir! Je veux voir! je veux voir! » Et rien!... Plus de visage, plus de couleur, plus de jour... Jamais! On claque des dents, la fièvre vous brûle, la folie monte...

VIREY. — Je vous en prie, calmez-vous...

LA PRINCESSE, comme hallucinée. — ... Elle monte... Doucement, maintenant, doucement... Voici le passé... Tous les souvenirs, les mauvais et les bons, accourus des extrémités de l'enfance... Puis, un seul être se dégage de cette multitude... Un seul!... Henri, je vous vois venir vers moi... C'est votre arrivée à Raschau le jour de la présentation. Vous souriez, vos yeux clairs, vos yeux qui ne sont pas d'ici me causent un grand trouble... et vous vous apercevez de ce délicieux malaise. Je sais bien que tout votre charme se dépense pour moi... J'ai envie de sourire et de pleurer. Henri, vous vous rappelez le soir où je vous ai dit: « Votre cœur, votre cœur, c'est pour moi une nouvelle patrie! » et où vous m'avez répondu avec votre voix jeune et toujours, toujours votre sourire un peu railleur et si caressant: « Gina, dites-moi plus simplement la belle chose i espérée que cela signifie! » Henri, Henri, toute cette douceur... Comme nous nous sommes aimés! Pourquoi ne meurt-on pas dans cette douceur?... (Son regard mouillé rencontre dans le vague le visage torturé de Jacqueline. Et c'est comme un réveil farouche.) Non! non! ce serait trop beau!... Sais-tu ce qu'il a imaginé, mon cerveau d'aveugle? Tout cela, tout cela s'écroulait dans une basse trahison!... Moi, moi qui pour t'épargner une peine me serais faite humble, moi qui aurais tout donné sur un signe de toi, je n'avais été que le jouet... tu en aimais une autre, tu voulais t'enfuir avec elle, me laissant bafouée, piétinée, meurtrie, avec mes pauvres yeux vides, dans ma misère sans issue...

VIREY, à Jacqueline qu'il ne quitte plus des yeux depuis quelques instants, et qui, crucifiée, s'est traînée jusqu'à trois pas de lui en s'accrochant aux meubles. — Je suis à bout! Je suis à bout!... je ne peux pas vous voir torturée de la sorte...

LA PRINCESSE. — Alors, chasse le rêve affreux... Réveille-moi. Répète-moi que tu m'aimes, dis-le comme tu sais le dire... comme tu l'as si souvent dit, de toute ton âme, de toute ton âme...

VIREY, affolé, bas à Jacqueline, qui vient de s'affaisser dans ses bras, mi-évanouie. — Je vous aime...

> Il soutient la tête défaillante et blême de la jeune fille, et lui parle sur les lèvres.

LA PRINCESSE, qui s'est dressée lentement sans qu'ils la voient, et qui les contemple dans une immobilité fantomale. — Oh! le lâche!... Il a osé cela!... (Ils se tournent vers elle, à demi séparés, hagards.) Ah! vous pouvez me regarder avec ces yeux d'épouvante!... Oui, depuis hier, je n'étais plus aveugle que pour voir!... Je voulais vous voir tous les deux, face à face avec mon désastre... Je voulais voir vos âmes!... Et j'aurai vu cette monstruosité!... (Profondément, presque sans voix, avec un immense mépris, mais une flamme aux yeux.) Le lâche!...

JACQUELINE. — Henri, j'ai peur... Henri, prends garde!...

LA PRINCESSE, livide et hautaine. — A quoi?... Que pensez-vous donc qu'on ait à redouter d'une femme de mon sang, quand elle se retrouve ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être?... (Frémissante.) Rassurez-vous, il y a une qualité de mépris qui l'emporte sur la colère... Je suis guérie. Ce que vous avez tué en moi, ce sont des rêves... et une image... Celle d'un homme dont j'avais fait un demi-dieu... (Un temps. Changeant de ton, très grande, avec une simplicité souveraine, et qui écrase de haut.) Non, cet homme n'est plus devant moi. Je suis guérie. Je suis sans haine. J'oublie... Et je ne vous chasse même pas. Vous vous en allez, voilà tout, vous vous en allez!...

VIREY, dans un écrasement désespéré. — Ah! vous pouvez m'accabler!... J'accepte toutes les humiliations... Je ne suis qu'un malheureux emporté par sa destinée... éperdu... qui ne sait plus vers quelle douleur se porter... et qui fut toujours sincère, quoi que vous en pensiez après cette épreuve impitoyable... Je m'accuse et je me condamne... Mais elle... (Il désigne Jacqueline.) elle, c'est une victime, elle n'est pour rien dans nos maux, et je vous supplie de lui faire grâce dans votre pensée!

JACQUELINE, à Gina sur un ton suppliant. — Non! non!... Tout est ma faute, je vous le jure... tout est ma faute... Et je viens d'expier durement... Mais... je ne sais que vous dire... Nous sommes allés l'un à l'autre... invinciblement... parce que nous étions des exilés...

LA PRINCESSE, à bout de forces. — L'exil!... Non... vous n'avez pas connu l'exil... Vous n'aurez fait qu'un beau voyage... Il n'y a ici qu'une seule exilée... une femme exilée éternellement du paradis qu'elle s'était créé... Voilà l'exil que je vous souhaite de ne jamais connaître!

Elle s'est affaissée sur un siège. Jacqueline, en larmes, se jette à ses pieds.

JACQUELINE, dans des sanglots. — Je vous demande pardon. Je vous demande pardon...

LA PRINCESSE, avec un douloureux sourire. — Ne pleurons pas sur elle. Cette femme redeviendra princesse, comme dans les contes de fées...

JACQUELINE, désespérée, dans un souffle. — Pardon, madame, pardon...

LA PRINCESSE. — Mais oui, je vous pardonne... A quoi voulez-vous que cela serve, une princesse, sinon à exercer le droit d'absoudre? A quoi voulez-vous que ça serve?

Léopold est entré sur ces deux dernières répliques, qu'il a écoutées silencieusement. Seul, Virey l'a aperçu.

Scène XII

LES MÊMES, LEOPOLD, puis LA COMTESSE

LÉOPOLD, s'approchant de la princesse et répondant à sa phrase. — A faire le bien, Gina. Il y a de plus grandes misères que les nôtres. (Gina se lève avec une sorte de pudeur et aide instinctivement Jacqueline à se relever aussi.) Ne me dites rien... Ma sœur, vous sentez-vous la force d'accueillir une communication grave qui vient de m'être faite à l'instant?

LA PRINCESSE. — Je suis sûre de mes forces. Je les ai éprouvées.

LÉOPOLD, à Virey qui fait un pas pour se retirer. — Restez, Virey. (A la princesse.) Régina, le roi Charles III vient de déposer la couronne. Le Comité national a décidé de me déléguer la régence du pays. Mais, à travers ma personne, c'est de vous qu'un peuple épuisé attend tout un arriéré de justice. Voulez-vous me promettre ce soutien?

LA PRINCESSE. — Mais... Frantz Rodolphe?

LÉOPOLD, après une hésitation. — Mon frère a été tué dans la journée de Stépan...

LA PRINCESSE, très pâle, très émue. — Ah!...

LÉOPOLD. — Les envoyés attendent chez moi. Que faut-il répondre?

LA PRINCESSE. — Il faut répondre que vous acceptez, Léopold, cette raison de vivre.

LÉOPOLD. — C'est bien. (A la comtesse qui est entrée sur ces mots.) Tout est prêt, madame?

LA COMTESSE. — Tout est prêt et le chauffeur attend. Les bagages sont sur la voiture. (Durement.) Vous n'avez, ma petite Jacqueline, qu'à passer votre manteau. Vous aussi, monsieur Virey... j'ai pensé à vous, je suis une providence... (Avec une ironie sévère.) J'ai même tellement pensé à vous qu'il m'est venu une idée... (A Léopold.) Oui... encore une, croyez-vous que j'en ai, aujourd'hui!... (A Virey.) C'est que, du moment que vous accompagnez ma nièce, il est tout à fait inutile que j'en fasse autant. Vous la défendrez beaucoup mieux que moi contre les imprévus du voyage... Oh! je me rends compte qu'au point de vue des convenances mon idée n'est pas ce qu'il y a de plus reluisant... Mais c'est curieux, il y a des instants où la logique supprime en moi tout sens moral... Voilà comme je suis... (A Gina.) Ma princesse adorée, vous permettez que je ne vous quitte pas?

LA PRINCESSE. — Ah!... ma chère amie... (Elle lui tend une main, l'autre à Jacqueline.) Adieu, Jacqueline...

Jacqueline, étouffée d'émotion, lui baise la main sans pouvoir répondre, et elle s'éloigne, accablée.

LA PRINCESSE, dont le regard a croisé celui de Virey, d'une voix plus basse, avec un grand effort. — Soyez heureux, monsieur... Dieu vous garde.

VIREY, d'une voix tremblante. — Je supplie respectueusement Votre Altesse royale de croire au souvenir profond... et au dévouement de toute ma vie...

La princesse, immobile, clôt les paupières et ne dit mot. Virey rejoint lentement Jacqueline qui est déjà sortie, accompagnée par Léopold.

LA COMTESSE, à Gina. — J'ai peut-être été un peu rude. Allons, je vais tout de même les mettre en voiture...

Elle sort. Gina tourne son regard désespéré vers les étendues silencieuses, assoupies sous la neige. Elle est seule, infiniment...

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

L'Exilée à la Comédie des Champs-Elysées

QUAND M. Léon Poirier, l'un des plus jeunes parmi les plus heureux de nos directeurs de théâtre, assuma la direction de la nouvelle Comédie des Champs-Elysées, alors que le palais de l'avenue Montaigne n'était qu'en voie d'édification, il songea, pour ouvrir la série de ses spectacles, à l'un des plus heureux parmi les auteurs de la génération ascendante : il fit appel à M. Henry Kistemaeckers qui venait d'avoir le retentissant succès de la *Flambée* et de qui la Comédie-Française allait mettre en répétitions l'*Embuscade*. M. Henry Kistemaeckers avait précisément un très beau sujet de drame en préparation ; il en fit part à M. Léon Poirier, qui s'enthousiasma. L'écrivain dramatique poursuivit alors son travail ; ainsi la salle de théâtre en construction et la pièce qui devait l'inaugurer s'achevèrent, en quelque sorte, parallèlement.

⁂

Ce n'était pas une œuvre ayant quelque analogie de sujet, d'inspiration ou de développement avec l'une quelconque de ses pièces précédentes — la *Blessure*, l'*Instinct*, le *Marchand de bonheur*, la *Flambée*, l'*Embuscade* — que M. Henry Kistemaeckers avait composée là ; et même les critiques qui se montrent, à son égard et en considération de son talent et de son passé dramatiques, particulièrement exigeants et difficiles, lui rendent hommage sur ce point ; ils conviennent de ceci : le brillant auteur, délaissant l'un de ces genres dont il avait la formule assurée et qui lui fournissaient comme une garantie de succès, s'est lancé hardiment dans une direction nouvelle, et il s'y est lancé avec toutes ses facultés d'invention, avec toutes les ressources d'une imagination fertile jusqu'à la prodigalité.

Mais cela devait être pour surprendre un peu, sinon précisément le vrai, le grand public, du moins une partie de ce public spécial de répétitions générales, déshabitué depuis quelques années des coups de force et d'éclat, de l'ingéniosité accumulée, et du théâtre qui est du théâtre. Car le vrai, le grand public, aime encore tout cela.

⁂

M. François de Nion a, dans l'*Echo de Paris*, formulé en ces termes une impression à peu près identique :

« Refaire tous les ans la même comédie, cela nous classe un homme... Cependant, quelques artistes répugnent à se répéter ainsi et cherchent en eux-mêmes un perpétuel renouvellement. Quand ils réussissent, leur succès est plus noble et plus beau. C'est le cas de M. Henry Kistemaeckers dont le public de la répétition générale aux Champs-Elysées accueillit l'*Exilée* avec un plaisir évident, bien que l'auteur n'ait pas hésité à risquer de le déconcerter en lui présentant, après la *Flambée*, après l'*Embuscade*, une œuvre toute différente, plus que différente, *autre*... »

Ce renouvellement, cette originalité sont évidemment la cause des divergences et des contradictions que l'on relève dans les critiques de l'*Exilée*.

Ainsi M. Paul Souday, pourtant peu suspect d'indulgence, écrit dans l'*Eclair* :

« L'*Exilée* m'a paru supérieure à l'*Embuscade* et à la *Flambée*... »

Tandis que M. Adolphe Brisson n'hésite pas à déclarer, dans le *Temps*, qu'il aurait goûté davantage cette pièce « si la part faite aux aventures y avait été moins importante et si l'analyse des caractères y avait été plus soutenue ».

Et que d'autres juges experts en la matière, et des professionnels de l'art dramatique tels que M. Robert de Flers dans le *Figaro*, rapportent :

« Vous retrouverez, dans ces quatre actes les qualités ordinaires de M. Henry Kistemaeckers, beaucoup d'invention dramatique, du mouvement dans la conduite des scènes, de la vigueur dans leur exécution. »

Telle est, du reste, la note dominante.

M. Charles Bert dit, par exemple, dans le *Siècle* :

« On retrouve dans l'*Exilée* les maîtresses qualités de M. Kistemaeckers : la sobriété, la vigueur, la maîtrise de soi-même, la sûreté des moyens, sans préjudice de l'élégance de la force, et aussi cette imagination prodigue qui a su tirer un habile parti d'une donnée à coup sûr peu banale. »

Le critique d'*Excelsior* constate que M. Henry Kistemaeckers est un des écrivains les plus puissants et les plus vigoureux dont s'honore le théâtre d'aujourd'hui :

« Son art est fait de franchise, de robustesse et d'humanité...

» A nous développer l'aventure compliquée de l'*Exilée*, M. Kistemaeckers risquait à tout instant de tomber dans le mélodrame. Il s'en est heureusement gardé par l'habileté extrême et la robuste sincérité qui lui sont propres. Les situations dramatiques abondent au cours de ces quatre actes, vigoureusement applaudis. »

M. Verneuil, dans *Paris-Journal*, n'est pas moins élogieux :

« La pièce est écrite avec cette éloquence tantôt sobre et ramassée, tantôt violemment et magnifiquement déchaînée qui caractérise le style de M. Henry Kistemaeckers. Certes, comme en chacune des œuvres de M. Kistemaeckers, l'*Exilée* nous montre un renouvellement, une face encore inconnue de son souple et puissant talent. Mais nous éprouvons la même émotion toute particulière — celle qui prend notre être entier et nous entraîne comme en dehors de nous-même — qu'il sut toujours nous inspirer et dont il possède le secret. »

Et voici enfin, pour conclure, après tant d'avis autorisés, une opinion d'une particulière valeur ; elle est, en effet, de ce critique éminent, de cet écrivain célèbre, par surcroît administrateur du premier de nos théâtres, qui, précisément, reçut et fit représenter, il y a quelques mois, l'*Embuscade*, — nous avons nommé M. Jules Claretie :

« L'*Exilée* est une œuvre d'une puissance et d'une élévation rares. Elle a la sauvagerie des Balkans et la poésie de nos Vosges. La scène d'amour entre les deux jeunes gens, au second acte, est aussi tendre, aussi profonde que les beaux duos de Musset. Et quelle force partout, la vraie force, celle qui ne gonfle pas les muscles pour soulever le poids. »

⁂

M. Léon Poirier avait assuré à l'*Exilée* une interprétation exceptionnelle. Et d'abord, pour le personnage même de la farouche, de la tendre, de l'ardente exilée : Mme Marthe Brandès qui, dans ce rôle allant de la comédie dramatique jusqu'à la tragédie, exprima constamment, par la seule vertu de la simplicité dans la vérité, le pathétique le plus intense. M. Louis Gauthier, d'une robustesse tendre, formait, avec Mlle Monna Delza, de qui toute la gracieuse personne donne une sensation d'énergie délicate, le couple que devaient inéluctablement assortir de subtiles affinités. Un rôle, en apparence simplement épisodique mais important par son intervention occulte dans toute l'action, celui du sombre et redoutable Frantz Rodolphe, était tenu, avec une allure impressionnante, par le grand artiste qu'est M. Dumény. M. Arquillière composait de son côté, et de façon saisissante, la silhouette de l'impitoyable Streck, tandis que le professeur Ephim Jouk était incarné avec la plus typique et la plus véridique fantaisie par M. Henri Beaulieu. Deux interprètes doivent encore être cités avec des éloges particuliers : Mme Juliette Darcourt, d'une si charmante vivacité en comtesse de Granviers Charlieu, M. Maury en prince désabusé, mélancolique et résigné.

Gaston Sorbets.

BLANCHE CÂLINE

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

PIERRE FRONDAIE

A MICHELLE,
QUI FUT UNE BLANCHE CALINE AMUSANTE ET DOULOUREUSE
COMME LA VIE, JE DÉDIE CETTE PIÈCE QU'ELLE AIME,
ET QU'ELLE A BIEN RAISON D'AIMER.
P. F.

MICHELLE, dans le rôle de Blanche Câline

Blanche Câline *a été représentée, pour la première fois, le 6 avril 1913, au théâtre Michel.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Pierre Frondaie, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Lapret, trente-cinq ans	MM.	Gaston Dubosc.
Adrien Meunier		René Maupré.
Marseval		André Lefaur.
Brimbosse		Belières.
Bourgade		Vibert.
Korf		Darville.
Blanche Câline	Mmes	Michelle.
Antonine Barge		Lucienne Guett.
Mme Chéry		Eugénie Nau.
La Môme Poésie		Yvonne d'Arthigny.
Alice		Marguerite Roch.
Rachel de Cerne		Juliette Jade.

Un Vieux Monsieur. Un Aubergiste. Un Chef. Des Gigolos. Un Valet de chambre, etc.

Marseval. Laforêt. Câline.

Scène VII. — Laforêt : « *Ma petite Câline, je vous présente mon ami Marseval...* »

BLANCHE CALINE

ACTE PREMIER

Le jardin d'une auberge dans les environs de Fontainebleau, sur un bord de Seine.

Scène première

BRIMBESEC, L'AUBERGISTE, puis LE CHEF

Brimbesec. — Est-ce qu'elle aura bientôt les palmes...?

L'Aubergiste. — Qui ça?

Brimbesec. — La baraque que vous décorez...

L'Aubergiste. — C'est pour le 14 juillet!

Brimbesec. — Démocrate?

L'Aubergiste. — Non. Commerçant!

Brimbesec. — C'est ce que je voulais dire... (Il montre une caisse.) Et ça, qu'est-ce que c'est?

L'Aubergiste. — C'est des lampions... Ne riez pas, il y en a pour dix balles. (Il appelle.) Ohé, chef!

Arrive le chef, jeune, habillé en chef.

Le Chef. — Voilà.

L'Aubergiste. — Il faudra appeler le garçon de salle, et vous mettrez des lampions partout.

Le Chef. — Des lampions! Bien! Mais, tout à l'heure... quand j'aurai fini ma bavaroise...

Digne, il sort.

Brimbesec, sarcastique. — Il fait une bavaroise! Est-ce que c'est encore par patriotisme?

L'Aubergiste. — Oh! vous, naturellement, vous blaguez tout.

Il se remet à l'installation de ses drapeaux.

Brimbesec. — ... Depuis quand avez-vous un chef?

L'Aubergiste. — C'est un extra. Je le prends pour quarante-huit heures, à cause des fêtes.

Brimbesec. — Ce n'est plus Joséphine qui fera la cuisine?

L'Aubergiste, l'imitant. — Non, ce n'est plus Joséphine qui fera la cuisine.

Brimbesec. — C'est gai.

L'Aubergiste. — Ça n'a pas besoin d'être gai!...

Brimbesec. — Vous allez perdre vos clients. Joséphine était seule capable d'une cuisine loyale.

L'Aubergiste. — La cuisine loyale, c'est bon dans la semaine, quand il n'y a personne. Vous oubliez que, demain, je fais cent couverts.

De la maison sort un groupe jeune, joyeux, l'air calicot, trois femmes, dont l'une est grasse, deux hommes: Alice, Marguerite, Lucie, Gaston, Lucien.

Scène II

Les mêmes, ALICE, MARGUERITE, LUCIE, GASTON, LUCIEN

Alice. — Allez! De la vitesse! Jusqu'au ponton!... On prendra le canot à pétrole.

Marguerite. — Ça colle!

Alice. — On descendra jusqu'à Fontainebleau.

Marguerite. — Oh! non, pas Fontainebleau! La barbe! De l'autre côté! C'est plus sauvage!

Lucien, à Gaston. — Crois-tu qu'elles ont les mêmes idées, hein?

Marguerite. — On n'a pas les mêmes idées sur la campagne, c'est à cause du quartier; elle travaille aux Galeries Lafayette, tandis que moi je suis du Bon Marché.

Gaston. — Alors!

Marguerite. — Et puis, elle est dans les plumes, tandis que moi je suis dans le linge. On ne peut pas s'entendre.

Gaston. — Essayez tout de même... (Puis à Lucie qui n'a rien dit.) Et toi, la grosse, de quel côté que ça te chante?

Lucie, placide et ravissante. — Moi, je m'en fous, pourvu qu'on rigole.

Lucien. — Allez, quoi, venez! On verra toujours...

Alice. — Et puis, si on ne prend pas le canot, on s'en ira dans la forêt...

Gaston. — Allez, en route...

Ils sortent, criant, chahutant, un refrain à la mode aux lèvres. Leurs voix s'éloignent.

Scène III

BRIMBESEC, L'AUBERGISTE

Brimbesec, indigné. — Ah! ils sont bien! Mes compliments! Si c'est ça les nouveaux clients, j'en connais que ça va faire fuir.

Dehors, bruit d'auto qui stoppe.

L'Aubergiste, narquois. — Faire fuir? Qui ça, vous?

Brimbesec, amer. — Oh! pas moi, bien sûr! Moi, je viens depuis vingt ans... je suis dressé!... Mais le monsieur du premier et sa petite femme... si vous croyez que ça leur plaira, les gigolos! Elle surtout! Elle est gentille. Et puis très comme il faut... dans le fond! Ce n'est pas pour dire... mais des clients aussi bien qu'eux...

L'Aubergiste, méprisant. — Faut voir! Moi, j'appelle ça des excentriques. Et, d'abord, ils font chambre à part.

Brimbesec. — Non!

L'Aubergiste. — Si, monsieur, chambre à part! Moi, n'est-ce pas, je m'en tape, ça double les frais! Mais, si j'étais le monsieur... Attention, un nouveau client. (Il fait demi-tour vivement.) Bonjour, monsieur.

Ceci à Marseval qui entre, tenue d'auto.

Scène IV

L'AUBERGISTE, MARSEVAL, BRIMBESEC une minute.

Marseval. — Bonjour...

L'Aubergiste, obséquieux. — Monsieur arrive en auto?

Marseval. — Parfaitement...

L'Aubergiste. — Une belle voiture! Monsieur veut peut-être la rentrer?

Marseval. — Non, non, inutile...

L'Aubergiste. — Pourtant, sur la route...

Marseval. — Non, non, je la laisse dehors...

L'Aubergiste, avec un sourire béat. — Monsieur fait bien, nous n'avons pas de garage...

Brimbesec. — Quel daim!

Il s'éloigne.

Marseval. — C'est vous, le patron?

L'Aubergiste. — A peu près, monsieur.

Marseval. — Comment, à peu près?

L'Aubergiste. — Dame, aujourd'hui, avec tous les syndicats!

Marseval. — M. Laforêt est ici...

L'Aubergiste. — Je ne connais pas ce monsieur, monsieur.

Marseval. — Ce monsieur n'est pas là?

L'Aubergiste. — Il n'est pas là du tout, monsieur.

Marseval. — Est-ce que vous vous moquez de moi?

L'Aubergiste. — Oh! monsieur! Me moquer de monsieur! Monsieur veut rire. Ce monsieur n'est pas là... je le dis à monsieur.

Marseval. — Voyons, un homme de trente-cinq ans, très chic, l'air énergique, la Légion d'honneur...

L'Aubergiste. — Oh! monsieur! Beaucoup de messieurs sont comme ce monsieur... Trente-cinq ans, très chic, la Légion d'honneur... dans les environs de Fontainebleau...

Marseval. — S'il n'est pas là, je n'y comprends rien. Je le cherche depuis trois jours. Enfin!... Bonsoir.

Il va pour sortir ; Pierre Laforêt l'interpelle de la fenêtre.

Scène V

Les mêmes, LAFORET, de la fenêtre.

Laforêt. — Halte-là, mon vieux! Comment ça va?... Je descends.

Marseval, estomaqué. — Eh bien?

Laforêt. — Je descends!

L'Aubergiste, désolé. — Monsieur, j'avoue : ce monsieur est là! Mais, ce monsieur...

Marseval, hors de lui. — Assez, monsieur!

L'Aubergiste, digne et se retirant. — Bien, monsieur.

Laforêt paraît sur le perron.

Scène VI

LAFORET, MARSEVAL

Marseval. — Ah! mon vieux, ton aubergiste, quelle brute!

Laforêt, placide. — N'est-ce pas? La brute rêvée.

Marseval. — On est bien dans son auberge?

Laforêt. — Non, pas très bien.

Marseval. — Alors?

Laforêt. — Alors, voilà. Je m'y plais!

Marseval. — Faut croire! Voilà huit jours, tu disparais. Plus de tes nouvelles...

Laforêt, toujours placide. — Aucune.

Marseval. — Où est Pierre Laforêt? Personne ne sait. Ton courrier reste en panne. Le valet de chambre, fidèle, prépare chaque soir une vaine couverture: les journalistes inventent; l'un te renvoie en Chine; l'autre t'affirme mort; moi-même...

LAFORÊT. — Une seconde, mon vieux! Venir ici, qui t'a donné cette idée-là?

MARSEVAL. — Je ne sais pas au juste... l'instinct. Hier, j'ai été voir Robelle...

LAFORÊT. — Il a beaucoup de talent, cet homme-là.

MARSEVAL. — Beaucoup de talent, mais il est furieux! Comment, il est en train de faire ton portrait! Il compte, à cause de ta renommée, sur un triomphe pour le Salon d'automne et tu le plantes là, sans crier gare, après sept jours de pose!

LAFORÊT. — Il m'ennuyait, son tableau. Il était trop officiel pour moi... En tout cas, ça ne m'indique pas...

MARSEVAL. — ... comment je suis ici? Eh bien, voilà: l'autre jour, en commençant à peindre, Robelle parlait tout le temps de Fontainebleau. J'ai vu que ça t'intéressait...

LAFORÊT. — Oui, par curiosité. Moi, n'est-ce pas, je connais la Chine, le Far West, l'Afrique australe... J'ignore tout à fait la Seine-et-Marne...

MARSEVAL. — Justement. Tu as dit à Robelle: « Il faudra que j'aille voir ça! » Je te connais. Je me suis dit à mon tour: « S'il n'est pas mort, il est en Seine-et-Marne. » J'ai sauté dans ma vingt-quatre, et me voilà. C'est la septième auberge que je visite depuis ce matin. Ce n'est pas la mieux.

LAFORÊT. — Elle n'est pas mal.

MARSEVAL. — Tu es seul?

LAFORÊT. — ... Assez seul.

MARSEVAL. — Décidément, tu es un type extraordinaire! Ne doute pas de la colère d'Antonine Bargès. Elle est furieuse.

LAFORÊT. — Pas possible...

MARSEVAL. — Hier, j'ai été l'entendre au théâtre! Son dernier rôle, qui est un rôle d'amour, elle le joue d'une voix furibarde...

LAFORÊT. — Tiens, tiens...

MARSEVAL. — A l'entr'acte, dans sa loge, elle m'a dit: « Je n'ai pas l'habitude de jouer les femmes plaquées. Tout célèbre et admirable qu'il soit, votre ami Laforêt n'est qu'un... »

LAFORÊT. — Tu as dit: oui.

MARSEVAL, riant. — Je n'ai pas dit: non.

LAFORÊT. — Bravo, mon vieux. C'est comme ça que j'aime les amis. Il ne faut jamais défendre un absent...

MARSEVAL. — C'est inutile...

LAFORÊT. — Et ça crée des difficultés...

MARSEVAL. — Diplomatiques...

LAFORÊT. — Disons le mot!

MARSEVAL. — Et, maintenant, quand reviens-tu?

LAFORÊT. — Je n'en sais rien du tout. Un jour...

MARSEVAL. — ... ou l'autre!

LAFORÊT. — Voilà! (Il appelle.) Câline!

UNE VOIX DE FEMME, dans l'auberge. — Voilà.

LAFORÊT, même jeu. — Mon petit, voulez-vous descendre?

LA VOIX. — Oui!... Dans cinq minutes, je descends.

MARSEVAL. — Ça, par exemple!... Mon vieux, je te demande pardon! Je te dérange, je vais filer...

LAFORÊT. — Tu ne vas pas filer du tout; tu ne me déranges pas et je suis très content...

MARSEVAL. — Alors?

LAFORÊT. — Alors, tu vas tout savoir. Elle est adorable, elle a dix-neuf ans, elle s'appelle Blanche Câline et je passe mes heures à la regarder vivre. Je la connais depuis quatre semaines, je l'aime, elle est heureuse auprès de moi et je ne suis pas son amant.

MARSEVAL. — C'est une jeune fille?

LAFORÊT. — Non. C'est une femme... mais c'est une enfant tout de même. Pourquoi me regardes-tu comme ça?

MARSEVAL. — Mon vieux, je suis affolé! Comment, voilà un homme...

LAFORÊT. — Moi!

MARSEVAL. — Oui, toi! Voilà un homme: il a parcouru à cheval deux parties du monde, il a fait des voyages fantastiques, il est riche, tout Paris fête son retour, il a une maîtresse épatante, une grande artiste, il peut tout, il est tout; qu'il écrive un livre, c'est du cent mille; qu'il veuille être député, il sera ministre, et il plaque tout, sans crier gare, pour une petite inconnue mystérieuse qui est à la fois « une femme et une enfant »! Eh bien, mon vieux, ce n'est pas pour dire...

LAFORÊT. — Ne t'exalte pas... et regarde de tous tes yeux...

Il désigne Blanche Câline qui descend les marches; elle est enfantine et mystérieuse. Il y a sur elle comme un rayonnement de plaisir et d'ingénuité.

Scène VII

LES MÊMES, plus BLANCHE CALINE,
puis LE FACTEUR un instant.

LAFORÊT, allant vers elle. — Ma petite Câline, je vous présente mon ami Marseval... Vous savez bien, ce presque frère dont je vous ai parlé...

CALINE, charmante. — Oui, oui, je sais. Je suis très contente. Bonjour, monsieur... (Elle tend la main à Marseval. A Laforêt.) Je vous demande pardon... de ma fenêtre, je guettais le facteur... Le voilà sur la route... Vous voulez bien? (Preste, elle court vers la porte extérieure... Juste, le facteur arrive. Câline, au facteur.) Bonjour, facteur. Vous avez une lettre pour moi?...

LE FACTEUR. — Quel nom?

CALINE. — Blanche Câline.

LE FACTEUR, cherchant dans sa boite. — Voyons... non... (Désappointement marqué.) Ah! si... tenez, dans le coin... c'est la seule pour l'établissement.

Le facteur donne la lettre et continue sa route.

CALINE, très heureuse. — Merci... Je me disais aussi, ce n'est pas possible... ce serait la première fois.

Elle ne pense qu'à décacheter l'enveloppe, s'assoit vite à l'écart et lit.

MARSEVAL, à Laforêt. — A la bonne heure... Elle n'est pas comme toi. Elle fait suivre son courrier. (Petit silence.) Fichtre, ça l'intéresse.

LAFORÊT. — Oui! c'est un petit être délicieux de franchise et de nouveauté. Elle ne sait pas feindre. A chaque courrier du soir, c'est la même chose... Et tu m'entends, je sais ce qu'elle va me dire...

MARSEVAL. — Quoi donc?...

LAFORÊT, souriant. — Une seconde. (A Blanche Câline.) Eh bien, petite Câline, contente?

CALINE, spontanément. — Pour sûr, contente!... C'est une lettre de mon amant.

LAFORÊT, très simple. — Voilà.

MARSEVAL, ahuri. — Ça!

CALINE, du fond du cœur. — C'est une lettre de mon amant.

Laforêt, à Câline. — Comme tous les jours !... comme hier, comme demain...

Caline, soudain, contrite. — Non, pas demain !... Vous ne savez pas ce qu'il m'écrit ?... Il m'écrit qu'il revient tout de suite, aujourd'hui même. Il va falloir que je m'en aille.

Laforêt. — Qu'est-ce que vous dites ?

Et cela est anxieux malgré la maitrise.

Caline. — Il va falloir que je m'en aille tout de suite... à l'instant même... Il m'écrit qu'il sera à six heures cinquante à la gare de Fontainebleau !... J'étais bien loin de m'attendre !... Tenez, vous pouvez voir.

Laforêt, avec douceur repousse la lettre. — Mais, voyons... en principe... il ne devait rentrer que la semaine prochaine ?

Caline. — Oui, la semaine prochaine.

Laforêt. — Alors ?... Qu'est-ce qui lui prend ?

Caline, sincère. — Moi non plus... Il revient de Lyon...

Laforêt. — Je sais, je sais... Eh bien ?

Caline. — Eh bien, voilà ce qu'il m'écrit, tenez : *Ma chérie... j'ai reçu de tes nouvelles...* (Elle passe plusieurs phrases.) *Puisque tu es sur la ligne, je prendrai à Laroche le train omnibus. Il arrive à six heures cinquante à Fontainebleau. Trouve-toi à la gare...*

Laforêt. — Et alors ?... Vous monterez dans le train et vous rentrerez avec lui à Paris ?

Caline, sincère en tout. — Oui. Sa lettre arrive bien tard... J'ai juste le temps. Une demi-heure à peine... Ça m'ennuie de vous quitter comme ça... vous avez été si gentil pour moi, si bon... Mais comment faire ? Oh ! venez donc aussi, voulez-vous ? Venez !

Laforêt. — ...Vous lui avez écrit que vous m'avez rencontré, que je suis votre grand ami... que vous êtes ici avec moi ?

Caline. — Naturellement. Je lui ai tout dit.

Laforêt. — Oui... Eh bien, alors, rien de plus simple : il ne faut pas vous en aller.

Caline. — Mais...

Laforêt. — Il ne faut pas vous en aller. Voyons, les fêtes à Paris, c'est idiot. Les bals à tous les coins de rue ! La campagne vous fait du bien. Je vous garde !... Vous n'allez pas monter dans le train : c'est votre amant qui va en descendre... Je l'invite ici, avec vous !... J'aurai enfin l'occasion de le connaître, autrement que par vous et par ses lettres.

Caline, interdite. — Vous vous moquez de moi ! Ce n'est pas possible...

Laforêt. — ...Vous ne voulez pas rester ?

Caline. — Je ne demanderais pas mieux. Je suis très heureuse d'être ici... Mais ce n'est pas possible...

Laforêt. — Pourquoi ?

Caline. — Je ne sais pas.

Laforêt. — Donnez-moi une raison ? une seule ?... Puisque je suis votre ami, je peux bien inviter votre amant.

Caline. — Oui... certainement... Mais, comme ça, à l'improviste, sans le connaître... ça me paraît extraordinaire...

Laforêt. — Ce n'est pas extraordinaire, c'est tout simple, vous allez voir... (A Marseval.) Marseval, mon vieux, veux-tu mettre le moteur en marche ?

Marseval, sortant pour obéir. — Et un moteur en marche, un !

Caline, à Laforêt. — Je vous regarde faire ! Je ne sais plus, moi ! Vous m'impressionnez.

Laforêt. — Mon petit, voyez-vous, dans la vie, il faut deux choses, d'abord ne pas toujours suivre les sentiers battus, et puis prendre ses décisions à temps... à l'improviste, comme vous dites. Ça a toujours été ma méthode à travers le monde... J'ai envie de vous garder près de moi ? Ça vous fait plaisir de rester ? Vous avez envie de revoir votre amant ? Envoyons chercher votre amant.

Caline. — Vous croyez ?

Laforêt. — J'en suis sûr.

Sur la route, le moteur ronfle.

Caline. — Vous en avez, de la décision !

Laforêt, peut-être mélancolique. — N'est-ce pas !

Marseval, rentrant. — Ça y est. Le moteur de monsieur est avancé...

Caline. — Alors ?

Laforêt. — Eh bien, c'est entendu, nous restons ici, c'est entendu. (A Marseval.) Toi, mon vieux, tu vas bondir à la gare...

Marseval. — Et ramener l'amant de mademoiselle ! Ça va.

Caline. — C'est tout de même un peu raide, ce que nous faisons là... (A Marseval.) Je vais avec vous.

Laforêt. — Non... restez avec moi. (Elle le regarde.) Vous allez avoir votre amant toute la journée... Vous pouvez bien me donner encore un quart d'heure à moi tout seul... Je ne vous ai jamais rien demandé !... Ça me fera plaisir.

Caline. — Si vous voulez. Mais qu'est-ce qu'il va dire !

Laforêt. — Il ne dira rien. Il n'aura pas le temps.

Marseval. — A propos, comment est-il ? Voyez-vous que je me trompe...

Caline, riant. — Ah ! ah ! Il n'y a pas de danger. Vous le reconnaîtrez bien. Il est trop chic et trop joli garçon. Il est tout jeune. Vingt-deux ans. Il a de grands yeux, fendus en amande ; on ne peut pas avoir des yeux plus beaux...

Laforêt. — C'est défendu !

Marseval. — Sous peine d'amende !... Et puis ?

Caline. — Et puis il a toujours des cravates admirables, et des gants retournés aux poignets...

Marseval. — Je vois ça d'ici ! Brummel à Cambridge ! Je vous l'apporte immédiatly... à cent à l'heure !

Laforêt. — File, mon vieux, file.

Caline, à Marseval. — Quel homme, votre ami ! Quand il parle, je ne sais plus ce que je dois faire. Je lui obéis tout le temps... Pas vous ?

Marseval. — Moi aussi, vous voyez !... Et encore, aujourd'hui, ce n'est rien !... Ah ! il en a maté, celui-là, des hommes et des femmes... (Laforêt lui jette un regard mécontent ; il s'arrête. A part.) Oh ! oh ! pas de plaisanteries ! Mais, alors, c'est grave ?...

Il sort ; on entend le départ de l'auto.

Scène VIII

CALINE, LAFORET

Caline. — Je suis très émue, vous savez.

Laforêt. — Pourquoi ?

Caline. — Ce que nous faisons là... ça ne se voit pas tous les jours.

Laforêt. — Croyez-vous ?... Tout se voit tous les jours, mon petit... il suffit d'ouvrir les yeux !... Et puis, d'abord, c'est très normal. Il fallait bien, qu'une heure ou l'autre... moi et votre amant... Je suis tout prêt à devenir son ami, s'il le mérite autant que vous.

Caline. — Oh! il est très gentil, vous verrez, très doux, très agréable. Par exemple, il ne vous ressemble pas, oh! pas du tout. On n'imagine pas deux hommes plus différents.

Laforêt, souriant. — Vous aimez mieux son genre.

Caline. — Non... oh! non! Je l'aime... mais je voudrais bien qu'il soit comme vous.

Laforêt. — C'est flatteur.

Caline. — Je dis ce que je pense.

Laforêt. — Je sais... Je suis sûr que vous n'avez jamais menti.

Caline. — Jamais.

Laforêt. — C'est pour ça que je suis votre ami de tout mon cœur. Je connais pas mal de gens, vous ne ressemblez à personne. En vous, la spontanéité m'enchante. Comment se peut-il qu'on soit encore si neuf dans une époque où tout est vieux? Ma petite Câline! J'aime dire votre nom...

Caline. — Ce n'est pas mon vrai nom...

Laforêt. — Mais comme il est bien choisi! Qui donc vous a appelé comme ça, d'abord?

Caline. — Tout le monde, toujours, quand j'étais petite, à Roanne.

Laforêt. — C'est là que vous êtes née?

Caline. — Oui, j'ai été élevée par ma grand'mère. Elle travaillait dans le faubourg! Ah! nous étions bien connues! Tout le monde m'aimait; il paraît que j'étais très gentille...

Laforêt. — Très câline!

Caline. — Très! Alors, ce nom-là m'est venu, tout seul! Souvent je me sauvais, je descendais vagabonder jusqu'à la Loire. Toute petite, j'étais attirée par ce fleuve si grand, sa puissance m'impressionnait. Ma vieille maman, tout d'un coup, ne me voyant plus, me cherchait inquiète... « Câline?... Où est Câline?... » Des voisins m'avaient vu passer... « Elle est dans les roseaux, madame!... » Tous alors m'appelaient de proche en proche... « Câline!... Câline!... Câline!... » Et le nom qu'on m'avait donné, ce nom que vous aimez aujourd'hui, mon surnom, de bouche en bouche, venait me chercher au bord du fleuve!

Laforêt. — Vous ne répondiez pas?

Caline. — Non, j'ai toujours été très sauvage... Oh! oui, très sauvage! Vous ne le savez pas, vous, parce qu'une étrange confiance m'a de suite attirée vers vous! Je suis cependant la même, toujours. A part mon amant et vous, je ne connais personne au monde.

Laforêt. — Et le monde ne vous connaît pas! Ah! L'explorateur que je suis! C'est à Paris même, à deux pas, que j'ai fait ma plus belle découverte... Dites-moi encore des choses sur votre vie?

Caline. — Quoi donc?

Laforêt. — Tout... Oui, oui, je sais, depuis huit jours, vous m'avez beaucoup parlé déjà. Pas encore assez, ma petite Câline. Même ce que je connais, j'aime vous l'entendre dire. Dans quelques minutes, votre amant sera là; ce sera fini, notre intimité...

Caline. — Mais non, pourquoi?

Laforêt. — Ce ne sera plus la même chose. Mon lot à moi, c'est votre confiance, ce sont toutes vos confidences... Comprenez que j'en sois jaloux. Quand je pense qu'il y a trois semaines, je ne vous connaissais pas.

Caline. — Oh! ce que j'ai bien fait d'aller chez votre peintre.

Laforêt. — Et moi de lui commander mon portrait! Brave Robelle, va! Ma petite Câline, c'était écrit. Quand Robelle a intrigué pour faire ma tête, je ne voulais rien savoir. Il m'ennuyait avec sa peinture officielle! C'est un bonhomme qui vous rate les yeux, mais vous réussit la brochette. Eh bien, à la fin, sans savoir pourquoi, j'ai dit oui. Je suis venu poser, comme un ministre. C'était à cause de vous! Je ne sais trop quoi me disait : « Vas-y, ton portrait sera loupé, mais tu rencontreras un primitif! » Car vous êtes un primitif, ma petite Câline. Je n'oublierai jamais votre apparition dans l'atelier de Robelle. C'était de la joie pour les yeux, de la brume qui foutait le camp, un vrai petit morceau de soleil qui passait par là. Quand vous êtes partie, Robelle m'a dit qui vous étiez, qu'il vous connaissait très bien, vous et votre amant... je ne savais pas si je vous reverrais jamais, mais ça y était... vous étiez là... j'avais mon coup de soleil!

Il se touche le front.

Caline. — Il vous a beaucoup parlé de mon amant, Robelle? Qu'est-ce qu'il en a dit, du bien?

Laforêt, dubitatif. — L'opinion de Robelle n'a pas une grande importance.

Caline. — Pourquoi? Il ne vous a pas dit du bien?

Laforêt. — Je ne sais plus au juste. C'était vous surtout qui m'intéressiez...

Caline. — Il n'aime peut-être pas beaucoup Adrien, parce qu'Adrien est peintre.

Laforêt. — Peut-être... d'ailleurs ça n'aurait aucune importance, je n'apprécie les gens que par moi-même, quand je les connais bien.

Caline, sincère. — Alors, vous aimerez beaucoup mon amant?

Laforêt, sincère. — Je ne demande pas mieux.

Caline, riant. — Vous vous rappelez où vous m'avez rencontrée, la seconde fois?

Laforêt, souriant. — Oui... Ce n'est pas par hasard, vous savez.

Caline. — Comment! vous ne m'aviez pas dit!...

Laforêt. — Pas par hasard du tout. J'avais su par Robelle que votre amant avait fait un tableau...

Caline. — Son tableau! Il n'a fait que celui-là! C'est un coucher de soleil que nous avons vu, l'année dernière, dans le Jura. Il faisait beau. Je m'étais baignée dans un petit lac; l'eau était toute dorée, et en même temps claire, claire comme des yeux... les arbres s'y renversaient tout entiers. Il y avait une barque qui dormait. L'heure était si calme, si douce, qu'on avait envie de pleurer... Alors, ça nous a donné l'idée... Adrien a peint ce tableau-là.

Laforêt, presque malgré lui. — Pas si bien que vous.

Caline. — Qu'est-ce que vous dites...

Laforêt. — Rien.

Caline. — A Paris, quand nous sommes revenus, nous avions besoin d'argent, nous l'avons vendu...

Laforêt. — Combien?

Caline. — Pas cher...

Laforêt. — Au marchand chez lequel je l'ai vu, rue Victor-Massé. Robelle m'avait raconté l'histoire, après que vous étiez partie. Une curiosité m'a pris d'aller voir ce tableau-là...

Caline. — Il est toujours à la devanture.

Laforêt. — J'arrive tranquillement, en fumant un cigare...

Caline, sautant presque de joie. — Et vous me trouvez là, le front collé contre la vitre! Ah! ah! ah! ce que vous aviez l'air étonné!

Laforêt, avec plus d'émotion qu'il en témoigne. — Pas étonné! Content, ravi, charmé...

Caline. — Si, si, étonné. Vous ne saviez pas que faire. Ah! je me rappelle bien! Tout de même, il n'y avait rien d'étonnant à cela! Depuis une semaine qu'Adrien était parti, je venais voir son tableau, le matin et le soir, deux fois... Tiens donc, je me sentais moins seule en le regardant!

Laforêt. — Vous lui faisiez visite.

Caline, triomphante. — Parfaitement. C'était tous les jours, son jour.

Laforêt, il la regarde avec une expression ravie. — Vous êtes gentille! Quel petit être extraordinaire vous faites! (Il l'imite.) « C'était tous les jours, son jour!... » Comme elle a bien dit ça!...

Caline. — Vous l'aimez, son tableau?

Laforêt. — Je vous l'ai déjà dit.

Caline. — Oui, mais, la première fois, à la devanture, c'était peut-être de la politesse?... Maintenant que vous m'aimez bien, que j'ai tout à fait confiance en vous?

Laforêt. — Il est très bien.

Caline, heureuse. — N'est-ce pas! Oh! Je l'aime! je l'aime! je le trouve joli!

Laforêt. — Il vous a menée au Louvre, votre amant?

Caline. — Jamais. Pourquoi?

Laforêt. — Pour rien, mon petit. (Elle le regarde, vaguement inquiète. Il continue, très bon, pour qu'elle soit contente.) Il est très joli, son tableau! Votre peintre a beaucoup de qualités... c'est... (Il cherche le mot.) c'est très bien!... Seulement, il faut qu'il travaille encore beaucoup, qu'il soit difficile avec lui-même...

Caline. — Ah! Il faudra le lui dire... Je voudrais tant votre influence sur Adrien... Je sens bien que ce serait utile... Ce n'est pas un homme comme vous, lui... D'abord il se décourage très facilement... Et puis, il n'a pas d'audace... Je lui dirai de vous imiter, d'être comme vous... Si, si, je lui dirai. Vous ne savez pas le bien que vous m'avez fait, à moi. Quand je vous ai rencontré, j'étais toute triste, toute inquiète... Ça n'allait plus.

Laforêt. — Pauvre petite...

Caline. — C'est pourtant vrai. Adrien était sans commandes... (il ne sait pas trouver les affaires, n'est-ce pas !...) Heureusement qu'on s'aimait bien. Enfin, on lui propose d'aller à Lyon pour décorer toute une villa. Il part, obligé de me laisser seule à Paris. Depuis deux ans qu'on est ensemble, on ne s'était pas quittés ! Toute seule, les idées sont bientôt noires. Je me croyais perdue. Ah! ce que j'ai été contente de vous connaître, de vous avoir pour ami, comme ça, tout d'un coup! Ça m'a fait tant plaisir, une si grosse joie!... Je lui ai bien vite écrit. Je lui ai parlé de vous dans toutes mes lettres! Vous allez voir, quand il va venir: il sait déjà l'homme que vous êtes, allez! Oh! je vous remercie d'être mon ami, je vous remercie!

Elle est très émue par ce qu'elle dit ; on sent que son petit cœur s'ouvre tout entier. Elle saisit la main de Laforêt et, brusquement, sans réfléchir, la porte à ses lèvres.

Laforêt, de toute sa conscience, de toute son âme. — Ma petite Câline, que faites-vous là! Mais c'est moi qui vous remercie, c'est moi! Oui, je suis votre ami, et je vous promets de faire l'impossible pour que vous soyez heureuse dans la vie.

Caline. — Je ne peux pas l'être plus que maintenant... avec vous deux.

Scène IX

Les mêmes, UNE MARCHANDE DE FLEURS, puis L'AUBERGISTE, LE CHEF, BRIMBESEC.

La Marchande, elle passe sur la route et s'arrête. — Des fleurs du pays, toutes fraîches... Il n'en faut pas, aujourd'hui?

Laforêt, vivement. — Si, si, il en faut, comme tous les jours... Tenez, Câline, celles-ci, et puis ces roses...

Il met dans les bras de Blanche Câline les plus belles fleurs du panier.

Caline. — Celles d'hier ne sont pas fanées!

Laforêt. — Ça ne fait rien... Tenez, mon petit, tenez!

La Marchande. — Hein, ma petite dame, ce que c'est qu'un amoureux!

Laforêt, presque brutal. — Ne dites donc pas de bêtises, madame... (Il lui donne une pièce d'argent.) Allez, allez...

La Marchande. — Vous ne voulez pas des bouquets tricolores, préparés d'avance, pour le 14 juillet?

Laforêt, même jeu. — Non, pas de tricolores, madame! Pas de tricolores! Merci. (Départ de la marchande.) Cette femme est bête!

Caline, avec une espèce de volupté. — J'aime les fleurs! (Elle les respire lentement. Tout à coup son attitude change, elle rit à nouveau, spontanée, gamine.) Ah! ah! ce que je suis contente tout de même, aujourd'hui! Vous! Des fleurs! Mon amant qui revient! Ah! c'est trop! (Elle court jusqu'aux marches de l'auberge.) Je vais les mettre dans l'eau, avec les autres... Je redescends, tout de suite, tout de suite.

Elle entre dans l'auberge. Laforêt la suit des yeux. Pendant tout ce coin de scène, l'aubergiste et son chef ont pris la caisse aux lampions ; ils commencent à les accrocher à des fils tendus dans les arbres. Brimbesec, revenu, les regarde faire.

Scène X

LAFORET, BRIMBESEC, L'AUBERGISTE, LE CHEF

Brimbesec. — Si ce n'est pas malheureux! Ce ne sera plus une auberge! Voyez guinguette! Vous me servirez dans ma chambre.

L'Aubergiste. — Plus souvent! C'est épatant, vous grognez toujours! Pourquoi venez-vous?

Brimbesec. — Je me le demande!... Regardez-moi ça: vos arbres, avec vos lampions... on dirait une partition avec des notes. Je n'attends plus que la *Marseillaise*.

Le Chef. — Ne vous plaignez pas trop... on pourrait vous servir l'*Internationale*!

Brimbesec. — Comme plat de résistance!

Le Chef. — Parfaitement! Et avec une bombe au dessert.

Brimbesec, amer. — Ça va! ça va!

Le Chef. — Vous voulez dire: ça ira...

Il rentre vers sa cuisine.

Brimbesec, à l'aubergiste. — Vous supportez ça d'un domestique?

L'Aubergiste. — Plutôt, que je le supporte. Un extra! Je suis encore bien content de l'avoir!

Brimbesec, méprisant. — Marchand de soupe!

L'Aubergiste, sans aucun respect. — Ah! ah!... Et vous... marchand de croûtes! (Il sort.)

Brimbesec, outré. — Marchand de croûtes! Marchand de croûtes!

Laforêt, s'approchant et avec une politesse exquise. — Vous faites le commerce des tableaux, monsieur?

Brimbesec. — Oui, monsieur... (Il se présente.) Brimbesec, expert en peinture, rue Bonaparte...

Laforêt, souriant. — Rue Bonaparte! Spécialité de restauration!... Monsieur, je suis heureux de vous connaître... J'aurai peut-être affaire à vous... comme client. Vous vous occupez aussi des talents nouveaux?

Brimbesec. — Mon Dieu, quand j'en trouve un...

Laforêt. — Eh bien, nous en reparlerons... Monsieur... (Il salue et s'éloigne un peu.)

Brimbesec, charmé. — Il est très bien, cet homme-là... (Et il salue Blanche Câline qui redescend.)

Scène XI

LAFORET, BLANCHE CALINE

Caline. — J'en ai mis partout, des fleurs. La chambre est bien plus jolie comme ça. Mais la vôtre?

Laforêt, souriant. — La mienne?... J'ai de la monnaie du pape.

Caline, rassurée. — Oh! alors! (Elle change d'idée.) Je crois que l'auto sera bientôt là.

Laforêt. — Regardez sur la route.

On entend le bruit d'un train.

Caline. — Voilà le train! Il passe là, dix minutes après avoir quitté la gare.

Laforêt. — La voiture de Marseval va presque aussi vite.

Caline, qui regarde sur la route. — C'est elle qui vient au tournant... je la vois...

Elle ne tient pas en place.

Laforêt. — Courez vite.

Caline, sautant de joie. — Il est là, près de votre ami! Il est là.

Elle sort en courant.

Laforêt. — Fichtre, voilà une entrée attendue...

Sur des tables, on place les couverts; dans les arbres, les lampions s'allument. Bruit d'une voiture qui s'arrête. Entre Marseval.

Scène XII

LAFORET, MARSEVAL

Marseval, à Laforêt. — Eh bien, qu'est-ce que tu en penses? Ça n'a pas été long!

Laforêt. — Qu'est-ce qu'il a dit?

Marseval. — Rien... Oh! presque rien. Il était à la portière. Je l'ai reconnu tout de suite. Tu vas voir... c'est absolument le portrait qu'elle nous a fait... Je me suis approché: « Monsieur... je viens de la part de votre maîtresse; vous n'allez plus à Paris; tout est changé. Dépêchez-vous, le train repart. » Il m'a regardé, il est descendu, il m'a salué correctement : « — Vous êtes monsieur Laforêt, sans doute?... » « — Non, monsieur Laforêt vous attend à l'auberge. » « — Ah! bien. » Il est monté dans la voiture ; il a relevé son col pour ne pas absorber trop de poussière avec sa cravate et nous voilà. Je te le ramène, frais comme l'œil, et d'une élégance sans bornes.

Laforêt, riant. — Bravo, facteur. Voilà pour vous.

Et il lui serre la main.

Marseval, riant. — Merci, patron. Ce n'est pas de refus.

Entrent Blanche Câline et Adrien Meunier. Il est [illegible] garçon, l'air calme ; ses vêtements sont parfaits ; ses gants retournés au poignet. Il porte une élégante petite valise.

Scène XIII

Les mêmes, BLANCHE CALINE, ADRIEN

Laforêt, va vers Adrien la main tendue. — La vie est faite d'imprévu. Je suis heureux, monsieur, de vous connaître.

Adrien, très poliment. — Moi aussi, monsieur. J'arrive un peu couvert de poussière, je vous demande pardon.

Laforêt. — Mon Dieu, monsieur, excusez-moi d'une invitation aussi impromptue. Il ne faut accuser que la Providence des rencontres. Votre amie et moi sommes maintenant de grands amis. A nous désormais de nous connaître.

Adrien. — Vous me voyez un peu ennuyé. Je ne pensais pas descendre à Fontainebleau. Dans ma hâte à quitter le wagon, j'ai stupidement oublié un paquet... des gants, des cravates... Cela me contrarie beaucoup.

Caline. — Tu n'en fais jamais d'autre.

Adrien. — J'étais pressé.

Laforêt, très sérieux. — Je suis désolé, vraiment. Ces cravates ont eu le plus grand tort de vous quitter.

Adrien, souriant. — N'est-ce pas?... C'est de l'ingratitude de leur part!... Enfin!... (Il change d'idée.) Câline m'a écrit combien vous étiez gentil pour elle. Cela m'a un peu surpris d'abord... mais quand j'ai su qui vous étiez...

Laforêt. — Je vous assure que c'est une chose toute naturelle... Votre camarade Robelle faisait mon portrait... je me suis intéressé à cette petite que vous aviez laissée seule. C'est deux brins de vacances que j'ai pu lui offrir, voilà tout.

Adrien, même jeu. — Elle ne vous a pas trop taquiné...

Laforêt, souriant. — Elle n'a cessé de me parler de vous, sinon pour aller vous écrire...

Adrien, même jeu. — Et, en revanche, alors, dans ses lettres, il ne s'agissait que de vous; je crois, monsieur, que nous sommes quittes.

Laforêt. — Vous n'aviez pas l'intention d'abord de revenir si tôt?

Caline, avec une gronderie affectée. — Non. Il vient de me dire ça à l'instant. Il a lâché au milieu le travail qu'il était en train de faire à Lyon. Il n'est jamais raisonnable.

Adrien. — Je ne pouvais pas le continuer. Peindre des plafonds, je n'avais pas l'habitude! Cela me fatiguait d'avoir les bras levés. On est perché sur une échelle...

Caline. — Si, si, tu aurais dû. (A Laforêt.) Vous allez donner votre avis...

L'illumination à la porte de l'auberge (scène XV).

Laforêt, à Câline. — Plus tard, mon petit. Quand nous serons des camarades. (A Adrien.) Vous désirez peut-être, avant le dîner...

Adrien. — S'il vous plaît, oui, me laver les mains... un coup de peigne... c'est tout à fait indispensable.

Caline, à Adrien. — Viens vite.

Adrien, à Laforêt. — Je vous demande pardon: cinq minutes. Mais je suis vraiment par trop sale.

Il se dirige vers l'auberge.

Caline, à Laforêt. — Il est timide. Quand vous le connaîtrez mieux, vous verrez comme il est gentil!... Oh! vous avez bien fait de ne pas me laisser partir...

Adrien, sur les marches. — Câline, viens-tu?

Caline, courant vers lui. — Voilà, voilà... C'est au premier. La chambre numéro vingt.

Ils entrent dans l'auberge.

Scène XIV

PIERRE LAFORET, MARSEVAL

Laforêt reste immobile, un peu rembruni.

Marseval. — La chambre numéro vingt! Eh bien, mon vieux, tu as le vingt triste!

Laforêt, tressaillant. — Pourquoi dis-tu ça? Es-tu bête!

Marseval. — Dame, je ne sais pas, moi. Tout cela est si imprévu. Quand je pense qu'il n'y a pas quinze jours nous étions tous les trois dans la loge d'Antonine Bargès, que Tout-Paris venait chez toi...

Laforêt. — Mon vieux, comprends-moi bien: Paris, le succès, Antonine, la grande ville et la grande comédienne, tout cela m'est égal, à l'heure actuelle. Je reviens de loin, j'ai vu beaucoup de choses...

Marseval. — Tu as eu beaucoup de femmes...

Laforêt. — J'ai peut-être eu, comme tu dis, beaucoup de femmes... Je n'ai plus, comme toi, l'âme d'un vieux collégien snob... Ce qui m'intéresse...

Marseval. — C'est Blanche Câline!

Laforêt. — Ne m'interromps pas, je t'en prie. Ce qui m'intéresse, c'est un petit être auquel je me sens utile, totalement utile. Mon cœur a un besoin nouveau de protéger, d'instruire, de... surcréer! Comprends-tu?

Marseval. — Parfaitement. Tu es amoureux fou de la petite gosse qui est là. Tu es shakespearien, mon vieux Laforêt.

Laforêt. — Ce qui veut dire?

Marseval. — Eh bien, oui, quoi... Laforêt qui marche!

Laforêt. — Imbécile! Triple buse! Je ne suis pas amoureux fou; je ne marche pas, comme tu dis dans ton sublime langage...

Marseval. — Ne te fâche pas.

Laforêt. — Je ne me fâche pas. Seulement, je suis à une minute passionnante. Depuis quinze jours, j'étudie cette petite de toute ma tête... je l'aime...

Marseval. — Je viens de te le dire.

Laforêt. — Non. Tu m'as dit que j'en suis amoureux fou. Je te réponds: je l'aime. Ce n'est pas la même chose... Je me suis juré qu'elle serait heureuse. Etre heureuse, pour une femme, ça dépend de l'amant qu'on a. Tu me connais... je n'aime pas démolir le bonheur des autres... S'ils doivent être heureux ensemble... qu'ils le soient...

Marseval, ironique. — Oui, mais, voilà, le seront-ils?

Laforêt. — Voilà!

Marseval. — Tu m'amuses!

Laforêt. — Pourquoi?

Marseval. — Parce que, mon vieux, je sais très bien ce que tu vas faire!

Laforêt. — Tu as de la chance, moi, je ne le sais pas!...

Scène XV

Les mêmes, L'AUBERGISTE, LE CHEF, LUCIE, MARGUERITE, ALICE, GASTON, LUCIEN

L'Aubergiste, au chef. — Allume les lampions. (En effet, la nuit descend; maintenant, tous les arbres vont s'éclairer; de grosses lanternes, pareilles à celles du Japon, forment des ceintures lumineuses. L'aubergiste à Laforêt.) Monsieur dîne?

Il montre Marseval.

Laforêt. — Oui, quatre couverts... tenez, cette table-là.

Par la porte de la route entrent Lucie, Marguerite, Alice, Gaston, Lucien.

Lucie, la grosse blonde. — Ah! non! Cette promenade. Ce que j'ai la dent!

Gaston. — Oh! toi, pourvu que tu manges!

Marguerite, méprisante. — Cette miniature-là, son paradis, c'est une ville en pains!... Moi, la campagne, ça me mélancolise!

Alice. — Eh bien, quoi, tu ne vas pas pleurer! C'est des arbres, ma vieille, c'est pas des oignons.

Lucien, à Marguerite. — C'est vrai, ça, ce que tu es romance!

Marguerite, alanguie. — Ah! taisez-vous! Vous n'avez pas de sens!

Les autres s'esclaffent.

Lucie. — Ah! ah! tu l'entends!

Alice. — Non, mais, chez qui?

Gaston. — Ce que la campagne la travaille...

Marguerite. — Tiens, cette idée! Je n'y vais que deux fois par an, au 14 juillet et à la Toussaint. C'est une tradition de famille.

Lucien. — Tu as donc une famille?

Les autres commencent à s'en aller vers une table dans le fond.

Marguerite. — Cet imbécile qui me demande si j'ai une famille... (Elle aperçoit Laforêt.) Ah! le bel homme!... Vous ne cherchez pas une femme, monsieur?

Laforêt, riant. — Non, mademoiselle, non. C'est bien regrettable, d'ailleurs...

Marguerite. — Ah! pour sûr... Vous êtes rudement bien!

Alice, de la table où ils se sont installés, dans un bosquet. — Eh bien, quoi, la Môme Poésie!

Marguerite. — Je viens... je viens... (A Laforêt.) Excusez-les, monsieur, ce n'est rien que des brutes!

Elle va rejoindre les calicots. Rires.

Marseval, riant. — Encore un succès, mon vieux!

Laforêt. — Tu m'embêtes. Viens plutôt éclairer ton auto. La nuit descend...

Ils sortent sur la route. Blanche Câline et Adrien descendent le perron.

Scène XVI

CALINE, ADRIEN

Caline, désignant la table préparée. — Notre table de tous les jours.

Adrien. — Je reconnais très bien. C'est tout à fait comme sur les cartes que tu m'envoyais.

Caline. — Hein, mon chéri, tu ne t'attendais pas... Je me porte mieux depuis que je suis ici... J'ai bonne mine?

Adrien. — Oui. Dis donc, Câline, tu ne m'as pas menti? Tu ne te moques pas de moi? Tu n'as rien fait de mal, rien que tu ne pourrais pas me dire?

Caline, riant. — Oh! mon chéri! Moi! Oh! là! là! Et puis, tu sais, c'est un homme honnête, un homme gentil qui m'aime!

Adrien. — Comment, qui t'aime?

Caline. — Pour sûr.

Adrien. — En ami?

Caline. — Naturellement. Tu ne vas pas être jaloux, j'espère?

Adrien. — Tu me fais de la peine!

Caline. — Ah! mon chéri!

Elle se jette à son cou, l'embrasse.

Adrien. — J'avais écrit rue Fontaine pour qu'on nous prépare à dîner.

Caline. — A propos... la propriétaire m'a réclamé de l'argent. On lui doit cinq semaines.

Adrien. — Je n'ai pas de quoi la payer.

Caline, frappée. — Comment, tu n'as pas rapporté d'argent?

Adrien. — Je te l'ai dit tout à l'heure en arrivant. Là-bas, à Lyon, je devais faire quatre panneaux dans la salle à manger. On n'a pas été content du plafond; on m'a fait des observations... j'en avais assez...

Caline. — Je croyais qu'on t'avait payé tout de même.

Adrien. — Ils ne m'ont donné que cent francs! Je n'ai pas voulu discuter.

Caline. — Tu as cent francs.

Adrien. — Non, voyons. Il a fallu que j'achète du linge, et puis des cravates... celles que j'ai oubliées dans le train... et puis mon retour...

Caline. — Tu n'es pas sérieux. Qu'est-ce que nous allons faire?

Adrien. — Ecoute, en arrivant à Paris, je me débrouillerai...

Caline. — Crois-tu?

Adrien, charmant, léger. — Mais oui, ma gosse! Je t'aime! tu es jolie! Ah! ce que je m'ennuyais là-bas, sans toi! La nuit surtout. Je ne pouvais pas dormir. Ça me fichait des envies de pleurer... Enfin... on est ensemble, c'est le principal!

Ils se regardent, se rient, se prennent les mains comme deux enfants, et, tout à coup, dansent... Reviennent Laforêt et Marseval.

Scène XVII

Les mêmes, LAFORET et MARSEVAL

Laforêt. — Eh bien, c'est comme ça que vous êtes à table? Mais vous n'êtes pas des grandes personnes... Vous avez faim?

Adrien, gaiement. — Toujours les Anglais...

Ils se mettent à table.

Laforêt, à l'aubergiste qui sert et montre le menu. — Oui, oui, c'est ça... non, pas de ragoût... un poulet froid. (A Adrien.) Du cidre?

Adrien. — Jamais les Anglais!

Laforêt. — Bière? Champagne?

Adrien. — Ce que vous voudrez.

Marseval. — Alors, champagne!

L'aubergiste s'éloigne.

Laforêt. — D'habitude, on est à peu près seul, c'est beaucoup mieux...

Ils mangent... Petit silence...

Marseval. — Ça me rajeunit, cette petite fête de famille. Dis, Laforêt, te rappelles-tu cette auberge où nous allions toujours? On était servi par le patron.

Laforêt. — Saint-Galmier?

Marseval. — Oui, Saint-Galmier. (A Adrien.) On l'avait surnommé Saint-Galmier, parce qu'il avait l'accent badois.

Adrien. — C'était un Belge?

Marseval. — Oh! un Belge! Un Allemand, voyons.

Adrien, riant. — Ah! moi, vous savez, je ne suis pas fort en géographie.

Marseval. — En quoi êtes-vous fort?

Caline, étourdiment. — En amour.

Laforêt, sourire forcé. — Et en peinture.

Adrien. — Oh! en peinture!

Caline. — Si, si. Monsieur Laforêt a vu ton tableau, tu sais. N'est-ce pas que vous le trouvez bien?

Laforêt, poli. — C'est un beau coucher de soleil.

Marseval, à Laforêt. — Tu as dû en voir d'épatants, hein, dans tes voyages?

Laforêt. — Tu sais, le soleil, c'est comme nous. Il se couche et il se lève chaque fois de la même manière.

Caline. — Oui, mais ce ne sont pas toujours les mêmes nuages qui font la couverture.

Laforêt. — Voilà!... (A Adrien.) Un peu de poulet?

Adrien. — Oui.

Laforêt.— L'aile?

Adrien. — Oui.

Caline. — Oh! je la voulais.

Laforêt. — Tenez, mon petit, voici l'autre.

Caline. — Mais vous?

Laforêt. — Je suis l'homme de la carcasse. (Câline toussote.) Vous avez froid?

Adrien. — Ce n'est rien; elle fait toujours ça...

Laforêt. — Il ne faut pas... Je vais vous chercher quelque chose.

Marseval, se levant. — Laissez donc, mon vieux... j'y vais.

Laforêt, lui crie. — Son écharpe est dans le vestibule.

Caline, même jeu. — La bleue!

Laforêt, à Adrien. — C'est une petite écharpe de rien du tout, que je lui ai achetée l'autre jour à Fontainebleau... Les soirs sont frais.

Adrien, à Laforêt. — Elle en a vu bien d'autres, à la Mer de Glace...

Caline, à Laforêt. — Oui... il y a deux ans. Nous passions en automobile à Chamonix. On a eu l'idée de faire la Mer de Glace. Seulement, je n'étais pas équipée. Et puis nous nous sommes égarés dans la nuit. J'avais de la neige presque à la moitié du corps, en robe de toile...

Adrien, riant. — C'est vrai ce qu'elle dit!

Laforêt, outré. — Oh! mais, c'était de la folie! Vous lui avez laissé faire ça! Oh! (Marseval rapporte l'écharpe. A Marseval.) Crois-tu qu'il l'a fait marcher dans la neige, vêtue seulement d'une robe de toile!... (A Câline.) Couvrez-vous bien! (Il lui met l'écharpe, très sincèrement scandalisé; elle rit, heureuse.

Marseval. — Dans la neige! Quand donc, mon Dieu?

Laforêt. — Il y a deux ans!

Marseval. — Malheureuse! Voulez-vous du thé bouillant?

Caline, riant. — Ah! ah! J'ai eu le temps de me réchauffer.

Laforêt. — A peine! (A Adrien.) Les femmes sont toutes pareilles; de petites enfants téméraires. Notre devoir s'impose: être raisonnables à leur place...

Adrien, se versant à boire. — J'aurais dû l'empêcher...

Caline. — Oh! m'empêcher, ne dis pas ça! C'est toi qui m'as entraînée...

Adrien, se défendant. — Tu as bien voulu! Il ne faut pas tout mettre sur mon dos. C'est comme à Bellegarde, pour l'automobile.

Marseval. — Vous aviez une auto?

Caline. — Une petite douze-quatorze!... On nous l'a confisquée en revenant de Suisse, à la frontière, à cause que j'avais voulu passer des cigarettes... au moins vingt boîtes...

Adrien. — Je te l'avais défendu.

Caline. — Pas tout à fait. Tu m'avais dit : « Prends garde... on va se faire pincer... »

Adrien. — Enfin, je t'avais prévenue...

Laforêt. — Ce n'est pas la même chose!

Adrien. — Si.

Laforêt. — Non. Vous n'aviez pris aucune décision ni dans un sens, ni dans l'autre, voilà tout.

Marseval. — Alors, vous avez payé?

Caline, riant. — On n'avait plus d'argent! On avait tout dépensé en route.

Adrien, ravi. — Vingt mille francs en quatre mois, c'est bien simple! Un petit héritage. On achète une auto, nous voilà partis...

Laforêt. — Bravo!

Adrien, enchanté. — Ce qu'on s'est amusé! On a manqué de se tuer dix fois! On ne pensait plus à rentrer. Un beau jour, j'entame le dernier billet. C'était la fin! Nous revenons. Nous achetons du tabac en masse. La douane nous pince! Cinq cents francs d'amende! Avec ça, j'avais perdu le reçu de l'argent déposé pour rentrer en Suisse avec la voiture. Je ne voulais pas payer les vingt-cinq louis. On m'a confisqué ma petite douze-quatorze.

Laforêt, crispé, mais souriant. — Que voulez-vous, on finit toujours par rencontrer la douane.

Adrien. — C'est forcé!... A Paris, j'ai été trouver un marchand, il m'a donné cinq cents francs, il a payé l'amende. Il a eu la voiture!... Et puis, nous, on s'est débrouillé!

Marseval. — Si on peut appeler ça se débrouiller! Vous avez le sens des affaires.

Adrien. — Oh! là! là! pourvu qu'on vive aujourd'hui! Et puis, on l'a faite, la randonnée! On ne pensait à rien, qu'à s'amuser! Pas, Câline!

Ils rient tous les deux.

Laforêt. — Evidemment, c'est une méthode. Je ne vous dirai pas que je l'approuve tout à fait... Elle est défendable, quand on vit seul, c'est de l'insouciance... Aussitôt qu'on devient deux, et qu'il y a une femme...

Pendant qu'il parle, une entraînante musique passe sur la route, d'abord lointaine, puis se rapprochant. Bruits de pétards. C'est une retraite aux flambeaux.

Adrien, battant la mesure. — Ah! mais, c'est la retraite aux flambeaux... (Il se lève d'un bond et court vers la route.) Tu viens, Câline!

Caline, riant. — Quel gosse!... Attends-moi...

Elle le suit, en courant, et sort avec lui; la musique, d'ailleurs, produit des effets semblables sur les dineurs des bosquets.

Scène XVIII

LAFORET, MARSEVAL

Marseval. — Eh bien, mon vieux... à la bonne heure! C'est la bohème!

Laforêt. — Oh! la bohème... si l'on veut! D'ailleurs, la bohème, dans la vie moderne...

Marseval. — Ils ont l'air de bien s'aimer!

Laforêt. — Oui... peut-être...

Marseval. — Il est très gentil... Pas très malin, pas très sérieux... hein?

Laforêt. — Quoi?

Marseval. — Je te dis: pas très sérieux. Il a du talent?

Laforêt. — Aucun.

Marseval. — De quoi vivent-ils?

Laforêt. — Je ne sais pas...

Marseval. — En tous cas, il est drôle?

Laforêt. — Comme ça, oui...
Marseval. — Je t'ennuie...
Laforêt. — Non...
Marseval. — Qu'est-ce que tu en penses?
Laforêt. — Rien...
Marseval. — Parfait...

Il se lève et va à la grande porte; la retraite passe sur la route, derrière le mur... lueur, musique populaire qui va s'éteindre pour la fin de l'acte. Câline revient.

Scène XIX

LAFORET, CALINE

Caline. — Oh! vous êtes seul? Où est votre ami?

Laforêt. — Il prépare la voiture. Il rentre à Paris... J'ai bien envie d'en faire autant...

Caline, alarmée. — Qu'est-ce que vous dites?

Laforêt. — J'ai à faire. Vous resterez ici avec votre amant... Je reviendrai dans quarante-huit heures...

Caline, navrée, du fond du cœur. — Oh! mais je ne veux pas. Pourquoi? Vous êtes fâché? Oh! ne me faites pas de chagrin! Je suis si heureuse, ce soir.

Laforêt. — Et votre amant, ma petite Câline? Puisqu'il est là... vous n'avez pas besoin d'autre chose.

Caline. — Si... Lui, c'est lui... et vous, c'est vous! Je n'ai que ces deux tendresses au monde. J'ai besoin que vous soyez là, tous les deux...

A la porte revient Adrien.

Scène XX

Les mêmes, ADRIEN

Adrien, très gai. — Ah! ce que c'est drôle! Il y a tout le pays... des pompiers, des gosses, des femmes... On commence le feu d'artifice. Il y a, sur la Seine, des bateaux allumés. Venez donc voir, on va s'amuser...

Laforêt. — Non, non, allez-y tous les deux... A demain.

Il lui tend la main.

Adrien, même jeu. — Bonsoir, monsieur. Et je vous remercie de votre accueil... je suis très content de vous connaître... (A Câline.) Tu viens, Câline!.. (A Laforêt.) Bonsoir! (Elle l'embrasse tout d'un coup de toutes ses forces. Adrien, souriant.) Oh! Eh bien, Câline!... (A Laforêt.) Croyez-vous qu'elle est mal élevée! (On entend partir des fusées.) Viens vite, c'est commencé...

Caline. — Voilà! Voilà!... Au revoir!... Ah! je suis si contente ce soir... il me semble, ce feu d'artifice, qu'on va le tirer pour moi... pour moi toute seule... Allons, viens, viens...

Ils sortent en courant.

Marseval, revenant vers Laforêt. — Et alors, mon vieux... qu'est-ce que tu en dis?

Laforêt, pensif. — Qu'est-ce que tu veux que j'en dise, mon vieux?... Attends... attends... tout cela n'est qu'un premier acte...

Il allume un cigare et réfléchit.

RIDEAU

Laforêt. Câline. Adrien. Marseval.
Scène XVII. — Marseval : « *Ça me rajeunit, cette petite fête de famille.* »

Adrien et Câline. Laforêt.

Scène XIII. — Laforêt : « *Eh bien, mais, je suis là...* »

ACTE II

C'est une espèce de salon vulgaire, mais prétentieux, avec un piano. Les meubles sont confortables et recouverts de velours grenat. Sur la cheminée, une Sapho en plâtre. Une grande glace avec des éventails. Banalité. Par-ci par-là, traînant, de ces accessoires qu'on distribue dans les restaurants de nuit et que les gens ramènent chez eux, sans qu'on sache pourquoi... Il est environ neuf heures du soir.

Scène première

LE VIEUX MONSIEUR, M^me^ CHERY

Le rideau se lève sur la scène vide. Par une porte vers le fond — porte qui donne sur une chambre — entre un vieux monsieur correct. Il est accompagné d'une dame bizarre et mûre. Lui a son pardessus, elle sa robe d'intérieur.

Le Vieux Monsieur. — Parfait... parfait... Et alors, cette pièce ?

M^me^ Chéry. — Cette pièce, c'est le salon, dont on peut se servir au besoin.

Le Vieux Monsieur. — La chambre me convient assez.

M^me^ Chéry. — Vous trouverez difficilement mieux. Vous avez remarqué qu'elle a deux sorties, l'une directe sur l'antichambre, et celle-ci sur le salon. De plus, la fenêtre donne sur la cour. Sauf les tapis qu'on bat le matin, aucun bruit.

Le Vieux Monsieur. — Oui... oui... tout ça est fort bien. Mais vous n'êtes pas sûre que la chambre soit libre...

M^me^ Chéry. — Elle le sera demain sans faute, et même ce soir au besoin. Je me charge des locataires. Et, vous voyez, déjà, je leur ferme la porte.

Elle ferme à clef la porte par où ils sont entrés. Elle enlève la clef.

Le Vieux Monsieur. — Dans le cas où je louerais, la chambre ne serait jamais occupée que deux fois par semaine, et de quatre à sept. Mais, naturellement, je garderais la clef sur moi.

M^me^ Chéry. — Oh ! vous pouvez avoir confiance. Je ne reçois pas tout le monde. Et puis, d'ailleurs, grand avantage... moi, je n'ai qu'une chambre à louer. Je n'en suis pas embarrassée. Maison tranquille, bien qu'à deux pas du bal public... dont parfois on entend l'orchestre.

Le Vieux Monsieur. — Oui... oui... Eh bien, madame, je vous rendrai réponse... En tout cas, ça me plaît beaucoup...

M^me^ Chéry. — Mettez un mot, chez la concierge... Madame Chéry, propriétaire... (On entend du bruit dans l'antichambre, puis entre Blanche Câline et Adrien. M^me^ Chéry, à mi-voix.) Ce n'est rien... Les locataires que je m'en vais mettre à la porte.

Le Vieux Monsieur. — Ah !... Ah !... Au revoir, madame, bien mes respects.

Tous deux sortent.

Scène II

BLANCHE CALINE, ADRIEN

CALINE. — Comment se fait-il que la porte sur l'antichambre soit fermée?

ADRIEN. — Je n'en sais rien. (Il veut ouvrir la petite porte.) Celle-là aussi est fermée.

CALINE, inquiète. — Qu'est-ce que ça veut dire?

ADRIEN. — Quel était ce vieux monsieur?

CALINE. — Je n'en sais rien.

ADRIEN, rêveur. — Il avait l'air d'un sénateur.

Deuxième entrée de M^{me} Chéry.

Scène III

LES MÊMES, M^{me} CHERY

M^{me} CHÉRY. — Peut-être avez-vous l'intention de rentrer dans votre chambre?

CALINE. — Mais oui, madame.

M^{me} CHÉRY. — Eh bien, il faudra d'abord me payer.

CALINE. — Mais, madame...

M^{me} CHÉRY. — Je vous demande pardon, depuis combien de temps êtes-vous chez moi?

ADRIEN. — Depuis deux mois.

M^{me} CHÉRY. — Depuis combien de temps ne m'avez-vous pas payée?

ADRIEN. — Depuis un mois...

M^{me} CHÉRY. — Depuis quatre semaines. Ne l'oubliez pas, vous êtes à la semaine. En voilà assez. Je ferme la porte. Vous ne faites rien, ni l'un ni l'autre, pour vous tirer d'embarras. Vous irez faire le réveillon dehors.

CALINE. — Mais, madame, vous n'avez pas le droit...

M^{me} CHÉRY. — Mademoiselle, quand on a de l'argent et qu'on s'adresse à des gens qui n'en ont pas, on a tous les droits. D'ailleurs, allez chez le commissaire de police si ça vous fait plaisir... En attendant, je garde vos affaires... Maigre gage, d'ailleurs... Vous, mademoiselle, vous n'avez rien... et, à part les quelques chemises, bottines, cravates de monsieur, ce n'est pas avec vos frusques que je me paierai...

ADRIEN. — Alors, madame...

M^{me} CHÉRY. — Je me défends, pour le principe, monsieur... et, parce que je suis du côté des honnêtes gens! Je vous laisse le salon pour réfléchir... Ah! à propos... il est arrivé une dépêche pour vous... Elle est là sur le piano, avec les notes... la mienne, celle de la teinturière, du pharmacien et du marchand de bois.

Elle sort.

Scène IV

LES MÊMES, moins M^{me} CHERY

Blanche Câline, sans un mot, désolée, se laisse tomber sur un fauteuil.

ADRIEN, après avoir regardé l'adresse du télégramme. — Lis la dépêche.

CALINE, après avoir lu. — C'est M. Laforêt... Il est revenu d'Angleterre... Il va venir nous voir tout à l'heure...

Ils se regardent.

ADRIEN. — Eh bien?

CALINE, vivement. — Je ne veux pas qu'il sache.

ADRIEN. — Comment? Puisqu'on nous met à la porte? Et puisqu'il ne sait pas que nous sommes en meublé?

CALINE. — C'est épouvantable...

ADRIEN. — C'est peut-être le moment de tout lui dire?

CALINE. — Tais-toi... Je mourrais de honte!

ADRIEN. — Tu as eu tort... Il devrait savoir la vérité depuis longtemps. Quand il la découvrira...

CALINE, navrée. — C'est épouvantable!... Mais, aussi, c'est de ta faute. Quand nous étions à Fontainebleau, tu ne cessais de lui répéter: « Mon appartement de la rue Fontaine est beaucoup trop petit. Il va falloir, au retour, que j'en cherche un plus grand!... »

ADRIEN. — Je disais ça, Câline, parce qu'on allait nous mettre à la porte de la rue Fontaine. Alors, je prenais d'avance mes précautions. Après tout, je ne le connaissais pas, moi, ton Laforêt!... Il me fait venir dans un hôtel, il m'y invite pour un jour, j'y reste deux mois... Si je ne lui avais pas parlé d'une installation très chic, que j'aurais pendant l'hiver, j'aurais été très gêné de vivre à ses crochets, pendant l'été. C'est une question de délicatesse... Et puis, d'abord, je pensais qu'on ne le reverrait plus, ce qui aurait arrangé tout.

CALINE. — Comment, tu pensais qu'on ne le reverrait plus? Mais, c'est très mal, ce que tu dis là! Un homme qui a été si bon pour nous!

ADRIEN. — Qu'est-ce qu'il a jamais fait?

CALINE. — Il a fait... qu'il est la seule personne tout à fait propre que nous connaissions. C'est déjà beaucoup.

ADRIEN. — Il a de la chance!

CALINE. — Adrien!

ADRIEN. — Parfaitement. Il a tout ce qu'il veut. Il gagne de l'argent. Il fait des explorations, des découvertes, des conférences... Il n'a qu'à se laisser vivre!... S'il était à ma place...

CALINE. — Tais-toi. C'est un homme admirable.

ADRIEN. — Oh! admirable?... Je la connais cette chanson-là.

CALINE. — Il t'a fait beaucoup de bien... Il t'a fait vendre ton tableau, ton coucher de soleil. M. Brimbesec t'en a donné cinq cents francs... Tu devrais toujours retourner le voir.

ADRIEN. — Les mains vides? Je n'ai pas de couleurs, pas de toiles, pas d'atelier. C'est très difficile... On ne fait rien sans rien...

CALINE, plaintive. — Il n'y a même plus de soleil...

ADRIEN, triomphant. — Tu vois bien!... Ah! la vie est dure! On a beau se donner un mal de chien!

Désespéré, il s'allonge sur un canapé. Il allume une cigarette.

CALINE, avec un reproche, tendre. — Qu'est-ce que tu fumes-là... Encore ce tabac d'Orient qui coûte si cher?

ADRIEN. — C'est le seul qui me donne des idées...

Un temps.

CALINE. — J'ai du chagrin, mon petit... Jamais je n'aurais cru en arriver là!... Quand je pense à cet argent que nous avions d'abord et que nous avons gaspillé comme des fous.

ADRIEN. — Ah! S'il fallait toujours prévoir l'avenir!

CALINE. — Qu'est-ce que nous allons faire?

Adrien. — Parle à M. Laforêt...

Caline. — Non.

Adrien. — Pourquoi?

Caline, baissant la tête. — Je ne veux pas.

Adrien, se levant, inquiet. — Tu l'aimes tant que ça?

Caline. — Tu es bête!

Elle l'embrasse.

Adrien. — Alors?

Caline. — Alors, je ne veux pas... j'ai mes raisons... Ne serait-ce que celle de t'aimer et d'avoir honte! Si j'étais seule, tout à fait seule, je lui parlerais peut-être... Mais, s'il me demandait, soudain, pourquoi, toi, tu ne nous tires pas d'affaire tout seul...

Adrien. — Tout seul! Est-ce que je n'ai pas essayé vingt fois?... Tout ce qu'on me propose est impossible, tu le sais bien. Encore la semaine dernière, cette place... Deux cents francs par mois... Compte un peu ce que ça fait par jour. Je ne peux pas travailler pour ce prix-là... C'est comme la peinture... Me vois-tu, bâclant n'importe quelle saleté... Plus tard, on me la reprocherait.

Caline. — Qui donc?

Adrien. — Tout le monde.

Caline. — Oh! tout le monde! Si tout le monde savait où nous en sommes...

Adrien. — Tu m'en veux... Tu penses que c'est de ma faute.

Caline. — Mais non, je ne t'en veux pas... Mais j'ai du chagrin, c'est bien naturel... Tu ne sais pas ce que c'est que d'être femme à vingt ans et d'ouvrir une armoire vide... Je n'ai qu'une paire de bottines... Cette nuit, c'est Noël... je n'oserais pas la mettre dans la cheminée, à cause des semelles.

Adrien. — Câline!

Caline. — Et M. Laforêt qui va venir d'une minute à l'autre! J'ai bien du chagrin... Et pourtant je suis gentille! Je mérite du bonheur! Je n'ai rien fait de mal. Tu verrais comme je serais jolie si j'avais des choses comme les autres femmes...

Adrien, frappé. — C'est vrai!

Caline. — Pour sûr, c'est vrai... j'ai honte d'être si pauvre!

Adrien, très agité. — Ecoute, Caline, ce que tu dis me bouleverse, non, vraiment, tu sais, me bouleverse. « J'ai honte d'être si pauvre. » Tu as parlé ces mots-là d'une façon si vraie que ça a fait en moi une révolution...

Caline. — Tant mieux.

Adrien, même jeu. — Oui, tant mieux! Pour sûr, tant mieux! C'est trop bête à la fin de vivre comme nous vivons. Il faut faire comme les autres. Il faut faire de l'argent. Tu ne t'en rends peut-être pas bien compte, mais tout le secret de la vie est là! Si je faisais de l'argent, quelle différence y aurait-il entre M. Laforêt et moi? Hein? Il n'y en aurait pas... Aussi, c'est décidé... n'importe quoi,... l'impossible... je travaillerai... je ferai de l'argent... Et nous aurons de tout ce qui nous manque, tu m'entends, de tout!

Caline. — Adrien, tu me fais de la peine. Je te connais tellement. D'habitude, quand tu parles de « faire de l'argent », je n'y attache aucune importance. Je sais bien que ça ne veut rien dire. Tu t'énerves, tu te montes l'imagination, tu crois tout réussir... mais je sais bien qu'une heure après tu te désoles, et qu'alors nous pleurons ensemble. Nous pouvons commencer par là, puisque c'est toujours la même chose.

Adrien. — Ce ne sera plus la même chose... Et, la preuve, c'est que je vais descendre et tu seras contente de moi quand je reviendrai... Tu veux bien que je descende...

Caline. — Ce n'est peut-être pas bien utile, tu sais!... Il y a quatre étages.

Adrien. — Tu ne me crois pas?

Caline. — Comment veux-tu que je te croie? La vie n'a pas changé depuis tout à l'heure.

Adrien. — Moi, j'ai changé. Enfin, quoi, je peux bien avoir une idée de temps en temps...

Caline. — Quelle idée?

Adrien. — Ah! voilà!... Je ne veux pas te la dire! Ah! non... parce que, si ça ne réussissait pas, après... c'est une superstition... Ah!

Coup de sonnette. Adrien et Blanche Câline se regardent.

Caline, à Adrien, à voix un peu plus basse. — Tu crois que c'est lui?

Adrien. — Laforêt? Oh! oui! Ce doit être lui.

Caline. — Pourvu qu'elle ne lui dise rien, et qu'elle fasse comme d'habitude, mon Dieu!

Adrien. — Quoi, comme d'habitude?

Caline, très craintive. — Tu sais bien! Il la croit à notre service. C'est toi-même qui as inventé ça! Empêche-la de parler...

Adrien. — Ah! oui, oui! D'ailleurs, je vais la payer... Ne crains rien... je vais lui dire...

Adrien sort vite dans l'antichambre. Câline, seule, se précipite vers la cheminée, fait disparaitre des choses trop laides, trop vulgaires qui trainent, de ces accessoires déteints de restaurant de nuit. Un livre. C'est une petite scène intense et muette.

M^{me} Chéry, précédant Laforêt. — Par ici, monsieur...

Entrée de Laforêt.

Scène V

M^{me} CHERY, LAFORET, BLANCHE CALINE

Laforêt, à Blanche Câline, avec son bon sourire. — Bonjour, mon petit...

Caline, très émue. — Bonjour... je suis bien contente...

M^{me} Chéry. — En attendant, ne laissez pas fumer les lampes... ça abîme toutes les étoffes.

Caline. — Mais, madame...

M^{me} Chéry, à gifler. — Il faut bien que je vous le dise, puisque vous ne le savez pas.

Elle sort.

Scène VI

BLANCHE CALINE, LAFORET

Caline, désolée. — Je vous demande pardon... Je suis obligée de la supporter parce que...

Laforêt, tout simple, l'air convaincu. — Je sais, vous m'avez déjà dit: c'est une vieille bonne qui vous a élevée; vous l'aviez perdue de vue; en revenant de Fontainebleau, vous l'avez rencontrée par hasard; et comme vous quittiez votre petit appartement vous l'avez prise pour qu'elle vous aide à tenir celui-là, qui est beaucoup plus grand.

Caline, heureuse. — Voilà!... Elle est un peu excentrique.

Laforêt, doctoral. — Toujours, les vieilles bonnes de province... Voulez-vous, ne parlons plus d'elle.

(Il la regarde.) Trois longues semaines sans vous voir! Pensez donc, mon petit! Ça a été dur... J'ai senti combien vous me manquerez, dès à présent... jamais Londres ne m'était apparue aussi morose... J'étais en pleine brume... mon petit morceau de soleil n'était pas là... (Il lui prend la main, la cajole.) Qu'est-ce que vous avez fait pendant mon voyage?

Caline. — Pas grand' chose.

Laforêt. — Et Adrien?

Caline. — Adrien non plus...

Laforêt, sans intonation. — Ah! Ah!

Caline, vivement. — C'est-à-dire qu'il a travaillé... il a beaucoup travaillé.

Laforêt. — Qu'est-ce qu'il a fait?

Caline, un peu rouge. — ... Il a entrepris... beaucoup d'entreprises...

Laforêt. — Ah! Ah!.. Enfin, il est content?

Caline. — Très content.

Laforêt. — Parfait... (Petit silence.) Vous avez lu mes lettres?

Caline. — Oui... (Dans la question et la réponse, il y a de la tendresse, peut-être même quelque chose de plus, qui passe.) Tout à l'heure encore, en vous attendant... Je suis si fière et si heureuse que vous ayez pensé à me les écrire!... Une surtout... une qui est si belle, plus belle que les autres!... « De quoi vais-je parler... de mes voyages ou bien de vous... »

Laforêt, ému. — Ma chérie!

Caline. — C'est la dernière, celle-là! (Avec un peu d'orgueil.) Vous me l'avez envoyée cinq minutes avant de parler devant le roi!

Laforêt, souriant. — Voyez-vous ça!... Justement, j'ai bien failli rester court, devant le roi... Je faisais ma conférence... Je parlais depuis un quart d'heure environ; j'étais en pleine Afrique australe... quand, au deuxième rang des auditeurs, j'aperçois, soudain, une petite tête qui me regardait... C'était vous, Câline... Les mêmes yeux, le même sourire, le même enchantement puéril... J'ai cru que j'allais crier... Mes souvenirs de voyage, mon discours, la loge royale, tout cela n'existait plus. J'étais en face de votre visage. Je me suis arrêté net, je n'ai plus trouvé mes mots, j'ai pataugé... Vraiment, il me semblait que vous étiez là, venue, je ne sais comment, pour me voir et pour m'entendre... A la fin de la cérémonie, j'ai cherché l'inconnue, je l'ai revue, elle a passé devant moi... La ressemblance était envolée. Ce n'était plus ça, plus ça du tout... Je pense encore aujourd'hui que j'ai été visité par un miracle, une hallucination. Mais c'est la seule minute de mon voyage où je n'ai pas été tout à fait à l'étranger... une minute où vous étiez là!

Caline. — Comme vous êtes bon. Jamais on ne m'a dit des choses pareilles... Vous me rendez très heureuse, et vous me feriez presque pleurer... Je comprends si bien que vous ayez cru me voir, là-bas... Je pensais tellement à vous... C'est peut-être pour ça que mon visage vous est apparu...

Laforêt. — C'est sûrement pour ça!... Tenez, ma petite enfant, vous ne pourriez pas être malade sans que je le sache... vous ne pourriez pas avoir un ennui sans que je le devine... Pourquoi fermez-vous les yeux?

Caline, comme pieusement. — J'écoute vos paroles dans mon cœur.

Laforêt. — Ma petite... ma petite...

Il baise ardemment sa main. Entre brusquement Mme Chéry.

Scène VII

Les mêmes, Mme CHERY

Mme Chéry. — J'ai besoin des lampes, je vous les rapporte tout de suite.

Elle prend les lampes et sort à gauche; la pièce n'est plus éclairée que par un grand reflet qui vient par la fenêtre; on entend un orchestre lointain.

Scène VIII

BLANCHE CALINE, LAFORET

Laforêt. — Cet orchestre, qu'on entend, c'est celui du bal public, en face?

Caline. — Oui... Et ce sont les globes de la façade qui nous éclairent... heureusement! Je me demande pourquoi elle a pris les lampes...

Laforêt, flegmatique. — L'âme des vieilles bonnes est insondable! Ne vous frappez pas, mon petit... Cela n'a aucune importance. Ça ne vous gêne pas, cette musique presque incessante?...

Caline. — Non. Je m'y habitue... Adrien adore ça... D'ailleurs, les rideaux fermés, on ne l'entendrait plus...

Laforêt. — Ah! voilà les lampes qui reviennent.

Mme Chéry en effet revient, repose les lampes. Blanche Câline et Laforêt la regardent, l'une avec inquiétude, l'autre avec intérêt. Mme Chéry a enlevé son tablier, s'est mise une rose dans les cheveux. Elle ferme les rideaux de la fenêtre. L'orchestre s'éteint... Alors Mme Chéry, tranquillement, méchamment, s'installe au piano et commence à jouer la *Lettre à Manon*.

Scène IX

Les mêmes, Mme CHERY

Laforêt, mordillant sa moustache. — Elle est tout à fait pittoresque...

Caline, navrée, ne sachant plus que craindre. — Elle m'a vue toute petite...

Laforêt, même jeu. — Je sais, je sais... (Il se lève, se dirige vers Mme Chéry et placidement lui touche l'épaule, puis, très simple.) Dites donc, madame, vous n'allez pas me foutre le camp?

Mme Chéry, se levant, outrée. — Oh! me foutre le camp! me foutre le camp! C'est trop fort! Mais c'est elle ,monsieur, qui devrait « foutre le camp », comme vous dites! Ce n'est pas moi. Je suis dans mon salon, monsieur! Chez moi! Vous comprenez, chez moi!... Quant à vous, ma petite, au lieu de mentir, vous feriez mieux de me payer... et je veux l'être tout de suite, vous entendez, tout de suite... (Blanche Câline s'est effondrée, désespérée. Laforêt, sans répondre, va ouvrir la porte, puis, toujours très tranquillement, il prend Mme Chéry par le bras.) Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

Laforêt, d'un timbre égal et sans perdre le sourire. — Madame, il y a bien des espèces de femmes... Celle dont vous êtes me répugne profondément!... Vous voyez cette porte... (La voix soudain se fait brève.) Et ne la repassez que quand je vous le dirai.

Mme Chéry, la voix blanche. — Je sors, voyou... Mais je me demande qui vous êtes!

Laforêt, exquis. — Madame, je suis l'envoyé de Dieu!... Allez, ouste!...

Mme Chéry sort, furieuse, admirative et mâtée.

Scène X

BLANCHE CALINE, LAFORET

Laforêt, se retournant vers Blanche Câline... très doux, très tendre. — Mon petit, je vous demande pardon de cette expulsion un peu brutale, mais il était temps que ça finisse. Cette femme mûre n'était plus digne de jouer les vieilles gouvernantes.

Caline, tout à fait désespérée. — Qu'est-ce que vous allez croire, maintenant? Vous ne saviez pas...

Laforêt. — Je savais très bien.

Caline. — Qu'est-ce que vous dites?

Laforêt. — Je savais très bien, et depuis longtemps.

Caline. — Quelle honte! Et que pensiez-vous?

Laforêt. — Je vous adorais. Chacune de vos petites inventions trouvait des moyens nouveaux de m'émouvoir. Vos ruses étaient des preuves de franchise. Ma petite, est-ce qu'une autre femme, moins honnête, aurait pu me croire, une seconde, aveugle et sourd à ce point-là? Voyons, est-ce qu'il vous ressemble, cet appartement louche? Est-ce que ce serait comme ça, chez vous?

Caline. — ... Alors, pourquoi m'avez-vous laissé mentir, moi qui ne sais pas?

Laforêt. — Parce que votre mensonge était très chic, très propre, parce que je vous en étais reconnaissant! Parce qu'il m'apparaissait comme une preuve.

Caline. — Comme une preuve d'amour. C'est vrai je vous aime!... Et je ne sais pas comment je vous aime. J'ai un amant auquel je ne voudrais pas faire de peine, et que je chéris avant toutes choses... c'est mon amoureux... mais, vous, il me semble que je suis dans votre cœur, chaudement, sûrement, et qu'une fois là, je n'ai plus rien à craindre.

Laforêt. — ... Dites-moi tout, mon petit. Vous êtes très malheureuse.

Caline. — Très malheureuse, c'est vrai.

Laforêt. — Rien ne va plus dans la vie, hein?

Caline. — Rien du tout... J'ai le cœur très gros!

Il la regarde, toute meurtrie.

Laforêt. — Pauvre petite! Si jolie! Si douce! Il ne faut plus que vous ayez à souffrir. Il ne le faut plus. (Il lui prend la main.) Hein? Qu'est-ce qu'on va faire?... Adrien?

Caline. — Oh! il essaie bien tout ce qu'il peut... il ne sait pas... Il attend la chance.

Laforêt. — Oui, mais, l'argent... vous n'en avez plus...

Caline, vivement. — Oh! si.

Laforêt. — Où ça?

Caline, s'étranglant. — ... Dans une banque!

Laforêt. — Quelle banque?

Caline. — ... Je ne sais pas, moi. Je ne m'occupe pas de ces choses-là... C'est Adrien!

Laforêt. — Oh! alors... si c'est Adrien!

Caline. — C'est toujours lui qui tient les comptes...

Laforêt. — Où est-il?

Blanche. — Dans ce moment-ci?

Laforêt. — Oui.

Caline. — Il est descendu faire une course.

Laforêt. — Utile?

Caline. — Oh! non!... Il va revenir dans quelques minutes... Tout désolé probablement... Ne le grondez pas.

Laforêt. — Oh! je n'ai pas à le gronder... Je ne suis pas un moraliste... Mais c'est un garçon très coupable... Vous ne voyez pas tous les dangers qui vous menacent... (Il fait quelques pas, réfléchissant.) Vous auriez dû tout de même me parler plus tôt. Je repars dans huit jours. C'est à peine si nous aurons le temps de rétablir un peu la vie...

Caline. — Vous partez?

Laforêt. — Je pars en Egypte. J'ai accepté une mission.

Caline, tremblante. — ...Vous resterez longtemps?

Laforêt. — Quelques mois.

Caline. — Mon Dieu! Mon Dieu!

Elle fond en larmes.

Laforêt. — Câline... Mon enfant chéri! Je vous en prie, ne pleurez pas.

Caline. — Rien n'est plus triste pour moi que de vous voir partir. C'est tout ce qui me reste de beau dans la vie, tout le meilleur, qui s'en va. Je ne connais plus personne au monde... Si vous deviez vous en aller, j'aurais préféré ne jamais vous avoir revu.

Laforêt. — Ne dites pas des choses pareilles!... Et puis : je vais partir?... Je ne suis pas encore parti!... En tout cas, je ne pars que dans huit jours... On fait bien des choses en une semaine... Regardez plutôt le bon Dieu! Hein?... Allons, souriez, mon petit, souriez. Nous allons arranger tout ça!... Avez-vous déjà vu les arbres, l'hiver, quand la neige les rend très vieux?

Caline. — J'ai vu ça, quand j'étais petite, dans mon pays...

Laforêt. — Mais depuis?

Caline. — A Paris? Non.

Laforêt. — Eh bien, nous allons aller en voir!... Nous partons demain, en auto, pour notre auberge... (Elle le regarde.) Parfaitement, celle de cet été... celle où je crois que vous avez été heureuse, mon petit... Je vous emporte là-bas une seconde fois...

Caline, timidement. — ... Nous irons... tous les deux...

Laforêt. — Non, pas tous les deux... rassurez-vous: nous emmènerons Adrien!... Qu'il ne fasse rien là-bas, ou qu'il ne fasse rien ici, pour lui le résultat sera le même.

Caline. — Oh!

Laforêt, souriant. — Vous trouvez que ce n'est pas gentil, ce que je dis là?... Je le retire... En tous cas, j'aurai ce paresseux dans ma main. Je lui parlerai. On réfléchira. Peut-être lui trouverai-je quelque chose chez Brimbesec. Je suis en bons termes avec lui. Il était avec moi à Londres. Il y est encore.

Caline. — Ah! il n'est pas à Paris, Brimbesec?

Laforêt. — Non, Brimbesec est à Londres. Il me cherche des tableaux de l'école anglaise. Mais, pour Adrien, il le prendra au retour. Il lui donnera une place, quelque chose de régulier qu'il devra faire tous les jours... et qui le mènera devant une caisse au bout du mois... Comme ça, je m'en irai tranquille... Pauvre petite fille si jolie, c'est que ce n'est pas facile de s'occuper d'elle!... Pendant trois mois, avec son orgueil... elle a arrêté mon action! Et « mon appartement »... et « ma vieille bonne »... et « les occupations d'Adrien »... tout ça, qu'il fallait que j'aie l'air de croire!

Caline, toute contrite. — J'ai eu tort...

Laforêt. — Mais non, vous n'avez pas eu tort... Vous avez eu raison... Toute cette fable, c'était un charme délicieux qui venait de vous!... Moi, par exemple, j'ai eu tort... J'aurais dû provoquer plus tôt vos confidences... Quand je pense que sans le piano de M^me^ Chéry... A propos, il faut la payer, cette vieille gouvernante...

Il va vers la porte.

CALINE. — Non, pas vous...

LAFORÊT. — Pourquoi, pas moi?... Ce n'est qu'une avance à Adrien... Il me rendra ça plus tard... (Il a ouvert la porte.) Madame Chéry!... Madame Chéry!...

Arrivée de M^me^ Chéry.

Scène XI

LES MÊMES, M^me^ CHERY

M^me^ CHÉRY. — C'est vous qui m'appelez... voyou?

LAFORÊT. — C'est moi-même... Allez chercher votre quittance et revenez toutes les deux, l'une portant l'autre...

M^me^ CHÉRY. — Vous avez raison de payer... Mais je les mettrai tout de même à la porte.

LAFORÊT, sévère. — Allez, Chéry, allez!

M^me^ Chéry, terrorisée, disparait.

Scène XII

BLANCHE CALINE, LAFORET

LAFORÊT, se retournant vers Blanche Câline. — Allons, Câline, allons... enlevez-moi tout ça, toute cette tristesse qui est sur votre figure... La vie n'est pas si mauvaise... Il faut savoir s'y prendre... Il faut se mettre bien avec elle!

CALINE. — Mais vous partez!

LAFORÊT. — Je pars... je pars... oui, je pars... Mais, quoi, partir, c'est se mettre en route pour le retour!... Allons, mon petit, soyez brave et gardez le sourire pour être jolie!... Si vous saviez, ma petite enfant, comme je vous aime, comme je veux votre joie...

La dernière phrase, il l'a dite sans maitriser son émotion.

Entre Adrien.

Scène XIII

LES MÊMES, ADRIEN

Sans dire un mot il va, d'abord, droit à Câline, et il l'embrasse longuement, presque trop longuement...

LAFORÊT, sans rien manifester de ce qu'il pense. — Eh bien, mais, je suis là...

ADRIEN, comme quelqu'un qui veut se donner de l'aplomb. — Oh! pardon, cher ami, comment allez-vous?

Il tend la main.

LAFORÊT. — Et vous?

ADRIEN. — Moi, pas mal, merci, pas mal..

LAFORÊT. — Vous paraissez nerveux.

ADRIEN. — La fatigue... La vie de Paris... les tracas...

LAFORÊT. — Le surmenage!

ADRIEN. — Oui... un peu! Et puis la neurasthénie...

LAFORÊT. — Il vous faudrait le grand air...

ADRIEN. — Oui, la montagne. Malheureusement, je ne peux pas m'absenter de Paris... Sans quoi, j'aurais sous-loué cet appartement...

Entre M^me^ Chéry.

Scène XIV

LES MÊMES, M^me^ CHERY

M^me^ CHÉRY. — Voilà la quittance...

ADRIEN, vivement. — Ne nous dérangez donc pas quand nous sommes dans le salon... (Il s'excuse.) Elle ne sait pas... une vieille bonne, elle n'a pas de tenue... (Puis directement à M^me^ Chéry.) Tenez, payez, payez... et vous me rendrez la monnaie... C'est la quittance du gaz... (Il tend un billet de cinq cents francs. M^me^ Chéry, stupéfaite, prend le billet. Adrien, la poussant dehors.) Eh bien, allez, Victoire, allez...

Il hausse les épaules et se met dans un fauteuil.

Scène XV

LES MÊMES, moins M^me^ CHERY

CALINE, courant vers lui, joyeuse. — Tu as de l'argent!

ADRIEN. — Mais, naturellement! Cela n'a rien de si extraordinaire, j'espère...

CALINE, l'embrassant. — Oh! tu peux parler devant monsieur Laforêt; je lui ai tout dit... toute la vérité...

LAFORÊT. — Oui... Il ne faut plus que vous restiez ici...

ADRIEN. — Pourquoi donc? Nous ne sommes pas mal... Autre part ce serait la même chose...

LAFORÊT. — Ce n'est pas la place de notre petite amie...

ADRIEN. — Notre petite amie! C'est Câline que vous appelez comme ça...

CALINE, alarmée soudain par le ton d'Adrien. — Adrien!

LAFORÊT, avec son sourire et son calme. — Oui, justement, c'est Câline... Il ne faut plus qu'elle reste ici... Et, d'ailleurs, elle le sait bien... Alors, pendant que vous étiez descendu...

ADRIEN. — J'étais descendu pour affaires.

LAFORÊT. — J'entends bien. Pendant que vous étiez descendu, pour affaires, nous avons causé. Et nous avons décidé que nous allions partir, tous les trois...

ADRIEN. — Ecoutez, je suis désolé, mais je ne peux pas.

CALINE. — Pourquoi?

ADRIEN. — Mais, parce que!... Je n'ai pas mille raisons à donner. Je ne peux pas, voilà tout.

LAFORÊT. — J'avais pourtant l'intention, sachant vos difficultés, de les examiner avec vous...

ADRIEN. — Je ne vous dis pas, vous êtes très aimable. Mais je ne peux pas.

LAFORÊT. — Ah!... Alors...

CALINE, courant vers Adrien et désolée du courant des choses. — Adrien... je ne te reconnais plus... Pourquoi réponds-tu comme ça à monsieur Laforêt?...

ADRIEN. — Je ne réponds rien d'extraordinaire. Je ne veux pas m'en aller, je le dis. Monsieur Laforêt croit toujours que je dois suivre les décisions qu'il a prises, tout seul ou avec toi..

CALINE. — Oh! tu es jaloux! C'est pour ça que tu dis des bêtises. Tu sais bien pourtant que je t'aime... Ce que dit monsieur Laforêt, c'est pour notre bien à tous les deux... Il n'a pas de mauvaises intentions envers toi... Tu es tout pâle!... Est-ce qu'on se met dans des états pareils... Es-tu bête?

Elle l'embrasse.

Laforêt, calme, mais fâché, sérieusement fâché. — Mes enfants, en voilà assez. Je m'occupe de vous très gentiment ; j'aime beaucoup cette petite, mais en voilà assez. Je n'ai pas qu'à penser à vous dans la vie. Je voulais bien vous donner un peu de mon temps. Vous n'en voulez pas, bonsoir. (Câline fait un mouvement vers lui, il continue sèchement.) Je vous en prie, Câline, je vous en prie... Bonsoir.

Il met son chapeau et sort.

Scène XVI

BLANCHE CALINE, ADRIEN

Adrien, arrêtant Câline. — Eh bien, quoi, tu ne vas pas lui courir après...

Caline. — Mon Dieu, tu n'as pas vu comme il est fâché. Il ne reviendra pas! Et il part dans huit jours. Nous ne le verrons plus jamais, c'est fini. Mon seul ami! Tu m'as fait perdre mon seul ami!

Adrien. — Et puis après? Je suis là, moi! Je compte pour quelque chose.

Caline. — Pourquoi as-tu fait ça?

Adrien. — Parce que!... Enfin, est-ce que tu m'aimes, oui ou non?

Caline. — Mais oui, je t'aime!

Adrien. — Eh bien, alors, tout va bien, nous n'avons plus besoin de M. Laforêt. (Câline se met à pleurer.) Ah! Câline! Voyons, Câline, ce n'est pas gentil!

Entre M^{me} Chéry.

Scène XVII

Les mêmes, M^{me} CHERY

M^{me} Chéry. — Voilà votre monnaie.

Adrien, agacé. — Merci, laissez-nous.

M^{me} Chéry sort.

Scène XVIII

BLANCHE CALINE, ADRIEN

Caline, levant les yeux. — C'est vrai, tout de même, tu as eu de l'argent?

Adrien. — Mais oui, mon petit. Quand je te le disais! (Il va près d'elle, la caresse.) Ah! Je t'aime, tu sais! Et puis, nous en aurons encore! Et tu verras que tu seras une belle petite, et bien habillée, comme les autres... Et puis, nous vivrons pour nous, rien que pour nous, sans nous occuper de personne... Là, es-tu consolée?... Je t'aime...

Caline. — Et tu pourras encore avoir de l'argent?

Adrien. — Mais oui!

Caline. — Peut-être que M. Laforêt reviendra nous voir...

Adrien. — Mais oui, il reviendra. Et je l'inviterai à dîner, là! Je l'emmènerai à Compiègne! Chacun ses arbres!

Caline, souriante. — Tu es bête.

Ils s'embrassent.

Adrien. — Mais non, mais non, je ne suis pas si bête que ça... Et, d'abord, je suis très content de mon attitude avec Laforêt... Nous n'avons pas besoin de lui. A la fin, tu serais tombée amoureuse... tandis que, maintenant, tu comprends, j'ai repris du pied... Tu es à moi, à moi tout seul...

Caline. — Mais... comment tu as eu cet argent-là?

Adrien. — Je l'ai gagné... Dis donc, tu ne sais pas ce qu'on va faire? On va sortir. Il y a encore des boutiques ouvertes ; tu t'achèteras des petites choses. Et on va faire le réveillon! La noce! Ah! mon petit, tu vas voir! On s'aime, tous les deux, on s'aime! Tiens, tiens...

Il l'embrasse encore.

Caline, avec tendresse. — Oh! si tu étais sérieux, travailleur, comme tu serais gentil!

Adrien. — Mais je le serai, ma gosse, je le serai. Patience. Ça vient!

Caline. — Tu crois?

Adrien. — J'en suis sûr.

Caline. — Je serais bien heureuse!

Adrien. — Je te le dis. Me voilà parti. La fortune, la Légion d'honneur, tout le bazar! La chance!... Et l'amour!

Caline. — Et, pour ici, qu'est-ce qu'on fait?

Adrien. — On reste... Tiens, tu vois, elle a rouvert la porte...

Caline. — Mais, le vieux locataire?

Adrien. — Laisse donc, elle s'arrangera!... Au fond, M^{me} Chéry, elle a toujours raffolé de moi... Allez, mets ton chapeau... Il est minuit, tu sais!... Pour moi, ce n'est plus le réveillon, c'est le réveil... La diane! ta ra ta ta, ta ra ta ta... Eh bien, qu'est-ce que tu as?

Caline, troublée. — Je n'en reviens pas... Tu as de l'argent... tu parles à M. Laforêt comme à un copin... tu es gai... tu es trop gai... Qu'est-ce que tu as fait?

Adrien, ennuyé, mais souriant. — Oh! tout de même, ce que c'est curieux, les femmes! Je n'ai rien fait d'extraordinaire... J'ai... j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit tout à l'heure... j'ai été trouvé quelqu'un qui m'a commandé des tableaux... et qui m'a donné une avance...

Caline, doucement. — Mais qui, quelqu'un?

Adrien, la voix moins assurée. — Tu le sais bien, voyons... Brimbesec...

Caline, avec éclat. — Mais, tu mens! tu es un menteur!

Adrien, perdant pied. — Pourquoi? Pourquoi me dis-tu ça?

Caline, faisant effort pour rétrograder. — Où l'as-tu vu, Brimbesec...?

Adrien, même jeu et reprenant assurance. — Chez lui... J'ai même eu de la chance ... il allait sortir pour souper... Il était de bonne humeur, je suis bien tombé...

Caline, douloureusement. — Oh! oh!

Elle tombe dans un fauteuil.

Adrien. — Mais, qu'est-ce que tu as, voyons?

Il veut l'embrasser.

Caline, se dégageant, brusque. — Laisse-moi!

Adrien. — Tu es folle...

Caline, avec éclat. — Menteur! Menteur! Brimbesec n'est pas à Paris.

Adrien, s'efforçant pour rire, la voix blanche. — Comment, il n'est pas à Paris... Oh! ça, c'est trop fort.

Caline, pressante. — Il est à Londres!... Adrien, comment as-tu eu cet argent... je veux que tu me le dises...

ADRIEN, essayant de se dérober. — Tu es embêtante, tu sais!

CALINE, même jeu, *crescendo*. — Je veux que tu me le dises! Sans ça, Adrien, je ne t'aimerai plus, je ne t'aimerai plus du tout... Comment as-tu eu cet argent?

ADRIEN, se dégageant. — Je vais te le dire, là, je vais te le dire! Ne te mets pas dans cet état-là... Je n'ai pas fait un crime!

CALINE. — Alors, mentir, pourquoi?

ADRIEN, dans les nerfs et la plainte. — Parce que, avec les femmes, on ne sait jamais!... Et puis, d'abord, tu n'as pas le droit de me parler sur ce ton-là! Non, tu n'as pas le droit! Après tout, si j'avais... si j'avais été trop loin, ce serait de ta faute, parce que je t'aime, parce que je veux que tu aies tout ce qu'il te faut... Pour toi! Oui, pour toi! Alors, tu n'aurais qu'à te taire! Tu es méchante!

On croirait qu'il va pleurer.

CALINE, nette. — Je ne suis pas méchante. Tu dois me dire toute la vérité. La franchise! Ça, c'est de l'amour, la franchise!

ADRIEN, hésitant, désemparé. — Ça dépend! A ce jeu-là, la franchise, ça dépend de l'atout!... Enfin, voilà. Mais tu m'aimeras tout de même, dis? N'importe ce que je te dirai... même si tu n'es pas contente?

BLANCHE. — Oui, oui...

ADRIEN. — Et, d'abord, c'est bien pour toi, tu sais!... (Il s'arrête.) Et puis, non, là, tu n'as pas besoin de savoir.

CALINE, changée, raidie. — Adrien, je te le jure, je te le jure, si tu ne parles pas tout de suite, je m'en vais... (Avec une résolution plus grande encore.) Oui, moi, la petite fille, je m'en vais! Je ne saurai rien, mais tu ne me reverras plus.

ADRIEN, avec un ricanement. — Tu iras chez Laforêt?

CALINE, même jeu. — Non, puisque tu m'as fâchée avec lui! Et puis, ça ne te regarde pas. Parle ou tais-toi. Choisis...

ADRIEN, très malheureux. — Si je parle, tu me pardonneras?

CALINE, après une demi-seconde, sincère. — Je te pardonnerai tout, oui...

ADRIEN. — C'est qu'aussi, moi, je ne sais plus! Tout à l'heure, tu me reprochais de ne pas avoir d'argent, et, maintenant, tu me reproches d'en avoir!

CALINE. — Je te reproche de mentir, c'est tout.

ADRIEN. — Eh bien, oui, oui, tu as raison! Quand on est comme nous sommes, il faut tout se dire. Tu me comprendras, j'en suis sûr... Tout l'un pour l'autre! Assieds-toi, et puis, donne-moi tes petites mains... là... Tu avais deviné, ce n'est pas Brimbesec qui m'a donné les cinq cents francs... c'est une autre personne...

CALINE. — Un ami?

ADRIEN. — Non... une autre personne que tu ne connais pas... Je vais te dire... Je l'ai rencontrée, pour la première fois, il y a huit jours, juste... dans un thé, oui... il faisait froid... j'avais cent sous sur moi, j'ai été prendre le thé... Alors, elle m'a regardé, et j'ai bien vu que je lui plaisais. Elle a dit son nom, tout haut, exprès, à une amie, et son numéro de téléphone... Tu ne te fâches pas?

CALINE. — Non, non... va, va...

ADRIEN. — Son nom, je le connaissais. C'est Gabrielle Montinat, l'actrice, qui joue ici, à côté... tu sais bien, dans cette nouvelle boîte à la mode...

CALINE. — Alors?

ADRIEN. — Alors, avant-hier, je l'ai revue... Oh! je n'y pensais pas, je te jure... Tu sais que je t'aime... J'étais assis au café qui est en bas, au coin de la rue... Il était quatre heures, et j'étais seul, près de la glace... Montinat est passée en voiture, et elle m'a vue! Sans doute, tu comprends, qu'elle revenait d'une répétition à côté... Enfin, elle m'a vu... Qu'est-ce que tu as? Tu vois bien que j'aurais mieux fait de me taire...

CALINE. — Mais non... j'écoute ce que tu me dis, voyons, j'écoute...

ADRIEN. — Mais, si ça te fait souffrir! Oh! tu as tort, Câline, tout ce que j'en ai fait, c'est pour toi!

CALINE. — Je ne te dis pas le contraire. Va donc...

ADRIEN. — Alors, Montinat, dans sa voiture, était avec une amie, toujours la même... Elles sont descendues toutes les deux... et elles sont venues s'asseoir à côté de moi... J'étais d'abord très ennuyé... je n'étais pas très propre, une vieille cravate, et puis, Montinat, tu sais... ces femmes-là, je ne peux pas les souffrir!... Seulement, elle a vu que j'allais partir, et elle m'a parlé! Oh! je n'ai pas été très aimable... Mais elle s'en fichait.. Elle m'a dit que je pourrais toujours aller la voir le soir, que son amant était en province, et qu'elle était seule dans sa loge... Tu penses, si ça m'était égal! Je l'ai saluée poliment, et je suis parti... Je n'y pensais plus du tout, mais plus du tout, je te le jure... quand ce soir...

CALINE. — Ce soir...

ADRIEN. — Je t'ai vu si malheureuse, si pauvre, moi, incapable de m'en sortir... je me suis rappelé ce qu'elle m'avait dit, et qu'elle était riche, très riche, et que toi, tu manquais de tout... alors... j'ai été la trouver, et elle m'a donné cinq cents francs... Oh! mais! je ne lui ai pas parlé de toi. Si j'ai fait une saleté, c'est en mon nom seulement! Oh! oui! En mon nom seulement! Quand je la reverrai, elle ne saura jamais rien...

CALINE. — Parce que tu vas la revoir...

ADRIEN. — Ah! oui! il faut bien! Sans ça, tu comprends, elle n'aurait pas voulu... Mais tu n'as rien à craindre, mon petit! C'est pour toi, ce n'est rien que pour toi! Tu en es sûre, n'est-ce pas, dis-moi que tu en es sûre!

Il va pour la prendre dans ses bras.

CALINE, se lève, avec un frisson terrible, un air d'égarement. — Laisse-moi! Laisse-moi! Je ne veux plus t'entendre! Je ne veux plus te voir! Je vais me tuer, je vais me tuer!

ADRIEN, affolé. — Câline!

CALINE, tombant comme un ressort cassé. — C'est toi qui as fait ça, c'est toi!

Elle fond en larmes.

ADRIEN, même jeu. — Mais tu es folle! Mais tu n'as pas compris! C'est parce que je t'aime que je l'ai fait! C'est parce que je t'aime.

CALINE, désespérée. — Non, non! C'est fini! Tu as fait une chose horrible, c'est fini!

ADRIEN. — Oh! c'est trop fort, à la fin! Puisque je ne peux pas trouver du travail, tu aurais mieux aimé que je vole!

Caline, avec égarement. — Je ne sais pas... peut-être... oui...

Adrien. — Oh! c'est trop fort! C'est trop fort!

Caline. — Adrien, tu vas aller rendre cet argent, tout de suite...

Adrien. — Où, le rendre? Elle a déjà quitté son théâtre. Et puis, j'ai payé la propriétaire... Attendons plutôt quelques jours, je lui rembourserai... J'ai eu tort! Oui, j'ai eu tort, je le reconnais! Tout de même, comment aurions-nous fait demain? Et ce soir, où aurions-nous couché? Puisque tu ne voulais rien demander à Laforêt... Il fallait bien en sortir, voyons... Sans ça, si je n'avais pas trouvé ce soir, c'est peut-être toi, demain... et ça, n'est-ce pas, je n'aurais pas voulu...

Il a l'air bouleversé.

Caline, blême, comme devant une évocation nouvelle. — Moi?... Oh! oui, oui, moi... j'aurais mieux aimé cela, Adrien, j'aurais mieux aimé!

Et elle fond en larmes, elle s'affaisse sur le canapé; elle est une chose frappée en plein cœur, en pleine âme.

Adrien. — Câline! Câline!

Caline, elle se relève, elle essuie ses yeux, elle parle comme quelqu'un qu'une grande douleur vient de frapper. — Maintenant, d'ailleurs... je suis toute seule... toute seule... je n'ai plus personne qui me connaisse... M. Laforêt est parti... Eh bien, quoi? Il fallait que ça arrive... Il le fallait... Au revoir, Câline... au revoir...! Je m'en vais choisir un autre nom!...

La porte du fond s'ouvre entièrement, entre Laforêt, pâle lui aussi. Il fait un pas vers Adrien.

Scène XIX

Les mêmes, LAFORET

Laforêt, à Adrien. — Vous êtes un misérable. (Câline a un tel saisissement qu'elle perd à moitié connaissance. Laforêt la retient dans son bras. Elle est presque inerte.) Tout à l'heure, j'ai eu tort de m'en aller. Je flairais quelque chose. Arrivé en bas de l'escalier, je suis remonté. Tout m'a servi. La porte de l'appartement ouverte, celle-ci, contre. J'ai entendu. Tout. Vous êtes un misérable. Ne bougez pas. Cette femme est dans mes bras. Elle y restera. Désormais, ce n'est plus la vôtre, c'est la mienne. Vous êtes un misérable. Taisez-vous!

RIDEAU

Laforêt : « *Cette femme est dans mes bras. Elle y restera.* »

Rachel. Jean. Korf. Bourgade. Marseval. Antonine. Laforêt.

SCÈNE V. — Laforêt : « *Bonsoir, Antonine !* »

ACTE III

Chez Laforêt. Un petit salon, cabinet de travail, tout à fait à l'image de celui qui l'habite, luxueux et intelligent, avec des souvenirs de voyage, des objets d'art, des raretés. A droite, une porte qui donne sur la chambre. Vers le fond, sans qu'il y ait de portes fermées, une grande antichambre, ou, de préférence, une pièce donnant sur l'antichambre et la séparant du petit salon de travail, dans lequel se déroule l'action. Un divan dans un angle, coussins, étoffes exotiques. Il est minuit moins le quart.

Scène première

MARSEVAL, puis ANTONINE BARGES

Au lever du rideau, Marseval, seul, fumant des cigarettes.

ANTONINE, entrant, somptueuse. — Comment, vous êtes seul ?

MARSEVAL, lui baisant la main. — Tout seul. Je m'ennuyais !... Je ne savais pas quoi me dire... j'en étais gêné ! Par exemple, je croyais bien que Laforêt serait chez lui, ou qu'il arriverait avec vous... Je ne l'ai pas vu depuis son retour de Londres ; mais il m'avait écrit de là-bas : « Je rentre le vingt-quatre, au matin ; nous ferons le réveillon ensemble. Viens chez moi à onze heures et demie. » Il est minuit moins dix. Je l'attends depuis vingt minutes.

ANTONINE. — Il est arrivé pour le déjeuner. Je l'ai vu à peine, chez moi, quelques instants ; à une heure, j'avais la répétition de la nouvelle pièce de Bourgade...

MARSEVAL. — C'est bien ?

ANTONINE. — Pas mal. Tout d'un bloc. Sans complication. Ça fera un argent fou en Amérique. J'irai...

MARSEVAL. — Et Laforêt ?

ANTONINE. — Il me suivra, puisqu'il m'aime et puisqu'il est mon amant.

MARSEVAL. — Et moi ?

ANTONINE. — Vous ? Vous viendrez aussi ; vous serez mon régisseur...

MARSEVAL. — Bravo ! Tout de suite... partons !

Il se lève.

ANTONINE, riant. — Attendons Laforêt.

MARSEVAL, même jeu. — C'est vrai.

ANTONINE. — Vous ne savez pas où il est allé ? Son domestique ?

MARSEVAL. — Ne sait rien non plus. Nous soupons ensemble, voilà l'important.

ANTONINE. — C'est inouï ce qu'il devient mystérieux... J'espère qu'il ne conspire pas...

MARSEVAL. — Qui sait ?

ANTONINE. — Il ferait mieux ! Un homme comme lui !... Mais je soupçonne des raisons plus modestes... Depuis cet été, depuis sa crise de neurasthénie... entre nous, sa neurasthénie ?... Hein ? J'ai toujours eu des doutes sur cette neurasthénie...

MARSEVAL. — Oh ! chère amie ! Pouvez-vous dire ! C'est moi qui l'ai soigné... à Fontainebleau...

ANTONINE. — Oui, oui... Je n'aime pas beaucoup les certificats de complaisance, vous savez... Enfin, avouez-le, mon amant, mon illustre amant, devient un problème...

MARSEVAL. — Un problème ? Qu'est-ce que ça peut vous faire... vous avez sa clef !

ANTONINE, riant. — Vous êtes très bête...

MARSEVAL, orgueilleusement. — C'est ma santé.

ANTONINE, affirmative. — Vous vous portez bien.

Oui, j'ai sa clef, c'est vrai... mais, parfois, j'ai l'impression qu'il y a des rats dans la serrure... Par moments, si je n'avais pas mon théâtre... mais j'ai mon théâtre, ça sauve tout... Deux brins de fard sur un chagrin, le chagrin passe.... Mais, d'abord, il ne s'agit pas de chagrin...

Marseval. — Mais non, il ne s'agit pas de chagrin! En voilà une conversation! La vie est belle, comme dit Laforêt. On va souper, crier, danser! Où ça, à l'Abbaye?

Antonine. — Non, au café de Paris. Bourgade a retenu les places.

Marseval. — Bourgade en est?

Antonine. — Vous pensez, mon auteur de demain.

Marseval. — Et celui d'aujourd'hui.

Antonine. — Korf? Naturellement.

Marseval. — Ils vont se dévorer.

Antonine. — Vous oubliez qu'il y aura la dompteuse.

Marseval. — Alors, nous serons...?

Antonine. — Sept ou neuf. Vous, Laforêt, moi, la petite Rachel de Cerne.

Marseval. — Elle vous déteste!

Antonine. — Ça ne fait rien, il faut l'avoir: la femme aux trois divorces...

Marseval. — Dont les trois maris sont célèbres!

Antonine. — Et dont les amants sont connus...

Marseval. — Elle est avec Bourgade?

Antonine. — Non, avec Korf. Bourgade, c'était avant, quand elle était mariée au ministre...

Marseval. — Mais, alors, ce soir, elle sera avec deux amants à elle...

Antonine. — Trois, mon cher, voyons: le petit Rivard vient aussi.

Marseval. — Ah! c'est vrai, c'est vrai!... Mais, dites donc, est-ce que, moi-même, avec elle... il y a deux ans... hein? Il me semble...

Antonine. — Mais oui, voyons! Tout le monde le sait!... Vous serez quatre, là!

Marseval. — Les quatre sergents de la Rachel.

Antonine. — Décidément, vous êtes très bête!

Marseval, triomphant. — Décidément, je me porte très bien...

Antonine. — Ah! ah! voici nos gens.

Entrent Rachel de Cerne, Korf, Bourgade.

Scène II

Les mêmes, plus RACHEL, KORF, BOURGADE

Korf, sans gêne. — Bonsoir, lâcheuse!

Antonine. — Pourquoi, lâcheuse?

Bourgade. — Il dit ça parce que vous allez lâcher sa pièce pour jouer la mienne.

Korf, à Bourgade. — Si tu crois que ça l'amuse.

Antonine, à Korf. — Mais, parfaitement... ça me transporte. D'abord, mon cher, Bourgade sera de l'Académie, et vous jamais.

Bourgade. — Attrape!

Korf. — Oh! comme c'est malin. C'est à cause d'une impression physique... mais, parfaitement... j'ai peur quand je monte dans l'ascenseur, c'est nerveux... alors, allez donc faire des visites!... Tandis que Bourgade, lui, il monte les étages à quatre pattes.

Bourgade. — Comme un lion!

Antonine. — Bravo!

Bourgade, à Korf. — Bonne réplique, hein! Je te la donne pour ta prochaine pièce.

Korf. — Tu es bien gentil. A charge de revanche, et ne te gêne pas. Si tu trouves dans mes œuvres quelque chose qui te plaise, fais comme chez toi...

Bourgade. — Je te remercie, j'ai mes fournisseurs. Et puis, nous n'avons pas les mêmes goûts.

Rachel. — Ah! ça, par exemple, c'est bien vrai. C'est comme dans l'intimité! Pour des goûts différents, ils ont des goûts différents.

Marseval. — C'est le Pôle Nord et le Pôle Sud...

Rachel. — Vous pouvez me croire. J'en sais quelque chose.

Marseval. — Les sports divers!

Rachel. — Ah! là! là!... Je pourrais vous documenter...

Bourgade. — Rachel, tu vas dire des bêtises.

Marseval. — J'en ai peur!... Heureusement que je suis là.

Antonine. — Et que voilà Rivard qui entre...

Entre Rivard, jeune et chic.

Scène III

Les mêmes, RIVARD

Rivard. — Bonjour, bonjour, bonjour! Je ne suis pas en retard. Minuit sonne.

Marseval. — Minuit!

KORF, chantant.

Minuit, Chrétiens!...

Il s'interrompt.

Qu'est-ce qu'il fait donc, Nabuchodonosor?

Antonine. — Nabuchodonosor?

Korf. — Votre amant! Je l'appelle toujours comme ça, à cause de ses voyages et de son air impérial...

Bourgade. — Il n'a pas de barbe.

Korf. — Ça ne fait rien. Il a le regard assyrien. C'est un type extraordinaire. Un jour ou l'autre, il deviendra fou et il se prendra pour un bœuf.

Rachel. — Dis donc, Antonine, c'est gai pour toi.

Bourgade. — En attendant, où est-il?

Antonine. — Je commence à me le demander avec inquiétude. Il est peut-être reparti en voyage.

Bourgade. — En Cochinchine.

Antonine. — Ou à Fontainebleau.

Entre Jean, le domestique.

Scène IV

Les mêmes, JEAN

Jean, à Antonine. — Madame, voilà monsieur. L'automobile vient de s'arrêter sous la voûte.

Korf. — Ah! enfin! C'est un truc, ça, d'arriver en retard.

Rachel. — C'est pour préparer son entrée...

Korf. — Comédiante!

Rachel. — C'est la fréquentation. Ce que c'est que d'avoir du génie.

Bourgade. — C'est pour moi que vous dites ça, ou pour Korf?

Rachel. — Ah! ah! vous ne voudriez pas! C'est pour Antonine! Maintenant qu'elle devient l'étoile-soleil, l'actrice nationale... son amant se croit obligé de faire comme elle...

RIVARD. — Il fait déjà des conférences.

KORF. — C'est le métier qui entre!...

RACHEL, à Antonine. — D'abord, c'est un symptôme. Il ne pouvait coucher qu'avec une grande artiste.

ANTONINE. — C'est pour cela qu'il m'aime...

RACHEL. — Tu serais une pauvre petite de rien du tout, il ne te connaîtrait pas...

KORF. — Il a la vedette dans le sang.

BOURGADE. — Préparons son entrée. Allez...

Au piano, il attaque la *Marseillaise*. Ils se sont groupés imitent les vivats. Laforêt entre par la porte de droite alors que tous l'attendaient par le fond.

Scène V

LES MÊMES, LAFORET

LAFORÊT. — Vous n'avez pas fini de faire des bêtises! (A Antonine.) Bonsoir, Antonine!

Tous se récrient.

TOUS. — Des bêtises! Oh! si on peut dire... des bêtises...

KORF. — Quoi, la *Marseillaise*! C'est tout un programme. Nous sommes des révolutionnaires!

LAFORÊT, placide. — Ça vous va bien.

KORF. — N'est-ce pas?

LAFORÊT, flegmatique. — Oui... vous avez tous des têtes de Convention.

KORF. — Ah! c'est un mot!

BOURGADE. — Je te le joue!

KORF, lançant un louis. — Pile!

BOURGADE, le ramassant. — C'est face. Tu as perdu.

ANTONINE, à Laforêt. — D'où viens-tu?

LAFORÊT, sans répondre. — Je suis en retard.

MARSEVAL. — On ne savait plus comment passer le temps; on disait des bêtises!

RACHEL. — Un peu plus, on allait en faire.

LAFORÊT. — C'est curieux pour des gens d'esprit...

KORF. — Mais non, mon cher, c'est toujours comme ça: l'esprit, nous en vendons. Il est commercial d'éviter d'en faire dépense.

BOURGADE. — Et puis, on n'est jamais drôle quand on attend quelqu'un, c'est connu.

RIVARD. — A moins d'en dire du mal.

LAFORÊT. — Eh bien, il fallait faire ça.

ANTONINE. — Ils n'y ont pas manqué. Ils ont dit que tu m'aimes seulement parce que je suis connue.

LAFORÊT. — Tiens, tiens!

ANTONINE. — C'est peut-être vrai!

LAFORÊT. — C'est sûrement vrai. C'est-à-dire que si tu étais seulement officier d'académie je t'adorerais.

KORF. — Il blague, mais au fond...

RACHEL. — D'abord, hein, Antonine, son passé répond pour lui.

ANTONINE. — Oh! ça... son passé... c'est le musée des femmes célèbres...

BOURGADE. — Il continue!

RACHEL. — A vingt ans, il était déjà l'amant d'une princesse!

KORF. — Une beauté ruineuse.

ANTONINE. — Et peut-être en ruines.

RACHEL. — A vingt-cinq...

LAFORÊT. — Vous n'avez pas bientôt fini...

ANTONINE. — Laisse-les donc dire, c'est très amusant.

LAFORÊT. — Tu trouves? Eh bien, allons-y... Des princesses en marquises, j'ai même couché avec une reine, de l'autre côté des tropiques. Elle était noire et délicate. Un beau matin je l'ai mangée. Là, vous êtes contents...

KORF. — Nous sommes ravis. Mais votre histoire, qu'est-ce qu'elle prouve? Que tout à l'heure nous avions raison.

LAFORÊT. — C'est ça, vous aviez raison.

KORF. — On n'aime jamais qu'une femme dans la vie...

LAFORÊT. — Ah! ah!

KORF. — Oui. Je veux dire le même genre de femmes. Vous, c'est le genre célébrités. Ainsi, tenez, j'avais un ami, à Christiana. Il avait épousé une Norvégienne...

LAFORÊT, énervé. — Oui, et alors? Il est devenu l'amant d'une péniche? Ce n'est pas ça!... Alors, ce n'est pas drôle... En attendant, je vais vous apprendre quelque chose, mes petits enfants: vous allez souper sans moi.

TOUT LE MONDE. — Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'il dit...

ANTONINE. — C'est pour rire, n'est-ce pas?

LAFORÊT. — Non, non. J'ai un travail urgent, promis, un texte de conférence qui doit paraître à Londres après-demain. Je vais l'écrire tout de suite, dès que vous serez partis... Et même, sauvez-vous... il est déjà tard et vous n'aurez plus votre table.

RACHEL. — Eh bien, c'est gai!

BOURGADE. — C'était bien la peine de nous donner rendez-vous chez lui.

KORF. — Quel homme. Il sait peut-être vivre à Pékin... mais à Paris...!

ANTONINE. — Oui, vraiment... il faudra que je me décide à l'emmener en tournée.

LAFORÊT. — Allez, mes petits, allez vous amuser.

Et tous s'éloignent vers l'antichambre. Brouhaha.

Scène VI

ANTONINE, LAFORET

ANTONINE, demeurée en arrière. — Vraiment, tu vas nous plaquer?

LAFORÊT. — Est-ce que tu peux rester avec moi?

ANTONINE. — Non... j'ai mes deux auteurs... nous avons donné rendez-vous à des amis... Ce n'est pas possible... Mais je m'attendais bien à t'avoir cette nuit... voilà plus d'un mois que tu es à Londres...

LAFORÊT. — Tu es venue y donner trois représentations...

ANTONINE. — Tu me les reproches?

LAFORÊT. — Tu sais bien que je ne peux rien te reprocher.

ANTONINE. — Ce n'est pas une réponse... Sois plus franc. Hein? Entre nous, la grande flamme est éteinte... ce n'est plus qu'un petit feu de rien du tout...

LAFORÊT. — Un feu de cheminée!... Ce sera de circonstance: Noël! Mon amie chérie, vous dites des folies...

ANTONINE. — Aucune de tes réponses n'est sincère...

LAFORÊT. — Pourquoi? Parce que je suis obligé de rester ici... le devoir.

ANTONINE. — Oh! le devoir!

LAFORÊT. — Parfaitement.

Antonine. — Ce n'est pas l'heure de remplir son devoir.

Laforêt. — C'est toujours l'heure! Quelle conception singulière! L'horaire du devoir... avec arrêts facultatifs... Et puis, d'abord, il ne s'agit pas seulement de devoir... il s'agit...

Antonine. — D'une conférence.

Laforêt. — Voilà!

Antonine. — Enfin... Tu me fais un peu de peine, tu sais... Oh! je ne dis pas beaucoup, mais un peu... j'ai eu des amants que j'aimais moins, et qui pourtant me traitaient mieux... J'étais toujours la préférée... Ils ne m'opposaient pas, pour s'absenter de moi... des conférences, le devoir... tout le bateau, quoi, avec son gouvernail... Il est vrai qu'ils étaient de mon bord, ceux-là... tandis que toi...

Laforêt. — Tandis que moi?

Antonine. — ... Tiens, je ne sais pas si tu trouveras jamais une femme pour t'aimer... Oh! pas à ma façon... nous deux, n'est-ce pas, c'est la liaison chic, l'amour à la mode... rien d'excessif!... Non, je me demande si une créature de mon sexe, un jour, pourra s'affoler de toi, t'appartenir comme une esclave... Je ne crois pas... Tu la dominerais trop... tu es trop fort... trop sûr de toi... trop calme... trop puissamment intelligent, peut-être... Ça te paraît fou, ce que je dis là?

Laforêt. — Ça me paraît femme.

Antonine. — C'est une idée que j'ai...

Reviennent les autres. Bourgade apporte à Antonine son manteau.

Scène VII

Les mêmes, KORF, BOURGADE, RIVARD, RACHEL

Korf, à Antonine. — Eh bien, est-ce une victoire? Avez-vous décidé le radjah?

Laforêt. — C'est moi, le radjah?

Korf. — Parfaitement! Le radjah! Nabuchodonosor! Le coureur des jungles! Le Soudan chez soi! Hercule! Tout ça, c'est vous!

Antonine. — En attendant, je suis battue à plate couture.

Rachel, à Laforêt. — Eh bien, vous êtes chic! Si c'était moi, votre maîtresse!... La laisser toute seule!...

Bourgade. — Et nous?

Rachel. — Ah! mais, vous... puisque vous êtes pour moi...

Elle sort avec Bourgade et Rivard.

Korf, à Laforêt, montrant Antonine. — Vous avez tort de nous la confier... Nous allons vous la rendre grise...

Antonine, sortant la dernière. — C'est ça... je m'en vais noyer mon chagrin...

Dernière agitation dans l'antichambre. Laforêt reste seul. Les autres sont partis.

Scène VIII

LAFORET, seul.

S'étant assuré que les importuns sont loin, il va à la porte de droite, celle par laquelle il était entré ; il l'ouvre et sort une seconde ; puis il revient avec Blanche Câline.

Scène IX

LAFORET, BLANCHE CALINE

Laforêt. — Par ici, mon petit. Vous voilà chez moi, cette fois, tout à fait chez moi... dans mon cabinet de travail...

Caline. — Mais, tout ce bruit que j'entendais?

Laforêt. — Rien...

Caline. — Des amis?

Laforêt. — Non, des connaissances... Mettons des sauvages que je n'aurais pas rapportés d'Afrique... Des femmes avec des plumes... des hommes avec des crânes pointus... Des sauvages... Sans importance!... Qu'est-ce que vous regardez comme ça autour de vous? Vous êtes dépaysée... Ah! dame... c'est mon cafarnaüm.

Caline. — Je suis lasse surtout, très lasse...

Laforêt. — Asseyez-vous là, dans ce fauteuil... mettez vos petits pieds sur ce lion. Et puis, reposez-vous. Si vous voulez ne pas parler, ne dites rien... Regardez tout autour de vous, lentement, pour vous habituer. Moi, je vous regarde... Tout ça, maintenant, c'est votre domaine, votre empire... Nous verrons tout à l'heure les autres départements.

Caline. — J'ai mal dans ma tête... Je sais à peine ce qui s'est passé... J'ai eu comme un vertige et je suis tombée...

Laforêt. — Vous n'êtes pas tombée... vous seriez tombée... vous êtes restée inerte dans mon bras...

Caline. — Je ne me rappelle pas avoir descendu les escaliers...

Laforêt. — Je vous ai portée, mise dans ma voiture comme une poupée... vous avez rouvert les yeux... et vous avez dit: Laforêt.

Caline. — Et Adrien.

Laforêt fait quelques pas.

Laforêt. — Mon petit, voyez-vous, il ne faut plus parler d'Adrien... C'est le passé... Le passé coupé net, brûlé...

Blanche Câline le regarde, regarde tout autour d'elle. Elle répète gravement, comme à elle-même.

Caline. — Adrien...

Laforêt. — Il y a des minutes comme ça, dans la vie... des minutes... opératoires, vous comprenez, Câline... opératoires... qui préviennent des grandes maladies! J'ai été le chirurgien, Câline, vraiment le chirurgien! Maintenant, c'est fait.

Caline. — Peut-être, oui... mais, je suis bien faible.

Laforêt. — Ici, vous respirerez le bon air, mon petit...

Caline, avec tristesse. — Il faudra que je m'acclimate...

Laforêt, la regardant. — Câline, ne soyez pas trop triste, cela me ferait du chagrin.

Caline. — Il me semble que ce n'est pas moi qui suis là, avec vous. Je ne me reconnais pas...

Laforêt. — Câline, ce n'est pas la première fois pourtant... Et Fontainebleau?

Caline. — Fontainebleau, oui, je sais bien... mais ce n'est plus la même chose... Je n'avais pas cette sensation d'être vraiment seule avec vous...

Laforêt. — Il y avait le facteur...

Caline. — Mon ami, vous êtes bon pour moi... J'ai l'air d'être ingrate... Je vous assure, je ne le suis pas...

Laforêt. — Mais non, mais non, vous n'avez pas l'air d'être ingrate... Vous avez l'air de souffrir, c'est différent... Et, d'ailleurs, il ne s'agit pas de gratitude. Je ne me pose pas en bienfaiteur... J'ai accompli une action, voilà tout... D'ailleurs, nous reparlerons de tout ça... nous avons le temps... demain... Les jours d'après... nous déciderons nos attitudes... ce soir, vous êtes fatiguée... Dormir, voilà ce qu'il vous faudrait... dormir, mon petit... Mais où... ici, c'est un appartement de garçon... je ne m'attendais pas... je vous ai emportée à l'improviste... il n'y a que ma chambre à moi, et encore elle est si grande... vous auriez peur toute seule...

CALINE. — Je n'ai pas envie de dormir; je ne pourrais pas dormir.

LAFORÊT. — Alors?

CALINE. — Alors, restez près de moi, parlez-moi, expliquez-moi... Qu'est-ce qui va m'arriver, maintenant?

LAFORÊT. — Eh bien... voilà...

Au fond, paraît Antonine.

Scène X

LAFORET, CALINE, ANTONINE

ANTONINE. — Je vous dérange?... Excusez-moi... j'ai oublié mon éventail... Oui, je sais... moyen de théâtre... Mais je suis du bâtiment... j'ai fait arrêter l'auto... et comme j'ai votre clef... Mais, au fait, présentez-moi donc mademoiselle... Votre secrétaire, sans doute?... Ça va bien, votre conférence?...

LAFORÊT. — Voilà votre éventail, ma chère amie.

ANTONINE. — Merci. J'ai bien envie de ne pas retourner avec ces gens... Je vais m'ennuyer à ce souper... Présentez-moi donc mademoiselle...

LAFORÊT, à Câline. — Câline, je vous présente mademoiselle Antonine Bargès, une grande artiste, et beaucoup d'esprit...

CALINE, très timide. — Madame...

ANTONINE. — Mes compliments, mademoiselle... Inutile, vous, de vous présenter à moi... Vous êtes de Fontainebleau, n'est-ce pas?... Et vous vous appelez Neurasthénie... Je vous connais... Tout à l'heure encore, figurez-vous, je parlais d'elle avec votre ami Marseval... Neurasthénie, quel nom charmant... C'est délicat et ça se soigne... Il faut prendre du fer... Aussi, n'est-ce pas, voici votre clef, pour vous servir, mademoiselle... Elle est assez jolie... Pas beaucoup l'habitude du monde, mais ça viendra... Il y a l'étoffe... Par exemple, elle n'a pas l'air gai... Un deuil de famille, peut-être...

LAFORÊT. — Antonine, vous aviez mieux commencé... Au revoir, Antonine...

ANTONINE. — Vous voulez dire adieu... C'est curieux, vous ne trouvez plus vos mots, et vos amies deviennent toutes jeunes: vous vieillissez... Allons, je me sauve, tout ça ne vaut pas la peine de perdre une bouteille de Pommery... Vous partez toujours en voyage?

LAFORÊT. — Je suis parti.

ANTONINE. — Bravo!... Vous irez bien tous les deux jusqu'à Asnières et Robinson. Et mes compliments, mademoiselle; vraiment, vous verrez... c'est un amant qui a eu son charme... et des succès, oh! des succès... il n'a pas toujours été si modeste...

Elle sort.

Scène XI

LAFORET, CALINE

CALINE. — Je suis désolée d'avoir été cause...

LAFORÊT, souriant. — Chut!... Croyez-moi, Câline, c'est flatteur... Inutiles, cette entrée et cette sortie, inutiles... mais flatteur... alors...

CALINE. — Peut-être qu'elle ne reviendra pas...

LAFORÊT. — Voici sa clef...

CALINE. — Vous n'avez pas l'air triste... Elle est pourtant bien jolie...

LAFORÊT, avec une pointe d'ironie. — Et chic!... Chic!... Vous verriez, Câline, si vous étiez chic comme ça...

CALINE. — Je n'ai jamais vu un si beau manteau... Elle m'a regardée... Elle s'est moquée de moi parce que je suis pauvre... j'ai bien compris...

LAFORÊT. — Elle ne s'est pas moquée de vous, ni de moi, malgré les apparences... elle s'est moquée d'elle... et elle s'est dit obscurément que son manteau, son beau manteau, n'était rien qu'un pauvre manteau à côté de votre petite robe...

CALINE. — Elle a eu tort de se dire ça...

LAFORÊT. — Je suis meilleur juge que vous!... Qu'est-ce qu'il y a... Jean?

JEAN, qui vient d'entrer. — Monsieur a encore besoin de moi?

LAFORÊT. — Oui... Attendez... Vous allez, dans ma chambre, préparer le lit pour mademoiselle... (A Câline.) Frileuse?... Oui?... Assez frileuse? (A Jean.) Frileuse, Jean, vous avez compris... Et puis, vous mettrez ici, pour moi, mes couvertures de route... là, sur le divan... Ah! et puis... (A Câline.) Dites donc, Câline, tout de même, il est tard, j'ai un peu faim, moi... Non? Si, si, vous verrez, l'appétit viendra... (A Jean.) Jean, un en-cas et du champagne... (A Câline.) Ça, ça l'énerverait trop, peut-être. Mais non, ce soir, il vaut mieux ça... (A Jean.) Du champagne... (Sortie de Jean. Laforêt à Câline) Voilà, mon petit, nous allons souper tous les deux... du bout des dents... et puis nous bavarderons... Nous ferons nos projets...

CALINE. — Quel jour partez-vous en voyage?...

LAFORÊT. — Quel jour je pars en voyage?... Mais, je ne sais pas...! Je ne suis même plus sûr que je partirai...

CALINE. — Vous pourriez rester?

LAFORÊT. — Certainement... J'avais cru devoir accepter une espèce de mission en Egypte... parce que... enfin, n'est-ce pas, j'avais des raisons intimes pour m'éloigner... mais, maintenant, ce n'est plus du tout la même chose... Vous préférez que je m'en aille?

CALINE. — Oh!

LAFORÊT. — Eh bien, alors!

CALINE. — Vous restez?

LAFORÊT. — Oui, je reste. A moins que vous ne veniez avec moi... Nous allons voir ça... (Jean est entré, a mis l'en-cas sur une table.) Qu'est-ce que vous avez...

CALINE. — J'ai un frisson, un malaise... tout d'un coup... je ne sais pas quoi...

LAFORÊT. — Eh bien! Eh bien! Tenez, buvez ça... Il n'est pas trop sec... C'est du meilleur pour les petites filles... Là... Ça va mieux?... Oui? Bravo... Ah! mais, c'est qu'elle est nerveuse!

CALINE. — Je vous demande pardon...

LAFORÊT. — Pourquoi pardon?

CALINE. — Je vous donne tant de mal...

Laforêt. — C'est mon rôle qui continue... Je me fais l'effet d'un soldat de marine que j'ai vu un jour au Soudan... il avait dans ses bras une petite négresse... pas plus haute que ça... une gosse... et il lui faisait boire du lait avec son bidon d'ordonnance... Voilà à quoi nous ressemblons... le lait. (Il montre le champagne.) Le marsouin... (Il se montre.) Et vous la petite négresse...

Caline. — Il ne manque plus que le Soudan!

Laforêt. — Il ne manque plus que le Soudan... (Sonnerie au téléphone.) Allô... oui... oui, monsieur Laforêt lui-même... Eh bien?... Ah! C'est vous!... Impossible... Non... non!... Vous n'avez rien à lui dire et elle n'a plus rien à entendre de vous!... Vous dites des bêtises... (Avec colère.) Comment?... (Avec calme.) Plus tard... Je ne sais pas... nous verrons... (Avec impatience.) Je ne peux rien vous répondre de plus... Bonsoir...

Il raccroche l'appareil.

Caline, très pâle. — ... C'est Adrien?...

Laforêt. — Oui!

Caline. — ... Il voulait que je retourne là-bas?

Laforêt. — Oui.

Caline, la voix serrée. — Il avait du chagrin?

Laforêt. — Oui...

Caline. — ... Qu'est-ce qu'il faut que je fasse?... (Laforêt la regarde.) Je ne peux pas le laisser...

Laforêt, exprès. — Pourquoi?

Caline. — Il m'aime... Il pleure... Et...

Laforêt. — ... Et vous avez envie de pleurer... Je vois ça, oui... Eh bien?

Caline. — Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

Laforêt. — Je vous dis... « Je vois ça, oui... Eh bien?... » Eh bien, pleurez!... Si vous avez le cœur trop gros, il faut pleurer... Mais ce qu'il ne faut pas faire, c'est retourner là-bas... Voilà ce qu'il ne faut pas faire! Pour le reste, vous avez le droit d'avoir de la peine... Je comprends très bien... Pleurez, mon petit!... Mais, croyez-moi... ne vous en allez pas!... Restez ici.

Caline. — Ce que vous dites m'émeut si fort... Il me semble que votre voix c'est ma conscience...

Laforêt. — C'est la mienne! (On entend à nouveau la sonnerie du téléphone, un appel court... Laforêt ne bouge pas; Câline a un tressaillement, mais s'oblige à rester en place; elle baisse la tête et pleure...) Quel âge avez-vous, Câline?

Caline. — Vingt-deux ans...

Laforêt. — Vous verrez, Câline, comme l'avenir est beau, quand on veut. Vous verrez comme tout s'efface, comme les chagrins vont vite... Un jour, vous parlerez de cette soirée où vous êtes avec un calme effrayant... Et c'est tant mieux: la vie sans ça ne serait pas possible...

Caline, se redressant, séchant ses yeux. — Pensez donc: voilà trois ans que nous étions ensemble... Et, maintenant, pour couper ça...

Laforêt. — Coupez! Dans trois ans, avant trois ans, on ne verra plus la cicatrice...

Caline. — Si ce que vous dites est vrai, la vie est épouvantable!

Laforêt. — Mais non, mais non... La vie est bonne... (Troisième appel du téléphone, cette fois plus prolongé; Blanche Câline tremble et ne bouge pas. Laforêt va à l'appareil et décroche le récepteur. Silence... Laforêt, revenu vers Blanche Câline.) La vie est bonne! Elle m'a toujours donné ce que j'ai voulu d'elle... Tenez, Câline, en ce moment, vous ne savez pas ce qu'elle fait pour vous, la vie... Depuis deux heures, c'est elle qui me fait agir, et c'est elle qui m'a fait vous rencontrer... Vous voulez que je vienne là?...

Caline. — Mais oui...

Laforêt. — Donnez-moi un peu cette main... Vous voyez qu'elle se réchauffe... Tout à l'heure, elle était glacée...

Caline. — C'est le champagne!

Laforêt. — Ce sont les minutes qui passent!... Faites de ces minutes des heures, et puis des jours, et puis des mois... Vous comprendrez l'oubli... Les mains froides se sont réchauffées!... Allons, bon, voilà qu'elles se regèlent.

Caline. — C'est une rechute...

Laforêt. — Et moi qui vous ai connue si bien, si gaie!... Voyez, tout de même, Câline, où vous alliez!... Je parle net, mon petiot... je n'ai jamais eu si peur de ma vie que ce soir, quand j'ai entendu... Heureusement que je suis remonté... Tenez, je crois que je claquerais des dents, quand je pense que je m'en allais fâché, comme un bourgeois bête, et que j'aurais pu ne pas revenir... C'est monstrueux, ce qui serait arrivé...

Caline. — Oui, c'est vrai, oui, vous avez raison!

Laforêt. — Hein, Câline!... Ce n'était pas possible! Je m'en allais... J'ai senti tout d'un coup que je ne pouvais pas... Il y avait, certainement, mon désir de vous revoir, l'impossibilité maintenant de me passer de vous... mais encore autre chose, vraiment, soudain, autre chose... l'instinct... un appel mystérieux!...

Caline. — Oui, c'est vrai, je me rappelle, c'est vrai: j'ai pensé à vous comme on crie: au secours!... pendant une seconde, tout mon être a désiré votre présence; oh! si fort! Mais ça a été si rapide, ça ne s'est pas vu...

Laforêt, bouffonnant. — Si ça ne s'est pas vu... (Puis, avec une expansion presque involontaire.) Ah! petite fille, va, petite fille, si vous saviez comme il vous veut heureuse, ce grand bonhomme qui est devant vous!

Caline, avec un élan. — Oh! oui! je le crois, j'en suis sûre! Oui.

Laforêt. — Là! C'est comme ça que je vous veux, avec une clarté dans le regard... Allons! Allons! ne l'éteignez pas!... Et donnez vos pattes... (Ils sont debout tous les deux; il tend ses deux bras, elle, les siens; leurs mains se serrent.) Tout ce que j'ai fait est bien fait, Câline... tout... et même ça que j'ai fait tout à l'heure... cet appareil que j'ai décroché... plus de allô! allô! malsains! Plus de sonneries!... Une vie belle, contente, tranquille... avec votre ami, votre Laforêt des grands jours!

Caline, gagnée par cette voix, cette maîtrise. — Oui... oui... c'est la vérité que vous me dites... c'est ce qu'il faut...

Laforêt. — Tu parles! que c'est ce qu'il faut! Ah! là! là! Cette petite, tout de même, si on ne s'en était pas mêlé! (Et il finit ceci en l'attirant, en l'embrassant sur le front avec sa belle force tranquille; elle le regarde, toute remuée, ne sachant plus bien...) Et maintenant, mon petit, avant d'aller faire dodo, dans le grand lit du monsieur, qui lui va coucher là... (Il montre son divan.) n'oublions pas que Jean nous a préparé... Voyons qu'est-ce qu'il nous a préparé... Un pâté, de la salade, des œufs glacés. Mademoiselle est servie! A table! (Il se frotte les mains. Ils s'assoient. Jean revient et s'apprête à servir. Laforêt, à Jean.) Ah! ah! Jean! Ce n'est pas moi, maintenant, qu'il faudra bien servir, c'est mademoiselle... (A Câline.) La petite reine! Moi, je deviens le chambellan... Jean est ravi...

JEAN. — Pour sûr, monsieur, que je suis ravi... Ça me rappelle le service que je faisais avant d'être chez monsieur...

LAFORÊT. — Ah! ah!... Quel service?...

JEAN. — Sauf le respect que je dois à mademoiselle, monsieur: les cabinets particuliers...

LAFORÊT. — Eh bien, Jean! Eh bien!

JEAN. — Seulement, monsieur, ce n'est pas pareil... et puis, c'était moins bien meublé...

CALINE, à Jean qui lui sert du champagne. — Oh! non! plus de champagne! Non...

Laforêt. Jean. Câline.

SCÈNE XI. — Jean : « *Monsieur, je vais préparer du tilleul...* »

LAFORÊT. — Oui, oui... plus de champagne... Ça l'empêcherait de dormir...

JEAN. — Alors, monsieur, je vais préparer du tilleul...

LAFORÊT. — C'est ça, du tilleul... (Jean s'éloigne.) Du calme, voyez-vous, mon petit, du calme, voilà ce qu'il vous faut d'abord...

On entend un grand coup de sonnette à la porte de l'appartement... Jean, des yeux, interroge son maître.)

JEAN. — Je ne sais pas qui ça peut être, à cette heure-ci.

Laforêt et Câline se regardent. On sonne à nouveau.

CALINE, à Laforêt. — Moi, je sais qui c'est...

Elle est toute pâle.

LAFORÊT. — Allez, Jean, et je n'y suis pour personne, vous entendez : personne. Si l'on insiste, eh bien... mais l'on n'insistera pas... Allez...

Sortie du valet de chambre. Malgré eux, ils tendent l'oreille, ne disent plus rien; leurs attitudes indiquent ce qu'ils ressentent; le cœur de Câline s'est remis à battre très fort; Laforêt attend. Là-bas, dans l'antichambre, Jean a ouvert la porte. On entend sa voix, et celle aussi d'une autre personne... Le timbre des voix s'élève, se rapproche... On perçoit.

VOIX DE JEAN. — Monsieur, je vous dis que c'est inutile. Monsieur ne recevra pas...

L'AUTRE VOIX, que Câline et Laforêt reconnaissent de suite. — Moi, je vous dis que je ne m'en irai pas.

VOIX DE JEAN. — Mais, enfin, monsieur...

L'AUTRE VOIX, s'élevant, émue. — Câline... c'est moi! Réponds-moi, Câline!

Câline brusquement se lève. Laforêt lui saisit la main.

LAFORÊT. — Eh bien, Câline, qu'est-ce que vous faites... (Elle a comme un geste suppliant. Laforêt, alors, avec une fermeté douce, mais complète, lui fait faire quelques pas vers la porte de droite, qu'il ouvre, puis referme après que Câline, malgré le combat qui se livre en elle, et comme captive de la volonté de cet homme, a pénétré dans la chambre voisine... Dans l'antichambre, pendant cette sortie d'ailleurs très courte, le bruit de voix s'est accentué. Laforêt appelle, la voix brève.) Jean?... Eh bien...

JEAN, venu au fond, très craintif. — Mais, monsieur, il ne veut pas partir...

LAFORÊT, même jeu. — Qu'il entre... (Mais déjà Adrien est dans la pièce. Le domestique se retire.)

Scène XII

LAFORET, ADRIEN

Adrien a son chapeau sur la tête; il le retire en entrant, puis reste là, comme ne sachant pas ce qu'il va dire... Une, deux, trois secondes se passent...

Laforêt, aussi calme que possible, mais nettement hostile. — ... C'est tout?

Adrien. — Mais...

Laforêt. — Vous avez quelque chose à me dire. Eh bien, parlez! Sinon, qu'est-ce que vous faites ici?

Adrien, comme avec un effort et d'un air soudain presque trop menaçant. — Où est Câline?

Laforêt. — Elle est là.

Il montre sa chambre.

Adrien, même jeu. — ... Il faut me la rendre.

Laforêt. — Non.

Adrien. — ... Je vous dis que vous allez me la rendre...

Laforêt. — Tiens, tiens... Ecoutez, mon ami, vous me prouvez que vous êtes incapable de réfléchir... Est-ce que vous pensez que je suis votre camarade et que je vous ai fait une niche?... Une bonne petite blague pour passer le temps?... Vous êtes fou... Je pense d'ailleurs que c'est votre excuse, la seule...: l'incapacité absolue de jugement! Le bien! Le mal! Tout ça n'existe pas. Peut-être, après tout! Mais ça nous entraînerait trop loin... Et puis, il faudrait être un philosophe, et vous n'êtes qu'un... un enfant malsain... un mauvais microbe dangereux! Vous m'avez compris?

Adrien. — Oui, oui... je sais que vous savez faire des phrases! Mais tout ça, ça ne veut rien dire... Vous essayez de m'enlever Câline parce que vous l'aimez.

Laforêt. — Vous avez raison, je l'aime, et c'est pour ça que je ne veux pas la laisser dans vos pattes... et encore: pattes! Je suis poli! Ce n'est pas des pattes que vous avez...

Adrien. — Vous vous conduisez comme un cochon!

Laforêt. — Non. Comme un homme. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est: un homme! vous qui prétendez avoir une femme...

Adrien. — J'en ai eu avant de vous connaître.

Laforêt. — ... Oui, mais, voilà... vous m'avez connu. (Plus nerveusement.) Et c'est heureux pour elle, n'est-ce pas? Hein! Avouez-le... Sans moi, demain, vous en faisiez quelque chose de propre!

Adrien. — Ce n'est pas vrai! Pourquoi dites-vous ça? Ce n'est pas vrai!

Laforêt. — Vous ne savez pas ce qui est vrai, ou non... Vous ne savez rien... Et puis, en voilà assez, n'est-ce pas... Vous êtes destiné aux dégringolades...: dégringolez! Ça vous est permis, mais seul... D'ailleurs, je suis tranquille... Vous pouvez vous perdre, vous vous retrouverez... pas trop longtemps sur ma route, cependant, c'est un conseil que je vous donne... Et, maintenant, au revoir. Vous êtes fixé. Câline est là, décidée à ne plus vous revoir jamais. Nous sommes entièrement d'accord, elle et moi. Et n'accusez personne que vous...

Adrien. — Monsieur Laforêt, monsieur Laforêt, je vous en prie! Je vous en supplie! Ne me prenez pas ma femme! Ne me la prenez pas... Nous nous aimons tous les deux... Ah! Ah! ne me la prenez pas! (Il a des sanglots.) Qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Voulez-vous que je me jette à genoux?... (Il crie.) Câline! Câline!

Laforêt, brutalement. — Ne criez pas comme ça! (Puis, avec plus de douceur, sans aucune colère, avec même une espèce de pitié.) Ne pleurez pas comme un enfant, non plus... Vous avez des nerfs de femme... Vous rentrez d'abord ici en mousquetaire, et puis vous pleurez! Qu'est-ce que c'est que ça? Tenez, mon pauvre ami — et je dis: ami, vous voyez... — je rends dans ce moment-ci un aussi grand service à vous qu'à elle! Je n'ai aucune haine contre vous, croyez-le bien... Si je vous sentais capable de la rendre heureuse... si je sentais même qu'en vous y aidant vous pourriez y arriver un jour... Je suis, hélas! fixé, trop bien fixé... Aujourd'hui, la misère!... On vous en sortirait, et ce serait demain autre chose! je ne sais quoi! Avec vous, on peut tout prévoir. Vous n'êtes pas méchant, vous êtes pire... vous êtes léger, léger... une coquille de noix... Que voulez-vous, tant pis...

Adrien. — Tout le monde ne peut pas être un steamer...

Laforêt. — Moi, je préfère les steamers... Et puis, assez de bateaux, hein... Je n'ai pas voulu vous mettre à la porte... Je ne suis pas un homme méchant... Je vous aiderai même dans la vie, si vous en avez besoin... Mais vous ne reverrez pas Câline.

Adrien. — Ce que vous faites là, vous le paierez un jour!... Vous m'offrez de m'aider et vous voulez garder la petite... Dites tout de suite que vous me l'achetez...

Laforêt. — Mais, dites donc, on pourrait s'entendre.

Adrien. — C'est parce que je suis faible! Vous abusez de votre force!

Laforêt. — Je n'en abuse pas. J'en use. Vous confondez les termes!

Adrien. — C'est ignoble, la force!

Laforêt, avec une conviction profonde. — La force a des droits, mon ami. C'est trop facile de parler toujours des droits de la faiblesse. Il ne fait rien, cet homme! il reste couché toute la journée: que voulez-vous, il est si faible! Il met sa femme dans la misère: que voulez-vous, il est si faible! Il vole: que voulez-vous, il est si faible! Et parce qu'il est faible, il a tous les droits, n'est-ce pas? Et les forts sont à son service? Métier de dupes, mon ami! Les faibles n'ont qu'un droit: être protégés par les forts, quand ils le méritent, et quand ils veulent sortir de leur faiblesse. Mais quand ils sont incurables, quand ils font de leur infériorité un continuel chantage, alors, les autres doivent intervenir selon leurs droits: les droits de la force et de la santé. Voilà... Voilà pourquoi votre conscience est muette, la mienne tranquille, et pourquoi je garde Câline.

Adrien. — Vous n'avez pas le droit...

Laforêt. — Elle pourra toujours s'en aller quand elle le voudra, mais plus tard, quand la crise sera passée et qu'elle sera guérie de vous...

Adrien. — Câline! Câline...

Entre ou plutôt se précipite Câline. Laforêt la retient au passage.

Caline. — Laissez-moi...

Laforêt. — Non! (A Adrien.) Vous êtes le pire ennemi de cette enfant! A partir de cette minute, je vous déclare dangereux deux fois... N'approchez pas... Je vous jette dehors de cette main libre.

Caline. — Ecoutez, c'est très mal, ce qu'il a fait, oui, c'est très mal... mais, enfin, n'est-ce pas, c'était pour moi, parce qu'il m'aimait...

Adrien. — Si elle reste ici, qu'elle prenne garde, et vous aussi : je me tue.

Laforêt, ouvre un tiroir. — Voici un revolver, mon ami. (Il le pose sur la table, devant Adrien.) Eh bien, qu'est-ce que vous attendez? Vous pouvez même vous en servir contre moi. (Adrien prend le revolver nerveusement.) Je suis le plus fort. Vous êtes armé. Chances égales. Je n'abuse donc plus de ma force, comme vous dites...

Caline. — Adrien!

Laforêt, à Câline. — Laissez-le!

Cependant, il ne perd pas Adrien des yeux.

Caline. — Adrien, Adrien, je t'en prie... Adrien!

Adrien. — Tout dépend de toi, Câline. Si tu ne viens pas... (Mais il s'agite trop; nerveusement, il presse la gâchette; le coup part, allant se perdre dans le mur.) Ah! mon Dieu! (Il fait un bond de terreur et pose le revolver sur la table. Il tremble et blêmit. Il balbutie.) Oh! ce n'est pas de ma faute... Le coup est parti... je ne l'ai pas fait exprès, je vous le jure... je ne l'ai pas fait exprès... Je vous demande pardon.

Il est effondré. Jean, le domestique, entre en courant, attiré par la détonation.

Laforêt, haussant les épaules. — Jean... reconduisez ce monsieur. (Mais Adrien sort de lui-même, la tête basse, complètement affolé. Câline reste immobile, comme une pierre.) Eh bien, Câline, est-ce que c'est un homme, ça?

Caline. — Oui, vous avez raison! vous avez raison!

Mais, brusquement, elle a des sanglots.

Laforêt, la regardant avec douceur. — Videz votre cœur d'un seul coup, mon petit... Et vous verrez après, quand on sait s'y prendre, comme l'avenir est beau, comme la vie est simple, et comme les chagrins vont vite!

RIDEAU

Adrien. Laforêt. Câline.

Adrien : « *Câline... Si tu ne viens pas... Ah! mon Dieu!* »

REVUE DE LA CRITIQUE

Blanche Câline au théâtre Michel.

Blanche Caline avait été reçue par M. Alphonse Franck pour être représentée au Gymnase après la *Femme seule* de M. Brieux. Mais la mise en répétitions d'une pièce dépend de bien des circonstances, et de considérations souvent étrangères à l'œuvre même ; le directeur du Gymnase ne put jouer ces trois actes dans les délais convenus. L'auteur réclama son dédit, l'obtint et reprit son manuscrit. Presque aussitôt du reste M. Pierre Frondaie reçut au sujet de cet ouvrage les propositions de deux directeurs qui lui offraient chacun sa scène, l'une très vaste et l'autre petite ; il choisit cette dernière, car il a une prédilection pour les cadres restreints qui enveloppent l'action d'une intimité favorable. Il avait, sur ces entrefaites, changé le titre de sa pièce, devenue : les *Deux Amants.* Mais il ne tarda pas à revenir à *Blanche Câline.*

⁂

Le matin de la répétition générale, M. Régis-Gignoux, dans une de ses « avant-premières » du *Figaro,* fit de l'auteur, au moral et au physique, ce vivant portrait et indiqua, du même coup, la genèse de la pièce :

« M. Pierre Frondaie est un de nos meilleurs professeurs d'énergie, et, si tous nos professeurs d'énergie pratiquaient comme lui leur méthode, nous serions le peuple le plus énergique de la terre. Mais, à l'ordinaire, nos professeurs sont des hommes immobiles ; ils ont des cheveux blancs, un peu de ventre, ils sont assis devant leur cheminée et entourés de mille bibelots précieux ; ils ne font que des gestes prudents...

» M. Pierre Frondaie est un de nos meilleurs professeurs d'énergie parce qu'il n'attend pas ses élèves dans son appartement, mais sort dans la rue, s'entraîne publiquement sur les grands boulevards, fait chaque jour une démonstration pratique de son système. Un homme jeune, vigoureux, qui a tant de confiance dans sa jeunesse, donne confiance sans avoir besoin de théories. Même si on hésite à le suivre, on le regarde passer avec une curiosité où il y a autant d'admiration que d'envie.

» Et soudain, il s'arrête. Il ne veut pas s'imposer par ses muscles ; il veut être mieux connu. Il nous confie sa jeunesse. Il avoue qu'il est un tendre, s'il n'est pas un timide. Il aime pleurer, lui aussi...

» Voilà son secret. Il avait eu la fierté de le cacher égoïstement à ses débuts. Il était parti dans les lettres en conquérant. — De l'audace, de l'audace, encore de l'audace ! Il criait sa confiance, son enthousiasme. Il publiait les *Pierres de lune,* les *Fatidiques.* Inconnu, il portait une pièce en vers à Mme Sarah Bernhardt et des pièces en prose à tous les directeurs du boulevard. Et, soudain, il domptait la fortune. Il décidait M. Pierre Louys à lui confier *la Femme et le Pantin.* Puis, il arrivait au Vaudeville, faisait jouer *Montmartre.* Cet hiver, il revenait au théâtre Antoine, et cent cinquante représentations n'ont pas épuisé le succès de l'*Homme qui assassina.* L'hiver prochain, il est assuré de faire représenter *Aphrodite,* une adaptation du roman de M. Pierre Louys, et il nous convie à la répétition générale de *Blanche Câline.*

» C'est que le poète ne veut pas céder à l'homme de théâtre qui sait merveilleusement transposer un roman, lui donner du mouvement, de la couleur, du relief, le revoir, le récrire, le recréer. Le poète veut que l'auteur dramatique ne travaille que pour lui, s'associe en toute sincérité, l'aide à se faire connaître à son tour. Il a cette ambition : être libre et sincère au théâtre, composer largement des fresques sentimentales, d'après des croquis, des études, comme des poèmes, raconter des histoires vraies, tout simplement, tout tendrement, idylles et drames d'un petit bonhomme et d'une petite bonne femme, parler d'amour, vivre d'amour, mourir d'amour. Et tout cela sans romance, sans emphase, entre le réalisme et le lyrisme, en *impression directe,* en sincérité. »

⁂

Blanche Câline était donc attendue et fut entendue avec beaucoup de curiosité.

Les critiques, même ceux que la hardiesse imprévue de certaines situations ont quelque peu offusqués, rendent hommage à l'honnête franchise en même temps qu'à l'adresse délicate de l'auteur.

Le *Temps,* le *Figaro,* le *Gil Blas,* l'*Intransigeant*, le *Petit Parisien, Excelsior, Comœdia,* donnent à peu près la note suivante qui résume bien, au surplus, l'impression générale : *Blanche Câline* est l'œuvre d'un auteur en qui l'homme de théâtre, maintes fois affirmé par ailleurs, s'est volontairement effacé devant l'artiste ; il y a là des scènes d'une fraîcheur exquise, de la vivacité dans le dialogue, des mots d'esprit, une impression de profondeur psychologique... Ce qu'auraient voulu quelques-uns d'entre ces critiques, c'est que le caractère du personnage principal, le caractère de Blanche Câline, fût plus nettement délimité, plus fermement tracé, dégagé de la grisaille vaporeuse dont il reste enveloppé. A quoi l'auteur pourrait sans doute répondre que les caractères des deux autres personnages importants, les caractères des deux amants en perdraient du coup une partie de leur valeur propre ; il eût fallu les mettre à un plan différent. Et c'était alors toute une autre pièce...

Les scènes mêmes auxquelles on prêta un trouble équivoque sont traitées avec une simple et claire franchise dans leur complexe humanité. Et le troisième acte s'achève sur une conclusion morale et consolante, qui a cet avantage d'être vraiment une conclusion et de laisser pourtant libre cours aux facultés d'invention des spectateurs et des lecteurs qui peuvent, chacun suivant son gré, poursuivre imaginairement l'aventure des trois héros. Que devient Adrien auquel a renoncé Câline et que Laforêt a vigoureusement écarté de sa voie ; que deviennent surtout Câline et Laforêt ensemble ? On peut épiloguer. N'a-t-on pas raconté que l'auteur avait écrit un quatrième acte et qu'il avait, peut-être non sans raison, renoncé à le faire jouer et à le publier, précisément pour offrir à nos songeries le soin de continuer cette œuvre suivant nos préférences psychologiques ?

⁂

L'interprétation de *Blanche Câline* a été fort remarquable dans l'ensemble. Mais il faut signaler tout spécialement la « création » — puisque c'est le mot consacré, et qu'il peut être appliqué ici avec une particulière vérité — la création du rôle de Câline par la femme même de l'auteur qui, sur l'affiche, figure sous le nom de Michelle. Mme Michelle est comme une sorte de miracle de l'art dramatique ; elle n'avait jamais mis le pied sur une scène lorsqu'elle débuta, à Bruxelles, dans le principal rôle de *Montmartre* ; la flexible diversité en même temps que la constante justesse de son jeu furent étonnantes ; c'était vraiment une révélation ; mais Paris continuait à l'ignorer et il fallut qu'au cours des représentations de l'*Homme qui assassina,* au théâtre Antoine, l'occasion s'offrît à elle de remplacer Mlle Madeleine Lély dans le rôle de lady Falkland pour que l'on découvrît son surprenant talent. En Blanche Câline elle a de nouveau manifesté cette sincérité et cette variété de jeu qui lui permettent d'aller avec un naturel spontané de la fantaisie la plus gamine au pathétisme le plus douloureux. C'est une sensible et pure artiste.

Autour d'elle M. Gaston Dubosc était un Laforêt d'une souple autorité, M. Maupré un adroit Adrien Meunier, M. Lefaur un subtil Marseval, Mlle Lucienne Guett une somptueuse « coquette », Mme Eugénie Nau une logeuse inquiétante ; et il faut signaler encore M. Belières, d'un comique juste et discret, et M. Lainé.

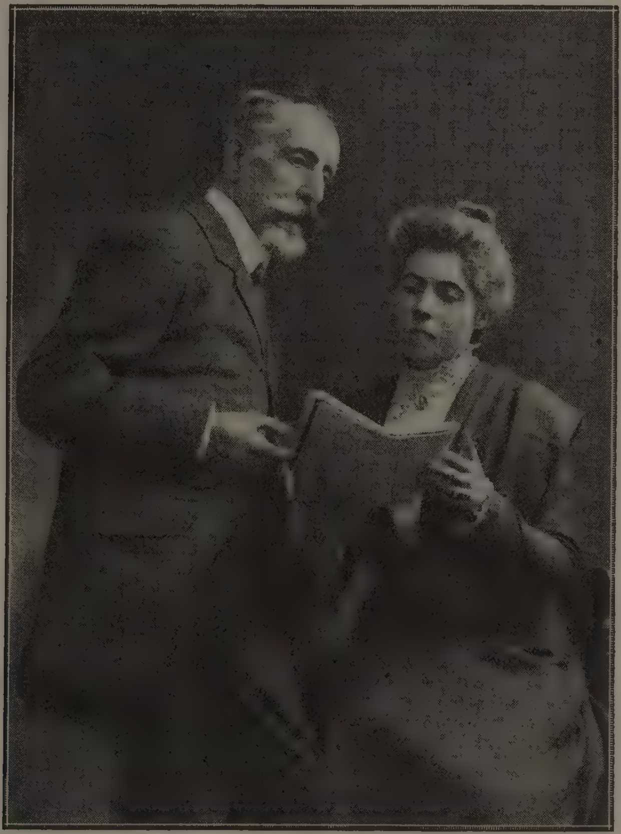
Gaston Sorbets.

YVONIC

PIÈCE EN TROIS ACTES, EN VERS

par

M. PAUL FERRIER et Mlle JEANNE PAUL FERRIER



Phot. Femina.

M. PAUL FERRIER et Mlle JEANNE PAUL FERRIER.

Yvonic *a été représenté pour la première fois, le 20 août 1913, par la Comédie-Française, dans la salle de l'Opéra-Comique.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Paul Ferrier and Jeanne Paul Ferrier, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays
y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Kerhostin	MM. Paul Mounet.
Yan	Alexandre.
Joël	Jacques Guilhène.
Alain	Gerbault.
L'Oncle Landry	Reynal.
Micheline	Mmes Andrée de Chauveron.
Etiennette	Léo Malraison.
Rose	Renée du Minil.
Yvonne	Lara.
Anne Legadec	Thérèse Kolb.
Huguette	Berthe Bovy.
Anne-Marie	Jane Faber.
La Tante Gaud	Lherbay.
Claudine	Jeanne Even.

De nos jours, en un petit port breton.

Yvonne. Rose.

SCÈNE X. — Rose : « *Cher enfant!...* »

YVONIC

ACTE PREMIER

Une salle dans la maison du patron Kerhostin. Portes d'intérieur aux premier et deuxième plans à gauche, porte d'entrée au fond, et deux fenêtres à mi-hauteur sur la rue. A ces fenêtres, des demi-rideaux à carreaux blancs et rouges. Les volets au dehors sont praticables. A gauche, grande cheminée, où l'on voit une marmite sur un feu de bois et un fourneau de repassage vers la gauche; près de la cheminée une grande table à repasser. Dans l'oblique, à droite, un lit breton, un coffre bas sert de marchepied au lit sur toute sa longueur; de petits rideaux de lit et une courtepointe de serge verte. Entre la porte d'entrée et la fenêtre de gauche, un bahut. Entre cette même porte et la fenêtre de droite, une vierge, un crucifix, un chapelet, et, devant, une veilleuse allumée. Un vieux fauteuil, chaises et tabourets, deux bancs de bois, une vieille horloge à droite de la fenêtre de droite, près du lit.

Scène première

YVONNE, HUGUETTE, ANNE-MARIE,
et MICHELINE, vont et viennent, repassant du linge, des voiles, des bonnets bretons.

MICHELINE

Ouf! on éclate avec ce satané fourneau!

HUGUETTE, moqueuse.

Veux-tu pas qu'on l'éteigne?

MICHELINE

Oui? prends ton air finaud
Pour te moquer!

YVONNE

Huguette!

HUGUETTE

Ecoute, elle m'agace!
Met-on les fers à repasser sur de la glace?
Voilà juin; le soleil a droit de flamboyer
Et d'avoir chaud, c'est les épines du métier.

MICHELINE

Le métier, je voudrais connaître où sont ses roses?

HUGUETTE

Sais-tu ce qui te manque, à toi?

MICHELINE
Que trop de choses!

HUGUETTE
Penses-tu? Deux souhaits suffiraient amplement:
Un: la fortune! deux: un prince pour amant!

YVONNE
Huguette!

MICHELINE
Laisse-la! Ça n'a rien qui me choque,
Ça qu'elle dit: J'en ai soupé de la bicoque
A maman Rose, et sans compter sur des maris
Problématiques, qu'un beau monsieur de Paris
M'offre de m'enlever dans son automobile,
Pensez-vous que j'irai me faire un sou de bile,
Pour ne demander point, selon l'us consacré,
Au maire son écharpe et sa messe au curé!

YVONNE
Micheline, oses-tu dire choses pareilles?

MICHELINE
Tant pire! Excusez-moi d'offenser vos oreilles,
Mais je suis de mon siècle et ne m'en cache pas!
Si je parle tout haut, d'autres pensent tout bas;
C'est une qualité, ce semble, d'être franche!

ANNE-MARIE
Oui! mais n'oublions pas que c'est demain dimanche,
Et qu'il faut que tout soit rendu dès ce tantôt:
Or donc, en attendant ton prince et son auto,
Dont les cent HP t'emportent dans l'espace,
Repasse comme nous, Micheline, repasse!

HUGUETTE
Ah! ça roussit!

ANNE-MARIE
Bien fait!

HUGUETTE
Eh! bien, na, pas du tout!
Rien qu'un bout de ruban, à peine un petit bout!

Scène II

LES MÊMES, ROSE,
entrant de l'intérieur, deuxième porte à gauche.

ROSE
Comme vous travaillez, mes enfants!

HUGUETTE
Ben! l'ouvrage
Pressait!

ROSE
J'aurais voulu vous donner du courage...

YVONNE
...Et l'exemple?... Vous nous l'avez tant et si bien
Donné, maman! Après votre tour, c'est au mien.

MICHELINE
Vous êtes toute faible encor, madame Rose!

ROSE
Hélas!

HUGUETTE
Quand on n'a pas la force, on se repose
On se laisse soigner, dorloter et chérir;
On demande au docteur de vite vous guérir!

ROSE
A quoi bon! Le mal dont je souffre est sans remède.
Je sens que je m'en vais.

YVONNE
Maman!

ROSE
Sauf que Dieu m'aide;
Ce n'est pas le plus grand savant, dont le secours,
D'une heure seulement, prolongerait mes jours.
Le corps n'a plus de sang... la lampe n'a plus d'huile!
Elle essaie cependant de travailler péniblement.

HUGUETTE
Faut-il ainsi parler, et de cet air tranquille,
D'un tel malheur, qui, Dieu merci, n'adviendra pas?
Et qu'est-ce, s'il vous plaît, qui vous manque ici-bas?

YVONNE
Huguette a raison!

HUGUETTE
Oui! c'est par là que je brille:
La raison! Vous avez une perle pour fille,
Un fils parfait, et qui, m'ayant promis sa foi,
Vous assure d'avance une bru comme moi!...

ROSE
Chère petite Huguette!

HUGUETTE, *continuant.*
...Et pour mari, la crème
Des hommes, qui vous fait honneur et qui vous aime
Et qui, la pêche ayant été belle à souhait,
Revient de Terre-Neuve avec son magot fait!
Dites, qu'est-ce qui vous manque dans cette vie,
Et d'où vous vient l'étrange et regrettable envie
De prématurément rendre l'âme au Seigneur,
Pour juger si vraiment l'autre monde est meilleur?

ROSE
Folle!

YVONNE
Non, mère! Et moi, j'ajoute un nom encore
A ceux, pour le bonheur desquels on vous implore:
Yan, mon promis. Vous connaissez l'amour que j'ai!
Yan ne saurait tarder d'obtenir un congé;
Je prétends, pour que rien n'assombrisse ma joie
Et la sienne, qu'il vous retrouve en bonne voie
De guérison!... Ainsi, ne vous défendez plus
Contre des ordres qui deviennent absolus!
Quittez ce fer, trop lourd à votre main trop lasse!
L'air est mauvais pour vous dans cette salle basse;
Le soleil, moins ardent, descend à l'horizon,
Venez vous seoir, sur le banc, devant la maison
Et, dans mes volontés résolue à me suivre,
Pour nous, qui vous aimons, décidez-vous à vivre!
Elle l'emmène doucement au dehors.

Scène III

LES MÊMES, moins ROSE et YVONNE

MICHELINE
De vrai, la mère fait peine à voir, ces jours-ci!
Elle est trop jeune encor pour décliner ainsi!

ANNE-MARIE, *perfide.*
Hors qu'un gros chagrin, comme un coup de faux, la
[couche?

MICHELINE
Un chagrin?

ANNE-MARIE
J'entrevois quelque chose de louche,
Moi! j'observe, je tends l'oreille, j'ouvre l'œil...

Cela remonte aux jours qu'ils firent tant d'accueil
A ce marin venu de Toulon!

HUGUETTE

La vipère!
Va! mords!... Monsieur Pascal était l'ami du père
Kerhostin!

ANNE-MARIE

Justement! Prends ton air ébahi!
Par qui, sinon par ses amis, est-on trahi?
Et d'ailleurs, le patron parti pour Terre-Neuve,
Venait-il pour la fille ou pour la demi-veuve,
Ce monsieur Pascalon, qui, tous ces temps passés,
Se gobergeait ici comme à l'auberge?...

HUGUETTE, bondissant sur elle, le fer levé.

Assez!
Yvonne ou sa maman, je défends qu'on y touche!
Et plus un mot... ou je l'écrase sur ta bouche!

MICHELINE, la retenant.

Huguette!

HUGUETTE

Plus un mot de maman Rose, ni
D'Yvonne!

ANNE-MARIE

Là! c'est bon!

Elles se séparent.

Scène IV

Les mêmes, YVONNE

YVONNE, rentrant.

Eh! bien, est-ce fini?

MICHELINE

Presque! Le coup de fion, le dernier tuyautage,
C'est fait!

YVONNE

J'aurais voulu vous aider davantage!

HUGUETTE

Ta mère?...

YVONNE

Assise, il lui prit comme une vapeur.
J'ai cru qu'elle passait!

HUGUETTE

Et tu pleures?

YVONNE

J'ai peur!
Il semble que déjà la mort heurte à la porte!
...Mais tout ce linge, il faut aussi qu'on le reporte
Chez les sœurs... à l'auberge... au haut bourg...

HUGUETTE

Est-ce tant
D'affaires? On prend sa part chacune, en partant;
Et pour le gros, sitôt la fin de la journée,
Le messager l'emporte en faisant sa tournée.

MICHELINE

Le feu s'éteint.

ANNE-MARIE

Les fers sont rangés.

HUGUETTE

Tout est prêt.

Ainsi fait.

Scène V

Les mêmes, ROSE

YVONNE

Vous rentrez?

ROSE

L'air trop vif... ma faiblesse empirait.

YVONNE, l'asseyant dans le fauteuil.

Eh bien, seyez-vous là, maman; on y respire
Mieux maintenant.

ANNE-MARIE, bas à Micheline.

Dix sous, qu'au nom que je vais dire,
Elle tressaille!

A Rose.

Adieu, madame Rose!

MICHELINE

Adieu!
A lundi!

ANNE-MARIE

Bon courage!... Et, pour l'amour de Dieu,
Guérissez-vous! Pour votre fils, pour votre fille,
Pour vos amis, qui sont comme de la famille:
Nous... et... quelqu'un, qui, bien qu'absent, est un ami...
Monsieur Pascal.

Rose tressaille.

ANNE-MARIE, bas à Micheline.

Regarde! A-t-elle encor blêmi!

Elles sortent au fond.

ROSE, un cri.

Ah!

YVONNE, près de sortir, accourant.

Qu'est-ce?

ROSE

C'est passé... tu peux aller...

YVONNE

Je n'ose
Guère!

ROSE

Va... je t'attends!...

HUGUETTE

Au revoir, maman Rose!

Chacune a pris un paquet et l'emporte.

Scène VI

ROSE, seule.

Pascal! Rien que ce nom me brûle comme un fer
Rouge!... Et près de mourir, par crainte de l'Enfer,
Et pour que Dieu ne me soit pas inexorable,
Il faut pourtant que je pardonne au misérable!
Il le faut! Le *Pater noster* nous l'a promis:
Comme nous remettons, il nous sera remis!
...Si je pouvais aller, demain, à la Cantraie?
Mais pour quelle raison qu'Yvonne juge vraie,
Aller seule? Et comment l'assurer que je puis
Faire ce long voyage en l'état où je suis?
... Pour écrire... Manette, hélas, ne sait pas lire;
Et me confier à quelque autre serait pire
Que tout!... Je n'ai qu'un jour, et l'ai-je encor ce jour?
Avant que soient ici les hommes de retour!
Un seul jour pour veiller au secret que je cache,
Pour qu'un parti soit pris et que Manette sache,
Ma torture finie et les temps révolus,

Quel sera son devoir quand je ne serai plus!
...Parce que, je le sens, ma dernière heure approche...
Je l'appelle, des fois; d'autres, je me reproche
Le péché que serait ce vœu malavisé!
Mais c'est, en moi, comme un ressort qui s'est brisé!
Et qu'y peut un souhait... honnête ou déshonnête?
...Mon Dieu! ne pas mourir sans avoir vu Manette!

Scène VII

ROSE, UNE VIEILLE FEMME (ANNE LEGADEC)

LA FEMME

Madame Kerhostin, blanchisseuse?

ROSE, se soulevant avec effort.

C'est moi...
Tout à votre service!

LA FEMME

Oui, je pense, de quoi
Grand merci, nonobstant que, de manière ou d'autre,
Pour ce dont il s'agit, c'est moi qui suis au vôtre:
Une commission pas commode du tout
Et dont, Dieu soit loué... me voici presqu'au bout!

ROSE

Une commission?...

LA FEMME

Délicate et peu gaie
Que je fais.

ROSE

Vous venez de loin?

LA FEMME

De la Cantraie.

ROSE, inquiète.

Manette vous envoie?

LA FEMME

Est-ce ben elle?... C'est
Elle... et pas elle; car, si la chose pressait,
Pas elle qui l'eût pu dire, la pauvre femme,
Vu qu'à Dieu, l'autre hier, elle rendit son âme.

ROSE

Morte! Manette... morte!

LA FEMME

Elle avait fait son temps
Sur terre, ayant passé soixante-dix-huit ans
Et ben gagné, d'avoir peiné sa vie entière,
Le repos, que l'on dit qu'on trouve au cimetière!

ROSE

Et vous ne m'avez pas avisée?

LA FEMME

Où? Comment?
La vieille a décédé quasi subitement,
Sans dire votre nom et donner votre adresse.
Vous la connaissiez ben, que pour tant qu'on la presse,
Point bavarde et discrète en tout, elle n'aurait
A quiconque, au pays, livré votre secret.

ROSE

Oui! C'est vrai!...

LA FEMME

L'argument vous semble sans riposte!
Mais moi, maligne, j'eus votre adresse à la poste,
Et complète d'après votre dernier mandat;
Et comme le bon Dieu voulut qu'on s'entr'aidât,
J'attelai, ce matin, ma mule à ma carriole
Et me voici!

ROSE

Manette morte! Je suis folle!

LA FEMME

Défunte et mise en terre!

ROSE, avec effort.

Et... l'enfant?...

LA FEMME

L'enfant? Ben!
Vous pensez qu'on n'a pas laissé le chérubin
Sans soins! Ma bru l'a pris durant la maladie...

ROSE

Je vous dois quelque argent...

LA FEMME

C'est-il que l'on mendie?
On n'est point riche, mais le lait n'est pas tant cher!
Et quand vous l'allez voir, blanc, rose, tout en chair,
Joufflu comme un trompette et rond comme une pomme,
Après le biberon vidé, faisant son somme,
Vous nous rendrez honneur de la mine qu'il a!

ROSE, effarée.

Quand je vais le voir?... Où serait-il?

LA FEMME, triomphante.

Il est là.

ROSE

Là?

LA FEMME

Vous deviez compter que je vous le rapporte!

ROSE

Certes!...

LA FEMME

Nous voilà donc, la carriole à la porte,
L'enfant dans le berceau, que je vous rends itou,
Et mon gas, le dernier, qui veille sur le tout!

ROSE

O Dieu!... Mon Dieu!... Mais c'est impossible!

LA FEMME

Impossible?

ROSE

Je suis malade!... un mal qui me ronge... inflexible,
Meurtrier, et par ces émotions accru!
... Je ne peux pas garder l'enfant!... Si votre bru
Voulait bien?...

LA FEMME

...Le reprendre?... Elle n'a sou ni maille,
Ma bru, c'est vrai; mais trop d'ouvrage et de marmaille,
Pour se charger d'un nourrisson de supplément.
Ce qu'elle a fait, d'abord, ce fut, complaisamment;
Quant à continuer, n'y comptez point, pour cause,
Vu que c'est trop de mal et pour trop peu de chose!

ROSE

Je peux payer...

LA FEMME

Quand même! Elle ne voudra point:
Mais vous trouverez mieux, sans peine et pas si loin
De chez vous!... Venez donc et, je vous le conseille,
Allons quérir le gosse avant qu'il se réveille!

ROSE

Allons!... Oh! non!... Je n'ai pas la force!... Je veux
Me roidir... je ne peux me vaincre!...

LA FEMME, consolante.

C'est nerveux !
A votre âge, il n'est rien de grave ! Et possible est-ce
Que trop d'émotion vous vaut cette faiblesse ?
... Remettez-vous... Et pour l'enfant qui dort... ben quoi ?
Nous pouvons le rentrer à deux, mon gas et moi.

Elle sort.

Scène VIII

ROSE, puis YVONNE

ROSE, seule.

Le rentrer ?... Cet enfant ?... Chez nous ?... Oh ! non !
[courage !...
Cet enfant, sous ce toit que sa naissance outrage !...
Et quand le retour des hommes est imminent !...
Non ! non ! je veux ! je dois !... Yvonne, maintenant !
Yvonne !

YVONNE

Mère ! mère ! une bonne nouvelle
Et qui vaudra qu'on brûle un cierge à la chapelle !
Mère ! les bateaux sont signalés...

ROSE, atterrée.

Signalés !

YVONNE

... Au sémaphore !

ROSE

Ciel !

YVONNE

Voilà vos vœux comblés !
Dès midi, tous les yeux guettaient le sémaphore !
Enfin !... Bénissons Dieu ! Quelques heures encore
Et vous verrez mon père... et votre fils aussi !
... Mais quoi ?... Vous vous taisez ?... Pourquoi si pâle et si
Rigide ?... Je crois embrasser une statue !...
Mère... leur retour va vous guérir !

ROSE, simplement.

Il me tue !

Scène IX

LES MÊMES, LA FEMME, portant le berceau avec l'aide d'un petit garçon.

LA FEMME

Nous voilà tretous !

YVONNE

Quelle est cette femme ?

LA FEMME

Moi,
Mon petit gas !... Salue !... Et le berceau !

ROSE, à Yvonne interdite.

Tais-toi !

LA FEMME, apercevant Yvonne.

Pardon excuse, madame... ou mademoiselle ?
Mais voyez donc !... On s'y prit d'une douceur telle,
Que, durant qu'on le porte, il n'a pas rouvert l'œil !
Et laissez-nous en plus une pointe d'orgueil,
Car encore qu'on soit du peuple et de province,
C'est astiqué comme un berceau de petit prince !
Ma bru, trois jours durant, vous l'a soigné si bien !

Sur un mouvement de Rose.

... Mais non ! C'est dit déjà, vous ne nous devez rien ;
Ce sont services, dont un merci vous acquitte !

Riant.

A charge de revanche !... Et sur ce, je vous quitte ;
Il est tard, ma mule a mangé son picotin ;

Au petit garçon.

Salue ! Et viens !... Adieu, madame Kerhostin !

Elle sort.

Scène X

ROSE, YVONNE

ROSE, après un temps.

Tu demandes, ma pauvre Yvonne ?

YVONNE

Je demande
Si je rêve ? Un penser, dont je me réprimande,
Me fait l'étonnement moindre que la terreur...

ROSE

Oh ! mon Yvonne ! Oh ! ma chérie ! Oh ! quelle erreur !
Pense qu'un tel soupçon à ta mère s'adresse !
... C'est un pauvre orphelin à qui je m'intéresse !...
Ah ! non ! puis-je mentir au terme du chemin ?
Un orphelin... non ! non ! Pas encore ! Demain !

YVONNE

J'avais compris ?

ROSE

Hélas !

YVONNE

Oh ! ma mère ! ma mère !

ROSE

Pardonne-moi ! je fus indigne ! mais amère
Fut l'expiation, comme horrible est l'aveu !
Vois ! ma main est glacée et ma tête est en feu ;
De mon cœur, qui halette au brasier d'une forge,
Un dernier flot de sang monte et m'étreint la gorge !
Vois mon repentir ! Vois ma honte ! Vois mes pleurs !
Yvonne, je fus bien coupable... mais j'en meurs !

YVONNE

Ma mère !

ROSE

Et c'est justice ! Et la main du Grand Juge
M'épargne, en m'accordant la mort comme un refuge !
Mais cet enfant, mon fils... et le fils de...

YVONNE

Non ! non !
Assez ! N'achevez pas ! Ne dites pas le nom !
... Oh ! cet homme, par qui tant de malheur arrive !
Ah ! je m'explique enfin cette haine instinctive,
Implacable et jalouse aussi, qu'il m'inspirait !
C'était comme un avis du ciel qui m'éclairait !
Tout le sang de mon père, ardent à la révolte !
Du bien qu'on fit à ce passant, quelle récolte !
Quel hôte, qui, pour prix d'aide et de réconfort,
Laisse le déshonneur, les larmes...

ROSE, sombrement.

... Et la mort !

YVONNE

Ma mère !

ROSE

Ecoute-moi, je t'en conjure, Yvonne !
Je ne me défends pas, ni n'accuse personne,
Mais je te parle comme au confessionnal :

J'étonne la pudeur de ton cœur virginal,
Je te montre, en des mots que tu dois mal comprendre,
Le fond d'un gouffre où ta candeur n'ose descendre,
Pardonne-moi! Je me tairais, si l'on pouvait
Encor faire appeler un prêtre à mon chevet.
C'est trop tard! il te faut faire office du prêtre!
Tu ne me comprends pas... tu m'absoudras peut-être!

YVONNE

Ma mère!

ROSE

Je n'étais, trop confiante pour
Lutter, qu'un être fait de faiblesse et d'amour!
Longtemps j'aimai ton père, et lui m'aima sans doute.
Que de félicités au début de la route!
Qu'on enviait ce couple uni, chaste et chrétien,
Penché sur le berceau de ton frère et le tien!
Chacun de nous aidant à la bourse commune,
Nous avions quelque aisance, à défaut de fortune,
Et notre double effort, que Dieu daignait bénir,
Au delà du présent assurait l'avenir.
— Oh! dans ce temps, dont la douleur prend sa revanche,
Quand la *Mouette*, au large ouvrant son aile blanche,
Le solide bateau du patron Kerhostin,
Partait pour arracher à la mer son butin,
Et plus tard, lorsque, avant l'âge où la barbe pousse,
Ton frère accompagnait son père comme mousse,
Combien battait mon cœur, étreint de deux amours!
Quelle angoisse aux départs!... Quelle joie aux retours!
... Cet homme vint!

YVONNE

Maudit soit-il!

ROSE

Tu peux maudire,
Je ne dois plus; je lui pardonne mon martyre
Et puissé-je être seule à payer le péché!
... Ton père, sur le port, se l'était attaché,
D'une amitié, loyale en l'un, perfide en l'autre!
N'ayant pas de famille, il vivait dans la nôtre;
C'était le commensal assidu; beau parleur,
Il amusait de ses récits... et cajoleur,
Il me complimentait, et d'une voix si tendre,
Que j'avais du plaisir... et du trouble à l'entendre!
Celles de son pays, inondé de soleil,
Ont-elles tant d'émoi d'un langage pareil?
Laissent-elles brûler leur cœur à cette flamme?
Moi, je subis le charme, et jusqu'au fond de l'âme!
... Ton père est bon, mais rude et brutal quelquefois...
Tout m'était si nouveau, le langage et la voix,
Que je me sentais sans armes contre l'épreuve!
... Quand la *Mouette* appareilla pour Terre-Neuve,
J'aurais dû, de chez nous, renvoyer l'étranger.
Trop lâche même pour écarter le danger,
Je succombai!... Puis, il partit le mauvais hôte,
Ignorant que le ciel avait maudit ma faute!
... Car de n'avoir pas su, l'excuse et le défend!
Peut-être n'eût-il pas abandonné l'enfant?
Peut-être est-il en lui quelque chose d'honnête?
... Bref, je fis confiance à ma vieille Manette,
Qui, bien par dévouement plus que par intérêt,
Quelque temps, me garda l'enfant et le secret.
Elle est morte! Et tu vas être seule à connaître
L'affreux mystère, à protéger le petit être!
Dis que tu veilleras sur mon pauvre Yvonic!
Dérobe ma mémoire à l'opprobre public,
Trouve, en ta piété, la force d'un mensonge,
Mens! Cache ce berceau! Sois inventive! Et songe
Que ton père, animé d'un funeste courroux,
Ne ferait qu'un éclat qui vous salirait tous!

YVONNE

Que faire? Juste ciel! Que faire?

ROSE

Dieu t'inspire!
Mais toi, ne maudis pas ta mère!

YVONNE

Vous maudire?
Ah! grand Dieu! non, je pleure, en notre désarroi,
Avec vous...

ROSE

... Et bientôt tu pleureras sur moi!

YVONNE

Ah! ne dites pas ça!

ROSE

Si! j'y crois! Je l'espère!
Et pourrais-je affronter le regard de ton père?
Pourrais-je à mon grand fils rouvrir mes bras?

YVONNE

Hélas!

ROSE

J'étais très bas! Mais leur retour sonne mon glas!

YVONNE, ramenée à la réalité.

Leur retour! Oui! L'instant approche et l'heure presse!

Elle prend le berceau et va pour l'emporter dans sa chambre, porte du premier plan à gauche.

ROSE

Où vas-tu?

YVONNE

Cacher ça toujours! Et ne serait-ce
Que pour gagner un peu de temps, si peu soit-il?

ROSE, l'arrêtant.

Cher enfant!

YVONNE

Que du moins, après le long exil,
Vous puissiez dès l'abord, sans que rien n'en tempère
La douceur, recevoir le baiser de mon père!

Rose dépose un baiser sur le berceau. Yvonne l'emporte revient aussitôt.

ROSE, l'embrassant.

Mon Yvonne!...

Un cri.

Ah!

YVONNE

Maman!

ROSE

Oh! cette oppression!...
L'effort que m'a coûté cette confession...
La honte qui m'étreint... l'effort qui me tenaille...
Oh! comme il faut souffrir pour mourir!... Je défaille!
... Il semble que le jour se soit évanoui...

YVONNE

Maman!

ROSE

Dis que je peux mourir tranquille!

YVONNE, résolue.

Oui!

Scène XI

LES MÊMES, HUGUETTE

HUGUETTE, gaiement.

Yvonne! Maman Rose!... Oh!

Elle s'arrête.

YVONNE

Parle bas!

ROSE

Huguette,
Viens, si tu n'as point peur de la mort qui me guette;
Approche!

HUGUETTE, s'efforçant de sourire.

Fi! maman Rose! Je n'ai point peur,
D'abord; et puis c'est mal, connaissant notre cœur,
De nous parler ainsi sans raison apparente!
Ben quoi! Chacun le sait, que vous êtes souffrante,
Tant, que vous avez peine à vous tenir debout.
Vous êtes, comme on dit: surmenée... et c'est tout!
Mais le retour de vos marins va vous remettre;
Car la *Mouette* arrive, oui, la *Mouette* à maître
Kerhostin! Pas de deuil à bord, c'est signalé!
Et comme tout le bourg au port s'en est allé,
Dès le premier appel de la cloche qui sonne,
Je m'amenais courant pour entraîner Yvonne!

ROSE

Excuse-la, c'est moi qui la retiens.

YVONNE

C'est moi
Qui veux rester.

HUGUETTE

Alors, je reste!

ROSE

Non! va, toi;
Je sais ce qui te tient au cœur et te renvoie,
Car je ne veux pas être un retard à ta joie.
Mais laisse que je mette un baiser sur ton front!

Huguette s'agenouille.

Et promets-moi, comme on promet à ceux qui vont
Mourir, d'être, moi morte, une sœur pour Yvonne!

HUGUETTE

Une sœur pour de vrai, si c'est dit qu'on me donne
A son frère, selon ce qui nous fut promis!
Mais je l'aimais déjà plus qu'aucun, vous hormis,
Parce qu'elle est la plus loyale et la meilleure!

Elle embrasse Yvonne.

... Voilà que vous pleurez, maman Rose?

ROSE

Je pleure
De douces larmes, cette fois!

A Yvonne.

Ma pauvre enfant!

Elle s'assoupit.

YVONNE, à demi-voix.

Va!

HUGUETTE

Non! laisse-moi là! C'est vrai, mon cœur se fend,
Aussi bien que le tien, à la voir qui décline.
Mais quasi comme toi je vais être orpheline.
L'amitié croît, des maux qu'ensemble on a soufferts;
Yvonne, c'est un peu ma mère que je perds!

ROSE, avec un cri.

Ah! j'étouffe!

YVONNE

De l'eau!

Huguette lui porte un broc.

HUGUETTE, à elle-même.

Mon Dieu! C'est donc la vie,
Que toute joie humaine est d'un chagrin suivie!
Ce grand jour qu'appelaient incessamment mes vœux,
Sera-t-il triste, autant qu'il devait être heureux?
... Oh! mon pauvre Joël! Quel coup pour sa tendresse!
Quel retour! Après quel espoir, quelle détresse!
Il aimait tant sa mère, elle aimait tant son fils!
Fini l'*Alleluia*! Place au *De Profundis!*

YVONNE, à Rose qui ouvre les yeux.

Maman... vous seriez mieux sur votre lit!... Huguette,
Aide-nous! Veux-tu bien?... Prépare la couchette.
Range les oreillers... pousse un peu le volet...
Faisons quelque ombre... et donne-lui son chapelet!

Ainsi fait. Elles ont étendu Rose sur le lit. Nuit à droite dans la chambre.

HUGUETTE

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! La pauvre maman Rose!

Un temps.

Est-ce déjà fini?

YVONNE

Non!

HUGUETTE

Je pense une chose:
Que ton père et Joël devraient, hâtant le pas,
Rentrer avant...

YVONNE, avec un regard effaré vers sa chambre, presque farouche.

Oh! non! Ne le souhaite pas!

HUGUETTE

Dès à terre, pourtant, cela dut les surprendre
De ne voir, sur le quai, personne à les attendre.

YVONNE

Ils comprendront pourquoi, rien qu'à voir nos sanglots!

Elle va vers sa mère.

... Mère!

A Huguette.

Elle n'entend pas... ses yeux demeurent clos
Et ses lèvres, sans souffle, ont la pâleur d'un cierge!

HUGUETTE, s'agenouillant.

Ayez pitié, Dieu bon, doux Jésus, Sainte-Vierge!
Accueillez l'âme près de s'envoler vers vous!

YVONNE

Dieu, par qui le pécheur repentant est absous,
A ma pauvre maman faites miséricorde!

La porte s'ouvre.

Scène XII

LES MÊMES, KERHOSTIN, JOEL

KERHOSTIN, sur le seuil, gaiement.

Or ça, personne au port quand la *Mouette* aborde?

JOEL, même jeu.

Est-ce aux terre-neuviens qu'on fait ce frais accueil?

KERHOSTIN, inquiet.

Hein?... Cette ombre?... Mes pas s'arrêtent sur le seuil!...

Joël. Kerhostin Huguette. Rose. Yvonne.

SCÈNE XII. — Kerhostin : « *Mes pas s'arrêtent sur le seuil !...* »

Personne sur le quai, personne sur la porte?
Parlez!... Rose!...

Il se précipite.

JOEL

Ma mère!...

KERHOSTIN, courant au lit.

Elle meurt?...

YVONNE

Elle est morte!

Ils tombent agenouillés et sanglotent devant le lit de la morte, tandis que Huguette va fermer le volet de la fenêtre à gauche et que Yvonne allume deux flambeaux à la veilleuse et pose les flambeaux sur la petite table et le crucifix dans les mains de Rose..

RIDEAU

Kerhostin. Yvonne. oël.

Au retour de la cérémonie funèbre (Acte II.)

ACTE II

Même décor. Les accessoires de repassage ont été emportés, — les deux bancs, disposés en long aux deux côtés de la table.

Au lever du rideau, une dizaine d'amis vêtus de noir entourent les Kerhostin en grand deuil. Sur la table, des verres, des bouteilles, des assiettes vides témoignent d'un repas sommaire achevé. Les hommes encore attablés, les femmes debout proches du lit. On sent la réprobation générale où l'on tient déjà Yvonne.

Scène première

KERHOSTIN, JOEL, YVONNE, ANNE-MARIE, MICHELINE, PIERRIC, JOSE, L'ONCLE LANDRY, TANTE GAUD, DEUX BONNES FEMMES (CLAUDINE ET ETIENNETTE), HUGUETTE. QUELQUES HOMMES ET FEMMES.

JOEL

Adieu, mon oncle, adieu, ma tante, et grand merci
D'être venus!

LA TANTE

On vous savait trop de souci,
Pour vous abandonner en une telle peine.

L'ONCLE

On compatit au coup que le sort vous assène...

LA TANTE

... Injuste et dur! Car si l'on n'était des chrétiens...

L'ONCLE

N'en parlons plus! Adieu, Kerhostin!

LA TANTE

Adieu!

L'ONCLE

Viens,
Il s'en fait temps!

YVONNE, timide.

Adieu, tante.

LA TANTE, sévère.

Tu vas, j'espère,
Dans la douleur qu'il a, prendre soin de ton père!
Rien ne remplacera la sainte qu'il perdit;
Mais comprends le devoir qui te reste! J'ai dit.

Ils sortent.

ANNE-MARIE, à demi-voix.

On a fait son devoir, la corvée est finie,
Chacun rentre chez soi, bonsoir la compagnie!

MICHELINE, même jeu.

Oui, rentrons! On se sent indiscret, et le mieux
Est de nous retirer sans faire nos adieux!

Elles sortent.

PIERRIC

Adieu, Joël!

JOEL

Adieu, Pierric!

PIERRIC

C'est lamentable
De voir ton père en proie au chagrin qui l'accable!
Tant que je n'ose plus, comprends mon embarras,
Lui dire de ces mots qui ne consolent pas!

JOEL

Merci pour lui, Pierric; merci pour moi!

PIERRIC, à Huguette.

Cousine,
Au revoir.

HUGUETTE

A bientôt! Il faudra qu'on voisine,
Vous deux; Joël pour vous a beaucoup d'amitié:
De son affliction vous prendrez la moitié.

PIERRIC

Oui! mais vous a-t-il pas pour lui rendre courage?
Vous êtes le soleil qui perce, après l'orage.

HUGUETTE, insistant.

Un compliment n'est pas une promesse.

PIERRIC

Eh bien,
Je reviendrai.

HUGUETTE, avec un reproche gentil.

La sœur, vous ne lui dites rien?

PIERRIC, froid.

Soit! Au revoir, Yvonne!

Il sort.

CLAUDINE

Ah! ma bien chère dame!
Quelle aventure! Quel événement!

ÉTIENNETTE

Quel drame
Une si digne femme!

CLAUDINE

Une sainte! Et je dis:
C'est le chagrin qui l'a conduite en paradis!

ÉTIENNETTE

Sûrement! Le chagrin du péché de sa fille!
Mais qui l'eût cru?

CLAUDINE

Qui même eût flairé cette anguille
Sous roche? On la jugeait si sage!

ÉTIENNETTE

On avait tort!

CLAUDINE

Evidemment!... Se défier de l'eau qui dort!...

ÉTIENNETTE

Et le père?

CLAUDINE

Il n'a dit sa pensée à personne;
Mais on le sait trop fier pour compter qu'il pardonne.
Durant tout le trajet à l'église, et plus tard,
Au cimetière, il n'a pas eu même un regard

Pour sa fille!... Elle est là, dites si j'exagère,
A l'écart, oubliée... et comme une étrangère!

ÉTIENNETTE

Il est si malheureux, cet homme!

CLAUDINE

Doublement:
Sa femme en terre et sa fille avec un amant!
C'est deux chagrins pour un que la mort et l'opprobre!

ETIENNETTE

Pauvre brave homme!

CLAUDINE

Ça que oui! Travailleur! Sobre!
Loyal! A sa douleur, si la honte se joint,
Je garde mon idée: il n'y survivra point!

ÉTIENNETTE

Allons! adieu, patron Kerhostin! Du courage!

KERHOSTIN

Merci pour elle!

CLAUDINE

C'est un désastre!

KERHOSTIN

Un naufrage!
Le dernier!

CLAUDINE

Excusez si nous devons partir;
Nous venons de si loin!... Adieu, pauvre martyr!

YVONNE, timide.

Rien ne vous manque pour une si longue route?

CLAUDINE, sèche.

Rien! Ne t'occupe pas de nous!

ÉTIENNETTE, même jeu.

Non!

Elles sortent.

LE VIEUX ALAIN

Il m'en coûte
De te quitter, mon bon Kerhostin, mais il faut;
Car nous demeurons tout là-bas et tout là-haut;
Et la vieille m'attend chez nous; et je me traîne.
Adieu donc, mais fais-moi signe pour la neuvaine!
C'est du deuil tout récent des rappels affligeants;
Mais j'y tiens! Les vieux us sont chers aux vieilles gens!

KERHOSTIN, lui serrant la main.

Merci pour celle que notre amitié vénère!

LE VIEUX ALAIN

Sois fort, Kerhostin!

KERHOSTIN, faiblement.

Oui!

ALAIN, avec intention.

Sois bon aussi!

KERHOSTIN, un éclair de colère et un coup de poing sur la table.

Tonnerre!

YVONNE, à Alain qui s'est approché d'elle.

Vous partez?

ALAIN, à Joël.

Au revoir, mon garçon!

A Yvonne.

Au revoir,
Yvonne!

A demi-voix.

Il se pourrait, et c'est chose à prévoir,
Que tu sentes ta peine au-dessus de ta force!
Le cœur des vieux n'est pas d'une si rude écorce
Qu'on dit... Et d'avoir vu tant de choses les rend
Indulgents! Souviens-toi, dans un chagrin trop grand,
Si le mauvais destin s'acharne à te poursuivre,
Qu'il est une maison, où j'achève de vivre,
Une maison amie, où tu retrouveras,
Dès le seuil, un bon vieux qui t'ouvrira ses bras!

YVONNE, bas.

Merci! Merci!... Que je m'enfuie... ou qu'on m'exile,
Je saurai, père Alain, où demander asile!

Il sort. Les autres sont sortis peu à peu, après les adieux muets à Kerhostin. Yvonne est sortie dans sa chambre, cacher ses larmes.

Scène II

KERHOSTIN, JOEL, HUGUETTE, puis YVONNE

Kerhostin bourre sa pipe et la fume silencieusement devant la cheminée. Joël s'assied, pleurant, la tête dans ses mains.

HUGUETTE

Joël!

JOEL

Laisse-moi!

HUGUETTE

Tu ne m'aimes plus?

JOEL

Peux-tu
Croire?... Mais le chagrin m'a si fort abattu!...

HUGUETTE

Votre chagrin, j'en prends ma part mieux que personne:
J'en ai pour moi, pour toi, Joël, et pour Yvonne!

JOEL

Yvonne!

HUGUETTE

... Et c'est le tien qui m'est le plus cruel!
Mais qui m'eût dit, qu'à ton retour, mon bon Joël,
Ce retour dont, depuis des mois, j'attendais l'heure,
Lente à venir, je pleurerais comme je pleure?
Je m'en faisais tant fête! Et je parlais de toi
Tant et tant, que souvent on se moquait de moi!

Joël sourit.

... Tu souris!... Tu souris et pleures tout ensemble!
Nous, passe encore! Mais qu'un homme pleure, semble
Plus triste! Et de voir ton père silencieux,
Au cimetière, avec des larmes plein ses yeux,
Ça m'entrait dans le cœur comme eût fait une vrille!
... Vois, il ne pleure plus!

JOEL, sourdement.

C'est qu'il pense à sa fille!

HUGUETTE

Pauvre Yvonne!

JOEL

Tu la plaindrais?

HUGUETTE

Assurément!
Est-ce que je saurais changer de sentiment?
Moi, quand mon amitié s'est, une fois, donnée,
C'est pour toujours!... C'était comme une sœur aînée,
A qui j'ouvrais mon cœur et qui m'avait permis
De lui parler, à tout venant, de mon promis!

KERHOSTIN

Ton promis?.. Et du sien, des fois, te parlait-elle?

HUGUETTE
Vous écoutiez, patron Kerhostin?...

KERHOSTIN
Non. Mais telle
Chose qu'on dit, tel mot qui sonne étrangement
Vous frappe et vous arrache à votre abattement!
... Tu parlais de promis, petite!...

A Joël.

Il faut écrire
... A qui tu sais!

JOEL
C'est fait.

KERHOSTIN
Déjà?... Pour quoi lui dire?

JOEL
Notre malheur! Que ma mère...

KERHOSTIN
Ça n'est pas tout.
Reste... l'autre malheur!

HUGUETTE
Le pauvre Yan! Quel coup!

KERHOSTIN
Oui!

HUGUETTE
Vous ne craignez pas que la douleur l'affole?

KERHOSTIN
On doit honnêtement lui rendre sa parole,
Yvonne ayant rompu la sienne.

HUGUETTE
Se peut-il?
Pour sûr, il a fallu quelque philtre subtil,
Pour la jeter, malgré soi-même, au précipice!

KERHOSTIN
Ce philtre porte un nom et s'appelle: le vice!

HUGUETTE
Non! Yvonne n'est pas de ces filles de peu
Que vous dites! Et j'en mettrais la main au feu!
Elle aimait Yan, et l'aime encore!... Mais c'est l'autre...

KERHOSTIN
L'autre!...

HUGUETTE
Le séducteur, pardi! Le bon apôtre!

JOEL
Tu le connais?

HUGUETTE, se reprenant.
Non!

KERHOSTIN
Mais tu sais qui c'est?

HUGUETTE
Comment
Le saurais-je? Fait-on le mal ouvertement?
Et pensez-vous qu'Yvonne ait manqué de prudence
Jusque-là, de m'en aller faire confidence?

KERHOSTIN
Tu mens!

HUGUETTE, crâne.
Et puis, après? Je le saurais, le nom,
Je pourrais le savoir?...

JOEL
Tu nous le dirais?

HUGUETTE
Non!
Interrogez Yvonne et qu'elle vous réponde!

KERHOSTIN
J'ai commencé par là... tu penses! Rien au monde
D'un refus irritant n'aurait pu la tirer!
...Dès le retour, quand j'entendis l'enfant pleurer,
Quand, dans le grand silence, au travers de la porte,
Ce cri d'enfant parvint au chevet de la morte,
Quand, le cœur chaviré déjà, j'eus cet assaut
Derechef, de trouver, dans sa chambre, un berceau!...
...Sa chambre!... Honnête fille et promise fidèle!...
Elle nia d'abord que cet enfant fût d'elle!
Elle voulut mentir, inventant Dieu sait quoi...
Contes de mère-grand, bons pour d'autres que moi!
... Mais, la traînant au pied du lit de maman Rose,
Lorsque je lui dis: « Mens devant ce cadavre! Ose! »
Elle ne put, bouclée en son indignité,
Que s'incliner devant l'affreuse vérité!
« Et le père? Je veux savoir quel est le père ? »
Mais un silence, dont ma rage s'exaspère,
Une obstination telle, que je sens bien
Que je l'écraserais sans en obtenir rien!

HUGUETTE
Ce qu'elle ne dit point, est-ce à moi de le dire?

JOEL
Oui, ma petite Huguette! Et que le ciel t'inspire,
Dans l'intérêt d'Yvonne aussi! Pour son honneur!
Car si nous connaissions le nom du suborneur,
Nous pourrions obtenir de lui, qu'au bout du compte,
Il répare sa faute et lave notre honte!

KERHOSTIN
Nous tâcherions, du moins!... Et le devoir est là:
Le sien surtout! Il faut un nom au fils qu'elle a.

HUGUETTE
Yvonne a sûrement ses raisons que j'ignore,
Qu'elle parle ou se taise, à son gré! Mais encore
Qu'il m'en coûte, et beaucoup, de ne point te céder,
N'espère pas, mon Joël, me persuader!

JOEL
Sotte!

KERHOSTIN
Non! Je l'excuse, après tout!

Souriant.

Et, sur terre,
C'est l'oiseau rare: une fille qui sait se taire!

HUGUETTE
Pas vrai?... Car, équitable aussi bien que bourru
Qu'on vous sait, vous rendez justice à votre bru!
... Mais adieu, tous les deux! Il faut que je m'en aille.
Grand'mère, pour un rien, s'alarme... et me chamaille!
Elle n'a pu venir, de l'âge dont elle est;
Mais croyez qu'elle a dit, pour vous, son chapelet!

KERHOSTIN
Pour nous... et pour maman Rose.. C'est une bonne
Et digne femme! Adieu, petite Huguette!

HUGUETTE, à la porte de la chambre.
Yvonne,
Au revoir!

YVONNE, paraissant à la porte.
Tu t'en vas?

HUGUETTE
Il faut!... Tu n'as besoin
De rien?

YVONNE
Du lait pour... cet enfant.

HUGUETTE
Ça n'est pas loin,
La ferme; j'y prends un broc et te le rapporte!
A Kerhostin.
Voulez-vous que Joël me fasse un bout d'escorte,
Maître Kerhostin?

KERHOSTIN
Oui!... Va!... Vous serez unis
Dans peu, mes deux enfants, allez! Je vous bénis!
Sortent Huguette et Joël.

Scène III

YVONNE, KERHOSTIN

KERHOSTIN
Yvonne!

YVONNE
Père?

KERHOSTIN
Fais ton paquet et décampe!

YVONNE
Vous me chassez?

KERHOSTIN
Me croyais-tu de telle trempe,
De descendre jusqu'à cet avilissement
Que ma fille reçût, sous mon toit, son amant?

YVONNE
Mais, mon père...

KERHOSTIN
Non! non! C'est fini! L'avanie
A brisé les liens du sang! Je te renie!
J'avais une fille, oui... dans le temps! Et sais-tu
Que j'aurais, sur l'autel, attesté sa vertu?
Je la voyais, trop haut pour qu'aucun la diffame,
Qui d'un brave garçon était la brave femme;
Et moi, carguant ma voile et retraité chez nous,
Faisant sauter mes petits-fils sur mes genoux!

YVONNE
Père, je vous en prie!..

KERHOSTIN
En place de ce rêve,
Cette réalité!... Ce nuage qui crève
Sur votre front!... Ce grain qui vous chavire au port!...
Ces deux hôtesses chez vous: la honte et la mort!
... Ah! mille dieux! tandis que j'étais à Saint-Pierre,
Luttant contre la mer... trop souvent meurtrière,
Contre la brume froide et le vent qui sifflait,
Occupé, jour et nuit, à remplir mon filet,
Pour rapporter plus de bien-être et plus d'aisance
Au foyer, dont vous tient au cœur la souvenance,
Durant ces temps si longs d'exil et de danger,
Que de fois à vous deux Joël me vit songer!
Et dans les mauvais jours: « Ne crains point, lui disais-je.
La prière de nos deux saintes nous protège:
Dieu les exaucera, mon fils et leur amour
Nous est un sûr garant de notre heureux retour! »
... Notre retour! Combien le Ciel, dans sa justice,
Eût dû permettre que le flot nous engloutisse
Et que je meure à la mer, et Joël aussi,
Sans savoir quel retour tu nous gardais ici!
... Va-t'en!

YVONNE
Deux jours durant, vous m'avez supportée.

KERHOSTIN
Elle était là!... Mais la dernière pelletée
De terre sur sa tombe et les derniers amis
Partis, c'était cela que je m'étais promis:
Te chasser d'ici, sans pitié d'aucune sorte,
Sans phrase ni délai te jeter à la porte,
Toi, pour ton compte, qu'il était temps de régler,
Et moi, pour n'être plus tenté de t'étrangler!
Va-t'en! Va! C'est la moindre peine qui t'est due!
Tu n'es plus rien pour moi qu'une fille perdue!
C'est assez de discours et c'est trop de retard:
Va-t'en et loin de nous emporte ton bâtard!

YVONNE
Ah! C'en est trop! C'est trop m'humilier! L'outrage
Me ravage le cœur et passe mon courage!
Je veux parler... je veux tout dire!...

KERHOSTIN
Parle donc!
Dis-le, ce nom, qu'il faut que je connaisse, et dont
Peut-être tu rougis, tant tu le sais indigne!
Mais quel qu'il soit, si bas, si vil, je me résigne:
Qu'il t'épouse! Qu'il légitime son enfant!...
Mais ne me laisse pas sous le poids étouffant
D'une honte, qu'on peut rejeter tout de même!...
Que crains-tu tant pour lui? Tu l'aimes?

YVONNE
Si je l'aime?
Je voudrais le voir geindre et souffrir mille morts,
Sous mes yeux, et qu'un mot le sauve, et sans remords,
Buvant à sa torture une ivresse farouche,
J'étoufferais ce mot de salut sur ma bouche!

KERHOSTIN
Alors?... Il n'est pas libre?... Il est parti si loin
Qu'on ne saurait l'atteindre?... Ah! parle! j'ai besoin
De savoir!... Un richard, peut-être?... Un gentilhomme
Trop fier pour t'épouser?... Dis?... Réponds! Je te somme
De répondre! Il le faut, que tu l'aimes ou non,
C'est ton amant, j'entends qu'il te donne son nom!
Qu'il habite un palais ou végète en un bouge,
Je le veux! je le veux!... Non?.. Va-t'en! Je vois rouge!

YVONNE
C'est bon! Je pars! Le vieil Alain le sentait bien,
Que vous finiriez par me chasser!

KERHOSTIN
Comme un chien!

YVONNE
... Que l'espoir d'un pardon n'était qu'une chimère!...

KERHOSTIN
Oui!

YVONNE
J'emporte l'enfant dont je serai la mère!

KERHOSTIN
Tu ne l'es pas?

YVONNE
Vous lui refusez votre appui,
Votre toit! Je lui reste et me dévoue à lui.
Résignée et vaillante encor, quoi qu'il advienne,
J'irai gagner, au loin, sa vie avec la mienne!
Quand de nulle pitié votre cœur n'est touché,
Seule, je porterai le fardeau du péché!
Ni le deuil, ni l'exil, ni la misère même
N'empêcheront que je le garde et que je l'aime,

Ce pauvre être innocent que le sort accabla,
Pour moi, d'abord, et pour ceux qui ne sont plus là!
... Adieu!

Scène IV

Les mêmes, JOEL

JOEL, entré depuis peu.
Quoi... tu pars?

YVONNE
Oui. Le père m'a chassée.

JOEL
Ma prière, pourtant?...

KERHOSTIN
... Serait mal exaucée;
Car la sentence avec la justice est d'accord.
Et puis, je suis le maître, ici, comme à mon bord.

JOEL
Oui, comme à bord, le maître... après Dieu.

KERHOSTIN
Qu'est-ce à dire?

JOEL
Qu'en dépit du respect que le devoir m'inspire,
Malgré l'humilité de mon attachement,
J'ose vous rappeler la loi d'un Dieu clément!
Sa bonté, maintes fois, tempère sa justice.
Chasser Yvonne, c'est la rejeter au vice,
C'est l'exposer, elle et l'enfant, à quelque fin
Pire encor, que commande ou qu'excuse la faim!
Où pensez-vous qu'errante et désormais suspecte,
Elle rencontre qui l'accueille et la respecte,
Quand on saura que son père, sourd à ses cris
De détresse, donna l'exemple du mépris?
Non! Croyez-moi, souffrez, pour tant qu'il vous en coûte,
Que, chez vous, du rachat elle suive la route!
Si vous jugez qu'il est trop tôt pour pardonner,
Comptez-vous, sans appel, qu'on peut la condamner?
Je suis bien jeune pour vous parler de la sorte,
Mon père, mais je songe à notre chère morte,
Et la conviction secrète m'enhardit,
Que ce que je dis là, la mère l'aurait dit!

YVONNE
Merci, Joël!

KERHOSTIN
Soit donc! Tu peux rester! Ton frère
Evoque éloquemment une ombre qui m'est chère;
Et ma pitié répond à la voix du cercueil!
Mais je ne veux plus voir ces révoltes d'orgueil,
Où j'ai vu, par instants, se cabrer ton audace,
Ces essais de mensonge où monte une menace!
J'entends, à ce seul prix d'ailleurs tu resteras,
Que tu baisses la tête et tu la baisseras!

YVONNE
Eh! bien, non! j'aime mieux partir! Je serais lâche
De vous laisser ainsi m'insulter sans relâche!
J'aime mieux partir, si, sans me défendre, il faut
Courber un front que j'ai le droit de porter haut!

KERHOSTIN
Toi?

YVONNE
Moi! Dieu seul connaît le secret de ma vie,
Et s'il n'a pas voulu que je me justifie,
Il me permet du moins, parmi mon désarroi,
De garder mon orgueil et l'estime de moi!

KERHOSTIN
Redis cela dans la chambre, d'où l'on emporte
A peine la bière où dort notre chère morte!
Redis-le, quand j'ai là le sûr pressentiment
Que ce qui la tua c'est ton abaissement!

YVONNE
Oh! Dieu! ma mère!

KERHOSTIN
Assez! Pour une sainte telle,
L'opprobre supplicie et la honte est mortelle!
Joël le pense aussi, qui cependant parla
Pour toi: Sans ton péché, ta mère serait là!
... Viens, fils! j'ai besoin d'air!... Toi, reste, pars, décide...
Mais, viens, sortons!... J'étranglerais la parricide!
Il entraîne Joël.

Huguette. Yvonne

Yvonne : « *J'ai souffert assez, je peux mourir* ».

Scène V

YVONNE, puis HUGUETTE.

YVONNE, seule.
Mourir! mourir! mourir! Oh! je voudrais mourir.

HUGUETTE, entrant.
Yvonne!

YVONNE
Quoi?

HUGUETTE
J'ai vu le patron s'encourir
Hors d'ici, haletant, criant des mots sans suite

Et l'œil en feu, comme un homme qui prend la fuite,
Après avoir fait... ou pour faire un mauvais coup!
YVONNE
Joël le suit?
HUGUETTE
Heureusement!
YVONNE
Mon père est fou
De douleur!
HUGUETTE
C'est pourquoi j'ai pris peur!... suis-je bête!
Mais sait-on ce qui bout dans cette pauvre tête?
Le chagrin... la colère... et le vouloir qu'il a
De savoir certain nom qu'on lui cache...
YVONNE
Oui, voilà!
Il voudrait me contraindre à dénoncer... le père;
Et contre mes refus sa douleur s'exaspère.
... Mais dis, Huguette?... Car c'est la première fois
Qu'on en parle... ce nom... tu le connais?
HUGUETTE
Je crois.
YVONNE
Ils t'ont questionnée aussi?
HUGUETTE
Je me suis tue!
YVONNE
Bien!
HUGUETTE
Mais toi, si ton père insiste?.. S'il te tue?...
YVONNE
Plût au ciel!... J'ai souffert assez, je peux mourir!
Et vois-tu tout ce qu'il faut encore souffrir,
Le mépris, l'abandon, le deuil, la vie errante,
Le service dans la maison, indifférente
Au moins, peut-être hostile!... Et partout, et toujours
Cette fatalité sans terme et sans recours,
Parmi les ronces dont le chemin se hérisse,
De se voir fille-mère...
Rire sauvage.
Et même pas nourrice!
HUGUETTE
Yvonne!.. Oh! dis-moi tout! Tu peux! On me tuerait
Plutôt que m'arracher un brin de ton secret!
Car je sens, dans mon cœur que ma raison éclaire,
Quelque chose de toi de noble, d'exemplaire!
Je soupçonne un secret, mystérieux pour nous,
Qui te grandit et qui me jette à tes genoux!
YVONNE
Non! Je n'ai rien à dire! Et ne tiens aucun compte
D'un mot qui m'échappa... stupide... et dont j'ai honte!...
... Relève-toi!... Merci!... Ton petit cœur aimant
Voudrait me voir plus haut que je ne suis vraiment.
Rechercher un secret caché, c'est œuvre pie,
Mais stérile!... Le mal est fait et je l'expie.
Pour toi, si de nouveau l'on te questionnait...
HUGUETTE
... Je me tairais!... Pourtant, si Pascal revenait?...
YVONNE
Oh! non! Pas ça! Non! Lui, revenir? Dieu m'en garde!
Oh! que cet homme ici jamais ne se hasarde!
Revenir?...
HUGUETTE
Il pourrait, par le remords dompté,
Réparer?...
YVONNE, farouche.
Il pourrait dire la vérité!
... Tais-toi!... Mais je m'attarde à me forger des craintes
Folles! Je pars, je vais, loin de toutes atteintes,
Fuir le pays, le sol natal et l'horizon
Familier!... Et ma vieille église!... Et la maison
Paternelle, à moi comme à l'enfant interdite...
Ceux qui m'ont pardonnée et ceux qui m'ont maudite!...
J'irai si loin de ceux et de ce que j'aimais,
Que l'unanime oubli m'enveloppe à jamais!
HUGUETTE
Tu pars?
YVONNE
Ce soir.
HUGUETTE
Et Yan?
YVONNE
Yan! Mon Yan!... Malheureuse
Que je suis! Ce nom seul me brise l'âme et creuse,
Plus effroyable encor, l'abîme où je descends!
Oh! ce châtiment qui frappe les innocents!
... Je pensais à lui! Crois que j'y pense sans cesse,
Lui, qui souffrira, plus qu'aucun, de ma bassesse,
Lui qui m'aime, lui que j'adore comme un Dieu!
Yan... Il devait avoir un congé devant peu...
HUGUETTE
Il l'a.
YVONNE
Qui te l'a dit?
HUGUETTE
Lui-même.
YVONNE
Ciel! Achève!
Yan est ici? Tu l'as rencontré?
HUGUETTE
Sur la grève.
Il arrive à l'instant et s'en venait chez vous.
... J'ai cru que ce serait, après tant d'autres coups,
Un coup trop rude... bref, il attend, à la porte,
Un signe.
YVONNE
Il sait?
HUGUETTE
Il sait que maman Rose est morte,
Et tout confus de n'être arrivé qu'aujourd'hui!
YVONNE
Le reste?
HUGUETTE
Il ne sait pas!
YVONNE
Tans pis!
HUGUETTE
Plus bas!.. C'est lui!

Scène VI

LES MÊMES, YAN

YAN, sur la porte.
Yvonne!
YVONNE
Yan!

YAN

Depuis un temps si long, je guette
Le signe que devait me faire notre Huguette...
Vous m'excusez?... J'étais impatient...

YVONNE

Entrez,
Yan,

YAN

J'arrive après les offices célébrés...
J'aurais voulu me joindre, et joindre ma prière
Au cortège, qui vous suivit au cimetière...
J'ai débarqué trop tard... je ne savais pas... j'ai,
Dès hier, seulement obtenu mon congé.
... J'étais heureux: Dieu permettait que je revoie
Mon Yvonne!... Quel deuil succède à quelle joie!...
Je vous revois, mais dans les pleurs, toute de noir
Vêtue... et pourtant j'ai plaisir à vous revoir!

Un temps.

... Pleurez, allez! Je prends ma part de votre peine!...

Un temps.

... Mais, dites?... Cette fin?... Elle fut donc soudaine?
Car maman Rose était jeune... et si belle! Ah! Dieu!
Il m'en souvient, le jour où je vous dis adieu;
C'était en juin dernier, voilà moins d'une année,
Elle était belle!... On eût dit votre sœur aînée!
Et je me ressouviens du serment que je fis
Alors, que je serais pour elle comme un fils!
... Je ne la verrai plus, mais mon serment persiste;
Et vienne un jour heureux après ce jour si triste,
Le jour qui, pour mon cœur, doit être le plus beau,
Nous irons tous les deux prier sur son tombeau!

Un mouvement d'Yvonne.

... Vous ne me dites rien et vous baissez la tête!...
... Je devrais respecter votre douleur muette!...
Pardonnez-moi. Me taire excède mon pouvoir.
Je trouve une douceur si grande à vous revoir,
Après un an, si long à notre amour fidèle!

Autre mouvement.

... Mais non! Ne parlons plus de nous, non!... Parlons d'elle,
De sa bonté, pareille à ses grands yeux si doux!
... Pleurez, mais permettez que je pleure avec vous!

Un temps.

... Le patron et Joël étaient rentrés?

YVONNE

A peine
A temps!

HUGUETTE

On aurait cru que, reprenant haleine,
Un instant, et voulant à leur baiser s'offrir,
La mère les avait attendus pour mourir!

YAN

Je les verrai?

YVONNE

Savoir?

HUGUETTE

Ils sont sortis ensemble.

YAN

Je peux les attendre?

YVONNE

Oui.

YAN

Mais je vous gêne... il semble
Que je vous gêne?

YVONNE

Non!

YAN

Yvonne, excusez-moi,
Vous avez l'air étrange et si troublé, pourquoi?
A tout ce que je dis vous paraissez distraite,
Votre regard me fuit, votre geste m'arrête
Et vous me refusez les mains que je vous tends,
Pourquoi?... Vous êtes triste et ce n'est pas le temps
De vous parler d'amour, d'avenir, d'espérance;
J'eus ce tort-là, d'accord... point par indifférence,
Je pleure comme vous sur celle qui n'est plus!
... Si je vous ai peinée, ou si je vous déplus,
Excusez-moi! Mais dans une douleur semblable,
Frappé comme vous, comme vous inconsolable,
Votre présence aurait tant de douceur pour moi...
Et la mienne vous semble importune, pourquoi?

YVONNE

Vous vous trompez, Yan!

YAN

Non! Quelque chose se passe,
Que j'ignore! Un malheur flotte ici dans l'espace,
Que j'aurais dû déjà soupçonner dès le seuil
Et que je sens planer sur la maison en deuil!
Oui!... Dans quel but et pour quelle cause inconnue,
Huguette a-t-elle ainsi retardé ma venue?
Et fallait-il autant de ménagements pour
Vous préparer l'étonnement de mon retour?
Yvonne, plus j'y pense et plus je me raisonne,
Plus je sens qu'un malheur est là, dont je frissonne,
Qu'à peine, au fond de moi, j'ose conjecturer,
Et que tout mon amour ne saurait conjurer!
Vous ne m'aimez plus!

YVONNE, dans un grand cri.

Oh!

YAN, la prenant dans ses bras.

Non! Plus un mot, chère âme!
Le doute injuste, injurieux, dont je me blâme,
Ce seul cri l'a, d'un coup, étouffé!... Non, tais-toi!
Et ne te défends plus, j'ai recouvré ma foi!
Tu m'aimes, et je t'ai méchamment torturée!
... Je ne veux rien savoir d'autre, mon adorée!
Quel que soit ton secret, je l'apprendrai plus tard!
On est encore loin du temps de mon départ.
Tu choisiras ton jour, tu choisiras ton heure,
Et jusque-là, jusqu'à l'instant de l'aveu, pleure.
Sans que je sois en rien la cause de tes pleurs!
Pleure ta morte! C'est assez de ces douleurs!
Je ne dirai plus rien qui te ravage l'âme!
... Nous nous aimons, Yvonne, et tu seras ma femme!

YVONNE

Je ne serai jamais votre femme!

YAN

Jamais?
Quoi?... Ce secret, dont tout d'abord je m'alarmais,
Ce mystère angoissant où sombrait ma pensée,
C'était cela? Vous n'êtes plus ma fiancée?
Vous le dites! Je dois vous croire!... Mais pourquoi?

YVONNE

C'est vous qui désormais ne voudrez plus de moi!

YAN

La cause?

YVONNE

Epargnez-moi, je n'ai plus de courage!
J'ai trop souffert: le deuil, l'abandon et l'outrage,
Et votre retour, Yan, dans ce malheureux jour,
C'est trop d'accablement ensemble et tour à tour!

YAN

N'importe! Expliquez-vous!

YVONNE

Vous n'avez vu personne
Du pays?... Ce qu'on dit... Ce qu'on sait... ou soupçonne,
Vous l'apprendrez, sitôt avoir fait quelques pas...
Mais, moi, vous l'avouer, moi, non... je ne peux pas!

YAN

Huguette, si je dois l'apprendre tout à l'heure,
Parle, toi; parle, enfin,

HUGUETTE

Je ne peux pas, je pleure!
Et puis quoi?... Ce qu'on sait et ce qu'on voit... eh bien,
J'ai beau tout voir et tout savoir, je n'en crois rien!

YAN

Quelque malignité malfaisante et jalouse?...

YVONNE

Non, Yan!... Je ne suis plus de celles qu'on épouse!

YAN

Ce n'est pas vrai!

YVONNE

Mon Dieu!... J'attendais cet assaut!
... Mais ouvrez cette porte et voyez...

YAN, ouvre la porte de la chambre et regarde.

... Ce berceau!...
Ah!... Malédiction! Adieu!

Il sort courant.

YVONNE

Suis-le, petite!

HUGUETTE

Mais toi?

YVONNE

Je suis plus forte à présent! Va! Va vite!

Sort Huguette. Seule.

Adieu, ma joie! Adieu, ma vie! Adieu, mon Yan!

S'agenouillant devant le crucifix.

Ouvrez le paradis à ma pauvre maman
Et brisez dans mon cœur toute révolte impie,
Mon Dieu!... Pardonnez-lui son péché!... Je l'expie!

RIDEAU

Yvonne. Huguette. Yan.

SCÈNE VI. — Yan : « *Vous m'excusez?... J'étais impatient...* »

Anne-Marie. Micheline. Huguette. Yvonne.

SCÈNE PREMIÈRE. — Anne-Marie : *« Qui t'a conté que Yan tournait autour de moi? »*

ACTE III

Même décor. La table, comme au premier acte. Le fourneau rallumé. Linge épars.

Scène première

YVONNE, HUGUETTE, ANNE-MARIE, MICHELINE, travaillant.

Après un court silence, Huguette quitte son fer et se prend à pleurer.

YVONNE

Tu pleures, Huguette!

HUGUETTE

Oui, c'est de nous voir ainsi,
Qui travaillons, à cette table où nous voici,
Comme avant... dans le temps où vivait maman Rose,
Il y a quatre jours, pas plus!... C'est une chose
Cruelle, de penser qu'un être disparaît,
Un être tel, que tout le monde l'adorait,
Et que c'est moins, pour si profond que soit le vide,
Qu'un fil qui casse à l'écheveau qui se dévide!

YVONNE, tendrement.

Huguette!

HUGUETTE

Au cours du temps rien ne s'est arrêté:
Le soleil, au dehors, a la même gaieté,
Les fleurs accrochent leurs bouquets aux mêmes branches,
Les vagues brodent les mêmes écumes blanches,
Et la brise poursuit son souffle accoutumé,
Ce pendant qu'à l'entour du fourneau rallumé,
Le travail réunit, insensible à leur peine,
Les abeilles, à qui le ciel reprit leur reine.

YVONNE

Cher petit cœur!

HUGUETTE, essuyant ses yeux.

Pardonne-moi! C'est mon défaut
De garder l'âme ouverte et de penser tout haut.
J'ai mieux à faire qu'à détruire ton courage,
Pourtant!... Ne pleurez plus, mes yeux!... Mais à [l'ouvrage!
Et hâtons-nous! C'est grand profit, qu'un temps pareil,
Notre linge sera tôt sec au clair soleil!

MICHELINE

Oui! mais encor faut-il l'emporter sur la plage!

ANNE-MARIE

Et Micheline attend toujours son attelage
De pur-sang!

MICHELINE

Aussi bien choyer ce rêve-là
Que le tien!... Vous savez l'ambition qu'elle a,
Cette autre?

ANNE-MARIE

Moi?

MICHELINE

Oui! toi... toi! C'est une infamie
Qu'essayer de souffler l'amoureux d'une amie!

ANNE-MARIE

Qui t'a conté que Yan tournait autour de moi?

MICHELINE

Pas lui qui tourne! A tes grâces demeurant coi,
Il semble avoir souci de tes avances, comme
Un poisson, se dit-on, a souci d'une pomme!
Mais on te voit trop bien l'encercler peu à peu,
Pour qu'il soit malaisé de lire dans ton jeu.

ANNE-MARIE

Et quand ce serait?... Si ce garçon m'intéresse?
S'il me plaît? Si je compatis à la détresse
De son cœur?... Il est libre et peut faire son choix
Et je ne le prends à personne, que je crois?
... Mieux vaut d'ailleurs le consoler de son déboire,
Que le laisser aller sur la pente de boire!

YVONNE, s'approchant.

Il boit! Vraiment?

ANNE-MARIE

Tu nous écoutais?

YVONNE

Par hasard.

ANNE-MARIE

Eh bien, après deux jours qu'il vécut à l'écart
De tous, cachant sa peine et dévorant ses larmes,
D'anciens copains, pour qui le marc seul a des charmes,
L'ont entraîné de cabarets en cabarets,
Histoire, disaient-ils, de noyer ses regrets!

YVONNE

Pauvre Yan!

HUGUETTE, avec humeur.

Ce n'était pas choses à lui dire!

ANNE-MARIE

Pourquoi?

HUGUETTE

Parce qu'on voit que son cœur s'y déchire!

YVONNE

Oui! j'en suis tout émue... et repentante aussi,
Car si le malheureux se prend à boire et si
Ce vent vient à souffler, qui le jette à la côte,
C'est ma faute, ma faute et ma très grande faute!

ANNE-MARIE

Tu ne m'en veux donc pas de tenter son salut?

YVONNE

Puisses-tu le guérir de la douleur qu'il eut!

ANNE-MARIE

N'est-ce pas?... Il n'est plus ton promis; qu'il m'épouse
Quelque jour, tu n'as point sujet d'être jalouse!
Tu n'as plus d'amitié pour lui!... Dieu m'est témoin
Que je ne pensais guère à Yan, tant j'étais loin
De me vouloir dresser entre vous, en rivale...
Et dédaignée encor!... Mais après le scandale
Que l'on sait et, de plus, connaissant sa fierté,
J'ai conclu que chacun reprend sa liberté!

YVONNE, avec effort.

Oui.

ANNE-MARIE

Je peux donc l'aimer à mon tour!

HUGUETTE, entre ses dents.

Péronelle!

ANNE-MARIE

Il n'est point ici-bas de douleur éternelle!
De l'âge dont il est, l'oubli vient au galop;
Et ce sera ma tâche aussi bien que mon lot
De l'arracher, en temps, au vice de l'ivresse,
Pour lui donner le réconfort de ma tendresse!

HUGUETTE, même jeu.

Carogne!

ANNE-MARIE

Yvonne, ta main en signe de paix?

Yvonne s'y refuse.

... Je te croyais plus de raison, je me trompais,
N'en parlons plus!

MICHELINE, timidement.

Pourtant, puisque tu te maries,
... A ce qu'on dit de tout côté?...

YVONNE

Des menteries!

MICHELINE

Ça ne serait pas vrai?

YVONNE, brusque.

Qu'est-ce, d'abord, qu'on dit?

MICHELINE

Que le patron attend le père du petit;
Et que ce serait là, comme chacun l'espère,
La fin de tous les mauvais bruits.

YVONNE

Et si ce père,
Je ne l'aime pas? Si, pour des causes, de quoi
Le bon Dieu qui sait tout est seul juge avec moi,
Je n'ai rien que mépris et dégoût pour cet homme?

ANNE-MARIE

Possible! Mais cet homme a des devoirs! En somme,
S'il veut se racheter et faire son devoir?

YVONNE

Qui serait assez fort pour vaincre mon vouloir?

MICHELINE

Ton père!

YVONNE

Non! Je lutterais!

ANNE-MARIE

Ton fils!

YVONNE

Pas même!

HUGUETTE, intervenant.

Eh! laissez-la!... Voyez qu'elle est tremblante et blême;
Des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix,
Telle, devant les chiens, une biche aux abois!...
... Laissez-la!... Respectez le secret qu'elle cache,
... Le devoir qui la tient... le serment qui l'attache...
Et gardez votre avis soi-disant amical!
Ce qu'elle fait est bien, j'en réponds!

ANNE-MARIE

... Mais Pascal?...

YVONNE

Ah! ce nom!... Ne dis pas ce nom! Ne le répète
A personne... Ni toi, Micheline... Huguette,
Non plus... voyez, j'en suis comme frappée à mort!
... Ecoute, Anne-Marie... oui, sans doute, j'eus tort
De repousser la main que tu m'offrais, loyale!
Tort de ne pas vouloir étouffer un scandale,
Dont d'autres, innocents, souffrent autour de moi!
Je devrais ne me plus raidir contre la loi
Du destin et courber mon front sous la tempête!
... Mais ce nom! Que jamais nulle ne le répète
A quiconque! Si j'ai droit à quelque pitié,
Si vous me conservez tant soit peu d'amitié,
Taisez-vous! Je n'attends de vous que cette grâce!
... J'ai refusé ta main, pardonne! Je l'embrasse!
Anne-Marie, épouse Yan; et loin que, pour vous,
Quelque ombre de rancœur reste en mon cœur jaloux,
Sans révolte dernière acceptant le calice,
Au contraire, je prierai Dieu qu'il vous bénisse
Et mette le bonheur incessant sous vos pas!
... Mais ce nom... oh! ce nom, ne le redites pas!

MICHELINE, *lui serrant la main.*

C'est promis!

ANNE-MARIE, *même jeu.*

C'est juré!

YVONNE

Merci, vous trois!

Scène II

LES MÊMES, JOEL

JOEL, *entrant.*

Vous êtes
En grand retard!

HUGUETTE

Pas tant, Joël; et d'ailleurs prêtes
A partir! Et tu viens à point!...

JOEL

Je viens à point?

HUGUETTE

Oui, mon petit! La charge est lourde, on a besoin
D'un gas solide, qui, sans muser davantage,
Porte avec nous ce linge au soleil, sur la plage.

JOEL

Vraiment?

HUGUETTE

Dis que tu vas nous aider!

JOEL

Vous?

HUGUETTE

Pas nous.
Moi. Mon paquet m'écrase et je fléchis dessous;
Je suis frêle, Joël, et, sans fainéantise,
Le devoir d'un promis est d'aider sa promise.

JOEL

A porter un paquet de linge!... Me vois-tu?

HUGUETTE

Parfaitement. Tu n'es discourtois ni têtu...
Tu voudras me complaire: et compte quelle veine!
Un gros baiser de moi te paiera de ta peine!

JOEL

Me ridiculiser aux yeux des gens?

HUGUETTE

Aux yeux
De quelles gens?... Des sots ou bien des envieux!
Laisse dire! Faisant ceci, tu te dégrades
Moins, qu'à boire chopine avec les camarades!
Et m'obéissant mieux, tu seras mieux chéri;
Parce que, mon Joël, j'entends que mon mari,
Chanceux du reste autant que je serai chanceuse,
Soit dans les fers de sa petite repasseuse!

JOEL, *chargé exagérément.*

Est-ce assez?

HUGUETTE

C'est assez.

JOEL

Mais tu m'embrasseras!

HUGUETTE

Deux fois pour une et tout autant que tu voudras!

YVONNE, *se maitrisant à peine.*

Allez! Je vous rejoins!

Sortie.

Scène III

YVONNE, *puis* KERHOSTIN, YAN.

YVONNE, *seule.*

Deviendrai-je mauvaise
Déjà, que le bonheur des autres me déplaise
Et me froisse comme une insulte à ma douleur?
... Ils s'aiment! Pauvres chers enfants! Epargnez-leur,
Dieu tout-puissant, la croix dont je porte la charge!
De ma part de bonheur, faites leur part plus large,
Si je dois, n'ayant eu, du jour, que son déclin,
Rester comme une veuve avec son orphelin!

KERHOSTIN, *entrant le premier.*

Avance donc, petit!

YVONNE

Mon père... et Yan.

KERHOSTIN

Avance!
La maison a cessé d'être un lieu de plaisance,
Certes, mais elle est tienne aussi bien que jadis,
Et puisque tu n'es plus mon gendre, sois mon fils!

YAN

Merci, patron.

KERHOSTIN

Entre un instant.

YAN

Bonjour, Yvonne!

YVONNE

Bonjour, Yan.

KERHOSTIN

J'ai de l'eau-de-vie et de la bonne,
Comme on n'en trouve pas chez le bistro du port!
... Assieds-toi là! Nos deux tristesses vont d'accord,
Confions-les ensemble à la même bouteille!
... Yvonne! Vivement! Deux verres! Une vieille
Fiole d'eau-de-vie, et laisse-nous!... Ben quoi?
M'entends-tu? Qui commande ici, si ce n'est moi?
Une bouteille, et deux verres! Ouvre l'armoire
Et sers-nous! C'est assez tardé!

YVONNE, *doucement.*

Vous allez boire
Encor, mon père?

KERHOSTIN

Ah! ça, de quoi te mêles-tu?
Que si mon vice porte ombrage à ta vertu,
Je ne te vois pas bien professant la morale!
... C'est vrai qu'au cabaret, j'ai fait plus d'une escale,
Déjà, que j'ai tué le ver abondamment...
Mais je ne suis pas saoul... et malheureusement!

YVONNE

Cela vous fait du mal de boire.

KERHOSTIN

En es-tu sûre?
Et ton affection sait-elle la mesure
Du mal, petit ou grand, qui pourrait m'être fait!
Cherche la cause avant de critiquer l'effet!

YVONNE, *blessée.*

Yan!

YAN, *intervenant.*

Patron!

KERHOSTIN

Laisse donc! Elle critique, elle ose!
... Je reviens de la tombe où sa mère repose,

Où je porte des fleurs et des pleurs chaque jour,
Et je bois à l'aller et je bois au retour,
Et la douleur, dont j'ai le cœur plein, reste entière!
Ah! mille dieux! Sans elle, irais-je au cimetière?

Dur.

Fais-nous boire... et va-t'en, tes hôtes abreuvés,
Donner le biberon à ton bâtard!

YVONNE, farouche, les sert violemment.

Buvez!

Elle sort par le fond.

Scène IV

KERHOSTIN, YAN, puis YVONNE

YAN

Patron, vous êtes dur pour elle!

KERHOSTIN

C'est possible.
Je ne supporte pas cette audace invincible,
Qui la fait me tenir tête! Je la voudrais
Plus humble, pour le moins, avec plus de regrets
D'une faute, dont, tous, nous faisons pénitence!
Est-ce manque de sens moral? Est-ce jactance?
Mais on croirait, à voir quel courage est le sien,
Que la coquine, au fond, ne se reproche rien!

YAN, timidement.

Peut-être est-elle moins coupable qu'il ne semble?

KERHOSTIN

Moins coupable, vraiment? Vous iriez bien ensemble,
Huguette et toi! Pour la petite, c'est un sort
Qu'on lui jeta!

YAN

Qui sait?

KERHOSTIN

Des bêtises, d'abord!
Et puis, si quelque chose excusait sa conduite,
Elle eût nommé déjà celui qui l'a séduite,
Et du malandrin, qui déshonore mon toit,
Nous aurions bientôt fait justice, nous... ou toi!

YAN

Oh! si je connaissais l'homme qui me l'a prise!
Car la blessure est là, que rien ne cicatrise,
Mais tout de même, ça me ferait quelque bien
De lui crever le cœur comme il a fait du mien!

KERHOSTIN

Elle ne dira pas le nom de son complice!

YAN

Non?

KERHOSTIN

Non! Restant d'amour, défiance, malice
Démoniaque, jamais! J'ai tout essayé, tout!
A l'obstination qui me poussait à bout,
Je répondis en la voulant chasser sur l'heure.
Ni supplications, ni menace n'effleure
Même ce cœur de roc qui se ferme pour moi!
... Mais buvons et parlons d'autre chose, de toi,
D'abord! Oui! Tes projets?

Ils choquent leurs verres et ne boivent pas.

YAN

Un seul.

KERHOSTIN

Un, ce n'est guère!

YAN

Il me suffit... le plus simple et le plus vulgaire...
Abréger mon congé, rembarquer vivement
Et m'en aller où l'on se bat en ce moment,
Ici ou là, dans le désert ou dans la brousse,
Rechercher une mort qui me semblera douce!

KERHOSTIN

La mort! Oui, je comprends: cela tente, la mort!
Il semble que ce soit le port!... Oui, mais le port
Final!... Va! laisse aux vieux la douleur éternelle!
Parce que le malheur t'a touché de son aile,
Et que ta barque, sous l'horizon rembruni,
A fait eau, tu tiendrais le voyage fini!
Pauvre petit! La vague est pleine d'épouvantes,
Il est vrai, mais la vie et la mer sont changeantes;
A ton âge, mon fils, hors qu'on ait coulé bas,
On peut faire relâche, on ne désarme pas!
... Yvonne t'a trahi, l'aventure est banale;
Mais, si dure soit-elle, est-ce la fin finale
De tout? Tes vingt-cinq ans du moins n'ont point failli;
Et pour avoir souffert, tu te croirais vieilli!
Crois-moi, petit... le temps met à point toutes choses,
Et l'avril reviendra, les mains pleines de roses,
Réveiller, à l'appel de son clairon vainqueur,
Le clair printemps dans la nature... et dans ton cœur!
Une autre te plaira, dont tu feras ta femme,
Et l'oubli descendra si profond en ton âme,
Que tu ne seras même pas émerveillé,
D'avoir souffert un jour et d'avoir oublié!

YAN

Vous, père Kerhostin, oublierez-vous?

KERHOSTIN, après un temps.

Peut-être?
Dieu le sait! Le temps est, comme on dit, le grand maître;
Et le sort a scellé l'avenir de son sceau.
... Tiens, hier, mes yeux ont rencontré ce berceau,
Où dort l'être qui fit un enfer de ma vie!
Jusqu'ici, je n'avais eu guère d'autre envie
Que d'écraser le vipereau sous mon talon!
... Il s'éveilla... faut-il qu'on soit bête et que l'on
Mollisse, sous des lois dont on subit l'empire
Sans les expliquer... j'ai cru le voir me sourire
De tout son frais petit museau vers moi tendu!
Je l'ai regardé mieux et mon cœur a fondu,
Et j'ai trouvé, rencontre, illusion, chimère,
Oui, j'ai trouvé qu'il ressemblait à sa grand'mère!
... Je suis stupide?

YAN

Non, patron, et ce n'est point
Pour vous surprendre: on se ressemble de plus loin!

KERHOSTIN

Oui!...

Un temps.

Bois!

YAN

Merci!

KERHOSTIN

De plus, tu vois, je cause, comme
A cœur ouvert: je me pique d'être un brave homme
Et droit et juste, et dont aucun ressentiment
Ne saurait, quel qu'il soit, fausser le jugement.
Je reconnais... je suis contraint de reconnaître,
Que cet enfant, dont le seul crime fut de naître,
Yvonne en prend un soin si vraiment maternel,
Que je ne l'ose plus condamner sans appel!

Il se livre au profond de moi-même une lutte
Sourde et constante: d'un côté, je vois sa chute,
Dont le ressouvenir me fait bouillir le sang;
De l'autre, son amour de ce pauvre innocent,
Pour qui jamais n'échappe une parole amère!
... Que te dirai-je?... Fille indigne, bonne mère,
Je ne peux plus, les yeux fixés sur l'horizon,
Prévoir laquelle aura finalement raison?
Si tout est dit? Ou si le calme peut renaître?
... C'est le secret du ciel!

YAN

Vous oublierez!

KERHOSTIN

Peut-être?

Un temps.

Mais nous perdons le temps en propos superflus!
Tu ne bois pas?

YAN

Je n'ai pas soif!

KERHOSTIN

Et moi non plus!

YAN, menaçant.

Ah! si nous connaissions ce nom maudit?

KERHOSTIN

Sans doute!
Mais tu veux te venger... ou la venger?... Ecoute:
Bien qu'elle tienne bon contre son frère et moi,
Peut-être elle voudra se confier à toi?
Tout est fini, projets, promesses, accordailles,
Le filet trop rompu pour raccorder les mailles!
Car je n'admettrais pas cette lâcheté, dont
Te préserve l'honneur: la honte d'un pardon!
Le soldat que tu es porte l'âme trop haute!
— N'empêche! Elle te doit, pour expier sa faute,
De te dire le nom qu'obstinément elle a
Caché... la voici qui revient! Confesse-la!
Et nous, Joël, moi, toi, sachant comme il se nomme,
Nous tirerons au sort à qui tuera cet homme!

YAN

Tope!

KERHOSTIN, appelant Yvonne qui est entrée précédemment.

Yvonne!

YAN

Le son de votre voix est dur,
Patron! Je ne vous fais pas reproche, pour sûr!
Mais ne craignez-vous point que la peur la bâillonne?
Mieux vaut douceur, des fois...

KERHOSTIN

Brave garçon!... Yvonne!...
Es-tu content?... Viens! Yan, que j'aime et que je plains,
Te demande!... Ah! nos deux verres sont restés pleins,
Regarde!... Te voilà satisfaite, j'espère?

YVONNE

Oui! Soyez béni, Yan!... Soyez béni, mon père!

KERHOSTIN

Je sors. Que fait le mioche?

YVONNE

Il dort.

KERHOSTIN

Bon! Parlez bas!
Et s'il dort, le crapaud, ne le réveillez pas!

Il sort.

Scène V

YVONNE, YAN

YVONNE

Vous me demandiez, Yan?

YAN

Oui, je voulais vous dire...

Il hésite.

YVONNE

Dites!

YAN

Adieu, d'abord!

YVONNE

Vous partez? Je respire!

YAN

Ma présence pour vous est un ennui si grand?

YVONNE

Non! Mais un gros chagrin... et c'est très différent!

YAN

Un chagrin? Et peut-être un remords?

YVONNE

Tout ensemble!
Des fois, je voudrais vous rencontrer, et je tremble
Qu'un hasard imprévu vous mette sur mes pas,
Vous parler, et je sens que je n'oserais pas!
... Puis, on m'a dit, et c'est pour m'affliger encore,
Que vous courez les cabarets?

YAN

Cette pécore
D'Anne-Marie!

YVONNE

Hélas! Je devine pourquoi,
Et ce vice, je n'en peux accuser que moi!
Dans votre affliction, vous croyez que de boire
Du mal que je vous fis chassera la mémoire!
...Partez! C'est mieux! Quittez ces mauvais gas, qu'on voit
Toujours ivres, vous qu'on vit toujours marcher droit!
L'espoir de s'étourdir n'est qu'un piège ou qu'un rêve
Trompeur et passager comme une heure de trêve;
Ne vous laissez pas prendre à ce leurre! Ecartez
Cette tentation malfaisante! Et partez!

YAN

Partir?... Oui! C'est à quoi le plus souvent je songe!
Prolonger mon séjour auprès de vous prolonge
Mon chagrin! Je sens, à respirer le même air
Que vous, le fer mortel s'enfoncer dans ma chair!
... Mais que me servirait de fuir? Et qui m'assure
Que l'absence et le temps fermeraient ma blessure?
De ne plus vous revoir, vais-je vous oublier?
Et ne trouvé-je pas un charme singulier,
Douloureux et berceur, à ma souffrance même?
Car vous m'avez broyé le cœur et je vous aime
Toujours! Je vous accuse et je vous aime! J'ai
Pleuré comme un enfant votre honneur naufragé!
J'ai tout perdu de voir s'éteindre l'auréole,
Que mon amour mettait au front de mon idole!
Je vous maudis! Je vous méprise! Et, malgré tout,
Je vous aime et je vous aimerai jusqu'au bout!

YVONNE

Yan... oh! partez!

YAN

Non! C'est trop tard! Amour ou haine,
Et peut-être les deux me rivent à ma chaîne!

Je me connais: il n'est pas de respect humain
Qui tienne! C'est couru! Je reviendrais demain!
Je vois ce que je fais ici, traînant mon âme
En peine, désarmé, faible comme une femme,
Rôdant de-ci de-là, sans but et sans raison,
Et, machinalement, autour de la maison,
Où je crains de vous voir, autant que je l'espère!
... Car c'est ainsi que j'ai rencontré votre père
Et que j'entrai, le cœur battant comme un tambour,
Plus chaviré cent fois qu'à mon premier retour!

YVONNE

Pauvre cher Yan, j'ai grand pitié de vous entendre;
Et si la plus sincère amitié, la plus tendre...

YAN

L'amitié? Oui, c'est tout ce que saurait m'offrir
Le souci qui vous vient de me voir tant souffrir!
L'amitié, de l'amour défunt pâle fantôme,
Qui ne peut, sur un cœur meurtri, mettre qu'un baume
Impuissant!... Ce recours ne nous est plus permis!
Nous étions trop amants pour demeurer amis!
N'espérez plus substituer, par bonté d'âme,
L'amitié de la sœur à l'amour de la femme!

YVONNE

Pourquoi méchant? Je souffre autant que vous. Voyez
Ma pâleur et les pleurs dont mes yeux sont noyés!
Et je ne dis pas, même à vous, pour me défendre,
En quel gouffre vertigineux je crois descendre,
Et mes jours angoissés, et mes nuits sans sommeil,
Et mon écœurement d'un supplice pareil!
... Mais moi, qu'importe!... Moi, je suis la pécheresse
Indigne, et dont la peine est juste et vengeresse!
C'est l'expiation de mon crime! Je n'ai
Qu'à suivre mon chemin, sous un ciel déchaîné!
... Vous, vous êtes sans tort et sans reproche! Votre
Pauvre cœur a saigné par la faute d'une autre,
Mais de quelque malheur qu'on se voie assailli,
C'est un soulagement de n'avoir point failli!
Ne vous laissez donc pas ployer par la tempête!
Gardez votre courage et relevez la tête.
D'un pur éclat le ciel peut encor rayonner
Pour vous! Vous n'avez pas à vous abandonner!
Moi-même, à m'oublier, mon Yan, je vous convie!
Arrachez cette page au livre de la vie!
Un amour mort n'est pas la fin de tout amour!
Quelque autre surviendra sur votre route, un jour,
Amoureuse de vous, comme vous épris d'elle...

YAN

Si vous m'avez trompé, quelle sera fidèle?

YVONNE

Il est, chez nous, de braves filles, au cœur droit,
Auxquelles vous pourriez mettre la bague au doigt!

YAN

Oui! mais c'est alors moi qui ne serais pas digne
D'elles! Je ne suis pas celui qui se résigne
Et, déçu d'une part, cherche fortune ailleurs!
Non! Je vous ai dit les combats intérieurs
Où, depuis votre aveu, ma pauvre âme est en proie!
Et l'homme, que l'étau serre en sa griffe et broie
Jusqu'à la mort, vous lui parlez de guérison
A venir!... A ce fou, vous prêchez la raison!

S'exaltant.

Car, fou, je le suis bien, et tu le voix, du reste,
Puisque autant je t'adore, autant je te déteste,
Et que je me fais peur à moi-même, pensant
Que j'aimerais à t'étouffer en t'embrassant!

Yvonne : « *Tue !* »

A calmer mes fureurs en vain je m'évertue!
La colère est plus forte et je peux tuer!

YVONNE, s'offrant.

Tue!

Un temps.

YAN

Un mot! Dis-moi le nom de cet homme!

YVONNE

Jamais!

YAN

Tu trembles pour sa peau? Tu l'aimes?

YVONNE

Je le hais!

YAN

Allons donc!

YVONNE

Je le hais! Je le hais! Et je t'aime,
Toi seul, toi toujours! Et si je mens, anathème
Sur moi! Par tout ce qui m'est cher et m'est sacré,
Je t'adore et je t'ai constamment adoré!
Oserais-je lever les yeux si j'étais fausse?
Et dois-je répéter mon serment sur la fosse
De ma mère et sur le berceau de cet enfant?

YAN, avec un recul.

Cet enfant?

YVONNE

Oui! pardon!... J'ai tort!... Tout me défend
De te parler jamais du pauvre petit être,
De qui pourtant le ciel fit mon seul et vrai maître,
A qui je dois mon cœur aussi bien que mes soins,
Et que j'aimerais mieux si je t'adorais moins!

... Car je t'adore! Je t'adore! Je t'adore!
Et je te le jure, aujourd'hui, comme à l'aurore
De notre amour, quand tu partis au régiment,
Emportant le baiser qui scellait mon serment!

YAN

Dis-moi son nom?

YVONNE

Non!

YAN

C'est lui qui nous martyrise
Tous, et tu le défends?... Ecoute! S'il t'a prise
De force, ou bien si dans un piège il t'attira,
Parle! Me révéler son nom m'assurera
Que tu m'aimes! Je crois... je veux croire... tout change
Pour nous si d'un seul mot tu fais que je nous venge!
Fais-le! Pour moi! Pour ton père qui, plus humain,
Tu l'as vu, déjà penche à te tendre la main!...
Pour cet enfant qui peut, un jour être le nôtre!...
On ne t'impose pas de l'épouser, cet autre
Que tu hais... et qu'on sent indigne de toi! Non,
Pas ça!... Mais il faut qu'il disparaisse! Son nom?

YVONNE

Je ne peux pas!...

YAN

Oh! cet entêtement farouche!
Quoi? Mon chagrin n'est pas assez grand qu'il te touche?
Tu restes sans pitié pour la douleur que j'ai?
Car ça se voit que rien dans mon cœur n'est changé!
Je ne commande pas, Yvonne, je conjure!...
Dis-moi ce nom, à moi, moi seul, et je te jure
Que je t'en garderai le secret. Dis-le-moi,
Dis-le!

YVONNE

Je ne peux pas!

YAN

Je suis lâche avec toi,
Lâche... jusqu'au pardon possible!

YVONNE

Oh! ciel!

YAN

Yvonne,
Je t'aime trop! Ce nom! Ce nom! Et je pardonne!
Et j'oublie! Et je peux t'épouser sans remord,
Veuve de cet amant que je condamne à mort!

YVONNE

Veuve?... Un amant?... Oh! Dieu! Qu'est-ce qu'il faut
[entendre?
Oh! Yan! Si je pouvais parler et me défendre?
Si je pouvais rompre un serment impérieux?
Si je pouvais sécher ces larmes de tes yeux?
Parce que j'étais prête à tout, hormis tes larmes!
Menaçant, je te brave; en pleurs, tu me désarmes,
Tant, que je cherche quel vrai devoir est le mien...

YAN

Parle!...

YVONNE

Oh! qu'allais-je faire?

YAN

Yvonne... dis!

YVONNE

Non... rien!

YAN

Rien! Ah! la misérable! Adieu! Respire à l'aise...
Je pars! La mer est haute au pied de la falaise
Et des pointes de roche émergent du flot bleu!
... Il nous fallait un mort! Ton choix est fait! Adieu!

YVONNE, folle.

Yan!... Prends-moi!... Si tu veux, mourons ensemble!
[Advienne
Que pourra! L'enfer? Soit! L'enfer!... J'étais chrétienne,
Mais à mes plaintes trop longtemps Dieu resta sourd,
Et la croix que je porte est un fardeau trop lourd!

YAN, cruel.

Et l'enfant?

YVONNE, avec un cri de rage.

Oh! l'enfant!...

YAN

Ah! ce cri de colère
Et de dégoût! Ça n'est pas le cri d'une mère!...
Chrétienne, disais-tu? Vois, là, ce crucifix,
Et jure, sur le Christ, que l'enfant est ton fils!

YVONNE

Yan!

YAN

Jure! Jure!... Tu n'oses pas! Le parjure
Te fait peur! Tu te tais! Si brave sous l'injure,
Tu t'écroules devant l'horreur d'un faux serment!
Yvonne! Oh! comme tout s'éclaire en un moment!

YVONNE

Tais-toi!..

YAN, regardant du côté du lit sur lequel Rose est morte.

Comme d'un jour soudain tout s'illumine!
Cette tache sur la blancheur de cette hermine!
Sous un front aussi pur tant de perversité!...
A Yvonne.
Mais tu ne pouvais pas crier la vérité?
Innocente toi-même, accuser la coupable?
Quel serment t'infligeait ce martyre implacable?
Quel devoir surhumain?... (Comprenant tout.) Ah!

YVONNE

Tais-toi!...

YAN

Ce serait...

YVONNE, lui mettant la main sur la bouche.

Yan!...

YAN, jetant un nouveau regard vers le lit breton.

Soit! Nous serons deux à porter son secret!

YVONNE

Hélas!...

YAN

Oh! sainte fille! Ange du ciel! Madone
Douloureuse et sacrée! Oh! pardonne! pardonne
A l'amant égaré qui put douter de toi!
... Misérable! Comment ai-je manqué de foi?
Tout ce que je voyais, ce que tu disais même,
J'aurais dû m'en garder comme d'un stratagème
Incompris et sublime et glorieusement
Fermé, tel qu'un mystère, à mon entendement!
Plus clairvoyant, devant des offenses pareilles,
J'aurais fermé mes yeux et bouché mes oreilles,
Et je n'aurais rien cru, rien vu! J'aurais douté
Et de tous et de tout, hors de ta pureté!
Il est à ses pieds.

YVONNE

Au mal dont j'ai souffert est-il rien de ta faute,
Mon Yan? Mais, c'est fini! Je peux, la tête haute,
Et les yeux dans les yeux, te dire sans détour:
Yan, je t'aime, et je suis digne de ton amour!
Que m'importe l'obstacle à venir et la lutte,
Si ton respect me reste au profond de ma chute!

YAN

Une lutte?... Un obstacle?... Où... comment et pourquoi?

YVONNE

Relève-toi!

YAN

Nous nous aimons!

YVONNE

Relève-toi!

YAN

Quel obstacle nouveau se dresserait donc entre
Nous deux

YVONNE

Mon père peut rentrer soudain!...

YAN, souriant.

Qu'il entre!
Et me surprenne aux pieds de l'ange méconnu!
Le patron, survenant, serait le bienvenu,
Et pas besoin, dès lors, d'autre préliminaire!

YVONNE

Tu crois? Songe que rien n'est changé pour mon père!

YAN, comprenant.

C'est vrai!

YVONNE

Je suis et reste, autant que je vivrai,
La fille indigne qu'il a maudite!

YAN

C'est vrai!

YVONNE

Mon fils bâtard à mon passé me crucifie!

YAN

Mais si je dis la vérité?

YVONNE

Je t'en défie!

YAN

C'est vrai! C'était l'obstacle! Et la lutte!... Mais quoi?
La lutte, j'oserai l'engager sans effroi,
Et l'obstacle n'est pas infranchissable, en somme!

YVONNE

Réfléchis cependant encore! Un honnête homme
N'épouse pas la fille-mère que je suis.

YAN

Ben, moi, je suis honnête et je t'épouse! Et puis
Ne crains pas, cher amour, qu'on me raille ou me blâme!
On te respectera quand tu seras ma femme!
... Ton père! Laisse-moi faire et dire!

Scène VI

Les mêmes, KERHOSTIN

KERHOSTIN

Encor là,
Yan?

YAN

Encore, oui, patron? Voyez!

KERHOSTIN

Est-ce qu'elle a
Confessé le nom?

YAN

Non! Là-dessus, bouche close!
Au reste, nous avons causé bien d'autre chose:
Du passé... du présent... voire de l'avenir...
Et bref, nous vous prions, nous deux, de nous unir.

KERHOSTIN

Vous unir? J'entends mal? Je rêve?... Puis-je croire
Que tu perdes d'un coup l'esprit et la mémoire?
Après ce qu'on t'a dit? Après ce que tu sais?

YAN

Je pensais me guérir d'aimer!... Je m'y forçais...
Mais il m'est plus aisé, lorsque je me raisonne,
D'oublier le passé que d'oublier Yvonne!

YVONNE

Ah! vous êtes bon, mon Yan, comme le bon Dieu!

KERHOSTIN

Et vous comptez que j'y donnerai mon aveu,
Et portant dans mes bras un petit-fils précoce,
Que j'irai, comme un sot, danser à votre noce?

YAN

Patron!

YVONNE

Mon père!

KERHOSTIN

Assez! Je défends mon orgueil!
Mariez-vous! Vous ne franchirez plus ce seuil,
D'où ma colère, moins que mon dégoût, vous chasse!
Ajoutez cet opprobre au coup qui me terrasse!...
Et toi, puisque aussi bien la grâce t'a touché,
Prends la fille et l'enfant par-dessus le marché!

YAN

L'enfant aussi! Je ne fais rien à la légère:
Il portera le nom que je donne à sa mère!

YVONNE

Yan!

YAN

Va le chercher!

Yvonne entre dans sa chambre et revient avec l'enfant enveloppé dans sa mante.

KERHOSTIN

Et partez! Vous vous valez
L'un l'autre! Le couple est assorti! Mais allez!
Allez! La fille indigne au bras de l'homme infâme!

YVONNE

Yan!... Il est temps encor...

YAN, la retenant dans ses bras.

Viens, Yvonne, ma femme!
Je t'aime!

YVONNE

Je t'adore!

KERHOSTIN

Et moi, je vous maudis!

Ils sortent sur un dernier geste de Kerhostin. Après un temps, ôtant son béret et regardant vers le ciel.

Mais toi, femme, que Dieu prit en son paradis,
Si, tout en m'accordant que ma sentence est juste,
Du ciel d'où, jusqu'à nous, descend la grâce auguste,
Tu nous vois, malheureux, sur la terre d'exil,
Pardonne à ceux que j'ai maudits!

Se signant.

Ainsi soit-il.

Yan et Yvonne, du fond, par delà la porte restée ouverte, l'ont entendu, et, d'un regard vers le ciel, semblent espérer le pardon à venir.

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

Yvonic à la Comédie-Française.

Il est assez curieux que *L'Illustration* n'ait pas encore eu l'occasion de publier une pièce de M. Paul Ferrier, qui, depuis ses débuts dans la carrière théâtrale, il y a quarante-cinq ans environ, s'est prodigué dans tous les genres de la littérature dramatique, comique ou lyrique, et qui, en à-propos, monologues, revues, en livrets de féeries, d'opérettes, d'opéras-comiques, d'opéras, de drames lyriques, en vaudevilles, comédies, comédies-dramatiques, drames, a produit une somme d'ouvrages dont le nombre s'élève approximativement à cent quarante.

Si nous voulions seulement en donner les titres, sans mentionner même les dates et les salles de spectacles où ces productions ont été offertes au public, deux colonnes de cet article y suffiraient à peine. Il en est d'ailleurs qui sont dans toutes les mémoires; et d'abord la *Revanche d'Iris*, un acte plein d'esprit par lequel M. Paul Ferrier débuta en 1868 à la Comédie-Française ; puis *Fanfan la Tulipe*, les *Mousquetaires au couvent*, *Joséphine vendue par ses sœurs*, et ces adaptations de la *Flûte enchantée*, des *Noces de Figaro*, de la *Tosca*, de la *Vie de bohème* ; sans compter un *Faust*, encore inédit, que la maison de Molière devait représenter. M. Paul Ferrier a lui-même conté, il y a quelques années, à notre confrère Charles Bert, comment il s'était dirigé vers la carrière dramatique :

« J'étais jeune avocat à Montpellier, où mon père possédait une charge d'avoué ; je demeurai trois ans inscrit au barreau de cette ville et j'y serais peut-être encore si le président du tribunal ne s'était un jour avisé de me rappeler à l'observation des règlements, qui voulaient que les avocats fussent rasés. C'était un sacrifice trop lourd pour mon amour-propre : je préférai partir pour Paris, avec, comme bagage, un petit acte en vers que j'eus la chance de faire recevoir à la Comédie-Française et qui se joue encore parfois, la *Revanche d'Iris*...

» Je rencontrai à Paris des êtres exquis : Eugène Labiche, Edmond Gondinet, Ludovic Halévy, Montigny, qui facilitèrent mes débuts d'auteur dramatique, avec une bonne grâce, que je m'efforce de rendre à mon tour aux jeunes confrères actuels... »

Et il est de fait qu'on ne saurait avoir conservé plus de simplicité cordiale, plus de bonhomie souriante, une meilleure grâce, enfin, que M. Paul Ferrier, arrivé maintenant au faîte des charges et des honneurs, élu par ses pairs président de la Société des Auteurs dramatiques après avoir été trente-cinq ans — ce qui doit constituer une sorte de doyennat — membre de leur commission.

⁂

Mais l'intérêt qui s'attache à l'auteur d'*Yvonic* s'accroît ici, pour nous, de ce que cette œuvre a été écrite par lui en communion étroite avec sa fille, Mlle Jeanne Paul-Ferrier. Ce n'est d'ailleurs pas là le premier témoignage d'une si charmante et si tendre collaboration. Auparavant, ils avaient ensemble composé la *Cornette*, une souriante, mais, aussi, touchante comédie représentée en 1909 à l'Athénée et dont le sujet ou du moins l'idée première contenait en substance l'idée, le sujet développés et poussés au tragique dans *Yvonic* ; et avant la *Cornette* ils avaient de même écrit un *Noel* lyrique en trois actes. Mais, avant même ce Noël, Mlle Jeanne Paul-Ferrier n'était certes pas une débutante. Seule, elle avait composé une douzaine de comédies en un acte, un *Mystère de la Nativité* en huit tableaux, et avait écrit plusieurs romans appréciés, dont l'un, aussi gracieux qu'émouvant, *Ninette Buraton*, fut justement couronné par l'Académie française.

⁂

M. Régis Gignoux, à la veille de la première, écrivait pittoresquement dans le *Figaro* :

« Tandis que tant d'auteurs et d'artistes dramatiques s'ensardinent autour des Douarnenez et des Perros-Guirec, se costument en marins jusqu'à l'arrivée des journaux de Paris, et puis, transformés en automobilistes, font hurler leur sirène et fulgurer leurs phares, M. Paul Ferrier transporte la Bretagne à Paris pour la sauver des Parisiens.

» Il l'aime ; il l'admire ; il l'a comprise et sentie. Et c'est pour exprimer toute sa poésie que M. Paul Ferrier a écrit *Yvonic* en vers, car il pense que puisque les marins vivent toujours avec ou contre les forces éternelles, toujours ils subissent et reflètent l'empreinte de ces forces. Leur langage quotidien doit donc avoir la noblesse de leurs gestes quotidiens. »

⁂

Quelques-uns des critiques que nous passons habituellement en revue ici étaient encore absents de Paris au moment de la première représentation d'*Yvonic*, mais certains s'y trouvaient cependant, d'autres y étaient revenus spécialement pour assister à cette intéressante manifestation dramatique.

Dans le *Gaulois*, M. Félix Duquesnel fait remarquer d'abord qu'une première représentation en plein milieu d'août, c'est là un phénomène qui ne s'était pas produit certes depuis longtemps à la Comédie-Française :

« Il s'en est vu pourtant à une époque lointaine où les théâtres n'avaient point l'habitude des clôtures annuelles, où les joies des vacances ne franchissaient les murs de la capitale que pour quelques rares privilégiés, où il y avait encore à Paris des Parisiens mélangés d'étrangers et de provinciaux, où il y avait enfin des spectateurs pour le théâtre. Les chemins de fer, les automobiles ont changé tout cela. La banlieue s'est peuplée, les bains de mer et la montagne se sont rapprochés de l'enceinte d'octroi et il en est survenu un bouleversement radical dans les habitudes parisiennes. Autrefois, les directeurs, sûrs d'avoir toujours leur clientèle sous la main, n'hésitaient pas à donner une solennité théâtrale en pleine chaleur tropicale et beaucoup d'ouvrages dramatiques portent des dates caniculaires attachées à leur première représentation. Il est vrai aussi de dire que les saisons ne sont plus à leur place, comme beaucoup d'autres choses, ajoutons-le.

» Et ce phénomène s'est singularisé cette année de ce fait que la Comédie-Française, en mal de premières, aura trouvé le moyen d'en donner deux en ce mois d'août 1913, en dehors des murs de son temple officiel, l'une, *Sophonisbe*, à Orange, à 714 kilomètres de Paris ; l'autre, à Paris, mais à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire dans l'enceinte d'un théâtre qui n'est pas le sien.

» Nous avons parlé en son temps de *Sophonisbe* à Orange ; il nous faut parler aujourd'hui d'*Yvonic* à Lutèce, qui s'est passé d'arènes et de grands murs pour naître tout simplement sous les frises de l'hospitalière salle Favart. »

M. Félix Duquesnel analyse alors ces trois actes et conclut :

« A la vérité, je ne comprends pas très bien l'indignation persistante du père en présence de l'honnête homme qui consent à rendre à sa fille l'honneur qu'il croit lui avoir été ravi. Mais je ne veux pas m'arrêter à ce fait qui soustrait le dénouement à une banalité qu'on pouvait redouter.

Le roman est touchant et il n'y faut pas chercher d'explications qui viendraient se mettre en travers des sincères émotions éprouvées. Qu'on y regarde à deux fois avant de se laisser aller à des réflexions inopportunes. Qui pourrait prétendre que cette chose n'est point vraisemblable ? L'auteur la fait du reste accepter avec beaucoup d'habileté. C'est là la science du théâtre. On est pris dès le lever du rideau par ce milieu familial, par les souffrances de maman Rose, par la joie escomptée différemment du retour des pêcheurs, par la scène de la mort très dramatique de la coupable, par l'amour si pur et si tendre d'Yvonne, par tous ces petits détails d'intérieur qui ajoutent à l'attrait du tout, le renouvellent et le soutiennent couramment, par le désespoir et l'indignation du père de famille et surtout par le sacrifice si noble d'Yvonne, dont Yan voudra avoir sa part. Ce sont là des sentiments de belle générosité, exprimés dans une belle langue versifiée, en vers de théâtre dont se dégagent un intérêt et une émotion qui vous attachent d'un bout à l'autre de ces trois actes. Tout au plus reprocherai-je à quelques-uns de ces vers que la forme et la pensée soient supérieures à la mentalité des personnages. »

M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, estime que cette pièce aurait pu se passer aussi bien en Picardie, en Guyenne ou même en Albanie qu'en Bretagne. Cette assertion pourrait être discutée ; est-ce que de pareilles traditions d'honneur intransigeant, farouche, et, en quelque sorte, sectaire, de tels élans de sacrifice éperdu, absolu, ne nous semblent pas plus normaux, ne nous paraissent pas plus naturels en terre d'Armorique qu'en aucun autre pays du monde ? M. François de Nion n'insiste d'ailleurs pas sur ce point et convient que ces trois actes sensibles, tragiques, d'une poésie sincère et d'un art habile, ont été applaudis avec enthousiasme par un public très parisien malgré l'août.

Il conte alors à ses lecteurs le sujet d'*Yvonic* et il achève ainsi :

« On voit — pour ceux du moins qui se souviennent encore de la vieille et fameuse pièce de Soulié — que cette situation côtoie de près celle de la *Closerie des Genêts*. Mais elle est renouvelée et sensibilisée par le vers *des* Paul-Ferrier, qui est de la plus ingénieuse souplesse et d'une facture vraiment scénique, sans jamais tomber dans les versifications indigestes ou absconses des modernes poètes. La forme ici sert et relève l'idée et ce drame rustique qui, peut-être, prosifié, eût paru d'un arrangement un peu artificiel, acquiert avec l'alexandrin l'ampleur et l'émotion que les deux poètes rêvèrent. »

M. Charles Martel écrit de même dans l'*Aurore* :

« Ce drame, écrit en vers d'honnête aisance, est traité avec une parfaite habileté théâtrale, aussi sans s'étonner du manque de nouveauté, ni évoquer la *Closerie des Genêts*, et la *Chanoinesse*, le public l'a-t-il suivi avec un vif intérêt. »

M. Nozière constate aussi, dans l'*Intransigeant*, que M. Paul Ferrier et Mlle Jeanne Paul-Ferrier ont traité avec une réelle honnêteté une situation douloureuse, forte, et qui leur a paru neuve.

Dans l'*Eclair*, M. Georges Talmont constate que l'auteur d'*Yvonic* est un remarquable charpentier de pièces :

« Son œuvre nouvelle le démontre surabondamment ; l'intensité dramatique y suit, en effet, une progression habile, logique et prenante.

» Il y a là une situation éminemment tragique. »

Les sentiments y sont d'essence cornélienne ; les vers qui les expriment ont-ils toujours le relief, la force, la puissance voulus ? — se demande alors M. Talmont ; ils sont du moins coulants et faciles.

M. Marcel Habert, dans la *Patrie*, est franchement élogieux :

« Voici enfin du bon théâtre, un spectacle sain et réconfortant dont on sort meilleur et qui ne laisse après lui aucune amertume dans l'esprit. Je ne saurais trop féliciter M. Paul Ferrier et Mlle Jeanne Paul-Ferrier d'avoir eu le tranquille courage, car il y faut, à notre époque, un certain courage, de mettre en scène d'honnêtes gens pour qui les mots de pudeur, de loyauté, de respect de la foi jurée ont encore une signification. »

Le critique de la *Patrie* résume alors à ses lecteurs le sujet d'*Yvonic*, après quoi il poursuit :

« Ce drame, simple et émouvant, nous est conté en des vers facilement écrits mais fortement pensés, l'action est serrée et rapide, aucun détail inutile ne l'arrête et ne l'alourdit.

» Toutes les scènes à faire sont faites et bien faites. Jamais la célèbre règle de Diderot n'a été plus scrupuleusement suivie. Le public est mis dans la confidence dès la première minute. Il sait où on le mène, il connaît les coups de théâtre, il prévoit les émotions et cependant il les subit sans résistance, car les plus sceptiques n'ont pu retenir leurs larmes.

» Tant il est vrai que les plus vieux effets scéniques sont encore les meilleurs, et que les mouvements les plus prévus et le plus naturels sont ceux qui empoignent le mieux les spectateurs.

» Ce n'est pas chose nouvelle au théâtre qu'une jeune fille chrétienne, injustement soupçonnée par celui qu'elle aime, qui se tait par scrupule de conscience, et abandonnée par son fiancé, se jette au pied d'un crucifix pour pleurer sa douleur, et cependant ce simple jeu de scène a valu à Mlle Lara une longue ovation suivie de nombreux rappels. »

M. Marcel Habert conclut enfin :

« Somme toute, devant le public d'été qui remplissait la salle de l'Opéra-Comique, *Yvonic* a obtenu le plus grand succès, et je ne doute pas que les Parisiens qui peuplent en ce moment les plages bretonnes ne viennent applaudir à leur retour, dans la salle de la Comédie réinstallée, cette pure et touchante évocation des mœurs de la vieille Armorique. »

⁂

L'héroïne de cette tragédie familiale, Yvonne Kerhostin, est incarnée de façon admirable par Mme Lara. Cette artiste si souvent discutée est souvent supérieure. Elle est ici, de ton, d'allure, de gestes, d'attitudes, dans ses longues résignations comme dans ses brèves révoltes, la Bretonne au dévouement simple et sublime imaginée par M. et par Mlle Paul-Ferrier. Mme Kolb, dans le rôle épisodique d'Anne Legadec, a fait preuve du même souci et du même talent de composition. Les critiques, qui ne distribuent nécessairement pas toujours leurs éloges suivant l'ordre de priorité indiquée sur l'affiche, les mettent l'une et l'autre en vedette dans leurs articles. Les interprètes des autres rôles féminins sont d'ailleurs douées d'un talent qui ne doit point le céder aux deux comédiennes déjà nommées ; l'avis général est, néanmoins, qu'influencées peut-être par la scène où elles jouaient, elles avaient silhouetté des Bretonnes qui paraissaient un peu « d'opéra-comique », avec, cependant et bien entendu, tout le style naturellement inhérent à des artistes appartenant à la Maison de Molière.

Du côté masculin M. Paul Mounet, en patron Kerhostin, représente bien le vieux marin breton, sculpté en plein granit, et tout d'un seul bloc dans son honneur aveugle et têtu ; M. Alexandre campe un beau marin à la vaste carrure, au cœur tendre, ainsi que doit être en effet le brave Yan de qui le camarade, le bon Joël, est figuré également à souhait par M. Guilhène.

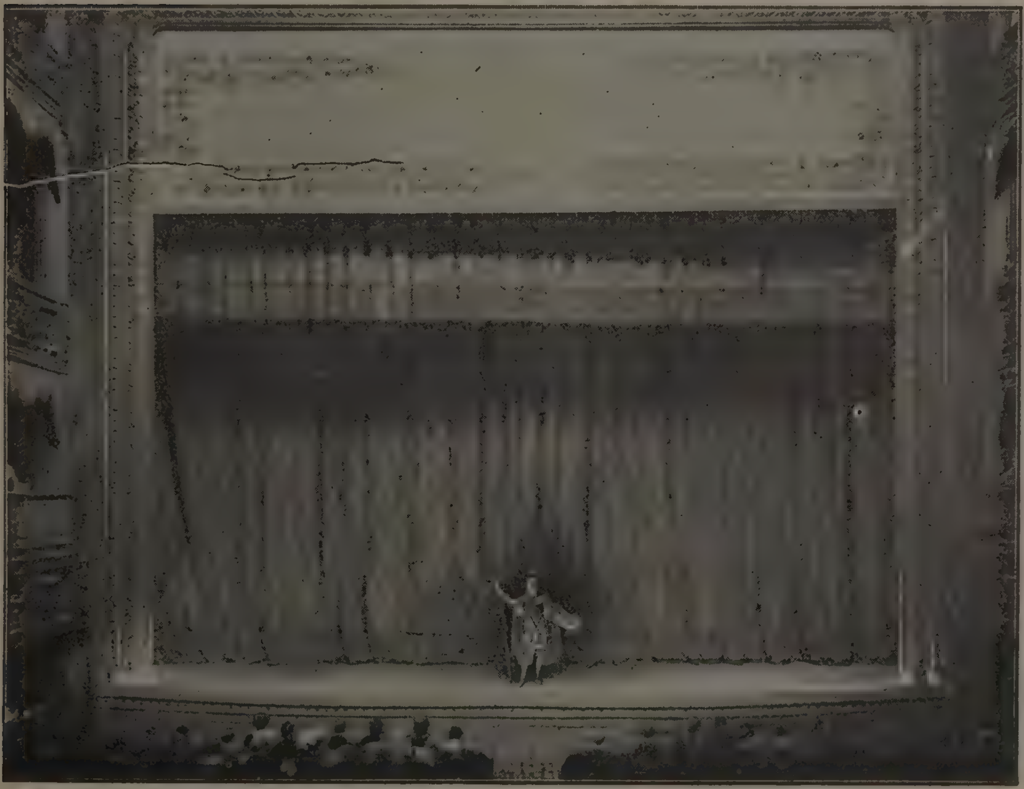
Gaston Sorbets.

TROÏLUS ET CRESSIDA

par **WILLIAM SHAKESPEARE**

Traduction en dix-huit scènes de **M. EMILE VEDEL**

représentée pour la première fois, le 20 mars 1912, au théâtre de l'Odéon.



Une représentation de *Troïlus et Cressida* à l'Odéon : le Prologue devant le rideau.

PERSONNAGES

Le Prologue..... M. Denis d'Inès.

Les Grecs :		1912		1913
Achille	MM.	Joubé.	MM.	Marquet.
Ajax..........		Grétillat.		Grétillat.
Thersite		Denis d'Inès.		Denis d'Inès.
Agamemnon ...		Chambreuil.		Chambreuil.
Ulysse.		Bacqué.		Desmoulins.
Ménélas		Flateau.		Mathillon.
Diomède.......		Colas.		Coste.
Nestor		Jean d'Yd.		Jean d'Yd.
Patrocle		Bonvallet.		Faure.
Anténor		Decaye.		Decaye.
Deïphobe......		Grouillet.		Ducollet.
Calchas		Dervigny.		Dervigny.

		1912		1913
Cressida........	Mlles	Sylvie.	Mlles	Sylvie.
Cassandre		Dione.		Neith Blanc.
Andromaque....		Methivier.		Methivier.
Hélène		Colonna Romano		Mérat.
Un Page.......		Mad. André.		Mad. André.
Les Troyens :				
Hector	MM.	Desjardins.	MM.	Desjardins.
Pandarus		Desfontaines.		Desfontaines.
Troïlus		Hervé.		P. Daltour.
Pâris		Maupré.		Varny.
Hélénus		Paul Baumé.		Bartin.
Priam		Malavié.		Durozat.
Serviteur de Pâris		G. Grégoire.		Finaly.
Alexandre		Oettly.		Debray.
Enée		Bogar.		Bogar.

Droits de représentation réservés pour tous pays.

PROLOGUE

DEVANT LE RIDEAU

UN GUERRIER, avec toutes ses armes.

La scène se passe à Troie. De toutes parts, les orgueilleux roitelets de la Grèce, dont la noble bile s'est échauffée, ont rassemblé leurs flottes, chargées à couler bas d'armes et de soldats, pour porter au loin la guerre cruelle. Ils étaient soixante-neuf qui ceignaient le bandeau royal, quand ils quittèrent le port d'Athènes pour les rives phrygiennes, ayant fait vœu de saccager la cité du vieux Priam. C'est là, en effet, à l'abri de solides murailles, qu'Hélène, l'épouse du roi Ménélas, dort dans le même lit que ce grand débauché de Pâris, son ravisseur. Bientôt arrivés à Ténédos, les vaisseaux à la quille profonde ont vomi leurs cargaisons meurtrières sur la plage voisine où, à peine débarqués, les Grecs commencèrent par planter fièrement leurs tentes : ce, pendant que les Troyens se barricadaient dans la ville, et poussaient à fond les lourds verrous de ses six portes, aux noms sonores. Mais, depuis, les lenteurs d'un siège interminable les ont tous également énervés, de sorte que, de part et d'autre, on n'espère plus rien que du hasard. Quant à moi, je suis le bonhomme Prologue, et, si vous me voyez armé de toutes pièces, rassurez-vous! ce n'est nullement pour défendre le talent de l'auteur, non plus que le mérite de ses interprètes, mais tout simplement parce que le sujet de notre comédie m'impose le costume et la panoplie que portaient les héros du divin Homère. Or ça ! beaux spectateurs, je viens vous prévenir que, sautant à pieds joints par-dessus les origines et prémisses de cette querelle tant fameuse, nous commençons au moment où elle bat son plein, et partons de là pour vous en exposer toutes les suites et conséquences, autant du moins que cinq actes peuvent en digérer. Après quoi, libre à vous d'applaudir ou de siffler, comme bon vous semblera. Favorables ou adverses, nous aussi, nous courons les chances de la guerre.

Il se retire.

Ulysse (M. Desmoulins). Hector (M. Desjardins). Agamemnon (M. Chambreuil).

TROIS PERSONNAGES DE « TROÏLUS ET CRESSIDA »

A Troie, devant le palais de Priam : Pandarus et Troïlus.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER TABLEAU

Une place devant le palais de Priam. Rues à droite et à gauche. Vue sur la plaine au delà des remparts de Troie.

TROILUS, PANDARUS, UN PAGE

TROÏLUS, au page. — Viens prendre mes armes. (A Pandarus.) Car, je vous le demande, pourquoi irais-je me battre sous les murs de Troie, quand en moi-même se livre un si rude combat? Que ceux qui sont restés maîtres de leur cœur volent au champ de bataille! Troïlus, hélas! n'est plus en possession du sien.

PANDARUS. — Ça ne va donc pas, les amours?

TROÏLUS. — J'envie les Grecs, qui savent se montrer aussi artificieux que forts, aussi cruels qu'artificieux, et aussi hardis que cruels. Tandis que moi, je suis plus faible qu'une larme de femme, plus inoffensif que le sommeil, plus niais que l'innocence, moins audacieux qu'une jeune fille la nuit, et guère plus expérimenté qu'un enfant.

PANDARUS. — Puisqu'il en est ainsi, je vous préviens qu'à l'avenir j'entends ne plus m'occuper de vos petites affaires. Que diable! quand on veut manger de la brioche, on attend au moins que le blé soit moulu.

TROÏLUS. — N'ai-je pas suffisamment attendu?

PANDARUS. — Oui, la mouture. Mais après, vient le blutage.

TROÏLUS. — J'ai attendu cela aussi.

PANDARUS. — Oui, le blutage. Mais ensuite, il faut le temps que le levain fasse lever la pâte.

TROÏLUS. — Tout ce que vous dites là, je l'ai attendu.

PANDARUS. — Oui, que la pâte ait levé. Seulement, le mot « ensuite » comprend également le pétrissage, la façon, le chauffage du four, la cuisson, *et cætera, et cætera*. Et encore, après tout cela, convient-il d'attendre que la brioche soit refroidie, si on ne veut pas se brûler.

TROÏLUS. — Je suis sûr que la Patience elle-même, toute déesse qu'elle puisse être, n'en aurait pas enduré autant que moi! Ainsi, quand je suis à la table de mon père, le roi Priam, chaque fois que l'image de la belle Cressida vient s'offrir à ma pensée... Mais, pardon! quel mot ai-je prononcé là, traître que je suis? Vient s'offrir à ma pensée? Comme si elle n'y était pas toujours présente?

PANDARUS. — Au fait, hier soir, elle m'a parue encore mieux que d'habitude, surpassant même toutes les autres femmes qui se trouvaient là.

TROÏLUS. — Qu'est-ce que j'étais donc en train de vous dire? Ah! oui! que quand mon cœur, à force de soupirer, est prêt à se fendre en deux, comme si on y enfonçait un coin, dans la crainte qu'Hector ou mon père ne s'en aperçoivent, je dissimule ma souffrance sous la grimace d'un sourire, quitte à retomber, l'instant d'après, dans une tristesse plus morne encore...

PANDARUS. — A mon humble avis, n'était que ses cheveux sont un peu plus foncés que ceux d'Hélène, il n'y aurait aucune comparaison possible entre les deux femmes. Mais j'oublie que Cressida est ma nièce, et que si j'en disais trop de bien, on pourrait m'accuser de chercher à la faire valoir. N'empêche que j'aurais voulu que vous soyez là pour l'écouter. Car, sans déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre...

TROÏLUS. — Je t'en conjure, Pandarus! Lorsque je te parle du naufrage de toutes mes espérances, ne m'accable pas en m'apprenant sous combien de brasses d'eau elles sont englouties. Je te raconte que je suis fou d'amour pour ta nièce, et tu m'annonces qu'elle est plus belle que jamais. Sur la plaie béante de mon cœur, tu répands ses yeux, ses cheveux, son teint éblouissant, sa démarche de déesse, sa voix de sirène. Devant mes yeux, tu fais jouer sa main, sa ravissante petite main, plus douce que le duvet des cygnes, et auprès de laquelle toutes les choses que l'on appelle blanches paraîtraient noires comme de l'encre... Oui, ce sont là tes réponses, et rien, du reste, n'est plus vrai que tout cela, pas même mon amour pour elle. Seulement, au lieu de me verser de l'huile et du baume, c'est un nouveau poignard que tu enfonces dans chacune des blessures que Cupidon m'a faites.

Pandarus. — Je n'en dis pourtant pas plus qu'il n'y en a.

Troïlus. — Tu n'en dis même pas le quart.

Pandarus. — Après tout, qu'elle soit donc comme elle voudra, ma nièce. Si c'est jolie, tant mieux pour elle. Sinon, qu'elle y remédie à sa façon.

Troïlus. — Voyons, mon petit Pandarus!

Pandarus. — Oui, pour reconnaître ma trop grande complaisance à vous servir d'intermédiaire, c'est à qui de vous deux me traitera avec le moins de considération. Voilà tout ce que j'y ai jamais gagné.

Troïlus. — Comment, Pandarus! tu n'es pas content de moi?

Pandarus. — Et puis, d'abord, si Cressida ne vous semble pas aussi belle qu'Hélène, cela tient uniquement à ce qu'elle est ma nièce. Si elle ne m'était rien, vous la trouveriez cent fois mieux, en simple négligé, que l'autre, en grande toilette de cour.

Troïlus. — Moi, je me suis plaint que Cressida n'était pas assez bien?

Pandarus. — Elle a eu d'ailleurs absolument tort de rester ici, après le départ de son père, Calchas, lorsqu'il nous a faussé compagnie pour passer chez les Grecs. Qu'elle aille donc le rejoindre! C'est le conseil que je ne manquerai pas de lui donner la prochaine fois que je la verrai. En tous cas, je suis décidé à ne plus me mêler de rien.

Il fait mine de sortir.

Troïlus. — Pandarus!

Pandarus. — De rien du tout!

Troïlus, courant après lui. — Mon cher petit Pandarus...

Pandarus. — Jamais. A aucun prix. Et je m'en vais pour ne même plus en entendre parler.

Il sort. On entend une fanfare de guerre.

Troïlus. — Oh! cette musique barbare! Silence, trompettes criardes! Et aussi fous d'un côté que de l'autre, ceux qui trouvent Hélène assez belle pour lui offrir tous les matins leur sang le plus vermeil, en guise de fard! Moi, j'estime une pareille cause indigne de mon épée. Mais, ce maudit Pandarus! O dieux, comme vous me persécutez! Je ne puis arriver jusqu'à Cressida qu'avec l'aide de son oncle, et il se montre aussi peu disposé à me favoriser, qu'elle à m'écouter. Dis, Apollon? Pour l'amour de ta Daphné, apprends-moi ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis moi-même?... Elle, parbleu, c'est une perle de l'Inde; moi, je suis le joaillier qui la convoite, et ce fourbe de Pandarus représente la barque sur laquelle il faut que je me risque. Car, entre elle et mon désir, c'est comme s'il y avait toute l'étendue d'une mer sauvage et mouvante...

Entre Enée qui passe, accompagné de soldats troyens.

Enée. — Vous ici, prince Troïlus? Et comment se fait-il que vous ne soyez point où l'on se bat?

Troïlus. — Parce que je n'y suis pas. Raison toute féminine, et la seule qui puisse expliquer ma conduite. Quelles nouvelles, mon cher Enée?

Enée. — Pâris vient de rentrer, légèrement blessé.

Troïlus. — Savez-vous par qui?

Enée. — Par Ménélas, dit-on.

Troïlus. — Non, laissez-moi rire! D'un coup de corne, alors?

Fanfares.

Enée. — Vous entendez, comme on est en train de s'amuser, de l'autre côté des remparts?

Troïlus. — Je connaîtrais un divertissement beaucoup plus agréable, et sans qu'il fût besoin de sortir de la ville, si vouloir était la même chose que pouvoir... Mais vous vous rendez sans doute à la petite fête en question?

Enée. — Justement. Je suis même en retard.

Troïlus. — Ma foi tant pis, je vous accompagne.

Il reprend ses armes des mains du page, et suit Enée.

CRESSIDA, ALEXANDRE

Ils arrivent du côté opposé à celui par lequel les autres viennent de sortir.

Cressida. — Qui venons-nous donc de croiser?

Alexandre. — La reine Hécube, avec Hélène.

Cressida. — Et où vont-elles?

Alexandre. — A la tour de l'Est, afin de suivre le combat. Il paraît qu'aujourd'hui Hector est déchaîné. Lui qui a la réputation de rester toujours impassible, on l'a vu gourmander Andromaque et battre son page, parce qu'il ne lui apportait pas ses armes assez vite. Après quoi, semblable au laboureur matinal, il est descendu dans la plaine, où chaque fleurette s'est mise à pleurer, comme si elle prévoyait les terribles effets d'une pareille colère.

Cressida. — En savez-vous le motif?

Alexandre. — Le bruit court que, parmi les Grecs, se trouve un chef d'origine troyenne, propre cousin d'Hector. On l'appelle Ajax.

Cressida. — Ah! Et qu'en dit-on?

Alexandre. — Que c'est un homme tout à fait d'aplomb sur ses jambes.

Cressida. — Comme tous les hommes, je suppose, quand ils ne sont ni ivres morts, ni malades, ni culs-de-jatte.

Alexandre. — Madame, celui-là se distingue des autres, en ce qu'il tient de plusieurs espèces d'animaux, étant à la fois courageux comme un lion, grossier comme un ours mal léché, et lourdaud comme un éléphant. La nature l'a doué avec une telle fantaisie, que sa bravoure est farcie de folie, et sa folie mitigée de prudence. Vertus et vices, il a de tout, mais sait si mal s'en servir que vous diriez une sorte de géant Briarée, que la goutte empêcherait de se servir de ses innombrables bras, ou quelque Argus, dont les cent yeux seraient atteints de myopie.

Cressida. — Et comment une semblable caricature a-t-elle pu provoquer la fureur d'Hector?

Alexandre. — On raconte qu'ils se sont mesurés hier, et qu'Hector a eu le dessous. Ce qui l'a rendu tellement honteux et confus qu'il n'en a ni mangé ni dormi.

Les mêmes, PANDARUS

Pandarus. — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a?

Cressida. — Bonjour, mon oncle

Pandarus, embrassant Cressida. — Bonjour, ma petite Cressida. De quoi s'agit-il? (A Alexandre.) Bonjour, Alexandre. (A Cressida.) Avez-vous été au palais?

CRESSIDA. — Ce matin.

PANDARUS. — Je parie qu'Hélène était encore couchée?

CRESSIDA. — En effet.

PANDARUS. — Et Hector? Déjà parti, n'est-ce pas?

CRESSIDA. — C'est précisément ce dont nous parlions, ainsi que de sa grande colère.

PANDARUS. — Bah!

CRESSIDA, montrant Alexandre. — Demandez plutôt à celui-ci.

PANDARUS. — Je sais, je sais. On m'a même dit pourquoi. Aussi, gare à ceux qui se trouveront sur le chemin d'Hector aujourd'hui, il les couchera tous par terre. Et le prince Troïlus guère moins que lui. Car voilà un jeune homme dont les Grecs feront bien de se méfier, s'ils veulent m'en croire.

CRESSIDA. — Est-ce qu'il veut également tout massacrer, celui-là?

PANDARUS. — Troïlus? Mais, ma chère, ce serait peut-être le plus à redouter des deux.

CRESSIDA. — Bon Jupiter! Comme s'il pouvait entrer en balance avec Hector!

PANDARUS. — Vous ne savez donc pas reconnaître un homme à première vue?

CRESSIDA. — Le plus facilement du monde, quand je le connais déjà.

PANDARUS. — Eh bien, apprenez que Troïlus en est un, un véritable homme, encore que depuis quelque temps, il ne soit plus que l'ombre de lui-même. Enfin, c'est bon! Au-dessus de nous, il y a les dieux qui, avec le temps, se chargeront, soit de combler ses vœux, soit de mettre un terme à ses souffrances. Pauvre Troïlus! Pourquoi n'est-ce pas mon cœur qui bat dans la poitrine de Cressida? D'abord, vous aurez beau dire, Hector n'a rien que Troïlus puisse lui envier.

CRESSIDA. — Je vous demande mille pardons.

PANDARUS. — Oui. Oh! il est son aîné, ça, je vous le concède. Mais quand l'autre aura son âge, vous m'en donnerez des nouvelles. Et pour ce qui est de l'esprit, ce n'est pas encore cette année qu'Hector en aura autant que Troïlus.

CRESSIDA. — Il n'en a pas besoin.

PANDARUS. — Ni son cœur.

CRESSIDA. — Peu importe.

PANDARUS. — Ni une tournure aussi avantageuse.

CRESSIDA. — Il a la sienne à lui.

PANDARUS. — Décidément, ma très chère nièce, je m'aperçois que vous n'y entendez goutte. Hélène elle-même déclarait que, pour un brun, — car je suis obligé de reconnaître que Troïlus est un peu brun...

CRESSIDA. — Dites tout ce qu'il y a de plus brun.

PANDARUS. — Ni trop, ni pas assez, pour être juste.

CRESSIDA. — Et vous, ni trop ni pas assez juste, pour être exact.

PANDARUS. — Bref, Hélène trouvait que le teint de Troïlus l'emportait sur celui de Pâris.

CRESSIDA. — Cependant Pâris est déjà pas mal bronzé.

PANDARUS. — Très suffisamment, en effet.

CRESSIDA. — Autant dire alors que Troïlus le serait trop, ce qui n'est plus du tout un compliment.

PANDARUS. — Hélène le préfère pourtant à Pâris.

CRESSIDA. — C'est donc une vraie girouette, que cette Grecque-là?

PANDARUS. — Je vous affirme qu'elle en tient pour lui. Ainsi, l'autre jour, elle vint le retrouver dans l'embrasure d'une fenêtre, et, là, se mit à lui caresser le menton, sous prétexte d'en compter les poils qui, comme vous l'avez peut-être remarqué, ne sont pas très nombreux.

CRESSIDA. — Ils le sont même si peu, que n'importe quelle fille de taverne saurait assez d'arithmétique pour en faire tout de suite l'addition.

PANDARUS. — Il est si jeune! Mais pour vous prouver qu'Hélène ne demanderait pas mieux...

CRESSIDA. — Et Troïlus encore bien davantage, je suppose?

PANDARUS. — Lui? Grands dieux! Il a pour elle à peu près autant de goût que moi pour les œufs pourris.

CRESSIDA. — Je m'explique maintenant pourquoi vous vantez tellement cet enfant gâté de Troïlus!

PANDARUS. — Hélène le tenait donc par le menton, — geste qui ne faisait d'ailleurs que mieux ressortir la merveilleuse blancheur de sa main. Car cela, on ne peut pas le lui enlever...

CRESSIDA. — Je vois avec plaisir qu'il n'y a pas eu besoin de vous infliger la moindre torture pour vous arracher cet aveu-là...

PANDARUS. — Et tout le monde riait! La reine Hélène aux larmes, Cassandre se tordait, et Hector se tenait les côtes.

CRESSIDA. — A quel propos, cette hilarité générale?

PANDARUS. — A propos d'un mot impayable de Troïlus. Hélène avait fini par arriver au total de cinquante poils. — « Tiens! remarque le prince, juste autant que mon père a d'enfants. » — « Alors, damanda Hélène, je serais curieuse de savoir lequel d'entre eux représente mon époux? » — « Celui dont la pointe est fourchue, répondit Troïlus. Arrachez-le, et offrez-le-lui de ma part. » — Sur quoi, Hélène rougit, Pâris se fâcha, et tous les autres furent pris du fou rire.

CRESSIDA. — Parlons d'autre chose, voulez-vous?

PANDARUS. — Oui, mais réfléchissez bien à ce que je vous ai dit hier.

CRESSIDA. — Je n'y manquerai pas.

PANDARUS. — Je vous jure qu'il est éperdument amoureux de vous, et que votre cruauté le fait souffrir au point que je l'ai vu en pleurer, le pauvre garçon, mais pleurer dru comme giboulée de mars.

CRESSIDA. — Il s'imagine sans doute que ses larmes produiront le même effet sur moi que les pluies du printemps sur les mauvaises herbes, qu'elles font grossir plus vite?

On entend la musique d'une retraite. Des curieux se précipitent pour voir rentrer les troupes.

PANDARUS. — Ce sont nos troupes qui reviennent. Voulez-vous que nous assistions au défilé?

CRESSIDA. — Si cela peut vous être agréable.

PANDARUS. — Par ici, tenez. Vous verrez admirablement, et je vous les nommerai tous au fur et à mesure qu'ils passeront. Je vous recommande surtout de bien remarquer Troïlus.

CRESSIDA. — Ne parlez donc pas si fort!

On entend défiler des troupes, invisibles de la salle, mais qu'aperçoivent les personnages en scène.

PANDARUS. — En tête de tous, c'est Enée. Bel homme et parmi nos gloires les plus pures. Mais n'oubliez pas de regarder Troïlus.

CRESSIDA. — Et celui-ci?

PANDARUS. — Il s'appelle Anténor. Un des esprits les plus avisés qu'il y ait à Troie. Mais quand viendra donc ce Troïlus? Vous le reconnaîtrez à ce que, s'il m'aperçoit, il ne manquera pas de me faire un petit signe d'intelligence. Ah! voilà Hector. Un véritable héros, celui-là. Oui, va ton chemin, Hector, va! Hein? Quelle fière allure! Et cette façon de toiser le monde!

Cressida. — Il est superbe!

Pandarus. — N'est-ce pas? Rien qu'en le voyant, on se sent tout ragaillardi. Et les entailles que porte son casque! Non, mais comptez-les seulement... Par les sourcils de Jupiter, c'est ce qu'on appelle y aller bon jeu, bon argent.

Cressida. — Ce sont des coups d'épée?

Pandarus. — D'épée ou de n'importe quoi. Ça lui est bien égal, à lui. Tiens, Pâris! Là, là, à droite. Un assez beau garçon, ma foi. Qu'est-ce qu'on racontait donc? qu'il était blessé? Je ne lui découvre pas la moindre égratignure. Tant mieux pour Hélène. Ah ça! ce Troïlus, on ne le verra donc jamais?

Cressida. — Comment se nomme le suivant?

Pandarus. — Hélénus. (A part.) Je me demande où l'autre peut bien être? (A Cressida.) Hélénus, je vous ai dit. (A part.) Possible, après tout, qu'il ne soit pas sorti aujourd'hui.

Cressida. — Mon oncle, est-ce qu'Hélénus est aussi un brave?

Pandarus. — Hélénus?... Non... Heu!... c'est-à-dire si. Enfin, comme tout le monde, quoi! (A part.) Je ne m'explique pas qu'il ne soit pas encore passé. (A Cressida.) Vous n'entendez pas le peuple crier : « Vive Troïlus »? Hélénus, mais, ma chère, ce n'est pas un soldat, c'est un augure.

Cressida. — Quel est donc celui qui arrive en dernier, la tête basse et l'air tout déconfit?

Pandarus. — Où ça? là-bas, derrière? Deïphobus, je crois. Et encore, non, attendez... C'est Troïlus. Enfin! (Applaudissant.) Vive le prince Troïlus!

Cressida. — Silence, voyons! vous allez nous faire remarquer.

Pandarus. — Regardez-le, ma nièce: son épée ruisselle de sang, et son casque est encore plus bosselé que celui d'Hector. Quand on pense qu'il n'a pas encore vingt-trois ans. En vérité, si j'avais pour sœur l'une des trois Grâces, et, pour fille, une immortelle, Troïlus n'aurait que l'embarras du choix. O l'admirable jeune homme! Pâris! mais il ne lui va pas à la cheville, et je vous garantis qu'Hélène ne demanderait pas mieux que de changer, dût-elle donner quelque chose par-dessus le marché.

Cressida. — En voici encore d'autres.

Pandarus, la ramenant sur le devant de la scène. — Ne regardez plus, les aigles sont passés. Il ne reste que les corbeaux et les vautours. Rien qui en mérite la peine. De la paille et du son. La soupe après le rôti. Quant à moi, je sais bien que j'aimerais mieux ressembler à Troïlus qu'à Agamemnon ou qu'à n'importe lequel des Grecs.

La scène s'achève sur le proscenium, entre Cressida et Pandarus, pendant qu'on entend la fin du défilé.

Cressida. — Cependant, il y a parmi eux un certain Achille, qui damerait légèrement le pion à votre favori.

Pandarus. — Achille? Peuh! Un charretier, un portefaix, une bête de somme!

Cressida. — Allons, allons!

Pandarus. — Vous n'avez donc ni yeux, ni discernement? Ou si la naissance, la beauté, la distinction, la jeunesse et la générosité ne sont plus le sel et les épices qui relèvent le mérite d'un homme?

Cressida. — Vous parlez comme si vous vouliez en faire de la chair à pâté.

Pandarus. — Que vous êtes drôle, ma nièce! même avec moi, vous vous tenez constamment sur vos gardes.

Cressida. — C'est le rôle de la femme, qui n'a que son esprit pour déjouer les pièges qu'on lui tend, et sa retenue pour défendre son honneur. Moyens auxquels je suis obligée, moi, d'ajouter mille précautions de plus que n'en prennent les autres femmes.

Pandarus. — Je serais curieux de savoir en quoi elles consistent, vos précautions?

Cressida. — A me méfier tout le temps de vous, qui devriez pourtant être le premier à me protéger. Mais, si je ne parviens pas à garder ce que je ne voudrais pas perdre, je veillerai du moins à ce que vous n'en sachiez rien, de peur que vous ne vous dépêchiez d'aller le raconter au monde entier. Hormis, bien entendu, le cas où s'ensuivraient des conséquences tellement manifestes qu'elles rendraient la dissimulation impossible...

Pandarus. — A la bonne heure. Je vois que vous pensez à tout.

Les mêmes, UN PAGE

Le Page. — Monsieur! mon maître, le prince Troïlus, désirerait vous parler immédiatement.

Pandarus. — Où le trouverai-je?

Le Page. — Il vous attend chez vous.

Pandarus. — Dites que je viens de suite. (*Exit* le page.) Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! (A Cressida.) Je vous continuerai cela tout à l'heure, ma chère petite nièce.

Cressida. — Vous ne serez donc content que quand vous m'aurez mise à mal?

Pandarus. — Oh! pas moi, rassurez-vous; mais j'espère bien amener Troïlus à se déclarer positivement.

Exit.

CRESSIDA, seule.

Cressida. — Et moi, mon oncle, je vous déclare non moins positivement que vous n'êtes qu'un vieil entremetteur! Oui, tous les menus suffrages de l'amour, douces paroles, serments, cadeaux, larmes, et le reste, lui, c'est pour le compte d'un autre qu'il les offre. Il y a d'ailleurs beaux jours que j'ai découvert chez le prince cent fois plus de charmantes qualités que ne m'en a montré le trop obligeant miroir de Pandarus. Et, pourtant, je résiste encore. Divinité avant la chute, et moins que rien le lendemain, voilà ce qu'est une femme, aux yeux de celui dont tout le plaisir consiste à la faire tomber. La plus aimée ignore tout, si elle ne sait pas que les hommes n'apprécient que ce qu'ils n'ont pas encore, et celle-là est à naître, qui trouvera l'amant satisfait aussi empressé que quand il lui restait quelque chose à désirer. A nos genoux tant que nous nous refusons, il se redresse en maître dès que nous avons eu le malheur de céder. Aussi, quelque éprise que je puisse être de Troïlus, me garderai-je soigneusement d'en rien montrer...

Ulysse. Ménélas. Agamemnon. Nestor.

Chez les Grecs, sous la tente d'Agamemnon.

DEUXIÈME TABLEAU

Sous la tente d'Agamemnon.

AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MENELAS et AUTRES CHEFS GRECS sont assis et tiennent conseil.

AGAMEMNON, se levant. — Princes, pourquoi ces fronts soucieux et ces regards abattus? Ne savez-vous pas qu'il est sans exemple dans l'histoire qu'une entreprise humaine ait pleinement réalisé les espérances du début? Et, journellement, ne voit-on pas des échecs et des désastres retarder le succès des entreprises les mieux combinées? Tels ces nœuds, produits par la rencontre et le conflit des sèves, qui rendent tortueuses les fibres du pin le plus robuste. Cessez donc, princes, de vous étonner, comme d'une chose tellement inouïe, si, contrairement à toutes nos prévisions, les murs de Troie sont encore debout après sept ans de siège. Plutôt qu'un sujet de honte, voyez-y une épreuve, par laquelle ce grand Jupiter veut essayer notre constance, métal dont la bonne fortune ne permet pas de juger la solidité. Car, tant qu'elle dure, brave ou lâche, sage ou insensé, le clerc comme l'ignorant, et le fort aussi bien que le faible, paraissent tous de la même trempe. C'est seulement lorsque les caractères sont passés au grand crible de l'adversité que s'établissent ces différences, le vent emportant les plus légers, pour ne laisser que ceux d'une vertu sans alliage.

Murmure d'approbation. Agamemnon se rassied.

NESTOR, il se lève, mais avec difficulté. — Grand Agamemnon! avec tout le respect dû à ton divin trône, Nestor va développer tes dernières paroles... (Toussant.) Hum... Hum... (Il se passe la main dans la barbe.) Comme tu l'as dit si excellemment, c'est dans les circonstances difficiles que l'homme donne toute sa mesure. Aussi longtemps que la mer demeure calme, combien de frêles esquifs ne se risquent-ils pas sur son large sein, faisant route de conserve avec les vaisseaux de haut bord. Vienne à souffler l'impétueux aquilon, et la barque chétive sera vite en fuite vers le port, ou encore plus promptement engloutie, ce, tandis que le navire à la robuste carène s'ouvrira un chemin à travers les montagnes d'eau, bondissant comme un noble coursier sur l'étendue liquide. De même, les vicissitudes du sort permettent de distinguer entre la valeur et son faux semblant. Durant les beaux jours, le troupeau est plus souvent tourmenté par les taons que par les loups. Mais que l'ouragan éclate, balayant les mouches, et courbant les chênes sur leurs genoux, et vous verrez se redresser le vrai courage, pour repousser la violence par la violence, et donner vertement réplique à dame Fortune.

Il se rassied.

ULYSSE, se levant. — Illustrissime Agamemnon, chef suprême, nerf et os de la Grèce, cœur et âme de l'armée, volonté qui résume toutes les nôtres, veuille me prêter l'oreille un instant. J'applaudis et approuve sans réserve les deux discours que nous venons d'entendre. Je trouve même qu'ils mériteraient, le premier d'être gravé sur des tables d'airain, le second que l'on élevât à Nestor un monument dans lequel on nous verrait tous enchaînés à ses lèvres par des chaînes d'or. Qu'il vous plaise néanmoins, à toi le plus grand, comme à toi le plus sage, de vouloir bien écouter Ulysse.

Nestor le remercie de la main.

AGAMEMNON. — Parle, roi d'Ithaque. Nous savons que ta bouche ne s'ouvre jamais que pour émettre des avis pleins de prudence.

ULYSSE, s'avançant au milieu du cercle. — Troie serait depuis longtemps prise, et l'épée du grand Hector, veuve de son maître, si, malheureusement, nous n'avions pas laissé péricliter le grand principe d'autorité. Aussi nombreuses les tentes des Grecs sur le rivage, aussi nombreuses les factions. Si celle du chef n'est pas la ruche où toutes les abeilles apportent le butin, quel miel voulez-vous récolter? Est-ce que les cieux eux-mêmes, étoiles, planètes, et jusqu'à notre terre, n'observent pas rigoureusement les lois de priorité, de distance, de compassement et de périodicité? Au centre, trône ce glorieux astre, le soleil, dont les rayons sont comme les ordres que lance un roi. Mais si, au lieu de lui obéir, les planètes se mettaient à errer pêle-mêle, songez aux désastres, aux révolutions et aux cataclysmes qui en résulteraient! Eh bien, pareillement, il est impossible d'atteindre un but tant soit peu élevé sans le secours de cette indispensable échelle qu'on nomme la hiérarchie. La hiérarchie? Mais elle est la pierre angulaire, la base même de toute société. Essayez de vous en passer, faussez seulement cette corde, et écoutez la cacophonie! Toutes choses ne feront plus que s'opposer les unes aux autres. La violence aura raison de la faiblesse et remplacera le droit. Partant, plus de justice. Rien ne dépendra plus que de la force individuelle, laquelle ne relèvera que du caprice, et le caprice que de l'appétit, jusqu'à ce que ce dernier, loup universel, fasse sa proie du monde entier, et finisse par se dévorer soi-même. Tel est, magnanime Agamemnon, l'affreux chaos qui ne peut manquer de suivre le relâchement de la discipline. Quand le général est tenu en suspicion par son lieutenant, celui-ci par l'officier du grade immédiatement inférieur, et ainsi de suite, l'armée tout entière, atteinte par la fièvre de l'envie, ne connaît plus qu'une émulation stérile et malsaine. Et c'est cette fièvre-là qui a sauvé Troie jusqu'à présent. En un mot, pour terminer ici mon trop long discours, si Troie résiste encore, c'est beaucoup plutôt à cause de nos discussions que grâce à la solidité de ses murailles.

Les chefs grecs manifestent diversement leurs opinions.

NESTOR, avec conviction. — Ulysse a raison. Très judicieusement, il vient de découvrir le mal qui nous ronge.

AGAMEMNON, piqué. — S'il connaît aussi le remède, qu'il veuille bien nous l'indiquer.

ULYSSE. — Considéré par l'opinion publique comme le bras droit de l'armée, bouffi d'orgueil et entiché de sa réputation, Achille s'est retiré sous sa tente, où, paresseusement allongé sur un lit de repos, il passe ses journées à se moquer de nous, de la façon la plus inconvenante. Auprès de lui, naturellement, se tient son ami Patrocle, qui, sous couleur de nous contrefaire, se livre aux excentricités et aux plaisanteries du plus mauvais goût. Tels ces mauvais pîtres, dont tout le talent consiste en cabrioles, et tout l'esprit dans le bruyant dialogue de leurs semelles avec les planches des tréteaux. Je me suis même laissé dire que l'audace de ce Patrocle allait parfois jusqu'à parodier la majesté sacrée de notre généralissime! Le gros Achille, lui, applaudit en riant à gorge déployée: « Comme c'est bien cela, dit-il, on jurerait Agamemnon! (Tous se récrient, tandis qu'Agamemnon hausse les épaules.) Maintenant, je te prie, fais-moi Nestor se levant pour prononcer un discours. Et, surtout, n'oublie pas ses hum! hum! ni de te caresser la barbe avant de commencer. » (Indignation de Nestor. Tout le monde rit.) Gestes qui sont immédiatement reproduits, mais avec à peu près autant de ressemblance que si Vulcain voulait imiter sa femme Vénus. Cela n'empêche pas notre excellent Achille de s'écrier: « Bravo, Patrocle! Tout à fait notre vieux Nestor. Et à présent, s'il te plaît, montre-nous-le en train de s'armer pour repousser une attaque de nuit. » Alors, ce sont les défauts et faiblesses de l'âge que l'autre bon apôtre s'amuse à tourner en ridicule. Et de tousser, et de cracher, tandis que d'une main tremblotante il essaie de boucler son ceinturon, dont l'ardillon lui échappe. (Nestor se lève pour protester. Les autres rient aux éclats.) A ce jeu, sa seigneurie la Valeur n'y tient plus : « Oh! oh! assez, Patrocle. Assez, ou fais-moi cercler comme un tonneau, si tu ne veux pas que j'éclate à force de rire! » (Le voisin de Nestor le force à se rasseoir et essaie de le calmer.) Et c'est ainsi qu'Achille et son inséparable ami nous bafouent, nous, nos personnes et nos caractères, aussi bien que tout ce qui émane de nous, ordres, mesures de prudence, succès, revers, jusqu'à nos harangues avant le combat et à nos demandes d'armistice.

NESTOR, furieux, il se lève et va vers Ulysse. — Ils ne sont pas les seuls: d'autres se sont laissé gagner par cette paire de mécontents. Je vous citerai principalement Ajax, devenu presque aussi arrogant qu'Achille et non moins impatient de la moindre contrainte. Egalement retiré sous sa tente, il y donne des festins séditieux, pendant lesquels il nous fait traîner dans la boue par Thersite, cet impudent faquin qui bat monnaie de calomnies. Et tout cela, au risque de nous amoindrir et de nous laisser désarmés devant les formidables dangers qui menacent.

ULYSSE. — Oui, ils blâment ouvertement notre manière de conduire les opérations, qu'ils qualifient de pusillanime. Comptant pour rien l'expérience et l'art de prévoir les événements, ils n'estiment que les coups de main. Mais ceux qui sont capables de mûrir un plan, de deviner l'ennemi, et de juger du nombre d'hommes à faire donner au moment voulu, ils les traitent de guerriers en chambre et n'ont pour eux que le plus profond mépris, faisant en quelque sorte plus de cas du bélier avec lequel on renverse les murailles que de l'ingénieur qui l'a inventé, ou de celui qui sait s'en servir.

NESTOR. — A ce compte-là, le cheval d'Achille devrait passer avant son maître.

On entend une sonnerie de trompette.

AGAMEMNON. — Quelle est cette trompette? Vois un peu, Ménélas.

MÉNÉLAS, allant jusqu'à la porte de la tente. — Un Troyen.

LES MÊMES, ENEE, armé et casqué.

Il est accompagné d'un trompette, qui reste dehors, mais visible.

AGAMEMNON, très hautain. — Que voulez-vous?

ENÉE, avec la plus grande courtoisie. — Est-ce bien la tente d'Agamemnon?

AGAMEMNON. — Sa propre tente.

ENÉE. — Prince chez les miens, et venu ici en parlementaire, je suis porteur d'un message pour ses oreilles royales.

AGAMEMNON. — Parlez en toute confiance; parlez devant l'assemblée des rois grecs, unanimes à reconnaître l'autorité d'Agamemnon.

ENÉE, promenant son regard à la ronde. — Loyale permission! Mais à quel signe un étranger le distinguera-t-il des simples mortels?

AGAMEMNON. — Dans quel but, votre demande?

ENÉE. — Où est-il, ce demi-dieu, ce grand pasteur d'hommes, afin que je lui rende hommage avec autant d'empressement qu'en met l'aurore à s'effacer devant le soleil qui se lève? Où est le très haut seigneur et très puissant roi Agamemnon?

Agamemnon. — Ou ce Troyen se moque de nous, ou ceux de sa race sont de bien plats courtisans.

Enée, se redressant. — Courtisan, quand je me présente en messager de paix, oui! Mais, au jour de la bataille, vous me verrez insolemment dressé contre vous, l'invective à la bouche, ma bonne épée à la main, et, Jupiter aidant, aussi brave que quiconque au monde. Mais, pardon! Enée oublie qu'il est malséant de se vanter soi-même. La seule louange qui ait quelque prix est celle que l'on arrache à ses ennemis.

Agamemnon. — Seigneur troyen, vous dites que vous vous appelez Enée?

Enée, sèchement. — Oui, Grec, tel est, en effet, mon nom.

Agamemnon. — Et, s'il vous plaît, quelle affaire vous amène ici?

Enée. — Veuillez m'excuser, mais elle ne concerne qu'Agamemnon.

Agamemnon. — Il n'accorde d'audience particulière à qui que ce soit venant de Troie.

Enée. — Je n'ai pas non plus de secrets à lui dire, m'étant, comme vous le voyez, précautionné d'une trompette pour le réveiller en cas de besoin, et l'informer que je désire lui parler haut et clair.

Agamemnon, l'invitant de la main. — Parle donc, et aussi librement que souffle le vent! Ce n'est point l'heure où Agamemnon se livre au sommeil. Lui-même, et bien éveillé, te le fait savoir en personne.

Enée, il salue profondément Agamemnon. — Alors, sonne, trompette! Que ta voix retentisse d'un bout à l'autre de ces tentes paresseuses, et se fasse entendre de tout Grec ayant un peu de cœur. (Sonnerie de trompette. Enée saluant à la ronde.) Rois! princes! seigneurs! nous avons à Troie un prince, Hector est son nom, et Priam celui de son père. Trouvant que son épée se rouille, depuis que dure cette interminable trêve, il m'a envoyé vous demander si, parmi vous tous, beaux fils de la Grèce, il ne s'en trouve pas un qui, préférant l'honneur au repos, et recherchant la gloire avec plus d'ardeur qu'on n'en met habituellement à éviter le danger, qui, professant pour sa maîtresse encore plus d'amour qu'il ne lui en a juré, lèvres contre lèvres, soit prêt à la proclamer la plus belle de toutes ailleurs que dans son lit; à celui-là, quel qu'il soit, je suis chargé de porter le défi suivant: demain matin, en présence des deux armées, Hector l'attendra à mi-distance entre les murs de Troie et votre camp, pour lui prouver, les armes à la main, qu'il possède une dame plus belle, plus sage et plus fidèle que jamais Grec n'en serra dans ses bras. Dans le cas où personne des vôtres ne répondrait à son appel, il en conclura que les dames grecques sont trop laides pour qu'on rompe une lance en leur faveur. J'ai dit.

Agamemnon, beaucoup plus aimable, il se lève. — Voilà qui sera répété à nos amoureux, seigneur Enée, et s'il ne s'en présentait aucun, ce serait que nous les aurions tous laissés en Grèce. Mais, qui dit soldat dit admirateur du beau sexe, et nous le sommes tous, l'avons tous été ou voudrions tous l'être encore. Hector trouvera donc à qui parler, et, faute d'un meilleur, je serai, moi, son homme.

Nestor. — Nommez-lui aussi Nestor, qui avait déjà de la barbe quand le grand-père d'Hector tétait encore. Je suis bien vieux maintenant, mais si aucun de nos jeunes gens ne se sentait le courage de ramasser le gant, dites-lui de ma part que je cacherai ma barbe blanche sous une visière d'or et barderai de fer mon bras desséché par l'âge, pour le forcer à reconnaître que ma maîtresse était plus belle que sa grand'mère, et la plus honnête dame qu'il y eût au monde. Oui, avec les trois gouttes de sang qui me restent dans les veines, je me fais fort de confondre ce mirliflore qui se plaint d'en avoir trop dans les siennes.

Enée. — Le ciel vous préserve d'une telle disette de jeunesse.

Ulysse. — Ainsi soit-il.

Agamemnon, allant à lui la main tendue. — Gentil prince, laissez-moi vous toucher la main. Je ferai savoir à Achille que vous êtes ici et dans quel but. En attendant, vous me permettrez, j'espère, de vous offrir l'hospitalité due à un si noble ennemi.

Il prend Enée par le bras et l'emmène. Tous sortent, à l'exception d'Ulysse et de Nestor. La scène s'achève sur le proscenium.

Ulysse, retenant Nestor. — Nestor...

Nestor. — Que veut Ulysse?

Ulysse. — Une idée vient de germer dans ma tête. Je voudrais que, remplaçant le temps qui me manque, vous m'aidiez à la mûrir; voulez-vous?

Nestor. — Dites-la voir un peu, votre idée?

Ulysse. — Eh bien, voilà! C'est à propos d'Achille, dont l'orgueil monte en graine et menace, si on ne le rabat pas à temps, de se répandre et de multiplier jusqu'à nous étouffer tous.

Ulysse. — Oui, mais, comment faire?

Ulysse. — En essayant d'un moyen vieux comme le monde et qui réussit toujours. Car il est bien évident, n'est-ce pas, que cette provocation d'Hector, quoique adressée à tout venant, ne vise effectivement que le seul Achille?

Nestor. — La chose est aussi claire que deux et deux font quatre, et Achille lui-même, quelque borné qu'il soit, ne pourra pas faire autrement que de s'en rendre compte.

Ulysse. — Et vous croyez qu'il relèvera le défi?

Nestor. — Je l'espère d'autant plus qu'en dehors d'Achille, je ne vois pas qui aurait la chance de s'en tirer avec honneur. Vous me direz qu'il ne s'agit que d'une simple passe d'armes: d'accord, mais elle n'en aura pas moins un retentissement considérable, étant donné que nos ennemis envoient leur meilleur jouteur pour nous tâter. Quelle que soit l'issue du combat, tout le monde voudra y voir un échantillon de ce dont nous sommes capables. Tel l'index, placé au commencement d'un gros volume, et où l'on trouve un résumé de toutes les matières que contient celui-ci; comme de juste, on supposera que l'adversaire d'Hector aura été désigné par nous et que, naturellement, notre choix se sera porté sur le plus digne. De sorte que, s'il réussit mal, vous voyez d'ici quel encouragement pour les Troyens, chez lesquels renaîtra cette confiance en soi-même qui, le moral réagissant sur le physique, se traduit en fin de compte par des coups d'épée mieux assénés, et des flèches décochées d'une main plus sûre...

Ulysse, l'arrêtant. — Pardon de vous interrompre, mais c'est justement pour cela qu'il ne faut pas qu'Achille se mesure avec Hector. Prenons-nous-y plutôt comme ces marchands qui commencent par exhiber ce qu'ils ont de moins bien, avec l'espoir de peut-être s'en débarrasser, et certains, dans tous les cas, de faire par là valoir le reste. Ne laissons à aucun prix Achille se rencontrer avec Hector, si nous voulons éviter les deux écueils où nous risquons de tomber.

Nestor, qui ne comprend pas. — Lesquels? Mes vieux yeux ne les voient pas très bien.

Ulysse. — Si Achille n'était pas si arrogant, la gloire qu'il acquerrait, en triomphant d'Hector, nous la partagerions avec lui; mais son insolence est déjà telle que, vînt-il à l'emporter sur Hector, elle deviendrait plus intolérable que la brûlure du soleil dans les sables du grand désert africain. Voilà l'un des dangers. L'autre est que, s'il avait par hasard le dessous, comme on le tient universellement pour la meilleure épée que nous ayons, sa défaite deviendrait notre humiliation à tous. Non, voyez-vous, Nestor, ce qu'il faut, c'est nous en remettre au sort, mais en arrangeant les choses de manière à ce que le hasard désigne cet imbécile d'Ajax, que nous porterons jusqu'aux nues, si la fortune des armes le favorise. Autrement, nous aurons toujours la ressource de dire que nous avons mieux que lui. Mais, quoi qu'il arrive, heur ou malheur, le choix d'Ajax enlèvera toujours à Achille la plus belle plume de son aile.

Nestor, acquiesçant. — A présent, cher Ulysse, je commence à goûter ton avis et, sans plus tarder, veux en faire part à Agamemnon. Oui, tu as raison. De cette façon-là nos deux dogues se mâteront l'un l'autre, et la vanité sera l'os qui les mettra aux prises.

Ils sortent ensemble.

TROISIÈME TABLEAU

Dans le camp grec. Un espace vide, au milieu des tentes. Un char occupe le centre.

AJAX, désarmé et nu-tête, THERSITE, il est boiteux, bossu et tout contrefait.

Ajax. — Voilà déjà trois fois que je te demande si tu sais quel est l'avis qu'Agamemnon fait répandre dans le camp? Quelle en est la matière, si tu aimes mieux.

Thersite. — Crois-tu donc qu'Agamemnon soit couvert de clous, de fistules, d'abcès, de furoncles, de dartres, de pustules, d'humeurs froides et d'ulcères?

Ajax. — Comment cela?

Thersite. — Dame, pour répandre de la matière, comme tu dis.

Ajax. — Ah! tu fais semblant de ne pas m'entendre? Eh bien, mon petit Thersite, nous allons voir si tu me sentiras mieux. (Il le bat.) Tiens, mauvais drôle! Tiens, enfant de louve! Tiens, levain aigri!

Thersite. — Que la peste t'étouffe, gros butor.

Ajax. — Parleras-tu, vieux croûton de pain moisi? Allons! dépêche-toi, si tu ne veux pas que je renfonce ta bosse, pour te rendre plus joli garçon.

Thersite. — Ce serait peut-être moins difficile que de t'éduquer. Car je crois que ton cheval apprendrait encore plus vite que toi, qui ne sauras jamais que taper comme un sourd.

Ajax. — Vilain champignon vénéneux, veux-tu me répéter immédiatement ce qu'il y a dans la proclamation? Sinon, gare à tes os.

Thersite. — Je ne suis pas du plâtre, pour que tu me battes à tour de bras.

Ajax. — La proclamation, te dis-je.

Thersite, se sauvant. — La proclamation? Elle proclame que tu es un imbécile.

Ajax, courant après lui. — Prends garde, mon petit hérisson. La main recommence à me démanger.

Thersite, tournant autour du char. — Je voudrais que ça te démangeât partout, depuis la plante des pieds jusqu'à la pointe des cheveux, et que je fusse chargé de te gratter. Tu verrais ce que je te laisserais de peau! Mais si tu as absolument besoin de cogner, va donc te faire la main sur l'ennemi, grand lâche que tu es.

Ajax, qui va le rattraper. — Une dernière fois, la proclamation!

Thersite, il essaie de gagner les tentes. — Tu es constamment à grogner et à maugréer contre Achille, dont tu es aussi jaloux que Cerbère de sa jolie maîtresse.

Ajax, lui coupant la retraite. — Mademoiselle Thersite, je vous conseille de faire attention à ce que vous dites.

Thersite, il se tapit dans un coin. — Oui, essaie un peu d'aller le battre, celui-là.

Ajax, arrivant sur lui. — Avorton! nabot! crapoussin!

Thersite. — D'un coup de poing il te mettrait en miettes, comme fait le matelot de sa galette de biscuit.

Ajax, le battant à tour de bras. — Tiens, enfant de garce! Tiens! Tiens et tiens donc!

Thersite, il se roule par terre. — Oh! là, là! Oh! là, là!

Ajax, même jeu. — Tiens, carogne! Tiens, vieux cabas enfumé! Tiens, monture de sorcière!

Thersite, à genoux. — Oh! là là! Oh! là là! Mais quand tu me tuerais, crois-tu que cela t'empêcherait d'être le prince des bélitres, le roi des crétins, et l'empereur des idiots? De la cervelle? Tu en as à peu près autant que moi au bout de mon coude, espèce d'âne bâté que tu es! Grosse bête que de plus malins que toi ont louée pour faire peur aux Troyens! Etre sans entrailles! Si tu me frappes encore, je dresserai la liste de toutes tes sottises et la publierai partout.

Ajax. — Roquet!

Thersite. — Ganache! Soudard! Traîneur de sabre!...

Ajax, revenant sur lui. — Ah! tu en veux encore? (Il le frappe à coups de poing et à coups de pied.) Tiens, polisson! Tiens, mâtin de chien!

Thersite. — Oh! la brute! Oh! le chameau! Oh! là là! Oh! là là!

Les mêmes, ACHILLE, PATROCLE

Achille, s'interposant. — Voyons, Ajax! Pourquoi battez-vous ce pauvre garçon? Et toi, l'ami, qu'est-ce qu'il y a donc?

Thersite, il est toujours accroupi et montre Ajax du doigt. — Vous voyez cet homme-là?

Achille. — Oui.

Thersite. — Non, mais regardez-le plus attentivement que ça.

Achille. — Je le regarde tant que je peux.

Thersite. — Pas encore assez. Je crains que vous ne le preniez pour un autre.

Achille. — Comme si je ne le connaissais pas mieux que toi!

Thersite, il se cache derrière Achille. — Eh bien, cet ahuri-là, il ne se doute pas le moins du monde de ce qu'il est.

Ajax. — Etonnez-vous que je le batte, après cela!

Thersite. — Vous battre! c'est la seule réponse dont il soit capable. Je viens pourtant de lui étriller l'entendement encore plus vigoureusement qu'il ne m'a frotté le dos. (A Achille.) Voulez-vous que je vous donne un échantillon des vérités qué j'étais en train de lui servir, à ce gros plein de tripes?

Achille. — Donne toujours.

Thersite. — Je lui disais que sa cervelle...

Ajax veut le battre, Achille l'en empêche.

Achille, à Ajax. — Je vous en prie...

Thersite. — ... est d'une capacité tellement phénoménale...

Achille, intervenant de nouveau, à Ajax. — Vous allez m'obliger à vous tenir...

Thersite. — ... qu'elle boucherait à peine le trou de l'aiguille dont se sert cette Hélène pour laquelle il est venu combattre.

Achille, à Thersite. — Et toi, la paix, maintenant.

Thersite. — La paix? Mais je ne demande pas autre chose, moi. C'est ce grand escogriffe qui ne me la laisse jamais. (Il s'abrite derrière Achille.) Oui, celui-là, là, tenez.

Ajax, tournant autour d'Achille. — Toi, mon petit, je te rattraperai tout à l'heure.

Achille, à Ajax. — A quoi bon discuter avec un fou?

Thersite, prenant du champ. — Ne craignez rien pour le fou. Ce sera encore lui qui aura le dernier mot.

Patrocle. — Voyons, Thersite, tâche de te tenir un peu tranquille, à la fin.

Achille. — Mais à propos de quoi votre querelle?

Ajax. — J'ai demandé à ce vilain moineau de m'apprendre la teneur de la proclamation, et il en a profité pour se moquer de moi.

Thersite. — Tiens! Je ne suis pas votre domestique, moi! Je sers ici volontairement.

Achille. — Excepté, je suppose, quand votre service consiste à recevoir ce que j'ai surpris Ajax en train de vous administrer?

Thersite. — Voulez-vous que je vous dise? Eh bien, Hector n'aura pas grand mal à vous casser la tête, à l'un pas plus qu'à l'autre. Ce sera comme s'il écrasait une noix vide.

Achille, riant. — Comment, Thersite! tu en as aussi après moi?

Thersite, s'éloignant toujours. — Vous ne comprenez donc pas qu'Ulysse et ce vieux Nestor, qui était déjà farci de malice jusqu'au bout des doigts quand vos grands-pères n'y avaient pas encore d'ongles, vous mènent tous les deux comme une de ces paires de bœufs attelés, sous le même joug, auxquels on fait tirer la charrue et labourer la terre?

Achille. — Qu'est-ce que tu nous racontes là?

Thersite. — Hue! Achille! Hue! Ajax! Et hue donc!

Ajax, le menaçant du poing. — Je te couperai la langue.

Thersite. — Ça ne fait rien. Après, je parlerai tout de même encore mieux que toi.

Patrocle. — Finiras-tu par te museler?

Thersite, se voyant hors d'atteinte. — Non, mais! Je vais peut-être me taire parce que le méchant basset d'Achille se met à japper?

Achille. — Attrape, Patrocle!

Thersite, se sauvant à toutes jambes. — Et, sur ce, bien le bonjour. J'en ai assez de ne fréquenter que des mazettes; je m'en vais voir un peu ce qui se passe chez les gens d'esprit.

Patrocle. — Bon débarras!

Achille, indifférent. — Quant à l'objet de la proclamation, c'est pour nous informer que demain, à la cinquième heure, Hector appellera quiconque osera se présenter contre lui, pour soutenir... je ne me rappelle plus trop quelles niaiseries. Adieu.

Ajax. — Savez-vous qui a l'intention de répondre à son défi?

Achille, avec suffisance. — On va tirer au sort. Autrement, il aurait déjà trouvé à qui parler.

Ajax, jaloux. — Pour ne pas vous nommer, n'est-ce pas? Mais je vais chercher à en savoir davantage.

Ils sortent séparément.

QUATRIEME TABLEAU

Une salle dans le palais de Priam.

PRIAM, HECTOR, TROILUS, PARIS,
HELENUS

Ils sont vêtus de robes. Faste oriental. Priam est très vieux : il est assis sur un trône, avec un porte-éventail derrière lui. Tous les autres sont debout, dans l'attitude du plus grand respect.

Priam. —Après tant d'années de travaux, de discours, d'existences et d'argent perdus, Nestor vient de me transmettre de nouvelles propositions de la part des Grecs. Ils se contenteraient aujourd'hui que nous leur rendions purement et simplement Hélène, disposés de leur côté à abdiquer tout ressentiment comme à oublier tout ce que cette guerre ruineuse leur a coûté. Avant de répondre, je voudrais savoir ce qu'en pense Hector?

Hector, s'inclinant profondément. — Bien que personne ne redoute les Grecs moins que moi, cependant, vénérable Priam, je me sens aussi inquiet de l'avenir que peut l'être la plus timorée de nos femmes. Le grand danger consiste toujours à trop compter sur ses forces, tandis qu'une prudente défiance de soi-même est le flambeau du sage, la sonde avec laquelle il explore l'inconnu, afin d'éviter les précipices. Laissons partir Hélène. Depuis que la première épée a été tirée à cause d'elle, combien n'avons-nous pas vu tomber de nos compagnons, dont chacun nous était infiniment plus précieux que cette étrangère! Quelle raison aurions-nous en effet de continuer à nous laisser décimer pour garder une femme qui ne nous est rien et qui, fût-elle des nôtres, ne mériterait pas le sacrifice du plus obscur de nos soldats? Mon avis, puisque vous voulez bien me le demander, serait donc de la renvoyer aux Grecs.

Troïlus, l'air dégagé. — Fi, mon frère! comme si l'on pouvait estimer en monnaie courante l'honneur d'un aussi grand monarque que notre redouté père (Il s'incline jusqu'à terre devant lui.) et toiser son infinie majesté avec des mesures aussi rapetissantes que celles de nos appréhensions ou nos raisonnements! Fi donc, mon frère!

Hélénus. — Rien d'étonnant à ce que l'on s'emporte contre la raison quand on en est soi-même dépourvu. Mais vous imaginez-vous que notre père se passera de raisons pour traiter les affaires les plus importantes de son royaume, sous prétexte que vous n'en avez aucune à lui fournir?

Troïlus, moqueur. — Frère augure, les explications plus ou moins saugrenues que vous donnez des rêves et des songes sont toujours doublées

Pâris. Hector. Priam. Troïlus.

Chez les Troyens, dans le palais du roi Priam.

d'excellentes raisons. Or, vos raisons actuelles, je vais vous les dire, moi! Vous savez qu'un ennemi est quelqu'un qui cherche à vous faire du mal; que rien n'en fait tant qu'une lame bien affilée, et que le plus sûr moyen d'échapper à l'un comme à l'autre est de les éviter. Aussi, à peine apercevez-vous un Grec brandissant son épée que vous prenez vos jambes à votre cou et vous mettez à voler comme si vous aviez toutes les ailes de la raison cousues après vos talons, plus rapide dans votre fuite qu'une étoile filante ou que Mercure, quand Jupiter lui a recommandé de se dépêcher et qu'il a peur d'être grondé. Si on veut parler raison, il ne nous reste plus qu'à verrouiller nos portes et à nous croiser les bras. L'honneur et la vaillance ne se nourrissent pas de raisons, lesquelles ne font que des cœurs de poules et des rates de lièvres.

HECTOR. — Mais, mon frère, Hélène nous coûte beaucoup plus cher qu'elle ne vaut.

TROÏLUS. — Les choses n'ont d'autre valeur que celle qu'on y attache.

HECTOR. — Pardon. Le prix d'un objet ne dépend pas uniquement de notre estimation personnelle, mais également de son mérite intrinsèque. Un culte dans lequel on offre à la divinité plus qu'elle ne peut nous rendre devient de l'idolâtrie pure, de même que la passion tourne à l'extravagance, quand elle pare de toutes les vertus une créature qui n'en possède seulement pas l'ombre.

TROÏLUS. — En prenant femme, le choix que je fais est déterminé par mon inclination, et mon inclination provoquée par ce qu'ont vu mes yeux et entendu mes oreilles, les deux seuls pilotes qui puissent nous guider dans les dangereux parages compris entre la passion et la retenue. Mais celle qu'on a librement choisie, il serait trop tard ensuite pour la répudier, sous prétexte qu'elle a cessé de plaire. Les étoffes qu'on a prises chez le marchand, on ne les lui renvoie pas après usage, non plus qu'au boucher les restes des viandes dont on s'est repu. Or, jadis, nous avons trouvé bon que Pâris allât tirer vengeance des Grecs, lesquels avaient enlevé Hésione, une des sœurs de notre auguste père. En lui permettant de partir, votre consentement unanime fut le vent qui gonfla ses voiles, et, quand il revint, à la place de notre vieille tante, il nous ramenait une jeune reine, tellement fraîche et ravissante qu'à côté d'elle l'aurore eût parue toute décrépite. Pourquoi nous la gardons? Parce que les Grecs gardent Hésione. Quant à la valeur de ma capture, ne faut-il pas qu'elle soit infiniment précieuse pour que plus de mille navires se soient lancés à sa poursuite, montés par je ne sais plus combien de rois couronnés? Consentir à rendre Hélène aujourd'hui équivaudrait à reconnaître que nous avons commis un rapt infâme, et nous ne serions plus que des voleurs indignes de ce qu'ils ont volé si, après avoir été faire aux Grecs un pareil affront, dans leur propre pays, nous n'osions plus en accepter la responsabilité ici, chez nous!

CASSANDRE, à la cantonade. — Pleurez, Troyens! Pleurez!

PRIAM. — Quel est ce bruit? D'où viennent ces cris?

TROÏLUS. — C'est notre pauvre sœur, la folle. Je reconnais sa voix.

CASSANDRE, à la cantonade. — Pleurez, Troyens!

HECTOR. — Oui, c'est Cassandre.

Les mêmes, CASSANDRE

Elle est échevelée et entre d'un air hagard.

Cassandre. — Pleurez, Troyens! Pleurez! Prêtez-moi vos yeux à tous, donnez-moi dix mille paires d'yeux, afin que je les remplisse de larmes.

Hector. — Assez, ma sœur. Assez comme ça.

Cassandre, s'arrêtant et comme inspirée. — Vierges et adolescents, guerriers dans la force de l'âge, vieillards dont les rides sont innombrables, et vous aussi, petits enfants qui ne savez que pleurer, venez tous vous lamenter avec moi sur les maux que l'avenir nous réserve. Pleurez, Troyens! Pleurez et gémissez sur vous-mêmes! Accoutumez vos yeux aux larmes! Troie ne sera bientôt plus! Par la faute de notre frère Pâris, la superbe Ilion va s'écrouler dans les flammes qui nous consumeront tous! Pleurez, Troyens! Pleurez et gémissez sur votre ville, qui sera brûlée au ras du sol, si vous ne renvoyez pas cette Hélène, source de tous nos malheurs. Pleurez, hommes et femmes, Troyens et Troyennes! Pleurez, pleurez tous! (Elle sort en levant les bras au ciel.)

Hector. — Eh bien, jeune Troïlus? Les accents prophétiques de notre sœur ne vous ont-ils pas émus? Ou votre sang est-il tellement bouillant que la perspective du triste dénouement qui attend une mauvaise cause soit aussi impuissante à le calmer que les plus sages considérations?

Troïlus. — Hector, mon excellent frère, ce n'est pas la réussite qui fait la justice d'une cause, pas plus que nous ne devons perdre tout courage parce que Cassandre est folle. Les transports de son délire n'ont rien à voir avec le bien-fondé d'une querelle que nous sommes tous engagés à soutenir jusqu'au bout.

Paris. — Autrement, ce serait à bon droit que le monde taxerait de légèreté et mon expédition et vos conseils. Car, j'en atteste les dieux, ce furent vos encouragements qui donnèrent des ailes à ma passion en dissipant toutes les craintes que m'inspirait un projet si téméraire. De quoi aurais-je été capable, en effet, livré à mes seules forces? Et que pouvait la valeur d'un seul contre tous ceux dont j'allais me faire autant d'ennemis mortels? Je ne regrette du reste rien de ce que j'ai fait, et en accepte toutes les conséquences.

Priam, intervenant. — Pâris, vous parlez comme un homme gâté par le plaisir. A vous le suc et le parfum des fleurs, pendant qu'à ceux-ci les ronces et les épines. Il n'y a pas grand mérite à se montrer intrépide dans ces conditions-là.

Paris. — Monseigneur, je n'ai pas uniquement en vue les jouissances que représente la possession d'une beauté à nulle autre pareille; ce que je voudrais surtout, ce serait effacer le mauvais renom que nous a valu son enlèvement, par la gloire acquise en la gardant envers et contre tous. Pensez donc! Quelle trahison vis-à-vis de notre parente Hésione, quelle disgrâce pour votre majesté, et quelle honte pour moi si, aujourd'hui, nous nous soumettions lâchement aux sommations qu'on nous fait d'avoir à rendre Hélène? Comment! Mais le dernier de nos Troyens ramasserait au besoin une épée pour la défendre, de même qu'il n'y a dans la ville personne de si noble qui ne soit disposé à lui donner sa vie, persuadé qu'elle ne saurait être immolée mieux à propos ni avec plus de lustre; c'est pourquoi je soutiens que notre devoir est de combattre jusqu'à la dernière extrémité, afin de conserver celle qui n'a pas de rivale dans toute l'étendue du vaste monde.

Hector. — Pâris et Troïlus, vous avez tous deux bien parlé, quoique n'ayant envisagé la question qu'assez superficiellement, comme on s'en contente volontiers à votre âge. Quant aux arguments que vous faites valoir, ils sont plutôt de nature à enflammer les esprits qu'à leur permettre de se prononcer en toute connaissance de cause, l'amour et la vengeance, par lesquels vous vous laissez emporter, étant tous deux sourds à la voix de la sagesse. Voici comment il faut envisager les choses: la première de toutes les lois, celle de nature, est qu'à chacun le sien. Or, que connaissez-vous qui soit plus pertinemment à l'homme que sa femme? Et cela est tellement vrai qu'il n'y a pas de nation civilisée n'ayant édicté des peines pour punir ceux qu'une aveugle passion entraîne à violer cette loi primordiale. Donc, en bonne justice, si Hélène était bien l'épouse légitime du roi de Sparte, et il n'est pas douteux qu'elle le fût, la loi naturelle aussi bien que celle des hommes sont d'accord pour que nous la rendions à son mari. Voilà pour le côté légal de la question. Mais il y en a un autre, non moins essentiel, celui de notre dignité à sauvegarder, et les motifs qui précèdent ne m'empêcheront pas de me ranger à côté de vous, mes bien-aimés et valeureux frères, dans le cas où vous jugerez notre honneur formellement engagé à garder Hélène, en dépit de toute autre considération.

Troïlus, avec emportement. — A la bonne heure! Là est précisément le nœud de la question. Si nous ne recherchions pas la gloire avant la satisfaction de nos caprices, je serais le premier à demander qu'on ne laissât plus couler une seule goutte de sang troyen pour la défense d'Hélène. Mais, digne Hector, songez à l'occasion qu'elle nous fournit d'acquérir une renommée impérissable. Considérez que sa présence au milieu de nous est comme un aiguillon qui nous force à de belles et magnanimes actions, capables, non seulement de nous donner la victoire sur nos ennemis, mais encore de nous assurer l'immortalité. Or je suis trop convaincu que, pour toutes les richesses du monde, Hector ne voudrait pas renoncer aux lauriers que la gloire nous promet en souriant.

Hector, allant à lui. — Vaillant rejeton de l'illustre Priam, je te rends les armes! Je viens d'ailleurs de faire porter un fier défi aux chefs grecs, que leurs discordes retenaient loin des combats. On m'a dit que le plus grand de leurs guerriers se reposait sous sa tente, et j'espère que ma provocation va l'en faire sortir.

RIDEAU

Cassandre (Mlle Neith Blanc).

Au camp grec, devant la tente d'Achille : Ulysse, Achille et Patrocle.

DEUXIÈME PARTIE

CINQUIEME TABLEAU

Devant la tente d'Achille, dans le camp grec. Dans le lointain on aperçoit la mer, et les vaisseaux halés au sec, sur le rivage.

THERSITE, PATROCLE

THERSITE, arrivant seul et pensif. — Alors, quoi, mon ami Thersite? Te voilà donc égaré dans le labyrinthe de tes ressentiments! Et laisseras-tu ce gros éléphant d'Ajax l'emporter sur toi? Il me bat, et moi je me moque de lui, trop mince satisfaction! Que ne puis-je renverser les rôles, et l'assommer pendant qu'il me raille! Par la barbe de Pluton et dussé-je appeler les noirs esprits à mon secours, je veux qu'il ressente les effets de ma haine... Achille aussi, cette autre espèce de brute... Oh! toi, grand lance-tonnerre de l'Olympe, puisses-tu cesser d'être Jupiter, le roi des dieux, et toi, Mercure, perdre toute ton astuce en même temps que ton caducée, si vous ne leur enlevez pas le tout petit moins que rien d'esprit qui leur reste: esprit tellement obtus d'ailleurs que, s'il leur fallait délivrer une mouche prise dans une toile d'araignée, tout ce qu'ils trouveraient serait de trancher celle-ci d'un grand coup d'épée. Ce que je leur souhaite, à ces deux êtres-là, et à tous les autres Grecs après eux? que leurs os soient rongés jusqu'à la moelle par une de ces bonnes petites maladies dont on ne se vante pas, et comme méritent d'en attraper des gens assez bêtes pour se battre à cause d'un jupon. Pas davantage. Et maintenant, à l'enfer de m'exaucer. (Criant.) Holà! Hé! Monseigneur Achille!

Patrocle sort de la tente d'Achille.

PATROCLE. — Qui est là? Thersite! Viens, mon bon Thersite, viens nous faire rire un peu.

THERSITE. — Toi, la fausse monnaie d'une pièce d'or, tout à l'heure je t'ai oublié dans mes prières. Mais ça ne fait rien. Tes mauvais instincts suffiront à me venger de toi, et, quand tu mourras, si celle qui viendra pour t'ensevelir ne se sauve pas en se bouchant le nez, c'est qu'elle l'aura perdu depuis longtemps. Où est Achille?

PATROCLE. — Quelles singulières oraisons rabâches-tu là?

THERSITE. — Que les dieux m'entendent seulement!

LES MÊMES, ACHILLE, sur le seuil de sa tente.

ACHILLE. — Qui est-ce?

PATROCLE. — Thersite, monseigneur.

ACHILLE. — Où donc ça? Ah! te voilà! Eh bien, mon fromage, mon dessert, pourquoi n'as-tu pas paru à ma table ces jours derniers? Allons, dis voir un peu ce que c'est qu'Agamemnon?

THERSITE. — Ton maître, Achille. Maintenant, Patrocle, dis-moi ce que c'est qu'Achille?

PATROCLE. — Ton seigneur, Thersite. Et toi, qu'est-ce que tu es?

THERSITE. — Ton juge. Mais toi-même, Patrocle, que crois-tu être?

PATROCLE. — Dis-le, puisque tu me connais si bien.

ACHILLE. — Oui! dis, dis.

THERSITE. — Récapitulons d'abord: Agamemnon est le maître d'Achille; Achille, le seigneur de Thersite; Thersite, le juge de Patrocle; et Patrocle... un imbécile.

PATROCLE. — Vermine!

THERSITE. — Patience, drôle, je n'ai pas fini.

ACHILLE, riant, à Pétrocle. — Laisse-le, il a le privilège de dire tout ce qui lui passe par la tête. (A Thersite.) Va, continue, Thersite.

THERSITE. — D'où il suit qu'Agamemnon est un imbécile, Achille un imbécile, Thersite un imbécile et, comme je viens déjà de le dire, Patrocle un imbécile aussi.

ACHILLE. — Pourquoi cela?

THERSITE. — L'imbécillité d'Agamemnon est de vouloir commander à Achille; celle d'Achille, de se laisser commander; de Thersite, celle de servir qui montre si peu de bon sens. Mais l'imbécilité de Patrocle, celle-là, elle est de naissance et incurable.

PATROCLE. — Prouve-le-moi?

THERSITE. — Adresse-toi à toi-même, qui te charges de le démontrer tous les jours. Tiens, qui vient donc par ici?

ACHILLE. — Patrocle, je ne veux voir personne. Viens avec moi, Thersite.

Il rentre sous sa tente.

THERSITE. — Quelle comédie, que cette guerre à propos d'un cocu et d'une gourgandine! Joli prétexte pour mettre des peuples aux prises, et les forcer à s'entr'égorger! Que Mars et Priape les confondent tous!

Il suit Achille.

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMEDE et AJAX

Ils portent la tunique et de grands bâtons cloutés d'or qui sont leurs sceptres.

AGAMEMNON. — Où est Achille?

PATROCLE. — Dans sa tente, monseigneur. Mais il est indisposé.

AGAMEMNON. — Faites-lui savoir que nous sommes ici. Il a très mal reçu nos envoyés et c'est par pure condescendance que nous venons le trouver. Dites-le-lui bien, afin qu'il ne se figure pas que nous ignorons nos prérogatives, ou que nous n'oserions pas les faire valoir au besoin.

PATROCLE. — J'y vais.

Il rentre sous la tente d'Achille.

ULYSSE. — Il n'est pas malade du tout. Nous l'avons aperçu sur le seuil de sa tente.

AJAX. — Sa maladie? Il y en a qui, par égard pour lui, l'appellent de la mélancolie; mais, moi, je dis que c'est tout simplement du dépit. Et à propos de quoi, je vous le demande un peu? S'il nous en donnait au moins la raison! (A Agamemnon.) Un mot, je vous prie.

Ils se retirent à l'écart.

NESTOR. — Qu'a donc Ajax, pour se mettre aussi contre Achille?

ULYSSE. — C'est depuis que l'autre lui a enlevé Thersite.

NESTOR. — Bah! Et comment Ajax fait-il pour s'en passer?

ULYSSE. — Comme vous le voyez, il se laisse conduire par sa haine contre celui qui lui a soufflé son souffleur habituel.

NESTOR. — Tant mieux, parce que leur rivalité est moins à craindre que leur amitié. Il ne fallait pas du reste que celle-ci fût bien solide pour que si peu de chose vînt à bout de la rompre.

ULYSSE. — La sottise ne tarde jamais à séparer ceux qu'elle a pu rapprocher momentanément. Attention, voici Patrocle. Mais pas le moindre Achille avec lui.

NESTOR. — La politesse n'est décidément pas son fort.

LES MÊMES, PATROCLE

PATROCLE, railleur. — Achille me charge de vous exprimer tous ses regrets, si votre majesté et ses nobles compagnons se sont dérangés dans un autre but que celui de prendre un peu d'exercice après dîner. Il espère que la promenade facilitera votre digestion à tous.

AGAMEMNON, avec autorité. — Ecoutez-moi bien, Patrocle. Nous ne voulons plus nous payer de semblables défaites, dont l'impertinence est à peine déguisée. Achille a certainement de grandes qualités, et nous beaucoup de raisons pour les lui reconnaître. Mais, depuis qu'il n'en fait plus emploi, elles commencent à perdre singulièrement de leur éclat. Tel un beau fruit, serré dans une cave, se moisit sans profit pour personne. Allez lui dire que, contrairement à toute étiquette, ce sont des princes, et d'un rang supérieur au sien, qui sont venus au-devant de lui, et vous ne mentirez pas en ajoutant que nous le trouvons plus enflé de sa propre estime que jaloux de celle des autres. Car il semblerait véritablement que nous n'ayons pas autre chose à faire que suivre le flux et le reflux de ses prétentions, comme si le sort de notre expédition en dépendait uniquement? Allez lui dire tout cela et, de plus, que s'il met ses services à si haut prix, nous nous en passerons, comme on laisse là une machine de guerre trop lourde à manœuvrer. Après tout, un nain qui bouge fait encore plus de besogne qu'un hercule qui ne bronche pas. Répétez-lui textuellement mes paroles, n'est-ce pas?

PATROCLE. — Je n'y manquerai point.

Il rentre sous la tente d'Achille.

AGAMEMNON. — Attendez! Non, pas vous. Pas d'intermédiaire. Nous sommes venus expressément pour lui parler, et il nous entendra. Ulysse, allez-y de notre part.

Ulysse suit Patrocle.

AJAX, avec suffisance. — Cet Achille, en somme, qu'est-il de plus que nous autres?

AGAMEMNON. — Rien, mais il se le figure, ce qui revient au même.

AJAX. — Alors, vous pensez qu'il me considère comme moins que lui?

AGAMEMNON. — Sans aucun doute.

AJAX. — Et vous partagez son opinion?

AGAMEMNON. — Non, illustre Ajax. Nous vous tenons pour aussi fort, aussi brave, aussi adroit et pas moins noble qu'Achille. La seule différence est que vous êtes d'un commerce autrement agréable.

AJAX. — Comment un homme peut-il montrer de l'orgueil? L'orgueil? Je ne sais seulement pas ce que c'est, moi.

AGAMEMNON. — Comme vous avez raison! L'orgueilleux qui se sert à soi-même de trompette et de chronique lasse bientôt tout le monde, et vivre sur sa réputation n'est pas le moyen de l'augmenter.

AJAX. — Je trouve cette espèce-là odieuse, si vous voulez que je vous dise mon sentiment.

NESTOR, à part. — N'empêche qu'en voilà encore un dont la principale occupation consiste à s'admirer sur toutes les coutures. Drôle de goût!

LES MÊMES, ULYSSE

La scène s'achève sur le proscénium.

ULYSSE. — Achille refuse positivement de se rendre à nos prières.

AGAMEMNON. — Quelle excuse donne-t-il?

ULYSSE. — Il ne prend même pas la peine d'en invoquer une.

AGAMEMNON. — Mais pourquoi ne sort-il pas au moins de sa tente, pour répondre à notre démarche toute courtoise?

ULYSSE. — Parce que la moindre chose, du moment qu'on la lui demande, il en fait tout de suite une affaire, tellement il est infatué de son importance. Et si vous voyez dans quel état d'exaltation violente il se met, une fois sur le chapitre de ses mérites méconnus! Je crains que tout soit inutile pour le ramener...

AGAMEMNON. — Si nous essayions d'Ajax? (A Ajax.) Mon cher seigneur, allez donc le saluer sous sa tente. On dit qu'il fait grand cas de vous, et peut-être, en votre faveur, se départira-t-il un peu de son obstination.

ULYSSE, bas, à Agamemnon. — Ne faites pas cela, Agamemnon! Bénissons au contraire chacun des pas d'Ajax qui l'éloignent d'Achille. (Haut.) Eh quoi! A ce vaniteux personnage, qui se désintéresse de tout ce qui ne le concerne pas directement, nous enverrions, en suppliant, quelqu'un que nous plaçons beaucoup plus haut que lui dans notre estime? Jamais de la vie! Ne laissons pas notre grand et illustrissime Ajax, le brave des braves, abaisser ainsi les lauriers qu'il a si noblement conquis. Achille en exulterait et Jupiter serait capable de faire gronder la foudre, pour nous apprendre que c'est à Achille de venir au-devant d'Ajax.

NESTOR, à part. — C'est ce qu'on appelle chatouiller son homme à l'endroit sensible.

DIOMÈDE, à part. — Et comme l'autre avale tout ce qu'on lui sert!

AJAX, avec de plus en plus d'outrecuidance. — D'abord, si j'y allais, ce serait pour lui casser la figure d'un coup de poing.

AGAMEMNON, riant. — Il vaut mieux, en effet, que vous n'y alliez pas.

AJAX. — Si, laissez-moi lui rabattre un peu le caquet.

Il fait mine de vouloir pénétrer dans la tente d'Achille.

ULYSSE, le retenant. — Pas pour tout ce que cette guerre pourra nous rapporter de butin.

AJAX. — Un insolent, un rien du tout...

NESTOR, à part. — Prends garde de trop bien te dépeindre toi-même.

AJAX. — Il pourrait au moins garder les convenances...

ULYSSE, à part. — On dirait un corbeau reprochant à la nuit d'être noire.

AJAX, le poing tendu dans la direction de la tente. — Je le purgerai de ses humeurs...

AGAMEMNON, à part. — C'est le malade voulant soigner son médecin.

AJAX. — Je le pétrirai, je le réduirai à l'état de pâte souple.

NESTOR, à Ulysse. — Il n'est pas tout à fait à point. Ne craignez pas de lui en verser davantage, sa fatuité a encore soif.

ULYSSE, à Agamemnon. — Monseigneur, vous attachez trop d'importance au refus d'Achille.

NESTOR. — Oui. Vous avez tort.

ULYSSE. — A quoi bon s'en préoccuper davantage, quand nous avons ici un homme. (Il montre Ajax.) Mais je me tais. En sa présence, jamais je n'oserai...

NESTOR. — Pourquoi cela? Ajax n'est pas ombrageux comme Achille, lui.

ULYSSE. — Et pourtant, le monde entier sait qu'il n'est pas moins intrépide.

AJAX, se carrant. — Un polisson qui se permet de vous traiter de la sorte. Ah! que n'est-il troyen?

NESTOR. — Que deviendrions-nous, grands dieux! Si Ajax se mettait à lui ressembler...

ULYSSE. — Oui, s'il devenait aussi outrecuidant qu'Achille...

DIOMÈDE. — Avide de flatteries comme lui...

ULYSSE. — Hargneux, lunatique, insupportable...

DIOMÈDE. — Egoïste et grossier...

ULYSSE. — Mais nous n'avons rien de semblable à craindre d'un homme que le ciel a doué du plus heureux caractère. (A Ajax.) Vois-tu, Ajax, nous bénissons celui qui t'engendra, ainsi que celle qui te prêta le sein. Quant au maître qui t'enseigna l'art de la guerre, que Mars partage sa divinité avec lui! Ta force, je ne l'ai jamais essayée, mais je parierais qu'elle te permettrait facilement de porter un bœuf sur ton dos. (Ajax hausse les épaules comme si la chose allait de soi.) Puissance à laquelle tu joins un empire sur toi-même seulement comparable, je crois, à la solidité de ces falaises de granit qui servent de bornes à la mer écumante. Mais ta sagesse est encore plus renversante. Regarde Nestor: instruit par ce vieux précepteur qui s'appelle le Temps, il est et ne peut être que sage. Eh bien! il ne m'en voudra pas de déclarer ici qu'à ton âge, il ne l'emportait pas sur toi!

AJAX, caressant, à Nestor. — Désormais, je ne vous appellerai plus que mon père.

NESTOR. — Avec plaisir, mon cher fils.

DIOMÈDE. — Laissez-vous diriger par lui, Ajax.

ULYSSE. — Inutile de nous attarder ici, puisque le cerf que nous courions s'obstine à garder le fourré. Qu'il plaise à Agamemnon, notre chef respecté, d'assembler le conseil. On dit que Troie a reçu des renforts. Demain, il nous faudra mettre toutes nos forces sur pied. Mais, nous arrivât-il des ennemis des quatre coins de l'horizon, nous avons Ajax qui saura tenir tête aux plus redoutables.

Ajax tend son bras, indiquant qu'on peut compter sur lui.

AGAMEMNON. — Oui, allons au conseil, et laissons Achille à ses loisirs. La barque passe, là où un plus gros vaisseau reste échoué.

SIXIEME TABLEAU

Un vestibule dans le palais de Priam. On entend de la musique.

PANDARUS, UN SERVITEUR de Pâris.

PANDARUS. — Eh, l'ami! Un mot, s'il vous plaît? N'êtes-vous de la suite du jeune prince Pâris?

LE SERVITEUR. — Oui, monsieur. Je le suis toujours, quand il marche devant moi.

PANDARUS. — Je veux dire: n'êtes-vous pas à son service?

LE SERVITEUR. — Si, monsieur, lorsque je ne suis pas à celui d'un autre.

PANDARUS. — Vous avez là un bon et gentil maître, dont l'éloge est dans toutes les bouches.

LE SERVITEUR. — Tant mieux pour lui.

PANDARUS. — Vous me connaissez bien, n'est-ce pas?

LE SERVITEUR. — Plutôt mal, monsieur.

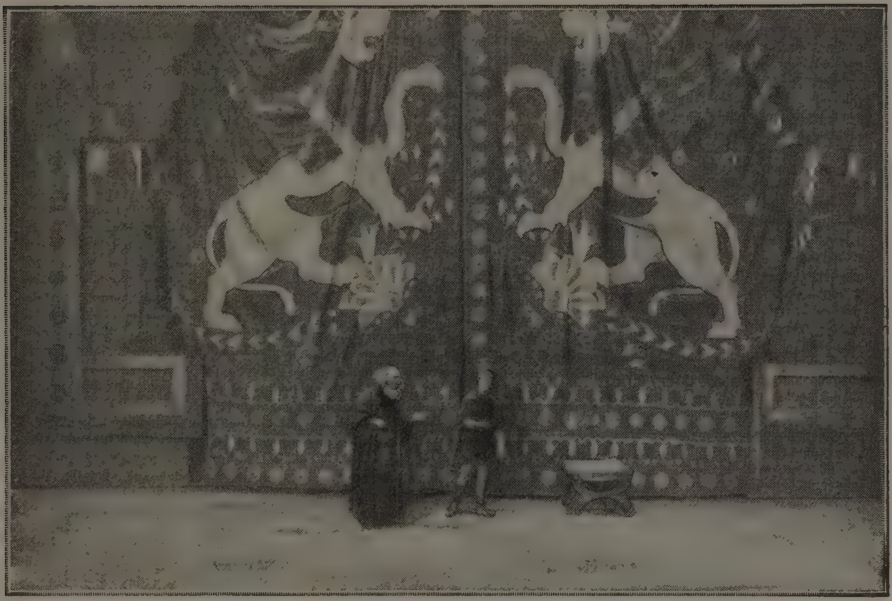
PANDARUS. — Je suis le seigneur Pandarus.

LE SERVITEUR. — Un nom qui promet.

PANDARUS. — Soyez tranquille, mon ami. Tout ce qu'il promet, je le tiendrai.

LE SERVITEUR. — Je m'en fie à votre honneur.

PANDARUS. — Non, vous m'en donnez trop. Ap-



Un vestibule dans le palais de Priam.

pelez-moi seigneur, tout simplement, et dites-moi pour qui joue cette musique?

Le Serviteur. — Pour tous ceux qui l'entendent.

Pandarus. — Drôle, je crois que tu veux te payer ma tête?

Le Serviteur. — Qu'est-ce que j'en ferais?

Pandarus. — Ecoute, mon garçon, je m'aperçois que je suis beaucoup trop poli avec toi, et toi beaucoup trop malin pour moi, d'où il résulte que nous ne nous comprenons pas du tout. (S'approchant de lui la main levée.) Veux-tu, oui ou non, me dire aux ordres de qui sont les musiciens?

Le Serviteur. — A la bonne heure, monsieur. Comme ça, je saisis. Eh bien, ils sont aux ordres de M^{gr} Pâris qui est là-dedans, et avec lui la Vénus mortelle, la pure essence de la beauté, l'âme visible de l'amour...

Pandarus. — Tu veux dire sans doute ma nièce Cressida?...

Le Serviteur. — Non, monsieur, je parle d'Hélène. Ne l'avez-vous pas reconnue à son portrait?

Pandarus. — Alors, c'est que tu n'as jamais vu Cressida. Mais, voici venir le prince Pâris, pour lequel son frère, le prince Troïlus, m'a chargé d'une commission pressée. Un plat qui sent tellement le brûlé, que je n'arriverai jamais à le lui faire avaler si je ne l'assaisonne pas de compliments à outrance.

Le Serviteur. — A sa place, je me méfierais joliment de votre cuisine, moi!...

Les mêmes, PARIS, HELENE, et un cortège de Serviteurs, d'Eunuques et de jolies Suivantes

Ils entrent par la porte de droite. La musique cesse.

Pandarus, s'inclinant à plusieurs reprises et jusqu'à terre. — Prince charmant, salut à vous et à votre ravissante princesse. Que les ris et les grâces vous fassent cortège, partout et toujours. Et vous, madame, la plus belle des belles, puissiez-vous ne trouver que des rêves de soie et d'or sur votre oreiller parfumé...

Hélène. — Vraiment trop aimable, cher monsieur.

Pandarus. — Douce reine, c'est de l'ambroisie que distillent vos lèvres...

Hélène. — Et vous, monsieur, vous parlez si mélodieusement que, de jalousie, la musique s'en est tue.

Paris. — C'est vrai, il est plein d'harmonie, ce gaillard-là. Chère Hélène, priez-le donc de nous chanter quelque chose.

Hélène. — Oh! oui, monsieur. Faites cela, voulez-vous?

Pandarus. — Avec ma voix de crécelle?

Paris. — Ce n'en sera que plus amusant.

Hélène. — Je vous en supplie.

Pandarus. — Reine de nos cœurs à tous, veuillez m'excuser, mais j'ai affaire avec le prince. (A Pâris.) Permettez-moi de vous dire deux mots, monseigneur?

Hélène. — Après, alors?

Pandarus. — Votre Grâce veut sans doute plaisanter? (A Pâris.) Voici ce dont il s'agit. Mon très honoré ami, le prince Troïlus, votre frère...

Hélène, insistant. — Seigneur Pandarus! Vous êtes trop gentil pour me refuser ça?

Pandarus, se retournant. — Comment donc, adorable princesse! Comment donc! (A Pâris.) Il se recommande très expressément à vous...

Hélène. — Vous ne voudriez pas me contrarier?

Pandarus, même jeu. — Mais, douce reine, reine de beauté...

Hélène. — Je suis sûre que vous n'aurez pas ce cœur-là.

Pandarus, à Pâris. — ... se recommande à vous très expressément et très affectueusement, en vous priant de l'excuser, si le roi l'invite à souper.

Hélène. — Seigneur Pandarus!

Pandarus, se retournant vers elle. — Que désire ma délicieuse reine?

Paris. — Ah! bah! où soupe-t-il ce soir?

Hélène. — Allons, voyons, mon cher Pandarus!

Pandarus, qui ne sait plus à qui répondre. — Qu'ordonne votre perfection? (A Pâris.) Ma nièce m'en voudrait, si je vous disais où il soupe.

Paris. — C'est donc avec la belle Cressida?

Pandarus. — Je n'ai le droit de rien vous dire.

Paris. — Enfin, je l'excuserai.

Pandarus. — S'il vous plaît, monseigneur. Mais, surtout, n'allez pas croire que c'est avec Cressida.

Paris. — Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

Pandarus. — Votre Altesse n'y est pas du tout. (A Hélène.) Et maintenant, à vos ordres, trop patiente merveille du monde...

Hélène. — Vous êtes un amour.

Pandarus. — Qu'on me donne un instrument quelconque, pour m'accompagner. Si je vous disais, madame, que ma nièce est horriblement amoureuse de quelque chose qui vous appartient.

Hélène. — Quoi que ce soit, elle l'aura, à condition, cela va sans dire, qu'il ne s'agisse pas de mon seigneur Pâris.

Pandarus. — Cressida sait trop bien qu'elle et lui font deux.

Hélène. — Ils pourraient même arriver à faire trois, en se rapprochant suffisamment.

Pandarus. — Très joli! Charmant! (On lui apporte une lyre.) A présent, je vais vous chanter ma petite chanson.

Hélène. — Vous savez, vous me plaisez beaucoup, vous. Non, mais vraiment.

Pandarus, accordant l'instrument. — Tout ce que vous voudrez, divine Hélène.

Hélène. — Alors, chantez-moi une chanson d'amour, où il soit question de ce petit dieu qui nous perdra tous.

Pandarus. — Ça se pourrait bien.

Paris. — Oui, c'est cela. De l'amour, encore de l'amour, toujours de l'amour, et rien que de l'amour.

Pandarus. — Attention, je commence.

Il chante d'une voix avinée et complètement fausse:

De ses flèches, le petit dieu moqueur
S'amuse à nous percer le cœur,
En recevant le trait, tout d'abord on chancelle,
Croyant la blessure mortelle.
Mais aux cris: Aïe! Aïe! de douleur
Succèdent des: oh! oh! oh! de bonheur.
Ensuite: Hé! Hé! on se ravise,
Et il ne reste plus qu'à pleurer sa méprise :
Hi! hi! hi! hi!
Car c'est ainsi que ça finit.

Hélène. — Bravo! bravo! Comme c'est bien cela, l'amour!

Pandarus, à Pâris. — Cher prince, pourriez-vous me dire qui conduit la sortie d'aujourd'hui?

Paris. — Hector, Deïphobe, Hélénus, Anténor, et l'élite de nos guerriers. Je comptais également me joindre à eux, si mon Hélène ne s'y était pas opposée. Quant à mon frère Troïlus, je ne sais pas du tout ce qui a pu le retenir en ville.

Hélène. — Je le soupçonne d'être fort amoureux de quelqu'un que connaît très bien le seigneur Pandarus.

Pandarus. — Moi, céleste enchanteresse? Je l'ignore absolument. Mais excusez-moi, il faut que j'aille aux nouvelles. (A Pâris.) Et surtout n'oubliez pas la commission de votre frère.

Paris. — Soyez tranquille.

Pandarus. — Au revoir, charmante reine.

Hélène. — Recommandez-moi à votre nièce.

Pandarus. — Je n'y manquerai pas, reine des amours.

Il sort par le fond. On entend une fanfare.

Paris. — Voici nos troupes que reviennent du champ de bataille. Rentrons complimenter nos amis. Peut-être même, chère Hélène, vos petites mains d'enchanteresse voudront-elles bien aider notre grand Hector à se désarmer, résultat que n'ont jamais pu obtenir les efforts réunis de tous les Grecs?

Hélène. — Comment donc, cher époux! Ce sera un véritable honneur pour moi.

Paris, l'embrassant. — Chérie! je t'aime, t'aime, t'aime...

Ils sortent par la porte de gauche.

SEPTIEME TABLEAU

Proscenium.

PANDARUS, UN PAGE de Troïlus.

Ils se rencontrent.

Pandarus. — Où est ton maître? Chez ma nièce?

Le Page. — Non, monsieur. Il vous attend pour l'y conduire.

Les mêmes, TROILUS en galant costume.

Pandarus. — Ah! le voici en personne. (A Troïlus.) Eh bien?

Troïlus, à son page. — Toi, maintenant tu peux t'en aller.

Exit le page.

Pandarus. — Avez-vous vu Cressida?

Troïlus. — Pas encore. Je me suis contenté de faire les cent pas devant sa porte, comme une âme nouvellement débarquée sur les bords du Styx, attendant qu'on la fasse passer de l'autre côté. Pandarus, sois comme le bon nocher Caron, et transporte-moi dans ces champs élyséens, où je pourrai enfin cueillir à pleines mains les lys éblouissants que ma patience a si bien mérités. (Caressant Pandarus.) Dis, mon petit Pandarus, emprunte à Cupidon ses ailes diaprées pour me faire voler plus vite auprès d'elle.

Pandarus, bon enfant. — Promenez-vous ici un instant, je vais vous la chercher.

Exit.

Troïlus. — O moment délicieux! J'éprouve une sorte de vertige à la seule pensée du bonheur qui m'attend. Que sera-ce donc, lorsque je goûterai réellement à ce divin nectar qui s'appelle l'amour? J'ai peur d'en mourir, ou, tout au moins, de défaillir. Oui, je redoute de ne pas pouvoir supporter l'ivresse d'une joie trop exquise en même temps que trop violente! Et, d'autre part, il me semble que je ne parviendrai jamais à savourer suffisamment chacune des voluptés que je me promets. Ainsi, dans une bataille, quand on charge les ennemis en fuite, on craint de ne pas arriver à les atteindre tous...

Pandarus reparait.

Pandarus, empressé. — Elle s'apprête, elle va venir. A vous maintenant de vous montrer adroit. Elle est toute tremblante et toute rougissante, la pauvre mignonne, et son petit cœur bat! Vous diriez un oiseau que l'on vient de prendre. Restez là, je reviens avec elle.

Exit.

Troïlus. — C'est comme moi. Mes artères battent à tout rompre et je me sens aussi ému que le plus humble sujet d'un souverain, au moment d'affronter sa majesté royale.

Pandarus revient, amenant Cressida. Elle est voilée, et il faut que son oncle la traine.

Pandarus, à Cressida. — Allons! Allons! Qu'avez-vous besoin de tant rougir? Vous n'êtes plus une enfant, voyons! (A Troïlus.) La voilà. Je vous l'amène afin que vous lui répétiez tous les serments que vous m'avez faits, à moi. (Rattrapant Cressida qui fait mine de vouloir s'esquiver.) Comment! Vous vous sauvez? Il n'y aura donc jamais moyen de vous apprivoiser? Venez ici tout de suite, petite chèvre sauvage, si vous ne voulez pas qu'on vous attache au piquet. (A Troïlus.) Eh bien! et vous, pourquoi ne lui parlez-vous pas? (A Cressida, tirant son voile.) Allons, tirez un peu le rideau, qu'on voie votre portrait. Oui, je comprends, il fait encore jour et vous avez peur d'offusquer la lumière du soleil, tandis que, s'il faisait nuit, n'est-ce pas, vous seriez déjà dans les bras l'un de l'autre? (Les rapprochant.) Là, encore un peu plus près, et vite un baiser à la dame. (Il jette Cressida dans les bras de Troïlus qui la prend et l'embrasse timidement.) Mieux que cela, voyons! (Troïlus s'enhardit et recommence, beaucoup plus longuement.) A la bonne heure, cette fois! Eh! mais, c'est qu'ils y prennent goût, maintenant! Dites donc, les petits agneaux, laissez-en un peu pour tout à l'heure. Décidément, à ce jeu-là, c'est comme à la chasse au canard, où la femelle du faucon se montre encore plus acharnée que le tiercelet.

Troïlus, se détachant de Cressida. — Madame, les mots me manquent...

Pandarus. — Ce ne sont pas non plus des mots que vous lui avez promis, mais des actes. Tâchez seulement de ne pas rester court, quand on vous mettra au pied du mur. (Troïlus reprend Cressida contre lui et l'embrasse de nouveau.) Quoi? On se becquète encore? Allons, je vois que je peux vous proclamer unis par consentement mutuel. Et, à présent, mes tourtereaux, vous n'avez plus qu'à me suivre. Je passe devant, pour vous allumer du feu.

Exit.

Cressida, subitement enhardie. — Voulez-vous rentrer, monseigneur?

Troïlus, de plus en plus exalté. — O Cressida, que de fois j'ai souhaité de me voir comme je suis en ce moment!

Cressida. — Fassent les dieux que ce que vous dites là soit bien vrai.

Troïlus. — Comment! fassent les dieux? A propos de quoi ce doute? Est-ce que par hasard ma bien-aimée aurait découvert quelque chose de trouble, dans la pure fontaine de mon amour?

Cressida. — Il y a des fontaines où on trouve plus de boue que d'eau limpide...

Troïlus. — Prenez garde! Trop de méfiance nous égare parfois.

Cressida. — Moins souvent qu'une aveugle confiance.

Troïlus. — Que craignez-vous? Un amoureux n'est pas un malfaiteur public.

Cressida. — Et pourtant, que de vilenies ne commettent-ils pas pour nous séduire!

Troïlus. — Quoi? parce qu'ils font serment de pleurer plus de larmes qu'il n'y a d'eau dans la mer, de passer à travers le feu, de broyer les rochers avec leurs dents, d'apprivoiser les tigres, et autres impossibilités du même genre, par lesquelles on cherche à convaincre sa maîtresse qu'il n'est rien dont on ne soit capable pour l'amour d'elle, oubliant que si nos rêves sont infinis, nos moyens de les réaliser ne sont malheureusement que trop bornés?

Cressida. — Avec cela que, vous autres hommes, vous vous gênez pour en promettre dix fois plus que vous n'avez l'intention d'en tenir?

Troïlus. — S'il existe de pareils monstres, je me vante de ne point en être. Tout ce que je vous demande, belle Cressida, c'est de ne me prendre qu'après m'avoir essayé, et de ne me récompenser que sur preuves. Je veux aller nu-tête jusqu'à ce que vous me jugiez digne d'être couronné. Rien pour mes mérites à venir. Laissons-les naître avant de leur accorder un titre, et encore ne faudra-t-il pas qu'ils se montrent par trop ambitieux. Peu dire et bien faire, telle sera ma devise.

Cressida, venant à lui. — Rentrons, maintenant, voulez-vous, monseigneur?

LES MÊMES, PANDARUS

Pandarus, à Cressida qui s'est écartée en le voyant. — Quoi! Encore des manières?

Cressida. — Mon oncle, que la folie que je vais commettre retombe sur vous!

Pandarus. — Entendu. Si le prince vous fait un enfant, vous me le donnerez, et s'il vous abandonne, vous ne vous en prendrez qu'à moi.

Troïlus, à Cressida. — De cette manière, vous aurez deux garanties pour une. La parole de votre oncle et la foi que je vous ai jurée.

Pandarus, à Troïlus. — Je vous réponds également d'elle. Dans notre famille, les filles sont longues à se décider, mais, quand elles se donnent, c'est pour toujours. Elles ressemblent à ces têtes de chardons qui restent accrochées où on les jette.

Cressida, avec plus de coquetterie que d'émotion. — A présent que je me sens un peu plus de hardiesse, mon cœur éprouve le besoin de vous faire un aveu: prince Troïlus, voilà de longs mois que je vous aime, et que je pense à vous nuit et jour.

Troïlus. — Chère Cressida! Mais alors, pourquoi cette résistance obstinée?

Cressida. — Parce que je ne voulais pas m'avouer vaincue tout de suite, quoique l'ayant été dès le premier jour, dès votre premier regard. (Jouant la confusion.) Oh! pardonnez-moi! Je vous fais là une confession... Peut-être allez-vous en prendre avantage contre moi?... Oui, je vous aimais déjà. Pas comme aujourd'hui, cependant, pas encore au point de ne plus pouvoir le cacher... Mais, qu'est-ce que je vous dis là... Non!! n'en croyez pas un mot, je mens!... Voyez-vous, prince, mes pensées sont comme des enfants désobéissants, dont la mère ne peut plus venir à bout... O dieux! faut-il que les femmes soient folles pour bavarder ainsi, à tort et à travers! Et à qui se fier ensuite, quand on est la première à se vendre!... Enfin, la vérité, c'est que je vous aimais sans vouloir le laisser paraître. Et pourtant, il y avait des jours où j'aurais donné n'importe quoi pour être homme, ou pour que les femmes eussent les mêmes privilèges que vous, qui parlez toujours les premiers... Oh! mon ami, je vous en prie, ordonnez-moi de me taire, de crainte que, dans mon ravissement, je ne vous dise des choses que je regretterais plus tard... Vous voyez, vous ne dites rien, vous. Vous vous contentez de garder traîtreusement le silence, pour mieux arracher à ma faiblesse les doux secrets de mon âme. Chéri, fermez-moi la bouche...

Troïlus. — Avec plaisir, malgré qu'elle me fasse entendre la plus douce des musiques.

Il l'embrasse longuement.

Pandarus. — Sont-ils assez gentils, tous les deux!

Cressida. — Monseigneur, je vous jure que mon intention n'était nullement de mendier un baiser... et vous m'en voyez tellement confuse que je vais vous demander la permission de me retirer...

Troïlus. — Comment, déjà?

Pandarus. — Pas avant demain matin, j'espère bien!

Cressida, se pressant contre lui. — Je vous le demande en grâce...

Troïlus. — Quelqu'un vous aurait-il offensée?

Cressida. — Personne, que moi.

Troïlus. — Vous ne pouvez pourtant pas vous fuir vous-même?

Cressida. — Permettez-moi d'essayer. Il y a en moi deux êtres, dont je vous laisserai le meilleur, tandis que se sauvera l'autre, qui ne serait que trop disposé à s'abandonner et à devenir le jouet de quelqu'un que je ne nommerai pas. Oh! comme je voudrais être loin, loin d'ici!... Mais je sens que je commence à perdre la tête... Je ne sais même plus ce que je dis...

Troïlus, de plus en plus pressant. — Vos paroles, avec quelle ivresse je les bois...

Cressida. — Peut-être, monseigneur, me croirez-vous plus d'habileté que de tendresse, et supposerez-vous que mes aveux n'ont eu d'autre but que de provoquer les vôtres. Mais cela prouverait que vous ne m'aimez guère, car raisonner quand on est vraiment amoureux est un tour de force qui n'est possible qu'aux immortels, et encore!

Troïlus, comme s'il était subitement pris de quelque doute. — Oh! combien je voudrais croire la femme capable de garder son amour comme une lampe qu'on ne laisse jamais éteindre, croire qu'elle aura la constance d'en raviver éternellement la flamme, de façon à ce que celle-ci brille encore, longtemps après que se sera refroidie l'ardeur des sens, et que les attraits de la jeunesse auront disparu! Si j'étais seulement certain que la profondeur et la pureté de mes sentiments seront payés de retour, oh! alors, il n'y aurait pas de mortel plus heureux que moi. Mais, hélas! comment savoir ces choses-là, quand on est resté aussi naïf que l'enfant le plus crédule!

Cressida, minaudant. — Sur ce point, je crois que je pourrais rivaliser avec vous.

Troïlus, reprenant son assurance. — Rivalisons plutôt à qui sera le plus fidèle. Moi, dorénavant, je veux que les vrais amants ne jurent que par Troïlus. Dans leurs vers, remplis de protestations, de serments et d'hyperboles, quand ils auront épuisé toutes les images que leur auront suggérées les Muses, telles que: fidèle comme le soleil l'est au jour, et la lune à la nuit, comme la lame au fourreau, ou le fer à l'aimant, comme la tourterelle à sa compagne et comme la terre à son centre, eh bien! pour renchérir encore sur tout cela, en citant le plus parfait modèle de la constance, les poètes ajouteront: fidèle comme Troïlus.

Cressida, avec emphase. — J'en accepte l'augure. Et moi, si je me montre jamais déloyale, si ma fidélité dévie seulement de l'épaisseur d'un cheveu, quand le temps sera devenu si vieux qu'il en aura oublié son âge, quand gouttes d'eau après gouttes d'eau auront rongé les pierres de Troie, et que l'oubli en aura dévoré jusqu'au nom, puisse le mien, transmis de femme parjure en femme parjure, servir encore à désigner celle qui aura trahi sa foi; quand on aura dit: perfide comme l'air, comme l'onde ou comme le sable, comme le loup vis-à-vis de l'agneau ou comme la belle-mère à l'égard de son beau-fils, que la suprême et dernière injure soit: fausse comme Cressida.

Pandarus, pressé d'en finir. — Marché conclu. Pour le sceller, votre main par ici, mon prince, et toi, ma nièce, la tienne dans celle-là. Et si jamais vous vous montrez infidèles, après toutes les peines que je me suis données pour vous rapprocher l'un de l'autre, je consens à ce que d'ores en avant et jusqu'à la fin du monde, tous les entremetteurs d'amour soient appelés des Pandarus. Donc, à l'avenir, tous les amants sans reproche seront des Troïlus, toutes les coquines des Cressida, et tous les proxénètes des Pandarus. Dites: *Amen.*

Troïlus. — *Amen.*

Cressida. — *Amen.*

Pandarus. — Ainsi soit-il. Et là-dessus, en route. Je vais vous conduire dans une chambre où vous trouverez un lit dont je vous garantis la discrétion. Tâchez seulement de ne pas le casser. (S'adressant au public, pendant que Troïlus prend Cressida par la taille et l'emmène.) Et aux jeunes personnes que gêne un excès de timidité, je souhaite que le petit dieu de Cythère fasse rencontrer, chaque fois qu'elles en auront envie, un Pandarus pour leur procurer une chambre avec un bon lit, et de quoi ne pas trop s'y ennuyer.

Il sort.

HUITIÈME TABLEAU

Dans le camp grec. Même décor que pour le troisième tableau.

AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMEDE, NESTOR, AJAX, MENELAS, CALCHAS

Calchas. — Et maintenant, seigneurs, l'heure ne vous semble-t-elle pas venue de me récompenser ainsi que vous me l'avez fait espérer? Rappelez-vous comment, grâce à ma prescience de l'avenir, j'ai abandonné Troie à la colère de Jupiter, laissé mes biens, et encouru le nom de traître. Veuillez également considérer que je n'ai point hésité un seul instant à quitter des avantages assurés pour risquer la plus douteuse des fortunes; que j'ai dû enfin renoncer à une situation laborieusement acquise, et rompre avec toutes mes anciennes habitudes pour entrer au service d'étrangers. Je viens donc vous prier de m'accorder un avant-goût des nombreuses faveurs que votre munificence m'a promises.

Agamemnon. — Que veux-tu de nous? Demande.

Calchas. — A plusieurs reprises, et autant de fois vous en ai-je témoigné ma reconnaissance, vous avez offert aux Troyens d'échanger ma fille Cressida, celle que j'ai dû laisser là-bas, contre quelqu'un de considérable, mais toujours sans le moindre succès. Or, vous avez fait, hier, un prisonnier de marque, un certain Anténor, pour lequel ses compatriotes professent une estime toute particulière. C'est lui qui tient, en quelque sorte, le fil de toutes leurs affaires, lesquelles risquent fort de s'embrouiller en son absence. Aussi suis-je persuadé qu'ils donneraient n'importe quoi pour le ravoir, fût-ce un prince du sang, un propre fils de Priam. Ce que je vous demande, nobles princes, serait donc que vous proposiez cet Anténor comme rançon de ma fille, dont la douce présence paiera votre serviteur de tous les sacrifices qu'il s'est imposés pour vous plaire.

AGAMEMNON. — Vous aurez satisfaction, Calchas. Que Diomède se charge de conclure l'affaire et nous ramène la belle Cressida. N'est-ce pas, mon cher Diomède, vous vous équiperez comme il convient, pour nous représenter, et vous informerez en même temps si le défi d'Hector tient toujours pour demain? Ajax, lui, est prêt.

DIOMÈDE, très fat. — Très honoré de votre confiance, je ferai de mon mieux pour la justifier.

Exeunt Diomède et Calchas.

ULYSSE. — Voici venir Achille. Si Agamemnon m'en croit, il passera distraitement devant lui comme s'il ne le reconnaissait pas. Et vous tous, princes, faites de même, témoignez de la plus complète indifférence à son égard. Moi, je fermerai la marche. Il est probable qu'il me demandera les raisons d'un pareil procédé, auquel cas je me charge de lui administrer un petit remède de ma façon. Car ce n'est pas par des courbettes que l'on guérit l'orgueil, et je voudrais essayer d'une autre médecine.

LES MÊMES, ACHILLE

Il arrive en marchant à pas distraits.

AGAMEMNON. — Nous nous conformerons à vos instructions, Ulysse. Chers seigneurs, n'adressez aucune salutation à Achille, ou si courte qu'il n'en soit que plus vexé. J'ouvre la marche.

Il se met en marche, de façon à croiser Achille.

ACHILLE, à Agamemnon, croyant qu'il vient à lui. — Inutile de venir encore me relancer. Je vous ai déjà fait connaître ma résolution bien arrêtée de ne plus combattre les Troyens.

AGAMEMNON, à Nestor, sans regarder Achille. — Que dit Achille? Est-ce qu'il me demande quelque chose?

NESTOR, à Achille. — Qu'est-ce que vous désirez?

ACHILLE, qui n'en revient pas. — Moi... mais absolument rien...

NESTOR, à Agamemnon. — Rien, monseigneur.

AGAMEMNON. — Ah! tant mieux.

Agamemnon et Nestor s'éloignent.

ACHILLE, avec un geste de la main. — Adieu, adieu.

MÉNÉLAS, de même, à Achille. — Bonjour, bonjour.

Il passe.

ACHILLE, se retournant. — Est-ce que par hasard cette espèce de cocu se moquerait de moi?

AJAX, à Achille. — Comment va Patrocle?

ACHILLE. — Bonjour, Ajax.

AJAX. — Quoi?

ACHILLE. — Je vous souhaite le bonjour.

AJAX, légèrement. — Eh bien, bonjour, pour aujourd'hui et pour demain aussi.

Il sort.

ACHILLE, furieux. — Ah ça! qu'est-ce qui leur prend à tous? Ont-ils donc oublié qui je suis?

PATROCLE. — Le fait est qu'ils en usent bien cavalièrement avec vous. Eux qui avaient coutume de n'aborder le terrible Achille qu'en se faisant précéder de leurs plus gracieux sourires et en s'inclinant aussi bas que devant les statues des dieux!

ACHILLE. — Serais-je devenu subitement pauvre? Car celui qu'abandonne la fortune peut être certain que les hommes ne tarderont pas à en faire autant. L'étendue de sa ruine, il la mesurera par l'empressement que leurs regards mettront à se détourner de lui. De même, les papillons ne déploient leurs ailes poudrées d'or que pendant l'été, pour disparaître dès que s'annonce la mauvaise saison. Personne n'est apprécié pour ce qu'il vaut, mais uniquement pour les dignités, places, richesses ou faveurs dont il a été revêtu, avantages beaucoup plus souvent dus au hasard qu'au mérite. Et le jour où tout cela s'écroule, tombe du même coup la considération qui s'échafaudait dessus. Mais tel n'est heureusement point mon cas. La fortune et moi nous ne sommes pas brouillés ensemble, et je jouis encore aujourd'hui de tout ce que je possédais hier, hormis les égards de ces gens-là. Mais voici Ulysse. Je vais l'interroger. Eh bien, Ulysse?

ULYSSE, qui jusque-là faisait semblant de lire attentivement. — Salut à l'illustre fils de Thétis!

ACHILLE. — Que lisez-vous donc de si intéressant?

ULYSSE, le plus naturellement du monde. — Une lettre d'un bien singulier individu. Il prétend qu'aucun homme, si richement doué qu'on le suppose, ne peut se douter du nombre et de l'étendue de ses vertus, que par la sorte de rayonnement qu'elles projettent sur les autres, et dont ceux-ci lui renvoient le reflet.

ACHILLE, qui ne comprend pas où Ulysse veut en venir. — Je ne vois rien d'étrange là-dedans, mon cher Ulysse. Est-ce que celui qui porte la beauté sur son visage ne l'ignore pas tant qu'il n'en a point éprouvé le pouvoir sur autrui? Comment! Mais, notre œil, le plus divin de tous nos sens, n'est-il pas incapable de s'apercevoir lui-même, tant que son regard n'a point rencontré un miroir qui le réfléchisse et lui apprenne à se connaître? Telle encore notre voix, qui a besoin d'un écho pour nous revenir. Non, plus j'y réfléchis, et plus ce que vous dites là me semble naturel.

ULYSSE. — Ce n'est pas non plus la proposition par elle-même qui me déconcertait, car elle est évidente, mais l'application que j'en faisais à Ajax. Ainsi, voilà un homme, hier encore inconnu, et ne se doutant pas plus de sa valeur que le mulet ne soupçonne celle de sa charge: eh bien! pas plus tard que demain, par l'effet d'un pur hasard, nous allons le voir couvert de gloire. O dieux du ciel! ce que font certains hommes et ce que certains autres laissent faire! Comme il y en a qui savent se faufiler dans le palais glissant de la fortune, pendant que de beaucoup mieux qualifiés qu'eux restent dehors, à compter les clous de la porte! Et combien font ripaille aux dépens des orgueilleux qui s'obstinent à bouder contre leur ventre. Aussi, j'aurais voulu que vous vissiez les princes grecs en train de taper amicalement Ajax à l'épaule, ni plus ni moins que s'il avait déjà le pied sur la poitrine d'Hector.

ACHILLE, hochant la tête. — Je m'explique maintenant pourquoi ils ont passé près de moi comme des avares devant un mendiant, sans me faire seulement l'aumône d'un regard. Mais, comment peuvent-ils avoir déjà oublié mes hauts faits?

ULYSSE, toujours bon enfant. — Mon cher seigneur, apprenez que le temps porte sur son dos un bissac, dans lequel il ramasse de quoi nourrir ses petits, lesquels ne se repaissent que d'ingratitudes et de belles actions aussi vite oubliées qu'accomplies. Le seul moyen de conserver sa renommée florissante est d'en acquérir tous les jours une nouvelle; ne plus faire parler de soi, c'est se condamner à être mis au rancart, comme ces vieilles armures rouillées que l'on accroche aux murailles, pour en faire de vains trophées. Apprenez également que le chemin de la gloire est tellement étroit qu'il est impossible d'y marcher deux de front. D'où la nécessité, quand on tient la corde, de ne la lâcher à aucun prix, sous peine de se voir aussitôt distancé par la multitude de ses rivaux. Tel un noble coursier, tombé au premier rang, et que l'arrière-garde foule aux pieds en lui passant sur le corps. La gloire! voulez-vous que je vous dise à quoi elle ressemble encore? A une de ces maisons à la mode, qui ne désemplissent pas, et dont le maître se hâte de serrer la main du partant pour se précipiter, bras grands ouverts, à la rencontre d'un nouvel hôte. Voyez-vous, les seuls traits que les hommes possèdent en commun sont, d'une part, un engouement général pour la nouveauté, fût-elle de l'espèce la plus banale, et, par ailleurs, un penchant inné à préférer le clinquant tout battant neuf à du véritable or un peu terni. Les yeux ne voient que ce qui s'offre présentement à leur vue. Ne vous étonnez donc pas, ô le plus grand des héros, si les hommages des Grecs commencent à se tourner vers Ajax, étant donné que ce qui bouge ne peut manquer d'attirer le regard au détriment de ce qui reste immobile. Jadis, toutes les acclamations étaient pour vous, et elles le seraient encore, elles vous reviendraient demain, si vous ne vous étiez pas enterré vivant sous votre tente: vous, mon cher Achille, dont les travaux surhumains font l'envie des immortels et entraînaient naguère le dieu Mars lui-même à enfreindre les ordres du tout-puissant Jupiter pour descendre dans l'arène.

ACHILLE. — Croyez bien que ce sont de sérieux motifs qui ont dicté ma conduite.

ULYSSE. — J'en connais de beaucoup plus sérieux pour la condamner. Car personne n'ignore que vous êtes l'amant de Polyxène, l'une des filles de Priam.

ACHILLE, avec surprise. — Comment! On sait cela?

ULYSSE. — Quoi d'étonnant? Tout Etat possède une espèce de conscience mystérieuse, dont personne ne saurait expliquer les procédés divinatoires. C'est elle qui veille à la sécurité publique, compte ce que Plutus a départi de richesses à chacun, devine les secrets les plus impénétrables, et surprend jusqu'aux pensées encore muettes dans leurs berceaux. C'est ainsi que nous sommes au courant de tous les rapports que vous avez avec Troie. Et, à ce propos, permettez-moi de vous dire que mieux vaudrait, pour la gloire d'Achille, qu'il cherchât à renverser Hector sous ses coups que Polyxène sur son lit. Songez au chagrin qu'en éprouvera votre fils Pyrrhus, quand les trompettes de la renommée publieront semblable nouvelle, et que les jeunes filles de la Grèce se mettront à danser, en chantant: « Gloire à Ajax qui a vaincu le grand Hector, et honte à Achille qui s'est laissé vaincre par une femme! » Et là-dessus, je me sauve. Je vous ai parlé en ami; croyez-moi, et ne laissez pas un autre s'amuser plus longtemps à vous couper l'herbe sous le pied.

Il sort, laissant Achille à ses réflexions.

PATROCLE. — C'est exactement ce que je vous répète chaque jour, ce qui n'empêche pas du reste tout le blâme de retomber sur moi, sous prétexte que mon peu de goût pour la guerre et votre grande amitié pour moi sont les principales raisons de votre inaction. Allons, Achille, réveillez-vous donc une bonne fois et débarrassez-vous de l'étreinte du petit dieu malin, comme fait un lion qui secoue sa crinière pour en faire tomber quelques gouttes de rosée.

ACHILLE, sortant de sa méditation. — Ainsi, c'est Ajax qui combattra Hector!

PATROCLE. — Et il est même plus que probable qu'il en retirera grand honneur.

ACHILLE, il commence à s'animer. — Je le vois maintenant, il y va de ma gloire.

PATROCLE. — Oui, prenez-y garde. Le tort que l'on se porte à soi-même est le plus difficile à réparer, et ce n'est pas en restant nonchalamment étendu sous votre tente que vous guérirez la fièvre qui vous dévore.

ACHILLE, qui a pris son parti. — Mon cher Patrocle, va me chercher Thersite, je veux l'envoyer à Ajax, pour le prier d'inviter les chefs troyens à me rendre visite après le combat. Il me prend un désir fou, une véritable envie de femme grosse, de voir leur fameux Hector, de parler avec lui, et de le contempler à mon aise. Mais voici notre homme, ce qui t'évitera le dérangement.

LES MÊMES, THERSITE

THERSITE, il rit aux larmes. — La chose la plus extraordinaire! la plus drôle! la plus invraisemblable!

ACHILLE. — Quoi donc?

THERSITE. — Ajax qui se cherche partout sans parvenir à se trouver.

ACHILLE. — Comment cela?

THERSITE. — C'est depuis qu'il doit se mesurer avec Hector. Il s'enorgueillit tellement de l'héroïque raclée qu'il va recevoir qu'il en bat la campagne.

ACHILLE. — Allons donc?

THERSITE. — Vous diriez un paon faisant la roue. Deux ou trois enjambées, puis une pause. Il rumine alors un tas de choses et se mord la lèvre d'un air profond en ayant l'air de dire: « Faites attention, je vais avoir beaucoup d'esprit. » Possible après tout que sa cervelle en soit remplie, seulement c'est à la façon du caillou qui renferme du feu, mais sur lequel il faut taper à tour de bras pour en faire jaillir la moindre étincelle. De toutes manières c'est un homme perdu, parce que si Hector ne se charge pas de lui casser la tête, sa suffisance la lui fera sûrement perdre.

ACHILLE. — Tu vas me servir d'ambassadeur auprès de lui, Thersite.

THERSITE. — Puisque je vous dis qu'il ne répond plus à personne. Il ne m'écoutera même pas.

ACHILLE. — Est-ce que vraiment il le prend sur ce ton-là?

THERSITE. — Et plus haut que ça encore. Aussi je me demande quelle note donnera son crâne, quand Hector le fera sonner par terre. Je crains, dans tous les cas, que ce ne soit une bien vilaine musique, à moins qu'Apollon ne s'en mêle...

ACHILLE. — Alors tu vas lui porter une lettre.

THERSITE. — Adressez-la plutôt à son cheval. Car, des deux, c'est certainement le plus capable de la comprendre.

ACHILLE, à Thersite. — Suis-nous. (Il se met en marche avec Patrocle. A part.) Mon esprit est troublé comme une source que l'on vient d'agiter, et moi-même je n'en distingue plus très bien le fond.

THERSITE. — Quand elle sera claire de nouveau, la source de ton esprit, j'y mènerai boire mon âne. Oh! être obligé de servir de pareils abrutis! Je crois que j'aimerais mieux être pou sur un ladre...

Il les suit.

NEUVIEME TABLEAU

Proscenium.

Arrivent d'un côté ANTENOR, DIOMEDE et DES SERVITEURS avec des torches : de l'autre ENEE et son PAGE portant une torche. Tous sont armés et casqués.

PARIS. — Qui vient là?

Déïphobe. — C'est le seigneur Enée.

Enée, à Pâris. — Si j'avais d'aussi bonnes raisons de rester couché que vous, prince Pâris, il ne faudrait rien moins qu'un ordre du ciel pour me faire quitter celle qui partagerait mon lit.

Diomède — Telle est aussi mon opinion. Salut, seigneur Enée.

Il lui tend la main.

Paris. — Enée, vous pouvez serrer la main de ce vaillant grec. C'est le même dont vous nous avez raconté qu'il vous avait si souvent cherché sur le champ de bataille.

Enée — Salut et prospérité pour vous, brave Diomède, du moins pendant le temps que durera l'armistice. Après, nous reprendrons la guerre à outrance.

Diomède. — Je souscris à l'un comme à l'autre. Oui, trêve de haine aujourd'hui. Mais, par Jupiter, je vous préviens que, lorsque l'occasion s'en présentera, vous ne trouverez plus en moi qu'un chasseur qui vous traquera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Enée. — Si vous me voyez jamais fuir, ce sera comme le lion, la face retournée vers vous. En attendant, soyez le très bienvenu à Troie. Par mon père Anchise et ma mère Vénus, je vous jure que personne ne peut honorer davantage l'ennemi qu'il se promet de tuer le plus tôt possible.

Diomède. — Mes sympathies répondent entièrement aux vôtres, et je prie Jupiter de vous laisser jouir du bon soleil mille années encore, si ce n'est pas mon épée qui doit mettre fin à vos jours. Mais, si votre mort est réservée à ma gloire, oh! alors, puisse-t-elle avoir lieu demain, chacun de vos membres portant un de mes coups.

Enée. — Comme nous nous comprenons bien!

Diomède. — Et comme il va nous tarder de nous revoir, ailleurs!

Paris. — Impossible de se haïr avec plus de politesse. (A Enée.) Mais vous, seigneur Enée, pour quelle affaire vous rencontre-t-on de si bonne heure dans les rues?

Enée. — Le roi Priam m'a fait appeler, j'ignore pourquoi.

Paris. — Je venais justement vous le dire. C'est afin que vous conduisiez ce seigneur grec à la maison de Calchas où, en échange d'Anténor qu'il vous ramène, vous lui remettrez la belle Cressida. Nous allons donc faire route ensemble. Ou plutôt devancez-nous, s'il vous plaît. J'ai tout lieu de supposer que mon frère Troïlus y a passé la nuit, et vous aurez la bonté de lui annoncer notre arrivée, en la lui expliquant. Car je crains que nous ne soyons pas trop bien reçus.

Enée. — Vous pouvez même en être certain. Le prince Troïlus aimerait, je crois, mieux rendre Troie que Cressida.

Paris. — Il n'y a pourtant pas moyen de faire autrement. Ce sont les cruelles nécessités de la guerre. Allez devant, mon cher seigneur, nous vous suivons.

Enée. — A tout à l'heure.

Exeunt Enée et son page.

Paris. — Maintenant, dites-moi, noble Diomède, mais là, bien franchement, comme ferait un ami sincère, lequel, selon vous, de Ménélas ou de moi, mérite le mieux la belle Hélène?

Diomède. — Tous deux également. Lui, le cocu pleurnicheur qui, sans tenir compte de la lâche trahison de sa femme, s'acharne à la poursuivre contre vent et marée, et ne sera content que quand il aura bu la vase et la lie de sa barrique éventrée. Et vous, qui, peu soucieux de son déshonneur et résolu à la garder coûte que coûte, ne répugnez même pas à l'idée de faire porter vos enfants par des flancs ayant déjà servi à tant d'autres. Oui, tout bien pesé, mon avis est que vos titres se valent, et valent surtout infiniment mieux que la catin pour laquelle vous nous faites battre.

Paris. — Vous êtes dur pour votre compatriote!...

Diomède. — Pas autant qu'elle pour son pays. Car voyez-vous, prince, chaque goutte du sang maudit qui coule dans ses veines représente la vie d'un grec. De même du reste que, pour chaque once de sa chair flétrie, un Troyen a été tué. Je parierais qu'elle a déjà causé plus de morts que sa bouche n'a dit de fois la vérité depuis qu'elle possède l'usage de la parole.

Paris. — Beau Diomède, vous faites comme les acheteurs qui cherchent à déprécier la marchandise dont ils ont envie. Mais nous nous abstiendrons de vanter ce que nous n'avons aucune intention de vendre. Notre chemin est par ici.

Exeunt.

DIXIÈME TABLEAU

Le jardin de Cressida. A gauche, la grille d'entrée, à droite, la maison. Le petit jour va se levant.

TROILUS, CRESSIDA

Ils sortent de la maison, tendrement enlacés.

Troïlus, s'arrêtant. — Chérie, ne viens pas plus loin... La matinée est fraîche.

Cressida. — Alors, mon bien-aimé, attends que j'appelle mon oncle, pour qu'il ouvre la grille.

Troïlus. — Pas la peine. Ne dérange personne et va vite te recoucher. Je veux que le sommeil ferme ces beaux yeux-là et t'apporte le doux repos dont tu as si grand besoin.

Cressida. — A bientôt, n'est-ce pas?

Troïlus. — Au lit, au lit, tout de suite.

Cressida. — Méchant, êtes-vous donc déjà las de moi?

Troïlus. — Chère Cressida, si la trop vigilante alouette ne venait pas de réveiller le jour et ses médisants corbeaux, je ne songerais pas à te quitter. Mais les ombres de la nuit ne sont plus là, pour cacher mes transports.

Cressida. — La nuit? Comme je trouve qu'elle a été courte!

Troïlus. — C'est une infâme sorcière qui ne s'attarde avec complaisance que dans la compagnie des êtres répugnants, occupés aux besognes les plus louches, tandis qu'elle se hâte de fuir les amants et leurs voluptueux ébats. Mais vous allez prendre froid, ma belle, et ensuite vous m'en voudrez.

Cressida. — Je t'en prie, encore un instant. Vous autres hommes, vous vous en allez toujours... Folle que j'ai été! Si j'avais su te résister un peu plus longtemps, tu ne serais pas si pressé de partir. Ecoute, on vient.

La voix de Pandarus. — Qui est-ce qui a laissé toutes les portes ouvertes?

Troïlus. — Ce n'est que votre oncle.

Cressida. — La peste l'étrangle! A présent, il va me faire une vie!

Le jardin de Cressida au petit jour.

LES MÊMES, **PANDARUS**, qui sort de la maison en costume de nuit.

Cressida se cache derrière Troïlus.

PANDARUS. — Eh bien, et ces pucelages? Comment cela s'est-il passé? Mais où est donc ma nièce Cressida?

CRESSIDA, se montrant. — Allez vous faire pendre, vilain taquin d'oncle que vous êtes. C'est vous qui me poussez à faire les choses, et ensuite vous vous moquez de moi.

PANDARUS. — Moi, je vous ai poussée à faire quelque chose? Et quelle donc chose, s'il vous plaît? Non, mais, qu'elle dise voir un peu quoi?

CRESSIDA. — Vous êtes un mauvais cœur, qui n'avez jamais pitié de personne.

PANDARUS. — Là, là, pauvre petite innocente! Peut-être n'avez-vous pas bien reposé, cette nuit? Que le loup croque le vilain garçon qui vous a empêchée de dormir.

On frappe à la porte du jardin.

CRESSIDA, à Troïlus. — Qu'est-ce que je vous disais? Il mériterait que vous le fassiez mourir sous le fouet. On frappe. Mon bon oncle, allez voir. Vous, monseigneur, rentrez avec moi dans ma chambre, s'il vous plaît. Et tâchez de ne pas rire, comme si je pensais à mal.

TROÏLUS. — Dame!

CRESSIDA. — Vous vous trompez, monsieur. Je ne songe à rien de semblable. (On frappe encore.) Comme on frappe fort! (A Troïlus.) Rentrons vite. Je ne voudrais pour rien au monde qu'on vous surprît chez moi.

Troïlus et Cressida rentrent dans la maison.

PANDARUS, allant ouvrir la grille. — Qui est là? N'enfoncez pas la porte, voyons! Qu'est-ce que vous voulez? (Entre Enée.) Le seigneur Enée! Je vous demande pardon, je ne vous reconnaissais pas. Et que désirez-vous de si bon matin?

ENÉE. — Le prince Troïlus est ici, n'est-ce pas?

PANDARUS. — Ici? Et qu'y ferait-il?

ENÉE. — Allons, allons! Inutile de nier. J'ai absolument besoin de lui parler, et sur-le-champ.

PANDARUS. — Du moment que vous l'affirmez! Tout ce que je peux dire, c'est que j'ignore sa présence, étant rentré fort tard. Mais pourquoi voulez-vous qu'il soit ici plutôt qu'ailleurs?

ENÉE. — Prenez garde! En voulant vous montrer trop discret, vous risquez de compromettre le prince. Tenez, admettons, si vous voulez, que vous ne savez absolument rien, et allez le chercher tout de même. Dépêchez-vous, par exemple!

Au moment où Pandarus va rentrer dans la maison, en sort Troïlus.

TROÏLUS. — Qu'est-ce que vous me voulez?

ENÉE. — Monseigneur, j'ai à peine le temps de vous saluer, tellement ce que je viens vous dire est urgent. Derrière moi sont votre frère, le prince Pâris, Déïphobe, et le grec Diomède avec notre Anténor qu'on nous rend, et en échange duquel il faut que nous remettions M^me^ Cressida à l'instant même, avant l'heure du premier sacrifice.

TROÏLUS, sursautant. — Et qui en a décidé de la sorte?

ENÉE. — Le roi Priam et son grand conseil, dont ceux qui me suivent ne sont que les mandataires.

TROÏLUS, avec désespoir. — Amère décision du sort, qui se retourne contre moi au moment où je croyais tenir le bonheur! C'est bien... Allons au-devant d'eux. Seulement, mon cher Enée, il sera entendu que vous ne m'avez pas trouvé ici, n'est-ce pas? Nous dirons que nous nous sommes rencontrés dehors, par hasard.

ENÉE. — Quant à cela, monseigneur, soyez sans inquiétude. Votre secret sera respecté.

Troïlus et Enée sortent par la grille.

PANDARUS. — Est-il possible de perdre aussi rapidement ce qu'on a eu tant de peine à gagner! Troïlus est capable d'en mourir de chagrin... Et tout cela, à cause de cet Anténor de malheur! Ah! celui-là, combien je regrette que les Grecs ne lui aient pas fait son affaire, pendant qu'ils le tenaient...

Cressida, se montrant à la porte de la maison. — Qu'est-ce qui se passe? Qui était là?

Pandarus, il se met à gémir. — Ah!... Ah!... Ah!... Ah!...

Cressida, venant le rejoindre. — Pourquoi ces lamentations? Et qu'est devenu le prince? Voyons, mon oncle, dites-moi ce qu'il y a.

Pandarus. — Moi? Je voudrais être à cent pieds sous terre!

Cressida. — Grands dieux! Mais, enfin, de quoi s'agit-il?...

Pandarus. — Rentre, je te prie. Il vaudrait mieux pour toi que tu ne fusses jamais née!... Je savais bien que tu serais sa perte, à ce pauvre jeune homme... O le misérable Anténor!

Cressida. — Mais, enfin, au nom du ciel, qu'y a-t-il?

Pandarus. — Eh bien, il y a qu'il faut que tu t'en ailles, petite malheureuse. Comprends-tu? Il faut que tu partes d'ici. On t'a échangée contre Anténor. Il faut que tu quittes Troïlus pour aller rejoindre ton père chez les Grecs. Pauvre Troïlus! Jamais il ne s'en remettra, j'en suis bien sûr.

Cressida, avec décision. — Par les dieux immortels, je ne m'en irai pas.

Pandarus. — Puisqu'il le faut!

Cressida. — Et si je ne veux pas, moi? Qu'est-ce que ça me fait à moi, mon père? Il n'y a plus rien au monde, entendez-vous, ni parents, ni personne, qui me soit aussi cher que mon bien-aimé Troïlus. La violence peut me briser, la mort m'anéantir et le temps ne rien laisser de moi, mais mon amour, je défie personne d'y toucher.

Elle se retire en pleurant.

Pandarus. — Va pleurer, va. Ça te soulagera.

Cressida. — Oui, j'arracherai mes cheveux où ses doigts aimaient à jouer; ma figure qu'il trouvait si jolie, je la déchirerai; je pleurerai jusqu'à ce que les sanglots aient étouffé ma voix qui lui plaisait tant, et brisé le cœur que je lui avais donné. Non, je ne veux pas quitter mon cher seigneur.

Elle rentre dans la maison où Pandarus la suit.

Par la grille arrivent PARIS, TROILUS, ENEE, DEIPHOBE, ANTENOR et DIOMEDE

Paris. — Voilà qu'il fait grand jour, et l'heure fixée approche rapidement. Mon bon frère, veuillez prévenir Cressida et la prier de se hâter.

Troïlus. — Restez dehors. Je vais la préparer et vous rappellerai pour que vous veniez la prendre. Mais quand je la remettrai entre les mains du grec Diomède, ce sera comme si votre frère Troïlus faisait le sacrifice de son propre cœur sur l'autel de quelque divinité impitoyable.

Paris. — Je sais aussi ce que c'est que d'aimer, et voudrais pouvoir autre chose que vous plaindre de toute mon âme. Mais faites promptement, nous allons vous attendre.

Pâris, Enée, Déiphobe, Anténor et Diomède s'en vont par la grille.

PANDARUS et CRESSIDA sortent de la maison.

Cressida, à Pandarus. — Vous avez entendu?

Pandarus. — Allons! calmez-vous, calmez-vous...

Cressida. — Me calmer? Il faudrait commencer par calmer mon amour, pouvoir le refroidir et l'éteindre. Mais l'un est aussi impossible que l'autre, et rien ne me consolera d'une trop cruelle séparation! (Se jetant dans les bras de Troïlus.) Oh! mon Troïlus!

Pandarus — Les pauvres mignons! C'est dommage, tout de même! Ils allaient si bien ensemble! Tenez, laissez-moi vous embrasser... Ça me fait quelque chose aussi, à moi...

Il les prend tous les deux dans ses bras et fait semblant de pleurer.

Troïlus — Chère Cressida, c'est par jalousie que les dieux t'arrachent de mes bras. Ils ne te pardonnent pas d'être plus adorée qu'ils ne l'ont jamais été par leurs tristes dévots...

Cressida. — Je croyais les immortels inaccessibles à l'envie?

Pandarus. — La preuve du contraire n'est que trop visible!

Cressida. — C'est donc bien vrai que je doive quitter Troie?

Troïlus. — Que trop vrai!...

Cressida. — Et vous quitter, vous aussi?

Troïlus. — Et moi également, hélas!

Cressida. — Que le ciel ait pitié de nous!

Troïlus. — Il ne nous laisse même pas le temps de nous étreindre une dernière fois! Avec une brutalité sans pareille, on étrangle nos adieux dans nos gorges serrées. Ce bonheur, que nous avions payé si cher, après lequel nous avions soupiré si longtemps, on nous oblige à le revendre pour un seul pauvre petit soupir, aussitôt étouffé que commencé! Avec la précipitation d'un voleur, le destin nous dévalise, et ne sait comment empiler son butin assez vite! Nos embrassements, qui auraient dû être aussi nombreux que les étoiles du ciel, et accompagnés d'interminables caresses, il les réduit à un maigre baiser de rien du tout, auquel nos pleurs donnent un déplorable goût de sel!...

La Voix d'Enée. — Monseigneur, la dame est-elle prête?

Troïlus. — Vous entendez? On vous appelle. (A Pandarus.) Priez-les donc de ne pas s'impatienter. Elle vient.

Pandarus. — Où sont mes larmes? S'il ne vient pas un peu de pluie pour abattre le vent, je crains qu'il ne finisse par déraciner mon cœur...

Il sort par la grille.

Cressida. — Alors, il le faut absolument?

Troïlus. — Aucun moyen d'y échapper.

Cressida. — Ce sera une Cressida toute en pleurs que vont recevoir les Grecs! Et quand nous reverrons-nous?

Troïlus. — Ecoute, mon amour: sois-moi seulement fidèle...

Cressida, révoltée. — Grands dieux! Est-ce que, par hasard, vous douteriez de moi?

Troïlus. — Je t'en conjure, pas de paroles amères au moment de nous séparer. Je n'ai pas dit: sois-moi fidèle, avec la pensée que tu pourrais ne pas l'être, car je répondrais de toi sur ma tête, mais seulement pour amener la promesse qui allait suivre: sois-moi fidèle, et j'irai te voir où que tu sois.

Cressida. — N'ayez crainte, même sans cela, je ne vous tromperai jamais.

Troïlus. — Tiens, tu porteras cette écharpe en souvenir de qui t'aime.

Cressida, lui donnant une bague. — Et vous ceci. Mais, vraiment, pour l'amour de moi, vous vous exposerez au danger de traverser les lignes grecques?

Troïlus. — Ce danger-là, j'en ferai mon ami le plus intime, à la condition, bien entendu, que tu continues à me rester fidèle...

Cressida. — Comment! encore?

Troïlus. — C'est que, vois-tu, chérie, les jeunes gens grecs ont la réputation d'être irrésistibles. Non seulement la nature les a doués tout ce qu'il y a de plus richement, mais encore ils excellent dans les arts, aussi bien que dans les exercices du corps, et sont, par-dessus le marché, de grands amoureux... Quoi d'étonnant si une sorte de jalousie instinctive me fait redouter l'effet d'un charme d'autant plus dangereux pour toi qu'il aura l'attrait de la nouveauté? Et il me semble même que tu devrais en être touchée plutôt qu'autre chose...

Cressida, avec indignation. — O cieux! Il ne m'aime pas!

Troïlus. — Que je meure comme un chien, alors! Comprenez-le donc une bonne fois, ce que je mets en question, ce n'est pas tant votre loyauté que mon mérite. Je ne sais pas chanter, moi, ni danser, ni dire des fadaises, ni jouer à tous les jeux dans lesquels les Grecs sont passés maîtres, mais ce que je sais, ce que je devine, c'est que chacun de leurs talents cache un piège, que chacune de leurs grâces dissimule un tentateur. Mon amour, ne te laisse pas tenter.

Cressida. — M'en croyez-vous donc capable?

Troïlus. — Non, mais on peut être amené à faire ce qu'on ne voulait pas d'abord, résultat qui se produit infailliblement chaque fois qu'ayant trop présumé de nous-mêmes, nous nous soumettons à une épreuve au-dessus de nos faibles forces.

La Voix d'Enée. — Monseigneur, il est grand temps!

Troïlus, à Cressida. — Un dernier baiser, et adieu.

La Voix de Paris. — Voyons, Troïlus!

Troïlus. — Entrez, mon frère. Entrez tous, maintenant...

Cressida. — Mais vous-même, mon cher seigneur, me serez-vous fidèle?

Troïlus. — Moi? hélas! la fidélité est mon défaut, mon vice. Là où d'autres déploient tous les artifices de la séduction pour se faire un renom de scélératesse, je ne sais, moi, qu'aimer en silence, avec toute la sincérité et toute la droiture qui sont le fond de mon caractère.

Les mêmes, ENEE, PARIS, ANTENOR, DEIPHOBE, DIOMEDE

Troïlus, triste, mais aimable. — Salut à vous, Diomède. Voici la dame que nous vous donnons en échange d'Anténor. Je vous la remettrai aux portes de la ville et vous dirai, chemin faisant, tout ce qu'elle vaut. Traitez-la bien, et sur mon âme, gentil Grec, si jamais vous vous trouvez à la merci de mon épée, nommez seulement Cressida et votre vie sera aussi en sûreté que Priam dans son palais.

Diomède, très fat, à Cressida, sans répondre à Troïlus. — Belle Cressida, qu'il vous plaise me dispenser des remerciements que le prince attend de moi. Le doux éclat de vos yeux, ainsi que les fleurs écloses sur vos joues, suffiront à vous gagner nos égards. Veuillez dès maintenant vous dire la maîtresse de Diomède et lui commander comme au plus obéissant de vos serviteurs.

Troïlus, hautainement. — Grec discourtois, ne cherche pas à éluder mes recommandations en tournant des compliments à madame Cressida, et sache que je te trouve aussi indigne de la servir qu'elle est au-dessus de tes louanges. Je t'enjoins donc d'en user respectueusement avec elle, car si tu venais à lui manquer, par le nom redoutable du dieu des enfers, n'importe où tu serais, j'irais te couper les oreilles, fusses-tu allé te réfugier sous la protection de votre fameux Achille lui-même.

Diomède, sur le même ton de défi. — Oh! pas d'emportements déplacés, prince Troïlus. Je suis ici à titre d'ambassadeur, veuillez ne pas l'oublier et respecter mon droit de parler comme bon me semble. Madame recevra toutes les attentions qui lui sont dues, mais je vous le déclare en face, et dès maintenant, aucun de mes soins ne sera la suite de l'intérêt que vous lui portez, bien au contraire.

Troïlus, avec rage. — Et moi, Diomède, je vous dis que voilà une bravade qui vous forcera plus d'une fois à chercher votre salut dans la fuite. (A Cressida, en se calmant avec peine.) Madame, votre main et profitons de ces derniers instants pour nous entretenir de ce qui nous intéresse.

Exeunt Troïlus, Cressida, Diomède. Trompettes.

Paris. — Ecoutez! la trompette d'Hector.

Enée. — Que de temps perdu, ce matin! Le prince, à qui j'avais promis de le précéder sur le terrain, va me croire oublieux ou négligent.

Paris. — C'est la faute de Troïlus.

Déïphobe. — Dépêchons-nous de rejoindre Hector.

Enée. — Oui, hâtons-nous d'aller l'entourer. Toute la gloire de Troie repose aujourd'hui sur sa vaillance.

Ils sortent.

RIDEAU

Cressida (Mlle Sylvie) et Troïlus (M. Hervé).

TROISIÈME PARTIE

ONZIÈME TABLEAU

Sous la tente d'Agamemnon.
Même décor que pour le deuxième tableau.

AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MENELAS, ULYSSE, NESTOR et autres Chefs grecs, auxquels viennent se joindre AJAX et un Trompette. Tous sont armés de pied en cap.

Agamemnon. — Terrible et resplendissant sous ses armes, voici venir notre Ajax, dont le zèle a devancé l'heure du rendez-vous. Qu'une sonnerie de trompette déchire l'air, et aille frapper l'oreille de son illustre adversaire, afin de l'amener ici.

Ajax, au trompette. — Tiens, trompette, prends ma bourse. Crève ton instrument et fais éclater tes poumons; souffle jusqu'à ce que le sang jaillisse de tes yeux et que l'Aquilon pâlisse de dépit devant l'enflure de tes joues. Tu sonnes pour Hector.

Le trompette sonne.

Ulysse. — Aucune réponse.

Achille. — Il est encore trop tôt.

Agamemnon. — N'est-ce pas Diomède qui se dirige vers nous, avec la fille de Calchas?

Ulysse. — En effet, je le reconnais à sa manière de marcher sur la pointe des orteils. On dirait que le sentiment de son importance le soulève de terre.

Les mêmes, DIOMEDE, CRESSIDA

Agamemnon. — Est-ce bien la fille de Calchas?

Diomède. — Elle-même.

Agamemnon. — Charmante Cressida, soyez la bienvenue parmi nous.

Il lui envoie un baiser.

Nestor, à Cressida. — C'est de notre part à tous qu'Agamemnon vous salue d'un baiser.

Ulysse. — Il me semble que si chacun de nous l'embrassait, ce serait encore plus galant.

Nestor. — Avis adopté à l'unanimité. Je commence. (Il embrasse Cressida.) Autant pour Nestor.

Achille. — Belle dame, permettez-moi d'essuyer l'hiver que ce vieux guerrier a laissé sur vos lèvres. (Il embrasse Cressida.) Achille vous présente ses hommages.

Ménélas, s'avançant. — Autrefois, mes baisers avaient une meilleure excuse...

Patrocle, s'interposant. — Mais ils n'en ont plus aucune depuis que Pâris est venu s'interposer entre vous et votre excuse: tenez, comme cela.

Il embrasse Cressida.

Ulysse. — Le plus triste de l'affaire, c'est que c'est nous qui payons la dorure du bois qu'on lui a planté sur la tête.

Patrocle, embrassant de nouveau Cressida. — Le premier était de la part de Ménélas, celui-ci vous est offert par Patrocle.

Ménélas. — Ce n'est pas de jeu.

Patrocle. — Pâris et moi embrassons toujours à sa place.

Ménélas. — J'aurai mon tour quand même. (A Cressida.) Madame, avec votre permission...

Cressida. — En embrassant, prenez-vous ou rendez-vous?

Ménélas. — Les deux.

Cressida. — Grand merci, j'y perdrais trop, étant donné que vous recevriez joliment meilleur que vous ne donneriez.

Ménélas. — En voulez-vous trois pour un, afin que la quantité remplace la qualité?

Cressida. — Vous tenez donc décidément à ce que tout aille toujours par trois?

Ulysse, à Cressida. — Vos ongles contre ses cornes, la partie n'est pas égale. Ravissante jeune femme, puis-je vous prier de me garder un baiser?

Cressida. — Jusqu'à quand?

Ulysse. — Jusqu'au jour où Hélène sera rendue à Ménélas, avec une nouvelle virginité.

Cressida. — Alors, je risque de rester longtemps votre débitrice.

Diomède, à Cressida. — Madame, vous plaît-il que je vous conduise chez votre père?

Il lui offre la main et l'emmène.

Nestor. — En voilà une qui a la répartie prompte!

Ulysse. — Oh! chez celle-là, tout est prompt, depuis l'œil jusqu'au pied. Pas un geste qui ne soit une invite, et des lèvres qui n'attendent même pas qu'on leur demande pour s'offrir. Je serais bien surpris si, à la première occasion, elle ne montrait pas ce dont elle est capable.

Sonnerie du trompette.

Tous. — La trompette du Troyen!

Agamemnon. — Le voici, avec sa suite.

Les mêmes, HECTOR, armé de pied en cap, ENEE, TROILUS et autres Troyens

Eux et les Grecs se saluent cérémonieusement.

Enée. — Princes grecs, salut à vous tous! Hector me charge de régler avec vous les conditions du combat.

Agamemnon. — Quelles sont celles que propose Hector?

Enée. — Les vôtres, d'avance et quelles qu'elles soient.

Achille, très hautain. — Tout à fait comme Hector, cette réponse-là. Elle montre d'ailleurs autant de témérité de sa part que de dédain pour son adversaire.

Enée. — Si vous n'êtes pas Achille, qui donc êtes-vous?

Achille. — Vous avez deviné mon nom.

Enée. — Eh bien, seigneur Achille, vous apprendrez que si la bravoure d'Hector est en effet immense et à l'abri de tout reproche, par contre, vous vous trompez grossièrement en voyant du mépris dans ce qui n'est qu'une preuve de la courtoisie la plus chevaleresque. Vous oubliez que la moitié du sang de votre Ajax provient de la même source que celui qui coule dans les veines de notre Hector. Mais Hector s'en est souvenu, lui, en considération de quoi il ne veut que demi-mal à ce guerrier à moitié grec et à moitié troyen...

Achille, avec dédain. — Je comprends. Il ne s'agit que d'un demi-combat?

Les mêmes, DIOMEDE

Agamemnon. — Gentil Diomède, vous servirez de second à notre Ajax. Vous et le seigneur Enée réglerez toutes choses. Mais j'espère que la parenté des deux champions empêchera de les pousser trop loin.

Ajax et Hector sortent, suivis d'Enée et de Diomède.

ULYSSE, regardant par la porte de la tente. — Ils sont déjà en ligne.

AGAMEMNON, montrant Troïlus. — Quel est donc ce seigneur troyen qui a l'air si mélancolique?

ULYSSE. — Le plus jeune des fils de Priam. A peine un homme, et déjà hors de pair. La main et le cœur également ouverts, car il donne aussi facilement qu'il laisse voir ce qu'il pense; mais aussi vindicatif que l'amour outragé. On l'appelle le prince Troïlus, et, après Hetcor, c'est sur lui que les siens fondent le plus d'espoir. Telle est du moins l'opinion d'Enée, que j'ai questionné sur son compte, la dernière fois que je suis allé parlementer à Troie.

Tous se portent à l'entrée de la tente pour suivre le combat.

AGAMEMNON. — Les voici aux prises.

NESTOR. — Hardi, Ajax! Tiens ferme!

TROÏLUS. — Voyons, Hector, réveille-toi donc!

AGAMEMNON. — Ah! Comme voilà un coup bien porté! A toi, Ajax!

LA VOIX DE DIOMÈDE. — Je crois qu'il est temps de les faire reposer un peu.

LA VOIX D'ENÉE. — Messeigneurs, arrêtez, je vous prie.

Pour mieux suivre le combat, tous ont quitté la tente, où rentrent Ajax et Hector, puis Diomède et Enée.

AJAX. — Comment, déjà? Mais c'est à peine si nous avons eu le temps de nous échauffer. Je demande à reprendre le plus tôt possible.

DIOMÈDE. — Comme il plaira au prince Hector.

HECTOR, très noble. — Alors, nous en resterons là. (A Ajax.) Seigneur, nous sommes trop étroitement apparentés pour nous égorger. Si le sang grec et le sang troyen étaient séparés chez nous de manière que vous puissiez dire : voici un bras entièrement grec et un autre exclusivement troyen; telle partie de mon corps est de ma mère et telle autre de mon père, dans ce cas-là, par le tout-puissant Jupiter, mon épée n'aurait laissé intact aucun de vos membres grecs... Mais les dieux me gardent de faire couler une seule goutte du sang que vous tenez de votre mère, ma vénérée tante. Laissez-moi plutôt vous embrasser, Ajax. Par le dieu qui tient la foudre, voilà comment Hector veut sentir le poids de votre main redoutable. (Ils se donnent l'accolade.) Honneur à vous, beau cousin.

AJAX. — Grand merci, beau cousin. J'admire d'autant plus votre générosité que, moi, j'étais venu ici dans l'intention de vous tuer et d'acquérir une grande réputation par votre mort.

HECTOR. — Celui de vos guerriers dont la renommée s'enroue à proclamer la gloire, Achille lui-même, aurait tort s'il espérait gagner un supplément d'honneur au détriment du mien.

ENÉE. — Des deux côtés on attend votre bon plaisir pour continuer le combat.

HECTOR. — Le combat? Nous venons de le terminer dans les bras l'un de l'autre. Adieu, Ajax.

AJAX. — Le seul succès que je désirerais remporter sur mon illustre cousin serait qu'il voulût bien se rendre à mes prières, et honorer notre camp de sa visite.

DIOMÈDE. — C'est également le souhait d'Agamemnon, et je sais qu'Achille désire aussi faire la connaissance du vaillant Hector.

HECTOR. — Enée, appelez ici mon frère Troïlus et annoncez cette entrevue amicale à nos gens, en les renvoyant chez eux. (Enée sort. A Ajax.) Beau cousin, je veux souper avec vous.

DIOMÈDE. — Voici le roi Agamemnon qui vient vous complimenter, suivi des principaux d'entre les nôtres.

HECTOR. — Vous aurez la bonté de me les nommer, à l'exception d'Achille que je me charge de reconnaître tout seul.

LES MÊMES, AGAMEMNON, TROILUS, MENELAS, ENEE, NESTOR, ULYSSE, ACHILLE, PATROCLE et AUTRES CHEFS GRECS.

AGAMEMNON. — Noble prince! Recevez ici la bienvenue de qui donnerait beaucoup pour se voir débarrassé d'un ennemi comme vous. Mais c'est mal m'exprimer. Je veux dire: oublions un instant tout ce qui est enseveli sous les ruines du passé, et laissons l'avenir sommeiller. En ce moment, c'est du fond du cœur, qu'en toute franchise et toute sincérité, nous faisons accueil au grand Hector.

HECTOR, s'inclinant. — Je remercie votre très royale majesté.

AGAMEMNON, à Troïlus. — Ce que j'ai dit s'adresse également à vous, prince.

MÉNÉLAS, à Hector. — Permettez-moi de m'associer aux paroles de mon frère.

HECTOR. — A qui aurai-je l'honneur de répondre?

ENÉE. — Au roi Ménélas.

HECTOR. — Ah! c'est vous, monseigneur! Par le gantelet de Mars, pour parler comme votre ancienne épouse qui ne jure, elle, que par le gant de Vénus, je ne vous remercie pas moins que votre illustre frère. Si vous désirez des nouvelles d'Hélène, je puis vous en donner de toutes fraîches, bien qu'elle ne m'ait chargé d'aucune commission pour vous.

MÉNÉLAS. — Je vous prie, seigneur, laissons un sujet qui est pénible pour moi.

HECTOR. — Veuillez m'excuser. Je n'avais aucunement l'intention de vous offenser.

NESTOR, s'avançant vers Hector. — Bien souvent, je t'ai regardé, valeureux Troyen, lorsque, semblable au destin cruel, tu fauchais des rangs entiers de notre belle jeunesse grecque. Plus d'une fois aussi, je t'ai admiré, dédaignant d'achever les vaincus, quand tu passais sur ton coursier phrygien, le glaive haut levé, afin d'épargner ceux qui jonchaient déjà la terre, et je disais à mes compagnons d'armes: « Voyez, si on ne croirait pas le divin Jupiter, distribuant à son gré la vie et la mort. » Enfin, je t'ai également observé, tandis que tu reprenais haleine au milieu d'un cercle d'ennemis, aussi calme et aussi tranquille qu'un lutteur aux jeux olympiques. Tout cela, mes yeux l'avaient vu, mais c'est la première fois qu'il leur est donné de contempler ton mâle visage, toujours masqué d'airain. J'ai connu ton grand-père, et me suis autrefois mesuré avec lui. C'était un rude combattant, mais, par le dieu Mars, notre patron à tous, il ne te valait pas. Permets à un vieillard de te donner l'accolade.

Ils s'embrassent.

ENÉE, à Hector. — C'est Nestor.

HECTOR. — Très honoré de ton embrassade, bonne vieille chronique vivante, qui as fait si longue route, bras dessus, bras dessous, avec le temps.

NESTOR. — Que ne puis-je faire assaut de vigueur avec toi, aussi bien que de courtoisie!

HECTOR. — Je le souhaiterais autant que toi.

NESTOR. — Par cette barbe blanche, je te pourfendrais, et pas plus tard que demain, puisque aujourd'hui il y a trêve. Mais, que veux-tu? j'ai fait mon temps.

Ulysse, s'avançant à son tour. — Je me demande comment Troie peut rester debout, quand nous avons ici son plus ferme soutien?

Hector. — Je vous reconnais parfaitement, seigneur Ulysse. Mais que de Grecs et de Troyens ont succombé depuis la dernière fois que je vous ai vu!

Ulysse. — Ne vous avais-je pas annoncé ce jour-là tout ce qui vous est arrivé depuis? Et encore, mes prédictions ne se sont-elles qu'à moitié réalisées, puisque vos orgueilleuses murailles tiennent encore, ainsi que leurs tours altières, et qu'il nous reste à les voir se renverser par terre, comme si elles voulaient se baiser les pieds.

Hector. — Il ne m'est pas permis de vous croire. Nos remparts sont aussi solides que jamais, et je ne crains pas d'affirmer que la chute de chacune de leurs pierres coûtera la vie d'un grec. Mais remettons la fin de toutes choses à la discrétion de cet arbitre commun qui s'appelle le Temps.

Ulysse. — Oui, laissons-lui le soin de tout conclure. Très noble et très vaillant Hector, à mon tour, je vous souhaite la bienvenue et sollicite l'honneur de votre visite sous ma tente, quand vous sortirez de chez Agamemnon.

Achille, intervenant brusquement. — Pardon, Ulysse, premièrement sous la mienne. Et maintenant, Hector, je suis satisfait. Mes yeux se sont enfin repus de toi. Membre par membre, je t'ai appris, de façon à te savoir par cœur.

Hector, très simplement. — Achille, n'est-ce pas?

Achille, de même. — Oui, Achille.

Hector. — Un instant, je te prie, que je te regarde à mon tour.

Achille. — Tant que tu voudras.

Il se campe devant lui.

Hector, au bout d'un instant. — Voilà qui est fait, merci.

Achille, comme s'il cherchait à le défier. — Tu te presses trop. Moi, je vais t'examiner une seconde fois, aussi attentivement que si je voulais t'acheter.

Hector. — A ton aise. Seulement, je doute fort que tu sois capable de m'apprécier à ma jute valeur. Et que cherches-tu donc?

Achille, le palpant. — L'endroit où je te frapperai. Sera-ce ici? Là? ou là? afin que je puisse donner un nom à la brèche par laquelle s'enfuira l'âme du grand Hector.

Hector, très hautain. — Crois-tu donc que ma vie soit chose tellement facile à prendre, que tu puisses déterminer d'avance comment tu me donneras le coup de la mort?

Achille, brutal. — Je m'en flatte.

Hector, se contenant avec peine. — Présomptueux! Eh bien, moi, je te conseille de te bien garder sur toutes tes faces, parce que, quand je te tuerai, par l'enclume sur laquelle fut forgé le casque de Mars, ce ne sera pas ici plutôt que là, ou que là, mais partout à la fois, et plutôt deux fois qu'une. (Aux autres chefs grecs.) Seigneurs, veuillez m'excuser d'avoir répondu à une fanfaronnade par une autre, mais je m'efforcerai de tenir parole, ou sinon...

Ajax, s'interposant entre Achille et Hector. — Calmez-vous, beau cousin. Et vous, Achille, gardez vos menaces pour une meilleure occasion. Si vous avez appétit d'Hector, rien ne vous empêchera de contenter votre envie en reparaissant sur le champ de bataille.

Hector, redevenant très poli. — Je vous en prie, Achille, faites-nous la grâce de vous y montrer. Nous n'avons plus que de misérables combats, depuis que vous désertez la cause grecque.

Achille, souriant. — C'est toi qui me le demandes, Hector? Dans ce cas, demain, et pas plus tard, tu me trouveras devant toi aussi impitoyable que la mort. En attendant, soyons amis, ce soir, et ta main pour sceller cette promesse.

Ils se serrent la main et se regardent longuement.

Agamemnon. — Pour commencer, que tout le monde vienne souper avec moi. Ensuite, Hector pourra se rendre chez ceux dont il lui plaira d'accepter l'hospitalité. Battez, tambours, et sonnez, trompettes, en l'honneur du héros que nous fêtons.

Fanfare. Tous sortent, à l'exception de Troïlus et d'Ulysse.

TROILUS, ULYSSE

Troïlus. — Seigneur Ulysse, pourriez-vous me dire dans quel endroit du camp est logé Calchas?

Ulysse. — Chez Ménélas, où lui et sa fille soupent ce soir, en compagnie de Diomède qui est tombé amoureux fou de la demoiselle.

Troïlus. — Sera-ce trop vous demander que vous prier de m'y conduire quand nous quitterons Agamemnon?

Ulysse. — Entièrement à vos ordres, gentil prince. Mais, dites-moi, Cressida n'a-t-elle point laissé à Troie quelque amant qui la pleure?

Troïlus. — A Troie, cher seigneur, Cressida aimait, et était follement aimée. Elle l'est même encore et continue à rendre la pareille. Ou, du moins, je me plais à le supposer, car il ne faut jurer de rien. L'amour est une tendre fleur et l'occasion a la dent longue... O sage Ulysse, comme on a raison de se moquer de ceux qui font parade de leurs blessures!

Ils sortent.

DOUZIÈME TABLEAU

Proscenium.

ACHILLE, PATROCLE, un Valet

portant une torche.

Achille. — Patrocle, je veux fêter Hector royalement, ce soir, et le remplir de notre meilleur vin de Grèce, pour le mettre en perce, demain matin, avec mon épée.

Les mêmes, THERSITE

Achille. — Eh bien, noyau de l'envie, fournée manquée de la nature, quelles nouvelles?

Thersite, il lui remet une lettre. — Tiens, peinture de ce que tu parais être, idole des idiots, voilà une lettre pour toi.

Achille, décachetant. — D'où cela, bout d'homme?

Thersite. — De Troie, sot tout entier.

Patrocle. — Bien riposté, harpie!

Thersite. — Toi, mon petit, quand on fait un métier comme le tien, on devrait au moins avoir la pudeur de se taire.

Patrocle. — Et, s'il te plaît, maître coquin, quel est ce métier?

Thersite. — Celui de bonne à tout faire d'Achille. Oui, parfaitement, à tout faire, comprends-tu, tout et le reste.

PATROCLE. — Prends garde à toi, cul de bouteille égoulée...

THERSITE. — Vieux tonneau qui fuit, informe écheveau de soie tout embrouillé, abat-jour de taffetas vert pour aveugle, gland de la bourse d'un sans le sou...

PATROCLE. — Assez!... poche de fiel!

THERSITE. — Assez! coquille d'œuf couvé.

ACHILLE, après avoir terminé de lire la lettre. — Mon cher Patrocle, voici qui vient renverser tous mes projets pour demain. C'est un mot de Polyxène, me sommant de tenir mes serments. Comment faire à présent? Bah! tant pis pour les Grecs, je resterai fidèle à ma première parole donnée...

THERSITE. — Attention, du monde!

LES MÊMES, HECTOR, TROILUS, AJAX, AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, MENELAS et DIOMEDE, avec des torches.

AGAMEMNON. — Nous nous trompons.

AJAX. — Non, non. C'est bien là-bas, où vous voyez de la lumière.

HECTOR. — Comme je vous dérange!

AJAX. — Pas le moindrement.

ULYSSE. — Mais voici Achille qui vient en personne à notre rencontre.

ACHILLE. — Soyez le bienvenu, prince Hector, et vous tous également, seigneurs.

AGAMEMNON. — Et maintenant, gentil prince, je vous souhaite le bonsoir. C'est Ajax qui commande votre garde d'honneur.

HECTOR. — Tous mes remerciements et hommages au grand Agamemnon.

MÉNÉLAS. — Bonsoir, monseigneur.

HECTOR. — Bonsoir, doux et aimable Ménélas.

THERSITE. — Oui, doux comme l'odeur d'un égout, et aimable à peu près autant qu'une porte de prison.

ACHILLE. — Salut à qui reste et bonne nuit à qui nous quitte.

AGAMEMNON. — Bonne nuit.

Agamemnon et Ménélas s'en retournent.

ACHILLE. — Demeurez avec nous, vieux Nestor. Et vous aussi, Diomède, venez nous tenir compagnie pendant une heure ou deux.

DIOMÈDE. — Impossible. Une affaire de la dernière importance me réclame à l'instant même. Adieu, grand Hector.

HECTOR. — Votre main.

ULYSSE, à Troïlus. — Suivez de loin sa torche, il se rend à la tente de Calchas.

TROÏLUS. — Est-ce que vous me ferez l'honneur de m'accompagner?

ULYSSE. — Je crois que ce sera plus prudent.

Diomède s'en va, suivi à quelque distance par Ulysse et Troïlus.

ACHILLE. — Allons, venez tous sous ma tente.

Achille, Patrocle, Hector, Ajax, Nestor, sortent ensemble.

THERSITE. — Quel faux individu que ce Diomède! Un chien n'aboie pas aussi facilement qu'il ne vous prodigue belles paroles et promesses mirobolantes; mais, quant à les tenir, c'est une autre question. Je crois qu'auparavant on verra le soleil réduit à emprunter de la lumière chez la lune, sa voisine. Au fait, ce sera peut-être plus intéressant de savoir ce qu'il va faire là-bas que de banqueter avec Hector. On m'a raconté qu'il cachait une Troyenne, sous la tente de ce vieux traître de Calchas. Il faut que j'aille m'en assurer. Je vous le dis, tous des pourceaux! (Il sort.)

TREIZIÈME TABLEAU

Devant la tente de Calchas, dans le camp grec. Il fait nuit.

DIOMEDE, et UN PAGE, portant une torche.

DIOMÈDE. — Eh! Pst! Y a-t-il quelqu'un d'éveillé là dedans?

LA VOIX DE CALCHAS. — Qui est-ce?

DIOMÈDE. — Moi, Diomède. C'est vous, Calchas?

LA VOIX DE CALCHAS. — Oui.

DIOMÈDE. — Où est votre fille?

LA VOIX DE CALCHAS. — Elle vient.

Arrivent TROILUS et ULYSSE. Ils se tiennent à distance et derrière eux THERSITE

ULYSSE. — Restons dans l'ombre.

LES MÊMES, CRESSIDA, qui sort de la tente.

TROÏLUS, bas à Ulysse. — Voyez, Cressida qui va le rejoindre.

DIOMÈDE. — Est-ce bien vous, ma charmante prisonnière?

CRESSIDA. — Oui, mon cher gardien.

Elle vient s'appuyer sur l'épaule de Diomède.

TROÏLUS, à Ulysse. — Comment, déjà si familière avec lui!

ULYSSE, à Troïlus. — Oh! Elle est de celles qui vous déchiffrent un homme à première vue.

THERSITE, à part. — Le fait est que la jeune personne m'a l'air d'une assez jolie force sur cet instrument-là...

DIOMÈDE. — Vous vous rappelez toutes les promesses que vous m'avez faites?

CRESSIDA. — Se les rappeler n'engage à rien.

DIOMÈDE. — Remplissez-les, alors...

TROÏLUS, à Ulysse. — Qu'est-ce qu'elle a bien pu lui promettre?

ULYSSE, à Troïlus. — Ecoutez, vous allez le savoir.

CRESSIDA. — Beau grec à la langue mielleuse ne me tente pas...

THERSITE, à part. — Gredine, va!

DIOMÈDE. — Comment cela? Il me semble pourtant...

CRESSIDA. — Laissez-moi vous expliquer...

DIOMÈDE. — Non. Pas d'explications. Dites-moi seulement si, oui ou non, vous êtes disposée à tenir votre parole?

CRESSIDA. — Qu'espérez-vous donc de moi?

THERSITE, à part. — C'te bêtise!

DIOMÈDE. — Qu'est-ce que vous avez juré de m'accorder?

CRESSIDA. — Je t'en prie, Grec de mon cœur, n'exige pas cela de moi. Tout ce que tu voudras, mais pas ça.

DIOMÈDE. — Puisqu'il en est ainsi, bonsoir!

Il fait mine de se retirer.

TROÏLUS, à part. — Oh! ma patience!

ULYSSE, à Troïlus. — Voyons, prince Troïlus! du calme!

CRESSIDA, rattrapant Diomède. — Mon petit Diomède!

DIOMÈDE. — Non, non, adieu. Je ne veux pas être plus longtemps votre dupe...

TROÏLUS, à part. — Meilleur que toi l'est bien!

CRESSIDA, l'attirant vers la tente. — Un mot seulement.

Elle lui parle à l'oreille.

Chez les Grecs, devant la tente de Calchas, la nuit.

TROÏLUS, éclatant. — Mort et malédiction !

ULYSSE, à Troïlus. — Prince, si vous ne pouvez pas vous contenir, partons sur-le-champ ; l'endroit est dangereux et l'heure mortelle.

TROÏLUS, à Ulysse. — Par l'enfer et ses tourments, je vous jure de ne plus ouvrir la bouche.

DIOMÈDE, à Cressida. — Et, là-dessus, dormez bien.

CRESSIDA. — Oui, mais je ne voudrais pas que vous vous en alliez fâché.

TROÏLUS, à part. — Oh ! le vain mot que celui de fidélité !

ULYSSE, à Troïlus. — Encore !

TROÏLUS — Pardon ! je ne recommencerai pas.

CRESSIDA, à Diomède. — Mon doux maître !

DIOMÈDE. — Ta, ta, ta ! Vous, vous essayez de me jouer encore.

CRESSIDA. — Revenez et vous verrez que non.

Diomède revient et Cressida lui prend la tête avec ses mains.

ULYSSE, à Troïlus qui va pour se précipiter. — Vous me faites trembler !

TROÏLUS. — Et c'est elle qui le retient, qui le caresse !

THERSITE, à part. — Voilà que ça commence à chauffer. Oh ! la paillardise universelle !

DIOMÈDE. — Soit ! Mais, cette fois-là, sans faute, n'est-ce pas ?

CRESSIDA. — Je vous le jure. Sinon, ne me croyez plus jamais.

DIOMÈDE. — Je veux un gage de votre sincérité.

CRESSIDA. — Attendez, je vais vous en chercher un.

Elle rentre sous la tente.

ULYSSE, à Troïlus. — Eloignons-nous, maintenant, ou tout à l'heure vous allez éclater.

TROÏLUS, à Ulysse. — N'ayez pas peur, Ulysse. J'oublierai que c'est moi qui entends tout cela, et personne ne saura ce que je souffre... mais je veux rester jusqu'au bout.

LES MÊMES, CRESSIDA, qui sort de la tente.

THERSITE, se rapprochant. — Voyons voir le gage !

CRESSIDA, elle remet une écharpe à Diomède. — Tenez, Diomède.

TROÏLUS, douloureusement. — Mon écharpe... Grands dieux ! Peut-on être si jolie et tromper si indignement !

ULYSSE. — Monseigneur !

CRESSIDA. — Vous regardez cette écharpe ? Celui qui me l'a donnée m'aimait bien, allez ! Tout de même, comme c'est mal à moi ce que je fais là ! Non, rendez-moi l'écharpe.

Elle cherche à reprendre l'écharpe.

DIOMÈDE. — A qui appartenait-elle ?

CRESSIDA. — Que vous importe ? Ah ! je l'ai reprise ! Et puis, vous savez, ne comptez plus sur moi pour demain soir. Ce ne sera pas la peine de venir.

THERSITE, à part. — A la bonne heure ! en voilà une qui s'entend à aguicher les hommes !

DIOMÈDE, cherchant à reprendre l'écharpe. — Oh ! je l'aurai !

CRESSIDA, jouant avec l'écharpe. — Quoi ? Ceci ?

DIOMÈDE. — Oui, l'écharpe de ton amant, je la veux.

CRESSIDA. — Dire qu'en ce moment il est en train de penser à moi dans son lit ; qu'il pleure et couvre ma bague de baisers, comme ceux-là, tenez ! (Elle embrasse l'écharpe.) Non, n'essayez pas de me la reprendre, vous m'arracheriez le cœur avec.

DIOMÈDE. — Votre cœur ? mais vous m'avez déjà dit que je l'avais. Le reste doit donc suivre.

TROÏLUS. — J'ai fait serment de me contraindre !

CRESSIDA. — Vous ne l'aurez pas... Non, Diomède, pas son écharpe à lui. Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE. — A qui appartenait-elle ?

CRESSIDA. — Vous ne le saurez jamais.

DIOMÈDE, la serrant de près. — Vous allez me le dire tout de suite.

CRESSIDA. — Elle me vient de quelqu'un qui m'aimait mieux que vous ! Il l'a ! Il me l'a reprise !

DIOMÈDE, menaçant. — Et, maintenant, son nom ?

CRESSIDA. — Ça, jamais, par exemple !

DIOMÈDE. — Comme vous voudrez. Seulement, je vous préviens que, demain, je l'arborerai comme une enseigne et tuerai celui qui vous l'a donnée, s'il ose venir la réclamer.

TROÏLUS, à part. — Sois tranquille, on ira. On ira, fusses-tu Jupiter déguisé en taureau, et quand bien même tu la porterais à la pointe d'une de tes cornes !...

CRESSIDA. — Puisque c'est fini, qu'il n'y a plus rien entre nous !... Et, encore, en suis-je aussi sûre que j'ai l'air de le dire... Non, tenez ! décidément, ne m'attendez pas demain soir.

DIOMÈDE. — Ah ! c'est comme ça ? Eh bien, adieu !

et, ce coup-ci, pour toujours. Tu ne te moqueras pas de Diomède une minute de plus.

Il s'en va.

Cressida. — On ne peut donc pas plaisanter sans que vous vous fâchiez?

Diomède, se retournant. — Je n'aime pas ce genre de plaisanteries-là.

Thersite, à part. — Moi non plus, excepté quand c'est à toi qu'elles s'adressent.

Diomède. — Enfin, que faudra-t-il faire? Venir ou ne pas venir?

Cressida. — Viens, va. Oui, viens, mon cher Diomède, et tant pis pour moi si je me perds.

Diomède. — A demain, alors?

Cressida. — A demain. Mais surtout ne manque pas de venir. (Diomède s'éloigne.) Adieu donc, mon pauvre Troïlus! Il me semble que je te vois encore là, devant moi, comme tu étais ce matin, au sortir de mon lit! Et pourtant, voici déjà que mes regards se tournent vers un autre... Oh! la déplorable fragilité de notre sexe! Je suppose qu'elle doit provenir de ce que ce sont nos yeux, sujets à tant d'illusions, qui commandent aux mouvements de notre cœur. D'où il suit que ce n'est pas tout à fait de notre faute si nous sommes tellement volages.

Elle rentre sous la tente.

Thersite, à part. — Si elle ne sait pas comment ça s'appelle, quand on fait ce métier-là, je le lui dirai, moi.

La scène s'achève sur le proscenium.

Ulysse, à Troïlus. — Monseigneur, je crois que nous n'avons plus rien à faire ici?

Troïlus. — En effet, tout est bien fini!

Ulysse. — Pourquoi rester davantage?

Troïlus. — Afin de mieux graver dans mon âme chacune des paroles que je viens d'entendre, et que plus tard je ne sois pas tenté de récuser le témoignage de mes sens. Car, malgré tout, on conserve une telle dose de confiance, un tel besoin d'espérer quand même, que je me demande encore si c'était bien Cressida qui était là...

Ulysse. — Dame, à moins que vous ou moi n'ayons évoqué son ombre...

Troïlus. — Ce n'est pas possible!

Ulysse. — Rien de plus certain, cependant.

Troïlus. — Je vous assure que mon doute n'est pas d'un fou.

Ulysse. — Mon affirmation non plus.

Troïlus. — Je préfère ne pas vous croire, quand ce ne serait que pour l'honneur de la femme. Souvenons-nous que nous avons des mères.

Ulysse. — Mais, prince, qu'a-t-elle donc fait qui puisse rejaillir sur nos mères?

Troïlus. — Rien, si ce n'était pas Cressida.

Thersite, à part. — Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Troïlus. — Ma Cressida, cette créature-là? Je vous dis que non. C'était une autre Cressida... la Cressida de Diomède. Pour que ce fût la mienne à moi, il faudrait qu'elle n'eût ni cœur ni âme. Mais si la femme que nous avons vue a une âme, s'il est vrai que l'âme soit la gardienne des serments, et les serments, chose tellement sainte que les dieux eux-mêmes soient tenus de les respecter, oh! alors, ce n'était sûrement pas celle que j'ai aimée... Hélas! quel triste jeu, que celui où, plaidant à la fois pour et contre elle-même, notre raison se révolte sans parvenir à se convaincre, et s'égare en cherchant à se ressaisir. Dans mon cœur se livre cette lutte singulière, dans laquelle un seul être se divise en deux combattants, dont l'un a la certitude, indestructible comme les portes de l'enfer, que Cressida m'appartient, liée à moi par tous les liens et serments qui ont cours dans le ciel, et l'autre la preuve indéniable que tous ces liens et serments-là ont été rompus, oubliés, défaits, anéantis, et qu'avec les débris de sa foi, les restes de son amour et les miettes de sa fidélité, Cressida a fait d'autres nœuds pour s'attacher à Diomède...

Ulysse. — Se peut-il qu'un noble prince comme vous éprouve un tel déplaisir pour une trahison si vulgaire!

Troïlus, éclatant. — Oui, grec, un ressentiment dont les suites apparaîtront en caractères de feu, aussi brûlants que le cœur de Mars enflammé par Vénus, car jamais personne n'a ressenti un amour plus violent et plus sincère que le mien pour cette femme. Mais autant je l'aime, autant je hais son Diomède. Cette écharpe dont il veut faire parade, c'était la mienne, et je la lui reprendrai de force, eût-il pour se protéger contre mes coups une armure forgée par Vulcain lui-même. Non, voyez-vous, cette énorme et terrible masse d'eau, que les marins appellent une trombe, ne se brise pas avec un plus épouvantable fracas que n'en fera mon épée en s'abattant sur lui.

Thersite, à part. — A son tour de le caresser.

Troïlus, avec des larmes dans la voix. — O menteuse Cressida! Menteuse! Menteuse! Menteuse! Tous les mensonges qui ont été dits depuis que le monde est monde, on les entasserait à côté du tien, qu'il les dépasserait encore!

Ulysse. — Je vous en prie, modérez votre indignation. Elle nous attise les oreilles.

Les mêmes, ENEE et un Page, portant une torche.

Enée. — Monseigneur, voilà une heure que je vous cherche partout. Hector est déjà rentré dans Troie et Ajax attend pour vous reconduire.

Troïlus. — Je suis à vous. (A Ulysse.) Cher prince, je vous dis adieu. Adieu aussi, belle infidèle! Mais toi, Diomède, tu feras bien de porter un château sur ta tête!

Ulysse. — Je vous accompagne jusqu'aux avant-postes.

Troïlus. — Acceptez tous les remerciements d'un amant égaré par la douleur.

Troïlus et Ulysse suivent Enée.

Thersite. — Si j'ai la chance de rencontrer ce chien de Diomède, je croasserai comme un corbeau pour lui porter guignon. Et maintenant, allons retrouver Patrocle, de qui j'obtiendrai tout ce que je voudrai en l'accointant avec cette drôlesse. Un singe ne fait pas plus de grimaces pour attraper une gourmandise que lui de bassesses pour se procurer des femmes. Oh! la paillardise, la paillardise!

QUATORZIÈME TABLEAU

Un vestibule dans le palais de Priam. Même décor que pour le septième tableau.

ANDROMAQUE, HECTOR, Serviteurs

Andromaque. — Depuis quand mon cher seigneur a-t-il pris le parti de rester sourd à mes objurgations? Désarmez-vous, je vous en conjure! désarmez-vous immédiatement et gardez-vous de paraître sur le champ de bataille.

Hector, il est armé et casqué. — Ne m'obligez pas à vous refuser quelque chose. Je suis décidé à sortir.

Andromaque. — Mes songes ne m'ont jamais trompée, et ils vous présagent un malheur pour aujourd'hui!...

Hector. — N'insistez pas, je vous prie.

Les mêmes, CASSANDRE

Cassandre. — Où est mon frère Hector?

Andromaque. — Ici, ma sœur, et prêt à s'élancer au carnage. Joignez-vous à moi pour le retenir. J'ai rêvé d'une mêlée sanglante, et, pendant toute la nuit, mes yeux n'ont eu que visions de meurtre.

Cassandre. — Moi pareillement.

Hector, à un serviteur. — Mon écuyer et mon cheval.

Le serviteur s'éloigne.

Cassandre. — Frère chéri, ne sors pas aujourd'hui.

Hector. — Inutile. On m'attend et je n'ai qu'une parole. Les dieux m'ont entendu la donner.

Cassandre. — Les dieux n'écoutent pas les vœux téméraires.

Andromaque, se jetant à ses genoux. — Tendre époux, laissez-vous persuader. S'obstiner à remplir un engagement inconsidéré, est aussi mal que de voler pour faire la charité.

Cassandre. — C'est dans l'intention que réside toute la valeur d'un serment. L'infirmité de l'une entraîne la nullité de l'autre. Désarme-toi, cher Hector.

Hector. — Le vulgaire tient à la vie ; mais l'homme mieux né que les autres doit tenir encore davantage à l'honneur. C'est lui qui sera l'unique arbitre de ma destinée.

Les mêmes, TROILUS armé de pied en cap.

Hector. — Comment, jeune homme! Tu veux combattre aussi?

Andromaque, se relevant. — Cassandre, va chercher Priam. Appelle-le à notre secours.

Hector. — Crois-moi, Troïlus. Reste ici aujourd'hui. Attends que tu sois devenu encore un peu plus robuste pour t'exposer aux fatigues de la guerre. Va te reposer. A moi seul, je me charge de vous défendre tous.

Troïlus. — Frère, vous avez un grand défaut, également commun, dit-on, chez les lions.

Hector. — Quel est-il, que j'essaie de m'en corriger?

Troïlus. — Celui d'épargner trop volontiers vos ennemis, quand vous les tenez sous le fil de votre glaive étincelant, déjà résignés au trépas, et que vous leur commandez de se relever et de vivre.

Hector. — N'est-ce pas là jouer beau jeu?

Troïlus. — Jeu de dupes, vous voulez dire.

Hector. — Comment cela?

Troïlus. — Pour l'amour du ciel, laissons la pitié tenir compagnie à nos mères, et que ce soit la vengeance implacable qui dirige seule nos bras.

Hector. — Vous entendez ce petit sauvage?

Troïlus. — Telle doit être cependant la guerre.

Hector. — Troïlus, je te défends de me suivre.

Troïlus. — Ne cherchez pas à m'en empêcher. Rien n'y parviendrait, ni l'obéissance que je vous dois, ni les menaces que vous pourriez me faire, pas même le dieu Mars me barrant le chemin, pas même mon père Priam et ma mère Hécube venant me supplier à deux genoux. Non, aujourd'hui, il n'y aura que la mort qui pourra m'arrêter.

Les mêmes, CASSANDRE, PRIAM

Cassandre. — Empare-toi de lui, Priam, et ne le lâche plus. Hector est ta béquille, comme tu es, toi, le soutien de notre ville. Si tu le perds, vous tombez tous deux du même coup.

Priam. — Allons, Hector, rentre. Ta mère et ta femme ont eu de très mauvais rêves. Cassandre prophétise dans le même sens, et quelque chose me dit aussi que la journée menace de t'être fatale. Rentre, cela vaudra mieux.

Hector. — Enée m'attend, et nous avons promis aux Grecs de nous montrer ce matin.

Priam. — N'y va pas.

Hector. — Très vénéré seigneur, ne réduisez pas un fils profondément respectueux à la triste nécessité de vous désobéir, pour aller où le devoir l'appelle.

Cassandre. — Ne lui cède pas!

Andromaque. — Je vous en prie, mon père, retenez-le.

Hector. — Andromaque, ne continuez pas, ou vous m'offenserez gravement. Au nom de l'amour que vous me portez, je vous ordonne de rentrer chez vous.

Andromaque se retire en pleurant.

Troïlus. — C'est la faute de Cassandre, avec ses présages et ses folles hallucinations.

Cassandre, sur un ton prophétique, comme si elle voyait ce qu'elle dit. — Adieu, cher Hector! Oh! vois comme tu meurs, comme ton œil pâlit soudain!... Vois par combien de blessures se répand ton sang généreux! Ecoute les sanglots d'Hécube, le sourd gémissement de la ville, et les cris perçants de la pauvre Andromaque. Regarde: la stupeur, l'égarement et le désespoir, semblables à trois masques blêmes qui courent partout en hurlant: Hector! le grand Hector est mort!

Troïlus, la chassant. — Va-t'en, toi! Va-t'en d'ici!

Cassandre. — Attends que je lui fasse mes adieux. (Embrassant Hector.) Oh! Hector! tu te perds, et ta patrie avec toi...

Cassandre sort avec des gestes égarés.

Hector, à Priam. — Que ses divagations ne vous alarment pas, monseigneur. Ayez confiance en moi et donnez bon espoir à tous, pendant que nous tâcherons d'accomplir des exploits dignes de vous être contés ce soir.

Priam. — Adieu, mon fils! Que les dieux veillent sur toi, et t'entourent de leur sainte protection.

Hector s'incline devant son père. Tous deux sortent, le premier par la droite et le second par le fond.

Troïlus. — Et maintenant, Diomède, à nous deux.

Au moment où il va pour suivre Hector survient PANDARUS qui arrive par la gauche.

Pandarus. — Pst! Pst! Monseigneur!

Il tousse.

Troïlus, se retournant. — Qu'y a-t-il?

Pandarus, sortant une lettre de sa poche. — Une lettre de la pauvre fille qui est là-bas.

Nouvelle quinte de toux.

Troïlus. — Attendez que je lise.

Pandarus, toussant toujours. — Chienne de toux! Un mauvais rhume qui, joint à la sotte conduite de ma nièce, me donnent à supposer que je ne ferai pas de vieux os ici. Avec cela, mes yeux pleurent comme deux fontaines, et, pour combler la mesure, j'ai là une douleur (Il se tâte la poitrine.) oh! oh! comme ça me fait mal! Il n'y a pas à dire, quelqu'un a dû me jeter un mauvais sort... (A Troïlus.) Et, sans indiscrétion, qu'est-ce qu'elle vous mande?

Troïlus, haussant les épaules. — Des mots, beaucoup de mots, mais pas un seul qui vienne du cœur. Rien d'étonnant, du reste, puisqu'il est occupé ailleurs. (Il déchire la lettre.) Tiens, vent! retourne au vent, et qu'un même tourbillon vous emporte, toi et les mensonges dont elle voudrait me leurrer, pendant qu'elle nourrit un autre de ses caresses...

Troïlus et Pandarus sortent séparément.

QUINZIÈME TABLEAU

Proscenium.

THERSITE, seul.

Rumeurs de combat.

Thersite. — Enfin, les voilà donc tous aux prises, les uns contre les autres. Ce que je vais m'amuser à les regarder faire! Ce goujat de Diomède va partout, se vantant de posséder l'écharpe que ce jeune imbécile de Troïlus avait donnée à sa donzelle. Je voudrais bien les voir en découdre tous les deux, et que le Troyen renvoie l'autre à la particulière en question avec son gage et quelques membres en moins. Je ne sache pas d'ailleurs que la politique imaginée par ce vieux fromage mangé des rats qui s'appelle Nestor, ainsi que par ce maître renard d'Ulysse, ait porté le moindre fruit. Ils ont cru habile d'opposer ce gros malin d'Ajax au dogue d'Achille, et le voilà devenu encore plus insupportable que l'autre. Résultat: les Grecs la trouvent mauvaise, et proclament la faillite du système...

Arrivent AGAMEMNON et des Guerriers grecs

Agamemnon, criant. — Des renforts! qu'on envoie tout de suite des renforts! Le féroce Polydamas a terrassé Menon. Polixène est tué, Amphimacus et Thoas sont mortellement blessés, Patrocle est pris ou mort. En proie à la pâle terreur, nos troupes se débandent. Vite, des renforts, ou nous sommes perdus.

Les mêmes, NESTOR et des Guerriers grecs

Nestor, criant. — Portez à Achille le corps de Patrocle, et, au nom de la honte, allez commander à cet escargot d'Ajax de s'armer immédiatement. Dites-leur qu'il y a mille Hector sur le champ de bataille. L'un qui combat à cheval et ne trouve bientôt plus d'ennemis. Un autre, à pied, devant lequel nos guerriers tombent ou s'enfuient, tel un banc de poissons poursuivi par un requin. Un autre encore, moissonnant les Grecs comme des épis mûrs. Il est partout à la fois, et fait partout des prodiges de valeur.

Les mêmes, ULYSSE

Ulysse. — Courage, princes! courage! Achille est en train de revêtir ses armes, pleurant et blasphémant, ne respirant que la vengeance. C'est la vue de Patrocle mort et de ses affreuses blessures, qui, jointe au spectacle de ses myrmidons taillés en pièces, a fini par le réveiller de son long sommeil. Ajax a également perdu un ami, et, l'écume aux lèvres, vient de s'élancer au combat, rugissant après le prince Troïlus qui se montre aujourd'hui d'une bravoure tellement folle, qu'en dépit de son inexpérience, la fortune semble lui avoir promis notre défaite à tous.

SEIZIÈME TABLEAU

Un champ de bataille entre la ville de Troie et le camp grec. Arbres, rochers, dunes de sable. La mer dans le lointain.

ENEE, à la tête d'un parti de guerriers troyens.

Enée, commandant. — Halte! Nous sommes encore les maîtres du champ de bataille. Nous allons nous arrêter ici et y passer la nuit.

Les mêmes, TROILUS

Troïlus, avec accablement. — Hector est tué!

Enée. — Hector! Les dieux le défendent!

Troïlus. — Il est mort, lâchement assassiné, et son meurtrier l'emmène, ignoblement attaché à la queue de son cheval. Cieux! Obscurcissez-vous et dépêchez-vous de faire éclater l'orage que vous couvez! Et vous, divinités assises sur vos trônes, accordez à Troie cette dernière faveur, de ne pas lui faire attendre plus longtemps son inévitable destruction!

Enéee, venant à lui. — Monseigneur, vous découragez nos troupes.

Troïlus. — Vous me comprenez mal. Je ne parle pas de fuite, et n'ai peur de rien, pas même de mourir, étant prêt à braver avec vous tous les dangers dont nous menacent les dieux aussi bien que les hommes. Mais, qui portera cette nouvelle à Priam et à Hécube? Quel sera le hibou de mauvaise augure qui ira leur dire: « Hector n'est plus! » A ce mot-là, Priam sera changé en pierre, ses femmes et ses filles en autant de sources, ses petits-fils en blocs de marbre, tandis que la ville de Troie tout entière demeurera frappée d'épouvante... Allons, en route! Hector étant mort, tout est fini pour nous. Qu'on sonne la retraite! Mais rentrons en bon ordre, comme des soldats chez qui l'espoir de la vengeance fait taire le chagrin.

Enée et les Troyens se remettent en marche.

Arrive PANDARUS

Pandarus, à Troïlus. — Prince! un mot seulement.

Troïlus. — Hors d'ici, vil entremetteur! Que la honte et l'ignominie te poursuivent jusqu'à ton dernier souffle, et restent perpétuellement attachés à ton nom... Il sort.

Pandarus. — L'excellent remède pour mes maux... Monde! Monde! Oh! monde! Est-il permis de montrer une ingratitude pareille! Moi que l'on ne savait assez cajoler tant qu'on avait besoin de mes services, voilà donc la récompense qui m'attendait au bout du compte? Braves gens qui vous livrez au même trafic que Pandarus, mes chers confrères et consœurs en ribauderie, versez une larme sur mon triste sort! Ou, s'il ne vous en reste plus du tout, accordez-moi du moins quelques marques ostensibles de votre sympathie. En retour de quoi, je vous promets de vous instituer mes héritiers et de vous léguer toutes les maladies que j'ai contractées dans le métier. Je vais même aller tout de suite rédiger un testament en votre faveur, si vous êtes assez gentils pour ne pas siffler trop fort...

RIDEAU

Ajax (M. Grétillat).

Hélène (Mlle Mérat).

Nestor (M. Jean d'Yd).

TROIS PERSONNAGES DE « TROÏLUS ET CRESSIDA »

REVUE DE LA CRITIQUE

Troïlus et Cressida à l'Odéon.

C'EST peut-être là, de toutes les pièces de Shakespeare, celle dont la fortune fut la plus singulière. Elle n'avait pas été jouée, sinon en représentations privées, quand elle fut éditée, en 1609 ; pourtant Shakespeare était déjà, parmi ses contemporains, en pleine vogue, en attendant d'être en pleine gloire par tout l'univers. Nous sommes renseignés sur ce point par la préface qu'écrivit, pour cette édition originale, le libraire Bonian nous laissant entendre que la publication dont il faisait ainsi prématurément bénéficier ses contemporains avait le caractère d'une divulgation faite à l'insu de l'auteur et des propriétaires de l'œuvre, — ces derniers, membres de la troupe des comédiens du roi dont Shakespeare faisait encore partie à titre d'actionnaire en même temps que d'acteur. Du même coup, d'ailleurs, cet « écrivain improvisé », ainsi qu'il se qualifie lui-même — c'est du libraire que nous parlons — se révélait un critique si étonnamment judicieux et si perspicace que sa préface vaut d'être reproduite ici comme prélude aux commentaires de nos critiques actuels.

Voici donc ce qu'écrivait, en 1609, le premier éditeur de *Troïlus et Cressida :*

> « Lecteur éternel, voici une nouvelle
> » pièce, qui ne fut jamais traînée sur
> » le théâtre, jamais claquée par les
> » paumes du vulgaire, et qui cepen-
> » dant emporte et de beaucoup la
> » palme du talent comique ; car elle
> » est la fille d'un cerveau qui n'entre-
> » prit jamais sans succès une œuvre
> » comique. Ah ! si ces noms futiles de
> » comédies étaient échangées contre les
> » noms d'*œuvres utiles*, ou de scènes
> » pour les *scènes* où l'on plaide (*or of*
> » *plays for pleas*), vous verriez tous ces
> » grands censeurs, qui maintenant
> » taxent de telles œuvres du nom de
> » futilités, accourir en foule rien que
> » pour faire honneur à leur gravité,
> » spécialement aux comédies de cet
> » auteur, lesquelles sont construites
> » si conformément à la vie, qu'elles
> » servent de commentaires les plus cer-
> » tains à toutes les actions de nos exis-
> » tences, et montrent une telle dexté-
> » rité et une telle puissance d'esprit
> » que les plus grands ennemis des
> » pièces de théâtre aiment les comé-
> » dies de cet auteur. Quant à ces mon-
> » dains obtus et épais qui n'ont jamais
> » été capables du moindre trait comi-
> » que, tous ceux d'entre eux qui sont
> » venus à la représentation de cette
> » pièce sur le bruit qu'on en faisait y
> » ont trouvé tout l'esprit qu'ils n'a-
> » vaient jamais trouvé en eux-mêmes,
> » et sont partis mieux munis qu'ils
> » n'étaient venus, se sentant en eux
> » un tranchant d'esprit qu'ils n'au-
> » raient jamais cru pouvoir aiguiser
> » avec le peu de cervelle qu'ils possè-
> » dent. Il y a dans ces comédies tant
> » de sel et si savoureux, qu'on dirait
> » au plaisir si vif qu'elles donnent,
> » qu'elles sortirent de cette mer d'où
> » naquit Vénus. Entre toutes ces co-
> » médies, il n'en est aucune d'aussi
> » spirituelle que celle-ci. Si j'en avais
> » le temps, j'en ferais un commen-
> » taire, quoique je sache fort bien
> » qu'elle n'en a pas besoin ; — non
> » point pour vous prouver que vous
> » en avez pour vos quelques sous, mais
> » pour vous montrer les beautés que
> » je sais y être contenues, tout indigne
> » que je suis. Elle mérite un tel tra-
> » vail, tout autant que la meilleure
> » comédie de Plaute ou de Térence. Et
> » croyez bien ceci, lorsque l'auteur ne
> » sera plus, et que ses comédies ne se-
> » ront plus dans le commerce, vous
> » vous les disputerez, et vous établirez
> » pour elles une nouvelle inquisition
> » anglaise. Acceptez ces paroles comme
> » avertissement, et n'allez pas au dé-
> » triment de votre plaisir et de votre
> » jugement refuser cette œuvre, ou la
> » moins estimer, parce qu'elle n'a pas
> » été souillée par les vapeurs épaisses
> » de l'haleine de la multitude, mais
> » remerciez la fortune de ce qu'au-
> » jourd'hui elle dirige sa course de
> » votre côté. Si la volonté de ses grands
> » possesseurs avait été écoutée, je
> » crois que vous auriez plutôt prié
> » pour l'avoir que vous n'auriez été
> » prié pour l'accepter. Et, là-dessus, je
> » laisse tous ceux qui ne la goûteront
> » pas aux prières que réclame la santé
> » de leur esprit. Salut. »

En dépit de cette appréciation, où s'avère une si fine compréhension du génie shakespearien, *Troïlus et Cressida* fut, comme l'appréhendait ce sagace préfacier, méconnue, pendant près de trois cents ans, des commentateurs et des amateurs de théâtre ; elle resta l'une des pièces de Shakespeare les moins jouées et même les moins lues ; et c'est en vain que, voici un demi-siècle, François-Victor Hugo et Emile Montégut, pour ne citer que ses plus fameux traducteurs, la proclamèrent admirable et digne de figurer au premier rang parmi les chefs-d'œuvre de Shakespeare.

⁂

Il n'en peut plus être de même et M. Emile Vedel, d'une part, M. Antoine, d'autre part, auront suffi à tirer cette héroï-comédie de l'injuste indifférence sous laquelle elle était ensevelie.

Certes, les traductions de François-Victor Hugo, d'Emile Montégut, pour nous en tenir toujours à ces deux-là, sont excellentes et, avec peu de variantes, serrent le texte original de fort près ; mais, il faut bien en convenir, elles ont, la première, quelque chose d'abrupt, de heurté, de rocailleux, la seconde quelque chose de raide, d'archaïque et de compassé qui ne satisfont pas entièrement le goût français. L'interposition du traducteur s'y manifeste trop fortement entre l'auteur et le lecteur et rend difficile entre eux une franche communion d'esprit. La traduction de M. Emile Vedel présente cet avantage d'être infiniment plus souple, plus directe, et de restituer pour nous au dialogue sa vie, aux périodes leur harmonie.

Quant à la part de M. Antoine en ceci, la presse l'assigne en proclamant unanimement qu'il a mis à la scène *Troïlus et Cressida* avec ce souci d'art, ce désintéressement et cet amour du théâtre dont il nous a déjà donné tant de preuves magnifiques.

⁂

M. Robert de Flers juge, dans le *Figaro*, que l'effort a donné cette fois des résultats extrêmement curieux :

« Il nous a permis de goûter dans toute sa saveur l'une des œuvres les plus originales par le ton et par les sentiments du grand Will. On a dit de Shakespeare : « C'est grand, c'est » sublime, mais c'est mal pavé ». Jamais cette boutade d'un critique familier et pittoresque ne m'a semblé plus juste qu'en écoutant *Troïlus et Cressida*, dont les dix-huit scènes, certes fort inégales et parfois un peu dures et un peu rudes à entendre, forment une sorte de fresque mi-burlesque mi-tragique, d'une largeur et d'un éclat admirables. »

Le critique du *Matin* constate que c'est un spectacle fort beau et, par surcroît, infiniment divertissant :

« Le public a écouté avec une joie visible cette sorte de parodie héroïque — parodie au sens du *Roland furieux* ou de *Don Quichotte* plutôt qu'au sens de la *Belle Hélène* — où les personnages travestis de l'*Iliade* semblent inspirés du souvenir des romans de chevalerie. Œuvre étrange, l'une des plus singulières de Shakespeare, déconcertante par l'incroyable mobilité du ton, par un mélange presque indiscernable de lyrisme et d'humour, d'esprit sarcastique et de tendresse. Mais œuvre admirable, somme toute, et dont la très belle traduction de M. Emile Vedel fait pleinement ressortir la force en même temps que la bizarrerie. »

M. J. Ernest-Charles constate, dans l'*Opinion*, que tout *Troïlus et Cressida* est animation et vie :

« Une verve vigoureuse et constamment jaillissante et qui se précipite à flots, à torrents, circule dans l'ouvrage entier. Vous ne l'ignorez pas : *Troïlus et Cressida* est la parodie de l'*Iliade*, de la guerre de Troie, des dieux, des demi-dieux, des héros et des quarts de héros. Shakespeare, ici, s'est pris à rire d'un rire énorme que n'atténue aucune sympathie pitoyable pour les pauvres hommes que nous sommes. Sa raillerie truculente s'applique à tout, s'adresse à tous. Avouons-le, elle est irrésistible. Mais raillerie énorme, répétons-le. Que la bouffonnerie des auteurs de la *Belle Hélène* est donc grêle et malingre si on la compare à la bouffonnerie de l'auteur de *Troïlus et Cressida* ! Néanmoins, la bouffonnerie de Shakespeare est pleine de philosophie, — et d'une philosophie qui est à la fois très fine et très profonde. Evidemment, Shakespeare a écrit *Troïlus et Cressida* par manière d'amusement. Mais, jusqu'en ses délassements, il avait du génie. »

M. Charles Martel écrit, de son côté, dans l'*Aurore* qu'il apparaît maintenant que Meilhac et Halévy ont dû s'inspirer du grand Will et de sa tragi-comédie pour composer leur opérette « sacrilège », la *Belle Hélène* :

« Mais — ajoute-t-il — chez Shakespeare la parodie de l'*Illiade* est discrète, elle garde à chaque héros son caractère homérique, et cependant le comique en est irrésistible. Et de quelle qualité, combien dru, nombreux, inattendu ! J'ai rarement vu rire d'aussi bon cœur à nos pièces modernes. Puis, par un miracle du génie et sans détonner aucunement, le ton change, l'héroïque se mêle au plaisant...

» Le talent de M. Emile Vedel — et c'est ce qui lui donne une juste part dans le grand succès — a été de savoir rendre avec égale fidélité toutes les nuances de cette étonnante polychromie et de s'être montré tour à tour le poète épris et le railleur sans pitié. Il faut encore l'applaudir pour son art à dégager l'élément comique — et c'est souvent un comique à la Molière — de façon à le faire porter à fond sur notre public. »

Et M. Georges Boyer (le *Petit Journal*) abonde aussi dans ce sens que Shakespeare a écrit là une énorme parodie et qu'il ne faut pas prendre ses bonshommes au sérieux, — toutes considérations justifiées une fois de plus par la traduction que voici.

Mais tel n'est pas l'avis de M. Adolphe Aderer qui expose ainsi, dans le *Petit Parisien*, ses raisons différentes :

« Shakespeare a pu peindre les héros grecs, comme il voyait les grands seigneurs guerriers de son temps, mélange de hauteur et de petitesse. C'est l'esprit d'observation et le sentiment de la vie réelle que nous prenons peut-être pour de la raillerie et de la scurrilité. Un trait relevé dans Homère a suffi pour lui révéler chez Achille ou Ajax des travers de caractère sur lesquels un poète classique aurait voulu fermer les yeux. Il est cependant remarquable que Shakespeare garde sa sévérité pour les seuls Grecs ; tous les princes troyens sont nobles et magnanimes, sans nulle faiblesse : preuve de la prévention en faveur de Troie que l'époque de Shakespeare avait conservée du moyen âge, où tous les rois et grands seigneurs de la chrétienté prétendaient descendre de quelque neveu de Priam fugitif. »

M. A. Brisson, dans le *Temps*, cherche à s'expliquer pourquoi cette œuvre est restée l'une des moins représentées et les moins lues de Shakespeare ; il pense qu'elle doit déconcerter par son mélange de bouffonnerie, de trivialité, d'héroïsme, de lyrisme, de préciosité, d'ironie :

« Il semble d'abord que l'auteur se moque de ses héros, et à d'autres moments que, se rappelant leur auguste origine, il les magnifie. Alors il attribue à ces Troyens et à ces Grecs l'allure, les sentiments et le langage des chevaliers de la Table Ronde. Il installe une cour d'amour dans le palais de Priam ; il organise des tournois sous les murs d'Ilion. Visiblement il subit la double influence de la littérature anglaise contemporaine et de la littérature homérique. Il s'inspire d'un poème satirique de Chaucer très populaire vers la fin du seizième siècle et d'une traduction de l'*Iliade* publiée en 1598 par Chapman. Ce qui lui appartient en propre, c'est la verve tumultueuse répandue parmi ces choses hétéroclites, la vie qui déborde de ces êtres singuliers, tout à la fois antiques et modernes, toujours humains. Tantôt ils agissent en personnages d'opérette — et l'on croit écouter une version primitive de la *Belle Hélène* — et tantôt en politiques, en diplomates, en guerriers — et l'on a la sensation de l'Histoire. »

⁂

On a vanté l'excellence de la troupe actuelle de l'Odéon ; elle s'est assouplie au commerce des classiques, rompue à la fréquentation des romantiques, — ce sont les auteurs vivants qu'elle connaît le moins ; mais ce n'est véritablement qu'un « jeu » pour elle, guidée et stimulée par M. Antoine, d'assurer l'interprétation d'une pièce aussi brillamment complexe que *Troïlus et Cressida*.

Et il y aurait même quelque injustice à louer les mérites de tel interprète plutôt que de tel autre ; chacun pour sa part ayant incarné son personnage avec la noblesse ou la grandiloquence, le pittoresque ou la bouffonnerie, la grâce subtile ou la naïve perfidie qui convenaient exactement à chacun des personnages animés par Shakespeare.

GASTON SORBETS.

LA SAIGNÉE

(1870-1871)

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

par

LUCIEN DESCAVES ET NOZIÈRE

représenté pour la première fois, le 2 octobre 1913, au théâtre de l'Ambigu.

M. LUCIEN DESCAVES.
Phot. Journal.

M. NOZIÈRE.
Phot. Manuel.

PERSONNAGES

Mulard	MM.	JEAN KEMM.
Le Père Gachette		ARMAND BOUR.
Charles Bécherel		DAMORÈS.
Francœur		LORRAIN.
Raymond		BASSEUIL.
M. Duprat		REYVAL.
Colonel d'Anthenay		JEAN DUVAL.
Gerschel		BLANCHARD.
Barsac		GLÉNAT.
Simon		
Le Marquis		AMIOT.
Jalin		ALMETTE.
Le Sergent		MAX ROBEY.
Le Lieutenant		DE LOISEL.

Antonine	Mmes	BLANCHE DUFRÊNE.
Mme Mulard		DÉLIA.
Mme Duprat		JEANNE DULAC
Irma		DANCOURT.
Renée de Maurois		DEPRESLES.
Marion		CARÈNE.
Mlle Lepetit		DIZELLA.
Mme Gerschel		ROSE.
Françoise		VARTILLY.
Une Danseuse		CHARRIÈRE.
Femme du peuple		LANDRY.
Le Caporal		GATINEAU.
Lurot		ANGELY.

PHOTOGRAPHIES WALERY

Copyright by Lucien Descaves and Nozière, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Mulard. Père Gachette Francœur Mme Mulard Antonine
Scène VII. — Francœur : « *C'est pas les carrosses de la République française que j'escorterai?* »

LA SAIGNÉE

ACTE PREMIER

La guerre, 15 septembre 1870. Un atelier d'ébéniste au faubourg Saint-Antoine, au fond d'une cour, au rez-de-chaussée. La scène représente une pièce assez vaste, qui est à la fois le bureau et la salle à manger des Mulard. Elle communique avec l'atelier qu'on aperçoit par une porte ouverte. Au fond, porte d'entrée sur la cour. A droite, premier plan, autre porte sur le logement de la famille. Intérieur modeste de petit patron. Mulard répare surtout les meubles de style. Une machine à coudre. Une table sur laquelle, au lever du rideau, Mme Mulard repasse du linge. Buffet à étagère. Horloge dans sa caisse. Petit bureau encombré de papiers. Chaises, fauteuil dont le cuir montre la bourre. Au mur, une carte piquée de petits drapeaux.

Scène première

MULARD, 50 ans; Mme MULARD, 45 ans; LE PERE GACHETTE, 60 ans.

Le Père Gachette. — Comme ça, Mulard, vous n'avez plus d'ouvrage à me donner?

Mulard. — Mais non, mon père Gachette. Vous le savez aussi bien que moi: cette malheureuse guerre laisse tout en suspens. Il faut attendre.

Le Père Gachette. — Que le commerce reprenne.

Mulard. — Le commerce, les affaires..., la vie, quoi! Mais nous ne verrons pas ça tout de suite, j'en ai peur. (Il va se camper devant la carte du théâtre de la guerre et déplace un petit drapeau.) Avant-hier, les Prussiens étaient à Lagny... là... et l'on signalait des uhlans entre Créteil et Neuilly-sur-Marne... Aujourd'hui, 15 septembre, probable qu'ils sont à Créteil... La semaine prochaine, voyez-vous, l'investissement de Paris sera complet. Et alors!...

Le Père Gachette. — Alors, Paris se défendra, la province se lèvera pour venir à son secours, et les Allemands, pris entre deux feux, ne mangeront plus chez nous que des pissenlits... par la racine!

Mme Mulard. — Ça serait trop beau! Enfin, Dieu vous entende!

Mulard. — On ne vous doit rien, père Gachette?

Le Père Gachette. — Non, patron... Et c'est là le chiendent! Où vais-je trouver de quoi vivre..., payer mon garni?... Je n'ai pas beaucoup d'économies...

Mme Mulard. — Combien?

Le Père Gachette. — Quand je dis que je n'ai pas beaucoup..., je n'en ai pas du tout...

Mme Mulard. — Qu'est-ce qu'on vous a toujours dit, père Gachette? Que vous n'étiez pas assez prévoyant.

Le Père Gachette. — Sans doute, sans doute... Mais quand on travaille, qu'on est bien portant, et tout seul, comme moi, on ne songe pas au lendemain...

Mme Mulard. — Et on boit un petit coup, pour ne pas en perdre l'habitude.

Le Père Gachette. — Oh! du vin, madame Mulard, toujours du vin, du bon vin... qui réjouit le cœur de l'homme... Jamais d'alcool, qui le rend envieux et méchant.

Mme Mulard. — Ah!... il y a une nuance?...

Le Père Gachette. — Il y a des nuances en tout.

Mulard, après un coup d'œil à sa femme. — Ecoutez, père Gachette..., nous ne sommes pas riches non plus, mais vous pensez bien que nous ne laisserons pas dans l'embarras un ouvrier qui travaille à l'atelier depuis dix ans...

Le Père Gachette. — Onze bientôt! Votre petite avait six ans lorsque je suis entré ici...; je m'en souviens comme si c'était hier. La première fois qu'elle est allée à l'école, même que c'est moi que j'ai été la chercher. On est revenu tous les deux en bavardant déjà comme une paire d'amis. Ça ne s'oublie pas.

Mme Mulard. — Je ne l'ai pas oublié.

Mulard. — Enfin, voilà ce qu'on peut vous proposer. Vous prendrez vos repas avec nous... et on vous fera un lit à côté, dans l'atelier. Ça vous va-t-il?

Le Père Gachette. — Voyons, patron!... C'est comme si vous demandiez à un homme qui tombe à l'eau si ça lui va d'être repêché. Je crois bien!

Mulard. — Et on continuera à bricoler ensemble, jusqu'à des jours meilleurs.

Mme Mulard. — Faut s'entr'aider. Nous faisons pour vous ce que nous aurions fait pour ce pauvre Charles, le fiancé d'Antonine, s'il était là.

Le Père Gachette. — Vous avez de ses nouvelles?

Mme Mulard. — Non. Il n'a écrit qu'une fois depuis le début de la campagne. Toutes les familles sont comme nous, dans l'anxiété, faute de renseignements.

Mulard. — Le ministre en a demandé.

Mme Mulard. — Moi, on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'il a été fait prisonnier à Sedan. J'ai rêvé ça. C'est pas une idée en l'air...

Le Père Gachette. — Espérons-le! Charles est un bon ouvrier, sérieux, rangé...

Mme Mulard. — Qui aime bien Antonine. Et elle lui rend la pareille. Avouez tout de même que c'est pas de chance, ce départ pour l'armée, au moment où leurs bans allaient être publiés?

Le Père Gachette. — Pour de la déveine, oui, c'en est!

Mme Mulard. — Ils seraient mariés aujourd'hui, quoi! et vous travailleriez tous les trois, là, à l'atelier, comme il y a deux mois. Ah! ce qu'il peut se passer de choses en deux mois, hein, père Gachette?

Scène II

Les mêmes, DUPRAT, 50 ans; RAYMOND, son fils, 25 ans.

Duprat. — Bonjour, mon cher Mulard. (Présentant Raymond.) Mon fils, Raymond.

Mulard. — Messieurs..., votre serviteur.

Duprat. — Je viens en passant, régler ma petite facture.

Mulard. — Rien ne pressait.

Duprat. — Pardon! On ne sait ni qui vit ni qui meurt, aujourd'hui. Il vaut mieux ne rien laisser en souffrance.

Mulard. — Le fait est que les événements se précipitent. On doit s'attendre à tout.

Duprat. — A un siège en règle, d'abord.

Mulard. — Nos généraux battus, la France envahie, Sedan, la capitulation, Paris menacé...: voilà l'aboutissement de dix-neuf années d'Empire! Enfin, à quelque chose, malheur est bon: c'est à Sedan que nous devons la République.

Duprat. — Oui. Elle nous coûte assez cher.

Mulard. — Raison de plus pour la défendre!

Duprat. — C'est surtout la France qu'il s'agit de sauver.

Mulard. — La France, la République..., à présent, c'est tout un!

Duprat. — Haut les cœurs! Paris, vous le savez, s'apprête à la résistance. La garde nationale va élire incessamment ses officiers et sous-officiers...

Mulard. — Oui, je sais.

Duprat. — On veut bien se rappeler que j'ai servi autrefois..., avant d'être rond de cuir dans une compagnie d'assurances.

Mulard. — Oh!

Duprat. — J'ai appris l'intention qu'on a de me nommer capitaine... dans une autre compagnie que celle-là... une compagnie de marche. Si je me décide à accepter, je peux compter sur vous?

Mulard. — Certainement!

Le Père Gachette. — Et sur moi aussi... supposition qu'on veuille bien de moi.

Duprat. —Mais pourquoi pas? Tous les hommes valides de vingt et un à soixante ans sont invités à se faire inscrire sur les contrôles. Vous n'avez pas soixante ans, mon ami.

Le Père Gachette. — Faites excuse... soixante et un... et bien versés!... Mais si on peut tricher...

Duprat. — Assurément! On n'y regardera pas de si près.

Le Père Gachette. — C'est pas que je sois bien vaillant;... mais dans la musique...

Mme Mulard. — Dame! avec votre talent sur le violon...

Le Père Gachette. — Hé! hé!... M'est avis qu'on en aura besoin, des violons... pour la danse!

Duprat. — Bravo! (A son fils.) Je suis heureux, mon garçon, que tu puisses entendre un pareil langage. L'exemple ne vient pas seulement de ton oncle... (Se tournant vers Mulard.) mon beau-frère, le colonel d'Anthenay, fait prisonnier à Sedan... La population parisienne est un inépuisable réservoir d'énergie!

Raymond. — Je le vois..., ici... et ailleurs.

Duprat, frappant sur l'épaule de son fils. — Il fera bonne contenance aussi à son poste de combat. Aux étudiants en médecine comme lui, on va, malheureusement, tailler de la besogne. Il ne se destinait pas à la chirurgie: il l'apprendra.

Scène III

Les mêmes, ANTONINE

Mulard. — Ma fille Antonine.

Duprat. — Mademoiselle...

Mulard, à sa fille. — Il me semble que tu es en retard, petite...

Antonine. — Oui, un peu... Ce qu'on voit dehors est si curieux!... On dirait le petit terme... Tous ces gens qui viennent de loin chercher un refuge à Paris, avec leurs quatre meubles sur des charrettes, des voitures à bras... Ce que c'est triste, ce déménagement!...

Raymond. — N'est-ce pas, mademoiselle? J'en faisais justement la remarque à mon père tout à l'heure... Les moins à plaindre seraient presque les malades indigents que nous soignons à l'hôpital... Ceux-là ne manqueront de rien... tant qu'ils seront malades!

Antonine. — Oui, mais après?

Duprat, à Mulard, qui lui remet la facture acquittée. — Merci. Et à bientôt. Venez donc me voir, un de ces matins... Je ne vais à mon bureau que l'après-midi...

Mulard. — C'est entendu. Au revoir, messieurs.

Duprat et son fils sortent.

Scène IV

ANTONINE, MULARD, Mme MULARD,
LE PERE GACHETTE

Mme Mulard, à Antonine. — Tu rapportes de l'ouvrage?

Antonine. — Oui, mais pour la dernière fois. Le métier de giletière ne vaut pas mieux que les autres. C'est le cas de dire que trente-six métiers font quarante malheurs.

Mulard. — Et ça n'est que le commencement.

Antonine. — Alors, c'est vrai ce que j'ai entendu dire tout à l'heure chez l'entrepreneuse? Les communications vont être coupées... On ne recevra pas de sitôt des lettres de province?

Le Père Gachette. — Dame! il y a apparence...

Antonine. — Et ça durera combien de temps, ce truc-là?

Mulard. — Aussi longtemps que la guerre. Et ça n'est pas le siège de Paris qui va l'abréger.

Antonine. — Eh! bien, c'est gai! Si seulement j'étais sûre qu'une lettre de Charles arrive par le dernier courrier...

Mulard. — A partir de maintenant, vois-tu, il faut s'habituer à vivre dans l'incertitude.

Le Père Gachette. — Nous voilà logés tous les deux à la même enseigne. Un métier et pas d'ouvrage!

Antonine. — C'est ce que je me disais ce matin. Alors, il m'est venu une idée... Père Gachette, faut nous associer!

Le Père Gachette. — Toi?... avec moi?

Antonine. — Parfaitement. Le jour où le père et la mère n'auront plus de quoi nous nourrir, savez-vous ce qu'on fera? Vous prendrez votre violon; je prendrai... mon courage à deux mains... et on ira ensemble, dans les cours, montrer nos talents d'amateurs.

Le Père Gachette. — Ce qui ne serait pas déjà si bête!

Antonine. — N'est-ce pas? Un art d'agrément, ça doit pouvoir prendre l'air. Autrement, ça me ferait une belle jambe, d'être appelée mamzelle Thérésa à l'atelier, parce que je pousse la romance et la gaudriole comme cette grande chanteuse.

Le Père Gachette. — Tu mets beaucoup d'intelligence et de sentiment dans ce que tu chantes.

Mulard. — Et même de l'esprit, dans ce qui n'en a pas!

Le Père Gachette. — Et même de l'esprit, mais oui!

Antonine, minaudant. — Oh! Je vous en prie...

Mulard. — Allons, ne la flattez pas, père Gachette... ou bien je croirai que vous réclamez votre part de compliments.

Le Père Gachette. — Moi?

Mulard. — Oui, vous... qui lui avez appris toutes ses chansons.

Le Père Gachette. — Oh! toutes... quelques-unes seulement... des anciennes... Pour les nouveautés, c'est elle qui m'en remontrerait.

Antonine. — Nous ne sommes pas quittes pour ça... Le goût de la musique, c'est tout de même vous qui me l'avez donné.

Le Père Gachette. — Ah! je l'ai donné à bien d'autres... qui n'en ont rien fait. Tu avais des dispositions..., voilà l'affaire!

Antonine. — Dis donc, m'man... est-ce que j'ai le temps de piquer, avant déjeuner?

Mme Mulard. — Oui, oui..., mais rien ne te presse.

Antonine. — Oh! la machine, c'est encore un accompagnement. Au lieu de mettre des paroles dessus..., on y met... tout ce qui trotte par la tête... et qu'on ne dit pas!

Le Père Gachette. — Elle a raison. La machine à coudre,... c'est une guitare qu'on pince avec les pieds.

Mme Mulard. — Moi, je vais donner un coup d'œil au fricot.

Elle disparait dans le logement, dont elle laisse la porte ouverte.

Antonine, assise devant sa machine à coudre. — Vous l'avez là, votre violon, père Gachette?

Le Père Gachette. — Oui. J'étais justement venu le chercher.

Antonine. — Chouette! Est-ce que vous la connaissez, vous, la chanson des *Pas grand'chose?*

Le Père Gachette. — Encore une à Thérésa.

Antonine. — Oui.

Le Père Gachette. — Un peu..., enfin, je l'ai entendue.

Antonine. — Jouez-moi voir la ritournelle.

Il va chercher son violon dans l'atelier.

Mulard. — Ça doit être encore du propre!

Antonine. — C'est pas une raison, père, parce que t'aime pas ce répertoire-là, pour en dégoûter les autres. On ne peut pas toujours chanter du Béranger ou du Pierre Dupont, enfin, les refrains de ta jeunesse.

Mulard. — Je sais ce que je dis. Les fournisseurs de cette Thérésa ont été les pourvoyeurs du régime déchu. Ils sont responsables de la corruption des mœurs... dont nous crevons! L'ai-je assez répété qu'ils nous conduiraient où nous sommes? Une époque a les chansonniers qu'elle mérite. On se fait leurs complices en répandant leurs insanités. Tout se tient. Quand il n'y a plus de moralité nulle part dans un pays, c'est la dégringolade!

Antonine. — Mais je t'assure que c'est très moral, les *Pas grand'chose.* C'est rabat-joie; ça condamne le vice,... le monsieur qui suit les femmes... Tu vas voir...

Mulard. — Merci!

Antonine, au père Gachette, qui rentre. — Ritournelle, père Gachette.

Il la joue, tandis que Mme Mulard sort de la cuisine pour écouter sa fille.

Mme Mulard. — Oh! moi, tout ce que je dis, c'est que tu sais des choses plus agréables, qui me bercent davantage, si tu préfères...

Antonine. — Je te vois venir, m'man... Faudrait te servir du matin au soir des pralines dans ce genre-là!

Elle chante:

Rossignolet du bois sauvage,
Prends ta volée!
Va dire à la fleur du village...

Elle s'interrompt et se lève en voyant entrer Renée de Maurois, élégante, pimpante, un griffon sous le bras.

Oh! pardon!

Scène V

LES MÊMES, RENEE DE MAUROIS

RENÉE. — C'est moi qui suis confuse de vous interrompre... Continuez... Non?

MULARD. — Excusez-nous, mademoiselle... On est en famille... Alors...

RENÉE. — J'avais affaire tout près du faubourg Saint-Antoine. J'en ai profité pour dire à mon cocher de m'y conduire. Je voulais vous parler du petit chiffonnier Louis XVI que je vous ai confié...

MULARD. — Je m'en occupe. Il est en bien mauvais état.

RENÉE. — Eh bien, ne vous pressez pas. Si on avait pu prévoir ce qui se passe...

MULARD. — C'est une douloureuse surprise pour tout le monde.

RENÉE. — Où allons-nous? On n'en sait rien. Enfin, espérons que les beaux jours reviendront! Ça m'a fait plaisir d'entendre chanter en entrant ici. C'est de bon augure.

MULARD. — Oh! n'attachez pas d'importance...

RENÉE. — Mais si, mais si. (Désignant Antonine.) Mademoiselle est votre fille, n'est-ce pas?

MULARD. — Oui.

RENÉE, à Antonine. — Savez-vous que vous avez une fort jolie voix? Une fortune dans le gosier.

ANTONINE. — Oh! une fortune... ou la dèche!

RENÉE. — Allons donc! Vous ne dites pas ce que vous pensez..., ce que vous penseriez si réellement...

ANTONINE. — Je vous assure... D'abord, je n'ai pas d'ambition... pas de grandes ambitions. Je sais que la vie a des hauts et des bas, et, entre les deux, vrai, mon cœur ne balance pas, il reste à sa place, au milieu, et ne demande qu'une chose: ne pas sortir de là.

RENÉE. — Est-elle gentille! Au fond, vous avez sans doute raison. C'est le langage de la sagesse.

MULARD. — Pour ça!

RENÉE. — Oui. Mais par le temps qui court, surtout, peut-on dire ce qu'on fera et ce qu'on sera demain?

MULARD. — On peut toujours dire qu'on fera son devoir... et rien que son devoir!

RENÉE. — Naturellement.

MULARD. — Chanter ne signifie pas toujours qu'on a le cœur gai et l'esprit tranquille. C'est quelquefois tout le contraire.

ANTONINE. — Pour sûr!

RENÉE, l'imitant. — Pour sûr! Elle a bien dit ça: Vous n'avez ni le cœur gai, ni l'esprit tranquille... vous?

ANTONINE. — Dame!... il n'y aurait pas de quoi!

Mme MULARD. — Son fiancé est parti depuis deux mois... et elle attend de ses nouvelles.

RENÉE. — Soldat?

MULARD. — Oui. Elle chante pour s'étourdir. Qu'elle reçoive une lettre et de bonnes nouvelles... elle ne chantera plus!

ANTONINE. — Sur le moment. Après... ce que je me rattraperai!

RENÉE. — A quel corps d'armée votre fiancé appartient-il?

ANTONINE. — Au 12e.

RENÉE. — Ah! Il était donc à Sedan.

MULARD. — Oui.

Silence.

RENÉE. — Je suis peut-être à même, par mes relations, de vous renseigner... En tout cas, deux sources d'informations valent mieux qu'une. Si vous avez besoin de moi... venez me trouver... Vous savez mon adresse... Renée de Maurois, rue Caumartin...

MULARD. — Rue Caumartin... oui.

RENÉE. — Je suis toute à votre disposition.

Mme MULARD. — Nous vous remercions, madame. La petite serait si heureuse d'être rassurée. Vous comprenez ça... A la veille de se marier... cette guerre!

RENÉE. — Hélas! Au revoir monsieur Mulard. Et pour le petit meuble à réparer, encore une fois, rien ne presse. Au revoir.

Elle sort.

Scène VI

LES MÊMES, moins RENEE

Mme MULARD. — Elle est charmante, cette dame!

MULARD. — Cette demoiselle.

Mme MULARD. — C'est la même chose. C'est une personne aimable, et voilà tout.

MULARD. — Elles le sont toutes... aimables!

Mme MULARD. — Oui, mais toutes ne sont pas de bonnes clientes... et jolies, comme celle-là. Je ne la connaissais pas.

MULARD. — Eh! bien, tu gagnais à ne pas la connaître. Son ami est un de ces hommes qui ont conduit la France à sa perte!

Mme MULARD. — Savoir si elle n'y serait pas allée sans lui.

ANTONINE. — Et tu le connais, toi, ce monsieur?

MULARD. — Probable. C'est le colonel d'Anthenay, le beau-frère de M. Duprat, qui était là tout à l'heure.

Mme MULARD. — Alors, cet officier fait prisonnier à Sedan?

MULARD. — C'est lui. Bon débarras!

LE PÈRE GACHETTE. — Je l'ai rencontré des fois chez la demoiselle, en allant reporter de l'ouvrage. Un bel homme... et qu'on devinait fort capable de se faire tuer proprement à la tête de son régiment.

Mme MULARD. — Là!

LE PÈRE GACHETTE. — Je ne peux pas dire le contraire: de l'allure, il en avait!

MULARD. — De l'allure... et pas de mœurs!

ANTONINE. — Ça vaut mieux que d'en avoir de mauvaises.

MULARD. — C'est tout comme!

ANTONINE. — Renée de Maurois... ça sonne bien!

MULARD. — C'est un nom de guerre.

LE PÈRE GACHETTE. — L'amie d'un militaire...

MULARD. — Elle ne s'appelle ni de Maurois, ni peut-être même Renée.

ANTONINE. — Oh! pendant qu'elle y était!

LE PÈRE GACHETTE. — Pour elle aussi, les jours difficiles sont arrivés!

MULARD. — Oh! ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Le colonel peut ne pas revenir. Un de perdu...

ANTONINE. —Dieu, que tu es méchant! Non. Tu en as l'air seulement.

MULARD. — Ne t'y fie pas! Cette demoiselle est libre, assurément. Mais c'est plus fort que moi... Il y a des façons de vivre qui m'exaspèrent, parce que j'ai toujours, comme citoyen, recherché les responsabilités.

LE PÈRE GACHETTE. — Eh bien, patron, vous avez de la besogne!

Scène VII

MULARD, Mme MULARD,
LE PÈRE GACHETTE, ANTONINE,
FRANCŒUR, vingt ans.

Antonine. — Francœur!

Mme Mulard. — En voilà une surprise!

Mulard. — Ah ça! petit, d'où sors-tu?

Francœur, après avoir serré la main à Mulard et au père Gachette. — D'un pétrin pas ordinaire! Et encore..., quand je dis que j'en suis sorti...

Mme Mulard. — Il y a combien de temps qu'on ne t'as pas vu? Plus de deux mois.

Mulard. — Je crois bien! C'était avant la déclaration de la guerre...

Francœur. — Ah! je peux dire qu'elle a renversé ma marmite, la guerre, et tout son tremblement! Ma carrière est brisée, quoi!

Mme Mulard. — Oh! brisée...

Mulard. — Interrompue.

Francœur. — Allons, m'sieu Mulard, vous savez bien et mieux que moi que l'empereur, l'impératrice, la cour ne reviendront jamais à Saint-Cloud.

Mulard. — Je l'espère bien!

Le Père Gachette. — Saint-Cloud, maintenant, c'est à nous!...

Francœur. — Oui, vous croyez gagner au change... Moi, je suis sûr d'y perdre. Avouez que c'est tout de même du guignon! Attaché depuis plus d'un an aux écuries, j'étais sur le point de passer piqueur... et v'lan! la débâcle! Y a pas de justice!

Mulard, riant. — Au contraire!

Francœur. — Oui, il y en a une pour un vieux républicain comme vous; mais pas pour moi... C'est dans les carrosses de la République française que j'escorterai, c'pas?

Mulard. — Il ne faut jurer de rien.

Le Père Gachette. — On escorte toujours quelque chose!...

Francœur. — Des sapins, des locatis... la loge du concierge montée sur quatre roues, v'là les carrosses de la République! Merci!

Mulard. — Tu aimes les chevaux; tu trouveras toujours à t'employer...

Francœur. — J'aime les beaux chevaux... pas les carcans... J'ai pas fait l'apprentissage de cocher de fiacre, comme disait Palikao...

Mulard. — Qui ça? Le général?

Francœur. — Non. Son cocher. Pac' que faut vous dire: çui qui conduisait le maréchal Lebœuf, s'appelait Lebœuf ; çui qui conduisait le ministre Gramont, s'appelait Gramont, et çui qui conduisait le général comte de Palikao, s'appelait Palikao naturellement.

Le Père Gachette. — Et çui qui conduisait l'empereur, s'appelait-il Badinguet?

Francœur. — Non. Dans les écuries de Saint-Cloud, les écuries impériales, on se permettait bien des familiarités... mais pas celle-là!

Mulard. — Et alors... que s'est-il passé?

Francœur. — Eh! bien, voilà. Fin août, j'ai été désigné en second pour accompagner des chevaux, ce qu'on appelle des chevaux, à l'armée du Rhin, où nous devions rejoindre l'empereur et sa maison... Mais va te faire fiche! C'est à Sedan qu'on a été démonté... et comment! Vous parlez!... Ah! je m'en souviendrai longtemps. Se voir confisquer des chevaux superbes comme ceux-là, c'est déjà marronnant, pas vrai? mais quand je pense aux sales derrières d'Alboches qui s'écrasent dessus, et aïe donc! pendant que j' cause... vous dire c' que j'éprouve... ah! c'est plus que de l'embêtement!... J'aime les chevaux!

Le Père Gachette. — Enfin, t'es bon pour les animaux.

Francœur. — Oh! il y en a dont je me fous pas mal!

Antonine. — Mais... si vous étiez à Sedan, vous avez vu Charles...

Francœur. — Oui... oui...

Antonine. — Souvent?

Francœur. — Plusieurs fois.

Antonine. — Mais la dernière, quand?

Francœur, avec embarras. — Avant la bataille... la capitulation...

Antonine. — Et depuis?

Francœur. — Ah! on a été séparé... Comme je n'appartiens pas à l'armée, on m'a laissé tranquille; tandis que lui, n'est-ce pas?

Antonine. — Enfin, vous n'avez plus eu de ses nouvelles?

Francœur. — Non.

Mme Mulard. — Vous pensez comme nous qu'il est fait prisonnier.

Francœur. — Il y a beaucoup de chances.

Mulard. — Toutes les chances.

Francœur. — Enfin... beaucoup.

Antonine. — C'est tout de même singulier qu'il n'ait pas trouvé le moyen de nous faire parvenir...

Francœur. — Oh! non. Quand j'ai quitté Sedan, les prisonniers étaient encore parqués et gardés militairement. Personne ne communiquait avec eux.

Un silence.

Mme Mulard. — Et Irma... ta sœur... dont tu ne parles pas, qu'est-elle devenue?

Antonine. — Oui?

Francœur. — C'est aussi à ce sujet que je voulais vous voir... et même vous demander un service. Encore une que la guerre a fichue dans de jolis draps!

Mulard, sèchement. — Elle y était avant.

Francœur. — Oh! je connais votre opinion là-dessus, m'sieu Mulard. Mais vous avez beau dire : Irma n'était pas sans excuses, allez... Elle avait quatorze ans et j'en avais seize, quand le père et la mère sont morts, à un mois d'intervalle... Il a fallu se débrouiller.

Mulard. — On a aidé ta sœur... On l'a fait entrer dans le même atelier qu'Antonine... Elle a retrouvé ici une famille. Il ne tenait qu'à elle de se bien conduire. J'ai défendu à Antonine de la revoir et je lui ai fermé notre porte le jour seulement où j'ai appris... ce que tu sais.

Francœur. — Elle a eu tort, évidemment, d'écouter ce monsieur qui l'a mise dans ses meubles... Oh! bien modestement... Je suis allé chez elle... C'était pas le Pérou! cinq cents francs de loyer,... deux pièces et une cuisine, au quatrième sur la cour... la table, l'armoire à glace..., le lit, bien entendu... C'est pas ce qu'on peut appeler la richesse..., non!

Le Père Gachette. — Une honnête aisance... à peine...

Francœur. — A peine.

Mulard. — Peu importe! Elle est tombée... Il n'y a que la chute qui compte. Enfin c'est son affaire,... comme c'est la mienne de prendre les mesures nécessaires pour éviter la contagion.

Francœur. — Irma est très malheureuse... Son ami a disparu... Elle est sans ressources... et même sans domicile... alors, en attendant que je lui en trouve un, j'avais espéré... que vous consentiriez... oh! pendant quelques jours seulement... à lui donner asile.

Mme Mulard. — Moi, je veux bien...

Antonine. — Papa...

Mulard. — Laisse-moi tranquille! Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit. Jamais la honte ne s'installera sous mon toit... Si elle y était, tu m'entends bien, rien ne pourrait empêcher ces deux mains-là de la jeter dehors! Parlons d'autre chose.

Mme Mulard, soumise. — Comme tu voudras.

Mulard, à Francœur. — Tu dînes avec nous?

Francœur. — Je peux pas.

Mulard. — Pourquoi?

Francœur. — Irma est avec moi... Elle m'attend au coin de la rue.

Mulard. — C'est bien.

Francœur. — Il y a toujours une chose que vous pouvez m'accorder... Irma et mademoiselle Antonine étaient bonnes camarades... comme Charles Bécherel et moi... Ça rendrait un peu de courage à Irma... si quelqu'un lui tendait la main, lui parlait, lui donnait un petit bonjour en passant... Voulez-vous permettre à mademoiselle Antonine de sortir un moment... pour ça?...

Mulard. — Oh! voilà des histoires...

Francœur, bas. — Eloignez votre fille. J'ai autre chose à vous dire.

Mulard, à Antonine. — Eh bien, soit... va! Mais pas longtemps.

Antonine. — Merci, père...

Elle sort par la porte du fond, donnant sur la cour, et le père Gachette sort par la porte de communication avec l'atelier.

Scène VIII

FRANCŒUR, MULARD, Mme MULARD

Mulard. — Allons, maintenant, vide ton sac... et presto!

Francœur. — Eh bien, devant Mlle Antonine, j'ai pas osé dire la vérité... enfin... tout ce que je savais...

Mme Mulard. — Charles n'est pas prisonnier?

Francœur. — Non. Il a été tué à la défense de Bazeilles...

Mulard. — Comment le sais-tu?

Francœur. — Par des camarades qui en sont revenus, eux, et qui l'ont vu tomber.

Mme Mulard. — Il n'est peut-être que blessé...

Francœur. — Je me suis informé dans les ambulances. Je ne l'ai trouvé nulle part...

Mulard. — Ah! pour la petite, le coup va être dur...

Mme Mulard. — Pour nous aussi. Nous aimions bien ce brave garçon, que nous ne reverrons plus... Nous parlions de lui tout à l'heure encore... Antonine est loin de se douter... Nous nous demandions ce que l'avenir nous réservait... Voilà!

Francœur. — Vous saurez mieux que moi l'avertir..., avec plus de ménagement... C'est pour ça que j'ai préféré...

Mulard. — Tu as bien fait!... Mais je n'ai pas le courage non plus... (A sa femme.) Parle-lui, toi... Console-la... Tu trouveras les mots qui conviennent... J'ai peur, moi, d'être trop brutal...

Mme Mulard. — Eh! bien, c'en est une... commission!

Mulard. — La voici... Je vous laisse... Au revoir, petit... reviens causer avec nous. (Il passe dans l'atelier.)

Francœur. — Oui, m'sieu Mulard.

Scène IX

Les mêmes, ANTONINE

Antonine rentre, défaite, accablée, va tomber sur une chaise et éclate en sanglots, le visage dans les mains.

Mme Mulard. — Ma pauvre petite! (Un silence.) C'est Irma qui t'a dit?

Antonine fait oui de la tête, à travers ses larmes.

Francœur, à part. — Ah! bien... ce que je vais l'enlever!...

Il sort.

Mme Mulard. — Alors, elle t'a dit aussi que rien n'est certain, somme toute..., enfin, qu'on peut encore conserver un peu d'espoir... Mais si, mais si! On a vu des choses plus incroyables... Tu te rappelles ce feuilleton, où... (Antonine lève sur sa mère des yeux qui demandent grâce.) Oui... Je ferais peut-être mieux de te laisser à ton chagrin.

Antonine. — C'est ça,... laisse-moi...

Mme Mulard. — Et, pourtant, non! Tu auras le temps de le ruminer, ton chagrin. Ta mère doit te dire tout de suite qu'elle en prend sa part, pour te soulager.

Antonine. — Oh!

Mme Mulard. — Crois-tu que nous ne sachions pas tout ce que tu perds en perdant ce brave garçon? Il t'aurait rendue heureuse. Nous le regardions déjà comme notre fils... C'est affreux de penser qu'il est mort loin de nous, comme ça!...

Antonine. — Affreux!

Mme Mulard. — Je vais te dire une chose inutile... inutile parce qu'elle n'adoucira pas ta peine...; mais il faut songer que tu n'es pas seule frappée dans ton affection. On ne compte déjà plus les femmes que cette guerre met en deuil... et elle n'est pas terminée! Des mères pleurent un fils, des sœurs un frère..., d'autres, un mari..., un compagnon qui les laisse dans le besoin. Tu n'en es pas là, heureusement. Ta peine est grande sans doute..., mais elle pourrait l'être davantage, si Charles et toi vous aviez été mariés. Un mois plus tard, vous l'étiez.

Antonine. — Ça vaudrait mieux.

Mme Mulard. — Ah! non, par exemple! Ton deuil serait plus lourd à porter, et ça se comprend! Qui sait si tu n'aurais pas la maternité au bout du compte?...

Antonine. — Oui..., mais mon enfant aurait un père..., et, maintenant, il n'en aura pas.

Mme Mulard. — Qu'est-ce que tu dis?

Antonine. — La vérité.

Mme Mulard. — Non, voyons, j'ai mal compris... ça n'est pas possible..., pas possible que toi..., notre petite fille...

Antonine. — Mais si, maman. Charles était constamment là, auprès de moi. Nous sortions ensemble. Vous nous laissiez seuls. On a perdu la tête... et sans mériter qu'on nous jette la pierre pour ça.

Mme Mulard. — Antonine!...

Antonine. — Charles était honnête. C'est lui qui vous a demandé d'avancer l'époque de notre mariage. Est-ce qu'on pouvait s'imaginer alors...

Mme Mulard. — Ma pauvre enfant!

Antonine. — Tu me disais que mon cas n'est pas isolé...

Mme Mulard. — Je n'ai pas parlé de...

Antonine. — C'est la même chose! M. le maire a beau être resté dans la coulisse, je n'en perds ni plus ni moins un bon compagnon qui était tout prêt à faire son devoir. C'est pas de sa faute, ni de la mienne, si on l'a enlevé à sa famille, pour l'envoyer se battre.

Mme Mulard. — Sa famille...

Antonine. — Mais oui, la vôtre... et puis, celle qu'il allait se faire.

Mme Mulard. — Il a tout de même abusé de notre confiance...

Antonine. — Comme on a abusé de la sienne, en lui disant que l'Empire... c'était la paix!

Mme Mulard. — C'est à ton père qu'il va falloir faire comprendre ça. Tu le connais. Il ne plaisante pas sur ce chapitre-là.

Antonine. — La plaisanterie serait amère.

Mme Mulard. — Comment vais-je lui apprendre?

Antonine. — Oh! ne t'occupe pas... Je m'en charge.

Mme Mulard. — Tu veux, comme ça, tout de suite?...

Antonine. — Oui. C'est pas le courage ni la décision qui me manquent, tu le sais... (Elle va à la porte par où est sorti M. Mulard.) Père!... (Redescendant.) Mieux vaut en finir immédiatement.

Scène X

Les mêmes, MULARD

Mulard. — Tu sais?...

Il va vers elle.

Antonine. — Oui, père. Je vais te faire beaucoup de peine.

Mulard. — Tu en as beaucoup aussi. Nous partagerons.

Mme Mulard. — Oui.

Antonine. — J'ai une grosse faute à me reprocher...

Mulard. — Envers qui?

Antonine. — Envers vous, maman et toi. Vous aviez donné votre consentement à mon mariage avec Charles. J'ai été faible.. J'ai été sa femme. (Mulard la gifle; elle recule; il la poursuit.) C'est une veuve qu'il laisse..., une veuve... et un orphelin... bientôt.

Mme Mulard, s'interposant. — Contiens-toi... Elle a dit un orphelin!

Mulard, après un moment de colère muette. — Prends tes cliques et tes claques... et fous-moi le camp!

Mme Mulard. — Tu n'y penses pas! C'est ta fille.

Mulard. — Prends tes cliques et tes claques... et fous-moi le camp!

Mme Mulard. — Réfléchis... Tu regretteras...

Mulard. — Je ne regretterai rien! Je ne suis pas de ceux qui disent une chose et qui en font une autre. Je disais à Francœur, tout à l'heure encore, que, moi vivant, le déshonneur ne s'installerait pas ici... Décampe!

Mme Mulard. — On dit ça... C'est pas une raison...

Mulard. — C'est une raison pour se tenir parole! Je n'ai pas deux morales, moi, une pour les autres et une pour les miens... Ah! je ne m'étais pas trompé! A fréquenter cette fille, cette Irma, tu as pris son vice... J'aurais dû prévoir ça, le jour où je l'ai introduite ici... Eh bien, va la retrouver, à présent! Qui se ressemble s'assemble!

Mme Mulard. — N'ajoute rien à tout ce qui nous accable! La petite est assez malheureuse comme ça; regarde-la... Où irait-elle?

Mulard. — Chanter ses saletés dans la rue, si elle veut! (On entend le père Gachette jouer sur son violon, dans l'atelier, le refrain de la chanson: *Une victime de l'amour.*) Chanter ça, par exemple, qui est de circonstance: *Une victime de l'amour.*

Mme Mulard. — Ne sois pas impitoyable...

Mulard. — Comment donc! Faut-il chanter avec elle? L'ai-je assez répété que ce qui vient du ruisseau... y retourne!

Mme Mulard. — Oui, mais c'est encore une chose qu'on dit comme ça... (A Antonine, montrant l'atelier où le père Gachette racle toujours son violon.) Dis-lui de cesser... que ça irrite ton père...

Mulard. — Non, non! qu'il continue, au contraire! On dirait que c'est fait sur commande! Demain, tout le quartier fredonnera ça à notre porte, en se moquant de nous... Raison de plus, Mamselle Thérésa, pour déguerpir... en musique! (En réponse au regard suppliant de sa femme.) Je te donne jusqu'à ce soir pour faire tes paquets.

Antonine. — Eh bien... me voilà propre!...

RIDEAU

ACTE II

Un salon bourgeois, chez les Duprat, le 1er janvier 1871.

Scène première

FRANÇOISE, vieille cuisinière; **Mme DUPRAT**, 45 ans.

Françoise. — Madame a sonné?

Mme Duprat. — Voyons, Françoise..., causons un peu... et sérieusement. Qu'est-ce que nous allons donner, ce soir, à nos invités?

Françoise. — Madame le demande! Moi, je le demande à madame. Ah! on pourra s'en souvenir du 1er janvier 1871.

Mme Duprat. — Cent sixième jour du siège de Paris!

Françoise. — Madame les compte!

Mme Duprat. — Et nous ne sommes pas les plus malheureux! La famille, réunie ce soir, comme l'année dernière à pareille date, ne déplorera que l'absence de mon beau-frère.

Françoise. — Il est toujours emprisonné... M. le colonel d'Anthenay?

Mme Duprat. — Non... prisonnier... prisonnier de guerre. Ça n'est pas la même chose.

Françoise. — Ah!

Mme Duprat. — Et même prisonnier sur parole, dans une ville de Prusse. Comprenez-vous? Alors, il ne faut pas dire emprisonné... On pourrait croire...

Françoise. — Oh! on ne fait guère attention à ça!...

Mme Duprat. — Pour le menu du dîner, mon Dieu, je crois que nous n'avons pas l'embarras du choix. Comment accommoderez-vous le cheval?

Françoise. — Comme madame voudra.

Mme Duprat. — Qu'est-ce que vous diriez d'un haricot de cheval ou encore d'un beau morceau de cheval à la mode?

Françoise. — Que ça me serait difficile de le préparer, pardi! La boutique de la fruitière, ce matin, était vide. Paraît que le boisseau de pommes de terre vaut vingt-huit francs, les oignons quarante francs le litre, le beurre trente francs la livre et les œufs deux francs pièce...

Mme Duprat. — Encore n'en trouve-t-on pas aisément. Vous reste-t-il de la conserve?

Françoise. — Du bœuf de rempart? Oui, madame. Une boîte.

Mme Duprat. — Eh! bien, on l'ouvrira... si monsieur ne rapporte rien de mieux. Et comme entremets? Une crème au chocolat!...

Françoise. — Dame! sans crème ni œufs... avec de la fécule de pommes de terre... oui, c'est possible.

Mme Duprat. — Eh! bien, allez, Françoise... Distinguez-vous!

Françoise. — Ah! Si seulement le pain était mangeable! Madame veut-elle savoir ce que j'ai trouvé dedans, aujourd'hui?

Mme Duprat. — Non, j'aime autant ne pas le savoir.

Françoise. — Pourtant...

Mme Duprat. — Laissez-moi la surprise.

Scène II

Les mêmes, DUPRAT, en uniforme de capitaine dans la garde nationale.

Duprat. — Bonjour, Anna. Le 1er janvier nous apporte une heureuse nouvelle.

Mme Duprat. — Une victoire?

Duprat. — Oh! comme tu y vas! Non! Je pourrais t'intriguer. Je ne le ferai pas. Je préfère te dire tout de suite que Castor et Pollux pourvoiront ce soir et demain à nos repas.

Mme Duprat. — Que veux-tu dire?

Françoise. — J'espère que monsieur ne va pas nous faire manger du chien!

Duprat. — Non, Françoise... Quoique le chien... en gigot rôti, ne soit pas un plat à dédaigner... Si on n'était pas averti, ma foi, on jurerait...

Mme Duprat. — Ne plaisante pas. La surprise?

Duprat. — Je me figurais, ayant nommé Castor et Pollux, être dispensé d'explications. Mais non, et voilà bien la célébrité! Tu as traité comme des chiens les deux éléphants du jardin des Plantes, adjugés à un boucher du faubourg Saint-Honoré, qui les a fait abattre hier et qui les vend au détail aujourd'hui!

Mme Duprat. — Non!

Duprat. — Si. A telles enseignes que j'en ai fait porter un morceau à Françoise.

Françoise. — Un morceau d'éléphant?

Duprat. — Oui. Malheureusement, je suis arrivé trop tard. La trompe était vendue! Mais on se régalera tout de même.

Mme Duprat. — Je ne comprends pas que tu aies le cœur...

Duprat. — Allons, tu ne vas pas t'attendrir sur le sort de ces pachydermes! Ils étaient exposés à mourir de faim ou de froid, sans profit pour personne. Plaignons plutôt les pauvres gens. On s'est enfin décidé à ordonner des coupes dans les bois de Boulogne ou de Vincennes. On abat aussi les arbres sur les boulevards. On a raison. Le siège a déjà fait trop de victimes parmi les vieillards et les enfants. Il ne faut pas penser qu'à soi.

Mme Duprat. — Oh! là-dessus, d'accord! Il est certain que nos petites misères domestiques, à côté de ça!...

Duprat. — Tout le monde fait son devoir. J'ai passé ma compagnie en revue, ce matin. Je suis content. Les braves gens! Ça réconforte!

On sonne.

Mme Duprat. — Allez ouvrir, Françoise, ça doit être M. Raymond.

Françoise sort.

Duprat. — Je le croyais arrivé.

Mme Duprat. — Non. Tu sais qu'il est retenu assez tard à son hôpital. Et puis, avec les réceptions du jour de l'an...

Scène III

Les mêmes, RAYMOND, 25 ans.

Raymond. — Bonjour, mère. Bonjour, papa. (A sa mère.) J'ai dévalisé Siraudin pour tes étrennes à toi, et un marchand d'antiquités à ton intention, papa.

Duprat. — Ça, c'est gentil!

Mme Duprat. — Non. Il a eu tort. Les confiseurs, cette année...

Raymond. — Eh! bien, moi, je dis que des sacs de bonbons comme celui-ci sont susceptibles de conserver à ce commerce de luxe tout son éclat. Quant à toi, père, tu n'auras jamais eu d'aussi bon tabac... que dans ma tabatière.

Il a remis à sa mère et à son père ses cadeaux.

Mme Duprat, ouvrant le sac de bonbons. — Une botte de carottes!

Duprat, ouvrant le pot à tabac. — Des œufs frais! Où diable a-t-il pu trouver ça?

Raymond. — Ah! J'ai eu de la peine! Les œufs ont été pondus exprès pour moi! Où ça? C'est mon secret.

Duprat. — Si tu as des relations avec les cocottes...

Mme Duprat, pincée. — Adrien!

Duprat. — Oh! pardon. J'oubliais que ta mère déteste ce genre de plaisanterie.

Mme Duprat, compassée. — On mangera les carottes ce soir.

Duprat. — Autour de l'éléphant.

Mme Duprat. — Ne penses-tu pas qu'il serait préférable de les réserver pour le pot-au-feu?

Duprat. — Françoise va décider.

Il sonne.

Raymond. — Je connais une famille où l'on a longtemps hésité entre les quarante manières d'accommoder... deux pommes de terre!

Scène IV

Les mêmes, FRANÇOISE

Mme Duprat. — Tenez, Françoise; M. Raymond a fait aussi votre marché.

Françoise. — Madame veut rire. Mais c'est bien imité... On dirait vraiment que c'est des carottes.

Raymond. — C'en est, Françoise. Tendez votre tablier...

Françoise. — Pour le rendre, alors; car je ne me chargerais pas d'en trouver.

Duprat. — Préoccupez-vous uniquement de nous préparer un plat qu'on laisse à votre inspiration... comme l'éléphant!

Françoise. — Ah! l'éléphant! Si c'était mangeable seulement...

Raymond. — Allez, allez! On lui a jeté trop de pain de son vivant, pour qu'il n'en ait pas gardé le goût!

Duprat. — Ah! J'attends deux personnes: mon professeur d'équitation et mon sergent-major..., le père Mulard. Quand ils arriveront vous me préviendrez.

Françoise. — Bien, monsieur.

Elle sort.

Scène V

Les mêmes, moins FRANÇOISE

Raymond. — Dis donc, maman, à propos du père Mulard... tu n'as pas reçu ces jours derniers la visite de sa fille Antonine?

Mme Duprat. — Non.

Raymond. — Tu n'auras rien perdu pour attendre. Elle viendra de ma part.

Mme Mulard. — Comment ça, de ta part?

Raymond. — Oui.

Mme Duprat. — Tu n'espères pas nous intéresser à cette fille, que ses parents ont dû chasser, parce qu'elle se conduisait mal.

Duprat. — Il y a de ça... environ trois mois, oui..., et Mulard, que je vois tous les jours, ne m'en parle jamais.

Raymond. — C'est regrettable..., car s'il avait vu sa fille échouer, l'autre jour, à l'hôpital, dans mon service, après un accident qui l'a heureusement délivrée du fardeau qu'elle portait..., il est probable que votre Mulard serait moins indifférent.

Mme Duprat. — Allons, tu ne vas pas prendre la défense d'une petite coureuse que son père a mise à la porte.

Raymond. — Singulière façon de l'empêcher de courir, si tu disais vrai. Mais tu te trompes. Antonine Mulard est une honnête fille qui a commis simplement l'imprudence de se marier avant la lettre.

Mme Duprat. — Une victime!

Raymond. — Victime de la guerre, oui. Avec son fiancé, ça fait deux.

Mme Duprat. — Son innocent fiancé!

Raymond. — Il faudrait tout savoir. Ils ne sont peut-être pas plus coupables l'un que l'autre!

Mme Duprat. — Comment donc!

Raymond. — Bref, on lui a signé son bulletin de sortie jeudi dernier. Mais comme il est exact que son père l'a chassée, vous devinez la situation de cette malheureuse... Alors, comme elle est couturière, je lui ai conseillé de s'adresser à toi... qui peux lui donner un peu d'ouvrage... lui procurer des journées, ici ou ailleurs, enfin l'aider provisoirement à vivre. Elle a d'abord hésité; puis, comme elle est fière, elle a fini par dire qu'elle viendrait.

Mme Duprat. — Tu appelles ça être fière?

Raymond. — Oui. J'ai compris qu'elle aimait mieux ça que d'aller implorer son pardon.

Duprat. — On pourrait le demander pour elle. Mulard impitoyable, ça m'étonnerait...

Mme Duprat. — Ton père a raison..., car je n'ai pas du tout l'intention d'introduire cette... demoiselle ici. Nous ne la connaissons pas...

Duprat. — Et nous connaissons son père, qui est un brave et digne homme.

Mme Duprat. — Il n'a pas pris une détermination aussi grave sans motif sérieux. Pourquoi souris-tu?

Raymond. — Parce que tu m'as dit, l'autre jour, avoir donné ton obole à l'Œuvre du Travail des femmes.

Mme Duprat. — Eh! bien... quel rapport ça a-t-il?

Raymond. — Il me semble que j'aimerais mieux, le cas échéant, en secourir une directement.

Mme Duprat. — J'ai tout de même le droit de choisir.

Raymond. — Justement. Moi, je choisirais celle-ci.

Mme Duprat. — Une fille-mère!

Raymond. — Oui, et qui n'a même pas la ressource de contracter ce qu'on appelle un mariage à quinze sous.

Mme Duprat. — Ce qui veut dire?

Duprat. — Régulariser sa situation pour toucher l'indemnité journalière de soixante-quinze centimes alloué aux femmes de gardes nationaux, aux femmes mariées exclusivement.

Raymond. — C'est une chose admirable que la vertu des gouvernements!

Mme Duprat. — On pourrait, à la rigueur, s'apitoyer sur l'enfant; mais puisqu'il est mort...

Raymond. — Ce que la mère peut faire de mieux, c'est de mourir aussi.

Mme Duprat. — Ma foi!

Raymond. — Ecoute, maman, tu te fais plus méchante que tu es...

Mme Duprat. — Certainement. Je garde ma pitié pour d'autres détresses... Il n'en manque pas...

Duprat. — Vous exagérez de part et d'autre. Au fond, il n'y a que sur les moyens de venir en aide à cette jeune femme que vous ne vous entendez pas...

Françoise, entrant et annonçant. — Le professeur de monsieur.

Duprat. — Qu'il entre!

Raymond. — Oh! oui, qu'il entre! Je ne suis pas fâché de le voir...

Duprat. — C'est un bien gentil garçon... et qui connaît les chevaux..., je ne te dis que ça!

Scène VI

Les mêmes, FRANCŒUR

Francœur. — Bonjour, mon capitaine.

Duprat, à sa femme. — Monsieur Francœur, mon professeur d'équitation. (A Francœur.) Mon fils Raymond. Eh! bien, êtes-vous content de votre élève?

Francœur. — Très content.

Duprat, à son fils. — C'est vrai, tu ne sais pas... Ce matin, pour la première fois, j'ai passé la revue de ma compagnie à cheval.

Raymond. — Diable!

Mme Duprat, à son mari. — Tu aurais pu me le dire!

Raymond. — Papa craignait de t'inquiéter.

Duprat. — M. Francœur est venu assister à mes débuts. Alors, ça n'a pas trop mal marché?

Francœur. — Je vous l'avais dit: je réponds de tout, pourvu qu'on n'entende pas les tambours...

Duprat. — Ah! Vous croyez que s'ils avaient battu aux champs...

Francœur. — Le percheron vous foutait par terre, sauf votre respect,... ça ne faisait pas un pli!

Duprat. — Il est ombrageux?

Francœur. — Il faut le connaître.

Duprat. — Et vous le connaissez?

Raymond. — Depuis sa plus tendre enfance?

Francœur. — Non. J'ai trouvé ce magnifique percheron, oh! bien par hasard, chez un blanchisseur d'Arcueil qui voulait s'en défaire.

Duprat. — M. Francœur a la passion du cheval. Et je commence à la partager.

Raymond. — Nous commençons tous à aimer le cheval.

Francœur. — C'en est toujours un de sauvé!

Mme Duprat. — Comment?

Francœur. — Enfin, toujours un qu'on ne mangera pas.

Duprat. — Ah! celui-là peut dormir tranquille! Manière de parler... Car il a beau ne pas être un cheval de troupe, je présume que, dans une sortie, il se comporterait convenablement, hein?

Mme Duprat. — Adrien! A quoi vas-tu penser là? J'espère bien que monsieur t'a donné un cheval de tout repos!

Francœur — Rassurez-vous, madame, je suis là.

Duprat. — Je remercie tous les jours Mulard de nous avoir mis en rapports...

Raymond. — Ah! c'est Mulard?

Mme Duprat.
Raymond.
Francœur.
Duprat.
Mulard.

Scène VII. — Francœur : « *Vous n'avez pas besoin de moi, mon capitaine?* »

Francœur. — Oui, et je ne l'oublierai jamais. C'est à moi surtout qu'il a rendu un fier service!... Par le temps qui court, tout le monde a besoin de leçons d'équitation... et personne n'en prend!

Scène VII

LES MÊMES, FRANÇOISE, MULARD

Françoise, entrant et annonçant. — M. Mulard.

Elle sort.

Duprat. — Ah! tant mieux! Il va nous donner son opinion.

Mulard, en sergent-major de la garde nationale. — Bonjour, monsieur Duprat... Madame... (A Raymond.) Monsieur... votre serviteur.

Duprat. — Mulard... vous êtes un homme franc... C'est vrai ce que dit M. Francœur? L'impression, ce matin, n'a pas été mauvaise?

Mulard. — Pas mauvaise du tout. On a eu un peu d'inquiétude seulement quand vous avez tiré votre sabre... Mais ça n'a été qu'un éclair.

Duprat. — Dites-moi... Dans les autres compagnies... est-ce que... les capitaines sont montés?

Mulard. — Il y a eu quelques tentatives... mais pas heureuses!

Duprat. — La bonne volonté ne suffit pas. Il y a l'aptitude.

Francœur. — Vous n'avez pas besoin de moi, mon capitaine?

Duprat. — Non. A demain matin.

Francœur. — Entendu. Au manège. Neuf heures.

Duprat. — Quant aux tambours et clairons...

Francœur. — Croyez-moi... Dans quelque temps...

Mme Duprat. — Pas trop tôt, je vous en prie, et seulement si c'est indispensable.

Francœur sort.

Scène VIII

LES MÊMES, moins FRANCŒUR

Duprat. — Vous m'apportez les pièces à signer?

Mulard. — Oui. Les voici.

Duprat. — Bien. Ah! J'ai une idée à vous soumettre. Vous allez me dire si elle est pratique.

Mulard. — Oh!

Duprat. — Si, si... Vous êtes de bon conseil. Voilà. Je voudrais que vous dressiez la liste des hommes de la compagnie qui sont indigents et qui ont des enfants en bas-âge. Ils ont besoin plus que les autres qu'on s'occupe d'eux. Mme Duprat ira les voir et veillera à ce que les petits ne manquent de rien, comprenez-vous?

Mulard. — Oui, monsieur Duprat. C'est une excellente idée.

Duprat. — Sur un point toutefois, je ne suis pas d'accord avec ma femme. Le gouvernement de la Défense nationale me paraît mal inspiré en bornant sa sollicitude aux femmes mariées. Je désirerais — et mon fils est de cet avis — étendre notre assistance aux unions libres. La faim et le froid ne distinguent pas entre celles-là et les autres.

Mulard. — Sans doute. Mais rien n'empêche les faux ménages de se mettre en règle avec la loi.

Duprat. — Rien n'empêche... pas toujours! Il y a des cas... de force majeure... Si l'homme est tué dans une sortie, par exemple...

Mulard. — Que voulez-vous? C'était à lui à ne pas attendre au dernier moment pour faire son devoir.

Duprat. — Vous êtes sévère.

Mme Duprat. — Il est juste.

Mulard. — J'ai une opinion là-dessus, et nette! Assez de complaisances! Elles nous ont été fatales. Je suis convaincu que la France est punie par où elle a péché: l'abaissement des caractères et la corruption des mœurs. Si la République doit suivre les errements de l'Empire, il était inutile de la fonder. Si, au contraire, elle veut mettre le fer rouge dans la plaie et refaire la conscience nationale, on peut espérer des temps meilleurs. A nous de donner l'exemple. Les familles, comme les nations, doivent faire parfois des sacrifices pour sauvegarder leur dignité. Si nous avons des membres gangrenés, coupons-les. Notre salut est à ce prix.

Mme Duprat. — Bien parlé, monsieur Mulard!

Duprat. — Avant de prendre ces mesures de salubrité morale, attendons au moins que la paix soit rétablie. Le moment n'est guère propice. Et puis, songez à ce massacre des innocents, que vous décrétez! Vous êtes père...

Mulard. — Oh!...

Duprat. — Vous parlez d'exemple à donner: l'indulgence en est un.

Mulard. — Ça dépend!... Mettons avant tout de la logique dans nos actes. La bonne devise n'est pas seulement: « Fais ce que dois »; c'est aussi: « Fais ce que dis. »

Mme Duprat. — A la bonne heure!

Mulard. — Si donc vous le voulez bien, j'établirai deux états: un pour les gardes nationaux mariés, un second pour les autres. Le reste vous regarde.

Duprat. — Soit. Au revoir, Mulard.

Mulard. — Au revoir, monsieur Duprat. Madame, monsieur, votre serviteur.

Il sort.

Scène IX

Les mêmes, moins MULARD

Duprat. — Eh bien, comment le trouvez-vous?

Mme Duprat. — Admirable! Il en faudrait beaucoup comme lui.

Raymond. — Oh! non. Le père Brutus multiplié... Je ne me sens pas une vive sympathie, moi, pour ces caractères tout d'une pièce, et inflexibles!

Mme Duprat. — Tu es jeune. Tu en reviendras. En tout cas, du moment que cette malheureuse est condamnée par son père lui-même...

Raymond. — Ça n'est pas une raison pour la condamner, vous! sans l'avoir entendue.

Mme Duprat. — Je ne l'entendrai pas.

Raymond. — Pourtant...

Mme Duprat. — Restons-en là, je te prie, et mêlons-nous de ce qui nous regarde. (A son mari.) Je mets mon manteau et mon chapeau, n'est-ce pas? Nous allons toujours à cette vente de charité?

Raymond. — Quelle vente?

Mme Duprat. — Celle que Mme Jules Simon a organisée au bénéfice des victimes de la guerre.

Raymond. — Ah!... bien.

Mme Duprat. — Tu ne viens pas avec nous?

Raymond. — Oh! non.

Mme Duprat sort.

Scène X

DUPRAT, RAYMOND

Duprat. — Tu boudes?

Raymond. — Non, mais j'ai autre chose à faire que d'aller acheter des... brassières pour nos victimes de la guerre.

Duprat. — Oh! évidemment, je suis comme toi: j'aurais mieux aimé faire la promenade classique sur les boulevards, le long des petites baraques. Mais il n'y en a pas... ou si peu... cinq ou six... que ça n'est pas la peine d'en parler.

Raymond. — N'en parlons pas.

Duprat. — Viens donc avec nous.

Raymond. — Non, vrai, j'ai des lettres à écrire, pour qu'elles partent par le prochain ballon.

Duprat. — Tu sais... maintenant que ta mère n'est plus là, je peux te le dire: c'est toi qui avais raison tout à l'heure.

Raymond. — Alors, pourquoi ne m'as-tu pas soutenu?

Duprat. — Tu la connais. Sur ce chapitre-là, elle est irréductible. Elle n'a plus voulu revoir ton oncle, le colonel d'Anthenay, du jour où il s'est affiché avec cette cocotte, la Maurois...

Raymond. — Ça n'est pas du tout la même chose!

Duprat. — Non. Enfin je suis là... et si la petite Mulard a besoin de quelque chose, ne te gêne pas, hein? Préviens-moi... sans que ta mère le sache, voilà tout!

Raymond. — C'est toujours ça que les ventes de charité n'auraient pas! Merci. Tu es un... brave papa! Va retrouver maman.

Duprat sort.

Scène XI

RAYMOND, assis au bureau pour écrire, FRANÇOISE

Françoise. — Je vous demande pardon, monsieur Raymond. Monsieur et madame sont sortis?

Raymond. — Oui, Françoise.

Françoise. — Il y a là une personne... Faut que je lui dise de revenir, n'est-ce pas?

Raymond. — Quelle personne?

Françoise. — Une jeune femme, couturière qu'elle dit. Vous devez la connaître... C'est de votre part qu'elle demande à voir madame.

Raymond. — Ah! de ma part... Eh! bien, oui; dites-lui de revenir... Non! Elle dérangerait maman inutilement.. Puisque je suis là, je vais la recevoir...

Faites-la entrer... (Françoise sort.) Elle y gagnera toujours d'être moins mal accueillie... Mais le diable m'emporte si je sais à présent ce que je vais lui dire...

Scène XII

RAYMOND, ANTONINE

Raymond, allant au-devant d'elle. — Bonjour, mademoiselle.

Antonine. — Bonjour, monsieur.

Raymond. — Vous arrivez cinq minutes trop tard.

Antonine. — Voilà bien ma chance!

Raymond. — Ma mère vient de sortir.

Antonine. — Ah! tant mieux!

Raymond. — Pourquoi tant mieux? Il me semble, au contraire...

Antonine. — Oh!... à vous, je peux bien tout vous dire: j'éprouvais, en venant ici, une espèce de trac... enfin, la même chose qu'en allant chez le dentiste...

Raymond. — Non!

Antonine. — Si, si... parole! Il y a trois jours que je remets et, tout à l'heure, en arrivant à la porte, j'ai cru que j'allais redescendre sans frapper. Je ne souffrais plus. Comprenez-vous ça?

Raymond. — D'abord le concierge a eu grand tort de vous faire monter par l'escalier de service.

Antonine. — Oh! frusquée comme je suis!

Raymond. — Asseyez-vous donc, je vous prie.

Antonine. — Merci.

Raymond. — Si vous aviez pris le grand escalier, vous auriez rencontré ma mère.

Antonine. — Alors, j'ai aussi bien fait de...

Raymond. — Elle vous intimide à ce point-là?

Antonine. — On se fait des idées!... Je me disais: « Cette dame va te poser des questions à n'en plus finir... auxquelles il te faudra répondre. Si tu te mets comme ça à raconter tes histoires à tout le monde, eh! bien, ma petite, tu n'es pas au bout! »

Raymond. — Je crois que vos craintes étaient exagérées.

Antonine. — Mais non! Vous le savez aussi bien que moi; ça ne rate jamais! Ce qu'on vous demande généralement..., c'est tout ce que vous n'avez pas envie de dire.

Raymond. — Mais je ne vous demande rien.

Antonine. — Ça, c'est vrai. Vous ne m'avez rien demandé. Ça fait que je vous ai tout dit... Encore une chose qui ne rate pas. J'ai eu confiance tout de suite, quoi! Alors, tout à l'heure, quand je suis entrée et que je vous ai aperçu, j'ai pensé: « C'est lui. Ça va bien. »

Raymond. — Merci! Eh! bien, puisque je possède votre confiance, je veux la mériter. Savez-vous qui vous avez failli rencontrer ici tantôt?...

Antonine. — Non.

Raymond. — Devinez.

Antonine. — Ah! je préfère la donner...

Raymond. — Donner quoi?

Antonine. — Ma langue au chat, tiens!

Raymond. — Votre père était ici il n'y a pas longtemps.

Antonine. — Ah! vous l'avez vu?

Raymond. — Comme je vous vois.

Antonine. — Il a parlé de moi?

Raymond. — Non. Vous savez qu'il est sergent-major dans la compagnie de mon père à moi. Il venait pour affaire de service.

Antonine. — C'est égal, je l'ai échappée belle!

Raymond. — Vous n'avez jamais, depuis votre départ, essayé de rentrer en grâce auprès de lui?

Antonine. — Oh! Je savais trop bien comment je serais reçue. Il est comme ça, p'pa... Faut pas lui en vouloir. J'ai vu le jour et le moment où il allait me donner sa malédiction... comme c'était l'habitude dans les drames de son temps. Il n'a pas osé... et j'aime autant ça, parce qu'on a beau dire, n'est-ce pas? ça fait toujours quelque chose.

Raymond. — Vous êtes superstitieuse?

Antonine. — Moi? Pas du tout. J'aime pas qu'on renverse la salière et ça me déplaît d'être treize à table... A part ça...

Raymond. — On était quelquefois treize à table, chez vous?

Antonine. — Jamais.

Raymond. — Et... votre mère?

Antonine. — M'man! Eh bien?

Raymond. — Est-elle aussi sévère?

Antonine. — M'man? Ah! on voit bien que vous ne la connaissez pas! C'est double crème! Il n'y en a pas deux dans son genre. Mais p'pa, pour elle, c'est le bon Dieu! Quand il a parlé, elle dit *Amen*! Elle le met au-dessus de tout... Sans ça, parbleu! elle serait partie avec moi. C'est grâce à elle que j'ai pu vivre jusqu'à mon accident... Une chute dans l'escalier.

Raymond. — Une chute... involontaire?

Antonine. — Naturellement. Comme dit le père Gachette: quand le vin est tiré faut le boire, faut pas le répandre.

Raymond. — Le père Gachette?

Antonine. — Un vieil ouvrier, qui m'a vue toute petite... C'est par son intermédiaire que m'man me faisait passer des boîtes de conserves... Et puis, j'avais un peu d'ouvrage à la mairie... de quoi payer notre chambre...

Raymond. — Votre?...

Antonine. — Enfin, la chambre que je partageais avec une petite camarade, Irma, qu'a eu des malheurs, comme moi, mais pas les mêmes.

Raymond. — Et vous croyez que votre mère, en s'y prenant adroitement, ne pourrait pas obtenir votre pardon?

Antonine. — Oh! ça, non. Tout excepté ça! P'pa a défendu de prononcer mon nom devant lui. Il n'en démordra pas. Quand il s'est vissé quelque chose dans la tête, ça tient bien!

Raymond. — C'est peut-être l'enfant, s'il avait vécu, qui aurait été votre meilleur avocat... Et, d'autre part, quel fardeau de moins pour vous!

Antonine. — Oh! un peu plus, un peu moins... Je l'aimais déjà, ce mioche. Je ne boude pas à l'ouvrage... J'aurais travaillé pour l'élever et travaillé même en chantant, pour lui faire prendre goût à la vie. Mamselle Thérésa, pas vrai, avait dans son répertoire une chanson pour la circonstance.

Raymond. — Qui ça, Thérésa?

Antonine. — Moi. Vous ne savez pas? C'était mon surnom à l'atelier.

Raymond. — Ah! bah...

Antonine. — Oui; vous pensez si je le connais le répertoire de la grande chanteuse! *Et l'Rossignolet*, et *T'en auras pas l'étrenne...*

Raymond. — Et l'autre... celle à laquelle vous faisiez allusion... *C'est pour l'enfant.*

Il fredonne.

C'est pour l'enfant,
J'en fais l'serment...

Je ne me rappelle plus le reste...

ANTONINE, continuant :

Je suis sans malice
Car, foi de nourrice,
Rien pour moi, tout pour l'enf...

Elle s'arrête.

Oui, mais celle-là, je n'aurai plus le cœur à la chanter. (Un silence.) Je bavarde...

RAYMOND. — Nous bavardons...

ANTONINE. — Enfin, on bavarde... et j'en oublie l'objet de ma visite, comme disent les gens qui parlent bien. Est-ce que votre mère en était avertie... de ma visite?

RAYMOND. — Certainement...

ANTONINE. — Croyez-vous que je puisse compter?...

RAYMOND. — Mon Dieu..., si ce n'est immédiatement... du moins... Elle va s'informer... Je l'ai prise un peu au dépourvu, vous comprenez...

ANTONINE. — Oui, oui, je comprends.

RAYMOND. — Ma mère est une excellente personne, excellente... mais elle a des préventions qui... que...

ANTONINE. — Oh! mettez pas des gants de peau pour expliquer une chose toute naturelle... C'est si rare qu'une femme qui a besoin d'indulgence en trouve auprès d'une autre femme! Je vous remercie tout de même... Je n'en suis pas à une déception près, allez! Au revoir, monsieur Raymond.

RAYMOND. — Attendez! Je ne veux pas, moi, je ne veux pas que vous partiez sur cette mauvaise impression. C'est de ma faute, aussi!

ANTONINE. — Oh! de votre faute...

RAYMOND. — Mais oui. Je vous ai donné une espérance qui ne se réalise pas. J'ai eu tort.

ANTONINE. — Vous ne pouviez pas savoir.

RAYMOND. — Mauvaise excuse!

ANTONINE. — Vous n'allez pas tout de même m'attraper parce que je prends votre défense.

RAYMOND, souriant. — Non. Voyons... qu'est-ce que vous allez faire?

ANTONINE. — Quand ça?

RAYMOND. — Mais... en sortant d'ici.

ANTONINE. — Ah! par exemple, ça... (Geste évasif.) Notre logeur nous a donné congé... Notre ancienne entrepreneuse, à Irma et à moi, nous recueille depuis trois jours : mais quand son mari va revenir des remparts, faudra bien lui céder la place, à c't'homme...

RAYMOND. — Oh! permettez-moi...

Il met la main à sa poche.

ANTONINE, vivement, fermement. — Oh!... je vous en prie. Non... n'insistez pas, ou bien...

Mouvement pour sortir.

RAYMOND, la retenant. — Soit. Ecoutez... Il me vient une autre idée...

ANTONINE. — J'aime mieux ça.

RAYMOND. — Enfin, un moyen de vous tirer d'embarras.

ANTONINE. — Oh! il y en a toujours un... à la dernière extrémité!

RAYMOND. — Oui, mais pas pour vous. Le découragement et le dégoût de l'existence, il faut laisser ça aux cœurs faibles... La jeunesse... votre jeunesse, est trempée pour la lutte...

ANTONINE. — Oh! je ne demande pas mieux.

RAYMOND. — A la bonne heure! Eh bien, voilà. Gustave..., un de mes bons camarades, étudiant comme moi, est retourné dans sa famille, en province, avant le siège. Il m'a laissé la clef de sa chambre... à Montmartre. Vous serez chez lui chez vous. Je prends tout sur moi...

ANTONINE, avec hésitation. — C'est justement...

RAYMOND. — C'est justement quoi? Ah! je vous en prie à mon tour, ne me prêtez aucune arrière-pensée... Je vous offre ça... en camarade... à vous et à M^lle^ Irma, que je n'ai ni l'honneur ni le plaisir de connaître, d'ailleurs...

ANTONINE. — Oh! elle acceptera.

RAYMOND. — Mais... vous?

ANTONINE. — J'accepte aussi sans cérémonie... pour mes étrennes.

RAYMOND. — C'est ça! Pour vos étrennes!

ANTONINE. — Ça me donnera toujours le temps de me retourner.

RAYMOND. — Ah! je dois vous prévenir : c'est haut.

ANTONINE. — Veine! Ce qu'on doit avoir une belle vue!

RAYMOND. — Une vue magnifique! Trouvez-vous demain, à deux heures, rue des Rosiers... et je vous présenterai au concierge.

ANTONINE. — Entendu. Et merci!... A demain.

Elle se trouble.

RAYMOND. — Qu'est-ce que vous avez encore?

ANTONINE. — Rien... rien... Je suis contente...

RAYMOND. — Eh bien, vous avez une façon...

ANTONINE. — Oui... Faites pas attention... Est-ce bête, hein? C'est comme quand on se met à rire et qu'on ne peut plus s'arrêter... (A travers des larmes.) Je ne peux pas... c'est plus fort que moi... je ne peux pas... A demain!

Elle se sauve, le mouchoir sur les yeux.

RIDEAU

Mulard. Antonine Le père Gachette;

Scène VIII. — Mulard : « *Et si je te flanquais ma main sur la figure pour t'apprendre le respect ?..* »

ACTE III

A Montmartre, le 18 *mars* 1871. *Sur la Butte, devant le restaurant :* Au Rocher Suisse. *L'endroit forme une sorte de petit palier, au milieu de la rue de la Fontenelle, qui traverse la scène et aboutit, plus haut, à la rue des Rosiers. De l'établissement, qui se compose d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage avec terrasse et de jardins avec bosquets, on découvre Paris.*

Scène première

BARSAC, LUROT, patron du *Rocher Suisse,* GARDES NATIONAUX en armes, buvant au seuil de l'établissement. Lurot seul ne porte pas l'uniforme de la Garde nationale.

Barsac. — Moi, j' te dis, mon vieux Lurot, que Montmartre a fait, ce matin, de la belle ouvrage, en s'opposant à l'enlèvement des canons!

Premier Fédéré. — Pour sûr!

Lurot. — Oh!... j'en suis pas aussi sûr que vous!

Deuxième Fédéré. — T'étais pas là; tu peux pas savoir.

Barsac. — Et puis, t'es patron; tu peux pas comprendre.

Lurot. — Je comprends très bien que nous sommes menacés de la guerre civile... après l'autre guerre. Il ne manquerait plus que ça! Paris est épuisé. Il n'a pas besoin d'une nouvelle saignée!

Barsac. — A qui la faute? Il y a quinze jours, c'était la capitulation, Paris livré, trente mille Allemands dans les Champs-Elysées...

Premier Fédéré. — Aujourd'hui, il va falloir payer les loyers arriérés...

Deuxième Fédéré. — Avec quoi? Avec les économies qu'on a faites sur nos trente sous par jour?

Lurot. — Eh! bien, et les effets de commerce échus? On a beau décréter qu'ils sont tout de suite exigibles, c'est pas ça qui met du beurre dans les épinards des patrons, comme tu dis!...

Premier Fédéré. — Tu vois bien! Tout le monde est exaspéré! L'Assemblée de malheur et ce gouvernement d'incapables veulent pousser les Parisiens à bout...

Barsac. — Afin d'avoir un prétexte pour escamoter la République et proclamer un roi à sa place.

Deuxième Fédéré. — Ou ramener l'Empire.

Barsac. — Paris défendra ses droits!

Scène II

Les mêmes, FRANCŒUR, venant d'en bas : il ne porte pas l'uniforme.

Barsac. — Ah! t'arrives comme les carabiniers, toi... trop tard!

Francœur. — Enfin, j'arrive. Raconte-moi ce qui s'est passé ce matin... et pourquoi les Buttes-Montmartre ont l'air d'être en fête...

Barsac. — Eh! bien, mon petit, tu peux dire que t'as perdu une belle occasion de t'illustrer avec nous! Voilà l'affaire... C'est à cause des canons. Tu sais qu'on en a transporté plus de cent cinquante là-haut, pour ne pas les laisser dans la zone occupée par les Prussiens, quand ils sont entrés dans Paris...

Francœur. — Oui, oui.

Premier Fédéré. — La garde nationale les a payés, ces canons-là; c'est à elle.

Deuxième Fédéré. — On n'y touchera pas sans sa permission.

Barsac. — Alors, Thiers et sa bande..., le gouvernement, quoi, ont décidé de brusquer les choses et, la nuit dernière, à l'improviste, ils ont envoyé des troupes pour nous reprendre les canons.

Francœur. — Ah!

Barsac. — Oui. D'abord, l'entreprise a réussi. Comme les attelages manquaient, déjà les soldats commençaient à descendre les canons à bras..., lorsqu'on nous a prévenus. Ah! mon petit... si t'avais vu! Réveillé par le tocsin et le rappel, tout Montmartre, gardes nationaux, femmes, enfants, s'est précipité vers le parc d'artillerie et la Tour de Solférino... où il y avait des sergots, des cipaux, des chasseurs à pied et un bataillon du 88e de ligne. J'étais là... On les entourait; on criait: « Vive la ligne! Bas les armes!... » Pour lors, un général a donné aux soldats l'ordre de tirer sur la foule... Mais qu'est-ce qu'ils ont fait? Les uns ont jeté leur fusil, les autres ont mis la crosse en l'air... On se serrait les mains, on s'embrassait, on chantait, on fraternisait, quoi! Tu parles de fête populaire! T'en as jamais vu une pareille! Ah! sergots et cipaux n'en menaient pas large! On leur a pas fait de mal. On s'est contenté de les désarmer et de les conduire à la mairie, où ils sont en sûreté. Les officiers, eux, c'est au Château-Rouge qu'ils sont prisonniers.

Francœur. — Pourquoi, prisonniers?

Barsac. — Tiens, comme otages.

Premier Fédéré. — Si tu crois que Thiers a dit son dernier mot!

Deuxième Fédéré. — Après nos canons, c'est nos fusils qu'il voudra nous enlever.

Premier Fédéré. — Comme si la garde nationale avait pas su s'en servir..., à Buzenval! Qu'il s'y frotte, l' bout d'homme! On le recevra avec les honneurs dus à son rang et à sa taille!

Francœur. — Enfin, pour le moment?...

Barsac. — Puisque j' te dis que tout est terminé depuis neuf heures du matin. Le temps est superbe... On va faire un brin de toilette aux canons, les embrasser sur la bouche et les reconduire chez eux, chez nous..., là-haut, où ils seront bien gardés, je t'en réponds!

Francœur. — Paris s'apprête à vous donner la main. J'en viens. On bat le rappel partout; des barricades s'élèvent...

Barsac. — C'est bon, c'est bon. Montmartre veille au grain: ça suffit.

Lurot. — Ça ne suffit pas, malheureusement, pour que le commerce reprenne!

Barsac. — Allons, depuis l'armistice, la fin du siège, les Parisiens ont tout de même desserré la ceinture d'un cran.

Premier Fédéré. — On mange à sa faim.

Deuxième Fédéré. — On boit à sa soif.

Lurot. — Oh! l'important n'est pas qu'on boive à sa soif: c'est qu'on paie ce qu'on boit!...

Barsac. — Et que tu serves à tes clients autre chose que du cheval.

Premier Fédéré. — Faut pas cracher dessus!

Deuxième Fédéré. — On a été bien content d'en avoir.

Francœur. — Pour ce qu'on en a fait!

Barsac. — Le pot-au-feu. T'aimes pas le cheval, toi?

Francœur. — J'aime les chevaux.

Barsac. — C'est la même chose. Ils ont tous le même goût! Tiens, gargotier, v'là des clients! Nous, on va s'humecter le porte-pipe et faire une partie de tonneau dans le jardin. (Ils sortent.)

Scène III

LUROT, MULARD, Mme MULARD

Mulard, s'arrêtant, pour souffler, devant le restaurant. — Quel temps magnifique!

Mme Mulard. — On a chaud, le 18 mars, comme en plein été.

Mulard. — Faut dire aussi que ça grimpe, pour venir jusqu'ici, et qu'on n'a plus nos jambes de vingt ans! Mais le coup d'œil vaut le voyage.

Mme Mulard. — Ah! oui!... Quel panorama! Tu savais bien ce que tu faisais en m'amenant ici!

Mulard. — Une idée que j'avais depuis quinze jours... depuis que les capitulards ont livré Paris aux Prussiens.

Mme Mulard. — Oh! pour si peu de temps!

Mulard. — Ne dis pas ça! C'est la honte de ce gouvernement de trahison! Regarde-moi ce qu'il a livré... ce qui est encore debout, pourtant, et intact, et formidable! Est-il beau, notre Paris, hein? En bas, au foubourg Saint-Antoine, on ne s'en rend pas bien compte... Mais d'ici, quelle ville! Comme elle apparaît robuste, altière, imprenable! Et c'est ça que les Allemands ont profané! Ils n'ont eu que la peine d'entrer!

Mme Mulard. — Et de sortir.

Mulard. — La honte pour nous, c'est justement qu'ils soient sortis... vivants!

Mme Mulard. — Calme-toi. Nous serons très bien ici, tiens, pour reprendre possession, par les yeux, de ce vieux Paris qu'ils n'ont pas détruit et qui a encore tant de charmes pour nous!

Lurot, s'approchant. — Monsieur et madame veulent-ils déjeuner dehors... dans le jardin... ou là-haut... sur la terrasse?...

Mme Mulard. — J'ai peur pour toi qu'il ne fasse un peu frais...

Mulard. — Avez-vous une salle au premier?

Lurot. — Oui, oui.

Mulard. — Avec des fenêtres sur Paris?

Lurot. — Parfaitement.

Mme Mulard. — Alors nous serons encore mieux qu'en bas, pour jouir de la vue. Viens... Nous redescendrons après déjeuner... tranquillement.

Lurot. — Par ici... Veuillez me suivre.

Ils entrent dans le restaurant.

Scène IV

BARSAC, FRANCŒUR, PREMIER, DEUXIEME et TROISIEME FEDERES

Barsac, sortant du jardin, au troisième fédéré, qui, le fusil à la bretelle, monte la rue. — Rien de nouveau?

Troisième Fédéré. — Si, ça se gâte.

Barsac. — Où ça?

Troisième Fédéré. — Au Château-Rouge. On y a enfermé séparément un général, qui s'appelle Lecomte, et ses officiers... cinq ou six. Ils demandent à être interrogés par le Comité.

Barsac. — Quel Comité?

Troisième Fédéré. — Le Comité de vigilance du XVIIIe. Mais personne ne sait où le trouver... et on s'impatiente. Ça pourrait faire du grabuge pour les prisonniers.

Barsac. — Chacun son tour! Ce matin ils commandaient; qu'ils obéissent maintenant! Viens prendre un verre avec nous. Es-tu fort au tonneau?

Troisième Fédéré. — Assez...

Barsac, le débarrassant de son fusil. — Eh bien, lâche ta tabatière... t'en pas pas besoin pour viser la grenouille !

Il l'emmène dans le jardin.

Scène V

ANTONINE, LE PERE GACHETTE, son violon sous le bras, puis LUROT

Antonine et le père Gachette viennent du haut de la Butte.

Le Père Gachette. — Veux-tu que je te dise, Antonine ? Eh ! bien, c'est pas encore tantôt que nous ferons recette !

Antonine. — Mais si. Il y aura beaucoup de monde dehors.

Le Père Gachette. — Trop ! Ce qui plaît à ces gens-là c'est pas la musique, c'est le bruit. Le tambour et le clairon leur ont perverti l'oreille. Ils n'aiment plus que ça. Enfin, nous verrons. En attendant (Montrant la tonnelle.) on peut toujours casser la croûte là...

Antonine. — Merci. Je n'ai pas faim.

Le Père Gachette. — Histoire de boire un coup.

Antonine. — Je n'ai pas soif.

Le Père Gachette. — T'es pas malade ? (A Lurot, qui sort du restaurant.) Il y a du bétail dans le jardin ?

Lurot. — Quelques têtes, oui..., mais pour la camelote. On n'a pas encore repris l'habitude de gobeloter à la campagne, le dimanche. La confiance est longue à revenir. L'argent ne se montre pas.

Le Père Gachette. — Il a peur de tout !

Lurot. — La salle du premier devrait être pleine... et j'ai servi deux déjeuners !

Le Père Gachette. — Alors, inutile de monter ?

Lurot. — Vous ne feriez pas vos frais. Venez plutôt prendre quelque chose au comptoir...

Il rentre.

Le Père Gachette. — C'est pas de refus... Du vin et deux verres..., s'il vous plaît...

Il invite Antonine à le suivre.

Antonine. — Non, je vous assure...

Le Père Gachette. — Je boirai donc les deux... comme si je chantais ! Attends-moi là, un moment...

Il disparaît.

Scène VI

RAYMOND, ANTONINE

Antonine, en train de classer ses chansons, apercevant Raymond, qui traverse la rue. — Ah ! Monsieur Raymond !...

Raymond. — J'allais chez vous, rue des Rosiers...

Antonine. — Si j'avais su que vous viendriez...

Raymond. — Je ne croyais pas être libre... et la vérité, c'est que je ne l'étais pas. Mais j'ai entendu dire qu'on se battait sur la Butte ;... j'ai eu peur pour vous et je me suis fait remplacer à l'hôpital par un camarade.

Antonine. — Je vous remercie... mais vous voyez... rien de sérieux.

Raymond. — Pourtant...

Antonine. — Ils ont joué aux soldats, comme d'habitude.

Raymond. — Joué !... S'il est vrai que la troupe, ce matin, a fait cause commune avec la garde nationale, c'est plus grave... C'est l'insurrection victorieuse..., la guerre civile...

Antonine. — Je ne sais pas. Je me suis levée tard. J'ai entendu parler seulement d'une bagarre à la tour de Solférino.

Raymond. — C'est égal, faites-moi plaisir. Ne restez pas ici. Venez avec moi.

Antonine. — Non.

Raymond. — Vous ne voulez pas m'accompagner ?

Antonine. — Pas aujourd'hui.

Raymond. — Pourquoi ? Moi qui me faisais une fête de passer la journée avec vous..., de dîner ensemble quelque part, où vous voudrez.

Antonine. — Une autre fois.

Raymond. — Et puis, j'avais une nouvelle à vous apprendre.

Antonine. — Si c'est une bonne nouvelle, ne me faites pas languir..

Raymond. — Ça n'est pas une bonne nouvelle, mais ça n'est pas non plus un malheur. Une contrariété, si vous voulez. Et encore... ça dépend de vous.

Antonine. — Dites !

Raymond. — Eh ! bien, mon ami Gustave, vous savez... l'étudiant dont vous habitez la chambre, rue des Rosiers,... il rentre, il sera ici après-demain.

Antonine. — Ah !

Raymond. — Après-demain seulement.

Antonine. — Soyez tranquille, il retrouvera sa chambre dans l'état où il l'a laissée.

Raymond. — Où irez-vous ?

Antonine. — A l'hôtel. Oh ! c'est pas l'embarras !

Raymond. — Si ! Voulez-vous me permettre de m'occuper de ça ; de vous installer ailleurs que dans ce quartier... bruyant et trop éloigné de mon hôpital ?

Antonine. — Ne prenez pas cette peine !... Nous chercherons, Irma et moi.

Raymond. — Vous tenez absolument à ne pas quitter votre amie ?

Antonine. — Dame ! ça n'est guère le moment de nous séparer.

Raymond. — Elle pourrait chercher de son côté. Votre amitié n'est pas tellement étroite...

Antonine. — Il y a l'économie que nous ferons...

Raymond. — Question secondaire, dès l'instant que je suis là... J'avais songé à une chose...

Antonine. — Si elle est raisonnable.

Raymond. — Très raisonnable !... Grâce à mes relations à l'hôpital, je puis vous y faire entrer comme lingère... en attendant mieux, naturellement. Ça ne vous convient pas ?

Antonine. — C'est gentil de votre part... Il y a deux mois, je n'aurais pas demandé mieux..., mais à présent.

Raymond. — A présent ?...

Antonine. — L'ouvrage va reprendre, j'en ai déjà... Je préfère mon métier de giletière, qui me laisse indépendante.

Raymond. — Bref, vous ne voulez rien accepter de moi.

Antonine. — Voyons, j'ai prouvé le contraire.

Raymond. — Allons donc ! Vous vous défiez de moi, je le vois bien. Ma proposition est pourtant bien naturelle. Cet hôtel..., où vos ressources vous condamnent à loger..., me fait horreur ! Vous n'irez pas là. Je ne veux pas... Répondez-moi franchement... Depuis deux mois... de quoi vivez-vous, péniblement ?

Antonine. — Je vous l'ai dit : de quelques travaux de couture...

Raymond. — Vous l'avez dit..., mais vous n'avez pas dit la vérité... que je sais. Votre obstination à vous passer de moi..., l'orgueil de ne rien devoir à personne, vous ont fait prendre le plus triste parti.

Antonine. — Oh! le plus triste!....

Raymond. — Mais oui. C'était bien le moment de chanter!

Antonine. — Il n'y a pas de sot métier.

Raymond. — Non, mais il y en a de... regrettables!

Antonine. — C'est un métier qui me nourrit... (Souriante.) L'ennui... c'est que je ne puisse pas l'exercer à domicile..., voilà tout.

Raymond. — Il fallait en choisir un autre... ou consentir à ce que je vous vienne en aide.

Antonine. — Vous auriez trouvé ça plus... honnête?

Raymond. — Oui.

Antonine. — Moi, pas. Ecoutez, monsieur Raymond, vous voulez que je sois franche..., eh bien, l'aventure d'Irma, le monsieur qui passe, vous met dans vos meubles et disparaît un beau jour, quand il croit en avoir eu pour son argent..., c'est ça, moi, qui me fait horreur!

Raymond. — Alors, vous me supposez capable...

Antonine. — Ah! ne nous faisons pas plus vertueux que nous sommes!

Raymond. — Mais je vous aime... ça n'est plus pour vous un mystère... Et de l'homme qui vous aime et qu'on estime, on peut tout accepter sans honte. A condition d'aimer soi-même, évidemment. Mais je vous suis indifférent, voilà la vérité!

Antonine. — Non, vous savez trop bien que ce n'est pas la vérité.

Raymond. — Donnez-moi au moins une espérance... Dites-moi quelque chose qui me prouve... et alors, Antonine, je vous jure que votre volonté sera faite.

Antonine. — Bien vrai?

Raymond. — Puisque je vous jure...

Antonine. — Laissez-moi donc me tirer d'affaire toute seule. J'y arriverai... Je sens que j'y arriverai. Le jour où je pourrai vous recevoir chez moi... oh! pas dans la soie, bien sûr!... la chambre d'une ouvrière...

Raymond. — Ce jour-là?...

Antonine. — Ce jour-là, Raymond, je vous le jure, moi aussi..., je serai à vous tout entière...

Raymond. — Mon cher amour! Il est absurde votre projet... et délicieux tout de même! Mais cette chambre..., même garnie de gentils petits meubles que vous paierez à tempérament... ça représente encore un délai si long... que je ne suis pas sûr d'avoir la patience d'attendre jusque-là... (Il la prend dans ses bras.) Et vous-même, l'aurez-vous, cette patience..., si réellement votre cœur m'appartient déjà?

Antonine. — Vous verrez.

Raymond. — En tout cas, il y a une chose que vous ne pouvez pas, dès maintenant, me refuser.

Antonine. — C'est?

Raymond. — De venir demain vous aider à déménager.

Antonine. — Oh! pour ce que nous avons à emporter!

Raymond. — Ça ne fait rien. Je veux être là... rien que pour savoir votre nouvelle adresse.

Bruit lointain de tambour et rumeur sourde.

Antonine. — Eh bien, c'est convenu. A demain. Je vous attendrai. Maintenant, redescendez vite.

Raymond. — Seul?

Antonine. — Oui. J'ai promis à Irma d'aller la chercher. N'insistez pas aujourd'hui.

Raymond. — Ma récompense, si je suis obéissant?

Il la prend dans ses bras.

Antonine. — Avec vous, faut payer comptant!

Raymond. — Oui. Je suis comme beaucoup d'enfants: on me mène par la bouche. A demain!

Antonine. — A demain.

Raymond. — Accompagnez-moi au moins quelques pas...

Ils s'éloignent ensemble, par le fond, mais Antonine revient, seule, bientôt après, rejoindre le père Gachette.

Scène VII

ANTONINE, BARSAC, PREMIER, DEUXIEME et TROISIEME FEDERE, puis LE PERE GACHETTE, FRANCŒUR et un QUATRIEME FEDERE, à la tête d'une bande composée de gardes nationaux et de femmes, venant d'en bas.

Barsac, sortant du jardin avec ses camarades. — La grenouille a son compte. Gardons ce qui nous reste de palets... pour d'autres gueules!... (A ce moment la bande apparaît.) Quoi? Le jour de gloire est arrivé?

Quatrième Fédéré. — Il arrive. Ça chauffe!...

Barsac. — On se bat?

Quatrième Fédéré. — Non. Mais on va conduire les prisonniers du Château-Rouge rue des Rosiers. La foule est excitée... J'ai bien peur pour eux... pour le général...

Premier Fédéré. — Il s'est mis dans la gueule du loup. Fallait pas qu'il y aille...

La rue est envahie par une foule qui porte en triomphe un soldat du 88^e et crie: « Vive la ligne! Vive le 88^e! »

Le Père Gachette, lorsqu'ils sont passés, à Antonine. — Ma petite,... je crois que c'est l'heure et le moment... Qu'est-ce que tu vas leur chanter?

Antonine. — Sais pas... N'importe quoi.

Le Père Gachette. — Sur la Butte... Le *Chemin du Moulin* me semble de circonstance.

Antonine. — Va pour le *Chemin du Moulin!*

Francœur, sortant du jardin et apercevant Antonine. — Irma n'est pas avec vous?

Antonine. — Non. Elle est restée à la maison.

Francœur. — Je vais la chercher. J'aime autant que vous ne vous quittiez pas tantôt. Il y a de l'orage dans l'air.

Antonine, montrant le groupe qui entoure le père Gachette. — Oh! regardez-les...

Francœur. — Faut pas s'y fier. Je vais vous envoyer Irma.

Il sort.

Le Père Gachette, à la foule. — Citoyens... Un peu de silence... On va vous chanter la chanson du Moulin.

Il attaque la ritournelle.

Antonine. — D'mandez la chanson du Moulin, chanson villageoise, créée par Thérésa... Je la vends deux sous...

Le bruit d'une foule en marche se rapproche..

Deuxième Fédéré. — Le chemin du Moulin... y a pas besoin de l'indiquer à ceux-là qui montent. Ils le connaissent!

Antonine, chantant:

Au moulin qui tourne,
Qui tourne et retourne,
Je portons du grain
Qui sera demain... etc.

Scène VIII

LES MÊMES, MULARD, Mme MULARD

MULARD, sortant du restaurant. — J'te dis, moi, que je ne me trompe pas...

Mme MULARD, le tirant en arrière. — Si, voyons... Viens...

MULARD, qui a reconnu sa fille. — N... de D...!

ANTONINE, continuant d'une voix mal assurée, en regardant Mulard:

Ho! hu! dia! Va donc Martin!
Allons, monsieur, retirez-vous du chemin...
Ho! hu! dia! Va donc Martin!
Car vous nous barrez le chemin du moulin.

MULARD. — Et si je te flanquais ma main sur la figure, pour t'apprendre le respect, morveuse!

Mouvement des auditeurs. On crie: « Enlevez-le! De quoi se mêle-t-il, le vieux?... » tandis que Mme Mulard s'efforce d'entrainer son mari. Au même moment, débouche sur la place qu'elle balaie, une foule hurlante précédée d'un clairon qui sonne la charge. Aux gardes nationaux, qui portent le fusil sur l'épaule, se mêlent des soldats de la ligne, qui ont mis la crosse en l'air. Les uns et les autres escortent plusieurs officiers parmi lesquels un général en uniforme, sans armes; des femmes complètent le cortège. Mulard et sa femme, roulés dans le flot, disparaissent. Il reste moins de monde autour d'Antonine et du père Gachette, interdits.

LE PÈRE GACHETTE. — Où vont-ils?

BARSAC. — Rue des Rosiers..., où est le comité qui va les juger.

ANTONINE. — Rentrons. (Au père Gachette.) Vous avez vu le père et la mère... Tâchez de les retrouver..., de les tirer de là...

LE PÈRE GACHETTE. — Si c'est possible!

ANTONINE, à ses auditeurs. — La suite à demain! (Protestations.) Non..., mais vous ne voudriez pas! J'suis peut-être libre de ne pas chanter, si c'est mon bon plaisir. (On les entoure en réclamant: « Le moulin! Le moulin! ») S'il vous faut de la musique, je vais vous envoyer l'orgue de Barbarie...

Cris, bousculade.

LE PÈRE GACHETTE. — Poussez pas!... Vous voyez bien que vous l'étouffez. (Apercevant Francœur.) Eh! Francœur... Par ici!...

FRANCŒUR, accourant. — Laissez-la donc tranquille, c'te femme.

TROISIÈME FÉDÉRÉ. — Quoi? On te chiffonne ta donzelle?

FRANCŒUR, cognant dessus. — Oui, mais c'est toi que j'vas repasser!

Francœur et le père Gachette dégagent Antonine; la foule se disperse.

LE PÈRE GACHETTE. — J'te l'avais dit: c'est pas une journée à chanter dehors.

ANTONINE. — Non. Je rentre.

FRANCŒUR. — On va vous reconduire... Ah! v'là justement Irma, à votre recherche... (La voyant bouleversée.) Qu'est-ce que t'as aussi, toi?

Scène IX

ANTONINE, LE PERE GACHETTE, FRANCŒUR, IRMA, puis BARSAC

IRMA. — Ah! quelle chance de vous rencontrer! Faut pas retourner là-haut...

ANTONINE. — Pourquoi?

IRMA. — Il se prépare du vilain... On demande la mort des prisonniers... Ils étaient enfermés au rez-de-chaussée; mais la foule a envahi la maison en face de chez nous... Elle a brisé les carreaux... Avec tous ces gens armés, on ne peut plus répondre de rien.

FRANCŒUR. — Allons, ils ne feront pas cette bêtise-là! Il n'y a donc personne pour leur dire... J'y vais!

IRMA. — Ils ne t'écouteront pas.

FRANCŒUR. — Les gardes nationaux, peut-être; ils ne savent pas..., mais les soldats... c'est leur général...

IRMA. — Il n'y en a pas de plus enragés qu'eux... et les femmes les excitent, comme ce matin...

Rumeur.

FRANCŒUR. — Restez là, père Gachette... Faut empêcher... Je cours à la mairie chercher M. Clemenceau...

Il va pour descendre; une nouvelle vague humaine arrive sur la place.

IRMA. — Il arrivera trop tard!

LE PÈRE GACHETTE. — Toi aussi... Tiens, regarde...

BARSAC. — Rangez-vous!... rangez-vous!... si vous ne voulez pas être enlevés...

FRANCŒUR. — Par qui?

BARSAC. — On a arrêté un autre général en civil, rue Pigalle... c'est Clément Thomas qu'il s'appelle, celui-là... Il a fait tirer sur le peuple.

IRMA. — Aujourd'hui?

BARSAC. — Non... en 48.

IRMA. — Ah! c'est loin!

La vague déferle, comme précédemment: mais c'est un vieillard en habits bourgeois que soldats et gardes nationaux, confondus, encadrent et malmènent.

ANTONINE, clouée sur place. — Non... c'est pas possible!...

IRMA. — Quoi?

ANTONINE. — Vous n'avez pas vu?... Le soldat qui marchait à côté du vieux...

LE PÈRE GACHETTE. — Il y en avait plusieurs...

ANTONINE. — Je n'ai vu que Charles... Une ressemblance... extraordinaire, en tout cas.

IRMA. — Je n'ai pas remarqué.

FRANCŒUR. — Moi non plus...

ANTONINE. — Alors, je me suis trompée... mais pourtant...

IRMA. — Ne remontons pas là-haut... Venez...

Ils vont la suivre, lorsque des coups de feu, d'abord détachés, puis plus nourris, éclatent. Un temps s'écoule, après lequel on voit redescendre, silencieuse, morne, tête basse, l'escorte civile et militaire des généraux trainés tout à l'heure rue des Rosiers.

LE PÈRE GACHETTE. — Eh! ben, mon père Gachette..., c'est pas encore ça qui va accorder les violons!

RIDEAU

Charles. Antonine Raymond.

Scène XI. — Antonine : « *Je retourne avec les miens!* »

ACTE IV

21 *mai* 1871. *Une brasserie. L'arrière-salle dans laquelle les patrons dînent. Au fond, par une porte vitrée, on aperçoit la brasserie qui s'emplira peu à peu de clients, des fédérés pour la plupart. Porte donnant sur la rue, à gauche ; à droite, autre porte intérieure ; au fond, à droite, porte de communication avec l'office.*

Scène première

GERSCHEL, M^me^ GERSCHEL, IRMA

Ils achèvent de dîner. Irma ôte le couvert, tandis que Gerschel et sa femme prennent le café.

Gerschel. — Allons, Irma. Dépêche-toi de desservir. On va avoir du monde.

Irma. — Parbleu... Un dimanche!

M^me^ Gerschel. — Au fait, Antonine a-t-elle dîné?

Irma. — Oui. Elle est remontée dans sa chambre. La brasserie, vous savez, on ne l'y trouve guère quand M. Raymond n'est pas là?

M^me^ Gerschel. — Il est jaloux?

Irma. — Dame! C'est pour ça qu'il n'a pas laissé son amie à l'hôtel. Il est plus rassuré de la savoir ici.

Gerschel. — Il a raison. Ce n'est pas un hôtel. On veut bien louer une chambre à quelqu'un qu'on connaît, mais pas au premier venu. M. Raymond est un garçon sérieux qui a très bien soigné ma femme. Son amie est bien ici. Il peut être tranquille.

Irma. — Oh! ce n'est pas moi qui en dirai du mal de M. Raymond! C'est grâce à lui que je gagne ma vie chez vous, en attendant... Moi, je n'ai pas eu la chance d'Antonine... (Les Gerschel la regardent.) Oh! je ne dis pas ça par envie!

Gerschel. — Tu auras ton tour, va! Et puis, tu n'es pas malheureuse. C'est gai! Tu vois du monde!... Et pas de la petite bière! Ce qu'il y a de mieux dans la Commune vient ici.

M^me^ Gerschel. — Y viendront-ils encore longtemps? Ça, c'est une autre affaire! Ça n'a pas l'air d'aller très bien pour eux... Il paraît que le bombardement a démoli les portes d'Auteuil et du Point-du-Jour. Les Versaillais pourraient bien entrer par là!

Gerschel. — On appelle à côté. Va voir, Irma.

Irma, ouvrant la porte de communication. — Ah! C'est le père Gachette!

Gerschel, allant à la porte. — Venez donc par ici, père Gachette.

Scène II

Les mêmes, LE PERE GACHETTE

Le Père Gachette. — Bonjour, messieurs et dames!

Gerschel. — Avez-vous dîné, père Gachette?

Le Père Gachette. — Oui... oui... merci...

M^me^ Gerschel. — C'est bien vrai?

Le Père Gachette. — Oui... oui...

M^me^ Gerschel. — Alors, puisque vous avez dîné, vous accepterez bien un bouillon.

Le Père Gachette. — Eh! bien... ça n'est pas de refus.

Irma. — Je vais vous chercher ça.

Elle sort par la porte des appartements.

Le Père Gachette. — Mais... vous savez... je venais voir Antonine, causer avec elle...

M^me^ Gerschel. — Elle vous manque, hein?

Le Père Gachette. — Oh! Il est certain que, depuis que je suis seul, je suis bien seul... Et puis, les recettes sont maigres. Mais elle est à l'abri. Je suis très content. Elle a trouvé un garçon bien gentil qui prend soin d'elle. C'est bien. On ne pouvait rien espérer de mieux.

Gerschel. — Certainement.

Le Père Gachette. — D'autant que si la Commune a le dessous, ce qui ne saurait tarder, sa situation restera la même. Le petit Duprat n'est pas des leurs... Il n'est pas contre non plus. Enfin il est... il est... médecin. C'est pas comme le père Mulard, son affaire sera moins bonne. Il est compromis à fond, lui... Il est membre de la Commune.

Gerschel. — Oh! A fond!... Il est de la fraction modérée... Son rôle jusqu'ici a été plutôt effacé...

Le Père Gachette. — Eh! bien! Faudrait pas qu'il vous entende!

Gerschel. — Sa fille non plus! Elle a beau ne plus voir son père, elle le gobe... Elle a pour lui plus que du respect, et, quand elle lit son nom dans les journaux, elle boit du lait.

Le Père Gachette. — Ça se comprend... Ah! que c'est ennuyeux, cette séparation. Ils étaient si bien faits pour s'entendre, ces deux-là... Ces trois-là, plutôt, car la mère...

Mme Gerschel. — C'est une brave femme?

Le Père Gachette. — Pour sûr!

Mme Gerschel. — Dites donc, si j'allais chercher Mlle Antonine?

Le Père Gachette. — Ce n'est pas pour vous commander, mais je veux bien.

Mme Gerschel sort par la porte des appartements.

Scène III

LE PERE GACHETTE, GERSCHEL,
puis FRANCŒUR

Gerschel. — Moi, père Gachette,... je vais donner un coup d'œil à côté... Il est encore de bonne heure, mais enfin...

Le Père Gachette. — Oh! ne vous gênez pas pour moi...

Gerschel, entre dans le café et revient en riant. — Ah! il y a un client! Et il était bien sage! Il ne disait rien...

Francœur. — J'attendais ma sœur, monsieur Gerschel.

Gerschel. — Et elle, t'a attendu tout l'après-midi...

Francœur, important. — J'étais au concert.

Gerschel. — Quel concert?

Francœur. — Le concert que la Commune a donné aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux...

Le Père Gachette. — Tu étais aux Tuileries, toi?

Francœur. — Moi et beaucoup d'autres. Ils en faisaient une tête, les portraits des maréchaux, de nous voir là!... On n'est pas des princes..., mais on était des spectateurs.

Le Père Gachette. — Tu n'as rien entendu dire, là-bas?...

Francœur. — Si. Des vers! Des récitations!

Le Père Gachette. — Non... A propos des Versaillais?

Francœur. — Quoi?

Gerschel. — Il paraît qu'ils seraient entrés dans Paris par les portes d'Auteuil et du Point-du-Jour.

Francœur. — C'est des blagues! On a envoyé une estafette aux informations.

Le Père Gachette. — Eh! bien?

Francœur. — Eh! bien, le cheval est parti tout seul. Je ne sais pas s'il est revenu.

Gerschel. — Comment tout seul?

Francœur. — Il s'est tout de suite débarrassé de son cavalier! Ah! si la Commune périt, on pourra dire que c'est faute de cavalerie!

Gerschel. — Faute d'autre chose aussi!

Francœur. — C'est une pitié! J'ai bien essayé de donner des leçons à quelques-uns. C'est peine perdue! Quand le cheval est bon, c'est le cavalier qui ne vaut rien et quand, par hasard, le cavalier est passable, il monte une rosse. Faut rendre cette justice aux rosses, qu'elles sont encore moins nombreuses que les mauvais cavaliers. Non! voyez-vous! on ne s'improvise pas cavalier. Il faut avoir ça dans le sang, de père en fils.

Le Père Gachette. — Ton père était écuyer?

Francœur. — Non... Je dis ça... pour dire... Ça fait de la peine de voir ces pauvres bêtes... leur air triste avec ces emplâtres sur le dos...

Gerschel. — Eh! bien! Sais-tu ce que tu devrais faire, puisque tes estafettes ne reviennent pas? Tu devrais sauter sur un cheval et galoper jusqu'à la porte d'Auteuil...

Francœur. — Mais puisque je vous dis que c'est des blagues...

Le Père Gachette. — N'importe...

Francœur. — Enfin... Si ça peut vous faire plaisir..

Gerschel. — Oh!... plaisir!...

Francœur. — J'y vais! Ça me fera une promenade!... Et puis un cheval sera heureux de sentir enfin un cavalier...

Le Père Gachette. — Mais oui... Fais ça pour le cheval!...

Francœur. — Dites à Irma que je reviens, monsieur Gerschel.

Gerschel. — C'est entendu... (Francœur sort.)

Scène IV

LE PERE GACHETTE, GERSCHEL,
puis ANTONINE, puis IRMA

Gerschel. — Ah! il n'aime pas les Communards, celui-là!

Le Père Gachette. — Dame! Ses états de services dans les écuries impériales...

Antonine, entrant par la porte intérieure. — Bonjour, père Gachette!

Le Père Gachette. — Bonjour, ma petite.

Antonine. — Eh! bien! Qu'est-ce que vous devenez?... On ne vous voit plus... Regardez-moi donc?... Vous n'avez pas très bonne mine... Vous avez été malade?

Le Père Gachette. — Non! Non!

Il a une petite quinte de toux.

Antonine. — Vous avez pris froid... Faut faire attention, voyons!... Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent?

Le Père Gachette. — Oh!... moi... Tu sais... Je n'aime pas être indiscret. (Il tousse encore.)

Antonine. — Il faut vous soigner... demander une consultation à Raymond... Il va venir...

Le Père Gachette. — Ce n'est rien!

Irma, entrant par la porte des appartements. — Voilà votre bouillon, père Gachette! Prenez-le bien chaud, sans vous brûler. (Elle l'installe sur la table en face.)

Antonine, à Gerschel. — Il m'inquiète, le père Gachette... Il a une mauvaise toux.

GERSCHEL. — Oui... Il a plutôt l'air de filer un mauvais coton.

ANTONINE. — Justement... Il me vient une idée... Il faut que j'en parle à Raymond...

GERSCHEL. — Il est certain que s'il pouvait se soigner...

Scène V

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND, entrant par la porte de communication. — Je vous amène du monde, monsieur Gerschel... des camarades.
Irma! (Gerschel et Irma vont dans la brasserie.)

Gerschel et Irma vont dans la brasserie.

ANTONINE. — Bonjour, mon chéri!

RAYMOND. — Tu vas bien?

ANTONINE. — Mais oui... Tu ne reconnais pas le père Gachette?

RAYMOND. — Oh! Je vous demande pardon!

LE PÈRE GACHETTE, qui prend son bouillon au fond. — Il n'y a pas de mal... On se connaît si peu.

ANTONINE, bas, à Raymond. — Tu n'y fais pas attention, à ce pauvre vieux.

RAYMOND. — Oh! Il n'a pas l'air de m'adorer!

ANTONINE. — Il est malade, tu le vois bien!... Si tu étais gentil, tu ferais une chose.

RAYMOND. — Mais tout ce que tu voudras.

ANTONINE. — Tout? Eh! bien! Fais-le entrer à l'hôpital. Je me charge de le décider. Je ne veux pas qu'un de ces quatre matins on le trouve dans la rue mort de faim... ou d'autre chose. C'est toute mon enfance, ce père Gachette, et maintenant que je ne vois plus les vieux, c'est encore lui qui me les remplace. (Le père Gachette, qui a achevé son bouillon, se dirige vers la porte de la rue.)

ANTONINE. — Vous vous en allez, père Gachette?

LE PÈRE GACHETTE. — Ne vous occupez pas de moi.

ANTONINE. — Si! Si!... Promettez-moi d'aller à l'hôpital Necker demain matin. A quelle heure, Raymond?

RAYMOND. — Mais... neuf heures...

ANTONINE. — Vous entendez, père Gachette? Neuf heures! Raymond a quelque chose d'important à vous dire et vous lui obéirez. C'est convenu?

LE PÈRE GACHETTE. — Oui!... Oui! Je ferai ce remplace.

Le père Gachette, qui a achevé son bouillon, se dirige vers la porte de la rue.

ANTONINE. — Père Gachette?

LE PÈRE GACHETTE. — Quoi?

ANTONINE. — Venez m'embrasser?

LE PÈRE GACHETTE, regardant Raymond à la dérobée. — Pas maintenant. (Il sort.)

Scène VI

ANTONINE, RAYMOND

RAYMOND. — Oh! Il ne me porte pas dans son cœur!

ANTONINE. — En voilà une idée!

RAYMOND. — On croirait vraiment que je lui ai pris quelque chose...

ANTONINE. — Il a de la peine. Il se sent maintenant très seul.

RAYMOND. — Tu ne vas pas regretter, je suppose.

ANTONINE. — Non! Je ne dis pas ça... Mais il avait encore un semblant de famille... Il n'en a plus... Il s'est fâché pour moi avec mon père chez qui il devait vivre...

RAYMOND. — Mais il ne veut rien accepter...

ANTONINE. — Il a sa fierté!

RAYMOND. — Nous ne pourrions tout de même pas le garder entre nous. Il y a des moments où il serait plutôt gênant...

ANTONINE. — Oh! Ne ris pas comme ça!

RAYMOND. — Qu'est-ce que tu veux? Je n'ai pas le sentiment de la famille.

ANTONINE. — De *ma* famille. (Silence.) Tes parents sont toujours à Versailles?

RAYMOND. — Oui. J'ai eu de leurs nouvelles aujourd'hui. Pour eux la prise de Paris est une question de jours, d'heures, peut-être.

ANTONINE. — Et ils s'en réjouissent?... Comment savent-ils ça?

RAYMOND. — Par mon oncle, le colonel d'Anthenay, qui est à l'Etat-Major.

ANTONINE. — Ce n'était pas la peine de revenir d'Allemagne pour combattre les Parisiens.

RAYMOND. — Chacun ses idées, n'est-ce pas?

ANTONINE. — Ou son métier. (Silence.) Il est toujours avec Renée de Maurois, ton oncle?

ANTONINE. — Je ne sais pas... Je n'aime pas, je te l'ai dit, ce sujet de conversation.

ANTONINE. — Tu l'as dit: tu n'as pas le sentiment de la famille.

RAYMOND. — Mais qu'est-ce que tu as ce soir? Tu es agressive!

ANTONINE. — Ce n'est rien... Je suis un peu agacée.

RAYMOND. — Je le vois bien. Ah! j'attendais de toi un autre accueil. Aujourd'hui surtout!... 21 mai, ça ne te dit rien?

ANTONINE. — Si j'y ai pensé ce matin. Il y a juste deux mois aujourd'hui...

RAYMOND. — Vrai... Tu y as pensé... au déménagement de la rue des Rosiers? Ah! Gustave ne saura jamais le service qu'il m'a rendu, d'abord en te prêtant sa chambre, et puis en te la reprenant... surtout en te la reprenant...

ANTONINE, émue. — Tais-toi!

RAYMOND, la serrant dans ses bras. — Ma chérie!

ANTONINE, tendrement. — Tu retournes à l'hôpital?

RAYMOND. — Tu le demandes? Ce n'est vraiment pas le jour... Non! Je me suis arrangé avec un camarade... c'est ça que je venais te dire...

ANTONINE. — C'est une gentille surprise!

RAYMOND. — Mais j'ai une commission à faire pour les parents, quelque chose à prendre chez nous et à mettre en sûreté... Maman s'inquiète. Figure-toi qu'elle m'écrit tous les jours pour me demander si j'ai bien fermé les portes de l'appartement.

ANTONINE. —Qu'est-ce que ça veut dire?

RAYMOND. — Elle a peur qu'en son absence, on pille. C'est une femme qui passe son temps à compter l'argenterie. Elle dit qu'avec ces gens-là il faut s'attendre à tout?

ANTONINE, froissée. — Avec ces gens-là?

RAYMOND, confus. — Oh! pardon... A tantôt! Dans une heure au plus tard! (Il sort par la rue.)

Scène VII

ANTONINE, IRMA, puis GERSCHEL,
puis MULARD

IRMA, venant du café au moment où Raymond sort. Elle porte des verres vides à la cuisine. — Quoi? Il s'en va?

ANTONINE. — Il va revenir.

Irma. — Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air contrarié.

Antonine. — Mais non!

Irma. — Un nuage?

Antonine. — Comme qui dirait.

Gerschel, venant du café. — Mademoiselle Antonine...

Antonine. — Quoi donc?

Gerschel. — C'est... M. Mulard... qui est là. Il demande si vous demeurez ici... j'ai dit oui... Il voudrait vous parler...

Antonine. — A moi?

Gerschel. — Voulez-vous le recevoir ici?... Ça vaut mieux, il me semble?

Antonine. — Oui!... Merci! (Gerschel sort.) Pourvu que maman ne soit pas malade!

Irma. — Pour qu'il cherche à te voir il faut une raison sérieuse.

Antonine, regardant la porte par laquelle est sorti Raymond. — Aurait-il appris?...

Irma. — Il y a encore ça!...

Antonine. — Je vais bien voir... Tâche qu'on ne nous dérange pas. (Mulard entre.)

Irma, avec embarras, en passant dans l'office. — Bonjour, monsieur Mulard. (Il ne lui répond pas. Elle sort.)

Scène VIII

MULARD, ANTONINE, puis CHARLES

Mulard. — Qu'est-ce qu'elle fait ici?

Antonine. — Elle sert...

Mulard. — Ah!

Antonine, timide. — Bonjour, père.

Mulard. — Mais toi, tu ne sers pas ici, je suppose?

Antonine. — Oh! non! Je demeure simplement chez de braves gens qui tiennent cette brasserie et qui m'ont loué une chambre.

Mulard. — Alors, ce qu'on m'a dit est exact. Tu travailles?

Antonine. — Oui... J'ai un peu d'ouvrage... Comment va maman?

Mulard. — Elle a mal passé l'hiver comme tout le monde... Mais le beau temps va la remettre.

Antonine. — Enfin, elle n'est pas malade?

Mulard. — Non... Mais elle se tourmente, tu comprends, et pas sans motifs... Je ne suis plus souvent à la maison, depuis mon élection.

Antonine. — Oui... J'ai appris, papa...

Mulard. — Six mille cent soixante-six suffrages sur huit mille votants.

Antonine. — C'est beau! Oh! tu as toujours été très considéré dans le quartier.

Mulard. — On a surtout reconnu mon dévouement désintéressé à la démocratie. Je sortirai de la Commune comme j'y suis entré: les mains nettes!... Si j'en sors vivant!

Antonine. — Oh!

Mulard. — C'est aujourd'hui surtout qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Il ne faut pas se fier à ce que les journaux impriment: victoire sur toute la ligne, ennemi repoussé...

Antonine. — C'est une habitude qu'on a prise pendant la guerre.

Mulard. — En réalité, nous sommes fichus. Mais il ne faut pas le dire. Il faut aller la tête haute jusqu'au bout... Tout de même il y a des risques. Pas plus tard que ce matin, j'ai bien failli y rester. J'étais allé inspecter nos positions de Clichy. Je causais derrière une barricade avec un officier d'artillerie... Un obus éclate... Le temps de me retourner, l'officier était sur le pavé, le crâne ouvert, la cervelle répandue... Ah! ce n'était pas beau... Et il m'est venu quelques réflexions qu'on devrait faire tous les jours... Je me suis dit: « Il n'a tenu qu'à un cheveu que tu sois étendu à la place de cet homme... Et alors?... La mère te pleurerait... C'est tout naturel... Tu es tout pour elle... Mais des regrets, en laisseras-tu d'autres? »... J'ai pensé à toi...

Antonine. — Oh! Voyons...

Mulard. — Oh! Je sais ce que j'ai à te reprocher... Mais je ne suis pas exempt de reproches non plus...

Antonine. — Mais si, père!... Tout ce qui est arrivé est de ma faute.

Mulard. — C'est ta faute sans doute... Mais, si j'avais su ce que je sais maintenant, je t'aurais trouvé des circonstances atténuantes...

Antonine. — Ce qui est passé est passé. Il ne faut pas remuer toutes ces choses-là... On s'est fait assez de peine... Si on pouvait se retrouver ensemble comme dans le temps, tout serait vite oublié.

Mulard. — Ça n'est pas impossible.

Antonine. — C'est toi qui me dis ça?

Mulard. — Ce que j'ai à te dire, tu aurais pu l'apprendre autrement. Mais j'ai tenu à ce que ce soit moi... afin, si je ne te revois pas, de te laisser de moi un meilleur souvenir. Ecoute-moi... avec calme. Des fausses nouvelles, il n'y en a pas que dans les journaux... Et ça peut causer des catastrophes aussi dans les familles... Suppose, par exemple, qu'un homme qu'on croit mort ne l'est pas, et qu'il revient comme ça, tout à coup.

Antonine. — Charles!

Mulard. — Tu comprends maintenant que je sois venu à sa place. L'émotion pour toi aurait été trop forte, si tu l'avais vu d'abord... A présent, il peut venir: ça n'est plus la même chose. L'existence peut reprendre où on l'avait laissée. Il va t'épouser... Je suis sûr maintenant de ne plus vous laisser seules, la mère et toi... C'est un grand soulagement!

Antonine. — Oui... oui... oui...

Mulard. — C'est tout ce que tu trouves à me dire? Je croyais que tu allais sauter de joie!

Antonine. — C'est si inattendu... cette nouvelle qui tombe sur moi!

Mulard. — C'est pas une tuile!

Antonine. — Non!... Mais je m'attendais si peu. Il y a encore tant de choses que je ne m'explique pas!...

Mulard. — C'est très simple... Il te racontera son histoire lui-même... Il raconte ça d'une façon saisissante d'ailleurs. Ta mère en avait les larmes aux yeux... Ce qu'elle était contente!... Alors, maintenant, tu sais, si tu veux venir l'embrasser... Ah! tu lui feras rudement plaisir, et à moi aussi... Embrasse-moi! (Antonine embrasse Mulard. Il la tient serrée dans ses bras. Charles apparait par la porte du café. Mulard met ses mains sur les yeux de sa fille, la tourne vers Charles et dit:) Qui est là? (Il laisse sa fille regarder Charles, qui demeure immobile. Elle-même ne fait pas un mouvement.) Allons! n'ayez pas honte! Ah! Je vois bien que je vous gêne... Eh! bien! Je vous laisse... Venez tout à l'heure, le plus tôt possible embrasser la maman!

Il sort par la brasserie.

Scène IX

CHARLES et ANTONINE

Antonine. — Alors, je ne suis pas folle? Je suis bien éveillée?

Charles. — Le père t'a dit?...

Antonine. — Oh! pas tout, loin de là!

Charles. — Enfin il t'a dit que j'ai été blessé, laissé pour mort à Bazeilles. Un camarade m'avait vu tomber... On m'a transporté dans une ferme... Ah! je croyais bien que c'était fini! Les paysans m'ont caché, soigné, sauvé, enfin... Voilà!

Antonine. — Et tu as pu revenir à Paris?...

Charles. — Oui... Il a fallu éviter les lignes allemandes. Je voulais encore servir le pays... Se sentir rétabli et se dire que les camarades risquent leur peau, tandis qu'on se tourne les pouces... Ah! non!

Antonine. — Non!

Charles. — Je suis revenu...

Antonine. — Mais tu es revenu trop tard. On ne se battait plus.

Charles. — Oui, mais à qui la faute? Quand je me suis mis à la disposition de l'autorité militaire, on venait de capituler. Marcher contre les Pruscos, ça va! Mais contre les Parisiens, moi, Parisien, ah! pas de pruneaux! Des nèfles!

Antonine. — Alors?

Charles. — Alors, j'ai levé la crosse, tu penses!... et j'ai été de tout depuis le 18 mars.

Antonine. — C'est donc bien toi que j'ai vu à Montmartre dans la foule qui entourait les généraux?...

Charles. — Oh! Je me suis contenté de les conduire là-haut. Si j'en avais fait davantage, je te le dirais. Des hommes sans défense, pas ça!

Antonine. — J'aime mieux... Mais alors, tu n'es pas à Paris depuis hier. Tu y es depuis des semaines?

Charles. — Eh! bien! Oui!...

Antonine. — Ah!

Charles. — Ecoute-moi... et ne me condamne comme ça.

Antonine. — Comment? Tu es rentré et tu n'es pas venu aussitôt à la maison...

Charles. — J'avais l'intention d'y aller... Mais des camarades du faubourg que j'ai rencontrés m'ont dit ce qui s'était passé en mon absence... Et voir ton père pour être flanqué à la porte, comme tu l'avais été...

Antonine. — Mais moi, tu pouvais, tu devais me chercher.

Charles. — Je l'ai fait.

Antonine. — Tu l'as fait mollement... Ah! non! plus j'y pense!... Nous devions nous marier, je me donne à toi, je porte un enfant dont tu es le père! Pour cela, on me jette dans la rue, dans la misère! et toi, que je croyais mort, tu reviens par miracle. Et tu ne te soucies pas de me revoir! L'homme qui fait ça, comment l'appelles-tu? C'est un misérable!

Charles. — Si j'avais été près de toi, si ton père avait découvert ta faute, jamais je ne t'aurais abandonnée, tu le sais bien.

Antonine. — Tu aurais dû m'aimer plus encore, puisque nous étions séparés. Mais là-bas, au régiment, tu ne pensais donc jamais à moi, au gosse qui naîtrait bientôt?... A ton gosse, quoi!

Charles. — Oh! je pourrais te dire le contraire. Moi aussi... je croyais... Mais la réalité est toute autre. Ma pauvre petite, tu ne sais pas ce que c'est que la guerre. On est mort de fatigue, tu comprends. On s'est traîné pendant toute la journée dans des plaines, sur des routes. On a faim, on a froid, on n'est plus des hommes... On est un troupeau errant conduit par des chiens qui aboient, quand ce n'est pas le canon qui gueule. On sait ce qui vous attend, en voyant tomber les autres! L'éclat d'obus, le coup de baïonnette, ou tout simplement une mauvaise fièvre à l'hôpital. Je te jure qu'on n'a pas le cœur au sentiment. La vérité est qu'on ne pense plus à rien.

Antonine. — Tout cela était possible, là-bas. Mais du jour où tu es revenu à Paris...

Charles. — Ah! alors! c'est la résurrection!

Antonine. — On ne pense à rien non plus?

Charles. — Non! C'est autre chose! C'est un autre genre d'inconscience! On s'abandonne à la joie de vivre encore! On est saoul encore!

Antonine. — D'égoïsme!

Charles. — D'égoïsme si tu veux... Mais ça ne dure pas, puisque je suis là...

Antonine. — Ça a trop duré! Tu ne t'es pas ennuyé depuis deux mois! Tu ne t'es pas souvent demandé où étaient ta femme et ton enfant!

Charles. — Oh! l'enfant..., je savais...

Antonine. — Oui! Alors la mère ne t'intéressait plus.

Charles. — Je ne dis pas ça.

Antonine. — Non! Mais c'est clair!

Charles. — Oh! je ne prétends pas que ma conduite ait été bien jolie!... Mais puisque je suis revenu, allons, pardonne. Ne sois pas méchante! Nous pouvons être si heureux!

Antonine. — Tu ne me demandes pas si je suis libre.

Charles. — Je pense bien que...

Antonine. — Tu crois tout savoir. Mais moi aussi j'ai une confidence à te faire. Tu parlais d'inconscience, je te comprends. J'ai passé par là, moi aussi.

Charles. — Des blagues!

Antonine. — Non, non! Regarde-moi. Je parle sérieusement. Ah! moi aussi je me suis trouvée en face de la réalité qui n'était pas magnifique et qui ne permettait pas de raisonner. Quand j'ai été du jour au lendemain dans la rue, avec ton enfant pas sur les bras encore, mais tout de même bien placé pour me gêner. Ah! je t'assure qu'il y a de quoi perdre la tête. Si on pense à une chose, c'est à se jeter à l'eau. Je n'avais plus que ça à faire. Mais j'ai eu peur de la mort, comme toi. J'ai pris le parti de vivre au jour le jour, comme toi. La misère, qui est quelquefois une Providence, m'a délivrée de ton enfant. Et alors, j'ai senti la joie de la résurrection..., comme toi, quand tu as été guéri de ta blessure.

Charles. — Je ne te le reproche pas.

Antonine. — Attends un peu! Ce n'est pas fini! Les deux mois que tu viens d'occuper si bien, je ne les ai pas mal employés non plus.

Charles. — Je ne crois pas un mot...

Antonine. — J'ai pris un amant, un garçon que j'aime, qui a été chic avec moi, qui m'a aidée à traverser ce moment horrible. C'est grâce à lui que je suis vivante, et, si je l'avais connu plus tôt, il aurait sauvé aussi ton fils avec la mère.

Charles. — Je le connais?

Antonine. — Oui. Je n'ai aucune raison de te cacher son nom. C'est Raymond Duprat.

Charles. — Le petit étudiant en médecine? Notre voisin?

Antonine. — Oui.

Charles. — Tu ne peux pas l'aimer!

Antonine. — Parce que...?

Charles. — Un petit bourgeois!

Antonine. — Oh! Toutes les femmes n'ont pas l'honneur d'être remarquées par un ouvrier!

Charles. — Allons donc, tu ne peux pas être près de lui comme tu étais près de moi! On est du même faubourg, de la même graine, toi et moi! On a poussé ensemble! Lui... c'est du tabac supérieur!

Antonine. — Lui, je l'aime. Je ne peux pas le quitter après ce qu'il a fait pour moi. Je ne te reproche même plus rien. Ce qui est fait est fait. N'en parlons plus. Ce n'est pas beau. Mais nous sommes quittes.

Charles. — Ce qu'il a fait? Il s'est payé sur toi des services qu'il te rendait.

Antonine. — Soit! Une fille perdue paye avec ce qu'elle a!

Scène X

Les mêmes, FRANCŒUR

Francœur, entrant en coup de vent par la porte de la rue. — Monsieur Gerschel!... Antonine!...

Charles. — Bonjour, Francœur.

Francœur. — Ah!... Ah!... Eh! bien, mon vieux!... Vivant?... tu es vivant?... Eh! bien, mon vieux?... Pour une émotion... D'apprendre coup sur coup, que tu es à Paris et que les Versaillais y sont aussi... Ça me la coupe...

Charles. — Les Versaillais?...

Francœur. — Eh! bien, mon vieux!... Tu peux dire que tu arrives à propos... Bouge pas... Je vais leur causer. (Il se dirige vers la brasserie.)

Charles. — Laisse-moi leur dire, veux-tu?

Francœur. — Si tu y tiens...

Charles, regardant Antonine. — Oui, j'y tiens. (Il ouvre la porte du café et s'adresse à la foule qui l'emplit.) Citoyens! Les Versaillais sont dans Paris!

Tout le café se lève. Rumeur. Quelques consommateurs, parmi lesquels Barsac, envahissent la salle à manger des Gerschel.

Barsac. — Ils y trouveront leur tombeau!

Des Voix. — Oui!... Oui!... Oui!...

Barsac, à Charles. — C'est bien sûr, au moins?...

Charles. — Francœur vient d'en apporter la nouvelle...

Francœur. — Ils sont entrés ce matin par la porte de Saint-Cloud qu'on leur a livrée.

Voix. — Aux armes!... Aux barricades!...

Barsac, à Charles. — Je vais leur parler!

Charles. — Ça n'est pas le moment de faire des discours. Nous n'avons pas trop de toute la nuit pour préparer la défense. Je vais prévenir le père Mulard. Tu viens, Francœur?

Barsac. — Francœur, il n'en est pas!

Francœur, hésitant. — Je n'en suis pas... je n'en suis pas...

Gerschel. — Il n'a pas confiance... Les fédérés sont trop mauvais cavaliers.

Francœur. — Ils ne savent pas monter à cheval, ces gens-là, c'est vrai... On ne leur a pas appris... Mais ils sont peut-être très capables de bien mourir à pied!... Je veux voir ça!

Charles. — Alors, tu viens?

Francœur. — Ma foi, oui! Je veux voir ça pour mon compte!... Et puis c'est pas le jour où on se retrouve, qu'on va encore se quitter!

Scène XI

Les mêmes, RAYMOND

Raymond, entrant par la porte de la rue, à Antonine. — Eh! bien! en voilà une nouvelle! Je ne croyais tout de même pas que ce serait si tôt...

Charles. — Un homme averti en vaut deux! Vous venez avec nous, monsieur Duprat? (Raymond le regarde avec étonnement. Charles se nomme.) Charles Bécherel... L'ami d'Antonine!

Raymond, regardant Antonine et Charles. — Ah!

Charles. — Vous venez?

Raymond. — Non, monsieur, je suis médecin, je vais avoir affaire autre part.

Charles. — Tiens, c'est vrai! je n'y pensais plus! L'hôpital n'est pas seulement un abri pour les blessés!

Raymond. — J'ai le respect des gens qui défendent leurs convictions, même les armes à la main. Mais je veux être libre aussi d'avoir une opinion contraire.

Charles. — Enfin, d'être contre nous.

Raymond. — Non, mais pas avec vous! Auprès de vous, à l'hôpital, c'est autre chose! Je ferai mon devoir!

Barsac. — Ça, mon petit, c'est ce qu'on appelle se défiler!

Francœur. — Ecoutez donc! Il a un oncle qui est dans l'état-major, à Versailles!...

Charles. — Enfin, il est d'une autre farine, quoi!

On entend sonner le tocsin et battre la générale. Les hommes passent dans le café et s'équipent. Trois ou quatre seulement restent, avec Francœur, Gerschel et Barsac, autour de Charles.

Raymond. — Tu viens, Antonine?

Antonine. — Non!

Raymond. — Alors, si je comprends bien, entre lui et moi, ton choix est fait?

Antonine. — Je retourne avec les miens!

Raymond. — Les tiens... cet homme?...

Antonine. — Papa.... Lui... Et puis tous les autres!...

Raymond. — Ta place n'est pas derrière les barricades!

Antonine. — Non! Mais auprès de ceux qui vont en faire et peut-être mourir dessus!

Raymond. — Alors, c'est bon, adieu!...

Charles. — Tu viens avec moi chez ton père, Antonine?

Antonine. — Un moment! (Elle se rapproche de Raymond.) On ne peut pas se quitter comme ça... Et pourtant, si je vous disais que j'ai beaucoup de chagrin, vous ne voudriez pas me croire... Alors..., ça vaut mieux qu'on ne se dise rien... Adieu... (Elle va s'éloigner.) Ah!... Quand vous verrez le père Gachette, n'oubliez pas que vous m'avez promis de le garder à l'hôpital... C'est surtout maintenant qu'il ne faut pas qu'on le trouve dans la rue...

Raymond. — Soyez tranquille! (Ils se serrent la main.) Adieu!

Barsac, à Charles. — Alors, maintenant, on va défendre les barricades?

Charles. — Le plus longtemps qu'on pourra.

Premier Fédéré. — Oh!... du moment que les Versaillais sont entrés, autant dire que la Commune est morte!

Charles. — Tu crois ça... Ecoute bien... Elle est morte si peu qu'ils vont la tuer... Et plus ils la tueront, plus elle aura de chances de vivre dans la mémoire des hommes!... (A Antonine, qu'il entraine.) Allons-y!... Vive la Commune!

Tous, dans la brasserie. — Vive la Commune!

RIDEAU

Antonine. D'Anthenay.

Scène IV. — Antonine : « *C'est contre ce mur-là que vous l'avez fait fusiller?* »

ACTE V

24 mai 1871. Sur la route de Versailles, hauteurs de Saint-Cloud, un parc, dont le canon a démoli en partie le mur de clôture. Chaises et bancs sous les arbres. Un chemin vicinal, aboutissant à la grande route, longe le parc du château. On en aperçoit la grille d'entrée, au fond. Paris dans le lointain.

Scène première

LE MARQUIS, JALIN, SIMON, RENEE DE MAUROIS, MARION DE L'ORNE, MADEMOISELLE LEPETIT.

Ils arrivent, par le chemin, jusqu'à la brèche.

LE MARQUIS. — Voilà ce qu'ils ont fait de mon mur! Vous voyez que je n'exagérais pas.

RENÉE. — C'est vrai qu'il est dans un joli état!

MARION. — Quels sauvages!

MADEMOISELLE LEPETIT. — Sales Prussiens!

LE MARQUIS. — Mais... ce ne sont pas les Prussiens.

SIMON. — Les Communards alors?

LE MARQUIS. — Non... les Versaillais.

JALIN. — Ils ne l'ont pas fait exprès.

LE MARQUIS. — Tout de même, les artilleurs du Mont-Valérien auraient pu allonger un peu leur tir.

MARION. — Oui. Il y a d'autres propriétés que la tienne, dans les environs.

LE MARQUIS. — Des tas!... Ah! la nuit du 23 au 24 mai restera dans notre mémoire, hein Jalin?

Il entre par la brèche, dans le parc, où ses invités le suivent.

JALIN. — Vous pouvez le dire!

LE MARQUIS. — De la terrasse de Saint-Germain, où nous avons dîné et passé la soirée, tout Paris s'éclairait à la lueur d'un immense brasier...

MARION, aigre. — Tu aurais pu venir me chercher. On ne voit pas ça tous les jours.

JALIN. — Non. Et l'on ne recommencera pas pour toi.

LE MARQUIS. — Ça me rappelait Moscou en flammes.

JALIN. — A moi, l'incendie de Rome ordonné par Néron...

MARION. — Un Communard?

JALIN. — Pas tout à fait. Un précurseur. Les misérables! Quand je pense qu'ils ont mis le feu au Louvre! Au Louvre!

LE MARQUIS. — On n'en est pas certain, heureusement.

RENÉE. — En tout cas, aux Tuileries.

MARION. — Au ministère des Finances.

MADEMOISELLE LEPETIT. — Et au Palais-Royal... le théâtre... d'où l'incendie pouvait atteindre la Comédie-Française! Et alors!...

JALIN. — C'était l'irréparable!

SIMON. — J'ai vu partir ce matin les pompiers de Sèvres, de Meudon, de Saint-Germain et de Rueil, appelés par dépêche pour combattre l'incendie. J'ai peur qu'ils ne soient arrivés trop tard pour sauver les Finances...

LE MARQUIS. — Et les Tuileries...

JALIN. — Il y a encore des monuments qui fument... Mais lesquels? Passez-moi donc votre lorgnette, Simon; elle est meilleure que la mienne.

Simon. — Parbleu! une méchante lorgnette de théâtre... (Lui prêtant la sienne.) Avec celle-là, cher ami, on verrait les communards voler votre argenterie... si vous ne l'avez pas mise en lieu sûr.

Marion. — J'espère bien qu'on sera sans pitié pour ces bandits.

Renée. — Il y a pourtant quelques braves gens dans le nombre.

Le Marquis. — Pas possible!

Marion. — T'en as vu, toi?

Renée. — Oui! d'Anthenay m'a fait connaître, au faubourg Saint-Antoine, un vieil ébéniste qui répare les meubles de style dans la perfection.

Le Marquis. — Eh! bien? Quel rapport?...

Renée. — Ce vieux-là, qui s'appelle Mulard, a été élu dans son quartier, membre de la Commune.

Le Marquis. — Et c'est la preuve qu'il est honnête?

Renée. — Lui? Il n'a rien volé. J'en mettrais ma main au feu.

Le Marquis. — N'en faites rien: elle brûlerait.

Simon. — La Commune, somme toute, a respecté les grandes Sociétés de Crédit et n'a emprunté à la Banque de France que le nécessaire.

Le Marquis. — Emprunté est charmant!...

Marion. — T'as tort de défendre ces gens-là, Renée. Je te demande un peu ce que deviendraient les femmes propres sous le règne de ces voyous?

Jalin. — Qu'est-ce que tu appelles des femmes propres, Marion?

Marion. — Des femmes qui ont soin d'elles, tiens!

Jalin. — Ah!... bien!

Marion. — Ces individus-là ne se lavent jamais.

Simon. — Oh! jamais...

Marion. — Enfin, tous les trente-six du mois! Vous n'avez pas vu arriver un convoi de prisonniers à Versailles?

Renée. — C'est à peu près la seule distraction que nous ayons eue le mois dernier.

Marion. — Des tignasses! Et des barbes! On n'a pas idée de ça...

Simon. — Aux Variétés... mais sur une barricade!...

Marion. — Vous rappelez-vous comment on a reçu la première rafle que l'armée a faite à Châtillon? Il y avait là le petit Beauchamp et Gisèle, de l'Opéra. Beauchamp a cassé sa canne sur le dos d'un vieux bonhomme, et Gisèle a failli éborgner, d'un coup d'ombrelle, une espèce de singe habillé qui la regardait de travers, en passant.

Jalin. — Elle visera mieux une autre fois.

Marion. — La chanoinesse de Morfontaine lui a crié: « Très bien, mademoiselle! »

Le Marquis. — Une forte émotion rapproche les distances.

Mademoiselle Lepetit. — Ce que je regrette de n'avoir pas été là!

Jalin. — Pour le rapprochement?

Simon. — Eh! bien, moi qui n'aime ni la foule, ni la poussière que soulève un troupeau, je préfère ce parc admirable, où l'on est si bien.

Le Marquis. — Et où je vais vous faire servir à goûter.

Renée. — Il pense à tout!

Le Marquis. — Ces demoiselles vont nous organiser ça... Il y a tout ce qu'il faut dans la voiture. Le cocher vous aidera.

Marion. — Chic! on goûtera sur l'herbe!

Renée, Marion et Mademoiselle Lepetit sortent.

Scène II

LE MARQUIS, JALIN, SIMON

Simon. — Elles sont gentilles!

Le Marquis. — Oui. Agréables.

Simon. — Mademoiselle Lepetit... Si j'étais auteur, moi, et qu'elle me demandât un rôle...

Jalin. — Vous vous empresseriez de ne pas le lui confier. Elle n'a aucun talent.

Simon. — Dites qu'elle en a plus d'un.

Jalin. — Enfin, elle n'a pas celui que réclamera ma nouvelle pièce... une pièce exaltant l'idée de devoir et de sacrifice.

Simon. — Naturellement.

Jalin. — Pourquoi... naturellement?

Simon. — Parce que vous avez le flair... Vous sentez très bien ce que le public va demander pendant quelques années: des sentiments élevés, de l'héroïsme dans le recueillement. La note à payer est salée... Vous allez dorer la pilule, pour la rendre moins amère.

Jalin. — Si vous jugez que c'est ma spécialité... Et la vôtre? Qu'est-ce que vous allez lui placer, vous, au consommateur?

Simon. — Oh! ce qui lui convient sous n'importe quel régime. Si, bon gré mal gré, Thiers, vainqueur, maintient la République..., une République conservatrice, bien entendu, je crois même que les beaux jours reviendront vite. La bourgeoisie parvenue et régnante ne voudra pas qu'on dise qu'elle voit moins grand que les gens de votre monde, monsieur le marquis. On a flétri le luxe impérial...: je présume qu'on vous fera payer, avant dix ans, la moindre toilette de ces demoiselles le prix que n'a jamais mis l'impératrice à ses robes de cour!

Le Marquis. — Si c'est une République d'affaires que vous voyez poindre, mon petit Simon, la Gueuse mérite bien son nom!

Simon. — Erreur, monsieur le marquis! Elle a toujours perdu ce nom-là, sitôt qu'elle est montée dans les carrosses du roi.

Scène III

Les mêmes, RENEE, MARION, M$^{\text{lle}}$ LEPETIT

Elles apportent une table sur laquelle est servi le goûter.

Marion. — A table!

Renée. — Aidez-nous, Simon.

M$^{\text{lle}}$ Lepetit. — Il n'a même pas oublié le champagne!

Marion. — C'est déjà un peu la vie parisienne qui reprend.

Renée. — Faites-nous sauter le bouchon, Jalin...

Le Marquis. — Et souhaitons, mes enfants, que cette détonation-là soit suivie de beaucoup d'autres!

Jalin. — A la santé de nos libérateurs!

Simon. — A la prospérité générale!

Mademoiselle Lepetit, modestement. — A... la Comédie-Française!

Jalin. — Ça n'engage pas.

Le Marquis. — A la France régénérée!

Scène IV

Les mêmes, UN JARDINIER, puis ANTONINE

Le Jardinier, au marquis. — Il y a à la grille du parc, monsieur le marquis, une femme qui demande si M$^{\text{lle}}$ de Maurois est ici?

RENÉE. — Moi?

LE MARQUIS. — On va répondre que vous n'êtes pas là.

LE JARDINIER. — Cette femme dit qu'elle vient de chez mademoiselle, rue Caumartin.

RENÉE. — Zut! C'est pour m'apprendre que je suis sinistrée!

Mlle LEPETIT. — Ah! ma chérie!...

RENÉE. — Vous l'apercevez, cette femme, Simon?

SIMON. — Oui. Elle regarde par ici.

RENÉE. — Appelez-la... Je n'ai vraiment pas de chance!

LE MARQUIS. — Ne vous tourmentez donc pas. D'Anthenay arrangera ça... Le changement de gouvernement ne lui enlève rien de son influence.

RENÉE. — Vous croyez ça!...

JALIN. — Mais oui. La France est une trop bonne maison, pour ne pas garder le même personnel, sous n'importe quelle raison sociale.

Scène V

LES MÊMES, ANTONINE

RENÉE. — Par ici, madame... Approchez... C'est à moi que...

ANTONINE. — Oui, mademoiselle.

RENÉE. — Mais je vous connais... Où vous ai-je vue?

ANTONINE. — Chez mon père... M. Mulard, ébéniste au faubourg Saint-Antoine... pendant le siège.

RENÉE. — Ah! oui... Et vous venez de chez moi, rue Caumartin?

ANTONINE. — Oui... Je me suis permis...

RENÉE. — Il ne reste plus que les quatre murs de mon appartement, n'est-ce pas?

ANTONINE. — Mais non. Hier en tout cas, je n'ai rien vu qui puisse vous causer des inquiétudes.

RENÉE, avec soulagement. — Ah!

ANTONINE. — Autrement le concierge m'aurait dit, en me donnant votre adresse...

RENÉE. — Ah! c'est le concierge...

ANTONINE. — Qui m'a dit que je vous trouverais à l'hôtel des Réservoirs, à Versailles... Comment j'ai réussi à sortir de Paris... je passe! J'ai couru toute la nuit, pour apprendre, en arrivant à cet hôtel, que vous étiez ici... Je suis repartie, car il n'y a pas une minute à perdre, et me voilà! Je suis dehors, comme ça, depuis vingt-quatre heures.

RENÉE. — Pauvre petite! A quoi puis-je vous être utile?...

Elle descend sur la route.

ANTONINE. — Vous m'avez dit, le jour où vous êtes venue à la maison, de m'adresser à vous si j'étais dans l'embarras. Eh! bien, j'y suis... et pas seulement dans l'embarras... dans le pétrin, jusque-là!

RENÉE. — Je devine... votre père...

ANTONINE. — Papa, oui, d'abord. Il a été pris à Neuilly, où il faisait une inspection. Alors, tout de suite, j'ai pensé à vous, aux relations que vous avez...

RENÉE. — Elles sont impuissantes à...

ANTONINE. — Oh! ce que femme veut! J'ai voulu pour vous voir... aller à Versailles... C'était difficile... et je suis là... Je ne demande pas qu'on relâche papa... Je sais que, ça, c'est impossible, mais qu'on ne le fusille pas sans jugement au moins. Il n'a pas fait de mal, je vous jure. Il ne s'est même pas battu... et les incendies de cette nuit, c'est pas lui qui les a allumés, puisqu'il était déjà arrêté!

RENÉE. — Je vous crois, mais ça ne me donne pas le moyen...

ANTONINE. — Enfin, c'est pas tout. Si vous en sauvez un, vous pouvez aussi bien en sauver deux... J'ai mon fiancé qui a été pris aussi... mais, lui, les armes à la main, à la barricade Clichy.

RENÉE. — C'est plus grave...

ANTONINE. — Oh! je ne sais pas. Du moment qu'on ne l'a pas fusillé tout de suite, il y a encore de la ressource... Il s'appelle Charles Bécherel... Vous retiendrez le nom? Charles Bécherel. C'est pas un mauvais garçon... Il a la tête vive... Mais il n'a rien à se reprocher... de vilain... Alors, je vous en prie, ce que vous ferez pour papa, faites-le aussi pour Charles... Charles Bécherel... Tenez, j'ai écrit le nom pour être sûre...

Elle a une défaillance.

RENÉE. — Qu'est-ce que vous avez?

ANTONINE. — Je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures... une faiblesse... rien du tout.

Elle s'appuie contre le mur.

RENÉE. — Jalin... Simon... quelque chose à boire, n'importe quoi?

Simon saute sur la route, Jalin lui passe un verre; Renée fait boire Antonine.

ANTONINE. — Ce qu'il faut, vous comprenez, c'est faire envoyer papa et Charles le plus tôt possible à Versailles... enfin, qu'ils ne restent pas davantage à Paris, où les soldats et les chefs sont excités et fusillent à tort et à travers...

RENÉE. — Oui, oui, ne parlez pas... Remettez-vous...

LE MARQUIS. — Je vais la faire conduire à l'office et donner des ordres.

ANTONINE. — Non, merci... Maintenant que je vous ai parlé, j'aurai la force de retourner attendre à Versailles le résultat des démarches que vous allez faire immédiatement.

RENÉE. — Immédiatement...

ANTONINE. — Oui. Soyez bonne. S'il y avait eu un seul moment à perdre, est-ce que je serais ici?...

SIMON. — On ne peut pas la laisser repartir, défaite comme elle est.

RENÉE, cherchant. — C'est que je ne vois pas du tout...

JALIN. — D'Anthenay?

RENÉE. — J'y pensais. Je veux bien essayer... quoique... (A Antonine.) Ecoutez... Il vaut peut-être mieux que vous rentriez à Paris...; mais après vous être reposée...

ANTONINE, se relevant. — Je ne suis plus lasse.

RENÉE. — Si. Je n'ose vous donner une lueur d'espoir... Cependant, j'attends ici, vers quatre heures, une personne dont l'intervention peut être d'un grand secours.

ANTONINE. — Merci.

RENÉE. — De cette façon, vous ne vous en irez pas sans emporter une réponse... qui sera, mon Dieu, ce qu'elle sera. La plus belle fille du monde ne peut promettre...

ANTONINE. — Oh! quand la plus belle est aussi la meilleure, il y a des chances pour qu'elle obtienne ce qu'elle demande.

RENÉE. — Venez avec moi...

LE MARQUIS. — Vous aimez mieux faire le tour?

RENÉE. — Oui.

LE MARQUIS. — On va vous ouvrir la grille.

Elles longent le mur dans la direction du fond.

Scène VI

SIMON, JALIN, LE MARQUIS, MARION, M^lle^ LEPETIT

Simon. — C'est chic ce qu'elle fait là, Renée.

Marion. — Moi, je trouve qu'elle a de la bonté de reste.

M^lle^ Lepetit. — Au fond, elle n'est pas fâchée de montrer qu'elle connaît un homme influent.

Le Marquis. — Le colonel d'Anthenay est si influent que ça?

Jalin. — Les militaires ont le privilège de retrouver du prestige dans la captivité... Faites vos jeux, on recommence!

Marion. — Oui, faut pas que ça nous coupe l'appétit.

M^lle^ Lepetit. — Si nous rentrions à Versailles par les bois de Ville-d'Avray?

Le Marquis. — Je n'y vois pas d'inconvénients. La promenade est belle. Mais nous avons promis à d'Anthenay de l'attendre jusqu'à cinq heures.

M^lle^ Lepetit. — Et le temps, ensuite, que cette femme lui raconte son histoire de voleurs... nous ne sommes pas partis! Qu'est-ce qu'on va faire jusque-là?

Jalin. — On pourrait jouer à cache-cache... ou aux quatre coins.

M^lle^ Lepetit. — Dieu! que vous êtes spirituel aujourd'hui, Jalin!

Marion, regardant par-dessus le mur. — Qu'est-ce que c'est? Des soldats!

M^lle^ Lepetit. — Qui viennent par ici?

Marion. — Oui, ils montent le raidillon.

Renée. — Bravo! On va les fêter!

Jalin. — Des fleurs!

Simon. — Toutes les fleurs!

Marion. — Reste-t-il des gâteaux?...

Le Marquis. — Ah! je n'avais pas prévu...

Marion et M^lle^ Lepetit, battant des mains et jetant des fleurs. — Bravo les soldats!

Scène VII

Les mêmes; derrière le mur, un lieutenant, un sergent, un caporal et des soldats accompagnent une vingtaine de prisonniers, jeunes et vieux parmi lesquels Mulard, Charles et quatre femmes; mais on ne voit, d'abord, que la tête du convoi, qui, au commandement du lieutenant, s'arrête au haut du raidillon, avant d'avoir atteint la brèche.

Le Lieutenant. — Halte!... Repos de dix minutes... On ne s'arrêtera plus, après, qu'à Versailles.

Le Marquis. — Mais oui, c'est Adolphe! Je l'avais reconnu à sa voix. Bonjour, Laguépie...

Le Lieutenant. — Vous? Ici?

Le Marquis. — Vous y êtes bien!

Le Lieutenant. — Service commandé. Je conduis à Versailles ce... troupeau...

Le Marquis. — Donnez-nous des nouvelles. Bonnes? Mauvaises?

Le Lieutenant. — Bonnes et mauvaises... L'armée s'avance dans Paris. Hier soir, elle occupait Montmartre, le nouvel Opéra et la gare du Nord, sur la rive droite; Montrouge et une partie du faubourg Saint-Germain, sur la rive gauche. Mais les bougres se défendent, et vous savez quelles ruines ils ont déjà laissées derrière eux.

Le Marquis. — Vous allez vous rafraîchir. Vous en avez besoin.

Le Lieutenant. — Je ne sais pas s'il est bien correct.

Le Marquis. — Oh! il ne l'est pas davantage de vous faire les honneurs de ma propriété... par la brèche!... Mais un militaire... Entrez donc... Je vais vous présenter à ces dames...

Le lieutenant entre dans le parc.

Premier Fédéré. — Y a la goutte à boire, mais pas pour nous!

Le Sergent. — Silence!

Une Femme. — On se contenterait d'un peu d'eau.

Troisième Fédéré. — C'est encore loin, Versailles?

Deuxième Fédéré. — Ne regrette pas la longueur du voyage... Tu serais plus à plaindre si on te l'abrégeait...

M^lle^ Lepetit, regardant par-dessus le mur. — Sont-ils vilains?

Premier Fédéré. — Taisons-nous. On est des bêtes curieuses.

Deuxième Fédéré. — Toutes ces dames au balcon!

Troisième Fédéré. — Le parc aux biches!

Marion, par-dessus le mur. — Assassins! Bêtes fauves!

M^lle^ Lepetit, de même. — Cochons! Pétroleuses!

Mulard, levant la tête. — Salope!

M^lle^ Lepetit. — Qu'est-ce qu'il a dit?

Le Sergent. — Il n'a rien dit.

Marion. — Ah! c'est un peu fort! Moi aussi, j'ai entendu... Eh! bien, vous allez voir si ça se passera comme ça... (Elle va se plaindre au lieutenant dans le parc.)

Mulard, au sergent. — Il faut ça... pour faire comprendre qu'on est encore mieux de ce côté-ci du mur... que de l'autre côté.

Le Sergent. — C'est bon. N'y revenez pas.

Le Lieutenant, à Marion. — Lequel est-ce?

Marion, désignant Mulard. — Ce vieux-là... oui...

Le Lieutenant, revenant sur le chemin. — Comment t'appelles-tu?... (Il ne répond pas.) Comment vous appelez-vous?

Mulard. — Mulard. Membre de la Commune.

Le Lieutenant. — Moins d'arrogance. Vous forcez la note.

Mulard. — C'est exprès. On dirait, sans ça, que nous mourons lâchement.

Le Lieutenant, montrant Paris. — Regardez votre ouvrage, et vous serez moins fier.

Mulard. — Regardez ceux que vous avez vaincus... des Français, et vous serez moins fier de votre victoire!

Le Lieutenant. — La guerre civile, c'est vous qui l'avez voulue, et devant l'ennemi.

Mulard. — Oui, mais nous ne l'aurions jamais déclarée, si vous n'aviez pas déclaré la paix.

Le Lieutenant. — Assez!

Mulard. — Je ne demande pas mieux.

Scène VIII

Les mêmes, D'ANTHENAY, à cheval, venant du côté opposé à celui par où le convoi est arrivé.

D'Anthenay. — C'est vous qui commandez ce détachement?

Le Lieutenant. — Oui, mon colonel.

D'Anthenay. — Je ne pensais pas vous rencontrer si près de Versailles. Vous avez bien marché.

Le Lieutenant. — On a bien marché... C'est pourquoi j'ai accordé cette pause.

D'Anthenay. — Combien d'hommes?

Le Lieutenant. — Vingt.

D'Anthenay. — Et de femmes?

Le Lieutenant. — Quatre.

D'ANTHENAY. — Du gros gibier?

LE LIEUTENANT. — Un membre de la Commune. (Désignant Mulard, assis, tête baissée.) Celui-là.

D'ANTHENAY. — Bon. (A un soldat:) Tenez mon cheval... (Au lieutenant:) J'ai des instructions à vous remettre... Suivez-moi deux minutes... un peu plus loin... Vous avez la liste des prisonniers?

Il est descendu de son cheval.

LE LIEUTENANT. — La voici, mon colonel. Mais on ne peut guère s'y fier...; tous ces gaillards-là n'ont pas donné leur vrai nom...

D'ANTHENAY. — Nous allons voir... Venez.

Ils s'éloignent vers le fond.

MARION, à M$^{\text{lle}}$ Lepetit. — Je t'assure... c'est le colonel d'Anthenay.., Je l'ai assez vu avec Renée pour le reconnaître.

MADEMOISELLE LEPETIT. — Si c'est lui, il n'y a qu'à prévenir cette fille: elle essaiera de l'enjôler elle-même.

MARION. — C'est une idée... (Elles quittent le mur.)

LE SERGENT. — Voilà une rencontre dont on se serait bien passé.

LE CAPORAL. — Oui. Pour qui la corvée? Pour vous... ou pour moi?...

LE SERGENT. — Parlez-moi de la bataille...; mais ça... Ah!

Geste de dégoût. Tandis qu'ils continuent à causer, Charles s'est glissé auprès de Mulard.

CHARLES. — Père.

MULARD. — Quoi?

CHARLES. — Ça ne vous semble pas louche, cette conversation entre eux... là-bas? Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir à se dire?

MULARD. — Ça t'intéresse, toi?

CHARLES. — Dame! Peut-être...

MULARD. — Alors, tu le sauras toujours assez tôt.

CHARLES. — J'aimerais mieux le savoir tout de suite.

MULARD. — T'as peur?

CHARLES. — Oh! peur... Vous me connaissez... vous savez que je ne suis pas un poltron... Je l'ai prouvé à Bazeilles... et hier encore, à Clichy, je ne me suis pas trop mal conduit. Pour ça, je crois que vous ne me refuserez pas votre estime.

MULARD. — Non.

CHARLES. — Eh! bien... ce que j'éprouve est incompréhensible... Oui, j'ai peur.

MULARD. — Parce que deux officiers sont là... qui causent?

CHARLES. — Non. J'ai eu peur avant... J'ai eu peur quand l'autre a ordonné la pause..., quand on s'est arrêté... Un pressentiment que vous repartiriez sans moi... Dans l'instant même, la sueur s'est refroidie sur mon corps. Je suis glacé... J'ai des frissons...

MULARD. — Un malaise... la fatigue...

CHARLES. — Non, non, voyez, je tremble; c'est bête...

MULARD. — Eh! bien, moi, je te dis que si le sort de quelqu'un se décide en ce moment, c'est mon sort... Je ne leur ai pas mâché ma qualité de membre de la Commune; tandis qu'ils ne savent même pas ton nom.

CHARLES. — Vous trouvez que je n'aurais pas dû le cacher... mais j'avais une raison... j'ai des torts à réparer envers Antonine, envers vous... J'ai promis de les réparer... Alors, quand ils ont voulu établir mon identité, j'ai pensé que j'étais déserteur, qu'ils ne pardonneraient pas ça...; et j'ai donné un faux nom, pour me ménager une chance de salut... J'ai mal fait?

MULARD. — Je n'ai pas dit ça... Ce que la conscience nous reproche, ça seulement c'est mal... Tu t'es confessé... A mon tour. J'ai été dur pour Antonine, trop dur... Si tu l'épouses, rends-la heureuse... C'est une brave fille... qui a du cœur... Et ne laissez pas la mère toute seule... Elle est malade... Toutes ces émotions... Je vais bien lui manquer... Voilà... voilà tout ce que j'avais à te dire...

Les deux hommes se serrent la main en détournant la tête pour se dissimuler leur trouble.

D'ANTHENAY, redescendant. — Mulard.

MULARD. — C'est moi.

D'ANTHENAY. — Je ne vous aurais pas reconnu... C'est bien vous qui veniez rue Caumartin?

MULARD. — Oui.

D'ANTHENAY. — Je ne m'attendais pas à vous retrouver ici.

MULARD. — Je ne m'attendais pas non plus à ce que vous prendriez votre revanche sur nous.

D'ANTHENAY. — Vous nous y avez obligés.

MULARD. — Si c'est pour ça que vous êtes revenu de captivité, il eût peut-être été plus héroïque de mourir à Sedan.

D'ANTHENAY, passant. — Où est l'autre homme?

LE LIEUTENANT, désignant Charles. — Le voici. Il nie avoir déserté; mais les godillots et le chassepot qu'il portait encore, lorsqu'on l'a pris, l'ont trahi.

D'ANTHENAY. — C'est le seul du convoi?

LE LIEUTENANT. — Oui.

D'ANTHENAY. — Vous vous appelez réellement Jacques Dupont?

CHARLES. — Non. Charles Bécherel.

D'ANTHENAY. — Vous appartenez à l'armée régulière?

CHARLES. — Non. A la Commune, depuis le 18 mars.

D'ANTHENAY. — Mais auparavant?

CHARLES. — Au 88$^{\text{e}}$ de ligne.

D'ANTHENAY. — Bref, vous êtes déserteur.

CHARLES. — Oui.

D'ANTHENAY. — Pourquoi avez-vous fait ça?

CHARLES. — Pour voir si l'on capitule sous le drapeau rouge, comme sous le vôtre.

D'ANTHENAY. — Eh! bien, vous êtes fixé, maintenant.

CHARLES. — Oui... On ne capitule pas.

D'ANTHENAY, au lieutenant. — Exécutez les ordres...

CHARLES, à Mulard. — C'est à croire que j'avais besoin de ça pour me remettre! Embrassez Antonine... quand vous la reverrez, père, et dites-lui qu'elle n'aura pas été la femme d'un lâche.

MULARD. — Si ce n'est pas moi... d'autres le lui diront... (Ils s'embrassent.)

D'ANTHENAY, à Mulard. — Vous le connaissez donc?

MULARD. — C'est mon fils.

Quatre hommes, que le caporal commande, entraînent Charles.

Scène IX

LES MÊMES, ANTONINE venant à leur rencontre.

ANTONINE. — Charles!

CHARLES, il s'arrête une seconde, regarde Antonine et dit aux soldats. — Allons!... allons!...

ANTONINE. — Où vas-tu?

CHARLES. — Tu le vois bien... Ils me remmènent à Paris...

ANTONINE. — Alors, j'y retourne avec toi... (Des soldats l'empêchent de suivre le peloton qui disparait.) Voyons, vous ne pouvez pas m'empêcher... C'est vous qui commandez, monsieur; c'est vous le colonel d'Anthenay... Ah! tant mieux... Dites-leur de me laisser passer... Il y a là, au château, une dame qui vous expliquera... Elle sait... Je suis la femme de Charles... Il paraît que vous êtes puissant à Versailles... Et puis, vous avez connu papa... M. Mulard, l'ébéniste qui travaillait pour vous... je veux dire pour votre amie... C'est un honnête homme... on ne peut pas dire le contraire... Vous m'aiderez à le sauver aussi...

MULARD. — Tais-toi, petite... Ne t'abaisse pas à implorer pour moi!

ANTONINE. — Toi?... Avec Charles?... Alors, tu vas me dire... tu ne mentiras pas, toi... C'est vrai qu'ils le reconduisent à Paris?... Pourquoi faire?

On entend un feu de peloton; tous les prisonniers se lèvent, se tournant du côté où est allé Charles, et se découvrent.

ANTONINE, poussant un grand cri. — Ah!

D'ANTHENAY, au lieutenant avec un mouvement d'impatience. — Eh! bien, qu'est-ce que vous attendez pour partir?

LE LIEUTENANT. — En avant!

Murmures dans le convoi.

LE SERGENT. — Silence!

ANTONINE, allant vers son père, qui est à la fin du convoi. — Papa!

MULARD, la prenant dans ses bras.. — Allons... pas de faiblesse... devant eux. Tu pleureras avec ta mère.

ANTONINE. — Je ferai ce que je pourrai, je te le promets...

LE SERGENT, les séparant, doucement. — Faut suivre... monsieur.

MULARD, se dégageant de l'étreinte d'Antonine. — Voilà... voilà!...

Le convoi disparait. Antonine le suit des yeux, un moment, avec égarement, se retourne et voit revenir le caporal et les quatre hommes. Elle fait un suprême effort pour se raidir, chancelle et s'abat de tout son long. Le peloton passe et rejoint le convoi.

D'ANTHENAY. — Renée!... Renée!... (Elle apparait à la brèche du mur.) Viens... Venez... Du monde!...

RENÉ. — Qu'est-ce qu'il y a? (Elle saute sur la route.)

D'ANTHENAY. — Je te raconterai... C'est épouvantable... Je n'y suis pour rien, je te jure...

RENÉE. — La petite... Ils ne l'ont pas tuée, au moins?

D'ANTHENAY. — Oh!... Elle est évanouie seulement.

RENÉE. — Jalin!... Simon; venez nous aider... (Jalin, Simon, le marquis et les deux femmes franchissent la brèche et viennent sur la route, autour d'Antonine. Renée, agenouillée devant elle, lui soulève la tête et lui fait respirer des sels que lui a donnés Marion.) Oui, je crois que ça ne sera rien...

LE MARQUIS, à d'Anthenay. — Qu'est-il donc arrivé?

D'ANTHENAY. — Une chose imprévue... affreuse... On a exécuté... presque devant elle, l'homme qu'elle voulait sauver...

M^lle^ LEPETIT. — On n'a pas idée, aussi, de prendre son amant parmi ces gens-là!

RENÉE, à d'Anthenay. — Enfin, tu étais là... et tu n'as pas pu empêcher ça?

D'ANTHENAY. — J'avais des ordres formels...

SIMON, à Jalin. — Il y en a à qui ça coûte cher d'être vaincus!

JALIN. — Tout se paie.

SIMON. — Il y a le prix.

RENÉE. — Ah! la voilà qui revient à elle...

ANTONINE, les regardant tous. — Eh! bien, qu'est-ce que vous faites là, tous?

RENÉE. — Vous êtes tombée... on vous relève... on vous soigne...

ANTONINE. — Je suis tombée? où ça?

RENÉE. — Là... sur la route...

ANTONINE. — Voyons... que je me rappelle... (Elle les écarte.) Laissez-moi... Non, non... ça va.. Un mur... l'officier... Ah! j'y suis!... C'est contre ce mur-là que vous l'avez fait fusiller, n'est-ce pas? Je veux le voir!

D'ANTHENAY. — Non... ça n'est pas là...

ANTONINE. — Où, alors? Je veux le voir, je vous dis? Où est-il? Où l'avez-vous abandonné... comme un chien crevé? Vous le savez bien, vous qui lui avez fait trouer la peau!

RENÉE. — Non, c'est pas de sa faute...

ANTONINE. — Allons donc! Je ne suis pas folle... Je comprends tout maintenant... c'était arrangé entre vous deux... Vous me reteniez là-bas, vous, pendant qu'il faisait sa sale besogne!... Quand je serais arrivée, ni vu ni connu... le coup était fait...

LE MARQUIS, à mi-voix. — Venez, d'Anthenay... ça vaut mieux.

ANTONINE, voyant son mouvement de retraite. — Ah! non, c'est trop commode... Donnez-vous donc la peine d'entrer... Pas avant de m'avoir répondu en tout cas? Où est-il, bandit? Conduis-moi... C'est bien le moins...

RENÉE. — Je vous répète qu'il n'y est pour rien.

ANTONINE. — Pour rien? C'est toi qui le dis! Vous êtes de mèche: l'aigle et la grue!

MARION, à Renée. — Voilà la récompense de tes gentillesses...

ANTONINE. — La récompense! De quoi vous plaignez-vous? Je vous ai fait passer un bon moment. C'est drôle une femme qu'on amuse, pendant qu'on lui tue son homme en douceur!... (A mesure qu'elle s'exalte, les autres élargissent le cercle autour d'elle et se rapprochent de la brèche par laquelle successivement ils vont disparaitre.) C'est tout ce que vous trouvez à répondre? Vous vous défilez... le colonel en tête... L'habitude!

RENÉE. — Il ne peut pas vous répondre, lui, mais, moi, je peux vous affirmer que vous n'êtes pas juste.

ANTONINE. — Pas juste! (Elle éclate de rire.) Ah! vous pouvez parler de justice, ça vous va comme le prix de vertu à une catin!

M^lle^ LEPETIT. — Laissons-la; elle déraisonne.

JALIN. — D'autant plus que le soir tombe; nous aurons juste le temps de rentrer.

LE MARQUIS. — Je vais faire atteler...

ANTONINE. — Allez-vous-en tous... tant que vous êtes! Je vous ai assez vus... Et ne craignez rien pour vos amants...; on ne vous les tuera pas... Ils se tueront tout seuls. Bonsoir, les gens de la noce!... (Ils ont tous disparu; elle reste seule, sur la route, devant la brèche, dans le soir qui tombe.) Je le chercherai bien toute seule... avant qu'il fasse tout à fait nuit... Ah! le mur... Je n'ai qu'à suivre le mur... (A ce moment, dans la direction de Paris, le ciel s'embrase.) Qu'est-ce que c'est? Non, pas possible!... Paris qui recommence à brûler... Tout se paie... J'ai entendu ça... Pour sûr! Charles est déjà vengé... Hardi les pétroleuses! La lampe baisse... Montez la mèche... Plus haut! Plus de lumière! Faut y voir clair sur la route comme en plein jour! A présent, je suis sûre de le retrouver... Si le père pouvait voir... Quel beau drapeau rouge déployé ça fait, là-bas!

RIDEAU

Scene VI. — Antonine : *« Père Gachette, vous vous croyez tout seul au monde et vous manquerez à plus d'un... quand vous aurez disparu. »*

SIXIÈME TABLEAU

Une petite salle à manger dans le faubourg Saint-Martin, près de la Porte. Meubles très simples. Portraits de Mme Mulard et de Charles Bécherel ; au-dessus de la cheminée, un grand nombre de photographies épinglées. Porte d'entrée à droite ; autre porte, à gauche, donnant sur la chambre à coucher. Par la fenêtre ouverte au fond, on aperçoit le faubourg pavoisé. C'est le 14 *juillet* 1880.

Scène première

IRMA, FRANCŒUR

Au lever du rideau, Irma achève d'accrocher à la fenêtre trois lampions. Francœur la regarde.

Irma, contemplant les lampions. — C'est beau comme ça ?

Francœur. — C'est du dehors qu'il faudra voir, et encore ça ne fait jamais que trois de plus parmi des milliers...

Irma. — Ah ! on le fête le 14 juillet !

Francœur. — Dame ! C'est la première fois qu'on célèbre la République, et le faubourg Saint-Martin s'est distingué ! Riche idée qu'elle a eue, Antonia, en meublant ce petit appartement à son père pour sa rentrée en France ! Il a été bien à plaindre, le père Mulard ! Mais il n'y a pas beaucoup de proscrits auxquels on a préparé pour leur retour une réception comme celle qui l'attend.

Irma. — Antonia a voulu que ce soit gentil. Elle a les moyens. Elle a parcouru du chemin depuis dix ans.

Francœur. — Neuf ! 1871-1880...

Irma. — Neuf, si tu veux !

Francœur. — Le père Mulard peut être fier d'elle. Hein ? Quand il passera devant l'Ambigu et qu'il verra le nom de sa fille sur l'affiche, en lettres hautes comme ça !

Irma. — Antonia ! Presque Antonine, quoi !

Francœur. — Oui ! Mais la comédienne d'aujourd'hui, c'est tout de même autre chose que la petite ouvrière d'il y a dix ans !

Irma. — Neuf ! 1871-1880 !

Francœur. — Je ne l'ai pas volé !

Irma. — Tous ceux que nous avons connus, somme toute, ont fini par se tirer d'affaire.

Francœur. — Pas tous !... Tu sais quelle peine j'ai eue à retrouver le père Gachette, et où je l'ai retrouvé ! Au fond de Neuilly, dans une maison de retraite où la protection de quelqu'un l'avait fait entrer.

Irma. — Eh ! bien ! Mais, à son âge, c'est encore une chance !

Francœur. — Oh ! Il ne se plaint pas. C'est un bon petit vieux.

Irma. — Pas trop changé ?

Francœur. — Lui !... Il a tout de suite compris ce que nous attendions de lui. (On sonne.) Et tu vois qu'il est exact.

Irma va ouvrir par la porte du fond.

Scène II

Les mêmes, LE PERE GACHETTE

Irma. — Entrez... Entrez, mon père Gachette.

Le Père Gachette, en uniforme d'hospice. — Bonjour, mademoiselle !

Irma. — Oh ! non ! hein ! Pas mademoiselle. Appelez-moi Irma tout court. C'est convenu ? Aujourd'hui on fait comme si on ne s'était pas quitté depuis des années!

Le Père Gachette. — Il en manque tout de même quelques-uns au rendez-vous. (Il désigne le portrait de Mme Mulard.) Celle-là!

Irma. — Oui, Mme Mulard.

Le Père Gachette, devant le portrait de Charles. — Celui-ci!

Francœur. — Charles!

Le Père Gachette, devant le panneau tapissé de photographies. — Et puis tous ceux-là qui en étaient... Delescluze... Varlin... Vermorel... Duval... Flourens... Tony Moilin... Y en a-t-il?... Y en a-t-il!... Toute la famille à Mulard, quoi! (Silence. A Francœur.) C'est toi qui les as réunis là?

Francœur. — Oh!... Pas moi tout seul... Antonia m'a aidé... Et puis Irma... chacun a donné ce qu'il avait... On a pêché le reste dans les albums de photographies... les journaux...

Le Père Gachette, hésitant. — Il y a bien encore quelque chose... Non!... Ça ne serait peut-être pas à sa place...

Francœur. — Quoi?

Irma. — Donnez! (Le père Gachette tire délicatement d'un vieux portefeuille une petite photographie qu'il tend à Irma.) Comment, pas à sa place! Le portrait d'Antonine enfant!

Le Père Gachette. — Oui... A l'âge qu'elle avait quand je la conduisais à l'école!

Irma. — Pas à sa place!... Mais à la place d'honneur, père Gachette! Sur la cheminée!

Elle place la petite photographie sur la cheminée.

Le Père Gachette. —Si vous croyez!...

Francœur. — Trouvez-vous qu'il va être bien ici, M. Mulard?

Le Père Gachette. — Il va être chez lui... Il l'a bien mérité... Condamné à la déportation pour avoir fait...

Francœur. — La République!

Le Père Gachette. — Ben! C'est encore joli qu'il la retrouve!

Francœur. — C'est drôle! J'ai déjà eu cette impression-là quand je suis revenu, il y a un an, après la première amnistie!

Irma. — T'es moins à plaindre que M. Mulard. Tu t'es déporté toi-même en Russie, où tu as su te faire apprécier comme écuyer chez un grand-duc.

Francœur. — Il n'y a pas qu'en France qu'on aime les chevaux! Mais huit ans d'exil, c'est tout de même dur à tirer! Au plaisir de ne jamais les revoir!

Irma. — Dis donc! Tu me parais oublier l'heure du train!

Francœur. — Oh! la gare n'est pas loin!

Irma. — Ça ne fait rien! File! Il est temps!

Francœur. — A tout à l'heure.

Il sort.

Scène III

LE PERE GACHETTE, IRMA

Irma. — C'est pas tout ça, père Gachette. L'heure s'avance. La matinée de l'Ambigu doit être finie. Antonine sera ici d'un moment à l'autre. Entrez là! (Elle lui ouvre la porte du premier plan à gauche.) C'est la chambre de M. Mulard. Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut pour la surprise que nous voulons faire à Antonine. On laisse le reste à votre inspiration.

Le Père Gachette. — C'est que je n'en ai pas beaucoup, d'inspiration.

Irma. — Si vous étiez une femme, voulez-vous savoir comment je vous appellerais? Vieille coquette!... Allez! J'entends Antonine.

Le père Gachette sort.

Scène IV

IRMA, ANTONINE

Antonine, entrant par l'autre porte. — Ah! J'ai cru que ça n'en finirait pas! Et des rappels! Et des bouquets! Je n'ai jamais vu un enthousiasme pareil! J'ai dû leur chanter deux fois la *Marseillaise*!

Irma. — Qu'est-ce qu'on disait que tu n'aurais pas le temps d'être à la gare pour l'arrivée du train!

Antonine. — Ton frère est parti?

Irma. — Oui... Oui... Pourquoi n'as-tu pas voulu que je fasse à dîner ici, pour ce soir?

Antonine. — Parce que je préfère emmener papa chez moi, quand il aura vu le petit coin que je lui ai préparé au cœur de son vieux Paris.

Irma. — Et puis, à deux pas de ton théâtre!

Antonine. — Justement! Je le verrai tous les jours en y allant. Nous avons du temps perdu à rattraper. Six mois qu'on attendait cette amnistie complète! Six mois que ce petit appartement est prêt à le recevoir!

Irma. — Oh! bien, ça t'a permis d'y mettre bien des petites choses auxquelles on n'avait pas tout de suite pensé.

Antonine. — Certainement... Je crois n'avoir rien oublié... Il retrouvera ici les images de tous ceux qu'il a aimés... les images seulement, hélas!... J'aurais voulu quelque chose de plus... quelque chose de vivant... qui lui tienne compagnie quand je ne serai pas là... Car je n'y serai pas toujours!

Irma. — Je comprends! Mais quoi?

On entend dans la chambre de Mulard le violon qui joue le refrain du *Chemin du Moulin.*

Antonine regarde la porte, puis Irma, qui détourne la tête. — Qui est là?

Irma, ouvrant la porte. — Venez, père Gachette, — homme sans inspiration!

Scène V

Les mêmes, LE PERE GACHETTE

Antonine. — Vous, père Gachette, c'est vous!

Le Père Gachette, le violon à la main. — Tu as donc reconnu la chanson?

Antonine. — Oh! l'air, la chanson, le musicien! Venez m'embrasser. (Le père Gachette l'embrasse.) Mais il fallait attendre un peu pour jouer ça!

Le Père Gachette. — Je recommencerai...

Antonine. — Quelle jolie surprise! Et les braves cœurs que vous êtes tous les deux... tous les trois! Car je n'ai pas besoin de demander si Francœur était du complot! C'est certainement du jour où j'ai tant regretté de ne pas savoir ce que vous étiez devenu, qu'il s'est mis à votre recherche!

Irma. — Il a vu que ça te ferait plaisir.

Elle sort par la porte du fond.

Scène VI

ANTONINE, LE PERE GACHETTE

Le Père Gachette. — Alors, vrai, tu pensais à moi?...

Antonine. — Oui! En vous trouvant impardonnable, si vous existiez encore, de ne pas me donner signe de vie.

Le Père Gachette. — Oh! ben! Tu sais... Il ne faut pas m'en vouloir!... Je n'osais plus... après ce que j'avais accepté d'une personne qui...

Antonine. — Quelle personne? Qu'est-ce que vous avez accepté?

Le Père Gachette. — C'est M. Raymond qui m'a fait entrer dans la maison de retraite...

Antonine. — Quand donc?

Le Père Gachette. — Ben... pas longtemps après la Commune...

Antonine. — Ah!

Le Père Gachette. — On est faible quand on devient vieux... Alors..., après ce qui s'était passé entre vous... tu comprends... ça me gênait.

Antonine. — Ah! Il a fait ça... Et je n'en ai rien su!... Et je ne l'ai jamais revu!... Vous avez quelquefois de ses nouvelles?

Le Père Gachette. — Il est marié... Il a des enfants... Une belle clientèle... C'est tout ce que je sais... Il vient, une ou deux fois par an, me rendre visite... C'est gentil de ne pas m'oublier... Car enfin..., rien ne l'y oblige... On n'a pas grand'chose à se dire...

Antonine. — Alors de quoi parlez-vous?

Le Père Gachette. — De rien... Si je te disais... Il entre... Il s'assoit... Il me demande de jouer ce que j'ai joué tout à l'heure... et puis il s'en va... Je crois que c'est des jours où il s'ennuie...

Antonine. — Et quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

Le Père Gachette. — Oh! je me souviens... Il y a... il y a quatre mois... Je ne peux pas me tromper sur la date... C'est un anniversaire... Le 18 mars!

Antonine. — Un anniversaire! (Silence.)

Le Père Gachette. — Ça ne vous a pas contrariée, ce que je viens de vous dire? A quoi pensez-vous?

Antonine. — Je pense, père Gachette, que vous vous croyez tout seul au monde, et que vous manquerez à plus d'un... quand vous aurez disparu!...

Scène VII

Les mêmes, IRMA

Irma, entrant brusquement. — Les voilà! Les voilà!

Antonine, courant à la porte du fond. — Descendons!

Le Père Gachette, suivant péniblement. — Ah! tu as de la chance, de pouvoir courir!

SEPTIÈME TABLEAU

Le boulevard, devant la porte Saint-Martin, dont l'arc permet d'apercevoir le faubourg pavoisé et illuminé A gauche, sur une estrade, un orchestre de bal public achève de jouer la polka de Fahrbach : Tout à la joie, *que la foule danse.*

Scène première

BARSAC, en uniforme de gardien de la paix,
Danseurs

Barsac, doucement. — Allons, faites de la place... faites de la place...

Premier Danseur. — Pour qui? La circulation des voitures est interdite.

Barsac. — Pas pour celle-là.

Deuxième Danseur. — Y a un prince dedans?

Barsac. — Mieux que ça : un déporté qui rentre!

Une Danseuse. — Quoi qu'il avait fait pour sortir?

Barsac. — Il a été de la Commune... Mais ça ne signifie rien.

La Danseuse. — Pour moi, oui... mais pour lui...

Barsac. — Le plus intéressant, en effet, c'est pas ça... Si vous saviez le nom de sa fille, à ce déporté-là...

Premier Danseur. — Dites-nous le nom de son père... C'est la même chose.

Barsac. — Non. Elle s'appelle Antonia... Antonia... de l'Ambigu... la grande comédienne... et tenez, la preuve que je dis vrai, c'est que la voilà qui vient au devant de son père. Allons, circulez, circulez...

Scène II

Les mêmes, ANTONIA, LE PERE GACHETTE, IRMA, puis LE PERE MULARD, dans un fiacre, avec FRANCŒUR.

La foule, après s'être écartée pour laisser passer la voiture, l'entoure et acclame Antonia: Vive Antonia! Vive Antonia!

Antonine. — Non. Si vous voulez me faire plaisir, mes amis, criez: « Vive Mulard! »

Cris. — Vive Mulard!

Antonine, dans les bras de son père. — Papa!

Mulard. — Ma petite!... Et le père Gachette!... Et Irma!...

Irma, montant sur le marchepied pour embrasser Mulard. — Vous ne m'en voulez plus, monsieur Mulard?

Barsac, bas à Francœur, qui est descendu de voiture. — Rapelle-lui mon nom...

Francœur. — Moi... je ne vous connais pas...

Barsac. — Barsac... Ça t'étonne de me voir dans la force publique... Mais c'est pas la même que sous l'Empire... Faut pas confondre sergent de ville avec gardien de la paix.

Francœur, embarrassé. — Ça ne fait rien... Attends un peu... On aura l'occasion de se revoir...

Voix dans la foule. — Parlez!... Parlez!...

Francœur, à Mulard. — Allons, puisqu'ils le veulent... parlez au peuple, monsieur Mulard... Montrez-leur que vous n'en avez pas perdu l'habitude...

Mulard. — Mais... c'est que je l'ai perdue, au contraire.

Francœur. — Alors, retrouvez-la!

Cris. — Vive Mulard! Chut! Silence!... Ecoutez!...

Mulard, debout dans le fiacre. — Citoyens! Deux mots seulement... Votre accueil me réconforte. C'est le plus beau jour de ma vie. Je retrouve Paris et la République. Je n'espérais plus les revoir ni l'un ni l'autre. Notre vieux Paris! Nous l'avions laissé tellement affaibli par la saignée qu'on lui a faite en 71!... Mais il a réparé ses forces et le voilà debout, aujourd'hui, pour acclamer la République!... (Bravo!) Cette République-là, nous l'aimons comme notre petite fille. Elle est pétrie de notre chair et de notre sang. On s'attache d'autant plus aux enfants qu'on les a disputés à la mort. Ils peuvent nous causer des déceptions... mal tourner même... il y a toujours pour eux, au fond de notre cœur, la tendresse infinie du père et de la mère qui ont tremblé un jour de les perdre! (Vive Mulard!) Je ne demande plus maintenant qu'à vivre assez longtemps pour voir réhabiliter ceux qu'on a massacrés, déportés, et liés et jetés en prison il y a neuf ans! Aux insurgés!... dont j'étais... on a reproché, comme un crime de lèse-patrie, leur transport au cerveau. L'avenir les jugera... sans oublier que ces mauvais patriotes ont tout de même fait entendre la première protestation contre une paix humiliante! (On l'acclame. On crie: Vive la République!) A vous la parole, père Gachette.

Le Père Gachette. — Oh! moi... à mon âge... on n'a plus grand'chose à dire... Enfin, puisque vous le voulez.

Electrisé, le vieillard déclame, plutôt qu'il ne chante, le chant de sa jeunesse et de son idéal révolutionnaire, *le Chant du Départ.* Il en attaque le premier couplet d'une voix chevrotante, qui se raffermit à chaque vers, si bien qu'il scande avec une chaleur communicative les deux derniers:

Le peuple souverain s'avance...
Tyrans, descendez au cercueil!

La foule fait chorus au refrain, tandis que le rideau tombe.

RIDEAU

Mulard acclamé devant la Porte Saint Martin.

REVUE DE LA CRITIQUE

La Saignée à l'Ambigu.

La réputation littéraire des deux auteurs de la *Saignée* est depuis longtemps établie. Par des œuvres bien différentes d'inspiration et de ton, ils ont l'un et l'autre atteint à la renommée. Leurs noms sont devenus familiers à leurs contemporains, et nombre de gens savent la caractéristique de leurs visages. C'est ainsi que, mêlés à la vie parisienne, MM. Lucien Descaves et Fernand Nozière, sans qu'il eût été besoin d'une présentation, devaient se connaître de vue tout autant que par leurs écrits. Mais leur rencontre, qui a donné naissance à une collaboration heureuse, est relativement récente. Le hasard les mit en présence l'hiver passé, à la Porte-Saint-Martin, dans le cabinet directorial de M. Hertz. Et c'est celui-ci qui en la circonstance à la faveur d'une conversation, engagea les deux écrivains à se mettre au travail ensemble :

« On parlait de la Commune — a conté, avant la première dans *Gil Blas*, M. René Chavance — et l'on sait avec quelle compétence, quelle connaissance des moindres détails, l'auteur de la *Colonne* et de *Philémon vieux de la vieille*, parle de ces heures tragiques. Or, pour un véritable homme de théâtre, tout n'est-il point matière à théâtre ?

» — Il faut me faire une pièce qui se déroulera au milieu de ces événements, déclara M. Hertz.

» Et comme MM. Descaves et Nozière acceptaient :

— Vous passerez le 1er octobre précisa-t-il.

» Les deux collaborateurs se mirent à la besogne. Ils se rejoignirent à Senonches, dans la maison de campagne où villégiature M. Descaves et qu'il a baptisée la *Préférée*, du nom de sa pièce. Ils travaillèrent très intimement très cordialement et même très joyeusement. En août, M. Nozière allait lire la *Saignée* à son directeur qui se reposait à Vichy. Peu après, on entrait en répétitions. »

De son côté, M. Edouard Beaudu était allé demander à M. Nozière quelques précisions sur cette collaboration. Et M. Nozière lui dit :

« Vous savez que Descaves est l'homme le mieux documenté sur l'époque à laquelle nous empruntons le sujet de notre drame. La besogne avec lui était donc facile. J'éprouvais un véritable enthousiasme à collaborer avec cet écrivain dont les ouvrages m'étaient depuis longtemps familiers. J'ai gardé le plus charmant souvenir de mon séjour à Senonches. Descaves et moi nous avions tout d'abord établi le scénario de notre pièce, — cinq actes, sept tableaux. Puis nous avions fixé la tâche que chacun devait assumer. Chacun de nous devait écrire entièrement des tableaux qui lui étaient confiés et ne les communiquer à son collaborateur qu'après les avoir achevés. Notre collaboration devait prendre fin par une revision générale de la pièce. Nous nous sommes donc mis au travail chacun de notre côté, mais, la tâche quotidienne terminée, nous nous retrouvions, et, comme une forêt était proche, nous nous accordions de longues promenades récréatives sous bois... Ce séjour à Senonches nous a permis de nous connaître, de consolider notre confiance réciproque.»

⁂

La *Saignée* a été chaleureusement accueillie par le public. M. Robert de Flers constate dans le *Figaro* le succès très vif et très mérité de ces tableaux colorés, pittoresques, émouvants et pourtant très sobres :

« Toute la pièce est extrêmement bien faite, et les scènes de réalité intense et familière, d'un ton très juste, alternent heureusement avec des scènes pathétiques et violentes où l'émotion n'est pas produite seulement par le souvenir d'événements déplorables, mais aussi par la qualité de la facture dramatique.

» ... Quelques personnes n'approuveront peut-être pas complètement les indulgences que les auteurs paraissent avoir eues par instants pour la Commune. Il me semble qu'en l'occurrence cette susceptibilité serait exagérée. En effet, MM. Descaves et Nozière n'ont pas pris parti. Ils ont fait dire à leurs personnages ce qu'il était naturel qu'ils disent dans la situation où ils les ont placés. »

Dans *Comœdia*, M. de Pawlowsky dit tout l'intérêt de ce spectacle :

« C'est un mélodrame très intéressant, très vivant, une pièce qui a toutes les qualités sentimentales des vieux ouvrages de l'Ambigu, tout en ayant un fond historique, solide, qui donne à la pièce un intérêt particulier.»

M. Adolphe Brisson déclare, dans le *Temps*, qu'il voit là un cours d'histoire contemporaine habilement présenté, autant qu'une œuvre théâtrale.

M. Abel Hermant observe dans sa chronique dramatique du *Journal* que cette œuvre fait vraiment revivre une époque abolie, par l'emploi simultané des deux procédés de littérature qui nous permettent d'atteindre la vérité quelquefois : le document et l'imagination :

« L'époque choisie par les auteurs de la *Saignée* augmentait singulièrement la difficulté de leur tâche. Il est périlleux de toucher à la guerre et à la Commune. Cette histoire n'est pas encore de l'histoire, et de bien longtemps peut-être n'en sera point. Nous ne sommes pas encore de sang-froid, nous ne pouvons pas être indifférents ni impartiaux, nous ne pouvons pas être justes. »

M. Abel Hermant avoue que ses sympathies ne vont nullement où M. Descaves montre avec franchise que vont les siennes :

« Il les a du moins justifiées, ajoute-t-il, par un argument qui ne me paraît point réfutable : c'est que le mouvement de la Commune fut désintéressé et patriotique, qu'il fut une protestation contre la paix, une sainte colère, et — le mot est dans la *Saignée* — une sorte de transport au cerveau. A titre d'auteurs dramatiques, MM. Descaves et Nozière avaient le droit de mettre en lumière ce beau côté de la Commune. »

Assurément, une telle œuvre est de nature à passionner la foule ; par conséquent, elle doit être jugée âprement ou exaltée selon les sentiments intimes de chaque spectateur.

M. Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, estime que la *Saignée* compose un spectacle douloureux pour ceux qui ont vu et n'ont pas oublié :

« L'action du drame, qui, en elle-même, est assez simple parfois curieuse et émotionnante, prend surtout du relief de ce fait que chaque tableau correspond à une des phases de la réalité terrible. Voilà, en cinq chapitres courts et remplis, rapidement contée l'histoire lugubre de la Commune. On a eu soin, d'ailleurs, de glisser sur les crimes et les infamies, qui sont ombres fugitives. »

M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, fait également des réserves mais il ne se défend pas de confesser qu'au point de vue technique, si l'on ne s'arrête qu'à l'émotion et à l'intérêt dramatique, la pièce doit satisfaire et que cette large fresque — au trait rouge — pleine de mouvement, de vie et de passion, est faite pour attirer le public.

Pour M. Joseph Galtier aussi, ces tableaux seraient attristants, mais — dit-il dans *Excelsior* — en somme, la Commune a prêté son cadre dramatique à une aventure sentimentale ; elle n'est pas le motif central de la pièce :

« Ce drame que le public a fort applaudi et qui aura, il me semble, une belle carrière à l'Ambigu, est interprété dans un ensemble excellent. »

⁂

En effet, la pièce est mise à la scène avec le plus grand soin. La figuration très importante est fort bien réglée avec le souci de la vérité et du pittoresque. Mlle Blanche Dufrêne a joliment silhouetté son personnage de fille du peuple, tendre, ardente et passionnée. M. Armand Bour, dans le rôle d'un vieil ouvrier, a été surprenant de naturel et de bonhomie. M. Jean Kemm a campé admirablement le type de prolétaire brave homme qu'est Mulard, honnête, crédule, brutal, accessible aux grandes idées, dupe des grands mots. MM. Lorrain, Damorès, Duval, Basseuil, Mmes Dulac, Delia, ont composé avec conscience des rôles épisodiques.

Gaston Sorbets.

LES REQUINS

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

DARIO NICCODEMI

représentée pour la première fois, le 8 octobre 1913, au théâtre du Gymnase.

GÉRARD TRASKY ET GENEVIÈVE LARIÈGE
(Scène du premier acte.)

PERSONNAGES

Gérard Trasky	MM. LUCIEN GUITRY.	*Mme Trasky mère*	Mmes MARIE SAMARY.
Claude Lariège	MAULOY.	*Jeanne Trasky*	GILDA DARTHY.
Jean-Pierre Lagrange	X.	*Geneviève Lariège*	VAN DOREN.
Maurice Trasky	PUYLAGARDE.	*Thérèse Trasky*	JEANNE DESCLOS.
Lucien	ROGER MONTEAUX.	*Bettina Trasky*	HÉLÈNE DIEUDONNÉ.
Robert	FÉLIX GANDERA.		
Premmines	MOSNIER.	*Paulin*	MM. PAUL BERT.
Jacques Rémont	JEAN SIGNORET.	*Un employé de banque*	LABROUSSE.

De nos jours.

Les trois actes : chez les Trasky, à Versailles.

PHOTOGRAPHIES WALERY

Copyright by Dario Niccodemi, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

A LUCIEN GUITRY

Je n'oublierai de longtemps, mon cher ami, la joie des répétitions de cette pièce. Elles ne furent troublées par aucun des énervements habituels et elles m'apprirent, dans leur progression calme et intelligente, à admirer en vous le metteur en scène, le conseiller, autant que j'admirais, et depuis de longues années, le maître d'un art que vous avez porté à une dignité et à une vérité que je crois définitives.

Nous eûmes la récompense de ce long et bon travail le soir où, pour la première fois, une centaine de personnes de mentalité, de goût et de culture différentes, entendirent la pièce : ce fut l'enthousiasme unanime, sans l'ombre d'une restriction. Notre directeur et ami Franck était radieux et proclamait son contentement avec l'autorité de sa longue et brillante expérience théâtrale. C'était la victoire.

Mais, à la répétition générale, les choses changèrent ; la critique fût, paraît-il, déconcertée par certaines brusqueries dans les effets et par des raccourcis trop violents. La critique a vu juste ce soir-là ; il faut l'en féliciter, et je vais, par l'explication que je tiens à donner, confirmer son jugement. Lorsque je vous ai lu la pièce, telle que je l'avais écrite, nous la trouvâmes longue, copieuse et touffue. Je voulus couper, l'alléger, mais ce travail, toujours si pénible pour un auteur, fût arrêté par une idée que je crus heureuse : l'idée de scinder en deux mon premier acte, de convertir en troisième celui qui était le second et, partant, de supprimer le dernier, que vous n'aimiez pas beaucoup.

Vous m'avez félicité de cette transformation, et c'est ainsi que la pièce a été présentée au public. La critique a eu donc raison de trouver un déséquilibre et un manque de cohésion dans l'œuvre puisque le changement radical que, volontairement et de plein gré, j'avais opéré en altérait le fond et la forme.

En vous dédiant la pièce telle que je l'avais conçue et écrite, je tiens à proclamer très haut, et pour répondre à ces bruits tendancieux qui courent toujours dans le monde des théâtres, que je n'ai obéi à aucune suggestion, à aucune influence pour la transformer et que je n'ai pour vous, après cette épreuve dont je suis fier, que beaucoup de gratitude et beaucoup d'amitié.

Dario Niccodémi.

Thérèse. Bettina Jeanne. Geneviève. Mme Trasky. Maurice.

Scène VI. — Maurice : « *C'est une blague qui a fait le tour de Paris...* »

LES REQUINS

ACTE PREMIER

Un salon au rez-de-chaussée de l'hôtel Trasky, à Versailles. Cette pièce, de proportions plutôt réduites, est, à la fois, cabinet de travail-fumoir et salle de conversation. C'est le « coin » préféré de la maison. Il y a donc harmonie parfaite entre le goût, l'intimité, le luxe et le confortable de l'ameublement. Aux murs, et même sur des chevalets, quelques portraits de maître, portraits féminins, surtout des dix-septième et dix-huitième siècles français. Collection d'armes. Bibelots de grande valeur et de grand goût, surtout. Intérieur d'homme ; sans aucune mièvrerie, ni dans l'architecture, ni dans la tonalité, ni dans l'arrangement général. Au fond, une assez grande porte, flanquée de bibliothèques pleines de belles reliures. Au delà de cette porte, escalier en bois par lequel on monte aux étages supérieurs de l'hôtel. A droite, premier plan, table luxueuse, canapé, fauteuils. Au second plan, du même côté, une porte. A gauche, premier plan, cheminée monumentale en bois sculpté. Près de la cheminée, formant coin intime, bergère, fauteuil, canapé et guéridon. Du même côté, au second plan, porte conduisant à l'antichambre et à la sortie.

Scène première

Mme TRASKY, PAULIN, puis BETTINA

Au lever du rideau, Mme Trasky est enfouie dans un grand fauteuil à oreilles, face au feu de la cheminée. Paulin, assis presque derrière elle, lui fait la lecture des journaux. Paulin se lève, s'approche très doucement de Mme Trasky pour s'assurer qu'elle ne dort pas.

Mme Trasky, s'éveillant. — Allez... Paulin... continuez... Je ne dormais pas; je réfléchissais les yeux fermés... Continuez...

Paulin. — Oui, madame. (Lisant.) *Stastique navrante...*

Mme Trasky. — Quoi ?... Donnez un peu plus de voix, Paulin, et articulez surtout... Je n'entends pas très bien.

Paulin, lisant. — *Sta-tis-ti-que navrante.*

Mme Trasky. — Ah! celle des crimes, sans doute:

Paulin. — Non, madame: celle des divorces.

Mme Trasky. — Et depuis quand, monsieur, le divorce n'est point un crime?

Paulin. — Je ne crois pas, madame, être un criminel pour...

Mme Trasky. — Ah! oui!... C'est vrai... J'oubliais!... Vous êtes un divorceur, vous aussi... Cela ne m'étonne guère... tel maître, tel serviteur... Taisez-vous, vieil hérétique... Mettons que le divorce est un attentat... et continuez.

Paulin, lisant. — *Pendant le premier semestre de cette année, dix-huit cent quatre-vingt-treize divorces ont été prononcés dans le seul département de la Seine...*

Mme Trasky. — Donc... Attendez... (Elle compte mentalement.) Donc, un peu plus de dix divorces par jour... Et dans le seul département de la Seine...

Elle devrait en avoir honte, la Seine... Plus de dix par jour... C'est du joli... et du propre!... Déchirez ce journal.

Paulin. — Ce n'est pas de sa faute, madame...

M^{me} Trasky. — Déchirez... et au feu...

Paulin, obéit et prend un autre journal, lisant. — *La situation en Europe.*

M^{me} Trasky. — Ah! non! pas de politique.

Paulin, lisant. — *Une brute joue du couteau à Neuilly. — Hier soir...*

M^{me} Trasky. — Le titre suffit. Autre chose.

Paulin, lisant. — *Boxe. Aviation...*

M^{me} Trasky. — Des blessés... des morts, probablement... Passez.

Paulin, lisant. — *Théâtres.*

M^{me} Trasky. — J'aime mieux ça.

Paulin, lisant. — *Le drame de M. Léon Herbier sort de la banalité...*

M^{me} Trasky. — C'est une heureuse sortie... Voyons.

Paulin, lisant. — *Un jeune homme de vingt-sept ans vit maritalement avec sa mère...*

M^{me} Trasky. — Mais quelle abomination !... Quelle horreur!... Voulez-vous déchirer, tout de suite.

Paulin. — Le journal ne fait qu'enregistrer...

M^{me} Trasky. — C'est son tort... Déchirez... et au feu... au feu...

Paulin, obéit et prend un autre journal. — *Discours sur les prix de vertu à l'Académie française.*

M^{me} Trasky. — A la bonne heure!

Paulin, lisant. — *Messieurs et illustres confrères. C'est avec une noble et haute émotion que j'aborde ce sujet d'une si exceptionnelle importance. Je me permettrai de retracer devant vous, avec toute la brièveté possible, l'histoire de la vertu féminine en la commentant dans sa gravité sociale, morale et philosophique. Et le mot sublime de saint Paul,* Omnia munda mundis... (S'arrête.) Madame sait, peut-être, ce que cela veut dire... (M^{me} Trasky s'étant profondément endormie ne répond pas.) Ça y est...

Il met une bûche dans le feu, ramasse les journaux et s'en va doucement, vers la sortie du fond.

Bettina, venant de gauche. — Bonjour, Paulin.

Paulin. — Mademoiselle... Oh!...

Bettina. — Quoi?

Paulin. — Comme mademoiselle est pâlotte.

Bettina. — Ce n'est rien.

Paulin. — Que mademoiselle me permette de lui dire que la charité en des quartiers aussi lointains et malsains ce n'est pas fameux pour la santé...

Bettina. — Je me remettrai dès que les pauvres habiteront avenue des Champs-Elysées...

Paulin. — Encore triste, mademoiselle...

Bettina. — Vous m'agacez. (Deux domestiques entrent en apportant des chaises.) Qu'est-ce...

Paulin. — Monsieur a demandé d'ajouter quelques chaises...

Bettina. — Il y a réunion?

Paulin. — Je crois. (Aux domestiques.) Plus près de la table... Là!... C'est ça... Allez...

Les domestiques sortent.

Bettina. — Réunion de quoi?

Paulin — Mademoiselle sait que monsieur ne dit pas souvent ce qu'il a fait, mais qu'il ne dit jamais ce qu'il fera.

Bettina. — Et vous le connaissez un peu.

Paulin. — Vingt-huit années de service, mademoiselle!...

Bettina. — Ce que vous devez en savoir, tout de même.

Paulin. — Et ce n'est certainement pas fini... Oh! non!... Si je disais à mademoiselle qu'en ce moment...

Bettina, l'interrompant, net. — Est-ce que ma cousine est descendue?

Paulin. — Non, mademoiselle, ni pour le petit, ni pour le grand déjeuner... Si mademoiselle veut que je la prévienne.

Bettina. — Non; elle doit dormir encore.

Paulin. — Probablement, car elle est rentrée à des heures...

Bettina. — Mais je ne vous le demande pas, Paulin.

Scène II

Les mêmes, THERESE

Thérèse, venant du fond. — Bonjour, sœur... sœur chérie... Sœur sainte... Sœur de charité... Sœur... Sœur... Je ne trouve pas autre chose. (Elle l'embrasse avec exubérance.) Bonjour, Paulin! Et merci du bon petit déjeuner que tu vas me faire servir tout de suite, avec beaucoup de pain, beaucoup de beurre, beaucoup de confitures.

Paulin. — J'y vais, mademoiselle!

Thérèse. — Et beaucoup de crème... parce que j'y mets beaucoup de café...

Paulin sort.

Bettina. — Tu es resplendissante!

Thérèse. — J'ai faim! Oh! que j'ai faim! Tu vas à Paris?

Bettina. — J'en viens!

Thérèse. — Déjà?

Bettina. — Déjà, oui.

Thérèse. — Et les gosses, toujours aussi sales, aussi laids, aussi...

Bettina. — Tu as bien dansé?

Thérèse. — Toute la nuit, comme une toupie.

Bettina. — Tu n'as pas l'air fatigué.

Thérèse. — C'est parce que, malgré le bal, les gens, les conversations et le devoir de s'amuser, je me suis amusée... quand même... Et puis devine?... Tu ne devines pas? Une aventure!

Bettina. — Vrai?

Thérèse. — Délicieuse... et imprévue... Oh! imprévue... Jacques Rémont, le maître de la maison, m'a fait une déclaration.

Bettina. — D'amour?

Thérèse. — De quoi veux-tu qu'elle ait été?

Bettina. — Qu'est-ce qu'il t'a dit?

Thérèse. — Rien. Il m'a entraînée dans le jardin... Il m'a prise entre ses bras, comme ça et il m'a embrassée comme ça... mais bien plus fort... et sur la bouche.

Bettina. — Petite malheureuse!... Mais tu es...

Thérèse. — Oh ! non ! on avait bien regardé avant... Nous étions seuls.

Bettina. — Oh!... C'est... Alors, tu ne lui as rien dit?

Thérèse. — Si...

Bettina. — Quoi?

Thérèse. — Je l'ai embrassé aussi...

Bettina, s'en allant. — Je ne veux pas en entendre davant...

Thérèse. — T'en va pas, petite Thérèse...

Bettina. — Quoi?... Tu m'appelles par ton nom, maintenant?

Thérèse — Je me suis trompée... T'en va pas... Ecoute... J'ai voulu me fâcher... J'ai failli vouloir me fâcher... ça je te le jure... Seulement...

Bettina. — Seulement... quoi?... Voyons!

Thérèse. — Ne te fâche pas... Seulement, il faisait très chaud, très noir, très parfumé dans ce jardin... La musique nous arrivait de loin, doucement, comme si elle avait eu peur de nous déranger... J'avais beaucoup dansé avec Jacques qui était vraiment beau... et je m'étais habituée si bien à ses bras et à sa poitrine que lorsqu'il m'a donné ce baiser... Eh bien!... il m'a semblé que je l'attendais depuis longtemps...

Bettina. — Tu es folle, voyons!... A ton âge.

Thérèse. — Mais... c'est à mon âge... c'est surtout lorsqu'on a vingt-trois ans qu'on attend toujours un baiser depuis longtemps... et puis, quoi?... Puisqu'il veut m'épouser.

Bettina. — Mais je le crois bien!

Thérèse. — Tu le crois? Tu le crois? (L'embrassant.) Tiens! Je t'adore!...

Bettina. — Lorsqu'on a embrassé une jeune fille...

Thérèse. — Oh! A ce compte-là... si tous ceux qui m'ont embrassée m'avaient épousée, je me serais déjà mariée autant de fois que papa.

Bettina. — Tu dis des choses effarantes... Mais tu n'as donc pas la moindre notion de sens moral?

Thérèse — Qui m'en aurait donné? Papa? Il n'en a jamais eu le temps. Maman? Je ne l'ai pas connue. Tiens, de toutes les femmes que papa a épousées, la seule que je n'aie pas connue, c'est maman. Les institutrices, dames de compagnie et autres *frauleins* auxquelles j'ai été livrée? Il vaut mieux n'en pas parler.

Bettina. — Mais il y a en nous, femmes, une pudeur, une retenue qu'on n'a pas besoin d'apprendre... une morale courante...

Thérèse — Oh! quant à ça, oui, elle court...

Bettina. — Alors, le premier venu peut t'embrasser, comme ça?

Thérèse. — Puisqu'il m'épouse.

Bettina. — Il pouvait te le dire sans t'embrasser.

Thérèse. — Il a cru me faire plaisir.

Bettina. — Il a cru... mais il s'est trompé, n'est-ce pas?

Thérèse. — Non...

Bettina. — Au revoir.

Thérèse. — Mais pourquoi veux-tu que je te mente... Il ne s'est pas trompé... Il m'a fait plaisir... un plaisir à m'évanouir... Il est beau, il me plaît. Je veux l'épouser, je veux être à lui, je veux être heureuse avec lui... là!

Bettina. — Je veux! Je veux! Je veux! La devise de la famille... Ah! tu es bien la fille de ton papa.

Thérèse. — C'est ce qu'on dit.

Bettina. — Et comment a-t-elle fini, cette jolie équipée?

Thérèse. — Tu vas voir... c'est très amusant!

Bettina. — J'en tremble!

Thérèse. — J'ai dit à Jacques que je m'appelle Bettina et que j'ai vingt ans.

Bettina. — Pourquoi?

Thérèse. — Parce que j'ai horreur de mon nom et parce que j'adore le tien.

Bettina. — Mais tu as vingt-trois ans...

Thérèse. — Mais... tu en as vingt, toi... voyons! Qu'est-ce que cela peut bien te faire? Puisque tu es toute à la charité, Thérèse, c'est plus sérieux... Et, vingt-trois ans, c'est plus respectable, tu ne trouves pas?

Bettina. — Oui... Pourquoi pas?... Alors... En un mot... tu voudrais que nous échangions nos actes de naissance.

Thérèse. — Oh!... J'ai voulu plaisanter... bien entendu... c'est une idée qui... Je lui ai dit tout ça en riant... en plaisantant... Tu es fâchée?

Bettina. — Dieu, non!

Thérèse. — Et, vraiment, tu consentirais...

Bettina. — A tout ce qui peut te faire plaisir... Mais, dis donc, Maurice ne sait rien de tout cela, n'est-ce pas?

Thérèse. — Maurice? Ah! non! merci!... Sais-tu ce qu'il a fait, vers quatre heures du matin? Il a conduit à Montmartre des jeunes femmes et, tu ne vas pas le croire, des jeunes filles aussi...

Bettina. — C'est insensé! Des jeunes filles dans ces bouges!

Thérèse. — Et sais-tu ce qui m'a empêchée d'y aller?... Oh! non! pas la morale courante... Autre chose... Lorsqu'on a voulu me décider à être de la bande, j'ai pensé à ce baiser que j'avais encore tout chaud sur les lèvres... et je n'ai pas voulu aller le salir dans le champagne des cabarets... Voyons! sois juste... ce n'est pas de la pudeur, ça...

Bettina. — Oui... la tienne...

Thérèse. — Je suis effrayante!

Bettina. — Mais non... tu es comme ça... ma petite Thé... ma petite Bettina... Il faudra s'y habituer...

Thérèse, l'embrassant bruyamment. — Tiens! et puis tiens! Sœur parfaite, sœur Angélique... Et, maintenant, il faut que je parle de tout ça à papa car Jacques doit venir le voir.

Scène III

Les mêmes, JEANNE

Jeanne, venant du fond. — Qu'est-ce que c'est que cet encombrement de chaises?

Thérèse, l'embrassant avec effusion. — Bonjour, Jeanne! Tu sais! je suis heureuse... Je...

Jeanne. — Il y a donc réunion ici?

Bettina. — Il paraît.

Jeanne. — Que se passe-t-il donc?... Vous le savez! Ne dites pas non. Je ne vous croirais pas! Voyons! Que se passe-t-il?

Thérèse. — Mais ne te mets donc pas dans cet état pour trois malheureuses chaises... Tiens! je vais t'en débarrasser tout de suite.

Au bruit qu'elle fait en déplaçant les chaises, M^me^ Trasky se réveille en sursaut.

M^me^ Trasky. — Entrez!...

Surprise des trois jeunes femmes. Jeanne et Bettina veulent s'approcher de M^me^ Trasky.

Thérèse, les en empêchant. — Chut! (De loin à M^me^ Trasky.) Est-ce que madame Trasky est chez elle?

M^me^ Trasky, cherchant son face-à-main. — La jeune ou la vieille?

Thérèse. — La plus belle.

M^me^ Trasky. — Alors... c'est moi... Je plaisante parce que je ne trouve pas mes yeux... Approchez, madame, vous désirez?

Thérèse, se précipitant sur elle avec sa fougue habituelle. — T'embrasser! T'embrasser! T'embrasser!

Mme Trasky. — Mais tu me tues... Mais tiens-toi tranquille!

Jeanne. — Voyons, Thérèse...

Mme Trasky, riant en se débattant. — Mais... arrachez-moi des pattes de ce démon... Oh!... Tu...

Thérèse. — Embrasse-moi, d'abord... J'ai besoin qu'on m'embrasse, aujourd'hui.

Mme Trasky. — Non!

Thérèse. — Tout de suite! Sur la joue... Et puis sur l'autre.

Mme Trasky, l'embrassant. — Voilà... et voilà... tyran!

Thérèse. — Maintenant, je vais déjeuner. (A Bettina.) Viens avec moi.

Bettina. — Je reste avec grand'mère...

Thérèse. — Jeanne lui tiendra compagnie... Si tu ne viens pas, je ne mangerai rien et je tomberai malade tout de suite... Viens.

Mme Trasky, à Bettina. — Mais à quoi bon résister? Puisqu'elle veut que tu y ailles, il faut y aller.

Thérèse, à Bettina. — Ah! tu entends!

Elle sort en entrainant Bettina.

Scène IV

Mme TRASKY, JEANNE

Mme Trasky. — Je passe ma vie à prier le bon Dieu de ne jamais créer de conflit entre la fille et le père. Il me semble qu'il ne resterait rien ni de l'un ni de l'autre.

Jeanne. — Ah! ils savent ce qu'ils veulent, ceux-là!

Mme Trasky. — C'est simple: ils veulent tout.

Jeanne. — Quels appétits!

Mme Trasky. — Et quelles mâchoires!

Jeanne, prenant les deux mains de Mme Trasky. — Dites-moi, mère, que se passe-t-il?

Mme Trasky. — Où, mon enfant?

Jeanne. — Ici.

Mme Trasky. — Mais rien que je sache.

Jeanne. — Gérard est soucieux, agité...

Mme Trasky. — Ça ne lui ressemble guère.

Jeanne. — C'est bien pour ça que je suis inquiète. Il fait de son mieux pour paraître tranquille et n'importe qui s'y tromperait; mais, moi, je l'aime trop pour ne pas m'apercevoir.

Mme Trasky. — Tu trembles en parlant... Oh! ces nerfs! ces petits nerfs!...

Jeanne. — Depuis plusieurs jours c'est un va-et-vient de gens que je n'avais jamais vus... Des avocats, des notaires, des experts... paraît-il... Et puis ce sont des conversations sans fin, des conciliabules à huis clos... Oh! qu'est-ce que tout cela veut dire...

Mme Trasky. — Mais calme-toi, voyons!

Jeanne. — Vous voyez? Aujourd'hui aussi, il attend du monde. Je vous en supplie, si vous savez quelque chose, ayez l'amitié de me le dire.

Mme Trasky. — Mais je ne sais rien. mon enfant... Ici on ne sait les choses que lorsqu'elles sont arrivées. Ç'a toujours été comme ça... Mets tes nerfs au repos... Il n'y a certainement aucune raison de s'affoler, ma petite Fernande.

Jeanne. — Jeanne.

Mme Trasky. — C'est vrai. Je te demande pardon... Tu es Jeanne... C'est pourtant un prénom que j'aime bien... Mais qu'est-ce que tu veux?

Jeanne. — Oui, votre fils a fait passer ici tellement de visages, d'habitudes, de noms et de surnoms que...

Mme Trasky. — ... Que ma vieille caboche s'y perd... Non... Et quand je pense que j'ai été élevée dans l'horreur du divorce... et que ce bandit m'en a fait subir trois... Et que je l'ai supporté... Et que je suis ici...

Jeanne. — Vous aviez, pourtant, d'autres fils...

Mme Trasky. — Oh! calmes et sages et rangés, ceux-là.

Jeanne. — Alors, pourquoi êtes-vous restée avec Gérard?

Mme Trasky. — Et toi? Pourquoi, étant la fiancée de Pierre Lagrange qui était un avocat célèbre as-tu épousé Gérard Trasky qui n'était rien du tout.

Jeanne. — C'est vrai!

Mme Trasky. — Il y a des êtres auxquels on ne résiste pas... On les connaît bien, on les juge, on les blâme... et on ne leur résiste pas... Il n'y a rien à faire... Gérard est le seul de mes fils qui m'a donné des soucis, qui a froissé mes idées chrétiennes avec ses divorces, qui a mené une vie que je déplore et je ne peux pas me passer de lui... Avec les autres, je m'ennuie; avec Gérard, je rage, je grogne, mais je vis... Trois divorces, comprends-tu?... Et tout le reste... Et la mère de Thérèse... Ah! si celle-là n'était pas morte! tout ce qui a suivi ne serait pas arrivé car c'était un ange, un vrai, et Dieu l'a rapatriée trop tôt... Je croyais qu'après cette perte Gérard se serait assagi... Il est parti pour ça, il a voyagé pour étourdir son chagrin, disait-il, et il l'a étourdi, en effet, en faisant des folies...

Jeanne. — Et des enfants!

Mme Trasky. — Chut!... Où sont-ils? Que font-ils, les pauvres petiots? Je n'en sais rien... Lui-même, probablement, n'en sait rien non plus... Mon Dieu! Mon Dieu!... Si c'était fini, au moins.

Jeanne. — Vous voyez?... Vous n'en êtes pas très sûre... Je ne me trompais pas... Il se passe ou il se prépare quelque chose... Oh! je ne me trompe pas!

Mme Trasky. — Ta! Ta! Ta! Au lieu de t'affoler comme ça, réponds-moi... Où en es-tu de son amour?

Jeanne. — Vous voulez dire du mien.

Mme Trasky. — Non... Le tien ne compte pas... T'aime-t-il toujours? Te le dit-il souvent?

Jeanne. — Oh! non!...

Mme Trasky. — Ah!... et comment est-il avec toi?...

Jeanne. — Très bon... très bien... très gentil.

Mme Trasky. — Ah!

Jeanne. — Mauvais signe, n'est-ce pas?... Et puis... cette Mme Lariège me fait peur!

Mme Trasky. — Geneviève!... Mais non!... C'est une cousine lointaine.

Jeanne. — Qui veut se rapprocher.

Mme Trasky. — Je n'en crois rien.

Jeanne. — Et moi... je crains tout... Mais, enfin, elle a un mari, cette femme-là; elle a une maison, elle est riche... Alors, pourquoi s'installe-t-elle ici si souvent?

Mme Trasky. — Elle a un mari, oui, mais où est-il, ce fou, ce dévoreur de millions, ce cerveau barbouillé, ce je ne sais quoi? Elle a une maison, en effet, mais qu'y trouve-t-elle? Des meubles et des domestiques! Ah! ce n'est pas gai, va!... Nous sommes ses seuls amis, un peu ses parents, et c'est tout naturel qu'elle puisse se réfugier ici lorsqu'elle a trop de peine. Je t'assure que tu as tort de lui en vouloir...

Jeanne. — Mais je lui en veux... parce que je la crains... parce que je ne la comprends pas... parce que je déteste ses habitudes bizarres, sa façon de parler, ou plutôt de ne pas parler... Ah ! je vous assure que c'est horrible d'avoir peur comme çà, tout le temps... De n'avoir aucune certitude d'avenir... Voyez-vous, mère, toutes les femmes ont aimé Gérard, mais toutes, de gré ou de force, ont pu le quitter lorsqu'il l'a voulu; mais, moi, je l'aime bêtement, follement... et s'il me quittait...

Mme Trasky. — Tu en mourrais... n'est-ce pas?... Mais je sais tout ça par cœur, ma chérie... Je l'ai entendu dire tant de fois... Heureusement, les exemples me rassurent... Mais si... Mais si... Ne te vante pas... Tu es comme les autres... Et c'est si commode: on divorce et on recommence...

Jeanne. — Il n'aurait pas le droit de me faire ça... Je lui ai tout sacrifié... Je l'ai épousé contre toutes les volontés, en commettant une mauvaise action, puisque j'avais donné ma parole ailleurs... Je suis brouillée avec les miens; je suis absolument seule avec lui. Tout de même, cela compte...

Mme Trasky. — Oui... Beaucoup... Tant qu'il t'aimera.

Jeanne. — Mais, c'est...

Mme Trasky. — Ma petite... Jeanne... N'est-ce pas?... Crois-moi, les revendications, les reproches, les amertumes, les droits, ce que tu as fait, ce qu'il a fait, tout ça, vois-tu? C'est inutile...

Jeanne. — J'ai tout quitté pour lui.

Mme Trasky. — Il a tout quitté pour toi !... Voyons! Ne t'énerve pas... Crois-moi; tâche d'entretenir son goût pour toi... n'aie jamais l'air de t'ennuyer, car rien ne l'ennuie davantage, aime-le, admire-le, dis-lui qu'il est le plus beau, le plus intelligent, le plus séduisant...

Jeanne. — Oh ! ça m'est facile, puisque je le pense...

Mme Trasky. — Alors, tu le lui diras... trop, et c'est mauvais aussi. Ne t'accroche pas... Fais-lui comprendre au contraire que tu n'es pas de celles qu'on quitte, mais de celles qui quittent... Ça te servira... car je connais mon homme, et il n'en est pas de plus... homme que lui... Sois habile, crois-moi, sois habile...

Jeanne. — Est-ce qu'on peut quand on aime... Ah! tenez! Il y avait longtemps...

Scène V

Les mêmes, GENEVIEVE

Geneviève arrive du fond. Démarche lente, ennuyée. Son attitude, ses mots, ses gestes, ses regards, sont empreints d'une sorte de lassitude chronique, qui ne ressemble en rien à une pose. Elle fume, elle fume toujours.

Geneviève. — Bonjour, tante. (Elle s'étend sur le canapé tout de son long.) Ça va, Jeanne?

Jeanne. — Merci.

Mme Trasky. — Tu vas bien?

Geneviève. — Je fume.

Mme Trasky. — Pour changer.

Geneviève. — Pour changer.

Mme Trasky. — Tu as été à Paris?

Geneviève. — J'en arrive.

Mme Trasky. — Qu'est-ce que tu as vu de beau?

Geneviève. — Des robes.

Mme Trasky. — Et puis?

Geneviève. — Des chapeaux.

Mme Trasky. — Et après?

Geneviève. — Des fourrures.

Mme Trasky. — Dis donc, chérie, comme tu étais dans les environs, tu as dû voir aussi la colonne Vendôme?

Geneviève. — Oui.

Mme Trasky. — A la même place?

Geneviève. — Toujours...

Mme Trasky. — Que tu m'amuses, chérie, que tu m'amuses... Et ton mari?

Geneviève. — En Egypte.

Mme Trasky. — On joue donc là-bas?

Geneviève. — Beaucoup.

Mme Trasky. — Et tu ne le rejoins pas?

Geneviève. — Oh! non!

Mme Trasky. — La mer te fait mal au cœur.

Geneviève. — Mon mari aussi.

Mme Trasky. — Ma pauvre enfant!... Tu t'ennuies bien...

Geneviève. — Même pas.

Mme Trasky. — Ça ne peut pas durer comme ça, tout de même.

Geneviève. — Pourquoi pas?

Mme Trasky. — Mais...

Scène VI

Les mêmes, THERESE, BETTINA, puis MAURICE

Thérèse. — Tiens, bonjour, Gen... quand es-tu arrivée?

Geneviève. — Ce matin.

Thérèse. — Tu restes un peu avec nous?

Geneviève. — Je ne sais pas...

Thérèse. — Comment, tu vas repartir?

Geneviève. — Peut-être.

Thérèse. — Oh!

Mme Trasky, à Jeanne. — Eh bien! Qu'en dis-tu?

Jeanne. — Je dis que cette femme est amoureuse.

Mme Trasky. — Ah! il n'est fichtre pas gai, son amour.

Jeanne. — C'est pour ça qu'il me fait peur!

Maurice, entrant rapidement, à Thérèse. — Tu n'as rien dit à papa, dis donc...

Thérèse. — Parce que je ne l'ai pas encore vu, mais dès qu'il viendra.

Maurice, allant embrasser Mme Trasky. — Grand'mère, Thérèse veut commettre une sale action.

Mme Trasky. — Comment ça, mon chéri adoré?

Thérèse. — Je vais dire à papa que, ce matin, vers quatre heures, ton chéri adoré a entraîné des jeunes femmes du monde et même des jeunes filles dans les cabarets de Montmartre.

Mme Trasky. — C'était aux jeunes femmes et aux jeunes filles du monde à ne pas se laisser entraîner...

Bettina. — Bien entendu!

Thérèse. — Naturellement! Si on venait te dire que Maurice a tué un homme, tu trouverais que c'est l'homme qui a eu tort de se laisser tuer... Tu lui laisses tout faire et tout dire.

Bettina. — Si ce n'est pas honteux de voir un gosse dévorer ainsi toutes ses nuits... Mais, c'est quand tu passeras ton bachot qu'on va rire et s'amuser...

Maurice. — Ah! ça!... Je ne le crois pas.

M^{me} Trasky. — Laissez donc tranquille le bachot... C'est déjà assez absurde de soumettre d'aussi petites têtes à des examens de savants... Et à quoi ça sert-il, bon Dieu?

Maurice. — Je me le demande tout le temps.

M^{me} Trasky. — Tu n'es pas malade, au moins.

Maurice. — Peuh!

M^{me} Trasky. — Vous voyez!... Qu'est-ce que tu as?... Voyons, repose-toi et raconte ce que vous avez fait à Montmartre.

Maurice. — On a bu.

M^{me} Trasky. — C'est tout?

Maurice. — Et on s'est embêté, et, pour ne plus s'embêter, on a mangé quelque chose; et plus on mangeait, plus on buvait, et plus on buvait, plus on s'embêtait.

M^{me} Trasky. — Est-il drôle!

Maurice, à Geneviève. — Ah! si votre mari avait été là!... Voulez-vous que je vous dise? Claude est l'homme le plus épatant de notre époque.

Bettina. — Tu devrais avoir d'autres admirations, mon petit Maurice.

Maurice. — Je l'admire... parfaitement... J'admire sa générosité royale... et je l'admire parce que je lui ai vu faire quelque chose de pas banal... et, si vous voulez...

Thérèse. — Geneviève ne tient peut-être pas à tes histoires.

Geneviève. — Pourquoi?

Maurice. — C'était avant que Claude parte pour le Caire. Nous sommes allés en bande à l'*Ange déchu*, un cabaret épatant des Halles. Claude était avec Loulou d'Arcy qui avait au cou son célèbre collier. Tout à coup, Claude le lui enlève et lui dit: « Je peux en faire ce que je veux! » « Ce que tu veux? » lui répondit Loulou en pâlissant un peu. Alors, Claude a désenfilé le collier et, comme si les perles avaient été des boulettes en mie de pain, il a commencé à les jeter, comme ça, aux filles de l'endroit qui se ruaient par terre comme des bêtes ivres... Ah! ce que c'était tordant!... Mais, lorsque Claude est arrivé à la perle du milieu, la grosse, celle qu'on attendait avec des yeux fous, Loulou est tombée évanouie en poussant un grand cri... Alors, Claude, pour la consoler, lui a fourré dans la bouche les perles qui restaient et Loulou, toute évanouie qu'elle était, les a gardées jusqu'à la maison... Non! ce qu'on a pu rigoler...

Bettina. — Tu devrais avoir honte de raconter...

Maurice. — Mais c'est une blague qui a fait le tour de Paris, car le collier était...

Geneviève. — Merveilleux.

Thérèse. — Tu le connaissais?

Geneviève. — C'était le mien!

Maurice. — Ah! ça, c'est encore plus épatant que l'histoire...

Thérèse. — Sauve-toi, voici papa.

Scène VII

Les mêmes, GERARD

Gérard, qui arrive du fond, des lettres à la main. — Bonjour, ma mère. (Il l'embrasse.) Bonjour, ma cousine. (Il lui baise la main.) Bonjour, ma femme. (Il l'embrasse.) Bonjour, ma fille. (Il l'embrasse.) Bonjour, ma nièce. (Il l'embrasse.) C'est tout?

Maurice. — Dis donc, papa, tu montes Nemrod, aujourd'hui?

Gérard. — Non. J'ai trop à faire.

Maurice. — Est-ce que je peux le monter?

Gérard. — Si tu veux, mais tu vas te faire fiche par terre.

Maurice. — Alors, il me faut un peu d'argent pour me faire soigner si je tombe... et je n'ai pas le sou.

Gérard, lui donnant de l'argent. — Tiens... et va-t'en.

Maurice. — Papa, tu deviens économe.

Gérard. — Et il n'en est que temps.

Maurice. — Tant pis! Au revoir, m'ssieur et dames.

M^{me} Trasky. — Maurice?

Maurice. — Grand'mère?

M^{me} Trasky. — Je t'en supplie, mon petit, fais bien attention, ne vas pas trop vite... Ce cheval...

Maurice. — Oui, grand'mère... Je vais le lui dire de ta part.

Il sort.

M^{me} Trasky. — Est-il gentil? (A Gérard.) Mais tu le gâtes trop, vraiment.

Gérard. — Vous avez entendu ça?

Thérèse. — Papa, j'ai à te parler tout de suite.

Gérard. — Ma fille, je ne peux pas t'écouter tout de suite.

Thérèse, s'installant. — C'est ce qu'on va voir.

Bettina. — Voyons, Thérèse...

Thérèse, à Gérard. — Ecoute! Ecoute! Ecoute! (Aux autres.) Je vous demande pardon. (Elle entraîne son père dans un coin du salon.) Tu vas me promettre d'être très, très gentil avec un monsieur très, très gentil, qui viendra te voir.

Gérard. — Qui est-ce?

Thérèse. — M. Jacques Rémont.

Gérard. — Connais pas.

Thérèse. — J'ai l'honneur de te le présenter.

Gérard, saluant. — Monsieur! (Bas.) Qu'est-ce qu'il veut?

Thérèse. — Il veut te dire qu'il me trouve très bien.

Gérard. — Il a raison.

Thérèse. — Et moi... je le trouve très bien aussi.

Gérard. — Tu as tort...

Thérèse. — Ecoute, papa... j'ai tout près de vingt-quatre ans.

Gérard. — Non!

Thérèse. — Je te remercie de cet étonnement, mais c'est comme ça!... Alors, tu comprends? Ça devient sérieux!... Et il faut que tu te prépares à me donner bientôt, très bientôt, j'en suis sûre, cette fois, les deux choses dont j'ai besoin pour me marier: ta bénédiction et ma dot.

Gérard. — Ah!

Thérèse. — Ça te gêne?

Gérard. — Quoi? La bénédiction? Pas du tout.

Thérèse. — Et la dot?

Gérard. — Non plus... Sois tranquille.

Thérèse. — Tout à fait tranquille?

Gérard. — Tout à fait.

Thérèse. — Et, si tu trouves Jacques à la hauteur... tu ne feras aucune difficulté, n'est-ce pas?

Gérard. — Aucune.

Thérèse. — Je suis très contente de toi, papa!... Et j'ai une envie folle d'être heureuse! Ah! oui, je suis contente, et ravie, et enchantée.

Gérard. — Moi aussi...

Thérèse. — Alors... très, très gentil avec le beau monsieur, n'est-ce pas?

Gérard. — Très gentil. (A Bettina.) Tiens, toi... voici cinq, six, dix, douze louis pour les gosses. Et va-t'en...

Bettina. — Ma charité n'a plus de mérite. Tu me donnes trop.

Gérard. — Eh bien, voilà! J'aurai été cette chose exceptionnelle: un homme qui a trop donné. Ma mère...

Mme Trasky. — Je dois m'en aller aussi?

Gérard. — Pas toute seule. Ça, jamais. Mais avec Jeanne qui t'offre son bras gentiment. Allons... Dépêchez-vous, mes enfants. J'ai une journée effarante.

Jeanne, timide. — Qu'est-ce...

Gérard. — Oh! cette pauvre petite figure effrayée!... Ce n'est rien, mon petit, rien que des affaires.

Jeanne. — Ennuyeuses?

Gérard. — Bien entendu, comme toutes les affaires... Allez... A tout à l'heure. Geneviève veut causer avec moi.

Jeanne. — Ah!

Gérard. — Tu dis?

Jeanne. — Rien.

Mme Trasky. — Allons! En route, le harem!

Gérard, à Paulin qui entre. — Une dépêche pour moi?

Paulin. — Non, monsieur. M. Salvaudry, l'expert, est dans le cabinet de monsieur.

Gérard. — Ah! oui... c'est vrai...

Geneviève. — Je peux attendre.

Gérard. — Tu plaisantes! (A Paulin.) Tu vas le prier de revenir demain à la même heure.

Paulin. — C'est que...

Gérard. — C'est... quoi?

Paulin. — C'est que M. Salvaudry est un homme très important, très occupé, et j'ai obtenu à grand'peine qu'il vienne à Versailles aujourd'hui. Il va certainement se fâcher, si je lui dis...

Gérard. — Ah! diable!... Eh bien!... Alors, tu vas le prier de revenir demain à la même heure... A la même heure exactement... Et, s'il arrive une dépêche, qu'on me la monte de suite.

Paulin sort.

Thérèse. — Papa... tu es épatant!

Mme Trasky. — Vraiment, mon fils, il n'y avait qu'une carrière au monde pour toi: tsar de Russie.

Gérard. — Fichue aussi! La Douma discute ses volontés!... A tout à l'heure, tout le monde. (A Mme Trasky.) Et si vous me promettez qu'on me laissera tranquille, je vous dis tout de suite quelque chose que je ne voulais vous servir qu'à table, ce soir.

Mme Trasky. — Quoi donc?

Gérard. — Que vous n'avez jamais été plus belle!

Mme Trasky. — ... Mais... c'est de mon âge.

Jeanne, à Gérard. — Permets-tu que je t'embrasse?

Gérard. — Pourquoi pas, madame!

Jeanne l'embrasse et sort avec tout le monde.

Scène VIII

GERARD, GENEVIEVE

Gérard. — Voilà ce qu'on peut appeler une famille docile... Qu'est-ce que tu cherches?

Geneviève. — Une cigarette.

Gérard. — Tu fumes trop.

Geneviève. — Je le sais.

Gérard. — C'est pour maigrir.

Geneviève. — Et pour mordre.

Gérard. — Des ennuis?

Geneviève. — Toujours.

Gérard. — Quel genre?

Geneviève. — Genre dégoûtant.

Gérard. — Tu es peinée?

Geneviève. — Je crois...

Gérard. — Et ton mari... où est-il?

Geneviève. — Au Caire... A Héliopolis.

Gérard. — C'est vrai. On y joue, maintenant.

Geneviève. — Une partie d'enfer...

Gérard. — Et avec qui est-il là-bas?

Geneviève. — Avec sa maîtresse.

Gérard. — Et puis?

Geneviève. — Son boxeur.

Gérard. — Ah!

Geneviève. — Son masseur.

Gérard. — Non?

Geneviève. — Son coiffeur.

Gérard. — Il ne se refuse rien.

Geneviève. — Et sa manucure, et son tailleur, et son spadassin, et ses domestiques... et les domestiques des chiens.

Gérard. — Il n'y manque que sa femme, en somme.

Geneviève. — Ah! oui!...

Gérard. — Corps et âme!

Geneviève. — Tu peux le dire!

Gérard. — Quel grand idiot!

Geneviève. — J'ai oublié son devin.

Gérard. — Son... quoi?

Geneviève. — Son devin.

Gérard. — Tu blagues.

Geneviève. — Mais non! Il a ajouté ça à la bande. Une espèce de fou, d'illuminé...

Gérard. — Un Russe.

Geneviève. — Comment le sais-tu?

Gérard. — Il y en a tellement là-bas!

Geneviève. — Il lui prédit l'avenir dans des mises en scène fantastiques.

Gérard. — C'est complet.

Geneviève. — C'est logique. Il veut étonner le monde, il l'étonne.

Gérard. — Quel monde!

Geneviève. — Le sien: celui qui trouve son compte à se laisser étonner.

Gérard. — Eh bien, tu sais? Bientôt, de ce qu'on appelait le bohème millionnaire, il ne restera que le bohème décavé...

Geneviève. — Bah! il peut gagner encore.

Gérard. — Jamais assez pour mener ce train de fou furieux.

Geneviève. — C'est possible! A la maison, il y a des monceaux de réclamations, de sommations.

Gérard. — C'est la catastrophe à brève échéance, crois-moi, et je me demande ce que tu attends pour divorcer.

Geneviève. — De quoi vivrai-je?

Gérard. — Si tu te dépêches, il reste peut-être encore de quoi te faire une pension.

Geneviève. — Elle ne me suffirait pas.

Gérard. — Tu as donc besoin de tant d'argent que ça, toi aussi.

Geneviève. — J'ai besoin de ne pas le compter.

Je n'en ai pas l'habitude... Mais ne parlons plus de lui. Qu'il gagne, qu'il perde, qu'il vive, qu'il crève, ça m'est égal.

GÉRARD. — *Amen!* Alors, de quoi me voulais-tu parler?

GENEVIÈVE. — De toi, de ta situation.

GÉRARD. — Autre cloche, même son.

GENEVIÈVE. — J'en ai causé hier soir avec Premmines.

GÉRARD. — Ça a dû être gai.

GENEVIÈVE. — Que vas-tu faire?

GÉRARD. — Attendre.

GENEVIÈVE. — Quoi?

GÉRARD. — C'est mon secret. Et, en attendant, je vendrai des tableaux, des bibelots.

GENEVIÈVE. — Et ça te tirera d'affaires pour combien de temps?

GÉRARD. — Six mois, peut-être.

GENEVIÈVE. — Après?...

GÉRARD. — Après... je serai plus vieux de six mois... Ce sera toujours ça de gagné.

GENEVIÈVE. — Tu ne penses qu'à toi...

GÉRARD. — Ah! non... ne dis pas ça... C'est le seul reproche que je n'aie jamais mérité... Si je suis où j'en suis, c'est d'avoir trop pensé aux autres, aux épouses, aux maîtresses, aux enfants.

GENEVIÈVE. — Mais, combien en as-tu donc?

GÉRARD. — Est-ce que je le sais? Ce n'est pas une famille que j'ai à mes trousses, c'est une race!... Et je n'ai même pas le droit de douter de mes paternités... C'est effrayant! Oh! mais, je vais serrer les freins, à fond... J'ai fait écrire à messieurs mes enfants, et ils m'ont répondu avec un empressement touchant... Ils s'amènent, ils s'amènent de Londres, de Nancy, de Bruxelles, de partout, pour protester, pour réclamer. Eh bien, qu'ils viennent. Je vais leur dire que c'est fini de rire!

GENEVIÈVE. — Et de vivre.

GÉRARD. — La source est tarie. Qu'ils se débrouillent.

GENEVIÈVE. — Ils ne t'ont pas demandé de venir au monde, ces enfants.

GÉRARD. — Ils ont eu tort!

GENEVIÈVE. — Et tu es responsable de leurs vies.

GÉRARD. — Je l'ai été jusqu'à la ruine. Mes responsabilités cessent avec ma solvabilité. A leur tour de penser un peu à moi.

GENEVIÈVE. — C'est assez juste en ce qui concerne tes enfants.

GÉRARD. — Il me semble.

GENEVIÈVE. — Mais ta mère?

GÉRARD. — Tu l'as vue. Elle va très bien.

GENEVIÈVE. — Et Thérèse qui veut se marier!

GÉRARD. — Elle est assez belle pour ça. Qu'elle se marie.

GENEVIÈVE. — Sans dot? Difficile!

GÉRARD. — La dot! la dot! Est-ce que j'en ai jamais exigé des femmes que j'ai épousées?

GENEVIÈVE. — Tu es un phénomène. Ta fille ne cherche qu'un homme.

GÉRARD. — Qu'elle en cherche un comme moi.

GENEVIÈVE. — Il n'y en a pas.

GÉRARD. — Tant pis... Mais veux-tu me dire?

GENEVIÈVE. — Et Bettina... qui est ta fille autant que l'autre.

GÉRARD. — Si tu crois que je ne le sais pas!... Bettina est laide; elle n'a pas besoin de se marier. D'ailleurs, elle est très heureuse dans la charité.

GENEVIÈVE. — Parce qu'on peut tout lui demander à sa charité, à elle, même des secours, et Bettina en est fière: mais, dès qu'elle ne pourra plus prodiguer l'argent...

GÉRARD. — Elle prodiguera des conseils... Ça a sa valeur aussi. Mais, veux-tu bien me dire à quoi ça rime tout ça? Crois-tu qu'une situation comme la mienne peut s'arranger rien qu'en en bavardant comme ça un petit quart d'heure? Ou voudrais-tu, par hasard, me donner des remords?

GENEVIÈVE. — Tu es réfractaire aux remords...

GÉRARD. — Oui...

GENEVIÈVE. — Et aux regrets...

GÉRARD. — Probablement.

GENEVIÈVE. — Et aux scrupules...

GÉRARD. — Aussi. Et à tous les mots vagues et gênants qui ne veulent rien dire et dont on abuse. Est-ce que c'est moi qui ai demandé à être tel que je suis? Non, n'est-ce pas? On ne change pas sa nature.

GENEVIÈVE. — Tu n'as changé que celle des autres.

GÉRARD. — Et puis, après?... Ah! je t'assure que tu as mal choisi ton jour pour m'énerver de tout ça... et si tu n'as rien de mieux à m'offrir comme sujet de conversation...

GENEVIÈVE. — J'ai mieux.

GÉRARD. — Alors, change vite.

GENEVIÈVE. — L'oncle Trasky est très mal.

GÉRARD. — Non!

GENEVIÈVE. — Qu'as-tu?

GÉRARD, *se maitrisant.* — Rien... Tu me donnes à bout portant une telle nouvelle de ce pauvre oncle.

GENEVIÈVE. — Tu n'y pensais jamais!...

GÉRARD. — Moi?... Mais comment l'as-tu appris... On t'a écrit?

GENEVIÈVE. — J'ai été hier à San-Remo...

GÉRARD. — Ah!

GENEVIÈVE. — Mais qu'est-ce que tu...

GÉRARD. — Ne fais pas attention... Plus d'espoir?

GENEVIÈVE. — Il paraît.

GÉRARD. — Pauvre vieux! Pauvre... c'est une façon de parler car sa fortune doit être splendide.

GENEVIÈVE. — Pour qui sera-t-elle?

GÉRARD. — Ne te fais pas d'illusions...

GENEVIÈVE. — Aucune, mais je pense que nous sommes ses seuls parents... Alors... toi étant brouillé avec lui, à qui veux-tu qu'il laisse sa fortune?

GÉRARD. — Tu oublies que depuis plus de trente ans les soutanes rouges, violettes, noires, de toutes les couleurs, ne le quittent pas... Ce sont de redoutables concurrents.

GENEVIÈVE. — Alors, tu crois...

GÉRARD. — Que le légataire universel sera un étranger.

GENEVIÈVE. — Qui ça?

GÉRARD. — Ce brave saint Pierre! Le veinard! En aura-t-il eu des parents riches, celui-là.

GENEVIÈVE. — Et si c'était moi ?

GÉRARD. — Toi?... Eh bien!... j'en danserais de joie... J'en serais aux anges et si, parmi eux, là-haut, je rencontrais saint Pierre, je me ficherais de lui avec un plaisir fou...

GENEVIÈVE. — Et puis... en redescendant sur terre, tu trouverais que tout est arrangé...

GÉRARD. — Tout... quoi?

GENEVIÈVE. — Tout!... Toi, moi... Le présent et l'avenir de ta race, comme tu dis.

GÉRARD. — Je ne saisis pas ce que tu...

GENEVIÈVE, suivant son idée. — Et tu pourrais continuer à vivre, à faire vivre... largement...

GÉRARD. — Que me proposerais-tu donc?

GENEVIÈVE. — Oh! Rien à toi... Si cela arrivait, je me proposerais à moi-même d'avoir cette chose que je n'ai jamais eue: un but.

GÉRARD. — Je continue à ne pas...

GENEVIÈVE, comme à elle-même. — Le plus beau de tous les buts... Celui de sauver l'être qu'on aime... (Un temps.) De sauver l'être qu'on aime... (Un temps.) l'être qu'on aime... (Un temps.) qu'on aime!...

GÉRARD. — Tu fumes trop! Voyons, Geneviève... J'ai mal... Qu'est-ce que tu as dit? Je te prie... Pourquoi ne regardes-tu pas?... Pourquoi ne réponds-tu pas?

GENEVIÈVE. — J'écoute ta voix... Je ne la connaissais pas, émue comme ça.

GÉRARD. — Tu vas me dire...

GENEVIÈVE. — Puisque tu m'as comprise...

GÉRARD. — Mais non!... Je m'interdis de comprendre.

GENEVIÈVE. — Tu es aussi ému que moi...

GÉRARD. — Ça n'est pas vrai... voyons! voyons!

GENEVIÈVE. — Tu n'as pas idée du prestige de ta voix sur mes nerfs, sur mes sens, sur mon cœur.

GÉRARD. — C'est fou!

GENEVIÈVE. — Alors... il n'y a pas lieu de se fâcher... Tu ne vas pas me rendre responsable d'une folie... n'est-ce pas?

GÉRARD. — Oh! ça! ça!... Et depuis quand, cette folie?

GENEVIÈVE. — Je pourrais te dire que c'est depuis que je n'ai plus ma raison, mais je puis ajouter que c'est depuis que j'ai la conviction de détester, de haïr tous les autres hommes.

GÉRARD. — C'est invraisemblable, c'est...

GENEVIÈVE. — Pourquoi s'étonner ainsi? Je subis une loi que d'autres femmes ont subie... et ton étonnement est peu en rapport avec tes succès...

GÉRARD. — Veux-tu te taire et ne pas faire de moi un imbécile à succès? Et sache que les femmes que j'ai eues n'ont été pour moi que des étapes, des périodes, qui se sont succédé et enchaînées dans ma vie avec une logique parfaite et sans que ma volonté n'y pût rien... Des succès! Ah! oui... Des catastrophes, plutôt!... Et j'ai été toujours une victime de mes impulsions, de mes... Mais, voyons!... Viens ici... près de moi...

GENEVIÈVE. — Oh! oui!... Près de toi... Dans tes bras, si tu veux.

GÉRARD. — Je me fâche... sérieusement.

GENEVIÈVE. — Une seule fois... si... Un instant... Si... Si... Ecoute. C'est pour avoir, moi aussi, un petit avant-goût d'un bonheur que j'ignore, dont j'ai été toujours sevrée... que je ne connaîtrai peut-être jamais... si... Une seule fois... Près de toi... de la tête aux pieds... Comme cela... Qu'est-ce que cela peut bien te faire?... J'en ai tant besoin, mon ché... non!... Non! J'allais dire mon cher ami... On m'a fait tant de mal, si tu savais... On m'a tellement humiliée, tellement lâchée... que je ne suis plus qu'une grande tristesse... Serre-la une fois entre tes bras, pour la consoler un peu, pour la faire sourire... Il y a si longtemps que je n'ai pas souri... Et ça reposerait ma figure qui est toujours tendue dans une grimace de dégoût qui m'enlaidit... Tiens... Il me semble que si je pouvais arriver à sourire, à avoir un peu de joie, à pouvoir regarder la vie avec un peu de gaieté... il me semble que je redeviendrais jolie pour toi... par toi... Non... Ne dis rien... Pas encore! Je n'ai jamais tant parlé de ma vie... Et je parle, je parle... parce qu'il me semble que c'est seulement depuis que je parle d'amour que mes pensées méritent d'être dites... Ah! si tu savais comme je suis bien là... Je suis comme engourdie de bonheur, comme paralysée, comme évanouie... et, tu vois, je ne dis plus rien... plus rien... Mais, laisse-moi là, encore un petit moment... C'est si bon...

GÉRARD. — Mais... tu me troubles... Tu me bouleverses...

GENEVIÈVE. — J'ai tant attendu pour te le dire... et je te l'avais écrit tant de fois.

GÉRARD. — Tu m'as écrit?

GENEVIÈVE. — Oh! des lettres folles.

GÉRARD. — Je t'en supplie...

GENEVIÈVE. — T'écrire des lettres et encore des lettres... c'était le selu moyen de te dire mon amour... et les déchirer ensuite le seul moyen de ne pas te le faire savoir... Oh! les déchirer, surtout, car j'écrivais des choses qui me brûlaient la pensée et je crois que si tu en lisais une, une seule, j'en rougirais à jamais... Oh! oui, les déchirer... Tiens, hier soir, dans cet odieux chez moi, dans ce grand garde-meuble abandonné... je t'écrivais encore à n'en plus finir, et puis, fatiguée, lasse, seule... je me suis endormie sur ma lettre... très doucement, comme si je m'étais endormie sur toi...

GÉRARD, lui prenant la figure entre les mains. — Geneviève, je te jure qu'il est temps de parler raison.

GENEVIÈVE. — Pas encore!... Pas encore!...

GÉRARD. — Si... Tout de suite... Avant que je devienne tout à fait malhonnête ou tout à fait... ridicule...

GENEVIÈVE. — Tu ne m'aimes donc pas du tout?...

GÉRARD. — Moi? Mais... Non...

GENEVIÈVE. — Ah! tu aurais dû mentir... Tu m'as fait mal...

GÉRARD. — Geneviève, tu... Mais, je suis marié, ma petite Geneviève.

GENEVIÈVE. — Moi aussi.

GÉRARD. — Mais, ma femme n'est pas au Caire avec des boxeurs anglais et des devins russes!

GENEVIÈVE. — Tu es méchant...

GÉRARD. — Elle est ici, ma femme... ici... ici... Et je l'aime...

GENEVIÈVE. — Tu aimes ta femme?

GÉRARD. — Oui! Oui! Oui!

GENEVIÈVE. — C'est pour t'en convaincre que tu le cries ainsi?

GÉRARD. — C'est pour t'empêcher de me troubler davantage... Je l'aime, oui, oui, oui!

GENEVIÈVE. — Tu en as aimé des tas.

GÉRARD. — Et je les ai prises.

GENEVIÈVE. — Tu les as même épousées.

GÉRARD. — Oui... Et malgré tout et contre tous lorsque c'était le seul moyen de les avoir!... Qu'est-ce que tu veux? L'anormalité de ma vie dépend, peut-être, de cette salade de races, de religions, de mœurs et de mentalités dont je suis l'aboutissant. Il y a de tout en moi: Espagne, Grèce, Italie, les Antilles, la Russie, la France, l'Afrique... Atlas portant sur les épaules le poids du monde et de ses tares. Et tout ça en deux ou trois générations... Tiens! Ma mère, fille d'un Russe et d'un Espagnol, est née aux Antilles; mon père, fils d'une Française et d'un Italien, a vu le jour à Smyrne... et moi, pour trancher la question des nationalités, je suis né en pleine mer, sous la ligne équatoriale... en voyage!... Et cette manie de changement, cette inquiétude perpétuelle de ma vie... Mais, malheureuse enfant, tu ne la connais donc pas ma vie, mon passé? Tu n'en as donc jamais entendu parler?

Geneviève. — Si... Je n'ai pas peur...

Gérard. — Tu es héroïque.

Geneviève. — Je suis amoureuse.

Gérard. — Et moi... je vais te renseigner... Ecoute ceci: je sais qu'on dit souvent de moi: « Oh! malgré ce qu'il a fait, et dévoré, et broyé... il y a, chez lui, un fond de bonté... »

Geneviève. — Eh bien!

Gérard. — Eh bien!... Ça n'est pas vrai... C'est mon aspect qui trompe, c'est ma voix... c'était ma prodigalité qu'on prenait pour de la générosité!... Mais, quant à ce fond, à moi, il en est comme du fond de certains endroits de la mer: on pense qu'il existe, mais on ne l'a jamais touché...

Geneviève. — Tu as été bon avec toutes les femmes que tu as aimées.

Gérard. — Avant et pendant... Oh! ça!... Bon, empressé, dévoué, galant, passionné, comme on ne l'est pas, comme on ne l'est plus... Mais, après, tout de suite après?... Effrayant!... Tais-toi, voyons... Tu ne sais pas... Tout, comprends-tu? Tout m'a été facile dans la vie, excepté de faire le bonheur complet, durable, de quelqu'un... jamais... Avec ce que j'ai eu de richesse, de puissance, de facilité..., j'aurais pu répandre un bien énorme autour de moi... et je n'ose pas regarder en arrière, tant j'y ai laissé de choses pas gaies... Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je ne m'en sens nullement affligé... Mais non, mais pas du tout... Par moments, je me demande même si je n'en suis pas un peu fier... Qui sait?... Et ce n'est pas de ma faute, puisque je n'y puis rien... C'est peut-être parce que les disciplines établies sont insuffisantes pour moi; ou parce que tout va trop vite chez moi, et qu'entre la naissance d'un désir — c'est-à-dire sa forme mentale — et l'acte de possession — c'est-à-dire le but matériel — il n'y a rien d'intermédiaire: ni réflexion, ni pondération, ni crainte, ni mesure, ni prévoyance... Rien... C'est quelque chose de formidable qui tombe de très haut, qui écrase ma volonté... et celle des autres. Et, lorsqu'une femme m'a plu, j'ai foncé sur tous les obstacles qui s'interposaient, je les ai abattus et piétinés... en faisant valoir mon amour par mon argent, mon argent par mon amour, et puis... Et puis, tu me fais dire des choses absurdes. Mais je vais t'en dire une très intéressante... Tout à coup, lorsque tu m'as donné la bon... la terrible nouvelle de l'état de Trasky, j'ai été très... comment dire?... Très...

Geneviève. — Tu y pensais donc?

Gérard. — Je ne pense qu'à ça... Je n'attends que ça... Et, si l'héritage Trasky ne vient pas me tirer du pétrin, il y aura bientôt dans les journaux une nouvelle qui désolera profondément mes créanciers.

Geneviève. — Tu es fou, Gérard...

Gérard. — J'ai dit, si l'héritage ne vient pas... Mais il viendra... Il faut qu'il vienne... fatalement... Voilà pourquoi je suis tranquille tout en étant dans la pire des situations...

Geneviève. — Tant que ça?

Gérard. — Au point qu'en attendant la manne, Premmines négocie un emprunt en ce moment... Si ça rate... je n'aurai, à la fin de ce mois, de quoi payer les domestiques... J'attends une dépêche pour savoir si j'aurai de quoi les payer.

Geneviève. — Tu parlais de vendre des bibelots, des tableaux...

Gérard. — C'est fait depuis longtemps... Pour les gros morceaux, du moins... Je n'en ai plus que l'usufruit visuel... Bientôt, tout ça partira, s'éparpillera... Donc, tu vois, il n'y a pas à hésiter: l'héritage. Je l'attends...

Geneviève. — Mais tu as beaucoup froissé Trasky par tes divorces et tes folies...

Gérard. — N'importe!... J'attends mon astre! Comme disait feu je ne sais plus quel prince...

Geneviève. — Mais, admettons.

Gérard. — Je ne dois rien admettre... C'est le coup de fortune ou... c'est le coup de revolver...

Geneviève. — Veux-tu ne pas dire des choses pareilles... Admettons que ce soit moi qui ait toujours été la préférée de ce pauvre homme... Alors... tu comprends?...

Gérard. — Quoi?... Qu'est-ce que je deviens? Ton amant?

Geneviève. — Ce que tu voudras.

Gérard. — Entends-moi, Geneviève... J'ai admirablement appris l'art de me ruiner pour des femmes... Je n'ai jamais su celui de les ruiner.

Geneviève. — Je te l'apprendrai si j'hérite.

Gérard. — Mais... veux-tu te taire?... Tu es... effrayante... Chut! Assez! Et écoute ce conseil: si un jour quelconque je te disais que je t'aime, prends le plus rapide des trains, le plus puissant des navres, et f... et sauve-toi... loin.

Geneviève. — Mais, si ce jour-là tu m'aimes, tu me suivras.

Gérard. — Ça... c'est vrai aussi...

Geneviève. — Alors...

Gérard. — Alors... Je ne te le dirai jamais.

Geneviève. — Tant pis...

Gérard. — Et tu seras mon amie...

Geneviève. — Oui.

Gérard. — Et je serai ton meilleur ami?

Geneviève. — Oui.

Gérard. — Tu es froissée?

Geneviève. — Non.

Gérard. — Tu redeviens monosyllabique.

Geneviève. — Ça ne m'a pas réussi... de parler.

Gérard. — Tu peux parler de tant de choses qui comptent.

Geneviève. — Pas pour moi.

Gérard. — Où vas-tu?

Geneviève. — T'écrire peut-être... et déchirer ensuite.

Gérard. — Geneviève!... Ah! voici Premmines. A tout à l'heure.

Geneviève. — Oui.

Elle sort.

Scène IX

GERARD, PREMMINES

Gérard. — Eh bien!... Rien?

Premmines. — Non!... Je ne sais pas encore.

Gérard. — Alors... Parle... Mon frère?

Premmines. — Je ne l'ai pas vu.

Gérard. — Je pense bien...

Premmines. — Mais j'ai remis la lettre. J'ai attendu une heure chez lui... On m'a dit qu'il n'était pas là pour me décourager d'attendre... mais il y était...

GÉRARD. — C'est possible...

PREMMINES. — C'est certain. Car, sur le point de m'en aller, j'ai demandé qu'on me rendît ma lettre et le domestique a bafouillé qu'on l'avait déjà envoyée à ton frère là où il était... Tu vois...

GÉRARD. — Alors, comment aurons-nous la réponse?

PREMMINES. — C'est ce que j'ai demandé au valet de chambre. Il m'a dit: « — On enverra directement à M. Trasky. — Mais il est à Versailles... — On enverra à Versailles. — Comment?... — Par une auto... — Quand?... — Dans une demi-heure... » C'étaient évidemment les paroles qui venaient de lui être dites par ton frère et qu'il me rapportait. Il n'y avait plus qu'à partir; c'est ce que j'ai fait.

GÉRARD. — Je crois bien que nous nous sommes aplatis en pure perte... En voilà un... Bien... à un autre?

PREMMINES, consultant la carte de ses courses. — Barillet... Rien!

GÉRARD. — Tu as offert?...

PREMMINES. — Ah! je n'ai même pas offert, je lui ai demandé ce qu'il voulait...

GÉRARD. — Et alors?...

PREMMINES, secouant la tête. — Rien à faire... il veut des garanties, des répondants, la signature de ton frère...

GÉRARD. — Et de deux... et de trois... et de dix... et de dix mille!...

PREMMINES, après méditation. — Mon ami, dans ta situation, il y a une chose admirable...

GÉRARD. — Laquelle?...

PREMMINES. — Tu ne l'as jamais remarqué? Dans toutes opérations, il n'y en a pas une qui soit, au sens strict du mot, répréhensible; c'est-à-dire qui appelle des sanctions.

GÉRARD. — Quelles sanctions?

PREMMINES. — Pénales...

GÉRARD. — Et c'est ce qui fait l'objet de ton admiration?... Merci!...

PREMMINES. — Non!... mais des gens dans ta situation!... Te rends-tu compte de ce qu'elle est, ta situation?

GÉRARD. — Embrouillée...

PREMMINES. — Effroyable... J'ai vu bien des ruines, mais je n'en ai jamais vu d'aussi admirablement composée que la tienne... T'en rends-tu compte?

GÉRARD. — Parfaitement... mieux que toi...

PREMMINES. — Oh! mieux que moi, j'en doute!...

GÉRARD. — Oui, parce que tu t'embrouilles dans des chiffres, et que, moi, je vois le total... Je vois plus simplement que toi... Je sais par exemple qu'on va me demander dans quelques instants les vingt mille francs habituels, nécessaires ici, et que j'ai en tout et pour tout, et sur moi, quatre, cinq, six cents francs... et... des sous... que je garde! C'est de quoi payer mon billet jusqu'à Milan, peut-être... et rester là... dans un hôtel douteux... deux, trois jours, jusqu'à... je ne sais plus... (Il tire sa montre.) Et cette lettre qui n'arrive pas!

Il sonne.

PREMMINES — Ah! qu'il est désolant que tu ne m'aies pas prévenu, que tu ne m'aies pas consulté, que tu ne m'aies pas dit, il y a dix-huit mois!...

GÉRARD. — Qu'aurais-tu fait?... Depuis quatre ans, j'attends avec une fièvre qui augmente chaque jour l'arrivée d'un événement qui ne s'est pas produit et qui ne peut plus se produire à temps... (Paulin entre.) Une automobile doit apporter une lettre pour moi... qu'on me monte cette lettre dès qu'elle arrivera...

PAULIN. — Elle est arrivée, monsieur.

GÉRARD. — La lettre?

PAULIN. — Oui.

GÉRARD. — Quand?...

PAULIN. — Il y a cinq minutes... Elle est en bas.

GÉRARD. — Va me la chercher tout de suite!

PAULIN. — Bien, monsieur.

Premmines remonte et guette dans la galerie.

GÉRARD. — Voilà les gens... Imbéciles... On apporte une lettre dans ces conditions-là et on la laisse traîner sur des tables... Ho!

PREMMINES, cueille la lettre des mains de Paulin qu'on voit à peine et, accourant en scène, la donne à Gérard. — Ouvre!...

GÉRARD, regardant l'enveloppe avec un bien pâle sourire. — Il n'y a rien, va, là dedans!...

Il ouvre l'enveloppe, une feuille blanche, des plis de laquelle tombe un chèque.

PREMMINES, ramassant le chèque. — Tiens!...

GÉRARD, lisant. — Quatre mille...

PREMMINES. — Quatre cent mille!...

GÉRARD. — Quatre mille francs! Ça, c'est magnifique... Je vois d'ici la petite lutte que ce chèque représente... Mon frère a voulu d'abord m'envoyer cinq mille francs, ce qui est un chiffre autant dire rond. C'est quelque chose... c'est la moitié de dix mille... puis, il s'est dit: « Cinq mille, quatre mille, c'est la même chose. » Le raisonnement était juste et il lui a fait gagner cinquante louis. (Montrant l'enveloppe.) D'ailleurs, il n'y avait pas de doute. Regarde cette écriture rapide, fuyante... On dirait que mon frère, en écrivant sur l'enveloppe, a eu honte de ce qu'il avait mis dedans. (Il déchire le chèque.) Ah! c'est bête d'avoir déchiré ce papier! On ne peut plus le lui envoyer maintenant... Il croirait que j'ai été en colère. Bah!... Il verra bien dans ses comptes de fin d'année qu'on ne l'a pas touché... Je suis dans tous les cas débarrassé d'un gros souci... Espérant... Oh!... bien vaguement!... que mon frère m'aiderait de la totalité de ma demande, je me disais: « S'il fait ça, il va falloir se remettre à l'aimer... » Me voilà allégé de cette préoccupation, comme des autres.

PAULIN, qui entre. — Un jeune homme envoyé par la Société Générale... il n'a que deux mots à dire à monsieur...

GÉRARD. — Faites entrer. (Paulin sort.) Pourquoi pas, après tout!... Un de plus, un de moins...

Un jeune homme apparait, très correctement vêtu, lorgnon, jaquette, melon.

LE JEUNE HOMME. — Monsieur Trasky...

GÉRARD. — C'est moi...

LE JEUNE HOMME. — Je suis envoyé, monsieur, par le directeur de l'Agence 3 de la Société Générale, qui est en possession d'une traite que l'on doit vous présenter demain. Comme cette traite est importante, mon directeur, M. Blanchet, m'envoie vous en avertir ainsi qu'il a coutume de le faire pour les forts clients de la maison.

GÉRARD. — Vous le remercierez très vivement de ma part!

LE JEUNE HOMME, tire une carte de son portefeuille. — Voici... (Il lit.) *Verdier, Milet frères, banquiers, rue*

Chauchat, 23 octobre, quatre-vingt-un mille francs, exactement. On se présentera demain, avant trois heures?

GÉRARD. — Parfait. Et vous remercierez encore monsieur...

LE JEUNE HOMME. — M. Blanchet...

GÉRARD. — M. Blanchet, de sa démarche. C'est ça...

LE JEUNE HOMME. — Monsieur... Il sort.

GÉRARD. — Qu'as-tu?

PREMMINES. — J'admire ton calme.

GÉRARD. — Moi aussi. (Il se prend la tête à deux mains, fait un grand geste, revient de loin.) Il va falloir que tu partes.

PREMMINES. — Ah!...

GÉRARD. — Pour San-Remo.

PREMMINES. — Là-bas?

GÉRARD. — Oui, oui, là-bas... Tu peux prendre ce soir à sept heures et demie un train qui sera à midi à Nice, et vers cinq heures à San-Remo.

PREMMINES. — Bien...

GÉRARD, tirant son portefeuille. — Voilà pour ton voyage.

PREMMINES. — Non, j'ai ce qu'il faut.

GÉRARD. — Je vais te donner une lettre pour Trasky...

PREMMINES. — Ton oncle?

GÉRARD. — Mon oncle. Il faudra que tu pénètres jusqu'à lui... Tu y arriveras par Chiari, son médecin, mon ami d'enfance à qui tu remettras cette carte, tu lui liras au besoin cette lettre.

PREMMINES. — Bon.

GÉRARD. — Après ça, vraiment, il n'y aura plus rien à faire... qu'attendre encore. (Il s'installe devant l'écritoire.) Je ne pense pas que je pourrai rester ici jusqu'à ta dépêche m'annonçant le résultat de ta visite. Nous en causerons tout à l'heure... J'écris...

PREMMINES, se promène. — Puisque je pars, il faut que je te dise encore ceci. J'ai reçu ce matin la visite de Lagrange... il est le conseil et l'avocat de ta dernière femme, celle d'avant celle-ci...

GÉRARD. — Oui.

PREMMINES. — Tu lui as reconnu, après votre divorce, une pension de trente mille francs que tu peux cesser de servir si elle se remarie. Or, elle va se remarier et n'entend pas souffrir la suppression de cette pension. Lagrange est venu me le dire ce matin et m'annoncer qu'il y aura procès... c'est lui qui plaidera pour elle... Sa plaidoirie sera uniquement dirigée contre toi... Ça ne sera pas un procès d'affaires, mais de personnes, et, si la question de fond n'est pas réglée à l'amiable d'ici le procès, la plaidoirie de Lagrange sera un réquisitoire...

GÉRARD, cesse de méditer sur sa lettre à la seconde même et seulement entend, d'un coup, en bloc, tout le discours précédent de Premmines, le regarde avec effarement, et dit avec une violence d'abord contenue, mais qui s'échappe bientôt avec fracas. — Premmines, Premmines! Qu'est-ce que j'entends? Tu viens me parler de sottises et de misères, alors que je joue en ce moment ma vie sur ce petit morceau de papier... Tu viens me dire qu'il est possible qu'un avocat méprisable, inexistant, stupide... qu'il est possible que cet homme dise de moi dans une plaidoirie... quoi?... que je suis celui-ci ou cet autre... que j'ai divorcé... épousé des femmes, dépensé des fortunes, semé des enfants... Qu'est-ce que c'est, mon ami, qu'est-ce que c'est! Qu'est-ce que j'entends là!.. Je me demande si demain je ne serai pas dans une chambre d'hôtel à quarante sous, étendu sur un misérable lit, la tête fracassée d'une balle, et transbahuté à la Morgue... et tu viens me dire qu'une plaidoirie d'une avocat imbécile sera déclamée contre moi?... Qu'est-ce que ça peut me f... J'agonise... Je crève... Je demande pardon... pardon dans une lettre... la lettre d'un moribond à un agonisant... et j'entends des misères! des misères!... Oh!... laisse-moi écrire ma lettre, mon ami!

PREMMINES, a reçu cette grêle en plein visage... Il est suffoqué, prêt à pleurer, il baisse la tête et dit. — Oui, oui... Oui, oui, oui...

Grand silence... et, quand Gérard a fini sa lettre, il la relit... la met sous enveloppe et la donne à Premmines.

GÉRARD. — Voilà, je partirai d'ici ce soir ou demain matin; j'irai à Paris, où j'attendrai une dépêche de toi, chez toi. De mon côté, si j'ai quelque chose à te faire savoir, je te télégraphierai de même à l'office de San-Remo. Il n'y a pas lieu d'éterniser ta présence là-bas... Reviens, dès que tu auras vu mon oncle et remis ma lettre... Va, va, à compter de cet instant, j'entre en chapelle, comme on dit en Espagne pour les condamnés à mort qui doivent mourir vingt-quatre heures après et qu'au pied de l'échafaud la grâce seule peut sauver... C'est ce qui peut m'arriver... la seule chose vraiment, oui... Et, maintenant, sauve-toi. Tu n'as plus qu'une heure pour gagner Paris et la gare et sauter dans le train... Va, mon vieux... et prie pour moi.

PREMMINES. — Qu'est-ce que tu vas faire, toi?...

GÉRARD. — Je te l'ai dit... Attendre... Tâcher d'attendre... (A Paulin qui entre.) Quoi encore?

PAULIN. — Un jeune homme qui dit être...

GÉRARD. — Ah!... D'où vient-il? Te l'a-t-il dit?

PAULIN. — Non, monsieur. Faut-il le lui demander?

GÉRARD. — Mais non.

PAULIN. — Un autre monsieur... M. Robert, a téléphoné pour savoir si monsieur était à la maison, pour venir le voir tout de suite...

GÉRARD. — Fais entrer celui qui est là... et tu feras entrer les autres... après... Pas besoin d'annoncer.

PAULIN. — Bien, monsieur. Il sort.

GÉRARD. — Voici de terribles créanciers. (A Premmines.) File...

Premmines sort.

Scène X

GERARD, LUCIEN

GÉRARD, allant à Lucien, les mains tendues. — Entre donc, mon enfant; comment vas-tu?

LUCIEN. — Très bien... père...

GÉRARD, un temps. — Assieds-toi... Plus près... voyons...

LUCIEN. — Merci.

GÉRARD. — Tu arrives...

LUCIEN. — A l'instant...

GÉRARD. — Je te remercie d'être venu aussitôt... Mais... je te demandais... si tu arrives de... Enfin... par quel train?

LUCIEN. — J'ai pris sept heures... c'est le meilleur...

GÉRARD. — C'est vrai... Et... bonne traversée?

LUCIEN. — Quelle traversée... père?

GÉRARD. — Je veux dire... bon voyage?... En voyageant, on traverse toujours quelque chose... Alors... j'ai dit traversée... Et tu arrives?

Lucien. — De Nancy!

Gérard. — C'est ce que je me suis dit tout de suite... Eh bien! Parle-moi de Nancy. Les bonnes heures que j'y ai passées... Et le grand café de l'Est?

Lucien. — Il est toujours là.

Gérard. — Et le portrait du général Drouot, au-dessus du billard?

Lucien. — Il n'a pas bougé, non plus!...

Gérard. — Ah! le bon temps, tout de même. Tu sais que j'y ai fait mon service, à Nancy.

Lucien. — C'est ce que je vais faire moi-même!

Gérard. — Pas possible!

Lucien. — Bientôt!

Gérard. — Déjà!

Lucien. — Vous ne me croyiez pas si vieux...

Gérard. — Je me croyais plus jeune!... Ce que ça file!... Eh bien, mon petit, lorsque tu auras des permissions, tu viendras me voir... et, au régiment, on te soignera, je m'en charge.

Lucien. — Je vous remercie.

Gérard. — Et tu t'occupes de quelque chose, là-bas...

Lucien. — Je suis au Crédit Lyonnais...

Gérard. — Mais oui... c'est vrai!

Lucien. — C'est grâce à vos recommandations...

Gérard. — Parbleu!... Je me suis beaucoup occupé de toi...

Lucien. — Beaucoup.

Gérard. — Alors... la vie est agréable?

Lucien. — Avec la pension que vous me faites, j'étais déjà un petit richard, là-bas... La province, ce n'est pas cher.

Gérard. — C'est le rêve, la province; il ne devrait y avoir que ça...

Lucien. — Mais, pour faire plaisir à maman et ne pas être un fainéant... je suis entré au Crédit.

Gérard. — Tu as bien fait et tu es un brave petit homme.

Lucien. — Oh!

Gérard. — Mais si... Mais si... Travailler, c'est très bien... Pour un oisif chronique, rien n'est plus admirable que le travail des autres... Et puis, ton travail te permettra de ne pas trop m'en vouloir, si je suis forcé, pendant que je mets un peu d'ordre dans mes affaires...

Lucien. — Mais je ne vous en veux nullement, père, bien au contraire... Je vous dois de ne pas être devenu une brute quelconque, ou un apache, ou pire... Je vous dois une vie agréable et propre; je ne saurais, je ne pourrais que vous remercier. Et si vous êtes, pour moi, un inconnu...

Gérard. — Oh!

Lucien. — Un inconnu intime, si vous voulez... Si je n'ai aucun sentiment pour vous, c'est que vous n'avez pas cru nécessaire que j'en eusse.

Gérard. — Tu as raison, mon enfant... On n'improvise pas des affections... Alors... va pour inconnu intime... Qu'est-ce que tu veux... Ce sont les bizarreries de la vie. Mais, je t'aime bien, et tu ne peux pas savoir combien tes réclamations me seront pénibles.

Lucien. — Mais, je ne réclame rien...

Gérard. — Ah!... Alors, pourquoi as-tu fait ce voyage?

Lucien. — Pour vous dire qu'au lieu de diminuer ma pension, vous pouvez me la supprimer complètement...

Gérard. — M..

Lucien. — Mais si... Jusqu'à mon entrée au régiment, j'ai plus qu'il ne me faut pour vivre, car j'ai de petites économies... Oh! je ne vous les offre pas. parce qu'elles sont vraiment trop petites, mais, si vous voulez, je vous offre mon travail... Oui... Si vos affaires sont en désordre, comme vous me l'avez fait écrire, je m'offre pour m'en occuper... Les comptes, ça me connaît, c'est mon affaire... Et peut-être pourrai-je vous être utile... et travailler pour vous, près de vous... Voilà ce que je voulais vous dire...

Gérard. — Comment t'appelles-tu?

Lucien. — Lucien.

Gérard. — Eh bien!... Merci, Lucien!... Je m'attendais à tout autre chose... Tu m'as fait bien plaisir... Oui... un grand plaisir... Mais il faut que tu retournes travailler là-bas, car ta mère ne doit être gênée en rien que ce soit.

Lucien. — Maman est morte depuis quatre ans.

Gérard. — Tu dis?... Mais non... Ce n'est... Oh!... mais, comment, voyons, comment...

Lucien. — Si nous n'en parlions pas.

Gérard. — Mais si... au contraire... Il faut que je sache... Ah! ces choses imprévues qui viennent vous frapper de loin, comme ça... c'est odieux... c'est... Je t'assure que je suis on ne peut plus... comment dire?... Et qu'en ce moment je cherche... je cherche.

Lucien. — Son visage, peut-être, que vous ne retrouvez plus.

Gérard. — Mais non! Quelle idée!... Comment veux-tu... Ah! mais, tu aurais pu m'en prévenir.

Lucien. — A quoi bon? Et vous étiez loin, en voyage... En s'en allant, elle m'a dit: « Si tu te rencontres avec ton père, dis-lui que je lui ai pardonné... » Voilà! Je vous fais la commission... Je suis venu un peu pour ça et, aussi, parce que j'avais envie de vous voir... pour voir... quelqu'un d'un peu moins étranger tout de même... Voilà!... J'en avais besoin... Parce que, vous savez, depuis que maman est morte, personne ne m'a plus embrassé... c'est ridicule, mais ça manque par moment...

Gérard, très ému, le prend et l'étreint dans ses bras.

Lucien. — Merci!... Voici quelqu'un. Je m'en vais.

Robert entre.

Gérard. — Mais non... Reste.

Scène XI

Les mêmes, ROBERT, puis JACQUES

Gérard, *allant à lui.* — Bonjour, petit.

Robert. — Monsieur.

Gérard. — Tu arrives?

Robert. — De Londres, et je voudrais y être de retour cette nuit même...

Gérard. — Tu es si pressé?

Robert. — Je joue.

Gérard. — Tu joues? Tu joues quoi?

Robert. — La comédie.

Gérard. — Qu'est-ce que... Tu joues la comédie?

Robert. — En anglais... dans un music-hall...

Gérard. — Et sous quel nom?... Car, j'espère...

Robert. — Oh! non!... Au théâtre, je m'appelle Grover, Dob Grover.

Gérard. — Merci... de cette attention... alors... tu es...

ROBERT. — Un peu comédien, un peu chanteur, un peu danseur, un peu acrobate, un peu mime, un peu clown! L'acteur anglais. J'ai du succès.

GÉRARD. — Tant mieux!... Tant mieux!... Et quel âge as-tu?

ROBERT. — Vingt-deux ans, je crois...

GÉRARD. — Alors... Permets-moi de te présenter ton frère, qui est venu de loin, lui aussi, pour les mêmes raisons que toi...

ROBERT. — Mon... Ah! ça, c'est drôle... Eh bien... (Tendant la main à Lucien.) Je suis ravi...

LUCIEN. — Moi aussi.

ROBERT. — J'espère, monsieur, que vous n'allez pas toucher à ma pension.

GÉRARD. — Bien malgré moi, tu peux me croire, j'y suis forcé...

ROBERT. — Mais non... Mais, c'est impossible, monsieur, c'est impossible, et j'ai fait ce voyage pour vous dire que c'est impossible; que je suis habitué à cet argent, j'en ai besoin.

GÉRARD. — Mais, si tu as du succès, tu dois en gagner.

ROBERT. — Beaucoup. C'est pour ça qu'il m'en faut davantage. A Londres, la vie n'est pas pour rien, monsieur, et ce n'est pas moi qui ai choisi Londres. On m'y a jeté, laissé; je veux bien y rester, mais avec tout ce dont j'ai besoin. Le cercle, le tailleur, les sports, l'auto, la campagne, le monde... tout cela est très cher et c'est indispensable... A Paris, l'acteur va de chez lui au théâtre, et du théâtre chez lui; mais, à Londres, nous vivons, monsieur, nous bougeons; nous sommes au théâtre, mais nous sommes dans la vie aussi; nous nous montrons même parmi des gens qui ne sont pas de théâtre... Et, de plus, j'ai un enfant, monsieur, et je dois me marier bientôt avec une jeune fille que j'aime.

GÉRARD. — La mère de l'enfant?

ROBERT. — Non... la mère et l'enfant je les ai installés loin de Londres.

GÉRARD. — Tu commences bien.

ROBERT. — C'est héréditaire à ce qu'il paraît... et si c'est vous qui m'avez légué cette hérédité-là... il faut en faire un peu les frais... Il ne faut pas me priver de cet argent, ce qui serait presque une mauvaise action.

Jacques entre.

Scène XII

LES MÊMES, JACQUES REMONT

JACQUES. — J'avais demandé si vous étiez seul, monsieur.

GÉRARD, lui tendant la main. — Entre, mon enfant... entre donc.

JACQUES. — Mais...

GÉRARD. — Comment vas-tu?

JACQUES. — Votre accueil, monsieur, me touche infiniment et me prouve que mademoiselle votre fille a tenu sa promesse de vous parler tout de suite...

GÉRARD. — Plaît-il... Vous... êtes...

JACQUES. — Jacques Rémont... Hier soir, mademoiselle votre fille...

GÉRARD. — Oui... En effet... Elle m'a dit... Oui... Oui... Un instant. (A Lucien et Robert.) Voulez-vous m'attendre?

ROBERT. — Je voudrais... monsieur...

GÉRARD. — Rien qu'un instant. (A Jacques.) Passez, monsieur, je vous suis. Ils sortent à droite.

Scène XIII

LUCIEN, ROBERT

ROBERT, après un silence, gêné. — Je ne voudrais pas manquer mon train, par exemple!

LUCIEN. — Vous n'en avez pas d'autres?

ROBERT. — Mais non. (Un temps.) *Deam*?

LUCIEN. — Vous dites?

ROBERT. — Rien.

LUCIEN. — Ah! je croyais...

ROBERT, un temps. — Vous habitez Paris?

LUCIEN. — Non, monsieur, Nancy.

ROBERT. — Ah!

LUCIEN, après un temps. — Vous vivez avec madame votre mère?

ROBERT. — Non... Elle n'est plus avec moi depuis longtemps.

LUCIEN. — Où est-elle?

ROBERT. — Je ne sais pas.

LUCIEN. — Ah!

Un temps.

ROBERT. — Et vous?

LUCIEN. — Je l'ai perdue aussi.

ROBERT. — De la même... façon?

LUCIEN. — La mienne est morte.

ROBERT. — C'est peut-être moins triste.

LUCIEN. — On est seuls.

ROBERT. — Oui, et l'on s'est rencontrés vraiment par hasard!...

Un temps.

LUCIEN, regardant autour de lui. — C'est beau ici...

ROBERT. — Oui... mais c'est pour les autres... les légitimes.

LUCIEN. — C'est vrai.

ROBERT. — Nous pourrions peut-être nous tutoyer comme ils font eux... entr'eux.

LUCIEN. — Si... tu veux... ça ne nous gênera pas souvent.

ROBERT. — On ne se reverra probablement jamais.

LUCIEN. — Probablement.

ROBERT. — On va s'écrire quelquefois... si tu veux, puisqu'on s'est vus.

LUCIEN. — Oh! oui!... Je n'ai personne à qui écrire.

ROBERT. — Tu t'ennuies à Nancy?

LUCIEN. — J'ai hâte d'entrer au régiment pour avoir des camarades... tous les jours.

ROBERT. — Tu vas faire ton service?

LUCIEN. — Oui. Pas toi? Tu n'es pas Français?

ROBERT. — Il paraît que je suis né à Stockholm.

LUCIEN. — Mais tu as été élevé en France?

ROBERT. — Beaucoup, mais j'ai vécu aussi en Angleterre, en Italie, en Suisse... dans les villes d'eaux, les casinos... Ma mère aimait beaucoup ça!...

LUCIEN. — Tu as vu du pays?

ROBERT. — J'en ai vu beaucoup... Je n'en aime aucun... Et toi?

LUCIEN. — Quoi?

ROBERT. — Tu aimes le tien?

LUCIEN. — Je n'ai que ça...

ROBERT. — Eh bien, tu sais! quoi qu'on en dise, ça, c'est quelque chose... tout de même.

LUCIEN. — Peut-être bien. Tu t'en vas?

ROBERT. — Je n'ai plus le temps d'attendre. Il m'écrira! Tu restes?

LUCIEN. — Je n'ai rien à faire.

Robert. — Tu ne connais personne à Paris?

Lucien. — Personne.

Robert. — Sortons ensemble ; on fera un peu connaissance.

Lucien. — Ce sera plus triste de se quitter, après?

Robert. — Bah!

Scène XIV

Les mêmes, M^{me} TRASKY

M^{me} Trasky, regardant avec son face-à-main. — Mais... où sont-ils?

Robert. — Madame...

Lucien. — Vous cherchez... peut-être...

M^{me} Trasky. — Ah! vous êtes là... Je vous cherchais... vous...

Lucien. — Nous?...

M^{me} Trasky. — Tous les deux... Oui... votre père... votre papa... enfin Gérard m'a dit... et... il m'envoie pour vous tenir compagnie... parce que lui... Je suis venue volontiers... mais je suis très vieille, très émue... très contente aussi, peut-être, je ne le sais pas au juste; mais, je ne trouve... rien... pas un mot à vous dire... Il m'a dit: « Va... parle-leur... » Comme c'est facile, n'est-ce pas?

Robert. — Asseyez-vous, madame...

M^{me} Trasky. — Oui... Oui... J'en ai besoin. Comme vous êtes gentils... tous les deux... et grands! Alors... vous... comme ça... vous habitez loin... Venez près de moi... plus près... puisque nous devions nous rencontrer...

Robert. — Madame...

Lucien. — Comme vous nous parlez, madame...

M^{me} Trasky. — Comme une grand'mère... mes pauvres petits... Mais oui... oui... qu'est-ce que vous voulez?... Ce n'est pas de ma faute, ni de la vôtre, non plus, n'est-ce pas?... Mais... embrassez-moi... vous aussi... Allons!... Embrasse-moi!... Nous causerons après. Et nous en aurons des choses à nous dire!...

Les deux enfants, attirés par la vieille femme, se sont insensiblement agenouillés chacun d'un côté. Gérard entre pour leur parler et s'arrête à regarder le groupe. Paulin arrive presque tout de suite à gauche.

Scène XV

Les mêmes, GERARD, PAULIN

Paulin. — Le dîner est servi, madame.

M^{me} Trasky, ne sachant que dire aux enfants. — Ah! Eh bien!...

Gérard. — Eh bien, si le dîner est servi, il faut aller dîner. (A Paulin.) Tu ajouteras deux couverts.

Paulin. — Bien, monsieur.

Il sort.

Gérard, aux enfants. — Allez! c'est par là...

Robert. — C'est que...

Gérard. — Tu nous embêtes... Allez...

Les deux enfants, timides, se dirigent vers la gauche.

M^{me} Trasky, bas à Gérard. — Mauvais sujet! Mauvais sujet!

Gérard, prenant son bras et en suivant les enfants. — Pourquoi?... Est-ce qu'ils ne sont pas gentils?... Eh bien... alors!

RIDEAU

Lucien. M^{me} rasky. Gérard. Robert. Paulin.

Gérard : *« Si le diner est servi, il faut aller diner... »*

Claude et Gérard. Jeanne. Geneviève.

Scène V. — Gérard : « *Va-t'en !* »

ACTE II

L'appartement qu'occupe Geneviève chez les Trasky. Au fond, une large fenêtre donnant sur le parc dont on voit les grands arbres. A droite, en pan coupé, porte conduisant à la chambre à coucher dont on aperçoit le lit et les claires tentures. A gauche, une porte, par laquelle on communique avec le reste de la maison.

Scène première

GENEVIEVE, THERESE, BETTINA

Au lever du rideau, Thérèse, à une table, la figure cachée entre les bras, pleure. Bettina est près d'elle. Geneviève, à demi étendue sur une chaise longue, fume.

Bettina, à Thérèse. — Ne te désole pas comme ça, chérie.

Thérèse. — Laisse-moi... je t'en prie, laisse-moi...

Bettina. — Ne pleure plus, tout s'arrangera, tu verras.

Thérèse. — Des mots...

Bettina. — Ne pleure plus... Te voir pleurer, c'est si nouveau, si triste...

Geneviève. — Et si inutile!

Bettina. — Allons... du courage!

Thérèse, se relevant un peu. — Tu as raison, Gen, c'est inutile surtout.

Geneviève. — Et fatigant!

Bettina. — Crois-moi, tout s'arrangera... et pour le mieux.

Thérèse. — Oui... Il faut que tout s'arrange, ou je vais tout déranger sérieusement.

Bettina. — Voyons.

Thérèse. — C'est tout vu... et jusqu'à très loin.

Bettina. — Que vas-tu faire?

Thérèse. — Quoi?... Je te le dirai quand ça sera fait.

Bettina. — Ne me parle pas ainsi... Tu as beaucoup pleuré, donc tu dois te sentir adoucie, meilleure.

Thérèse. — Décidée... surtout.

Bettina. — Après tout, tu as tort de te troubler à ce point; ce garçon ne t'aime pas tant que ça.

Thérèse. — Qu'en sais-tu?

Bettina. — Je sais, en tous cas, que son amour ne va pas jusqu'à pouvoir se passer d'une dot.

Thérèse. — Et il a raison... Mais oui... Il sait que j'ai toujours vécu dans le luxe, dans tous les luxes, et il ne veut pas m'exposer à une vie médiocre, dont je ne voudrais pas, d'ailleurs.

Bettina. — Papa saura arranger...

Thérèse. — Papa est ruiné... Il me prive de ma dot, mais par contre il me fera subir indirectement les conséquences d'un procès stupide... et, quand nous aurons bien été traînés dans la boue, mon mariage sera, de plus en plus, une chimère.

Bettina. — Si papa avait pu continuer sa rente à cette femme, il aurait empêché le procès.

Thérèse. — Cette femme! Toutes les femmes!

Bettina. — Thérèse...

Thérèse. — Parfaitement... C'est en pensant à toutes les femmes qui ont encombré sa vie qu'il est aux abois.

Bettina. — Ce n'est pas à toi de le juger!

Thérèse. — Et à qui donc?... Il aurait dû penser un peu à moi aussi. Moi aussi, je suis une femme de sa vie... Il a assuré le bien-être de ses maîtresses, de ses épouses, de ses bâtards, de tout le monde... et, pour moi... rien... pas le sou, mais la dèche, le procès, le scandale...

Bettina. — Calme-toi... calme-toi

Thérèse — Vois-tu ? La grande lâcheté, dans toutes les relations humaines, quelles qu'elles soient, c'est de ne pas parler; on évite, par là, les petits désagréments et l'on se prépare les gros chagrins. Si j'avais parlé lorsque j'ai eu le pressentiment de ce qui allait arriver... je ne serais pas au désespoir aujourd'hui. Mais, voilà! On se tait! On se tait par gentillesse, par discrétion, par respect... et on ne parle que pour blâmer, déplorer et regretter. Joli résultat, vraiment!

Bettina. — Tu ne regretteras rien.

Thèrèse. — Oh! ça, non... Je ne veux rien regretter... Ce serait trop bête et trop injuste que ma vie fût gâchée parce que les autres l'ont bien voulu... Ça, tu peux y compter, je ne regretterai rien.

Bettina, à Geneviève. — Dites-lui quelque chose, vous.

Geneviève. — Quoi?

Bettina. — Donnez-lui un conseil?

Geneviève. — Lequel?

Thérèse. — Tu as raison: « Lequel? » Je n'en ai pas besoin, d'ailleurs; j'ai plus de vingt-trois ans. Je crois que, malgré tous les aléas, le bonheur le plus probable, c'est celui d'être avec l'homme qu'on aime, et ce n'est pas prouvé, après tout, que le mariage soit ce qu'on a trouvé de mieux pour ça...

Bettina. — Tu dis?

Thérèse. — Je dis que si, par mille raisons dont je ne suis pas responsable, je ne peux pas épouser Jacques que j'aime, que je veux... Eh bien!... Tant pis!... ou tant mieux!... Je serai sa maîtresse...

Bettina. — Tu es folle... Tu es folle

Geneviève. — Pourquoi?

Bettina. — Voyons, Geneviève, vous qui connaissez la vie.

Geneviève. — C'est pour ça.

Bettina. — Vous parlez ainsi parce que vous êtes à l'abri, vous êtes mariée...

Geneviève. — Si peu!

Bettina. — Mais, vous êtes mariée!

Geneviève. — Si mal!

Bettina. — Crois-moi, ma chérie, je ne sais pas pourquoi, mais je suis sûre que c'est moi qui ai raison... Voyons: reprends-toi.

Thérèse. — C'est ce que je vais faire... J'ai pleuré, j'ai protesté, j'ai fait des phrases... Je vais agir.

Bettina. — Où vas-tu? Tu ne sortiras pas.

Thérèse. — Je vais voir papa.

Bettina. — Il est à Paris.

Thérèse. — Je vais lui écrire; ça vaut peut-être mieux. Il trouvera ma lettre en rentrant.

Bettina. — Tu vas lui faire de la peine.

Thérèse. — Oh ! non !... Il ne sait pas ce que c'est.

Bettina. — Tu vas m'en faire...

Thérèse. — Je t'en demande pardon. Qu'est-ce que tu veux? Dans la vie, il est des moments où il faut faire de la peine à quelqu'un.

Bettina. — Ecoute.

Thérèse. — Non... Rien... C'est inutile... Au revoir, Gen... Je te demande pardon d'être venue pleurer chez toi et je te remercie de ta sage indifférence.

Geneviève. — J'ai pensé à toi plus que tu ne peux le croire. (On frappe.) Quoi?... Entrez. Claude entre.

Scène II

LES MÊMES, CLAUDE

Geneviève, se levant brusquement. — Toi?

Claude. — Mon Dieu... oui.

Thérèse. — Nous partons.

Geneviève, vivement. — Non!... (A Claude.) Je causais de choses graves avec Thérèse et Bettina.

Claude. — Tiens... mais c'est vrai!... Je ne vous avais pas reconnues... Il y a si longtemps que... Veuillez m'excuser... Alors, j'ai interrompu...

Geneviève — Oui...

Thérèse. — Ce n'est rien...

Claude. — Je dérange?

Geneviève. — Oui...

Claude. — Mais...

Thérèse. — Nous partons...

Bettina. — Il faut que nous descendions... Monsieur...

Geneviève, à Thérèse. — Réfléchis bien, d'abord.

Thérèse. — Oui.

Geneviève. — Et agis résolument ensuite. Il n'y a que ça!

Thérèse. — Merci.

Elle sort avec Bettina.

Scène III

GENEVIEVE, CLAUDE

Claude. — Que se passe-t-il?

Geneviève. — Rien qui puisse t'intéresser.

Claude. — Je veux croire qu'il était question, en effet, de choses graves, car ta façon de me recevoir devant des tiers...

Geneviève. — Qu'est-ce que tu veux?

Claude. — Pourquoi n'es-tu pas à la maison?

Geneviève. — Pour ne pas déranger les domestiques qui ont si peu l'habitude de m'y voir.

Claude. — Et tu es installée ici?

Geneviève. — Je ne suis installée nulle part.

Claude. — C'est pourtant ici que je te trouve.

Geneviève. — Je m'en irai bientôt.

Claude. — Où?

Geneviève. — Je n'en sais rien...

Claude. — Et tu...

Geneviève. — Est-ce que ça va être long?

Claude. — Quoi?

Geneviève. — Cet interrogatoire?

Claude. — J'ai fini.

Geneviève. — Tant mieux.

Claude. — Il faut que tu rentres à la maison.

Geneviève. — Pour?

Claude. — Pour y reprendre ta place.

Geneviève. — Ma place de quoi?

Claude. — Tu feras bien de ne pas m'énerver.

Geneviève. — Tu dis?

Claude. — Mets ton chapeau, un manteau et...

Geneviève. — Non.

Claude. — Je t'en...

Geneviève. — C'est sérieux?

Claude. — Très...

Geneviève. — Alors... tu ne peux pas me permettre de rester ici, même pas jusqu'à demain?

Claude. — Je ne le peux pas.

Geneviève. — Dis-moi, serais-tu ivre de si bonne heure?

Claude. — Geneviève!

Geneviève. — Quoi? J'ai répondu à toutes les questions absurdes, je t'en pose une seule, logique celle-là, et tu te fâches...

Claude. — Non... Tu vois?... Je ne me fâche pas.

Geneviève. — C'est heureux!

Claude. — Mais... je te renouvelle, avec la plus grande insistance, la prière de me suivre...

Geneviève. — Pourquoi faire?

Claude. — J'ai besoin, immédiatement, besoin de causer avec toi.

Geneviève. — Si c'est inévitable, parle.

Claude. — Pas chez des étrangers.

Geneviève. — Des amis.

Claude. — A toi, peut-être, pas à moi.

Geneviève. — Les tiens sont plus gais.

Claude. — Les miens!... Je n'en ai plus.

Geneviève. — Pas possible...

Claude. — Aucun!... Rien!... Plus rien!...

Geneviève. — Comment?... Brûlé... à ce point?

Claude. — Davantage!

Geneviève. — Et... la partie... là-bas?

Claude. — La dernière.

Geneviève. — Le désastre, alors?

Claude. — Oui.

Geneviève. — Inévitable?

Claude. — Absolument... Un temps.

Geneviève. — Et que me veux-tu?

Claude. — Je veux que tu rentres à la maison pour te le dire.

Geneviève. — Comme tu ne pourras pas faire sortir de l'argent de cette conversation, il ne pourra rien sortir qui vaille.

Claude. — Mais il y a d'autres choses que l'argent!

Geneviève. — Il fallait vraiment que tu n'en aies plus du tout pour t'en apercevoir.

Claude. — Si tu veux... mais j'attends beaucoup, j'attends tout de cet entretien... je te prie d'y consentir... Crois-moi... je suis à l'un de ces moments où l'on se sent capable de tout.

Geneviève. — Tu as toujours été capable de tout.

Claude. — Je te conseille...

Geneviève. — Mais si tu tiens tant que ça à cet entretien inutile, peut-être pénible, à quoi bon faire un voyage pour l'avoir?

Claude. — Après tout... tu as raison... ça m'est égal... Bien entendu, je ne te parlerai pas de mes torts.

Geneviève. — Surtout si tu tiens à être bref.

Claude. — Ils sont énormes.

Geneviève. — N'en parle pas.

Claude. — Ils sont irrémédiables.

Geneviève. — Donc indifférents.

Claude. — Mais je suis à terre... à plat, malgré ces torts.

Geneviève. — Non; à cause de ces torts.

Claude. — Oui... Tout ce que tu voudras...

Geneviève. — Alors?

Claude. — Il me faut changer de vie.

Geneviève. — Ah! que vas-tu faire?

Claude. — D'abord te demander la permission de vendre ce qui est vendable chez nous, pour faire face dans les quarante-huit heures à des compromissions qui...

Geneviève. — Tu es maître.

Claude. — Je le sais... Mais, malgré cela, je tiens à ne rien faire sans toi... Tu vois que je suis venu à toi dans un esprit de réconciliation.

Geneviève. — De réconciliation?

Claude. — Oui.

Geneviève. — Mais... il n'y a pas eu brouille entre nous, que je sache.

Claude. — Ne cherche pas.

Geneviève. — Je ne cherche rien du tout... Je voudrais seulement que cette vieille indifférence dont nous avons atteint la perfection, je crois, et qui, de toutes les choses qui nous séparent, est la seule propre... je voudrais qu'elle ne fût troublée en quoi que ce soit. Tu as agi jusqu'à présent hors de moi, loin de moi, contre moi... sans consulter personne. Continue.

Claude. — Je ne peux plus agir, je n'ai plus rien.

Geneviève. — Que pourrais-je te donner?

Claude. — Ton amitié.

Geneviève. — Ah! non!... N'est-ce pas?... Ah! non!

Claude. — Ne me repousse pas, Geneviève.

Geneviève. — Je m'attendais à tout... Tu m'y as habituée... Mais pas ça... Pas ça! Je t'en prie... Parle tant que tu veux. Mais parle de ce que tu sais, qui t'est familier... et n'abîme pas des mots que tu ignores et qui ont encore de la valeur pour moi... De l'amitié pour toi? Vraiment?... Tu ne demandes que ça?

Claude. — Je passe un moment tragique.

Geneviève. — Parce que tu crois qu'il n'y a que les moments de crise qui sont tragiques... Parce que tu ne sais pas, au contraire, que rien n'est plus tragique que la solitude des heures où il ne se passe rien...

Claude. — Ce que je demande, c'est ton devoir de...

Geneviève. — Mon devoir? Mon devoir aussi?... Amitié!... Devoir!... Et puis après?... Est-ce que tu te rends compte...

Claude. — Je me rends compte que je demande l'impossible... c'est pour ça que je suis venu à toi, parce que je te connais...

Geneviève. — Et depuis quand me connais-tu?

Claude. — Geneviève!

Geneviève. — Depuis quand as-tu pensé à moi? Depuis que les coquines, les rastas et les drôles dont tu étais le dieu n'ont plus voulu de toi!... n'est-ce pas? Tu me connais?... Mais tu ne sais donc pas que je rougis jusqu'à l'âme d'avoir été connue par toi... de faire partie de la foule de femmes que tu as connues... Et, surtout!... Surtout ne me fais pas parler... Tu ne sais pas ce que j'ai pu accumuler en sept années de silence... Tu ne sais pas ce qu'on peut apprendre à haïr lorsqu'on a pleuré tant que ça!

Claude. — Malgré cela, malgré tout, je te connais, Geneviève, et tu...

Geneviève. — Tu ne me connais pas! Ce n'est pas vrai! Tu as connu une jeune fille qui t'a apporté, voilà dix ans, toutes les naïvetés et toutes les illusions... Qu'en as-tu fait?... Qu'as-tu vu en elle? Un beau corps pur comme ses pensées... et tu l'as pris, oui; tu l'as connu, celui-là; mais, après? Tout de suite après?... As-tu jamais pensé qu'en ce corps il pouvait y avoir autre chose que de la chair; qu'il pouvait y avoir un cœur, un cerveau, une âme et des sensibilités plus profondes et des aspirations plus belles... Jamais!... Et tu viens me dire, maintenant, que tu me connais encore? Ce n'est pas vrai. Et c'est tant mieux pour toi... car si tu savais la transformation atroce que tu as opérée, si tu savais la femme que je suis devenue à force de jalousie, d'abord, de colère ensuite et de résignation après... Ah! si tu le savais... tu ne m'aurais rien demandé et moins que tout de la pitié... Je n'en ai pas... Tu as desséché toutes les bonnes sources... Je n'ai plus de pitié ni pour toi, ni pour moi, ni pour personne... Ne me demande donc rien!

Claude. — Je te demande de m'accabler tant que tu voudras, tant que tu pourras... et de te calmer après... pour que je puisse te dire.

Geneviève. — Tu ne peux rien me dire... Tu ne peux que me blesser.

Claude. — Je suis à terre.

Geneviève. — Ta déchéance est faite de toutes les injures que tu m'as infligées...

Claude. — Il faut que tu me pardonnes...

Geneviève. — Non... Je ne le saurais pas.

Claude. — Je te demande de me relever un peu... Tu es ma femme.

Geneviève. — Tu vois? Comment veux-tu que nous causions? Chaque mot que tu prononces me fait l'effet d'une gifle.

Claude. — Je n'ai plus que toi, et, après tout, j'ai le droit...

Geneviève. — Tu vas aussi parler de ton droit... Mais, que m'as-tu donné pour avoir des droits?... Oui!... qu'est-ce que tu m'as donné?... De l'argent... comme aux autres, et pas autant, certainement. Alors, pourquoi ne t'adresses-tu pas aux autres, à toutes les autres, pour avoir de l'amitié... Si elles se cotisaient, pour peu que chacune en mît, tu en aurais beaucoup.

Claude. — Mais je t'ai donné...

Geneviève. — De l'argent, c'est tout... la seule chose qui ne t'a jamais rien coûté... Tu m'as payée pour être malheureuse et seule... comme tu en as payé d'autres pour être belles à ton côté... Et c'est lorsque j'ai compris que je ne pouvais pas être la plus heureuse que j'ai voulu être la plus riche; et j'en ai voulu de l'argent, beaucoup, énormément... Et je m'en suis empoisonnée... Je dépensais comme d'autres boivent ou se piquent à la morphine. Ah! en auras-tu fait du mal avec tes millions? M'auras-tu assez déçue, de toutes les façons, avec tes millions. De toutes les façons, oui... Et tu le sais... Je n'ai eu de toi ni bonté, ni beauté, ni intelligence, ni protection. Rien. Un enfant m'eût sauvée... mais tu as été trop et trop vite occupé ailleurs... Eh bien! Retournes-y... Je me sens incapable de la moindre abnégation, du moindre sacrifice.

Claude. — Tu en feras un pour moi... lorsque tes nerfs seront plus détendus...

Geneviève. — Tu as tort de le croire... Ecoute ceci et tu vas te rendre compte... de ma rancune... Je suis restée une femme honnête, tout en étant ta femme depuis dix ans. C'est quelque chose... Et ça n'a pas été par honnêteté... Oh! non!... Ça été par vengeance.... car moi aussi j'ai trouvé des hommes qui m'ont plu... dont j'ai eu envie, à qui j'ai plu, qui me l'ont dit, qui ont voulu, par amour ou par pitié, peut-être, consoler un peu le ridicule où tu me plongeais. Et je me suis tout refusé jusqu'à présent, tout, toujours, parce que je savais que le jour arriverait où, du plus haut de cette honnêteté laborieusement et péniblement conservée, je pourrais te dire mon mépris.

Claude. — Tu as raison... mais je crois, n'est-ce pas? que tu as dit tout ce que tu avais sur le cœur...

Geneviève. — Mettons... et finissons sans rien ajouter...

Claude. — Je n'ajoute rien; je répète seulement que j'ai besoin de toi... pour ne pas sombrer complètement.

Geneviève. — Mais quelle serait-elle donc, ton idée?

Claude. — Je veux réparer, comme je le peux, le mal que je t'ai fait... que je me suis fait.

Geneviève. — Et pour ça...

Claude. — Pour ça... tu ne dois pas me lâcher...

Geneviève. — Mais, au contraire, vivre avec toi, peut-être?

Claude. — Oui...

Geneviève. — Et tu en aurais le courage?

Claude. — C'est le seul qui me reste.

Geneviève. — Et tu crois que je l'aurai aussi?

Claude. — Il le faut...

Geneviève. — Alors... tu me proposes, tout bonnement, d'être quoi? D'être l'infirmière de toutes tes lassitudes, de tous tes écœurements, de toutes tes maladies...

Claude. — Ah! ne m'exaspère pas davantage parce que...

Geneviève. — Parce que?... Alors c'est ça... n'est-ce pas? La vie en commun... Il ne s'est rien passé... on recommence...

Claude. — Il le faut, crois-moi!

Geneviève. — Mais, si tu es vidé, usé, flapi, fini... moi j'ai trente ans, comprends-tu? J'en ai vingt, puisque les dix que tu m'as pris ne comptent pas pour moi... Si tu n'as plus besoin que de calme et de repos... j'ai besoin de vie et de joie... entends-tu?... J'en ai le droit, j'en ai le devoir... Je veux vivre aussi, mais pas de la vie que tu me proposes qui serait encore pire que l'autre qui avait, au moins, l'avantage de l'éloignement.

Claude. — Geneviève... je suis à bout...

Geneviève. — Alors... ce serait la vie en commun... côte à côte... n'est-ce pas? Et, après les premières pudeurs nouvellement vaincues, on irait doucement à de nouveaux contacts, à de nouveaux rapports... et, peu à peu... tu reprendrais peut-être... tous tes droits de mâle... tu voudrais, peut-être, me toucher de tes mains qui ont tout touché, me frôler de tes désirs qui ont tout obtenu; m'exciter de tes pensées qui ont tout conçu, m'embrasser de ta bouche qui a tout... Ah! si tu savais... ce que tu me dégoûtes... Non!... Si tu savais ce que tu me dégoûtes...

Claude. — Ah! prends garde...

Geneviève. — A quoi...

Claude. — Tu me pousses... au suicide, simplement.

Geneviève. — Allons donc!... Si tu as un revolver dans ta poche, c'est parce qu'il était nécessaire dans les endroits que tu fréquentais, la nuit, parce que tu pratiquais la vadrouille armée.

Claude. — Fais attention.

Geneviève. — Tu te suicideras peut-être, c'est la seule fin des hommes comme toi... Mais tu te suicideras lentement, en te traînant dans tous les tripots et dans tous les beuglants... en te cramponnant à l'argent des autres, comme les autres se cramponnaient au tien... C'est la destinée de ceux qui n'ont vécu que par l'argent et pour l'argent... Et tu trouveras toujours un verre de champagne au coin d'une table... et une fille au coin d'un lit... Tu as tout déshonoré, ta richesse, ta santé, ton intelligence, ton mariage... tu déshonoreras ton suicide aussi... et ce n'est qu'alors que tu te seras complètement développé.

Claude. — Ce que tu fais est pire que tout ce que j'ai fait.

Geneviève. — Tu dis ça parce que tu ne sais pas tout le mal que tu as fait.

Claude. — Pour la dernière fois, je te prie...

Geneviève. — Jamais. Avec un autre, le travail, les privations, la misère, tout ce que l'on voudra; avec toi, pas une heure.

Claude. — Avec un autre que tu aimerais.

Geneviève. — Je me contenterais de l'estimer.

Claude. — C'est bien... Je renonce.

Geneviève. — Il est temps... Je n'en peux plus... Laisse-moi... Laisse-moi!

Claude. — Un mot encore. Dis-moi, est-ce du haut de ton honnêteté que tu écris des lettres pareilles?

Geneviève. — Qu'est-ce... Tu as?...

Claude. — Oh!... Je n'ai pas eu besoin de fouiller dans tes tiroirs... Cette lettre était là... sur ton bureau... Elle s'offrait à tous les regards... comme tu l'offres toi-même à cet heureux homme, avec des mots... Oh! des mots dont je ne me doutais même pas.

Geneviève. — Naturellement, puisque ce sont des mots d'amour!

Claude. — Je crois que c'est ton tour de baisser un peu la voix, n'est-ce pas?

Geneviève. — Alors... Alors... Tu penses...

Claude. — Le moyen de penser autre chose?

Geneviève. — Que j'ai un...

Claude. — Que tu as un amant.

Geneviève. — Et, malgré cela... tu es venu à moi dans un esprit de réconciliation?... Ah! tu es pire que je ne croyais...

Claude. — Te sachant coupable, je me disais que l'on pourrait transiger.

Geneviève. — Coupable?... Moi?

Claude. — Enfin! Nies-tu cette lettre?

Geneviève. — Tu ne le voudrais pas.

Claude. — Elle est bien à toi... Tous ces mots sont bien à toi... Regarde, regarde donc.

Geneviève, lui arrachant la lettre des mains. — Oui... elle est à moi...

Claude. — Ah! tu vas...

Geneviève. — Je te l'ai arrachée parce qu'il y manque quelque chose.

Claude. — Quoi donc?

Geneviève. — Ça! (Elle la signe et la lui jette.) Tiens et porte-la tout de suite chez un avocat... fais déposer une plainte contre inconnu... et tâche que ce soit au plus vite fini, pour que je puisse me débarrasser de la seule chose qui me reste de toi: ton nom! Ah! si je pouvais également me débarrasser de ton souvenir!

Claude. — Tu vas me dire d'abord à qui elle est adressée, cette lettre.

Geneviève. — Tu veux plaisanter, n'est-ce pas?

Claude. — Qui est cet amant?...

Gérard entre.

Scène IV

Les mêmes, GERARD

Gérard, après un silence prolongé. — Je viens d'apprendre ton arrivée...

Claude. — Et... tu es monté me dire bonjour, n'est-ce pas?

Gérard. — Oui...

Claude. — Voilà.

Gérard. — Voilà.

Claude. — Alors?

Gérard. — Alors... Bonjour... Mais... est-ce que mon empressement te fait bien plaisir?

Claude. — Comment donc!

Gérard. — Tant mieux!... Tant mieux!... Car... Alors, tu es sûr que ce n'est pas le plaisir de me voir qui te bouleverses ainsi...

Claude. — Où prends-tu ça?

Gérard. — Sur ta figure... sur la sienne... Mais si, vous êtes tout à fait... et je suis peut-être tombé mal à propos... Je m'en excuse... A tout à l'heure.

Claude. — Reste donc.

Gérard. — Mais... qu'as-tu?

Claude. — Rien... Reste... Puisque tu entres chez ma femme sans même te donner la peine de frapper, c'est que tu as certainement le droit d'y rester...

Gérard. — Ah! mais...

Claude. — Quoi?... Ce que je dis là... c'est parfaitement naturel.

Gérard. — C'est parfaitement absurde et parfaitement déplaisant... Je m'efforce de comprendre ton attitude, et je la trouve de plus en plus inadmissible.

Geneviève. — Je vais te l'expliquer d'un mot.

Claude. — On ne te le demande pas.

Gérard. — Mais si, au contraire, on le lui demande, on l'en prie, même...

Geneviève. — Lorsque tu es entré, il était sur le point de me commencer une scène de jalousie.

Gérard. — Toi?... Allons donc!

Geneviève. — C'est assez drôle, n'est-ce pas?

Gérard. — Nouveau, surtout, et inattendu...

Claude. — Ce que tu voudras... Mais, m'en nieras-tu le droit?

Gérard. — Moi?

Claude. — Eh bien! Alors?

Gérard. — Oh! mais comme tu nous reviens changé!

Claude. — Tu ne sais pas combien.

Gérard. — C'est dommage, mon vieux!... Je le regrette, car ton cynisme... ton nihilisme, si tu aimes mieux, ton nihilisme conjugal était si amusant et paraissait si définitif... Alors, quoi?... Ce n'est pas une blague?... Jaloux, toi?

Claude. — Je rentre de voyage et c'est ici qu'il me faut venir chercher ma femme.

Gérard. — Ici?

Geneviève. — Ne fais donc pas attention.

Gérard. — Ici... chez des amis... Tu étais si loin... Tu es toujours si loin...

Claude. — Je suis où bon me semble être, et ma femme...

Geneviève. — Oh! c'est irritant comme tu dis ce mot...

Gérard. — En effet, tu le dis et tu le répètes comme si tu venais de l'apprendre... Mais, enfin, tu ne peux pourtant pas empêcher les gens de trouver ta jalousie un peu comique. (Mouvement de Claude.) Mais oui, voyons, car rien dans ta façon de vivre et de comprendre le mariage ne pouvait la faire prévoir; et je t'assure que ton devin russe t'a volé ton argent s'il ne t'a pas prédit que, tôt ou tard, tu serais fatalement cocu...

Claude. — Je n'admets pas que tu plaisantes.

Gérard. — Mais je ne plaisante pas... Je suis étonné, voilà tout... Comment veux-tu que je ne le sois pas? Tu m'as dit des centaines de fois: « Si ma femme avait un amant j'aurais moins de remords. »

Claude. — Et c'est toi, n'est-ce pas? qui t'es chargé de les diminuer, mes remords...

Gérard. — Mais tu es fou...

Geneviève. — Ne l'écoute pas...

Gérard. — Tu vas me dire...

Claude. — C'est à toi de répondre.

Gérard. — Encore?

Claude. — Ça te gêne!

Gérard. — Tu es fantastique!

Claude. — Et tu es muet...

Gérard. — Non... Décidément non... J'ai fait de mon mieux pour que tu ne t'aperçoives pas que ce ton d'une extrême impolitesse m'était désagréable... même chez moi. J'ai eu beaucoup de patience... Mais, comme tu m'as tout l'air de n'être venu ici que pour faire du scandale, je ne saurais te suivre plus longtemps... C'est, sans doute, le soleil du désert qui t'a trop chauffé le casque... Je compatis... mais soigne-toi, mon vieux; nous causerons après et je t'expliquerai peut-être que je suis entré ici parce que je croyais que mon droit d'ami...

Claude. — Ou d'amant.

Gérard. — Tu as dit?

Claude. — Je dis...

Gérard. — Rien... Non... D'abord... avant de débiter n'importe quelle autre bêtise... tu vas t'excuser de celle-là... Oui... t'excuser... de cette injure gratuite que tu viens de faire à ta femme.

Geneviève. — Oh! ça ne m'atteint pas.

Gérard. — Mais ça m'atteint, moi, puisque tu es ici, chez moi, chez les miens... ça m'atteint grossièrement... et tu vas t'expliquer sur-le-champ.

Claude. — Oui, tu es son...

Gérard. — Je ne suis pas son amant... Cela devrait te suffire, si tu me connaissais un peu... Mais je vais te donner des détails, tu les mérites... Il m'eût suffi de faire un signe, entends-tu bien? le moindre, pour devenir son amant.

Geneviève. — Je l'affirme...

Gérard. — Et, quoique cela te puisse paraître extraordinaire, je ne l'ai pas fait, ce signe.

Geneviève. — Et je le regrette!

Claude. — Oh! toi...

Gérard. — Si ta femme a un amant...

Geneviève. — Gérard!

Gérard. — ... Et tu ne l'aurais fichtre pas volé, c'est ailleurs que tu dois aller le chercher, ce que je te conseille de faire tout de suite.

Geneviève. — Je te défends de le penser... Tu sais ma vie... Tu en connais les détresses et les dégoûts... et, par respect, par amitié, par pitié... tu ne dois pas m'accabler de cette chose... C'est injuste et c'est indigne... Tout ce qu'il peut dire, lui, ça m'est égal, mais pas toi, je t'en prie, pas toi...

Gérard. — C'est vrai... Tu as raison... Je te demande pardon... Qu'est-ce que tu veux?... Le relent de muflerie qu'il dégage m'avait gagné et je... Je te demande pardon... Je suis très affligé de mes paroles...

Geneviève. — Ah! tu ne sais pas le mal qu'elles m'ont fait... Tu n'en as pas l'idée...

Claude. — Ah! tu sais... Je te fais mes plus grands compliments... Depuis que je suis ici, je n'ai eu que de la colère, du mépris... Mais cette belle émotion t'était réservée...

Gérard. — Et nous allons nous y arrêter pour ne pas la gâcher, car elle est très belle, en effet... Finissons là-dessus.

Geneviève. — Je vous en prie... Il vaut mieux...

Claude. — Soit... Je me rends... Je m'étais, sans doute, trompé, et je vous prie, tous les deux, de m'excuser... Tiens, et, pour prouver combien je regrette ce que j'ai pu lâcher dans mon énervement, je vais te demander de me rendre un service très grand... Oh! non... sois tranquille, je ne vais pas te taper... C'est autre chose, c'est mieux, plus relevé... Voici: je me sens effroyablement fichu et seul et sans courage de faire la seule chose logique vraiment sérieuse... Non... Je m'y suis essayé... et je n'en ai pas eu le courage... ce n'est pas de ma faute.

Gérard. — Tu en es là!...

Claude. — Oh! bien plus bas... et c'est dans un désarroi lamentable que je suis venu, du fond de ma boue, lui demander de me tendre la main...

Geneviève. — Je t'ai dit que...

Claude. — Une minute, s'il te plaît... (A Gérard.) Elle m'a repoussé inexorablement, sans rémission, sans appel possible... Oui... Je sais... Tu vas dire qu'elle a eu raison... C'est possible!... Ce n'est pas sûr... Je ne discute pas son acte... parce que j'ai encore un espoir: toi, oui, toi... Par la façon dont elle vient de te parler, par cette émotion si belle... je me suis rendu compte de l'empire que tu as sur elle, empire d'ami, de parent, d'hôte, de ce que l'on voudra, mais très grand, incontestable... Eh bien!... Je te demande de l'exercer en ma faveur...

Geneviève. — Ce serait inutile et je...

Claude. — Attends... (A Gérard.) Si tu es aussi détaché d'elle que tu le dis, prouve-le et prouve-lui qu'il est de son devoir de femme et d'épouse, quels que soient mes torts, de m'aider en ce mauvais moment... Sans l'appui moral que je lui demande je ne saurai me passer de l'argent que je n'ai plus, qui était ma raison, mon intelligence, ma seule force... Ne sachant, ne pouvant pas m'en passer, je vais tout droit aux pires choses... Elle seule peut, peut-être, me sauver de cette décomposition... Dis-lui de le tenter...

Geneviève. — Tu sais toutes les raisons qui m'en empêcheraient...

Claude. — Je te prie de te taire.

Geneviève. — Je n'accepterai aucun conseil.

Claude. — Je lui demande de t'en donner, quand même.

Geneviève. — Je ne subirai aucune influence.

Claude. — Attends, d'abord.

Geneviève. — Je n'écouterai personne.

Gérard. — C'est donc inutile que je parle.

Claude. — Tu ne veux pas?

Gérard. — Puisque c'est inutile.

Claude. — Essaie...

Gérard. — Non...

Claude. — Parce que...

Gérard. — Parce qu'en plus de ces raisons à elle, trop profondes, trop intimes pour que je puisse m'en mêler, il y aussi mes raisons à moi.

Claude. — Dis-les...

Gérard. — Ce n'est pas le moment.

Claude. — Vraiment! Ce n'est pas le moment!... Et vous croyez peut-être m'avoir roulé, n'est-ce pas?

Vous croyez que je gobe vos boniments et vos histoires à dormir debout! A d'autres, mes enfants, pas à moi!... Tu nies, elle nie, mais heureusement dans cette lettre...

Geneviève. — Ah! tu ne vas pas... Je te déf...

Claude. — Dans cette lettre il y a assez de détails sur toi, sur ta vie, sur cette maison qu'on appelle... Attends... (Lisant.) *Un enfer que j'aime...*

Geneviève. — Je te défends de lire ça... Je...

Claude. — Cette lettre merveilleuse, brûlante, effrontée, que je viens de lui sortir et qu'elle a eu le magnifique toupet de signer.

Gérard, à Geneviève. — Tu as...

Claude. — Signé!... Oui... Pour que le document soit plus complet... Qu'en dis-tu, voyons, qu'en dis-tu?

Gérard. — Que tu ne dois pas lui faire grand'-peur...

Claude. — Si... un peu tout de même, car elle n'a pas osé pousser la franchise jusqu'à me dire le nom de ce monsieur, de cet amant...

Il lit.

Geneviève, à Gérard. — N'écoute pas! N'écoute pas... Je te défends d'écouter...

Claude, lisant. — ...*Amant de toute ma chair folle d'amour...*

Geneviève. — Ah! lâche! Mille fois lâche!

Claude. — Elle n'a pas voulu me dire qui est cet homme épatant, mais tu peux peut-être me renseigner.

Gérard. — Peut-être, oui...

Geneviève. — Mais oui! Mais oui! Dis-lui que c'est toi que j'aime! Que c'est à toi que j'écris les folies les plus secrètes de mon cœur et de mes sens; dis-lui aussi que tu n'en aurais jamais connu aucune s'il ne s'était pas donné la peine de te lire, lui, lui... Dis-lui qu'il me semble qu'il vient de me déshabiller et de me jeter dans tes bras, nue jusqu'à l'âme... Lui! le mari!... Le sal...

Claude, allant violemment sur elle. — Ah! tu vas te taire ou...

Gérard, s'interposant. — Quoi donc?... Tu allais la battre?

Claude. — Tu vas me fiche la paix...

Gérard. — Et tu vas te tenir tranquille... Là... Où tu étais... car tu risques, en bougeant, de te faire prendre par les épaules et de sortir de chez moi par où on ne sort pas d'habitude... Donc, ne bouge pas... Ecume, rage, si ça t'amuse, mais ne bouge pas... Tu as parfaitement entendu... Cette lettre, dont tu as été le premier lecteur, était pour moi... Ta femme m'aime... Elle me l'a dit... J'en ai été ému, d'une émotion très grande... car je la regarde depuis longtemps, ta femme, cette belle jeune femme que tu as laissée traîner partout en l'exposant à tous les regards, donc à tous les dangers... Oui, je la regarde et je l'admire, ta femme, depuis longtemps, depuis que son abandon, sa tristesse et son charme m'attirent et opèrent sur moi, puissamment, sans que j'aie voulu me l'avouer à moi-même, jusqu'à présent... Mais ta bêtise est tellement exaspérante, tellement outrageante, que je ne résiste pas à l'envie folle qui me prend de te crier à toi ce que je ne lui ai jamais dit à elle: que je la veux?

Geneviève. — Gér...

Claude. — Et que tu es...

Gérard. — Et que je ne suis pas son amant... Il est des choses, comme celle d'abriter une maîtresse chez ma mère, chez ma femme et chez ma fille, que je n'ai jamais conçues...

Claude. — Oh! tu en as fait bien d'autres...

Gérard. — D'autres, oui... Celle-là, non... Et si, contrairement à mon habitude de prendre, de posséder sans retard ce qui me plaît, ce que je veux, je me suis tu, cette fois... c'est parce que j'étais ruiné, comme toi, oui, réjouis-toi, mais laisse-moi aller jusqu'au bout... Ta joie ne sera pas, peut-être, de longue durée... Nous allons le voir, tout de suite. Cette dépêche, d'abord.

Geneviève, lisant, ne croyant pas ce qu'elle lit. — Moi!... Moi!...

Gérard, lui donnant une lettre. — Cette lettre, ensuite...

Geneviève, lisant avidement. — Moi!... Et tu crois... dis?... Tu crois... Sans aucun doute, n'est-ce pas?... Sans contestation possible?

Gérard. — L'avoué viendra t'en faire la communication officielle demain...

Geneviève. — Ah! mon Dieu! Pardonne cette vilaine joie... mais puisque tu m'as exaucée, ça n'a pas dû être pour ne pas me pardonner... Moi!... Moi!... C'est si nouveau, si nouveau pour moi de me sentir libre... Libre de vouloir, d'offrir... Libre surtout de ne plus rien accepter de qui que ce soit... Libre! Libre!... Moi aussi. (A Claude.) Oui... c'est vrai... Je dois te paraître folle. (A Gérard.) Dis-lui... je t'en prie... Moi, je ne pourrais pas...

Gérard. — Notre grand-oncle Trasky, qui fut le tuteur et l'ami de Geneviève et son parrain, lors de son mariage, lui a laissé, sauf quelques legs insignifiants, toute sa fortune...

Claude. — Toute sa...

Geneviève. — Oui... à moi... qui ai si horriblement souffert, toujours de l'argent des autres... Ah! comme c'est juste, tout de même... (A Gérard.) Et puisqu'on y est, liquidons... Et, tu sais, je ne rétracte rien... Parle, agis en maître... Tu le peux... (A Claude.) J'ai été dure avec toi, tout à l'heure, c'est parce que dix années de souffrances étaient remontées en flot, jusqu'au cœur... et j'ai dû dire des choses méchantes... Je le regrette... Tiens! Je t'en demande pardon.

Claude. — Tu trembles de joie, et ta joie est féroce.

Geneviève. — Peut-être... oui... Et j'y suis si peu habituée que je ne sais même pas le dissimuler... Il me semble que je vois tout d'une autre façon, en mieux, en beauté, tout, même le passé... L'argent! Quelle effroyable merveille!... Tu as raison, c'est une joie féroce, mais une joie tout de même... Et tu m'en avais trop privée... Seulement... C'est assez, maintenant... Je vous en supplie... Nous réglerons tout... après... plus tard... Maintenant, je suis trop énervée, à n'en plus pouvoir... C'est assez... Je n'en peux plus... Je n'en peux plus...

Nerveusement, elle fond en larmes.

Gérard. — Calme-toi... Repose-toi... Nous partons. Veux-tu que je t'envoie quelqu'un?

Geneviève. — Oui, ta fille... Je veux lui parler...

Gérard, à Claude. — Je te suis...

Claude. — Oh! comme tu es pressé.... Comme tu es pressé!...

Gérard. — Oui... Il ne faut pas commencer ici un débat qui ne finirait pas.

Claude. — Ou qui finirait mal...

Gérard. — Tu veux me faire peur?

Claude. — Pourquoi pas?

Gérard. — Eh bien! Viens me faire peur ailleurs. Ici, la paix!

Claude. — Alors... tout est bien arrangé entre vous deux.

Gérard. — Rien n'est arrangé. Geneviève sait ce qu'elle veut.

Claude. — Et toi aussi, tu le sais...

Geneviève. — De grâce... ne discutez pas davantage. (A Claude.) Je te prie...

Claude. — De m'en aller, n'est-ce pas, de disparaître. (A Gérard.) Et de te la laisser comme ça, sans broncher, non seulement cette belle jeune femme, comme tu disais, mais aussi cette immense fortune inespérée... Et puis après? Dis donc, pendant que tu y es, tu n'as pas autre chose à me demander?

Gérard. — Si... cette lettre.

Claude. — Cette... Non! Vraiment!

Gérard. — Oui... Pour éviter une injustice probable, car, malgré tes torts éclatants et publics, l'esprit d'un pauvre diable de juge bourgeois pourrait très bien s'effaroucher de la liberté, de la véhémence de cette lettre, et cela nuirait à la réputation de Geneviève, sur laquelle on ne doit jeter l'ombre d'une ombre... Le divorce sera prononcé contre toi... Absolument, contre toi... Tu lui dois ça... Et ta vie nous offre des éléments de tout premier ordre pour l'obtenir. Donne ou déchire ce papier... et que tout soit fini...

Claude. — Eh bien!... Non!... Mais non! Mais non! Mais non! Je trouve que l'affaire mérite qu'on bavarde encore un peu...

Geneviève. — Il n'est question d'aucune affaire...

Claude. — Si...

Gérard. — En effet. Tu es redevenue ce qu'on appelle à la Bourse une « valeur d'actualité ». Il tient à la négocier.

Claude. — Puisque personne, plus que moi, n'a droit de le faire.

Geneviève. — Aucun droit... Tu n'as aucun droit... Je le nie... Tu n'as envers moi que le devoir de me laisser tranquille... D'ailleurs, quoi que tu dises, je ferai ce que je voudrai...

Claude. — Tu feras ce qu'il voudra.

Geneviève. — C'est la même chose.

Claude. — Car il croit te tenir, mais je saurai, par n'importe quel moyen, t'empêcher de faire une telle sottise.

Geneviève. — Ah! c'est bien la première fois que tu t'occupes de moi...

Claude. — Raison de plus pour le faire avec acharnement; et je te montrerai à quoi tu t'exposes.

Geneviève. — A être heureuse, peut-être... Ce serait bien mon tour.

Claude. — Tu ne sais pas...

Geneviève. — Tout... car tu lui as laissé largement le temps de m'étudier, de m'apprendre et de s'éprendre, malgré tout.

Claude. — Elle ne peut pas savoir que tu es un homme...

Gérard. — Comme toi... De meilleure race... De meilleure tenue... D'une dignité supérieure, mais de même instinct... Pas plus, pas moins!... Comme toi!... Comme d'autres, de beaucoup d'autres hommes, nés sous la bonne étoile, à qui ni l'intelligence, ni la force, ni la santé, ni la beauté, ni la richesse, ni tous les autres moyens n'ont fait défaut, et qui, malgré cela, ou à cause de cela, peut-être, sont possédés de l'avidité insatiable de tout vouloir, de tout engloutir... Les inassouvis, les rapaces, les dévoreurs, les malades de la possession, quelle qu'elle soit... Les hommes qui se promènent dans la vie, comme les requins dans l'eau, la gueule ouverte et prête à toutes les proies... Requins de millions... Requins d'existence... Requins de gloire... Requins de n'importe quoi! Et tu le sais, voyons! Tu en es... Mais, tu es seul, tu as toujours été seul, et, ton égoïsme étant parfaitement solitaire, tu t'es ruiné froidement, pour la galerie, pour le bluff, pour l'épate, pour l'esbroufe.

Claude. — Tandis que toi...

Gérard. — Tandis que moi, j'ai aimé tout de même, et j'ai été aimé, et j'ai créé...

Claude. — Des souffrances sans nombre...

Gérard. — Et des joies aussi, et des illusions, et des inquiétudes, et des chagrins, et des jouissances, et des douleurs... De la vie... quoi? J'ai créé tout un monde qui n'a que moi, dont le passé et l'avenir ne dépendent que de moi, dont les besoins pèsent sur ma responsabilité... et, pour y subvenir, il me faut...

Geneviève. — Ce que j'ai offert!

Gérard. — Et que j'accepte.

Claude. — Ah! tu ferais un joli placement!

Geneviève. — Je ferai beaucoup de bien.

Claude. — Et, pour t'en remercier, il broiera ton cœur.

Geneviève. — Je le risque.

Claude. — Et il te lâchera lorsqu'une nouvelle femme traversera sa vie.

Geneviève. — Je m'y attends.

Claude. — Et tu te rongeras de jalousie.

Geneviève. — Ce qui me prouvera que j'aime, que j'aime, que j'aime. C'est ce dont j'ai besoin.

Claude. — Et il...

Gérard. — Assez. Pour la dernière fois, donne cette lettre, qui la flétrirait publiquement, ce que je ne saurais admettre...

Claude. — Je ne veux pas.

Gérard. — Combien en veux-tu?

Geneviève. — J'approuve! J'approuve! Mais, finissez.

Gérard. — Combien? Demande, exige... ce que tu voudras...

Claude. — Mais non!... Mais pas du tout... Tu envisages mal la situation... C'est moi le plus fort... C'est moi qui parle.

Gérard. — Mais, parle donc.

Claude. — Et qui parlerai encore lorsque je vous aurai fait taire pour toujours.

Gérard. — Tu nous embêtes... tu ne tueras personne, ce n'est pas si facile que ça.

Claude. — C'est très facile; ce n'est rien pour un homme qui, n'ayant pas le courage d'en finir, lui-même, est enchanté de faire du raffût, de nuire, de profiter... Pour un homme que vous acculez à tous les désespoirs.

Gérard. — On t'offre, au contraire, de quoi en sortir.

Claude. — Je ne demande pas. Je prends.

Geneviève. — Gérard, je veux que tu t'en ailles d'ici...

Gérard. — Fais attention! On se remet, peut-être, d'avoir été malfaisant, crapuleux... On ne se remet pas d'avoir été aussi ridicule.

Claude. — Ceux qui se laissent tuer sont parfois ridicules; ceux qui tuent, jamais.

GENEVIÈVE. — Va-t'en d'ici, Gérard, ou j'appelle...

GÉRARD, à Geneviève. — Tais-toi, voyons.

GENEVIÈVE. — Je te dis qu'il est fou...

GÉRARD. — Saoul, peut-être, à son habitude.

CLAUDE. — Ni saoul, ni fou... Désespéré, lucide et passablement dangereux.

GENEVIÈVE. — Tu ne feras rien.

GÉRARD. — Mais, bien entendu! Lorsqu'on aboie tant que ça, on ne mord plus.

CLAUDE. — Je n'aboie pas, je parle lentement, posément, pour que rien ne vous échappe... Vous m'avez trompé, toi, l'ami, toi, l'épouse.

GENEVIÈVE. — Tu en as menti!

CLAUDE. — Cette lettre ne ment pas, elle. (A Gérard.) Tu as installé ta maîtresse au domicile conjugal... et familial...

GÉRARD. — Ah! tu...

CLAUDE. — Puisque c'est ici que je suis venu exprès, de très loin, pour vous surprendre... Tout cela ajouté à ce qu'on dit de toi, au palais, en ce moment, par la bouche d'un avocat qui te hait, c'est très mauvais pour toi... J'en bénéficierai...

GÉRARD. — Tu baves.

CLAUDE. — Si je vous crève la peau à coups de revolver, ici, presque au pied de son lit... Crime passionnel... Aucune époque ne fut moins passionnelle ni plus indulgente aux crimes de la passion... C'est l'âge d'or des criminels... dits d'amour... Attends, mais attends donc... Elle n'a plus le moindre parent pouvant contester légalement les droits du pauvre mari, malheureux, trompé, ruiné, beaucoup par sa faute, beaucoup par celle de sa femme... Et il se peut très bien que la sensiblerie d'un jury s'y laisse prendre encore une fois et que je décroche, en plus d'un acquittement certain, la totalité ou un gros morceau de l'héritage que l'épouse coupable vient de faire...

GÉRARD. — Tu n'as pas tiré lorsqu'il s'agissait de ton honneur; tu es capable de tirer pour son argent.

CLAUDE. — Ah! je vous tiens!

GENEVIÈVE. — J'ai peur, Gérard...

GÉRARD. — Tu es hideux.

CLAUDE. — Possible, mais je te tiens... et tu as peur...

GÉRARD. — C'est une peur qui te chasse d'ici à coups de pied.

CLAUDE, braquant son revolver. — Approche donc!

GENEVIÈVE, se jetant sur le bras de Claude. — Au secours! (Le coup part.) Au secours!

GÉRARD. — Voyou! Tu m'as...

Geneviève s'accroche désespérément au revolver, l'arrache des mains de Claude et tombe raide.

CLAUDE. — Tu as eu ton compte!

GÉRARD, dans la douleur insupportable de la blessure. — Mais non!... Une main fichue, je crois... (Allant vers lui.) Mais il me reste l'autre pour...

Jeanne entre en coup de vent, affolée.

Scène V

LES MÊMES, JEANNE

JEANNE. — Que se passe-t-il... que s'est-il... Gérard!

GÉRARD, par un effort suprême a pu cacher la main blessée dans la poche. — Ce n'est rien!... C'est Geneviève.

JEANNE. — Blessée?...

GÉRARD. — Non!... Evanouie... Cet imbécile a...

JEANNE, regardant Claude. — Vous?... Vous avez?... Et pourquoi?... Qu'est-ce?... Pourquoi avez-vous tiré... sur qui?... Parlez... parlez donc! (Regardant Gérard.) Ah! je ne m'étais pas trompée... Je ne m'étais donc pas trompée...

GÉRARD. — Jeanne!...

JEANNE. — Tu es son amant!

GÉRARD. — Je t'affrme... Je te... voyons... Ce n'est pas vrai... Je t'assure...

JEANNE. — Tu n'as même pas la force de le nier... Tu es son amant... Et tu as pu me faire ça ici... Ici... Ah! tu es...

GÉRARD, lui prenant la main. — Je n'ai pas la force... Mais écoute... Regarde-moi bien... mieux... davantage.

JEANNE. — Mais, qu'est-ce que tu as?... Pourquoi es-tu si...

GÉRARD, maîtrisant sa douleur. — Ecoute... sur l'honneur, entends-tu?... Sur l'honneur... je te jure que je ne suis pas son amant... Tais-toi... Il faut croire... croire... sans plus... (A Claude qui esquisse un mouvement de sortie.) Ne bouge pas, toi... (A Jeanne.) Sur cette douleur qui me tord les os... qui est insupportable... Ah! je n'aurais jamais cru qu'il y en eût de pareille... Sur cette douleur stupide... je te jure que je ne suis pas son amant... Réponds, dans les yeux... Me crois-tu?...

JEANNE. — Oui...

GÉRARD. — Alors... soigne-la... va... vite! (Jeanne se penche sur Geneviève.) Appelle quelqu'un; mais, avant tout, prends-lui cette arme... En s'éveillant elle pourrait se faire du mal et je ne le veux pas, prends-la-lui.

JEANNE. — Elle la serre... Ses doigts s'y sont enchevêtrés... Je ne peux pas... Elle est toute crispée... toute blanche... Mon Dieu! Mon Dieu!

GÉRARD, à Claude. — Ah! bandit!... (A Jeanne.) Appelle... qu'on cherche un médecin, qu'on téléphone...

JEANNE. — Attends... Il ne faut pas qu'on monte et qu'on sache. Attends... Oui... Oui... Je crois qu'elle... Je vais lui défaire... Ah! oui... Elle respire... Geneviève! Geneviève!

GENEVIÈVE, se soulevant.. — Gérard!

JEANNE. — Ah!

GÉRARD. — Enfin! (A Claude.) Toi... Mets ce papier là... sur cette table... ou déchire-le... Vite... Crois-moi, prends garde... On va à la rage par la douleur... et il me reste assez de force pour me jeter sur toi, pour te renverser et t'écraser la gueule à coups de talon ou te la déchirer à coups de dent.

JEANNE et GENEVIÈVE, épouvantées. — Gérard...

GÉRARD. — Ta partie est fichue... vite.

CLAUDE. — Pas à toi, alors...

Il donne la lettre à Jeanne.

GÉRARD. — Jeanne... cette lettre!...

CLAUDE. — Vous le regretterez... C'est la preuve... Ils vous piétineront.

GÉRARD. — Jeanne... Je sens que je m'écroule... Je t'ordonne... Je veux... Cette lettre, avant...

JEANNE, la lui donnant. — Voici...

GÉRARD, à Claude. — Tu m'as raté une seconde fois...

CLAUDE. — Gare à la troisième..

GÉRARD. — Va-t'en...

CLAUDE. — Je t'aurai.

GÉRARD. — Va-t'en...

CLAUDE. — Je...

GÉRARD. — Va-t'en...

Claude sort. Gérard, épuisé par l'effort, s'écroule comme une masse.

RIDEAU

ACTE III

Le cabinet de travail de Gérard.

Scène première

THERESE, BETTINA,
puis PAULIN, M^{me} TRASKY, LUCIEN

Thérèse, à la porte du fond, guette au dehors, tout en causant avec Bettina qui est au téléphone. — Tu peux, maintenant... Non!... Attends...

Bettina. — Quelqu'un?

Thérèse. — Oui... Quelqu'un venant du dehors... Mais qui?... Je n'en vois que l'ombre sur le mur, car il ne fait aucun bruit... Oh!... sais-tu ce que je vois?... Maurice en habit, cravate blanche et escarpins sous le bras qui rentre...

Bettina. — A cinq heures de l'après-midi!... Quelle vie!...

Thérèse. — Voilà!... Fais vite...

Bettina, au téléphone. — Allô!... Mademoiselle!...

Thérèse. — Pas si fort, voyons...

Bettina, plus bas. — Allô!... Mademoiselle!... Il y a plus d'une demi-heure que j'ai demandé Paris!... Mais oui!... Le 311-73... Paris, oui... Quoi?... (A Thérèse.) Oh!... Elle est aussi sourde que ce tapis, oui... Quoi?... (Au téléphone.) Allô!... Oui!... C'est le 311-73? Ah!... Est-ce que M^{me} Trasky est chez ses parents?... Oui... Jeanne... Quoi?... Mais non!... Il ne se passe rien... Rien du tout... C'était pour savoir si... (A Thérèse.) Qu'est-ce qu'il faut dire?

Thérèse. — Que c'était pour savoir... n'importe quoi... Dis n'importe quoi...

Bettina, au téléphone. — Quoi?... Mais non!... Mais non!... Il ne se passe rien. C'était simplement pour savoir...

Thérèse. — Accroche!... Accroche!... Qu'est-ce qu'ils disaient?

Bettina. — Je n'ai rien compris... C'était un bourdonnement de voix affolées...

Thérèse. — Mais, alors?... Alors?... On a téléphoné partout, maintenant... Je ne sais plus que faire!... Et je reviens à mon idée...

Bettina. — Laquelle?

Thérèse. — Qu'il n'est pas possible que personne ne l'ait vue sortir d'ici... Ce n'est pas possible... Sonne...

Bettina. — Que vas-tu faire?

Thérèse. — Sonne Paulin... Une seule fois... Je vais lui poser la question à bout portant... Il va, peut-être, se couper et l'on saura quelque chose... Mais, surtout, ne fais pas cette figure.

Bettina. — Je crains un malheur.

Thérèse. — Moi aussi... Ce n'est pas une raison pour s'affoler ainsi... Ça ne sert à rien... Assieds-toi... avec ce livre... lis attentivement... (Un temps.) Il y a longtemps que tu as quitté Geneviève?

Bettina. — Lorsqu'elle s'est, enfin, endormie... Ah! elle en avait bien besoin, la pauvre, car les deux nuits qu'elle vient de passer ont été effrayantes...

Thérèse. — Beaucoup de fièvre, toujours?

Bettina. — Trente-neuf neuf ce matin... Nous verrons tout à l'heure...

Thérèse. — Le sommeil lui fera, peut-être du bien... (Elle sonne.) Mais que fait-il? (Paulin entre.) Papa est-il rentré?

Paulin. — Non, mademoiselle!... Le médecin lui avait, pourtant, bien recommandé de ne pas trop s'agiter avec cette blessure.

Thérèse. — Vous ne savez pas à quelle heure il doit rentrer?

Paulin. — Monsieur ne doit plus tarder maintenant, car il a des tas de rendez-vous entre cinq et sept...

Thérèse. — Merci, Paulin, c'est bien... (Paulin va vers la sortie.) Paulin...

Paulin. — Mademoiselle...

Thérèse. — A quelle heure et comment madame est-elle partie d'ici?...

Paulin. — Madame?...

Thérèse. — Oui... Jeanne... vous le savez...

Paulin. — Mais... je croyais que madame gardait la chambre depuis...

Thérèse. — Paulin... vous êtes un vieil ami de la maison... Répondez-moi, franchement.

Paulin. — Mais, mademoiselle...

Thérèse. — Franchement, en brave homme... Jeanne n'est pas dans sa chambre... C'est moi qui, depuis avant-hier, ai tout fait pour qu'on le crût... Elle est partie à l'insu de tout le monde... Dites-moi si, vraiment, avant de quitter la maison, elle ne vous a pas donné des instructions quelconques...

Paulin. — Non... Mademoiselle... Je puis le jurer et...

M^{me} Trasky entre, très agitée, une dépêche à la main.

M^{me} Trasky. — Gérard n'est pas là?

Thérèse. — Il va rentrer tout de suite. (A Paulin.) Vous pouvez aller... Merci...

Bettina. — Mais qu'avez-vous, grand'mère?

M^{me} Trasky. — Je ne le sais pas!... Je ne le sais plus!... Ah! mes enfants, mes enfants!... Jeanne.

Bettina. — Mon Dieu!

Thérèse, lui prenant la dépêche. — Mais quoi?

Elle lit.

Bettina. — Qu'est-ce...

Thérèse, lisant. — *J'espère trouver courage de ne plus rentrer. Pardonnez-moi... Je suis une malheureuse qui vous embrasse tous de loin.* (A M^{me} Trasky.) Ah!... Tu m'avais effrayée!

M^{me} Trasky. — Ça ne suffit donc pas pour t'effrayer?... Mais moi, ça me suffit... Il y a quinze ans, il s'est passé exactement la même chose avec une autre... avec... Je ne trouve plus son nom... C'était la mère de Maurice... Elle est partie... Elle a télégraphié... et puis, plus rien... Deux jours après on l'a retrouvée dans la Seine... voilà pourquoi ça me suffit, à moi, pour être effrayée...

Bettina. — Ne dites donc pas des choses pareilles.

Thérèse. — Calme-toi, grand'mère... Je t'en prie...

M^{me} Trasky. — Mais, quand est-elle partie?... Tu m'as dit ou j'ai peut-être rêvé que Jeanne était souffrante, elle aussi, dans sa chambre...

Thérèse. — J'ai cru bien faire... J'ai cru que je saurais quelque chose dans la journée... ou qu'elle rentrerait avant que personne ne pût s'inquiéter de sa fuite...

M^{me} Trasky. — Et tu as dit cela à ton père aussi.

THÉRÈSE. — Oui...

Mme TRASKY. — Ah! Ça va être du joli lorsqu'il apprendra... Quelle responsabilité, mon enfant! Quelle responsabilité... Mais il n'a pas demandé à la voir?

THÉRÈSE. — Je lui ai dit que Jeanne voulait qu'on la laissât tranquille... Et puis, papa, on ne l'a presque pas vu depuis deux jours...

Mme TRASKY. — Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu!

THÉRÈSE. — Il va être furieux, papa...

Mme TRASKY. — Et comment ne le serait-il pas?

THÉRÈSE. — Il faut le prévenir... sans retard... vous, grand'maman...

Mme TRASKY. — Ah! non!... Je ne suis pas d'humeur à le calmer... Je lui dirais des sottises... Je lui dirais... Il vaut mieux que ce soit toi...

THÉRÈSE. — C'est que nous ne sommes pas très bien ensemble...

Mme TRASKY. — C'est vrai... Bettina, alors.

BETTINA. — Mais je tremble rien que d'y penser!... Je ne pourrai jamais..

THÉRÈSE. — Où est-il, Lucien?

Mme TRASKY. — Mais ce pauvre petit ne s'en tirera jamais...

THÉRÈSE. — Si... très bien... au contraire... Et puis... c'est l'enfant nouveau... le plus gâté pour le moment... Il faut le chercher.

BETTINA. — J'y vais... Il doit être dans le bureau.

Elle sort.

THÉRÈSE. — Je vais lui parler... Tu devrais voir si Geneviève n'a besoin de rien.

Mme TRASKY. — C'est vrai, tu as raison... Je perds la tête... Elle a passé une nuit épouvantable; une fièvre à la faire crier...

THÉRÈSE. — Surtout, qu'on lui tienne de la glace sur la tête tout le temps.

Mme TRASKY. — C'est ça... tout le temps... J'y vais... (A Lucien qui entre.) Est-ce que tu n'as pas envie de t'en retourner au calme de Nancy, toi?

LUCIEN. — Mais non!... A moins que vous n'en ayez assez de moi.

Mme TRASKY. — Eh bien! J'irais volontiers, moi, à Nancy, ou ailleurs, dans n'importe quel trou pour y avoir la paix.

THÉRÈSE. — Voyons!... Tâche d'être calme...

Mme TRASKY. — Comme c'est facile, n'est-ce pas? Comme c'est facile dans cette maison de fous furieux! (En sortant.) Comme c'est facile...

Scène II

THERESE, LUCIEN

LUCIEN. — Que se passe-t-il?

THÉRÈSE. — Des choses pas bien agréables, mon petit Lucien.

LUCIEN. — Encore?... Mais quoi?

THÉRÈSE. — Jeanne a quitté la maison.

LUCIEN. — Comment!... Oh!... Mais, quand ça?... Où est-elle?

THÉRÈSE. — Personne ne le sait...

LUCIEN. — Oh!... c'est... Elle reviendra certainnement... vous ne le croyez pas?...

THÉRÈSE. — Non... (Lui montrant la dépêche.) Regarde...

LUCIEN. — Mais il faut faire quelque chose tout de suite... La retrouver...

THÉRÈSE. — Je voulais te demander.,,

LUCIEN. —Vous savez que vous pouvez...

THÉRÈSE. — Vous! Vous!... c'est décidé, alors... Tu ne veux pas me tutoyer...

LUCIEN. — Je n'ose pas... Je ne peux pas...

THÉRÈSE. — Puisque tu peux avec Bettina.

LUCIEN. — C'est différent.

THÉRÈSE. — En quoi?

LUCIEN. — Je ne sais pas... C'est, peut-être, parce qu'elle a un peu l'air « parent pauvre » comme moi... Tandis que vous... Et puis, la beauté m'intimide; il faut que je m'y habitue...

THÉRÈSE. — Mais... Où as-tu pris ces idées-là, avec qui?

LUCIEN. — Oh! avec moi-même... Je n'ai eu guère d'autres relations. Mais avec ou sans *tu*, vous pouvez compter sur moi...

THÉRÈSE. — Nous allons voir... Il faut que vous attendiez papa ici et qu'avant qu'il ne soit pris par d'autres choses lui annonciez cette nouvelle... tout de suite, afin qu'il puisse décider quelque chose et éviter, peut-être, un malheur...

LUCIEN. — Je l'attendrai...

THÉRÈSE. — Vous savez... papa ignore complètement cette fuite... Croyant que Jeanne reviendrait de son coup de tête, je me suis arrangée pour le lui cacher... Il va être très fâché, certainement.

LUCIEN. — Tant pis.

THÉRÈSE. — Ça ne vous effraie pas?

LUCIEN. — Un peu... Mais puisqu'il s'agit d'éviter, peut-être, un malheur...

THÉRÈSE. — Alors... gardez cette dépêche... Dès que papa arrivera je vous laisserai seul avec lui, courageusement.

LUCIEN. — C'est ça... Restez encore un peu... Car je voudrais vous adresser une prière...

THÉRÈSE. — A moi?

LUCIEN. — Oui... Papa traverse un très mauvais moment... Il se débat dans une situation inextricable.

THÉRÈSE. — Nous le savons tous, hélas, mais nous n'y pouvons rien.

LUCIEN. — Si... beaucoup... moralement du moins... en lui faisant comprendre et sentir qu'on est avec lui, près de lui...

THÉRÈSE. — Comme vous arrivez de loin, mon petit Lucien... Si vous croyez que ça le toucherait!

LUCIEN. — Plus que vous ne le pensez... J'en suis sûr... et, tenez, la preuve, cette lettre que vous lui avez écrite.

THÉRÈSE. — Vous savez?

LUCIEN. — Oui, parce qu'il en a parlé à M. Premminnes devant moi.

THÉRÈSE. — Ah!... et qu'est-ce qu'il disait?

LUCIEN. — Il disait que s'il fallait voler pour vous doter, pour vous marier et pour ne plus vous voir... Eh bien! il disait qu'il volerait... qu'il ferait ça et pire encore.

THÉRÈSE. — Ah!

LUCIEN. — Après il a envoyé Premmines faire mille commissions, tenter toutes les combinaisons et... Oh!... mais jurez-moi que cela restera absolument entre nous... Une poignée de mains... comme un serment... n'est-ce pas?

THÉRÈSE, lui donnant la main. — Mais oui... Bien entendu... Alors... Après...

LUCIEN. — Lorsque nous avons été seuls, il m'a dit: *Sais-tu de quoi elle me donne envie cette lettre* *de ma fille, cette infamie, ce chantage...* ce sont ses mots: *Eh bien, mon petit, c'est ridicule, mais ça me donne envie de pleurer.* Et vous savez, il ne m'a pas dit ça pour le plaisir de se confier à moi... mais parce qu'il n'avait plus le temps de se taire: les larmes étant parties il a voulu les expliquer... Alors, vous comprenez? Il faut être gentille avec lui... Je vous assure qu'il en a terriblement besoin. Vous me le promettez?

THÉRÈSE. — Oui... Je vous le promets... Je vous... Veux-tu qu'on s'embrasse.

Elle l'embrasse pour cacher un peu son émotion.

LUCIEN. — Je suis sûr maintenant que je pourrai te tutoyer.

THÉRÈSE. — Et moi je suis sûre que tu es très gentil.

Gérard entre, la main gauche enveloppée de noir.

Scène III

GERARD, THERESE, LUCIEN

GÉRARD. — Premmines n'est pas encore là?

LUCIEN. — Je ne crois pas.

GÉRARD. — Veux-tu aller voir?

LUCIEN. — Je voudrais vous dire...

GÉRARD. — Tout à l'heure, mon petit, tout à l'heure... (A Thérèse.) Et toi, qu'est-ce que tu veux?

THÉRÈSE. — Papa...

GÉRARD. — Tu n'as rien à me dire... Ce que tu m'as écrit, ça suffit...

THÉRÈSE. — J'en ai le cœur gros de remords.

GÉRARD. — Si tu as des remords, garde-les... Tu les mérites... et je ne saurais nullement t'en alléger...

THÉRÈSE. — Veux-tu me pardonner, papa?... Je te le demande très humblement... oui... oui... très humblement... Qu'est-ce que tu veux? Ce sont nos caractères extrêmes en tout qui nous poussent et nous ne savons pas résister... Mais je t'assure que maintenant, je ferais n'importe quoi pour que tu oublies ce méchant mouvement... J'en suis punie... car je t'assure que j'ai beaucoup de peine... Papa, j'ai beaucoup de peine... Veux-tu me pardonner?... Dis... veux-tu?

GÉRARD, l'embrassant. — Jamais!

THÉRÈSE. — Merci, papa!... Tu vois?... C'est mon tour de pleurer. (Apercevant le regard par lequel Gérard foudroie Lucien.) Oh! non!... ce n'est pas lui qui m'a dit... Je l'ai deviné...

Elle se sauve en courant.

GÉRARD, à Lucien. — C'est très mal.

LUCIEN. — Mais non... C'est très bien.

GÉRARD. — Nous recauserons de cela... Va voir si Premmines est arrivé... qu'il vienne tout de suite...

LUCIEN, lui donnant la dépêche. — Voyez ceci, d'abord...

GÉRARD, après avoir lu. Un grand silence. — Et depuis quand... est-elle partie?

LUCIEN. — Depuis deux jours...

GÉRARD. — Depuis... (Se maitrisant.) Et je ne l'apprends que maintenant?

LUCIEN. — On a cru qu'elle reviendrait et on n'a pas voulu ajouter à vos tourments...

GÉRARD. — Je n'ai autorisé personne à croire que j'ai des tourments... Et... après cette dépêche... rien?

LUCIEN. — Rien... (Un temps.) Il faut espérer qu'elle reviendra.

GÉRARD. — Oui... Il faut espérer...

LUCIEN. — Qu'est-ce que vous craignez? (Un temps.) Dites... (Un temps.) Qu'avez-vous?

GÉRARD. — Rien... Des souvenirs qui passent...

LUCIEN. — Il faudrait aviser... faire quelque chose...

GÉRARD. — Quoi? On ne peut rien contre des événements qui se déchaînent comme ça, les uns sur les autres, sans interruption... C'est une série... Rien à faire... Attendre.. subir... se taire, surtout, se taire...

LUCIEN. — Si vous voulez que je file la chercher...

GÉRARD. — Où?

LUCIEN. — Je ne sais pas... chez ses parents, peut-être... chez des amis... Où vous me direz... Mais faisons quelque chose...

GÉRARD. — Chez ses parents, sans doute... On peut y aller... Mais pas toi... Ce n'est pas ton affaire... Appelle Paulin. (Lucien sonne.) Je ne peux pas bouger... Des gens vont venir... Il faut que je sois là. (A Paulin qui entre.) Tu vas prendre l'auto et tout de suite, comme ça, tel que tu es, tu vas aller rue de Presbourg...

PAULIN. — Madame vient de rentrer.

GÉRARD. — Ah!... Eh bien!... Rien... alors... Merci. (Paulin sort.) Tu vois avec quelle incomparable précision les événements se dirigent d'eux-mêmes? (Jeanne entre.) Bonjour. (A Lucien.) Si Premmines n'est pas encore là, téléphone à son étude pour savoir ce qu'il fait, s'il est parti, va...

Lucien sort.

Scène IV

GERARD, JEANNE

GÉRARD. — Jamais je ne t'aurais crue capable de cet enfantillage.

JEANNE. — Lequel? Celui d'être partie ou celui d'être revenue? Non... Ne me gronde pas... Laisse-moi d'abord m'habituer à l'idée de me revoir ici... et m'asseoir, m'asseoir... si tu savais comme je suis fatiguée!...

GÉRARD. — Quel enfant!

JEANNE. — Oh! ça... tout à fait!... Qu'est-ce que tu veux? J'ai cru que j'aurais la force de ne plus revenir...

GÉRARD. — Tu oses me dire une chose pareille?

JEANNE. — Et j'étais de bonne foi... tu sais?... Ça, je le jure... Forte de ma raison, je croyais que mon courage me soutiendrait... Et me voilà de retour!... Déjà!... Ah! ce qu'on peut être ridicule lorsqu'on a trop de chagrin!

GÉRARD. — Ma pauvre...

JEANNE. — On veut faire de la dignité!... On s'en va la tête haute... en faisant claquer les portes, en se disant: « Plutôt mourir que revenir ici... » Et on part... On s'en va... oui... Mais où? Traîner sa peine un peu partout, la raconter, la crier... Ecouter les gens qui, pour paraître bons, ne donnent que de bons conseils: *Mais vous avez été folle de quitter la maison. Il faut rentrer au plus vite... Réconciliation... Rapprochement.* On n'entend que ça: tous les mots qu'on emploie d'habitude pour se débarrasser affectueusement de ceux qui souffrent, qui se plaignent, qui sont très ennuyeux...

GÉRARD. — Mais pourquoi as-tu?

JEANNE. — Et je suis allée chez moi, aussi... Ah!

Si tu avais vu leur joie... Oh! pas de mon malheur, non, mais de me l'avoir prédit, de voir réaliser dans ma détresse toutes leurs prédictions. *Ce qui t'arrive tu ne l'as pas volé. On te l'avait assez dit. Tu paies ton entêtement!* Ils appellent entêtement ce qui était un si grand amour ! Non ? Sont-ils bêtes ?... Alors, je suis partie et la fatigue m'a découragée. J'ai commencé à craindre d'avoir pris trop vite une résolution excessive en m'efforçant de la trouver blâmable, j'ai ruminé tous ces bons conseils en m'efforçant de les trouver excellents; j'ai erré toute la journée comme ça, et puis, peu à peu, sans même m'en apercevoir, je suis revenue, comme un chien coupable qui attend le fouet, en souhaitant de trouver les portes entr'ouvertes, en me disant que, peut-être, personne ne s'était aperçu de ma fuite... Et voilà!... Voilà!... Comme c'est bête, n'est-ce pas, comme c'est bête!...

GÉRARD. — Je t'en prie, Jeanne, tu ne vas pas...

JEANNE. — Sois tranquille!... Je ne pleurerai pas... Oh! je ne suis pas revenue pour te faire la scène de désespoir que tu attends, sans doute, de moi... n'est-ce pas?...

GÉRARD. — Je la mérite; c'est pour ça que je la crains.

JEANNE. — Eh bien! Je t'assure qu'il n'en sera rien... Pas de scène... D'ailleurs je suis si lasse que je n'en aurais ni la voix, ni les gestes, ni les idées... Ne crains donc rien!... Je ne suis ici, près de toi, que pour te parler un peu, une dernière fois, mais avec un grand calme...

GÉRARD. — Tu vas te faire du mal!

JEANNE. — Ce n'est pas possible après celui que tu m'as fait.

GÉRARD. — Tu vois?

JEANNE. — Tu as raison... Je te demande pardon... Ç'a été mon dernier reproche... Maintenant je serai calme... et ça me sera facile, parce que la tristesse c'est le plus calme de tous les sentiments et je suis triste, triste!... Et, par-dessus le marché, je serai logique, tu verras... Je me suis fait une raison, une résignation, qui est solide, tu peux me croire... Elle vient de loin... C'est une résignation qui a commencé avec mon amour, car, tout en sachant ce qui m'attendait avec toi, je t'ai aimé quand même... J'ai tout risqué... j'ai tout perdu... Tant pis!... N'en parlons plus!...

GÉRARD. — Ah! Si tu pouvais vraiment ne plus me parler, ma chérie!...

JEANNE. — Mais je peux... Mais... c'est fait... Ça y est... On va se dire adieu très gentiment... parce qu'on ne peut pas, tout de même, se quitter comme ça, sans un mot, après cinq ans d'une vie comme la nôtre... Ce ne serait pas possible, n'est-ce pas... Mais du... du divorce — tu vois, je n'ai pas peur du mot — du divorce, de ce que tu feras, de ce que je ferai dans l'avenir... on ne dira rien... Parler d'avenir c'est bon pour ceux qui commencent... et nous finissons... Alors, rien de tout ça... Mais une bonne petite causerie entre deux amants qui ont fait ensemble un beau voyage circulaire, qui ont vu des choses très belles, qui ont collectionné d'admirables souvenirs, et qui, revenus enfin au point de départ, sont forcés par des raisons cruelles, impitoyables, de se quitter et prendre chacun un chemin différent... Tu veux bien, Gérard, n'est-ce pas?... Cela t'ennuie aussi? Tu ne veux rien me dire?

GÉRARD. — Cinq ans!

JEANNE. — Mais oui!

GÉRARD. — Quel voyage!

JEANNE. — Tu n'en avais jamais fait de plus long!

GÉRARD. — Ni de plus beau!

JEANNE. — C'est vrai?

GÉRARD. — On a fait le tour du monde!

JEANNE. — Et le tour d'un amour aussi!

GÉRARD. — Mais non!... Nous n'étions même pas à mi-chemin.

JEANNE. — Comme la vie est stupide!

GÉRARD. — C'est ce qu'on dit!

JEANNE. — Et c'est fini...

GÉRARD. — Pourtant...

JEANNE. — Dis...

GÉRARD. — Si tu savais, mon petit, comme je t'aime.

JEANNE. — Et c'est fini... quand même...

GÉRARD. — Oui.

JEANNE. — Mais... Surtout il ne faut pas que je pleure...

GÉRARD. — Je te demande ça... comme une preuve d'amitié...

JEANNE. — Il faut souffrir à sec...

GÉRARD. — En silence.

JEANNE. — Avec le sourire.

GÉRARD. — Pour que ça ne se voie pas.

JEANNE. — C'est préférable.

GÉRARD. — Et indispensable.

JEANNE. — Tu n'aimes pas les larmes...

GÉRARD. — Non... parce qu'on ne peut y répondre que par des larmes et je n'ai jamais pu pleurer de ma vie...

JEANNE. — Tu ne peux pas m'en reprocher beaucoup.

GÉRARD. — Aucune.

JEANNE. — Et si j'arrive à les contenir, cette fois encore... à les remettre à leur place... ici... comme j'ai fait tant de fois... alors tu pourras dire cette chose vraiment unique : d'avoir vécu cinq ans avec une femme amoureuse qui n'a jamais pleuré...

GÉRARD. — Comme tu as du chagrin!

JEANNE. — Un peu, oui... Pas toi?... Mais, fini... fini... Voilà! Rien ne donne plus envie de pleurer que d'en parler... et je ne veux pas gâcher un sourire qui a duré cinq ans... Cinq ans de bonheur, et je me plains! Combien de femmes peuvent en dire autant?... On n'est jamais content, vraiment... Voilà! Je tiens à te laisser une impression intacte de moi, agréable et douce au possible... Et, pour cela... crois-moi... il vaut mieux ne plus rien se dire du tout... et s'en aller... parce que je sens... et je ne veux pas... Je ne veux pas... Alors... Voilà, Gérard... Je m'en vais, vite... Si... si... Tu feras ce qu'il faut que tu fasses pour toi, pour les tiens, pour tenir tête au mauvais orage... Je comprends tout et je ne t'en voudrais pas... tu peux y compter... Allons... Embrasse-moi bien pour me remercier de mon grand courage qui m'étrangle... qui me... Adieu, mon chéri... Embrasse-moi encore... Tu sais... si je... si je... (Se jetant à son cou et fondant en larmes, désespérée.) Oh! ne me fais pas ça... Ne me fais pas ça... Mon chéri... Mon ami chéri... Ne me fais pas ça...

GÉRARD. — Jeanne!... Jeanne!... Voyons!... Ecoute...

JEANNE. — Si tu savais comme je serai seule sans toi...

GÉRARD. — Ma petite Jeanne!

Jeanne. — Ne me tue pas comme ça!

Gérard. — Je t'en supplie, voyons!...

Jeanne. — Qu'est-ce que tu veux... je t'aime tellement plus que je ne le voudrais... et plus que tu ne mérites... Ce n'est pas de ma faute... Oh! ne me fais pas cette chose affreuse.

Gérard. — Allons... Tais-toi... Tais-toi... Non... Plus un mot... Chut... Non... Rien du tout!... Je te défends de parler... Voyons, Jeanne, ne pleure pas comme ça... Mais calme-toi donc... enfant... Ta pauvre tête est brûlante...

Jeanne. — Je t'aime!...

Gérard. — Assez!

Jeanne. — Il faut que tu saches... Je n'ai jamais osé te le dire... Le mien ce n'est pas un amour de femme; c'est mieux... Vois-tu, lorsque j'aimais le bon Dieu... je l'aimais comme je t'aime, avec la même ferveur et la même frayeur... C'est la même chose... Il n'y a que le Dieu qui a changé... Tu as pris la place de l'autre, et maintenant je ne pourrais plus retourner à lui... Je l'ai tellement lâché que malgré toute sa miséricorde il ne voudrait plus de moi, car il est homme, lui aussi. Comprends-tu comme je t'aime?...

Gérard. — Veux-tu te calmer?

Jeanne. — Je ne peux pas... Les sanglots me secouent jusqu'au fond... J'ai des sanglots partout...

Gérard. — C'est parce que tu t'excites avec tes paroles, avec ton imagination, avec tes trouvailles, avec ton génie du chagrin... Calme-toi, voyons... Oh! en te tenant comme ça j'ai la sensation de tenir dans ma main fermée un oiseau vivant... une palpitation formidable dans un tout petit corps... on dirait que tu es tout cœur, de la tête aux pieds!... Voyons... ne tremble pas comme ça... c'est fou!... Et montre-moi ta figure telle que je l'aime.

Jeanne. — Ah! Tu l'aimes encore?

Gérard. — Je l'aime toujours!... Montre-la-moi détendue, souriante... et ne serre pas comme ça ta bouche... Ta jolie bouche... Te souviens-tu comment je l'appelais, ta bouche?... Le tiroir aux baisers! Eh bien... ouvre-le, donne-m'en s'il en reste et que tout soit fini.

Jeanne. — S'il en reste!... S'il en reste!... Tiens! Prends! Je n'ai que ça... et j'en aurai assez pour étouffer toutes tes mauvaises pensées... J'en aurai pour toute la vie....

Gérard. — A la bonne heure!... Tu vois comme ça change les idées!...

Jeanne. — Non... les idées sont les mêmes mais elles changent de saveur... Alors... Dis?... Dis?

Gérard. — Silence!... Profond silence!... Non!... Mais m'auras-tu assez roulé?

Jeanne. — Qu'est-ce que...

Gérard. — « Pas de scène! » « Je ne pleurerai pas!... » « Pas de larmes! » « Je serai la femme qui n'a pas pleuré!... » Et puis... v'lan!... C'est le tremblement de cœur; c'est l'inondation, c'est le déluge...

Jeanne. — Est-ce que c'était possible d'avoir tant de peine sans pleurer... Alors... dis?... Tu ne me feras pas ça?...

Gérard. — Tu es folle d'y penser. C'est fini... n'y pense plus...

Jeanne — Et je reste ta femme.

Gérard. — Oui. Te voilà tranquille n'est-ce pas?

Jeanne. — Ah! Tu sais? Il me semble que, dans un accès de désespoir, je me suis jetée d'un cinquième étage et qu'au lieu de trouver en bas le pavé de la rue, c'est un grand lit tiède et profond dont tu as été...

Gérard. — Le matelas.

Jeanne. — Non... ne ris pas... Dès que tu ris tu as l'air de mentir.

Gérard. — Sois tranquille... On ne me verra pas rire souvent désormais.

Jeanne. — Tu regrettes déjà?

Gérard — Oui; de t'avoir fait de la peine et je voudrais me justifier.

Jeanne. — Oh! tu n'as pas besoin de te justifier.

Gérard. — Si... grand besoin au contraire, parce que je t'aime et parce que je veux te faire comprendre que dans ce que je voulais faire il y a une souffrance d'homme bien plus grande que la tienne.

Jeanne. — Oh! plus grande!

Gérard. — Parfaitement, plus grande et plus nouvelle.

Jeanne. — Mais en quoi?

Gérard. — En ceci: chaque fois que j'ai commis une de mes infamies — comme ma mère appelle mes divorces — je l'ai fait parce qu'un amour nouveau, ou du moins un nouveau désir d'amour, irrésistible, invincible, me poussait vers une femme nouvelle... que je croyais préférable à celle que j'avais... qui me plaisait davantage... en qui je voyais une plus grande promesse de bonheur.

Jeanne — C'est que tu n'avais pas trouvé la vraie.

Gérard. — Voilà!... Et en homme qui a toujours agi au gré de ses impulsions, sans jamais regarder en arrière, j'allais vers le but nouveau... Je n'ai donc divorcé que par amour... Tandis que, cette fois, j'allais le faire par raison, par intérêt, froidement... En ayant trouvé la « vraie », comme tu dis, j'étais forcé, comprends-tu? forcé, moi... de la lâcher en l'aimant, en la désirant encore... Non!... Mais te rends-tu compte de l'invraisemblance atroce de cette impuissance, de cette contrainte... de ce servage!... Mais, qu'est-ce que tu veux? Ligoté, étranglé par la nécessité, je me disais que dans la vie des hommes il y a des fatalités sociales, comme il y a des fatalités historiques dans celle des peuples... et, lorsqu'une de ces fatalités s'abat sur un individu, le chagrin, d'une seule personne, si grand, si dur, si mortel soit-il, ne doit pas primer sur la vie d'un tas de gens... Tu comprends? Et c'est pour ça que j'allais agir inexorablement contre moi, contre toi... et pour toi aussi... oui... pour toi... Car t'ayant arrachée à une destinée moins brillante peut-être, mais plus sûre et plus durable, il m'était insupportable de penser que tu n'aurais plus, auprès de moi, ce dont je t'ai donné si largement l'habitude, tous les agréments, tous les embellissements de l'existence, toute cette élégance qui te va, qui t'enveloppe si bien...

Jeanne. — Oh! je m'en passerai, je t'en réponds!

Gérard. — Toi... oui... tu le penses du moins... Mais moi? Enfin!... Ce divorce eût été le seul sacrifice que j'aurais fait de ma vie; le divorce expiatoire qui m'aurait fait payer cher tous les autres... Voilà ce que je voulais te dire, mon enfant, et te faire comprendre... Maintenant, il n'en est pas question, et moi aussi je respire mieux, tout de même... Quant aux autres... à tous les autres... arrive qui peut... Tant pis pour eux...

Jeanne. — Pourvu qu'on s'aime!

Gérard. — Voilà l'essentiel!... Et on s'aimera...

Seulement, c'est de mon devoir de te dire que la situation est difficile et qu'il faut la regarder jusqu'au fond, les yeux grands ouverts.

Jeanne. — Je ne crains rien et je serai toujours là.

Gérard. — Il le faudra, ma grande chérie, il le faudra... car, vois-tu, moi, si on venait me dire un premier janvier: « Il faut avoir du courage tout de suite, pour toute l'année », je dirais: « Me voilà... » Mais... avoir du courage tous les matins, lorsqu'on se lève, à l'heure où l'on a moins envie d'en avoir... ça! c'est différent!... C'est pour ça qu'il faudra que tu sois là, toujours, près de moi, pour remplacer tout ce qui me manquera...

Jeanne. — Mais j'y serai, et de toute mon âme!

Gérard. — Je commence à être vieux... Mais si... Je n'y pensais jamais, mais ça n'empêche pas de vieillir... Il faut donc envisager sérieusement notre avenir, le tien, surtout, qui, étant plus long, est plus intéressant...

Jeanne. — Eh bien!... Oui!... Oui! Parlons de notre avenir, comme deux fiancés pauvres qui préparent leur petite existence... Ne trouves-tu pas que c'est délicieux?

Gérard. — Si c'est délicieux!... Mais c'est invraisemblablement délicieux! Seulement... Attends... Tout change tellement dans mes plans qu'il faut que je m'y retrouve... Procédons par ordre... Je crois qu'en liquidant la maison et tout ce qu'il y a dedans, je pourrai à peu près payer mes dettes.

Jeanne. — Oh! ça avant tout, mon chéri!... C'est si gênant d'avoir des dettes...

Gérard. — Mais comme ça doit être gênant de ne plus pouvoir en faire... Enfin!... On s'y habituera... Voilà ce premier point réglé... Maintenant, qu'est-ce que je vais faire de ma mère... Soixante-quinze ans, je crois... Soixante-quinze ans de bien-être, de richesse, de luxe, de tout ce qu'on veut...

Jeanne. — Mais, nous la prendrions avec nous, bien entendu.

Gérard. — Où?... Mais tu as raison... Nous la prendrons avec nous, bien entendu... Continuons. Cette petite Thérèse qui m'a donné un délai pour que je lui fasse la dot que je lui dois.

Jeanne. — Oh! que tu lui dois!

Gérard. — Mais oui!... que je lui dois... Le patrimoine d'une famille appartient à tous... Le chef n'en est que le dépositaire... et si j'avais eu un peu de prévoyance... Tant pis!... Au lieu d'être l'épouse de l'homme qu'elle aime, elle en sera la maîtresse.

Jeanne. — Thérèse ne fera jamais ça.

Gérard. — Jamais!... Mais elle le fera demain. Elle le fera ce soir... Tu ne la connais pas... Elle sera une maîtresse... et puis elle sera lâchée... et puis elle deviendra la maîtresse d'un autre... Elle aura, peut-être un enfant, ce qui ne l'empêchera pas d'être lâchée encore, au contraire... Je m'y connais, va!... Et puis... elle dégringolera... elle roulera jusqu'au fond.

Jeanne. — Ne te fais donc pas de ces idées.

Gérard. — Mais il faut se les faire, au contraire, se les dire, se les répéter, pour se familiariser avec elles. Tout est là! Bonheur! Malheur!... Ce n'est qu'une question d'habitude.

Jeanne. — Voyons, chéri!... Tu ne sais pas le courage que je saurai te donner.

Gérard. — Oh!... Il en faudra! Il en faudra!... Et Bettina? Pauvre fille; elle s'arrangera!

Jeanne. — Ça ne sera pas difficile!... Elle ne pense qu'aux autres.

Gérard. — Parce que je pensais à elle... Je m'en occuperai... Avant que la dispersion, la dissolution de tout arrive je tâcherai de la caser quelque part, dans un magasin.

Jeanne. — Elle a toujours travaillé.

Gérard. — Par plaisir... Il faudra qu'elle travaille par besoin... c'est autre chose... Et les autres?... tous les autres...

Jeanne. — Ce sont des hommes...

Gérard. — Des enfants! Ah! que c'est donc triste et humiliant!...

Jeanne. — Nous nous en irons loin.

Gérard. — Avec quoi?... Mais tu as raison... Nous nous en irons loin!

Jeanne. — Voyons! Avec du courage et de la volonté, on sort de toutes les situations.

Gérard. — Mais pas de tous les accidents.

Jeanne. — Aussi lorsqu'on s'aime, lorsqu'on veut.

Gérard. — Je ne me serais jamais douté que dans ta petite personne délicate et charmante il y aurait tant d'énergie... Une femme! Quelle merveille tout de même!

Jeanne. — Une femme n'est une merveille que lorsqu'elle est amoureuse. Je l'étais tout à l'heure à en vouloir mourir; je le suis maintenant à en vouloir vivre... Tu vois: il y a progrès.

Gérard. — Mon petit amour chéri! Je te remercie... Je voudrais te remercier les larmes aux yeux! Et voilà! Je crois que nous avons pensé à tout le monde.

Jeanne. — Oui. Ne te tourmente pas davantage.

Gérard. — Il n'y a que moi, maintenant.

Jeanne. — Toi?...

Gérard. — Oui... Moi... Qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que je sais faire?... Voilà deux questions que je ne m'étais jamais posées... Attends... Laisse-moi voir un peu... réfléchir... chercher... Oh!... ça ne sera pas long... car... Eh bien... voilà... Je crois que c'est tout vu et tout réfléchi... Je ne sais rien faire du tout... Rien... Rien... te dis-je... Ma nullité est incomparable... Ne me contredis pas, je t'en prie; ne discute pas cette conviction... Je n'en ai pas de plus profonde... D'ailleurs, il ne s'agit pas de discuter, on n'en a pas le temps, mais de chercher et de trouver quelque chose, au plus vite, une occupation, un métier quelconque, de fortune, un métier que l'on puisse faire sans l'avoir appris... Oh! il y en a... Mais lequel?... Le théâtre? Je suis trop vieux!... La Bourse? C'est sale et compliqué... La politique? C'est compliqué et pas très propre!... Alors, quoi?... Je suis à me demander ce que peut faire, à Paris, un homme de cinquante ans qui n'a jamais rien fait du tout et qui n'est pas un malhonnête homme!... Quoi?... Voyons!... Veux-tu me le dire?

Jeanne. — Mais tu as des amis.

Gérard. — Oui, quelques-uns, au cercle... Mais tu ne me vois pas allant leur demander des services de cette sorte au moment même de présenter ma démission... ce qui ne saurait tarder... Ça aussi!... Mon bon vieux cercle!

Jeanne. — Tu n'y allais jamais.

Gérard. — Mais j'aurais pu y aller... Enfin!... Tant pis pour le cercle!... Et, pourtant il faudra bien que je trouve, que je travaille... Moi!... oui, c'est une chose invraisemblable, absurde, inadmissible, tant que tu voudras — je le sais — mais il faudra bien s'y décider... Et je le veux bien, tu sais, je le veux bien... Tiens, l'idée matérielle de travailler m'est encore moins insupportable que l'idée d'être pauvre... Qu'est-ce que tu veux? On ne sait plus être pauvre... Ce n'est pas une idée de notre époque. Donc, travailler, trimer, s'esquinter... et je n'en aurai pas honte, ou ça ne se verra pas, je te le garantis... Mais à quoi, bon Dieu, à quoi, où, comment? Voyons, ma chérie, aide-moi... oui... Je le sais, tu ne demandes pas mieux que de me prouver ton attachement... Je n'en doute pas... L'attachement, c'est toute la femme... Mais il faut se dépêcher... Sors donc ce grand courage dont tu parlais, ton intelligence, tes initiatives... Je veux faire n'importe quoi; je veux bien être pauvre, mais il faut, tout de même, que j'en aie les moyens... Ah! comme c'est effarant de s'apercevoir tout à coup, et lorsqu'on est déjà très en bas de la côte, qu'on n'a jamais rien fait, qu'on ne sait rien faire... Ah! oui, c'est effarant... Mais non, ma chérie, mais non!... Ce n'est pas du découragement, de la lâcheté. Je constate, j'analyse, je... Oh! surtout, pas de découragement... Si l'on perd pied, on est fichu d'avance... Ne crains donc rien!... Je trouverai et au plus vite, tout de suite... car, il ne faut pas se le dissimuler, tu sais, il s'agira bientôt d'avoir de quoi manger, pas de quoi se faire servir à manger, mais de manger tout court, tous les deux, tous les jours... Tu comprends? Voilà où nous en sommes, ni plus près ni plus loin... Ah! tiens! Si cet idiot, au lieu de me faire une blessure stupide qui me gênera pour travailler, m'avait troué la tête ou la poitrine, il m'aurait rendu un fier service... Mais non!... Il m'a raté, l'imbécile, et, ce qui pis est, il m'a fait rater, à moi, l'occasion d'en finir, comme je devais finir, en homme de luxe, en homme magnifique, en homme qui a toujours pensé que la vie ne vaut, fichtre, plus rien dès qu'il faut s'en occuper... Tant pis!... N'y pensons plus... Pensons à ce qui est plus grave et plus délicat, à la tranquillité, à la possibilité d'une certitude quelconque... Mais, dis quelque chose, ma pauvre chérie !... Je m'affole... et pour toi, en fin de compte, car, moi, oh! moi... Un homme seul s'en tire toujours, bien ou mal... Je me désespère; j'en suis à regretter de ne pas avoir su me faire tuer à temps, et toi... pas un mot, pas une idée, rien!... Tu restes là, figée, à m'écouter, à me regarder, à t'amuser, peut-être, du lamentable spectacle que je te donne... Ah! vraiment! Il est joli, ton courage, et rassurant... On peut s'y fier !... C'est le courage des mots, des phrases, des larmes... Mais c'est d'un autre qu'il s'agit maintenant... Tu entends? c'est du courage bête et pratique des résolutions qu'il faut prendre, sans tarder, sans rémission... Voilà! Le courage de quitter tout ça, d'abord, de se dépouiller aussi bien de toutes les belles choses que de toutes les belles habitudes... De me séparer de tout ce qui faisait corps avec moi-même... Le courage de ne plus avoir de chez moi, car, ne pouvant pas avoir celui-ci, je n'en aurai aucun autre qui me le ferait trop regretter... Le courage d'être un déchu, un paria, un je ne sais quoi d'anonyme et d'inexistant... une lettre sans enveloppe... et sans adresse... Le grand sacrifice, ce n'est rien, c'est un coup de force qu'on fait sur soi-même en pure perte... mais ce sont les petits sacrifices qui comptent, les infimes, les riens du tout dont la vie est faite... c'est le beau meuble qu'on ne verra plus, le beau bibelot qu'on ne touchera plus... Fini, tout ça! Adieu, tout ça!... Bonjour, vous, et vous aussi!... Et ce sera le courage de l'hôtel plus ou moins garni... Du lit public, de la nappe douteuse, du verre crasseux, du linge qui pue, du garçon louche, de la clef et du bougeoir qu'il faut prendre en bas pour monter chez soi, tous les soirs... Comprends-tu? C'est de tous ces petits courages-là qu'il s'agit... Et je les aurai, tous, parfaitement, et tous les jours, parce qu'il le faut, parce que je le veux... Mais il faut que tu les aies aussi... Il faut que tu ne t'abandonnes pas comme ça, à ces silences plus redoutables que tous les reproches... Il faut, surtout, que tu ne prennes plus jamais ces airs de victime assommée par un coup de fatalité. Moi aussi, je suis assommé, que diable!... et terrassé et démoli... mais je m'y résigne, j'en parle, je m'y trempe en regardant en face le danger, en le bravant, en cherchant désespérément le moyen de le conjurer, de le vaincre et de trouver l'issue par laquelle nous sortirons de ce marasme... Voyons !... un peu de nerfs !... Il ne faut pas se laisser aller comme ça!... Secoue-toi, Jeanne!... Je suis là, après tout!... Mais parle, mais dis-moi quelque chose... c'est insensé de... Si tu ne te sens pas de force pour affronter tout ça, dis-le franchement... Je le comprendrai... Je comprendrai tout... Mais parle, sapristi!... Parle donc!...

JEANNE. — Calme-toi, Gérard... Calme-toi...

GÉRARD. — Pour cesser d'être ridicule comme ça, n'est-ce pas? C'est ce que tu veux dire...

JEANNE. — Mais non!... Comment peux-tu croire! Je te prie de te calmer.

GÉRARD. — Il faudrait en avoir une raison.

JEANNE. — Je vais te la donner. Ecoute, viens ici, tout près de moi... Je suis sûre que tu m'aimes.

GÉRARD. — Il ne manquerait vraiment plus que tu en doutes, après tout ce que j'ai dit vouloir faire... après tout ce qu'il faudra que je fasse... mais il faut que tu aies du courage, toi aussi...

JEANNE. — J'en puisais dans tes mots... J'en faisais la provision dont j'aurai besoin... Tu vas voir, tout de suite, si je suis courageuse... Gérard, ta vie ne peut bien recommencer qu'avec ce qu'une autre femme t'apportera.

GÉRARD. — Je te demande de ne pas ajouter un seul mot... Nos... Pas un seul mot... Les autres, aussi bien ceux qui offrent que ceux qui exigent, c'est fini. Il y a nous deux... Un point, c'est tout...

JEANNE. — Et je te demande, moi, de me laisser faire la seule chose possible et logique. C'est mon devoir, c'est mon rôle.

GÉRARD. — Je m'y refuse. Voilà... et c'est assez!... Je t'aime, il faut que je te garde... Je te garde... et je ferai tout pour ça...

JEANNE. — Tu ne sais rien faire.

GÉRARD. — Donc, je peux tout essayer.

JEANNE. — Tu n'es plus jeune.

GÉRARD. — Moi?

JEANNE. — C'est toi qui le disais.

GÉRARD. — Oh ! on dit des tas de choses auxquelles on ne croit pas.

JEANNE. — Ta vie sera abîmée!...

GÉRARD. — Je m'en ferai une autre, je ne sais pas comment, car ce n'est pas commode, mais je m'y emploierai de toutes mes forces... et s'il est dit que je ne doive pas réussir... alors!... Et puis, tiens! Je ne veux plus t'écouter... Tu pourrais, peut-être, me convaincre, mais tu ne me persuaderas jamais... Je dois penser à toi, je penserai à toi.

Jeanne. — Mais, mon ami, moi aussi, je pense à moi... et je vois une vie étriquée, difficile, hérissée d'amertumes.

Gérard. — Mais non!

Jeanne. — Mais si... Une vie de récrimination.

Gérard. — Si tu crois que j'aurai le temps de récriminer... J'aurai trop à faire, du matin au soir... Je ne récriminerai rien...

Jeanne. — Si... Tout, au contraire... et tu le sais aussi bien que moi... Tu es un homme de luxe, mon pauvre Gérard, tu as dit le mot juste, effroyablement juste... tu l'es de naissance, d'instinct, de goût... et tu ne saurais être autre chose... A ton âge on ne peut que continuer.

Gérard. — Je...

Jeanne. — Et tu ne réussiras pas... Parlons comme deux amis, Gérard; deux amis qui s'aiment, mais parlons nettement, utilement... Ça allait si bien avant le déluge. J'ai été sotte!... Non... Crois-moi... Laisse-moi te dire ce que tu penses... Je vois si juste maintenant. Si tu savais! Mais si!... Lorsque tu es apparu dans ma vie, j'étais la fiancée d'un autre, et toi, avec ta voix, avec cette séduction que tu exhales, avec ta force, avec ta violence, tu m'as prouvé que je devais tout quitter, tout rompre, pour être ta femme... Tu as crocheté ma volonté, et j'ai obéi... Tu as éveillé en moi la curiosité folle de savoir si c'était vrai qu'il fallait payer si cher pour te connaître... De là à l'amour il n'y avait qu'un pas... Je t'ai aimé, je t'ai connu... et je paie... Oh! je ne m'en plains pas... Qu'est-ce qu'on ne paie pas dans la vie... Tu as voulu que je t'aime.

Gérard. — Parce que je t'aimais, parce que mon cœur ne t'a pas trompé, comme il n'a jamais trompé personne, car il est clair, il est limpide...

Jeanne. — Il est en diamant!... Je t'en supplie, ne discute pas... et laisse ton cœur tranquille, là, à la place où il devrait être... Maintenant, en des circonstances cruelles dont nous ne sommes pas responsables, avec la même voix, avec la même force, avec la même violence, tu viens de me prouver qu'on doit se quitter.

Gérard. — Mais non.

Jeanne. — Si, mon chéri... Tu ne m'as pas prouvé autre chose parce qu'il n'y avait pas autre chose à prouver... Les difficultés que tu as étalées une à une... La perspective d'une vie de privations, impossible pour toi et pour moi aussi, peut-être; les lourdes charges qui pèsent sur ta responsabilité... Oh! non! non!... Ce n'est pas possible... Voilà... Autrefois j'ai consenti au mariage parce que tu l'as voulu... Aujourd'hui je consens au divorce parce que tu le veux... parce qu'il faut que tu le veuilles... Non... Tais-toi... Ne me fais plus de mal... Pendant cinq minutes, tout à l'heure, j'ai cru, j'ai tout cru... J'ai été absurde... Mais si tu recommences, je pourrais recommencer aussi, car, dans le fond, je ne demande que ça... Il ne faut pas... Tu verras, tu pourras très bien te passer de moi au bout de peu de temps... Mais comment pourrais-tu te passer de tout cela, qui t'entoure depuis toujours, qui est si beau, si inutilement indispensable à tes habitudes... Voyons, chéri... tu en es convaincu!

Gérard. — Je suis convaincu que je t'aime...

Jeanne. — Mais je le sais et c'est ma joie!

Gérard. — Je te jure que je donnerais dix années de ma vie...

Jeanne. — On donnerait toujours dix années de sa vie! Qu'est-ce qu'on risque?...

Gérard. — Ah! Si je pouvais... Tu ne sais pas.

Jeanne. — Mais si... Je sais que tu as quitté toutes les autres parce que tu n'en voulais plus; tandis que tu me quittes malgré toi, j'en suis sûre, en m'aimant encore... Eh bien! Que pourrais-je te demander de plus?... Une telle satisfaction d'amour-propre arrange bien des choses... Je vois que tu as autant de chagrin que tu peux en avoir et j'en suis ravie d'orgueil... Comprends-tu comme je t'aime... Ah! si je pouvais être sûre que tu ne l'aimes pas.

Gérard. — Je n'aime que toi!

Jeanne. — Mais elle? Oh! je le sais!... Elle t'aime depuis longtemps, depuis que je m'en suis aperçue... Je le sais... et tu le sais aussi, ce qui est bien plus grave... Elle t'aime tellement que, n'étant pas méchante, je suis sûre qu'elle n'a jamais pensé au mal qu'elle me ferait... Elle t'aime, va! Elle sera heureuse de t'avoir, de se venger un peu de la vie qui lui a été injuste et mauvaise jusqu'à présent... Elle a raison, après tout... Je ferais probablement la même chose... Mais... dis-moi... Tu... n'as jamais été son amant, n'est-ce pas?

Gérard. — Tu en doutes encore?

Jeanne. — J'en douterai toujours.

Gérard. — Je te jure...

Jeanne. — C'est inutile... Qu'est-ce que tu veux? Il y a des convictions contre lesquelles la raison ne peut rien. Des convictions qui ont leurs racines dans la chair, dans le sang, dans la souffrance, et dont on ne se guérit que peu à peu, en vieillissant... Non... Ne tâche pas de me dissuader; tu ne ferais que m'y faire croire davantage... Voilà... N'en parlons plus... Es-tu content de ta pauvre petite Jeanne?

Gérard. — Ma pauvre petite Jeanne est un ange.

Jeanne. — Oh!... Non... tu vas voir... Pas si ange que ça... Mais je ne sais pas si j'oserai...

Gérard. — Quoi?... Parle...

Jeanne. — Je voudrais... Attends... Comment te le dire?... Je voudrais que notre divorce ne fût qu'un divorce... et pas tout à fait... une rupture...

Gérard. — Jeanne!...

Jeanne. — Qu'est-ce que tu veux?... Je sens, je suis sûre que je ne pourrai pas me passer de toi... Je suis jeune et je t'aime... et il n'y a aucune raison pour que je puisse du jour au lendemain me passer de toi... Oh! tâche de me comprendre sans que je... alors, c'est dit?... Oui... Oui... N'est-ce pas?... Lorsque nous serons divorcés et que je serai toute seule... C'est vrai qu'on n'est jamais seul quand on est jaloux... Lorsque je serai loin de toi... tu viendras me voir souvent d'abord, un peu moins après, jusqu'au jour où je pourrai te dire, moi-même, de ne plus revenir du tout... Oh! mais qu'il est loin ce jour-là... Comment est-ce que je vais faire?... Tu comprends? Je ne peux pas empêcher qu'elle t'aime... mais elle ne doit pas pouvoir m'empêcher de t'aimer. Ah! j'ai honte de te dire... mais c'est plus fort que moi, que tout... Je t'aime tellement... Mais je m'en vais, maintenant; sans cela, tu aurais encore un déluge... car je t'assure que je n'en peux plus...

Gérard. — Mais où veux-tu aller?

Jeanne. — Je n'en sais rien... Chez moi, peut-être... Ils riront encore... tant pis pour eux, car cela voudra dire qu'ils ne savent pas comprendre le sacrifice que je viens de faire... Adieu, Gérard...

Gérard. — Tu ne t'en iras pas comme ça.

Jeanne. — Oh! si! si! Et tout de suite... Je m'en vais. Place aux riches.

Gérard. — Jeanne!...

Jeanne. — Tu vois... comme il est nécessaire que je m'en aille. Je ne veux pas dire des choses mauvaises et je sens qu'elles partent sans que je puisse les en empêcher.

Gérard. — Tu vas rester... Il faut que nous réglions, que nous... Tu vas monter dans ta chambre.

Jeanne. — Oh! ma chambre! Comme c'est drôle!... Ma chambre! Non!... Non!... Laisse-moi m'en aller... Donne vite la bonne nouvelle à ta fille, à tout le monde... Il faut que ce que je fais serve à quelque chose, à beaucoup de choses... Et, quant à ma chambre, promets-moi que tu la changeras complètement de haut en bas, que rien de ce que j'ai touché de mes mains, de mon corps, de mes rêves, ne sera pas touché par d'autres. Je ne veux pas... Tu vois, plus je reste, plus je deviens exigeante... Le sacrifice complet, total, absolu, ça n'existe pas, je m'en aperçois... A bientôt, Gérard... A bientôt... mon amant adoré... mon amant... n'est-ce pas? Reste là... Ne dis rien... Tu as du chagrin!... Je le vois... Merci... Mais reste là... Ne dis rien... Ne me regarde pas m'en aller, car je me méfie de mes genoux, je pourrais trébucher et je serai ridicule... Et je ne veux pas être ridicule! Je veux m'en aller de ta vie comme j'y suis entrée, sans faire de bruit, comme une ombre... Ne bouge pas... Comme ça... Au revoir... mon aimé chéri... A bientôt... Je...

Ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'enfuit rapidement

Scène V

GERARD, GENEVIEVE

Gérard est demeuré assis au milieu du salon. Geneviève venant du fond l'aperçoit, s'approche de lui sans faire aucun bruit et, très tendrement, l'enlace de ses bras.

Gérard, se levant brusquement. — Ah!... Je savais bien...

En voyant Geneviève, Gérard reste interdit, comme hébété, à la regarder.

Geneviève. — Qu'as-tu?

Gérard. — Moi?... Rien du tout...

Geneviève. — On dirait que...

Gérard. — Eh bien! on se tromperait... Je n'ai rien...

Geneviève. — Ah!... On m'a permis de me lever aujourd'hui... et cela veut dire, tu comprends, qu'il est temps que je m'en aille d'ici... et je voulais, malgré ma faiblesse, te demander si...

Gérard. — Sommes-nous des enfants?... On ne va pas jusqu'à si loin, pour reculer.

Geneviève. — Alors... Tu vas... Tu vas parler bientôt?

Gérard. — C'est fait...

Geneviève. — C'est... Je n'ai pas le courage de te demander... Eh bien?

Gérard. — Eh bien? Quoi?... Puisqu'il fallait que ce fût... cela est. Voilà!

Geneviève. — Comme tu dis ça...

Gérard. — C'est que j'en sors... à l'instant même... alors, tu comprends?

Geneviève. — Comme tu es triste... ému.

Gérard. — Mais non... Ce n'est pas vrai... Je ne suis pas ému... Non... Te dis-je... Je ne suis pas ému... Emu?... Ah!... Tu ne me connais pas?... J'en ai vu d'autres... Ce que tu vois ce n'est pas ma tristesse... mais la sienne... oui... la sienne qui a giclé sur moi... un peu trop fort et j'en suis un peu... imprégné... Mais de là à être ému... il y a un peu de chemin... tout de même... Tiens, et pour te prouver que l'émotion n'a rien à voir dans cette histoire... Je vais me mettre à écrire une lettre à Premmines pour... une lettre qu'il attend... une lettre d'affaires, enfin... Tu vois?... L'émotion et les affaires, ça fait deux... Alors si tu veux bien... je vais m'y mettre au plus vite... pour que tout ça ne traîne pas... A tout à l'heure, n'est-ce pas?

Geneviève. — Oui...

Gérard. — Merci... Si tu as quelque chose, tu me le diras plus tard, dans un instant... Oh! je n'en ai pas pour longtemps... Tu m'excuses, n'est-ce pas? A tout de suite...

Geneviève, le regardant. — Ta parole?

Gérard, lui donnant la main. — Oui!...

Il l'accompagne jusqu'à la porte, il la ferme et, très soigneusement, tire les rideaux. Il ferme également les autres portes, puis revient au siège qu'il occupait lors de la scène avec Jeanne, regarde tout autour de lui et, lorsqu'il se sent bien seul, à l'abri de toute surprise, s'y laisse tomber et pleure comme un enfant.

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

Les Requins au Gymnase.

Depuis le *Refuge*, cette comédie ardente et nerveuse qui révéla au public les sonorités exotiques de son nom, M. Dario Niccodemi s'est vu ranger parmi les auteurs « bien parisiens ». Cependant on n'ignore pas que, né à Florence, il avait fait dans les Amériques de fortes études d'espagnol et s'était acquis, très jeune, à Buenos-Ayres, réputation de critique et de lettré. Lorsqu'il vint en France, voici quelque dix ans, il ne possédait que de vagues notions de français. Fixé à Paris dont il devait subir le charme, il commença résolument et seul son instruction. L'apprentissage qu'il fit alors de notre langue fut assurément peu banal : il entreprit de l'apprendre, non pas à l'école pour étrangers où une langue s'enseigne en vingt leçons, mais parmi nos classiques. C'est à la fréquentation journalière des œuvres de nos meilleurs écrivains qu'il est redevable de ce style dont s'animent les dialogues rapides de ses pièces : le *Refuge*, l'*Aigrette*, la *Flamme*, et, aujourd'hui, les *Requins*.

« Les Requins, nous apprend M. Régis Gignoux, sont ces hommes qui, ayant réalisé, semble-t-il, toute leur ambition, ne sont pas satisfaits, gardent leur voracité tant qu'un homme auprès d'eux peut avoir de l'appétit. Pour eux, un rival est un adversaire, un égal est un ennemi. Ils luttent entre eux et sans merci, à la vie à la mort, comme on s'égorgeait autrefois sur les routes. »

⁂

L'auteur des *Requins*, par sa préface, nous apprend que la pièce publiée ici est celle même qu'il avait conçue et écrite, et qu'elle diffère en cela de la pièce jouée par le théâtre du Gymnase, laquelle **était amputée** de son dernier acte : le second y devenant le troisième et le premier y étant scindé en deux (approximativement entre la huitième et la neuvième scène).

Et il comprend que la presse ait reproché à son œuvre quelque défaut d'équilibre, quelque sécheresse, une sensation, parfois, de raccourci heurté; mais, en toute équité, la plupart des objections ainsi faites doivent être écartées après cette révélation.

Quoi qu'il en soit, à notre époque où tant d'écrivains mécontents se plaignent de la critique, voici donc un auteur, pour qui elle ne se montra point particulièrement indulgente, qui lui rend hommage, en louant sa perspicacité. Le cas est si rare, et si honorable pour l'une et pour l'autre partie, qu'il convenait de ne pas le laisser passer inaperçu.

M. Robert de Flers déclare, dans le *Figaro*, que cette pièce, avant toute autre épithète, mérite celle de curieuse et de singulière :

« Vous y retrouverez, dit-il, non seulement la vigueur et la puissance qui avaient fait le succès du *Refuge* et de l'*Aigrette*, mais encore une nouveauté dans la conception du sujet et une hardiesse dans son exécution qui méritent d'être hautement louées. »

M. Edmond Sée, dans *Gil Blas*, se montre enthousiaste de l'œuvre et de son auteur :

« Les trois actes des *Requins* renferment, dit-il, nombre de scènes traitées avec une autorité, une puissance, un art de la progression si évidents qu'on ne peut leur résister. L'auteur se révèle prodigieusement sûr de son métier. »

Et il loue la beauté courageuse, impérieuse, de la plupart des grandes scènes, la grâce impertinente, l'invention originale de certaines autres, et, enfin, « la fougue extraordinaire du dernier acte, de ce duel dont chaque phase, chaque reprise sert de prétexte à un incident dramatique, à une réplique, à un cri ».

Dans son feuilleton du *Temps*, M. Adolphe Brisson se complaît à rappeler les qualités qui ont valu à M. Dario Niccodemi l'estime de ses confrères et l'approbation du public :

« On prise en ses œuvres la vigueur, l'audace, le sens du drame, le goût de la vérité, une netteté, une franchise directes, agressives, un peu brutales, par quoi l'on est subjugué, empoigné. Il est de ceux qui promettent et de qui l'on attend beaucoup... »

M. Guy Launay accorde à M. Dario Niccodemi les dons les plus précieux de l'écrivain dramatique : l'originalité d'observation, le courage, la force :

« Ces qualités, remarque-t-il dans le *Matin*, sont moins manifestes dans les *Requins* que dans ses pièces précédentes, mais elles y restent sensibles, et elles ont suffi pour éveiller l'intérêt. »

Pour M. François de Nion c'est une pièce étrange, pleine de surprises, d'à-coups :

« Presque déconcertante, écrit-il dans l'*Echo de Paris*, émouvante souvent, amusante toujours, l'œuvre de M. Niccodemi peut plaire au public si celui-ci se laisse aller, sans résister, au plaisir d'être dominé. »

M. Paul Souday la compare à ces boissons américaines, à ces cocktails chargés d'alcool à emporter la bouche, très glacés néanmoins, de parfum composite et de couleur indéfinissable, que l'on sert à la clientèle des « grands bars » et il ajoute dans l'*Eclair* :

« Il y a de tout, dans cette pièce et d'abord du talent, de l'esprit, de l'habileté, un sens remarquable de l'effet scénique. Mais quel singulier amalgame ! De la comédie ultra-moderne, du vaudeville, de la blague, de la sentimentalité, du drame violent. Tout cela, très nouveau jeu, très dernier cri. »

Dans le *Journal des Débats*, M. Henry Bidou constate que ces trois actes sont tous remplis de belles scènes :

« Il y en a de plaisantes, de touchantes, de pathétiques, de terribles ; seulement ce sont des morceaux qu'on ne parvient pas à assembler. »

Pour M. Jean de Pierrefeu, qui a pris dans la *Liberté* la succession de M. Fernand Gregh, cette pièce révèle les dons les plus divers, les meilleurs et les pires, et des défauts, même des vices, qui, dans la pensée de l'auteur, sont peut-être autant d'attraits :

« Pour vivifier tout ce talent, il manque surtout à M. Niccodemi de se mouvoir dans la vérité, dans des milieux vrais, parmi des idées loyales et traditionnelles, et non dans cette grande banlieue exotique de la passion, envahie par les snobs de l'énergie et de l'aventure. »

M. Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, ne manque pas non plus de faire quelques restrictions :

« Mais il y a, ajoute-t-il, un mouvement violent, une vibration intense qui vous tiennent en haleine et l'intérêt n'y languit pas. C'est surtout une œuvre de tempérament, au dialogue précis, cassant, que rien n'arrête, et dont l'expression va parfois jusqu'à la brutalité. »

⁂

Il faut louer l'interprétation de la pièce ; elle est tout à fait remarquable dans son ensemble et dans ses détails. Mmes Gilda Darthy et Van Doren, comédiennes personnelles, ont, l'une et l'autre, très justement composé leurs personnages respectifs. Mme Samary a été, excellemment, une grand'mère indulgente et tendre ; Mlle Jeanne Desclos s'est montrée délicieuse de charme mutin, et même de grâce hardie, MM. Mosnier, Puylagarde, Monteaux et Gandera, tous artistes hautement estimés, se sont fait apprécier dans des rôles de second plan. M. Mauloy, le second « requin », a su se montrer digne de son formidable adversaire, M. Lucien Guitry, qui, dans cette création, a déployé toute sa puissance et dont le succès a été considérable.

G. S.

LE SECRET

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

HENRY BERNSTEIN

Denis Le Guenn (M. Victor Boucher) et Henriette Hozleur (M^lle^ Madeleine Lély).

(Scène de l'Acte premier)

* * *

Le Secret *a été représenté pour la première fois, le 22 mars 1913, au théâtre des Bouffes-Parisiens.*

PHOTOGRAPHIES WALERY

Copyright by Henry Bernstein, 1913. — Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

PERSONNAGES

Constant Jannelot, 38 ans	MM.	Claude Garry.
Denis Le Guenn, 27 ans		Victor Boucher.
Charlie Ponta Tulli, 36 ans		Henry Roussell.
Gabrielle Jannelot, 31 ans	Mmes	Simone.
Henriette Hozleur, 26 ans		Madeleine Lély
Clotilde de Savageat, 49 ans		Marcelle Josset

Denis. Henriette. Gabrielle. Constant.

Scène X. — Constant. « *Ces enfants se sont promis le mariage!* »

LE SECRET

ACTE PREMIER

Dans l'appartement des Jannelot. Le boudoir de Gabrielle. Aux murs, de belles boiseries : d'authentique Louis XV chinois. Ce sont des boiseries peintes et où le bleu domine. Nulle autre décoration. Les meubles sont anciens et heureusement choisis : Louis XV et Louis XVI. Quelques étoffes de tons précieux et inattendus, deux ou trois beaux vases, des fleurs admirables et admirablement disposées. C'est un intérieur charmant et très original. A droite, au premier plan, une porte. Plus haut, dans un pan coupé, la cheminée. Au fond, une autre porte qui donne sur la galerie. A gauche, dans une partie droite, deux fenêtres. Près d'une fenêtre et face à la scène, un bureau. Devant ce bureau, une chaise longue. A droite, petit canapé, guéridon et fauteuil.

Scène première

GABRIELLE et CONSTANT JANNELOT

Au lever du rideau, Gabrielle, à son bureau, écrit des lettres. Constant, étendu sur la chaise longue, lit un journal. Un assez long silence.

Constant. — Quel veau! (Un silence.) Quelle brute!

Gabrielle, qui cachète une lettre. — Qui cela, mon chéri?

Constant. — Un monsieur je ne sais quoi... Morin, qui publie un article contre les exposants du Salon d'automne... Mais tu sais, un article... un article incroyable! Un paquet d'injures.

Gabrielle. — Ah?... Je le lirai ce soir dans mon lit.

Constant. — As-tu remarqué que toutes les violences des journaux sont pour les artistes? Je ne lis jamais un mot désagréable à l'adresse des apaches, des bandits.

Gabrielle. — Naturellement. Ils sont dangereux.

Constant. — C'est dégoûtant! Persécuter des peintres parce qu'ils voient, d'une façon particulière... Ma parole, ce sont les mœurs du moyen âge!

Gabrielle. — En un peu moins libéral.

Constant. — Et, tu verras, il ne se trouvera pas un peintre consacré, un gros monsieur pour prendre la défense de ses confrères, de ses camarades, pour défendre la liberté de l'art.

Gabrielle. — Tiens! ils sont trop contents, les vieux.

Constant. — Je n'ai jamais tant regretté de n'avoir pas de talent!

Gabrielle. — Mon chéri, tu as beaucoup de talent!

Constant. — Toi, laisse-moi tranquille!

Gabrielle. — Je ne suis pas la seule à le dire, j'imagine! Et il y a des hommes très compétents, des hommes de premier ordre qui ne se sont pas contentés de le dire, qui l'ont écrit.

Constant. — Mais oui! mais oui!... Innocente!

Gabrielle. — Pourquoi?

Constant. — Mon enfant, considère! Nous sommes un couple assez... assez agréable, nous avons un intérieur joli... amusant, on fait ici de très bonne musique et qui plus est, on y mange à merveille. Ah! notre chef, voilà un artiste!... J'ajoute que la maîtresse de la maison est charmante...

Gabrielle. — Constant, tu es idiot!

Constant. — Je t'assure que tu es charmante. Mettons: gentille. Très gentille, très comme il faut.

Gabrielle. — Imbécile!

Constant. — Enfin, dernier détail qui a son importance, sans être, le moins du monde, snobs, nous connaissons des gens plutôt... bien. Pourquoi veux-tu que les critiques d'art qui nous font le plaisir de dîner ici de temps à autre...

Gabrielle. — Toi, tu as la manie...

Constant. — Pourquoi veux-tu que ces hommes intègres qui nous quittent, ravis de leur soirée, s'amusent à démolir les deux pauvres petits tableaux que j'envoie annuellement à la Nationale? Pourquoi?

Gabrielle. — Il a la passion de se dénigrer, de s'amoindrir!

Constant. — Pas du tout! Je suis clairvoyant.

Gabrielle. — Tu possèdes des dons admirables... parfaitement!... que tu négliges. Si tu voulais donner un effort, un effort sincère, prolongé...

Constant. — Le ciel m'en garde! D'abord, cela ne changerait rien. Et puis les vrais artistes crèvent de chagrin, et moi je suis parfaitement heureux.

Gabrielle, furieuse, touchant vivement le dossier d'un fauteuil. — Tais-toi donc!

Constant. — Ah oui, pardon... Tiens!... Tiens!... Tiens! (Il parcourt la pièce en touchant du bois.) Tout de même, tu me permettras de constater que notre existence n'a rien d'atroce. Tu m'as offert — pour commencer — douze années d'une félicité délicieuse...

Gabrielle. — Onze, mon vieux!... Onze!

Constant. — Onze?

Gabrielle. — Même pas!

Constant. — Elle me vole une année de bonheur!

Gabrielle. — Je te la rendrai à partir du sept février prochain.

Constant. — Gabrielle, tu es un amour... (Il l'attire à lui. Un baiser sur les lèvres.) Et tu as une bouche... C'est frais, c'est parfumé! Tu as la bouche la plus délectable de Paris.

Gabrielle. — Qu'est-ce que tu en sais? Tu prétends que tu ne m'as jamais trompée.

Constant. — Jamais! Je te le jure!... Tu aurais gagné ta vie, comme modèle, toi... Tiens! cette petite gorge, elle est ravissante... Et tout ça, tout ça...

Un geste de peintre.

Gabrielle. — Tout ça... Dis donc, il n'y en a pas un wagon!

Constant. — Mal élevée... Non, mais sont-ils jolis!

Comme Gabrielle tourne le dos à la rampe, on ne sait pas au juste de quoi il peut être question.

Gabrielle. — Ils te plaisent toujours?

Constant, la saisissant par le poignet. — A quatre pas d'ici je te le fais savoir!

Gabrielle. — Jeune présomptueux!

Constant. — Mais non! Viens voir.

Il tente de l'entrainer vers la porte de droite.

Gabrielle, qui résiste. — Constant!

Constant. — Viens donc!

Gabrielle. — Constant, tu es fou?

Constant. — Ma petite Ielle... Si! viens!

Gabrielle, énergique. — Jamais de la vie! Tu me fais mal... Constant, lâche-moi!

Constant, qui libère le petit poignet. — Charmant accueil!

Gabrielle. — Tu n'y songes pas! J'attends Henriette. Elle a quelque chose à me dire de très urgent.

Constant. — Moi aussi!

Gabrielle. — Oui, mais toi, je sais ce que c'est. Et Henriette, je ne sais pas.

Constant, avec une amertume feinte. — Très bien! C'est très bien! (Il va s'asseoir.)

Gabrielle. — Tu es drôle, mon chéri... le soir, tu as sommeil, et puis...

Constant. — Ah, non! de grâce! Plus un mot à ce sujet!

Gabrielle, tendre et bêtifiante, et qui s'approche de lui. — Petit Constantinopoulo chéri, tu sais bien que je t'adore, mais...

Constant. — Raca! Veuillez vous éloigner!

A ce moment, de l'étage supérieur, un piano fait entendre sa voix quotidienne. Sur Gabrielle et Constant, convulsés, tombent de redoutables gammes.

Gabrielle et Constant. — O-o-o-oh!

Des poings levés vers le plafond.

Constant. — Elle ne crèvera donc jamais!

Gabrielle. — Non, c'est nous qui mourrons...

Constant. — Dieu merci! (Il s'est rassis, il se relève d'un bond.) Sapristi, la lettre de Liégeois! Il faut absolument répondre aujourd'hui. Voilà dix jours au moins que je l'ai reçue. Que faisons-nous?

Gabrielle. — Je ne sais pas trop!

Constant. — La proposition en elle-même est assez équitable... hein?

Gabrielle. — Peut-être... Elle ne diffère pas beaucoup de la précédente.

Constant. — Evidemment... Mais l'avantage d'en finir... l'absurdité d'une brouille avec ma sœur... Enfin quel est ton avis?

Gabrielle. — Je préfère ne pas me prononcer. Je t'assure! Prends l'avis de Liégeois. Le mien manquerait de modération.

Constant. — Tu es la modération même!

Gabrielle. — Pas toujours. Je ne pratique pas l'oubli des injures, quand c'est mon mari qui les a subies. Je trouve que ta sœur et ton beau-frère se conduisent, à ton égard, indignement!

Constant. — Ils ne sont pas très chic!

Gabrielle. — Ta sœur surtout. Quelle ingratitude!... Tu as toujours été pour elle un ami... un ami sublime!

Constant. — N'exagérons pas.

Gabrielle. — Admirable! D'une tendresse, d'une générosité, d'un dévouement de toutes les heures... qui auraient pu agacer une autre femme que moi...

Constant, attendri. — Chère petite Ielle...

Gabrielle. — Et comment t'a-t-elle repayé? En perfidies incessantes.

Constant. — Malheureuse Pauline... Elle a une drôle de nature! Je crois qu'elle a été jalouse de notre amour l'un pour l'autre.

Gabrielle. — Bon prétexte! Tu oublies que nous avons grandi ensemble, elle et moi. Dès qu'on ne se pliait pas à tout son caprice, elle prenait une de ses rages célèbres... Non, il n'est pas d'être plus égoïste que Pauline. Et puis elle est âpre... et je crois qu'elle n'est pas très honnête.

Constant. — Je commence à le craindre.

GABRIELLE. — C'est une vilaine femme! La première fois que surgit une question d'intérêts, il faut aussitôt que les hommes d'affaires correspondent, négocient...

CONSTANT. — Ah! soyons justes... Pauline voulait d'abord régler la chose directement. C'est nous qui avons consulté Liégeois.

GABRIELLE. — Dieu merci! Tu allais te faire rouler une fois de plus!

CONSTANT. — En effet! Sans toi je me laissais tondre; c'est certain. Mais à présent, donne-moi un conseil... Voilà des mois que nous remettons notre réponse, ils pourraient croire à la fin que nous faisons traîner l'affaire exprès.

GABRIELLE. — Eh bien, à ta place j'écrirais à Liégeois que décidément...

CONSTANT. — Chut! quelqu'un...

GABRIELLE. — C'est Henriette! (Le valet de chambre introduit M^{me} de Savageat. Avec stupéfaction:) Non, c'est tante Clotilde!

Scène II

LES MÊMES, M^{me} DE SAVAGEAT

M^{me} DE SAVAGEAT. — Elle-même! Bonjour, ma chère petite!

CONSTANT. — Pas possible!

GABRIELLE, qui embrasse M^{me} de Savageat. — Quand êtes-vous donc arrivée?

M^{me} DE SAVAGEAT. — Ce matin! Je n'ai pas voulu que tu te déranges, que tu viennes à la gare. Mes enfants, quelle mine me trouvez-vous?

CONSTANT, qui lui baise la main. — Médiocre!

M^{me} DE SAVAGEAT. — C'est vrai?

CONSTANT, imperturbable. — Non, mais je sais que ça vous fait plaisir.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Mon pauvre Constant, vous êtes demeuré aussi stupide!

GABRIELLE. — Il n'a pas changé. Ma tante, vous avez une mine admirable!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Oh! admirable...

GABRIELLE. — Bien meilleure qu'avant votre départ.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Pourtant, je reviens plus patraque que jamais, ma pauvre petite!

GABRIELLE. — Votre visage s'est rempli... N'est-ce pas, Constant?

CONSTANT, détaché. — Je crois bien! Asseyez-vous donc, ma tante.

GABRIELLE, un doigt menaçant. — Vous n'êtes pas restée un mois, vous!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Ma petite Ielle, ne me gronde pas! Je n'en pouvais plus!... Si je n'avais pas de toi, une peur bleue, je serais revenue trois jours plus tôt.

GABRIELLE. — Vous aviez l'air enchantée!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Oh! pour les nerfs, c'est un séjour parfait... très calmant, très tonifiant. Mais quel froid! quel brouillard! Je rapporte une bonne petite attaque de sciatique.

GABRIELLE. — Oh!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Et l'ennui de cet endroit! Inconcevable, mortel! Et moi, quand je m'ennuie, je ne digère pas. Deux fois par jour, devant ce bout de jambon et ces nouilles éternelles, mon estomac se contractait... J'en aurais pleuré de désespoir! A la fin, le foie s'en est mêlé...

CONSTANT, d'un ton pénétré. — Aïe!... Vous devriez consulter un médecin!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Oh! j'avais télégraphié au fidèle Kurtz. Ce matin, à neuf heures, il était chez moi. Il faudra que je m'occupe de mes pauvres jambes... J'irai à Bourbonne, l'été prochain.

CONSTANT. — Et pour le foie?

M^{me} DE SAVAGEAT. — Evian, sans doute.

CONSTANT. — Ah, parfait! Comme cela, si dans l'intervalle vous refaites un peu de neurasthénie, il vous suffira de traverser le lac pour recommencer votre cure de repos, après quoi, vous...

M^{me} DE SAVAGEAT, l'interrompant. — Mon cher Constant, une fois pour toutes, faites-moi grâce de vos plaisanteries! D'abord, je les connais par cœur. Et laissez-moi vous dire qu'il n'est pas très généreux de vous moquer sans cesse d'une malade!

CONSTANT. — Une malade?

M^{me} DE SAVAGEAT. — Absolument!

CONSTANT. — Mais, ma tante, vous êtes bâtie pour vivre encore... sept ou huit ans.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Gabrielle, je ne viendrai plus ici! Ton mari me met dans un état qui...

CONSTANT. — Vous n'êtes jamais contente!

GABRIELLE. — Constant, en voilà assez! Tais-toi!... Vous allez voir Henriette, ma tante. Nous l'attendons.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Au fait, quand se marie-t-elle, Henriette?

GABRIELLE. — Mais... je ne sais pas.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Des cachotteries?

GABRIELLE. — Je vous jure que non!

M^{me} DE SAVAGEAT. — M. Le Guenn n'a pas encore demandé sa main?

GABRIELLE. — Pas que je sache.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Mais il l'aime toujours?

GABRIELLE. — Je le pense.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Eh bien?

GABRIELLE. — Du même amour... silencieux.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Il est assommant à la fin, ce petit Le Guenn! Il ne l'épousera pas! Vous verrez que cette histoire tournera court.

GABRIELLE. — Mais non, ma tante!

CONSTANT. — Le Guenn est un charmant et galant homme et ils se marieront dans le plus bref délai.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Voilà quatre mois que vous me répétez la même chose!

CONSTANT. — Denis est timide, il est d'une timidité rare...

M^{me} DE SAVAGEAT. — Invraisemblable! Il finira par compromettre votre amie.

CONSTANT. — J'imagine que la réputation d'Henriette Hozleur...

M^{me} DE SAVAGEAT. — Aucune réputation n'est à l'abri, même pas celle de la femme la plus pure. Et c'est bien Henriette! A votre place, mon cher, j'en toucherais un mot à ce garçon.

CONSTANT. — J'y avais songé, mais Gabrielle, avec raison...

GABRIELLE. — C'est impossible! Il pourrait le prendre très mal. Nous connaissons Denis Le Guenn depuis un an tout au plus!

M^{me} DE SAVAGEAT. — Il est sensiblement plus jeune que ton mari, et en vérité...

GABRIELLE. — Et puis Henriette n'est pas une jeune fille! Elle est veuve, elle a vingt-sept ans...

M^{me} DE SAVAGEAT. — Enfin, vous êtes ses amis les plus intimes et un peu ses protecteurs, et à ce titre...

GABRIELLE. — Ma tante, ce serait la démarche la plus maladroite! Croyez-en ma tendresse infinie pour Henriette. Le Guenn a une très belle fortune, ne l'oubliez pas, et cette petite ne possède presque rien. Un homme riche est toujours méfiant. Ne jetons pas à la figure de celui-ci qu'Henriette désire ardemment ce mariage.

M^{me} de Savageat. — Mais... tout le monde le désire ardemment, tous nos amis! C'est qu'on ne rêve pas une union plus brillante... N'est-ce pas, Gabrielle?

Gabrielle. — Oui... ce serait très bien!

Un silence. Derrière le dos de M^{me} Savageat, Constant indique à sa femme, par des signes non équivoques, qu'à son gré cette visite a assez duré.

M^{me} de Savageat. — Mais elle n'arrive pas, cette charmante jeune femme, et moi, je ne peux plus attendre... (Embrassant Gabrielle.) Au revoir, ma petite Gabrielle. Si! si! il faut que je me sauve!... C'est toi qui es fraîche et belle... Ah! je ne te verrai que lundi! Je vais passer quatre jours à Vauvières.

Constant, qui a ouvert, non sans empressement, la porte du fond. — Chez les Lucigny? On n'est pas plus gratin!

Gabrielle. — Vous repartez? Mais quand?

M^{me} de Savageat. — Tout à l'heure.

Gabrielle. — Après une nuit en wagon!

M^{me} de Savageat. — Oh! deux heures d'auto ne me tueront pas!

Constant. — Elle a une mauvaise santé de fer!

M^{me} de Savageat sort. Constant la raccompagne.

Scène III

GABRIELLE, CONSTANT

Constant, qui rentre, qui ferme la porte. — La vieille toupie!

Gabrielle. — Elle est si bonne!

Constant. — Bonne vieille toupie!

Gabrielle. — Je n'ai pas voulu le dire devant elle, mais je ne serais pas étonnée qu'il y eût du neuf.

Constant. — Tiens!

Gabrielle. — Henriette m'a téléphoné d'une voix assez... frémissante. Oh! elle n'a fait que m'annoncer sa visite, mais je ne dois pas me tromper.

Constant. — Dieu le veuille! J'ai hâte de voir cette union « consommée ». Je dirai même que j'ai rarement attendu une consommation avec plus d'impatience. Ils seront si heureux!

Gabrielle. — Je le souhaite du plus profond de mon cœur.

Constant. — Ce ton! Tu n'en es pas convaincue?

Gabrielle. — Je consulte quelquefois l'avenir avec un peu d'inquiétude.

Constant. — Comment? Quelle est cette nouveauté? Pourquoi ne seraient-ils pas heureux? Ils vont s'adorer!

Gabrielle. — Oui...

Constant. — « Oui »... Mais sans aucun doute! La sage Henriette est très enveloppante, très femme...

Gabrielle. — Henriette est la séduction même et je crois que son mari l'aimera passionnément.

Constant. — Alors?

Gabrielle. — Dans ce grand amour, trouvera-t-il le bonheur? C'est autre chose!

Constant. — Tu m'abasourdis! Qu'est-ce qui te prend? La petite, de son côté, a déjà un sentiment vif... Enfin, elle te l'a dit!

Gabrielle. — Et redit. Mais, sur ce chapitre, les confidences d'une femme, même à son amie la plus chère...

Constant. — En tout cas, Henriette est très facile à vivre...

Gabrielle. — Quand elle vit avec nous. D'abord, tu lui en imposes...

Constant. — Oh! oh! oh!

Gabrielle. — Certainement. Vous êtes deux camarades, mais elle sent ton autorité. Et moi, elle m'a toujours considérée comme une grande sœur qu'on écoute un peu. Son petit Le Guenn manque de toute autorité, précisément, et de tout prestige.

Constant. — Eh bien, elle mènera le ménage, voilà tout.

Gabrielle. — Alors le ménage ne marchera pas. Henriette en voudra à son mari d'être éclipsé par elle! Elle sera humiliée et bientôt hostile...

Constant. — Une voyante! J'ai épousé une voyante!

Gabrielle. — Je connais cette enfant, si bien! Elle a soif d'être dominée.

Constant. — Toute cette psychologie...

Gabrielle. — Est exacte!

Constant. — Taratata!

Gabrielle. — Soit! Nous reprendrons l'entretien d'ici un an ou deux.

Constant. — Mais, tu m'épouvantes. Voyons, Gabrielle! Voyons, voyons, voyons!

Gabrielle. — Je force peut-être un peu les couleurs sombres...

Constant. — Un peu. Tu me rappelles ta pauvre mère, lorsqu'elle prétendait que je te battrais et que je te traînerais par les cheveux...

Gabrielle. — Que veux-tu? Pour le bonheur d'Henriette, je donnerais... je donnerais de mon sang... de ma chair!

Constant. — Hé là! Laisse ta chair tranquille. Choisis toujours des sacrifices d'ordre spirituel. (Consultant sa montre.) Deux heures et demie... J'ai promis à Vuillard...

Mais le valet de pied a ouvert la porte.

Gabrielle. — La voici!

Scène IV

Les mêmes, HENRIETTE

Henriette. — Bonjour, vous deux! Bonjour ma chérie!

Gabrielle. — Comment vas-tu, ma chérie?

Ce pendant elles s'embrassent.

Constant, qui a baisé la main d'Henriette. — Très réussi! Charmant!... Un arrangement charmant!

Gabrielle. — Oui!

Constant. — La robe, le chapeau... charmant!

Henriette. — Constant, vous êtes un brave homme! Vous dites aux femmes les choses qu'il faut leur dire. Un compliment, un vrai... un pas bête, c'est un grand bienfait! N'est-ce pas, Ielle?

Gabrielle, souriant. — Parfaitement, ma chérie.

Henriette. — Là-dessus, mon petit ami, si vous avez envie d'aller peindre, nous ne vous retenons plus.

Constant, qui s'assied. — Je vous remercie, mais je compte passer l'après-midi auprès de ma femme.

Henriette. — Ce qui signifie que vous étiez sur le point de sortir.

Constant. — On ne peut rien vous cacher! Tout de même, dites-moi ce qui se passe. Le coupable est entré dans la voie des aveux?

Henriette. — Rien du tout! Filez! Peut-être vous donnera-t-on des nouvelles, ce soir.

Constant. — La confiance règne. Eh bien! je vais admirer les tableaux de Vuillard. Et puis, je reviens te prendre, Ielle, pour faire un tour. Tu veux?

Gabrielle. — Avec joie!

Constant. — Si madame le permet, naturellement! (A Henriette.) A tout à l'heure, vous! Et tâchez que je vous retrouve mariée et mère de deux enfants magnifiques.

Henriette. — Entendu! Ils seront très jeunes, par exemple!

Constant. — Je ne demande pas l'impossible.

Scène V

GABRIELLE, HENRIETTE.
A un moment: LE VALET DE PIED

Gabrielle. — Eh bien, ma belle?

Henriette. — Eh bien! je crois que, cette fois...

Gabrielle. — Ça y est?... Ah! je suis contente!

Henriette. — Je crois! Tiens, lis!

Elle a tiré de sa bourse une lettre qu'elle tend à Gabrielle.

Gabrielle, lisant. — « Madame, souffrez que je vous adresse une double prière. Voulez-vous obtenir de madame Jannelot qu'elle daigne me recevoir cet après-midi? » — C'est moi qu'il veut voir? (Un rire.) C'est cocasse!

Henriette. — Lis donc!

Gabrielle. — « Et voulez-vous me permettre de lui parler, en toute liberté, de ma vie à venir et de vous, madame, à qui toutes mes pensées appartiennent? J'attends votre réponse avec une émotion infinie. A vos pieds, madame, les hommages respectueux de votre dévoué Denis Le Guenn. » — Drôle de petit homme! Enfin, l'important est qu'il soit sorti de son mutisme.

Henriette, avec un peu de timidité. — Je trouve son idée assez touchante. Il sait que je suis tellement plus près de toi que de ma famille... de mon vieil oncle Chavance ou de mes cousines!

Gabrielle. — Naturellement! Et je suis très sensible à sa pensée. Mais quel jeune homme solennel! Et cette inquiétude! Enfin il devrait sentir que tu ne le repousseras pas!

Henriette. — J'aime qu'il ait un peu peur! C'est... c'est amoureux.

Gabrielle, d'une voix tendre. — Tu m'amuses!

Henriette. — Pourquoi?

Gabrielle. — Tu es exquise! Que faisons-nous?

Henriette. — J'ai pris sur moi de répondre que tu l'attendrais à trois heures moins un quart. Il sera ici dans quelques minutes. Ça ne t'ennuie pas?

Gabrielle. — Ma chère petite! Je suis enchantée!

Henriette. — Dis donc, je ne veux pas qu'il me voie!

Gabrielle. — Sois tranquille! On ne le fera pas entrer dans mon boudoir.

Henriette. — Sûrement?

Gabrielle. — Sûrement. Il n'y a que toi qu'on n'annonce pas, et tante Clotilde.

Henriette. — Alors, ma petite Ielle, écoute-moi! Il va, je suppose, te dire que... Enfin, il va te demander si...

Gabrielle. — Si tu lui fais l'honneur, la joie, etc.

Henriette. — Oui. Il me semble inutile de remettre à demain la réponse.

Gabrielle. — Tout à fait inutile! Il faut en finir.

Henriette. — C'est mon avis. Veux-tu lui répondre que j'ai pensé à l'avenir et que ce changement d'existence me... me...

Gabrielle. — Enfin que ce mariage te convient.

Henriette. — Même qu'il me plaît, qu'il me plaît beaucoup.

Gabrielle. — Parfait!

Henriette. — Seulement... voilà ce que je voulais t'expliquer... ne me donne pas un air trop, trop empressé!

Gabrielle. — Ah! entendons-nous!

Henriette. — Dis-lui que je suis très contente de porter son nom... de l'épouser, mais ne... ne me... Enfin, ne lui dis pas que je l'aime, là!

Gabrielle. — Très bien, petite rusée!

Henriette. — Oh! non, je te jure...

Gabrielle. — Mais, mon petit, je t'approuve!

Henriette. — Je te jure, Gabrielle, que ce n'est pas la coquetterie qui me guide. Je tiens à Denis, beaucoup...

Gabrielle. — Vraiment?

Henriette. — Oui, je crois... très fort. Mais je n'en ai rien laissé paraître devant lui. C'est une petite fierté! Je n'ai pas voulu l'entraîner, je veux que son amour soit seul à décider de tout. Lorsque nous serons mariés, il apprendra que je l'aimais aussi. Seulement, je désire lui donner moi-même ce bonheur. Je m'explique mal, mais tu me comprends!

Gabrielle. — Et c'est adorable! Tu peux compter sur moi.

Henriette. — Comme toujours! Merci, ma Ielle.

Gabrielle. — On ménagera, à ce mari, la plus belle des surprises. (Un temps.) Petit bout d'homme, il en a de la chance!

Henriette. — Ecoute, il n'est pas si petit!

Gabrielle, qui rit. — Ah! il n'est pas grand...

Henriette. — Il est aussi grand que moi.

Gabrielle. — Tu crois? Il fait l'effet de t'arriver à l'épaule! (Un silence.)

Henriette. — Gabrielle, il faut que mon mari et toi vous soyez de tendres amis, sinon toute ma joie en serait abîmée.

Gabrielle. — Mais Henriette, en ce qui me concerne, je t'affirme...

Henriette. — Tu sais, Denis t'admire beaucoup! Il me parle à chaque instant de ton charme, de ton esprit...

Gabrielle. — Et je te répète que... Henriette, à quel propos me... Ma petite Henriette, t'ai-je froissée sans le vouloir?

Henriette. — Quelle idée!

Gabrielle. — Si, si, je t'ai froissée! Je le vois bien! Oui, cette plaisanterie sur sa taille... Cette plaisanterie inepte, basse!

Henriette. — Mais, Gabrielle...

Gabrielle. — On n'est pas plus bête! Mais je me doutais si peu de... Henriette, ma petite fille, je te demande pardon!

Henriette. — Ielle tu es folle! Je te jure que cette plaisanterie n'a aucune importance! Ce sont... ce sont tes pensées qui m'inquiètent un peu. Je crains que tu ne rendes pas justice à Denis... que tu ne le juges avec... ironie.

Gabrielle. — Tu te trompes absolument! Je considère Le Guenn comme un homme d'une honnêteté, d'une loyauté parfaites. Il a toute mon estime...

HENRIETTE. — Oui, je sais bien...

GABRIELLE. — Et mon affection.

HENRIETTE. — Oui, mais...

GABRIELLE. — Mon affection sincère. Mon Dieu... je t'avoue que Constant et moi nous ne le mettons pas tout à fait au même rang que notre Henriette. Tu l'éclipses! Qu'est-ce que cela fait? Et ton égal ne serait pas commode à découvrir.

HENRIETTE. — Denis est très intelligent!

GABRIELLE. — Très!

HENRIETTE. — Il sait un tas de choses.

GABRIELLE. — Il a une grande culture.

HENRIETTE. — Et il en parle bien, de toutes ces choses, d'une façon tout à fait originale.

GABRIELLE, à demi-voix et regardant Henriette avec émotion. — Ma chérie!

HENRIETTE. — Seulement, il est timide, surtout en votre présence. Mais il a même de l'esprit! Tu verras... une façon de raconter des soirées, des...

Entre le valet de pied.

LE VALET DE PIED. — M. Le Guenn est au salon. Il m'a dit que madame l'attendait.

GABRIELLE. — Oui je vais le recevoir. Quand je sonnerai, Julien, vous ferez entrer M. Le Guenn.

LE VALET DE PIED. — Bien, madame. (Il sort.)

GABRIELLE. — Toi, chérie, que deviens-tu? Tu t'en vas?

HENRIETTE. — Non... j'avais envie de rester.

GABRIELLE. — Mais oui, reste!

HENRIETTE. — Veux-tu que je m'installe dans ta chambre?

GABRIELLE. — Oui, oui! Tu trouveras des livres. Alors, tout à l'heure, je t'appellerai?

HENRIETTE. — Quand il sera parti!

GABRIELLE. — Ah! bon!

HENRIETTE. — Oui... que je n'aie pas l'air d'attendre le verdict! Dis-lui que je serai chez moi à six heures.

GABRIELLE. — A six heures. Très bien!

HENRIETTE. — Chérie, je t'en donne un tintouin!

GABRIELLE. — Affreux! Je te préviens que j'ai sonné.

Avant qu'Henriette disparaisse, Gabrielle lui envoie, de la main, un baiser. Le valet de pied introduit Denis Le Guenn.

Scène VI

GABRIELLE, DENIS LE GUENN

GABRIELLE. — Bonjour, Le Guenn!

DENIS. — Bonjour, madame.

GABRIELLE. — C'est gentil de venir me voir.

DENIS. — Madame, je suis confus de mon indiscrétion et je vous supplie...

GABRIELLE. — Vous me faites le plus grand plaisir. Posez donc votre chapeau. Je sens qu'il vous gênerait beaucoup. Expliquez-moi, Le Guenn, vous, un diplomate! Il y a un tas d'hommes, maintenant, qui laissent leur chapeau à l'antichambre... C'est mal?

DENIS, avec un sourire contraint. — C'est... la mode anglaise. Il y a les deux écoles...

GABRIELLE. — Ah! c'est anglais... Très bien!... Mais ne restez pas au diable!... Venez ici... Voilà!... Et je vous écoute. (Un temps.) Eh bien?

DENIS. — Madame, j'ai demandé à M^{me} Hozleur de vous demander... enfin de solliciter pour moi une... cette entrevue, parce que... parce que je... (Il lève les yeux. Son regard rencontre le sourire de Gabrielle.) Oh! je me rends compte que je suis profondément ridicule.

GABRIELLE. — Pas le moins du monde.

DENIS. — Hélas! la Carrière ne m'a pas encore guéri de ma timidité.

GABRIELLE. — Votre embarras est très joli, émouvant... Le Guenn, voulez-vous que je vous aide?...

DENIS. — Madame, je...

GABRIELLE. — Si! Laissez-moi venir à votre secours. Voyons... j'ai une amie adorée, une jeune sœur qui est délicieuse, qui est tout le charme, toute la poésie... Sa grâce vous ravit, comme elle a ravi tous ceux qui ont approché Henriette...

DENIS. — Mais, madame...

GABRIELLE. — Je ne dois pas être à cent lieues de la vérité! Eh bien... eh bien, mon ami, si vous voulez que la grande sœur donne son consentement, choisissez, dès à présent, Saint-Honoré d'Eylau. C'est l'église où je me suis mariée. Ah! et promettez-moi de ne pas mener Henriette à Florence! Le quatrième jour de mon voyage de noces, j'y ai attrapé une fluxion de poitrine dont j'ai failli mourir...

DENIS. — Madame...

GABRIELLE. — Voilà, c'est fini! Vous êtes agréé. Vous êtes le plus heureux des mortels.

DENIS. — Madame, je ne sais comment vous remercier de votre amabilité et de votre...

GABRIELLE. — Vous en prenez une figure!

DENIS. — N-Non, madame!...

GABRIELLE. — Si, monsieur! Qu'y a-t-il? Vous n'êtes pas content?

DENIS. — Madame, je suis profondément troublé. En sollicitant cet entretien, je supposais si peu que... je ne pouvais pas prévoir...

GABRIELLE. — Vous m'effrayez un peu! Vous comptiez, je pense, me demander la main d'Henriette?

DENIS. — Non, madame.

GABRIELLE. — Non?

DENIS. — Cette demande, je l'adresserai à M^{me} Hozleur elle-même... sans doute!... Enfin, quand... Ah! tout devient si difficile à exprimer maintenant!

GABRIELLE. — Je suis désespérée!

DENIS. — Non, c'est ma faute! C'est ma timidité grotesque... Oui, j'espérais voir M^{me} Hozleur en vous quittant, madame... Mais je ne pourrais rien lui dire avant... de m'être entretenu avec vous. J'étais venu pour vous parler de... pour vous soumettre un... un scrupule... (Vivement.) Non! ce n'est pas le mot... Je vous demande pardon, je suis très ému.

GABRIELLE. — Je le vois. Vous tremblez... Calmez-vous, mon cher ami. Votre billet et mon intimité avec Henriette... et l'éloignement de madame votre mère me donnaient à croire...

DENIS. — Naturellement! J'aurais dû vous arrêter tout de suite. Naturellement, naturellement!... J'ai été stupide... D'ailleurs ce n'est pas très grave!

GABRIELLE. — J'en suis persuadée! Je pense que tout cela finira par un mariage. Mais, mettons que je n'aie rien dit et reprenons du début. Bonjour, Le Guenn! Asseyez-vous!... C'est sérieux: asseyez-vous. (Denis, qui, dans son agitation, s'était levé, se rassoit.) Je vous écoute.

DENIS, après un grand effort pour se maitriser. — Oui!

GABRIELLE. — Et du calme!

DENIS. — Oui. (Une pause.) Madame, si vous me voyez si gauche... si lamentable, c'est qu'il s'agit de choses... du cœur. Ce sont les seules qui comptent à mes yeux. La vie sentimentale, pour moi, c'est... toute la vie. Depuis que j'ai rencontré M^{me} Hozleur, je peux le dire, rien d'autre n'existe. Et c'est pourquoi, je vous le répète, madame, dans ces derniers temps ma timidité s'est exaspérée.

GABRIELLE, avec un sourire très doux. — Pauvre!

DENIS, dont la voix se raffermit. — Il y a quelques mois, on m'aurait violemment surpris en m'annonçant que mon seul désir, bientôt, mon seul espoir, serait d'épouser... une femme qui... enfin, une jeune veuve. (Vivement.) Je vous en prie, madame, ne voyez dans mes paroles, rien qui ne soit... qui ne soit très...

GABRIELLE. — Confiez-vous à moi sans crainte. Vous parlez à une amie.

DENIS. — Je le sais, madame. Vous m'avez toujours montré une bienveillance! J'avais beaucoup pensé au mariage... beaucoup, beaucoup. J'ai senti, de tout temps, qu'il entrait dans ma destinée de vivre auprès d'un autre être et de le chérir. Mais, dans mon esprit, le mariage c'était... une jeune fille. Je tenais ce principe des miens, de mon éducation... j'aurais été fortifié, au besoin, par une expérience douloureuse... une aventure de jeunesse... Vous me permettez, madame, de ne rien vous cacher?

GABRIELLE. — Mon cher!

DENIS. — Cette liaison... c'est une vieille histoire déjà, c'est fini depuis trois ou quatre ans!... Cette liaison m'a appris que la jalousie... celle du passé, peut me torturer d'une façon... à peine croyable! Bref, une jeune fille, une vraie, un être neuf comme je disais, je n'admettais que cette compagne et je la cherchais ardemment. Et puis... j'ai rencontré M^{me} Hozleur... Avant de lui être présenté, je la cannaissais déjà... Un jour, vous m'aviez parlé de son existence... d'avant.

GABRIELLE. — Comment?

DENIS. — De son existence... conjugale.

GABRIELLE. — Ah! oui.

DENIS. — Elle n'a pas été heureuse?

GABRIELLE. — Heureuse!

DENIS. — Je veux dire que...

GABRIELLE. — Heureuse! Pauvre petite Henriette! Je revois ces deux années... Pauvre petite! pauvre petite!... Souvent, en la quittant, je pleurais... oui, en pensant à son martyre!

DENIS. — Vous avez été si bonne pour elle! Une fois elle me l'a fait comprendre... (Et comme Gabrielle proteste.) Merveilleuse!

GABRIELLE. — Taisez-vous!

DENIS. — Elle m'a dit simplement que, sans le secours de votre amitié, elle serait morte.

GABRIELLE. — Dieu merci, c'est Hozleur qui est mort. Paix à ses cendres! Il a été tué dans un accident d'automobile. Sachez, mon ami, qu'Henriette, si douce, le haïssait de tout elle-même. Mon pauvre Le Guenn, si la pensée de ce premier mariage doit vous tourmenter, je vous considère comme un maniaque!

DENIS. — Rassurez-vous, madame, je ne me tourne vers ce passé que pour aimer Henriette... M^{me} Hozleur... plus tendrement... Quand je pense qu'on a pu faire du mal à ce petit être si... si... à elle... Oh!...

Il a une larme qu'il essuie.

GABRIELLE. — Comme vous l'aimez!

DENIS. — Oui, je l'aime. En la regardant, j'ai compris de grandes choses. C'est elle, l'être neuf que je cherchais. Quelle jeune fille serait plus virginale?... (Un silence.) Elle a une fraîcheur d'âme... une candeur... (Un silence. Gabrielle regarde dans le vague.) Dites-moi, madame, que je ne me trompe pas!

GABRIELLE. — Certes, non... Je vous demande pardon, je vous écoutais!

DENIS. — Quelquefois... j'ai peur de me tromper. Pas en ce moment, mais quelquefois!

GABRIELLE. — Comment?

DENIS. — Oh! je dois vous paraître un peu fou... Je me contredis! Mais je suis venu pour tout vous avouer... pour vous avouer même une pensée... absurde... laide... dont j'ai une honte!... Madame, vous allez me mépriser...

GABRIELLE. — Mais non! Quel exalté vous faites!... Qu'est-ce que c'est?

DENIS. — Eh bien! quelquefois... le soir généralement, quand je vous ai quittés après une soirée ou après le théâtre... brusquement je me rappelle... tout. Je me rappelle, par exemple, une petite phrase audacieuse qu'elle a lancée et qui ne m'avait pas frappé tout d'abord... ou bien j'entends son rire... Vous savez, son rire un peu mystérieux... Ou je revois ses mouvements si souples, si beaux, une façon qu'elle a de ramener sa robe, quand elle glisse de l'épaule... Et alors... là, là, quelque chose d'affreux s'éveille, me mord...

GABRIELLE. — Mais, Le Guenn...

DENIS. — Ne me jugez pas sévèrement! A ces heures-là, j'ai tellement mal... Je descends dans une souffrance... Je me dis: « Imbécile, regarde-la! Pourquoi veux-tu que les autres hommes aient été aveugles? »

GABRIELLE. — Mais...

DENIS. — « Elle vivait avant de te connaître... Elle avait la même beauté, le même charme... On l'a aimée! C'est fatal! »

GABRIELLE. — Mais Henriette a repoussé plusieurs propositions de mariage!

DENIS. — Et alors, je les vois les hommes qui lui ont fait la cour...

GABRIELLE. — C'est fou! Mon cher garçon, je vous affirme...

DENIS. — Oui... Je les vois, sûrs d'eux-mêmes, élégants... Et je me compare à eux! Et je me sens si petit, si insignifiant, si humilié... Vous savez, madame, je me connais, je me juge à ma valeur!

GABRIELLE. — Quelle démence! (Soudainement.) Quelqu'un a calomnié Henriette!

DENIS. — Jamais!

GABRIELLE. — Mais si! On a insinué devant vous je ne sais quoi!

DENIS. — Jamais! Jamais!... Je vous en donne ma parole! Sa réputation est indiscutée.

GABRIELLE. — Alors?

DENIS. — Je sais bien! C'est une sorte de folie... D'ailleurs, ça ne dure pas, ce sont des bouffées. Après viennent les remords... des remords affreux!... Car tout ce que j'ai exprimé tout à l'heure était sincère, je vous le jure, madame! Je respecte M^{me} Hozleur, je la mets si haut! Et pourtant... Ah! c'est effrayant...

GABRIELLE. — En effet, c'est effrayant. Je crains que vous ne rendiez mon amie très malheureuse.

DENIS. — Oh! non, madame, ne le croyez pas. J'aimerais mieux... je ne sais pas!

GABRIELLE. — Le Guenn, regardez-moi!... Non, non, donnez-moi votre regard! Regardez-moi dans les yeux. Le Guenn, à ma connaissance, Henriette est innocente même d'un flirt. Vous entendez?

DENIS. — Oui, madame!

Gabrielle. — Certes, elle aime beaucoup plaire et, peut-être, deviner qu'elle trouble un peu les hommes qui l'entourent... Mais, j'en jurerais, elle ne s'est jamais laissé prendre un baiser. Henriette est la femme la plus stricte que je connaisse. Voilà, Le Guenn. Et vous pouvez me croire!

Denis. — Madame, je vous crois.

Gabrielle. — Il s'agit de mon amie la plus chère et, bien sûr, si elle entendait cacher une... page de sa vie, je l'y aiderais! Je vous aurais menti effrontément. Mais il ne me semble pas que j'aurais pu le faire de cette façon, avec cette voix.

Denis. — Assurément non. Je vous remercie, madame, de tout mon cœur. Vous l'avez si bien senti, l'ennemi c'est le silence. Désormais en moi, autour de la pensée d'Henriette il n'y aura plus de silence. Il y aura le son de votre voix si loyale! Vous m'avez guéri... Quel bonheur! Je vous remercie, je vous remercie! Madame, je... je vous bénis!

Il a saisi la main de Gabrielle ; il la porte à ses lèvres.

Gabrielle. — Et moi, Le Guenn, je vous offre mon amitié.

Denis. — Madame...

Gabrielle. — J'aime votre nature plus que je ne saurais le dire! Je ne soupçonnais pas ce cœur tout puissant, cette sensibilité... C'est très bien!

Denis. — Oh! madame...

Gabrielle. — Mais, mon Dieu, que les hommes sont extraordinaires! Ainsi, vous auriez attaché cette importance terrible à une chose d'autrefois... éteinte, oubliée?... Vous en auriez voulu à Henriette?

Denis. — Madame... mais si cette chose... avait existé, je me serais enfui... j'aurais été Dieu sait où... au diable! souffrir... attendre de ne plus l'aimer.

Gabrielle. — Pas possible! Si Henriette avait eu autrefois un amant...

Denis. — Oh! Madame...

Gabrielle. — Comment voulez-vous que je dise? Vous ne l'auriez pas épousée?

Denis. — Mais non!

Gabrielle. — Non?

Denis. — Jamais!

Gabrielle. — Vous ne l'aimez pas!

Denis. — Pourquoi? Parce que je n'aurais pas voulu empoisonner sa vie de mes regrets, de mon désespoir?

Gabrielle. — C'est drôle!... En tout cas j'exige que vous lui fassiez maintenant votre entière confession! Elle vous attend chez elle à six heures: vous n'avez plus le droit de...

Denis. — Je m'exécuterai, je m'exécuterai! Elle ne pourra pas m'en vouloir: je vais rire comme un fou. Ah! que je suis heureux!... Dites-moi, madame, vous ne craignez pas que ce grand amour ne... ne l'ennuie?

Gabrielle. — Quelle question! Henriette compte bien que vous l'aimerez éperdument.

Denis. — Ah ! Et croyez-vous qu'un jour elle m'aimera aussi?... un peu?

Gabrielle, riant. — Voilà un renseignement qu'avec la meilleure volonté du monde...

Denis. — Je voudrais tant que mon ménage ressemblât au vôtre... Je suis très ambitieux! (Un temps.) Cela vous paraît impossible?

Gabrielle. — Je ne peux guère comparer... Moi, j'ai toujours connu Constant. Petite fille, j'étais follement amoureuse de lui...

Denis. — Ah?...

Gabrielle. — Déjà.

Denis. — Ah! vraiment? Je ne savais pas. C'est joli... C'est si beau de s'aimer! Oh! je n'espère pas inspirer un sentiment pareil... Evidemment!... Mais peut-être, à force de tendresse... (Un temps.) Enfin, M^me^ Hozleur vous a bien fait des confidences?

Gabrielle. — Vous savez, Henriette est très réservée... très secrète.

Denis. — Tout de même, elle vous a dit quelque chose ?... Dans quelles dispositions est-elle à mon égard?

Gabrielle. — Je crois que vous lui plaisez beaucoup. Elle vous trouve très intelligent.

Denis. — Ah!

Gabrielle. — Elle me le répétait tout à l'heure.

Denis. — Mais... mais est-elle contente de se marier?

Gabrielle. — Enchantée, m'a-t-il paru. Comment ne le serait-elle pas? Henriette a horreur de la solitude. Et surtout, elle va sortir de ce veuvage... médiocre... Oh! elle a tenu sa situation modeste avec une dignité parfaite! Mais elle s'attristait... Forcément! Cette petite est née pour le luxe. On s'en rend compte rien qu'à la regarder! Alors, l'existence que vous lui offrez, si différente, délicieuse...

Denis, décontenancé. — Elle aime le luxe? Je ne l'aurais pas cru!

Gabrielle. — Le luxe, le luxe!... Elle a des goûts d'élégance... D'abord, elle s'habille à ravir! Allons bon, il fait la tête de nouveau?

Denis. — Pas le moins du monde!

Gabrielle. — Vous n'êtes pas heureux d'épouser un être raffiné, un être...

Denis. — Si, madame, je suis follement heureux, seulement...

Gabrielle. — Et puis vous commencez à m'ennuyer tous les deux!

Denis. — Oui, pardonnez-moi, madame, je m'éternise, j'abuse de...

Gabrielle, riant. — Vous êtes très gentil, mais il est temps de vous réunir, Henriette et vous. Mon petit Le Guenn, attendez-moi ici un instant et... Ou plutôt non! Vous allez prendre votre bon chapeau haut de forme, sortir, flâner et revenir dans... un quart d'heure. Et vous trouverez cette belle enfant... et on vous laissera à vos questions, à vos aveux... Là, sauvez-vous!

Denis. — Alors... elle est ici?

Gabrielle. — Je n'ai pas dit qu'elle fût ici! Je n'ai rien dit. Allez-vous-en.

Denis. — Oui, madame. Au revoir, madame. Et croyez, madame, que votre accueil...

Gabrielle, lui fermant la bouche. — Oui, oui, oui! Plus de cérémonie entre nous! Nous sommes deux amis. Filez! A tout à l'heure!

Denis. — Bien madame. A tout à l'heure, madame.

Scène VII

GABRIELLE, HENRIETTE

A un moment: LE VALET DE CHAMRE

Gabrielle, lorsqu'elle est seule, demeure quelques instants sur place, immobile, méditant, puis, d'un pas rapide, elle se dirige vers la porte de droite et appelle. — Henriette! (Plus haut, très haut:) Henriette! (On entend qu'une autre porte s'ouvre.) Viens... je suis seule!

Henriette paraît.

HENRIETTE, riant. — Ce n'est pas malheureux!... J'ai cru que vous m'aviez oubliée.

GABRIELLE. — Ma chérie, je viens de passer une demi-heure...

HENRIETTE, vivement. — Pourquoi?... Que t'a-t-il dit?

GABRIELLE. — Oh! il t'aime! il veut t'épouser... C'est la grande passion! Seulement...

Elle s'arrête.

HENRIETTE. — Quoi? Tu me fais peur!

GABRIELLE, qui s'est approchée d'elle. — Henriette, regarde-moi!

HENRIETTE. — Oui...

GABRIELLE. — Regarde-moi dans les yeux! Donne-moi ton regard.

HENRIETTE. — Mais oui!

GABRIELLE. — Ma petite Henriette, il est indispensable et il est urgent que tu révèles à Denis Le Guenn... tout le passé.

HENRIETTE. — Tout le passé?

GABRIELLE. — Tout-le-pa-ssé. Ta liaison avec Charlie Ponta.

HENRIETTE, vivement. — Oh!

GABRIELLE. — Mon enfant, en te donnant ce conseil, j'assume une responsabilité lourde, je m'en rends compte...

HENRIETTE. — Enfin, Gabrielle...

GABRIELLE. — Mais je le fais sans hésiter. Car je sens, avec force, la nécessité de cet aveu.

HENRIETTE. — Mais pourquoi? pourquoi?... Gabrielle, quelle raison au monde puis-je avoir de m'infliger cette humiliation, cette...

GABRIELLE. — Henriette, ne discutons pas à tort et à travers! Il faut qu'avant un quart d'heure, tu aies pris une décision, Le Guenn va revenir...

HENRIETTE. — Il ne compte pas me voir?

GABRIELLE. — Si!

HENRIETTE. — Oh!... Tu lui as dit que j'étais ici?

GABRIELLE. — Je ne lui ai rien dit du tout! Il a dû croire que je t'attendais... ou bien que... D'ailleurs, je te le jure, il ne s'arrêtera pas à ce détail. Il a d'autres préoccupations, va!

HENRIETTE. — Mais lesquelles? Raconte-moi ce que...

GABRIELLE. — Oui, mais laisse-moi parler! Je viens de découvrir le caractère de Le Guenn. Le Guenn est, avant tout, par-dessus tout un jaloux. Oui, la jalousie le possède... Une jalousie assez particulière... rétrospective, surtout.

HENRIETTE. — Et tu veux que...

GABRIELLE. — Attends! J'ai subi un petit interrogatoire indirect, mais... (Un geste éloquent.) redoutable! Je ne me suis jamais sentie plus mal à mon aise. Il a une façon à lui de...

HENRIETTE. — J'espère que tu as gardé mon secret?

GABRIELLE, d'un ton de reproche. — Henriette!

HENRIETTE. — Je veux dire: que tu as su répondre, que tu as bondi!

GABRIELLE. — As-tu beaucoup d'indiscrétions ou de maladresses à me reprocher?

HENRIETTE. — Pas une seule, ma Ielle! Je te demande pardon... Je suis émue à un point!

GABRIELLE. — Je le comprends. Oui, j'ai menti et bien menti. Je n'en étais pas plus fière pour cela. Seulement, je faisais mon devoir d'amie. Ton devoir à toi, Henriette, et ton intérêt aussi me paraissent tout différents.

HENRIETTE. — Mais Gabrielle...

GABRIELLE. — Ma chère petite, voilà un homme que tu aimes et qui t'aime. Vous rêvez l'un et l'autre une belle vie de sincérité, de confiance réciproque... Et, à la première question qu'il te poserait...

HENRIETTE. — Mon passé m'appartient! Il n'appartient qu'à moi.

GABRIELLE. — En d'autres termes, la première fois que vous parlerez de votre amour, tu lui mentiras?

HENRIETTE. — C'est impossible que je lui raconte que... Gabrielle, non!... Mais écoute! Quand Ponta Tulli m'a plu... quand nous nous sommes aimés, j'étais libre, absolument libre, absolument, absolument!

GABRIELLE. — Absolument!

HENRIETTE. — Je croyais de toutes mes forces que nous allions nous marier.

GABRIELLE. — Mais oui!

HENRIETTE. — Et je ne soupçonnais pas l'existence de Denis Le Guenn!

GABRIELLE. — Répète-lui ces choses-là, mot pour mot.

HENRIETTE, près de pleurer. — Il ne m'écoutera même pas. Tu me dis toi-même qu'il est affreusement jaloux!

GABRIELLE. — Mon petit, le doute, voilà la vraie torture des jaloux! Le Guenn sent obscurément qu'il y a eu, dans ton existence, de l'amour. Ne le laisse pas chercher, divaguer, se monter la tête! Quand tu lui auras raconté cette histoire qui est très simple et très triste...

HENRIETTE, qui pleure. — Non, je ne peux pas! Ma petite Ielle, ne me demande pas cela, je t'en supplie, Ielle!

GABRIELLE. — Ne pleure pas! Henriette, il ne faut pas pleurer... C'est enfantin!

HENRIETTE, qui sanglote. — J'ai eu tant de chagrin dans ma vie... J'ai toujours été malheureuse... dans tout! dans tout!... Laisse-moi être heureuse cette fois! Gabrielle, je t'en prie...

GABRIELLE, gagnée par l'émotion. — Ne pleure pas, ma petite Henriette! Ma petite, ne pleure plus... C'est cruel... Et tu vas avoir les yeux tout rouges! (Pleurant aussi et tamponnant de son mouchoir les yeux d'Henriette.) Voyons, voyons, sois raisonnable!

HENRIETTE. — Alors, ne me demande plus...

GABRIELLE. — Mon Dieu, fais ce que ton instinct te conseillera, puisque tu n'acceptes pas d'autre guide.

HENRIETTE. — Oui! Je ne veux rien dire à Denis. Pas un mot! Pauvre petit, je le bouleverserais... Et pourquoi? Voilà deux ans et demi que je n'ai vu Ponta! Jamais, je ne pense à lui... Tout cela est vieux, vieux... Je te jure, Gabrielle, c'était sorti de ma mémoire!

Un silence. Toutes deux, elles s'essuient les yeux, se mouchent.

GABRIELLE. — Pourtant non, je n'ai pas le droit de ne pas insister!

HENRIETTE. — Tu recommences? Tu es méchante! A l'instant tu...

GABRIELLE. — Henriette, non! Plus d'enfantillages! Je te donne en cette minute la preuve que je t'aime autant que mon repos... tiens! autant que moi-même. Et tu m'écouteras. Denis est un être d'une grande douceur, mais persistant, mais entêté. Ah! le breton!... Pour retrouver cette vieille histoire, s'il a le moindre soupçon, il grattera la terre!

HENRIETTE. — Gabrielle, ne m'effraie pas! Comment pourrait-il apprendre quoi que ce soit? Nous ne sommes que trois, au monde, à connaître cette aventure. Tu n'en as jamais soufflé mot, même à ton mari?

Gabrielle. — Jamais. Mais, tu l'as dit, nous sommes trois dans la confidence.

Henriette. — Oh! je réponds de Charlie!... C'est un galant homme...

Gabrielle. — C'est un homme. Et pas très recommandable.

Henriette. — Gabrielle, tu es injuste! Lorsque tu m'as poussée à le quitter, à rompre, je t'ai obéi...

Gabrielle. — Pardon, je ne t'ai poussée à rien du tout. Je t'ai simplement ouvert les yeux.

Henriette. — Et je t'en garderai une reconnaissance éternelle!

Gabrielle. — Tu étais convaincue qu'il t'épouserait, j'avais compris, moi, qu'il n'était pas libre...

Henriette. — Oui, c'est un garçon faible, indécis, mais je le sais incapable d'une action vilaine. A qui veux-tu qu'il ait raconté que... Non, Gabrielle, jamais Denis ne saura le premier mot de...

Gabrielle. — Et s'il savait déjà?

Henriette. — Quoi?

Gabrielle. — Tout. Oui. S'il était déjà au courant de tout?

Henriette. — Pourquoi me dis-tu cela?

Gabrielle. — Je ne voulais pas me servir de cet argument, car je ne possède qu'une impression, mais vive, aiguë!

Henriette. — Qu'est-ce qui te fait croire?

Gabrielle. — Voici. Le Guenn, dans ses heures de jalousie — à ce qu'il prétend! — se représente... un homme... l'homme que tu aurais aimé autrefois. Il le voit, pour employer son propre mot. Tu comprends?

Henriette. — L'homme que...

Gabrielle. — Un homme qui n'existe que dans sa pensée, un être imaginaire. Cet être, tout à l'heure, il s'est mis à me le décrire, et, à mon épouvante, il m'a fait le portrait frappant de Charlie Ponta Tulli!

Henriette. — En quels termes?

Gabrielle. — Le portrait frappant.

Henriette. — C'est inouï!

Gabrielle. — Et, en parlant, lui, le timide, il ne me quittait pas du regard. D'ailleurs toute son attitude était si étrange, si nouvelle!

Henriette. — En effet; cet accès de jalousie est surprenant.

Gabrielle. — Et cette idée de venir me confier ses craintes à moi, ton amie intime! Il ne comptait pas que je lui fournirais des renseignements! Crois-moi, petite Henriette, Le Guenn a découvert quelque chose.

Henriette. — Mais par quel tour de force?

Gabrielle. — Je ne sais pas. Je ne peux rien affirmer, sinon que j'ai senti monter autour de toi une menace insaisissable, du danger! A ta place, ma petite, je parlerais, je parlerais, je me jetterais à corps perdu dans cette confession, je libérerais entièrement ma conscience! Maintenant, agis à ta guise.

Henriette. — Gabrielle, j'ai toujours suivi tes conseils aveuglément...

Gabrielle. — Ma chérie, non! Je n'entends pas te dicter ta conduite. Tu n'ignores plus rien, consulte-toi.

Henriette. — Je vais lui dire tout, d'un trait... immédiatement.

Gabrielle. — Réfléchis encore!

Henriette. — Je suis décidée. Tu as raison: la franchise. C'est le plus simple et c'est certainement le plus propre. (Un temps.) Mais si, après, il ne voulait plus de moi?... Tu ne crains pas cela?

Gabrielle. — Quelle bêtise! Un amoureux! Il t'adore, mon enfant. Et il a le cœur le plus honnête. Et j'ai la conviction qu'il sait tout, déjà!

Henriette. — Mais si par hasard il ne savait rien, tu ne penses pas que mon aveu puisse me...

Gabrielle. — Je pense que Denis t'aime. C'est ma seule réponse. Et je pense aussi qu'il se montrera égal à l'opinion que...

Entre le valet de chambre.

Le Valet de chambre. — Monsieur Le Guenn. Il dit que madame...

Gabrielle. — Oui. Faites-le entrer. (Le valet de chambre sort. Elle se dirige vers la porte de droite et, comme Henriette fait un mouvement pour la suivre.) Reste, toi, reste!...Sois brave! (De la porte.) Défends ton bonheur.

Scène VIII

HENRIETTE, DENIS. A un moment : CONSTANT

Denis, qui s'est arrêté près du seuil, qui sourit nerveusement. — Bonjour, madame.

Henriette, très bas. — Bonjour...

Denis. — Mme Jannelot m'avait dit... elle a eu la bonté de me prier de revenir...

Henriette, bas. — Oui... elle... elle est partie...

Denis. — Elle m'avait dit: un quart d'heure... Il doit y avoir un quart d'heure exactement... (Consultant sa montre.) Il était trois heures vingt... oui, oui, cela fait juste un quart d'heure! (Un silence. Denis traverse le boudoir d'un pas qui veut être délibéré, s'approche d'Henriette et, lui baisant la main.) Bonjour, madame...

Henriette. — Bonjour...

Denis, se détache d'elle et va poser son chapeau à l'endroit que, précédemment, Gabrielle lui avait désigné. Puis c'est un nouveau silence. Enfin. — Madame, dites-moi quelque chose... n'importe quoi! J'ai le cœur qui...

Henriette. — Mais de mon côté j'éprouve une grande émotion... je...

Denis. — C'est vrai?

Henriette. — Mais oui...

Denis. — Ah! madame, que je suis heureux! Pendant que l'ascenseur montait, j'ai cru étouffer d'angoisse. Quel soulagement! (Avec une inquiétude brusquement revenue.) Mme Jannelot vous a bien rapporté notre conversation?

Henriette. — Oui...

Denis. — Parfait!

Henriette. — Et je voudrais...

Denis. — Madame, il faut que je vous parle!

Henriette. — Moi aussi!

Denis. — Moi, d'abord! Voulez-vous, madame?

Henriette. — Non, moi!

Denis. — Madame, de grâce, permettez-moi de commencer!

Henriette. — Non, je préfère...

Denis. — Je vous en supplie! C'est d'une impolitesse sans nom, ce que je fais là, mais il le faut, il le faut! Permettez-moi, madame... Soyez bonne!

Henriette. — Alors... bien.

Denis. — Madame, je viens de vivre les quinze minutes de ma vie les plus tragiques. Ah! j'ai bien failli ne pas remonter. Je me haïssais! Etre le timide que je suis et n'avoir vaincu sa timidité que pour oser la... la bassesse que j'ai commise en parlant à Mme Jannelot!

HENRIETTE. — Mais...

DENIS. — Je vous demande de croire à mon remords, à ma grande confusion!

HENRIETTE. — Ecoutez... je voudrais, avant que vous...

DENIS. — Madame, laissez-moi finir. S'il vous plaît, madame! Je ne me reproche pas d'avoir eu... ces idées que vous connaissez à présent! Non... c'était involontaire! C'était même un peu maladif... (Avec pudeur.) Oui, je vous aime tant... depuis trois mois, je pense à vous si fort et j'ai si peur, que je crois que j'en ai pris un peu de neurasthénie... C'est vrai, c'est vrai!... Mais tout à l'heure je me suis rendu coupable d'une lâcheté. Car, en racontant à votre amie mes bêtises, j'obéissais à une résolution prise, justement, dans une de ces minutes de neurasthénie, de folie... Et j'y obéissais de sang-froid! Voilà mon crime! C'est cela qui me met en rage. De sang-froid, alors que je les jugeais à leur valeur, j'ai pu dévoiler ces insanités. C'est ignoble!... J'ai bien vu que vous, madame, vous n'étiez pas très fâchée...

HENRIETTE. — Mais...

DENIS. — Dieu merci! Sans quoi... ((Un geste éloquent.) Mais je ne me contente pas de votre indulgence. Je veux que vous me compreniez et que vous me pardonniez dans votre cœur.

HENRIETTE, une dernière, mais bien faible tentative. — Mon ami...

DENIS. — Madame, madame, il n'est qu'une manière de me prouver que vous me l'accordez, ce pardon! C'est d'oublier. La santé me revient à flots... Jamais plus, dans la plus fugitive pensée, je ne déshonorerai mon amour. Je vous respecte! Oubliez ma faiblesse indigne! N'y faites jamais la moindre allusion. Je vous demande ce bienfait, cette charité. Voulez-vous?

HENRIETTE. — Eh bien... oui.

DENIS. — Ah! que vous êtes gentille! Je vous suis très reconnaissant. Je ne trouve pas les mots qu'il faudrait, mais, maintenant, il n'existe pas un homme plus joyeux que moi!

HENRIETTE. — Mon cher ami, je suis contente, aussi.

DENIS. — Vraiment?

HENRIETTE. — Oui... Je suis très contente. C'était cela que je tenais à vous dire, surtout. Votre petite lettre m'a fait un tel plaisir... La vie n'a pas été bonne pour moi... C'est glacé, la vie d'une femme qui est toute seule... Oh! j'ai une amie admirable! Mais... n'est-ce pas?... Enfin, j'ai souffert de ma solitude. Je suis très tendre... j'avais envie qu'on tienne à moi... et j'ai un grand besoin de penser à quelqu'un. Alors, je l'attendais, un peu, votre petit mot... Et, ce matin, à mon réveil... Non, je ne peux pas bien vous expliquer. C'est bête, ce que je vous raconte là!

DENIS. — C'est merveilleux!

HENRIETTE. — Enfin, Denis, je suis contente de devenir votre femme. Voilà.

DENIS. — Petite madame, oh! petite madame, je ne vais plus vivre... respirer que pour essayer de vous rendre heureuse! Vous verrez... Mais, rassurez-vous, je ne vous ennuierai pas! Je ne resterai pas là, tout le temps!

HENRIETTE. — Mais si, vous resterez! Je désire que vous soyez auprès de moi le plus possible.

DENIS. — Oui, oui... enfin, je m'entends! Je voudrais... Je suis fou de vous confier mon espoir!... Tant pis!... Je voudrais me montrer si dévoué, si occupé de votre bonheur et en même temps si... si discret, qu'un jour il vous vînt pour moi... oh! pas... (Un grand geste.) Non... mais... un sentiment.

HENRIETTE. — Mais il est déjà venu ce sentiment!

DENIS. — Oui, mais... enfin, peut-être, si je... Ça dépend beaucoup de moi!... peut-être pourriez-vous... m'aimer.

HENRIETTE. — Denis, je vous aime.

DENIS. — Oui, mais... oh! bien plus tard!... quand je ne serai plus si absurde!... d'amour.

HENRIETTE. — Je vous aime d'amour.

DENIS, gravement. — Oh! non!... Madame, pourquoi me dites-vous une chose pareille? Elle ne peut pas être. Elle ne peut certainement pas être encore.

HENRIETTE. — Vous vous trompez! Je vous aime. Sinon, je ne pourrais pas vous le dire.

DENIS. — Mais non?

HENRIETTE. — Depuis le jour où j'ai compris que vous m'aimiez.

DENIS. — Oh!... Vous m'aimez... moi?

HENRIETTE. — Vous ne deviez l'apprendre que dans un peu de temps... après notre mariage, et puis, je vous vois malheureux et tourmenté, alors je ne veux pas attendre.

DENIS. — Si c'est vrai...

HENRIETTE, lui tendant les mains. — Mais, Denis!...

DENIS, qui ne bouge pas. — Vous ne savez pas comme... Vous ne pouvez pas savoir ce que vous me donnez. J'en pleurerais! Ne vous moquez pas de moi.

HENRIETTE. — Je ne songe pas à me moquer de vous. (Une pause.) Voulez-vous m'embrasser?

DENIS. — Oui. (Gauchement, il la prend dans ses bras. C'est elle qui offre ses lèvres. Un baiser.) Ma chère petite Henriette!

Un autre baiser plus long, et qui serait plus long encore si la porte du fond ne s'ouvrait brusquement.

CONSTANT. — Oh!

Il a paru et disparu. Henriette et Denis se sont séparés, mais trop tard.

HENRIETTE, à voix basse et effrayée. — Qui était-ce?

DENIS, qui n'est pas moins ému. — Jeannelot.

HENRIETTE, même jeu. — Il nous a vus?

DENIS, même jeu. — Oui... je crois.

HENRIETTE, après une ou deux secondes d'indécision, se précipite vers la porte, l'ouvre et appelle. — Constant! (Elle sort, on entend sa voix dans le vestibule.) Constant!...

Elle revient, ramenant le maitre de la maison.

Scène IX

LES MÊMES, CONSTANT

CONSTANT. — Je vous demande pardon! J'ai cru que je m'étais trompé d'étage.

HENRIETTE. — Constant, ne soyez pas odieux! Nous vous annonçons nos fiançailles.

CONSTANT. — Pas possible! En voilà une surprise! Oh! les cachottiers...

HENRIETTE. — Assez, Constant assez!

CONSTANT, leur tendant à chacun une main. — Mes amis, je vous félicite de tout mon cœur! Vous faites l'un et l'autre un choix très judicieux...

HENRIETTE, le poussant vers la porte de droite. — Qu'il est assommant! Faites-moi le plaisir d'appeler Gabrielle!

CONSTANT. — Je vole!! Pauvre Gabrielle, elle ne va pas en revenir! Quelle histoire! quelle histoire!...

Scène X

HENRIETTE, DENIS, puis GABRIELLE
et CONSTANT

Henriette. — Je ne sais pas si vous êtes comme moi: j'ai horreur de ces situations!

Denis. — Oui!

Henriette. — J'embrasse Gabrielle et je file! J'ai ma voiture, si vous voulez, je vous emmène.

Denis. — Oh! oui!...

Henriette. — Nous pourrions aller au Bois...

Denis. — Oui, oui, au Bois!

Henriette. — Il fait une belle journée...

Denis. — Oui, une belle journée! Oh! très belle! très belle!...

Henriette. — Nous marcherons un peu...

Denis. — Oui!

Henriette. — Dans les petites allées qui sont près de la Cascade!

Denis. — Oui oui, près de la Cascade!... Oui!...

Entre Constant, qui mène Gabrielle par la main.

Constant. — Ma chère, je vous le donne en mille!

Henriette. — Quelle brute!

Constant. — Ces enfants se sont promis le mariage!

Gabrielle. — Non!

Constant. — Si!

Henriette. — Oui, figure-toi!... Ma chérie, nous nous sauvons.

Constant. — Une seconde!

Henriette. — Non, vous m'avez assez taquinée!... Nous dînons au Ritz... Vous ne l'oubliez pas?

Gabrielle. — Non!

Henriette. — Denis, dites au revoir à Gabrielle...

Denis. — Au revoir, madame!

Henriette. — Remerciez-la.

Denis. — Merci, madame.

Gabrielle — Je suis ravie!

Henriette — Et allez mettre votre pardessus. Constant, aidez-le!

Constant — Vous n'avez pas d'autres courses dans le quartier?

Henriette. — Je veux dire un mot à Gabrielle. Disparaissez tous les deux!

Constant. — Ah! mon cher, il faudra vous faire une raison! Moi, depuis onze ans que ça dure...

Scène XI

GABRIELLE, HENRIETTE, puis CONSTANT

Henriette, à demi-voix. — Tu sais, je ne lui ai rien dit!

Gabrielle. — Ce nigaud de Constant est arrivé avant que...?

Henriette. — Non, non! Il faut que je me taise! Le plus petit mot serait une faute irréparable. D'abord, il ne sait rien...

Gabrielle. — Crois-tu?

Henriette. — Je te l'affirme. Et je lui causerais un atroce chagrin!

Gabrielle. — Bien!

Henriette. — Tu n'es pas fâchée?

Gabrielle. — Fâchée? Mon petit, je ne cherche que ton bonheur! De toute mon âme, j'espère que tu ne fais pas fausse route.

Henriette. — Non! Tout est pour le mieux. Je t'assure! Tu verras... Je suis heureuse!!! Ma Ielle, et c'est à toi, surtout, que je le dois!

Gabrielle. — Tu es folle!

Avec élan, avec la plus vive tendresse, Henriette embrasse Gabrielle. Entre Constant.

Constant. — Encore!

Henriette. — Je viens!

Constant, tristement. — Je lui ai mis son pardessus, je l'ai boutonné... Nous ne savons plus que faire.

Henriette, riant. — Au revoir, ma chérie! Au revoir, Constant!

Constant, la prenant par les poignets. — Petite Henriette, on vous taquine, mais on vous aime beaucoup.

Henriette. — Mon vieux Constant, vous avez toujours été si bon!

Constant. — Turlututu! (A Denis qu'on aperçoit dans la galerie.) Tournez-vous, Le Guenn! (Il embrasse Henriette sur les deux joues.) Mon enfant, je vous souhaite tous les bonheurs.

Henriette. — Merci, Constant.

Elle sort. Du seuil, Constant envoie au couple un signe d'amitié.

Constant. — A tout à l'heure!

Scène XII

GABRIELLE, CONSTANT

Constant. — Pauvres gosses... Quelle joie!

Gabrielle. — Ils sont amusants...

Constant. — Ils sont charmants!

Gabrielle. — Tu pleures?

Constant. — Non, mais je suis attendri.

Gabrielle, gentille. — Grand bêta!

Constant. — Ma femme, je pense à nous...

Il lui a pris la main.

Gabrielle, tendre. — Mon grand!

Constant. — Cette petite Henriette... elle a l'émoi et la palpitation d'une jeune fille... N'est-ce pas?

Gabrielle. — Tu exagères un peu!

Constant. — Elle est si pure!

Gabrielle, se détachant et riant, mais à moitié dit, sans élever la voix. — Ah non!... Pas toi, Constant! Tout le monde, excepté toi!...

Constant. — Pas moi?

Gabrielle. — Laisse ça aux autres! La pureté d'Henriette... Flûte!

Constant. — Qu'est-ce qui te prend? Elle n'est pas pure?

Gabrielle. — Oui et non... Elle a eu un amant.

Constant. — Quoi?

Gabrielle. — Tant pis! Je l'ai dit. Je déteste que tu aies l'air d'un serin!

Constant, égaré. — Henriette?

Gabrielle, imitant son accent. — Henriette... oui! Elle a été, pendant plus d'une année, la maîtresse de Charlie Ponta.

Constant. — Oh!

Gabrielle. — Tu ne vas pas te trouver mal!

Constant. — Je suis... ahuri! Ponta!

Gabrielle. — Ponta, oui!... Charlie Ponta, Charlie Ponta Tulli!

Constant. — Mais quand?

Gabrielle. — Je ne sais plus... Au moment de Biarritz... Il doit y avoir... quatre ans. Lorsque Henriette a loué cette villa près de Biarritz et qu'elle y a passé plusieurs mois de suite pour sa santé... eh bien! sa santé, c'était Ponta Tulli. Il habitait le Palace et il allait la rejoindre toutes les nuits.

CONSTANT. — C'est effarant... Après ça!...

GABRIELLE. — Quel mal faisait-elle? Tu es drôle!

Un temps.

CONSTANT. — Mais... à l'époque, tu as connu cette aventure?

GABRIELLE. — Naturellement! J'étais leur confidente.

CONSTANT. — Tu ne m'en as jamais parlé!

GABRIELLE. — Ce n'était pas mon secret.

CONSTANT. — Hum!

GABRIELLE. — Tu as l'air furieux?

CONSTANT. — Je suis surpris.

GABRIELLE. — Tu vas me faire une scène, parce qu'Henriette a eu un amant?

CONSTANT, posément. — Pas de bêtises. J'imaginais que nous ne nous cachions rien, l'un à l'autre.

GABRIELLE. — Henriette m'avait suppliée de ne pas te le dire!

CONSTANT. — Je m'étonne que tu aies pu, même à la prière d'Henriette, me taire longuement, systématiquement une... une chose... ,

GABRIELLE. — Henriette aurait été tellement gênée devant toi. Et elle a exigé des serments à n'en plus finir! (Un temps.) Tu es mécontent?

CONSTANT. — Plutôt.

GABRIELLE. — Sérieusement?

CONSTANT. — Sérieusement!

Un temps.

GABRIELLE. — Oui... je me rends compte... j'aurais dû t'avertir... Mon chéri, je mérite ton reproche! Au moins, depuis que j'existe, Constant, c'est la seule circonstance où j'aie manqué de franchise envers toi. Je t'en donne ma parole! Tu me crois?

CONSTANT. — Je suis un peu... secoué.

GABRIELLE. — Mais tu me crois?

CONSTANT. — J'essaie. (Entre le valet de chambre.) Qu'est-ce que c'est?

LE VALET DE CHAMBRE. — Une letre pour monsieur.

Il présente la lettre sur un plateau. Constant la prend, s'approche du bureau de Gabrielle et, avec un coupe-papier, ouvre l'enveloppe. Le valet de chambre s'est retiré.

CONSTANT. — Ça y est! Du papier timbré!

GABRIELLE. — C'est Pauline?

CONSTANT. — Oui, c'est ma sœur qui m'adresse une sommation! Ma sœur qui a été la seule amie de mes vingt premières années et que j'ai chérie!

GABRIELLE. — Et que tu as comblée de tes bienfaits!

CONSTANT. — Quelle ignoble chose!

GABRIELLE. — Vois-tu, Pauline est poussée par son mari...

CONSTANT. — Pas du tout! Tu me le dis par gentillesse, mais tu sais fort bien qu'ils agissent de concert.

GABRIELLE. — Constant, si ce procès doit t'assombrir, accepte donc la transaction!

CONSTANT. — C'est toi, Gabrielle, qui me donnes ce conseil?

GABRIELLE. — Tout, plutôt que de te voir de la peine!

CONSTANT. — Tu ne me verras aucune peine. A présent, je défie cette mauvaise Pauline de me causer le plus petit chagrin. Je suis résolu, désormais, à me défendre avec bec et ongles. Et, au fond, tu m'approuves!

GABRIELLE. — Oui, mais...

CONSTANT. — Assez longtemps, je me suis laissé gruger et trahir. Ils me trouveront intraitable. Nous plaiderons! Nous plaiderons et nous gagnerons.

GABRIELLE. — Je le crois, mais ne vaudrait-il pas mieux...

CONSTANT. — Non! Plus un mot à ce sujet!... Plus rien! La parole est à mon avocat. Chut!... Non, non! Je t'en prie!

Il a plié le papier timbré, l'a mis dans sa poche. Il s'est assis sur le bout de la chaise longue. Un temps.

GABRIELLE. — Et, pour Henriette, tu m'en veux toujours?

CONSTANT. — Non!

GABRIELLE, tenant le poing fermé de son mari, y mettant un petit baiser. — Vrai?

CONSTANT. — Oui.

GABRIELLE. — Je me souviens maintenant! Elle m'avait fait jurer sur ta tête.

CONSTANT. — Bah!

GABRIELLE. — Jamais plus, je ne prendrai d'engagements pareils!

CONSTANT. — Tu m'obligeras! Tu as une façon de les tenir...

GABRIELLE. — Après quatre ans!

CONSTANT. — Ah, oui! ça ne compte plus?... Tout de même, je préfère que tu ne m'aies pas révélé ce petit scandale huit jours plus tôt!

GABRIELLE. — Parce que?

CONSTANT. — Je t'ai raconté ma conversation avec Le Guenn...

GABRIELLE. — Non...

CONSTANT. — Mais si! le soir où nous sommes revenus à pied, lui et moi, des Variétés...

GABRIELLE. — Ah! oui...

CONSTANT. — J'ai répondu de l'honnêteté d'Henriette!

GABRIELLE. — Dans tous les cas, tu aurais été forcé d'en répondre.

CONSTANT. — Pardon! Il ne m'interrogeait pas! Je l'ai fait spontanément et avec un luxe d'affirmations solennelles, dont le souvenir me gêne un peu.

GABRIELLE. — Puisque tu ignorais tout!

CONSTANT. — Evidemment! (Une pause.) Les deux coquines!

GABRIELLE. — Ah! dis donc...

CONSTANT, la saisissant. — Toi, par exemple, tu vas me raconter, dans ses moindres détails, cette histoire... L'histoire Ponta-Henriette!

GABRIELLE. — Pourquoi?

CONSTANT. — Parce qu'elle m'amuse, tiens! Et en commençant par Biarritz... les visites nocturnes! Va!

Il la fait tourner, l'installe sur la chaise longue à côté de lui.

GABRIELLE. — Que les hommes sont dégoûtants!

CONSTANT. — Je vous conseille de parler! Alors, il passait toutes ses nuits à la villa?

GABRIELLE. — A peu près!

CONSTANT. — C'est tout de même, raide! (Il embrasse sa femme dans le cou, longuement.) Il y allait en auto?

GABRIELLE, qui s'est étendue, qui tapote innocemment les coussins. — Oui... (Et, tandis que Constant se penche un peu sur elle, que des jeux de mains s'engagent.) Il laissait sa voiture à cinquante mètres de la maison; Henriette, de son lit, voyait la lumière des phares, elle se levait et, pieds nus, à pas de loup, elle descendait, elle enlevait la barre, ouvrait la porte et...

Et le rideau est tombé.

Gabrielle. M^{me} de Savageat. Henriette. Ponta Tulli. Denis.

Scène première. — Denis : « *Madame! ... le tennis ?*

ACTE II

Le salon élégant et confortable d'une villa. A gauche, au premier plan, un petit escalier intérieur de trois ou quatre marches qui mène à un étroit palier. Une porte est au bout de ce palier. Cette porte fermée, le salon est complètement séparé des autres appartements. A droite et vers le fond, dans un pan coupé, une très large porte vitrée. Le salon communique de plain-pied avec un beau jardin. On aperçoit au loin la campagne et la côte normandes, la mer. Au fond du salon, une rotonde. Dans cette rotonde, une porte. Les principaux meubles sont : à gauche, devant l'escalier, faisant corps avec lui et face à la rampe, un canapé très confortable ; à droite, au premier plan, une chaise longue ; à droite, au fond, entre la rotonde et la porte-fenêtre, la table de bridge. Sauf indication spéciale, les entrées et les sorties se font par la porte qui est au haut des marches.

Scène première

GABRIELLE, M^{me} DE SAVAGEAT, DENIS,
CHARLIE PONTA TULLI

Ils jouent au bridge. Gabrielle, assise face au public, est la partenaire de Denis qui tourne le dos à la salle. A gauche, Ponta Tulli; à droite, M^{me} de Savageat.

DENIS, qui vient de donner, qui a relevé et mis en ordre ses cartes, dit. — Un pique royal.

M^{me} DE SAVAGEAT. — Deux cœur.

GABRIELLE. — Deux pique royal.

PONTA TULLI. — Trois cœur.

DENIS, après réflexion. — Trois pique royal.

M^{me} DE SAVAGEAT, hésite un peu, puis. — C'est bon.

GABRIELLE. — C'est bon.

PONTA TULLI, avec une claque sur la table. — Je contre.

DENIS, après de longues hésitations. — Surcontre!

M^{me} DE SAVAGEAT. — C'est charmant! Enfin, Ponta Tulli, est-ce qu'on a jamais vu contrer trois pique royal?

PONTA TULLI. — Attendez, madame! Vous ne savez pas ce que j'ai!

Mme de Savageat. — Je ne le saurai que trop tôt!

Gabrielle. — Ma tante, est-ce bon?

Mme de Savageat, avec humeur. — Oui, oui, c'est bon!

Gabrielle. — C'est bon!

Ponta Tulli. — C'est bon!

Mme de Savageat, hargneuse. — Vous ne mettez pas quatre cœur?

Ponta Tulli, aimable. — Non, madame, pas cette fois! A vous de jouer, madame.

Mme de Savageat lancé une carte, Gabrielle étale son jeu.

Mme de Savageat. — Mon Dieu, mon Dieu! mais ils ont tout!

Ponta Tulli, avec admiration. — Le fait est que voilà un beau mort!

Mme de Savageat. — Vraiment, Ponta, avec quoi avez-vous pu contrer? Vous êtes effrayant!

Ponta Tulli. — Madame, j'ai contré sur vos deux cœurs.

Mme de Savageat, emportée. — Je mets deux cœurs pour les pousser! Vous ne comprenez donc rien? Un gâteux aurait compris!

Gabrielle, riant. — Ma tante, n'oubliez pas que Ponta est votre invité!

Cependant ils jouent.

Mme de Savageat. — Et un invité très agréable! Mais comme partenaire je n'en veux plus!

Ponta Tulli. — Madame, vous feriez peut-être bien de vous occuper de votre jeu... C'est du cœur qu'il faut! Du cœur, du cœur!

Mme de Savageat. — Vous me rendez folle!

Ponta Tulli. — Hé!

Denis. — Je crois que nous faisons le reste.

Ils étalent leurs cartes.

Mme de Savageat. — Pardon, je fais tout de même mon carreau maître!

Ponta Tulli. — Jamais de la vie! Il est coupé, votre carreau! Il se défausse de son carreau sur un cœur.

Denis. — Naturellement! Merci, Ponta.

Mme de Savageat. — C'est délicieux! Il faut encore que vous leur indiquiez cela! Il ne sait jouer que pour les autres!

Denis. — Quatre levées surcontrées, ça nous fait cent quarante-quatre, cent de bien joué et trente-six d'honneurs. C'est fini. Nous avons gagné. C'est un coup de soixante-cinq!

Il s'absorbe dans les comptes.

Gabrielle. — Chaque fois que Ponta tape sur la table...

Mme de Savageat. — Oui, c'est le signe qu'il va faire perdre une partie énorme à son partenaire.

Ponta Tulli. — Madame, dans une maison où on joue le bridge, il faut toujours qu'il y ait une mazette. Sinon, où serait le plaisir? Je suis la mazette de la villa des Roches.

Ils se sont levés, à l'exception de Denis.

Denis. — A ma grande honte, c'est moi qui gagne tout! Je gagne cent quarante francs, Ponta perd trente francs, Gabrielle quatorze...

Mme de Savageat. — Et moi, le reste, comme toujours!

Denis, qui a tiré de son portefeuille une petite fiche, qui inscrit. — Je continue à tenir les comptes de tout le monde?

Ponta Tulli. — Oui, oui, oui!

Gabrielle. — Ma tante, vous vous referez à Deauville.

Mme de Savageat. — A Deauville! Depuis que je suis arrivée, je n'ai pas trouvé une main de trois!

Ponta Tulli. — Pourquoi vous associez-vous avec des cocottes?... Ça ne gagne jamais au jeu, les cocottes.

Mme de Savageat. — Je perds au chemin de fer, je perds aux petits chevaux... et je perds au bridge!

Ponta Tulli. — Il vaut mieux que vous ne vous refassiez pas sur vos invités. Nous sommes assez malveillants. Ça donnerait lieu à des commentaires...

Mme de Savageat. — Il se moque de moi, encore! Je crois que ça l'amuse de me ruiner!

Ponta Tulli. — Oh! madame!

Denis, qui s'est levé. — Non... Ponta est un joueur bouillant.

Ponta Tulli. — Oui, j'aime les émotions!

Mme de Savageat. — Alors, on ne joue pas le bridge! Le bridge est un jeu d'intelligence.

Ponta Tulli. — Tout s'explique!

Entre Henriette.

Denis. — La voilà! Les lettres sont finies?

Henriette, sans élan. — Oui.

Denis. — Vous avez manqué une partie mouvementée!

Henriette. — Ah!

Ponta Tulli. — Votre mari a tout râflé... Il tient une veine, votre mari!

Denis, une main sur l'épaule de Ponta Tulli. — Votre présence, mon cher! Quand Ponta est dans la partie, je deviens imbattable.

Mme de Savageat, avec un soupçon d'aigreur. — Vous devriez vous l'attacher à tout jamais!

Ponta Tulli. — Je ne demande pas mieux. Je ferai mes conditions, par exemple! (Un silence.)

Mme de Savageat. — Quelle heure est-il?

Denis. — Trois heures dix.

Mme de Savageat. — Ah! je monte dans ma chambre. Quelqu'un veut-il sa voiture?... ou la mienne?

Gabrielle. — Je n'ai pas envie de bouger! (A Henriette.) Et toi?

Henriette. — Moi non plus!

Mme de Savageat. — Vous n'irez pas à Deauville avant le dîner?

Gabrielle, qui s'est assise sur le canapé. — Oh! non...

Henriette. — Cette cohue!...

Mme de Savageat. — Personne?... Moi, je n'y vais pas.

Ponta Tulli, qui s'assied sur un coussin, au pied du canapé, près des deux jeunes femmes. — Ni moi! Le Casino... j'ai assez ri! Je tiendrai compagnie à ces dames. (Désignant Denis.) Mais voilà un ponte qui...

Denis. — Non! non!... Je reste avec vous. Pour une fois, on dînera à l'heure!

Ponta Tulli. — Mais oui!

Mme de Savageat. — Eh bien, mes amis, je vous abandonne à votre sort. Ces poudres du docteur Kurtz me font un bien inouï, mais à la condition que je reste étendue deux ou trois heures avant de les prendre.

Gabriele, étonnée. — Avant?

Mme de Savageat. — Oui, avant. Et dans l'obscurité! J'ai découvert cela. Tu feras les honneurs, ma petite Ielle?

Gabrielle. — Oui, ma tante.

Mme de Savageat. — Tu es un amour!

Elle a commencé de gravir le petit escalier. Elle embrasse Gabrielle par-dessus la rampe.

Gabrielle. — C'est vous qui êtes bonne et délicieuse.

DENIS. — Madame!... le tennis?

Mme DE SAVAGEAT, du haut des marches. — Ah! il doit être prêt! L'entrepreneur m'a formellement promis qu'il serait terminé aujourd'hui.

Scène II

LES MÊMES, moins Mme DE SAVAGEAT

DENIS. — Bravo!... On va jouer.

PONTA TULLI. — Le court n'est pas fini!

DENIS. — Allons voir! Venez, Ponta!...

PONTA TULLI. — Mon cher, c'est très loin!

DENIS. — Oh! oh! la route à traverser!

PONTA TULLI. — La route et un pré!

DENIS. — Venez donc!

PONTA TULLI, se levant avec effort. — Si vous y tenez beaucoup...

DENIS. — Oui, la patte de mon chien est guérie! Je vais le faire sauter.

PONTA TULLI. — Alors!...

DENIS. — Je veux que vous voyiez ce sauteur! N'est-ce pas, Henriette, qu'il est inouï?

HENRIETTE. — Oui, il saute très bien.

Ponta Tulli sort par la porte-fenêtre.

DENIS, qui le suivait s'arrêtant sur le seuil. — Mesdames, vous ne venez pas?

GABRIELLE. — Ah! mais non!... Les sports!...

DENIS. — Henriette?

HENRIETTE. — Non...

DENIS. — Voir sauter Zambo?

HENRIETTE. — Non... ça ne m'amuse pas!

DENIS. — Mais le tennis vous amuse, et joliment!

HENRIETTE, avec un peu d'humeur. — Je veux causer avec Gabrielle!

GABRIELLE. — Denis, laissez-nous bavarder!

DENIS. — Je vous laisse! Je vous laisse!... (Ne sachant plus sur quelles paroles s'en aller.) Je disais cela... Moi, je croyais qu'Henriette... En somme, c'est pour Henriette que Mme de Savageat a fait installer le...

PONTA TULLI, reparaissant. — Eh bien, jeune homme?

DENIS. — Voilà! En route.

Il tourne sur ses talons, prend le bras de Ponta. Tous deux s'enfoncent dans le jardin.

Scène III

GABRIELLE, HENRIETTE

HENRIETTE, excédée. — Oh!...

GABRIELLE. — Henriette, surveille-toi, tu parles à ton mari sur un ton...

HENRIETTE. — C'est que je n'en peux plus...

LA VOIX DE DENIS. — Zambo! Zambo!

HENRIETTE. — J'en suis malade... Gabrielle, il faut que cet homme s'en aille!

GABRIELLE. — Ma chérie, un peu de patience! Il va partir.

HENRIETTE. — Mais quand?

GABRIELLE. — Tu le sais bien: dans huit ou dix jours.

HENRIETTE. — Ah! non! Dix jours encore! Dix jours de cet enfer! C'est au delà de mes forces... Je deviendrais folle!

GABRIELLE. — Ma chère petite...

HENRIETTE. — Il n'y a pas une semaine qu'il est arrivé et tu vois mon état!!

GABRIELLE. — Tu n'es pas raisonnable!

HENRIETTE. — J'aime mon mari! Nous nous aimons... C'était beau, c'était gentil... Je ne veux pas que notre amour soit... sali!

GABRIELLE, souriant. — Mais, Henriette...

HENRIETTE. — Mais si! mais si! Cet homme qui habite sous le même toit que Denis... à deux pas de nous deux, c'est horrible!... C'est dégoûtant! C'est dégoûtant!

GABRIELLE. — Je comprends très bien ta gêne...

HENRIETTE. — Mon horreur!

GABRIELLE. — Tu connais mes principes! Mais ce n'est pas ta faute si Ponta passe une quinzaine aux Roches. Alors? A tout moment, il arrive qu'une femme, qui est sincèrement éprise, rencontre dans un château, ou dans un hôtel, ou...

HENRIETTE. — Un autre homme à qui elle a appartenu autrefois... Et elle trouve la situation piquante. Eh bien, je ne ressemble pas à cette femme-là.

GABRIELLE. — Ce qui est fini est fini! Il me semble que tu devrais bannir jusqu'à...

HENRIETTE. — Je ne peux pas supporter que mon mari se rende ridicule, comme à plaisir! Quand je vois Denis se livrer, pieds et poings liés à l'ironie de Ponta, lui témoigner cette amitié burlesque, lui taper sur l'épaule, le suivre pas à pas, comme un toutou... et devant toi, qui sais!... je me sens souffletée... j'en souffre... tiens! oui, physiquement. Je te jure que je pourrais en crier!

GABRIELLE. — Ma pauvre enfant... Le fait est que ton mari...

HENRIETTE. — Oui, oui, il joue un personnage de vaudeville! Et ça ne date pas d'ici. A Paris, un jour, il est revenu de l'Epatant en me déclarant: « Je rencontre au cercle un garçon délicieux! » C'était Ponta! Oh! ne ris pas, Gabrielle. Tu me blesses affreusement!

GABRIELLE. — Mais je ne souriais pas pour me moquer! Je compatis à ta peine, Henriette... Ma petite, que tu es nerveuse!

HENRIETTE. — Oui, nerveuse, et malheureuse. La vie me paraissait si douce, depuis sept mois. J'ai peur, maintenant, d'aimer Denis... moins, enfin moins bien! Tu comprends?

GABRIELLE, haussant les épaules. — Voyons!

HENRIETTE. — Pourquoi ta tante a-t-elle invité ce... ce...

GABRIELLE. — Mais, je te le répète, parce qu'elle le connaît; parce qu'elle l'a toujours connu et qu'elle l'aime beaucoup!

HENRIETTE. — Tout de même, c'est la première fois qu'il met les pieds aux Roches!

GABRIELLE. — Que veux-tu! Il lui a rendu visite deux ou trois jours avant qu'elle partît... J'ignorais comme toi, cette invitation. Avec son air hésitaillant, tante Clotilde n'en fait qu'à sa tête.

HENRIETTE. — Et lui qui accepte! Quel goujat!

GABRIELLE. — Tu exagères. Bien peu d'hommes auraient agi autrement.

HENRIETTE. — Dire que j'ai pu aimer cet individu! Maintenant je le hais! je le hais!... Je voudrais... Je ne sais pas... Je lui souhaite la mort!

GABRIELLE, choquée. — Henriette!

HENRIETTE. — C'est la vérité! Tant pis!... De quel droit vient-il abîmer mon bonheur? Il ne m'avait pas fait assez de mal?

GABRIELLE. — Peut-être n'a-t-il pas pu t'oublier...

HENRIETTE. — Allons donc!... Il se conduit d'une façon ignoble! Il se moque de Denis, bassement!

Il lance un tas de phrases à double entente... C'est si facile et si lâche!... Ah! Gabrielle, que je regrette... Quels regrets! Ce passé, je subirais la torture, pour qu'il n'eût pas existé!

GABRIELLE. — Je suis au désespoir!

HENRIETTE. — Ma petite Ielle, sois bonne. Dis-lui de s'en aller!

GABRIELLE. — Henriette, ne revenons pas là-dessus! Ce garçon reçoit une hospitalité qui est presque la mienne. Comment veux-tu que je le prie de quitter cette maison?

HENRIETTE. — Très bien! C'est nous qui nous en irons, Denis et moi.

GABRIELLE. — Tu m'offenserais mortellement!

HENRIETTE. — Il te plaît que j'endure ce supplice?

GABRIELLE. — Je trouve que, du moment...

HENRIETTE. — Puisque tu préfères le confort de ce monsieur à mon bonheur, à ma paix...

GABRIELLE. — Henriette, tais-toi... Tais-toi. Tu vas prononcer des paroles que tu ne te pardonneras pas. (Ayant un mouvement vers son amie.) Ma chérie, je te sens si agitée!

HENRIETTE. — Ielle, je suis misérable!

GABRIELLE. — Ma petite!

Une caresse.

HENRIETTE. — Viens à mon secours!

GABRIELLE. — Ha...

HENRIETTE. — Je t'en conjure!

Un silence.

GABRIELLE. — Soit!

HENRIETTE. — Tu veux?

GABRIELLE. — Je cède.

HENRIETTE. — Tu lui parleras?

GABRIELLE. — Puisque c'est toi, oui! Je ferai cette jolie démarche. Je prierai notre hôte de plier bagages et de déguerpir! Seulement, si j'échoue...

HENRIETTE. — C'est imposible! Il ne va pas s'imposer. Dis-lui nettement que...

GABRIELLE. — Sois tranquille! Au besoin, j'insisterai. Mais si je ne réussis pas, je compte... (Ayant aperçu Denis et Ponta Tulli qui reviennent, et baissant la voix.) je compte que tu domineras tes nerfs et que tu t'arrangeras pour vivre pendant ces quelques jours en...

HENRIETTE, aussi bas. — Mais il t'obéira. C'est certain!... Seulement, sois ferme, sois...

Scène IV

LES MÊMES, DENIS, PONTA TULLI

DENIS, le regard levé vers Ponta Tulli. — ... et puis plus un cri, plus une parole!... Rien que le pas des sentinelles. Et le lendemain, personne n'avait vu, personne n'avait entendu!

PONTA TULLI, protecteur. — Magnifique!... Ce diplomate est plein d'histoires... sensationnelles. (A Henriette.) Ah! mes compliments! Vous possédez un chien de police, numéro un. Il n'a pas voulu rapporter, il n'a pas voulu sauter, il a essayé de mordre son maître, mais...

DENIS. — Pauvre vieux, il a encore mal à la patte! Henriette, le court est admirable, tout simplement! Il ne reste qu'à planter le filet. Si Constant est revenu, voulez-vous que nous jouions à quatre, après le thé?

HENRIETTE. — Je n'y tiens pas beaucoup. Je suis fatiguée.

DENIS. — Ma parole, elle n'aime plus le tennis!... Ponta, tendez la main. Je veux leur montrer... la chose des doigts!...

PONTA TULLI. — Mon brave ami...

DENIS. — Si! si! si! Il faut qu'elles voient. C'est étonnant!

Il a entraîné Ponta Tulli vers Gabrielle.

PONTA TULLI. — Qu'il est jeune, qu'il est jeune!

Il a tendu la main droite.

DENIS. — Gabrielle, essayez de plier ses doigts. De les plier... les trois du milieu...

GABRIELLE. — Je ne peux pas!

DENIS. — De toutes vos forces! Mettez-y les deux mains.

GABRIELLE, qui s'efforce. — Humm... Pas moyen!... Bravo, Ponta!... Vous êtes un homme très doué.

PONTA TULLI. — N'est-ce pas?

DENIS, qui tient, soulevé, le bras de Ponta. — Il a une force de résistance! Henriette!...

PONTA TULLI. — Madame!

Ils se sont approchés d'Henriette.

HENRIETTE. — Non... Je vous crois sur parole.

DENIS. — Vous savez qu'il est phénoménal! Essayez donc!

HENRIETTE. — Non... Laissez-moi tranquille!...

GABRIELLE. — Denis, vous êtes d'un athlétisme, aujourd'hui!

DENIS. — C'est vrai?... Je m'excuse! Que diriez-vous d'une partie d'échecs?

GABRIELLE. — C'est une idée!

DENIS. — Deux camps! Et, comme à Paris, dans des pièces différentes... pour qu'on puisse se concerter!... (Il a pris un échiquier, une boite.) Venez, Gabrielle! Vous et moi, dans le billard et...

HENRIETTE. — Mais...

PONTA TULLI. — Je vous préviens que je suis de dernier ordre.

DENIS, désignant Henriette. — Vous jouez avec le champion!

HENRIETTE. — Non, non, non! Je n'en suis pas.

DENIS. — Oh?

HENRIETTE. — Non, je vais lire.

DENIS. — Henriette, ce serait si amusant... Vous ici avec Ponta... (Ayant un geste vers le petit escalier.) On viendrait se crier les jeux.

HENRIETTE. — Non, non! Jouez sans moi.

DENIS. — Vous n'êtes pas souffrante?

HENRIETTE, dont l'irritation monte. — Pas le moins du monde!

DENIS. — Qu'est-ce qu'il y a?

HENRIETTE. — Il n'y a rien du tout... Il y a que vous m'ennuyez!

GABRIELLE. — Henriette!

DENIS. — Moi?

HENRIETTE. — Vous, oui! Et tout le temps!

DENIS. — Pourquoi? Je vous proposais de...

HENRIETTE, qui s'en va. — Ne me proposez plus rien!

DENIS, qui la suit. — Mais Henriette...

HENRIETTE, avec des larmes de colère. — Vous m'ennuyez! vous m'ennuyez! vous m'ennuyez!...

Elle sort par la porte du fond qu'elle fait claquer à la figure de Denis.

Scène V

GABRIELLE, DENIS, PONTA TULLI

DENIS. — Qu'est-ce qu'elle a?

GABRIELLE. — Elle a ses nerfs, mon ami! Ne vous effarez pas.

Denis. — Depuis huit jours, elle est... si drôle...

Ponta Tulli, qui manie les cartes de bridge. — L'air de la mer, peut-être!

Gabrielle. — Rattrapez-la, Denis! Parlez-lui gentiment.

Denis. — Elle va très mal me recevoir!

Gabrielle. — Mais non! Et puis, vous n'en mourrez pas. Croyez-m'en, allez la rejoindre! Ne la laissez pas toute seule.

Denis. — Bien. (Il a gagné la porte, avant de sortir:) Vous m'attendez, Ponta?

Ponta Tulli. — Certainement!

Scène VI

GABRIELLE, PONTA TULLI

Ponta Tulli. — Il est en or!

Gabrielle. — Ponta, allez-vous-en.

Ponta Tulli. — Hein?

Gabrielle. — Partez! Quittez la villa. Vous voyez ce qui se passe!

Ponta Tulli. — Quitter les Roches!

Gabrielle. — Vous n'auriez jamais dû y venir!

Ponta Tulli. — Bah!

Gabrielle. — Non! Du moment qu'Henriette s'y trouvait.

Ponta Tulli. — Elle est bonne!

Gabrielle. — J'ai été enchantée de vous revoir, très heureuse, mais...

Ponta Tulli. — Elle est bien bonne! Ainsi, M^me^ Hozleur, aujourd'hui M^me^ Le Guenn, m'ayant jadis jeté par-dessus bord, avec une désinvolture... dont je garde le souvenir, Deauville et les environs me sont interdits?

Gabrielle. — Ne dites pas de bêtises! Il ne s'agit pas du pays, il s'agit de cette maison. Transportez-vous donc chez les Kingston... ou chez les Violaine! Ils vous réclament à cor et à cris. Vous pourrez y travailler de votre état. Il y a là deux femmes charmantes, sans parler de la maîtresse de la maison. Pourquoi souriez-vous? Elle est très belle, cette année, Emilie!

Ponta Tulli. — Vous me traitez comme le mendiant. Allez plus loin, mon brave homme; ici on vous a déjà donné.

Gabrielle, pouffant. — Est-il bête!... Je n'ai pas envie de rire, pourtant!

Ponta Tulli. — J'adore votre rire. (Une pause.) Savez-vous que vous êtes ravissante? Vous êtes dans une forme!

Gabrielle. — Ah?

Elle s'est étendue sur la chaise longue.

Ponta Tulli. — Extraordinaire!... Votre lacet est défait. Voulez-vous que je le rattache?

Gabrielle. — S'il vous plaît!

Ponta Tulli, qui s'est assis sur le bout de la chaise longue. — Voilà... Joli petit pied!

Il l'a retenu dans ses mains.

Gabrielle, regardant son pied avec intérêt. — Gentil...

Ponta Tulli se penche, pose sa bouche sur le bas à jour. Un silence.

Ponta Tulli. — Madame, j'ai baisé votre petit pied!

Gabrielle. — Je m'en suis aperçue.

Ponta Tulli. — Alors?

Gabrielle. — Alors, quoi?

Ponta Tulli. — Ah! bon...

Il s'empare des mains de Gabrielle.

Gabrielle. — Qu'est-ce qu'il y a?

Ponta Tulli. — C'est le tour de vos lèvres.

Gabrielle, qui le tient à distance, dit du ton le plus sérieux. — Non, Ponta, vous ne m'embrasserez pas.

Ponta Tulli. — Pardonnez-moi!

Gabrielle. — Ne me faites pas mal!... Je vous assure que non.

Ponta Tulli. — Parce que?

Gabrielle. — Parce que vous me seriez plus désagréable que je ne peux vous le dire.

Ponta Tulli. — On ne vous a jamais embrassée?

Gabrielle. — Si!

Ponta Tulli. — Alors?... Je vous déplais?

Gabrielle. — Cela me serait très désagréable.

Ponta Tulli, penché sur elle. — Est-ce que je vous déplais?

Gabrielle. — Puisque vous m'y forcez... vous ne me plaisez pas beaucoup.

Ponta Tulli, qui se redresse. — Oh!... Physiquement?

Gabrielle. — Vous voulez le savoir? Je n'aime pas votre bouche!

Ponta Tulli. — Comment?

Gabrielle. — Je n'y peux rien! Je ne la trouve ni très jolie, ni très fraîche, ni très appétissante!...

Ponta Tulli, qui lâche les poignets de Gabrielle, qui se lève. — Ça va! ça va!... N'en jetez plus! (Machinalement, il s'est approché de la glace.) C'est charmant!

Gabrielle, qui se lève aussi. — Ouf!... Il n'y a pas un mot de vrai!

Ponta Tulli. — Hein?

Gabrielle. — Je n'ai jamais considéré votre bouche. Mais je ne donne la mienne qu'à Constant. C'est une habitude de toute la vie. Vous m'excuserez!

Ponta Tulli. — Sans blague, c'était un truc?

Gabrielle. — Voici la preuve qu'une femme peut toujours se défendre, même contre vous, homme aux doigts puissants!

Ponta Tulli. — Eh bien, j'aime autant cela. On ne sait jamais!... Mon Dieu, je croyais que ma bouche était...

Gabrielle. — Elle est très bien, votre bouche! Je la regarde pour la première fois...

Ponta Tulli. — Et moi qui me laisse prendre!... Sapristi! vous ne perdez pas la tête, vous!

Gabrielle. — Ah! on ne me trouble pas à volonté! Je ne suis pas Henriette.

Ponta Tulli. — Elle est donc troublée?... Racontez-moi!

Gabrielle. — Troublée!... Elle est bouleversée, la pauvre petite! Vous l'avez vu de vos yeux. Mon ami, laissez-la, disparaissez!... C'est si mal!

Ponta Tulli. — Pardon, pardon!... Mais vous m'aviez dit qu'elle aimait son mari!

Gabrielle. — Je le croyais. (Vivement.) Je le crois encore! Mais Denis se comporte de telle façon... Dès votre arrivée, ce nigaud s'est jeté sur vous...

Ponta Tulli. — Comme la pauvreté sur le pauvre monde! Ah! je lui plais, à celui-là!... Il me cramponne même un peu... Il me gêne.

Gabrielle. — Quel nigaud! Henriette en meurt de rage.

Ponta Tulli, enchanté. — A-t-elle été mauvaise!

Gabrielle. — Terrible!... Pauvre Henriette, je me rends compte... Elle vous voit tout le temps réunis... Elle doit faire, malgré elle, la comparaison entre le passé et... Oh! Ponta, non, ne prenez pas cet air glorieux!

Ponta Tulli. — Moi?

Gabrielle. — L'emporter sur le malheureux petit Le Guenn, quel triomphe! D'ailleurs, c'est une simple supposition. Il n'y a qu'une chose certaine : votre présence risque de diviser profondément ce jeune ménage. Vous ne seriez pas très fier de cet exploit?

Ponta Tulli. — Hum!

Gabrielle. — Ponta, je fais appel à votre honnêteté! Eloignez-vous! Je vous parle en mon nom et au nom d'Henriette. Partez!

Ponta Tulli. — Madame, je n'y songe pas.

Gabrielle. — Mais, à la fin, qu'espérez-vous?

Ponta Tulli. — Vous ne le devinez pas?

Gabrielle. — Non!

Ponta Tulli. — Un petit... revenons-y. Le charmant : « Revenons-y, mon cher, ma chère, revenons-y! » Ça m'amuserait!!!

Gabrielle. — Ponta, ce serait criminel! Quels mots puis-je imaginer pour vous détourner de...

Ponta Tulli. — Prenez garde! Tous ceux que vous avez prononcés jusqu'ici n'ont fait que... (Un claquement de langue, le geste du jockey qui « roule » son cheval.) précipiter le train!

Gabrielle. — Quoi?... Ah! mon petit Ponta, pas de plaisanteries! Je vous défends de...

Ponta Tulli. — A votre insu, à votre insu! Vous êtes toute dévouée à Henriette! J'en sais quelque chose.

Gabrielle. — Je vous ai supplié de partir!

Ponta. — Justement! Gaffe!

Gabrielle. — Ponta, je vous jure... je vous jure sur ma vie et sur mon bonheur qu'Henriette ne vous aime plus.

Ponta Tulli. — Mais je ne lui demande pas ça! Moi aussi, j'ai bouclé. Seulement, j'ai gardé le souvenir de très bons moments... de moments incomparables... Votre amie ne me fera plus jamais de mal, mais elle pourrait encore me faire... du bien! Beaucoup de bien.

Gabrielle. — Vous me révoltez! Vous êtes bien changé, mon cher.

Ponta Tulli. — Oh! oui!

Gabrielle. — Et pas à votre avantage!

Ponta Tulli. — J'ai souffert, madame.

Gabrielle. — Vous avez souffert, vous?

Ponta Tulli. — Moi, Charlie Ponta Tulli.

Gabrielle. — Vous, un noceur!

Ponta Tulli. — Un noceur, une vadrouille. Ça n'empêche pas les sentiments! J'ai gémi devant des brandy-sodas... Je ne plaisante pas! Des cocottes m'ont vu pleurer... C'est qu'elle a été cruelle pour moi, Henriette Hozleur!... Très, très!... J'ai été malheureux à en claquer. A présent, c'est fini, mais je vous présente un autre homme.

Gabrielle. — J'avertirai Henriette de vos projets!!

Ponta Tulli. — Je vous en prie! Et ajoutez qu'elle ne m'a jamais paru plus désirable.

Gabrielle. — Taisez-vous donc!... C'est infect! Dire que jamais tante Clotilde ne me consulte... Et peut-on savoir comment vous mènerez cette noble entreprise?

Ponta Tulli. — Les circonstances dicteront ma conduite. Ainsi, je vais prendre congé de vous et regagner ma chambre. Elle est voisine de celle de M. et M^{me} Le Guenn. Le hasard a été parfait pour moi... Si, tout à l'heure, ils sortent ensemble, je me joindrai au couple... Et s'ils sortent séparément, je tenterai de me rapprocher d'Henriette. Voilà... Et alors, les moyens extrêmes! (Il est au bas du petit escalier.)

Gabrielle. — Et, dites-moi, Ponta, s'ils sont tout bonnement en train de... de se réconcilier?

Ponta Tulli. — Je le saurai. Oui, cette construction... Je le saurai et, dans ce cas, j'attendrai. Je suis devenu philosophe.

Gabrielle. — C'est du joli!

Ponta Tulli. — Mais je n'y crois pas à la réconciliation. Non... Je la donne à quatre contre un! (Et comme Denis vient de paraître au haut de l'escalier.) Voyez plutôt! (A Denis.) Alors?... L'orage est dissipé?

Denis, préoccupé, qui descend les marches. — Oui, oui... Ma femme est un peu souffrante... Elle descendra, dans un moment... pour le thé, sans doute.

Ponta Tulli. — Eh bien, moi, il faut que j'écrive une lettre urgente. Madame, je vous remercie mille fois! Je vais transmettre à notre amie toutes les choses si intéressantes que vous venez de me dire et bien d'autres, j'espère. A tout à l'heure, Le Guenn! Et ne vous frappez pas, mon vieux!

Denis. — Mais non... Pas du tout!

Ponta Tulli, qui monte. — A six heures, on fera une belle partie de tennis! Voulez-vous?

Denis. — Mais je ne crois pas que ma femme...

Ponta Tulli. — A nous deux! Un single!... Gentil, ça? Hein? Ça va?

Gabrielle fait un geste d'indignation que Denis ne peut apercevoir.

Denis. — Oui... oui! Entendu!

Ponta Tulli, envoyant un baiser à Gabrielle. — A rivederla!

Scène VII

GABRIELLE, DENIS

Gabrielle. — Eh bien?

Denis. — Elle m'a renvoyé... avec des paroles assez dures...

Gabrielle. — Elle est toujours en colère?

Denis. — Oui... Elle a été très dure. Je n'y comprends rien! Et elle pleure, la pauvre petite!... Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?... (Un silence.) Vous ne le savez pas, Gabrielle?

Gabrielle. — Mon petit Denis, un bon conseil! Henriette vous a mal accueilli, sortez, allez à Deauville!

Denis. — Maintenant?

Gabrielle. — Maintenant. Il faut disparaître jusqu'au dîner.

Denis. — Mais, Gabrielle...

Gabrielle. — Denis, puisqu'on se parle à cœur ouvert, je dois vous recommander à l'égard de votre femme un peu plus de... oui, de réserve. Prenez garde que votre tendresse ne lui devienne pesante!

Denis. — Gabrielle, ne me cachez rien! Henriette ne m'aime plus. Elle vous a dit qu'elle ne m'aimait plus!

Gabrielle. — Jamais de la vie! Quel fou! Je vous donne une impression toute personnelle... Cette enfant, vous ne la quittez jamais d'un pas, vous la questionnez et la consultez sans cesse... Mon cher, vous l'étourdissez!

Denis. — Mais elle paraissait très contente... C'est depuis quelques jours seulement que je la sens... si nerveuse...

Gabrielle. — L'agacement vient tout à coup!

Denis. — Vous me jurez qu'elle ne vous a rien dit?

Gabrielle. — Je vous le jure, espèce d'amoureux! Et je vous jure que si vous êtes adroit, vous garderez son amour.

DENIS. — Ah! je vais essayer de toutes mes forces!... Oui, oui, je vois... Vous avez mille fois raison! Quel malheureux je fais! Moi qui m'étais tant promis de demeurer la discrétion même! Ma petite Henriette, j'ai dû l'excéder...

GABRIELLE. — Vous apprendrez, petit à petit, votre métier d'homme. Et je veille sur vous, Denis.

DENIS. — Vous êtes ma bienfaitrice!

GABRIELLE. — Quelle plaisanterie! Je vous aime tous les deux, maternellement. Maintenant, sauvez-vous!

DENIS. — Oui! Je préviens Henriette et je file.

GABRIELLE. — Non, non, non! Allez-vous-en, tout de suite.

DENIS. — Mais...

GABRIELLE. — Denis, il faut m'obéir! Laissez Henriette tranquille. Voilà votre chapeau. Partez!

DENIS. — Bon!... Au revoir, Gabrielle.

GABRIELLE. — A ce soir! (Denis a gagné la porte-fenêtre.) Ah!...

DENIS, qui s'est arrêté, retourné, qui attend. — Oui?

GABRIELLE. — Ecoutez... (Ayant réfléchi.) Non!... (Un autre temps.) Non! non!... allez!

DENIS. — Qu'est-ce que c'est?

GABRIELLE. — Rien du tout!... Rien... Au revoir!

DENIS, qui s'est rapproché. — Gabrielle, j'aime bien mieux que vous me disiez toutes choses!

GABRIELLE. — Non!

DENIS. — Je vous en prie!

GABRIELLE, après une hésitation. — Non!... Vraiment, vraiment!... Une autre fois, Denis! Demain!

DENIS. — Pourquoi?

GABRIELLE. — C'est une chose délicate... C'est trop difficile! Je préfère...

DENIS. — Je vois que vous me considérez comme un parfait idiot!

GABRIELLE. — Mais non! Mais... j'ai peur que... (Perplexe.) Ha!...

DENIS. — Parlez, Gabrielle!

GABRIELLE, ayant pris son parti. — Denis, que signifie cette sympathie débordante que vous témoignez à Charlie Ponta, cet amour?

DENIS. — Vous exagérez un peu! C'est un fort gentil garçon...

GABRIELLE. — Hum!

DENIS. — Non?

GABRIELLE. — La question n'est pas là. Votre enthousiasme irrite Henriette vivement, je vous en avertis!

DENIS. — Pour quel motif?

GABRIELLE. — Les femmes!... Mon cher, nous sommes jalouses de l'amitié!

DENIS, incrédule. — Vraiment, vous croyez que...

GABRIELLE. — Et puis... (Un temps.) Allons, je serai votre amie, jusqu'au bout! Mon petit Denis, quittez donc cet air, qui vous est venu, de parfaite sécurité!

DENIS. — Comment?

GABRIELLE. — Le bonheur vous a donné une joie de vivre, une confiance... Pour ma part, rien ne me réjouit autant que votre figure rayonnante. La vue des gens heureux me fait du bien! Mais notre Henriette, un peu romanesque, préférait, sans doute, l'allure du début, votre... comment dire?... votre inquiétude! C'est le mot!

DENIS. — Pourtant, je ne peux pas prendre un visage angoissé, quand...

GABRIELLE. — On ne vous demande pas de jouer la comédie! Mais, tout à l'heure, tenez, vous avez froissé gravement votre femme.

DENIS. — Quand cela?

GABRIELLE. — Lorsque vous l'avez jetée à la tête de Ponta Tulli. Oui, comme partenaire, aux échecs!

DENIS. — Je voulais mettre un bon joueur dans l'un et l'autre camp!... En effet, c'est là-dessus qu'elle s'est emportée... (Avec un geste d'incompréhension.) J'avoue que...

GABRIELLE. — Vous savez, Ponta est un drôle de type... De grands succès l'ont rendu très fat... Il fait la cour à toutes les femmes, il a une façon de les regarder, assez gênante...

DENIS. — Il ne regarde pas Henriette!

GABRIELLE. — Il la regarde tout le temps! A part cela...

DENIS. — Quoi! il...

GABRIELLE. — Vous auriez pu vous en apercevoir!

DENIS. — Mais je ne le tolérerai pas! Je ne tolérerai pas que ce monsieur...

GABRIELLE. — Denis, pas de bêtises!

DENIS. — Pas de bêtises? (Il se précipite vers l'escalier.)

GABRIELLE, qui, au passage, a saisi Denis par le bras. — Où allez-vous?

DENIS. — Prier cet individu de m'expliquer son attitude!...

GABRIELLE. — Denis, je vous défends...

DENIS, qui s'est dégagé, qui monte. — Ma chère Gabrielle...

GABRIELLE, violemment. — Denis, vous vous conduisez en malhonnête homme!

DENIS, qui s'arrête. — Parce que je n'admets pas que...

GABRIELLE. — En malhonnête homme et en grotesque! Que direz-vous à Ponta? *Il paraît* que vous faites la cour à ma femme! Moi, je n'y voyais que du feu, mais *il paraît*!... Il vous rira au nez! Descendez, Denis!... Vous m'avez arraché par la prière et par la question des paroles peut-être imprudentes, ne faites pas la saleté de vous en servir!

DENIS. — Et quelle sera ma situation? Un homme s'est permis de... de...

GABRIELLE. — S'est permis quoi? Ponta n'a commis aucune inconvenance!

DENIS. — Vraiment?

GABRIELLE. — Pas la moindre. Il admire Henriette. C'est son droit! Il l'admirait bien avant qu'elle s'appelât M^{me} Le Guenn!

DENIS. — Non, Gabrielle, non!... Vous ne me donnerez pas le change! C'est ici, aux Roches, que ce petit manège a commencé.

GABRIELLE. — Mon ami, vous divaguez! Ponta regarde Henriette avec admiration... avec une très respectueues admiration, depuis des années! Je vous le jure sur la tête de Constant!... Je crois qu'il avait rêvé de l'épouser!

DENIS, qui descend une marche. — De l'épouser!... Comment! il l'a demandée en mariage?

GABRIELLE. — Vous êtes fou? C'est une idée à moi! Henriette elle-même n'en soupçonne rien.

DENIS, qui descend. — Ils se voyaient donc beaucoup?

GABRIELLE. — Assez souvent! Ponta faisait partie de notre petite bande.

DENIS, qui se rapproche de Gabrielle. — Henriette m'a dit qu'elle le connaissait à peine!

GABRIELLE. — Ce n'était pas une paire d'amis. Loin de là!

DENIS. — Qu'elle l'avait rencontré six ou sept fois!

GABRIELLE. — Peut-être!... Je ne me rappelle plus. Vous pouvez vous en rapporter à votre femme! Je ne sais pas d'être plus véridique. (Un silence. Denis réfléchit intensément.) Denis, je sens que votre premier soin sera de raconter à Henriette cette conversation. Je n'ai pas le pouvoir de vous en empêcher...

DENIS. — Mais Gabrielle...

GABRIELLE. — Tant pis pour moi! Ma petite amie que je chéris, ne démêlera pas que j'ai voulu vous aider, vous sauver; elle verra dans ma conduite...

DENIS. — Pardon, Gabrielle, je vous arrête! Si vous me priez de garder pour moi notre entretien...

GABRIELLE. — Je vous en prie à genoux! Ne me punissez pas de vous avoir traité comme un frère.

DENIS. — Vous pouvez compter sur mon silence.

GABRIELLE. — Votre parole d'honneur?

DENIS. — Ma parole d'honneur.

GABRIELLE. — Alors, je suis tranquille. Notez que je répéterai à Henriette, et mot pour mot, tout ce que j'ai dit! Mais plus tard, au lendemain du départ de Ponta. C'est convenu?

DENIS, qui ne l'écoute plus. — Oui, oui... Seulement, Gabrielle, expliquez-moi quelque chose que je n'arrive pas à comprendre...

GABRIELLE. — Non! Rien!... Je n'explique plus rien. Vous en connaissez maintenant autant que moi-même.

DENIS. — Laissez-moi vous poser une question!

GABRIELLE. — Denis, allez à Deauville!

DENIS. — Une simple question! Comment se peut-il que Ponta Tulli ait voulu...

Mais, par la porte-fenêtre, entre Constant, chargé d'une boîte de couleurs et d'un sac de cannes de golf.

CONSTANT. — Salut!

GABRIELLE. — Enfin, te voilà! Eh bien as-tu peint ou joué au golf?

CONSTANT. — Ni l'un, ni l'autre. J'ai marché... oui, portant tous mes colis sur le dos!

GABRIELLE. — Pauvre vieux!

Elle l'embrasse.

CONSTANT. — Ne me plains pas. Quelle journée!... Un temps irréprochable.

GABRIELLE. — Tant mieux! Denis a résolu de faire à pied Gargeville-Deauville. (Riant, poussant Le Guenn.) Courage, Denis courage!... En route!

DENIS. — Eh bien!... oui, oui... je m'en vais. Au revoir!

Il sort par la porte-fenêtre, vivement.

Scène VIII

GABRIELLE, CONSTANT

CONSTANT. — Qu'est-ce qu'il a?

GABRIELLE. — Il est sens dessus dessous! Henriette l'a malmené... devant nous, d'ailleurs, et assez violemment.

CONSTANT. — Je l'aurais parié! La venue de Charlie Ponta va détraquer le bonheur de ces enfants!

GABRIELLE. — Quelle idée!

CONSTANT. — Tu verras! Pourquoi diable cette vieille momie de Savageat a-t-elle été...

GABRIELLE, avec éclat. — Constant, assez!

CONSTANT. — Assez?

GABRIELLE. — Assez! assez!... Tante Clotilde nous offre, chaque année, une hospitalité charmante...

CONSTANT. — Il ne manquerait plus que ça!

GABRIELLE. — Et, une fois pour toutes, je te prie de ne plus la traiter de vieille momie, ni de vieille... toupie, ni de vieille pharmacie!

CONSTANT. — Alors!...

GABRIELLE. — Et je te défends de l'appeler Savageat!

CONSTANT. — Autant dire que je ne dois plus te parler d'elle.

GABRIELLE. — Mon cher Constant, de grâce!... Je suis nerveuse aussi... très irritable!

CONSTANT. — Fort bien! Soyons sérieux. Je t'assure que cette situation louche me cause un agacement de toutes les minutes!

GABRIELLE. — Oh! oh!... Tu es agacé parce que tu plaides contre ta sœur, que tu reçois du papier timbré, des lettres d'avoué, et alors...

CONSTANT. — Je suis agacé par la visite de Charlie Ponta. Si bien que je passe, hors de la villa, le plus clair de mon temps!

GABRIELLE. — C'est très gentil pour moi!

CONSTANT. — Ma chère enfant, j'ai appris à regarder Denis Le Guenn comme un brave petit être et même, sous son aspect drôlet, comme un noble cœur...

GABRIELLE. — Certainement!

CONSTANT. — Et il m'est pénible, profondément pénible de...

GABRIELLE. — Constant, écoute, je viens de supplier Ponta d'abréger son séjour, là!

CONSTANT. — Et lui?

GABRIELLE. — Il a refusé.

CONSTANT. — Le mufle!... Ça ne m'étonne pas. Je le connais depuis l'enfance et, au fond, il ne m'a jamais plu.

GABRIELLE. — Comment prévoir que tante Clotilde rencontrerait ce revenant et le prierait de...

CONSTANT. — Voilà ma fureur! Quand je pense que cette vieille... pardon!... que ta chère tante Clotilde, que l'excellente comtesse de Savageat, qui ne prend pas la plus infime résolution sans te consulter et te reconsulter...

GABRIELLE. — Allons, bon!... Autre chanson!

CONSTANT. — Quoi?

GABRIELLE. — Tante Clotilde me consulte?

CONSTANT. — Toujours. Sur tout!

GABRIELLE. — Où as-tu vu cela?

CONSTANT. — Dans d'innombrables circonstances. Tu exerces sur elle, comme sur tous ceux qui t'approchent...

GABRIELLE, un rire aigu. — Oh! oh! oh!...

CONSTANT. — Comme sur moi-même, un empire évident.

GABRIELLE. — Il est fou! Il est complètement fou!

CONSTANT. — Mais Gabrielle, je ne fais que...

GABRIELLE. — Tu as pris à tâche de m'exaspérer?

CONSTANT. — Oh! l'atmosphère de cette maison!... Un empire qui est dû à ta sagesse, à ta clairvoyance...

GABRIELLE. — Continue!...

CONSTANT, riant. — Mais en quoi mes paroles...

GABRIELLE. — En rien! Tu as raison!... C'est la vérité. Vous êtes des esclaves courbés sous ma loi!

CONSTANT. — Ma chère enfant...

GABRIELLE. — Tous vos actes sont dictés ou suggérés par moi seule!

CONSTANT. — Enfin Gabrielle...

GABRIELLE. — Mais je te donne raison! J'abonde dans ton sens!

Constant, rudement. — O-oh! flûte!... (Trois enjambées rapides vers la porte-fenêtre et puis un arrêt brusque.) Charmant! Les voilà tous les deux!

Gabrielle. — Qui?

Constant. — Henriette et Ponta! Ensemble dans le jardin.

Gabrielle. — Alors tu te sauves?

Constant, qui a battu en retraite vers la porte du fond. — Ils viennent de ce côté.

Gabrielle. — Tu n'as pas besoin de te sauver!

Constant. — Je ne les attendrai pour rien au monde.

Gabrielle. — Tu exagères, à la fin! Henriette n'est ni ta sœur, ni ta femme!

Constant. — Elle est la femme de Denis! Et Denis est mon ami! Et je refuse de participer même par ma présence, à... à ce...

Gabrielle. — Mais va-t'en, va-t'en!... Seulement, il te paraît tout naturel que je reste, moi!

Constant, qui s'est retourné brusquement vers elle, qui parle sec. — Personne ne te force. Si tu partages mon scrupule, tu n'as qu'à me suivre.

Gabrielle, un peu décontenancée. — Eh bien, non!... Je comprends mon devoir d'autre manière. Je demeure pour veiller sur Henriette.

Constant. — C'est très bien!... Je t'approuve. Moi, je m'en vais pour ne pas traiter Ponta de saligaud. Tout est donc pour le mieux!

Scène IX

GABRIELLE, puis HENRIETTE et PONTA TULLI

Restée seule, Gabrielle marque un peu de nervosité, peut-être d'inquiétude. Puis elle a un petit mouvement des lèvres, un petit geste de la main, qui pourraient signifier: « Non... Point de péril! » Elle s'installe au piano, joue quelques mesures. Henriette entre vivement par la porte-fenêtre. Ponta Tulli, qui la suivait, s'arrête sur le seuil.

Henriette. — Ah!... Gabrielle!

Gabrielle, sursautant. — Dieu que tu m'as fait peur!

Henriette. — Pardon, ma chérie!

Gabrielle, qui s'est levée, qui appuie les mains sur son cœur. — Tu m'as fait une peur!

Henriette. — Je suis navrée... Je te demande bien pardon!... Gabrielle, où est Denis?

Gabrielle. — Denis est allé à Deauville.

Henriette. — A Deauville!

Gabrielle. — Oui, une promenade...

Ponta Tulli, qui s'approche. — Je vous le dis! De ma fenêtre, je l'ai vu sortir.

Gabrielle, gentiment. — Tu l'as un peu bousculé...

Henriette. — Gabrielle, je m'adresse à toi pour être défendue! M. Ponta Tulli me guette à la porte de ma chambre, me poursuit...

Gabrielle. — Ponta, en vérité...

Ponta Tulli. — Je sollicite de votre amie dix minutes de...

Henriette. — Non, je ne vous écouterai pas! Gabrielle, veux-tu obtenir de cet homme qu'il me laisse en paix!

Ponta Tulli. — Quelle méchante! Je lui demande uniquement...

Gabrielle. — Ponta, écoutez-moi! Non, non, plus de folies!

Ponta Tulli. — Mais...

Gabrielle, avec force, avec sincérité. — Taisez-vous! Ecoutez-moi: Je suis angoissée. Tout à coup, j'ai senti sur nous... du mauvais. Chacun, dans notre demeure, a pris un visage si inquiétant, si nouveau... Ne jouons pas avec cette menace. Je fais appel au galant homme!

Ponta Tulli. — Voulez-vous me permettre...

Gabrielle. — Devant Henriette, je vous renouvelle ma prière instante: quittez cette maison, Ponta!

Ponta Tulli. — Chère amie, demain, à pareille heure, je serai loin. Le temps de me faire envoyer un télégramme!

Gabrielle. — C'est juré?

Ponta Tulli. — Je pose une seule condition, bien modeste...

Henriette. — Je n'en accepte aucune!

Ponta Tulli. — Que l'on m'accorde ces dix minutes d'entretien!

Henriette. — A aucun prix!

Gabrielle. — Ponta, n'insistez pas! Vous voyez les dispositions d'Henriette...

Ponta Tulli. — Bien, bien! Mais je reste. Je ne sortirai pas d'ici comme un domestique congédié.

Henriette. — C'est entendu! (Prenant le bras de Gabrielle.) Allons chez toi, veux-tu?

Gabrielle. — Oui!

Elles font un pas, se tenant, vers les marches.

Ponta Tulli. — Madame, si, vraiment, vous souhaitez mon départ, il est inconcevable que vous repoussiez une demande aussi simple, aussi...

Henriette. — Voulez-vous me parler devant Gabrielle? (A son amie:) Si tu y consens?

Gabrielle. — Certainement!

Ponta Tulli. — Je ne le peux pas! Il s'agit de choses qui... enfin, d'un entretien particulier. (A Gabrielle.) Excusez-moi, je vous en prie, mais...

Gabrielle. — Mon cher, je vous excuse de grand cœur! Je ne suis rien moins que curieuse! Mais je ne m'explique pas votre insistance. Quel secret pouvant intéresser Henriette, le moins du monde...

Ponta Tulli. — Qu'importe! Puisque je prends l'engagement d'honneur...

Henriette. — Eh bien, soit!... Que ce cauchemar finisse! Ma Ielle, veux-tu nous donner ces quelques minutes?

Gabrielle, contrariée. — Si tu l'exiges, oui. Mais à ta place, petite Henriette, j'avoue que...

Henriette. — Tant pis! Je veux qu'il s'en aille, qu'il s'en aille à jamais!

Gabrielle. — Tu es le meilleur juge. (Une pause.) Alors je vous laisse ensemble?

Henriette. — S'il te plaît, ma chérie!

Gabrielle. — Bien!

Henriette. — Je te rejoindrai dans ta chambre.

Gabrielle. — Bien! bien!...

Mais elle est troublée.

Scène X

HENRIETTE, PONTA TULLI

Ponta Tulli. — Pourquoi me chassez-vous? Pourquoi me jouez-vous ce tour affreux? (Un temps.) Répondez!

Henriette. — Je ne répondrai pas un mot. Et si vous devez continuer sur ce ton, je vous préviens...

Ponta Tulli. — Ah! vous êtes féroce...

Henriette. — Je vais vous quitter!

Ponta Tulli. — Eh bien, ça m'est égal! Restons-en là! Que gagnerais-je? Vous êtes bien plus forte que moi. Soyez heureuse, madame, demain, je vous aurai débarrassé de ma présence.

Henriette. — Parfait! J'espère que vous tiendrez parole. Au revoir! (Elle se dirige vers la porte du fond.)

Ponta Tulli. — Mais c'est honteux! c'est honteux!...

Henriette, que la violence de cette voix effraie. — Je vous en prie!

Ponta Tulli, plus bas, plus ardemment, aussi. — J'avais souffert bien assez pour que vous me laissiez tranquille dans mon coin!

Henriette, qui déjà ouvrait la porte. — Quoi?

Ponta Tulli. — Oui, oui, j'ai souffert atrocement! Je ne fais pas le malin... Régalez-vous!... Et je commençais à me secouer, à revivre... C'était la délivrance. De loin, Dieu sait comment, vous l'avez senti... Et alors... (Un geste.) Allez, ce n'est pas très chic!

Henriette, qui a fermé la porte, qui est revenue. — Mais que me racontez-vous?

Ponta Tulli. — Je dis que ça ne vous portera pas bonheur!

Henriette. — Ça?... quoi?... Qu'est-ce que vous insinuez?

Ponta Tulli. — Vous ne vous êtes pas assez moquée de moi? Moi je trouve que si!

Henriette, avec véhémence. — Monsieur Ponta Tulli, à la minute même où je vous ai revu... c'était ici, dans ce salon!... par toute mon attitude, je vous ai témoigné mon mépris et ma colère. Et vous ne vous y êtes pas trompé! Est-ce exact?

Ponta Tulli. — C'est exact. Vous avez été fort impolie.

Henriette. — Et vous osez m'accuser de... le mot seul me dégoûte!... de coquetterie, d'avoir été coquette avec vous?

Ponta Tulli. — Je n'ai pas dit cela!

Henriette. — Eh bien! que signifie votre reproche?... Ah! oui, c'était un mensonge de plus!

Ponta Tulli. — Voyons!... C'est sérieux?... Vous ne comprenez pas? Non, vrai?...

Henriette. — Mais je ne mens pas, moi!

Ponta Tulli. — Voyons... vous avez fait à M^me^ de Savageat certaines confidences?

Henriette. — Des confidences?

Ponta Tulli. — Oui, à mon sujet! Vous lui avez raconté que nous avions été... bien?

Henriette. — A M^me^ de Savageat! Quelle insanité!

Ponta Tulli. — J'en étais surpris. Mais je vous dois tant d'étonnements!

Henriette. — A personne, à personne au monde, je n'ai parlé du passé. Et vous?

Ponta Tulli. — Jamais un mot!

Henriette. — Alors?... Pourquoi me posez-vous cette question folle?

Ponta Tulli. — Parce que... Pas de blagues! C'est strictement, entre nous deux?

Henriette. — Quelle recommandation!

Ponta Tulli. — Eh bien! il y a un mois... oh! même pas... à la fin de juillet, la mère Savageat m'a téléphoné quatre fois, dans un après-midi. Chez moi, à l'Epatant, à la rue Royale!... Une poursuite!

Henriette. — Oui...

Ponta Tulli. — Coûte que coûte, elle entendait me voir. Je m'exécute, je lui rends visite. C'est là qu'elle m'a invité à venir aux Roches... et en des termes, — très clairs.

Henriette. — Lesquels?

Ponta Tulli. — Mais... « ... Il faut venir!... Vous retrouverez, chez moi, quelqu'un de délicieux... qui a tenu, dans votre existence, une grande place... »

Henriette. — Oh!...

Ponta Tulli. — « ... Du moins, je le crois! J'ai tout lieu de le croire... »

Henriette, hors d'elle. — Mais c'est...

Ponta Tulli. — Et cœtera!

Henriette. — C'est fabuleux... Quelle infamie! Je suis épouvantée... Il n'est que Gabrielle, sur terre, à connaître ce secret... Elle n'aurait pas commis la légèreté sans nom de le confier à sa tante... Non, impossible!... Je ne l'admets pas une seconde.

Ponta Tulli. — Moi, jamais je n'aurais reparu devant vous, sans... sans ce...

Henriette. — Et vous pouviez supposer qu'après ce silence, cette mort de trois années, je vous rappelais!

Ponta Tulli. — Je ne savais pas, moi... Comment pouvais-je savoir?... Je ne sais pas encore la cause de tout mon malheur! Pourquoi m'avez-vous rejeté si impitoyablement?... en une minute?

Henriette. — Je vous prie de... .

Ponta Tulli. — Comme on balayerait un maître chanteur, un bandit!... Pourquoi? Dites!

Henriette. — De grâce, n'abusez pas de la situation! Je réclame, de votre galanterie, un service: j'ai besoin de connaître dans ses moindres détails cette conversation avec M^me^ de Savageat, qui me bouleverse... J'en suis bouleversée!

Ponta Tulli. — Expliquez-moi d'abord votre cruauté. Vous me devez bien quatre mots d'explication!

Henriette, énergique. — Non! Toutes ces choses sont... elles ne sont plus.

Ponta Tulli. — Pour vous! Mais moi, j'ai failli y rester. Moi, j'ai payé avec du désespoir, avec une fièvre cérébrale! Ah! votre lettre de rupture... Votre lettre... toute petite! Je l'ai reçue quinze jours après mon arrivée en République Argentine... Comment ne suis-je pas devenu fou devant cet épouvantable bout de papier? Ce que j'ai pu l'interroger, votre lettre, lui parler!

Henriette, moins âpre. — Je vous demande en grâce...

Ponta Tulli. — C'est à mon retour, le jour du débarquement, que la fièvre s'est déclarée. Je suis resté trois mois à Bordeaux, dans une maison de santé. Vous l'avez su?

Henriette. — Bien plus tard! Tout récemment. Et je vous avoue que je n'établissais pas de rapport entre cette maladie et...

Ponta Tulli. — Pourtant, il n'y a pas d'erreur, c'est le chagrin!... C'était ce coup sur la tête. Et pour que la fête fût complète, on m'avait remis, à l'arrivée, trois grandes enveloppes, avec mon adresse de la main de Gabrielle: c'étaient mes lettres et mes dépêches que vous me renvoyiez sans les avoir ouvertes. Ça m'a sabré, ça... étendu! Trois mois de lit!... Et quand j'ai pu, enfin, revenir à Paris, vous n'y étiez pas! (Avec un petit rire amer.) Où étiez-vous donc?

Henriette. — A Isbach, dans le Tyrol. J'y suis restée longtemps.

Ponta Tulli. — Et bien cachée!... D'ailleurs, je me sentais si découragé, si faible...

Henriette, d'une voix un peu différente. — Charlie, soyez généreux... Assez!... A quoi bon? J'aime mon mari, infiniment... Je ne me reconnais même pas le droit d'être émue...

Ponta Tulli. — Oh! je n'essaie pas de vous attendrir.

Henriette. — Et il y a un mystère qu'il faut que j'éclaircisse!

Ponta Tulli. — Je vous y aiderai de toutes mes forces! Mais l'autre mystère?

Henriette. — Oh!

Ponta Tulli. — Je l'ai tant remué, retourné! Henriette, pourquoi m'avez-vous fait cela?

Henriette, impatiemment. — Allons, vous le savez aussi bien que moi-même!

Ponta Tulli. — Parce que, la veille de mon départ, j'ai avoué à Gabrielle que...

Henriette. — Evidemment! A cause de votre déloyauté!

Ponta Tulli. — Ce n'est pas croyable! C'est un prétexte!

Henriette. — Vous êtes magnifique!

Ponta Tulli. — Pour cette vieille liaison agonisante, finie!... Et je dis: une liaison...

Henriette. — Non! ne faites pas semblant de...

Ponta Tulli. — Un fantôme de liaison, un souvenir que je traînais! Et la malheureuse femme habitait Nice... Je ne la voyais pour ainsi dire jamais.

Henriette. — Il ne s'agit pas de votre...

Ponta Tulli. — Mais, a la première question de Gabrielle, j'ai avoué toute la pauvre histoire depuis A jusqu'à Z!

Henriette. — Je sais, je sais!... Et Gabrielle vous avait promis de m'expliquer les... les circonstances...

Ponta Tulli. — Oui, petit à petit... Enfin de me justifier à vos yeux.

Henriette. — Et elle a tenu parole. Et moi je vous aurais pardonné votre dissimulation. L'impardonnable, l'odieux, c'était l'autre mensonge.

Ponta Tulli. — Quel mensonge?

Henriette. — Le vrai! Votre mensonge de tous les jours!

Ponta Tulli. — Quel mensonge?

Henriette. — Quel mensonge! Vous éprouvez donc une volupté à entendre...

Ponta Tulli, passionnément. — Quel mensonge? Quel mensonge?

Henriette. — Avions-nous, oui ou non, résolu de nous marier?

Ponta Tulli. — Bien sûr!

Henriette. — Et fixé, irrévocablement fixé l'époque?

Ponta Tulli. — Mais oui!

Henriette. — Eh bien?

Ponta Tulli. — Eh bien?

Henriette. — Oui ou non, avez-vous déclaré à Gabrielle que ce projet ne pouvait plus tenir?

Ponta Tulli. — Moi?

Henriette. —Vous! Oui, vous!

Ponta Tulli, suffoqué. — Oh!

Henriette. — Enfin, que vous étiez contraint de le remettre à Dieu sait quand?

Ponta Tulli. — Qu'est-ce que...

Henriette. — Par humanité! Pour ne pas tuer la dame de Nice, votre amie de quinze ans, dont j'apprenais l'existence...

Ponta Tulli. — Henriette, taisez-vous... Plus rien!... C'est faux!

Henriette. — Quoi?

Ponta Tulli. — Tout ce que vous m'attribuez! Tout!...

Henriette. — Ah, bon! Vous niez? C'est commode.

Ponta Tulli. — Je nie de toutes mes forces! C'est faux d'un bout à l'autre, horriblement faux!

Henriette. — Mon cher, inutile! Entre la parole de Gabrielle et la vôtre, je n'hésite pas!

Ponta Tulli. — Confrontez-nous!

Henriette. — Vous voulez rire!

Ponta Tulli. — Henriette, c'est faux! Je vous le répéterai jusqu'à ce que vous me croyiez. C'est faux! c'est faux! c'est faux! Je vous en donnerai la preuve... Je ne conçois pas le mobile de votre amie, mais les paroles qu'elle m'a prêtées, je ne les ai jamais prononcées!

Henriette. — Enfin...

Ponta Tulli. — Jamais! C'est faux. Ce mariage, je l'appelais... C'était mon bonheur!

Henriette. — Un bonheur que vous vouliez retarder!

Ponta Tulli. — Pas d'un jour! C'est faux! J'en possède la preuve... (Et il cherche.) Certainement!... Je la trouverai... Mille preuves... Tenez... mais oui, tenez, en voici une déjà, irréfutable! Ma correspondance renvoyée par vous, non ouverte... je l'ai gardée, moi! Elle est à Paris, dans un de mes tiroirs... Je vous l'apporterai!... Henriette, nous devions annoncer nos fiançailles à la Noël, n'est-ce pas? Vous voyez, je me souviens!... Eh bien! je ne me rappelle pas les mots, naturellement, mais cette pauvre date du vingt-cinq décembre, que nous avions aimée ensemble, qui me faisait du mal... je veux qu'on me coupe ce bras... si elle ne revient pas à chaque page, comme un affreux regret!

Henriette. — Enfin, Gabrielle m'a dit et redit...

Ponta Tulli. — A chaque page! Vous lirez mes lettres.

Henriette. — Elle ne vous a pas accusé faussement.

Ponta Tulli. — Faussement!

Henriette. — Gabrielle, l'honnêteté même!

Ponta Tulli. — Ce qu'elle prétend est faux! Vous épouser, tel était mon vœu; il n'avait jamais varié... Pas une seconde! Henriette, ma petite, regardez-moi... Je dis la vérité.

Henriette. — Je crois que vous êtes sincère. Je le vois. Mais qu'a-t-il pu se passer? Il y aurait là le malentendu le plus effroyable...

Ponta Tulli. — Pas de malentendu possible! J'ai dit et répété à Gabrielle...

Il se tait. Par la porte-fenêtre, Denis est entré. Un silence.

Denis, qui s'est avancé. — Je dérange?

Un silence.

Ponta Tulli. — Non...

Denis. — Ah!

Un silence.

Ponta Tulli, qui, le premier, se ressaisit, mais dont la voix est tant soit peu altérée. — Vous n'êtes pas allé à Deauville?

Denis. — Non. (Il est maître de lui, mais la brièveté de son accent et de son regard, la contraction de son visage trahissent le tumulte intérieur. Un temps. A sa femme:) Je voudrais vous dire un mot, Henriette.

Henriette. — Oui... très bien!

Denis, à Ponta Tulli. — Je désire parler à ma femme.

Ponta Tulli. — Ce qui signifie que je suis de trop? (Les mains de Denis font un geste léger d'acquiescement.) Je n'aime pas, Le Guenn, qu'on me dise que je suis de trop.

HENRIETTE. — Mais non... Mais, Denis, qu'est-ce que c'est?

DENIS, l'arrêtant net. — S'il vous plaît!

Il n'a pas bougé. Il regarde Ponta Tulli fixement.

PONTA TULLI. — Madame, soyez sans inquiétude. Cet incident n'a aucune importance. Et, pour peu que vous le souhaitiez, je me retirerai immédiatement. Il est trop naturel que je me dérange pour vous. (Une pause.) Madame?

HENRIETTE. — Eh bien, oui... je vous prie de...

PONTA TULLI, qui s'incline respectueusement. — Au revoir.

Scène XI

HENRIETTE, DENIS

HENRIETTE. — Denis... (Mais, d'un geste impérieux, son mari lui impose silence. Muets, ils attendent que Ponta Tulli ait gravi les marches, ait disparu.) Denis, tu perds la raison?

DENIS. — De quoi parliez-vous, tous deux?

HENRIETTE. — Qu'est-ce qui t'a pris?

DENIS. — De quoi parliez-vous?

HENRIETTE. — Veux-tu me répondre!

DENIS. — Non. J'attends votre réponse. De quoi parliez-vous, quand je suis entré?

HENRIETTE. — Mais... de choses insignifiantes... Tu es arrivé là... si drôlement... moi, ça m'a... enfin, ça m'a... J'ai oublié ce que nous disions!

DENIS. — Pourtant, je veux le savoir! Rassemblez vos souvenirs.

HENRIETTE. — Oh! mais, que signifie ce ton? Prenez garde, Denis, vous m'offensez!

DENIS. — Henriette, vous ne m'effraierez pas!

HENRIETTE, véhémente. — Mais je ne...

DENIS. — En général, je tremble de vous déplaire... Je vous aime. Alors, n'est-ce pas, on a peur... Mais, en ce moment, un sentiment un peu différent me possède et me porte. Allons, que vous disait cet homme? De quoi parliez-vous?

HENRIETTE. — Ah! je me souviens... brusquement, oui !... Ponta me racontait son voyage. Oui, oui. un voyage dans la République Argentine... Suis-je bête!... Au retour à Bordeaux, il est tombé malade... Voilà!

DENIS, bref. — Non!

HENRIETTE. — Vous ne me croyez pas?

DENIS. — Vous ne me dites pas toute la vérité. Bien loin de là!

HENRIETTE. — Faites appeler Ponta! Je le supplierai de répéter devant vous les... (Et comme Denis a un geste violent de refus.) Vous ne voulez pas le faire appeler?

DENIS. — Je n'y songe pas! Lorsque je m'adresserai à M. Ponta Tulli, je le ferai tout seul. Henriette, pour la dernière fois...

HENRIETTE. — Mais vous m'épouvantez! Que veut dire cet accès de folie?... Et tu es malheureux... Tu souffres...

DENIS. — Henriette...

HENRIETTE. — Je le vois bien! Tu as une pauvre petite figure contractée... Mon chéri, prends-moi dans tes bras...

DENIS. — Non... Je vous en prie... La vérité! C'est la vérité dont j'ai besoin.

HENRIETTE, qui commence de pleurer. — Mais je ne sais pas, moi!... J'ai tout dit... C'est horrible!

DENIS, remué, mais jaloux, résolu. — Non, ne pleurez pas! Ma petite Henriette, vos larmes me feront de la peine, toute la peine imaginable! Et puis?... Rien ne m'arrêtera. Je me sens menacé... menacé dans mon honneur... Et ça!

HENRIETTE. — Mais, qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que tu oses me dire?

DENIS. — J'ai quitté cette maison, perplexe, soucieux. Vous aviez été très méchante!

HENRIETTE, tendrement. — Denis...

DENIS. — Chut! Sur la route, je me suis mis à réfléchir... Je me suis dit: « Tout est bien drôle, en ce moment... Henriette est drôle... Et ce Ponta, ce viveur de Ponta Tulli, qu'est-ce qu'il vient faire aux Roches? »

HENRIETTE. — Alors, on ne peut pas...

DENIS. — Et, tout à coup, j'ai repris le chemin de la villa, en courant presque. Vous voyez, j'ai bien chaud! Je n'étais pas en colère, je ne voulais pas t'interroger... Je voulais te revoir... vite! Je passe par le jardin, je pénètre dans cette pièce...

HENRIETTE. — Et tu m'y trouves!

DENIS, jaloux. — Oui, je te vois avec cet homme... cet homme à qui jamais, devant moi, tu n'adressais la parole!

HENRIETTE. — Par exemple!

DENIS, de plus en plus âpre. — Jamais! Et vous étiez si engagés dans une conversation si intense, qu'à mon entrée, vous n'avez su que vous taire et me regarder. Ah! il devait être passionnant, ce récit de voyage! Hein?

HENRIETTE, une vague révolte. — A la fin, je...

DENIS. — Et moi, le mari, vous me croyiez au loin, au large, à Deauville... garé!

HENRIETTE. — Pas du tout!

DENIS. — Ne niez pas, voyons! C'est maladroit. Ç'a été le premier cri de Ponta, la première phrase qu'il ait pu trouver!

HENRIETTE. — Bien, bien!... Très bien!... Denis, je ne me fâcherai pas! Je vous plains. Vous êtes un jaloux, un malade. Cette scène est absurde! Une demi-heure plus tôt, vous auriez trouvé Gabrielle également... un quart d'heure!... et alors...

DENIS. — Ah! Gabrielle était là?

HENRIETTE. — Oui! Elle vient de monter.

DENIS. — Elle était là et elle vous a laissée avec Ponta...

HENRIETTE. — Elle est montée dans sa chambre. Vous êtes inouï!... C'est son droit, je suppose?

DENIS. — Oui, oui!

HENRIETTE. — Vous la soupçonnez aussi?

DENIS. — Non, non!

Un silence.

HENRIETTE. — Mon cher Denis, ne me torture pas davantage. C'est d'une injustice! Je n'ai rien à me reprocher... Je te le jure! Absolument rien. (Avec un faible sourire suppliant.) Denis! (Un silence, Denis s'est assis, Henriette s'approche de lui.) Je t'aime tant, Denis! Et tu me fais du mal... Pourquoi me fais-tu du mal?

Elle s'est assise tout près de lui.

DENIS. — J'ai du mal aussi...

HENRIETTE, lui prenant la main. — Sans motif, mon chéri, sans l'ombre d'un motif!

DENIS, sincère. — Tu crois?

HENRIETTE, souriant. Oui, je le crois! J'en suis persuadée.

DENIS, il est tourmenté, plein de doute. — Ha!... (Un silence.) Henriette, pourquoi te montrais-tu, ces derniers jours, si nerveuse, irritable comme une enfant?

HENRIETTE. — Je ne sais pas... J'étais un peu... Je ne sais pas!

DENIS. — Cela a commencé lundi de la semaine dernière, le jour où l'arrivée de Ponta Tulli nous a été annoncée.

HENRIETTE. — Bon! Nous y voilà de nouveau!

DENIS. — Tu es devenue aussitôt toute différente, toute sombre!... Tu m'as effrayé. Plusieurs fois au cours de l'après-midi, je t'ai demandé si tu n'étais pas souffrante. Je me suis rappelé ces détails, tout à l'heure, avec exactitude. Comment expliques-tu ce changement? Tu vas me dire que c'est une coïncidence, un hasard? (Un temps.) N'est-ce pas?

HENRIETTE, résolue. — Non!

DENIS. — Tu parles sérieusement?

HENRIETTE. — Oui. Denis, je vais te donner une grande preuve de confiance et de tendresse. Mais, après, tu me laisseras en repos? Tu ne seras plus méchant?... Tu le promets?

DENIS. — Qu'as-tu à me dire?

HENRIETTE. — C'est une pensée secrète que je te livre... Une sotte petite pensée de femme. J'aurais dû m'en confesser à l'instant même... Une sorte de pudeur m'a retenue. Eh bien, oui, tu as raison, la nouvelle de l'arrivée de Ponta Tulli m'avait violemment contrariée.

DENIS, à mi-voix. — Ah?

HENRIETTE. — Oui, à cause de sa réputation... de sa réputation d'homme à... à succès. J'ai eu... peur. Je connaissais ta nature. Alors, cet étranger installé dans la villa... tu comprends... J'étais agacée... très agacée! Ce n'est pas bien grave, tu vois. Au fond, ce serait plutôt gentil! Tu ne trouves pas?

DENIS. — Et ensuite?

HENRIETTE. — Ensuite?

DENIS. — Ponta Tulli t'a fait la cour?

HENRIETTE. — Pas du tout! Il ne s'occupe jamais de moi. Nous pous parlons à peine! Tu l'as remarqué, d'ailleurs.

DENIS. — Oui, mais je ne comprends plus très bien! Tu avais pu constater que tes craintes étaient vaines. Je n'étais pas jaloux. J'étais plutôt... le contraire. Nous étions devenus, ce monsieur et moi, une paire d'amis. Et pourtant ton exaspération, de jour en jour, a monté! Et, chose curieuse, elle s'était tournée contre moi. Tantôt, tu ne te dominais plus... Pour quelle raison?

HENRIETTE. — Toujours la même!

DENIS, avec un geste d'incompréhension totale. — Cette fois, je ne...

HENRIETTE. — Oui!... Je redoutais un... un incident... je ne sais quoi... un malentendu!... Je pensais: « Tout à coup, Denis s'imaginera des choses... » Et je n'avais pas tort... Cette scène en est la preuve! (Energique.) Voilà ce que je redoutais! Voilà! voilà!... je savais que tôt ou tard...

DENIS, éclatant. — Oh! assez! Tais-toi!

HENRIETTE. — Mais, Denis...

DENIS. — Tais-toi! Assez de mensonges! Assez de bêtises!

HENRIETTE, avec des larmes. — Mais je ne mens pas!

DENIS. — Si! Tu mens, tu mens, tu mens!... Tu ne cesses de mentir! A présent, je ne peux plus douter. C'est l'évidence! C'est écrit!

HENRIETTE. — Je ne mens pas!

DENIS. — Tu mens! Et c'est terrible de te voir t'accrocher, dégringoler... Tiens, tu n'es même plus jolie, quand tu mens!

HENRIETTE. — Je ne mens pas! Je ne mens pas! C'est abominable... Je ne peux pas m'accuser, pourtant! Je n'ai rien fait!

Gabrielle entre vivement.

Scène XII

LES MÊMES, GABRIELLE, puis CONSTANT

GABRIELLE, une exclamation joyeuse. — Ah!... (Changeant de ton.) Qu'est-ce qu'il y a? Tu pleures?

HENRIETTE, de la même voix entrecoupée. — C'est lui!... Il me torture... à cause de Ponta Tulli... il me reproche...

GABRIELLE, qui descend. — Quel insensé! J'en étais certaine... On ne devrait jamais dire à un jaloux le plus petit mot! Voilà, vous avez mal interprété mes paroles et, sans attendre...

DENIS. — Gabrielle, je vous préviens que...

HENRIETTE. — Quelles paroles?

DENIS. — Gabrielle, je n'ai pas fait la plus petite allusion à ce que vous m'aviez dit!

HENRIETTE. — Mais quoi? Qu'est-ce que tu lui as dit?

GABRIELLE. — Comment! vous n'aviez pas raconté à Henriette que...

DENIS. — Quand je prends un engagement, je n'...

HENRIETTE. — Mais quoi? quoi? Qu'est-ce que c'est?

GABRIELLE. — Eh bien, je vais tout lui répéter, moi-même!... Je vais te répéter tout!... Oui, oui!... Tantôt, après ta petite colère, Denis était un peu abattu... Moi, je savais que ta mauvaise humeur venait d'un sentiment très noble, très bien... Je l'ai expliqué à ton mari...

HENRIETTE. — Mais de quoi te mêles-tu?

GABRIELLE. — Mon enfant, de vous servir l'un et l'autre! Tu venais de te plaindre à moi, amèrement... Je ne voulais pas qu'une bêtise désunît votre ménage si heureux! J'ai donné à Denis le simple conseil de se montrer un peu moins cordial envers un homme... très entreprenant et qui... volontiers... si tu n'étais pas si stricte!... enfin, un homme que tu ne peux pas souffrir. Voilà... Voilà toute la vérité!

DENIS, ricanant. — La vôtre!

HENRIETTE, se contenant à peine. — De quoi te mêles-tu? De quoi te mêles-tu éternellement?

GABRIELLE. — Henriette, c'est à moi, à ton amie de toutes les heures, que tu oses...

HENRIETTE. — C'est à toi! Comptes-tu longtemps te mêler ainsi de toutes les choses de ma vie?

GABRIELLE. — Tu es d'une ingratitude indigne! D'ailleurs, je te pardonne ton mouvement. Tu es folle!... Vous êtes devenus fous l'un et l'autre.

DENIS. — Pas du tout! Ni l'un ni l'autre. Nous avons toute notre raison! Tenez, je distingue à merveille les explications contradictoires... absurdes, les mensonges, la trahison... Oui, oui, la trahison!

GABRIELLE. — Mais, que supposez-vous, Denis?

DENIS. — Je ne suppose pas, Gabrielle! Je sais. La vérité s'est jetée sur moi. Elle vient de me frapper au visage! Henriette me trompe.

GABRIELLE. — Il est fou à lier!

DENIS. — Elle me trompe! Je le sais! Et puis, c'était couru... Quand on a ma touche, ma tête...

HENRIETTE, tristement. — Denis... infâme!

Elle s'assied, elle ne luttera plus.

Gabrielle. — Quel imbécile !

Denis. — Quel imbécile, en effet ! Quel bouffon ! Depuis huit jours, me serai-je rendu grotesque ! Ha ! ha !... Non seulement je n'ai pas deviné que ce beau monsieur fût ici pour l'agrément d'Henriette...

Gabrielle. — C'est monstrueux !

Denis. — C'est limpide ! A quoi rimerait cette invitation ?... Mais encore, je l'accaparais, le cher Ponta, je le voulais pour moi seul ! Je m'accrochais à lui, à elle... avec un manque de tact !... Je contrariais tout !

Gabrielle, à son amie, muette, immobile et qui réfléchit intensément. — Enfin, Henriette...

Denis. — Mais c'est limpide !... D'où l'impatience, puis la fureur de cette jeune femme. Mais bien sûr ! Et, à la fin, l'intervention de la grande amie vigilante...

Gabrielle. — Pardon ?

Denis. — Oui ! Qui, tantôt, m'a prêché un peu de discrétion...

Gabrielle. — Je vous ai...

Denis. — Et ensuite, avec une autorité magnifique, m'a expédié à Deauville.

Gabrielle. — Vous êtes un insolent ! Je n'en entendrai pas davantage. Il n'est pas en mon pouvoir, hélas ! de protéger Henriette... Mais vous, vous ne m'insulterez pas. Je vais, à l'instant même, rapporter à Constant toutes vos paroles !

Denis. — Bravo !

Ils esquissent, tous deux, un mouvement de sortie. Mais Gabrielle s'arrête aussitôt, rejoint Denis, le prend aux épaules, le force de se retourner, de la regarder.

Gabrielle. — Malheureux ! Malheureux homme... Pauvre jaloux ! J'ai pitié de votre état !

Denis. — Gardez votre pitié !

Gabrielle. — Une dernière fois, je vous avertis. Vous êtes tout près d'anéantir la plus belle chose que...

Denis, se dégageant. — Encore !... Vous, si fine !... C'est drôle... Vous ne comprenez pas que c'est fini, les bêtises ?... Je ne vois plus Henriette à travers du rêve, je la vois, avec mes yeux, dans la vieille lumière de la vie ! La plus belle chose... Pourquoi ? Un mariage pareil à la plupart ! Un mariage avec tout ce que je redoutais de l'avenir... et du passé !

Gabrielle. — Malheureux !

Denis. — Car il existe aussi le passé ! C'est forcé !...

Gabrielle. — Pauvre dément !

Denis. — Forcé ! Henriette était libre et jeune et belle... c'est plus qu'il n'en faut ! Elle a... elle a vécu ! Pour quelle raison n'aurait-elle pas vécu ? Pour attendre ce petit mari de quatre sous ? Tout de même !... Regardez-la... A-t-elle l'air d'une sainte ? Elle a vécu, elle a eu des amants.

Gabrielle. — C'est odieux !... Henriette, mais lève-toi, chasse-le !

Denis, qui s'est approché d'Henriette assise à la même place, qui se tient devant elle. — Elle ne se donnera pas cette peine. La partie est perdue, elle avoue !

Henriette, levant les yeux. — Tu veux que je te dise ?

Denis. — Si c'est la vérité, enfin, oui !

Henriette. — Tu veux vraiment ? Tu en as déjà assez d'être heureux ?

Gabrielle. — Toi, que vas-tu commettre ?

Denis, le repoussant. — Mais taisez-vous !

Gabrielle. — Henriette, je te supplie...

Denis, brutal. — Laissez-la donc !... (A Henriette.) Quoi ? Parlez !

Henriette. — Denis, je n'ai pas eu des amants... Non, j'ai eu un amant.

Denis, sourdement. — Oh !...

Henriette. — Oui.

Denis. — Henriette ?

Henriette. — Oui... Je voulais te le cacher toujours, parce que je t'aimais.

Denis. — Henriette, ce n'est pas vrai ?

Gabrielle. — Mais non, ce n'est pas vrai ! Elle se venge, elle vous punit !

Henriette. — C'est vrai !

Gabrielle, que, de son bras tendu, Denis tient à distance. — Non... Elle vous punit, elle vous fait souffrir !

Henriette. — C'est vrai ! J'ai eu un amant. J'ai été, pendant un an et demi, la maîtresse de Charlie Ponta.

Denis, redressé. — De cet homme ?

Henriette. — Oui. Elle le sait !

Elle a désigné Gabrielle, qui s'éloigne, désespérée.

Denis. — De cet homme ! Et tu l'as rappelé ?

Henriette. — Non !

Denis. — Menteuse !

Henriette. — Je ne l'ai pas rappelé !

Denis. — Menteuse ! menteuse !

Il se précipite vers les marches, mais, au bas, il trouve Gabrielle qui lui barre le passage, qui, des deux mains, s'accroche à lui.

Gabrielle. — Vous ne monterez pas !

Denis. — Voulez-vous me lâcher !

Gabrielle. — Vous ne monterez pas ! Je vous garantis que vous ne monterez pas !

Denis. — Lâchez-moi, Gabrielle !

Gabrielle. — Non ! Vous me piétinerez, vous me traînerez...

Denis. — Gabrielle, c'est idiot ! Vous n'avez pas la prétention de...

Gabrielle. — Je vous demande dix minutes de réflexion !

Denis. — Pas une seule ! Gabrielle, je vous ordonne...

Gabrielle. — Je ne vous lâcherai pas ! Henriette vous punit ! Vous l'avez outragée, elle vous punit... (Et, comme Denis tourne la tête, jette un regard rapide sur Henriette, toujours assise, toujours immobile, la voix insiste.) Elle n'a jamais eu d'amant ! Jamais ! jamais ! jamais ! Elle n'a aimé personne avant vous...

Denis. — Allons, Gabrielle, cela suffit ! Cette fois...

Gabrielle. — Non ! non ! non ! non !... Denis, écoutez-moi... Denis, je vous... Mon cher petit Denis...

Denis — Gabrielle...

Gabrielle. — Oh ! vous me faites mal ! Ah ! ah ! vous me faites un mal atroce...

Denis s'est dégagé. Constant parait au haut des marches.

Constant. — Qu'est-ce qui se passe ?

Denis. — Vous ne mentez pas, vous, Constant ? Vous avez de l'honneur ?

Constant. — Comment ? comment ?

Denis, du bas de l'escalier. — Regardez-moi, Constant ! Constant, pouvez-vous me donner votre parole d'homme que jamais Henriette n'a été la maîtresse de Ponta Tulli ?

Constant. — Mais qu'est-ce que...

Denis. — Oui ou non ?

CONSTANT, tournant la tête vers sa femme. — Mais qu'est-ce qu'il...

GABRIELLE, des lèvres. — Mais oui! Jure!...

CONSTANT. — Oui, je vous donne ma parole...

DENIS. — Ah! non, mon ami, trop tard! On ne consulte pas!

CONSTANT, qui descend. — Je vous donne ma parole... ma parole d'...

DENIS. — Trop tard!... Je ne vous crois plus. Vous mentez!

CONSTANT, s'approchant de Denis. — Denis, je vous affirme...

DENIS. — Vous mentez. Vous mentez comme elle! Et la preuve en est que vous supportez mon démenti, que vous ne me souffletez pas!

CONSTANT, violemment. — Mais je vous interdis de me dire que...

DENIS. — Mais non!... Trop tard aussi, la colère!

CONSTANT, décontenancé. — Enfin, Denis, que signifie ce...

DENIS. — Alors vous en étiez aussi, vous, un homme!

CONSTANT. — Mais Denis...

DENIS. — Dire qu'une nuit, en revenant d'un théâtre, moi qui ne vous demandais rien, vous m'avez accablé d'encouragements, de faux serments!

CONSTANT. — Voulez-vous...

DENIS. — C'est du propre! Vous vous étiez mis à trois pour me duper! (Et les larmes venant:) Vous vous étiez dit: « Voilà un petit bonhomme pas fort, pas malin... » C'était bien vrai... Un tout petit bonhomme de rien du tout!

CONSTANT. — Denis, voulez-vous...

DENIS. — « Il l'aime... Il l'aime passionnément, follement! » C'était vrai aussi! « Il croira tout ce qu'on voudra... Et après, s'il découvre quelque chose et qu'il en claque, eh bien, tant pis! » Ah! c'est du propre!

Il a, de nouveau, gagné les marches. Il monte.

CONSTANT. — Voulez-vous m'écouter!

DENIS. — Je n'écoute plus rien! Seulement vous allez voir de quoi il est capable, le petit bonhomme!

CONSTANT, au pied de l'escalier. — Denis!... Denis!

DENIS, qui est sur le palier, qui a ouvert la porte. — Vous êtes des misérables!

Il s'élance au dehors.

Scène XIII

LES MÊMES, moins DENIS

CONSTANT, à Gabrielle. — Voilà ce que me valent ton silence, ta duplicité!

GABRIELLE. — Constant...

CONSTANT. — Je ne te pardonnerai jamais cette humiliation!

GABRIELLE. — Constant, cours après lui!

CONSTANT. — Et à quoi bon?

GABRIELLE. — Parce qu'il va se jeter sur Ponta, lui sauter à la gorge!

CONSTANT. — Quelle idée!

GABRIELLE. — Deux fois déjà, je l'ai arrêté... Je te dis qu'en ce moment ils se battent!

CONSTANT, comprenant soudain qu'elle dit vrai, et dont la figure change. — Mon Dieu!

A son tour, il s'élance, en deux bonds gravit les marches et disparaît.

Scène XIV

GABRIELLE, HENRIETTE

Henriette s'était levée, approchée de Constant, dans un mouvement d'imploration muette. Et les deux femmes se trouvent tout près l'une de l'autre.

GABRIELLE, voulant prendre Henriette dans ses bras. — Ma pauvre petite sœur...

HENRIETTE. — Ne me touche pas!

GABRIELLE. — Henriette...

HENRIETTE. — Tout cela... c'est toi!

GABRIELLE. — Mais, Henriette...

HENRIETTE. — Toi, mon ennemie!

GABRIELLE. — Ton ennemie!

HENRIETTE. — Oui, tu as toujours été mon ennemie! Ma secrète ennemie... Tu m'as envoyé tous les malheurs de ma vie! Je viens d'en avoir la révélation.

GABRIELLE. — Henriette, tu m'effraies!

HENRIETTE. — C'est toi qui m'effraies! (Lui touchant le front.) Qu'est-ce qu'il y a là?

GABRIELLE, saisissant la main d'Henriette. — Henriette, tu n'as pas honte?

HENRIETTE. — Pourquoi as-tu inventé, autrefois, que mon amant ne voulait plus m'épouser?

GABRIELLE. — Ponta?... Il me l'avait dit!

HENRIETTE. — Non!

GABRIELLE. — Il ne m'a pas dit que ce vieux collage lui faisait un devoir d'honneur de...

HENRIETTE. — Non! Pendant qu'il était au loin, tu as forgé cette histoire, cet aveu!

GABRIELLE. — Ah! bon, j'y suis! Cet individu doit prétendre maintenant qu'il n'a jamais songé à...

HENRIETTE. — Et le jour de mes fiançailles, pourquoi me pressais-tu d'avouer toute cette aventure à Denis?

GABRIELLE. — Pourquoi? Pour éviter ce qui arrive!

HENRIETTE. — Parce que tu savais que Denis ne voudrait pas de moi, si j'avais été à un autre!

GABRIELLE. — Quoi?

HENRIETTE. — Il te l'avait déclaré formellement. Il me l'a répété vingt fois. Et moi, sotte, je n'osais pas comprendre ton jeu!

GABRIELLE. — Henriette, je t'ai donné des preuves innombrables de...

HENRIETTE. — Et, aujourd'hui même, pourquoi as-tu jeté sur la jalousie de mon mari de mauvaises paroles dangereuses? Pourquoi l'as-tu mis en garde contre Ponta?

GABRIELLE. — Là, j'ai peut-être commis une maladresse...

HENRIETTE. — Et la maladresse d'inviter cet homme aux Roches, qui l'a commise?

Elles sont tout près l'une de l'autre, les visages se touchant presque, et Gabrielle reculant pas à pas, devant Henriette qui avance, qui la pousse.

GABRIELLE. — Tante Clotilde!

HENRIETTE. — Et qui a révélé à ta tante qu'il avait été mon amant?

GABRIELLE. — Personne!

HENRIETTE. — Si, toi, Gabrielle!

GABRIELLE. — O-o-oh!

HENRIETTE. — Toi, mauvaise! Tu as tout machiné! C'est toi qui l'as invité, toi qui as fait surgir dans ma nouvelle vie ce fantôme! C'est toi!

Gabrielle. — Et dans quelle intention, mon Dieu?

Henriette, dans la figure de l'autre. — Pour me perdre! Et ça y est.

Gabrielle, qui se dégage, qui s'en va à l'autre bout de la pièce. — Ma petite Henriette, assez! Assez de divagations! Ta douleur me ferait supporter bien des choses, mais tu vas trop loin!

Henriette. — Et puis, cette histoire ne t'intéresse pas! Tu la sais par cœur. Elle en intéressera d'autres... ton mari.

Elle va vers l'escalier, elle l'a atteint.

Gabrielle, un appel rauque. — Henriette!

Henriette, qui se retourne. — C'était donc vrai... (Avec un rire et un visage d'horreur.) Ha! ha! ha!... tout était vrai!

Gabrielle, intensément. — Henriette, écoute-moi...

Henriette. — Pendant toutes ces années, tout ce mal!... (Revenant à Gabrielle, la secouant.) Mais pourquoi? pourquoi?...

Gabrielle. — Henriette, si tu me dénonces à Constant... écoute-moi bien... je me tue.

Henriette. — Oh! mais, tant pis!

Gabrielle. — Je me tuerai, Henriette.

Henriette. — Tant pis!... N'attends rien de ma pitié. As-tu eu pitié, toi?

Gabrielle. — Je me tuerai!

Henriette. — Menteuse, fourbe... Tu tuer, toi!

De nouveau, elle se dirige vers les marches.

Gabrielle. — Non!... (Et c'est un cri si désespéré, qu'Henriette s'est arrêtée. Gabrielle s'approche, elle est tout près d'Henriette, qui lui tourne le dos.) Vois mon visage, Henriette... Rappelle-toi mon accent, mes paroles! Henriette, si tu me déshonores aux yeux de Constant, si tu détruis cette chose qui est demeurée belle... pure et... belle, à l'instant même je me tuerai.

Henriette, tournant la tête, regardant Gabrielle dans les yeux, martelant ses mots. — Tu ne m'impressionnes pas. Tu as peur. C'est tout. La peur est venue.

Gabrielle. — C'est vrai! J'ai peur de cette vengeance-là. Mais je n'ai pas peur de la mort. Si tu veux que je meure, tu n'as qu'un ordre à prononcer. Tu seras obéie, aussitôt!... Je n'essaie pas de te tromper... Aussitôt, aussitôt. Seulement, épargne cet homme qui est bon... qui m'aime, qui croit en moi... N'empoisonne pas tous ses souvenirs, l'amour de sa vie! Pas cela, Henriette, pas cela... Frappe-moi! C'est moi qu'il faut frapper. Je ne joue pas une comédie... Henriette, je suis prête à mourir. (Henriette monte les marches, en silence. Lorsqu'elle est parvenue au palier.) Qu'as-tu décidé?

Henriette. — Je ne suis pas comme toi. Je ne dirai rien.

Elle sort. Gabrielle s'assoit, épuisée.

RIDEAU

Henriette. Gabrielle.

Gabrielle : « *C'est moi qu'il faut frapper!* »

Scène III, — Gabrielle : *« Constant, je ne suis pas la femme que tu imagines... »*

ACTE III

Le même décor.

Scène première

GABRIELLE, et, quelques secondes plus tard,
Mme DE SAVAGEAT

Au lever du rideau, Gabrielle est seule. Elle est assise dans la même attitude exactement qu'à la fin du deuxième acte. Et elle a le même air de lassitude désespérée. On devine que cinq ou six minutes ont pu s'écouler. Bientôt, par la porte surélevée, entre Mme de Savageat précipitamment.

Mme DE SAVAGEAT, fort émue. — Ah! Gabrielle... Je te cherchais, mon enfant!... Je viens d'assister là-haut à une chose épouvantable! Denis Le Guenn et Ponta se sont battus...

GABRIELLE, un grand geste découragé, une morne exclamation. — Ha...

Mme DE SAVAGEAT. — Battus comme des chiens! Ils ont roulé par terre... C'est Constant qui les a séparés. Ils ne se sont pas fait de mal, heureusement! D'ailleurs, le tout a duré une seconde. De ma chambre, j'ai entendu frapper à la porte de Ponta, très fort, et puis la voix de Le Guenn qui criait: « Non! je n'entrerai pas! Je vous prie de venir. » Ponta est sorti aussitôt, et Le Guenn s'est, paraît-il, jeté sur lui, a voulu le gifler... Ils se sont colletés, ils sont tombés l'un et l'autre... Je suis accourue... En même temps ton mari survenait. Il est d'une force peu ordinaire... et de sang-froid. Il a saisi Le Guenn, l'a arraché à ce corps à corps, l'a exhorté, mais vainement! L'autre mourait de rage, il criait à Ponta: « J'attends vos témoins! Si vous n'êtes pas un lâche, demain on s'amusera! » Enfin des choses effrayantes!... Et puis il a dit à Constant: « Vous, je vous prie de me f... la paix! » Oui!... Et il est reparti toujours comme un furieux, il a dégringolé l'escalier quatre à quatre... Oh! tu sais!...

GABRIELLE, faiblement. — Et Henriette?

Mme DE SAVAGEAT. — Dieu merci! elle n'a rien vu. A son arrivée tout était fini. Explique-moi, mon enfant, c'est naturellement à la prière d'Henriette que tu m'as demandé d'inviter Ponta?

GABRIELLE. — Non... Mais non!...

Mme DE SAVAGEAT. — Alors?

Gabrielle. — Ne m'interrogez pas... (Et comme M^{me} de Savageat insiste.) Par pitié!... Où est-elle?

M^{me} de Savageat. — Henriette? Je l'ai laissée dans mon cabinet de toilette, étendue sur la chaise longue... Elle ne prononce pas une parole... (Un temps.) Gabrielle, qu'avons-nous fait?... Tu n'aurais pas dû, Gabrielle! Toi, si sérieuse!... Et moi, comment ai-je pu me prêter à ce... à cette... Ha!... c'est le foie! Certainement... C'est mon foie. Un tas de médecins me l'ont dit: les maladies de foie agissent sur l'être moral, déforment toutes les façons de penser, de sentir. Voilà! Voilà!... Je dois être bien plus malade que je ne le pensais... Me feras-tu la grâce, au moins, de me raconter ce qui s'est passé, comment cette scène...

Elle s'interrompt. Par la porte surélevée, Constant vient d'entrer.

Scène II

Les mêmes, CONSTANT

M^{me} de Savageat. — Eh bien?

Constant, d'une voix brève. — J'ai obtenu de Charlie Ponta, qu'il partirait pour Paris, immédiatement, qu'il renoncerait à se battre. Il se conduit bien, Ponta. Vraiment bien! Il a été assailli... Son amour-propre est en jeu... Et c'est un monsieur très allant... qui a eu plusieurs duels sérieux... qui aime ça! Et pourtant, il s'est rendu à mes raisons. Il a compris qu'une affaire ruinerait à jamais la réputation de cette infortunée petite Henriette. Et il s'en va. C'est très chic.

M^{me} de Savageat. — Mais Le Guenn?

Constant. — J'ai rattrapé Denis, au moment où il montait dans sa voiture...

M^{me} de Savageat. — Alors?

Constant. — Alors, que voulez-vous qu'il fasse? Il est l'offenseur... Il a, le premier, injurié, frappé... Oh! il m'a déclaré qu'il rejoindrait l'autre à Paris, qu'avant vingt-quatre heures, il l'aurait provoqué de nouveau... Enfin, pour l'instant...

M^{me} de Savageat, inquiète. — Mais où est-il? Il n'est pas dans la maison?

Constant. — Non, non!... Je vous le garantis... Je l'ai vu partir pour Deauville. Il allait au télégraphe à toute vitesse. Dès son retour, on doit me prévenir. Je veux l'entreprendre encore... Voilà!

M^{me} de Savageat. — Vous m'en voulez, n'est-ce pas, Constant?

Constant, sec. — Ma tante, en ce moment, je pense très peu à vous. Excusez-moi.

M^{me} de Savageat, qui pleure. — Mais si! Vous m'en voulez. Je le vois bien. Vous m'en voulez terriblement. Et ce n'est pas juste! Pouvais-je deviner ce qui arriverait?... Le pouvais-je? (Un silence. Les larmes de M^{me} de Savageat. L'exaspération de Constant. A Gabrielle qui s'est approchée de sa tante:) Ma petite fille, je vais me coucher... C'est le plus sage. Je ne tiens plus debout... (Un temps. Résolument:) Je vais me coucher! Je ne peux vous rendre aucun service, Constant?

Constant. — Aucun, ma tante! Ce projet de vous mettre au lit me paraît excellent. Peut-être prendrez-vous d'abord congé de votre hôte...

M^{me} de Savageat. — Naturellement!

Constant. — Et en lui marquant un peu de reconnaissance. Il éloigne de votre maison un scandale, en vérité, affreux.

M^{me} de Savageat. — Je crois bien!

Constant. — Et toi, Gabrielle?

Gabrielle, tirée de ses réflexions. — Oui.

Constant. — Il faut que tu dises au revoir à Ponta!

Gabrielle. — Oui...

Scène III

GABRIELLE, CONSTANT

Constant. — Et puis tu devrais t'inquiéter d'Henriette! Ne la laisse pas toute seule. Je la quitte... Sa pâleur m'a effrayé.

Gabrielle. — Je vais la voir.

Constant. — Tu es restée ici tout le temps?

Gabrielle, qui a gagné la porte du fond. — Oui...

Constant. — Tu n'es pas curieuse!

Gabrielle. — Je suis...

Un geste.

Constant. — Oui, tu as un air tout défait... (Il lui tend la main de loin.) Viens! Si, viens, ma petite... Je t'ai rudoyée, tantôt! J'ai été brutal... indigne! Je te demande pardon.

Gabrielle. — Mon Constant, tu es fou!

Elle est revenue. Il l'a prise dans ses bras. Elle voudrait ne plus entendre cette voix, ces cruelles bonnes paroles. Mais il poursuit:

Constant. — Si, si! Je n'avais plus le droit de te reprocher cette cachotterie de jadis, cette petite dissimulation... Seulement, il m'est venu une fureur... contre moi surtout, contre ma nonchalance des derniers jours. Ah! un peu d'énergie de ma part aurait tout conjuré... Tu ne le crois pas?

Gabrielle. — Non, mon chéri...

Constant. — Peut-être pas, après tout! (Il la tient toujours enlacée.) C'est vrai les choses qu'Henriette vient de me raconter en balbutiant? C'est vrai le retour de Denis, son brusque soupçon, cette espèce d'intuition?... Dis!

Gabrielle. — Oui...

Constant. — Et c'est vrai qu'Henriette, à ce moment précis, sommait Ponta de partir?

Gabrielle. — Oui, oui, c'est vrai!

Constant. — Et qu'il consentait, qu'il serait parti demain?

Gabrielle. — Oui...

Constant. — Et que, brusquement, Denis est survenu?...

Gabrielle. — Oui...

Constant. — Il est survenu et il a compris! Pour le malheur de toute sa vie, il a compris... Quel enchaînement de petits hasards meurtriers!... C'est horrible. On en pleurerait... Ce charmant amour abattu... Que vont-ils devenir à présent, ces deux petits?...

Gabrielle. — Constant, tu crois que... Qu'est-ce que tu crois?

Constant. — Je ne sais pas bien... Denis parle d'une séparation.

Gabrielle. — Mais tu le ramèneras!

Constant. — Hélas, rien de moins sûr! Il est si jaloux! Je ne soupçonnais pas sa violence.

Gabrielle. — Si, si, tu le calmeras! Et qui peut dire?... Peut-être retrouveront-ils...

Constant. — Ça, jamais! Il ne fera plus jamais aussi clair autour de ces deux-là... Ce temps merveilleux qu'ils viennent de vivre est déjà dans le passé, dans le regret, dans la lumière qu'on laisse derrière soi.

GABRIELLE. — Oh! Constant...

Elle se cache plus profondément dans ses bras.

CONSTANT. — Oui, c'est triste... (Un silence.) Tiens, j'ai hâte de le tenir! Je vais sur la route, à sa rencontre. Toi, monte, ma petite Ielle, monte vite!

GABRIELLE, blottie, cachée. — Non...

CONSTANT. — Je t'en prie! Va serrer la main de Ponta et puis...

GABRIELLE, accrochée à Constant. — Non, non...

CONSTANT, l'écartant un peu de lui, voyant qu'elle pleure. — Qu'est-ce qu'il y a?... Ma chère petite, il faut surmonter ton émotion, penser que nos amis...

GABRIELLE, prenant la tête de Constant entre ses mains. — Mon pauvre petit Constant!

CONSTANT. — Mais ne me plains pas! Ceux qu'il faut plaindre, c'est...

GABRIELLE, étrangement. — Constant... Elle s'est tue.

CONSTANT, effrayé. — Quoi?

GABRIELLE. — Constant... c'est moi qui l'ai fait venir!

CONSTANT. — Quoi?... Qu'est-ce que tu?...

GABRIELLE. — Cet homme... Ponta Tulli! C'est moi qui l'ai fait venir aux Roches... qui l'ai fait inviter... C'est moi, Constant!

CONSTANT, sévère. — Ah, parfait! D'accord avec Henriette?

GABRIELLE. — Henriette a tout ignoré tout le temps! C'est moi seule.

CONSTANT. — Mais pourquoi? (Violemment.) Mais dis!... Dis-le donc!... Tu cherchais... quoi? Qu'espérais-tu?

GABRIELLE. — J'espérais... Oh! ce n'était pas si précis dans ma tête... J'espérais... J'espérais ce qui est arrivé.

CONSTANT. — Je ne comprends plus... Je ne comprends plus du tout! Tu espérais ce qui est arrivé?... (Incrédule.) Tu voulais le malheur de ton amie?... Tu voulais désunir ces enfants?

GABRIELLE. — Oui.

CONSTANT. — Tu te moques de moi, à la fin! (Et comme elle secoue la tête.) Alors, explique-toi! Ne m'inflige pas plus longtemps cette épreuve... Parle!

GABRIELLE. — Oui...

CONSTANT. — Mais, tonnerre de tonnerre, qu'y a-t-il? (Ironique.) Tu ne prétendras pas que tu es éprise de M. Denis Le Guenn?

GABRIELLE, sourdement. — Non...

CONSTANT. — Je suis peut-être un fat, mais j'ai la conviction que tu m'aimes.

GABRIELLE. — Je t'aime.

CONSTANT. — Et que tu ne m'as jamais trompé?

GABRIELLE. — Jamais, Constant.

CONSTANT. — Alors?

GABRIELLE. — C'est pire.

CONSTANT, avec bonté, avec effroi. — Mais, Gabrielle?...

GABRIELLE. — Ecoute, Constant... (Par les revers de son veston, elle l'attire à elle et baissant la tête.) Constant, je ne suis pas la femme que tu imagines... Je ne suis pas bonne, je ne suis pas droite... Je suis... Je crois que je suis... très méchante.

CONSTANT. — Mais, que diable...

GABRIELLE, le regardant. — Constant, je suis une méchante femme.

CONSTANT. — Mais, enfin, que peuvent cacher ces idioties?

GABRIELLE. — Constant, je suis méchante! Tiens, Constant, c'est moi qui t'ai séparé de ta sœur! Oui, cette brouille entre Pauline et toi, venue petit à petit et qui maintenant donne un procès... je la voulais, cette brouille.

CONSTANT. — Hein?

GABRIELLE. — C'est mon œuvre. (Et comme Constant semble l'interroger.) Oui, réfléchis! Regarde le passé avec d'autres yeux.

CONSTANT. — Mais... (Après un temps.) Mais non! (Un autre temps.) Tu as essayé plusieurs fois de nous réconcilier... Il est vrai que je n'ai douté de Pauline, de son cœur, que du jour où... où tu... Et dans cette dernière affaire... oui, oui... mais oui!... Ma sœur bien-aimée... mon amie la plus intime... Oh!... (Penché sur elle.) Tu as fait cela?... (D'une voix très douce.) Mais tu es un monstre! (Un silence plein de honte et plein d'une surprise montante, désespérée. Constant s'est détaché, est allé s'asseoir.) C'est une chose... (Mais aucune épithète ne saurait la peindre.) Toi!... Toi, Gabrielle... (Un silence.) Eh bien, non... Malgré tout je dis: non. Mille souvenirs en moi protestent. Tes aveux n'effacent pas mille traits de bonté... de bonté profonde. Non, non, non! Tu ne peux pas être la femme que tu prétends... Impossible! Tu me caches... Dieu sait quoi!

GABRIELLE. — Constant, mais je...

CONSTANT. — J'évoque ta charité inlassable et si discrète! Et ta bienveillance envers les petits, les humbles, ceux qui ne pourront jamais te payer de retour.

GABRIELLE. — Mais tu...

CONSTANT, qui s'est rapproché d'elle. — Et tu as été ma compagne admirable. Je le déclare! Tout ce que la plus émouvante tendresse peut offrir, je l'ai reçu de toi, Gabrielle.

GABRIELLE. — Mais, mon chéri, je t'adore!

CONSTANT, les grands bras d'un homme qui n'y comprend goutte. — Oui!...

Et, de nouveau, il se détache.

GABRIELLE. — Je ne suis pas incapable d'aimer. Je n'ai pas dit ça! Je suis une jalouse... une envieuse... Le bonheur des autres, si ce n'est pas mon amour qui le donne... ou mon amitié, il me déchire! Hélas! je suis ainsi faite.

CONSTANT, revenant à elle, à son tourment. — Tu as vraiment inventé, dans ta tête, de réunir aux Roches Henriette, Ponta, Denis? Réponds?

GABRIELLE. — Oui, Constant.

CONSTANT. — Et le désastre auquel nous assistons, tu l'avais conçu? Tu l'as souhaité?

GABRIELLE. — Oui. (Un geste tragique de Constant.) D'abord! Et puis les regrets; les remords sont venus... Et puis j'ai été reprise par la tentation. Ce n'est pas si simple! On veut le mal ardemment et, à d'autres minutes... Tiens, aujourd'hui, j'ai lutté avec désespoir pour sauver Henriette! Il n'était plus temps.

CONSTANT. — Quelle horreur!

GABRIELLE. — Et si tu savais... Je l'ai si longuement trahie, cette petite! J'exécrais l'idée de son mariage... de ce beau mariage. J'ai tout tenté pour qu'il manquât. Vos phrases sur cette union parfaite, sur cet amour délicieux, me transperçaient... Et sa petite figure à elle, toute éclairée d'espérance, je ne la supportais pas... Je souriais... Je souriais, sans rien dire... Je craignais le son de ma voix.

CONSTANT, tout bas. — Horrible!

GABRIELLE. — Et avant!... Avant elle aimait Ponta... Ils s'aimaient à la folie... Et moi... j'ai attendu que...

CONSTANT. — Non, non!... Silence! Je ne veux plus... Plus un mot!

Gabrielle. — Constant...

Constant. — Non! Je ne veux pas savoir. Garde-les, tes infamies! Ne viens pas m'en salir!... Ah! malheureuse... Et moi... Ma femme... Ma femme que j'aimais... (La désignant.) Ma femme!...

Gabrielle. — Voilà, c'est la minute où je perds l'amour de mon mari. Elle passe sur moi, cette minute...

Constant. — Ah! tu la tiens la noblesse d'âme... M'auras-tu joué!

Gabrielle. — Non.

Constant. — Tu n'as pas été une hypocrite? Une merveilleuse et dégoûtante hypocrite?

Gabrielle. — Ce n'est pas mon hypocrisie qui m'a si bien cachée à toi. Non... Si tu ne m'as jamais connue, c'est qu'il existe dans ma nature autre chose que de la vilenie... Si, tout de même! L'amour de tout ce qui m'a été refusé, une aspiration vers le bien... Ne ris pas!... une impuissante aspiration, toujours vaincue, mais toujours vivace, douloureuse... Oui, Constant! On est mauvaise, mais on souffre... Ma vie intérieure, quel noir enfer!

Constant. — Oh! ton cabotinage...

Gabrielle. — Constant, tu peux me croire... Je me reconnais une infâme, j'ai suivi mon atroce instinct, mais dans des détresses indicibles... Tout à l'heure, tu parlais de charité... C'est vrai, la misère m'a toujours émue, appelée... eh bien, cette émotion, je l'ai exaltée en moi, à dessein. Je pensais: voilà l'évasion, le salut! Je donnerai aux pauvres toute ma vie. Et je me suis jetée vers eux! Tu te rappelles ce grand élan?... Et puis, un soir... Je sortais d'un dispensaire, j'avais joué avec des enfants malades, sans répugnance pour leurs plaies, toute douce et toute attendrie... J'étais contente, je m'admirais un peu... A la maison on m'a dit que tu étais en haut avec ta sœur, je suis montée... Et dans le calme atelier, parmi les bibelots, les belles étoffes, je vous ai vue, Pauline et toi. J'ai reçu votre spectacle... comme un coup dans la poitrine. Vous étiez assis près du feu et vous riiez, si familiers, si gamins... si heureux... Je vous revois! Mon Dieu, que j'ai eu mal! La vieille rage de toute sa force a mordu! Le souvenir de l'après-midi, toute la noblesse des derniers mois n'était plus. Une seule pensée me tenait, aigre et torturante: ils se chérissent depuis l'enfance, et moi, je suis une étrangère dans cette amitié. Eh bien, je la casserai, leur amitié! Constant détestera cette sœur.

Constant. — Et j'entends cela! Tu oses étaler devant moi ces abominations!

Gabrielle. — J'ai longtemps respecté ton bonheur, ta paix... Je ne peux plus... C'est trop lourd... Aujourd'hui je tombe.

Constant. — Et tu trouves, à te révéler, une sorte de sale plaisir... du plaisir! du plaisir!

Gabrielle. — Oh! Constant... Tu es mon dernier refuge... Je veux que tu saches.

Constant. — Alors, réjouis-toi. Je sais... Oh! pas tout! Ton génie a dû te suggérer un tas d'autres jolies actions... Mais oui, elle ne proteste pas!... Peu importe, d'ailleurs! J'en sais assez long pour te déclarer ceci: jamais je ne te pardonnerai. Et je te prie de concevoir dans son immensité ce petit mot « jamais ». Rappelle nos souvenirs les plus tendres, les plus unis... et puis, regarde mes yeux! Tu n'y liras jamais plus de douceur pour toi.

Gabrielle, un cri. — Constant!

Constant. — Jamais! Jamais! Ni douceur, ni indulgence. Tu n'as plus à compter que sur ma répulsion. Elle durera autant que moi-même. Tu m'as livré le passé, notre passé véritable, et voilà notre avenir, Gabrielle!

Gabrielle, abîmée. — Alors, je suis perdue...

Un silence.

Constant. — Et j'ai tant voulu un enfant, de cette femme! C'était la seule tristesse de ma vie, qu'elle n'ait pas pu me le donner... J'en ai pleuré bien des fois, en cachette... Mais, s'il t'avait ressemblé, ce petit être... Une âme à l'image de ton âme! J'en frémis.

Gabrielle. — J'en ai frémi avant toi. Des années et des années, moi aussi, j'ai désiré un petit de nous deux... à la folie... sauvagement! Et cette maternité refusée mettait en moi une amertume sans nom... Et tout à coup j'ai été guérie. J'avais compris mon destin. Cette fille ou ce fils, mais je l'aurais entouré de la même tendresse empoisonnée... Je l'aurais jalousé et trahi comme vous tous, mes pauvres amis! (Avec toute sa douleur.) Est-ce qu'on change!... Et puis, une autre menace plus cruelle encore... celle que tu viens de crier... l'horreur d'avoir fait un enfant pareil à moi... l'horreur de retrouver peu à peu, avec épouvante, dans la petite chose... qui n'a pas été, Dieu merci!... de retrouver ce mauvais cœur, de retrouver la méchante maman... la pauvre maman méchante... infortunée.

Un temps. Seuls, les sanglots de Gabrielle... Entre Denis. A sa figure se voit une ecchymose légère. Il tient une lettre à la main.

Scène IV

Les mêmes, DENIS

Denis. — Vous désirez me parler?

Constant. — Denis, voulez-vous voir un homme plus malheureux que vous? Tenez!

Denis. — Qu'y a-t-il?

Gabrielle. — Denis, recevez ma confession! J'ai commis...

Constant, l'arrêtant. — Non, Gabrielle!

Gabrielle. — Mais je veux qu'il sache qu'Henriette...

Constant. — Non! C'est moi, ton mari, qui réponds de tes actes. Laisse-nous, je te prie.

Gabrielle, tout bas. — Permets-moi de...

Constant. — Rien. Va-t'en!

Elle s'éloigne, accablée, sanglotante; elle disparaît dans le jardin.

Scène V

CONSTANT, DENIS

Constant, répondant à une muette interrogation. — Je suis... très troublé... Voulez-vous me donner une seconde, Denis?

Denis. — Mais... certainement.

Un silence.

Constant, d'une voix basse, qui tremble encore. — Denis, avant tout, je vous affirme que, le soir où je vous ai parlé d'Henriette, j'ignorais comme vous-même cette... histoire de son passé... cette erreur, cette unique erreur!

Denis. — Dès l'instant où vous me le déclarez en ces termes...

Constant. — J'ignorais tout. Je suis incapable d'une supercherie.

DENIS. — J'en ai la conviction. Tantôt, je ne me commandais plus. Je vous prie d'excuser mon emportement, les propos...

CONSTANT, l'arrêtant. — Oh ! Denis, s'il vous plaît!... Si je tenais à me justifier d'abord à vos yeux, c'est que j'ai besoin, en cette minute, de sentir intacte votre... votre estime pour moi. Oui, mon petit, me voici devant vous, avec des choses à vous dire... bien graves.

Il se tait.

DENIS. — Constant, un mot! Je vous ai instruit, n'est-ce pas? de ma résolution à l'égard d'Henriette...

CONSTANT. — Oui...

DENIS. — Cette résolution est irrévocable. Je compte permuter dans la quinzaine avec Jacques de Garde, qui est à Pétersbourg. Je rejoindrai mon poste aussitôt; et ma femme continuera d'habiter Paris... Pour raison de santé. Ainsi, nous sauvons les apparences.

CONSTANT. — Mon cher Denis...

DENIS. — Ce n'est plus la colère qui me conseille, croyez-le! Je veux éviter à Henriette une vie... une vie impossible. Je me connais.

Il a parlé en marchant par la pièce.

CONSTANT. — Rassurez-vous, Denis. Pas de plaidoirie à redouter! Une demi-heure plus tôt, je ne dis pas... Mais je viens de subir... un... une révélation incroyable.

DENIS. — Laquelle?

CONSTANT. — J'ai perdu... oui, jusqu'au droit de vous donner un conseil. Tout ce que je me sens en droit de vous dire maintenant à Henriette et à vous, c'est... pardon!

DENIS. — Constant, je vous en prie...

CONSTANT. — Oui, au nom de Gabrielle et en mon nom, pardon ! Pardon, Denis ! Pardon, mes enfants... Pardon, pardon!

DENIS. — Constant, je vous supplie de m'expliquer le...

CONSTANT. — Denis, depuis le jour de mon mariage, j'ai vécu tout près d'une criminelle!

DENIS, effaré. — Quoi?

CONSTANT. — D'une criminelle. Elle est mauvaise, elle est détestable, elle fait le mal avec passion, une passion... consciente et... et... sombre. C'est prodigieux!...

DENIS. — Enfin, sur quels faits...

CONSTANT. — Oh! vous ne me croirez pas! La scène de tantôt, ce bouleversement tragique de vos existences, voilà un des exploits de Gabrielle! Elle a, Dieu sait comment, attiré aux Roches ce Ponta Tulli d'autrefois et elle l'a poussé dans votre bonheur... Oui, par traîtrise! Elle exécrait le bonheur de sa petite amie... Mais vous ne pouvez pas me croire!

DENIS. — Si!

CONSTANT. — Comment?

DENIS. — Eh bien, tout à l'heure... Vous savez, moi, je ne suis pas bien fort, j'aurais continué à me couvrir de ridicule si... tout à l'heure, en quelques paroles... très rapides, insaisissables, Gabrielle n'avait éveillé dans mon esprit... je ne sais pas... un soupçon! Enfin, je lui dois ma découverte... A l'instant, dans la voiture, je me demandais pour quelle raison, dans quelle... (Ayant vu des larmes dans les yeux de Constant.) Mais je vous fais de la peine... Ah! c'est bête, c'est trop bête de vous avoir raconté ça!

CONSTANT, qui pleure. — Elle était descendue jusqu'à cette saleté... La pauvre folle... Cette saleté d'une dénonciation ! La pauvre folle... le pauvre être... (Sanglotant.) Et c'est ma femme, Denis.

DENIS. — Constant, je suis navré de...

CONSTANT. — Non, non, excusez-moi! Les nerfs, vous savez... Je me suis contraint tellement! Voilà, c'est fini... Donnez-moi la main, voulez-vous? (Serrant et secouant cette main tendue.) Mon vieux... mon cher vieux!... (Un silence. Regardant Denis.) Quel réveil!... Quelle ruine!

DENIS. — Constant, malgré tout, son amour était sincère... Elle vous aime!

CONSTANT. — Oui... elle doit m'aimer... Elle m'aime.

DENIS. — Son mouvement, son aveu le prouvent.

CONSTANT. — Evidemment.

DENIS. — Et elle n'a jamais aimé que vous!

CONSTANT. — Je le crois.

DENIS. — C'est quelque chose, ça, Constant... C'est tout!

CONSTANT. — Il y a une heure, je le pensais aussi.

DENIS. — Voyons, c'est la vérité! (Et comme Constant secoue la tête.) Mais si!... A-ah!

CONSTANT. — Denis, vous n'avez pas vu, comme je l'ai vue, Gabrielle rapetissée par la honte, toute rétrécie... Ah! ce spectacle... Je viens de souffrir au delà de mes forces. Denis, aucun autre aveu n'aurait pu m'humilier et me désespérer ainsi... Vous entendez, Denis? Aucun, aucun!

DENIS. — Vous êtes fou, Constant! Vous ne savez pas!

CONSTANT. — Mon enfant, mais une vieille histoire d'amour, qu'est-ce que c'est? (Et comme l'autre proteste.) Ecoutez-moi, Denis! Je suis plus vieux que vous et j'ai pensé aux choses. Un amour d'autrefois, c'est plus inerte et plus mort qu'un caillou du jardin !... Tandis qu'une âme basse, que la bassesse d'âme... c'est vivant... toujours, ça ne finit pas. Et c'est subtil, c'est mêlé à toutes les actions, à toutes les minutes... C'est une disgrâce incessante, c'est l'irrémédiable... C'est affreux.

DENIS. — Constant, votre malheur m'inspire une profonde pitié, mais ce que j'éprouve, moi, ne peut pas...

CONSTANT. — Oh! mon ami, je vous jure que je ne préméditais pas cette comparaison entre ma peine et votre peine...

DENIS. — Je le sais bien!

CONSTANT. — Seulement, je prends conscience petit à petit de mes responsabilités... Elles sont cruelles. Le plus pressant devoir s'impose à moi...

DENIS. — Ah ! ne me parlez pas d'Henriette ! C'est inutile!

CONSTANT. — Denis, il faut m'entendre.

DENIS. — Non, je ne veux pas! A quoi bon?

CONSTANT. — Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre! Concevez mon angoisse!

DENIS. — Je ne peux plus vivre auprès d'elle... Impossible! Je la tourmenterais sans fin. On a ça dans le sang... Elle m'a menti...

CONSTANT. — Menti par pudeur et par amour! Il est touchant, ce mensonge... Elle craignait... Pauvre gosse, elle craignait de vous perdre!

DENIS. — Constant, c'est impossible... Impossible, impossible! J'aurais trop mal... Je me cogne à tout ce que je redoutais le plus... Un grand amour mystérieux, un... un roman... un secret! C'est épouvantable... Moi qui l'aimais comme un fou!

Et, sa colère tombée, il pleure désespérément.

CONSTANT. — Mais, mon pauvre petit, sans ce passé, qui vous torture, Henriette n'eût pas été la même... mais non!... cette femme amoureuse... Et vous ne seriez pas allé vers elle avec cette ivresse! Elle ne vous aurait pas enchanté. Notre passé, nous en sommes faits... Vous avez aimé Henriette telle qu'elle vous est apparue, parée de toute sa vie.

Denis. — Un secret, un secret... Quelque chose qui nous séparera toujours! Et moi qui parlais de nos deux existences confondues... Ah! là, là... Je suis seul, tout seul, oui!

Constant. — Comme tout le monde. Seulement, ce misérable secret n'y est pour rien. Que contient-il? de la cendre, de l'ombre... Le seul secret qui compte, vous verrez, c'est... c'est l'être lui-même, ses lointains, son mystère sans bornes... c'est l'âme d'autrui, inconnaissable. La voilà, notre solitude! Et les hommes ont appelé le pauvre geste du désir, la possession... Mais quelle bêtise! Quand les corps se sont pris et que les cœurs se sont donnés et que les amants ont échangé tout l'amour, ils demeurent aussi séparés, aussi cachés l'un à l'autre! On ne se possède jamais. D'ailleurs, c'est mieux ainsi. Aujourd'hui, les ténèbres se sont déchirées un peu, j'ai pu, un instant, regarder, et voilà... j'ai tant de chagrin!

Denis, qui s'est assis près de lui. — Constant...

Constant. — Oui, beaucoup, beaucoup... Après toutes ces années, c'est si triste! Enfin, je serai courageux... Seulement, Denis, ne m'accablez pas! Je vous demande, comme le plus grand service de revoir tout de suite la petite Henriette.

Denis. — Non...

Constant. — De la revoir, simplement!

Denis. — Bien sûr, je la reverrai, mais...

Constant. — Et de lui parler... Je veux que vous lui parliez sans colère... Voilà tout! Sa grâce fera le reste.

Denis. — Vous vous trompez. Je l'avais avertie, elle m'a caché la vérité...

Constant. — Oh! je ne m'effraie pas de l'avenir. Vous l'adorez, cette petite... Vous la reprendrez, vous la revoudrez...

Denis, moins assuré. — Non...

Constant. — Désespérément! Mais je vous adjure de lui épargner cette lutte vaine... Elle saurait si bien souffrir, Henriette! Et elle est fragile... L'anxiété la casserait.

Denis. — Constant...

Constant. — Je m'adresse à votre cœur généreux. N'ajoutez pas à toute ma peine cette punition intolérable. Denis, je ne pourrais pas supporter la pensée que ma femme a brisé entre ses mains vos deux bonheurs! Et vous le comprenez. Denis, je vous le dis simplement et sincèrement; si Henriette doit pâtir, j'en perdrai la force de pardonner à Gabrielle, de l'aider... Et elle a besoin de mon aide et de mon pardon et, oui... de ma tendresse... C'est une pauvre chose à la dérive... Elle a bien besoin de moi, Denis...

Denis. — Vous êtes très bon...

Constant. — Non... J'essaie... Vous aussi, vous êtes bon... Mon cher garçon, ne faites pas de mal à votre petite... Soyez heureux vous deux... Que j'aie cette consolation! Vous voulez bien?... Dites! (Denis veut parler, quelque chose l'en empêche. Pour toute réponse, il passe son bras autour du cou de Constant et, sur la joue de son ami, met un baiser. Constant est aussi violemment remué. Il embrasse Denis et puis, lui serrant la main, dit à demi-voix.) Vous êtes gentil! (Et, pour que son émotion ne déborde pas, il se lève rapidement et gagne la porte du fond. Du seuil:) Restez là!

Scène VI

DENIS, puis HENRIETTE

Denis a essuyé ses yeux. Il va se regarder dans la glace. Il aperçoit, à son visage, une écorchure. Il est contrarié. Il tamponne la plaie avec son mouchoir, mais elle continue d'être aussi visible. Petite toilette: les cheveux, la cravate. Henriette a paru.

Henriette, à demi-voix. — Denis...

Elle descend les marches; elle est tout près de son mari.

Denis, avec timidité. — Tu... tu as vu Constant?

Henriette. — Oui...

Denis. — Ma petite Henriette, j'ai retrouvé un peu de calme et je désire te parler... Tantôt... tantôt, nous avons...

Henriette. — Tu es blessé!

Denis. — Non! Ce n'est rien... C'est une égratignure...

Henriette. — Mais la peau est toute enlevée... Tu as mal!

Denis. — Jamais de la vie! Je ne l'avais même pas senti... C'est... dans la lutte...

Henriette. — Oh! Denis... Mon petit Denis...

Denis. — Henriette...

Et ils sont dans les bras l'un de l'autre. Après leur baiser:

Henriette. — Mon chéri, je te demande pardon...

Denis. — Je t'adore...

Henriette. — Tu as pleuré... Je t'ai fait de la peine...

Denis, bas, passionnément. — Je t'adore, Henriette, je t'adore, je t'adore...

Henriette. — Mais tu vas être malheureux, maintenant!

Denis. — Jamais tu n'entendras un reproche, une plainte. Je m'y engage.

Henriette. — Oh, non! C'est ce que je craignais le plus! Je ne veux pas que tu aies de chagrin sans me le dire... Promets-moi, promets-moi, quoi que tu penses, quoi que tu sentes, de ne pas le cacher à ta femme... Va, tu peux lui révéler la pensée la plus cruelle... elle ne t'en aimera que davantage!

Denis. — Mon amour...

Henriette. — Et puis je te consolerai, mon Denis... Je saurai te consoler, moi. Tu promets?

Denis. — Mais je ne serai pas triste. Ta présence est si... si bonne. Voilà... j'ai ta voix, ton parfum, tes beaux yeux... et tu es contre moi... et c'est fini le désespoir, je ne souffre plus.

Henriette. — Alors, je vivrai dans tes bras, je te dévouerai tous les instants de ma vie.

Denis. — Ma petite...

Henriette. — Denis, on va partir tout de suite... N'est-ce pas? partir, quitter cet endroit...

Denis. — Oui!

Henriette. — Tu conduiras toi-même... Nous arriverons à Paris à n'importe quelle heure... Tant pis! Je veux, cette nuit, être avec toi, de nouveau, dans notre petite maison... dans notre chambre à nous, dans notre lit...

Denis. — Oui, Henriette, allons chez nous... On y a été bien heureux! Et ici...

Henriette. — Chut!... Nous retrouverons notre bonheur! Il nous attend.

Denis. — Oui... Mais, Henriette, il ne faudra pas rester à Paris. J'ai pensé que... enfin, je voudrais reprendre un poste, t'emmener très loin... tu comprends... changer de... de paysage... Ça ne t'ennuiera pas?

HENRIETTE. — Mon petit mari bien-aimé, je t'appartiens.

DENIS, un tendre murmure. — Humm...

Et c'est un autre baiser passionné.

HENRIETTE. — Viens...

Elle l'a pris par la main, ils ont fait un pas vers les marches... Gabrielle parait sur le seuil de la porte-fenêtre.

GABRIELLE, profondément. — Henriette....

Henriette et Denis se sont arrêtés, retournés.

HENRIETTE, entrainant son mari. — Viens, viens!...

GABRIELLE, encore. — Henriette...

Et, comme le pas d'Henriette hésite:

DENIS. — Veux-tu lui dire adieu?

Et il sort.

Scène VII

GABRIELLE, HENRIETTE

GABRIELLE. — Tu pars... Je l'ai senti... Henriette, il faut que je te dise... une chose... une simple chose très courte, avant que tu disparaisses pour toujours... Henriette, parmi toutes mes infamies contre toi, mes crimes... je t'ai aimée. C'est drôle, c'est ainsi. Pendant ta grave maladie, lorsque j'ai passé tant de nuits et qu'à la fin je suis tombée malade moi-même... Oh... je n'essaye pas de faire valoir ce souvenir!... Non... mais je t'assure que je t'aimais et que je te plaignais et que je souffrais de toute mon âme. Le sentiment que tu pouvais mourir me rendait folle! Tu étais ma petite sœur adorée, mon enfant.... Et ce n'est rien! Henriette, écoute... j'ai pleuré... oh! si souvent... pleuré des larmes brûlantes, sur le mal qui te venait de moi... oui, oui, sur le mal que je te faisais. Voilà Henriette... c'est tout. Adieu, (Et, comme Henriette fait un mouvement:) Henriette, je penserai à toi, ma petite, avec les remords les plus terribles, avec le regret déchirant de t'avoir perdue, avec une infinie tendresse... Je penserai à toi tous les jours à toutes les heures jusqu'à la fin de ma vie. Si bien, bien plus tard, tu pouvais comprendre qu'en cette dernière minute, je te disais la vérité, que je l'arrachais mot par mot, pour te la dire, ce serait pour moi, une... grande chose... une... une grande chose.

HENRIETTE. — Gabrielle, je penserai à toi, sans colère...

GABRIELLE. — Non, Henriette, attends... Aujourd'hui, tu ne...

HENRIETTE. — Je penserai à toi, sans colère, Gabrielle... Et j'essaierai d'écarter peu à peu les mauvais souvenirs... de ne revoir que les jours où j'ai senti ta pitié... les jours où je suis certaine que tu m'as aimée dans ton cœur.

GABRIELLE. — Henriette... merci !... Ma tendre petite chose, merci! (Elle saisit la main d'Henriette et la baise humblement, fervemment, et, la tenant toujours, se laisse glisser à genoux.) Merci... merci... merci...

HENRIETTE, se penche vers Gabrielle, mais le mouvement à peine ébauché, elle se redresse et, posant seulement la main sur le front de cette femme agenouillée, elle murmure. — Adieu, Gabrielle...

Puis, rapidement, elle sort.

GABRIELLE, par terre, en tas, continue de répéter, de marmoter, parmi des sanglots. — Merci... merci...

Par la porte-fenêtre, entre Constant, qui, une seconde, considère cet écroulement.

Scène VIII

GABRIELLE, CONSTANT

CONSTANT, qui s'est avancé, qui a relevé Gabrielle. — Ma pauvre femme... C'est toi.. C'est nous deux!

GABRIELLE. — Mon Constant, tu souffres... Je n'ai même pas eu l'honnêteté de garder pour moi mon désespoir... J'aurai été lâche et mauvaise jusqu'au bout! J'ai abîmé ta vie.

CONSTANT. — Non... non... Il vaut mieux que tu m'aies parlé... ne serait-ce que pour ces deux petits...

GABRIELLE. — Tu es si bon... si grand! Oh, si! Je vais te regarder... te... te... essayer de t'imiter! Je vais m'efforcer de devenir meilleure... tiens! comme les enfants apprennent à lire! Constant, crois-tu qu'on parvienne à changer d'âme?... Crois-tu qu'à force de bien agir... d'agir avec noblesse, on puisse un jour sentir avec noblesse?... Dis-moi, Constant... dis!... Est-ce que tu le crois?

CONSTANT. — Je l'espère... Je ne sais pas, moi...

GABRIELLE. — Oh!... Mais tu m'aideras? Je ne serai pas toute seule?

CONSTANT, avec tendresse, avec toute sa douleur. — Mais je t'aime!

Ils sont dans les bras l'un de l'autre, pleurant, grelottant, tout pauvres.

RIDEAU

SCÈNE V. — Constant : « *Je m'adresse à votre cœur généreux...* »

REVUE DE LA CRITIQUE

Le Secret au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Au lendemain même de la première du *Secret* et sous l'impression profonde que cette pièce venait de produire sur un auditoire enthousiasmé, *L'Illustration* saluait avec toute la presse la belle œuvre de M. Henry Bernstein. Elle constatait que l'auteur de la *Rafale* et de l'*Assaut*, après avoir passé du drame de situation au drame social, en était arrivé, avec le *Secret*, au drame de caractère auquel il avait, d'emblée, donné une vie extraordinaire. Pourtant c'était assurément au caractère et, du même coup, au sujet théâtralement les plus dangereux que M. Bernstein s'était attaqué là.

Aux époques de notre littérature où l'on intitulait des pièces, le *Menteur*, l'*Avare*, l'*Etourdi*, et où l'on faisait tourner leurs actes autour d'un personnage, on aurait donné pour titre à cette belle œuvre : la *Méchante*, mais ce titre eût été lui-même aussi « ingrat » que le sujet et que le personnage qu'il désignait.

Tandis que M. Henry Bernstein a préparé, noué et développé son intrigue avec une telle habileté, présenté, fouillé, éclairé ses caractères avec une si sûre intuition, une si franche maîtrise, qu'il se trouve avoir accru son succès des difficultés mêmes de l'entreprise.

Le caractère qui, en cette pièce, domine tous les autres et dont les manifestations ont leur répercussion sur l'existence des êtres proches, est donc celui d'une femme méchante, spontanément et foncièrement méchante, envieuse, jalouse de tout bonheur dont elle n'est pas la bénéficiaire ou la dispensatrice, mais non toutefois dénuée d'aspirations nobles, capable de remords et même d'amour vrai. Cette méchanceté est d'ailleurs subtilement dissimulée ; c'est le « secret » de cette âme... »

⁂

« C'est sans doute le plus grand succès qu'ait remporté M. Bernstein dans une carrière pourtant éclatante, remarque M. Guy Launay dans le *Matin* ; c'est assurément le plus enviable et le plus beau. Imaginez une pièce construite à peu près sur le modèle du *Voleur*, aussi exacte, aussi heureuse, progressant avec la même certitude magistrale, mais qui, au lieu de provoquer seulement la secousse physique ou l'angoisse nerveuse, s'adresse directement au cœur. M. Bernstein cette fois, a touché le public plus encore qu'il ne l'a conquis. Dès la moitié du second acte, une émotion vraie, une émotion toute sensible, toute spirituelle s'était emparée des spectateurs, et elle n'a plus fait que s'accroître pour s'épanouir au dénouement, au milieu d'applaudissements longtemps prolongés.

» Le titre, le *Secret*, comporte un sens double, à la fois matériel et moral. Il signifie, d'une part, qu'au fond de toute vie, fût-ce de celle qu'on voudrait le mieux connaître, se cachent des faits inconnus. Il signifie d'autre part qu'au fond de toute personne se dissimulent des instincts, mystérieux, qui sont parfois les plus actifs, ceux qui, une fois découverts, l'expliquent tout entière. Presque toujours, on ignore comment un être, fût-ce le plus proche, a réellement vécu ; on ignore qui vraiment il est. La pièce est le dépliement de ce double secret, du secret de l'existence et du secret de l'âme ; la lente révélation du fait ignoré et du fond de caractère mystérieux. L'art de M. Bernstein, c'est d'avoir fait dépendre ces deux découvertes l'une de l'autre. »

M. Robert de Flers estime, dans le *Figaro*, que le *Secret* possède ce mérite inestimable d'être à la fois quelque chose de poignant, d'émouvant et de neuf :

« Dans les pièces de cet ordre, c'est, à l'ordinaire, la crise qui créé le caractère. Ici, c'est le caractère qui crée la crise. Mais par une habileté qui est le talent plus que le métier, nous ne nous en apercevons que peu à peu, à travers l'enchaînement des faits, des événements, — lorsque le mouvement de l'action est déjà donné, lorsque notre curiosité et notre émotion sont déjà éveillées. Et ainsi M. Henry Bernstein s'assure d'abord de notre intérêt, et il ne s'inquiète de notre admiration que plus tard, à un moment où il ne nous est plus possible de la lui refuser.

» Victoire entre toutes glorieuse, car M. Henry Bernstein avait à lutter contre l'un des sujets les plus dangereux qu'on ait mis au théâtre ; l'étude de la méchanceté foncière, et, si j'ose dire, originelle, d'un caractère de femme. Mais il a su, avec tant d'art et de force, d'adresse et de vérité, approcher et exécuter son dessein ; il l'a « extériorisé » dans une action si puissante et si serrée, dans un dialogue tour à tour si souple et si puissant, que le succès n'a pas tardé à prendre les proportions d'un triomphe. »

M. Nozière signale dans le *Secret* une émotion dont M. Bernstein n'avait point été jusqu'à ce jour très prodigue :

« Il ne s'agit pas de cette sensiblerie qui a trop souvent la faveur du public, mais d'une pitié haute, noble. Elle s'exprime dans un dernier acte qui, par sa sérénité douloureuse, fait songer à des œuvres classiques. Cette possession complète du métier, cette maîtrise s'unit, dans le *Secret*, à la clairvoyance psychologique. M. Bernstein n'a pas cessé d'être un virtuose, mais il est aussi un artiste. Jamais son style ne fut aussi sobre. Il a renoncé aux tirades, aux mots excessifs, aux images douteuses. Il écrit avec une simplicité pénétrante. »

M. Paul Souday note, dans l'*Eclair*, que l'éclatant succès qu'a remporté la pièce de M. Henry Bernstein se justifie pleinement par l'intérêt de l'action, qui ne languit pas une minute, par l'habileté de la contexture, la fermeté du style, et surtout par l'étude d'un caractère extrêmement original :

« C'est assurément une des meilleures œuvres de M. Henry Bernstein, peut-être la plus neuve et la plus riche de substance psychologique, celle où la maîtrise technique du dramaturge s'affirme avec le plus d'éclat, étant employée à traiter un sujet particulièrement difficile et presque inédit. Cette pièce est peut-être supérieure à celles qui l'ont précédée, mais elle leur ressemble. Ce n'est certes pas la première fois que M. Henry Bernstein explore les ténébreux dessous de certaines âmes et y découvre des cloaques. Seulement celui dont il s'agit aujourd'hui n'avait pas encore été mis au jour avec cette vigoureuse lucidité et restait peu connu. On n'aperçoit guère, dans la littérature dramatique, qu'un type analogue — et non pas même exactement pareil — à l'héroïne du *Secret* : c'est l'Iago de Shakespeare. »

Dans *Comœdia*, M. de Pawlowski déclare que cette comédie nous met tellement au-dessus des spectacles de chaque jour, que la banalité des adjectifs habituels ne suffit point à en faire l'éloge :

« Pour la première fois, M. Henry Bernstein s'est dégagé des comédies sociales qui masquaient sa personnalité d'artiste. Pour la première fois, il vient d'atteindre à la comédie de style. C'est là un effort à peu près sans exemple aujourd'hui. Il mérite qu'on le signale avec un soin tout particulier. Il étonnera tous ceux qui déclaraient depuis longtemps qu'Henry Bernstein était acculé dans une impasse dont il ne pourrait sortir. C'est une très belle évasion littéraire qui nous prouve que le talent véritable, en fin de compte, sait toujours retrouver le grand chemin des siècles passés. »

M. Henry Bidou remarque, dans son feuilleton des *Débats*, que ce qui demeure c'est d'abord l'œuvre d'un dramaturge merveilleusement sûr de son talent :

« Il indique exactement l'effet qu'il veut, avec une précision dans la mesure, une justesse qui réalisent les plus légères nuances. Et aussi M. Bernstein nous donne, suivant la pure tradition classique, le portrait d'un caractère. Cette étude fine et forte, si intelligente et si près de la réalité, si dramatique et si naturelle, marque un moment intéressant dans l'évolution d'un écrivain qui, sans perdre de sa force et de sa fougue, devient chaque jour plus varié, plus souple, et plus sensible. »

M. Gabriel Trarieux constate que M. Henry Bernstein évolue en plein succès et que tout en conservant sa technique et son goût de violence, il cherche l'action intérieure et l'émotion psychologique et qu'il les atteint sans effort. Aux rudes vibrations des nerfs, il ajoute celles, plus rares, de l'esprit :

« Succès, gros succès, écrit-il dans la *Revue*, et d'une qualité supérieure. Est-ce, comme on l'a dit, un chef-d'œuvre ? Je ne sais pas. On ne le sait que plus tard. Mais c'est assurément une œuvre qui passe de loin le niveau commun, et la meilleure d'un dramaturge qui en a produit de très fortes. »

M. Joseph Galtier note dans *Excelsior* que la qualité rare de ce drame est d'être humain :

« Il n'a pas, ou plutôt il n'a qu'aux moments nécessaires cette angoisse crispée, cette exaltation aiguë. Il se détend ; il s'adoucit. Les êtres qui y luttent ne sont pas emportés sans répit par je ne sais quelle course éperdue. Ils s'interrogent, se regardent vivre ; ils se replient sur eux-mêmes. La pièce a l'accent et l'allure de la vie.

» Cette évolution heureuse du théâtre de M. Bernstein a les plus fécondes conséquences. Elle lui permet de concentrer toute son application et tout son talent sur la peinture des caractères. Elle donne à ses facultés d'analyse l'occasion de montrer leur mesure ; elle se prête au travail attentif de l'expression. Les personnages du *Secret* sont complexes sans doute, puisqu'ils sont vivants, mais chacun a sa physionomie particulière. C'est, à mes yeux, le plus réel mérite de cette œuvre de nous présenter des êtres de chair, de nerfs et de sang, avec des variétés véritables de qualités et de défauts humains. »

Dans le *Gaulois*, M. Félix Duquesnel estime que le *Secret* est une pièce de psychologie pure, d'un intérêt saisissant, bien que conçue dans une superbe simplicité de moyens :

« C'est l'étude d'un caractère féminin étrange, odieux, mais qu'on sent possible et réel, l'exposition d'une âme dans laquelle fermente une jalousie inconsciente, en quelque sorte originelle, de tout bonheur qui n'est pas le sien ou dont elle n'a pas été l'agent. »

M. Georges Boyer pense que le cas est presque purement pathologique :

« C'est la « Méchante », mais pas au même titre que le *Méchant*, de Gresset ; on est tenté de l'appeler trivialement : la Rosse.

» Elle s'élève à la hauteur d'un personnage tragique, si l'on n'admet point qu'elle soit une malade ; les Anciens ignorant la névrose l'auraient considérée comme dirigée par la fatalité.

» Elle accomplit le mal parce qu'elle se cabre en présence de la joie des autres ; sans le vouloir, pour ainsi parler, elle désole les êtres le plus aimés. L'habileté de ses trames, son désespoir constituent l'œuvre très remarquable de M. Bernstein. »

De même, M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, considère que c'est un cas pathologique que M. Bernstein a traité dans le *Secret*, avec un art extrême et un extrême succès :

« En me servant du mot de la médecine pédantesque, « pathologie », je n'entends pas insinuer que l'auteur du *Secret* ait voulu nous introduire dans une de ces cliniques dont la facile horreur peut plaire à certains dramaturges. Trop bien avisé pour cela, Henry Bernstein ne serait pas alors ce qu'il est, surtout maintenant, un de nos écrivains de théâtre les plus passionnants, vigoureux, les plus *dominateurs* du public. »

M. Adolphe Aderer se plaît à remarquer que si le succès a été très grand, il est aussi de bonne et haute qualité. Il voit dans le *Secret* un effort vers l'étude des sentiments plutôt que des sensations :

« C'est des caractères des personnages, même du caractère d'un seul personnage, que sortent, pour se développer, les situations. Ce personnage est une femme, qui pourrait donner son nom à l'ouvrage, appelé dès lors : la « Méchante Femme ». Tel serait le titre exact ; mais, sans doute, il livrerait trop tôt le « secret » de la pièce. Nous avons devant nous un monstre de méchanceté féminine, qui fait le mal pour le mal, qui sème les désastres. Y a-t-il des femmes de cette espèce ? Oui, m'assuraient de belles spectatrices. J'inclinerais vers leur avis. Quoi qu'il en soit, que le cas soit rare ou commun, le personnage est étudié et peint avec une rare vigueur. L'auteur peut regarder son œuvre avec un noble orgueil. »

M. Edmond Sée note, dans *Gil Blas*, qu'il vit rarement salle plus séduite, plus prise, plus « emballée » :

« Jamais Henry Bernstein ne donna aussi complètement, aussi hardiment « sa mesure ».

» Oui, voici la pièce d'un écrivain, d'un artiste, d'un psychologue, qui a deviné, surpris, compris bien des mystères de l'âme humaine féminine, et nous les découvre avec une certitude pitoyable, une mélancolique cruauté. Et cette œuvre, intitulée le *Secret*, dont le titre nous laissait présager qu'elle « pivoterait » pour ainsi dire autour d'un fait précis et tirerait son intérêt de ce fait même, cette œuvre nous a causé l'heureuse surprise d'être une comédie de caractères. »

Dans le *Temps*, M. A. Brisson cherche et trouve les raisons profondes du succès de M. Henry Bernstein :

« Ce dramaturge est habile ; il est puissant ; il excelle dans l'art de conduire une intrigue, de préparer et de précipiter les coups de théâtre, d'imprimer aux figures un relief vigoureux. Inventif à l'égal de Sardou il a, mieux que lui, le sens des réalités. Enfin, il évolue vers la douceur, la pitié ; on sent poindre en ses œuvres une inquiétude nouvelle, attestée par un certain souci de sanction morale ; s'il s'applique toujours à peindre la duplicité, la vilenie, la bassesse humaines, il les étale avec moins d'ostentation et de complaisance ; il cesse de les exalter ; s'il excuse les fautes, il veut qu'elles soient punies, et que le coupable se juge tel, qu'il se condamne et qu'il s'inflige une expiation. La foule assiste à cette métamorphose ; elle en sait gré à l'auteur de la *Rafale* et de la *Griffe*. Au plaisir qu'il lui procurait naguère se mêlait une gêne indéfinissable ; elle ne pouvait s'empêcher de l'applaudir, mais elle lui refusait au fond sa sympathie ; elle se laissait arracher un demi-consentement, elle faisait mille réserves. Ce malaise disparaît. L'approbation qu'elle marchandait à l'ancien Bernstein, violent, brutal et cynique, elle l'accorde pleinement au Bernstein apaisé, assagi, rentré dans la voie traditionnelle. Elle jouit désormais sans arrière-pensée d'un talent qui ne l'effarouche plus, et qui n'a rien perdu de sa force. Ainsi s'explique la sincère et véhémente admiration témoignée à la pièce nouvelle. Joignez que M. Bernstein a progressé de toutes les façons, qu'il a acquis de la sobriété, de la délicatesse, de l'atticisme, qu'il est meilleur écrivain qu'autrefois. Et sa qualité maîtresse subsiste : le « don de la vie », don indéfinissable, mystérieux, grâce auquel les êtres s'animent, les choses s'éclairent. Dès que ses personnages paraissent en scène, l'attention s'éveille, une ardente curiosité s'attaque à leurs paroles et à leurs gestes... Pourquoi ? Je l'ignore. Il arrive que des littérateurs plus parfaits, des psychologues plus pénétrants que M. Bernstein n'arrivent à créer autour d'eux qu'une atmosphère de langueur et d'indifférence. Lui, il crée le mouvement, la passion, la fièvre. »

⁂

L'interprétation du *Secret* a été tout à fait supérieure. Des artistes de premier plan l'ont conduite au plus haut degré de la perfection. Mme Simone a joué avec une finesse pénétrante et une science accomplie le rôle de la « méchante ». Mlle Madeleine Lély, infiniment séduisante et pathétique, s'est dépensée avec la plus vibrante émotion. M. Garry a montré une tenue, une vigueur remarquables dans un rôle malaisé à tenir. M. Victor Boucher a eu un très vif succès, tant il a su être touchant de timidité amoureuse et gauche. M. Henry Roussel a campé avec élégance un type d'amant cynique ; Mlle Josset a silhouetté avec intelligence une vieille dame égoïste.

HENRY BATAILLE

LE PHALÈNE

Pièce en quatre actes et deux parties

THYRA (Mlle YVONNE DE BRAY)

Le Phalène est publié ici dans son texte intégral, conforme au manuscrit de l'auteur.
Pour les coupures nécessitées par la représentation et arrêtées par l'auteur lui-même
s'adresser à M. Peutat, au théâtre du Vaudeville.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

A un jeune homme, dans trente ans, — si ces lignes parviennent jusqu'à lui.

Ce fut une belle soirée !... Tout ce qu'il y a de pur, d'honnête, d'intègre, dans une répétition générale (et Dieu sait ce qu'il en entre dans la composition de ces solennités parisiennes !) par une de ces agrégations spontanées que seul le péril de l'art ou de la nation peut provoquer, se concentra en une poussée vengeresse... L'excès de la pourriture, le scandale éhonté, la littérature morbide venaient de provoquer un haut-le-cœur libérateur et de rendre, aux fidèles gardiens du goût national, le sentiment de leur dignité endormie... Ce fut un concert quasi unanime et superbe, un de ces réveils de la conscience parisienne, auquel je regrette que, pour ton édification, tu n'aies pas assisté... Il y avait dans la salle, ce soir-là, de la joie, de la fraternité émue. On respirait... On se serrait les mains, et le lendemain, fiers de leur tâche ardue, les critiques et leurs directeurs, comme un seul homme, annonçaient au public, en des lignes emplies d'indignation et de mépris mesuré, que justice était faite, un homme de lettres, honte de la France, exécuté, le parvis lavé, et rendu au culte de la saine tradition française... Encore une fois, la vertu, en France, venait d'être sauvée par le journalisme !...

En vérité ce fut une belle soirée.

Ne crois pas, jeune homme, que j'exagère. Tu trouveras plus loin, assemblés au hasard, des échantillons variés de cette vertueuse littérature, jaillie spontanément en l'an de grâce 1913 : j'ai prié qu'on y choisît au hasard — c'était facile — pour ton apprentissage futur, quelques vestiges de cette régénérescence passagère qui n'est point parvenue jusqu'à toi. Lis, tu seras édifié. Certes je te vois sourire déjà d'un mauvais sourire. Tu te trompes, jeune homme ! Ne calomnie pas imprudemment une élite que tu n'as pas connue et qui ne ressemble pas à celle de ton temps. Ne te dis pas que la haine de l'audace, l'envie embusquée, l'irritation, l'agacement de voir un écrivain indépendant et solitaire triompher depuis plus de dix ans auprès du public par le seul moyen de ses œuvres libres, ne te dis pas que l'amour de la médiocrité, le culte du gérontisme, trouvèrent enfin le moyen de se concerter et de se manifester mieux que dans toute autre occasion... Non, jeune homme, tu calomnies une époque qui ne ressemble pas à la tienne ! Mon temps était intègre ; je n'ai pas connu de ces compromissions de plume... Si tu lisais les articles de journaux qui, pendant vingt ans, ont précédé de leurs scrupules des œuvres comme le *Phalène*, tu y trouverais en toute circonstance la même fermeté de conscience devant la pornographie déguisée, la platitude littéraire, le vaudeville obscène et bête...

Mais il a fallu qu'une fois les bornes fussent réellement transgressées et la mauvaise littérature excédée, pour qu'une coalition inconsciente se produisît devant le péril imminent... Et il est bon que cet accès (dont je n'exagère pas l'importance, mon Dieu !) demeure ainsi qu'il a été dit et écrit par eux-mêmes, une date... Le mot dépasse la chose : un signet. Et si te voilà édifié, une fois de plus, sur l'infaillibilité de la critique, son impartialité, la nécessité du point de vue moral dans l'œuvre d'art, et l'intégrité des mœurs littéraires, eh bien, c'est déjà quelque chose et le *Phalène* n'aura pas été écrit en vain !...

⁂

Mais le plus drôle de l'affaire, c'est que le public auquel on faisait vigoureusement appel pour boycotter l'ouvrage ne se soucia pas du tout de cet appel ! Il vint comme d'habitude et fit pendant deux mois un accueil empressé, très chaleureux à l'œuvre décriée. Il parut s'émouvoir, il ne fut pas offusqué, il applaudit ; bref il agit comme s'il se trouvait en face d'une pièce sainement pensée, sainement écrite, et comme si, chose étrange, dans sa sensibilité et son intuition naturelles, il découvrait l'idéal secret de l'auteur... comme si, familiarisé depuis des années avec des œuvres précédentes où il n'avait vu que sincérité et bonne foi, il ne pouvait mettre en doute que l'auteur lui eût apporté la même nourriture. Peut-être s'abusait-il, — mais le public croit toujours à la sincérité des larmes. Il y avait même dans ses applaudissements une ironie qui ne s'adressait visiblement pas à l'auteur. Alors des journaux revinrent à la charge. Pourquoi diable crurent-ils que l'honneur de leur influence sur le public était engagé dans ce débat, pourquoi s'imaginèrent-ils à tort que ce verdict d'une part et, de l'autre, l'indifférence de la foule à ce verdict compromettaient de façon trop apparente leur apanage de mandataires ou d'intermédiaires patentés, nous ne le saurons jamais !... Ecoutèrent-ils, tout à coup, des voix intérieures qui, fallacieusement, leur soufflaient qu'il y avait, dans cette méprise littéraire et dans ce don-quichottisme, quelque chose d'un tantinet ridicule ? Toujours est-il que certaines feuilles récidivèrent abondamment, et ce fut un autre son de cloche. Le mot d' « insuccès, insuccès, insuccès » revint curieusement comme un leitmotiv. Une publication donnait le ton par ce libellé : « Avis. — Le *Phalène* est une pièce sale, mais c'est aussi une pièce ennuyeuse. » D'autres : « Si le *Phalène* fait salle comble, c'est que les critiques en ont mis en valeur la morbidité, le faisandé. » Succès de scandale. D'autres encore : « La morale n'est pour rien dans l'insuccès de M. Bataille, etc. » Hélas ! rien n'y fit. L'œuvre ne parvint pas à périr.

Et rien ne fut changé. Encore un coup d'épée dans l'eau ! La morale, la vertu et la littérature demeurèrent ce qu'elles étaient avant ; c'est-à-dire florissantes... des jours passèrent... on ne se souvint pas de l'accès de vertu qui souleva la presse et le public des répétitions générales... les vaudevilles resserrèrent leurs rangs,... les plumes rentrèrent dans l'ordre... on parla d'autre chose et le théâtre qui représenta le *Phalène* connut des jours calmes, sereins et prospères.

Paris est décidément incurable et il faut bien qu'il y ait quelque chose de pourri dans le temps où nous vivons !

⁂

Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre est incontestablement la réhabilitation de la vertu entreprise par tous les journaux de quelque couleur qu'ils soient.

La vertu est assurément quelque chose de fort respectable, et nous n'avons pas envie de lui manquer, Dieu nous en préserve ! La bonne et digne femme ! C'est une grand'mère très agréable, mais c'est une grand'mère... Les journaux les plus monstrueusement vertueux ne sauraient être d'un avis différent ; et, s'ils disent le contraire, il est probable qu'ils ne le pensent pas. Penser une chose, en écrire une autre, cela arrive tous les jours, surtout aux gens vertueux.

Mon doux Jésus ! Quel déchaînement ! quelle furie ! Eh ! Mon Dieu ! messieurs les prédicateurs, si l'on était vertueux, où placeriez-vous vos articles sur l'immoralité du siècle ?

Vous voyez bien que le vice est bon à quelque chose

Mais c'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien, on parle de la sainteté de l'art, de la haute mission de l'artiste, de la poésie du catholicisme, de l'humanité progressive et de mille autres choses. Quelques-uns font infuser dans leur religion un peu de républicanisme, ce ne sont pas les moins curieux.

Pour se poser en journaliste proprement dit moral, il faut quelques petits ustensiles préparatoires, — tels que deux ou trois femmes légitimes, quelques mères, le plus de sœurs possible, un assortiment de filles complet et des cousines innombrablement. Ensuite il faut une pièce de théâtre ou un roman quelconque, une plume, de l'encre, du papier et un imprimeur.

Quand on a tout cela on peut s'établir journaliste moral. Les recettes suivantes, convenablement variées, suffisent à la rédaction :

Modèles d'articles vertueux sur une première représentation.

« Après la littérature de sang, la littérature de fange, après la morgue et le bagne, l'alcôve et le lupanar, etc... (selon le besoin et l'espace on peut continuer sur ce ton depuis six lignes jusqu'à cinquante et au delà) le théâtre est devenu une école de prostitution où l'on n'ose se hasarder qu'en tremblant avec une femme qu'on respecte. Vous venez sur la foi d'un nom illustre et vous êtes obligé de vous retirer au troisième acte, etc... » (il y en a un qui a poussé la moralité jusqu'à dire : je n'irai pas voir ce drame avec ma maîtresse. Celui-là, je l'admire et je l'aime ; je le porte en mon cœur comme Louis XVIII portait toute la France dans le sien). « Il faut, dans toute œuvre, une idée, une idée... là, une idée morale et religieuse qui... une vue haute et profonde répondant aux besoins de l'humanité ; il est déplorable que de jeunes écrivains sacrifient aux succès des choses saintes, et usent un talent estimable, d'ailleurs, à des peintures lubriques, etc... »

Et, de fait, à côté de ces Bossuets de café, de ces Catons à tant la ligne, je me trouve le plus épouvantable scélérat qui ait jamais souillé la face de la terre.

Mais quand je pense que j'ai rencontré sous la table, ou même ailleurs, un assez grand nombre de ces dragons de vertu, je reviens à une meilleure opinion de moi-même et j'estime qu'avec tous les défauts que je puis avoir ils en ont un autre qui est bien à mes yeux le pire de tous : c'est l'hypocrisie que je veux dire.

En cherchant bien on trouverait peut-être un autre petit vice à ajouter ; mais celui-là est tellement hideux, qu'en vérité, je n'ose presque pas le nommer. Approchez-vous et je m'en vais vous couler son nom à l'oreille : — c'est l'envie.

L'envie et pas autre chose.

C'est elle qui s'en va rampant et serpentant à travers toutes ces paternes homélies : quelque soin qu'on prenne de se cacher, on voit briller de temps en temps au-dessus des métaphores et des figures de rhétorique sa petite tête plate de vipère ; on la surprend à lécher de sa langue fourchue ses lèvres toutes bleues de venin, on l'entend siffloter tout doucement à l'ombre d'une épithète insidieuse.

Il y a d'abord l'antipathie du critique pour le poète — de celui qui ne fait rien, contre celui qui fait — du frelon contre l'abeille — du cheval hongre contre l'étalon.

Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poète. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard, vous avez longtemps courtisé la Muse, vous avez essayé de la dévirginer ; mais vous n'avez pas assez de vigueur pour cela ; l'haleine vous a manqué, et vous êtes retombé pâle et efflanqué au pied de la sainte montagne.

Je conçois donc cette haine. Il est douloureux de voir un autre s'asseoir au banquet où l'on n'est pas invité. Alors on se venge.

Il y a différentes armes et différentes manières d'être journaliste moral.

Une des principales manies de ces petits grimauds à cervelle étroite est de substituer toujours l'auteur à l'ouvrage et de recourir à la personnalité, pour donner quelque pauvre intérêt de scandale à leurs misérables rapsodies, qu'ils savent bien que personne ne lirait si elles ne contenaient que leur opinion individuelle.

Il est aussi absurde de dire qu'un homme est un ivrogne parce qu'il décrit une orgie, un débauché parce qu'il raconte une débauche, que de prétendre qu'un homme est vertueux parce qu'il a fait un livre de morale ; tous les jours on voit le contraire. — C'est le personnage qui parle et non l'auteur ; son héros est athée, cela ne veut pas dire qu'il soit athée ; il fait agir et parler les brigands en brigands, cela ne veut pas dire qu'il est un brigand. A ce compte il faudrait guillotiner Shakespeare, Corneille et tous les tragiques ; ils ont plus commis de meurtres que Mandrin et Cartouche : on ne l'a pas fait pourtant et je ne crois pas qu'on le fasse de longtemps, si vertueuse et si morale que puisse devenir la critique.

A côté des journalistes moraux, il y a aussi les critiques utilitaires.

« A quoi sert ce livre ? Comment peut-on l'appliquer à la moralisation et au bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ? Quoi, pas un mot des besoins de la société, rien de civilisant et de progressif ! Comment, au lieu de faire la grande synthèse de l'humanité, et de suivre, à travers les événements de l'histoire, les phases de l'idée régénératrice et providentielle, peut-on faire des pièces et des romans qui ne mènent à rien, et qui ne font pas avancer la génération dans le chemin de l'avenir ? C'est au poète à chercher la cause de ce malaise et à le guérir. Le moyen il le trouvera en sympathisant de cœur et d'âme avec l'humanité. Ce poète, nous l'attendons, nous l'appelons de tous nos vœux. Quand il paraîtra, à lui les acclamations de la foule, à lui les palmes, à lui les couronnes... »

Après les journalistes progressifs, et comme pour leur servir d'antithèse, il y a les journalistes blasés, qui ont habituellement vingt ou vingt-deux ans, qui ne sont jamais sortis de leur quartier et n'ont encore couché qu'avec leur femme de ménage. Ceux-là tout les ennuie, tout les excède, tout les assomme : ils sont rassasiés, blasés, usés, inaccessibles. Ils connaissent d'avance ce que vous allez leur dire, ils ont vu, senti, éprouvé tout ce qu'il est possible de voir, de sentir, d'éprouver et d'entendre ; le cœur humain n'a pas de recoin si inconnu qu'ils n'y aient porté leur lanterne. Ils vous disent avec un aplomb merveilleux : le cœur humain n'est pas comme cela ; les femmes ne sont pas faites ainsi ; ce caractère est faux. — Vous croyez, monsieur, que votre fable est neuve ? Elle est neuve à la façon du Pont-Neuf : rien n'est plus commun ; j'ai lu cela je ne sais où, quand j'étais en nourrice, on m'en rabat les oreilles depuis dix ans.

Ceux-là se plaignent continuellement d'être obligés de voir des pièces de théâtre et de lire des livres.

Il y a aussi la critique prospective. La recette est simple. Le livre qui sera beau et qu'on louera est le livre qui n'a pas encore paru. Celui qui paraît est détestable.

Toujours, le critique avance ceci ou cela avec aplomb. Il tranche du grand et taille en plein drap. Absurde, détestable, monstrueux, cela ne ressemble à rien, cela ressemble à tout. On donne un drame, le critique le va voir ; dans sa feuille, il substitue son drame à lui au drame de l'auteur. Il fait de grandes tartines d'érudition, et traite de Turc à Maure de gens chez qui il devrait aller à l'école et dont le moindre en remontrerait à de plus forts que lui.

Les auteurs endurent cela avec une magnanimité une longanimité qui me paraît vraiment inconcevable. Quels sont ces critiques au ton si tranchant, à la parole si brève, que l'on croirait les vrais fils des dieux ? Ce sont tout bonnement des hommes avec qui nous avons été au collège, et à qui, évidemment, leurs études ont moins profité qu'à nous, puisqu'ils n'ont produit aucun ouvrage et ne peuvent faire autre chose que conchier et gâter ceux des autres. Il y aurait de quoi remplir un journal quotidien et du plus grand format : leurs bévues historiques ou autres, leurs citations controuvées, leurs fautes de français, leurs plagiats, leur radotage, leurs plaisanteries rebattues et de mauvais goût, leur pauvreté d'idées, leur manque d'intelligence et de tact, leur ignorance des choses les plus simples, fourniraient amplement aux auteurs de quoi prendre leur revanche, sans autre travail que de souligner les passages au crayon et de les reproduire textuellement car on ne reçoit pas, avec le brevet de critique, le brevet de grand écrivain, et il ne suffit point de reprocher aux autres des fautes de langage pour n'en point faire soi-même ; nos critiques le prouvent tous les jours ; mais que MM. Z. K. Y. V. Q. X., ou telle autre lettre de l'alphabet vous gourmandent au nom de la morale, c'est ce qui me révolte toujours et me fait entrer dans des colères non pareilles

Charles X avait seul bien compris la question. En ordonnant la suppression des journaux, il rendait un grand service aux arts et à la civilisation. Les journaux sont des espèces de courtiers qui s'interposent entre les artistes et le public, entre l'Etat et le peuple. On sait les belles choses qui en sont résultées. Ces aboiements perpétuels assourdissent l'inspiration, et jettent une telle méfiance dans les cœurs et dans les esprits que l'on n'ose se fier ni à un poète ni à un gouvernement. Il n'y avait point de critiques d'art sous Jules II et je ne connais pas de feuilleton sur Daniel de Volterre, Sébastien del Piombo, Michel-Ange, Raphaël, ni sur Ghiberti delle Porte, ni sur Benvenuto Cellini ; et pourtant je pense que pour des gens qui n'avaient point de journaux, qui ne connaissaient ni le mot art ni le mot artistique, ils avaient assez de talent pour cela et ne s'acquittaient pas trop mal de leur métier. La lecture des journaux empêche qu'il y ait de vrais savants et de vrais artistes ; c'est comme un excès quotidien qui vous fait arriver énervé et sans force sur la couche des Muses, ces filles dures et difficiles qui veulent des amants vigoureux et tout neufs. Le journal tue le livre...

Eh bien, non, imbéciles, non, crétins goitreux que vous êtes...

⁂

Mais je m'arrête... Tu pourrais croire que je me laisse entraîner par le ressentiment ou l'infâme colère... Je vois un nouveau sourire effleurer tes lèvres. J'aime mieux te le révéler immédiatement, car tu manques étrangement d'érudition. Jeune homme, le long paragraphe que tu viens de lire n'est pas de moi. Depuis la phrase initiale de cette diatribe : « Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous vivons », tu lis du Théophile Gautier, tu lis, réunies, sans y changer un mot mais en les rapprochant seulement pour t'éviter une lecture fastidieuse, quelques pages de la célèbre préface à « Mademoiselle de Maupin ». Avons-nous si peu changés que tu aies pu t'y méprendre ?... Bon Théophile, tu as épanché toute ton amertume et ta verte franchise, tu as osé donner cours à ton indignation, à la vertu de ton âme... Pauvre grand homme courageux, sain, robuste, qui ne prévoyais même pas alors les accès de pudibonderie qui ont salué tes contemporains : Baudelaire, Flaubert, et, plus tard, Maupassant, Goncourt, Zola, Verlaine (la liste est trop longue, hélas !), peux-tu juger du trône où tu sièges, une pipe de terre cuite à la bouche, l'éternité de ta cause, puisqu'un lecteur d'aujourd'hui a pu s'y tromper, et, sans vergogne, mais à la légère, j'en conviens, attribuer l'éternité de ta prose à quelque Trissotin mécontent, falot et dyspeptique !...

⁂

Je m'arrêterais sur ce plagiat déloyal, mais j'ai besoin d'ajouter quelques mots relatifs à l'héroïne du *Phalène*. Pardonne... Lorsque la Comédie-Française décida de reprendre au mois de novembre, cette année même, la *Marche nuptiale*, je choisis tout exprès, dans les sujets que j'ai résolu de porter à la scène, celui du *Phalène*. Je conçus le dessein d'exposer au public la saveur de cette coïncidence ou de ce rapprochement. Puisque je m'étais donné la tâche de dépeindre, dans tous les cœurs et dans tous les milieux, le sentiment de l'amour et, en face de lui, les fluctuations de la conscience, je voulus, cette fois, opposer la païenne à la chrétienne, — la jeune fille française, formée par la tradition catholique et provinciale de notre pays, à la jeune fille étrangère, l'intellectuelle sans tradition ou plutôt la barbare éprise de toutes les traditions, en qui se mêlent confusément l'apport des races et de leurs idées anciennes ou contemporaines, — l'exotique telle qu'elle fleurit dans notre société, mais dans son plus intéressant terrain de culture : l'art et l'amour... Je l'ai fidèlement décrite, je le crois ; et, en opposition à la femme française, têtue, mystique, fidèle à sa race, j'ai dressé l'ardente et tumultueuse Slave, sans discipline morale, en proie à ses instincts brutaux et superbes cependant, qui semblent, dans notre société nonchalante, renouveler, si curieusement, des forces et des goûts que nous connaissions certes depuis longtemps, dont nous étions même un peu las, mais qu'un néo-romantisme particulier et une ardeur si expressive à les découvrir métamorphosent presque complètement à nos yeux... On m'a reproché ce romantisme et ce barbarisme mêlés, comme s'ils étaient miens. Je décrivais, au contraire, des romantiques renouvelés au milieu de la société contemporaine, en prenant soin de mettre en valeur toutefois ce qu'il y a de beau et de neuf dans cette assimilation que font les « barbares » de nos goûts et de notre passé.

Des noms, cependant, auraient dû venir spontanément en mémoire... Nous côtoyons chaque jour des Thyra de Marliew ; j'en ai connu cent exemples ; mais est-ce que l'on écoute, est-ce que l'on songe au théâtre ?... Je ne partage pas plus l'idéal de Grace de Plessans que celui de Thyra de Marliew. Je peins, je décris mon époque, — pas seulement ses mœurs (ce fut la tâche du naturalisme) mais son idéal momentané ; je peins des débats de conscience variés devant les grandes forces éternelles et immuables de la nature.

L'histoire du *Phalène* est presque rigoureusement authentique. Du temps que je faisais des études de peinture, j'ai connu, comme bien d'autres, cette jeune Américaine qui peignait des tableaux genre Rose-Croix avec le tempérament d'une femme née bien plutôt pour peindre des rognons ou des bœufs éventrés... Une nuit, je la rencontrai, non sans quelque stupéfaction, au bal de l'académie Julian ; elle était au bras d'un de mes camarades. Deux jours après, je reçus ses confidences. Elle ressemblait étonnamment à mon héroïne. Certes elle n'était pas fiancée à un prince de Thyeste, mais elle était rongée de tuberculose, jeune, belle et, de plus, presque ruinée. Son désespoir s'extériorisa dans cette révolte farouche qui l'avait jetée aux bras presque d'un inconnu. J'écoutai avec scepticisme cette confidence, et même avec d'autant plus de scepticisme qu'elle émanait d'une exaltée et d'une étrangère... Il y a quelque six ans seulement, j'appris sa mort ; je me renseignai : elle s'était tuée et beaucoup se rappellent cette fin à peu près identique à celle de mon héroïne, accompagnée seulement d'un esthétisme « meilleur marché » : Pendant que ses amis réunis dînaient, elle s'étendit somptueusement dans sa chambre, au milieu d'un éclairage préparé. Un masque de chloroforme adhérait à la figure...

L'héroïne du *Phalène* lui ressemble beaucoup. Cette pauvre âme, qui croyait entrer dans la mort par une voie triomphale et enchantée, se marquait elle-même pour une mort sans grandeur et sans force, malgré son panthéisme apparent. On a souvent prononcé le nom de Marie Bashkirssef et je me suis expliqué dans une lettre à ce sujet ; je n'y reviens plus. Assimiler la vie de Marie Bashkirssef à celle de mon héroïne est absurde ; son journal est là comme un démenti irréfutable.

Voir la suite à la fin de la pièce.

LE PHALÈNE

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET DEUX PARTIES

par

HENRY BATAILLE

Le prince Philippe de Thyeste (M. Paul Capellani) et Thyra (M$^{\text{lle}}$ Yvonne de Bray).
SCÈNE DU PREMIER ACTE.

Le Phalène *a été représenté pour la première fois, le 22 octobre 1913, au Théâtre du Vaudeville.*

PHOTOGRAPHIES A. BERT

Copyright by Henry Bataille, 1913.
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation, réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

Le prince Philippe de Thyeste	MM.	Paul Capellani.
Lignières		Pierre Magnier.
Lepage		Pierre Joffre.
Corneau		Pradier.
Osterwood		Aur. Sydney.
Le Journaliste		Chartrettes.
Artacheff		Mendaille.
Pignatelli		D'Ambrosio.
Domestique		Dardier.
Yoro		Hoffmann.
Le Charretier		Serafini.
Le Pâtre		Marini.
Thyra	Mmes	Yvonne de Bray.
Mme de Marliew		Aimée Tessandier.
Eléonore de Hongrie		Moreno.
Duchesse d'Osque		Dermoz.
Comtesse Noémie-Stéphanie		Ellen-Andrée.
Allegra		Marthe Lenclud.
Green		Messery.
Miss Salomé		Clady.
Mlle Foreau		Jane Cayzac.

Artacheff. Lignières Corneau Thyra La Comtesse. M^{me} de Marliew. M^{lle} Foreau
Corneau : « ... *Quelques vers...* »

LE PHALÈNE

PREMIÈRE PARTIE. — ACTE PREMIER

Un atelier de goût très moderne décoré par un décorateur très avancé, auquel on a confié la décoration entière de cet hôtel particulier. Une partie dénudée presque entièrement réservée au travail. Dallage de marbre, Dans cette partie, les selles, où sont des ébauches de sculpture, un seau d'eau ; dans l'autre partie, des divans. des meubles d'ébène, des fresques de mosaïque, des vasques de marbre, coupole dorée, — beaucoup d'or et de laques japonaise noire, un aquarium rempli de coraux, une réduction de la Victoire de Samothrace *sur une colonne de porphyre. La verrière de l'atelier, dans la partie du travail, donne sur une cour plantée de tilleuls. En face, on aperçoit un autre bâtiment composé d'ateliers. Un grand lévrier noir, à collier blanc, avec, aux pattes, des bracelets d'argent, dort sur un grand coussin. Un escalier de bois doré, à droite, conduit intérieurement aux appartements de Thyra de Marliew. Dans le fond, la porte or et blanc, qui conduit aux salons et aux galeries d'entrée. A gauche, la petite porte de l'escalier particulier de l'atelier. Cette petite porte donne sur un antichambre.*

Scène première.

M^{me} DE MARLIEW, GREEN, puis YORO

M^{me} de Marliew, entre; une femme de chambre arrose avec une lance une sculpture entourée de linges. Elle puise l'eau dans un grand seau et arrose méthodiquement. M^{me} de Marliew en toilette de réception. Bijoux exubérants.

M^{me} DE MARLIEW. — Qu'est-ce que vous faites là?

GREEN. — Mais, madame, j'arrose la sculpture de mademoiselle. Elle n'a pas été mouillée depuis hier et comme il est deux heures...

M^{me} DE MARLIEW. — Enfin tout cela est inexplicable! Mademoiselle ne vous avait pas donné d'ordres?

GREEN. — Mais non, madame! C'est moi qui ai eu l'idée de mouiller les linges, comme cela m'est arrivé bien des fois. Mademoiselle m'a dit « chaque fois qu'elle tarderait à rentrer de jeter un peu d'eau ».

M^{me} DE MARLIEW. — Je commence à être très inquiète, savez-vous!

GREEN. — Oh! Madame aurait tort de s'énerver.

M^{me} DE MARLIEW. — Deux heures! Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Elle avait séance, n'est-ce pas?

GREEN. — Mais oui, madame, le modèle est arrivé il y a déjà plus d'un quart d'heure. Il attend à côté, dans la petite pièce d'attente, à côté de l'escalier.

M^{me} DE MARLIEW. — Vous voyez... C'est effrayant! (Elle entr'ouvre à gauche la petite porte qui donne sur une antichambre. Elle parle au modèle.) Bonjour, Pinatelli! Mademoiselle ne vous avait rien dit de particulier pour aujourd'hui? Elle vous avait commandé de venir à l'heure?

LA VOIX DU MODÈLE. — Comme d'habitude, madame, à une heure et quart.

Mme de Marliew. — Bien, attendez.

Elle referme la porte.

Green. — Mais il est déjà arrivé à mademoiselle de ne pas déjeuner sans avertir.

Mme de Marliew. — Oui, mais jamais dans des conditions pareilles. Tout ce que vous m'avez appris est bouleversant. Jusqu'à midi, je n'étais pas trop inquiète, mais maintenant... D'autant plus que c'est mon jour... elle sait que je pourrais m'énerver... que peut-être la comtesse Stéphanie viendra... Voyons, je vous en prie, Green, ne me cachez rien et dites-moi comment les choses se sont passées ce matin.

Green. — Je ne cache absolument rien à madame. Cela s'est passé exactement comme je l'ai raconté: mademoiselle avait l'air naturel; elle m'a demandé un vieux costume, à moi; j'ai cru qu'elle voulait le mettre à un modèle. Je le lui ai donné sans explication. Elle l'a emporté dans sa chambre, et puis j'ai été stupéfaite de voir sortir mademoiselle affublée de mon costume. Elle avait mis un chapeau très commun... qui ne devait pas être à elle... des gants de filoselle et je crois même bien me rappeler, tenez, madame, qu'elle portait sur le bras un châle tricoté... noir.

Mme de Marliew. — Un châle!

Green. — J'ai souri quand je l'ai vue attifée ainsi. Elle m'a seulement dit: « N'est-ce pas, je suis bien comme ça? » d'un air très naturel, et puis elle a disparu.

Mme de Marliew. — C'est un peu fort! Où a-t-elle pu se rendre? Rien dans ses habitudes ne correspond à ce genre de fantaisie. Si capricieuse qu'elle soit... Ah! par exemple! quand elle rentrera, je la gronderai vertement.

Green. — Mais madame sait bien qu'une fois, avec M. Bogidar, elle s'était habillée d'un manteau de pauvresse. Ils étaient allés visiter tous les deux les quartiers pauvres. C'était pour faire des croquis. Est-ce que madame s'en souvient?

Mme de Marliew. — Oui, oui, je me souviens! Il lui est arrivé, à Nice, d'aller observer sur nature des gestes, des attitudes, mais dans ce cas, elle m'avait toujours avertie. Ce qu'il y a de stupéfiant, encore une fois, c'est qu'elle n'ait mis personne au courant, surtout de son retard. Mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

Green. — Oh! madame, c'est impossible!

Mme de Marliew. — Je viens de monter dans sa chambre et cela ne m'a pas rassurée. Il y a les traces d'une nuit agitée. Mademoiselle a dû boire du thé toute la nuit.

Green. — Oui, mais le lit était défait.

Mme de Marliew. — A terre il y a des livres avec des coupe-papiers. Elle a dû lire, selon son habitude, près du poêle électrique. Enfin, nous allons avoir l'explication tout à l'heure! Le prince doit venir vers quatre heures. Il est hors de doute qu'elle sera rentrée pour la visite de son fiancé!

Un domestique nègre entre.

Le Nègre Yoro. — Madame, est-ce du champagne rosé qu'il faut mettre sur les grappes-fruits?

Mme de Marliew. — Bien entendu. Vous l'avez mis dans la glace?

Yoro. — Oui, madame.

Mme de Marliew. — Et a-t-on téléphoné chez Rumpelmayer?

Yoro. — Oui, madame.

Mme de Marliew. — Tout est apporté? Le chocolat au coco?

Yoro. — Ah! on a oublié, madame!

Mme de Marliew. — Comment, on n'a pas encore commandé chez Fullers et il est deux heures! Vous n'en faites jamais d'autres! (Le domestique sort. A Green.) Tenez, frottez-moi un peu les ongles, j'ai les mains dégoûtantes. (Un domestique entre avec un bouquet.) Ah! voilà le bouquet habituel. (Elle détache la carte.) Naturellement, prince Colona de Thyeste. (Le domestique sort. A Green.) Mettez le bouquet dans le grand vase... ou plutôt non, elle l'arrangera elle-même. Tenez, dans le seau d'eau. Mon Dieu! Mon Dieu! mais j'oubliais Thyra, moi!... Je ne sais pas l'heure.

Elle cherche de l'œil machinalement une pendule.

Green. — Madame se souvient que mademoiselle a proscrit les pendules dans l'atelier; il n'y a qu'un sablier... je n'ai jamais pu voir l'heure à un sablier.

Mme de Marliew, prenant le sablier noir. — Moi non plus! J'ai envie de téléphoner à Mlle Popesco. Peut-être M. Lepage a-t-il quelques nouvelles. Regardez s'il est dans son atelier.

Green, s'approche de la fenêtre vitrée de l'atelier, se hausse sur les pieds, et dit. — On ne voit pas bien d'ici, mais je pense bien que M. Lepage doit avoir sa séance habituelle. Si madame veut je vais descendre...

Mme de Marliew. — Attendez encore.

Yoro, rentre. — Madame, il y a quelqu'un.

Mme de Marliew, s'exclamant. — Déjà! Je ne reçois qu'à quatre heures! Faites descendre tout de même au salon.

Yoro. — Non, madame, ce n'est pas une visite pour madame... c'est une visite pour mademoiselle. Un journaliste. Mademoiselle avait, paraît-il, donné rendez-vous. Voici sa carte. Il attend déjà depuis un quart d'heure.

Mme de Marliew, lisant. — Un journaliste! Est-ce qu'il a un appareil photographique?

Yoro. — Je ne crois pas, madame. Il a l'air seul.

Mme de Marliew. — Il y a un quart d'heure qu'il est là? Faites monter. (Yoro sort.) Je vais le recevoir. Il ne faut pas faire attendre un journaliste. C'est toujours horriblement dangereux! Vous voyez, vous voyez, elle avait donné rendez-vous! Elle avait donné rendez-vous! Oh! mais ça devient extrêmement inquiétant, je vous assure.

Green. — Oh! un journaliste!... Mademoiselle n'y aura seulmeent pas fait attention.

Mme de Marliew. — Descendez vite. Demandez à M. Lepage si ma fille ne lui avait rien dit qui puisse nous expliquer son retard. Mais, de toutes façons, ne lui parlez pas de l'accoutrement dans lequel mademoiselle est sortie.

Green. — Bien, madame.

Elle sort, le nègre fait entrer le journaliste.

Scène II

Mme DE MARLIEW, LE JOURNALISTE

Mme de Marliew. — Entrez, entrez, monsieur. Ma fille n'est pas encore là. Je l'excuse auprès de vous...

Le Journaliste. — Oh! madame...

Mme de Marliew. — Si. Ma fille a l'habitude d'être ponctuelle, mais elle s'occupe aujourd'hui d'une œuvre de bienfaisance avec Mme Juliette Adam. Je craindrais de vous faire attendre trop longtemps.

Le Journaliste. — Mon Dieu, madame, je viens surtout en informateur. J'aurais été heureux pour notre journal d'une interview personnelle à propos de la médaille qui vient d'être décernée, au Salon, à M^{lle} de Marliew. Nous aurions désiré aussi quelques renseignements personnels sur les habitudes, les mœurs et les projets de mademoiselle votre fille.

M^{me} de Marliew, le toisant. — Mais, ma fille, monsieur, a des mœurs extrêmement normales!

Le Journaliste. — Excusez-moi, madame, je me suis mal exprimé. Mais nous aurions été heureux de donner dans notre journal quelques détails sur la vie intime et artistique d'une personne qui, en quelques mois de vie parisienne, a su conquérir une célébrité considérable aussi bien dans la société mondaine que dans la société artistique... D'ailleurs, il me suffit de pénétrer dans cet intérieur: je vois tout de suite le goût et le luxe dont vous êtes entourée. L'atelier de travail, sans doute?...

M^{me} de Marliew. — Oui, monsieur! le petit coin où ma fille sculpte, lit et reçoit quelquefois, quoiqu'elle vive un peu en sauvage...

Le Journaliste. — Je serai tout à fait sincère. Je viens aussi de la part du journal vous demander si la nouvelle des fiançailles de M^{lle} de Marleiw à un des plus grands représentants de l'aristocratie italienne est confirmable, et, dans ce cas, madame, je vous aurais demandé l'autorisation de faire paraître, dans notre journal, une toute petite photographie des fiancés... C'est l'usage...

M^{me} de Marliew. — Mais, monsieur, en effet, la nouvelle est exacte et officielle. (Avec orgueil.) Vous voyez là justement les fleurs quotidiennes que le prince de Thyeste envoie à sa fiancée...

Le Journaliste. — Dans ce seau?... Ah! c'est très intéressant, madame... très intéressant...

M^{me} de Marliew. — Jusqu'à un certain point... mais je me mets à votre disposition si vous désirez quelques détails généraux.

Le Journaliste, prenant son calepin. — Depuis combien de temps mademoiselle votre fille s'est-elle consacrée à la sculpture?

M^{me} de Marliew. — Trois ans seulement, monsieur. Elle avait une très belle voix, mais elle a préféré se consacrer à la sculpture. Ç'a été une vocation irrésistible, pure vocation d'ailleurs, car notre situation personnelle et mondaine nous permettait...

Le Journaliste. — Je sais, madame, je sais... Elle est l'élève, je crois, de M. Lepage?

M^{me} de Marliew. — Oui, monsieur. Elle a étudié aussi avec Rodin; mais, enfin, c'est Lepage qui est son conseiller habituel. Il habite en face. C'est sur ses avis que nous avons loué cet hôtel que les décorateurs les plus outranciers ont décoré de façon assez moderne, vous voyez. Nous allons donner quelques réceptions dans les salons du bas où je reçois, car ma fille ne reçoit jamais. C'est justement mon jour et je m'excuse d'écourter cet entretien. Ah! n'oubliez pas de dire, monsieur, que ma fille est catholique... que l'infante est de nos meilleures amies. Et, d'ailleurs, les premiers succès de Thyra ont eu le don d'enthousiasmer nos compatriotes. Notre ancienne souveraine, la princesse Eléonore de Hongrie, depuis qu'elle a abdiqué, s'intéresse beaucoup à l'art et, dans ses voyages, elle ne manque jamais de venir causer avec ma fille qui est sa protégée, son amie.

Le Journaliste. — Très intéressant... très intéressant. (Il prend des notes.) Je voyais tout à l'heure des livres sur la table... Puis-je jeter un coup d'œil sur les lectures préférées de la jeune artiste?

M^{me} de Marliew. — Faites, monsieur.

Le Journaliste. — Oh! mais c'est un livre latin, *Tite-Live!*

M^{me} de Marliew. — Oui, monsieur, ma fille connaît le latin. Elle lit même un peu le grec. Elle lit en ce moment *Plotin*, (Elle prononce *Plautine*.) à moins que ce ne soit *Plautine*, ou...

Le Journaliste, souriant. — Mon Dieu, madame, je ne suis pas très fixé moi-même.

M^{me} de Marliew. — Malgré sa connaissance des langues étrangères, vous pouvez le dire, monsieur, ma fille est très française, très française.

Le Journaliste. — Bravo, madame.

M^{me} de Marliew. — Je tiens beaucoup à ce mot, — française! Ma fille a été élevée à Monte-Carlo et c'est pourquoi elle n'a pas le moindre accent. Nous vivions beaucoup à Monte-Carlo, à cause de la santé de mon pauvre mari qui y est mort dernièrement. Oui, monsieur, je vis seule avec ma fille. Nous avons beaucoup séjourné en Italie aussi... à Rome, où l'aristocratie romaine nous a tout de suite fêtées.

Le Journaliste. — Et c'est sans doute à Rome que vous avez rencontré le prince de Tyeste?

M^{me} de Marliew. — Il s'est épris tout de suite de ma fille, oui, monsieur.

Le Journaliste. — Continuera-t-elle, après son mariage, la sculpture?

M^{me} de Marliew. — Mais, certainement. Elle a montré des dispositions si éclatantes! Tous les artistes s'intéressent à elle. A Paris, nous recevons d'ailleurs toute l'élite...

Le Journaliste. — Et sur ses habitudes, pouvez-vous me donner quelques renseignements, quelques particularités qui intéresseraient nos lecteurs... Elle monte à cheval, je crois?...

M^{me} de Marliew. — Oui, monsieur; généralement tous les matins, elle va faire un tour au Bois et elle en reviendrait si, comme je vous l'ai dit, une œuvre de bienfaisance ne l'avait attirée ce matin tout particulièrement... Elle a chassé le renard et le cerf dans les hauts comtés. Que puis-je vous dire encore?... Elle fabrique des parfums et des essences elle-même... Elle a acheté un champ en Toscane, où se trouvait du lapis-lazuli pour broyer elle-même une cire bleue dont elle a fait une statue de la Vierge...

Le Journaliste. — Ah! vraiment, madame...

M^{me} de Marliew. — Elle danse comme pas une, des danses de John Dowland... Quoi encore?... Que puis-je vous dire?... Le poète italien d'Aponzio a dit qu'elle avait une voix qui était comme un arc-en-ciel déployé... Quoi encore?... Elle joue de la harpe délicieusement et du cymbalon.

Le Journaliste. — Du?

M^{me} de Marliew. — Un de nos instruments nationaux. Très joli, monsieur, très joli... Quoi encore?... Elle adore les chiens qui ne font pas de bruit: celui que vous voyez vient des élevages du Devonshire. Il a le plus célèbre pédigrée du monde. Elle voudrait faire avec lui une « Diane au lévrier »: la Diane en ivoire et le lévrier en ébène... Quoi encore? En été, elle se nourrit de melons d'eau, rouges et frais... Elle...

Le Journaliste. — Mais jamais je ne pourrai raconter tout cela, madame!...

M^{me} de Marliew. — Vous choisirez, monsieur, vous choisirez...

A ce moment la porte s'ouvre et la femme de chambre entre précipitamment et vient parler à voix basse à M^{me} de Marliew.

Green. — Madame, c'est mademoiselle... qui rentre!

M^{me} de Marliew. — Dieu soit loué! (Elle se signe.)

Green. — Elle a l'air d'une humeur exécrable. Elle va entrer ici directement!

Mme de Marliew. — Jésus! mais il ne faut pas que le journaliste la voie dans cet accoutrement! Elle est toujours habillée de la sorte?

Green. — Oui, madame.

Mme de Marliew. — C'est affreux!... (Haut.) Monsieur, pardonnez-moi, mais une visite très urgente... La comtesse Noémie-Stéphanie est en bas et il est indispensable...

Le Journaliste. — Mais, madame, je prends congé de vous. Avec ces renseignements, d'ailleurs, j'aurai déjà un petit papier...

Mme de Marliew. — C'est cela, monsieur...

Le Journaliste. — Et nous pouvons compter sur une photographie des fiancés?

Mme de Marliew. — Oui, monsieur, ma fille vous enverra tout cela.

Le Journaliste, en s'en allant. — Au mur... c'est un portrait de mademoiselle votre fille?

Mme de Marliew. — Oui, un portrait de Sargent.

Le Journaliste. — Oh! c'est d'une élégance... d'un chic...

Mme de Marliew. — Oui, monsieur, trente mille francs!... Je vous en prie, je suis pressée...

Le Journaliste. — Excusez-moi, madame...

Il sort. La porte de gauche, donnant sur l'escalier particulier de l'atelier, s'ouvre et Thyra entre dans le costume décrit plus haut, châle noir... canotier noir sur la tête... souliers boueux.

Scène III

Mme DE MARLIEW, THYRA, puis GREEN

Mme de Marliew. — Eh bien, il était temps!... Tu avais donné rendez-vous à ce journaliste? S'il t'avait vue dans ce costume!... Et tu osais te présenter à lui!... Mais, enfin, qu'est-ce qui t'a pris, tu perds la tête? Et sans me prévenir... D'où viens-tu, dans cet accoutrement?...

Thyra. — Cela me regarde!

Mme de Marliew, suffoquée. — Oh! et ces souliers!... On dirait que tu as marché pendant des heures. Mais, je t'en prie, donne-moi une explication.

Thyra. — Aucune... Je fais ce que je veux.

Mme de Marliew, bas. — De plus, tu as enfilé la robe de ta femme de chambre. Si propre que soit cette fille, tu n'es vraiment pas dégoûtée...

Thyra. — Le corsage est à moi... Encore une fois, je fais ce que je veux... (Green rentre.) Tais-toi, pas devant les domestiques!

Mme de Marliew, les bras au ciel. — Ah! cette recommandation de ta part est vraiment admirable!

Thyra, à Green. — Tenez. (Elle enlève son chapeau de paille noire.) Prenez ceci. Le modèle est venu?

Green. — Oui, mademoiselle. Il attend dans la petite pièce. Mademoiselle ne l'a pas vu en entrant...

Thyra. — Non. C'est bien.

Mme de Marliew. — J'ai donné, comme j'ai pu, quelques renseignements au journaliste. (Devant la physionomie irritée de sa fille elle s'arrête, tout de suite, timide et docile.) Du reste, cela n'a aucune importance. Tu vois le bouquet que t'a envoyé Philippe?

Thyra. — Où çà?

Mme de Marliew. — Dans le seau. Nous l'avons mis là en attendant que tu l'arranges toi-même. (Un temps.) Alors, tu ne veux pas me dire...

Thyra, l'interrompant. — Je t'en supplie, maman, je désire travailler et je suis en retard. Je vais m'habiller.

Green. — Mademoiselle veut-elle que je l'accompagne?

Thyra. — Non. Préparez ma blouse de travail.

Elle monte l'escalier intérieur et sort. La mère et la femme de chambre seules.

Mme de Marliew. — Vous y comprenez quelque chose?

Green. — Je répète à madame que mademoiselle a dû visiter un quartier pauvre!

Mme de Marliew. — Ce n'est pas possible. Dans ce cas, elle aurait acheté des robes au « Bon Marché » ou à la « Samaritaine », je ne sais pas où, mais elle ne vous aurait pas emprunté une robe. Il faut qu'elle se soit trouvée dépourvue à la dernière minute. Je n'ose pas insister pour le moment: vous avez vu son humeur!... Ecoutez, Green, je compte absolument sur votre discrétion. Vous connaissez depuis longtemps Mlle Thyra. Vous savez qu'elle est parfois un peu excentrique: il ne faudrait pas que des fantaisies de ce genre arrivent aux oreilles de M. le prince... Enfin, je dis cela pour les domestiques à l'office.

Green. — Le nègre a ouvert la porte, en bas. Mais un nègre peut ne pas faire de distinction entre un costume à la mode et un costume douteux!

Thyra, rentre; les deux femmes se taisent. — Accrochez ma robe, Green... (Un temps.) Tu ne reçois pas aujourd'hui, maman?

Mme de Marliew, ne voulant pas s'en aller. — Si, si, je descends à la minute.

Thyra. — Le chien n'a pas mangé?

Green. — Non, mademoiselle. Mademoiselle a toujours l'habitude de faire la pâtée elle-même...

Thyra. — Eh bien, qu'on la lui fasse! Il est ridicule qu'à deux heures de l'après-midi ce chien n'ait pas mangé. Descendez-le.

Green. — Bien, mademoiselle.

Elle aide Thyra à passer sa blouse de travail, une longue blouse grise de sculpteur.

Thyra, une fois que Green est sortie. — Maman, il faut que je rattrape le temps perdu. Veux-tu me laisser seule? Je vais faire entrer le modèle. (Mouvement de la main.) Ne parlons plus de rien, je t'en prie... Et que personne ne me dérange... Personne, n'est-ce pas?

Mme de Marliew. — Même si la comtesse Stéphanie vient?...

Thyra. — Non, bien entendu. Si la comtesse Stéphanie vient, tu me feras prévenir. Mais pour elle seule... Philippe ne doit venir qu'à quatre heures.

Mme de Marliew. — Mais si la baronne...

Thyra. — Ah! non, maman, je t'en prie! Ni la baronne, ni personne. A tout à l'heure... (La mère, hésitante mais timide, est sortie. Thyra reste un instant immobile, songeuse, la main au menton, et appuyée à la selle. Puis, brusquement, elle ouvre la porte de gauche.) Entrez, Pinatelli, entrez!...

Quelques secondes. Le modèle italien entre.

Scène IV

THYRA, PINATELLI

Thyra. — Désabillez-vous. (Sans faire attention au modèle qui enlève sa veste et son tricot jusqu'à la ceinture, elle commence les travaux ordinaires du sculpteur, elle dépouille les statues, prépare sa glaise, etc... Elle se lave les mains, gratte les ébauchoirs pour la séance. Le modèle prend la pose, nu jusqu'à la ceinture. Elle s'installe devant l'ouvrage commencé, et alors c'est une longue confrontation du regard entre l'Œuvre et la nature. On sent tout l'effort de sa volonté tendue. Elle se recule. Puis, au modèle.) Donnez bien le sentiment de la pose. Le bras n'y est pas.

Le Modèle. — Plus haut?

Thyra. — Non, pas plus haut.

Le Modèle. — Comme ceci?

Thyra. — Oui. (Elle ne travaille pas, elle contemple. Tout à coup, elle se redresse, jette brusquement l'ébauchoir, va à la verrière de la fenêtre, l'ouvre et appelle.) Lepage! Lepage!... (Au-dessus des quinconces, de l'autre côté, apparait à l'atelier d'en face la tête du sculpteur Lepage.)

La Voix de Lepage. — Qu'est-ce qu'il y a?

Thyra. — Venez. J'ai un conseil urgent à vous demander.

Lepage. — Bon! J'avais séance, mais tant pis, je descends une minute.

Thyra, referme la verrière. Au modèle. — Reposez-vous une seconde en attendant M. Lepage. Tenez, prenez l'accessoire. (Elle va elle-même à une coupe d'albâtre où il y a des raisins artificiels. Elle passe les raisins au modèle.) Quand M. Lepage arrivera, vous reprendrez la pose. (Elle sort le bouquet du seau et le jette sur une table. Puis elle s'appuie sur un meuble, la tête dans les mains. On entend du bruit. Au modèle.) Voilà.

Elle ouvre la porte. Lepage entre. C'est un sculpteur à figure énergique, grosses moustaches poivre et sel, mains rouges. Il mâchonne une cigarette en entrant.

Scène V

THYRA, PINATELLI, LEPAGE

Lepage. — Eh bien, quoi? Que se passe-t-il?... J'étais inquiet, votre femme de chambre est montée tout à l'heure me demander si je savais où vous étiez.

Thyra. — Ah! on a été jusque chez vous! En voilà une histoire!...

Lepage. — Quelque chose qui ne va pas? Nous allons voir. Moi, ça va. Bonjour, Pinatelli. Hier, j'ai un peu souffert du rein. Enfin, il faudrait que j'aille à un Vittel ou à un Contrexéville quelconque, cette année. Quel embêtement! Mais, bast, tant qu'il y a la joie de travailler! Et vous, vous êtes en forme? Est-elle assez jolie, la mâtine!

Thyra. — J'étais jolie ces jours-ci pour la première fois depuis six mois... Oui, pour la première fois! La sculpture prend tout! Mes joues sont laides et tirées.

Lepage. — Je ne trouve fichtre pas. C'est ça, la pose?... C'est joli!

Thyra, l'interrompant et l'appelant à l'écart. — Lepage, j'ai une chose grave à vous demander, une chose qu'on ne demande jamais, mais dont j'ai le plus urgent besoin.

Lepage. — Quoi donc?

Thyra. — Une chose qu'on n'octroie qu'une fois dans la vie, et dans certaines occasions. Vous allez me jurer, Lepage, que vous allez me donner cette chose que j'attends de vous.

Lepage. — Tout ce que vous voudrez, mon enfant... Quoi?...

Thyra. — La sincérité!

Lepage, riant. — Rien que ça!...

Thyra. — Vous voyez, déjà, ça ne vous amuse pas!... Allons, essayez!... Après, vous reprendrez votre courtoisie habituelle... Mais je vous la demande entière, totale, entendez-vous bien?... Ce n'est pas un encouragement que je désire, aujourd'hui; c'est, vous savez... cette vérité... que l'on pense et que l'on dit des autres quand ils ne sont pas là! Je suis à un tournant de ma vie très important, très important... Vous voyez, je pèse les mots...

Lepage. — Vous faites allusion à votre mariage?

Thyra. — Laissons de côté la raison. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il faut que je jette un coup d'œil sur moi. J'ai besoin de voir clair, il le faut! Alors? Il y a des minutes dans la vie où l'on s'en remet entièrement au diagnostic de l'homme en qui on a confiance... comme le malade au médecin avant l'opération. Vous êtes celui, le seul, auquel j'ai livré mon esprit et ma confiance, assez pour qu'une parole de vous, réclamée d'une certaine façon, soit crue aveuglément. Je m'en rapporterai à elle. Je vous dois tout; vous savez que je vous appelle mon embellisseur, mon génitor. Donc, n'est-ce pas, Lepage, la sincérité, et à toutes mes questions.

Lepage. — On va tâcher... J'attends de pied ferme.

Thyra. — D'abord, regardez bien ma petite machine, là-bas... sans penser que c'est de moi. Donnez bien le mouvement, Pinatelli... Et votre opinion absolue, comme si ce n'était pas de moi.

Elle attend anxieusement.

Lepage, met son lorgnon et regarde. — C'est comme ci, comme ça.

Thyra, geste d'impatience. — Plutôt comme ça! Oh! je m'en rends bien compte, allez! Ce n'est pas une raison parce qu'on vient de me coller ma médaille au Salon et que j'ai eu une bonne presse... Du reste, tout ce que je fais est toujours ainsi, c'est sec, c'est froid, c'est dur. (Elle pousse un soupir.) Ah! funèbre banalité!...

Lepage. — Non... Vous sculptez comme un bourreau, un peu... Evidemment, ce n'est pas au point... Vous êtes remplie d'intentions...

Thyra. — Comme l'enfer!

Lepage. — Ça n'est pas réalisé. Ce qui manque, je vous l'ai déjà dit, c'est les études premières, l'atelier... Comme toujours, parbleu! Mais je suis content que vous vous en aperceviez à temps... Tenez, ça, c'est assez de la viande...

Thyra. — Merci, charcutier.

Lepage. — En somme, je trouve ça très étonnant après si peu d'études. Mais c'est du talent en herbe.

Thyra. — Talent en herbe, grandeur en herbe! Toute cette herbe me donne mal au cœur. Abrégeons! (Elle l'appelle et bien dans les yeux.) Allons au fait, pour faire quelque chose de vraiment bien... quelque chose qui ne soit pas très bien, mais mieux...

Lepage. — Enfin, quelque chose de bien...

Thyra. — Combien de temps? Avec tout l'acharnement de l'étude!

Lepage, regardant l'œuvre. — ... Cinq... six ans... Pas moins.

Thyra. — Pas moins!

Lepage, il rit. — Vous avez l'air toute navrée! Je vous le dis comme je le pense. Vous me demandez la vérité. Je vous la donne. Qu'est-ce que vous voulez? Vous vous êtes mise un peu tard, quoique toute jeune, à la sculpture. Et tout cela est rempli de petites naïvetés, d'enfantillages qu'il faut faire disparaître. Le métier est indispensable dans tout art.

Thyra. — Cinq ans!... C'est effrayant!

Lepage. — Et pourquoi donc? Vous avez quel âge déjà? Vingt-quatre ans?...

Thyra. — Oui, vingt-quatre et déjà trois ans d'étude. Dire qu'en pensant à ce que je serais à vingt-cinq ans je faisais claquer ma langue de contentement! J'y suis à mes vingt-cinq ans et je juge!

Lepage. — Mais c'est l'aurore, mon petit...

Thyra. — C'est la vieillesse de ma jeunesse. Il faut réaliser... Le temps presse. Le puis-je?

Lepage. — Vous êtes aussi trop découragée... Vous passez d'un extrême à l'autre.

Thyra, se laissant aller sur le divan. — Ah! évidemment, cela ne va pas en ce moment. Autant j'étais haute il y a quatre ou cinq jours, autant je suis basse aujourd'hui!

Lepage. — Cela arrive aux meilleurs thermomètres. Seulement rappelez-vous, petite rageuse, la température vitale est toujours tempérée. Vous êtes de celles qui ne trouvent d'aise à vivre qu'à trente degrés ou à zéro. La température normale leur paraît le morne étouffement.

Thyra. — Toutes les natures altières et altérées sont ainsi. Si quelqu'un se contente de peu, c'est qu'il n'a pas d'imagination, voilà tout... et comme j'en ai beaucoup avec pas mal d'orgueil par-dessus le marché!

Lepage. — L'art vrai ne s'obtient que par la patience... le temps!... Les plus belles qualités du monde n'y font rien.

Thyra. — Mais on peut ramasser son effort, mettre les bouchées doubles!... Pourquoi ce délai irritant de six... sept... dix ans?... En quelques mois ne peut pas naître le chef-d'œuvre spontané?... Je sens, certains jours, la puissance de rendre tout ce qui me frappe. J'éprouve le besoin impérieux de rendre ce que je vois. Alors, alors?... C'est donc qu'il y a des forces qui triplent les facultés...

Elle regarde anxieusement le modèle.

Lepage. — Mais qui ne suppléent pas à la science. Jamais, jamais... Vous manquez d'école.

Thyra. — Le Christ, quand il a délivré le lunatique, a dit à ses disciples étonnés que personne n'ait pu avant lui réaliser le miracle: « C'était bien simple! Vous n'aviez pas l'ardeur. Avec de la foi, gros comme un grain de moutarde, vous transporteriez... »

Lepage. — « ... les montagnes?... » J'ai souvent pensé que le Christ, qui était aussi un malin, voulait dire: « Prends ta bêche et ta brouette, mon ami, et, avec de la patience, tu transporteras de gauche à droite toutes les montagnes. » S'il faisait appel à la volonté humaine, alors, il avait raison. En art, et je m'y connais mieux que le Christ dans ma partie, j'affirme qu'on ne transporte pas autrement les montagnes. Et Ingres qui, en peinture, valait aussi le Christ, avait coutume de répéter la phrase : « Le génie est une longue patience... »

Thyra. — C'est enrageant! C'est affreux comme la fatalité, ce que vous dites là!...

Lepage. — Pourquoi?... Quelle folie, cette ardeur de réussite!... Les plus doués ne sont jamais parvenus avant sept ou huit ans de travail!

Thyra.. — L'infini!

Lepage. — On voit bien que vous avez vingt ans, bougresse!

Thyra. — Vous n'avez pas l'air de vous douter ce que c'est, six ans!

Lepage. — Vittel va me renseigner là-dessus si je l'ai oublié!

Thyra. — Ce qu'est le but que vous m'assignez... Désespérant, tenez!...

Lepage, s'esclaffant. — Elle est épatante, ma parole! Eh bien, mettons que ce soit un peu embêtant, mais après, songez donc!...

Thyra. — Après? Vous croyez à ce-mot-là, vous?...

Lepage. — Il s'agit de vouloir fortement et de voler au temps un peu de sa patience, de cette patience qui est dans les racines des arbres. Il faut vouloir fortement et lentement.

Thyra, gravement. — Ceux qui réussissent avec : « Je veux » sont, à leur insu, soutenus par des forces secrètes qui me manquent peut-être.

Lepage. — Allons donc!

Thyra. — Qu'en savez-vous? Si je vous le dis, moi!

Lepage. — Non, vous piétinez de rage... Vous piétinez sur place parce que...

Il hésite devant le modèle.

Thyra. — Parce que...

Lepage. — On peut congédier le modèle?

Thyra. — Oui, oui, vous pouvez vous en aller, Pinatelli, je ne travaillerai pas.

Pinatelli descend de la table de modèle et se rhabille.

Lepage, baissant la voix. — Parce que... au moment de votre mariage, vous désiriez peut-être ne plus vous sentir une écolière... Eh bien, tant pis, il faut vous muscler, satanée gosse! Ce front a été touché trop jeune par la gloire, ou, du moins, vous l'avez aimée trop jeune!

Thyra. — Ah! ça, oui, je puis le dire. Il n'y a de vraies anxiétés et de vrais bonheurs que dans les choses de la gloire... Ma devise : *Gloriæ cupido* !... Etre quelqu'un, Lepage!

Lepage. — Pauvre enfant!... Quand vous en reviendrez comme moi, qu'est-ce que vous direz?

Thyra. — Je n'en reviendrai peut-être pas!... Il est des bateaux auxquels la mélancolie du retour est épargnée... Ils ont disparu dans l'ivresse!

Lepage. — Ah! la voilà qui s'emballe avec ses petits callots éberlués... Je vous trouve épatante, quand vous parlez des choses qui vous enthousiasment ou de vous-même!... Vos petits doigts remuent... En parlant, vous venez de faire le geste du discobole!

Thyra. — Ah! c'est qu'en effet je voudrais lancer le palet loin, très loin, avec un bras vigoureux... Vous savez, plus le palet est lourd, pesant, plus il va loin... Quelle cruauté si le bras retombait inerte le long du corps...

Lepage. — Tenez, vous auriez dû être homme, vous!... Vous avez raté votre vocation!

Thyra. — Le fait est que je crois que j'aurais conquis l'Europe!... En tout cas, j'aurais été quelque chose... Jeune fille, je me sens consumée pour rien!... Pourtant, qu'est-ce qui gronde... qu'est-ce qui s'impatiente en moi?... Pourquoi alors ces rêves de gloire qui m'ont dévorée dès l'enfance. J'ai rêvé toujours plus grand que nature. Nom d'un chien! tout cela ne peut pas être pour rien!

Elle frappe la selle avec rage.

Lepage. — Qui vous dit le contraire! Plus tard!...

Thyra. — Mais, pour l'instant, c'est infect! Si, si, vous l'avez dit. Je m'en abîmerais les yeux à pleurer... (Elle pleure enfantinement.) C'est à crever, tenez! Vous venez d'être catégorique, il faut bien que je vous croie... Mais, tout de même, votre horoscope n'est peut-être pas infaillible? Si vous vous trompiez!... Ah!... Vous avez un certain toupet, après tout, avec vos affirmations de vieux major!... (Avec exaltation.) Je vous dis, moi, que je peux créer incessamment quelque chose de bien, et avec ces deux mains-là; je vous dis qu'avec ce désir ardent, fou, je me sens capable de tout! de réaliser ce que je me suis promis et de gravir, même d'un bond, cet escalier au haut duquel se trouve l'ambition satisfaite... Avoir fait quelque chose de beau! Une belle chose et...

Lepage. — Et se flanquer la tête en bas de l'escalier... avec tout le rocher de l'amour-propre sur la poitrine!

Thyra. — Exécrable docteur !... Mauvais docteur, tenez... Mauvais!... (Elle mord son mouchoir.)

Lepage. — Vous me faites rouler, décidément!

Thyra. — Il n'y a pas de quoi!

Lepage. — Ah! pourvu que le dénommé Amour ne vous joue pas un vilain tour et ne vous détourne pas de la voie! Je sais ce qui vous tarabuste. L'Amour s'est emparé de la Vierge... Vous allez épouser votre prince romain et vous sentez que vous n'êtes pas mûre pour les fortes œuvres... Vous voilà démoralisée... Sacré outil, va! Je parle de votre fiancé... Je ne vous fâche pas?

Thyra. — De vous rien ne me fâche.

Lepage. — Il ne faut pas que l'amour vous détourne de la vocation... Fourrez-en jusque-là du travail! et du travail d'école!... Apprenez!... Qu'est-ce que c'est que cinq ans encore? Je vous le demande un peu... Moi, je m'en suis enfilé des cinq ans, comme une douzaine de pernods...

Thyra, depuis quelques instants a pris le sablier et joue avec. — Le fait est que j'ai toujours eu cette préoccupation du temps... du temps qui coulait... « Irréparabile » comme dit l'inscription banale du sablier!

Lepage. — A votre âge quelle préoccupation morbide!... Avec tout l'avenir devant soi, et...

Thyra. — Sait-on ?... Il peut arriver tant de choses... l'accident le plus bête... J'ai connu des talents qui n'ont pas eu le temps de se développer; ça, c'est un drame affreux!... Tenez, je sais l'histoire d'une femme qui s'était chastement dévouée à son art et qui avait caché à tous les siens une maladie de poitrine qui la consumait... Il faut dire qu'elle ne s'en rendait peut-être pas bien compte elle-même. Un jour elle s'est habillée en pauvresse et est allée à la consultation d'un hôpital faubourien et on lui a appris à mi-mots la terrible vérité: elle n'avait plus que des jours précaires à espérer... Songez à ce drame, Lepage!... et elle avait peut-être du talent!... elle était belle aussi... Tenez, j'ai sur la table un livre qu'on m'avait signalé d'un jeune homme qui est mort à vingt-cinq ans et qui aurait été sûrement un grand poète, un très grand poète... C'est atroce, n'est-ce pas... ça!...

Lepage. — Atroce! Abominable!... C'est pourquoi nous sommes des veinards! nous, ceux qui ont le temps... l'argent... la route. L'homme qui a le temps devant lui est un dieu.

Thyra. — Oui, la vie, si elle n'est pas éternelle, ne mérite pas d'être vécue!...

Lepage. — Allons, ma petite enfant troublée, venez chez moi, ce soir, avec votre mère. Je vous aime beaucoup, vous le savez, beaucoup... Cela m'ennuierait que vous ne réussissiez pas pleinement... (Tirant sa montre.) Je vous demande pardon, mais je suis obligé de retourner à ma séance. Seulement, dites, envoyez promener ce soir tous vos n... de D... de princes? On bavardera... je vous délivrerai de votre souci et je vous tirerai votre horoscope plus longuement... D'abord, les horoscopes, cela fait toujours plaisir à votre maman!... Et je vous le répète, allez, je suis bien tranquille, si le dénommé Amour ne vous empêche pas d'être une femme épatante... vous verrez ce que vous serez plus tard... (Il tourne le dos et s'en va.) à quarante ans!... (Elle ne répond pas, il se retourne.) Eh bien, vous ne bronchez pas?...

Thyra. — Quoi?

Lepage. — Je voulais vous faire bisquer un peu et vous ne bougez pas.

Thyra. — Pourquoi bisquerai-je?...

Lepage. — Quarante ans!... Pour vous que vingt-cinq affligent!...

Thyra, sans bouger. — Quel bel âge que celui de quarante ans... Voyez-vous cela, là-bas?... Voyez-vous ma figure à quarante ans... et ce que je pourrais produire à cet âge-là... Vous ne me faites pas rager du tout!... Le visage d'une femme de quarante ans, c'est si beau... si grave...

Lepage. — Attendez!... Vous verrez ça...

Il met la main sur le bouton de la porte.

Thyra, comme sortant d'un rêve, et tout à coup. — Alors?... Dites... avant de partir... c'est bien la vérité tout cela?... C'est jugé?... Vous savez la confiance aveugle que j'ai en vous... Prenez garde à ce que vous dites!

Lepage, prenant un autre ton. — J'ai été un peu brutal... mais vous m'avez demandé la vérité... je vous donne ma parole que je viens de vous la donner, réfléchie et sincère.

Thyra, après une dernière hésitation. — Regardez bien encore une dernière fois.

Elle montre sa sculpture.

Lepage. — Des naïvetés... de grandes maladresses, mais des qualités immenses...

Thyra. — Cinq ans ?... Ce n'est pas pour me taquiner? c'est une bonne estimation?... Le poids y est? Vous savez, ça peut se chanter: cinq ans... cinq ans... pour monter tout un ménage.

Elle rit. Lepage la regarde, il met son lorgnon et, en levant le pouce.

Lepage. — Six!

Thyra. — *All right!*

Lepage. — Je n'ai pas été trop méchant, vous ne m'en voulez pas?

Thyra, le raccompagnant. — Mais non... du tout... A ce soir, Lepage.

Lepage, s'en allant. — Ne manquez pas, hein?

Thyra. — Non, non, comptez sur nous...

Elle referme la porte et reste seule.

Scène VI

THYRA, seule, puis Mme DE MARLIEW

Thyra, vite elle ouvre la fenêtre, place sa sculpture en travail, bien sous les rayons du soleil qui vient de la cour. Elle la regarde farouchement, se penche au dehors, entend le pas de Lepage qui traverse la cour, qui dit encore de loin: « Bonsoir... bon travail! ». Quand il a disparu, elle se précipite furieusement sur l'œuvre, abat la tête, brise le bras, puis elle approche la selle de la fenêtre, l'incline, et jette la statue mutilée. On entend un bruit de glaise qui s'aplatit dans la cour. — Ecco!... C'est fini...

Sur la selle vide, elle pose les bras et s'y cramponne quelques instants, en se balançant automatiquement. La porte s'ouvre. C'est la mère qui entre.

Mme de Marliew, toute en joie. — Thyra! Thyra! Il y a la comtesse Stéphanie qui veut absolument voir ce que tu fais, ce que tu prépares.

Thyra. — Elle tombe bien!... Qu'elle monte!... Je m'en fiche!

Quand sa mère est partie, elle recouvre rapidement la selle vide de chiffons, comme pour simuler que sous la toile il y a une armature et un ouvrage en train. Au bout de quelques secondes, la mère entre, faisant passer devant elle la comtesse Stéphanie, une autre jeune femme, Mlle Foreau (toque de velours) et deux hommes ; un jeune homme, M. Bernard Artacheff et un autre, Emmanuel Lignières.

Scène VII

THYRA, LA COMTESSE STEPHANIE, LIGNIERES, ARTACHEFF, Mlle FOREAU, Mme DE MARLIEW.

LA COMTESSE. — Bonjour, ma chère petite. Nous vous surprenons dans votre travail!

LIGNIÈRES. — Nous avons suivi... C'est tout à fait indiscret de notre part, mais nous n'avons pu résister...

ARTACHEFF. — Nous ne faisons qu'entrer et sortir. Rassurez-vous!...

THYRA, à la comtesse en enlevant sa blouse. — Je m'excuse de vous recevoir dans ce costume.

LA COMTESSE. — Je vous apporte le souvenir de notre gracieuse souveraine qui a été très sensible à votre récompense; dans sa retraite tous ceux qui ont ennobli et honoré notre patrie la touchent toujours infiniment.

Mlle FOREAU. — L'année prochaine, elle aura sa première!

LIGNIÈRES. — Sa première... quoi?... petite fille?

Mlle FOREAU. — Oh! non! sa première médaille!

LA COMTESSE. — Mais, petite fille aussi, je l'espère bien! N'est-ce pas, nous l'espérons bien!

THYRA, souriant. — Mlle Foreau est mon ancienne émule d'atelier.

LA COMTESSE. — Je sais. On me l'a présentée.

THYRA. — Vous connaissez tout le monde, d'ailleurs!

LA COMTESSE. — Je crois bien!... Ah! monsieur Lignières, comme votre voix nous a charmés l'année dernière sur le Bosphore! Son Altesse en a gardé un souvenir pathétique. Nous en parlons quelquefois ensemble.

ARTACHEFF. — Monsieur a chanté sur le yacht de la reine?

LIGNIÈRES. — Mais oui, la princesse Eléonore a daigné m'inviter et j'ai été en croisière de Corfou au Bosphore.

Mme DE MARLIEW. — Je vois que, quoique très ferré sur nos mondanités, le fils de notre cher ambassadeur de Russie ignore que M. Lignières est un chanteur mondain des plus connus.

LIGNÈRES. — Oh! oh! chanteur mondain! l'horrible expression!...

ARTACHEFF. — Au fait, je me rappelle maintenant...

LA COMTESSE. — Il y a peu de voix professionnelles aussi remarquables que celle de M. Lignières. Chanterez-vous chez la comtesse de Fitz-James dimanche prochain?

LIGNIÈRES. — Je dois accompagner la petite Mme Valette qui chante avec moi le duo de Tristan.

LA COMTESSE. — Mais nous ne sommes pas venus pour causer de nous et déranger la grande artiste. Je suis venue pour voir son œuvre en train uniquement.

ARTACHEFF et LIGNIÈRES. — Nous aussi...

LA COMTESSE. — Montrez-nous, je vous prie, cette petite statue, dont votre mère nous a fait une description enthousiaste.

Mme DE MARLIEW. — Oh! ce sera superbe... Vous allez voir...

THYRA, met les mains sur l'œuvre absente. Elle la tapote joyeusement. — Je m'excuse, vraiment, comtesse, mais je ne peux pas vous la montrer. C'est, du reste, rien... moins que rien.

LIGNIÈRES. — Voilà qui n'est pas chic. On ne peut pas voir un petit bout, un petit coin? Soulevez le bas de sa robe... C'est un monsieur?... une dame?

THYRA. — Du reste, je ne pense déjà plus à cette statue. Mes yeux sont déjà tournés vers autre chose, vers un autre sujet dont vous entendrez parler, et ce sera bien plus beau!

LA COMTESSE. — Qu'est-ce que c'est?

LIGNIÈRES. — Dites-nous le titre, au moins?

THYRA. — Oh! ça n'aura pas de titre, ou alors un titre bien vaste: « la Vie! »

LIGNIÈRES. — Simplement! Voyez-moi cela? Cette petite fille dit « La Vie » comme elle dirait un verre d'eau.

LA COMTESSE. — Mais qu'avez-vous aujourd'hui, méchant Parisien?

ARTACHEFF. — Et le buste que vous deviez faire de moi?... Voilà un an que j'attends un signe de vous...

LA COMTESSE. — Le fait est qu'il y aurait un buste admirable à faire de vous, mon cher Artacheff. Est-il beau cet animal-là!...

ARTACHEFF. — Oh! vraiment, vous allez me faire rougir, comtesse.

LA COMTESSE. — Mais, pas du tout. Je comprends que Thyra ait été très emballée... sculpturalement, veux-je dire! Vous avez une tête de Marsyas... N'est-ce pas qu'il a une tête de Marsyas, le fils de notre cher ambassadeur?...

Mme DE MARLIEW. — Tout à fait!...

THYRA. — Oui, je voulais faire justement un buste lauré... ou avec un casque de gladiateur.

ARTACHEFF. — Voilà véritablement un portrait diplomatique!

Mlle FOREAU. — Monsieur a une tête très intéressante.

LIGNIÈRES, bas. — Elle cherche une commande, la malheureuse!... Hum! ça a jeté un froid!

LA COMTESSE. — Allons! puisque vous ne voulez rien nous montrer, je n'insiste pas; mais, enfin, ce n'est pas gentil. Nous vous quittons, nous allons redescendre chez votre mère. Dites-moi seulement si j'aurai le bonheur d'être à Paris pour votre mariage? Je voudrais tant y assister!

THYRA. — Nous n'avons pas encore fixé la date.

Mme DE MARLIEW. — Mais nous pensons que ce sera dans deux mois.

LA COMTESSE. — Oh! je ne serai plus là... quel dommage!... J'éprouverai une grande déception.

A cet instant la porte s'ouvre. Entre un jeune homme aux cheveux blonds qui se précipite en se multipliant.

CORNEAU. — On m'a dit que tout le monde était là... Je me suis permis... Coucou par-ci, coucou par-là.

Mme DE MARLIEW. — Comtesse, M. Pierre Corneau, le poète Pierre Corneau.

LA COMTESSE. — Ah! c'est vous, monsieur, qui écrivez ces jolis vers qui paraissent un peu partout? Mais vous êtes tout petit, tout petit, tout petit...

CORNEAU. — J'ai dix-huit printemps... et pas un automne...

LIGNIÈRES, lui serrant la main. — Il a tant d'esprit! L'autre soir, au dîner, chez Mme Malet, il a été étourdissant. Mais qu'il se dépêche, car vous connaissez le proverbe... Corneau, vous mourrez jeune! Il faut que vous mourriez jeune!

Corneau. — J'aimerais assez cela. Ne laisser derrière soi que des regrets!

Lignières. — Ou des déceptions. Dépêchez-vous.

Corneau, à Thyra. — Oh! je suis allé l'autre jour au Salon. Votre œuvre est inouïe. C'est d'une brutalité et d'une audace! J'étais avec Nijinski... j'ai cru qu'il allait bondir... Je n'ai pas pu m'empêcher, ayant à la boutonnière un bouquet de myosotis, de le déposer comme une palme au pied de votre statue!...

Lignières. — Vous voilà palmée!... Corneau vous a décerné les palmes!...

Corneau. — D'ailleurs, je me suis permis... demain ou après-demain, vous allez voir dans un journal, une indiscrétion... que j'ai envoyée moi-même... quelques vers que j'ai griffonnés sur le catalogue en sortant de l'exposition.

La Comtesse. — Oh! dites-nous ces vers, monsieur, sur la prédestinée. Je vous prie!

Artacheff. — Sur l'œuvre ou sur l'artiste?

Corneau. — Salomon, monsieur, n'aurait pas pu les séparer!

La Comtesse. — Comme il est tout de suite intéressant, ce jeune homme, quoique tout petit! Quel buste aussi on ferait de lui, Thyra!...

M$^{\text{lle}}$ Foreau. — C'était ce que j'étais en train de me dire.

La Comtesse. — C'est à vous... vraiment... ces cheveux, monsieur? C'est leur couleur naturelle?...

Corneau. — Mais, comtesse, vous ne voudriez pas que je les teignisse.

La Comtesse. — Non, en vérité, ce serait dommage! Dites vos vers, monsieur, dites vos vers!

Lignières. — Nous sommes tout ouïe!

Corneau

Sa tête apollonienne et cryséléphantine
A la vétuste ardeur des dieux adolescents.
Elle mêle l'orgueil à la grâce enfantine
Et son pouvoir est tel qu'il rend déliquescent
Tout ce que fixe son regard d'ange moderne.
Tout veut se faire beau. Tout a l'horreur du terne.
Méduse vivifie au lieu d'annihiler.
Le bois se sent chargé d'églantiers spontanés
Du moment qu'elle y met le printemps de ses joues.
Quand elle passe et vient les choses font la roue!
Tout veut être choisi, plus artiste et plus rare...
Le silex du chemin se sent être carrare.
Et cette femme est telle, en dehors ou dedans
D'elle-même, qu'elle pourrait parfaitement,
Tant son regard est mâle et son fluide ardent,
Bleuir l'hortensia, rien qu'en le regardant.

Tout le monde s'exclame: « Charmant! Charmant! »

Lignières, à Thyra, qui est restée absente et rêveuse. — Ne regardez pas cet éphèbe, vous allez le passer au bleu comme les hortensias!...

La Comtesse. — Vos vers sont d'une préciosité et d'un naturel à la fois!

Thyra, se levant, vague et souriante. — Je suis confuse!

Corneau. — M$^{\text{lle}}$ de Marliew est la seule femme sculpteur qui ait été jolie. A part Vigée-Lebrun, toutes les femmes artistes ont été des monstres.

Lignières, bas, montrant M$^{\text{lle}}$ Foreau. — Hum!... Hum!... Epargnez la dame à la toque de velours!...

Thyra. — Et ce n'est pas vrai. Je ne suis pas jolie.

Lignières. — Si vous pouviez vous voir dans l'expression de votre joie, dans le rayonnement d'un bal... Au bal, vous êtes quelquefois d'un éclat unique. Vous avez l'air de flamber...

Thyra. — Comme un pudding!

La Comtesse. — A propos irez-vous au bal costumé de la comtesse de Chatriaud?

M$^{\text{me}}$ de Marliew. — Nous ne sommes pas invitées, nous ne la connaissons pas.

Lignières. — Du reste, tous ces bals mondains sont assommants. Il n'y a que les bals d'artistes où il y ait encore la joie du costume. Je vais, ce soir, dans un endroit très commun, mais qui est vraiment, après tout, le seul bal de l'année.

Corneau. — Les Quat'z'Arts?

Lignières. — C'est toi qui l'as nommé!...

Corneau. — Nous y allons en bande, ce soir. Nous nous y verrons...

Lignières. — Eh bien, moi, j'y vais tout seul, mélancoliquement, en vieux célibataire, pour le plaisir. Les premiers ont été fort beaux. Il y avait la beauté de l'improvisation, la folie de la jeunesse. (A ce moment, Thyra, qui s'était éloignée, a tiré un accord de harpe dans le fond. Lignières se retournant.) Bon, je sais ce que cela veut dire! Nous l'ennuyons!...

Corneau. — Et elle joue aussi de la harpe! Que ne fait-elle pas d'ailleurs?...

Thyra. — J'en jouais... Pauvre Perdita! C'est ainsi que j'ai appelé cette harpe qui me servait d'accompagnatrice.

Artacheff. — Pourquoi ne jouez-vous plus?

Thyra. — Parce que j'ai perdu ma voix.

Artacheff. — Vous aviez une belle voix?...

M$^{\text{me}}$ de Marliew, s'exclamant. — Si elle avait une belle voix!... Ah! ne lui en parlez pas... ça lui fait trop de chagrin d'en parler. Une voix prodigieuse!... Et vous savez, elle n'avait pas pris de leçon. Elle chantait librement...

Thyra. — Avant la sculpture, le cheval et le chant, c'était toute mon âme... Oui, j'avais une voix, je crois, extraordinaire... C'était un don de Dieu... Il me l'a retiré...

Lignières. — Un de mes amis qui vous a entendue à Nice m'a dit que vous aviez une voix de soprano d'un timbre remarquable.

La Comtesse. — Et, de cette voix, il ne reste rien?

Thyra. — Rien du tout!

Corneau. — Mais si peu que ce soit... si peu que ce soit...

Thyra. — Je vous dis rien, (Tout à coup) ou plutôt si... si... une chose affreuse, comique et tragique à la fois... un cadavre de voix qui me fait mal... mal à entendre moi-même.

On se récrie.

La Comtesse. — Oh! vous devez exagérer. On ne peut pas l'entendre?

Thyra, se met à rire nerveusement. — Si vous me promettez de ne pas rire comme moi et même d'être tristes, je vous donnerai cette minute.

Corneau. — Mais nous n'avons pas envie de rire!

Thyra, appuyée à la harpe. Elle tire toujours quelques arpèges. — Voilà. Un soir à Rome... en revenant du Pincio... je chantais et ma voix ce soir-là était si belle que quelqu'un... un poète qui se trouvait parmi nous... m'a dit: « Il faut qu'elle soit immortalisée, cette voix-là. Il faut voler cette minute à la vie qui passe et qui emporte tout ». Eh bien! voyez, les poètes sentent toujours juste, Corneau, voyez comme il prophétisait! Ma voix a disparu. Je l'ai perdue et il en est resté un souvenir presque goguenard qui a la tristesse des fantômes... Ah! vous ne riez pas! Vous attendez avec anxiété... Vous êtes tous bien sages, messieurs, mesdames?... Eh bien! nous allons faire alors comme Méphisto. Nous allons rouvrir les sources du passé... (Elle se met à rire à nouveau. Elle va à gauche, dans le fond de la pièce, fait manœuvrer un coffre phonographique. Quelques notes, très pures, s'en échappent; on écoute très surpris. Au bout de quelques secondes, la voix enfle, et M^{me} de Marliew se lève subrepticement et fait signe aux personnes qui sont là. Elle montre Thyra qui, assise, pleure. On s'émeut. Sa mère, sur la pointe des pieds, va jusqu'au phonographe et l'arrête. Thyra, se levant.) Le passé!... Quelle caricature! Et cela aussi n'a eu qu'un temps...

Elle prend le rouleau des mains de sa mère et le jette à terre.

Corneau, se précipitant. — Oh! quelle méchanceté! c'est affreux!

D'autres personnes s'exclament.

Thyra. — Mais non, mais non... Vous voyez, ça me faisait toujours trop de mal à entendre. Du reste, rassurez-vous, je suis plus économe que vous ne le croyez! J'ai deux ou trois rouleaux encore en provision. (Elle se met à rire.)

Artacheff. — Mais c'est un crime ce que vous venez de faire là!

Corneau, bas, à Lignières. — Je trouve cette minute d'un tragique moderne extraordinaire. La femme écoutant sa propre voix disparue! la confrontation de l'âme et de la machine.

M^{me} de Marliew, s'approchant de Thyra. — Thyra! Thyra! Tu as de la peine, je te sens énervée.

Thyra, excédée. — Rien. Allez-vous-en, voilà tout. Emmène-les, je t'en prie!

M^{me} de Marliew, bas, aux uns et aux autres. — Venez...

Thyra, appelant Lignières. — Lignières! Un mot, s'il vous plaît; vous avez dit que vous alliez à ce bal ce soir. C'est intéressant? Une femme du monde peut-elle y aller?

Lignières, la regardant. — Peuh! avec un masque, pourquoi pas!

Thyra. — Vous y allez seul?

Lignières. — Oui.

Thyra. — Eh bien, il est possible que vous receviez de moi un coup de téléphone après le dîner. Je ne promets pas, mais c'est possible. Me piloteriez-vous incognito?

Lignières. — Avec joie, mais...

Thyra. — Quoi?

Lignières. — Mais si le prince apprenait cette escapade?

Thyra. — Je suis libre, mon cher. Et puis! Et puis...

En disant cela, elle secoue les lilas du prince et les émiette. A cet instant juste le prince entre. C'est un beau garçon, très distingué, à la figure énergique et douce à la fois. Il rit de toutes ses dents.

Scène VIII

Les mêmes, LE PRINCE PHILIPPE DE THYESTE

M^{me} de Marliew. — Ah! voilà le prince!

Le Prince. — Bonjour, madame! Bonjour, comtesse.

Il serre les mains.

M^{me} de Marliew. — Mais vous nous aviez annoncé votre visite pour quatre heures aujourd'hui!

Le Prince. — J'ai pu m'échapper plus tôt que je ne pensais. Bonjour, Thyra.

Thyra. — Bonjour.

La Comtesse. — Je ne vous ai jamais vu une mine aussi prodigieuse.

Le Prince. — Je ne cache pas mon bonheur! Je suis un pauvre homme assez content.

La Comtesse. — Ils feront un couple adorable. (A voix basse, à M^{me} de Marliew et aux hommes. — Laissons-les seuls, ces jeunes gens.

M^{me} de Marliew, tout haut. — Voilà qui va la consoler. Venez prendre mon chocolat.

La Comtesse, bas, à Lignières. — Nous l'avons énervée, cette pauvre petite... Quel dommage qu'elle ait perdu sa voix!

Lignères. — Bah! Il lui reste tant de choses!... C'est vrai, tous les dons elle les a!... Mais vous, comtesse, n'avez-vous pas une voix charmante... on me l'a assuré?

La Comtesse. — Je sais quelques petits airs nationaux. Il y en a de très beaux.

Lignières, très haut. — La comtesse veut bien nous chanter en bas, dans le salon de M^{me} de Marliew, quelques airs nationaux.

La Comtesse, se défendant. — Je n'ai pas dit ça!... Je n'ai pas dit ça!

Lignières. — Si, si, venez... Je vous accompagnerai moi-même au piano.

Le Prince. — Bon! nous descendons, et je serai enchanté de prendre quelque chose.

Thyra, s'approchant du prince. — Restez, il faut que je vous parle. (Haut et riant aux autres.) Je vais aller moi-même lui chercher sa tasse de chocolat!

On entend la voix de la comtesse qui dit au jeune poète.

La Comtesse. — Oh! que c'est curieux encore cela! Vos cheveux frisent aussi naturellement! Je ne l'aurais pas cru!

Corneau. — Je suis né ondulé... Comtesse...

M^{lle} Foreau, en s'en allant. — Thyra!... Je vous envie de vivre ainsi dans un murmure d'admiration! Que ce doit être beau d'être ainsi fêtée...

Thyra. — Mais ce que je donnerais, moi, pour avoir votre talent! (Au prince.) Vous restez, Philippe!

Le Prince. — J'attends!

Thyra s'en va. Lignières reste le dernier. Il cause quelques instants avec le prince sur le pas de la porte.

Scène IX

LE PRINCE, LIGNIERES

Le Prince. — Ah! quel joli moment de Paris que le mois de mai. J'arrive d'un garden-party à Bagatelle.

Lignières. — Vous portez la joie en vous! et sur vous!

Le Prince. — Ma foi, oui! Je ne le dois qu'à ma fiancée! Espérons que la femme continuera.

Lignières — Soyez-en sûr! Vous avez raison d'épouser crânement cette jeune fille destinée à tous les bonheurs.

Le Prince. — Crânement, vous le dites!... Car il se mêle à ce bonheur le sentiment de joie que l'on a toujours quand on fait une niche à ceux qui vous agacent.

Lignières. — C'est-à-dire?

Le Prince. — Si vous saviez la véhémence avec laquelle, en Italie, ce mariage est accueilli! J'entends d'ici les cris de paon de ma famille. Toute l'aristocratie romaine vitupère... On me prédit les pires catastrophes. Vous n'avez pas idée, en France, de ce qu'est la cour romaine... Je suis neveu de cardinal!

LIGNIÈRES. — Oui, je sais.

LE PRINCE. — Eh bien, le cardinalino est en train de se faire zitti (Il siffle.) comme une mauvaise pièce de théâtre. Mais tout cela n'est que réjouissant; je respecte et j'adore ma fiancée. Elle vaut tous ces petits sacrifices d'amour-propre. Je suis un homme radieux et décidé à être heureux avec la dernière des impertinences!

LIGNIÈRES. — Vous serez comblé.

THYRA, rentre avec une tasse à la main. — Voici cette ridicule chose.

Elle donne la tasse au prince.

LE PRINCE. — Merci...

THYRA, à Lignières. — Pourquoi êtes-vous resté le dernier? Vous n'avez rien dit, je pense!

LIGNIÈRES. — Pour qui me prenez-vous? Attendrai-je le coup de téléphone?

THYRA. — Attendez!... mais rien n'est moins certain.

Scène X

LE PRINCE, THYRA

THYRA. — Désirez-vous des pailles?...

LE PRINCE. — Ce que je désire, c'est demeurer seul auprès de vous, m'étendre à vos pieds... tenez, sur ce coussin... comme votre chien, dans cette attitude qui me sera familière plus tard... Ne vous en allez pas... Restez, ma chérie... Un coude sur vos genoux, en clignant un peu les yeux, je peux me croire encore dans les jardins de la villa d'Este, ce jour où il faisait si chaud et où on nous a apporté des bols de tamarin glacé... Comme vous avez l'air réfléchi, aujourd'hui, ma tendresse ! Moi, je suis stupide de bonheur... Vous voyez, tout le monde le constate, et particulièrement aujourd'hui.

THYRA. — Pourquoi particulièrement aujourd'hui?

LE PRINCE. — Parce que j'ai visité des magasins pour notre installation future. J'ai été voir de vieilles choses, de vieilles choses asiatiques dont je vous ferai la surprise, vous verrez! Je crois que votre chambre à coucher vous plaira. Il y a une équipe d'ouvriers en ce moment-ci dans la vieille demeure de famille à Rome. A ce propos, ma tendresse, j'ai reçu encore un abatage du cardinal. J'ai oublié de vous apporter la lettre. C'est à mourir de rire ! Décidément, nous nous marierons sans la bénédiction du pape. Il faudra vous en passer.

THYRA. — Il y a beaucoup d'obstacles à notre mariage, beaucoup... Ce breuvage est trop tiède... Voulez-vous de la glace?

LE PRINCE, riant. — Non, merci. Soufflez dessus, voulez-vous? (Il lui tend la tasse. Elle souffle.) Vous êtes jolie ainsi. Avez-vous bien travaillé hier et aujourd'hui? Je croyais vous trouver en séance.

THYRA. — Non, j'ai renvoyé le modèle. Ça ne marchait pas très bien. Je pensais à autre chose.

LE PRINCE. — Eh bien, moi de même, moi qui ne travaille pas, moi, le fieffé paresseux, l'acte de manger, aujourd'hui, de parler, a été tellement oiseux que je crois bien que je n'ai pu m'y résoudre... J'étais heureux à ce déjeuner, j'étais heureux à cette exposition, mais je pensais à tout autre chose... Je me sentais ici... Connaissez-vous, Thyra, ce plaisir du passé, ce plaisir de tout exhumer?... Ce sera si agréable dans quelques mois, quand nous serons tout seuls, de retrouver les roses roses que vous cueilliez au jardin Aldobradini... de revoir votre figure éclairée par en dessous, vous savez... par le reflet du soleil quand vous restiez appuyée le bras haut à une colonne... Je me souviens de tout. Quand vous penchiez votre figure sur la tasse pour la souffler, il y a une seconde, je retrouvais le dessin de votre figure dans une vasque se détachant sur la cime des cyprès, et...

THYRA, l'interrompt. — Mon ami, il faut que je vous annonce une pénible nouvelle, une décision qui va vous causer beaucoup de peine!

LE PRINCE. — Mais vous avez un air inquiétant, ma parole!

THYRA, elle se lève. — Et voilà que pour vous dire ces choses, je me sens d'une faiblesse... d'une faiblesse...

Il la soutient.

LE PRINCE, inquiet. — Mon pauvre petit! mais votre chagrin est mon chagrin. Parlez... parlez...

THYRA. — Je ne peux pas... Une seconde... attendez. (Elle se rassied.) Mon ami, je vais vous dire cela très doucement... Vous ne vous mettrez pas en colère... Vous allez tâcher de vous émouvoir le moins possible, et, bien que je vous le dise du bout des dents, vous comprendrez que je parle du fond de l'âme... que tout ce que je vous dis est mûrement réfléchi et ressemble à la vérité comme... la vérité à elle-même.

Elle lui prend la main et joue avec le gant.

LE PRINCE. — Mais voilà déjà un début qui prouve que vous n'improvisez pas!

THYRA. — Ce n'est, en effet, ni une fantaisie, ni un caprice. J'ai très réfléchi. (D'une voix faible et craintive.) Il faut que nous restions des amis... Nous resterons de bons amis, mais nous ne devons pas nous épouser... Je ne veux pas de mari... Je désire demeurer libre...

Il se retourne vers elle et reste un grand moment à la regarder.

LE PRINCE. — Permettez-moi de ne pas prendre au sérieux cette boutade.

THYRA. — Vous auriez tort. Vous feriez fausse route.

LE PRINCE. — Allons, Thyra, vous ne vous rendez pas bien compte de ce que vous dites, de l'effet sur moi d'une pareille plaisanterie!

THYRA. — Je sais que vous m'aimez beaucoup, mais ma décision est irrévocable.

LE PRINCE, sans y ajouter foi. — Je cherche ce qui peut vous effaroucher. Ce ne sont pas les objections de famille! Vous ne vous froissez pas de ce que je vous ai dit à propos de mon oncle et des prêtres?

THYRA. — Ah! Dieu non!

LE PRINCE. — Qu'y a-t-il dans ce mariage qui vous gêne tout à coup? Car c'est tout à coup. L'objection de fortune n'existe pas, puisque le hasard vous a faite riche. Alors, il y a quelque chose de si inexplicable dans cette répugnance subite que vous allez m'en donner l'explication, Thyra! Vous m'avez annoncé que vous parleriez du bout des dents? Je vais vous répondre de même. Je vais vous répondre en riant, en allumant même cette cigarette... Allons, pas de fâcherie... Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite chérie? Le travail? Vous ne redoutez pas que j'importune ni votre travail, ni votre avenir d'artiste. Je vous ai assurée que je vous laisserais la plus grande liberté, que je ne vous demanderais rien de vos journées. Vous hochez la tête... Ce n'est pas ça?

THYRA. — Mon petit Philippe, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, vous savez. Je suis fantasque, baroque. Je retrouve mes idées d'indépendance irrésistible. Dites-vous cela !

Le Prince, riant. — Je sais... Ça vous ennuie que je sois Italien ! Vous avez dit l'autre jour des choses très désagréables sur les Italiens, à dîner... sur la musique italienne, sur la littérature italienne, sur l'aristocratie italienne. Je vais me faire danseur russe... Passez-moi du feu !...

Thyra. — Comme c'est bête ce que vous dites, même en riant ! Toute ma jeunesse, je m'étais prophétisé le contraire... Ce n'est qu'avec un Italien, me disais-je, que je pourrais vivre agréablement en France.

Le Prince. — Comme c'est vrai ! La France est exquise, à condition de n'y pas être Français. Vous voyez que nous sommes bien faits pour être heureux à Paris comme à Rome... ou en sleeping, partout... Cependant, pour que vous ayez pu songer, même à la légère, à une rupture, il faut que, physiquement au moins, vous vous sentiez bien éloignée de moi ! C'est déjà embêtant.

Thyra, se retournant vers lui. — Oh ! je désire que vous n'alliez pas faire, plus tard, des réserves de ce genre... Vous voulez que je vous assure mes sentiments ? Eh bien, je le dis sans fausse honte : je n'ai pas été insensible du tout à ce qu'on doit nommer votre charme, à vos manières, de chat tigre... ces yeux qui vous brûlent... votre voix à la fois vibrante et voilée... Oui, tout cela je l'éprouve... Quand vous entriez, je me sentais envolée, partie, dépouillée de mon enveloppe charnelle. Quand j'étais lasse, vous aviez le don de ranimer mes yeux... j'ai toujours été contente de vous voir... Vous étiez toutes les grâces de mes ambitions...

Le Prince. — A la bonne heure ! Je commence à me rassurer ! J'en avais besoin.

Thyra, penchée sur lui et souriant avec contrainte. — Et, maintenant que je vous l'ai redit, pour que vous n'en doutiez pas... cela ne change rien à ma résolution que j'ai prise, et dont je n'ai même pas averti ma mère. Je vous le redis une dernière fois très doucement, très gentiment, en souriant comme je peux... pianissimo... mais vous devez voir à quel point je suis décidée.

Le Prince, se levant brusquement. — Allons, allons, c'est sérieux ?... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Thyra. — Croyez-vous que je puisse dire quelque chose de cet ordre par badinage ? Croyez-vous, Philippe, que j'éprouve toujours profondément... ce que j'éprouve ? et que mes idées soient des résultats de moi-même ?...

Le Prince. — Vous m'effrayez !... Ah ça ! je vous avertis, ma chère, qu'il ne faut pas avec moi jouer de ce jeu-là ! Je suis brutal, très susceptible... prenez garde !

Thyra, vivement. — Je ne suis pas sûre de vous donner le bonheur ! Alors, il vaut mieux ne pas tenter l'aventure... Je me connais, je suis remplie de doutes, et de doutes motivés. Quand on n'est pas certain du bonheur que l'on peut apporter, on n'a pas le droit de préparer des déceptions... des solitudes !

Le Prince. — Si je vous comprends bien, ce n'est pas de moi que vous doutez, c'est de vous ?

Thyra. — Je doute, mon ami, de mon accord avec la vie, et ça revient au même !

Le Prince. — Ne cherchez pas de périphrases. On m'avait bien averti et prédit que cette indépendance d'artiste...

Thyra. — On n'a peut-être pas eu tort ! Je sens en fin de compte que je ne vous apporterais que du mal. (Elle cherche ses mots.) Je pourrais être dans vos doigts une illusion effritée ! Supposez que par... insuffisance... j'en arrive un jour à vous quitter, que je vous laisse seul avec des regrets, avec le détestable souvenir d'une femme que vous auriez aimée et à laquelle vous vous seriez habitué. Il ne faut pas risquer le paquet quand on doute de soi à ce point-là !... Je vivrai seule, pas de vie commune, c'est plus sûr !... J'ai réfléchi !

Le Prince. — Ah ! vous êtes une terrible orgueilleuse, Thyra ! Voilà la vérité. Sous tous vos mots perce votre incalculable orgueil !

Thyra. — Orgueilleuse ? Ah ! Philippino ! bien plus encore que vous ne l'imaginez ! Vous dites cela d'un ton de reproche qui laisse à supposer que vous connaissez toute la mesure de mon orgueil. Non... non... Mon orgueil est sans limites... Ah ! tout ce que j'attendais de moi et de la vie, vous n'en avez pas idée !

Le Prince. — La passion de la gloire qui prime tout, dans ce cœur d'orgueilleuse !

Thyra. — Oui, Philippe, la gloire !... Elle est si belle !... Mais il n'y a pas que la gloire des œuvres. Les actes aussi ont leur gloire. Un bel amour, c'est une œuvre comme une autre. Mais là aussi il faut la patience, le temps ! comme dit Lepage.

Le Prince. — Si c'est ce qui vous inquiète attendez avec confiance, ma chérie, et vous verrez. Je réponds de vous !

Il essaie de la prendre dans ses bras.

Thyra, se dégageant. — Non, je n'attendrai pas, je n'attendrai rien, mon petit Philippe, nos fiançailles sont rompues, je vous rends votre liberté. Nous nous reverrons, certes, vous reviendrez ici, je l'espère, mais en ami, en ami seulement.

Mouvement de fureur de Philippe qui arpente l'atelier.

Le Prince. — Allons, puisque je me heurte à une décision, la raison ? Vous voulez selon la formule, vivre votre vie, vous consacrer à la sculpture... c'est cela ?

Thyra. — L'avenir vous prouvera le contraire... Je viens de rompre au contraire toutes mes fiançailles avec la vie, toutes...

Le Prince. — Que signifient encore ces paroles énigmatiques.

Thyra, avec flamme. — Philippe, je me suis réservée entière jusqu'ici avec une fureur jalouse et heureuse à toutes ces promesses, à ces noces avec l'avenir... J'y ai voué mon esprit ardent et mon corps chaste... Je vous attendais, je vous l'ai dit, comme j'attendais le génie pour mes œuvres qui allait me tomber du ciel ! Le mot : amour que vous m'avez fait prononcer pour la première fois, pour la première fois, est comme le mot : génie... Une fois dit... et cela a été long par exemple... j'y ai cru dur comme fer et je l'ai employé tous les jours à propos de vous. Eh bien, ces deux couronnes de noces, l'art et l'amour, je les ai brisées aujourd'hui même. Je ne sculpterai plus jamais !

Elle découvre la selle vide.

Le Prince. — Allons donc !... Quelle blague ! Alors quoi ?... Pas de sculpture, pas de mariage ?... Que comptez-vous faire, alors ?...

Thyra. — Autre chose...

Un temps.

Le Prince. — Ah ! c'est ainsi... autre chose... Ah ! parfaitement... Si vous projetez de tout quitter, art et mariage... c'est que vous êtes enchaînée quelque part!... Il y a dix minutes que le mot me brûle les lèvres. Vous ne pouvez pas m'épouser, dites-vous, répétez-le... encore? Vous ne pouvez pas?

Thyra. — Je ne le peux pas.

Le Prince. — Alors c'est que ce qu'on m'avait dit est justifié!... C'est que vous avez un amant!... Si, si... C'est cela!... On vous accuse. Je ne voulais pas le croire quand on m'a insinué: « Prenez garde, prenez garde, vous êtes dupe. » Je suis sûr maintenant qu'il y a un amant... je le sens!... C'est logique d'ailleurs... Une jeune fille trop libre!... habituée à la licence des yeux!

Thyra. — Ne vous égarez pas!...

Le Prince. — Thyra... Vos yeux sur moi! C'est une comédie? Une épreuve!... Ou alors, ce serait de la folie pure! si quelque attachement ne vous retient pas... Voyons, dites, et redites avec moi que nous nous marions et que nous serons heureux. Il faut que vous n'en doutiez pas... nous serons très heureux. Je me rends compte de tous les trésors que vous m'apportez... Ne craignez rien, je serai à vos genoux comme je l'étais tout à l'heure, toujours en adoration... Vous travaillerez à votre aise. Vos caprices seront réalisés. Je ne serai pas jaloux de votre gloire, j'aurai des attendrissements pour elle. Je vous considère comme une espèce d'enfant de génie, promise à toutes les belles choses... Comprenez bien que ce n'est pas chez moi illusion, sensualité passagère. Il n'y a presque pas de sensualité dans mon amour pour vous, tellement vous êtes haute...! C'est tendre, respectueux... comme pour une femme-enfant. Voilà... Et si vous me rejetez, écoutez bien cela et sentez la mesure de votre responsabilité... si vous m'échappez... je sens que je serai un homme absolument perdu. Je ne sais pas ce que je ferai!

Thyra. — Taisez-vous! taisez-vous! Il ne faut pas dire cela. C'est trop. Allez-vous-en! allez-vous-en! Epargnez-moi.

Le Prince. — Oh! je sens bien que, là-dessous, se cache quelque histoire probablement peu glorieuse, plus ou moins avouable... Il est temps de vous repentir. Demain...

Thyra. — Ne menacez pas, Philippe. J'ai de la peine, il est inutile de m'en faire plus encore...

Le Prince. — Je vous avertis que si vous persistez... d'abord, nous ne nous reverrons jamais, jamais!... Ne comptez sur aucune amitié posthume de ma part! Si cela doit finir ainsi, bah!... je l'accepterai... je suis fataliste!... Je n'aurai même pas la sale curiosité de fouiller dans l'ombre trouble de votre vie... Après tout, il y a quelque chose de sincère et d'impressionnant dans votre voix qui me fait comprendre ceci: si vous ne voulez pas vous lier à moi, c'est que vous ne le pouvez probablement pas. Il y a là un reliquat d'honnêteté, mettons: un scrupule!...

Thyra. — Ne m'accablez pas! croyez ce que vous voudrez!...

Le Prince. — Thyra, j'étais arrivé le plus heureux des hommes, je repartirai le cœur broyé... serré jusqu'à me faire évanouir, mais ce sera...

Thyra. — Vous l'avez dit: définitif!

Le Prince. — Votre inexplicable cruauté serait mon salut dans ce cas. Cette rupture préméditée et sèche et si méchante, me guérira! Je n'en suis pas à mes premières blessures! Affaire de courage... je suis fataliste. Et c'est l'orgueil qui me sauvera.

Thyra. — C'est toujours l'orgueil qui sauve, Philippe!

Le Prince. — Oh! la leçon ne sera pas oubliée de sitôt!

Thyra. — Vous ne la recevrez probablement pas deux fois! Vous avez tout pour être heureux... pour être aimé... adoré.

Le Prince. — Et désormais, je croirai à la loi des mésalliances...

Thyra. — Je vous en prie!

Le Prince, changeant de ton. — Adieu, Thyra! Oui, sans colère, en effet, sans colère, je partirai. Je répondrai à la froideur de votre décision par une attitude non moins simple et tout aussi énergique. Je pars bouleversé, stupéfait, ému jusqu'à en trembler. Mais un jour... et un jour, cela veut dire dans bien des jours, j'ajouterai sans doute cette méconvenue au roman de ma vie. Ce jour-là, si j'ai la force de me dire sans larmes: « Ce fut une jolie erreur », alors, c'est que je vous aurai pardonné!

Thyra. — Eh! quoi... je perds même votre amitié?... Pas cela, dites... Pas tout à fait?...

Le Prince, avec hauteur. — Ah! par exemple?... je vous le garantis! (Il s'arrête un instant à la porte.) Voyons... Une dernière fois, Thyra, je vous ordonne de me donner la raison... j'y ai droit... je la veux... Parlez... (Il a dit cette phrase avec une autorité sans réplique.)

Thyra, après une hésitation à voix basse. — Vous l'avez dit: l'honnêteté!

Le Prince, réprimant un cri. — Ah! cette fois, j'ai compris!... Quel aveu!... (Il prend son chapeau.) Adieu, Thyra! (Froidement, correct.) Tout est fini!... je vous épargnerai le moindre reproche... Maintenant je crois bien qu'il n'y a plus un mot, plus un, qui puisse venir à notre secours!... J'écrirai à votre mère... Présentez-lui tous mes respects, et dites-lui que je m'en retourne en Italie, fâché de ne pas lui avoir fait mes adieux ni présenté mes hommages.

Scène XI

THYRA, seule, puis LES DOMESTIQUES

Thyra, elle s'appuie contre la selle vide, la tête écroulée sur les coudes. On entend sa respiration oppressée, et on voit la secousse de ses bras. Elle se redresse. — La place est nette. (Fébrile, elle sonne des coups précipités. Elle ouvre les portes du fond de l'atelier et appelle.) Green! Yoro! (La femme de chambre entre en courant.) Green, je vous avais sonnée.

Green. — Mais mademoiselle a sonné des coups si précipités... on ne savait pas qui.

Le nègre apparait à la porte.

Thyra. — Oui, Yoro aussi. Attendez, attendez mes ordres... Le maître d'hôtel aussi. Vite, vite... (Elle s'interrompt.) non, attends... Yoro. (Elle met les mains sur le visage comme pour réfléchir, pour prendre un parti.) Green, fermez les rideaux de la baie, fermez les fenêtres hermétiquement, fermez...

Green. — Mais, mademoiselle. Il fait grand jour. Il est quatre heures!

Thyra. — Eh bien! Il fera nuit! C'est ce que je veux. Aidez-la, Yoro, vite, faites vite. (Les deux domestiques tirent les rideaux de la baie. On ferme une petite fenêtre dans une niche. La pénombre est faite. On n'y voit presque rien.) Là. Maintenant allumez... Partout! Partout... je veux toutes les lumières, les plafonds... les vasques... (Les domestiques allument.) C'est bien. Ah!... C'est bien! (Une lumière intense a jailli de toutes parts dans les globes, dans les vitrines, dans la voûte du plafond.) Voici. Je dînerai ici, dans l'atelier... toute seule. Je vais au bal ce soir. J'entends que personne ne me dérange, personne, pas même madame. Vous entendez bien, je ne veux ni ma mère, ni personne. L'ordre est formel. (Par la porte restée ouverte un valet de pied apparaît. Thyra l'aperçoit.) Ah! le valet de pied aussi est accouru! j'ai justement besoin de vous. Allez chez Edgard, apportez-moi des pastèques très mûres, très mûres, n'est-ce pas?... Vous achèterez en passant des roses rouges chez le fleuriste, le plus rouge possible, avec de longues tiges... Vous, Yoro, (Le valet de pied sort sur un signe.) dites au maître d'hôtel qu'on me servira ici du caviar, du champagne... allez, et personne, n'est-ce pas?... Ah! j'oubliais la manucure... Téléphonez à la manucure. Non, Green le fera, n'est-ce pas, Green? (A Yoro.) Sortez.

Green. — La manucure, et le coiffeur, mademoiselle.

Thyra. — Non, je m'ébourifferai toute seule, je m'arrangerai seule. Il faut que je sois un amour ce soir... Je veux être belle! radieuse! radieuse!... Green, allez me chercher mes deux costumes de Salomé, les deux avec les coiffes, celle de corail et...

Green. — Mademoiselle les a mises dans le grand coffre avec les costumes anciens.

Thyra. — C'est vrai. Eh bien, sortez-les, sortez-les. (Green va à droite à un coffre oriental et sort les robes. Elle tire elle-même les rideaux par où filtrait un peu de lumière.) Vous m'apporterez tout ce qu'il faut pour le maquillage, ici, devant la psyché, sur cette table...

Green, apportant les costumes. — Mademoiselle s'habillera ici?

Thyra. — Oui, ici. Je veux prendre tout mon temps, je veux être méticuleusement belle et je sens que je vais l'être ce soir. Je vais m'appliquer. (Elle prend les deux costumes et les jette sur un divan.) La manucure seulement, n'est-ce pas, c'est bien compris? Ah! que ça va être agréable... toute seule... pendant qu'il pleut sur les vitres de l'atelier. Je vais grignoter sur un petit coin de table, ou sur cette peau blanche. Je vais me déshabiller près de la vasque, et je vais mettre trois heures... quatre heures, tant que je pourrai... à m'arranger, à attendre...

Green. — Mademoiselle n'a pas besoin de moi, alors?

Thyra. — Apportez-moi dans quelques instants ce que j'ai dit, toutes les pâtes, les flacons, les brosses, les parfums, et à sept heures, qu'on me serve sur un seul plateau les bonnes petites choses que j'ai commandées. Fermez toutes les portes et plus de bruit dans la maison. (Green s'en va. Thyra se met à fredonner un air, prend les colliers que la femme de chambre a sortis avec les costumes. Elle les met autour de son cou, passe trois ou quatre bagues à ses doigts et entr'ouvre son corsage. Elle enlève quelques épingles de ses cheveux. Les cheveux tombent sur ses épaules. Alors, elle prend le bonnet de corail et le pose à peine sur sa tête. Elle arrache au bouquet de lilas quelques branches, joue avec une seconde en chantonnant. Puis, tout à coup, elle s'arrête net ; dans la psychée elle a vu son image de loin. Elle s'arrête les sourcils froncés. Elle se regarde.) Ah! te voilà, toi! (Elle fait un pas avec un geste de colère. Elle jette les fleurs contre la glace, en la visant, de loin ; puis elle se rapproche. Elle regarde fixement son image; à droite et à gauche, jette un regard peureux et circulaire comme pour mesurer sa solitude. Alors, elle s'approche tout contre la glace en étirant les bras et en se souriant, la tête un peu renversée en arrière. Quand elle est tout contre la psyché, elle s'y accoude, laisse délicieusement glisser sa joue contre la fraicheur de la glace. Elle secoue la tête, avec une petite expression douloureuse et plaintive, presque puérile. Elle tend ses lèvres et embrasse en pleurant son image.) Pauvre... pauvre...

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Même atelier. La scène vide. Ce n'est plus l'éclairage du premier acte, l'obscurité presque complète. Une coquille lumineuse, simplement, projette sa lumière sur une table en veilleuse. Sur une table le plateau du dîner non desservi. Près de la psyché la lampe à pied. Désordre d'étoffes et de robes. Des flacons et des brosses. La scène demeure vide très longtemps. On entend sonner à la porte de l'escalier privé de l'atelier. Personne ne vient... Plusieurs appels. On entend même cogner à la porte de l'antichambre. Mme de Marliew, en camisole de nuit, apparaît au petit escalier intérieur qui mène aux appartements. Elle descend et maugrée, ouvre un commutateur qui donne un peu de lumière dans une coupe.

Scène première.

Mme DE MARLIEW, seule.

Mme de Marliew, marmottant. — Qu'est-ce qui se passe? Elle n'a donc pas pris sa clef? Il est trois heures déjà... ce ne peut être qu'elle... (Elle va à la porte de la petite antichambre.) C'est toi, Thyra? (Bruits de porte ouverte. Cette fois une exclamation.) Vous!... Entrez, entrez! (Mme de Marliew revient en scène faisant passer devant elle le prince de Thyeste en habit. Il entre avec précipitation.) Vous! prince!... que venez-vous faire?... Il y a un malheur!... un accident!...

Scène II

Mme DE MARLIEW, PHILIPPE

Philippe. — Je viens attendre Thyra, elle n'est pas là, n'est-ce pas? Elle n'est pas rentrée?

Mme de Marliew. — Pas encore. Il est pourtant trois heures du matin... mais elle ne saurait tarder.

Philippe. — Savez-vous où elle est allée?

Mme de Marliew. — A un bal costumé.

Philippe. — Seule? Personne n'est venu la prendre?

Mme de Marliew. — Seule... Je ne l'ai même pas vue, j'étais couchée quand elle est partie. Elle avait condamné sa porte.

Philippe. — Je m'excuse de vous déranger à une pareille heure et de vous avoir fait lever... Mais si vous le voulez bien, nous allons l'attendre ensemble?

Mme de Marliew. — Mais très volontiers... Je m'excuse seulement d'une pareille toilette. Permettez que j'aille au moins mettre quelque ordre...

Philippe. — A quoi bon? Je vous en prie, restez comme vous êtes.

Mme de Marliew. — Croyez que je suis gênée...

Une vieille femme abdique toute coquetterie, c'est entendu, mais...

PHILIPPE, sèchement. — Je vous trouve très bien ainsi. Je vous en prie, madame. J'ai à vous mettre au courant de la situation et tout retard, fut-il de quelques minutes, me semblerait intolérable.

Mme DE MARLIEW. — Asseyez-vous donc, prince. Tenez, je vais donner de la lumière... (Elle allume l'atelier.) Vous avez là des cigarettes. Vous n'aurez pas froid?

PHILIPPE, sans s'asseoir. — Je crois qu'en ce moment je ne sentirais ni le froid ni le chaud! Je viens de faire les cent pas devant votre porte pendant près d'une heure et je ne pourrais me rappeler la température. (Un temps.) Votre fille m'a donné mon congé ce soir, le savez-vous?...

Mme DE MARLIEW. — Qu'est-ce que vous dites là?... Ce n'est pas possible!

PHILIPPE. — Il n'y a pas d'autre terme : mon congé... Elle a rompu avec une netteté, une autorité qui montraient une résolution parfaitement réfléchie.

Mme DE MARLIEW. — Jamais, croyez-le, elle ne m'avait mise au courant d'une intention semblable! Vous me voyez suffoquée... Hier matin encore, nous avions discuté certains détails de trousseau. Peut-être, prince, avez-vous pris une humeur de femme nerveuse pour...

PHILIPPE, soupçonneux. — Non, non... Thyra ne m'a fourni que les plus vagues explications. C'est ce vague précisément qui avait éveillé tous mes soupçons. Je prévoyais qu'il y avait un mystère là-dessous. J'ai voulu savoir... et ce que j'ai appris passe toute imagination, en effet! J'ai fait guetter votre fille.

Mme DE MARLIEW, révoltée. — Oh!

PHILIPPE. — Pensant bien qu'elle sortirait ce soir, j'attendais le signal de mes pisteurs et j'ai pu la suivre moi-même. Elle est partie d'ici de bonne heure?

Mme DE MARLIEW. — Oui, vers neuf heures, je crois.

PHILIPPE. — Elle s'est rendue chez Emmanuel Lignières...

Mme DE MARLIEW, rassurée et riant. — Chez M. Lignières?... Oh! si vous prenez ombrage de cette camaraderie, je puis vous certifier...

PHILIPPE. — Attendez la suite... Attendez la suite... Elle est en effet restée très peu de temps chez ce M. Lignières.

Mme DE MARLIEW. — Vous voyez bien!

PHILIPPE. — Ils sont descendus tous deux au bout d'une vingtaine de minutes: Thyra telle qu'elle était entrée, c'est-à-dire emmitouflée de voiles sur la figure, et lui en costume renaissance italienne... une sorte de seigneur vénitien. Ils se sont fait conduire par le taxi qui avait amené Thyra, ils se sont fait conduire au bal des Quat'-Z'Arts, à Bullier...

Mme DE MARLIEW. — C'était à ce bal?... Oh! comme je suis contrariée! En effet, l'endroit n'est pas convenable, et je la gronderai d'importance!

PHILIPPE. — Doucement!... Je vais vous servir d'autres choses! je ne sais si elles seront pour vous des révélations ou si rien de la vie de votre fille ne vous est inconnu...

Mme DE MARLIEW, avec hauteur et fermeté. — Mais, prince, Thyra ne me cache jamais rien et n'a, je vous le certifie, rien à me cacher.

PHILIPPE. — Vraiment? je doute pourtant que vous consentiez à partager la responsabilité de ce qui va suivre. (Il s'assied.) J'ai pu distinguer qu'elle avait un loup sur la figure.

Mme DE MARLIEW. — Quelquefois, elle porte, par genre, un loup de velours rouge

PHILIPPE. — Oui... une habitude, une manière de ne pas se faire reconnaître... Le célèbre anonymat!... Bref, je les ai vus entrer. J'étais sûr de les retrouver, j'ai pris le temps de me masquer moi-même. J'ai passé hâtivement un costume, placé un cartonnage sur la figure. Au bout d'une demi-heure je suis entré dans la salle. Bon, me suis-je dit, je tiens la clef du mystère; elle aime Lignières, c'était une simple intrigue.

Mme DE MARLIEW, riant. — Oh! prince, c'est tout à fait impossible, impossible!

PHILIPPE. — En effet, mais sur le moment l'hypothèse me semblait très plausible. Pourquoi pas?... Lignières est un beau garçon. Je l'avais rencontré dans la journée ici même. Elle pouvait obéir justement à une séduction sentimentale... enfin, ce n'était pas impossible... eh bien! non, non... l'hypothèse était trop simple, trop normale encore! Je me trouve en présence de quelque chose qui dépasse tout ce que je pouvais imaginer... tout! vous entendez, tout!... Votre fille est un monstre, madame, un simple monstre! un être sournoisement dégradé, un...

Mme DE MARLIEW, se levant indignée. — Mais, prince, je ne vous permets pas de parler ainsi de ma fille!

PHILIPPE. — Oh! oh! nous n'en sommes plus à ces permissions-là, je vous prie de le croire! Après ce que j'ai vu, de mes yeux vu, je suis autorisé à tous les commentaires, et je les prends!

Mme DE MARLIEW, se remettant de son émotion. — Mais je vous prie maintenant de préciser.

PHILIPPE. — Facilement!... Après s'être livrée à mille excentricités dans son costume de Salomé, déjà pas mal indécent, bras nus, gorge à l'air, et je le reconnais cependant, gardant le masque ou ne le soulevant que pour boire quelques gorgées de champagne, elle s'est mise à danser dans un coin devant une quinzaine de personnes ricanantes et excitées; elle dansait comme un modèle, toujours nimbée de voiles... sous le regard, j'ose dire paternel, de ce monsieur Lignières qui, lui, était parfaitement reconnaissable, ne se mettait pas en peine d'un anonymat quelconque et serrait de temps en temps quelques mains d'un air fat et flatté. Je voyais des hommes lui demander à voix basse, avec ce regard qui ne trompe pas, ce regard curieux: « Qu'est-ce que c'est que cette petite femme-là? »

Mme DE MARLIEW. — Inconséquence regrettable! voilà tout!

PHILIPPE. — Il haussait les épaules et c'était déjà exquis pour moi. Mais voici la chose inouïe, si folle que si je ne l'avais pas vue de mes yeux, jamais je ne l'aurais crue. Tout témoignage m'aurait paru une calomnie, une invention pure!...

Mme DE MARLIEW. — Mais dites, dites!... Vous me déchirez!... Vous me jetez dans un état d'anxiété torturante...

PHILIPPE. — L'heure des soupers ayant sonné, ils se sont mis à une table... Vous savez, de ces petites tables à côté l'une de l'autre... Cent cinquante personnes se trouvent réunies en cohue, échangent leurs regards, leurs cris, leur demi-ivresse... Cela sent la sueur et le fard... Tous les deux seuls, Lignières et elle, attablés et presque silencieux... De temps en temps il lui versait par amusement des vins, du champagne... Elle paraissait d'une gaieté extraordinaire. Je ne voyais pas ce qu'elle pouvait bien regarder en face d'elle fixement, et, tout à coup, elle rejeta le loup et son visage parut en pleine lumière, un visage que je ne lui connaissais réellement pas, presque cynique... les narines froncées par une respiration haletante... Et je m'aperçus que, depuis quelque temps, elle considérait en face d'elle une sorte d'éphèbe, un bellâtre d'une vingtaine d'années, habillé en joueur de flûte, qui donnait l'impression d'une sorte de peintre anglais ou américain, vous savez de ces jeunes hommes au visage audacieux dans une foule, qui se sentent regardés et ne craignent aucun regard... Mon attention, d'ailleurs, se portait uniquement sur elle. Je ne perdais pas un jeu de sa physionomie. Alors j'ai vu son immobilité se transformer en un sourire, un sourire presque humble, une expression qui m'a tout écœuré. De suite j'ai jeté les yeux sur l'homme. Il répondait à ce sourire... puis il a mâchonné prétentieusement des fleurs. Elle a répondu de même. Je me sentais étouffer!

M^me^ DE MARLIEW. — J'ai peur...

PHILIPPE. — Attendez, ce n'était rien! Car, comme une prostituée, (M^me^ de Marliew se lève en sursaut.) il n'y a pas d'autre mot, comme la plus vulgaire des courtisanes, à je ne sais quel geste de l'homme qui m'échappa, je l'ai vue envoyer du bout des doigts négligemment un baiser! Cela s'est fait très simplement, comme un rite... Elle avait le coude appuyé sur la table, le regard mi-clos. L'homme a souri... Peu de temps après, il s'est levé, s'est approché de leur table... Ils ont causé quelques instants, lui debout. Et Lignières, vous entendez bien ceci, Lignières a laissé s'asseoir à leur table cet homme qui sans nul doute devait être pour lui un inconnu... Lignières riait bêtement, peut-être amusé... L'heure qui a suivi fut plus atroce encore! J'ai vu cet homme lui caresser doucement les bras... Il a pris une coupe de champagne... il l'a fait boire, la tête renversée en arrière, et tout à coup il lui a pris la bouche en riant... Ah! je vous fais de la peine...

M^me^ DE MARLIEW, laissant tomber la tête dans ses mains. — Vous me martyrisez, tout simplement.

Un silence oppressé.

PHILIPPE. — J'abrège. Il y a deux heures environ, ils sont sortis tous les deux ensemble du bal, délaissant Lignières, qui s'est perdu dans la foule. Moi, je me suis précipité à leur poursuite. Mon taxi les a suivis. Je n'avais plus qu'un espoir, dans ce désarroi, c'est qu'elle se fît conduire directement ici... Parbleu, non! l'auto filait toujours du côté du parc Monceau. Oh! cette poursuite dans la nuit... J'avais envie d'arrêter la voiture mais la curiosité emportait tout autre sentiment. Eux, ont-ils aperçu une auto qui les suivait? Je ne le crois pas, toutefois, l'homme, à un certain moment, s'est penché à la portière... la couronne de laurier d'or est tombée... J'ai aperçu un bout d'épaule, un bout d'étoffe rouge, c'est tout!... Alors, ils ont tourné à toute allure dans les rues diverses. Mon taxi ne pouvait suivre qu'à une distance normale pour ne point éveiller leur attention. Brusquement, je les ai perdus!... J'ai pris la rue Puvis-de-Chavanne; eux ont dû prendre une petite rue à gauche... Pendant une demi-heure, j'ai exploré toutes les rues environnantes. J'espérais qu'un taxi arrêté m'indiquerait la maison. Rien! Je n'avais plus qu'à me faire conduire ici et, en bas de chez vous, j'ai erré... je me suis promené... Maintenant, il est trois heures. Le sot espoir qu'elle était peut-être ici... montée par l'escalier de son atelier... le désir surtout de vous voir, de parler à quelqu'un, m'a fait sonner à votre porte... A présent, je suis chez elle et j'attendrai, j'attendrai jusqu'à l'aurore... jusqu'à demain matin! (Il frappe sur la table.) Je veux lui dire toute ma haine, tout mon mépris, ma colère! Ah! le sentiment de répulsion que j'éprouve!... le... (Il s'arrête.) Eh bien, vous voilà fixée!... L'étiez-vous avant? Je n'en sais rien! Oui, oui, je n'en sais plus rien! J'en arrive à douter de tout! N'ai-je pas été la dupe de deux aventurières?

M^me^ DE MARLIEW. — Monsieur, c'est trop abominable de parler ainsi! Je vous comprends... mais, regardez-moi, regardez-moi, par pitié! Depuis que vous parlez, je me demande lequel de nous deux est fou! lequel a perdu tout bon sens! Et encore maintenant je vous répète que vous avez dû être le jouet d'une erreur!

PHILIPPE. — Phrase classique!... Je l'attendais. Malheureusement...

M^me^ DE MARLIEW. — Ma fille est sage, monsieur, ma fille est pure! Mais oui, en ce moment encore j'en répondrais, j'en réponds! J'ai eu toutes ses confidences d'enfant, de jeune fille. J'ai lu ses petits cahiers... Elle écrivait ses pensées au jour le jour. Je vous les montrerai... vous ne douterez plus. Elle a repoussé toutes les avances, tous les partis!... Vous la connaissez, farouche, aristocrate... pétrie d'orgueil...

PHILIPPE, il éclate de rire. — Ce qui n'empêche pas que votre fille menait la louche existence des débauchées!

M^me^ DE MARLIEW. — Non, je vous crie que non! Vous allez avoir l'explication de cette imprudence, car c'est une imprudence, un défi, peut-être... Vous devez bien voir, monsieur, que je vous dis toute la vérité...

PHILIPPE. — Je vois que vous ignorez peut-être tout, que vous avez été roulée, vous, la mère, comme moi! C'est admissible... Une aventurière comme elle peut donner le change à tout son monde!

M^me^ DE MARLIEW. — Mais elle vous adorait!

PHILIPPE. — Peut-être ambitionnait-elle seulement mon titre?... Peut-être m'aimait-elle, après tout?...

M^me^ DE MARLIEW. — N'en doutez pas!

PHILIPPE. — Seulement, à la dernière minute, un remords ou simplement un reste d'honnêteté, si ce n'est le désir pur et simple de sa liberté, l'ont empêchée de commettre la suprême infamie! Elle a eu peur...

M^me^ DE MARLIEW. — Peur?...

PHILIPPE. — Le sais-je?... De la révélation, de la lettre anonyme, du chantage d'un amant... Car quand on en est où elle en est, dans le domaine de la débauche, peut-on rester maître de sa vie ou de ses actes? Ils appartiennent à tous!

M^me^ DE MARLIEW. — Que voulez-vous que je réponde? Vous voyez, monsieur, une pauvre femme éperdue!

PHILIPPE. — Mais ce n'était que trop naturel, d'ailleurs, madame! Une femme artiste, une jeune fille habituée comme je le lui avais dit déjà, à la licence des yeux, à la camaraderie des hommes. Voilà trois ans qu'elle vivait de la vie d'atelier. Ses sens, à vingt-trois ans, devaient être nettement éveillés. Oh! je reconstitue facilement! Tenez, elle a dû, par hypocrisie, par nécessité, tomber dans les amours faciles, les contacts brefs. Vous savez, les anonymes, les inférieurs!

M^me^ DE MARLIEW, tout à coup. — Mon Dieu! mon Mieu!... Maintenant, à mon tour aussi, je reconstitue. Vos paroles m'éclairent. Oh! quelle horrible chose, monsieur!... (Elle baisse la voix instinctivement.) Hier matin, en effet... oh! maintenant je peux le dire...

elle est rentrée ici habillée d'une façon si étrange, avec un costume de... (Elle hésite.) de femme de chambre... Elle était restée absente toute la matinée. (Dans une plainte.) Oh! non, pas cela! pas cela!...

PHILIPPE. — Ah! vous voyez bien!... Vos yeux s'ouvrent, maintenant! Ce qui vous avait empêché de voir, c'est cette littérature, ce farouche orgueil qu'elle s'était collé comme un masque. Maintenant, vous frémissez!

Mme DE MARLIEW. — Et à quel point!...

PHILIPPE. — Pas plus que moi. Je vous plains, madame! Mais ce que je puis souffrir, moi, depuis quelques heures! Oh! ce n'est pas une souffrance aiguë... non... c'est une impression de froid... Voir vivre tout à coup devant soi, d'une vie autre, l'être dont on s'était fait une image si différente, comprendre tout à coup la raison de ses rires, les expressions de ses yeux! Ah! la vie double! le mystère de cela! On se répète machinalement: voilà! voilà! je sais! plus rien ne fera que le passé puisse ressusciter... Ce sont de sales moments, croyez-le...

Mme DE MARLIEW, toute à sa pensée, et niant à nouveau énergiquement. — Prince, permettez-moi encore d'espérer qu'il y a là un formidable malentendu. Elle va rentrer, et vous allez voir, monsieur, elle nous rassurera d'un mot... Mais, quelle attente pénible pour vous comme pour moi!

PHILIPPE. — Montez vous reposer, madame, je resterai seul ici, seul avec la rage qui me tiendra compagnie... Quelques cigarettes, au surplus, à mâchonner!

Mme DE MARLIEW. — Comment voudriez-vous que j'aille me reposer dans une pareille agitation? Je ne le pourrais pas! Au contraire, je vous demande de demeurer là, de me trouver en présence de ma fille quand elle va rentrer... Attendons, attendons...

PHILIPPE, s'asseyant, nerveux et lointain. — Mais comme tous les propos que nous échangerions désormais seraient vains, restons là sans même nous parler... comme dans un wagon... comme dans une salle de gare... en attendant ce lugubre lever du jour qui ne veut pas venir!...

Silence.

Mme DE MARLIEW, mettant en frissonnant un châle sur ses épaules. — Oui. Il fait d'ailleurs si froid! Vous ne désirez pas une boisson chaude? Voulez-vous que j'aille chercher quelque chose à l'office, prince?

PHILIPPPE, redevenant distant. — Je vous en prie... je n'ai besoin que de recueillement.

Ils se taisent. On entend le chien qui aboie dans l'appartement.

Mme DE MARLIEW. — Le chien s'est réveillé! il a entendu du bruit! (Ils se taisent à nouveau. Le chien continue d'aboyer.) Oh! ce chien est insupportable! Je vais le faire taire. (Elle monte l'escalier et ouvre la porte.) Sam! tais-toi, voyons, tais-toi!... Sam!... (Le chien se tait maintenant. Elle referme la porte, redescend l'escalier en geignant et s'assied. Ils ne disent plus rien, chacun à sa pensée. Mme de Marliew, machinale et plaintive, à la façon des étrangères.) Mon dieu! mon dieu! mon dieu!... (Un temps.) J'entends marcher dans l'escalier. Ce ne peut être qu'elle! Ecoutez... (Il prête l'oreille.) Oui! on est sur

Mme d Marliew. Philippe Thyra

SCÈNE III. — Philippe : « ... *Vous le prendrez peut-être de moins haut..* »

le palier... Vous entendez ?... Une clef cherche la serrure...

PHILIPPE, vivement. — Restez. Moi, je me cache (Il empoigne son pardessus et son chapeau.) Je veux l'entendre vous parler. Je me mets là-bas... dans l'ombre... (Il va à la draperie du fond.) Ne lui révélez pas ma présence, n'est-ce pas ? Je veux entendre les premiers mots qu'elle va vous dire...

Mme DE MARLIEW. — J'y consens...

Il se dissimule au fond, dans l'ombre des divans et de tentures. On entend un bruit de porte refermée à clef.

Scène III

LES MÊMES, THYRA

THYRA, entre. Elle aperçoit sa mère. — Comment ?... Levée !...

Mme DE MARLIEW. — J'étais inquiète ! Tu ne m'avais pas prévenue que tu rentrerais si tard...

THYRA, elle porte un grand manteau noir, pailleté. Un casque d'argent et d'émeraude retient mal la masse de ses cheveux. — Il m'est arrivé plus d'une fois de rentrer vers trois heures du matin !...

Mme DE MARLIEW. — La journée d'hier était déjà suffisamment... extraordinaire ! Je comptais ne point repasser par les émotions et les angoisses d'hier matin... Tu aurais vraiment pu me dire à quel bal tu te rendais ! Je n'ai pas eu connaissance d'une invitation...

THYRA. — Je t'avais fait prévenir par les domestiques... Je sors d'un bal particulier, un bal d'artistes.

Mme DE MARLIEW. — Tu aurais pu en partir plus tôt... Tu rentres directement ?

THYRA. — Directement. Pourquoi ces questions ?

Mme DE MARLIEW. — Tu me feras le plaisir de me dire d'où tu viens et de préciser. J'ai le droit de savoir dans quel bal ma fille s'est rendue... seule, car tu n'étais pas accompagnée ?...

THYRA, après une hésitation légère. — J'étais seule. Et après ?... Qu'est-ce que ça sent, ici ?... Tu as fumé ?

Mme DE MARLIEW. — Oui.

THYRA, soupçonneuse. — Cependant, tu ne fumes jamais la nuit !...

Mme DE MARLIEW. — L'énervement !... C'est compréhensible !

THYRA, méfiante, prend le cendrier et regarde une cigarette qui achève de se consumer. — Attends... Mais... ce bout doré... avec des initiales... Ce sont les cigarettes de Philippe !... Allons, maman, tu étais là avec quelqu'un ?... Quelqu'un est venu ?...

Mme DE MARLIEW. — Pourquoi voudrais-tu que quelqu'un soit venu à une heure pareille, et qui ?

Thyra regarde autour d'elle. Elle va dans le fond de la pièce, dont l'obscurité l'inquiète. Elle donne la lumière et aperçoit la silhouette de Philippe qui transparaît derrière le rideau. Elle va à lui.

THYRA. — Ah ! vous venez m'espionner ici ?... Je vous prie de sortir immédiatement. Je suis chez moi !

PHILIPPE, sans sourciller, haussant les épaules. — Prenez-le comme vous voudrez. Quand je vous aurai dit ceci : que je sais d'où vous venez, (Elle sursaute légèrement.) que je vous ai suivie, vous le prendrez peut-être de moins haut !... (Thyra plisse les sourcils, puis, en manière de défi, jette son manteau noir par terre. On la voit alors dans son costume de Salomé, la gorge et les bras nus. Le prince, à ce geste, laisse échapper un mouvement furieux.) Thyra !

Mme DE MARLIEW, précipitamment. — Prince... je vous en prie !

THYRA. — Mais ne t'interpose pas, maman ! (Un silence.) Vous disiez donc ?

PHILIPPE. — Je dis que vous serez moins brave quand vous saurez que j'étais à ce bal, que je vous ai vue tout le temps ! tout le temps !... (Les yeux dans les yeux.) et après encore !...

THYRA, trahit une seconde d'émotion immense, puis elle se ressaisit et froidement. — Eh bien ?

PHILIPPE. — Quand vous êtes partie avec cet homme, je vous ai suivie. Cet homme que vous ne connaissiez pas, que vous avez lev...

Mme DE MARLIEW, éclatant. — Thyra ! dis-lui que ce n'est pas vrai !...

THYRA. — C'est vrai. (Mouvement du prince et de la mère.) Et après ?... Ne vous ai-je pas rendu votre liberté aujourd'hui même et n'ai-je pas repris la mienne ?... En voilà assez ! Je vous prie de bien vouloir vous en aller.

PHILIPPE, croisant les bras, en menace, devant ce flegme apparent. — C'est tout ce que vous trouvez à répondre !...

THYRA. — Absolument tout.

Mme DE MARLIEW. — Mais, Thyra, te rends-tu compte, mon enfant, de ce que j'éprouve, de ce que nous éprouvons tous les deux ?...

THYRA, lui posant la main sur l'épaule. — Toi et moi, nous réglerons ces incidents demain matin. Mais, si monsieur ne veut pas se retirer, eh bien, c'est moi qui lui cède la place...

PHILIPPE. — J'admire votre audace !... Le cynisme soudain des coupables qu'on vient de démasquer !

THYRA. — Il est tard. Adieu. (Elle regarde Philippe.) Passez-moi mon manteau ! (Philippe ne bouge pas.) Cela n'a pas d'ailleurs la moindre importance !

Elle monte l'escalier et, sur elle, referme la porte.

Scène IV

Mme DE MARLIEW et LE PRINCE, seuls.

PHILIPPE. — Vous l'avez entendue ? Etes-vous édifiée ? Elle n'a pas nié ! Comment l'aurait-elle pu, d'ailleurs ?

Mme DE MARLIEW. — Je suis anéantie !... C'est donc vrai ! Elle m'a caché, en effet, toute une vie double... Depuis quand ?... Oh ! je vous jure, prince, que je l'ignorais ! Je suis toute honteuse !

PHILIPPE. — Je ne mets pas en doute votre parole.

Mme DE MARLIEW. — Dans ce désastre... qui m'accable... j'essaie en vain de comprendre comment il se fait qu'elle m'ait dupé à ce point... Je ne m'explique pas comment elle a pu en arriver là !

PHILIPPE. — Eh bien, moi, je reconstitue. A la façon dont elle vient de prononcer ces quelques mots, j'ai compris tout à coup. Cette femme distinguée et raffinée est à la fois la femme du plaisir vulgaire et subtil. On trouve chez de jeunes êtres trop libres cette requête aux baisers des hommes !

Mme DE MARLIEW. — Mais vous, monsieur, en admettant qu'une mère confiante manque de perspicacité ou de surveillance, vous vous en seriez aperçu ! Vous n'auriez pas éprouvé cette impression de pureté indubitable !

PHILIPPE. — Ah ! moi, c'est différent ! Je l'aimais !...

Mme DE MARLIEW. — Une enfant si exceptionnellement douée, si royalement délicate... elle si raffinée dans ses moindres désirs !

Philippe. — Il y a dans le raffinement des détours de cette sorte! La perversion est au fond de tout amour. Il suffit d'un coup d'ongle pour la faire jaillir!... Ah!... un tel monstre est rayé de ma vie et de mon souvenir à tout jamais!... Je garderai de ce galvaudage, je vous prie de le croire, un souvenir cuisant!... La belle anecdote à raconter!

Mme de Marliew. — Je ne vois qu'une explication plausible... Elle est navrante... mais c'est la seule!...

Philippe. — Laquelle?

Mme de Marliew. — Ecoutez... puisque c'est irrémédiablement fini entre vous deux.

Philippe, l'interrompant en ricanant. — Comptez-y!

Mme de Marliew. — Il faut que je vous fasse un aveu dont autrement je ne me serais jamais senti le courage.

Philippe. — Ah! ah! nous approchons de la sincérité!

Mme de Marliew. — Je ne m'en suis jamais départie, croyez-le! Cet aveu, je ne pouvais pas vous le faire... Non... je ne le pouvais pas... Nulle mère n'y aurait d'elle-même consenti!... mais peut-être trouverez-vous là une explication au désordre moral de ma pauvre enfant. Peut-être y a-t-il sur elle une fatalité dont elle est irresponsable. Mais jurez-moi, jurez-moi, puisque vous partez, que vous ne lui répéterez jamais ce que je vais vous confier, car elle ignore tout, vous entendez!... Et, quand vous saurez, vous aurez peut-être pitié d'elle!

Philippe, impatienté. — C'est promis. Dites, dites...

Mme de Marliew, monte encore l'escalier, entr'ouvre la porte du haut de l'escalier, puis redescend. — Bon. Elle est montée dans sa chambre. (Elle redescend.) Depuis quelques années, la santé de Thyra a présenté des symptômes alarmants. Vous n'ignorez pas qu'à la suite d'une pleurésie, à Nice, elle a perdu sa voix et, sans être gravement atteinte, (Elle s'arrête, puis, s'efforçant de prendre un ton sans importance.) elle est touchée du côté droit.

Philippe. — Et vous ne m'avez rien dit!

Mme de Marliew. — Oh! je me réservais de vous en parler... Il s'agit de quelques petits soins, surtout de quelque repos. Mais elle...

Philippe. — Oui, elle?...

Mme de Marliew. — ...ignore tout. Elle met sur le compte d'une irritation des cordes vocales, du surmenage, une affection qu'il est nécessaire qu'on lui cache. Je ne pouvais pas vous en parler... j'étais liée... Comprenez-vous, maintenant?

Philippe, froidement. — Non. Je ne saisis pas le rapport, je l'avoue.

Mme de Marliew. — Eh bien, on dit... c'est une hypothèse... que dans ces sortes d'affections il existe... certaine irresponsabilité... physique. Je l'ai entendu dire, du moins... vous aussi, n'est-ce pas? Comment peut-on expliquer autrement cette vie mystérieuse, trouble, agitée, que la malheureuse a dû me cacher! Ah! je vous livre tout cela au hasard, sans certitude, mais infiniment troublée... Vous voyez là une pauvre mère qui reçoit le coup le plus cruel de son existence! Promettez-moi, je vous en supplie, que vous ne la reverrez plus, maintenant, car vous vous feriez du mal tous les deux inutilement... Laissez-moi toute la responsabilité de l'avenir. Laissez-nous toutes les deux. Hélas! Hélas! Il faut que je me charge d'elle, maintenant!...

Philippe. — Soyez tranquille, je ne la reverrai pas. Je ne pourrais, malgré tout, que lui dire des choses cruelles et trop mortifiantes!... A quoi bon! tout est fini...

Mme de Marliew. — Mais plus tard, n'est-ce pas... si vous la revoyez, pas un mot de ce que je viens de vous révéler. Je vous demande même, par pitié, pas un mot à qui que ce soit...

Philippe. — De pareilles confidences sont uniquement à nous, madame. (A voix basse.) Prenez garde.

La porte vient de s'ouvrir en haut de l'escalier.

Scène V

Les mêmes, THYRA

Thyra. — Maman, veux-tu bien... J'ai une explication à fournir à monsieur. Je désire que tu remontes dans ta chambre.

Mme de Marliew, regardant le prince. — Je ne sais pas si cette explication est bien nécessaire, Thyra...

Thyra. — Je la juge indispensable. J'ai réfléchi, je la lui dois. Je désire rester seule avec Philippe.

Le Prince. — Si mademoiselle le désire...

La mère, après une hésitation et un signe au prince, se retire lentement. Thyra referme la porte à clef sur elle. Elle a retiré la coiffure de Salomé.

Scène VI

PHILIPPE, THYRA

Thyra. — Oui, je me rends compte en effet que je vous devais une explication. Je vais vous la donner complète, sans une omission. Nous ne nous reverrons plus, il vaut donc mieux que vous sachiez qui je suis... Je ne vous épargnerai rien. Peut-être ne comprendrez-vous pas tout de suite, c'est probable... mais je suis rassurée, plus tard, dans quelques années... vous comprendrez... Voici ma confession. Je vous donnerai les dates et les heures. D'ailleurs, je tiens à être précise. (Elle passe les mains sur son front. Philippe ne bronche pas. Il la regarde anxieusement.) Quand j'ai eu perdu ma voix... voyons, c'était en 1909... oui... ce fut un effondrement pour moi, épouvantable... Je me suis consacrée à la sculpture parce qu'on m'avait trouvé des dispositions et parce que la vie sans but, sans l'art, ne signifiait rien à mes yeux... J'entrevoyais bien l'amour au bout... mais ça c'était le couronnement de l'édifice, par autre chose!... Je me suis mise à travailler avec acharnement, dix heures par jour... De temps en temps je me sentais fatiguée, lasse, malade... seulement comme le lendemain je reprenais mes bonnes couleurs je n'y prêtais pas grande attention... J'avais été atteinte autrefois d'une pleurésie, je ne sais pas si vous avez été au courant...

Philippe, sans sourciller, évasivement. — Oui, oui, je sais...

Thyra. — C'est en visitant les catacombes de Rome que j'avais senti la première fois ce petit point dans le dos... Ces temps-ci ça n'allait guère!... Mais je m'étais tellement surmenée pour mon Salon! D'ailleurs je n'en parlais à personne. Ma mère? Vous la connaissez, un étourneau, un étourneau raisonnable, pourrais-je dire... toujours dans ses rêves mondains, incapable de s'inquiéter de moi par elle-même!... Enfin, l'autre nuit, comme j'avais souffert particulièrement entre le cou et l'oreille gauche et que j'avais passé des heures à écrire, à penser à vous, à lire, à me coucher par terre avec mon chien, à lui confier mon amour pour vous, à prendre vingt tasses de thé, une idée brusque m'est venue... Une de ces résolutions soudaines dans lesquelles on joue toute sa vie... Je suis partie de bonne heure, ayant emprunté à ma femme de chambre son costume le plus minable, et, avec deux ou trois tricots de laine pour me déformer, un gros châle noir tricoté par-dessus le tout, je me suis rendue ainsi à... (Elle s'arrête.) à la consultation de l'hôpital Lariboisière. (Philippe réprime un mouvement d'effroi.) Et là, dans le cortège des souffreteux, j'ai prétendu que j'étais une pauvre femme, que j'avais besoin de connaître toute la vérité sur mon état. J'avais soi-disant un mari qui pouvait me faire soigner, mais ne s'y résoudrait que s'il me savait très malade, etc., etc... Alors, en cinq minutes, oh! pas plus... en cinq minutes, j'ai été édifiée. Ça s'est abattu comme un coup de massue sur ma tête! Je ne voyais plus rien! Je n'entendais plus rien! Les mains de glace, les mâchoires contractées, je regardais ce gros docteur avec des yeux éperdus!... J'avais entendu ce qu'il murmurait à son assistant!... Troisième degré!! Enfin l'horreur! l'horreur!... Je me suis enfuie... Deux heures se sont passées encore à obtenir de-ci de-là tous les renseignements. Je suis montée chez trois médecins de quartier. J'étais avide de savoir... je voulais savoir les phases de l'avenir!... J'ai su!... Certes, ce n'est pas la mort, mais c'est la vie désormais limitée.. Cinq! six! peut-être dix ans de vie! La durée du bail de notre hôtel!... Je ne guérirai jamais. Il y en a un qui m'a dit cela tout simplement, comme la chose la plus naturelle du monde. Avec des soins, pourtant... l'exil des sanatoriums, des altitudes... qui sait?... Ah! il m'a semblé que j'allais devenir folle! Je me suis mise à marcher droit devant moi... jusqu'à Suresnes. J'ai côtoyé la Seine! J'allais toujours! Quand je me suis sentie morte de fatigue, je suis rentrée chez moi, couverte de poussière... Mais, après le coup effroyable, cette méditation marchée de deux heures avait porté ses fruits. Deux heures pour s'habituer à l'idée de la mort, cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas? C'est énorme!... Les cinq premières minutes, on pense qu'on ne pourra pas le supporter. il semble que la mort ça ne peut pas se regarder fixement, pas plus que le soleil!... Eh bien, au bout de deux heures, je ne vous dirai pas que je m'étais apprivoisée à l'idée, mais ce n'était plus la mort elle-même qui me faisait peur. Dix ans ou cinquante ans de vie c'est la même chose! Les sensations enfermées entre le commencement et la fin ne laissent pas de traces... Seulement, voilà... mourir dans l'oubli, mourir sans avoir rien réalisé...

PHILIPPE, désespérément. — Thyra! Thyra!

THYRA, sans l'écouter. — Ah! ça, c'est la chose innomable!... Cette orgueilleuse qui n'aura rien été!... Et que cela arrive à un être jeune, vivant, enragé de vie!... Tomber au seuil de tout!... Ah! c'est si cruel de la part de Dieu! (Elle pleure.) Car je représentais des espérances énormes!... Je suis certaine que si j'avais pu me réaliser, j'aurais été quelqu'un!... Mais parbleu! cela devait arriver! Cette soif, cette exubérance, ces aspirations démesurées... ne pouvaient pas durer! c'était trop beau aussi!... Deux buts: mon art d'abord! vous ensuite!...

PHILIPPE. — Oh! moi!... parlons-en!

THYRA. — Vous c'était récent, mais irrésistible tout de même. De suite tous les deux, je vous ai envisagés!... Je l'ai fait froidement, fixement, dans ces ténèbres qui se levaient. Ah! on est lucide!.. En rentrant, sans tergiverser, j'ai voulu aller jusqu'au bout... achever la consultation... A Lepage aussi j'ai demandé la vérité, toute la vérité... où j'en étais de ma route... Il me l'a dite lui aussi et, coïncidence affreuse, les deux chiffres se balançaient: cinq, six ans de travail pour arriver à quelque chose... Ce chiffre ironique, fatal!... Le même temps de course pour toucher les deux bouts! Et lui aussi il me disait cela très simplement: cinq ans, six ans! du bout de sa cigarette!... Il ne savait pas qu'il me condamnait une seconde fois!... Et voilà!... Inutile de faire l'effort puisque je ne peux pas arriver au haut de l'escalier, puisque je n'aurais pas le souffle pour monter au bout!... L'art sans réalisation possible... sans l'avenir... A quoi bon?... A quoi bon y aspirer! Il n'y a plus rien à attendre... Pourquoi se fatiguer et se martyriser l'âme, pour du néant!... Et, d'un geste net, inflexible, j'ai renoncé à tout jamais, purement et simplement! J'ai ouvert cette fenêtre. Sous le rayon de soleil qui l'éclairait, j'ai regardé une dernière fois la pauvre petite chose qui représentait tous mes espoirs, toutes mes transes, toutes mes vertus, (Un sanglot l'étouffe encore.) et je l'ai broyée comme j'aurais broyé ma vie, ou ce qui m'en reste, et je me suis juré que plus jamais je ne toucherais un ébauchoir!... Je tiendrai parole!...

PHILIPPE. — Vous avez fait cela!... Vous avez eu cet affreux courage?

THYRA, se redressant. — Oh! j'ai fait plus! C'est à ce moment que vous êtes entré, vous... vous ma paix, ma douceur future, vous dont la seule présence me détendait le cœur, vous qui faisiez que, lorsque je me réveillais le matin en pensant tout de suite à vous, je m'écriais: « Mon Dieu! ce n'est pas juste d'être heureuse à ce point-là! c'est trop! » Oui, vous êtes entré... et je me suis représentée mourante dans vos bras, vous étreignant avec des cris de regret. Oh! vous laisser un jour le regret, l'horreur des solitudes, et j'imaginais la déchéance lente, la consomption près de votre robustesse et de votre pitié. Et savez-vous de quoi vous m'avez parlé?

PHILIPPE. — Non, non!... Qu'ai-je dit?

THYRA. — Rappelez-vous, rappelez-vous! Tout de suite vous m'avez parlé d'éternité, de durée, d'avenir! Toujours! Vous étiez là tout frais de bonheur, de santé, qui attendiez dans un bon sourire éclatant toute la joie que je devais vous apporter. Ah!... je ne le pouvais pas! Ça je ne le devais pas!... Il y a des renoncements qui sont le plus humain et du plus sacré des devoirs!...

PHILIPPE. — Le devoir? le devoir, malheureuse, consistait à venir à moi, à m'appeler, à...

THYRA, en proie à l'exaltation la plus vive. — Non, vous me jugerez après!... Laissez-moi achever. C'est la prescience obscure de ce devoir, Philippe, qui, ce matin-là où j'avais trop mal dans le cou et dans le dos, m'a forcée à aller au-devant d'une vérité que peut-être je repoussais depuis des années!... Quelques semaines plus tard, c'était l'irréparable... notre mariage était consommé!...

PHILIPPE. — Thyra... Thyra, voilà donc la raison de votre énigme, de cette rupture déchirante...

THYRA. — Oui! Et comment peut-on vivre des journées pareilles? Comment peut-on trouver en soi le courage de prendre des résolutions de cette taille!... En pleine jeunesse, tout à coup, en une journée, me trouver veuve de tout!... Le vide, plus rien, plus même la possibilité d'une action d'éclat!... pas même de quoi mourir en beauté... C'était à se casser la tête contre les murs et j'ai failli le faire...

PHILIPPE. — Non, non! Pas vous!

THYRA. — Si, j'ai senti que je ne pouvais pas résister à cette attraction! Il s'en est fallu d'un rien que nous allions, ce morceau de glaise et moi, nous écraser en bas, comme un paquet de linge!... Mais, dans l'affolement de ce vertige, alors que je me cramponnais à cette selle pour ne pas me précipiter dans le vide, il m'a semblé tout à coup que j'entendais une voix qui me criait ce que vous venez de crier instinctivement, Philippe : « Pas toi!... Mais non, voyons, c'est trop bête!... tu vaux mieux que ça!... Finir comme une grisette avec ce que tu avais d'aspiration dans la poitrine!... toi qui t'étais réservé tout de la vie pour la bien vivre », car c'est vrai, Philippe, je n'avais même pas voyagé, figurez-vous!... Je vous attendais pour commencer... Alors tout quitter, avant d'avoir rien connu!... N'avoir éprouvé que le pressentiment et l'impatience de la vie!... (Appuyée à la selle vide, elle se balance automatiquement, comme au premier acte, revivant l'heure de la décision.) « Va donc, ma fille, bois-la d'un trait, cette vie! bois-la comme l'ivrogne boit son verre de vin d'un coup... et sache avant de t'en aller ce que c'était que cette matière immortelle que tu rêvais d'étreindre et d'asservir!... » Après tout, il n'y a pas besoin de produire? Pourquoi produire? Pourquoi cette vieille folie humaine... Sentir que c'est beau, c'est suffisant, et comprendre pourquoi c'est beau, voilà le plus haut bonheur! Il n'y a qu'une seule chose terrible dans la vie, c'est de n'en être pas! Voilà l'abomination!... (Elle se redresse.) Il faut avoir ou mourir... Je ne suis pas de celles qui désirent sourdement et restent là... J'aurai!... Oh! voir! voir!... tous les pays que je n'ai pas vus et que je m'étais réservé de voir avec mon amour!... les montagnes de Sicile, la Grèce, l'Inde, surtout l'Orient! Oh! jouir de l'été encore cinq ou six fois, écouter encore les pluies d'automne, étirer ses bras au printemps !... J'adore ! j'adore ! Tout voir, tout avoir!... Dieu! c'était si beau! Et tout ce qu'il y avait dans ce cerveau ne peut pourtant pas être perdu tout à fait, n'est-ce pas?... Ce serait trop révoltant!... Et mon petit corps non plus, il ne faut pas qu'il ait vécu en vain, mon corps intact que je n'asservirai pas à la maladie, ah! ça! je vous le garantis! Non, je ne lui mettrai pas de la flanelle; non, je ne le salirai pas avec de l'iode... Quelle saleté!... Guérir... traîner?... Pouah!... Je ne serai pas la Mimi sentimentale qui pleure et meurt en respirant un bouquet de violettes de deux sous! Puisque je renonce à vous et à l'art... que mon corps soit jeté en pâture à mes instincts et mon esprit à la connaissance!...

PHILIPPE. — Ah! nous y voilà donc!...

THYRA. — Et je n'ai que le temps, Philippe, que le temps!... Bon Dieu ça va être court, mais beau, je vous le garantis, et sans remords, comme cela doit être!... Que je puisse dire à la vie: « Si je ne t'ai pas étreinte dans la joie de la production, si j'ai été stérile, n'importe... je t'aurai possédée tout de même... et je me serai brûlée à ta flamme... entière!... Après quoi je consens à mourir tout d'une pièce!... » Dix ans! S'il y avait quelqu'un avec qui traiter, je ferais un marché!

Elle se jette sur un fauteuil, en lançant en l'air le mouchoir dont elle étanchait ses sanglots.

PHILIPPE, après un silence contenu. — Ce n'est pas le tout d'invoquer les instincts, ma chère. Vous auriez beau faire appel à toutes les puissances et faire tous les marchés diaboliques du monde, si ces instincts n'étaient pas en vous, déjà bien avérés ou prêts à sortir, vous en seriez pour vos frais d'invocation! On ne s'improvise pas des appétits... on les a... Donc...

THYRA. — Eh bien, qui vous dit le contraire!

PHILIPPE. — Ah ! vous avouez ! vous avouez !...

THYRA, se relevant et changeant de ton, simple et froide tout à coup. — Ah çà! croyez-vous que j'ai peur de ma franchise! Philippe! Pourquoi donc? Il faut que vous le sachiez. Si pur qu'ait été mon amour pour vous, si gardée qu'ait été ma vertu, jamais je n'ai cessé d'être sollicitée, troublée même par la plastique et la beauté. Regardez mes œuvres et vous comprendrez... Elles disaient, par avance et franchement, la sensualité des êtres et des choses! C'est dans les romans, mon ami, que l'on voit des niaises avoir du génie en effeuillant les lys!... Je suis saine, (Elle se reprend.) j'étais robuste, j'avais les yeux ouverts! Avant vous, j'ai eu des toquades d'enfant... j'ai éprouvé des sensualités... Même dans le travail... tenez, face au modèle, quelquefois... à cause d'une forme, d'une couleur... quelque trouble étrange... Si vous lisiez mes cahiers vous le verriez... J'ai eu la hantise de certains yeux... et quand vous m'appeliez votre perle chaude, l'expression était juste. Certes, j'ai repoussé toujours hautainement toute tentation, car j'ai l'orgueil de moi et de ma destinée à un point fou! Mais j'ai parfaitement senti l'éveil de mon être, entendez-vous!... Et ce n'en est que plus cruel aujourd'hui!... Oui, je l'ai attendue la vie, la vie chaude qui m'aurait prise, étreinte, serrée!... Et, dans ce désastre abominable d'hier, je l'ai appelée de tout mon désespoir la réaction de la vie!... Pas le froid de la mort! Par pitié, la chaleur encore, la chaleur de tout ce qui palpite, de ce qui est jeune, sain et beau... comme le refuge, le refuge suprême!... Je les ai appelés à mon secours, du fond de moi, les instincts qui sauvent... Moi qui rêvais d'assujettir le temps, moi qui, depuis des années, organisais toute ma vie sur la puissance du sentiment, l'amour de l'âme, sur ce qui est durée, idéal... j'ai broyé tout, puisque rien de ce qui est durée ne m'est plus permis!... Et, comme on se suicide en un cri d'adoration et de rage vers la vie, je me suis livrée, au moment qui passe!... Etre la cellule emportée qui germe et qui meurt!... N'être plus que la chose ardente, animale, désespérée, mais avoir été!... avoir été!... J'ai regardé mon corps, mon tendre corps de vingt ans qu'aucune décrépitude n'a encore touché, j'ai regardé ma gorge respirer bien à l'aise... et, pleine de pitié pour moi, j'ai tendu mes bras, hors du cercueil, vers mon image vraiment pitoyable, vers toutes les images!... Puis, revêtue de ces étoffes, de ces bijoux, je me suis enfuie pour me ruer enfin vers le tumulte, pour étouffer le glas sinistre de mes oreilles, appeler la santé du rire, me mêler à la sueur saine de la foule... Et je suis entrée dans ce bal, Philippe, au milieu de la joie des désirs et des appétits, comme une païenne désespérée résolue à tout, avec le frisson que devaient avoir les belluaires antiques lorsqu'ils entraient dans l'arène!... J'ai bu, je me suis énivrée, j'ai dansé, j'ai chanté... (Elle s'arrête.) Le reste, vous le savez, ne me le demandez pas! Ce trésor chaste de mon corps que j'avais réservé, tout l'amour que je vous gardais, hélas! tout cela n'est plus! (Désespérément.) Quel regret!... Une nuit a suffi pour saccager tous mes rêves!... Il n'y a plus devant vous... dans cette lugubre aurore... qu'une pauvre loque humaine, une vaincue qui se réveille et qui peut dire, comme Juliette à l'aurore: « Quoi, l'amour?... ce n'était que cela?... » (Elle le dit, triste, avec un immense écœurement.) Maintenant, vous savez tout... j'ai eu le courage d'arriver au bout de ma confession. Ne me torturez plus et allez-vous-en vite, je vous en prie, car il est quatre heures du matin, je suis lasse et j'ai très froid! (Elle tombe dans les coussins, épuisée.)

PHILIPPE, après un long silence. — Non, je ne sais pas tout. J'écoutais, sans interrompre, cette confession atroce, en effet, mais vous passez sous silence les choses capitales pour moi, la seule chose qui me regarde... les heures que vous venez de vivre avec cet inconnu... Ce que vous me révélez maintenant de votre santé et qu'hier m'aurait navré! toutes ces tristesses qui font que je vous aurais serrée dans mes bras en sanglotant, je ne les écoute même pas en ce moment! (Repoussant avec rage toute idée de pitié.) J'ai le souvenir d'une scène ignoble dans ce bal! J'ai vu votre fuite. Je sais d'où vous venez! Cela seul compte et il n'y a pas d'excuse. Il n'y en a pas une! Si vous avez été la folle éperdue et vaniteuse qui va dans un coup d'effroi livrer sa chasteté à un passant et se donner comme la dernière des filles, aucune excuse au monde, même la terreur de la mort, même le délire, n'en diminuerait à mes yeux le crime! D'ailleurs vous ne me dites pas toute la vérité.

THYRA. — Toute!

PHILIPPE. — Non, vous omettez ceci : que vous ne m'avez pas aimé! Car si vous m'aviez aimé, c'est à moi que vous auriez couru dans la détresse ! Il n'y a pas de force au monde qui vous eût empêchée de vous réfugier dans mon affection, de tendre les bras vers moi, je vous en réponds!

THYRA. — Vous auriez été le dernier parce que je vous aime! Répondez, Philippe, si je vous avais dit : « Je suis atteinte, je suis frappée à mort », vous seriez-vous arraché à moi, seriez-vous parti?

PHILIPPE, dans une protestation de tout l'être. — Jamais!

THYRA. — Parbleu! Voilà bien le cri du cœur! Et voilà ce que je ne voulais pas, Philippe! Je vous aime trop pour que vous souffriez jamais par moi, je place trop haut cet amour pour lui apporter ma décrépitude, ma dégringolade. Maintenant, vous êtes sauvé! Entendez-vous, maintenant, je vous ai sauvé! (Elle crie triomphalement.) J'ai mis l'irréparable entre nous et votre pitié ne pourra même rien contre moi, car je vous connais bien, et je vous défie maintenant de m'épouser! Non seulement je me suis dégradée, mais je l'ai fait presque publiquement ! Songez, l'anecdote a des témoins... Elle s'ébruitera... Je suis tranquille! J'en suis sûre, c'est ce désir d'irréparable plus que tout autre sentiment qui m'a poussée à saccager en une nuit ce que j'appelais hier mes deux couronnes de noces!

PHILIPPE. — Mensonge! mensonge encore! Car si vous aviez éprouvé cette détresse, vous n'auriez pas pu faire ce que vous venez de faire, et, dans un moment pareil, entendre parler de joie! Que dis-je, penser même à vous la procurer...

THYRA, tristement. — De la joie!... Hélas!...

PHILIPPE. — Vous auriez couru à toutes les solutions, à toutes, sauf à celle-là!

THYRA. — Oui! Je sais!... me jeter dans la philanthropie ou la religion!... Je connais ça!... Le suicide même aurait emporté les suffrages!...

PHILIPPE. — Des blagues! On ne va pas à l'amour, ma petite, comme on va au suicide!

THYRA, se redressant. — L'amour! L'amour! Comment osez-vous prononcer ce mot ((Sa bouche dessine une grimace dégoûtée.) à propos de cette chose et de ce qu'il adviendra désormais de la pauvre Thyra! Ah! Vous vous estimez alors bien peu!... Rassurez-vous, l'amour vrai peut ne pas être éternel, mais il est unique! Vous, c'était autre chose! Ne vous comparez pas, je vous en prie !... (Elle le dit avec une ferveur navrée. Reprenant.) Oui, sans doute, vous auriez préféré que je me lamente dans un coin avec l'admiration et la pitié de tous! Je vois ça! Jamais!... Je ne suis pas cette victime-là, Philippe !... Du moment que l'art et l'amour sont écartés, il me faut tout! Le reste ne suffit pas!

PHILIPPE. — Tout!

THYRA. — Même la possibilité de plaire dans la rue! Que mon corps pleure de souffrance et crie, mais que quelque chose qui est au-dessus de moi se réjouisse de vivre! Désormais, avec quelle passion religieuse je vais regarder les choses et les êtres qui vont m'être ravis! Et je tâcherai d'être gaie, joyeuse! Musique, peinture, livres, monde, luxe, rire, volupté! Je veux me gorger de tout, me confondre avec tout! mourir avec extase, dans l'adieu à tout ce qui fut humain, et je vais avancer quand même les yeux fermés, mais les mains tendues, comme quelqu'un prêt à être englouti!...

PHILIPPE. — Je vous hais! Je vous hais!... Oh! le cynisme de votre récit! Pas même la honte de vous!... pas même la pudeur de voiler devant moi l'insouciance d'une débauche résolue!

THYRA. — J'accepte votre colère comme un surcroît de douleur!

PHILIPPE. — Si vous ne m'aviez pas donné l'horreur de tous les mots dont se servent les femmes qui tombent pour grandir leur vilenie, je vous dirais que vous avez fait une hécatombe de tout!... Mais je ne regrette rien! Tôt ou tard, vos instincts se seraient révélés et vous auriez fait table rase de notre amour, en trouvant encore mille bonnes excuses ! Ah ! vous les auriez fait ronfler, les mots sonores!...

THYRA. — Ne soyez pas méchant!

PHILIPPE. — Ce petit mot: méchant!... Dites au moins cruel! Cruel... comme une femme sait l'être! Ah! oui, cette fois, c'est bien fini entre nous, bien fini, Thyra! (Il la tient aux épaules.) Et qu'il vous reste la dernière expression de mon visage! Tenez, je ne vous demande plus rien!... Gardez vos ignobles secrets, vos vœux suspects, allez retrouver demain votre bellâtre, descendez d'échelon en échelon, de l'anonyme au passant, de...

THYRA. — Philippe!

PHILIPPE, se rassaisissant au moment même où il la rudoie. — Il vaut mieux que le dégoût me chasse! Une minute de plus, je ne répondrais pas de moi-même... Je m'enfuis comme devant une maison en feu... La chance pour tous!... *Addio, per sempre!...*

Il se précipite vers la porte en parlant machinalement en italien.

THYRA, éperdue. — Philippe!... Souvenez-vous seulement que je vous adorais!

PHILIPPE, se retournant. — Souvenez-vous seulement que je vous ai haïe!

Il sort en claquant la porte.

Scène VII

THYRA, seule.

Elle a une lourde crise de désespoir. Elle roule son corps brisé dans l'abri des coussins. Puis, comme si l'excès même du désespoir tarissait les larmes, elle se lève et étire longuement, longuement, ses bras dans un geste familier, et qui exprime la vie, toute la lassitude physique. Ses yeux tombent alors sur le téléphone. Une seconde d'hésitation. Puis elle fait l'appel téléphonique.

LA VOIX DE M^{me} DE MARLIEW. — Thyra! Thyra! (Thyra monte rapidement l'escalier et redonne un tour de clef à la porte. La voix de M^{me} de Marliew, timidement.) Thyra! Je ne peux pas entrer?

THYRA. — Pourquoi?... que me veux-tu?

LA VOIX DE M^{me} DE MARLIEW. — De ma chambre, j'ai entendu le prince claquer la porte et descendre l'escalier. Tu es seule? Ouvre, ma chérie.

THYRA. — Non... (La mère se met à parler un dialecte étranger. Thyra répond de même; tout à coup.) Je t'en prie, mamita, va dormir, mamalico, je t'embrasserai demain matin, et nous causerons longuement... Va... (Elle écoute, puis elle redescend.) Bon, elle est montée. (Elle va au téléphone à nouveau, sonne quelques instants.) Eh bien, voyons! Voulez-vous me donner Wagram 47-22? On ne répond pas?... Ce n'est pas possible... insistez... (Elle s'assied sur le coin de table, au milieu des assiettes de fruits, des flacons. Au bout de quelques secondes.) Allô! qui est là?... Ah! c'est vous. Vous êtes déjà rentré?... J'avais peur que vous ne soyez pas là... Vous n'étiez pas un peu inquiet?... Vous n'aviez pas de remords?... Ah! si, vous voyez bien!... Vous auriez téléphoné demain matin?... Oui, je suis rentrée depuis déjà... (Elle hésite.) assez longtemps... Maintenant, il faut que vous me juriez de garder pour vous seul ce que vous avez vu et entendu, ce que le hasard d'une nuit vous a fait connaître! Somme toute, vous êtes le complice, mon cher!... (Lentement, avec hésitation.) La... suite? Oh! vous la devinez... Vous ne me voyez pas sous ce jour-là?... Oui! je comprends!... Le mystère des femmes, mon cher!... Puis-je compter sur vous? Silence absolu! Merci... Mais ce n'est pas seulement pour cette recommandation superflue que je vous téléphonais... De sang-froid, on retrouve toute sa lucidité... J'ai gardé l'anonymat complet, mais il a eu la curiosité (Elle a prononcé si vite et si mal qu'elle se reprend.) il a eu la curiosité de savoir qui j'étais... Naturellement. Je ne crois pas qu'il y soit parvenu, j'ai peur, toutefois, et il ne faut pas que cela soit... Oui, maintenant, je sais son nom, mais je me garderai bien de vous le nommer par téléphone... (Un temps.) Vous aviez deviné juste... Américain. (Un temps.) Eh bien, appelons-le désormais, si vous voulez bien, pour les commodités de la conversation... je ne sais pas, moi... tenez... Gloriæ Cupido!... Ma devise... Ah! vous ne savez pas traduire. (Elle rit.) Non... ce n'est pas ça... mais si vous voulez, après tout!... J'accepte cette interprétation... A la gloire de Cupidon!... Pourquoi pas?... (Elle rit fort et faux.) Vous voyez, j'ai la force de rire!... Bah! pourquoi se frapper? Tout ça n'a pas grande importance!... (Son rire forcé, amer, s'écrase dans la gorge.) Seulement, je veux vous voir demain, parce qu'il faut que vous m'aidiez, que nous prenions du moins quelques précautions, au cas où cet homme voudrait suivre ma piste... (A ce moment, on sonne à la porte d'entrée à nouveau. Elle dit, en baissant la voix.) Attendez une seconde... (Elle lève la tête, inquiète.) On sonne à la porte... A une pareille heure, je ne sais pas ce que ça peut être?... C'est peut-être... lui... qui m'aura fait suivre! Sait-on jamais!... J'ai peur... Ne pas ouvrir?... Hum!... A quoi bon? Pas d'incertitude de cet ordre! Il vaut mieux savoir... Ne quittez pas, je vais laisser le récepteur décroché. S'il se passait quelque chose d'inquiétant, je pourrais vous parler. Vous me défendriez, n'est-ce pas? Merci.

Elle va à la porte d'entrée, disparaît dans l'antichambre. On entend le bruit d'une porte refermée.

LA VOIX DE THYRA. — Certainement, vous pouvez entrer. Pourquoi pas?

Scène VIII

THYRA, PHILIPPE

PHILIPPE, rentrant. après avoir regardé la table. — Vous téléphonez?

THYRA. — En effet...

PHILIPPE. — A qui? A cet homme, n'est-ce pas? Allons! Avouez-le! (Thyra ne dit rien.) Oh! je ne reviens pas pour vous surveiller...

THYRA. — Je vous y autorise maintenant. Je ne vous cache rien et n'ai plus rien à vous cacher. Prenez le récepteur... si le cœur vous en dit par exemple!... (Le prince fait un geste de répulsion, alors elle s'approche du téléphone et parle.) Non, non, ce n'était rien. J'avais cru entendre sonner, mais je m'étais trompée. Ce devait être à côté!... (Elle rit encore à une réponse. Elle parle cette fois exprès très haut pour être bien comprise de Philippe.) Non, ce n'était pas Gloriæ Cupido! (Philippe a un mouvement de colère. Elle fait signe à Philippe de prendre le récepteur. Il le refuse.) Moi, je suis prise d'une lassitude de tout, immense! infinie! Vous n'imaginerez jamais, mon cher, à quel point!... Et encore le mot lassitude n'est certainement pas suffisant... Un autre mot s'impose... dégoût!... Tenez, j'ai là sur ma gorge un collier de verroterie qu'il m'a passé au cou au moment où je suis partie en me disant : « Je suis bien sûr que si vous le portez, un jour je vous rencontrerai et vous reconnaîtrai... » Vous ne pouvez pas me voir, Lignières, mais tenez, cet impur cadeau, je le brise! je le brise! (Et ce disant elle casse et jette le collier qu'elle a arraché de son cou. On devine que ses mots amers et désolés s'adressent à Philippe, derrière elle.) Il y a des jours où l'on est en veine d'anéantissement, où en quelques heures on n'amoncelle que des ruines, ou...

PHILIPPE. — Assez! je n'en peux plus! raccrochez cet appareil!... Donnez!... (Il la repousse, prend le récepteur et le raccroche brutalement.) Ah! le misérable que cet homme, que ce Parisien pourri qui a osé se prêter à un jeu aussi abject!... Vous l'avez choisi, votre patito! (Ils restent muets tous deux, les yeux baissés, sans se regarder. Alors seulement elle s'aperçoit que depuis le moment où elle est entrée, elle est presque dévêtue. Lui la considère. On dirait que maintenant elle comprend et sent la signification de ce regard nouveau. Elle prend à côté d'elle le grand manteau noir qu'elle avait rejeté tout à l'heure et elle s'en revêt complètement. Lui aussi semble très modifié. Il se met à parler d'une autre façon que tout à l'heure, calme, courtois.) Quel que soit mon ressentiment, je vous demande pardon des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure. Je n'avais pas le droit en tous cas de vous insulter, parce que vous êtes une âme en détresse. Vous vous êtes désespérée, et perdue! J'ai réfléchi... quelques instants m'ont suffi. Je me suis dit : évidemment, elle vient de tout saccager... dans sa folie... elle ne peut plus être ma femme... Vous êtes souillée. Vous avez ajouté à votre faute des complices, une publicité scandaleuse! Comme vous le disiez tout à l'heure, ça, c'est l'irréparable!... Mais devons-nous rester des ennemis? Après vous avoir tant aimée, tant chérie, dois-je devenir votre adversaire? Si votre folie inconsciente ou voulue vous en a menée là, si le vertige devant la douleur vous a emportée, je ne vois pas pourquoi nous nous séparerions à tout jamais! Je sens confusément sans les admettre les raisons de votre déroute... Tout mon idéal de vous vient de s'effondrer, mais il m'appartient de me maintenir et, si je le puis, cela ne vaut-il pas mieux? Ma colère et ma haine viennent de m'éclairer singulièrement sur moi-même. Puisque j'ai crié à ce point, c'est que, quelle que soit votre faute, ou votre aberration, mon amour et mon désir ne sont pas éteints... Pourquoi le seraient-ils, d'ailleurs?... Ce qui est enterré, c'est l'estime... c'est l'amour dans le mariage... c'est toute l'illusion que je m'étais formée de vous!... N'en parlons plus!... Mais l'amour?... Il nous reste une issue, pourtant; une solution. Si vous voulez que votre folie ne nous sépare pas et nous laisse quelque espérance, soyons amant et maîtresse... Qui s'y oppose?

Thyra, avec révolte. — Qu'ai-je entendu?... Est-ce vous qui me proposez cela! Ah! non, par exemple! Philippe! Déchoir de ce pur amour et de cette altitude, jamais!

Philippe. — Vous avez déchu singulièrement plus, me semble-t-il!

Thyra, éperdue. — Mais pas avec vous!... N'entraînez pas cet amour-là dans ma chute!... Nous avons été trop hauts tous les deux! Il faut que j'aie le bénéfice de mon crime, (Avec force.) car c'est un crime, et monstrueux encore! Si le mépris et le dégoût ne sont pas assez maîtres de vous pour vous chasser à l'instant même, je suis rassurée, (Tristement.) vous vous retrouverez bientôt! demain!... c'est fatal. Un reste d'amour, voilà ce qui vous ramène ici. Oh!... mon cher Philippe!... Je veux demeurer dans votre souvenir telle que j'étais, telle que je rêvais d'être toujours à vos côtés... Il faut que vous pensiez à la petite Thyra pure, tendre et bonne!... Votre maîtresse, dans ces conditions-là! Ah! mon ami, vous rendez-vous compte de ce que vous proposez... dans quelle boue cet amour serait trempé et quel avenir lui serait réservé? Adieu, adieu... Encore une fois, toute mon estime de vous proteste, tout mon instinct aussi, et, en me le proposant, il me semble que vous insultez le passé! Il me semble même, tenez, qu'il vous reste vraiment trop peu d'amour!

Philippe, éclatant. — Et c'est vous qui osez dire cette chose phénoménale ! C'est grand comme un monde! Vous qui ne vous êtes pas souciée une seconde de ce que seraient ma tristesse, mon découragement quand j'apprendrais ce que vous étiez devenue, — car vous pensez bien tout de même que, malgré votre rupture d'hier, je reviendrais vous demander des comptes!

Thyra. — Non! J'espérais que l'orgueil vous avait chassé pour toujours.

Philipppe. — Avez-vous pensé aussi à la rage qui m'étreindrait, s'il m'arrivait d'apprendre que vous vous étiez donnée à un autre?... Je ne parle pas seulement de l'écroulement de notre amour, mais je découvre en moi comme un instinct de maître, de propriétaire frustré qui me met hors de moi!... Il me semble que l'on vient de me voler stupidement, comiquement... car, de vrai, c'est trop enrageant!... Je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer ce que j'éprouve qu'une déception furieuse... et je sens fort bien que mon désir de vous n'est pas éteint! Qui sait même si la rage ne vient pas de l'accroître!

Thyra, effrayée. — Que dites-vous, Philippe?

Philippe. — Ah! vous êtes épouvantée!... Oui, vous avez mal et naïvement calculé, ma chère! Vous avez mal joué votre partie, car si vous aviez été femme plus tôt... vous auriez eu le temps de savoir que la jalousie accroît le désir, que la jalousie est torturante, et que la pensée qu'un inconnu vient de me dépouiller de toutes mes joies, c'est une pensée insoutenable, à la fois ardente et terrible!... Car, en faisant cet aveu, vous venez d'évoquer pour moi des images, de préciser en moi des buts, des possessions que je n'avais pos osé me préciser, tant que je vous convoitais idéalement, presque chastement... Voilà, vous vous êtes fait chair... et je ne vous le pardonne pas! Je ne vous le pardonne pas, je vous en veux horriblement, mais j'en souffre... et je viens de découvrir ceci, que je ne partirai pas de votre existence! J'y suis tout à coup décidé!... Mais oui!... On ne quitte pas ainsi l'être qu'on a aimé!... Je vous plains, je vous hais à la fois, — mais j'étancherai la soif que j'ai de vous!... Vous étiez à moi, à moi!...

Thyra. — Mais, malheureux, vous m'effrayez!... En effet, c'est cela qu'il ne faut pas! C'est cela que je redoute au-dessus de tout, car, cette soif apaisée, que restera-t-il de nous!... Ce n'est pas le Philippe habituel que je connais, qui me parle en ce moment! Je le vois à toute l'expression de votre visage! C'est un mâle blessé qui oublie jusqu'à la raison première, jusqu'à la cause de tout ce drame... qui oublie que je porte la mort en moi! Dans votre fureur aveugle vous ne vous rappelez même plus cela!... Vous voyez la déception, pas la détresse! Pourtant je suis condamnée !... Voilà la grande nouvelle !... L'autre n'est rien auprès de celle-là... Evoquez tout l'avenir... Un peu d'imagination, voyons!... Représentez-vous que mes jours connaîtront la décrépitude, la déchéance plus dégradante que tout! Je n'aurais plus besoin que de pitié!... Moi! l'orgueilleuse! de la pitié... Pas à votre bras! pas à vos côtés!... Brûler, cent fois oui... mais pas s'étioler!

Philippe, plus calme et plus maître de lui. — Vous ne me comprenez pas, Thyra! Ce que je vous propose, en effet, ce n'est pas une humiliation. Je ne vous propose pas de vous apporter ma pitié, soyez tranquille. Je vous connais trop! Je sais que vous ne la supporteriez pas! Je ne vous propose même pas une affection secourable, je n'ai pas envie de vous secourir. Oui, malgré votre douleur, votre effroi, je ne me sens même pas cette charité-là!... Je la connaîtrai probablement plus tard, pas maintenant! Mais ce que vous vouliez réaliser seule, je vous offre de le réaliser à deux. Oublier cette nuit tragique... dédaigner même jusqu'au nom de votre mal. Nous aimer, sans remords! Aller de l'avant sans nous préoccuper de rien, puisque nous nous aimons tout de même et malgré tout! Nous brûler à notre double ardeur! Ce sont vos paroles mêmes, ce sont vos propres vœux! Après tout, femme ou amante, qu'importe!... Votre programme, pas autre chose ! Vivons !... Aimons-nous! puisque je sens que je suis encore et malgré tout possédé de vous! Pas une fois je ne vous parlerai de guérir! Et qui sait si ce n'est pas, d'ailleurs, le moyen de vaincre le mal et de le défier!...

Thyra. — Et si cela n'est pas, malheureux!

Philippe, s'exaltant à son tour dans un optimisme réésolu. — Eh bien, tant pis! Appelez cet amour-là un suicide... mais que ce soit un suicide de joie! C'est moi qui veux être l'impresario, l'animateur! Oh! je vous ai entendue et comprise! Vous voulez respirer tout d'un coup toute la terre, dites-vous, connaître tous les désirs? Je vous les offre. Je ne vous en épargnerai pas un! Nous allons voyager éperdument! Nous allons dépenser éperdument notre argent, notre temps et nous-mêmes... Et vous serez ma maîtresse adorée, vous entendez, vous serez...

Sa bouche s'approche d'elle.

Thyra, avec un retrait de tout l'être. — Non! non! je vous en supplie! encore une fois! pas cela.

Philippe. — Et tu sais bien que tu le seras!

Tu sais bien qu'il faut que ce soit et tout de suite, entends-le bien, tout de suite! Il faut que j'efface les baisers de cet homme, qui me font trop souffrir, que je les écrase immédiatement sur ta bouche, sans quoi demain ils reparaîtraient! Il faut qu'à force de t'aimer, avant que le jour vienne me détromper, j'en arrive à croire plus tard que c'est moi qui t'ai eue le premier. La pensée du contraire m'est insupportable!... Oui, tu me regardes apeurée... je sais, il y a quelque chose de bestial dans l'idée que je te convoite chaude de baisers qui viennent de m'être volés!... Mais rien, rien ne fera que je ne t'aime encore, entends-tu! et que même dégradée je ne te veuille à moi!... Tu ne m'échapperas pas! tu seras mienne... Je sens déjà que tu n'as plus la force de résister! Sais-tu ce qui peut nous sauver, ce qui me sauve? C'est que tu t'es livrée sans amour, à l'inconnu, par désespoir, tu n'as pas aimé!... Ou alors ton désir douloureux, ton désir d'être arrachée à la mort par des bras enlacés, ne s'est jamais adressé qu'à moi... L'autre n'était qu'une image créée par ton cerveau! Avoue-le! Il n'y a que nous! que nous! Et il n'y a jamais eu que nous deux!

THYRA, murmurante. — Vous ne savez pas ce que vous faites! Je vous en supplie, allez-vous-en!... Plus tard... peut-être... qui sait...!

PHILIPPE, se rapprochant. — Non, maintenant. Je viens de comprendre, pauvre petite, que ton acte n'était pas vil et qu'en te pressant dans mes bras, je vais maintenant seulement lui donner sa réalité!

THYRA. — Ayez pitié de moi! Depuis ce matin je vis dans un cauchemar! Je vis comme une folle subite qui a traversé des pays qu'elle ne connaissait pas... Songez donc que depuis hier j'ai fait connaissance de ces deux vertiges terribles : la mort et l'amour! Ils se sont emparés de moi. Ils m'ont bouleversé le corps et l'âme! Je vis dans une sorte d'ahurisement éperdu! Ils m'ont meurtrie, je suis leur proie! Et voici que j'entends au-dessus de ma tête, tout à coup, au bout du rêve, au bout du voyage, votre voix... votre adorable voix qui me parle de ces deux choses, d'elles toujours... toujours d'elles... l'amour et la mort, la mort et l'amour!

PHILIPPE. — Non, l'amour seul, l'amour triomphant de tout!... même de la mort!

THYRA. — Eh bien, mon cher amour, êtes-vous si cruel? Oh! restez là-haut, là-bas!... loin... J'aime mieux vous savoir loin pour toujours!... Pas vous!... Eteignez ce désir que je viens d'exaspérer stupidement sans m'en rendre compte. Mon cher enfant! allez-vous-en!...

PHILIPPE. — Non, Thyra, je ne m'en irai pas! Je retrouverai ma tendresse, ma protection de tout ton être!.. Tu ne t'endormiras que dans mes bras d'une fatigue et d'un repos que seul je t'aurai donnés... Tant pis!... Puisque tu as devancé l'heure de l'étreinte, puisque tu as appelé la vie, qu'elle suscite en nous tous les désirs, toutes les forces! Et ce sera la plus belle réponse à ta folie, — et la meilleure victoire sur la méchanceté de la vie!

THYRA. — Mon cher enfant! allez-vous-en de moi!... Je ne suis plus que malheur!... (Elle a la tête languissamment rejetée en arrière pendant qu'il lui tient les poignets. Le petit jour s'est levé derrière la verrerie de l'atelier, le petit jour blême et glauque sur les vitres embuées.) Ecoutez! (On entend dans la cour un refrain, une sorte de sifflement d'homme comme on en entend le matin dans les rues. La petite figure de Thyra a l'air tout à coup de hennir.) C'est Lepage, le sculpteur, qui se met au travail. Il a bien dormi! Il se réveille, il est content... il ouvre sa fenêtre et siffle en jetant la glaise sur la stèle... Dans le petit jour, à l'heure des laitiers et du premier cri des oiseaux, en lui s'éveille la bonne joie matinale du travail, de la santé! Il va sculpter... faire de belles choses... Il va travailler!

Son œil s'enflamme, puis se ternit de larmes et d'un regret indicible.

PHILIPPPE, murmurant, dans un souffle. — Je t'aime... encore...

THYRA. — Hélas!... Voilà le soleil... Dieu! que j'ai froid! (Il la saisit dans ses bras. Elle dit en frissonnant.) Je suis glacée!... glacée...

Il l'enveloppe chaudement, tendrement de ses bras. Elle ne résiste plus, mais les larmes coulent toujours de ses yeux.

PHILIPPE, répétant comme machinalement, tout bas. — Encore... encore...

THYRA. — Je ne suis plus qu'une chose... Il me semble que je n'ai plus d'âme!

PHILIPPE. — Mais tu vois bien que tu ne peux plus résister!

THYRA, les bras ballants. — Je ne peux plus lutter, voilà tout!

PHILIPPE, la tenant, proche, appuyée. — Mon amour... tout oublier... tout retrouver!... Dis, dis que c'est possible... dis?...

THYRA, sans force. — Vous le voulez?... (Alors elle se recule. Elle tire le grand rideau de la verrière, l'ombre se fait. Le soleil pâle du matin fait une tache d'or dans les rideaux. La chanson de Lepage s'est arrêtée. Elle frissonne. Elle se rapproche de Philippe, la tête dans un coude levé, l'autre main tendue, peureusement, dans un mouvement de défense. Avec une triste plainte de reproche.) Que faites-vous!... Que faites-vous là!...

D'un geste infiniment las et de désespoir résigné, près du divan, debout, elle dégrafe le grand manteau noir qui tombe à ses pieds, bref, comme tombent les oiseaux abattus.

RIDEAU

De gauche à droite : Lignières, Thyra, la petite esclave, la Comtesse M^{me} de Marliew; Allegra, la Princesse, Osterwood, Philippe.
Scène II. — Thyra : « *Voici les tombeaux anciens...* »

DEUXIÈME PARTIE. — ACTE III

Des hauteurs dominant un golfe de Sicile, au flanc de la colline. Quelques vieilles pierres marquent l'emplacement de sépultures latines. Il subsiste de l'ancienne voie un ou deux tombeaux, moins délabrés. Une vieille colonne aussi, à demi brisée. Une dégringolade, dans les rochers d'amandiers en fleurs... des cactus. Dominant à droite, un immense rocher abrupt surplombe toute la baie. On aperçoit l'anse du golfe en bas ; il est six heures du soir. Le soleil se couche, normalement rouge ; dans le crépuscule, un croissant de lune commence à paraître. C'est le paysage ordinaire que reproduisent les « cartolina », mais la paix du soir le rend magique. Grelot d'une voiture. Parmi l'escarpement du rocher, des chèvres maigres, — leur meneur, qui, dès qu'il voit les étrangers, souffle dans sa flûte. Le bruit de la voiture s'arrête, on entend une voix italienne : « Ec co signora, ec co la platza... »

Scène première.

M^{me} DE MARLIEW, LA COMTESSE STEPHANIE, LE VOITURIER

Entrent un voiturier, précédant M^{mes} de Marliew et la comtesse Stéphanie. Elles ont des ombrelles ouvertes.

L'Italien. — *La tomba latina...*

M^{me} de Marliew. — Je pense qu'il veut dire... le cimetière antique.

L'Italien. — *Si, si.* (Il montre la baie du geste.) *Palerme, — di porto...*

La Comtesse. — Tiens! l'inévitable chevrier!

M^{me} de Marliew. — Petit, approche! Peut-on avoir un bol de lait? (Le voiturier échange un dialogue italien avec le chevrier: *di dona*, etc., etc. M^{me} de Marliew, pendant qu'il parle.) Mais nous n'avons ni bol ni tasse, ma chère!

La Comtesse. — Si fait! J'ai dans la voiture le verre qui me sert à prendre mon homéopathie, car je prends toujours un petit remède à cinq heures. Voiturier, j'ai laissé un verre dans la patache.

Il disparait dans les amandiers.

M^{me} de Marliew. — Ils vont mettre encore dix bonnes minutes à monter à pied.

La Comtesse. — Au moins. Pour ma part, je n'aurais certainement pas pu grimper la côte. D'ailleurs, cette patache était d'un dur!

M^{me} de Marliew. — Nous sommes deux vieilles dames! Son Altesse est encore tellement alerte!

La Comtesse. — N'est-ce pas ? C'est elle qui tenait à monter la côte à pied avec ces jeunes gens. Elle a tellement escaladé de pics et fait de si longues promenades depuis son abdication! Elle est ma foi d'une grande activité. Sur le yacht, elle se lève quelquefois à cinq heures.

M^{me} de Marliew, montant sur un rocher. — D'ici on les verra peut-être.

La Comtesse. — Tenez, les deux yachts, dans le port, on les distingue très bien. A droite, celui de votre fille.

M^{me} de Marliew, rectifiant. — Du prince! vous voulez dire.

La Comtesse, avec un soupir. — Oui, si vous voulez! celui du prince... Comment s'appelle-t-il, le yacht? Je ne me rappelle déjà plus.

M^{me} de Marliew. — L'*Atalante*!

La Comtesse. — L'*Atalante*, c'est vrai!... Et le yacht royal le *Cydnus*... Deux beaux noms! Nous vous savions dans les eaux siciliennes, on vous avait signalés, mais nous vous croyions à Syracuse ou à Taormina. Ç'a été une joie pour Son Altesse de revoir sa jeune protégée.

M^{me} de Marliew. — Regardez cette tache rouge, à droite.

La Comtesse. — Oui, on les distingue... ils en ont encore pour dix bonnes minutes. (Le voiturier est revenu.) Faites-lui traire cette jolie chèvre... la plus blanche...

M^{me} de Marliew. — Vous ne voulez pas de ce breuvage?

La Comtesse. — Oh! non! Il me semblerait que c'est du lait de nourrice...

M^{me} de Marliew. — A bord, Son Altesse Eléonore n'a en ce moment que les personnes que nous avons vues?

La Comtesse. — Oui, les deux dames qui sont restées à bord, lady Seymour, M^{me} Popescu, en tout six personnes, je crois. Attendez que je compte sur mes doigts : la duchesse d'Osque, une, le poète Osterwood...

M^{me} de Marliew, l'interrompant. — Ah! le poète anglais qui s'est chargé tout à l'heure du manteau de la reine.

La Comtesse. — ...Ça fait deux; moi, M. Lignières et les dames. Son Altesse n'aime que les petits comités. Ce M. Lignières est si charmant, et quelle belle voix! C'est la deuxième fois que la reine l'invite à faire une croisière... à cause de son timbre idéal. Il nous a rejoints à Naples. (Au chevrier.) Merci, petit! (A M^{me} de Marliew.) Mais le yacht royal est un laideron à côté de l'*Atalante*. Je ne connais pas de yacht plus esthétique!...

M^{me} de Marliew. — Vous pouvez le dire!...

La Comtesse. — Cet orchestre de Napolitains, ces serviteurs bariolés, ces costumes, ce brouhaha! Est-ce que vous avez autant de monde d'habitude à bord?

M^{me} de Marliew. — Cela dépend des endroits; on embarque quelquefois des inconnus de la veille. En ce moment, vous vous trompez, nous n'avons personne que cette étrangère qu'ils ont appelée Allégra... Mais, à Palerme, ils doivent retrouver tout un groupe! Ah! ma chère amie, quel *mainatch*, comme dit le frotteur provençal qui astique les cuivres!

La Comtesse. — Et vous vivez là dedans? Vous les suivez partout?

M^{me} de Marliew. — Le moins possible. Je comprends votre reproche... Mais, que voulez-vous, il faut bien que je voie ma fille de temps en temps. (Au chevrier qui s'en va.) *Buona notche.*

La Comtesse. — Figurez-vous que c'est hier seulement que l'on a osé avouer à la reine que votre fille et le prince n'étaient pas mariés. M. Lignières et moi avions gazé sur ce sujet quand nous vous avions aperçus, hier, dans le port. Son Altesse ne s'expliquait pas, d'ailleurs, la répugnance que le prince de Thyeste apportait à se faire présenter à elle... puisqu'il n'ignorait pas que sa cousine, la duchesse d'Osque, était à notre bord. Ils ont joué ensemble, autrefois... il devait donc avoir plaisir à la retrouver.

M^{me} de Marliew. — Mais il redoutait sans doute les reproches de la duchesse qui est apparentée à toute la cour!

La Comtesse. — C'est elle d'ailleurs qui s'est chargée d'édifier Son Altesse... Son Altesse a été véritablement navrée, pas scandalisée, grand Dieu! elle est au-dessus de cela!... mais Son Altesse m'a demandé mille détails sur cette liaison... j'étais ma foi très embarrassée! M. Lignières s'est esquivé, je ne sais pourquoi; il avait couru comme un zèbre, à terre, soi-disant pour acheter des bijoux palermitains et c'est moi qui ai eu à fournir des détails sur une rupture dont j'ignore la cause : la princesse paraissait très attristée, elle m'a dit : « Je veux les voir tout de même. Il faut que je leur parle, que je fasse ce mariage. Ce sera une bonne œuvre. »

M^{me} de Marliew. — Elle aura quelque mal!

La Comtesse. — Dites-moi? mais que s'est-il passé au juste? Puisque nous nous décidons à en parler! Oh! le vilain homme! je l'ai en horreur!

M^{me} de Marliew. — Que voulez-vous? C'est un deuil moral que je traîne depuis bientôt deux années!

La Comtesse. — Mais c'est lui qui s'est récusé... ou elle? Lui évidemment?

M^{me} de Marliew. — Tous les deux. Ils ont préféré cet état de choses, la vie en dehors de la société... J'ai été débordée par ma fille... ils ne sont pas commodes, tous les deux... impératifs... violents... C'est qu'on mène une vie très bizarre et bien affolante à leurs côtés! Vous avez vu ces esclaves, ces femmes à bord, ces volières d'oiseaux, leurs musiques sempiternelles, les déjeuners et soupers sous les vélums de soie, ces séjours entrecoupés dans toutes les capitales où l'on s'amuse! Et comme c'est peu pratique avec tout cela. Ils ont emporté à bord même un coiffeur, mais il n'y a pas un médecin; vous pourriez être malade, avoir le moindre bobo, vous ne trouveriez pas une fiole de laudanum ou d'arnica.

La Comtesse. — Oh! bien, merci! moi qui ai en horreur de voyager sans ma petite pharmacie.

M^{me} de Marliew. — Alors, je vais, je me laisse entraîner d'escale en escale, de palace en palace... mais je n'en peux plus. De temps en temps on me débarque. Au bout de trois mois je n'en peux plus et, malgré ma gêne et ma honte de me mêler à eux, j'accours embrasser ma fille au milieu du brouhaha que font les invités, les oiseaux, le rire des femmes, le bruit des vaisselles. Je reste des journées tassée dans ma cabine comme une pauvre vieille malle criblée d'étiquettes de voyage... Dans quelques jours je vais m'en retourner dans notre hôtel de Paris. Au moins là j'ai un peu de paix, quoique une si grande solitude!

A ce moment on entend tout au loin la voix de Thyra qui interpelle le chevrier.

La Voix de Thyra. — Eh! hop! hop! petit! La flûte!

Elle parle italien. Le petit chevrier répond par son air de flûte méthodique sur le haut du rocher. M^{me} de Marliew et la comtesse se sont rapprochées, elles regardent.

M^{me} de Marliew. — Oh! comme elle court en montant! Elle va se fatiguer, elle n'a déjà pas de souffle. (Elle crie.) Tu vas te fatiguer et tu es sans chapeau!

La Comtesse. — C'est la petite esclave indienne qui l'accompagne?

Mme de Marliew. — Oui, celle-là la suit partout... on la voit toujours avec son esclave et le grand lévrier noir...

La Voix de Thyra. — Sam! Sam! je ne veux pas que le chien coure sur ces chèvres, mets-le en laisse, Meryem.

Quelques secondes après elle arrive, suffoquant et tenant dans ses bras les branches qu'elle a coupées le long de la route. La petite esclave porte le chapeau et tient en laisse le lévrier.

Scène II

Les mêmes, THYRA

Mme de Marliew. — Tu es folle de monter ainsi en courant!

Thyra, essoufflée, s'assied. — Je voulais couper quelques fleurs d'amandier pour rapporter et mettre dans les cabines... Ouf!... (Elle parle à la petite esclave qui tient les branches.) Donne-moi le sécateur.

Mme de Marliew. — Tu les as laissés en route?

Thyra. — Ils arrivent, ils sont derrière moi... j'ai pris par le sentier le plus court pour parvenir aux amandiers. Ah! j'en peux plus! Sam, mon petit Sam, il est heureux de courir et de se dégourdir un peu... C'est donc ici les tombeaux? C'est joli! C'est impressionnant!

La Comtesse. — Le conducteur nous a expliqué que le point de vue était plus beau sur ce rocher. Allons-y!

Thyra, à la petite Meryem. — Oh! la jolie branche! Tiens, abaisse-la avec l'ombrelle...

A ce moment, du sentier, on voit apparaitre Lignières.

Mme de Marliew. — Monsieur Lignières! Ils sont avec vous, je pense?

Lignières. — Ils me suivent à quelques pas.

Thyra. — Vous avez pris le chemin de traverse?

Lignières, à voix basse. — Je me suis échappé comme j'ai pu. Il faut absolument que nous causions, ne fut-ce qu'une minute! Depuis hier soir, j'essaie en vain de vous joindre, on dirait que vous le faites exprès.

Thyra. — Vous allez m'aider à ficeler ces fleurs, le paquet est trop lourd... Meryem est écrasée. (Mme de Marliew se rapproche de Thyra.) Monte sur le rocher, mère, je me repose une seconde... tu me diras si cela vaut la peine. (Mme de Marliew monte et disparait dans les rochers avec la comtesse Stéphanie.) Le temps de souffler.

Elle s'est assise. La petite esclave se met à ranger, à ses pieds, les fleurs.

Scène III

THYRA, LIGNIERES

Thyra. — J'ai un piquant de cactus dans le doigt.

Lignières. — Enfin, ne vous jouez pas de moi plus longtemps ou du moins ne me rendez pas ridicule... Les voici qui nous rejoignent... Indiquez-moi l'attitude que je dois avoir! Et surtout donnez-moi le mot de cette énigme.

Thyra, jouant l'étonnement. — Quelle énigme?

Lignières. — Je m'attendais bien à me rencontrer, un jour ou l'autre, avec le prince... on se rencontre toujours... et j'avais passé en revue tout un choix d'attitudes... A mon grand étonnement, au bout de deux ans, affabilité parfaite de sa part, poignée de main presque cordiale. Sur le premier moment, je me suis dit: « C'est du bluff. » Du tout. Aujourd'hui, nous déjeunons ensemble, sur le *Cydnus*. Ça n'a pas été chaud, chaud, évidemment, mais je l'ai trouvé d'une urbanité si naturelle que j'en arrive, ma foi, à ne plus savoir que penser! Oui ou non, a-t-il ignoré... Cupidon et la part de responsabilité que j'ai eue dans cette extraordinaire histoire d'enlèvement?...

Thyra, riant. — Avouez que vous avez eu quelque peur... Vous étiez très embêté...

Lignières. — Pas le moins du monde, ma chère amie! Vous me connaissez peu.

Thyra. — Eh! d'ailleurs même si Philippe est au courant...

Lignières, l'interrompant. — Vous voyez bien que vous vous moquez de moi... Il sait; j'en suis sûr maintenant! Alors, que signifie cette amabilité?

Thyra. — Ah! mon cher, deux ans ont passé! Autrefois, il vous aurait, je crois, sauté à la gorge...

Lignières. — Eh bien?...

Thyra. — Nous ne sommes plus les amants de ce temps-là!... C'est très difficile à vous expliquer... En amour, comme sur toute chose, notre point de vue s'est modifié; le contrat d'association que nous avons échangé ne relève pas des lois humaines ordinaires... (Elle hésite, puis rit.) Mon Dieu! ce serait bien difficile à comprendre... Soyez en tout cas assuré que Philippe, s'il ne vous considère avec une sympathie bien grande, à l'heure actuelle vous rencontre sans colère, (Un temps.) peut-être même sans émotion. Vous n'êtes plus pour lui qu'une date, une anecdote...

Lignières. — Et si, en ce moment-ci, il se doute que je vous ai rejointe?

Thyra, faisant les bouquets. — Il n'en interrompt pas pour cela sa conversation ou son flirt avec sa cousine la duchesse d'Osque.

Lignières. — Sapristi! Je ne m'y retrouve pas encore tout à fait, mais ça va venir, évidemment!... Deux ans déjà! Qu'avez-vous fait en ces deux ans?

Thyra, riant. — Tout!

Lignières. — Rien que ça!

Thyra. — Nous avons tout vu!... En ce moment, nous venons du Pausilippe; nous venons de voir les souks de Tunis, les pêcheurs de corail, l'ombre bleue des caravansérails...

Lignières. — On parle souvent de vous deux à Paris, où vous ne venez plus guère... vous êtes une vraie légende... un peu scandaleuse.

Thyra. — Comment parle-t-on de nous?

Lignières. — Comme de deux êtres jeunes et beaux qui s'adorent dans tout le raffinement du luxe, de la volupté, et qui dépensent des richesses de satrape avec ce faste que mettent maintenant les étrangers à renouveler l'art de dépenser l'argent.

Thyra. — C'est à peu près cela. Nous vivons hors de toute société morale, hors des formalités...

Lignières. — Vous plongez bien de temps en temps dans la vie?

Thyra. — Nous cueillons même parfois de jolies amitiés errantes, des restaurants de Carlsbad aux palaces de Saint-Moritz... mais nous n'avons pas d'attaches. Nous ne connaissons pas l'obligation des habitudes; nous avons goûté tous les pittoresques dans la camaraderie raffinée de nos cigarettes... connu le dévouement mutuel du plaisir. Ceux qui n'ont pas éprouvé ce sentiment se privent d'une bien grande source d'amitié.

Lignières. — Prenez garde! A ce jeu, on épuise sa force nerveuse.

THYRA. — Et l'on s'enrichit aussi. Pourquoi pas? Ainsi, grâce à Allégra... vous savez, notre amie exotique...

LIGNIÈRES. — Oui, Yankee et Javanaise à la fois.

THYRA. — Oui... Grâce à elle je connais la musique universelle mieux que n'importe quel musicien.

LIGNIÈRES. — Qui est en somme cette amusante Allégra qui vous accompagne en ce moment parmi votre horde de domestiques anglais, de cuisiniers nègres, de serviteurs tartares?

THYRA. — Vous oubliez le masseur arabe, mon cher!... Allégra, qui sent l'iris, la rose, la jacinthe, le tabac javanais, le bar des ports de Saïgon, est charmante et sait toutes choses. Elle est jeune et profonde comme le passé, (Changeant de ton.) je n'ignore pas que certains soir Philippe l'a aimée... eh bien, si vous saviez comme, vu de ma philosophie étoilée, ce grain de sable compte peu dans l'océan de ma vie, (Elle rit.) si j'ose m'exprimer ainsi!

Et puis elle s'assied sur l'herbe.

LIGNIÈRES. — Vous n'êtes même pas jalouse, alors?

THYRA, après une hésitation. — J'ai dépassé cette pauvre limite du sentiment! Non. Je ne connais qu'un défaut à Allégra, c'est d'être trop parfumée!... et d'avoir les doigts jaunis par trop de cigarettes. Quand elle nous aura lassés, nous la débarquerons... et cela n'aura aucune importance!

LIGNIÈRES. — Et lui? L'avez-vous trompé?

Silence.

THYRA, grave. — J'ai senti des mains qui tremblaient dans les miennes... Je n'ai pas voulu réaliser! Il m'a suffi de rêver des possibilités! Tenez, passez-moi ces fleurs... Vous ne savez pas les prendre. J'ai horreur que l'on froisse les fleurs. (Brusquement.) Je suis très changée?

LIGNIÈRES. — Positivement oui.

THYRA, avec angoisse. — Maigrie, enlaidie, n'est-ce pas?

LIGNIÈRES. — C'est autre chose! Une autre femme... Votre rire est différent... âcre... Votre bouche a des expressions nouvelles... tout!... les yeux, le mouvement des doigts!... vos cheveux noirs devenus vénitiens... Oh! je vous trouve très différente, évidemment.

THYRA, comme avec orgueil. — Je suis une souffrante passionnée.

LIGNIÈRES. — Prenez garde, un tel excès de vie épuise vite les âmes pâmées.

THYRA. — Au contraire, je crois à l'instinct merveilleux et fort des malades qui suscite la vie!...

LIGNIÈRES. — Ah! Thyra! je commence enfin à définir maintenant le couple que vous formez! Il n'y a pas que votre amie Allégra qui soit trop parfumée et qui dégage d'entêtantes odeurs. Je devine que dans cette vie ardente vous n'attachez d'importance qu'au plaisir, et vous ne devez guère vous inquiéter, n'est-ce pas, que du pincement des moustiques!... Je vous ai quittée une petite enfant agitée, troublée... Je vous retrouve une vagabonde de luxe, compagne d'un Strozzi ou d'un Médicis... car il est vraiment de la lignée qui a fourni les gentilshommes au Vatican. Il a le silence des étrangers, leur insolence légère, la poignée de main trop bien gantée... Pourtant, je vous avertis que je ne veux pas qu'il se moque de moi. je désire qu'il trouve devant lui un homme non pas ironique, déférent certes, mais un peu plus... comment dire...

THYRA, souriant. — Désinvolte... à la française...

LIGNIÈRES. — Si vous voulez.

THYRA. — Beau chanteur mondain, prenez devant le public l'attitude que vous voudrez. Si vous saviez comme cela peut lui être égal, maintenant, vous n'en avez pas idée!... Les voici, d'ailleurs. (Lignières s'écarte.) Mais, restez, restez donc...

On voit arriver Philippe, la duchesse d'Osque, précédant la princesse Eléonore, avec un alpenstock à la main, qui monte appuyée au bras du poète anglasi Osterwood et accompagnée d'Allégra.

Scène IV

THYRA, PHILIPPE, LIGNIERES, LA DUCHESSE D'OSQUE, OSTERWOOD, LA PRINCESSE ELEONORE DE HONGRIE, ALLEGRA.

LA DUCHESSE D'OSQUE. — Alors! Vous nous aviez lâchés, Lignières?

LIGNIÈRES. — J'aidais mademoiselle de Marliew à ramasser ses fleurs: la petite esclave pliait sous le fardeau. Je les ai rencontrées en route... mais je vous laissais en bonne compagnie.

LA DUCHESSE D'OSQUE. — Je ne m'en plaignais pas!...

PHILIPPE, s'approchant de Lignières. — Une cigarette, cher monsieur?...

LIGNIÈRES. — Pourquoi pas?

PHILIPPE, riant. — Et voici même du feu.

LIGNIÈRES. — Vous êtes vraiment trop aimable.

La reine, qui arrive, passe sa canne à Osterwood qui la prend avec déférence.

THYRA. — Pas trop fatiguée, Altesse?

LA PRINCESSE ELÉONORE. — Pas le moins du monde. Est-ce ici? Nous voilà arrivés?

THYRA. — Oui. Voici les tombeaux anciens... Je vous fais les honneurs!...

Et sur le rocher on aperçoit M^{me} de Marliew et la comtesse Stéphanie.

LA COMTESSE, criant. — Par ici. Que Son Altesse vienne! Le point de vue est superbe!

LA PRINCESSE ELÉONORE. — Tout à l'heure. Un moment.

OSTERWOOD, répondant. — Son Altesse se repose quelques instants.

ALLÉGRA, s'approchant de Thyra. — Vous ne voulez pas mon écharpe?

THYRA. — Merci, chérie. On étouffe de chaleur.

LIGNIÈRES, allant à la princesse. — N'est-ce pas que c'est beau ici?...

Tout le monde parle à la fois.

LA PRINCESSE ELÉONORE. — Vous faites trop de bruit. Taisez-vous tous. Recueillons-nous quelques instants, mes enfants, devant la beauté de ce paysage. Il faut recevoir certaines impressions dans le silence. C'est pour cela, n'est-ce pas... que nous voyageons.

LIGNIÈRES, riant. — C'est vrai!... (Tout le monde s'est tu respectueusement.) Nous sommes les chiens d'arrêt de l'émotion...

OSTERWOOD. — Pas avant que vous sachiez, Altesse, que c'est sur ce rocher que le grand poète américain, à l'exemple de Shelley, a voulu que l'on brûlât son corps. Il est mort dans ces parages, à l'hôtel Capabianca, et le poète du nouveau monde avait rêvé que ses cendres se dispersassent au vent dans un beau paysage et au-dessus des vieilles tombes latines. Des amis ont respecté ce vœu. On pense que c'est sur ce rocher que le bûcher a été allumé. Maintenant, Altesse, votre rêverie sera plus émue encore, j'en suis sûr. (Le silence se prolonge. Osterwood, s'approchant du groupe au premier plan et leur parlant à voix basse, désigne la princesse appuyée à un rocher et regardant la mer. A Philippe et à Tyra.) Elle n'aime pas qu'on dérange ses rêveries. Quelquefois, aussi, j'ai entendu des sanglots monter à sa gorge. Regardez, elle a le signe certain des souverainetés... Comme elle est belle! Elle a le froid des statues, des majestés abdiquées. Elle est grande, n'est-ce pas? Et ses méditations sont au-dessus des larmes! Elle traîne sa vie inutile comme un voile traînerait sur le monde.

La Duchesse d'Osque. — Vous avez toujours, pour parler d'elle, Osterwood, des mots recherchés d'amoureux.

Osterwood. — Et celle-ci mérite d'être aimée d'une façon déchirante. Regardez comme elle sait l'art de s'accouder dans le soir!

Philippe. — Le fait est qu'elle est impressionnante, ainsi immobile. Mais je la trouve... un peu rococo... genre Campo-Santo de Gênes... trop souveraine helvétique!...

On se tait encore quelques instants, puis la princesse se lève.

La Princesse Eléonore. — Encore un pays où j'aurai le regret de ne jamais revenir! Encore un endroit où l'on aurait voulu poser sa tente! (A Osterwood.) Débarrassez-moi de mon Pascal. (Elle tend le livre qu'elle tenait à la main à Osterwood.) Et voulez-vous que nous montions voir le rocher glorieux que nous a décrit Osterwood?

Osterwood. — Oui, allons voir la tombe de l'homme de la libre Amérique!

La Princesse Eléonore. — Ces dames nous attendent d'ailleurs là-haut. Osterwood, prenez ce sentier.

Thyra, à Lignières, intentionnellement, en regardant la duchesse d'Osque et Philippe qui causent tout bas. — Vous venez, Lignières? Donnez-moi votre bras pour monter.

Lignières, se détachant de la duchesse d'Osque et de Philippe. — Très volontiers.

Allégra, s'approchant de Thyra. — Je vous rapporte votre lévrier qui s'était mis à courir dans les rochers derrière une perdrix... Il est tout essoufflé.

Thyra. — Merci, Allégra. Veux-tu dire à Meryem qu'elle porte ces fleurs dans la voiture?

Allégra, en s'en allant, une cigarette à la bouche. — Du feu, Philippino!

Philippe lui jette une boite d'allumettes. Elle s'en va.

La Princesse Eléonore, en montant dans les roches. — Ecoutez, on entend des cloches en bas, le son des flûtes des chevriers et la sirène de *Cydnus*...

La Duchesse d'Osque, retenant Philippe. — Monsieur Lignières est un très ancien ami de votre maîtresse, n'est-ce pas?

Philippe. — Une ancienne relation à elle, cousine. Pourquoi?

La Duchesse d'Osque. — Voulez-vous me rattacher le cordon de mon soulier, s'il vous plaît? (Elle appuie le pied sur un pan de ruines.) J'adore ces noms de cousin et de cousine que nous nous redonnons après tant d'années d'absence, car je n'ai pas eu de vos nouvelles durant dix années; d'ailleurs, vous nous avez tous abandonnés! Je parlais de vous, le mois dernier, à Vicense, avec votre oncle et...

Philippe. — Oh! ne parlons pas de ma famille, je vous en prie!

La Duchesse d'Osque. — Alors, parlons de votre petite amie? Nous avons bien le temps de rejoindre Son Altesse. Vous n'avez pas idée comme c'est pittoresque, pour quelqu'un qui passe, cette alliance du vieux sang italien avec la jeune esthète tartare ou moldave.

A ce moment Allégra repasse. Elle chantonne et joue exprès avec son écharpe. En passant devant Philippe elle lui lance la boite d'allumettes, en riant d'une façon un peu équivoque.

Allégra. — Merci, carissimo, pour le feu!

Elle s'en va rejoindre les autres en sifflotant. La duchesse d'Osque rit.

Philippe. — Pourquoi rions-nous?

La Duchessse d'Osque. — Débauché!

Philippe. — Je ne comprends pas...

La Duchesse d'Osque. — Jusqu'à quand, Philippe, cette vie va-t-elle durer?

Philippe. — Cette jeune exotique n'est rien dans ma vie, je vous prie de le croire. Une amie de rencontre... Quand elle nous aura quittés... elle ira rejoindre quelque bonne baronne allemande, qui en fera sa lectrice...

La Duchesse d'Osque, vivement. — Vous brûlez votre jeunesse comme il vous plaît. Je vous demande simplement : quand allez-vous « enrayer », comme vous dites à Paris. Il faut penser à l'avenir.

Philippe. — Quelle recommandation amusante et superflue venant de la future vieille fille qui sera l'un des plus beaux ornements des cours et des soirées moroses d'ambassade...

La Duchessse d'Osque. — Ne parlons pas de moi... je vous prie. Où vous mènera cette passion excentrique? Pensez à l'avenir, Philippe.

Philippe. — Je n'ai pas le droit de penser à l'avenir! L'avenir n'existe pas pour moi... Je ne connais que le moment qui passe... comme Faust!

La Duchesse d'Osque. — Au fond, vous êtes raisonnable comme tous les Italiens; chez nous, il n'y a que des passionnés de tout repos, des fous raisonnables. Combien de temps encore? Deux ans, trois ans?

Philippe. — Il y aura une fin !... Laquelle ? J'ignore... Est-ce lointain, proche... Que dois-je faire ? Pourquoi me le demander ? Nous ne nous verrons pas, cousine, de deux ou trois ans peut-être...

La Duchesse d'Osque. — Tant que cela!

Philippe. — Par conséquent, ne perdons pas cette journée en propos vains. J'ai plaisir à vous revoir, très grand plaisir.

La Duchesse d'Osque. — Moi aussi, Philippe, très grand... Vous rappelez-vous que nous avons été amoureux tous les deux l'un de l'autre, quand nous étions tout petits, car c'est un fait.

Philippe. — Incontestable ! Nous avons joué ensemble, nous nous sommes baignés ensemble à la Spezzia... Je me souviens de l'affreux wagon capitonné de bleu qui nous conduisait à la plage?

La Duchesse d'Osque. — Est-ce que nous ressemblons un peu aux enfants que nous étions?

Philippe. — Sur tous les visages dignes de vivre il reste toujours un peu de l'enfance attardée... C'est assez mélancolique, cousine, de penser que vous allez partir à nouveau de ma vie. Je penserai à votre visage... anguleux et charmant...

La Duchesse d'Osque. — Mais il ne tient qu'à vous, mon cher, de prolonger cette rencontre.

Philippe. — Comment comprenez-vous cela?

La Duchesse d'Osque. — Mais vous avez entendu le vœu de la reine tout à l'heure. Pour peu que nous insistions, nous pouvons prolonger l'escale.

Philippe. — Ce ne serait pas avantageux. Nous pourrions difficilement nous voir.

La Duchesse d'Osque. — Eh bien, montez sur notre yacht... Son Altesse, qui a beaucoup de choses à vous dire, ne demanderait pas mieux que de vous avoir quelques jours à bord: l'Atalante suivrait.

Philippe, sèchement. — Je regrette, mais c'est impossible.

La Duchesse d'Osque. — Ce n'est pas aimable de votre part. Faites cela, Philippino.

Philippe. — J'en serais ravi, mais je vous assure, ce projet fourmille de difficultés.

La Duchesse d'Osque. — Lesquelles? A propos de M^{lle} de Marliew?...

Philippe. — Peut-être.

La Duchesse d'Osque. — Mais Son Altesse n'a plus de préjugés... Ah! vous redoutez le refus de votre petite amie?

Philippe. — Parlons de vous. Vous m'écrirez? Je veux que vous m'écriviez.

A ce moment, apparait entre des amandiers Thyra, qui écarte les branches.

La Duchesse d'Osque. — Tenez. Elle nous cherche visiblement.

Thyra, tenant son lévrier par le collier. — Eh bien, vous ne venez pas?

Philippe. — Je redoute un peu les exaltations artistiques de la reine... et je commence à me blaser sur la Sicile.

La Duchesse d'Osque. — Mademoiselle de Marliew, ne vous en allez pas!... j'ai une grâce à vous demander.

Philippe, bas. — Faites attention à ce que vous allez dire. Je vous en prie.

Thyra. — Me voici.

Elle va sauter le rocher.

La Duchesse d'Osque. — Prenez garde de vous faire du mal.

Thyra, après avoir sauté. — Oh! vous ne connaissez pas mon intrépidité, duchesse!

Philippe. — Tiens vous avez donc perdu...

Thyra. — Quoi?

Philippe. — Lignières?

Thyra. — Je vous cherchais, vous ne le regrettez pas?

La Duchesse d'Osque. — J'étais en train de former un projet. Philippe me garantissait que vous vous y opposeriez, je ne sais pourquoi. Voulez-vous nous faire le plaisir de monter à notre bord jusqu'à Palerme? Nous serions tous enchantés de vous avoir, et ce serait très gentil, très familial...

Philippe. — Encore une fois...

Thyra, sans sourciller. — Certainement, avec le plus grand plaisir.

La Duchesse d'Osque, à Philippe. — Eh bien, vous voyez.

Philippe, à Thyra. — Vous ne réfléchissez pas!...

Thyra. — Pourquoi?

Philippe, haut et fermement. — Je répète que la fantaisie est séduisante mais absolument irréalisable.

Thyra. — La raison?

La Duchesse d'Osque. — Vous voyez bien, mon cher? Pourquoi vous y opposer. Prenez garde, ce que femme veut!... d'ailleurs je ne fais que devancer le vœu de Son Altesse, car je sais qu'elle avait l'intention de vous le proposer elle-même.

Elle va jusqu'au sentier.

Philippe, à Thyra. — Vous dépassez la mesure de l'inconscience.

Thyra. — Pourquoi?

Philippe. — C'est un défi, alors?

Thyra, doucement. — En serions-nous encore là? ai-je interrompu votre flirt avec votre cousine?

Philippe. — Oh! ce n'est pas la même chose.

A ce moment, tout le monde descend de droite à travers les roches.

La Duchesse d'Osque. — Altesse, j'ai à peu près décidé Philippe à nous accompagner sur le *Cydnus* jusqu'à Palerme.

La Princesse Eléonore, de loin. — La bonne idée, j'en suis ravie!

La Duchesse d'Osque. — Vous viendrez à bout des quelques hésitations dernières.

Philippe, à Thyra. — Je vous répète qu'il est inadmissible que votre ironie ou votre orgueil aille jusqu'à m'imposer la présence de ce monsieur, — à mes côtés.

Thyra. — En serions-nous encore à ces contingences misérables?... Fi!... je ne vous reconnais plus!

Philippe, se reprenant et avec un sourire soudain. — Après tout, ma chère, qu'il soit fait exactement selon vos désirs! exactement!

La Princesse Eléonore. — Je suis ravie de cette heureuse nouvelle. Nous allons devenir, prince, en quelques jours, de grands amis.

Philippe, s'inclinant. — Je le souhaite de grand cœur. Je remercie Votre Altesse et lui suis reconnaissant de...

La Princesse Eléonore, l'interrompant. — Ah! non, prince. J'ai défendu dans l'intimité tout protocole. J'exige qu'on ne me parle pas à la troisième personne. A partir d'aujourd'hui, souvenez-vous-en. Je vous traite comme de mes amis.

La Duchesse d'Osque. — Eh bien, cela valait-il la peine d'examiner ce rocher confortable?...

Osterwood. — A part le point de vue là-haut, rien d'intéressant. Et rien ne vaut ce village de tombes.

La Princesse Eléonore. — Oui, sur toute la terre, c'est partout la même beauté, les Camposanto, les Aliscamps. Partout les violettes sauvages et l'âme de la mort! (A Thyra.) Comme votre lévrier ferait bien, Thyra, couché sur cette dalle rectangulaire! Votre lévrier héraldique, comme on en voit sur certains tombeaux, couchés aux pieds nus de leur maître...

Thyra. — Voulez-vous que j'essaie de lui faire prendre cette pose plastique. C'est facile. Sam!...

Elle prend le greehound, la laisse à la main, et essaie de lui faire gravir la pierre tombale.

Osterwood. — Quelle horreur! Ce beau paysage ne parle que de joie et de volupté... Ecoutez la flûte de Pan... La flûte de la danse!... Y a-t-il par ici un vieux laissé pour compte de faunes et de sylvains?... En cherchant bien!

Thyra. — Mais Allégra peut danser au milieu de ces tombeaux, une danse comme elle seule sait en danser. Vous ne l'avez pas vue... elle est d'une nostalgie extraordinaire... Elle danse tous les pays

Allégra. — Merci! pas sans musique... Chanter tout au plus!... pour accompagner la flûte dans le ton... (Elle murmure une chanson exotique langoureuse, et effleure presque en dansant les tombes sur lesqelles elle jette par amusement quelques fleurs, puis, brusquement.) Non! Un bar américain à Java! Pas de poésie!

Allégra se met à chanter une scie en langue anglaise. Elle le fait en parodie, presque en riant, et en imitant l'accent nasal des chanteuses américaines.

Osterwood. — Le viol de notre chère beauté!... Cette femme est une futuriste dangereuse!...

Lignières, se rapproche de Thyra. — De plus en plus fort!... Vous montez avec nous sur notre yacht ? (Devant l'attitude nouvelle de Thyra il s'étonne.) Pourquoi penchez-vous la tête ainsi ? Vous êtes souffrante ?

Thyra. — Oui, je souffre !... Je mentais tout à l'heure en exaltant mon bonheur, Lignières... Sachez la vérité, je souffre infiniment...

Lignières. — Pourquoi?

Thyra. — Ah! il y a des soirs où l'on se sent si lourde!...

Allégra s'interrompt de chanter en riant.

La Princesse Eléonore. — Osterwood, vous êtes un misérable d'avoir autorisé ce sacrilège...

Osterwood. — Une chanson de bar sur le tombeau de Sénèque!

La Princesse Eléonore. — Taisez-vous, monstre. Avant de repartir, pour nous remettre d'aplomb, je demande un vers virgilien... un vers qui soit né par ici... jadis... dans ces myrthes et ces lavandes...

Allégra. — Thyra pourrait vous dire les quelques vers qu'elle a composés l'autre jour sur le yacht, et qu'elle m'a lus; c'était si joli!...

La Duchesse d'Osque. — Tous les talents! Vous écrivez aussi, madame.

Thyra. — Allégra se trompe ou se moque... Je ne sais pas écrire les vers; quelquefois, je jette en prose une impression, car, maintenant que j'ai abandonné la sculpture, j'écris hâtivement mon journal, des impressions...

Osterwood. — Bah ! Sculpture ou littérature, c'est une autre forme d'expression... voilà tout... Vous sculptez des mots.

La Princesse Eléonore. — Eh bien, vous rappelez-vous quelque chose qui efface la chanson américaine de cet azur?

Thyra. — Non... (Se reprenant.) ou plutôt, si... si... Je le dirai en votre honneur, Altesse... J'ai composé, en passant dans un endroit semblable à celui-ci, aux environs de votre Corfou, une sorte de chant que je veux bien dire... mais, tenez, alors, de là-haut... sur le rocher où le poète s'est fait brûler parmi le serpolet, et au-dessus de la prairie des morts...

La Duchesse d'Osque. — Qu'est-ce que c'est?

Thyra. — C'est le chant d'une jeune condamnée qui, un soir, regardait le ciel.

Philippe. — Voulez-vous que je vous prête mon bras pour monter, Thyra?

Thyra. — Non, laissez-moi, Philippe... je vais tâcher, au contraire, là-haut, de vous oublier tous.

Elle s'en va à travers les rochers. On s'assied, en attendant.

Osterwood. — Le chant d'une jeune condamnée qui regardait le ciel? Il ne peut y avoir de plus beau ciel que ce soir, n'est-ce pas?...

La Princesse Eléonore. — Le fait est que le coucher du soleil a été royal... Et regardez la lune, à droite, qui attend son heure...

Philippe. — Vous verrez, monsieur Osterwood... Elle écrit des choses que je lui conseille de réunir en volume... Si elle était la femme d'un sous-préfet, on lui tresserait des couronnes à Paris... mais ce n'est qu'une aristocrate en voyage.

La Duchesse d'Osque. — Il va faire nuit très vite; d'ailleurs, le vent se lève, il nous faudra redescendre bientôt...

Philippe. — Le dîner est à huit heures... nos cuisiniers sont habitués à attendre et prennent leurs précautions.

La Princesse Eléonore, montrant Thyra qui est parvenue au rocher. — Comme elle fait bien, là-haut, avec le vent qui moule son corps!

Philippe. — Et elle dit la poésie avec expression.

La Comtesse, à M^{me} de Marliew. — Chère amie!... Vous gardez le silence.

M^{me} de Marliew. — Je la regarde, ma petite!...

Thyra, du haut du rocher. — Redy!

Philippe. — Play!

On s'est assis. Les uns, sur l'herbe, d'autres sur des pierres. Thyra commence, là-haut, à voix d'abord timide, et une main tendue.

Thyra. — Orion, Gémeaux, Cassiopée, Altaïr. Nuits lactées, je viens à vous!... Je vais glisser dans le mortel silence!... Je vais me perdre au carrefour de vos étoiles!... Bientôt je chercherai ma route à travers vous!... Mais avant de déployer mes ailes, je veux monter, pour dire l'adieu joyeux, sur le plus haut pic du cap Sumium, et là je briserai ma coupe de vin de Samos en l'honneur de vous, étoiles!... Je suis la fiancée de la mort, Evohé! Io! Io! Que tu es belle, ce soir, vieille terre!... Est-ce pour moi que tu t'es faite si belle et que tu as mis ta couronne d'étoiles? Ah! que je vous adore, ce soir, collines d'opéra, lourdes de citrons, de mûriers bleus et de dalles de marbre!... Adieu, splendeurs!... Voici le moment de crier les adieux sans échos !... Je suis jeune, je date d'une heure et déjà je vois le gouffre... Oh! je voudrais passer la main sur toutes les roses avant de mourir!... Que la brise vienne à moi ce soir et que je la reçoive à pleins cheveux et dans mes paumes tendues! Réunissez-vous sur moi, désirs, tous les désirs, comme un rendez-vous de colombes!... Oh! choses, je voudrais encore me gorger de vous pour que je dessèche en moi jusqu'à la racine du désir. Et, sur le roc, je veux clamer l'hymne à la mort, puissant, comme la jeunesse et la musique. (Peu à peu elle s'anime; son geste, sincère, s'amplifie... On sent qu'elle veut ce soir-là donner à sa voix une expression particulière et enivrée.) Vieille terre, je t'ai tellement rêvée et pensée que je pourrai presque te repousser du pied sans regret en m'envolant de toi! Mais je te donne tous les battements de mon cœur... je te les rends, puisqu'ils sont à toi... Je te donne mon corps que tu aimas... Oh! terre, fais-en ce que tu voudras: de la poussière ou des fleurs! Il est à toi puisqu'il fut beau!... Io! Frappez le sol, le sol des morts, pour qu'il s'ouvre... Que disent les dormeurs là-dessous? « Hélas! le grand trésor est perdu! » N'est-ce pas que la peine est inconsolable, dormeurs?... Sur vos tombes desséchées, je pense à tout le sang inutile qui coule dans les veines du monde, alors qu'il ne faudrait au petit cœur des morts qu'une goutte pour ranimer les plus beaux rêves disparus!... Une goutte, Nature !... Une goutte humide et vivante pour la sécheresse de nos cendres!... Hélas! cette rosée de vie, tu nous la refuses, toi qui prodigues toutes les rosées!... Tu ne sais même pas qu'il y a des morts. Il te suffit qu'il y ait le même homme, la même femme, le même chien devant la porte, le même ramier dans la même prairie!... Mais le ciel, mes amis, le ciel!... Il m'attire. Déjà je me sens fondre et dissoudre... Je ne suis plus qu'une goutte de lait dans la mer immense... Là-bas, sur l'Océan bougeant d'étoiles, le vieux capitaine hoche la tête et me fait signe: je te comprends, tu veux la fin hardie et tu proscris les pleurs !... Evohé, pour la mort joyeuse !... Orion, Cassiopée, Gémeaux ! Cheveux de Bérénice !... J'ai frappé le sol comme l'amour me frappa le cœur... Je suis prête!... Et, pourtant, je t'en demande pardon, nuit tendre et transparente qui descends, je ne veux pas mourir en toi!... Je ne veux pas mourir la nuit!... Je veux dire adieu au soleil, je veux lui crier encore l'hymne de la mort joyeuse, et, quand il éclatera formidable sur la mer grande, comme je lance cette coupe à la mer, comme Cléopâtre jeta son collier dans la coupe, je veux jeter mon amour immortel dans l'espace, afin qu'il s'y dissolve avec un goût de perle!... Io! la terre était belle!... En avant!

A peine a-t-elle fini les dernières paroles qu'elle s'enfuit sur la hauteur, dans les rochers. On entend encore deux ou trois Io! Io! qui se perdent comme un écho. Alors, les têtes, vaguement inquiètes et songeuses, se relèvent vers le rocher.

La Princesse Eléonore. — Regardez, elle a disparu!...

Osterwood. — C'est vrai. Elle laisse le rocher vide comme si elle s'était envolée... Cela a quelque chose vraiment d'une ascension sur la montagne...

La Princesse Eléonore. — C'est étrange!... très étrange... Elle nous a émus.

M^{me} de Marliew, allant à la rencontre de sa fille. — Thyra! Thyra! mon enfant!...

Osterwood, bas, à Lignières. — Le cri de cette jeune femme, vous voyez, nous a tout engourdis. Il me fait penser au vers de Musset:

Et pousse dans la nuit un si funèbre adieu...

Et puis, elle a dit cela d'une voix rauque, étouffée... malhabile...

Thyra arrive, hors d'haleine, les yeux et le teint animés du grand effort.

M^{me} de Marliew. — Viens, mon enfant, viens te reposer... tu es haletante...

On s'empresse autour d'elle. On la félicite banalement.

Osterwood. — Vous avez évoqué, mademoiselle, toute la splendeur de la Mort!

La Duchesse d'Osque. — C'est une poésie dans le goût du jour... Toutes les femmes de lettres écrivent maintenant comme cela... Ce sont des enivrées.

Osterwood. — Mais celle-ci est sincère. Elle m'impressionne, — et j'aime cette mise en scène de la sincérité!... Je pressens un mystère troublant sous tout ceci!

La Princesse Eléonore, tout à coup. — Je désire qu'on me laisse seule avec cette enfant: j'ai quelques mots à lui dire en particulier... Vous la féliciterez tout à l'heure, au dîner. Vous aurez le temps... Je monterai avec elle, M^{me} de Marliew et la comtesse Stéphanie, dans la voiture. Vous autres, redescendez, vous êtes tous des jeunes gens et vous serez en bas avant nous... Qu'on nous laisse... Je la garde...

Thyra, étonnée, considère la princesse Eléonore. On s'est écarté d'elle avec déférence, sur l'ordre de la princesse Eléonore adressé avec une autorité sans réplique.

La Duchesse d'Osque. — *All right*!... (A Philippe.) Que veut la princesse?

Thyra, retient Lignières et, à voix basse. — Lignières... deux mots. Vous m'avez dit que vous n'aviez pas peur, que vous ne redoutiez aucune situation...

Lignières. — Je suis prêt à vous le prouver!

Thyra. — Eh bien, je ne descendrai pas avec la princesse en voiture. Voulez-vous me rejoindre ici dans cinq minutes?

Lignières. — Comment le pourrai-je?

Thyra. — Revenez sur vos pas.

Lignières. — Je suis à votre entière discrétion, disposez de ma personne. C'est une dette contractée.

La Princesse Eléonore, aux autres. — Partez, vous n'aurez que le temps de nous rejoindre en bas.

La Duchesse d'Osque. — Lignières, vous nous accompagnerez, vous nous servirez de cavalier. En route.

Allégra. — Nous serons en bas dans un quart d'heure.

Osterwood. — Laissons Moïse converser avec Dieu.

La Duchesse d'Osque, à Philippe. — Elle est étonnante, votre amie, elle avait l'air d'une tragédienne piémontaise, et puis elle a vraiment cet art de la mise en scène que...

Osterwood, continuant en souriant énigmatiquement. — Que les danseuses slaves, les millionnaires américaines, les amoureuses du Greco et les lectrices de Swinburne, etc., etc.

Ils disparaissent en causant. Thyra s'est assise à droite, sur une vieille pierre. La princesse s'approche de M^{me} de Marliew et de la comtesse Stéphanie et leur parle à voix basse.

La Princesse Eléonore. — Je vous rejoins. Montez dans la voiture. Je désire parler quelques instants à votre fille.

La Comtesse, à M^{me} de Marliew. — Qu'est-ce que je vous disais?... chère amie...

M^{me} de Marliew. — Merci, Altesse, de tout ce que vous ferez pour nous!...

La princesse reste seule avec Thyra.

Scène V

THYRA, LA PRINCESSE ELEONORE

La Princesse. — Mon enfant, depuis que je vous revois, métamorphosée, vous êtes un mystère pour moi! Ce renoncement à l'art et maintenant cette littérature fiévreuse... vos rires... votre voix triste au milieu de tant de joies apparentes? Il y a un mystère en vous, mon enfant, je veux le connaître... Dites-moi votre secret, mon enfant?... Vous souffrez d'une immense désillusion, n'est-ce pas? Vous vous dites que si cet homme vous aimait, il vous eût donné son nom? Dites-moi votre secret.

Thyra. — Mon mystère tient en trois mots, et je veux bien vous le confier, mais à vous seule et à vois basse à l'oreille. Je n'en ai pas parlé depuis plus d'une année, alors j'aurais peur que le ciel l'entende!...

Elle se penche à l'oreille de la princesse et lui parle à voix basse. La princesse a un mouvement de stupéfaction douloureuse; elle prend lentement la tête de Thyra et l'embrasse sur le front.

La Princesse Eléonore. — Ma pauvre enfant!

Thyra. — Du reste ne me plaignez pas, Altesse!... Je suis encore à un âge où l'on trouve de l'ivresse, même à mourir!... C'est vrai... cela m'amuse cette position de condamnée... je contiens un mystère!... Songez donc! la mort m'a touchée du doigt... Je me sens investie d'une sorte de dignité... Ce n'est pas désagréable!... On n'est plus de la terre... un peu comme un rêve d'opium...

La Princesse Eléonore. — Mais vous n'êtes pas perdue, il faut vous soigner... Il faut... arrêter le cours du mal... il...

Thyra. — Peuh!... Un vésicatoire, c'est une tache pour un an, je connais!... On met ensuite une touffe de fleurs pour cacher ça!... Jamais! Le nom fatal n'est jamais prononcé, ni par Philippe ni par ma mère.

La Princesse Eléonore. — Est-ce un mot d'ordre? Mais, votre mère?...

Thyra. — Je me suis toujours arrangée pour lui cacher la vérité... Elle a des craintes, peut-être, aucune certitude...

La Princesse Eléonore. — Non!... Ce n'est pas possible!... Une mère ne peut ignorer que sa fille... Je me refuse à le croire!... Je sais bien que vous êtes resplendissante de beauté,... d'éclat...

Thyra, à voix basse, presque peureuse. — Oui, mais ça marche, là dedans! (Elle frappe sa poitrine.) La dame est là... là, où les docteurs frappent leurs petits coups... Tenez, quand j'allonge le bras, il prend un caractère atteint: c'est la période intéressante... Les jambes sont encore bien, seulement on commence à voir les muscles du genou... J'étouffe toujours, malgré le ciel bleu, l'air pur!... La fièvre... les prostrations... Mais c'est trop dégoûtant à vous raconter!

Elle éclate de rire.

La Princesse Eléonore. — Et vous riez... Vous avez donc en vous une telle réserve de courage!

Thyra. — Il faut tendre les cordes de sa lyre de toutes ses forces!... Je me suis précipitée dans le seul refuge possible, la volupté de la beauté!... Mais, hélas! hélas! la beauté extérieure, la grande beauté du monde, ah! autant elle est enthousiasmante pour les cerveaux qui créent... autant elle est décevante et mesquine pour ceux qui la suivent les mains vides!...

La Princesse Eléonore. — Ah! comme vous venez de bien dire tout le secret de notre tristesse errante!... Notre chère beauté, oui, ainsi que l'appelle Osterwood, comme elle nous trahit! Comme elle n'est rien pour nous lorsque nous ne sommes plus rien pour elle!... Alors vous aussi, vous connaissez cette déception-là!... Vous étiez une artiste pourtant!... Mais, heureusement... il y a Dieu... je vous le jure!... il y a Dieu! Etes-vous si païenne que vous le dites?

Thyra. — Je n'entends pas grand'chose à Dieu, en effet... Quand l'hiver viendra... ce sera le moment de croire à Dieu... mais après les végliones et les batailles de fleurs, seulement!...

La Princesse Eléonore. — Je comprends maintenant cette ardeur que vous mettez à mourir! Approchez que je vous regarde!... que je voie sur votre visage une des plus hautes expressions du désespoir humain!... Je perce, je devine tout, maintenant, ma chérie, et votre anxieux amour pour ce Philippe énergique et dur... cette détresse qui se change chaque jour en exaltation. On dirait que la mort vous a piquée d'un subit aiguillon... et que vous allez... toujours... toujours...

Thyra. — Vous ne saurez jamais, Altesse, la gratitude que je vous ai de ne pas me plaindre banalement! Je n'aurai donc pas à me repentir d'avoir une fois rompu le silence! Je vous remercie de comprendre, sans vous apitoyer, ce qu'est le délire de cette minute que je vis, en attendant le jour où plus un souffle ne montera vers le miroir!... Maintenant, Altesse, laissez-moi vous baiser la main, respectueusement, puis regagnez, si vous le voulez bien, la voiture où ma mère vous attend... Je dois rester ici... Oui... je veux rêver encore parmi ces prairies... encore un moment... Vous me retrouverez en bas, tout à l'heure, pour le dîner où je dois étrenner une très jolie robe que l'on vient de m'envoyer de Paris: je compte sur un succès! (Elle rit encore.) Vous verrez... filet, dentelle, sur un crêpe orange... c'est très joli...

La princesse fait quelques pas parmi les rochers où elle reprend son livre: Pascal.

La Princesse Eléonore, avec une grande respiration. — Qu'il est triste, ce soir, le vent de la mer!... Qu'il est triste, le soir où une pareille confidence s'est échappée de ces lèvres!... Et moi qui, lorsque j'ai vu votre yacht si brillant, si paré, si joyeux, me disais: « Voilà le bateau du bonheur, de la jeunesse! Voilà ceux qui arrivent avec toute la fraîcheur des premiers enivrements. » Je regardais mon bateau à moi, mon *Cydnus*, et avec une si égoïste mélancolie!... ce bateau qui devrait s'appeler: *Nevermore*!... Regardez-les en bas, nos deux cygnes blancs, pour Lohengrins de pacotille!... Alors, c'est donc toujours la même histoire, les mêmes solitudes tragiques et banales?... Nous sommes les désœuvrés de la mort, que ce soit mon vieux page ruiné, Osterwood, la poitrinaire de l'hôtel... ou la morne souveraine avec son Pascal et son alpenstok... les partisans de l'exil avec devant nous la mer... la mer sur laquelle on rêve éternellement de voir se lever le désir... Ah! mon Dieu!... et tous s'abreuvent donc aux mêmes rivages, aux mêmes collines?... Des arbres, du ciel, des regrets... toujours... *in solitudine cordis*... Toujours, mon Dieu, séparée de notre cœur!... Malheureuse enfant, que je vous plains!...

On entend des cloches lointaines. Elle s'agenouille.

Thyra. — Que faites-vous?

La Princesse Eléonore, avec élan et foi. — Moi qui n'ai pas désappris la prière, moi qui espère encore désespérément en Dieu... je prie... l'Angélus sonne... et je prie pour la pauvre solitude humaine...

Thyra, impressionnée, commence le signe de croix, mais elle ne l'achève pas et secoue hardiment la tête. On entend maintenant en bas des appels, les voix montent jusqu'à elles: « Hé! Hop! Hé! Hop! »

Thyra. — Vous entendez, ce sont nos amis qui descendent et nous appellent.

La Voix de la Comtesse, derrière les amandiers, près de la voiture dont les grelots tintent. — Son Altesse et Thyra veulent-elles venir?... Il est tard déjà...

La Princesse Eléonore, se lève et se recouvre de ses voiles gris. — L'air semble un peu humide. Vraiment, vous désirez rester ici seule... Ce n'est pas imprudent?... Vous n'aurez pas froid, mon enfant?

Thyra. — J'ai besoin de recueillement. Je descendrai à pied très doucement. Dites-le à ma mère; qu'elle ne s'inquiète pas de moi.

La Princesse Eléonore. — Et, ce soir, voulez-vous que nous causions plus intimement dans ma cabine? Vous verrez que je vous donnerai du réconfort et que je peux quelque chose pour votre bonheur.

Thyra. — Vous m'avez donné le viatique de votre haute tristesse et je vous en remercie!

La Princesse Eléonore. — Alors, restez à rêver... je vous laisse; ne pleurez pas, surtout... D'ailleurs c'est une recommandation vaine... Vous savez ne pas pleurer!... En redescendant la côte, dans la voiture, je ne dirai rien... Je penserai silencieusement à vous, sous mon châle, je vous le promets... à celle qui est restée là-haut... sur la colline. Et, quand vous vous mettrez à table, ce soir, sur le pont de l'*Atalante*, nous nous sourierons, n'est-ce pas, avec une complicité bien à nous... et qui durera!... Qui sait si nous nous reverrons!... Mais vous êtes en moi pour toujours... Achevez de rêver... je connais ça!

Scène VI

THYRA, seule, puis LIGNIERES

Quelques instants après, dès qu'on entend démarrer la voiture, Lignières débouche du sentier.

LIGNIÈRES. — Je guettais!... J'entends que la voiture s'est mise en marche... Vous voyez, j'ai fait un détour, j'ai pu revenir aisément, mais je ne promets pas que l'attention de Philippe n'ait été éveillée... (Avec intention.) D'ailleurs, c'est bien ce que vous désirez, je pense?

THYRA — Qu'avez-vous dit pour expliquer votre retour?

LIGNIÈRES. — J'ai prétendu que j'avais laissé tomber de ma poche un journal français... Tous ont paru y croire, sauf votre ami, je pense...

THYRA. — Il a peut-être compris, mais il ne se dérangera pas pour cela, soyez-en sûr.

LIGNIÈRES. — On dirait que cela vous contrarie... Ce n'est pourtant pas une provocation, un duel, que vous cherchez! Alors? Pour que vous me demandiez d'être, non sans danger, à vos côtés, en ce moment, il faut qu'il y ait une raison. Expliquez-moi à quoi vous sert ma présence, en ce moment.

THYRA, avec tout à coup une sombre énergie. — Je veux profiter du hasard de votre rencontre, après deux ans d'absence. Elle va être justement l'occasion qui va m'éclairer, me faire connaître où nous en sommes de notre amour. Je saurai bien ce qu'il y a sous son attitude glacée et, derrière l'homme, je démasquerai l'amant. Voilà pourquoi je ne vous lâche pas, aujourd'hui, mon petit Lignières... ne vous en déplaise!

LIGNIÈRES. — Soit, je me prête et même je m'offre avec crânerie à cette épreuve.

THYRA. — Mais ce sera pour plus tard, ce soir, sur le pont du yacht, ou demain... Voyez, il ne vient nullement, il ne s'est pas soucié de votre retour!... N'attendons pas plus longtemps... J'en suis pour mes frais d'énergie... et, chemin faisant, nous...

LIGNIÈRES. — Vous voyez bien!

On entend un bruit de pas sur les herbes sèches. Philippe, la casquette de yachtman sous le bras, une cigarette aux lèvres, apparaît. Thyra ne peut réprimer une expression de joie.

Scène VII

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE. — Oh! ne vous dérangez pas, je vous en prie! Je n'ai nullement l'intention de troubler ce rendez-vous.

LIGNIÈRES. — Mais, monsieur, il n'y a pas, croyez-le, de rendez-vous suspect...

PHILIPPE, élégant et dédaigneux. — Je vous en prie!... Si je suis revenu, c'est par pure formalité, et, une fois que je vous aurai dit, monsieur, que je ne suis pas dupe... que ma clairvoyance remonte au jour où vous avez suivi votre gracieux Télémaque dans des endroits de plaisir... je n'aurai plus qu'à retourner auprès de ces dames... Je suis rarement ridicule... du moins, je le crois; il m'eût été pénible que vous pensiez que je pouvais l'être. Simple nuance!... Maintenant que je l'ai fixée, en souriant, croyez que je me déclare enchanté de vous avoir ce soir à dîner. Vous êtes placé à côté de cette charmante comtesse Stéphanie. La place vous convient-elle?

LIGNIÈRES. — Je ne laisserai point passer l'occasion que vous me fournissez de m'expliquer. J'accompagnais, le soir dont vous parlez, mademoiselle de Marliew et je n'avais pas la garde de sa personne. Je ne l'aurais acceptée à aucun titre, ni d'ami, ni de confident. Si j'ai péché par imprudence ou légèreté, admettons, j'ai pu le regretter depuis et souvent, mais de cela j'assume toute la responsabilité. Et, maintenant encore, monsieur, je suis prêt, si vous le jugez bon, à vous rendre raison.

PHILIPPE. — Il ne s'agit pas de cela, monsieur. Vous vous égarez! Comment, je vous le demande, devrait-on qualifier deux hommes qui se permettraient de compromettre aussi étrangement une personne qui a droit à tout notre respect. Et si Thyra n'avait pas cru devoir donner à votre rencontre je ne sais quelle apparence de mystère ou de complicité...

THYRA, après avoir fait de loin, à Lignières, signe de se taire et de demeurer coi par la suite. — Oh! je vous en prie... évitez ces mots-là...

PHILIPPE, vivement. — Pardon, ma chère amie. J'insiste... Depuis ce matin, on dirait que vous avez plaisir à nous mettre tous deux, monsieur et moi, en fâcheuse posture... Vous attisez le feu!... Si c'est un jeu, avouez qu'il n'a pas réussi.

THYRA. — Vous savez fort bien que je n'ai nulle envie de jouer avec ce feu-là!... Ce rendez-vous avait d'autres raisons.

PHILIPPE, ironique. — Eh bien, vous l'entendez, monsieur... Quand bien même ce rendez-vous serait dû à une sympathie, une sympathie naturelle, je ne m'en formaliserais pas... et...

THYRA, l'interrompant. — Vous dites? Répétez cette insinuation! Répétez ces paroles que vous savez mensongères! Vous avez osé dire une sympathie...

PHILIPPE. — Tout doux! du calme, Thyra... pas de scène...

THYRA. — Allons, ne tâchez pas de lui faire croire sournoisement que vous êtes ici par jalousie! Car cela n'est pas, vous n'êtes pas jaloux du tout, Philippe!

PHILIPPE. — C'est exactement ce que je viens de vous dire.

THYRA. — Et qui n'est que trop vrai! Vous ne prononcez que des paroles mesurées, dédaigneuses! Vous tenez à me diminuer ici, devant lui, par orgueil, par respect humain!... Pas un cri de colère ou de ressentiment n'est sorti de vous, Philippe! Et c'est un indice terrible, voyez-vous!

PHILIPPE. — Faudra-t-il vous rappeler que tout à l'heure je vous ai dit vertement et ici même que je trouvais l'acceptation que vous faisiez de nous faire rencontrer à bord du *Cydnus*, monsieur et moi, tout à fait déplacée?... Ne vous ai-je pas témoigné ma colère?...

THYRA. — Allons, Philippe, soyez sincère!... Votre amour-propre seul s'est cabré un moment! Le plaisir de passer quelques jours avec votre charmante cousine, en tête à tête, vous a subitement calmé.

PHILIPPE, à bout de patience. — Entendu, ma chère, n'insistez pas. Nous resterons, comme je le souhaitais, chacun chez nous et à nos bords respectifs... Je joue ici un jeu de dupe... et je vois trop où vous voulez m'entraîner! Excusez, monsieur, le ton outré que prenait cette conversation, et, encore une fois, à tout à l'heure!... Smoking... le dîner sur le pont...

Il va se retirer.

THYRA. — Non, non, ne pars pas, Philippe! Maintenant que tu es revenu, ne me fais pas cette insulte!... Prends-moi le bras... Descendons ensemble.

PHILIPPE. — Vous n'y pensez pas!... Comment notre retour serait-il commenté! Je vous conjure de réfléchir à ce qu'on penserait si j'avais l'air de vous ramener de force et d'être venu vous chercher. Vous créez volontairement une situation équivoque, supportez-la et ne la compliquez pas, jusqu'à nous rendre ridicules. (Il va s'en aller.)

THYRA. — Prends garde! Ne pars pas sans moi. Je te conseille de mesurer l'insulte que tu me ferais maintenant que tu es revenu, en me laissant ici... J'en rougis de honte!

PHILIPPE. — Pourquoi donc? Vous donnez un rendez-vous à l'un de vos amis. Agissez comme vous l'auriez fait si je n'étais pas remonté. Nous nous retrouverons en bas pour le dîner. Je n'ai que le temps d'aller rejoindre nos amis et d'aller passer mon smoking...

Tout cela a été dit précipitamment, presque à voix basse.

LIGNIÈRES, rompant les chiens. — Mais qu'à cela ne tienne, Thyra!... Il est tard, la nuit tombe! Permettez-moi de vous reconduire jusqu'à la passerelle de l'*Atalante*.

Il va à elle et lui offre cavalièrement le bras.

THYRA. — Un moment, Lignières... S'il te reste un atome d'amour... s'il...

PHILIPPE. — Non! Je ne répondrai pas devant monsieur, je vous en avertis!

THYRA, lui barrant la route. — Et pourquoi donc?... Au contraire!... C'est le seul témoin devant lequel nous puissions parler, le seul au monde qui puisse comprendre le sens de nos paroles.

PHILIPPE, les bras croisés. — Non, je ne répondrai pas.

THYRA. — Il connaît la raison, lui, qui fait que notre amour était empoisonné à sa source d'une rancune impossible!...

PHILIPPE. — Quel passé tenez-vous à réveiller?...

THYRA. — Je vous l'avais dit, je vous l'avais prophétisé, jamais vous n'avez oublié cette chose! Dès le soir où tu m'as prise, Philippe, tu t'es vengé de l'amour par l'amour; comme on assouvit une vengeance... Après, tu as cru effacer, mais nous avons eu beau nous jeter dans la volupté, beau nous griser de nous-mêmes et de sensations, j'avais le pressentiment de notre folie, que je ne ferais qu'attiser ta désillusion et que nous épuiserions le désir, sans jamais retrouver l'amour... Aujourd'hui, nous en sommes là! Il y a en toi de la fatigue et de l'indifférence... Tu es las de ta maîtresse, Philippe!... Nous ne pouvons plus mordre à des fruits qui nous ont donné toute leur eau! A deux, nous sommes arrivés à je ne sais quelle basse satiété! Et tout doit être écrasé en moi, l'orgueil et l'amour!

LIGNIÈRES. — Thyra, je vous en supplie!...

PHILIPPE. — Calmez, calmez votre esprit exalté et ne donnez pas, je vous en prie, à celui qui nous juge ici, et bien malgré moi! l'impression que vous êtes restée l'excessive enfant qu'il a connue... et qui jouait dangereusement avec la vie.

THYRA. — Ah! je tremblerais!... Je tremble de vos mots, Philippe... Excessive, exaltée!... Ah! vous me reprochez mon exaltation!... Dans ce cas, tant pis, qu'il le sache! Voulez-vous que je vous dise alors la raison atroce de votre froideur à vous, de la reprise que vous faites de vous-même, jour à jour?

PHILIPPE. — C'est-à-dire?... Osez toute votre pensée...

THYRA. — Oh! Oh! Philippe, ne me forcez pas à la dire!...

PHILIPPE. — Maintenant je vous l'ordonne!...

THYRA. — Oh!... Philippe!... Oh! Philippe!... J'ai vu petit à petit, à mesure que le mal monte en moi, votre bouche se détourner de moi... Et c'est bien la pire des épouvantes que de voir naître cette peur sur les lèvres de l'aimé!...

PHILIPPE. — Mais vous êtes simplement monstrueuse, savez-vous bien!

LIGNIÈRES. — J'ai peur de comprendre, à mon tour... A quel mal obscur fait-elle allusion?

PHILIPPE. — Ne l'écoutez pas!... Elle divague!...

THYRA. — Eh bien, oui, Lignières, oui, je suis perdue!... Ce n'est plus qu'une affaire de temps!

LIGNIÈRES. — Thyra!... Que dites-vous?

THYRA. — Et, à mesure que ce temps approche, sa peur augmente!

PHILIPPE. — Ah!... Je m'insurge, cette fois! Vous n'êtes plus maîtresse d'un cerveau fiévreux...

THYRA. — Non, Philippe, il ne ment pas ce mouvement de la bouche qui glisse, qui cherche à mettre l'espace entre les lèvres... Tout cela n'échappe pas à mon désespoir! Et tu m'aimes peut-être encore pourtant, c'est vrai, et je te fais pitié, c'est vrai... Un soir, j'ai trouvé dans votre buvard une lettre commencée, une lettre à un vieux parent, inquiète, agitée; vous lui demandiez, à lui qui avait connu vos antécédents, s'il n'y avait pas trace de phtisique dans votre famille...

LIGNIÈRES. — Phtisique!...

PHILIPPE. — Elle ne sait plus que délirer, vous voyez bien!

THYRA. — Allons, Philippe, ne proteste pas! Tu fais tous tes loyaux efforts pour te surmonter... Mais je suis celle qui contamine! Nous y voilà donc, Philippe... Je l'ai enfin votre détestable pitié... Demain, quand les heures terribles viendront, j'aurai peut-être votre dégoût, je verrai votre envie saine de respirer ailleurs, de fuir...

LIGNIÈRES. — Assez, par grâce, mon amie... ne vous abîmez pas ainsi à plaisir! Epargnez-vous tous deux.

THYRA. — Oh! maintenant, qu'est-ce que je risque? Je te le crie, Philippe: une affection passerait dans ma vie, je ne vais pas jusqu'à croire que tu en serais heureux, mais tu fermerais les yeux inconsciemment dans l'espoir que quelque chose de plus fort que ta volonté me prenne à toi. Je le sais, tu formes des projets qui dépassent le terme de mon existence.

PHILIPPE. — Ah! l'abomination de ce que j'entends!... Quelle injuste clameur sort de vous tout à coup! Vous vous trompez! Je suis prêt à continuer, Thyra! Je vous aime toujours. N'ai-je pas suivi à la lettre notre pacte et notre programme? Rappelez-vous vos propres mots: « Un suicide à deux, un suicide de joie et d'amour!... » Eh bien, allons plus avant encore!... je suis prêt!...

THYRA. — Peine perdue! Le suicide pour un seul, oui!... Alors que je me consume, la vie entre en vous à pleins flots... Vous n'avez rien à redouter de moi, allez; je réponds de vous! Il se passe ceci que je suscite la joie, le plaisir, la volupté, toutes les richesses de la vie, je les ai appelées... nous nous les sommes payées... et c'est vous seul qui en profitez!

LIGNIÈRES. — Ne départagez pas votre bonheur!

PHILIPPE. — L'heure des comptes serait-elle venue!

THYRA. — Sache-le, Philippe, le plaisir, la joie, la volupté n'ont pas le même sens pour ceux qui vont mourir ou pour ceux qui restent!... Sache que ç'a été chez moi sans cesse une volupté, triste, toujours terrifiée. Pour toi l'heure de vivre commence. Chaque volupté, chaque plaisir, t'ont fait plus conscient, plus dispos, plus apte à la vie. Moi, ils me laissent plus morte, plus désespérée!

Philippe. — Nous y voilà!...

Thyra. — De ce suicide-là, vous sortez vainqueur. Ah! l'atroce course à deux que la nôtre!... Atalante, Atalante, comme dit l'inscription de votre bateau. Oui, Atalante éperdue, et qui vous a laissé tous les fruits d'or qu'elle n'a pas ramassés pour elle!...

Philippe. — Oh! Thyra! Quelle tristesse! Voilà que, comme les malades aigris, vous jalousez la vie de ceux qui vous entourent et vous chérissent!... Un jour, vous nous reprocherez à tous l'air que nous respirons. Ah! malheureuse!

Thyra. — Non... vous savez bien que vous mentez, que ce que vous dites est faux!

Philippe. — Je suis effondré devant une pareille accusatrice. Voilà à quelle scène elle voulait que vous assistiez, monsieur!... Elle l'a obtenue, et se venge!

Lignières. — Ne craignez rien! Je ne suis plus un témoin: je me sens, tout à coup, votre ami à tous deux, un ami désolé, qui voudrait vous venir en aide...

Philippe. — A ce soir, Thyra!

Thyra, scandalisée. — Philippe, ne pars pas! Je te le défends!...

Philippe. — J'en ai trop entendu!

Lignières, la retenant par le bras. — Thyra, je vous en supplie, calmez-vous...

On entend des appels à nouveau, au bas de la colline.

Philippe. — Ecoutez, nos amis m'appellent. Ecoutez, leurs cris et leurs voix se rapprochent; ils montent à ma recherche... un moment encore et ils seront ici...

Lignières, à Thyra. — En effet, Thyra. Il a raison! Il faut qu'il parte!...

Thyra. — Moi aussi, je t'appelle, Philippe! Philippe! (Philippe disparaît en courant pendant que Lignières s'adresse à lui et lui dit de loin: « Je la ramène... Ne craignez rien. » Thyra en profite pour s'élancer à travers les rochers et, comme on entend en bas: « Eh! Hop! Eh! Hop! », elle crie à son tour, du haut d'un rocher.) Philippe! Reviens, Philippe... ne me défie pas...

Elle reste penchée en avant, presque suspendue au-dessus de l'abime. A cet instant, Mme de Marliew mère surgit derrière les amandiers.

Scène VIII

THYRA, LIGNIERES, Mme DE MARLIEW

Mme de Marliew, à Lignières. — Monsieur, monsieur, je vous en prie... je ne sais pas ce qu'elle est capable de faire! Thyra, regarde-moi! (Lignières s'est élancé.) je t'en supplie... je suis restée... j'avais peur... Ecoute, tu n'es pas raisonnable, vraiment... Ne me fais pas de chagrin... Il ne faut pas me faire de chagrin, ni jouer à m'effrayer... je suis si vieille maintenant... Ne te penche pas ainsi, tu es si imprudente!... Mon Dieu, je ne sais plus ce que je dis!... (A ce moment, Lignières a tiré brusquement Thyra en arrière, il la maintient dans ses bras, presque en la portant, et la ramène au premier plan. Mme de Marliew saisit les mains de Thyra et l'embrasse. Thyra estt immobile, raidie. Quand Lignières desserre son étreinte, elle s'appuie à la vieille ruine tombale, celle sur laquelle Thyra voulait faire s'allonger le chien. Mme de Marliew, bas, à Lignières.) Merci, monsieur. Laissez-nous seules, je la reconduirai.

Lignières, bas. — Mais comment ferez-vous? Sera-t-elle en état?

Mme de Marliew. — La voiture a l'ordre de revenir me prendre; dans un quart d'heure, elle sera ici; ne vous inquiétez pas! Prévenez qu'on se mette à table.

Elles restent seules.

Scène IX

THYRA, Mme DE MARLIEW

Mme de Marliew. — Thyra, n'entends-tu pas, ma chérie?

Thyra, un peu égarée, comme si elle voulait reprendre pied. — Comment se fait-il que tu sois là? Tu n'es donc pas descendue avec elles?

Mme de Marliew. — J'ai bien senti qu'il allait se passer quelque chose de grave... Je ne voulais pas m'éloigner de toi... J'ai guetté... mais la voiture va venir nous reprendre. Tu vois, j'ai même un manteau pour toi.

Thyra. — Mais alors, tu as entendu?... là... tu viens d'entendre?

Mme de Marliew. — Tout.

Thyra, avec effroi. — Tu as entendu ce que j'ai dit de moi?

Mme de Marliew, grave et simple. — Oui, Thyra.

Thyra. — De ma santé, de...

Elle s'arrête.

Mme de Marliew. — Oui, mon enfant.

Thyra, la regarde fixement, puis, tout à coup, elle pousse un cri. — Ah! tu savais, tu le savais!

Mme de Marliew. — J'ai toujours su!...

Thyra. — Et tu n'osais pas me le dire, et tu me le cachais?

Mme de Marliew. — Et toi aussi, ma chérie, tu te cachais de moi... Philippe nous avait bien gardé le secret!

Thyra. — Et nous vivions dans ce mensonge!... Quelles folles nous étions de nous imaginer que l'autre ne savait pas!... Comme si c'était possible!... Mamita!...

Mme de Marliew, la serrant tendrement dans ses bras. —Mais ce n'est rien! Je viens de t'entendre... Tu t'exagères aussi!... Ce n'est rien! Tu dois guérir... Je le sais... on me l'a dit dernièrement encore... Oh! vois-tu, c'est un bienfait que cet affreux silence qui étaient entre nous n'existe plus!

Thyra, voluptueusement. — Ah! que c'est bon de te retrouver tout à coup... Mère, mère, pourquoi m'avoir donné la vie, si tu devais me donner la mort!

Mme de Marliew. — Oh! quel trop juste reproche!... Je n'en sais rien, moi... Que veux-tu? c'est la fatalité!... Ton père était bien portant... Ah! si je t'avais soignée aussi, au lieu de te laisser vivre à ta guise... Enfin, je te reprends, maintenant, moi! Je serai là, toujours... Que tu le veuilles ou non, je ne te quitte plus...

Thyra. — Oui, reprends la petite fille dans tes bras... Redonne-moi ma première place dans tes coudes; la place qui m'a bercée et qui me bercera encore au dernier moment... Mère chérie, toi d'où tout vient et où tout retourne!... Ah! je ne me rappelais pas que c'était si bon! Maman! Mamita! Mamita! Calme-moi, j'ai tant de chagrin! Ah! si tu savais ce que j'ai pu avoir de chagrin!... Je te raconterai tout... comment j'ai découvert... Mon Dieu! qu'il est doux d'avoir encore sa mère quand l'ombre monte!... Non,

non, ne pleure pas ainsi, ne te désole pas et serre-moi fort.

Mme de Marliew. — Si fort que maintenant plus rien ne pourra t'arracher de moi.

Thyra. — Je suis petite, hein?... Regarde ce que c'est que le hasard ?... Nous sommes toutes deux seules dans une prairie et tu me berces sur une tombe... Tu te souviens, quand j'était toute petite et que je voulais être bercée près de la grande albia qui sentait le sapin frais... Tu avais peur pour moi de la neige... déjà!... et Vladu passait avec ses brebis, les buffles et le chien Hotzu, si maigre, qui me mettait la buée de son museau près de la joue... C'est loin... Tu vois ce sera pareil... tu seras là, plus tard, pour m'empêcher de pleurer?... Va! mère, imprime à la tombe le rythme des berceaux... Plus que nous deux, comme autrefois!... Je ne veux plus que cette douceur que je retrouve... Chante, comme autrefois, mama doïca... en berçant... j'aimerai me souvenir de ta voix d'alors... quand tu chantais...

Mme de Marliew. — Ma chérie, ma chérie, que me demandes-tu là!...

Thyra. — Fais l'effort, calme-moi, comme autrefois lorsque j'avais du mal... dans le jardin... Nani-Nani, mama... Dieu qu'il était maigre, le chien Hotzu!... Tu te souviens? Chante!...

Mme de Marliew. — Mes vieilles lèvres ne savent plus ta chanson, mon enfant...

Thyra. — Force-toi! Pour me faire souvenir, doïca... Rapprends... Comment était-ce, déjà... dis?... Comment était-ce donc! Rapprends...

Mme de Marliew, brisée. — Je ne peux pas!...

Thyra. — Mais si, mais si, essaie... Berce... avant qu'il neige dans le jardin... berce toujours...

Mme de Marliew, avec une vieille grosse voix qui pleure. — Nani, nani... puiu mami!

Elle chantonne ainsi les premiers mots de ces chansons qui, dans tous les pays du monde, veulent dire : « Dodo, l'enfant do... » pendant qu'on entend les grelots de la voiture qui remonte et que, de loin, un voiturier crie à travers les branches : « Il est tard... On fait dire à ces dames... qu'il est temps de rentrer... »

RIDEAU

ACTE IV

A Paris. La scène représente la salle à manger des de Marliew. Un grand dallage blanc, colonnes de stuc bleu, donnant sur une galerie. La salle à manger n'est séparée de cette galerie que par une large tapisserie noir et or qui glisse à l'antique, entre les colonnes bleues. Quand la tapisserie est tirée on voit la galerie jaune safran, avec sa fontaine et des orangers en caisses. A droite de la scène, une grande grille vénitienne, comme une grille de chapelle, sépare la salle à manger d'une sorte d'oratoire assez sombre où brûlent deux lampes de mosquée de couleur pourpre. De l'autre côté, à gauche, une vasque, — avec des dalles plates. Au milieu de la scène, la grande table de salle à manger, disposée comme celle de la scène de Léonard de Vinci : les convives sont vus face au public et de profil. L'espace libre compris entre les deux côtés de la table est rempli par une sorte de divan bas, tout d'argent, sur lequel Thyra a l'habitude de s'étendre après dîner. La table est recouverte d'une nappe violet et or sur laquelle sont jetées des guipures. Vaisselle d'argent, hanaps. Tout cela au goût du jour, ultra moderne, avec en plus un relent greco-byzantin qui sent nettement l'étrangère. Les convives sont Thyra, Allégra, Lepage, Artacheff, Osterwood, le poète Corneau et un jeune Danois d'une vingtaine d'années, M. Austersen. Ils sont assis sur des sièges de forme curule. Au centre est une cathèdre vide dominant tous les autres sièges. Cette cathèdre, inoccupée, est toute parée de fleurs. Des roses éparses sont jetées sur le dallage ; des coussins de pieds et des peaux de panthère. A gauche de la table, un grand trépied brûle-parfum. Au fond, dans un coin, une biche en bronze pompéien. Au lever du rideau, les deux domestiques nègres, costumés, et un boy indien, tout de blanc vêtu, deux modèles aussi travestis en esclaves grecs et couronnés de cytises, se mêlent à des maîtres d'hôtel corrects et en habit. Sur les dalles, à droite, au pied de la vasque, les musiciens tchèques font entendre leurs musiques. Près de la grande grille, deux grands flambeaux de cire jaune allumés. Allégra porte une dalmatique. Thyra une tunique turquoise et corail. Les hommes en habit.

Scène première

THYRA, ALLEGRA, LEPAGE, OSTERWOOD, ARTACHEFF, CORNEAU, AUSTERSEN

Au lever du rideau, pendant qu'on sert les derniers plats du dîner, Allégra achève une danse.

Lepage, s'adressant au serviteur habillé à la grecque. — Qu'est-ce que je bois, bougre d'asticot!... C'est très beau d'être servi dans du venise, mais je voudrais savoir si c'est du bourgogne ou du bordeaux!...

Allégra a terminé sa danse. On l'applaudit discrètement.

Artacheff. — Elle est admirable!

Osterwood. — Elle est au moins intéressante!

Lepage, maugréant. — C'est l'abbaye de Thélème, en un peu mieux!

Artacheff. — Quelle horreur!... Saignez-le!...

Corneau. — Donnez-moi une orange que je lapide ce sculpteur!...

Lepage. — Eh bien, mettons que c'est de l'Alma Tadema et n'en parlons plus...

Osterwood, à Allégra. — Vous dansez comme les glycines savent danser, dans le crépuscule!

Allégra dit quelques mots en anglais à l'orchestre qui se retire dans la galerie.

Thyra. — Tout à l'heure, vous aurez quelque chose de mieux encore que des danses...

Osterwood. — Quoi donc?... Pour achever le banquet platonicien... Du sang sur ces dalles de marbre?

Thyra. — Vous verrez... une entrée amusante de masques blancs, à minuit juste.

Corneau. — En tout cas, les danses naissent d'elles-mêmes de ces pavés roses et blancs. Le tout a le ton des mosaïques d'Herculanum bleu lapis, jaune de crocus...

Artacheff. — Et il y a bien cinquante louis de roses par terre!

Osterwood. — Les roses de Poestum!

Thyra. — De Lachaume, simplement!

Corneau. — Vous n'êtes plus en Sicile, mais on dirait un peu les Thesmophories, un soir où dehors la lune serait de miel... et nous sommes boulevard Berthier, la lune luit dehors sur les fortifs, les bastions...

Lepage. — Les écailles d'huîtres, les vieux journaux... les poubelles municipales...

Artacheff. — Vous avez rénové l'art du décor... pour la femme... Il ne manque ici qu'Isadora Duncan, pieds nus...

Lepage. — C'est ça! c'est ça!... il y est... Ç'a l'air d'un rêve après ballet russe, un rêve qui serait passé par Munich pour finir chez une grande dame sud-américaine... C'est une salle à manger pour riche professor allemand, ivre de modernisme, et dont la femme, israélite wurtembourgeoise...

Artacheff. — Ah! c'est vrai, vous avez vu le yacht, vous!...

Allégra. — Et M. Austersen aussi, que nous avons rencontré en Egypte... Quant à M. Osterwood, nous l'avons connu en Sicile, avec la princesse Eléonore...

Thyra. — Et puis, six mois après encore, sur une plage de l'Adriatique, mais alors il était tout seul.

Lepage. — Qu'est devenue au juste cette reine neurasthénique et fantomale?

Thyra. — Ne lui en parlez pas... Il en souffre encore.

Osterwood. — La grande âme a fini comme elle devait finir... au monastère... Elle vit au milieu de religieuses dans un convent italien!

Thyra. — Oh! comme je pense souvent à elle!

Osterwood. — Et moi je peux dire que mon âme est veuve depuis qu'elle a pris cette décision. De temps en temps elle me donne des nouvelles... L'autre jour elle m'a écrit qu'en pensant à notre voyage elle a mis un pot de basilic a la fenêtre de sa cellule.

Danse chez Thyra de Marliew.

Corneau. — Assez !... assez !... Il est saoul !... qu'on le lapide!

Osterwood. — Ou qu'on le mette en croix. Il ferait bien avec les basques flottantes de son trop large habit.

Allégra. — Il blague... mais il est si gentil tout de même, ce cher Lepage...

Thyra. — Et puis il a raison, c'est si difficile pour une étrangère de ne pas être trop poétique... Il y a toujours eu trop d'Orient dans notre affaire.

Corneau. — Jamais trop d'orient! N'est-ce pas, monsieur du nord, monsieur... (Il désigne le Danois.) Comment s'appelle-t-il?

Thyra. — Austersen... Il comprend, mais ne sait dire que quelques mots de français.

Austersen. — Orient... plus beau...

Osterwood. — Cette soirée me rappelle surtout les soirées de l'*Atalante*.

Artacheff. — Et votre yacht l'*Atalante*?

Thyra, froidement. — Mais il est toujours la propriété du prince de Thyeste... je pense, du moins!

On fait signe à Artacheff de se taire. Un froid. Un silence.

Corneau. — Alors, vraiment, Thyra, vous nous quittez?... c'est affreux!

Artacheff. — Espérons encore, je ne veux pas croire à ce départ!

Thyra. — Si, si, mes amis, c'est le dîner d'adieu!...

Corneau. — Mais enfin vous allez bien nous rester encore huit ou dix jours? Voyons!... Il y a le bal de M. Smiths, la première de *Parsifal*...

Thyra. — Du tout, mes amis. Tout est organisé, je vous quitte demain. Et si je n'étais pas partie demain, j'aurais reculé ce dîner jusqu'au jour même de mon départ... La clôture si vous voulez, de ma vie de garçon!...

Lepage. — Je n'ai plus faim!

Corneau. — Attendez quelques jours au moins... Ce départ si subit, pas annoncé, pas prévu!...

Thyra. — Ma mère a fermé les malles aujourd'hui, tous les paquets sont faits. La pauvre femme est éreintée... c'est pour cela que vous ne la voyez pas ce soir avec nous; elle dort là-haut. Je vous demanderai même la permission d'aller l'embrasser tout à l'heure.

Artacheff. — Mais alors, que va devenir ce magnifique hôtel?

Thyra. — J'ai idée que, dans quelque temps, il sera en location... Hôtel à louer!

Corneau. — Lugubre!

Thyra. — On devrait mettre le feu derrière soi en s'en allant...

Osterwood. — Je suis capable de le faire, et en jouant du théorbe!

Artacheff. — Et que va devenir Paris sans vous! Ça va être du propre!

Corneau. — Zut !... je vais m'enterrer à Versailles !...

Il prend son assiette et va s'asseoir sur les marches.

Thyra. — Ne boudez pas, Corneau!... Il est bien resté près de trois ans, Paris, sans que j'y fusse mêlée... et il ne s'en porte pas plus mal!

Corneau. — Mais depuis six mois vous vous étiez rattrapée, on suivait le sillon de votre astre partout! Et où allez-vous, en somme?

Thyra. — Je vous l'ai dit... à Marosvar...

Artacheff. — Le monastère de Tolstoï!

Osterwood. — Chut! Pas ce nom ici!... chez des païens!...

Corneau. — Vous nous reviendrez.

Thyra. — Je ne crois pas!...

Artacheff. — Dans quelque temps, Paris vous manquera... Vous vous souviendrez des amis et de ce que vous avez laissé...

Lepage, frappant sur la table. — Et moi je vous dis qu'elle a raison!... Et pour que je le dise, moi qui l'ai faite, cette petite, moi qui ai eu le cœur navré de la voir mourir à la sculpture, il faut que ce soit vrai!... Ah! qu'elle s'enferme là-bas, sans tout ce luxe néfaste, avec quatre sous de glaise par jour, pendant quelques années de travail acharné, il va sortir de ses mains et de son cœur ce que j'en attendais, quelque chose d'épatant, d'humain, de saignant... Et quand vous nous rapporterez un chef-d'œuvre, je ne demande qu'à être encore là pour vous embrasser sur les deux joues, n.. de D...!

Thyra. — Faites-le toujours maintenant, Lepage.

Lepage. — Bien volontiers.

Avec une émotion visible il lui plaque deux gros baisers.

Osterwood. — Brisons nos coupes!...

Corneau. — Je lève la mienne en votre honneur!

Thyra. — Merci, mes amis!

Corneau. — Voilà qu'il se fait tard, et l'invité mystérieux, il n'arrive pas?... Vous nous aviez promis l'invité.

Osterwood. — Il est onze heures du soir et la cathèdre est toujours vide. Elle a invité un fantôme! Déjà ce jeune, beau et muet Danois n'est pas sans énigme...

Lepage. — Vous nous aviez annoncé qu'il arriverait avant le dessert.

Thyra. — Il viendra! Il viendra!

Corneau. — Qui ça peut-il être?

Thyra. — Vous allez voir.

Artacheff. — Vous avez invité des gens après dîner, n'est-ce pas?

Thyra. — Certainement. Vous avez déjà vu Lignières tout à l'heure.

Corneau. — Est-ce qu'il va revenir?

Thyra. — Mais, je crois bien. Il a assuré, en s'en allant, qu'il avait deux ou trois rendez-vous importants ce soir, mais vous allez le revoir.

Corneau. — On demande le nom de l'hôte mystérieux!... Est-ce un homme ou une femme?

Artacheff. — Ce ne peut être qu'une femme pour qu'on ait paré ainsi la cathèdre.

Thyra. — C'est peut-être parce qu'elle n'est pas encore assez parée que l'invité n'arrive pas!... Allégra, aide-moi à préparer mieux que cela la chaise de mon voisin.

Corneau, voyant la draperie du fond écartée par les domestiques. — Et juste, en effet, le voilà!

On se retourne.

Plusieurs Personnes à la fois. — Enfin !... Voyons!...

Corneau. — Non! ce n'est que Lignières!...

Entre Lignières.

Lignières, entrant. — Ce n'est que moi!

A sa vue, Thyra, qui était distraite, absente, se ranime et se précipite vers lui.

Scène II

Les mêmes, LIGNIERES

Corneau. — Mais vous avez peut-être droit à la cathèdre?... Sait-on jamais!

Lignières. — Je me contenterai d'un tabouret!

Allégra. — Voulez-vous prendre quelque chose?

Lignières. — Tout à l'heure... ne vous dérangez pas pour moi.

Thyra, bas, à Lignières. — Eh bien?

Lignières. — Voulez-vous que nous passions à côté, je vous donnerai la réponse?

Thyra. — Inutile! (Elle s'adresse à tout le monde.) Comme j'ai l'intention de renvoyer dans quelques instants cet orchestre tchèque, dont vous devez avoir assez, pour le remplacer par des musiciens ordinaires, voulez-vous qu'Allégra vous danse une dernière fois une danse exotique?

Tout le Monde dit. — Mais, très volontiers!... Avec plaisir!...

Thyra, aux domestiques. — Ecartez la draperie du fond. (Allégra va dans la galerie, les hommes se retournent et la suivent. Pendant qu'elle danse dans la galerie, Thyra amène Lignières au premier plan, près du divan.) Eh bien? Vite! vite!

Lignières. — Je l'ai vu, mais il a refusé de venir.

Thyra. — Il a refusé!

Lignières. — Il m'a d'ailleurs reçu très correctement, au milieu de malles et de paquets préparés...

Thyra. — Alors, il part bien ce soir, c'était vrai?

Lignières. — Dans une heure, à la gare de Lyon... Il a été très poli, correct, il m'a dit: « J'ai reçu les lettres de Thyra... »

Thyra. — Ah! il avoue les avoir lues!...

Lignières. — Maintenant que le plus dur est fait, a-t-il ajouté, depuis six mois nos cœurs ont pris l'habitude d'être séparés, pourquoi ce nouvel adieu inutile?... Plus tard nous nous retrouverons...

Thyra. — Etc... etc... Et vous lui avez tout dit?

LIGNIÈRES. — Tout! que vous partiez demain matin à votre tour et pour toujours, que vous réintégriez votre pays... Je lui ai dit que vous aviez attendu son départ à lui, que vous teniez à faire coïncider cette disparition...

THYRA. — Il n'a pas trahi d'émotion?

LIGNIÈRES. — Il paraissait être au courant de vos projets... Il a ajouté: « Faites comprendre à ma pauvre Thyra le sentiment de réserve qui m'empêche d'accepter son étrange invitation...

THYRA. — Vous avez bien dit que j'y tenais pardessus toute chose?

LIGNIÈRES. — Il ne faut plus penser à cela, Thyra! S'il vous aimait encore, si peu que ce fût, après les paroles que je viens de prononcer, il serait là... Vous-même, pourquoi ce caprice? Puisque vous savez qu'il ne devait modifier quoi que ce soit à l'irréparable.

THYRA. — A la veille de l'éternité, car il va se marier et moi je disparais, j'aurais voulu le revoir, lui parler... une dernière fois!... Caprice, vous avez raison! Maintenant que les deux trains s'en vont chacun de leur côté, alors le cœur chavire... Ah! la mémoire du cœur!

LIGNIÈRES. — Alors, vous l'aimez donc toujours, malgré ce que vous en disiez?... Cependant vous avez pu vivre six mois sans lui...

THYRA. — Parce que je me reposais de la fatigue de notre amour, je me délassais dans l'indifférence des autres avec une stupeur étourdie, mais si vous aviez vu le fond...

LIGNIÈRES. — Je l'ai vu... je vous ai vus souffrir à deux... là-bas...

THYRA. — C'est depuis lors, tenez, que le désaccord n'a fait que s'agrandir. Une fureur insensée s'est emparée de nous, nous étions acharnés à nous détruire comme deux ennemis... Du jour où devant vous j'ai parlé de ses sentiments cachés pour moi... ç'a été fini...

LIGNIÈRES. — Oui, vous aviez admis entre nous une vérité dont il a profité tous les jours, qui lui a gagné du terrain...

THYRA. — Nous nous attaquions sans cesse même en nous aimant... Je l'ai laissé partir... Mais maintenant, je veux le revoir, m'emplir une dernière fois les yeux de son visage!... Et il viendra! il viendra ce soir! Vous entendez, il va venir... De cela je suis sûre. (Ses yeux s'exalent.)

LIGNIÈRES. — Ah! éternelle chimérique!

THYRA. — Non, car je vais lui écrire les trois lignes désespérées, la lettre à laquelle on ne résiste pas... Vous allez la lui porter, vous me rendrez encore ce dernier service, mon petit Lignières, pauvre compagnon de voyage... et il viendra!

LIGNIÈRES. — Thyra!... Vous vous acharnez sur l'amour, comme vous vous acharniez sur vos sculptures... Et vous êtes ce soir si pâle, et vous toussez affreusement...

THYRA. — Venez vite dans ma chambre.

Ils se glissent, par une petite porte dans le fond.

Scène III

OSTERWOOD, CORNEAU, LEPAGE,
ARTACHEFF, AUSTERSEN

OSTERWOOD, se retournant au bruit. — Notre hôtesse nous quitte.

CORNEAU. — Avec Lignières.

LEPAGE, redescendant. — Hum!... Elle a l'air bien inquiet, vous ne trouvez pas?... Ce va-et-vient de Lignières!... J'ai idée que ce doit être à cause de l'invité mystérieux...

OSTERWOOD. — Le spectre qui va venir... avec un masque de bronze ou de verre!

Les hommes se rapprochent peu à peu. Allégra a fini de danser dans la galerie.

CORNEAU. — Qui ça peut-il être? A la fin, est-ce une blague ou non?

LEPAGE. — Je ne sais pas... Je ne vois pas qui dans ses relations...

AUSTERSEN. — C'est peut-être...

LEPAGE. — Qui?

AUSTERSEN. — Le pr...

On lui fait signe de se taire.

CORNEAU. — D'où revient-il ce Danois!... Non, monsieur. Ils sont complètement brouillés... (Aux autres.) D'ailleurs on m'a dit qu'il était retourné ces jours-ci en Italie. Il épouse une archiduchesse allemande ou...

ARTACHEFF. — Vous croyez à une séparation définitive, vous?

CORNEAU, badin, potinier, assis familièrement sur la table. — Absolue!... Quand on a vu ce ménage de près, les derniers temps...

ARTACHEFF. — Et vous, monsieur Osterwood, vous les avez connus en voyage. Est-ce que vous avez pu juger de leur intimité?

OSTERWOOD. — Il y avait des jours calmes... (Les hommes sourient.) On entendait des éclats de voix, dans le yacht. Le personnel était habitué... On se taisait en écoutant, comme on écoute rouler un orage...

ARTACHEFF. — Je le trouvais, d'ailleurs, lui, sec, hautain, insupportable...

CORNEAU. — Oui, c'est un bienfait... mais n'empêche que la voilà qui fiche le camp! Nous y sommes pour quelque chose, d'aileurs! Ah! le lui avonsnous assez débiné, son prince italien.

ARTACHEFF. — Mais nous n'avons pas eu cette importance, Corneau!...

CORNEAU, exprès continuant. — Ah! les amis!... C'est à nous toujours que l'on doit la plupart des ruptures, la plupart des solitudes!...

ARTACHEFF. — Il est odieux ce Corneau!

OSTERWOOD. — Il vous rend peut-être justice!

CORNEAU. — On nous trouve partout dans toutes les liaisons, comme des mouches dans les verres... définitifs... autant que la justice et...

LEPAGE. — Nous connaissons le couplet ! Rengaine ton paradoxe, petit Corneau!...

OSTERWOOD. — Il n'y a de vrai que ce qui est paradoxal!

CORNEAU. — Ne me conspuez pas; vous savez que je dis la vérité! La vue de l'amour triomphant nous agace, nous le préférons instinctivement dans sa chute!

OSTERWOOD. — Pas si bête!... Regardez-vous en habit noir... vous êtes les nécrophores de l'amour! (Se retournant vers Austersen, qui, indifférent, fume sa cigarette appuyé à la table.) Sauf cet Eliacin de passage, bien entendu, qui n'a pas l'air de bien savoir pourquoi il a été invité... (Mettant son monocle.) mais qu'on redoute comme un rival mystérieux...

Scène IV

LES MÊMES, THYRA

THYRA, vivement, écarte la draperie. On se tait. — Je vous demande pardon, je suis allée déposer un baiser sur le front de ma mère... Me voilà toute à vous...

CORNEAU. — Et Lignières?

THYRA. — Il va revenir! (A Allégra qui la suivait.) Veux-tu arrêter toute musique, chérie, et qu'on ferme bien la draperie... Que personne n'entre plus ici... (Allégra, sur un signe, disparaît. La draperie se referme sur elle.) Approchez!...

ARTACHEFF et LEPAGE. — Qu'est-ce qu'il y a?

THYRA, s'asseyant sur l'angle de la table. — Vous pensez que je vous ai réunis familièrement, mais un peu au hasard?... Mes amis, il y a des raisons profondes, à cette réunion... J'ai voulu, le soir de mon adieu, avoir devant mes yeux les êtres qui, à un titre quelconque, ont eu une importance... spéciale... dans ma vie...

CORNEAU — Mais il me semble que...

THYRA, vivement. — Oui... Je possède, pensez-vous, des amis plus proches... c'est vrai, vous n'êtes pas les seuls qui devriez vous trouver ici ce soir, il manque à l'appel cinq ou six personnes, il m'a été impossible de les réunir... mais c'est assez que vous soyez là... J'ai fait venir Osterwood de Londres; M. Austersen était de passage à Paris... Je désire que vous sachiez chacun pourquoi vous avez eu, ne fût-ce qu'un moment, cette part de moi-même; il était plaisant que je vous en fasse l'aveu... Vous vous taisez?

Elle sourit.

CORNEAU. — Nous sommes flattés...

LEPAGE. — Nous sommes touchés...

OSTERWOOD. — Dirai-je même que nous sommes intimidés...

ARTACHEFF. — Un peu confus...

LEPAGE. — Après un pareil préliminaire, il n'y a plus qu'à attendre.

THYRA. — Mais vous ne voudriez tout de même pas que je vante vos mérites aux uns et aux autres à voix haute.

CORNEAU. — Nous serions jaloux!

LEPAGE. — Eh bien, à tour de rôle!

THYRA. — Je ne veux pas vous confier cela solennellement... Fumez, parlez, faites comme si je n'étais pas là... Causez surtout...

LEPAGE. — Nous retournons dans la galerie... avec Allégra...

OSTERWOOD. — Est-ce qu'il y a une préséance... des numéros?

THYRA. — Vous êtes bête!... Non! au hasard!... Tenez, Corneau, venez par ici... Apportez-moi ma coupe de fruits que je n'ai pas touchée.

CORNEAU, aux autres. — Je vais les rendre furieusement jaloux!...

OSTERWOOD, s'en allant en haussant les épaules. — Elle commence par ce qu'il y a de plus petit!

Ils remontent dans le fond. La tapisserie est poussée. Ils l'écartent légèrement, et, pendant l'aparté de Corneau, on les voit converser avec Allégra qui esquisse encore quelques pas exotiques.

CORNEAU. — Je brûle d'impatience.

THYRA. — Je vous connais depuis trois ans, je crois... Je vous ai trouvé odieux, insupportable, poseur et bébête comme tous les jeunes gens qui se découvrent...

CORNEAU. — On n'est pas plus aimable!... Si c'est pour cela que vous m'avez pris dans un coin, je me console en disant: qu'est-ce que vont prendre les autres!

THYRA. — Vous savez que vous êtes insupportable, je ne vous apprends rien!... Or, vous rappelez-vous que nous avons passé cinq à six jours ensemble au château du Plessis, chez M^me^ de Caussay, dans l'Oise?...

CORNEAU. — Oui, certainement!

THYRA. — Vous étiez bruyant et tout le monde admirait d'ailleurs votre jeune génie...

CORNEAU. — Et même il me semble bien me rappeler, en effet, que je ne vous étais pas très sympathique.

THYRA. — Un soir, vers les six heures, vous étiez probablement fatigué d'avoir trop parlé, de vous être trop produit, d'avoir lancé trop de balles de tennis, trop de mots cruels et, comme un enfant qui s'est enivré, dans un réduit, à droite, près de l'escalier du château, vous vous étiez endormi tout bonnement, tout simplement... Votre visage ne portait plus la trace d'aucun effort, vous aviez retrouvé dans le sommeil la grâce de l'enfance, toute la simplicité, la pureté de la jeunesse. Vous aviez l'air d'un page endormi... vous respiriez avec de bons gros soupirs, un livre à la main, la tête sur un coussin rouge. Pour un peu je vous aurais baisé au front... Vous avez été peut-être mon premier trouble véritable! Et vous ne vous en étiez jamais aperçu... C'est tout. Ce n'est pas énorme... mais vous verrez, plus tard, quand vous serez vieux, vous raconterez cette anecdote avec un certain plaisir, après boire... Oh! comme ces fruits sont glacés! vous ne vous en faites pas idée!

CORNEAU, après un silence. — Thyra, je comprends comme vous vouliez que je comprenne. Je ne suis pas plus ému qu'il ne faut... mais je n'ai pas envie non plus de gouailler, de plastronner... J'ai écouté gravement une belle histoire... en effet... Je l'enferme dans mon souvenir... sans contrôler ce que cet aveu renferme au juste d'authentique ou d'illusoire...

THYRA. — Hein?

CORNEAU. — Dame! Quand une femme de votre sorte nous dit: « Je vous ai aimé... », on est comme celui auquel le riche rend de la monnaie; on n'ose pas vérifier s'il vous a mis dans la main du bronze, du nickel ou de l'argent. On empoche sans regarder... Alors... j'empoche...

Il fait le geste, gamin.

THYRA. — Adieu... petit poète! (Elle appelle.) Lepage!...

Lepage se retourne, au fond, puis s'approche. Elle congédie Corneau du geste qui, en croisant Lepage, fait tinter quelques pièces qu'il a prises dans la poche de son gilet.

CORNEAU, à Lepage. — On liquide!... On liquide!... Passez à la caisse, mon bon!...

THYRA, avec une voix tout autre, grave et sonnante. — Alors, c'est fini?... On se quitte, mon doux maître...

LEPAGE, jetant son cigare sur les dalles et l'écrasant du pied. — Et ce n'est pas gai!

THYRA. — Je vous dois toute la beauté qui m'a enivrée près de cinq années...

LEPAGE. — Bah! Vous exagérez mon influence.

THYRA. — Comme un sourcier, vous m'avez appris à trouver de la beauté plastique partout... même dans la mort.

LEPAGE. — Je suis un vieux sculpteur qui ne sait pas tant de choses! Je m'estimerai content si, au soir de ma vie, je puis dire que j'ai bien travaillé avec ces deux grosses pattes que voilà... et que je vous demande la permission de fourrer derrière mon dos... de peur peut-être que vous ne les voyiez trembler!

THYRA, derrière lui, appuyée à la table, à voix basse. — Lepage, soyez sincère, m'avez-vous aimée?

Lepage, se retourne. — Mais...

Thyra. — Osez toute votre pensée, je veux savoir si vous m'avez aimée... d'amour.

Un silence.

Lepage. — Je ne vous en ai, en tout cas, jamais rien dit!

Thyra, avec une expression fière. — C'est encore plus beau! Mon bon maître, vous avez été ma pensée la plus haute, la plus altière et peut-être la plus fervente... (A mi-voix encore.) Qui sait? Si vous l'aviez voulu fortement, à une époque de ma vie...

Lepage. — Bah! on croit cela!... On le croit... après... quand ce n'est plus possible!

Il essaie de sourire.

Thyra, s'animant. — Ah! si j'avais pu être une artiste! Au lieu de ce... néant!... Lepage, continuez à travailler, à faire de belles œuvres. C'est vous qui avez la grande part... veinard...

Elle le dit avec un regret indicible, en tendant le poing.

Lepage, s'animant à son tour, d'enthousiasme ému. — Le fait est que je crois que jusqu'au dernier souffle...

Thyra, se soulève sur la pointe de ses mules. — Jusqu'au dernier souffle!... Lepage, regardez-moi bien... avec force...

Ils se regardent avec émotion tous les deux.

Lepage, se détache brusquement, dans un geste de fureur bougonne et rustaude pour cacher ses larmes. — Ah! les départs! Bon Dieu!... (Il remonte avec les autres.)

Thyra, se maîtrise et appelant bruyamment. — Messieurs! Il y a de la bonne aventure pour tout le monde!

Artacheff, de loin, dans la galerie, en montrant Osterwood et Austersen. — A qui de nous deux le ticket trois?...

Thyra, riant. — Mais à vous, si vous voulez... comme à la foire, hein? Et puis, vous êtes très gentils, nous avons l'air de jouer une charade et vous êtes là, tout sages, avec la complicité du silence... Vous êtes des amours!

Artacheff. — Alors, ma bonne aventure?

Thyra. — Oh! vous, Artacheff, ce sera très court! Mais, descendez, vous aussi, Osterwood... Austersen... C'est la distribution... On liquide!... Tenez, Artacheff, pour vous.

Artacheff. — Qu'est-ce que ces papiers?

Elle lui tend une page écrite.

Thyra. — Vous lirez... Deux pages de mon journal, du journal qui paraîtra après ma mort... Allez lire ça dans un coin... et gardez-le après... Il y a des dates... Du quinze avril au vingt septembre d'il y a deux ans, cette jeune écrivassière eut le mauvais goût de penser tout à coup qu'un certain fils d'ambassadeur de Russie... Les jeunes filles sont des sottes!... Vous, messieurs, une seconde, je vous prie... Un mot à dire à Allégra.

Thyra, à Allégra, pendant qu'on fume et bavarde dans la galerie. — Tu as deviné, n'est-ce pas, que j'avais envoyé Lignières chercher Philippe... J'ai écrit deux pages désespérées, il a porté la lettre et Philippe va venir.

Allégra. — Qu'en sais-tu?

Thyra. — Si, si, il va venir!... J'en ai le pressentiment... mes pressentiments ne me trompent pas... J'ai peur de ne pouvoir supporter l'émotion de le voir entrer tout à coup... ici... sans être prévenue.

Allégra. — Eh bien, veux-tu que je te prévienne dès qu'il arrivera?

Thyra. — C'est justement ce que j'allais te demander. J'ai tout préparé, son entrée, les paroles que je dirai, les gestes que je ferai...

Allégra. — Ma pauvre Thyra! Tu as l'air, ce soir, à bout de souffle et de force.

Thyra. — Non, non, ne me plains pas!... Tu vas guetter à la porte, en bas.

Allégra. — Mais oui.

Thyra. — Tiens! un signal... Dès que tu entendras la voiture s'arrêter sous la porte cochère, tourne le bouton qui éteint la galerie... Quand je verrai l'obscurité se faire dans la galerie je comprendrai qu'il est là... qu'il monte... qu'il...

Allégra. — Convenu.

Thyra. — Va vite, ma chérie!... Mon espoir n'est plus que là!... Tu ne peux pas savoir ce qui est attaché à cette venue ou à ce refus!... En sortant, veux-tu faire signe à Osterwood d'approcher? (Allégra rit.) Ne ris pas, c'est si triste tout cela! (En s'en allant elle touche Osterwood à l'épaule, qui comprend, se détache du groupe et s'approche de Thyra.) Vous n'êtes pas étonné que je vous aie fait venir de Londres tout exprès pour mes adieux.

Osterwood. — Je ne vous aurais pas pardonné de l'avoir oublié... Je ne suis nullement étonné... mais troublé... comme les autres.

Thyra. — Non, pas comme les autres, Osterwood... Nous avons voyagé quinze jours, passé quinze nuits presque entières à deviser sur le pont du yacht... vous poète sanguin, grisé de whisky et de métaphysique... Et moi, qu'étais-je, alors? Une femme... mais quelle femme à ce moment-là... en quête de sensations, cherchant à ressusciter chaque matin le désir.

Osterwood. — Oui, nous avons été loin dans les aveux, et à cause de cela proches l'un de l'autre... J'étais heureux de découvrir cette artiste, à l'heure où je perdais ma grande confidente qui se retirait déjà du monde et avait déjà organisé en elle son monastère!... J'ai appelé vos confidences!... Vous les avez faites à ce mauvais confesseur que je suis, à ce vieux paradoxe errant et sans emploi...

Thyra. — Pas toutes!... Je vous ai avoué, en tout cas, mes langueurs sensuelles, mon ardeur de vivre jusqu'à mourir...

Osterwood. — Oui... Vous m'avez intéressé, passionné... J'ai jalousé beaucoup même ce beau Danois à la nuque de rustre... qui avait eu le bonheur de vous troubler et que je retrouve aujourd'hui... parmi nous... Sait-il maintenant, ce beau rustre, qu'il eut l'honneur d'inspirer votre désir...

Thyra. — Il est loin de s'en douter... Mais j'ai voulu qu'il soit là, à l'heure de la sincérité... Et puis, ai-je désiré quelque chose sur la terre!... Un amour qui n'est plus... un idéal qui est mort... Le reste, peuh!... Des rêves!... J'ai enfoncé les ongles dans des rêves!...

Osterwood. — Les rêves sont la beauté suprême, lorsqu'ils sont liés entre eux par l'idée et embellis par l'expression... Ceux-là nous les avons atteints, certains soirs, n'est-ce pas?

Thyra. — Vous avez fait danser les idées et les mots devant moi jusqu'au vertige...

Osterwood. — Certains soirs, je me suis penché sur vous comme le vieux Pan au son de sa flûte...

Thyra, le regardant du coin de l'œil. — Un vieux Pan un peu rougeaud et sarcastique... Dites... Osterwood... vous qui avez tant vécu... et qui avez atteint, dit-on, le fond de la volupté, vous en reste-t-il autre chose que de l'amertume?...

Osterwood. — Oui, ma camarade, autre chose! Rien ne vaut la volupté lorsque la pensée lui confère son maximum d'expression... Donnez-vous à moi malgré mes tempes blanchies... je vous jure que j'en ferai un moment divin!...

THYRA. — Peuh!... Quelle misère!... Un tremblement de chair... rien de plus... Désir! Vous croyez encore à ce Dieu-là?... « Désir! mystérieuse face affamée, est-ce toi qui es le sens profond de la vie!... Désir! serait-ce toi la vérité?... » Eh bien, non, ce n'est pas lui... Le désir n'est rien... Osterwood... vieux diable!... Ce qui seul est vrai, c'est l'amour!... Oh! oui, l'amour triomphant, comme le disait autrefois Philippe, l'amour terrible... vainqueur de la mort!... lui seul... (La galerie s'éteint. Elle pousse un cri.) Et le voici... le voici!... Enfin!... Je l'aurai vu encore une dernière fois!... Messieurs, messieurs... Tous mes amis... voilà l'hôte de la cathèdre, l'invité mystérieux!... votre maître à tous... le voilà... il arrive!...

CORNEAU, ARTACHEFF et LES AUTRES. — Ah! enfin! nous allons savoir!

THYRA — Rangez-vous pour le recevoir!... Tenez, poussez la cathèdre... Soyez tout à fait naturels... Recevez-le comme vous recevriez mon meilleur ami... mon meilleur, n'est-ce pas?... J'y tiens... Soyez déférents... soyez...

LEPAGE — Mais qui est-ce donc? Qui ça peut-il bien être?

THYRA, transfigurée. — Vous allez le voir!... Il monte! Il monte... (Elle prend des fleurs élégamment dans ses bras et en jette par terre. A cet instant, la galerie se rallume.) Que signifie?... Pourquoi la galerie se rallume-t-elle?

A cet instant, entre un domestique portant sur un plateau une lettre qu'il remet directement à Thyra bouleversée. Nerveusement, elle brise les cachets.

ALLÉGRA, arrive en courant et, bas, à Thyra. — J'ai fait éteindre dès que je l'ai vu descendre de voiture, mais il s'est contenté de remettre cette lettre à un domestique et il est reparti...

THYRA, avec un geste piteux. — Bah!... La partie est jouée, voilà tout!... (Elle s'appuie.)

ALLÉGRA. — Prends garde, on dirait que tu vas t'évanouir.

THYRA, avec effort. — Oh! ne crains rien... Je me surveille! (Elle se ressaisit.) Tiens, mon enfant... prends cette fleur... (Elle lui donne la dernière fleur qu'elle tient à la main.) mets un manteau et fais-toi conduire par l'auto à la gare et tu lui jetteras cette fleur par la portière de son compartiment en lui disant ceci: « De sa part, cardinalino! »

ALLÉGRA — Ce sera fait!...

THYRA. — Qui m'eût dit, là-bas, en Sicile, que ce serait toi, toi, la dernière messagère!... (Allégra se sauve. Thyra, se retournant, souriante, vers les hommes qui, inquiets ou étonnés de ce qui se passe, causent entre eux. — L'ignoble invité qui nous fait faux bond à la dernière heure!... Mais, qu'avons-nous besoin de lui, après tout?... Vous êtes là, et c'est vous la vérité!... Osterwood, j'en suis sûre, maintenant... c'est vous la vérité!... (Un domestique introduit Lignières qui entre précipitamment. Thyra, l'interpellant en le voyant entrer.) Eh bien, Lignières, bon chasseur, nous sommes bredouilles, il paraît!... C'est assez farce! avouez...! (Aux autres.) Oui, figurez-vous, Lignières avait la bonté de relancer notre invité récalcitrant. Nous en sommes pour nos frais!...

Scène V

LES MÊMES, LIGNIERES

LIGNIÈRES, bas à Thyra, inquiet. — Je suivais à distance sa voiture... j'ai vu...

THYRA, haut. — Mais c'est bien mieux comme cela! bien mieux!... Evohé! (Elle s'approche de la table.) Approchez-vous, mes amis! Versons-nous à boire! J'ai une soif terrible!... Tenez, donnez-moi du champagne rosé que j'aime!... Vous êtes tous là... Regardez-moi, que je sente tous vos regards braqués sur moi... Que nous fait cette vague humanité qui manque à notre appel, ce soir!... Au fait, Lignières, j'y songe, ce n'était pas à lui que devait revenir l'honneur de cette place de choix... Il manque quelqu'un à cette soirée... lui seul devait avoir l'honneur de cette place fleurie! Comme le maître de la maison... le seigneur du banquet...

CORNEAU et LES AUTRES. — Qui cela! Nommez-le...

THYRA, s'appuyant à la cathèdre. — Vous ne le connaissez pas... C'est un beau voyageur. Je l'ai connu dans une fête comme celle-ci... Il était couronné de roses, il avait un lambeau de pourpre sur l'épaule, il était beau, comme un rêve... Il me semble qu'il est là, ce soir... Il me faisait boire... la tête renversée en arrière, ainsi... une coupe de vin comme celle-ci... (Elle prend la coupe et s'adressant à la chaise vide qu'elle caresse du bras.) Je bois à vous, mon maître... A la gloire de Cupidon!...

OSTERWOOD. — Si vous voulez: A la gloire d'un Cupidon, asiatique... loin du brouillard, et dans la dernière maison où l'on puisse encore invoquer de tels dieux... sans rire!...

On porte le toast. Elle rit nerveusement et laisse tomber ses cheveux sur les épaules.

THYRA. — Ne faites pas attention à ma gaieté, je suis peut-être un peu grise... (Elle est prise d'un accès de toux.) Quelle heure est-il, Lignières?

LIGNIÈRES. — Onze heures passées, je crois.

THYRA, la voix un peu éraillée, brisée, et la respiration oppressée. — Dans quelques instants viendront les masques blancs que je vous ai promis!... En attendant, camarades... vous qui m'avez tous aimée, ou désirée, vos yeux braqués sur moi me sont une chaude et agréable caresse... J'étais jolie, n'est-ce pas? Mais, à vingt ans, aucun de vous ne m'a connue... J'étais tellement mieux! Non, non, ne répondez rien... restez ainsi, silencieux, en groupe... (Tout à coup, grave.) Vous qui vous êtes contentés de me rêver, je veux vous laisser de moi une impression plus durable, je veux que votre souvenir me contienne toute... que vous gardiez l'image de ce qui aura été moi, lorsque je passai parmi vous... Etes-vous dignes de ma pensée?... Etes-vous recueillis, graves, et capables de comprendre cette communion spirituelle? Il le faut!...

LEPAGE. — Mais, Thyra, à vous voir ainsi agitée, et si tendre pour nous, à l'heure presque du départ, je vous assure que l'émotion nous étreint tous...

OSTERWOOD. — C'est elle qui nous rend presque muets...

ARTACHEFF. — Nous écoutons vos paroles la gorge et le cœur serrés...

THYRA. — C'est bien! Alors... attendez-moi!...

Elle disparaît, légère, dans la galerie dont elle referme la draperie. Les hommes parlent entre eux et baissent instinctivement le ton.

CORNEAU. — Que veut-elle dire?... Que va-t-elle faire?

LEPAGE. — Je ne sais pas...

LIGNIÈRES. — Comme elle est étrange, ce soir!

OSTERWOOD. — Jamais je ne l'ai vue aussi transparente, aussi fluide!

ARTACHEFF — Pourquoi nous recommande-t-elle d'être graves?

L'obscurité se fait dans la salle à manger. Ils s'étonnent tous de cette obscurité. Dans la pénombre, le boy indien s'avance et va à la grille à gauche, comme s'il avait reçu un ordre.

LIGNIÈRES. — Regardez ce domestique, que va-t-il faire?

Le boy ouvre la grille vénitienne qui grince sur ses gonds et laisse voir le petit oratoire. Puis il se retire. Les hommes regardent du côté de cet oratoire. Tout à coup l'un d'eux pousse l'autre et dit : « Oh ! regardez! » Une lueur intense, pourpre, probablement préparée à l'avance, vient d'illuminer ce réduit sombre qui se met à étinceler. Tous les yeux se fixent là... Ils regardent attentivement, avec un peu de stupeur... Un grand temps se passe. Ils ne disent rien. A la fin, Corneau, à voix basse:

CORNEAU. — Qu'elle est belle!

OSTERWOOD. — Phryné!

LEPAGE. — Galathée!

LIGNIÈRES. — Quelle audace splendide! (Ils demeurent ainsi quelques instants, dans l'ombre, les yeux fixés sur la vision, puis, brusquement, les torchères du retrait s'éteignent. Les hommes se considèrent alors entre eux, gênés, et, dans cette pénombre, se mettent à parler à voix basse, presque en chuchotant.) C'est bien l'adieu d'une artiste qui a toujours été hantée de plastique!

LEPAGE. — Le sculpteur et la forme!...

OSTERWOOD. — Si elle a déchiré le voile d'Isis en notre faveur, messieurs, et avec le souci de cette mise en scène étudiée, respectons la statue très chaste qui a bien voulu se montrer à nous avant de disparaître!... Elle a osé ce geste collectif...

LEPAGE. — Comme pour étancher nos regrets.

CORNEAU. — C'est vrai... Assouvir des pensées déjà anciennes.

LEPAGE. — Montrons-lui que nous l'avons compris, n'est-ce pas?...

OSTERWOOD. — Et elle vient d'oser cela avec cette espèce d'enfantillage touchant qui fait d'elle une divine barbare... Quand nous la reverrons, pas un mot du rêve que nous venons d'avoir. Evitons de la blesser d'une phrase qui ne traduirait pas le respect que nous éprouvons...

Murmures: « La voilà! ». Thyra franchit la grille. Elle ne porte plus la même robe de tout à l'heure. Elle est vêtue hâtivement d'une sorte de péplum à peine accroché, les cheveux défaits, la tête rejetée en arrière. Elle avance, sans regarder personne, vers la table, les bras obstinément sur les yeux, pleine de honte maintenant et de gêne, puis elle s'abat sur la table, secouée de sanglots. On s'empresse autour d'elle : « Qu'y a-t-il?... Qu'avez-vous?... Thyra, ma petite Thyra?... »

THYRA. — Rien! rien! laissez-moi... Laissez-moi... Ne me parlez, surtout. Vous me feriez mal!... Oh! ce soir... je souffre... c'est douloureux!... (Elle se redresse.) Maintenant, de la musique! de la musique!... et de la lumière! (Elle appelle.) Yoro!... Pignallelli!... De la musique!... (Lignières soulève la tapisserie, et transmet l'ordre. On redonne toute l'électricité et le nouvel orchestre attaque un air vibrant et fort.) La musique! Mes amis! comme je l'ai aimée!... comme nous l'avons aimée, Philippe et moi!... Oh! même la musique des paroles... m'en serai-je grisée?... La joie des mots!... J'ai joué avec eux comme avec des pierreries!... Quand je mourrai, je voudrais que mon mausolée soit rempli de belles sculptures... belles comme celles que je n'ai pas pu réaliser... Je voudrais avoir une chapelle à Paris, entourée de fleurs, dans un endroit très apparent et, à chaque anniversaire, je voudrais qu'on y fasse chanter des messes de Pergolèse ou de Bach... Oh ! mes amis!... mes amis... je voudrais m'en aller dans une vapeur dorée... avec des fleurs... des fleurs entassées qui feraient songer au convoi impossible de quelque jeune dieu!... Je suis folle, n'est-ce pas, mais c'est si beau l'enthousiasme! C'est si beau la vie!... J'ai soif!... ma gorge a soif!... Donnez-moi encore à boire!... Donnez, Austersen... de votre main...

Elle est prise d'une quinte de toux.

LEPAGE. — Ne buvez pas de boisson glacée, mon enfant; prenez garde, c'est mauvais pour vous!

THYRA, fiévreusement, les yeux dilatés. — Mauvais pour moi!... Qu'est-ce qui peut être mauvais pour moi!... Et puis, je ne sais de quoi vous voulez parler, Lepage... Etes-vous bête!... Je ne suis pas malade!... (A un domestique.) Faites entrer... miss Salomé!

AUSTERSEN et LEPAGE. — Salomé!...

LIGNIÈRES, étonné. — Qui appelez-vous ainsi?

THYRA. — Oh!... une femme très quelconque qui va simplement vous apporter des liqueurs... un modèle à qui j'ai fait revêtir, pour ce soir, certain costume de Salomé, que j'ai porté et dont Lignières se souvient fort bien...

LIGNIÈRES, avec reproche. — Pourquoi cette fantaisie sacrilège?...

THYRA. — Mais, mon cher... pour voir mon double évoluer... pour me voir de ces coussins où je vais m'étendre pour me reposer, car j'ai un mal de tête affreux... pour me voir comme j'étais autrefois, probablement... regarder mon image voleter dans la salle au milieu de vous... comme un papillon noir... Vous savez bien que j'ai tous les caprices... Un mauvais souvenir, hein, mon vieux Lignières, ce costume-là!... Bigre!...

Entre la femme revêtue exactement du costume du deuxième acte.

LIGNIÈRES, bas, à Thyra, en souriant. — Vous étiez mieux tout de même!

THYRA. — Ce n'est pas sûr!... Ah! la pauvre fille que voici... Si elle se doutait de ce qu'elle nous évoque... de si fou... et de si triste...

La femme, au fond, sur un grand plateau passe les liqueurs.

CORNEAU. — Elle n'est pas mal! C'est un modèle?

THYRA. — Fi! c'est mon corps astral!... Mes amis, causez avec elle... causez de tout: d'art, de littérature... de tout ce que vous voudrez... Moi, je suis anéantie, j'ai un mal de tête affreux...

LEPAGE. — C'est vrai? Il faut aller vous reposer, petite.

THYRA. — Oh! mais je vais y remédier de suite, pendant que vous causerez avec mon double... Je vais m'allonger sur ce divan cinq minutes.

LIGNIÈRES. — Voulez-vous un cachet?

THYRA. — Non! non, j'ai mieux... une once de morphine...

LEPAGE, avec un tendre reproche. — Ah! ah! vous vous livrez à ce petit jeu?...

THYRA. — Quelquefois... des migraines... ne me regardez pas... c'est l'affaire de quelques secondes... Causez, surtout!... Faites du bruit plus loin... Laissez-moi. (Elle s'étend, nonchalante, sur le divan, entre les deux côtés de la table.)

Les hommes remontent en entraînant miss Salomé.

LIGNIÈRES. — Mademoiselle, voulez-vous me donner un verre de cherry brandy?

ARTACHEFF. — Est-ce que vous dansez aussi, mademoiselle?

CORNEAU. — Salomé doit toujours danser, même sans aucun des sept voiles!

SALOMÉ. — Non, monsieur, je ne sais pas danser!

CORNEAU. — Elle est drôle!

OSTERWOOD. — Passez-moi du feu, alors, dear princesse!... Du feu, Salomé!

LIGNIÈRES, parlant de loin à Thyra, sans se retourner. — Vous n'êtes pas plus souffrante?... Cela va-t-il?

THYRA. — Pas mal... Bonsoir, bonnes gens!

Elle prend la seringue qu'elle avait préparée, et on la voit faire lentement la piqûre au bras.

LIGNIÈRES. — Corneau, mon petit Corneau, vous allez nous dire les vers que vous écrivîtes sur M^me^ Hamerstein dans Salomé.

CORNEAU. — Ah! non! jamais de la vie, par exemple!

OSTERWOOD. — Oui, un vers chacun sur Salomé.

LIGNIÈRES. — C'est ça. Dans un idiome différent.

LEPAGE. — On a toujours écrit un vers sur Salomé.

CORNEAU

Hérodiade est toute en pourpre sombre et brune,
Salomé transparente est en nacre de lune!...

LEPAGE. — Vous êtes odieux avec vos Salomé de pacotille!... Eh! corps astral, passe-moi du feu!...

ARTACHEFF. — Aevz-vous vu les pauvretés persanes chez la comtesse de Chatriaud?

CORNEAU. — Ne dites pas cela, le costume de M^me^ Suidson était charmant...

ARTACHEFF. — Et les perles, oh! les perles roses de la Zirtolaki?

Thyra a deux ou trois mouvements convulsifs. Elle roule du divan à terre et sa tête heurte le dallage. Au bruit, les hommes se précipitent.

LIGNIÈRES. — Thyra!...

ARTACHEFF. — Un spasme... un évanouissement...

LEPAGE. — Ce visage... ces yeux révulsés? Elle a perdu connaissance...

CORNEAU. — Les mains... vite...

LIGNIÈRES. — Oh!... mais...

On l'entoure. On lui soulève la tête. Lignières ramasse la seringue par terre et pousse une exclamation.

ARTACHEFF. — Quoi?

LIGNIÈRES, passe la seringue aux autres. — Regardez, je n'ai pas confiance... (Il trouve dans la main crispée de Thyra un papier. Il l'arrache.) Qu'est-ce? Une lettre? (Il l'ouvre et pousse un cri.) *Je devance le terme...*

On pousse des exclamations de terreur.

TOUS, parlent à la fois, en tumulte. — Quelle horreur... Thyra!... Thyra!...

LEPAGE. — Mais on ne se tue pas avec de la morphine?

OSTERWOOD. — Allez chercher un médecin!...

LIGNIÈRES. — Une piqûre de cyanure... Tenez, elle nous l'a écrit... C'est foudroyant!... Et sans remède...

On se précipite dans l'affolement, un peu au hasard.

OSTERWOOD. — Le pouls...

LIGNIÈRES. — Elle ne respire plus... Le cœur ne bat plus!...

CORNEAU. — Que faire?... Ne perdons pas la tête, surtout!...

ARTACHEFF. — C'est terrifiant!... C'est à devenir fou de terreur!

OSTERWOOD. — Elle a tout calculé pour ne pas se manquer... Oh! cette bouche tordue!... cette pâleur!

LEPAGE, sanglotant de toutes ses forces. — Mon enfant!... Est-ce possible! Toi, tu as fait cela!... Et tu es partie sans rien dire à ton vieux maître!... Thyra!

Ils sont là, prostrés, éperdus, à genoux... Corneau, plus jeune devant la mort que les autres, reste agrippé à la table dans une expression d'horreur.

LIGNIÈRES, il lit. — *Mes amis, il est cinq heures quand j'écris. J'ai préparé cette lettre... Vous la lirez ce soir, car je sais que Philippe ne reviendra pas, j'en ai la certitude... D'ailleurs, la vie et l'espoir ne m'étaient plus permis... Mes amis, maintenant, il est minuit quand vous lirez ceci... Mon vœu est celui-ci... exécutez-le à la lettre... Mon âme sera partie doucement au moment où vous causez, dans le bruit de vos voix aimées, dans la fumée de vos cigarettes... Ayez soin de ce corps, mes amis, que je vous aurai montré vivant quelques instants avant que, mort, je vous le confie... Conservez-en l'image dans vos yeux. Mon vœu est que vous le veilliez, jusqu'à demain matin... Mais ne me veillez pas à la façon ordinaire... Puisque je suis partie de la belle vie dans la musique, le bruit des voix et la chaleur des mots... réchauffez-moi encore de votre présence... Je me suis en allée sans bruit, je voudrais que vous continuiez vos causeries près de moi jusqu'à l'aurore... comme si je dormais... comme vous le devez à votre petite camarade... je voudrais qu'il y ait vos fumées et le murmure de vos voix... Adieu... J'ai écrit mes dernières dispositions là-haut... Je désirerais qu'on brulât mon corps qui s'est consumé déjà à toutes les lumières de la vie. Je ne connais pas les lois françaises... mais si l'on pouvait disperser ensuite mes cendres sur ce beau rocher de Sicile... Ce sont malheureusement des gestes qu'on ne fait plus aujourd'hui... Maintenant, mes amis, causez, parlez... il me semble que je vous entendrai encore... N'avertissez pas les domestiques, personne... Si vous en donnez l'ordre, on ne vous dérangera pas... Ne réveillez pas ma mère jusqu'à demain matin... Alors, frappez à sa porte... La mère douloureuse comprendra, et pardonnera à celle qui lui avait promis de mourir dans ses bras... Je vous la confie, n'est-ce pas? Je l'aimais beaucoup... Elle sera si seule... Et puis, c'est tout... Prenez maintenant ces roses que j'avais placées moi-même sur la table et mettez-les-moi sous la nuque... Coupez ma chevelure, que vous vous partagerez...*

Ils pleurent.

LEPAGE. — Ah! elle est là tout entière!... Elle avait tout préparé... jusqu'à sa dernière heure... Je la savais perdue, moi... Nous ferons ce qu'elle a dit, n'est-ce pas?... Nous allons la veiller... intimement... tous...

Au moment où ils vont soulever le corps, on entend dans la maison une musique endiablée de tambourins, des rires.

CORNEAU. — Qu'est-ce que c'est?

ARTACHEFF, va à la galerie, entr'ouvre le rideau. — L'entrée des masques dont elle nous avait parlé!

Un moment d'effroi. Tous parlent à la fois.

TOUS, éperdus. — Empêchez, empêchez d'entrer!... C'est abominable!... Donnez l'ordre, vite... Eteignez... Eteignez l'électricité, pour l'amour de Dieu!... Mais comment? Ici, tenez... Là, je crois.

ARTACHEFF. — Restez tous ici... je vous certifie que personne n'entrera.

Il disparaît derrière la draperie. Obscurité complète. La musique cesse brusquement. Silence complet. Il ne reste que les deux candélabres à cire jaune qui éclairent de loin le corps de Thyra, à travers les nuages alourdis des fumées de cigarette. En sanglotant, Lignières, Corneau et Lepage s'approchent de la table, prennent les roses et les dispersent autour de l'enfant endormie et calmée.

RIDEAU

Ce n'est pas Marie Bashkirssef qui m'inspira le drame, mais, cet été, en l'écrivant, je relus son journal que je n'avais pas ouvert depuis mes premières années d'ateliers,... je fus frappé du rapprochement, non point de la similitude de sa vie, ni des faits ; mais sur l'ange de la mort et sur le démon de la gloire, la malheureuse et orgueilleuse Marie écrivit certains traits frappants d'une grande beauté ; je les ai transcrits fidèlement, ils ont pris leur place au cours de ces dialogues enfiévrés et si j'ai laissé le nom de Lepage, ce maître de Thyra de Marliew, c'est que je désirais que l'on ne se méprît pas sur l'attribution de quelques phrases qui appartiennent en propre à Marie Bashkirssef, dont les entretiens avec son maître Bastien Lepage nous sont pour ainsi dire parvenus par la voie de ce journal, si éloquemment vécu. Mais je répète, que toute confusion est impossible.

Entre autre référence d'authenticité, j'affirme que mon héroïne est, au surplus, conforme à la vérité scientifique. Je n'ai pas été paradoxal en montrant la mentalité d'une Thyra. Elle est stylisée mais exacte. C'est nettement le type des « tuberculeux intellectuels » comme l'a écrit une autorité médicale à ce propos même, « grands artistes ou grands amoureux, avec leurs alternatives de force et de prostration, mais avec augmentation de la vie nerveuse et créatrice... » Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un des petits côtés de la question, et cette authenticité est à mes yeux de peu d'importance.

⁂

Il n'existe pas de sentiment plus usé en littérature et peut-être plus conventionnel que : la fraternité de la Mort et de l'Amour. Toutefois, il me parut que dans aucune occasion la mort et l'amour ne s'étaient juxtaposés de plus éloquente et véridique façon. Ici la convention fait place à la réalité... La germination de la vie dans la mort, l'aile palpitante de l'amour se consumant à la lumière... voilà ce qui m'a tenté et ce qui m'a frappé ; j'ai voulu que, semblable au modèle que me proposait la nature, l'aile du phalène fût chargée d'un peu trop d'ornements inutiles, et de diaprures qui, issues de la nuit, semblent destinées à la lumière. Il appartient à l'auteur dramatique d'exalter et de critiquer en même temps son modèle, car dans la vie tout est admirable et critiquable. Je n'aime point, pour ma part, les personnages tout d'une pièce, ceux que l'on appelle, hélas ! les *personnages sympathiques*. J'ai témoigné depuis l'*Enchantement* d'une volonté bien établie de mêler l'ironie à la pitié, le comique au dramatique ; il n'y a pas de réalité exacte sans cet amalgame. Je croyais pouvoir aussi bénéficier de quelque crédit, ayant fait mes preuves, par ailleurs... On m'a refusé (je dis, dans la critique) le droit de considérer la nature d'un point de vue qui fut divers et un peu universel. Egalement, je croyais avoir assez témoigné d'expérience théâtrale pour qu'il me fût permis, sans avoir l'air pour cela de m'être trompé, d'écrire une pièce dialoguée, évitant la formule ou le moule habituels... Du tout ! Les férules sont toujours là pour nous accuser d'ignorance ou d'erreur, comme au collège !... Les lois du théâtre, monsieur, après les lois de la morale !... J'ai voulu, une fois, et parce que le sujet s'y prêtait, délaisser la pièce bien faite, bien construite, soumise à des lois réelles dont je ne nie pas la suprématie, mais que je crus pouvoir momentanément oublier pour me borner à écrire une sorte de dialogue philosophique, me rappelant qu'il n'est pas mauvais de temps en temps que l'art dramatique se souvienne de sa forme première et remonte aux origines de l'Ode.

J'ai encore le sentiment de n'avoir commis aucun crime de lèse-littérature.

Il en sera probablement du *Phalène* comme il en a été de mes autres pièces. L'*Enchantement*, *Maman Colibri*, *Poliche*, la *Marche nuptiale*, suscitèrent les objections ou les oppositions les plus sérieuses, les plus furibondes, à leurs premières « générales »... En ces trois dernières années, les œuvres que je cite ont été reprises, et, à leurs nouvelles « générales », les objections sont tombées. Lequel l'emporte en raison du premier jugement ou du dernier ? Ce n'est pas à moi de conclure... Mais que vous donniez une heure, un jour ou une semaine de réflexion à qui doit nous juger, cette vérité éternelle n'en subsistera pas moins : toute œuvre qui apporte une nouveauté de conception doit nécessairement choquer ses contemporains en vertu de ce principe que toute beauté nouvelle dérange en nous ce qu'il y a de précédent, d'acquis, aussi bien pour la peinture, la musique, que pour la simple mode du costume.

C'est toujours le point déterminant de la conception qui suscite l'objection première. Et, par un fatal mais un peu mélancolique retour, c'est lui qui sera plus tard la sauvegarde et l'intérêt de l'œuvre. Reportez-vous aux novateurs d'autrefois ou de naguère et vous constaterez vous-même cette loi d'équilibre.

Une impression neuve froisse en nous les traditions. On traite de lacune le fruit des vérités retrouvées ou éternelles. Manet rejoignait les classiques ; ses contemporains le prenaient pour un anarchiste ou un malade...

Jadis, j'ai moi-même souri du Balzac de Rodin par première impulsion. La volonté d'art du Balzac est pourtant belle, saine, logique. J'étais absurde comme tout le monde !... Il faut, même à un esprit averti, le crible du temps pour qu'il puisse concevoir la sincérité ou l'étendue d'un point de vue nouveau, d'une formule qui rompe avec les canons établis...

⁂

En tête de la préface de la *Marche nuptiale*, j'écrivais jadis ceci :

« C'EST TOUJOURS PAR CE QU'ELLE CONTIENT DE VÉRITÉ QU'UNE ŒUVRE NOUVELLE CHOQUE SES CONTEMPORAINS. C'EST TOUJOURS ET SEULEMENT POUR CE QU'ELLE AURA CONTENU DE VÉRITÉ QUE CETTE ŒUVRE EST APPELÉE A SUBSISTER DANS L'AVENIR. Voilà la phrase qu'il faudrait inscrire au fronton de toute salle de spectacle, voilà l'éternelle et funeste contradiction dont se doit persuader l'écrivain de théâtre dès le début de sa carrière. A lui de faire choix. Ce qui constitue son obstacle aujourd'hui sera sa gloire demain ; ce qui est sa sauvegarde aujourd'hui sera plus tard sa ruine...

» On a trop dit au Français qu'il avait du goût. Il a fini par le croire. Le moindre boutiquier se targue de cet apanage qu'il croit héréditaire et constitutionnel. Il supporte vaillamment les platitudes pornographiques de mille vaudevilles parce qu'elles sont exprimées avec décence, facticité et selon les coutumes nationales. Mais soudain un mot vrai le choque. Il est blessé. N'y touchons pas... Taine le premier a dit fortement que le bon goût français était la tare indélébile de notre littérature et nous empêcherait toujours d'avoir une grande littérature dramatique. Et il prend à partie pour le démontrer cet amour du terme impropre et déguisé, cette peur des situations franches, cette prédilection inaltérable du classicisme, etc..., etc..., qui nous confinent dans la nuance, dans une superficie élégante des sentiments que nous croyons, parce que nous l'avons répété, une conformation de notre supériorité. Il est juste de dire qu'il ne peut y avoir de théâtre grand s'il n'atteint pas les parties nobles et les parties basses de la passion. Il faut l'humanité totale et le peuple qui a peur des mots et des situations est un peuple timoré qui rend à sa littérature un service détestable.

» C'est pour ces raisons que Shakespeare nous dépasse de trente-six coudées. Cela n'empêche pas qu'aux yeux du public français, malgré toute sa puissance, il demeure encore un barbare et que par exemple, lorsque j'ai adapté *Faust* en vue d'une scène parisienne, j'ai été obligé d'émasculer nombre d'expressions et de jeux de scène qui eussent révolté un public de choix comme le nôtre... Je ne sais si la prédiction de Taine se réalisera. Il faut se persuader que non, mais avouer pourtant que nous sommes loin de l'avoir démentie.

» Du reste, il est deux reproches que les contemporains font toujours aux écrivains et particulièrement aux dramaturges :

le défaut d'idéal et l'amoralité. Ce furent de tous temps les griefs qu'on invoqua pour tenter le procès de la génération montante. Deux vocables qui sont les deux armes ancestrales de la réaction : c'est le sabre, le sabre de nos pères, — un sabre de garde nationale, et que Prudhomme a fait flamboyer. L'un de ces vocables — immoral ou amoral suivant les circonstances — s'il veut signifier atteintes aux conventions bourgeoises, dans ce cas emprunte un sens dont on peut contrôler le plus ou moins d'à-propos, mais enfin un sens. L'autre : malsain, ne veut rien dire du tout. C'est un argument *ab absurdo* qu'on emploie perfidement parce qu'il est sans réplique ; il a la force d'un argument d'intimidation : aussi est-il d'un usage courant et le voyez-vous réapparaître, suivant les besoins de la cause, devant toute œuvre audacieuse, plus particulièrement devant les œuvres de pitié. Tour à tour nos meilleurs livres, nos plus robustes tentatives se sont vu appliquer cette épithète flagellante. Dédaignons ces pauvretés. Nietzsche assurait que ce sont les peuples ou les individus débilités qui font le plus appel au bon sens et à la santé parce qu'ils ont besoin de se sentir étayés par des bornes de toute sécurité... On a beaucoup agité ces temps derniers l'autre grief d'amoralité. Celui-là est plus spécieux quoique aussi dénué de valeur. Si amoral signifie — par son *a* privatif — privé de sanctions morales, il n'y aurait déjà guère motif à reproche, car toute œuvre d'art, tableau, statue, roman, a le droit strict de n'être que purement plastique. Seulement amoral emprunte sous la plume de ceux qui s'en servent un sens péjoratif, un sens d'indignité qui l'apparente au mot immoral, avec, en plus, je ne sais quelle accusation de veulerie et d'inconscience qui n'est pas dans l'étymologie du mot. En ce cas, ce n'est plus qu'un moyen pour tenter d'associer aux œuvres grossières ou communes qui ont existé de tous temps des œuvres qui ont pour base une morale agrandie — c'est leur but — mais une morale très nette qui s'efforce de retracer quelques luttes humaines, non point tout à fait dépourvues de beauté, et où l'on peut voir se débattre des êtres « qui ne portent pas leur âme en vain. »

Tels sont les propres termes de cette préface de la *Marche nuptiale* qui, sans avoir la valeur de celle de Gautier, signifie bien aussi quelque chose... Je ne trouve pas un mot à y changer.

⁂

Précisément, à l'heure où j'écris ces lignes, la *Marche nuptiale* reçoit à la Comédie-Française, de la part du public et des critiques mêmes qui, jadis, l'ont pourfendue, un accueil presque sans restriction ; bref, une consécration si enthousiaste qu'il m'est permis de me reporter au jour de sa création, où la pièce fut si discutée et médiocrement goûtée. Alors comme aujourd'hui, moins âpres mais tout aussi flagrantes, c'étaient les éternelles rengaines : « détraquement, névrose, malsain, etc... » Et il n'y a que sept ans de cela ! Le temps marche vite et l'évolution se fait rapide. Ce qui était impur hier est pur aujourd'hui... Ainsi va le monde, et c'est très beau, très réconfortant et très sain ! Il en fut de même pour l'*Enchantement, Poliche, Maman Colibri.*

Mes prophéties ne sont donc pas téméraires et pas une preuve, en tous cas, ne m'a été donnée que je me fusse trompé. Il faut par conséquent excuser ma présomption. La cour d'appel fait autorité. Il reste bien une autre et suprême juridiction, mais celle-là, il est trop hasardeux d'y prétendre : elle ne dépend que de la postérité. Contentons-nous de la leçon du présent.

Pour moi je continuerai, dans ma bonne foi et dans une solitude résolue, de donner les ouvrages dont j'ai le dessein ou l'ambition... Je crois qu'il n'est pas de plus grand honneur que celui de recevoir l'éloge de ses forces, lorsqu'il se présente ; qu'il faut être fier de recueillir l'assentiment de ceux que l'on admire, l'assentiment aussi du public, — mais si, par hasard, ils vous font défaut, l'un ou l'autre, ou tous deux, il convient de ne s'en inquiéter guère, et de continuer son chemin, insensible au concert d'imprécations, plus ou moins sincères que, pour ma part, j'entends à mes oreilles depuis quinze ans, et derrière les voix plus autorisées que nous aimons et que nous vénérons.

Si je me trompe, je le ferai en toute honnêteté, et aussi en toute indépendance (il n'y a d'intéressant que de produire), persuadé, par ma propre sincérité, qu'en matière dramatique j'ai apporté des œuvres bonnes ou mauvaises — c'est un autre point de vue — mais à coup sûr les plus idéalistes, les plus droites et aussi les plus *morales*, de ces dernières années, Je le dis comme je le pense...

Mais je m'aperçois, jeune homme, que je t'oubliais !... A l'heure où tu lis ces lignes, tout ceci est un débat si lointain, si oublié, n'est-ce pas !... Pardonne-moi de t'avoir aussi longuement importuné. Mais, si la morale de ton temps n'est pas meilleure que celle du nôtre, si, par impossible, tu as souffert des mêmes souffrances, triomphé peut-être des mêmes erreurs, va, console-toi allégrement, travaille avec douceur dans la solitude, sans t'occuper d'autre souci que celui, par surcroît, d'aimer, de t'enthousiasmer et de vivre... Permets que je te quitte, en te rappelant — pour le cas où tu douterais de toi-même et où les voix fallacieuses auraient troublé ta volonté — la belle parole de Banville : « *On périt de ne pas oser* ».

Oui, on ne meurt que de cela... Mais on meurt bien !

HENRY BATAILLE

Le 10 décembre 1913.

EXTRAITS DE LA PRESSE

Le *Figaro :*

Comme à Bayreuth pour les représentations du *Dieu allemand*, on ne pouvait hier avoir accès dans la salle de la Chaussée-d'Antin quand le nouveau mystère était commencé.

Les invités d'une avant-première ne peuvent, comme hier, que s'étonner de ces orgueilleuses consignes ; les spectateurs moins favorisés des représentations suivantes, en payant à la porte le droit de protester, décideront, à moins qu'ils ne préfèrent porter leurs pas plus satisfaits vers des scènes plus gaies.

Quel théâtre pénible, en effet, quel théâtre morbide nous crée l'immense talent de M. Bataille ! C'est contre sa production nouvelle qu'il faut protester ; toute son œuvre s'en effondrerait s'il persistait : après les ravages de la lèpre, ce sont les folies érotiques d'une phtisie embrasée, pressée de vivre puis de mourir, qu'il nous décrit au Vaudeville. Je suis certain que le public s'étonnera comme nous tous, de la singulière idée de l'auteur du *Phalène* choisissant les ruines d'un cimetière et ses pieuses tombes pour les flirts, les danses et les chants d'une société malade en folie qu'il qualifie fort innocemment de gens du monde.

Tout y est immoral, en effet, tout y est faisandé, et, quand la toile est enfin tombée, on sort avec un sentiment de profonde commisération pour l'auteur dont l'incontestable talent vingt fois consacré par de beaux succès se fourvoie maintenant comme par gageure en ces choses nauséabondes et dépravées.

Je me borne, quant à moi, à m'attrister du choix persistant de sujets qui heurtent les plus nobles sentiments français et qui nous mettent en si fâcheuse posture aux yeux des étrangers.

Paris mérite d'autres œuvres que celles que la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, interdiraient comme avilissantes sur leurs scènes respectées. — GASTON CALMETTE.

Un sujet presque uniquement pathologique et accidentel. M. Bataille a traité le sujet le plus anormal de la façon la plus anormale. — ROBERT DE FLERS.

L'*Echo de Paris :*

J'hésite vraiment à raconter le sujet de cette pièce, car ce journal a des lectrices et des lecteurs qui souhaitent d'être respectés.

On sent que je prends la chose en souriant pour ne pas avoir à m'en fâcher. Mais il est bien entendu que, dans cet article écrit en hâte, je fais mes plus expresses réserves sur le sujet, le ton du dialogue et l'immorale niaiserie de tous les sentiments exprimés. — FRANÇOIS DE NION.

L'*Action française :*

Cette fois, le gibier était trop faisandé. Il était même pourri jusqu'à la corde, en sorte que la corde a cassé. Cela devait arriver, et il y avait quelque temps déjà que cet événement était prévu.

... Que ces extravagances de collégien soient prises au sérieux, jouées sur un théâtre du boulevard, examinées par la critique, voilà, au fond, ce qu'il y a de plus surprenant dans l'affaire.

Le *Temps :*

M. Henry Bataille a choqué, attristé ses admirateurs. Une réaction s'opère actuellement contre le théâtre morbide et déliquescent, en faveur du théâtre non pas vertueux au sens puéril du terme, mais tonique et sain. Il se fait un retour vers la morale traditionnelle. — ADOLPHE BRISSON.

La *Libre Parole :*

Il est bien inutile de critiquer les détails de cette pièce que l'auteur a visiblement crue titanesque et où il se révèle surtout comme un louftingue grandiloquent. Les deux derniers actes sont surtout désopilants et le théâtre d'aujourd'hui ne nous donne pas tellement l'occasion de rire. — J. DRAULT.

La *Liberté :*

Le *Phalène*, c'est le second Faust d'Henry Bataille, son *Chantecler*. C'est le testament du symbolisme et du théâtre mufle réunis. Vingt-cinq ans d'anarchie intellectuelle, morale et sentimentale se terminent par cette fête de nuit décadente et bizarre où le *Phalène* a brûlé ses ailes diaprées.

... Maman Colibri, la Vierge folle, la Femme nue et cette Thyra du Phalène, sont bien les filles d'une époque déséquilibrée et d'une manière de penser précieuse et artificielle qui restera l'étonnement des historiens de l'avenir

... Allons, il y a quelque chose de changé en rance dans le goût du spectateur Il faut s'en réjouir. Que les auteurs dramatiques amoureux du succès prennent garde à cette grande leçon qui a été donnée hier soir. — JEAN DE PIERREFEU.

Comœdia :

C'est un désordre moral prodigieux qui ne laisse dans notre esprit qu'une pénible impression d'incohérence, parfois même de clémence.

Tout cela n'est qu'afféterie, que lyrisme déliquescent, dont le plus grand tort est de passer aux yeux du public non prévenu pour de la haute littérature. — G. DE PAWLOWSKI.

Le *Gaulois :*

Il est impossible de s'intéresser à cette femme qui est peut-être phtisique au troisième degré, mais qui est assurément folle au dernier degré, ce qui est la seule explication de sa débauche — FÉLIX DUQUESNEL.

Paris-Midi :

Avec le *Phalène* on tombe dans la plus misérable animalité.

On voudrait ouvrir toutes larges quelques fenêtres, faire passer un grand courant d'air frais sur ces âmes avilies et purifier un peu ce théâtre morbide. — ROBERT CATTEAU.

Le *Progrès*, à Lyon :

C'est le destin des auteurs médiocres de connaître l'insuccès dès qu'ils se réalisent complètement. M. Bataille, qui se cherchait, s'est trouvé ici. — EUGÈNE MORAND.

Le *Journal des Débats :*

Le second acte est du Bataille le plus extraordinaire et le plus offensant. — HENRY BIDOU.

L'*Homme libre :*

Eh bien! non, mille fois non, M. Henry Bataille ne s'est pas trompé, il était logiquement, fatalement condamné, depuis le début de sa carrière, à écrire la pièce que nous venons d'entendre. Elle ne diffère en somme des précédentes que par l'accueil qu'elle a reçu. — CHARLES MULLER.

L'*Eclair :*

Choquante ou exaspérante. Ni le bon sens, ni la bienséance n'y sont suffisamment respectés... — PAUL SOUDAY.

Journal de Bruxelles, à Bruxelles :

Une exécution !

Nous n'essaierons de dissimuler notre joie. D'un commun accord, comme si l'on voulait d'un seul coup se venger d'un long temps de dur esclavage, toute la presse s'est révoltée. Ah ! quel bonheur ! — FONTENAY.

L'*Univers* et le *Monde :*

M. Bataille se soucie bien, lui, d'armer les jeunes générations pour leurs grands devoirs de soldats, de citoyens et de pères de famille ! Il se soucie bien d'éliminer de son œuvre nouvelle tout prétexte aux étrangers de nous juger une nation pourrie, une nation à l'agonie, une nation à laquelle il devient urgent de donner le coup de grâce. Et ce n'est pas lui qui donnera aux étrangers des motifs de réformer leur opinion sur notre pourriture morale. — FÉLICIEN PASCAL.

Revue critique des Idées et des Livres :

La convention, le mensonge et la barbarie se nomment Henry Bataille.

Je ne me sens pas le courage de l'indignation — F. R.

The New-York Herald :

La critique a fort maltraité la pièce de M. Bataille ; le public de la générale a dit : « C'est la chose la plus ennuyeuse du monde. » L'interprétation n'a pas même été épargnée ! Et cependant la pièce de M. Bataille fait de l'argent, et beaucoup d'argent. On cite le cas de soldats qui continuèrent à marcher après avoir reçu le coup de mort ; c'est peut-être le cas du théâtre de M. Bataille.

Etudiez l'opinion des critiques : « Pièce faisandée, théâtre malsain, drame morbide ! psychologie louche ! personnages lubriques ! etc. » Heureuses injures ! outrages souhaités ! Tout cela envoie du monde au Vaudeville. Et pour un peu M. Bataille tendrait le dos comme M. Loyal. Or, tout mauvais désir doit être puni, et les spectateurs du *Phalène* dès le deuxième acte subissent leur châtiment. Le Démon de l'absurde et l'Ange morne de l'Ennui les torturent.

On attend la minute où M^{lle} de Bray manifestera la seule vérité que comporte ce théâtre, en paraissant peu vêtue. — PIERRE VEBER.

L'*Action française :*

Pauvre Bataille ! pauvre faisandeur de poulets maigres ! Il aura donné consécutivement dans toutes les sottises des m'as-tu-lu, et combien sa prétendue complexité sentimentale apparaît aujourd'hui ce qu'elle est en réalité : l'entortillement des rêves malsains autour d'une vanité de potache. — RIVAROL.

Malsain et morbide, ces mots sont justes, mais ils semblent faibles pour caractériser l'œuvre. — ANDRÉ GAUCHER.

Le *Journal :*

La pièce remise plusieurs fois était bien prête, bien au point. Peut-être cependant une répétition supplémentaire n'eût-elle pas été de trop ; car on ne saurait imputer, n'est-ce pas ? qu'à la défaillance vénielle des comédiens, certaines erreurs autrement inexplicables, comme d'avoir attribué la nationalité américaine au plus anglais des poètes anglais, d'avoir confondu Mentor avec Télémaque et traduit les mots : *Gloriæ Cupido* (il est si simple de ne pas parler latin) par : « A la gloire de l'amour ». — ABEL HERMANT.

La *Revue des Deux-Mondes :*

En quoi le sujet du *Phalène* — puisque le *Phalène* il y a — est-il plus exceptionnel et en quoi plus choquant que celui de l'*Enchantement* où l'héroïne est une petite hystérique, que celui de *Maman Colibri* où une matrone débauche un collégien, que celui de l'*Enfant de l'amour* où on nous traîne dans les bas-fonds d'un monde interlope ? M. Bataille n'a ni changé, ni aggravé sa manière. Il est resté l'homme du même théâtre, où il a été longuement encouragé par les éloges de toute la presse, tandis que nous étions à peu près seul à en signaler la préciosité brutale et la déliquescence. — René Doumic.

L'*Œuvre :*

Cette fois, la presse y a répondu de la bonne manière et c'est assurément pour les rédacteurs de l'*Œuvre* une vive satisfaction d'entendre à peu près tous les critiques répéter aujourd'hui, en un chœur indigné, ce que nous avons dit si souvent de cette dramaturgie déliquescente. Nous n'avons qu'un regret : c'est que M. Bataille ne soit pas israélite. — Gustave Téry.

Le *Mercure de France :*

La répulsion que je n'ai jamais cessé de professer pour le génie lyrique et dramatique de M. Bataille vient de faire définitivement place à un sentiment de pitié très sincère. Le voici éteint, ce soleil dont la lumière trouble ravit tant de sensibilités faussées par la mauvaise littérature et contribua à dévoyer l'art dramatique contemporain ! La niaiserie incessante des quatre actes a dessillé les yeux de chacun, voire de M. Gaston Calmette, et je doute fort que l'auteur de *Maman Colibri* puisse se relever jamais du faux pas qu'il vient de faire. — Maurice Boissard.

Voici, d'autre part, quelques extraits des journaux et revues qui ont défendu la pièce :

La *France :*

J'imagine que M. Henry Bataille a dû prendre plaisir à lire certain nombre d'articles qui furent écrits sur sa nouvelle pièce, le *Phalène*. On lui a reproché de ne pas savoir construire une pièce ; on a affirmé qu'il ignorait la langue française, et rien n'est plus comique : il s'agit en effet d'un homme qui nous a donné plusieurs chefs-d'œuvre. Le directeur d'un quotidien littéraire n'a pas hésité à rédiger lui-même un *éditorial*, ce qu'il ne fait qu'en cas de graves circonstances, quand M. Poincaré est nommé président de la République, quand le ministère tombe, quand l'impôt sur le revenu menace, quand M. Nijinski crée l'*Après-midi d'un Faune*. Il paraît — si nous en croyons cet aimable Parisien — que le *Phalène* met en péril la bonne renommée de la France auprès des nations étrangères...

....Malgré les lois, malgré les justes préjugés, il y a des moments où toute l'humanité cède à la violence de l'instinct, à cette protestation merveilleuse de tout l'être contre les forces de la mort. Songez-y bien : l'attrait qui assure la perpétuité de la race a été considéré par les religions les plus austères comme le péché nécessaire. Eve écoute le serpent et, quand elle a suivi ses conseils, Adam sent naître en lui l'amour. Quelle différence y a-t-il entre cette histoire sacrée et l'aventure qui unit à Thyra le prince de Thyeste ? Les légendes primitives du peuple qui proclama l'unité de Dieu mêlent la créature humaine à tout l'univers. Elles ont la splendeur du panthéisme. Il est impossible de séparer l'esprit de la chair. Comme l'écrivit dans une dédicace, M. Henry Bataille :

— Ariel est dans Caliban...

... Rien n'est plus pur cependant que cette fin de Thyra qui n'accepte pas l'humiliation de la maladie, qui se glorifie d'avoir conservé intacte l'harmonie de son corps et qui s'en va après une fête délicate, sous les roses qu'elle prit soin elle-même d'amonceler.

C'est ainsi que j'ai compris la pièce nouvelle de M. Henry Bataille. J'ai été très ému, et peut-être y a-t-il dans cette œuvre un autre papillon que le phalène. Au moment où s'échappe le dernier souffle de Thyra, j'ai cru voir s'envoler le papillon qui s'appelle Psyché et qui est son âme nuancée. — Nozière.

Le *Gil Blas :*

Malgré l'enseignement, qu'elle eût pu retirer de tant de ses prophéties que les événements ont infirmées, la critique dramatique ne cesse point de retomber dans les mêmes erreurs ; et le cas du *Phalène* l'oblige une fois encore à avouer son manque de perspicacité. Ses reproches, au lendemain de la répétition générale, furent, on s'en souvient, quasi unanimes. Durant quelques jours les journaux publièrent des protestations vertueuses contre ce qu'on est convenu d'appeler depuis de longues années : théâtre « de décadence », « littérature morbide », « spectacles immoraux ».

Le bel artiste qu'est Henry Bataille fut traité avec une commisération presque insultante, comme si le *Phalène* n'était point de la même veine si hautement poétique et si profondément humaine qui a déjà donné aux lettres françaises, *Poliche* et *Maman Colibri*, la *Marche Nuptiale* et la *Femme nue*. Quelques-uns de nos confrères firent mieux que de protester, ils réclamèrent le silence en prétendant que les protestations mêmes risquaient d'accroître le scandale et allaient assurer à la pièce un succès qu'elle ne méritait pas.

Puis la critique dramatique alla exercer sur d'autres œuvres son infaillible diagnostic, et... le *Phalène* poursuivit au Vaudeville, devant son véritable et dernier juge : le public, sa triomphale carrière. — Pierre Mortier.

Le *Touche-à-tout :*

Dans le *Phalène*, comme dans toutes les autres œuvres, M. Henry Bataille reste un observateur d'âmes clairvoyant, rigoureux, véridique et en même temps un poète rare, un évocateur de beaux symboles, un créateur d'atmosphères, pour tout dire un grand artiste.

Mais il paraît que son art est dangereux, il paraît que la France n'a plus soif que d'œuvres lourdes de santé où l'on exaltera les grands sentiments, où l'on ne nous présentera que des gestes de noblesse, de sacrifice, d'abnégation ; où l'on nous enseignera le mépris des psychologies maladives et, en général, de toute psychologie. Plus de créatures d'exception ! Des personnages sympathiques, honnêtes, possédant le sens de l'honneur, réconfortants à regarder. — Pierre Valdagne.

Femina :

Il y a tant de beautés dans l'œuvre de Henry Bataille qu'elles ont échappé à la plupart des critiques, habitués à trouver les phrases originales et profondes habilement encadrées et présentées par des écrivains astucieux. — Henri Duvernois.

Le *Parthénon :*

Cette œuvre a soulevé devant le vertueux Tout-Paris des générales un tollé de réprobation unanime et de pudeur outragée. On est parti en guerre avec un touchant ensemble contre cette pièce immorale, nauséabonde, outrageante... Les épithètes ont manqué sur bien des points. Je suis donc allé voir le *Phalène* (c'était à la seconde représentation) en ayant pris soin de cuirasser mon âme d'un triple airain et j'avoue que je n'ai pas très bien compris l'indignation générale. J'ai écouté fort attentivement et, je le dis à ma honte, je n'ai pas rougi un seul instant. Paris aurait-il été victime, une fois de plus, d'un de ces mouvements irraisonnés qui le secouent de temps en temps, ou avait-il été indisposé qu'on eût fait clore les portes de la salle dès le lever du rideau et fait attendre dans les couloirs quelques-uns de ses plus notoires représentants ?... — Louis Payen.

L'*Indépendance belge :*

La répétition du *Phalène* a présenté ceci de particulier que la salle témoigna d'un formidable enthousiasme et que les couloirs prirent les allures d'un cirque où l'auteur eût été livré aux bêtes. — Henri de Weindel.

Le *Monde artiste :*

Il est temps de revendiquer hautement pour le théâtre et pour tous les arts le droit absolu à l'immoralité. Selon la belle parole d'Anatole France, « la morale est la somme des préjugés de la communauté ». L'art est inutile, s'il n'est qu'un reflet de ces préjugés. Il doit les modifier par l'apport des idées nouvelles, car la morale se transforme sans cesse et les artistes sont les pionniers de ces transformations. — Maurice Magre.

L'OCCIDENT

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

HENRY KISTEMAECKERS

Représentée pour la première fois, le 4 novembre 1913, au théâtre de la Renaissance.

(DIRECTION A. TARRIDE)

Cadière : « *Hassouna, ne crois pas que ce soit la jalousie qui me torture ; c'est une douleur, hélas, plus profonde et plus impitoyable...* » — ACTE II, SCÈNE XIV.

PERSONNAGES

Jean Cadière, lieutenant de vaisseau, 38 ans.	MM. A. TARRIDE.
Arnaud Meyronay de Saint-Guil, enseigne de vaisseau, 23 ans	R. VINCENT.
Linières, capitaine de vaisseau, 59 ans	LÉRAND.
Dornis, lieutenant de vaisseau, 40 ans	BÉLIÈRES.
Jérôme Saurès, médecin principal de la marine, 40 ans	E. DUARD.
Taïeb, mercanti tunisien, 65 ans	SAVOY.
Cordano, restaurateur, sans âge	CONSTANT.
Le Goff, matelot canonnier, 20 ans	CHEVALIER.
Carbonniès, matelot canonnier, 20 ans	BONNET.
Hassouna ben Ouardénine, 22 ans.	Mmes SUZANNE DESPRÉS.
Joujou, 20 ans	HUGUETTE DASTRY.
Touffiane, 18 ans	YVONNE DAUMONT.
Lola-Trois-Étoiles, 18 ans	E. ALSONN.
La Préfète, 20 ans	S. HARLY.
Rose d'Ollioules, 18 ans	S. DERSY.
Becfigue, 16 ans	A. MORISSON.
Une Automobiliste	DARGEVILLE.
Un Matelot de cabotage, 30 ans	MM. DILLON.
Un Automobiliste	X.

La scène est à Toulon, de nos jours.

PHOTOGRAPHIES A. BERT ET WALERY

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913. — Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays, y compris l'empire de Russie.

Hassouna Jean Cadière. Arnaud,

Scène X — Hassouna : « *Vous n'avez rien à enseigner, car vous ne savez rien.* »

L'OCCIDENT

La terrasse du « Restaurant de la Grande-Rade », à Balaquier, sur le littoral toulonnais. Cette terrasse surplombe l'étroite corniche qui va de Tamaris à La Seyne : elle fait face à toute la rade jalonnée par les bâtiments immobiles et majestueux de l'escadre. Au fond, le panorama lumineux et vibrant de Toulon, sous un couchant incendiaire. A gauche, un vieux corps de bâtiment affecté aux communs et aux cuisines, et pittoresquement envahi par les lierres, les rosiers et les poivriers sauvages. A droite, des bosquets de tamaris. On vient de la route par un large perron central. Et des sentiers, au premier plan gauche et au deuxième plan de droite, conduisent au restaurant proprement dit, qui est invisible pour le spectateur. Un de ces sentiers, plus large que les autres, débouche sur la scène par un petit escalier rustique de granit, bordé de grands rosiers en fleurs. Au milieu de la terrasse, un dattier géant. Autour du dattier, quelques platanes rangés à l'italienne et reliés entre eux par les câbles d'un luminaire électrique. Tables. sièges de jardin. Une chaise longue en rotin, pour ceux qui affectionnent la position horizontale, dont les amateurs sont nombreux dans le pays...

Scène première

DORNIS, deux matelots: LE GOFF et CARBONNIES

Près du perron, contre les balustres, le lieutenant de vaisseau Dornis, en uniforme, assis sur un pliant, brosse un « paysage » avec ardeur. A distance, derrière lui, les bras ballants, bouche bée, béret sur la nuque, Carbonniès le regarde faire. Du sentier, à droite, débouche vivement Le Goff.

Le Goff, à mi-voix, accent breton. — Ah! mon vieux! c' qu'elle est belle!... Ah! mon vieux, c'est des pommes à cidre!... Ah! mon vieux!...

Carbonniès, accent provençal. — Hé! Je te dis, les mokotes, y a pas supérieur! Et puis, ça sait rire.

Le Goff. — Oh! oui!... A Brest, on n' rit point, on s' marie.

Carbonniès. — Toulon, femmes sans pudeur... T'es content, Le Goff 314?

Le Goff. — Oh! oui, Carbonniès 19, la vie est bonne. Qu'est-ce qu'y fait là, le capitaine?

Carbonniès, dédaigneux. — Heu! Y mêle des couleurs pour faire une « semble gravure ». Peut-être qu'il est saoul. Laisse-le s'amuser. T'es content, Le Goff 314?

Le Goff. — Oh! oui, Carbonniès 19, la vie est bonne.

Carbonniès. — Combien qu'y t'en reste, dans les tourelles?

Le Goff. — De quoi?

Carbonniès. — De munitions.

Le Goff, comptant sa monnaie. — Un écu avec seize sous. Et toi?

Carbonniès. — Neuf sous avec un sou. Écoute, mon vieux ploug, on va les mettre ensemble. On rentrera à Toulon. Y a treize bars sur la route. Ça porte bonheur. Et puis, on fera du bruit au Pavé d'Amour. Et puis... (Il s'interrompt, Dornis vient de tourner la tête vers eux et les regarde. Médusés, ils joignent les talons et font le salut militaire. Dornis leur répond par un petit bonjour amical de la main, et achève son geste en leur indiquant la route, puis il se remet à peindre.) Viens donc, que je te dis... Tu parles! tu parles!... Vois, tu embêtes le capitaine. (Il l'entraîne par la taille, s'arrête brusquement, désigne au loin la ligne des cuirassés.) Tiens, tu le vois, là-bas, le gros?

Le Goff. — Oui...

Carbonniès. — Au corps-mort numéro quatre. C'est le *Thermidor*, c'est notre bateau. Il est beau, ou pas beau?

Le Goff, en extase. — Oh! il est beau!

Carbonniès. — Y a pas plus beau, je te dis (Nouveau regard de Dornis.) Faites pas attention, mon capitaine, il parle, il parle... Il est un peu saoul. (A Le Goff.) Allons, passe devant! (Ils s'éloignent vers le sentier de gauche.) T'es content, canonnier?

Le Goff. — Oh! oui, canonnier!...

Ils disparaissent. Par le même sentier que Le Goff, tout à l'heure, accourt, poursuivie par Cordano, Becfigue. Cordano, en veste blanche de cuisinier, le bonnet en bataille, semble être au comble de la fureur et brandit un légume comme si c'était une arme.

Scène II

DORNIS, CORDANO, BECFIGUE, puis JEAN CADIERE

Cordano, courant après Becfigue autour du dattier. Fort accent italien. — Attends un peu que ze te toue!... Ah! misérable criminelle!

Cadière, apparaissant au fond, sur les dernières marches du perron, en uniforme bleu, comme Dornis. — Voyons, Cordano, voyons!... Du calme, mon ami, du calme!...

Cornano, avec un grand geste désespéré. — Ah! Monsiou Cadière!

Cadière. — Lâchez cette tomate homicide, Cordano... En voilà une attitude pour le patron du « Restaurant de la Grande-Rade ».

Cordano. — Ah! Mousiou Cadière! Cette misérable, voyez-vous, elle me fera devenir chèvre!

Cadière, à Becfigue. — Qu'est-ce qui se passe encore, Becfigue?

Becfigue, effrontée. — Hé! rien!... Il crie comme ça parce que j'ai fait suce-miel!

Cordano. — Avec oune matelot du *Thermidor*!... Oui, monsiou Cadière, elle a fait souce-miel avec oune simple matelot!

Becfigue. — Je peux pourtant pas faire sucemiel avec le préfet maritime!

Dornis, qui, jusque-là, n'avait pas bronché, tout à sa peinture, éclate brusquement. — Mais, bon D... de bon D...! Il sera donc impossible de travailler en paix!... C'est exaspérant, à la fin!... (Il a posé sa palette et s'est levé.) Bah! c'est vous, Cadière, d'où sortez-vous ainsi? D'abord, qu'est-ce que c'est que ça, faire « sucemiel »?

Cordano, les bras au ciel. — Ah! c'est zoli! c'est zoli!

Becfigue. — Bien sûr, que c'est joli!

Cadière, leur imposant silence. — Chut! Chut! Chut! Vous ne serez donc jamais provençal, Dornis?

Dornis. — Comment faire? Je suis né rue Vivienne!

Cadière. — Mais vos séjours ici?

Dornis. — Trop rares! Escadre du Nord.

Cadière. — Je n'y pensais plus. Vous êtes excusable. Eh bien, voilà... (Il tire de sa poche un fagot de sucres d'orge, en détache un bâtonnet et donne les autres à Becfigue. A celle-ci.) Tiens, ta provision pour la semaine... Dornis, ayez l'obligeance de mettre ceci entre vos dents, comme une cigarette... N'ayez pas peur, c'est du sucre d'orge. (Dornis, un peu interloqué, obéit.) Bien. Vas-y, Becfigue. (Becfigue s'approche de Dornis et met dans sa bouche l'autre extrémité de la sucrerie. Surpris, Dornis veut abandonner. Cadière, vivement.) Non! Non! surtout, ne lâchez pas! Que diable, vous allez tout gâter! (Docile, Dornis reste nez à nez avec Becfigue.) Comprenez bien. Le jeu consiste maintenant à sucer chacun de votre côté jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sucre. Le premier arrivé embrasse l'autre, pas sur le front, comme le bon sens l'indique.

Dornis. — Oui, oui, en effet.

Cadière. — Vous voyez. En principe, c'est charmant. Pas avec vous, parce que vous êtes un peu mûr pour votre compagne d'équipe..

Becfigue, froissée, proteste en se frappant la poitrine. — Oh! j'ai seize ans, vous savez!

Cadière. — Oui, mais, nous, nous ne les avons plus.

Dornis. — Hélas! Hélas! Hélas!

Cadière, à Cordano. — De sorte, Cordano, qu'elle a bien raison, cette petite, de ne pas tirer la langue à des messieurs trop galonnés...

Cordano, dans un doux reproche. — Oh! Mousiou Cadière!...

Cadière, à Becfigue. — Mais, en revanche, toi, si tu avais un peu d'ambition...

Becfigue, fièrement. — J'en ai!

Cadière. — A peine, sinon tu saurais que les enseignes de vaisseau de deuxième classe ont en somme des dents aussi blanches que les inscrits maritimes.

Becfigue. — Oui, mais les enseignes de vaisseau font suce-miel avec les épouses des capitaines de frégate.

Cadière. — Elle a réponse à tout!

Cordano. — Elle finira sur l'échafaud!

Cadière. — Au moins. Consolez-vous, Cordano, en dressant ici... ici, tenez, on sera très bien... une table de huit couverts... J'attends des invités. Que dis-je? Neuf couverts, car je ne vous lâche pas, Dornis... Vous dînez avec nous.

Dornis. — Moi?... Pardon, c'est que...

Cadière, lui coupant la parole. — Un instant, Dornis, je vous en prie. (A Cordano.) Neuf couverts. Soupe de poissons, langoustes à l'américaine, enfin, vos spécialités, Cordano, vous voyez cela d'ici... Et inventez un entremets...

Cordano. — Frutti fresqui?

Cadière, à Dornis. — Des fruits rafraîchis?...

Dornis. — Mais, pardon...

Cadière, à Cordano. — Soit. Fruits rafraîchis. Pour huit heures très précises, Cordano, car nous allons à la redoute du Grand Théâtre. Vous aussi, Dornis.

Cordano s'en va vivement par la gauche.

Dornis. — Quelle erreur!

Cadière. — Taisez-vous, Dornis, je vous défie de ne pas aller à la redoute le soir de la mi-carême.

Dornis. — Jamais!

Cadière. — Vous ne voulez pas déshonorer la flotte, n'est-ce pas?... Becfigue?

Becfigue, faisant le salut militaire. — Capitaine?

Cadière. — Tu vas aller chez M^{lle} Touffiane, à cent pas d'ici...

Becfigue. — ????

Cadière. — Tu lui diras qu'en venant dîner, tout à l'heure, elle apporte un kimono de sa fumerie pour servir de déguisement au lieutenant de vaisseau Dornis, qui meurt d'envie d'aller au bal et qui n'a rien à se mettre.

Becfigue. — Je le rapporterai moi-même, le kimono... (Déjà elle s'enfuit.) Et voilà pour vous.

Elle lui envoie un baiser soufflé, et dégringole en sautillant les marches du perron.

Scène III

JEAN CADIERE, DORNIS, CORDANO

Cordano va et vient, arrangeant les tables.

Cadière. — Elle est très bien, cette petite pucelle. Vous devriez l'établir, Dornis.

Dornis. — D'abord, elle n'est pas pucelle. Il n'y a de pucelles dans ce pays que le jour de leur naissance.

Cadière. — Et encore!

Dornis. — Ensuite, j'ai tout ce qu'il faut chez moi. Ensuite, ce que vous venez de faire est épouvantable!

Cadière. — Qu'ai-je donc fait?

Dornis. — Ecoutez bien: deux passions dévorent ma vie. Ce sont, par ordre alphabétique, l'aquarelle et la peinture à l'huile.

Cadière. — Oui, vous êtes un vrai marin.

Dornis. — Suivez-moi, je vous en supplie.

Cadière. — Allez. Vous avez deux passions. La troisième?

Dornis. — C'est une petite amie qui a conçu pour l'aquarelle et pour la peinture à l'huile une haine féroce.

Cadière. — Mettez-vous à sa place!

Dornis. — Si bien que, pour satisfaire mes deux passions principales, je trompe misérablement l'autre. Je lui dis que je suis au quart, et je m'enfuis dans la banlieue toulonnaise où je brosse avec exaltation des marines secrètes et des paysages clandestins.

Cadière. — Vous êtes un lâche. Après?

Dornis. — Touffiane est une amie de mon amie. Touffiane, demain, révèlera à mon amie qu'elle m'a prêté un kimono...

Cadière. — Pour aller au bal. Après?

Dornis, avec explosion. — Après?... (Calmé.) Vous avez raison, je m'en fiche...

Cadière. — Et moi donc! Séchons nos larmes!

Dornis, lui serrant les mains. — Alors? A Toulon? Depuis quand?

Cadière. — Arrivé hier matin. J'ai pris mon service à terre.

Dornis. — Majorité?

Cadière. — Majorité.

Dornis. — Aïe!

Cadière. — Oui, horrible! Mais tout vaut mieux que le pays d'où je reviens.

Dornis. — Sénégal, je parie.

Cadière. — Pire, mon ami! Peuplade féroce, impitoyable.

Dornis. — Où donc?

Cadière. — Paris. Aide de camp du ministre. Parlementarisme et soirées officielles. Je suis fourbu. Heureusement que, sur une interpellation de Jaurès au ministre de l'Agriculture, le ministre de la Marine est tombé.

Dornis. — Oui, avec tout le ministère.

Cadière. — Bien entendu. Un ministre ne tombe jamais seul. C'est comme les honnêtes femmes et les alpinistes.

Dornis. — Mais, mon pauvre ami, qu'êtes-vous allé faire dans cette galère? Soigner votre avancement?

Cadière. — Ne dites donc pas d'enfantillages, Dornis.

Dornis. — Dame, je présume que vous ne songiez pas au mien?

Cadière. — Voyons, Dornis, vous savez très bien que pour toute une catégorie d'officiers, entre autres vous et moi, il n'y a plus d'avancement.

Dornis. — Vous êtes encourageant!

Cadière. — Dame! Nous ne sommes ni fils d'archevêques, comme s'intitulent les descendants de la vieille marine héraldique, ni fils de cardinaux, comme on appelle les protégés des socialistes unifiés.

Dornis. — Alors, que faisons-nous dans ce sacré métier?

Cadière. — Vous, de l'aquarelle, moi, de la philosophie, d'autres de la littérature, d'autres des enfants. Ceux-ci sont les plus à plaindre, car si les enfants se font aussi facilement qu'autrefois, ils coûtent plus cher à élever, et la solde est restée la même! Mais nous, les célibataires, qu'importe! nous avons cent mille joies! Et, d'abord, celle de se retrouver à Toulon... Toulon, la ville poudrée d'or... Toulon, la plus belle rade et le plus beau ciel du monde... Ah! mon vieux Toulon, où, dès avril, on peut dîner en plein air avec de bonnes petites camarades... où tout le monde est amoureux, et où le soleil lui-même fait suce-miel avec la lune!... Ah! Dornis, qu'on est heureux à Toulon!

Dornis. — Et encore, ce n'est plus notre Toulon! Les fumeries d'opium nous l'ont dévasté.

Cadière. — Qu'est-ce que ça fait, on est heureux!

Dornis. — Sans remonter au *Borda* et à l'*Iphigénie*, vous vous rappelez le bon temps, Cadière?

Cadière. — Qu'est-ce que ça fait, on est heureux!

Dornis. — L'époque du bal syphilitique et des soupers en musique à la Rotonde?

Cadière. — Qu'est-ce que ça fait on est heureux!

Dornis. — L'époque, chez l'amiral Godefroy Meyronay de Saint-Guil, des cotillons qui se prolongeaient jusqu'à l'heure du canot-major... Epoque somptueuse où la belle M^{me} Meyronay de Saint-Guil attestait son ardeur espagnole en prenant deux amants à la fois et en disant du bout des lèvres: « Dès qu'ils ont trois galons, ils ne valent plus rien, c'est à vous dégoûter de les faire mettre au tableau!... » Hein? Vous vous rappelez?... (Brusque silence de Cadière. Effaré.) Quoi?... Qu'est-ce que j'ai dit?...

CADIÈRE. — Mais rien... rien. (Pause.) C'est-à-dire... (Se ravisant.) Ma foi, non, pas grand'chose...

DORNIS. — Au nom de tout, mon cher ami, si j'ai gaffé, dites-le-moi. Je me sens horriblement mal à l'aise.

CADIÈRE. — Vous n'avez pas gaffé, Dornis. Vous n'avez fait que répéter une de ces choses que les hommes de notre promotion disent dans tous les carrés, à la minute émouvante du kummel et des cigares...

DORNIS. — En effet... C'est pourquoi j'y allais franc-jeu...

CADIÈRE. — Il se trouve que, personnellement, ces choses me gênent... et, mon Dieu! pourquoi ne pas l'avouer, me sont pénibles. Du vivant de l'amiral, M^me^ Meyronay de Saint-Guil me faisait l'honneur de me compter parmi ses familiers... oh! sans jamais intervenir pour me faire mettre au tableau, je vous prie de le croire...

DORNIS. — J'en suis sûr... Il n'y a donc rien là qui puisse vous froisser... Et, d'ailleurs, l'amiral se consolait, paraît-il, dans une liaison mystérieuse...

CADIÈRE, avec un sourire un peu contraint. — N'aggravez pas, Dornis, et permettez-moi de conclure. Vous ignorez, sans doute, que les Meyronay de Saint-Guil ont eu un fils...

DORNIS. — Si, si, je me rappelle ce joli gamin blond... Arnaud, je crois... Qu'en a-t-on fait?

CADIÈRES. — Mais, mon ami, c'est tout simplement un de nos jeunes camarades. Il est enseigne de première classe.

DORNIS. — Ah! fichtre! mais j'ignorais!

CADIÈRE. — Bien entendu, on ne sait pas... On ne vit pas sans cesse avec l'annuaire sous le nez. Mais voilà le fait : il y a un enseigne de vaisseau qui s'appelle Arnaud Meyronay de Saint-Guil... Je crois même lui avoir fait répéter ses mathématiques pendant qu'il se préparait à Navale. En tout cas, je l'ai eu comme second à bord de la *Fraternité* et, s'il faut tout vous dire, je n'ai tiré mes six mois de métropole que pour faire valoir ses titres à la décoration. Il l'a méritée en se conduisant d'une façon tout à fait agréable à la tête de sa section de débarquement, l'an dernier, à Mogador. Comme personne n'y songeait, je m'en suis mêlé, au sacrifice de mes goûts et de mes convenances. Cela vous dit assez que je m'intéresse à lui d'une façon toute particulière... (Dornis veut placer un mot.) Une seconde, j'ai fini... Maintenant, imaginez-vous une parole imprudente, comme celle que vous venez de prononcer, reçue en plein visage, ou seulement dans le dos, par ce garçon?...

CORDANO, descendu jusqu'à eux, sans qu'ils se soient aperçus de sa présence, ce qui fait tressaillir Dornis. — Et quel vino, monsiou Cadière?

CADIÈRE. — Champagne, Cordano, champagne!

CORDANO. — Tout lou temps?

CADIÈRE. — Tout le temps, avant, pendant et après. (Cordano s'en va. A Dornis, en baissant un peu le ton.) Oui... vous faites-vous une idée de ce délicat incident, et de ce qu'en éprouverait le jeune Arnaud, lequel, comme un certain nombre de fils, garde à la mémoire de sa mère un respect assez attendri?

DORNIS. — Ah! mon ami, c'est glaçant!

CADIÈRE. — C'est glaçant, et ça tient à rien. Tenez, j'attends Arnaud, il dîne avec nous ce soir, et il aurait pu venir là, tout gentiment, comme le père Cordano...

DORNIS, désolé. — Nom d'un chien de nom d'un chien!

CADIÈRE, cordial et souriant, avec une tape amicale sur l'épaule. — Ne vous frappez pas, Dornis, ça n'est pas arrivé. (Il aperçoit Joujou qui gravit, avec le docteur Jérôme Saurès, les marches du perron.) Ah! apprêtez-vous plutôt à faire la connaissance d'une délicieuse petite madame! (Gaiement, à Joujou, en allant à sa rencontre.) Bonjour, petite madame!... Bonjour, Joujou!... Que je suis donc ravi de vous embrasser enfin! (Il l'embrasse. A Jérôme Saurès.) Bonjour, Jérôme!

Les deux hommes se serrent les mains.

Scène IV

LES MÊMES, JOUJOU, JEROME SAURES

JOUJOU, stupéfaite, devant Dornis. — Ah! ça, par exemple, c'est fort!

Dornis, consterné, ne bouge pas.

CADIÈRE. — Vous vous connaissez?

JOUJOU. — Un peu! C'est mon amant!

CADIÈRE, désignant Saurès. — Et cet objet-là?

JOUJOU. — Cet objet-là, c'est mon sigisbée.

CADIÈRE. — Alors, tout va bien.

JOUJOU, à Dornis. — Qu'est-ce que tu fais ici, toi?... Et ton quart?

DORNIS, à Cadière. — Vous trouvez que tout va bien, Cadière. C'est-à-dire que la vie est semée d'embûches! (A Joujou.) Joujou, le plus exquis des joujoux, je suis résolu à des aveux immédiats et complets...

CADIÈRE. — Mais oui! Courage! Soyez viril!

DORNIS. — Je vous ai menti cyniquement, mon Joujou. Je ne suis pas de quart. Je ne vous ai dit cela que pour peindre en liberté.

JOUJOU. — Oh!... non! qui m'aurait dit qu'il était dévergondé à ce point!... Pas d'erreur, son pliant... son chevalet...

SAURÈS. — Pas d'erreur, c'est le flagrant délit.

JOUJOU, qui est allée se planter devant la toile. — Non! ça, alors, ça... c'est tout à fait incroyable. C'est toi qui as fait ça?

DORNIS. — Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-elle dire?

JOUJOU — Mais c'est très bien! C'est très bien!... C'est la première fois que tu réussis à faire une mer qui ne soit pas un édredon, et un ciel qui ne soit pas un drap de lit!... Ma parole, il a du talent!

DORNIS. — Va, va, je savais que nous en arriverions vite aux injures.

CADIÈRE. — Ecoutez, mes enfants, vous achèverez cette petite scène de ménage après le dîner, voulez-vous? Pour le moment, Joujou, soyez à votre vieux camarade. Vous permettez que je vous la prenne un peu, Dornis?

DORNIS. — Tout le temps que vous voudrez, mon ami. J'ai encore un quart d'heure de jour, je vais en profiter. (Il empoigne Jérôme Saurès par l'épaule et le plante devant sa toile.) Voyons, mon vieux docteur, trouvez-vous ça si dégoûtant?

SAURÈS. — Mais non, mais non... C'est un peu incohérent, mais de tout premier ordre.

Et ils causent. Jérôme Saurès fumant, Dornis peignant, tandis que Joujou et Cadière entament leur colloque.

CADIÈRE. — Mes compliments, Joujou, vous êtes tout à fait en beauté! Voyons ce déguisement? (Elle enlève son manteau.) Oh! l'aguichante Sévillane!... Vous êtes costumée à ravir!... Vous ne craignez pas la fraîcheur?...

Joujou. — Ah! non! j'étouffe! Saurès m'a amenée en canot automobile. Mais, à présent, cette mantille est un maximum. Mettez-vous là, près de moi. J'ai bien des choses à vous dire.

Cadière. — Moi aussi.

Joujou. — Commencez.

Cadière. — D'abord, une surprise...

Joujou. — Non!

Cadière. — Si!

Joujou. — Je vous dis non, ce n'est plus une surprise, car je vous ai rencontré avec elle, hier, à cinq heures, au Port-Marchand. Vous avez visité ensemble une des nouvelles villas qu'on vient de construire sur le quai, à la place des anciens docks de farine, et vous l'avez louée. A Toulon, tout se sait. Maintenant, je vais vous éviter de me demander comment je la trouve. Elle n'est pas mal du tout... Pas mal... Un peu noire de peau. On exagérerait en disant qu'elle a un teint de lys et de rose... Mais, enfin, l'ensemble ne manque pas de caractère. Un regard curieux... Un corps souple. Dame, ce n'est pas la Vénus de Milo... D'abord, elle a des bras... Tout de même, la poitrine n'a pas l'air de s'incliner plus bas que terre. Vous devriez me savoir gré de vous en faire tant de compliments, car je n'en pense pas un mot. Ah! mon petit Jean, je ne vous voyais pas donnant ainsi dans les danseuses.

Cadière. — Comment! Vous savez aussi qu'elle est danseuse?

Joujou. — Je sais cela, et tout le reste. Toulon n'est pas le Soudan. Vous allez voir... (Elle appelle.) Saurès! Laissez ce peintre en bâtiment. Venez ici...

Saurès, venant vers eux. — C'est à moi que vous en avez, princesse Joujou?

Joujou. — Docteur Saurès, je vous offre une occasion unique de réhabiliter le grade de médecin principal de la marine. Faites étalage de toutes vos connaissances techniques. J'interroge: Comment s'appelle la maîtresse habituelle du lieutenant de vaisseau Cadière?

Saurès, s'asseyant. — Hassouna ben Ouardénine.

Joujou. — Nationalité?

Saurès. — Marocaine.

Joujou. — Où l'a-t-il connue?

Saurès. — Au cabaret du « Rat Mort » à Montmartre.

Joujou. — Depuis quand est-il avec elle?

Saurès. — Un mois.

Joujou. — Où sont-ils descendus?

Saurès. — Ici. Une chambre et un petit salon, au premier.

Joujou. — Où s'installeront-ils?

Saurès. — Port-Marchand, villa Mustapha.

Joujou. — L'aime-t-il?

Saurès. — Il en est coiffé jusqu'aux oreilles.

Joujou. — Qu'en pensez-vous?

Saurès. — Médicalement?

Joujou. — Si vous voulez.

Saurès. — Que c'est son droit.

Joujou. — Merci. Je vous donne une boule blanche. Adieu.

Saurès, se levant. — Je vous encombre?

Joujou. — Visiblement.

Saurès. — Je vais donc en profiter pour aller chercher des cigarettes au petit casino, en bas. (Il s'en va par le perron.)

Joujou. — Si les petits chevaux tournent, mettez cent sous pour moi sur le numéro deux.

Saurès. — Entendu... Cent sous... Numéro deux.

Il sort.

Joujou. — Voilà ce qui reste de votre surprise, mon pigeon.

Cadière. — Magnifique! Qui donc vous a si bien renseignée?

Joujou. — Mon petit doigt.

Cadière. — Voyons, Joujou?

Joujou, railleuse. — Les fiches.

Cadière. — Voyons, Joujou?

Joujou. — C'est Arnaud, là, puisque vous tenez à le savoir.

Cadière. — De quoi se mêle-t-il?

Joujou. — Dame! Ça l'intrigue. Nous aussi. On ne parle que de ça dans le Tout-Toulon qui fait l'amour. Les détails nous sont venus de Paris, vos camarades du ministère en ont fourni d'étonnants, et les fumeries ont fini par afficher les dépêches de la dernière heure sur ce prodigieux événement.. Pensez donc! Jean Cadière amoureux!

Cadière. — Pourquoi pas? Je vous ai bien aimée, vous, Joujou.

Joujou. — Vous m'aimiez bien, Jean, mais vous ne m'avez pas aimée.

Cadière. — Quelle subtilité!

Joujou. — C'est donc vrai? Vous avouez?

Cadière. — Quoi?

Joujou. — Vous en tenez sérieusement pour ce phénomène, pour cette Hassouna... Hassouna ben... comment?

Cadière. — Ben Ouardénine.... Ouardénine veut dire: les deux Roses.

Joujou. — Le voilà qui connaît l'arabe, maintenant! C'est fantastique. Mais qu'est-ce qu'elle a donc, cette moricaude? On ne me fera jamais croire que la danse, fût-elle du ventre, exerce à elle seule un si merveilleux pouvoir sur les aides de camp!

Cadière. — Joujou, n'exagérons rien. Je ne suis pas l'halluciné que vous dites, ni l'érotique délirant que va certainement diagnostiquer notre Jérôme Saurès. Moi aussi, je suis intrigué, voilà tout. Hassouna, c'est toute une petite île brûlante à explorer, et je suis marin, n'oublions pas cela.

Joujou. — Marin! décidément, ou poète?

Cadière. — Les marins sont des poètes qui voyagent. Après les Amériques, les Indes, les Australies et les Japons, un coin de nature grand comme un mouchoir de poche: Hassouna... mais un coin de nature charmant et indéchiffrable. Oui, vraiment indéchiffrable...

Joujou. — Tant que ça!

Cadière. — Ah! beaucoup plus encore! Dix fois, j'ai surpris dans ses yeux une lueur émouvante, et dix fois un judas s'est brusquement fermé sur cette lumière. Qu'y a-t-il au fond du mystère?... Peut-être rien. Mais peut-être une âme originale à capturer, et je me figure que le conquérant recevrait le don d'une virginité plus savoureuse que la virginité physique. A tout hasard, c'est amusant de chercher. Puisqu'on vous a raconté tant de choses, savez-vous son histoire?

Joujou. — Non, mais je vais la connaître!

Cadière. — Ça ne vous ennuie pas?

Joujou. — Epanchez-vous, citoyen.

Cadière. — A douze ans, Hassouna est louée par ses parents à des négriers indigènes qui recrutent dans le Rif, parmi les tribus nomades, le personnel d'un de ces villages exotiques, qui sont la gloire de nos expositions internationales.

Joujou. — La rue du Caire...

Cadière. — Et du ratloukoum! C'est il y a quelques années. On inaugure, sur les terrains inoccupés de la butte Montmartre, la fameuse « Cité féerique »...

Joujou. — J'ai vu ça. Montagnes russes et diseuses de bonne aventure.

Cadière. — Sans préjudicide de l'indispensable douar marocain...

Joujou. — Où les vieux messieurs viennent voir danser Hassouna.

Cadière. — Elle-même. Hassouna ben Ouardénine. Là-dessus, faillite du bâtiment. Fuite du manager. On rapatrie tant bien que mal...

Joujou. — Les enfants des douars...

Cadière, *dans un reproche.* — Oh!... *(Il reprend.)* Seule, Hassouna fait l'objet d'un privilège. Un patronage assoiffé de philanthropie et de publicité, l'œuvre de la « Protection des petits étrangers », la recueille, et la confie à des religieuses dans l'Estérel.

Joujou. — Tiens! Tiens!

Cadière. — Elle stupéfie ses éducatrices par son aptitude au travail, car elle est de la race marocaine autochtone, et ces Berbères, mon Joujou, sont d'esprit singulièrement délié. Notre sauvagesse fait une étonnante consommation de grammaire, d'arithmétique, de géographie, enfin de tout ce qui est le plus inutile aux danseuses...

Joujou. — Bah! Et elle assimile?...

Cadière. — Avec un estomac remarquable. On va crier à l'intervention divine. Mais crac, un beau matin...

Joujou. — Un beau matin?

Cadière. — Plus d'Hassouna chez les bonnes sœurs. La nomade a sauté les murs. Elle vagabonde sur les routes. Elle vit Dieu sait comme. Ici l'histoire se tait. Pendant deux ou trois ans, on ignore ce qu'est devenue la fugitive. Et puis, elle renaît à la vie sociale, par une nuit fiévreuse de Montmartre, dans un cabaret où elle sautille entre les tables avec deux Carmens tuberculeuses et un Andalou de la Villette. Un fantaisiste passe par là, revient, s'intéresse à cette bizarre enfant du désert... s'amuse à suivre dans ses yeux « le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais »...

Joujou. — Couche avec elle...

Cadière. — Mon Dieu, Joujou, que vous êtes terre à terre!...

Joujou. — Mais oui, mon pauvre Jean! C'est qu'il faut toujours arriver là... Vous êtes à un tournant de votre âge, et cette demi-négresse vous a donné violemment dans la peau. Comment? Pourquoi? Ça, on ne le saura jamais. Mais c'est ainsi qu'il faut traduire votre lyrisme échevelé, vos besoins d'exploration... M'avez-vous jamais explorée, moi, pendant que j'étais votre amie? Et pourtant, moi aussi, j'avais mon mystère... ce fameux mystère... Vous auriez pu vous dire que je n'étais pas la première venue, que j'offrais tous les indices d'une certaine éducation, et que je ne paraissais pas exclusivement prédestinée à professer la galanterie dans les ports de mer. Mais votre esprit, et c'est bien de votre peau que je parle, mon cher Jean, n'a pas eu de moi la moindre curiosité. J'ai passé quelques mois dans votre existence comme dans celle de vos camarades, et, de tous mes secrets, vous ne connaîtrez jamais que celui-ci, que je peux bien vous dire aujourd'hui : vous êtes, Jean, le seul homme que... Ah! mais zut! qu'est-ce qu'il me prend?... *(Vers Dornis.)* Hé! Pierre!... Hé! le peintre!

Dornis. — Allô! Allô!

Joujou. — Sais-tu ce que j'étais en train d'avouer à Cadière? Que je me soucie de toi comme de mon premier amoureux.

Dornis. — Je ne t'en demande pas plus, pourvu que tu m'adores...

Cadière, *ému.* — Mon pauvre joli Joujou, qu'est-ce que vous venez de me dire là?

Joujou. — Des folies! Un restant de carnaval! *(Elle dégage ses mains qu'il a prises dans un mouvement affectueux, et donne à celles de Cadière de petits coups agacés.)* Allons! bas les pattes!... Vous me feriez griffer par la panthère. Au fait, où est-elle, la panthère? Il est temps qu'on la connaisse!

Scène V

Les mêmes, ARNAUD, LA PREFETE, LOLA, ROSE D'OLLIOULES, *puis* TOUFFIANE *et* CORDANO.

Arnaud, *qui a surgi des bosquets de droite, suivi de la Préfète (costumée en M^{me} Tallien), de Rose d'Ollioules (en bacchante), et de Lola (en petite hollandaise de Delft).* — Oh! oui !... oui ! Où est-elle ?... Montre-la-nous tout de suite! Nous grillons, nous grillons de la voir enfin!

Lola. — Nous voulons voir cette huitième merveille!

Rose. — Celle qui nous a enlevé d'assaut notre Cadière national!

La Préfète. — La belle Hassouna!

Lola. — La seule, l'unique Hassouna! Tango, fandango, flamenco, et danse du ventre...

Rose. — A tous les étages!

La Préfète. — Montrez-la!

Lola. — Sortez-la!

Arnaud. — Mais brandis-la donc, tonnerre de Brest, tu vois bien que nous n'en pouvons plus!

Joujou. — On ne vous la mangera pas, Jean, décidez-vous.

Arnaud. — Allons, un bon mouvement, espèce d'avare! Mets ton trésor à la lumière! Comment vas-tu, mon vieux?... Tu as grossi.

ENSEMBLE

Lola, *à Arnaud.* — Mais ne le distrayez donc pas!

La Préfète, *même jeu.* — Ah ! oui ! c'est malin!

Rose, *très impatiente.* — Qu'est-ce qu'il lui prend à celui-là, tu es gâteux?

Joujou. — Si vous sortez ainsi de la question, Arnaud, nous ne la verrons jamais!

Cadière, *leur imposant silence.* — Chut!... Aurai-je, à la fin, le droit de placer un mot?... Me donnez-vous ce droit?

La Préfète. — Non!

Tous. — Non!

Cadière. — Alors, je le prends... Ah! d'abord, je suppose que vous n'êtes pas venus de Toulon dans cet appareil?

ROSE. — Non, monsieur. Nous avons laissé nos manteaux dans le salon du père Cordano...

LA PRÉFÈTE. — Pour vous faire une belle entrée.

LOLA. — Est-ce gentil?

CADIÈRE. — Si c'est gentil!... Ah! mes enfants!... Non! Avant de vous faire mon speech, sommes-nous bien tous réunis?

ARNAUD. — Minute! J'ai l'impression qu'il manque quelqu'un? (Il compte.) Une... deux... trois... Qui donc manque à cette orgie ? Ah ! c'est ma bonne amie !... C'est Touffiane ! Où avons-nous perdu Touffiane?

TOUFFIANE, entrant à son tour, costumée en napolitaine. — Présente! J'avais oublié le kimono... Vous m'avez fait demander un kimono, le voici!

CADIÈRE, prenant le kimono qu'il garde sur le bras. — Touffiane, vous êtes un ange!

TOUFFIANE. — Alors, vous me montrerez tout de suite la belle Hassouna, dites?

CADIÈRE. — Oui, je vous la montrerai, de face, de profil, de dos... Vous allez voir, vous allez voir!... Mais d'abord, laissez-moi vous tourner mon petit compliment.

TOUFFIANE. — Tiens!... Vous avez grossi!

CADIÈRE. — Touffiane, vous mentez! C'est Arnaud qui vous a soufflé ce mensonge. D'ailleurs, je dédaigne les injures. Ah! mes petites, mes petites amies, que je suis content de vous réunir après les congaïs parisiennes, les énormes épouses de sénateurs et toutes les personnes trop respectables qui m'on fait manger leur filet sauce madère et leurs aspics de foie gras pendant cette effroyable campagne. Maintenant, l'inspection. Touffiane, tournez-vous par bâbord. Très bien. Vous donnez envie de voir Naples et de ne pas mourir... Par exemple, ces beaux yeux sont un peu trop cernés. Mademoiselle Touffiane, il faudra passer un peu moins d'heures dans votre fumerie!

TOUFFIANE, railleuse. — Oui, maman.

CADIÈRE. — A vous, la préfète. Défilez. (La préfète passe devant lui en faisant valoir sa jambe.) A merveille! La jambe est éblouissante. Mais je n'arrive plus à me rappeler pourquoi on vous appelle la préfète maritime.

LA PRÉFÈTE. — Et moi, je ne l'ai jamais su.

TOUFFIANE, à la préfète. — Ton amant, Jérôme Saurès, prétend que c'est parce que tu le trompes avec tous les aspirants de marine.

LA PRÉFÈTE. — Mon amant ferait mieux de ne pas être tout le temps dans les jupes de Joujou!

JOUJOU. — Pour ce que j'en fais! Il porte mon ombrelle et mes paquets!

LA PRÉFÈTE. — Eh bien, avec ses cornes, ça fait une charge!

CADIÈRE. — La cause est entendue. Lola Trois Etoiles, c'est votre tour...

LOLA, vivement. — Oh! moi, je le sais très bien...

CADIÈRE. — Qu'est-ce que vous savez si bien?

LOLA. — Pourquoi on m'a surnommée Trois-Etoiles. C'est parce que c'est un vice-amiral qui me l'a pris!

ARNAUD. — Qui t'a pris quoi?

LOLA. — Eh bien, donc... (Elle hésite.) T'es bête!

JOUJOU. — Ce vice-amiral en avait!...

LOLA. — Quoi?

JOUJOU. — Du vice!

LOLA. — Je le blanchissais, on n'est pas de bois.

TOUFFIANE. — Tu te vantes, Lola. C'est ton cousin qui t'a donné les premières leçons.

LOLA, vexée. — Mon cousin?

TOUFFIANE. — Oui, ton cousin, le boucher de la rue du Canon.

LOLA. — Je te défends de dire ça! J'ai peut-être bien le droit d'avoir un cousin?

CADIÈRE, intervenant. — Assez, cette autre cause est entendue! (A Rose.) Quant à vous, Rose d'Ollioules, confiez-moi tout de suite pourquoi vous n'avez pas amené votre ami à cette petite fête?

ROSE. — Parce qu'il habite trop loin.

CADIÈRE. — Où donc?

ROSE. — A Madagascar, à bord du *Diderot*. Depuis deux mois déjà!

CADIÈRE. — Oh! pauvre Rosette! Il faut vous dépêcher d'en prendre un autre!

ROSE, candide. — Je voudrais bien, mais papa m'a interdit des amants au-dessous de trois galons. Alors, comme il n'y en a pas de libres en ce moment...

ARNAUD. — En attendant, toujours pas d'Hassouna!

LA PRÉFÈTE. — Oui, oui, Arnaud a raison. C'est Hassouna qu'il nous faut!

TOUFFIANE, sur l'air des lampions. — Hassouna! Hassouna!

TOUS, même jeu. — Hassouna ! Hassouna ! Hassouna!

Au fond, Dornis, affolé par tout ce bruit, fait des gestes désespérés.

CADIÈRE, se bouchant les oreilles. — Ah! vous m'étourdissez!... Elle s'habille, là!... Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une Orientale qui s'habille?

ARNAUD. — Peu importe! Va la chercher. Amène-la toute nue!

CADIÈRE. — Je te promets ça pour ta première dent de sagesse, sale gosse!

TOUFFIANE. — Enfin! elle en a pour combien de temps encore?

CADIÈRE. — Attendez... (Il consulte sa montre.) Elle a commencé à trois heures... Il en est six et demie... mettons pour une bonne demi-heure.

TOUFFIANE. — Ah! non, flûte!

ROSE. — Ah! oui, flûte!

JOUJOU. — Nous aurons failli attendre!

LA PRÉFÈTE. — Dans ce cas, je propose un tour aux petits chevaux.

TOUFFIANE. — En avant! descendons! Donne-nous ta bourse, Arnaud, nous n'avons pas de poche.

Arnaud lui donne sa bourse.

CADIÈRE. — Allez, la petite classe, allez aux petits chevaux.

LA PRÉFÈTE. — Tu viens, Joujou?

JOUJOU. — Ah! non, moi, j'y ai envoyé ton séducteur, ça me suffit!

CADIÈRE. — Mais prenez vos manteaux!

TOUFFIANE. — Ah! là là! Penses-tu!

Elles se dirigent vers le perron.

ROSE. — Et puis, on rapportera des fleurs...

CADIÈRE. — C'est ça!

LA PRÉFÈTE. — On saccagera le jardin!

CADIÈRE. — C'est ça!

TOUFFIANE. — Pour orner la table!

CADIÈRE. — C'est ça!

LOLA. — Nous dînerons sur un lit d'œillets!

CADIÈRE. — C'est ça! C'est ça!... (Elles sont arrivées sur la première marche du perron. Elles se prennent par la taille et descendent gaiement. Elles ont disparu qu'on entend encore leurs rires et leurs éclats de voix.) Voilà la joie de la vie!

JOUJOU, amère et souriante. — Avec Hassouna.

CADIÈRE, la menaçant du doigt. — Joujou!... (A Arnaud.) A nous, mon petit Arnaud... Je t'ai à peine vu dans cette émeute! (Il lui tend les deux mains. Arnaud les lui serre dans une vigoureuse étreinte.) Dis donc, si j'ai pris du muscle, toi, tu as l'air falot... Montre-toi un peu?

ARNAUD. — Quelle blague! Je suis de toute beauté! Pas, Joujou?

JOUJOU. — Un peu démoli, Jean a raison. Vous avez besoin d'être mis à la glace, jeune homme.

ARNAUD. — Je suis toujours joliment plus frais que votre pacha. Dites donc, votre nouveau pacha, c'est bien le triple galon là-bas, hein? Celui qui offense la nature?

JOUJOU. — Pour le moment, c'est lui.

ARNAUD. — Dieu, qu'il est laid!

JOUJOU, à Cadière. — Jean, il n'y a plus qu'à les présenter l'un à l'autre.

CADIÈRE. — Je crois bien! (Il appelle.) Dornis! Dornis! Vite!

DORNIS, sursautant et accourant la palette à la main. — Quoi? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a encore?

CADIÈRE. — Rien de grave. Ne tremblez pas ainsi. Je vous demande pardon de vous arracher à cette malheureuse toile qui ne vous a rien fait. C'est pour vous présenter Arnaud Meyronay de Saint-Guil, enseigne de vaisseau...

Arnaud s'incline. Dornis lui tend la main.

DORNIS. — Enchanté, monsieur. A la minute, je parlais de vous.

ARNAUD. — Et moi de vous à la seconde, monsieur.

CADIÈRE. — Sympathiques effluves... Arnaud est un très gentil garçon. Si jamais vous l'avez sous vos ordres, Dornis, soyez large pour les permissions.

DORNIS. — Au contraire, je lui passerai mon commandement pour me faire des loisirs.

ARNAUD. — Cette perspective me flatte infiniment, mais je doute fort qu'elle se réalise.

CADIÈRE. — A cause?

ARNAUD. — A cause que demain matin j'écrirai ma lettre de démission au ministre...

CADIÈRE, stupéfait. — Comment?

ARNAUD. — ...et, huit heures sonnant au vieux beffroi de la cathédrale, je remettrai cette lettre au capitaine de vaisseau Linières, commandant du *Thermidor*.

CADIÈRE. — Qu'est-ce que tu gazouilles?

ARNAUD. — ...lequel n'aura jamais été si content de sa vie, car... (A Dornis.) Pardon, capitaine, le commandant Linières n'est pas votre parent?

DORNIS. — Non.

ARNAUD. — Ami?

DORNIS. — Non plus.

ARNAUD. — Ni allié?

DORNIS. — Pas davantage.

ARNAUD. — Je n'ai donc aucune raison de vous celer que c'est un...

CADIÈRE, vivement. — Un chef, notre supérieur.

ARNAUD. — C'est juste.

CADIÈRE. — Oui, tais-toi. Si tu estimes que ton commandant est le plus intolérable bougre de la marine française, aie du moins le bon goût de ne pas le dire. D'autant plus que tout le monde le sait.

DORNIS, à Arnaud. — Tout le monde. Même moi, tenez, qui ne m'occupe que de peinture.

Il retourne à sa toile.

ARNAUD, riant. — Alors!

CADIÈRE. — Et surtout ne prononce plus le mot de démission ou tu auras affaire à moi!...

ARNAUD, avec un geste qui en dit long. — Ça!

CADIÈRE. — Jamais!

JOUJOU, qui se mire dans la petite glace de sa trousse. — Laissez donc, Jean. Vous savez bien qu'ils ont tous de ce mot-là plein la bouche. Mais pour ce qu'ils en pensent!... Voyons, lequel de vous deux m'a passionnément étreinte?

ARNAUD. — Pas moi, hélas!

CADIÈRE. — Ça doit être moi.

JOUJOU. — Vous ne savez plus vous y prendre. Vous m'avez toute décoiffée. (Passe Cordano.) Monsieur Cordano, y a-t-il un cabinet de toilette dans votre Palace-Hôtel?

CORDANO. — Oh! signora! il y a même oune lavatory!

JOUJOU. — Faites-moi faire sa connaissance.

CORDANO. — Par ici, signora, par ici...

Il la précède. Ils disparaissent à droite.

Scène VI

JEAN CADIERE, ARNAUD, au fond DORNIS, toujours aux prises avec ses brosses et ses couleurs.

CADIÈRE. — Dis donc, grand gamin, ce n'est pas sérieux?

ARNAUD. — Détrompe-toi. J'en ai assez. J'en ai assez. J'en ai assez!

CADIÈRE, essayant de plaisanter. — Jamais assez! Jamais mourir!

ARNAUD. — Je ne plaisante pas. Cette brute de Linières m'a pris en grippe. Il en est arrivé à des vexations d'adjudant qui s'embête. On n'a jamais vu ça depuis qu'il y a une marine.

CADIÈRE. — Mais si, on a vu ça!

ARNAUD. — Tiens, sais-tu ce qu'il vient d'inventer encore?...

CADIÈRE. — Il a donc de l'invention? Tu m'étonnes.

ARNAUD. — C'est un rien, et tu me comprendras. Au moment où le canot major nous embarquait, il m'a appelé et s'est mis à me faire mille observations saugrenues tandis que le canot filait sous mon nez avec les camarades. Il me voyait blême de rage et il était content! Il était content!... Il croyait avoir étranglé la soirée. Ça te fait rire?

CADIÈRE, qui rit, en effet. — Qu'est-ce que tu veux, nous sommes tous tombés sur un commandant qui avait des ennuis de ménage. Il n'y a pas là de quoi faire concurrence à la tragique histoire des Atrides.

ARNAUD. — C'est possible. Mais encore une fois, j'en ai assez!...

Survient Jérôme Saurès.

Scène VII

LES MÊMES, JEROME SAURES

SAURÈS. — Croyez-vous! Je lui ai ramassé six louis.

CADIÈRE. — A qui?

SAURÈS. — Mais à Joujou.

Cadière. — Là-bas, Joujou. Deuxième porte à droite. Coiffure et poudre de riz.

Saurès. — Je cours lui porter son butin.

Cadière. — C'est ça. Dornis est justement occupé.

Saurès, *s'arrêtant.* — J'y pense... Si je ne suis pas sourd... Cet ancien... (*Il désigne Arnaud.*) vous disait qu'il en avait assez?

Arnaud. — Vous n'êtes pas sourd.

Saurès. — Et ce dont il a assez, ce n'est pas les femmes, je crois?...

Cadière. — Ça viendra. En attendant...

Saurès. — En attendant, c'est la marine.

Arnaud. — Pour l'appeler par son nom.

Saurès. — Eh bien, Cadière, puisque vous lui portez de l'intérêt, savonnez-le donc pour son grade.

Cadière. — Rapportez-vous-en à moi. Je compte même lui en donner pour un grade supérieur.

Saurès. — Car tout ça, voyez-vous, toute cette révolte et toute cette veulerie, c'est la drogue, pas autre chose. Ce gaillard-là en abuse. Pas plus tard qu'hier, je le lui ai dit! Quarante pipes, voilà le bilan de sa dernière nuit! Un bon savon, Cadière, à bras raccourcis!

Il s'éloigne.

Scène VIII

ARNAUD, JEAN CADIERE, DORNIS

Cadière, *saisi.* — Comment! tu fumes l'opium, toi!

Arnaud. — Ah! si tu écoutes Diafoirus! Il prend sa seringue pour une longue-vue.

Cadière, *insistant.* — Tu fumes l'opium?

Arnaud, *avec gêne.* — Je ne fume pas l'opium! Cette façon de parler!...

Cadière. — Enfin, fumes-tu, oui ou non?

Arnaud. — Mais, comme tout le monde! Comme on fume un havane!... Et comme on boit un verre de curaçao... En voilà des accès d'austérité! Voyons, Jean, ne fait pas cette gueule d'instituteur. Tu sais bien qu'il n'y a pas une de nos petites amies qui ne se croirait déshonorée si elle n'avait sa fumerie à côté de son boudoir. Et, dans la villa garnie que tu as louée hier pour ta favorite aux seins bruns, il y a, en guise d'atrium, une des plus somptueuses fumeries de Toulon. Nous connaissons tous la fumerie chinoise de la villa Mustapha...

Cadière. — Tiens pour certain que, moi présent, on n'y verra fumer que l'eau bouillante du samovar, ou, pour mettre les choses au pis, des cigarettes de la régie... Ceci posé, je ne te cacherai pas que je suis embêté, mon petit Arnaud. Ma gueule d'instituteur ne fait que répondre à ton museau de collégien. C'est la première fois que je te vois gêné devant moi, et cela marque une date.

Arnaud, *ironique.* — Ho! une date!

Cadière. — Au moins un moment. Celui où tu auras eu la sensation qu'un homme de ta qualité ne doit ni s'abrutir dans le poison, ni parler d'abandonner son poste. Absurdités, du reste, étroitement unies. Notre docteur Saurès a raison. C'est au lendemain de quarante pipes qu'on veut jeter son brevet à la mer.

Arnaud, *un peu sec.* — Tu n'y es pas du tout. C'est au lendemain de choses beaucoup moins vénielles. Il ne s'agit pas de quarante pipes, mais de cent mille désillusions.

Cadière. — Tu exagères au moins d'une dizaine.

Dornis, *occupé à essuyer ses brosses avec un chiffon, s'approchant d'eux.* — Pardon... Mais la lumière change. Je pignoche au bitume. Il vaut mieux s'arrêter.

Cadière. — N'hésitez pas, ayez pitié de ces couleurs.

Dornis. — Qu'avez-vous fait de ma Joujou?

Cadière. — Elle est au lavatory, comme dit l'autre.

Arnaud. — Avec le docteur Jérôme.

Cadière. — Et depuis un quart d'heure au moins. Après ça, s'ils ne sont pas propres.

Dornis. — Voulez-vous absolument que j'aille les rejoindre?

Cadière. — Nullement. Vous n'êtes pas de trop. Au contraire, si vous vouliez m'aider à dire son fait à cet enseigne électricien...

Dornis. — Bien volontiers. J'arrive à temps pour l'empêcher de nous servir une série de lieux communs dont je commence à avoir les oreilles rebattues par les casquettes de son âge. Vous ne les connaissez pas, n'est-ce pas, Cadière, leurs cent mille désillusions?

Cadière. — Si je les connais! Ce sont les nôtres!

Arnaud. — Ah!

Cadière. — Mais oui, mon petit gars, nous avons tous demandé au métier ce qu'il ne pouvait plus nous donner!

Dornis. — Nous avons tous déploré l'époque romantique où on promenait le pavillon sur de belles frégates!

Cadière. — Et où on contractait le mariage de Loti dans toutes les îles de tous les hémisphères...

Dornis. — Nous aussi, nous avons comparé notre solde de famine avec les gains de nos camarades de collège qui se sont établis fumistes ou épiciers.

Cadière. — Nous aussi, nous avons frémi de colère en voyant la politique d'arrondissement toucher à notre discipline...

Dornis. — Et le député de Trifouilly-les-Oies lever les punitions de nos timoniers!...

Cadière, *à gauche d'Arnaud, lui frappant sur l'épaule.* — Nous aussi, mon petit gars!

Dornis, *à droite d'Arnaud, même jeu.* — Nous, surtout, mon jeune et déjà vieil ami!

Arnaud, *impertinent.* — Et vous avez courbé la tête?

Cadière. — Non, nous l'avons relevée.

Dornis. — Faut-il vous dire pourquoi?

Arnaud. — Je vous en prie, j'ai hâte de l'apprendre.

Cadière. — C'est infiniment simple. C'est que ce sacré métier, comme disait Dornis...

Dornis, *désignant l'endroit où il causait tout à l'heure avec Cadière.* — Il n'y a qu'un instant, là...

Cadière. — Ce sacré métier reste tout de même un beau métier, que nous aimons et qui nous tient. Je vais très loin, c'est peut-être le seul où l'on ait encore la sensation d'exercer noblement, avec élégance, la plus solide vertu sociale, l'art...

Arnaud, *ironique.* — Ah! oui... De commander?

Cadière. — Du tout. Celui d'obéir.

Arnaud, *interloqué.* — Singulière fierté!

Dornis. — C'est avec elle qu'on fait des hommes!

Cadière. — Et des miracles.

Arnaud, *ironique.* — Fichtre!

Dornis. — En voulez-vous un?

Arnaud, *même jeu.* — Mais avec plaisir!

Dornis. — Offrez-lui l'affaire de Bangkok, Cadière.

Arnaud, même jeu. — Ah! un fait d'armes?

Cadière. — Non, un fait d'armes, c'est bon pour les zouaves. Tu sais fort bien que nous n'avons pas coutume de raconter nos histoires de chasse.

Arnaud. — Alors?

Dornis. — Un petit incident maritime.

Cadière. — Simplement.

Dornis. — Entre mille autres. Un exemple d'obéissance...

Cadière. — Et de miracle. Ecoute... Une rivière est là... les deux berges hérissées, sur une distance de plusieurs milles, de forts aux batteries menaçantes...

Dornis. — Par surcroît, l'escadre siamoise se range en file, à l'abri de ces forts.

Cadière. — Et, enfin, coupant le passage, une ligne de torpilles traverse la rivière dans toute sa largeur. Pour arriver à Bangkok, il faut passer entre, sur et sous tout cela.

Dornis. — En un mot, il faudrait le miracle.

Cadière. — Et, cependant, on doit être à Bangkok au lever du jour?

Arnaud. — Pourquoi?

Dornis. — Parce que l'ordre vient du chef de division.

Cadière. — Dont un aviso, l'*Inconstant*...

Dornis. — J'en étais, comme aspirant. Une canonnière, la *Comète*...

Cadière. — Comme aspirant, j'en étais... Et un petit bateau de commerce que l'on vient d'amener en hâte pour porter le pilote... Voilà... Ces trois bouchons lèvent l'ancre. Et, lentement, ils se dirigent vers la ligne des torpilles, vers l'escadre ennemie, vers les forts qui ouvrent le feu...

Arnaud. — Bien. Il s'agit de savoir mourir.

Cadière. — Tu veux rire? L'ordre est de passer, je te le dis.

Dornis. — Il ne s'agit donc pas de mourir...

Cadière. — Il s'agit de passer!

Dornis. — Et on passe!

Cadière. — On passe!... Les forts éclatent dans la nuit, les torpilles sautent...

Dornis. — Les bateaux siamois vomissent un enfer...

Cadière. — Peu importe, les trois petits vaisseaux continuent de glisser dans cet incendie. L'ordre est de passer!

Dornis. — Et il arrive cette chose invraisemblable, qu'au bout de quelques heures on mouille dans le port de Bangkok. Il ne reste plus que trois carcasses fumantes sur lesquelles des hommes noircis manœuvrent froidement, méthodiquement, comme en rade-abri de Brest ou de Toulon. Mais les carcasses flottent, des hommes vivent...

Cadière. — On a passé... Je crois qu'il est d'accord avec nous, Dornis, je vous remercie.

Dornis. — Il n'y a pas de quoi, mon cher ami. Toujours à votre disposition... Je me mets à la recherche de cette enfant. Elle abuse, elle abuse!

Cadière, désignant sur le dossier d'un siège le kimono apporté par Touffiane. — Emportez ce kimono, il est à vous.

Dornis. — Je vais être irrésistible.

Il prend le kimono et s'en va par la droite.

Scène IX

ARNAUD, CADIERE

Cadière, cordial. — N'est-ce pas que nous sommes d'accord, l'ancien?

Arnaud. — Mon Dieu... évidemment... C'est très bien... Bangkok... nos hommes qui se font flamber dans les tourelles et qui sont aussitôt remplacés par une autre section... Avant-hier, Richardons qui refusait une bouée et se laissait couler parce qu'il restait un quartier-maître à bord de son torpilleur crevé... C'est très bien, c'est très bien... nous sommes d'accord. Le défaut de ces événements, c'est qu'ils n'ont pas grande signification...

Cadière. — Tu trouves?

Arnaud. — Il y a aussi tous les jours des maçons qui tombent de leurs échafaudages, des mineurs qui respirent du grisou, et des tisserands qui claquent de la tuberculose...

Cadière. — Pour obéir à une consigne?

Arnaud. — Gagner sa vie, c'est une consigne.

Cadière. — Et donner sa vie, c'en est une autre. Ainsi, tu ne distingues pas entre l'accident professionnel et le sacrifice aux intérêts collectifs?

Arnaud. — Ah!... tiens... tu me navres... Une tendre amitié nous unit, et voilà que tu m'obliges à te faire de la peine... à te révéler d'un seul coup ma métamorphose. Tous les Meyronay de Saint-Guil furent de glorieux marins, c'est entendu, et je sais en outre ce que le mot marin veut dire... Il n'en est pas moins vrai que j'ai pris le métier en horreur. Il m'a déçu non seulement pour toutes les raisons que tu énumérais à l'instant, mais pour d'autres, plus générales et plus profondes. Oui, j'avais l'esprit d'aventure et je crève d'ennui sur les usines flottantes que sont nos cuirassés. Mais il y a pire... Il y a que nous n'avons de raison d'être que pour faire la guerre, que nous ne la faisons plus, et que, la ferions-nous, je déteste la guerre... Tu estimes que je me suis bien conduit sur le rivage de Mogador, et moi j'éprouve un grand malaise à me rappeler ce que j'y fis... Tu vois, c'est grave. (Une pause.) Comment?

Cadière, qui, après une visible stupeur, est resté impassible. — Rien, continue.

Arnaud. — Si je faisais de la politique, et peut-être en ferai-je demain, je siègerais tout en haut de la montagne, à la plus extrême gauche, et je refuserais de voter le budget de la Marine. Alors, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne pas émarger à celui-ci, de me réfugier dans l'industrie, et de tenter l'imprévu, qui fait tout le prix de la vie... (Il cesse brusquement de parler, les yeux fixés vers le sentier de droite.) Oh! (Une pause.) Elle est joliment bien, mon vieux!... Mes compliments. Oh! elle a vraiment du type... Regarde-la donc marcher... ce costume, cette indolence, et cette souplesse orientale!... (Jean Cadière le regarde fixement sans répondre. Affectueusement.) Je te demande pardon... Tu vois, je t'ai consterné.

Cadière, consterné, en effet, mais faisant un effort pour paraître dégagé. — Pour si peu? Allons donc! Je te retrouve saturé d'opium et de sophismes imbéciles, mais j'arrive à temps pour te désintoxiquer.

Arnaud. — Je t'en prie...

Cadière. — J'en fais mon affaire!

Arnaud. — Je t'en prie, laissons ça... Ne trouble pas l'apparition de ton odalisque... En a-t-elle, du type!... Cré nom d'un chien!

Scène X

LES MÊMES, HASSOUNA, parfois CORDANO

Hassouna paraît en scène, au débouché du sentier. Elle descend lentement les marches du petit escalier, et cueille une rose au passage. Elle est costumée d'une robe de velours pourpre, que tamise une légère tunique de mousseline blanche et brochée. Lourde ceinture métallique, ajourée. Aux oreilles, deux grands cercles d'or ornés d'une perle tremblante. Les bras nus, surchargés de bracelets ciselés et incrustés d'émaux. La chevelure est parée d'un long voile de gaze mauve sous lequel transparait un foulard de couleur crue. Attitudes graves, sourires énigmatiques, brusques éclats du regard, parfois une sorte de tristesse inconsciente; d'autres fois, une amertume âpre et brutale ; gestes lents et rythmés, balancement voluptueux des hanches, telle est Hassouna dont les traits n'ont pas la régularité orientale traditionnelle, mais on ne sait quel attrait exotique, un peu animal. Les yeux surtout sont captivants. Elle tient un livre à la main.

ARNAUD, accueillant Hassouna au pied de l'escalier. — Mademoiselle Hassouna, je n'attends pas que Jean me présente pour vous affirmer que vous êtes charmante comme un conte persan... Permettez-moi de vous baiser la main. (Ce qu'il fait. Hassouna retire sa main avec une certaine brusquerie impatiente. Arnaud, interdit.) Ah?... (Il veut plaisanter, un peu gauchement.) Ce n'est peut-être pas l'usage dans les mehallahs?

HASSOUNA, à Cadière. — Mon ami, me diras-tu pourquoi les Français ne peuvent voir une femme sans la caresser aussitôt avec leurs lèvres?

CADIÈRE. — Non, ma petite enfant, je ne te le dirai pas.

HASSOUNA. — Est-ce donc un secret?

CADIÈRE. — Ce n'est pas que ce soit un secret, mais j'ai l'esprit préoccupé de problèmes plus urgents.

HASSOUNA. — Bien. Puisque ça n'a aucune importance, je lui abandonnerai donc ma bouche, quand il la prendra.

ARNAUD, amusé. — Vous êtes la bonté même.

HASSOUNA, à Cadière, en désignant Arnaud. — C'est de lui que tu m'as parlé si souvent?

CADIÈRE. — C'est de lui. Comment le trouves-tu?

HASSOUNA, simplement. — Beaucoup moins bien que tu ne le disais.

Arnaud s'incline en souriant.

CADIÈRE. — Voilà dix minutes que je me fais la même réflexion. Mais nous nous trompons, Hassouna... Il doit y avoir un faux jour!... (Avec éclat.) Ah! et puis en voilà assez! Assez de fureurs et de palabres! (A Arnaud.) Je te préviens que je suis dans ma Provence pour y voir la vie en rose!... Je te préviens que tu ne gâteras pas notre première soirée!... Que je veux rire, boire, manger, et danser au Grand-Théâtre, comme si j'avais dix-huit ans!

ARNAUD. — Bravo!

CADIÈRE. — D'ailleurs, je les ai!

ARNAUD. — Enfin, je te retrouve!

CADIÈRE. — Tu vas donc me déclarer sur-le-champ que je viens d'être l'objet d'une simple hallucination, que tu n'as pas prononcé de paroles stupides, que tu ne songes pas à quitter la marine...

ARNAUD, dans une protestation. — Ça!

CADIÈRE, insistant. — Que tu ne songes pas à quitter la marine...

ARNAUD. — Ecoute!...

CADIÈRE, sur un ton sans réplique. — Que tu ne songes pas à quitter la marine!...

ARNAUD, après un temps. — Ah! tu peux te vanter d'être têtu!

CADIÈRE. — Je ne te demande pas grand'chose... Tiens... Je te demande de remettre à un mois ta lettre de démission.

ARNAUD. — Un mois?

CADIÈRE. — Un mois. C'est juré?

ARNAUD. — Après tout, s'il faut ça pour que tu me fiches la paix...

CADIÈRE. — Suffit. C'est juré... (A Cordano qui passe.) Eh ! Cordano ! Et ce champagne ? *Per la Madona!* Ce champagne va-t-il commencer de couler, oui ou non?... (Bourrant Cordano.) Vous ne voyez donc pas que je suis content? Vous êtes donc tout à fait abruti?

CORDANO. — Si, mousiou Cadière!... Voilà lou çampagne, voilà!

Cependant Arnaud n'a cessé de regarder, avec une curiosité ardente, Hassouna qui s'est tranquillement allongée sur la chaise longue et qui lit, tout à fait indifférente, semble-t-il, à ce qui se passe autour d'elle. En se retournant, Cadière remarque l'attitude d'Arnaud. Ils échangent un regard. Arnaud, d'un geste de pouce, évoque, dans l'espace, la ligne souple de la jeune femme.

CADIÈRE, répondant à ce geste. — Oui, oui... C'est une petite bonne femme cocasse!

HASSOUNA. — N'est-ce pas?

ARNAUD, avec une admiration ingénue. — Etonnante!

CADIÈRE. — Tu as mis une belle robe, Hassouna. Tu auras les honneurs du bal, ce soir.

HASSOUNA, levant les yeux. — Elle ne m'a pas coûté cher.

CADIÈRE. — A moi non plus. Je ne me souviens même pas...

HASSOUNA. — Comment te souviendrais-tu? C'est un Américain qui me l'a donnée.

CADIÈRE. — Si on te l'a donnée, je conviens que tu ne l'as pas payée trop cher.

HASSOUNA. — Je l'ai payée trois nuits.

CADIÈRE, avec un sourire contraint. — Nous ne te demandons pas de détails.

HASSOUNA. — Mon agneau, si tu es jaloux, je te dirai que l'Américain a passé ces trois nuits sur une chaise longue.

CADIÈRE. — Je ne suis pas jaloux, mais je te remercie tout de même de l'intention.

HASSOUNA. — Tu ne me crois pas?

CADIÈRE. — Si je ne te croyais pas, je serais impardonnable.

HASSOUNA. — Tu as tort de ne pas me croire. Presque tous les hommes qui m'ont achetée pour une nuit l'ont passée sur la chaise longue.

CADIÈRE. — Cette révélation me comble d'enthousiasme, mais elle présente moins d'intérêt pour Arnaud!...

HASSOUNA. — Qu'en sais-tu? (A Arnaud.) Monsieur, je me défends, je ris, je m'échappe... On devient fou. (A Cadière.) C'est curieux comme un homme peut souffrir pour des bêtises. (A Arnaud.) Mais, quand je ne veux pas, il n'y a rien à faire.

Arnaud, interloqué, regarde Cadière.

CADIÈRE, à Arnaud. — N'aie pas peur. Elle est un peu bizarre, mais elle ne mord pas.

Hassouna, à Arnaud. — Vous saisissez?

Arnaud. — Oh! c'est très clair!

Hassouna, à Cadière. — Si c'est clair, pourquoi continue-t-il à me regarder de la sorte?

Arnaud. — Moi?... Mais, mademoiselle Hassouna, parce que je suis ravi! Vous ne voyez pas que je retiens mon souffle pour vous entendre dire des choses... inattendues?

Hassouna. — Faut-il que je me mette dans une cage?

Arnaud. — Comment?

Hassouna, à Arnaud. — Vous êtes pourtant beaucoup plus curieux à observer que moi.

Arnaud. — Si vous me flattez, je vais rougir.

Hassouna. — Le chien le plus souple n'a pas votre échine. C'est plaisir de vous la voir courber.

Cadière, à Arnaud. — Il va pleuvoir. Ouvre ton parapluie.

Arnaud. — Je dois être idiot. Je ne comprends pas.

Hassouna. — Moi, je comprends assez vite. Vous ne vouliez plus être militaire, n'est-ce pas?

Arnaud. — Je ne suis pas militaire...

Hassouna. — Vous n'êtes pas officier?

Arnaud, avec la conciliation qu'on a pour un enfant. — Enfin... oui, si vous y tenez, je suis militaire.

Cadière, inquiet. — Qu'est-ce qu'elle va chercher là?

Hassouna. — Vous ne vouliez plus. Mais Jean veut que vous restiez militaire.

Cadière. — Marin, Hassouna.

Hassouna. — Alors, vous restez marin.

Arnaud. — Mettons. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir où vous voulez en venir?

Hassouna. — Voilà. Je vous contemple et je m'amuse. Je me dis: « Celui-là, c'est un esclave. Comme les esclaves sont bien habillés dans ce pays! »

Arnaud. — Un esclave?

Hassouna, à Cadière. — Je suppose que son père te l'a vendu? S'il t'obéit, c'est qu'il t'appartient?

Cadière. — Il m'appartient par l'amitié.

Hassouna. — Par l'amitié! C'est drôle! Les aghas paient en sequins.

Cadière. — Evidemment... il y a une certaine différence entre les aghas et nous... Vois-tu, les bonnes sœurs ont réussi à t'enseigner bien des choses, tu as même passé ton brevet élémentaire...

Arnaud, à Cadière. — Non?

Cadière. — Si. Cette fragile fleur du Touat sait lire, écrire et calculer comme les filles de nos concierges; et je ne serais même pas surpris qu'elle en fût un peu grisée...

Hassouna. — Tu te trompes. Vous n'avez rien à enseigner, car vous ne savez rien. Si vous saviez seulement ce que savent les bêtes, pas un de vous ne resterait ici.

Cadière. — C'est fort possible, mais c'est de toi qu'il s'agit, et il te reste encore à apprendre sur nous des quantités de choses utiles...

Hassouna. — Enfin, est-il libre, oui ou non?

Arnaud. — Non, Hassouna. Vous avez raison. Je ne suis pas libre.

Cadière. — Il n'est pas libre comme tu l'entends. Un homme libre, à tes yeux, c'est le beau Mohammed qui dit brusquement adieu à sa tribu, fait cabrer son étalon noir, et s'enlève dans le désert...

Hassouna, ardente. — Oui, oui!

Cadière. — ... Tandis que toutes les Hassouna du village accompagnent son départ en poussant des « you-you » retentissants, et quelques autres cris affreux en l'honneur de ses magnifiques burnous et de son haïk de soie blanche...

Hassouna. — Ses burnous et son haïk fussent-ils troués comme des filets, son cheval fut-il maigre comme ta solde, il est libre.

Cadière. — A sa manière.

Hassouna. — Elle me plaît.

Cadière. — Elle te plaît parce que tu arranges la liberté à l'orientale, comme une fille du matin. Mais nous sommes des hommes du soir. Chez nous, en Occident, chaque individu est comme un anneau de la chaîne qui les relie tous. Comprends-tu, ma petite enfant?

Hassouna. — Je comprends qu'il y a une chaîne.

Cadière. — Et cette chaîne est faite de coutumes, de traditions, de sentiments, et de toutes sortes de grands efforts tentés par nos pères pour que l'ensemble de leurs fils soient meilleurs et plus heureux. En somme, c'est une belle chaîne d'or pur que nous entretenons avec soin, et que nous essayons de rendre plus belle encore. Ça vaut bien quelques sacrifices. Comprends-tu, ma petite enfant?

Hassouna. — Non.

Arnaud. — Comment veux-tu qu'elle comprenne? Tu es fou?

Cadière. — Je dois avoir une excuse. Ce n'est peut-être pas pour elle que je parlais.

Scène XI

Les mêmes, TAIEB

Un petit silence que vient troubler Taïeb, fort à propos. Taïeb est un de ces Orientaux ambulants qui offrent leurs pacotilles à la terrasse des cafés, dans les ports du Midi. Celui-ci est grand, osseux, à peine voûté, malgré l'âge que révèlent ses rides profondes et sa courte barbe blanche. La noblesse avec laquelle il se drape dans le burnous, son air grave et dédaigneux et la finesse angulaire de ses traits, accusent un Arabe authentique.

Taïeb, faisant valoir un tapis sur son bras tendu. — Beau tapis turkestan. Bon marché.

Arnaud, l'écartant du geste. — Allons, la paix!

Taïeb, à Hassouna, tendant une montre. — Belle montre de Genève. Bon marché.

Hassouna, qui le regarde avec intensité. — Rohre!

Taïeb, impassible à Cadière. — Lorgnettes. Bon marché.

Cadière, lui tendant une pièce de monnaie. — Tiens. Et garde ton bazar. Parles-tu bien le français, j'ai une question à te poser?

Taïeb. — Je parle quatre langues.

Cadière. — C'est trop. Mais es-tu libre d'avoir froid en plein soleil?

Taïeb. — Non.

Cadière. — Es-tu libre de ne pas avoir soif après trois heures de marche?

Taïeb. — Non.

Cadière. — Es-tu libre d'avoir mon âge au lieu du tien?

Taïeb. — Non.

Cadière. — C'est tout. Tu peux t'en aller. (Taïeb s'éloigne noblement.) Hassouna, toutes réflexions faites, le beau Mohammed n'est pas un homme libre.

Hassouna, doucement indifférente et suivant Taïeb du regard. — Tu as raison, ma gazelle. (Interpellant Taïeb, arrivé déjà presque au perron, en arabe.) Reviens quand je serai seule. *(Aredjar quef ne cône auredé).*

TAÏEB, de loin, toujours impassible, en arabe. — Je reviendrai. *(Ne redjar...)*

HASSOUNA, répondant au regard interrogatif de Cadière. — Je lui dis de revenir.

CADIÈRE. — Pourquoi faire?

HASSOUNA. — Pour lui acheter un tapis. Je le marchanderai mieux que toi.

CORDANO, apportant une bouteille de champagne dans son seau de glace. — Lou vino, monsiou Cadière!

CADIÈRE. — Du champagne avant le dîner?... Vous êtes un peu piqué, notre Cordano?

CORDANO. — Mais vous l'avez réclamé, monsiou Cadière! Ze l'ai débouché. Lou spumante va...

Un geste évoquant l'évaporation.

CADIÈRE. — Vous m'en direz tant !... Mettez-le donc ici... (Cordano s'éloigne.) Au fait, Arnaud, ce champagne me rappelle que je t'apporte une nouvelle dans ma valise... Tu es au tableau pour la Légion d'honneur.

ARNAUD, saisi. — Moi?

CADIÈRE. — Chut!... Pas un mot sur ce sujet! Il est convenu que nous en reparlerons dans un mois. Pas un mot, je te le défends.

Silence d'Arnaud. Hassouna lève les yeux vers lui et éclate de rire.

HASSOUNA. — Comme il obéit bien!... (Levant son verre, et d'une voix douce, à peine railleuse.) Je bois à votre Légion d'honneur, monsieur le militaire.

Arnaud, soucieux, ne répond pas.

CADIÈRE. — Il faudrait peut-être t'expliquer ce que c'est?

HASSOUNA. — Je sais, je sais! C'est une petite croix que les caïds, en Algérie, attachent à la queue de leur cheval.

CADIÈRE, surpris. — Qui t'a dit cela?

HASSOUNA. — Je viens de le lire. Regarde... (Elle lui tend le livre ouvert.) Ce qui est imprimé doit être vrai?

CADIÈRE, se reportant au titre du volume. — Le *Massacre de l'Islam...* par « Nahim Bey ». Où as-tu trouvé ce livre?

HASSOUNA. — Chez le libraire, mon doux agneau. (Il jette sans violence le livre sur la table.) Mais s'il te déplaît que je le lise, je ferai comme ton ami, je t'obéirai.

CADIÈRE, haussant les épaules. — Lis, ma petite enfant. Lis tout ce que tu voudras... Quelle heure est-il, Arnaud?

ARNAUD, qui regardait Hassouna, tressaille légèrement. — Sept heures et demie.

CADIÈRE. — Il est temps que j'aille passer mon habit. Tu tiendras compagnie à Hassouna. J'en ai pour deux minutes.

HASSOUNA. — Ah! non, emmène-le!

CADIÈRE. — Pourquoi donc?

HASSOUNA. — Si je restais seule avec lui, il me parlerait d'amour.

ARNAUD, un peu gêné. — Ce n'est pas douteux, mais à quoi le devinez-vous?

HASSOUNA. — A vos yeux. (A Cadière.) Tu ne vois donc pas brûler ses yeux?

CADIÈRE, visiblement contrarié, cette fois. — Je m'en rapporte à toi.

HASSOUNA. — Il a de beaux yeux dorés!... Emmène-le!...

ARNAUD, s'efforçant de plaisanter. — Jean, écoutons la voix de la sagesse! Et puisque la plus sagace des bayadères réclame un peu de solitude, je m'en vais chercher notre bande au casino, pendant que tu t'habilleras.

CADIÈRE. — A ton gré. Mais ramène-les vite. J'ai faim.

ARNAUD, en remontant, à mi-voix, mais avec une singulière conviction. — Ah! bien, mon vieux, tu sais, je ne m'en dédis pas, c'est un type!

Ils se séparent. Arnaud descend vivement les marches du grand perron. Cadière se dirige plus lentement vers l'escalier de droite. Soudain, il se ravise, et revient à Hassouna qui, étendue sur le côté, dans sa chaise longue, les yeux fixes, semble absente aux réalités.

Scène XII

HASSOUNA, JEAN CADIERE, puis CORDANO et DEUX DINEURS

CADIÈRE, d'une voix altérée. — Hassouna...

HASSOUNA, se retournant brusquement vers lui. — C'est toi? Je te croyais parti. Tu sais, il m'agace, ton ami!

CADIÈRE. — Hassouna, pourquoi es-tu si agressive?... Que t'ai-je fait? Pourquoi dis-tu certaines choses dans l'espoir qu'elles me feront souffrir?

HASSOUNA. — Souffres-tu?

CADIÈRE. — Je me garderais de te le dire.

HASSOUNA. — A la bonne heure. Il faut être orgueilleux. Il faut être orgueilleux et méchant.

CADIÈRE. — Méchant?

HASSOUNA. — La méchanceté te va bien. Un soir, au « Rat-Mort », tu as bondi sur un imbécile qui me versait un verre de champagne entre les seins. J'ai cru que sa dernière minute était venue... D'une main tu l'étranglais, de l'autre, tu frappais... Tu avais des yeux de bête, une mâchoire cruelle... Tu avais l'air de me venger de tous les hommes... Tu étais sauvage... J'étais heureuse. Quand j'ai vu du sang sur le visage de ton ennemi, j'ai battu des mains... Ah! tu es une brute, quand tu veux!

CADIÈRE. — Erreur! C'est quand je ne veux pas. Ce n'est pas ma faute. Et tu me ferais plaisir en ne rappelant jamais ces violences, contre lesquelles je me défends.

HASSOUNA. — C'est pourtant ce soir-là que tu m'as eue. Tu as cru sans doute que je ne t'offrais pas grand'chose. Eh bien, depuis longtemps, longtemps, longtemps, un homme n'avait pas touché mon corps. Mais je te l'ai donné avec plaisir.

CADIÈRE. — Alors, pourquoi y a-t-il des moments où on dirait que tu me détestes?

HASSOUNA. — Le sait-on? Pourquoi y a-t-il des moments où on dirait que je te plais?

CADIÈRE. — Ah! petit animal incompréhensible, tu le vois trop, que tu me plais! C'est un envoûtement absurde, et je ne me reconnais guère! Quand je pense !... Quand je pense que mon rêve serait maintenant de prendre ma retraite dans une Alger quelconque, de te rendre à la vie pour laquelle tu étais née, de t'étendre sur des nattes, devant un rayon de soleil, en te faisant manger des confitures à la rose et en te lisant des légendes arabes!... Et quand je pense que ce serait pour moi une joie capitale que de t'entendre pousser des « you-you » au passage des goums sous ta fenêtre! Voilà où j'en suis!

Hassouna. — Fais donc cela tout de suite, puisque tu le désires!... Tu ne veux pas?

Cadière. — Je ne peux pas!

Hassouna. — Ah! oui... la chaîne! C'est dommage, car il me semble qu'alors je deviendrais tout à fait ta chose, et que je ne te ferais pas de mal.

Cadière. — Tu comptes donc me faire du mal?

Hassouna. — Viens plus près... je t'avouerai tout... Plus près... Plus près encore...

Et comme il est maintenant très près d'elle, en effet, elle lui prend soudain les lèvres dans un baiser violent et passionné. Dans les bras de Cadière, tout son corps se ploie et frissonne comme celui d'un félin. Puis, avec la même brusquerie, elle se rejette en arrière en repoussant l'homme affolé.

Cadière, voulant la ressaisir. — Hassouna!

Hassouna, d'une voix sourde. — Va-t'en maintenant, va-t'en!... Laisse-moi. (Elle lui échappe.) Mais laisse-moi donc!

Il ne lui obéirait pas. Mais Cordano traverse la scène en courant et s'empresse pour recevoir un couple d'automobilistes qui gravissent le perron.

L'Automobiliste. — Une table, dehors, monsieur Cordano!

Cordano. — Voilà, monsieur Legras. Voulez-vous une tonnelle, signora?

La Femme. — Une tonnelle, c'est ça, je veux bien. Et faites-nous servir tout de suite.

Cordano. — Tout dou souite, signora... Par ici, signor... permettez!

Il les conduit à une tonnelle du fond contre la balustrade, et les débarrasse de leurs vêtements. Cependant, Cadière s'est passé la main sur le front, puis, sans mot dire, il est sorti par la droite. Hassouna s'est assise sur une chaise, les coudes aux genoux, le menton appuyé sur le revers des mains, le regard brillant et fixe. Survient Becfigue, accourant de gauche de son petit pas alerte. Depuis quelques instants, le jour décline et la clarté lunaire s'allie aux derniers reflets du couchant.

Scène XIII

HASSOUNA, BECFIGUE, puis TAIEB

Becfigue. — Oh! madame, vous êtes seule?... Et cette nuit qui tombe!... Attendez, je vais vous donner un peu de lumière... C'est facile, voyez!... (Elle manie des commutateurs appliqués au tronc des arbres voisins. Le jardin s'éclaire. Au fond, Taïeb reparait et se dirige, de son pas majestueux et trainant, vers les nouveaux venus à qui il offre sa marchandise. On le renvoie. Lentement, il vient à Hassouna.) Il paraît que vous allez vous installer à la villa Mustapha. Dites, si vous avez besoin d'une femme de chambre, pour le linge je n'ai pas ma pareille!

Hassouna. — Eloigne-toi, tu m'ennuies.

Becfigue. — Hé bé! Vous êtes plutôt à cran! (S'éloignant et désignant Taïeb.) Ah! l'Arbi... Vous savez, ne lui achetez rien, à celui-là... Je le connais, il est voleur comme un chat. (Elle fait une grimace à Taïeb.) Hou!

Et elle va prendre les ordres des dineurs au fond.

Scène XIV

HASSOUNA, TAIEB

Hassouna, sans le regarder. — Approche, Taïeb el Hani.. Je dis bien?

Taïeb. — Oui. Taïeb est mon nom.

Hassouna. — Et toi, m'as-tu reconnue?

Taïeb. — Allah te protège, Hassouna la danseuse.

Hassouna. — Tu as donc changé de métier?

Taïeb, en arabe. — Je fais tous les métiers que je connais. *(Namel quel seneray le naechl).*

Hassouna, rudement. — Non! En français. Je n'ai pas ta science, je ne parle pas quatre langues, et par ta faute je ne connais plus que très imparfaitement celle de mes parents. Je te demande si tu as changé de métier? Autrefois, tu te promenais dans les tribus du Sud pour y racoler des filles que tu vendais aux infidèles. J'en sais quelque chose. Cela ne t'empêchait pas, du reste, d'avoir grand air quand tu nous faisais danser à la « Cité féerique ». Vraiment, on t'aurait pris pour un cadi! Il est étrange qu'une créature aussi vile puisse avoir si grand air!

Taïeb, d'une voix sèche, avec une sorte de fureur monocorde. — De quel droit me parles-tu sur ce ton? Tu oublies que je suis vieux, tu me dois le respect.

Hassouna. — Le respect n'est pas une monnaie pour toi. Et je ne te dois rien. Les roumis t'ont largement payé.

Taïeb. — Ton père a touché sa part, tu n'avais qu'à retourner au Maroc. Ne t'en prends qu'à toi d'être restée chez les chiens. C'est qu'ils te plaisaient. Entre nous tous le Prophète est témoin.

Hassouna. — Tu peux hurler, tu n'en resteras pas moins ce que tu es.

Taïeb. — Et toi ce que tu es. Louange à Dieu, dans tous les cas. Au lieu de m'injurier, si tu avais du cœur, tu m'achèterais ce tapis.

Hassouna. — Qu'en demandes-tu?

Taïeb. — Huit pièces d'or de vingt francs, parce que c'est toi.

Hassouna, tâtant le tapis. — Tu ne m'as pas répondu. Tu vends donc des tapis, à présent?

Taïeb. — Je vends tout ce qui est à vendre. J'ai aussi des amulettes. Voici une main de Fathma qui ferait bien ton affaire. Elle a été touchée par un marabout de Mogda. Je te garantis qu'elle met à l'abri des diables, et qu'elle te permettra de rester stérile. J'ai aussi de l'opium. Il est pur, tous les fumeurs que je fournis te le diront... Tu en auras besoin, n'en achète qu'à moi. Je le reçois à Marseille en contrebande. Il est meilleur que celui de l'Etat. Prends-tu le tapis?

Hassouna. — Attends au moins que je l'aie vu.

Taïeb. — Je redresse aussi les pieds tordus, et je fabrique un onguent pour les maladies des soldats. Maintenant, quand tu auras besoin d'argent, rappelle-toi que je pourrai t'en procurer.

Hassouna. — Comment?

Taïeb. — Donne-moi simplement ta photographie et ton adresse. Le reste me regarde. Prends-tu le tapis?

Hassouna. — Je vais voir. Tu es Algérien, je crois?

Taïeb. — Je suis Tunisien, mais j'ai visité le Sud et l'Est entre les deux mers. J'ai des amitiés dans toutes les harkas.

Hassouna. — Depuis quand n'es-tu plus retourné là-bas?

Taïeb. — L'an dernier, j'ai pu encore traverser la Chaouïa et gagner les plateaux sans un douro dans ma ceinture.

Hassouna. — Aurais-tu revu ma tribu?

Taïeb. — Mords trois fois ta langue avant de me questionner sur les tiens, car je te répondrais la vérité. Un croyant ne peut mentir qu'à des étrangers quand il ne s'agit pas de commerce.

Hassouna. — Sors donc tes mauvaises nouvelles, vieux hibou de malheur.

Taïeb. — Prends-tu le tapis?

Hassouna. — Probablement, dépêche-toi.

Taïeb. — Je te dirai donc tout ce que je sais. Si tu souffres, tu l'auras voulu.

Hassouna. — Je ne souffre que quand je veux bien.

Taïeb. — *In schâh Allah!* J'ai rencontré les Zerrath-Zarzour sur la côte. Chassés par la guerre, ils étaient descendus en suivant la grande caravane de juin. Ils avaient établi leurs tentes et leurs troupeaux avec les Akkerma et les Ouled-Smaïl, à une journée de Mogador. Les Ouled-Smaïl ont attaqué un goum de Trafi. Le beylik français a rendu les trois tribus responsables. On les a massacrées.

Hassouna, brusquement, debout, les yeux brûlants. — Ah! sous tes yeux!

Taïeb. — J'étais là. Je recevais l'hospitalité.

Hassouna. — Tu t'es battu, toi?

Taïeb. — Non, j'ai fui. J'ai sauvé ma vie.

Hassouna. — Naturellement. Est-ce que les chacals se battent?

Taïeb, furieux. — Rentre tes injures dans ta gorge. Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu n'as donc pas vu leurs machines infernales? (Il désigne la rade d'un geste large.) Un de leurs navires s'est arrêté devant leur rivage, et tous les canons ont éclaté à la fois, pendant une heure, sans arrêt. Les obus tombaient sur les douars comme la grêle. Peut-on se battre contre les obus, fille vendue?

Hassouna. — Tu as vu cela?

Taïeb. — J'ai tout vu, les tentes en feu, les animaux en bouillie, les vieillards, les femmes, les enfants éventrés. C'est une horreur que tu ne peux pas savoir! Mais du moins, sache ceci : partout où nous sommes dans le monde, c'est le même carnage entends-tu? toi, qui partages le lit des chrétiens! (Calmé.) Louange à Dieu dans tous les cas.

Hassouna. — Ça suffit. Parle-moi des miens.

Taïeb. — Ton père est mort. Tes trois frères sont morts. Zohra-ben-Ouardénine, ta mère, a pu fuir. Elle est devenue folle. Elle précède les troupes de tirailleurs en sautant comme un singe, toute nue, avec un chapeau de paille qu'elle attache par une ficelle. Les soirs de dimanche, quand les légionnaires ont bu trop de vin, ils la violent. Il y a aussi ta sœur Fathima... Mais tu ne l'as pas connue.

Hassouna. — Si, je l'ai connue. Je la portais dans mes bras. Quand j'allais puiser de l'eau, je lui préparais de petits tas de sable pour l'amuser. Et quand je revenais, je la trouvais accrochée aux oreilles des chiens. Elle riait en poussant des cris et on voyait déjà de petites perles blanches dans sa bouche. Elle avait deux ans quand j'ai quitté le douar.

Taïeb. — Elle en avait douze ce jour-là.

Hassouna. — Quel jour?

Taïeb. — Le jour du massacre. Elle te ressemblait, Hassouna. C'était toi-même, quand tu avais le même âge. J'aurais pu croire que c'était toi qui tombais...

Hassouna. — Ah?... Elle est tombée?...

Taïeb. — J'étais dans un trou, contre un dattier. Je m'abritais. J'ai vu la petite courir, les bras levés, entre les chèvres et les moutons qui bondissaient sur les blessés. Et puis, elle s'est abattue près de moi, comme une tige de maïs sous la faulx. Elle n'avait plus de bras gauche, sa tête avait été décollée par un éclat de fer... Par son épaule et par sa gorge, le sang coulait comme l'eau du Djébel-Oued. Ne me demande plus rien. J'ai froid.

Un silence. Le visage d'Hassouna s'est décomposé, d'une pâleur inquiétante, funèbre. Elle a écouté le bref récit de Taïeb en promenant sur sa robe des doigts contractés, comme si elle était en proie à sa propre agonie. Elle s'assied, comme si ses jambes ne pouvaient plus la porter, et se verse un verre de champagne, qu'elle boit d'un trait.

Hassouna. — Sais-tu le nom du navire?

Taïeb. — Tu peux le voir là-bas, dans le port, un jour que tu te promèneras sur les quais. Il ne sert plus. Il est trop vieux. Ils l'appellent une canonnière.

Hassouna. — Je te demande son nom.

Taïeb. — Je le cherche... Attends... La *Fraternité*.

Hassouna. — Veux-tu boire?

Taïeb. — Je ne bois que de l'eau.

Hassouna. — Il n'y en a pas. Je t'offre ce que j'ai.

Un silence. Deux larmes coulent lentement sur les joues d'Hassouna.

Taïeb. — Tu vois, tu pleures. Pourquoi t'ai-je obéi?

Hassouna. — Pourquoi? Pourquoi tu m'as raconté ces atrocités? Parce que tu es une vieille canaille! Tu as eu peur que je me laisse aller à un peu de bonheur, et tu as soufflé sur ma haine pour en faire une grande flamme; car tu es trop lâche pour assouvir la tienne.

Taïeb. — Je ne suis pas lâche. J'aime l'argent. C'est ma faiblesse. Tu as les tiennes. Louange à Dieu dans tous les cas.

Hassouna. — Parions qu'à ton avis Dieu m'a jetée ici pour quelque chose!

Taïeb. — Je ne sais pas ce que tu veux dire. Personne ne connaît rien du destin. Je ne connais pas le mien.

Hassouna. — Si tu n'as pas réfléchi dans tout le temps que tu as eu pour le faire, c'est que tu es stupide.

Taïeb. — Si je n'étais pas stupide, je serais riche. Toi aussi. Es-tu riche?

Hsssouna. — On est riche quand on n'a peur de rien. On est riche quand on a la force de ne jamais pleurer. Tu as menti tout à l'heure en disant que je pleurais. Tu as menti, tu as menti, tu as menti! J'ai eu faim, et je n'ai pas pleuré. J'ai dansé quand j'avais envie de mourir, et je n'ai pas pleuré. Voilà ma richesse.

Taïeb. — Moi, je suis pauvre. Elhal-hal-Allah! La chance appartient à Dieu. Paie-moi mon tapis, maintenant, je dois regagner la ville. Donne-moi mes huit pièces d'or.

Hassouna. — Tu es un voleur. Ton tapis vaut soixante francs. Les veux-tu?

Entre Cadière, de droite.

Scène XV

LES MÊMES, JEAN CADIERE

TAÏEB. — Six pièces d'or, c'est ce qu'il me coûte.

HASSOUNA. — Veux-tu soixante francs?

TAÏEB, à Cadière. — Cinq pièces, il est à toi, sidi!

HASSOUNA. — Soixante francs, mon dernier mot! (Taïeb jette le tapis aux pieds d'Hassouna. Celle-ci, à Cadière.) Paie-le!

Cadière donne l'argent à Taïeb.

TAÏEB, à Hassouna, en s'éloignant, en arabe. — Tu n'es bonne qu'à pourrir au chenil, et, si ton père vivait, il t'enverrait sa malédiction. *(Rere melerch te remedje mâ le kleab aulé oboque kean raë quane edreleque le done le kel!)*

Il retourne offrir sa marchandise au dineurs du fond.

CADIÈRE. — Qu'est-ce qu'il bégaie là, si gentiment?

HASSOUNA, les yeux brûlants, elle parle maintenant avec une sorte de rage sourde. — Des injures. Ce n'est rien. Les injures de femmes ne comptent pas.

CADIÈRE. — De femmes?

HASSOUNA. — Il est Tunisien.

CADIÈRE. — Eh bien?

HASSOUNA. — Les Tunisiens sont des femmes, les Algériens sont des hommes, et les Marocains sont des guerriers.

CADIÈRE. — Ah bah! Et nous?

HASSOUNA, marchant sur lui. — Vous? Ce que vous êtes? (Elle s'arrête, change de ton.) Si je te le disais, tu te mettrais à aboyer.

CADIÈRE, saisi. — Hassouna, ma petite... Quel visage ravagé... qu'est-ce que tu as?

HASSOUNA. — J'ai soif!... J'ai envie de crier, de danser... de me battre. Je suis... comment dis-tu ça?... une petite bonne femme cocasse... Donne-moi du vin!

Elle se verse elle-même un plein verre de champagne. A ce moment, on entend de joyeuses exclamations. Arnaud, Touffiane, Joujou, Lola, Jérôme Saurès, Rose d'Ollioules, la Préfète, gravissent vivement le perron en causant dans les rires. Les femmes ont les bras pleins de fleurs.

Scène XVI

LES MÊMES, ARNAUD, JEROME SAURES, JOUJOU, TOUFFIANE, LOLA, ROSE D'OLLIOULES, LA PREFETE, puis DORNIS, puis LES DINEURS, CORDANO et BECFIGUE.

TOUFFIANE. — Oui, oui, c'est elle!

LOLA. — Enfin!

ROSE. — Oh! qu'elle est mignonne!

LA PRÉFÈTE. — Comme un cœur!

Elles sont accourues auprès d'Hassouna et l'entourent, toutes parlant à la fois.

JOUJOU, gentiment. — Mademoiselle Hassouna, ces fleurs vous souhaitent la bienvenue parmi nous, et nous vous promettons que vous trouverez ici des amies très attachées.

TOUFFIANE. — Voici des œillets! Et vous verrez comme c'est amusant, Toulon!

LOLA. — Des violettes... Nous vous ferons connaître la Rotonde...

ROSE. — Les Sablettes... Je n'ai que des glaïeuls à vous offrir.

LA PRÉFÈTE. — Moi, des anémones... On ira faire de temps en temps la bombe à Nice...

Taïeb : « *Personne ne connait rien du destin.* »

Lola. — A Monte-Carlo...

Rose. — A Marseille!... Et puis, on se tutoie, tu veux bien?

Elle l'embrasse.

Touffiane. — Je t'apprendrai à faire les pipes.

Rose. — Et moi, la bouillabaisse.

Dornis. — Et Becfigue, suce-miel. Vous verrez, c'est tout un art!

Joujou. — Et, quand nous ne saurons plus que faire, c'est vous qui nous apprendrez à danser!

Hassouna, lançant ses fleurs en l'air. — Tout de suite!

Touffiane, ravie. — Non, vrai... Vous voulez bien danser?

Hassouna. — Tout de suite... A l'instant même! Je suis une petite bonne femme cocasse!... Il faut être gai comme à Montmartre... Faites du bruit!

Toutes, leurs exclamations joyeuses s'entre-croisent. — Ah! quel bonheur! — Hassouna va danser! — Faisons de la place! — Il faudrait de la musique! — Nous en ferons en chantant!... — Poussez-vous donc, Dornis, etc...

Cependant, Hassouna jette par terre le tapis de Taïeb, Touffiane, Rose, la Préfète, Lola poussent des cris de joie et battent des mains.

Cadière. — Hassouna... Voyons... c'est fou!...

Hassouna, le repoussant. — Mais, laisse-moi donc!... Je te dis que je veux danser! J'en ai besoin!

Toutes. — Oui, oui!... Bravo, Hassouna! Bravo! Olé! Olé!

Hassouna. — On danse pour quelqu'un. Pour qui faut-il danser? (A Arnaud, qui la dévore du regard.) Pour vous?

Dornis. — Il est trop jeune!... Pour moi!...

Hassouna, à Dornis. — Vous êtes trop vieux. Alors, je danserai donc pour un grand capitaine! Pour celui qui commandait la *Fraternité* l'année dernière...

Joujou. — Bien répondu! (A Cadière.) Jean, c'était vous, n'est-ce pas, le commandant de la *Fraternité*?

Hassouna, bondissant soudain sur Joujou et la prenant par les poignets. — Qu'est-ce que tu dis, toi? Qu'est-ce que tu dis?

Joujou, effrayée. — Vous êtes folle?

Hassouna, tournée vers Cadière. — C'est toi qui commandais?... l'an dernier?...

Cadière. — Mais oui, c'était moi... Pourquoi?

Hassouna, comme figée sur place. — Pourquoi je te regarde?... C'est pour t'admirer, mon capitaine!... Vraiment, je ne te savais pas un si grand capitaine!... Eh bien, mon capitaine, c'est donc pour toi que je danserai... Une danse toute nouvelle, que je viens d'inventer!... (A tous.) Allons! frappez dans les mains! Frappez dans les mains!... mais faites donc du bruit!

Toutes. — Oui! Oui! Bravo! Hassouna! Bravo!

Hassouna, annonçant d'une voix qui se brise. — Le tango de la tête coupée!

Exclamations. Cris. Les femmes battent des mains en mesure, en s'accompagnant de la voix, sur le rythme oriental bien connu. Les dîneurs du fond ont quitté leur tonnelle, curieusement, et, entraînés par le tapage général, y font leur partie. Cordano, Becfigue accourent aussi. Et on jette des fleurs à Hassouna qui attaque rageusement, comme dans un délire, une danse mimée, sauvage, convulsive, effrayante, tandis que la toile descend...

RIDEAU

ACTE II

La fumerie-salon de la villa Mustapha. C'est une vaste pièce meublée et décorée de choses d'Orient. Installée dans un rez-de-chaussée surélevé, elle s'ouvre, au fond, par une baie, sur une petite terrasse d'où l'on peut descendre, au moyen d'un escalier de pierre, dans le jardinet qui précède la maison. Cette baie encadre la vue du vieux port et de la rade de Toulon : juste en face, à quai, on aperçoit de près la mâture pittoresque d'un cargo-boat italien, et, à travers ses agrès, les bâtiments de l'Etat, incendiés par un éclatant soleil d'août. Au premier plan, gauche, un large lit, bas, sur lequel des soieries et une armée de coussins jettent leurs notes ardentes. Plus haut, en pan coupé, une ouverture, masquée d'un rideau de perles, donnant sur l'antichambre. Au fond, à droite de la baie, dans une sorte d'alcôve en forme de moucharabieh, et prenant jour par une petite fenêtre mauresque, un autre divan semblable au premier. Deux portes du même côté, séparées par un bahut nippon sur lequel sont exposés, comme en trophées, les ustensiles de fumerie : bambous de toutes couleurs et de toutes tailles, fourneaux, lampes, anneaux à rouler les pilules, aiguilles, racloirs, boîtes de laque, etc. Sur un panneau de mur, panoplie d'armes exotiques, lances, flèches, sabres et longs fusils à pierres. Deux guéridons arabes, en ébène incrustée de nacre, et cinq ou six fauteuils chinois forment le reste de l'ameublement. Sur le plus large des guéridons, un service à thé avec son samovar.

Scène première.

BECFIGUE, seule.

Au lever du rideau, la pièce est vide, toutes fenêtres largement ouvertes. Entre vivement Becfigue, par l'antichambre. Elle est coquettement habillée d'une robe de linon et coiffée d'un chapeau de paille à fleurs. Elle tient à la main deux journaux pliés avec lesquels elle s'évente.

Becfigue, appelant. — Madame? (Elle traverse le salon et va frapper à la porte de droite, premier plan.) Hé! Madame!... Vous êtes pas dans votre chambre? (Elle entr'ouvre la porte, regarde dans la chambre en monologuant:) Vé les mouches! (Un temps.) Sûrement qu'elle est encore à se tremper!... Celle-là, on lui donnerait la rade, elle s'en ferait un bain de pied. (Sonnerie.) Allons! (Avec impatience.) On n'a pas seulement le temps de se lever le chapeau et de se mettre le tablier... (Nouvelle sonnerie.) Ah! Bonne Mère!...

Elle retourne à l'antichambre et sort.

Scène II

HASSOUNA, seule, puis BECFIGUE

Le rideau de l'antichambre ne s'est pas refermé qu'Hassouna paraît au seuil de la porte de droite, dernier plan. D'un coup d'œil, Hassouna s'assure que Becfigue a bien disparu, puis, se retournant vers la pièce d'où elle sort, et parlant à un personnage invisible pour le spectateur :

Hassouna, vivement, à mi-voix. — Attends que je t'ouvre ! Et ne bouge pas !... Tu entends, pas de bruit !...

Elle referme la porte, donne un tour de clef et jette celle-ci dans une coupe de jade qui se trouve à sa portée, sur le bahut. Assez vite pour que Becfigue n'ait pu surprendre ce mouvement en rentrant, son chapeau, un tablier et ses journaux à la main.

Becfigue. — Madame!... On sonne!... Est-ce que vous êtes là?

Hassouna. — Ça dépend... Tu es donc déjà rentrée? Tu as été bien vite.

Becfigue — Vous pouvez le dire!... Je « tressuze », voyez, comme une figue mûre. J'en suis toute « rababeou »...

Voix de Joujou, en bas, à la grille du jardinet. — Personne?... Il n'y a personne?... Hassouna!...

Hassouna, répondant à l'appel. — Voilà. (A Becfigue.) C'est Joujou. Ouvre. (Becfigue fait un mouvement vers l'antichambre. L'arrêtant et désignant la baie.) Mais non, va ouvrir la grille, petite cruche! Veux-tu des gifles?

Becfigue, sortant par la baie. — Hé bé! Ce serait de voir!

Un instant. Puis entrent Joujou, Lola, Rose, la Préfète. Elles ont l'air inquiet, préoccupé. Becfigue rentre à leur suite.

Scène III

Les mêmes, JOUJOU, LOLA, ROSE, LA PREFETE

Joujou. — Bonjour, Hassouna. Nous avons eu peur de ne pas te trouver. La sonnerie ne marche donc pas?

Becfigue, grognon. — Je me levais le chapeau, je peux pas tout faire!

Rose, à Hassouna. — Dis-nous vite, Cadière est-il rentré de Paris?

Hassouna. — Une minute, mes agneaux. Je viens justement d'envoyer la gamine chez lui. (A Becfigue.) Eh bien?

Becfigue. — Eh bien, le capitaine, il est arrivé au rapide de onze heures.

Joujou, vivement. — Et il n'est pas encore venu ici?

Hassouna. — Dame! Si je questionne Becfigue, c'est que je ne l'ai pas vu.

La Préfète, consternée. — A cinq heures!

Lola. — Ah! mon Dieu! C'est qu'il a de mauvaises nouvelles!

Joujou. — Je le crains. S'il en avait eu de bonnes à nous offrir...

Hassouna. — Attendez donc. On ne va pas à la Mecque en un jour. (A Becfigue.) Il n'est pas passé chez lui?

Becfigue. — Hé oui qu'il y est passé! Sans quoi je saurais pas qu'il est revenu. La concierge, elle m'a dit qu'il avait juste pris le temps de mettre son uniforme? Et puis il est parti. Sans doute pour son service à la Majorité. Et puis, voilà votre *Figaro* et votre *Petit Marseillais*... (Elle lui tend les journaux, puis désignant la tenture de la baie.) Je referme un peu, pour les mouches?

Joujou. — Ah! non! de l'air!

La Préfète, qui s'est, avec Lola, jetée sur un divan. — Chaleur!... Chaleur!...

Becfigue sort.

Hassouna. — Donnez-moi quelques minutes. J'étais à ma toilette. Voulez-vous mouiller le thé en attendant?

Joujou. — Ne t'inquiète pas de nous, prends ton temps.

Hassouna, en se dirigeant vers sa chambre (premier plan) jette les journaux sur un guéridon. — Alors, faites la lecture. Je vous laisse les journaux.

Joujou. — Nous les avons dévorés, les journaux. Dieu merci, il n'y a rien!... Pas même une allusion.

Hassouna, la main sur le bouton de la porte. — Rien?... Sur ces soulèvements?

Joujou. — Quels soulèvements?

Hassouna. — Enfin, de quoi parles-tu?

Joujou. — Mais, d'Arnaud!... Et toi?

Hassouna, tranquillement. — Ah! moi... je parlais du Maroc!

Elle sort. Les autres regardent la porte avec une sorte de stupeur.

Scène IV

Les mêmes, moins HASSOUNA, puis BECFIGUE

Rose, éclatant. — Ça, c'est trop fort!

Lola. — J'en suis comme deux sous de jujube. Elle nous voit aplaties comme des excuses...

Rose. — Elle sait que Jean est à moitié fou d'inquiétude...

Lola. — Et que nous n'en menons pas plus large! C'est elle qui devrait être la plus préoccupée, la plus affectée, eh bien, oui, j' t'en fiche, elle est en Turquie! elle est au Maroc, dans les îles!... Elle est sur les pyramides!

Rose. — Tout le monde peut crever, ça ne touche pas son petit cœur malgache. Et tu ne te sens pas bouillir, Joujou?

Joujou. — Laisse-la donc, elle ne respire pas comme nous. Et ce cœur dont tu parles n'est pas à la même place. Depuis un an qu'elle est parmi nous, pourtant, nous devrions y être faites... la connaître...

Lola. — Ouiche! Tu la connais, toi?

Joujou. — A quoi bon? Je ne cherche plus. Ce n'est pas mon métier de faire des études sur les animaux... Qu'est-ce que tu chipotes, la Préfète? Tu ne dis rien?

La Préfète, qui depuis quelques instants, le nez en l'air, se promenait dans la pièce, pour finalement aller inspecter la collection de fumerie étalée sur le bahut. — Si. Je dis qu'on a fumé ici! (Toutes la regardent. Une pause.) L'odeur de la « confiture » m'a frappée au nez en entrant. L'opium est encore dans les coins... Et tenez... (Elle tend un bambou à Joujou.) flaire un peu ce bijou, ma Joujou. Il n'y a pas longtemps qu'on lui a donné de la pâte. Moi je dis qu'on a fumé ici!

Lola. — Et après?

Joujou. — Après?... Elle a raison, c'est curieux... (A Lola.) Tu sais bien que jamais Cadière n'a toléré une bouffée d'opium dans cette maison. Ah! les pipes auraient pris un joli départ dans l'encadrement de la fenêtre!... (Elle flaire le bambou.) C'est curieux... c'est curieux...

La Préfète. — Et pourtant, on a fumé. Si Touffiane était là, elle vous le dirait comme moi, la spécialiste!

Joujou. — Ah... Où est-elle, notre pauvre Toufflane? Où peut-elle être?... Et ce malheureux Arnaud?... Où sont-ils?... C'est affolant!

Becfigue, entrant. — Voulez-vous un peu de l'eau bien fraîche? On vient justement de porter la glace!

Joujou. — Becfigue, écoute donc!

Becfigue. — Oui?

Joujou. — Qui a grillé l'opium ici?

Becfigue. — Ici?

Joujou. — Oui.

Becfigue. — Des fois? Vous n'êtes pas malade, dites?... Eh bé, vous vous rappelez pas M^{lle} Toufflane, ce qu'elle a pris du capitaine, pechère, un jour qu'elle avait apporté de sa drogue et qu'elle voulait allumer les lampes?

Rose. — Oui, mais hier le capitaine était à Paris.

Becfigue. — Hier, il n'est venu que vous et M. Dornis. Alors, à moins que ça soye vous, que vous auriez tiré sur le bambou!

Joujou. — Mais hier soir?

Becfigue. — Ah! le soir, moi je couche en ville... J'ai mon premier maître torpilleur qui n'aime pas d'attendre. Et pour me tenir d'aller à la caresse, voyez, il faudrait me lier au fenestron avec un tour de mort et deux demi-clés.

Lola. — Tu as de la chance, toi, de penser à l'amour dans tous ces chagrins.

Becfigue. — Qu'est-ce que vous voulez, moi, l'amour... Bien sûr, ça n'empêche pas le chagrin tout de même... un peu avant... un peu après... (Silence. Recueillement général. Becfigue, plus sourdement:) Dites, vous le croyez, vous autres, que M. Arnaud il est parti avec l'argent du bord?

Joujou. — Et toi, Becfigue, peux-tu croire une pareille chose?

Becfigue, avec toutes les expressions du doute provençal. — Hé... heu... des fois que c'est arrivé, vous savez. Tenez, maman, elle blanchissait un lieutenant de vaisseau qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Et marié, et avec deux enfants et une fille, et à vêpres le dimanche, et à faire ses Pâques, et tout... Pensez-vous, ça ne l'a pas empêché de la manger...

Rose. — Quoi?

Becfigue. — Hé!... la grenouille, pechère!... Il a pris toute la caisse et il s'est donné de l'air avec une femme. On n'a jamais su ce qu'il était devenu. De voir ces pauvres enfants abandonnés, maman pleurait pire que pour un deuil. J'étais toute petite, ces choses-là... (Elle se prend les seins.) m'avaient pas encore poussé, et je me rappelle, voyez, comme si que ce serait maintenant.

Lola, très impressionnée. — Cette personne qui lui avait tourné les idées... c'était une femme... comme nous?

Becfigue. — Oh! non... (Avec un prodigieux mépris.) Une espèce de femme mariée...

Rose. — Quelle sale grue!

Becfigue. — Vous pouvez le dire! Et lui avec!

Lola. — Un père de famille! Si c'est pas malheureux!

Becfigue. — Bien sûr que ça se voit pas, ces choses-là, dans la marine... mais enfin, ça s'est vu. Pour moi... voulez-vous que je vous dise?... J'ai pas de l'instruction comme une dussèche, ni mon brevet alimentaire comme M^{lle} Hassouna, qu'elle lit tous les livres et les journaux que Dieu fait, mais si j'ai l'air un peu bête, je le suis pas si tant... Eh bien... enfin, je me comprends!

Joujou. — Mais non, achève!

Becfigue, en confidence. — Eh bien, monsieur Cadière, si qu'il est si troublé, le pauvre, c'est qu'il est sûr et certain que son ami a fait le coup... Alors, il voudrait rendre l'argent lui-même pour faire une « estouffado »... Mais l'argent, on n'en a pas toujours, de l'argent. Alors, il est allé à Paris pour en trouver. Allez, moi, si que j'en aurais, je lui dirais: « Prenez-le, vous me le rendrez à la Saint-Michel. » jeune... (Sonnerie dans l'appartement.) Bon!... l'autre qui Malheureusement que j'en aurai jamais... je suis trop m'appelle. (Elle se dirige vers la chambre.) Je veux bien mourir si je ne la trouve pas encore là-haut qui barbote dans le bain. Ces personnes d'Amérique, voyez, c'est comme des canards...

Elle sort par la chambre.

Scène V

Les mêmes, moins BECFIGUE

Lola. — Qu'en penses-tu, Joujou?

Joujou. — Comme toi, Lolette.

Rose. — La gosse a raison... Jean veut combler le vide. Il n'a pas ce qu'il faut. C'est trop clair.

La Préfète. — Mais non, ça n'est pas clair: il a de la fortune, Jean!

Joujou. — Est-ce qu'on sait... Il y a fortune et fortune. On n'a pas toujours douze mille francs à sa disposition... Et puis, il a fait de grosses dépenses ici... Oui, oui. (Elle marche, agitée.) Et il n'a pas pu emprunter à Paris, c'est pourquoi nous ne le voyons pas. Il doit être affolé. (Un temps.) Avec ces douze billets-là, on arrangerait tout... On en a étouffé bien d'autres. Arnaud reparaîtrait, pas de doute! (Brusquement.) Vous voyez, la misère de vivre comme des folles, de ne jamais garder un sou devant soi! Nous finirons toutes comme Joséphine, mes petites, nous vendrons des fleurs au casino quand nous serons vieilles!

Elles ont toutes l'air contrit, comme si elles étaient prises en faute. Et Joujou continue d'arpenter la pièce.

Lola, doucement. — Ne t'agite donc pas comme un cent de puces... Cela n'avance à rien.

Joujou. — Dornis n'a que sa solde, ou à peu près. Là, rien à faire... (A la préfète.) Et Saurès?

La Préfète. — Je ne sais pas. Je n'ai jamais demandé... Veux-tu que...

Joujou, haussant les épaules. — Pourquoi faire? Il n'a pas la tête de Rothschild. Qu'est-ce qu'on peut avoir de tes bijoux au Mont-de-Piété, la Préfète?

La Préfète. — Ils n'y sont jamais allés tous ensemble. Il faudrait faire un petit calcul...

Joujou. — Moi, j'ai mon petit rang de perles. C'est Jean qui me l'a donné. Je ne l'ai jamais fait estimer. Mais enfin, les perles, si petites qu'elles soient, on dit qu'elles ont pris de la valeur. Et puis, j'ai ma marquise, douze brillants.

Lola. — Je ne sais pas si tu as remarqué les quatre de mon pendentif... Et justement, ça ne se porte plus, les pendentifs...

Joujou. — Et toi, Rose?

Rose. — Moi... Moi...

Elle a l'air atrocement gêné, presque éperdu.

JOUJOU. — Tes bagues! Elles sont belles...

ROSE. — Je... (Le cœur gros, elle étouffe.) Je ne les ai plus... Ces deux derniers mois, Georges ne m'a pas envoyé ma pension de Madagascar... Alors, comme je l'aime trop pour le tromper... je.. je ne les ai plus.

Elle fond en larmes, silencieusement, les yeux dans son mouchoir.

JOUJOU, désolée et maternelle. — Veux-tu bien ne pas pleurer, petite sotte!... Ça arrive à tout le monde... Veux-tu bien sécher ces yeux-là!...

LOLA, embrassant Rose et lui essuyant les paupières. — Voyons, Rose, voyons... tu ne vas pas faire déborder le port pour si peu... Voyons... Voyons!

JOUJOU. — D'autant plus que nous avons notre affaire... Après tout, ça fait un bon commencement... On nous avancera toujours la moitié de la valeur et on peut croire que Jean n'est pas tout à fait sec. Houste! Allons chercher la quincaillerie! Tiens, Rose, tu vas nous rendre un gros service, toi aussi. Chez qui as-tu engagé tes affaires?

ROSE. — Chez Gomadan.

JOUJOU. — Le coiffeur?

ROSE. — Oui, il donne plus que le clou. Mais il faut signer des billets.

LOLA. — Tant mieux, nos amis les payeront!

JOUJOU. — Eh bien, courons chez lui. En tous cas, il nous dira ce que ça vaut. Filons.

LA PRÉFÈTE. — Et Hassouna?

JOUJOU. — Ah! pour ce que ça l'intéresse!...

Entre Dornis par la baie. Il est en uniforme blanc, tenue d'été.

Scène VI

LES MÊMES, DORNIS, puis JEROME SAURES

DORNIS, morne. — Quoi? Vous vous en allez?...

JOUJOU. — Oui, mon chou, et pressées! Ne nous retardez pas.

DORNIS. — Je sors de la chaloupe... Peut-on vous attendre ici?

JOUJOU. — Oui... Nous allons revenir.

LOLA. — Une petite demi-heure.

DORNIS. — Rien de nouveau?... Rien de nouveau?...

LOLA. — Pour Arnaud? Non, rien...

LA PRÉFÈTE. — Tenez, voilà mon chéri qui arrive de Cherbourg, il va vous tenir compagnie... (Saurès paraît sur la terrasse, en uniforme blanc.) Ah! mon pauvre chéri, vous allez en apprendre de belles!

Elle l'embrasse.

SAURÈS, inquiet. — Qu'est-ce qu'il y a?... En voilà, des figures!

LA PRÉFÈTE. — Dornis vous racontera... Nous ne sommes pas au bal, vous allez voir!

VOIX DE JOUJOU, impatiente, au pied de la terrasse. — Tu viens?... Dépêchons, dépêchons, voilà le tramway!

LA PRÉFÈTE. — Fais signe au watman!...

Elles s'enfuient toutes les quatre.

Scène VII

DORNIS, JEROME SAURES

SAURÈS. — Elles ont le feu aux jupes... Qu'est-ce que ça signifie? Pas de malheur, au moins?

DORNIS, retournant à la terrasse. — Une seconde, je suis à vous... Quand elles courent avec leurs falbalas et leurs ombrelles, j'ai toujours le trac qu'elles se flanquent sous les roues. (Il les suit des yeux.) Non. Bien... Les voilà dans le tramway... Tout va bien. (Il revient à Saurès.) Oui, mon vieux docteur, un malheur, un événement incompréhensible et foudroyant. Le petit Meyronnay de Saint-Guil a disparu depuis trois jours avec Touffiane... Et le pire, c'est que les fonds d'avance du *Thermidor* ont disparu en même temps que lui. Je vous envoie ça en deux mots. C'est le fait brutal. Maintenant, si vous voulez des détails... Mais respirez, mon ami, respirez.

SAURÈS. — Oh! je ne suffoque pas... C'était fatal!... Et Cadière?... Il doit être atterré!... Que dit-il?

Cadière paraît sur la terrasse (uniforme blanc).

DORNIS. — Tenez, demandez-le-lui.

Cadière entre.

Scène VIII

JEROME SAURES, DORNIS, JEAN CADIERE

DORNIS, à Cadière, qui lui serre la main. — Avant tout, avez-vous pu faire quelque chose à Paris?

CADIÈRE. — Oui, j'ai de l'espoir... Si le petit est vivant.

DORNIS, protestant. — Quelle idée!

CADIÈRE. — Une idée fixe... Que voulez-vous, elle m'obsède. (A Dornis.) Bonjour, Saurès. Je vous croyais en mission à Cherbourg?

SAURÈS. — J'en reviens à l'instant. Vous entrez sur mes talons.

CADIÈRE. — Dornis vous a mis au courant.

SAURÈS. — A peine. Il allait me donner quelques précisions...

CADIÈRE. — Des précisions?... Comment ferait-il? Nous n'en avons aucune. C'est une espèce de cauchemar... Arnaud n'est plus là, je n'en sais pas davantage. Est-il en fuite? S'est-il tué? Allons-nous apprendre qu'on a retrouvé son corps sur un rocher du cap Brun ou dans les marécages de Tamaris? Cela seul importe. Le reste, conjonctures, conjectures, je n'arrive pas à leur arracher la moindre signification. Elles vont vous paraître, à vous comme à d'autres, lumineusement claires. Pour moi, qui connais Arnaud, c'est la nuit la plus opaque. Séparons d'abord de l'énigme une histoire de vol absolument inadmissible. J'en donne ma parole. C'est une simple monstruosité!

SAURÈS. — Enfin, quelle est la succession des faits?

CADIÈRE. — Voilà... Quel jour, aujourd'hui?... Vendredi?...

DORNIS. — Vendredi.

CADIÈRE. — Oui, vendredi... Je suis légèrement abruti par ces deux nuits de chemin de fer... Voilà... Lundi, lundi après-midi, au moment de la descente à terre, Arnaud était secoué vertement par son commandant, à propos de je ne sais quelle avarie au poste de télégraphie sans fil... Les choses semblaient en rester là, et Arnaud avait déjà le pied dans la chaloupe, quand soudain il se ravisait et remontait sur le pont. L'homme de faction lui indiquait que le commandant de Linières venait de prendre la direction du blockhaus. Arnaud suivait donc le même chemin. A hauteur de la tourelle arrière, il s'arrêtait brusquement... Son nom venait d'être prononcé dans une discussion entre deux officiers de service. Il y en avait un qui approuvait Linières et parlait d'opium... L'autre, Ségur, prenait le parti d'Arnaud... Passant outre à d'autres considérations, Linières, disait-il, devait à son enseigne électricien une indulgence aussi spéciale que les faveurs dont il avait été l'objet, lui, Linières, entre quelques autres, du vivant de Mme Meyronnay de Saint-Guil... Il devait bien quelques égards au fils et à la mémoire de son ancienne maîtresse...

SAURÈS. — Ah! diable!...

CADIÈRE. — Ce fut l'avant-dernière apparition d'Arnaud. On le vit surgir de l'autre côté de la tourelle, livide, la main levée... Le lieutenant de vaisseau Ségur eut un mouvement qui le rachète, car cet homme est brave. Les larmes aux yeux, il supplia son inférieur d'accepter ses excuses.

SAURÈS. — Et Saint-Guil?

CADIÈRE. — Un spectre. Il tourna les talons, sans un mot. Il s'en alla, raide, redescendit dans la chaloupe qui l'avait attendu, et donna lui-même l'ordre de pousser. C'est tout... Ce soir-là, nous ne l'avons pas vu. Le lendemain, il n'était pas à bord.

SAURÈS. — Diable, diable!

CADIÈRE. — Ici, l'accumulation des coïncidences absurdes... oui, Dornis, absurdes!... (Revenant à Saurès.) On apprend que, dans la nuit, Arnaud a regagné le *Thermidor* en canot automobile. Au signal, l'enseigne de quart l'a reçu à la coupée: « J'ai oublié quelque chose », a déclaré simplement Arnaud. Et on l'a vu repasser, en effet, avec un petit paquet sous le bras.

DORNIS, à Saurès. — Retenez ceci, sa cabine est voisine immédiate de celle du commissaire...

CADIÈRE. — Et le commissaire est absent, en congé de vingt-quatre heures... Je n'omets rien, Dornis... Le mardi soir, il rentre...

SAURÈS. — Le commissaire?

CADIÈRE. — Le commissaire. Il vérifie sa caisse, constate la disparition de douze mille francs. Porte et tiroirs ont été crochetés. Ségur, qui, depuis l'affaire de la veille, est littéralement affolé, m'apporte cette nouvelle à six heures. Entre temps, mon enquête personnelle m'avait appris qu'Arnaud n'avait plus mis les pieds chez lui depuis le lundi soir, et que Touffiane, son amie, était, contre son habitude, sortie de chez elle à huit heures du matin, pour n'y plus reparaître...

SAURÈS. — Et tout cela, je suis d'accord avec vous, Cadière, tout cela ne prouve pas grand'chose.

CADIÈRE. — Rien, je l'affirme. Mais nous n'en avons pas fini avec les choses accablantes qui ne prouvent rien. Je savais qu'Arnaud avait sa petite fortune, une centaine de mille francs, déposée dans une banque. J'adjure le directeur de l'agence, qui veut se retrancher derrière le secret professionnel, de répondre à mes questions pour sauver son client...

SAURÈS. — Et vous apprenez?

CADIÈRE. — Tout ce que réclame un réquisitoire implacable. En fort peu de temps, Arnaud a réalisé ses titres. Quant au reliquat de ses fonds courants, exactement trois mille sept cents francs, ils ont été versés mardi matin, contre un chèque à l'ordre de Mlle Léontine Bonafay...

SAURÈS. — Qu'est cela?

DORNIS. — Touffiane!

SAURÈS, saisi. — Ho!

DORNIS, avec un geste accablé. — Hélas!

CADIÈRE, doucement. — Non, Dornis... non, Saurès... Arnaud n'est pas un malfaiteur. Moi, je l'ai connu tout enfant, j'ai lu dans ses yeux de douze ans, vous savez, ces yeux de verre, au regard droit, des braves petits garçons qui ne commettront jamais, jamais, quand ils seront des hommes, une action avilissante... Les yeux de l'enfance prédisent l'avenir... Et vous, Saurès, vous, le psychiâtre, pensez toujours à cela quand vous vous pencherez sur le cerveau des hommes. Informez-vous de ce qu'ils étaient, vous saurez ce qu'ils sont devenus.

SAURÈS. — Mais, mon pauvre ami, c'est là plus élémentaire de nos investigations que vous me recommandez là. Malheureusement, les braves petits garçons... ils touchent un jour aux toxiques et aux narcotiques, les braves petits garçons, et, alors, ce n'est pas eux qui commettent un délit, c'est le poison... Tout à coup, le psychisme supérieur, centre de la volonté, se trouve aboli, et l'opium se substitue à la conscience.

CADIÈRE. — Et je vous dis, moi, qu'Arnaud n'est pas un malfaiteur.

SAURÈS. — Non. C'est ce que nous appelons un désharmonique. C'est avec ces mots-là que nous atténuons la rigueur des juges.

Sonnerie à la porte d'entrée.

CADIÈRE, avec une sorte d'énergie agressive. — Saurès, je vous dis dans les yeux qu'Arnaud n'a pas volé. L'opium a pu jeter ce malheureux dans le délire, mais je défie tous les poisons de la terre de le conduire à l'infamie.

SAURÈS. — Ne le prenez pas ainsi... Vous avez la fièvre. Et d'ailleurs je ne suis nullement en train de préjuger de ce qui...

Becfigue l'interrompt par une entrée en coup de vent.

Scène IX

LES MÊMES, BECFIGUE, puis LINIERES

BECFIGUE, avec émotion. — Capitaine, c'est un cinq galons qui veut vous parler tout de suite...

CADIÈRE, stupéfait. — A moi?... Ici?...

BECFIGUE. — Crinières, qu'il s'appelle... ou Bignères...

CADIÈRE, dans un tressaillement. — Linières!... Faites entrer!

BECFIGUE. — Juste que c'est ça qu'il demande!

Elle sort vivement. Les trois hommes se regardent sans mot dire, avec inquiétude. La porte s'ouvre à nouveau pour livrer passage à Linières, en tenue blanche, comme eux. Linières, sec, mais courtois, avec, dans l'allure et dans le ton, ce je ne sais quoi qui distingue si singulièrement le marin du militaire, même dans les rapports de supérieur à inférieur.

LINIÈRES. — Bonjour, messieurs, bonjour. Je vous relance chez vous, Cadière, parce qu'il y a urgence.

CADIÈRE. — Mais, commandant, je ne suis pas chez moi.

LINIÈRES, visiblement de bonne foi. — Comment? C'est l'adresse qui m'a été donnée à la Majorité par ces messieurs de la Maistrance.

CADIÈRE. — L'erreur s'explique... Le premier maître qui fait fonction de secrétaire m'envoie ici, le soir... j'y suis parfois... les dépêches qui demandent une réponse immédiate.

LINIÈRES. — Ah! parfaitement... Parfaitement... Vous n'êtes pas chez vous, vous êtes comme chez vous.

CADIÈRE. — A peu près, commandant.

LINIÈRES, jetant un coup d'œil significatif autour de lui. — Légère nuance dont je vous félicite.

CADIÈRE. — C'est m'accorder plus que je ne mérite, commandant. Les choses qui nous entourent constituent purement et simplement du décor, du bibelot.

LINIÈRES, désignant le bahut, et sur un ton sceptique. — Vraiment, ces pipes magnifiques?

CADIÈRE. — Sont sans emploi. (Désignant la panoplie d'armes.) Il y a aussi des sagaies, des javelots, des flèches empoisonnées. Nous n'en faisons pas usage. J'espère que ma parole vous suffit?

LINIÈRES, sec. — Absolument. D'ailleurs, peu importe. Vous n'êtes pas chez vous. Pouvons-nous causer, néanmoins?

CADIÈRE. — Je n'y vois pas d'inconvénient personnel.

DORNIS. — Nous nous retirons...

LINIÈRES, à Dornis et à Saurès. — Etes-vous pressés, messieurs?

DORNIS. — Ce n'est pas ce que j'entends dire.

LINIÈRES. — Veuillez donc vous asseoir. (Il s'assied lui-même.) Je ne suis pas fâché que ce bref entretien ait pour témoins improvisés deux membres du corps naval. La publicité ne saurait nuire à mes propos. Elle ne peut que couper court aux interprétations péjoratives.

SAURÈS, poliment. — Mais, commandant!...

LINIÈRES. — Superflu!... Je n'ignore pas l'atmosphère spéciale dont s'entourent mes légendes. Je suis protestant, dénué d'un certain charme un peu païen, ou, s'il vous convient mieux, orthodoxe... Et je m'arroge le droit d'exercer, dans le service, la rigidité que j'impose à ma famille. Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que l'opinion maritime renonce à faire de moi ce que vous appelez « un sympathique ».

CADIÈRE, froidement. — Vous excuserez, commandant, ma hâte d'apprendre ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

LINIÈRES. — Le même objet qui me valut, mercredi matin, le plaisir et l'imprévu de la vôtre. (A Dornis et Saurès.) Messieurs, puisque vous voilà mêlés à cet échange de vue, il est bon que vous sachiez la démarche hasardée auprès de moi par votre collègue.

DORNIS. — Je suis au courant, commandant. Cadière vous a demandé de supposer Meyronay de Saint-Guil en permission.

LINIÈRES. — Ou du moins, pour gagner du temps, d'ajourner la constatation d'absence. Et enfin, d'accepter le désintéressement de la comptabilité du bord.

CADIÈRE. — Demandes accueillies par un refus catégorique.

LINIÈRES. — Et sans explications.

CADIÈRE. — A ma vive surprise, en effet.

LINIÈRES. — Surprise exagérée. Votre démarche était déplacée à mon avis.

CADIÈRE. — Pas au mien. Il est de tradition, chez nous, que les chefs s'emploient à sauver leurs cadets d'une crise ou d'une erreur?

LINIÈRES. — Jamais au mépris de la justice et de la discipline.

CADIÈRE. — Toujours au bénéfice de la bienveillance.

LINIÈRES. — Je regrette de vous appauvrir d'une illusion. Jadis, alors que je commandais un stationnaire à Madagascar, une tornade fit chasser mon bâtiment sur ses ancres, et le mit au plein. Nulle puissance humaine n'eût pu prévenir cet accident. Toutefois, l'interrogatoire du président du conseil de guerre — il s'appelait Meyronay de Saint-Guil — prit un tel caractère de blâme, que je ne m'en suis jamais relevé.

CADIÈRE. — Le *Thermidor* est un beau commandement.

LINIÈRES. — Ce commandement aboutit à ma retraite dont il est la compensation. Faites-moi la charité de croire que, sans le souvenir auquel je viens de faire appel, je commanderais une division d'escadre. Messieurs, ce n'est pas au hasard d'une riposte, mais très volontairement, que je viens de l'évoquer, ce souvenir. Je vous le présente avec ma personne, et je vous demande s'il est un de vous qui consentirait à croire que mon attitude, dans l'affaire Meyronay de Saint-Guil, est impressionnée par ce fait que le père de cet officier brisa ma carrière. Vous, Saurès?

SAURÈS, protestant. — Oh! Commandant!

LINIÈRES. — Vous, Dornis?

DORNIS. — Non, commandant, je ne le crois pas.

LINIÈRES. — Et vous, Cadière?

CADIÈRE. — Moi, je le crois, commandant.

LINIÈRES, dont les traits se contractent. — Je vous remercie de votre franchise. C'est une vertu par le temps qui court. Il m'eût déplu de constater que vous n'osiez pas me dire en face ce que vous avez dit et fait dire au préfet maritime qui vient de me recevoir.

CADIÈRE. — Il est exact que j'ai conjuré le préfet maritime de vous mettre en garde contre un ressentiment dont vous ne vous êtes pas aperçu vous-même, mon commandant. Il n'est pas moins exact que j'ai fait appuyer mon intervention par le sénateur Braizier, ex-ministre de la Marine, dont je fus l'aide de camp. Un voyage que j'ai fait à Paris n'avait pas d'autre but.

LINIÈRES. — A la bonne heure. Vous mettez les choses en pleine lumière.

CADIÈRE. — Toujours.

LINIÈRES. — Votre conscience seule exceptée.

CADIÈRE. — Comment?

LINIÈRES. — Quand les parlementaires interviennent en faveur d'un de vos gabiers, vous poussez les hauts cris. Mais ce qui est scandale lorsqu'il s'agit des humbles vous apparaît légitime quand il s'agit d'un des vôtres, et si méritoire que l'on arrive à s'en vanter!

CADIÈRE. — Commandant, quand un de vos chefs présidait partialement le conseil de guerre, il obéissait malgré lui à un instinct. Quand vous refusez une bouée de salut à Meyronay de Saint-Guil, vous en êtes au même point de conscience... pardon, commandant, c'est vous qui avez prononcé le mot. Et moi, quand je veux, malgré tout, sauver mon malheureux ami, je ne raisonne pas davantage. Cela prouve qu'il y a un moment où nos grades eux-mêmes disparaissent et où nous pouvons nous regarder mutuellement comme de pauvres hommes.

SAURÈS et DORNIS, effrayés. — Cadière!...

LINIÈRES. — Du tout, messieurs. C'est ainsi que je l'entends. (A Cadière.) Ceci posé, vous allez donc essayer contre moi, contre la légalité...

Cadière. — Pas contre la légalité...

Linières, sévèrement. — S'il vous plaît! Je désire achever. Contre tout, vous voulez l'impunité d'un déserteur.

Cadière. — Et d'un voleur, n'est-ce pas? Mais voilà les mots qui sortent de la légalité! Arnaud ne sera jamais un voleur, et il n'est pas, pour le moment, un déserteur.

Linières. — Qui donc a prononcé le mot de voleur?

Cadière, interloqué. — Mais...

Linières. — Je vous prie de me répondre.

Cadière. — Vous avez porté plainte...

Linières. — Contre inconnu.

Cadière. — Sans accepter un remboursement...

Linières. — Qui constituait, lui, un aveu. Vous perdez la tête, capitaine. C'est mon respect inflexible de la justice qui, d'ores et déjà, vient de laver votre protégé. Ma plainte a porté ses fruits.

Cadière, Saurès, Dornis, vivement. — Ah!...

Linières. — Dès le début de l'enquête, aujourd'hui, un canonnier, Le Goff, matricule 314, pris de remords, s'est reconnu lui-même l'auteur de l'effraction. Il avait commis son méfait sous la suggestion d'un nommé Carbonniès, gibier de cachot, qui avait besoin d'argent pour acheter un bar à sa libération prochaine. Ce Le Goff est un simple, un pauvre diable. Le tribunal maritime devra le condamner impitoyablement. Allez-vous mobiliser les sénateurs pour le tirer d'affaire?

Saurès. — Il suffira de me commettre comme expert médical au procès, commandant. Je me charge d'établir son irresponsabilité.

Linières. — Mes compliments, monsieur. J'aperçois que nous nous acheminons vers une aimable anarchie. Mon temps s'achève, Dieu merci. Mais il reste que l'enseigne Meyronay de Saint-Guil est bel et bien un déserteur.

Cadière. — Nullement. Il est en état d'absence illégale, et encore ne le sera-t-il qu'à l'expiration des délais de grâce.

Dornis. — Six jours, c'est exact, mon commandant.

Cadière. — Nous avons deux jours pleins devant nous.

Linières. — En faisant abstraction de l'article 320 du code de justice maritime?

Cadière. — Lequel n'est pas applicable en l'espèce.

Linières. — Lequel est toujours appliqué à l'homme absent au départ du bâtiment pour faire campagne.

Cadière. — Pardon...

Dornis. — Pardon, commandant...

Linières, poursuivant. — Le *Thermidor* part après-demain pour rallier la division du Maroc, et à pleines munitions. N'est-ce pas le cas?

Cadière. — Ce n'est pas le cas. L'article 320 ne s'applique qu'aux hommes qui ne sont pas officiers.

Dornis. — Commandant, si vous me permettez... L'instruction de Delcassé, du 1er novembre 1912, dissipe toute obscurité. L'individu qui appartient à l'armée de mer en vertu d'un brevet ne peut être déclaré déserteur que dans les cas prévus par les articles... heu...

Cadière. — 311, parargaphe II, et 313 du Code de justice maritime.

Linières. — C'est-à-dire?

Cadières. — Lorsque l'officier a abandonné son poste en temps de guerre.

Dornis. — Et en tout temps lorsqu'il s'est réfugié à l'étranger.

Linières. — Fort bien. Docteur Saurès, voulez-vous lire ceci à ces messieurs?

Il tend un télégramme à Saurès.

Saurès, lisant. — *Je proteste de toutes mes forces contre le soupçon ignominieux que vous laissez peser sur moi. J'affirme sur l'honneur que je suis innocent du vol commis à bord. Je me soustrais à une servitude que vous m'avez appris à haïr, mais je suis un honnête homme.*

Linières. — Signé?

Saurès. — *Arnaud Meyronay de Saint-Guil...*

Linières. — Lieu d'origine?

Saurès, dont la voix se brise. — Vintimille. En date d'hier soir.

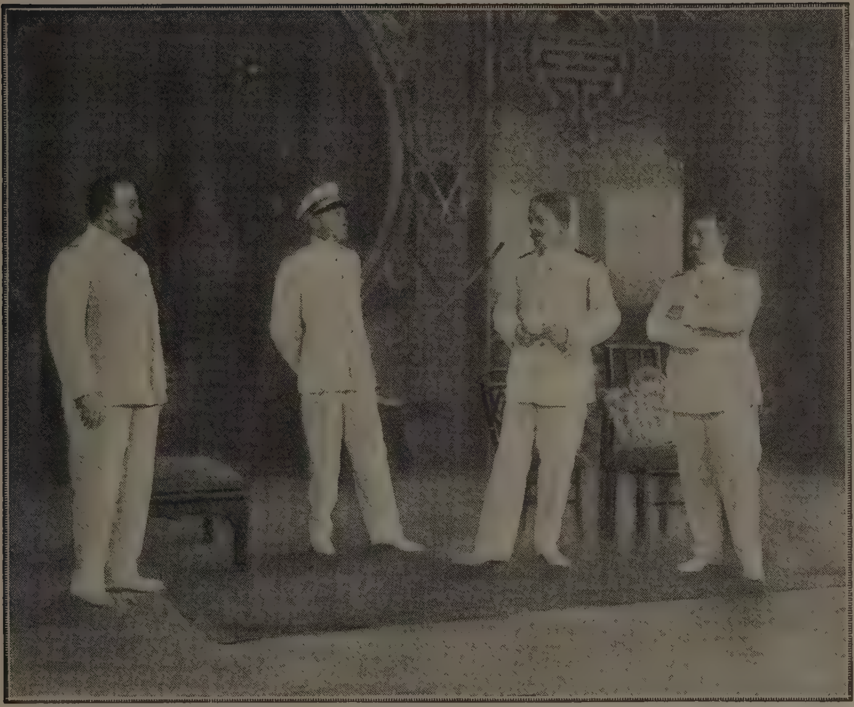
Linières, à Cadière. — Est-ce l'aveu de désertion à l'étranger? (Un silence accablé. Sur un ton tout différent de celui qu'il a eu jusqu'ici, plus sourd, nuancé de tristesse.) Messieurs, je ne triomphe pas... Je suis arrivé à un âge où les rancunes sont éteintes, où l'on se replie au contraire sur ses anciennes faiblesses, et où l'on s'efforce d'achever ses jours dans la sérénité du bien. Si j'ai usé pour Arnaud de Saint-Guil d'une sévérité particulière, c'est qu'un sentiment d'indignation m'envahit contre les officiers qui oublient la noblesse de leurs responsabilités, qui se dégradent dans une passion funeste, et qui touchent à notre dignité.

Dornis, timidement. — On exagère, mon commandant, je vous assure. Et, d'ailleurs, s'ils sont une dizaine...

Linières. — S'ils sont une dizaine, monsieur, cela fait dix de trop!

Saurès. — Il y a l'excuse de leur jeunesse...

Linières. — On n'est jamais jeune quand on est en faction devant des existences! Je suis de ces retardataires qui n'admettent pas qu'un ivrogne ou un opiomane puissent commander sur nos soutes à poudre et dans nos tourelles d'artillerie. Et je ne crois pas, messieurs, je ne crois pas qu'il puisse y avoir d'autre motif à mes rigueurs envers l'enseigne de Saint-Guil. Du plus profond de moi-même, je ne le crois pas. Je me suis interrogé, avec anxiété, avec angoisse... comme je m'interroge encore dans cette sorte de confession publique que je vous fais. Je ne le crois pas. Cet examen me suffit. Pour moi, la preuve est faite. Mais je comprends qu'elle ne le soit pas pour vous. Alors, voici... car il faut conclure... Partez pour Vintimille, Cadière. Il y a un train à huit heures. Voici votre permission, je l'ai demandée moi-même à la Majorité... (Il lui donne le pli.) J'ai envoyé aussi un télégramme confidentiel au consul de la ville frontière pour qu'il se fasse livrer Saint-Guil par les autorités locales. Toutes les probabilités sont donc pour que vous trouviez votre ami là-bas. Si vous le voyez plongé dans les regrets, ramenez-le avec l'assurance que je le recevrai à bord comme si rien ne s'était passé. Dans le cas contraire, c'est vous que je charge de le mettre en état d'arrestation. Vous voyez, je vous fais confiance. Le *Thermidor* appareillera dimanche matin. Vous avez jusqu'à demain soir. D'ici là, le signalement de désertion et ma plainte resteront dans ma poche. Messieurs, je vais commettre ma première faute de service... (Il va dire quelque chose, encore, mais



Cadière. Linières. Dornis. Saurès.

SCÈNE IX. — Linières : *« Messieurs, je vais commettre ma première faute de service. »*

il voit entrer Hassouna. Alors, il se redresse, s'incline légèrement devant elle, hautain et sec, en se découvrant, et tourne sur les talons.) Je vous salue, messieurs!

Cadière, Saurès et Dornis se sont mis à l'ordonnance, du même mouvement automatique et brusque, en le saluant militairement. Linières sort, avec raideur, dans un silence impressionnant. A peine a-t-il franchi le seuil de la baie qu'on voit s'ouvrir doucement, avec précaution, les rangées de perles du rideau de l'antichambre, et apparaître un bouquet de visages anxieux, pressés les uns contre les autres: Joujou, Rose, Lola, la Préfète, et, derrière elles, Becfigue elle-même, qui se hausse sur la pointe des pieds.

Scène X

JEAN CADIERE, DORNIS, JEROME SAURES, HASSOUNA, JOUJOU, LA PREFETE, LOLA, BECFIGUE.

JOUJOU, à mi-voix. — On peut entrer?

LA PRÉFÈTE. — Nous attendions dans l'antichambre.

ROSE. — Becfigue l'a vu s'en aller par le jardin...

LOLA. — Alors, on s'est permis...

DORNIS, allant à elles. — Entrez, entrez...

SAURÈS. — Il est parti, entrez...

Elles échangent vivement quelques mots à voix basse avec les deux hommes. Dornis leur dit: « Nous savons où il est », Saurès : « En Italie », etc., etc. Pendant ce temps:

HASSOUNA, elle, est allée à Cadière, qui semble figé dans ses émotions. — Te voilà revenu, mon ami?... As-tu fait bon voyage?... N'es-tu pas trop fatigué?...

CADIÈRE, absent. — Non, je te remercie... (Brusquement.) Saurès! (Un mouvement nerveux d'Hassouna, qui s'écarte de lui, le visage durci dans une expression de colère intérieure, et les yeux brûlants d'un feu sombre.) Saurès, pouvez-vous m'accompagner à Vintimille?

SAURÈS. — De grand cœur, cher ami. Mais il me faut l'autorisation du directeur.

CADIÈRE. — Allez la lui demander tout de suite... Attendez; nous irons ensemble... J'ai quelques signatures à donner place d'Armes.

HASSOUNA. — Tu pars à Vintimille, maintenant?

CADIÈRE. — Oui... au train de huit heures... Du reste, je vais revenir... Entre temps, Dornis t'expliquera...

HASSOUNA. — Qu'est-ce qu'il m'expliquera, ce bel homme? Pourquoi tu ne m'as pas dit bonjour?... Ha! Ha! N'est-ce pas, capitaine, que je compte peu dans ton existence?

CADIÈRE. — Ma petite, je t'en prie... Je n'ai pas la tête aux enfantillages...

HASSOUNA. — Mais oui, mon chéri, mais oui... Arnaud, c'est... Allah! Va! Va!... Bon voyage!...

CADIÈRE. — Mais non, je te dis que je reviens dans quelques minutes.

JOUJOU, accourant. — Alors, Jean, c'est le sauvetage?

CADIÈRE. — J'espère... J'espère...

LOLA. — Oui, oui, puisqu'on sait où il est...

ROSE. — Vous le ramènerez!...

LA PRÉFÈTE. — C'est certain, c'est certain, ne vous troublez pas, Cadière.

BECFIGUE. — Monsieur, voulez-vous un peu de tilleul?...

SAURÈS, montrant sa montre. — Dites donc, Cadière...

Cadière. — Mes enfants, ne nous retardez pas... Tout à l'heure, tout à l'heure... Voilà, Saurès, je vous suis... Joujou, donnez-moi ma casquette, là... sur la chaise. Allons-y, Saurès.

Saurès et Cadière sortent. Hassouna, qui s'est mise à l'écart, le suit d'un regard dur.

Scène XI

Les mêmes, moins JEAN CADIERE et JEROME SAURES

Dornis, se jetant sur le lit, avec un grand soupir de soulagement, et presque gaiement. — Ouf!... On vient de passer un sacré quart d'heure. Mais il y a du bon, il y a du bon! Y a bon pour tirailleurs! Ollé!... Encore un petit effort, et le morveux sera dans le rang... Joujou, fais-nous du thé. J'ai une pépie!

Lola, dans une explosion. — Ah! on lui en flanquera, de la confiture!... Ah! qu'il revienne! Et Touffiane aussi!... Qu'on les trouve encore à cuire la drogue, ces deux-là!

Rose, suivant le mouvement de Lola. — On leur cassera plutôt les bambous sur la mandarine.

Joujou, pensive. — N'accable pas Touffiane, Lola... ni toi non plus, Rose. Je sais, moi, qu'Arnaud n'a plus touché une pipe chez Touffiane depuis longtemps. Et, si Touffiane fumait encore elle-même, c'est qu'elle avait du chagrin... Voilà la vérité.

La Préfète. — Elle avait du chagrin?

Rose. — Touffiane?

Joujou. — Touffiane.

Lola. — Rapport à Arnaud?

Joujou. — Comme tu dis avec tant d'élégance. Arnaud la délaissait.

La Préfète. — Elle t'a fait des confidences?

Joujou. — A peine. Elle a sa fierté, Touffiane. Mais j'ai souffert, moi aussi, dans le temps. Alors, on se comprend vite!

Becfigue, qui s'était tapie dans un petit coin, soudain enhardie. — Ecoutez, moi, je l'ai vue un jour, Mlle Touffiane, qu'elle pleurait pire que la fontaine de Puget.

Dornis, à Becfigue. — Qu'est-ce que tu fiches là, toi, chiffon! Veux-tu bien te mêler de ce qui te regarde? Allez, houste! Allez raccommoder les jupons!

Becfigue. — Oh! vous êtes bien fier, vous!... (Elle se dirige vers la porte en bougonnant.) Si on peut plus dire qu'on a vu pleurer Mlle Touffiane!...

Elle sort.

Joujou, hochant la tête. — Non... Non... Nous ne sommes pas sortis du mauvais rêve étouffant. C'est drôle... Je ne me sens pas rassurée... Et Cadière non plus. Vous n'avez pas remarqué le visage de Jean? Cette pâleur, et cette espèce d'agitation intérieure?

Dornis. — Dame! mon Joujou! Il y a encore la petite explication de Vintimille! Tu aurais tort de le considérer comme une fête à tout casser!

Joujou. — Il y a autre chose... des pressentiments. Enfin, j'ai le cœur gros!... (Un temps.) Dis donc, toi?... Jean n'a pas besoin d'argent, au moins?

Dornis. — Quelle idée géniale!

Rose. — Parce que nous connaissons quelqu'un qui lui en prêterait.

Lola. — Oui, oui!

La Préfète. — Un type qui s'est offert...

Dornis. — La douche, mignonnes, allez vous mettre sous la douche!

Joujou. — Oh! pardon, Hassouna... on t'oubliait... Aussi, tu es là, tu ne dis rien...

En effet, Hassouna, durant tout ce colloque, s'est enfoncée dans un fauteuil, contemplant le groupe d'un regard étrange.

Hassouna, dans une raillerie froide. — Hassouna regarde. Elle a les yeux mouillés d'attendrissement.

Joujou. — Tu railles?

Hassouna. — Allah! Seigneur! Railler devant un tableau si touchant! Il faudrait avoir une pierre sous le sein gauche!...

Joujou, contractée. — Qui sait?

Hassouna. — Mais une pierre elle-même saignerait! J'ai devant moi l'image de la tribu. Dornis est le caïd, et vous, mes sœurs... les méharis.

Rose, suffoquée. — Non, mais pourquoi pas?

Lola, même jeu. — Tu nous traites de chameaux, maintenant?

Hassouna. — Pour nous élever en grade? Ignorez-vous donc que le dromadaire est un noble animal qui l'emporte sur la demi-mondaine?

Rose. — Quand tu auras fini de nous fleurir?

Lola. — D'abord, nous ne sommes pas des demi-mondaines. Nous sommes des... comment dis-tu ça... la Préfète?

La Préfète, fièrement. — Des hétaïres!

Dornis, vivement, avec éclat, pour faire une diversion. — Scandale et profanation! Vous ne savez pas vous-mêmes ce que vous êtes! Vous êtes ce qui, depuis des siècles, n'existe plus nulle part au monde. On ne trouve plus qu'à Toulon de ces créatures adorables. Mes enfants, vous êtes des grisettes!

Joujou, crispée, à Dornis. — Silence, toi!... Je n'ai pas le cœur à batifoler. (A Hassouna.) On dirait, Hassouna, que tu nous cherches querelle?

Hassouna. — Ne fais pas les gros yeux, ma gazelle. Tu m'as fait l'honneur de m'adresser la parole quand je me faisais toute petite dans mon coin. Et j'étais seule, à mon habitude.

Joujou. — Quand on ne se met pas avec les autres, on est seule, évidemment! A te voir, il semblerait que tu ne fusses pas avec nous!

Hassouna. — Pourtant, je porte avec vous le plaisir de ces messieurs sur mes deux bosses... Et Dornis a réclamé du thé, n'est-ce pas, le peintre?... Du thé?

Dornis. — Bouillant et léger!

Hassouna. — Faisons gaiement le thé du capitaine.

Joujou. — Ah! oui, gaiement!... Tu es gaie, toi, du moins!

HASSOUNA, gravement, à Joujou, les yeux dans les yeux:

Mon cœur, tais-toi! Ne pleure pas, mon œil!
Car les larmes ne servent à rien.
Nul n'obtiendra ce qui n'est pas écrit.
Et ce qui est écrit, nul ne l'évitera...

C'est une chanson de mon pays. Médite-la, Joujou... Elle dit encore: « Et, si tu ne parviens pas à te calmer... (Avec un rire bizarre, agressif:) ... il y a la mort. » (Rompant les chiens, à Dornis:) Dornis, vos allumettes?

Dornis, lui tendant la boite. — Voilà, sultane!

Lola. — Oui, eh bien, nous ne sommes pas à la rigolade, nous. Voilà la différence.

Hassouna, qui s'apprêtait à allumer le samovar, se retournant soudain, à Lola. — Entre toi et moi?

Joujou. — Entre nous et toi.

Hassouna. — S'il n'y avait que ça! Et le grain de ma peau?

Joujou, tendue. — Et peut-être la couleur de tes pensées?

Hassouna. — Peut-être. (Un pas vers Joujou.) Tu es bien arrogante, mon loup! N'est-ce pas toi qui me cherches querelle à présent? Il faudrait le dire!

Joujou. — Cela ne me ressemblerait pas.

Hassouna, la lèvre dédaigneuse, dans un défi. — Quel dommage! As-tu peur?

Joujou. — Pas assez pour te cacher...

Hassouna. — Quoi donc?

Joujou. — Ce que nous pensons toutes!

Hassouna. — Attends que je prenne un appui. (Elle s'assied.) Tu penses donc?

Joujou. — Que ton attitude n'est pas claire dans cette affaire.

Hassouna. — Sans indiscrétion, quelle affaire?

Joujou. — Celle qui, depuis trois jours, nous étouffe, alors que, toi, tu te promènes indifférente dans tout ce chagrin, avec un petit air en dedans et en dessous qui finit par me donner sur les nerfs!

Hassouna. — Voyez-vous ça, la tigresse!

Lola. — Joujou a raison...

Hassouna, à Lola, avec un mauvais regard. — Toi, tu m'embêtes, comme on disait au « Rat Mort ». Et j'atténue... (A Joujou.) Veux-tu reprendre?

Rose. — Oui, elle a raison, nous sommes indignées!

La Préfète. — Révoltées! Et il fallait que ça sorte!

Hassouna, se levant, farouche. — Ah! elles s'ébrouent toutes! Tant mieux. Je crois qu'on va s'expliquer.

La Préfète. — Je le crois!

Hassouna, à la Préfète. — Parle donc, toi qui as de la voix! Que me veux-tu?

La Préfète. — Diverses choses. Une petite question, au préalable. Sais-tu malaxer l'opium, Hassouna?

Hassouna. — Curieuse!

Joujou. — Et qui t'a donc appris à le faire?

Hassouna. — Curieuse!

Joujou. — Ne serait-ce pas, par hasard, un ami de ton amant?

Hassouna. — Mon amant serait-il le tien?

Joujou. — Je ne vis pas de lui, moi, et, cependant, je l'aime plus que toi!

Hassouna. — C'est au peintre qu'il faut le dire!

Dornis. — Tu le peux, Joujou: ne renions jamais nos dieux! Et la fidélité du cœur est de toutes la plus belle.

Hassouna, à Dornis. — Ah! vous aboyez avec elles, vous?

Dornis, essayant de plaisanter. — Non, moukère, j'attends mon thé!

Hassouna. — Courage, l'homme. Elles sont déjà quatre à montrer les crocs. Vous pouvez être aussi tranquille que lorsque vous combattez héroïquement vos ennemis, derrière de grosses murailles d'acier.

Joujou. — Ne cherche donc pas à faire dévier la conversation, Hassouna. J'y reviendrais. Je suis têtue. N'est-ce pas Arnaud qui t'a enseigné l'art de faire les pipes?

Hassouna. — Si on te le demande, tu répondras que cela ne regarde que moi.

Lola. — N'a-t-on jamais fumé ici, malgré la défense de Jean?

Hassouna. — Dis à ton Dieu que c'est mon secret!

La Préfète. — Il y a un mois, quand ton ami a fait cette absence de huit jours à la Rochelle, n'aurait-on pas abusé sur ces lits, pendant les huit nuits de ces huit jours, de la drogue enchantée?

Hassouna. — Achète-moi de tes deniers et ton esclave te répondra.

Joujou. — Pendant ces nuits-là, comme par hasard, Touffiane pleurait à sa fenêtre...

Rose. — ... En attendant quelqu'un qui ne venait pas!

Hassouna. — Voilà ce que c'est que de pleurer aux fenêtres.

La Préfète. — Sans remonter si loin dans tes souvenirs, Hassouna, essaie donc de te rappeler si personne n'a fumé chez toi cette nuit même?

Hassouna, comme sous un choc, pâle. — Cette nuit?

Dornis, dressé, attentif. — Eh! là! qu'est-ce que cette histoire?

Hassouna, passant du blanc au rouge, et dans une soudaine explosion de fureur, à la Préfète. — Veux-tu, chienne, que je te fasse rentrer ça dans la gorge?

Joujou. — Prends garde, Hassouna...

Rose. — Ta colère te trahit!

Lola. — Ah! non, tu n'es pas des nôtres!

Hassouna. — Tu t'en aperçois aujourd'hui?...

La Préfète. — On s'en doutait!

Hassouna, avec une exaltation grandissante. — Mais il fallait donc me le demander! Non! Non! je ne suis pas des vôtres!... Moi, j'appartiens à ceux que vos chiens vont déchirer là-bas... On ne peut pas être à tout le monde! Et que voulez-vous savoir encore?... Croyez-vous me faire peur avec vos questions?... Ah! mes agneaux! Si j'aime l'opium? Beaucoup! Pour son parfum? Non pas. Mais pour sa bonne besogne! C'est un goût que j'ai pris chez Touffiane, un soir qu'ils étaient quinze avachis sur les nattes, ivres-morts... La drogue les avait couchés comme des loques. C'était un champ de bataille. Je pensais à la chaîne dont parlait un jour mon seigneur et maître, la fameuse chaîne d'or qui vous relie tous... Oui, ils étaient enchaînés, mais par terre... par terre... bavants, vaincus, fauchés!... Alors, tout à coup, j'ai vu l'opium achever son œuvre! Ils n'étaient plus quinze, ils étaient cent mille, ils étaient des millions aplatis sur le sol d'Occident... et sur eux galopaient d'innombrables fantasias de cavaliers arabes, le sabre haut, le sabre rouge... taillant dans le tas!... Ah! c'est ça qui était beau, c'est ça qui était beau!

Dornis, effaré, allant tirer le rideau de la baie, au fond. — Ne criez donc pas ainsi, nom d'un chien, vous allez ameuter tout le vieux port!

Joujou, frémissante. — Hein! croyez-vous qu'elle sue la haine?

Hassouna. — Gourmande! C'est de l'amour qu'il te faut? Passe au rayon de tes soupirants!

Rose. — Alors, si tu nous détestes à ce point...

Hassouna. — Un peu plus!

Lola. — Pourquoi n'es-tu pas partie?

Hassouna. — Patience!

La Préfète. — On ne te retenait pas!

Hassouna. — Tout a son heure, et chaque heure est écrite!

Joujou. — Que fais-tu parmi nous?

Hassouna. — Si ça t'intrigue, suppose que je me venge.

Joujou. — Du bien qu'on t'a fait?

Hassouna. — Lequel?

JOUJOU. — Tu es la seule ici qui ait vécu de la charité!

LOLA. — Les religieuses t'ont recueillie...

HASSOUNA. — Ah! ah! Pour me crever sous les travaux de couture!... J'avais les yeux usés et la poitrine rentrée. J'ai rapporté cent fois ce que j'ai mangé.

JOUJOU. — On t'a éduquée, on t'a instruite...

HASSOUNA. — Pour mieux m'apprendre, dans vos journaux et dans vos livres, comment on égorge l'Islam. Et pour me faire lire un grand mot marabout: « Civilisation!... » Ah! celui-là, j'en ai fait le tour! Des gendarmes, des pauvres et des prostituées!

DORNIS. — Non, vous n'avez pas assez levé les yeux, ma pauvre petite.

HASSOUNA. — Allez!... J'ai vécu sur la route, je connais vos hommes.

JOUJOU. — Et tu es payée pour savoir qu'il y en a de bons!

HASSOUNA. — Les meilleurs m'ont parfois offert à boire, mais ils ont toujours oublié de me demander si j'avais mangé.

JOUJOU. — Enfin, tu vivais dans notre confiance, dans notre amitié, et tu nous souhaitais tout le mal de la terre!

HASSOUNA, hors d'elle. — Non, Joujou, c'est trop! La moitié de celui qu'on a fait à mes frères pourrait me suffire! Et si je voyais seulement flamber demain tous vos navires et toutes vos machines de mort, avec ceux qui les font marcher, j'emporterais au désert un beau souvenir!

ENSEMBLE, menaçantes.

JOUJOU. — Ah! sauvage!... sauvage! sauvage! Tu ne resteras pas un jour de plus à Toulon, je te le garantis!...

LOLA. — Je ne sais ce qui me retient de t'arracher les yeux!

ROSE. — C'est à nous que tu oses parler ainsi!... C'est à nous!

LA PRÉFÈTE. — Et nous avions cette vipère avec nous!... Et nous étions là, bonnes bêtes, les yeux fermés!

DORNIS, essayant de les calmer, se jetant entre elles. — Voyons, mes enfants, voyons... Ah çà! qu'est-ce que c'est que ce vent de folie!... Mais c'est un vent de folie qui vous emporte toutes!... Allez-vous vous taire?

Scène XII

LES MÊMES, JEAN CADIERE, JEROME SAURES, puis BECFIGUE

CADIÈRE, entrant par le fond, suivi de Saurès. — Qu'est-ce qui se passe?... On vous entend crier jusque sur le quai!

HASSOUNA, encore dans l'égarement de la discussion. — Il se passe que ces femelles ont reçu le fouet!

JOUJOU. — Il se passe... Jean, sauve-toi de ce monstre!... Car cette femme est un monstre, entends-tu bien?... Dans un accès de rage, elle vient de se montrer telle qu'elle est! Elle te hait comme elle nous hait! Et, si j'ignore encore quel rôle elle a joué dans le malheur d'Arnaud, dans tous les cas, je jure qu'elle en sait plus long que nous!

CADIÈRE, pâlit. — Tht! Tht... Th!... Doucement... doucement... On ne s'explique bien que dans le calme... Il faut vous calmer, Joujou... et puis, nous causerons...

A ce moment Becfigue fait irruption par la gauche, très émue.

BECFIGUE. — Mademoiselle Touffiane!... Voilà mademoiselle Touffiane.

TOUS, saisis, sauf Hassouna qui, silencieuse, brusquement glacée, va se jeter sur le divan, à gauche, étendue sur le ventre, face au public. — Touffiane!

BECFIGUE. — Elle-même! Je viens la voir descendre de voiture... Tenez! (Ecartant la draperie de la baie.) Elle arrive... (Elle se précipite sur la terrasse.) Par ici, mademoiselle Touffiane, montez par ici!... Ah! pechère, qu'elle est pâle!... (Touffiane parait sur la terrasse.) Voulez-vous une tasse de tilleul?

Scène XIII

LES MÊMES, TOUFFIANE

Touffiane entre dans le silence consterné de tous. Elle est très pâle, en effet, et ses jambes semblent à peine la porter. Tous l'entourent et la soutiennent.

CADIÈRE. — Touffiane!... D'où venez-vous?

TOUFFIANE. — De Monte-Carlo!

JOUJOU. — De Monte-Carlo?

CADIÈRE. — Vous étiez à Monte-Carlo?

TOUFFIANE, s'asseyant, comme à bout de force. — Depuis trois jours...

C'est dit dans un souffle. Elle ne peut pas parler.

BECFIGUE, qui la contemple avec pitié. — Ah! pechère! pechère!

SAURÈS, à Becfigue. — Donne-lui quelque chose... elle va se trouver mal...

BECFIGUE. — Je vais chercher un peu de « fort »!

Elle s'échappe à gauche tandis qu'on entoure Touffiane.

TOUFFIANE. — Non... je ne veux rien... je ne veux rien...

CADIÈRE, s'asseyant à côté de Touffiane et lui pressant affectueusement les mains. — Vous êtes émue, mon petit... Faites un effort sur vous-même... doucement... là... doucement...

TOUFFIANE. — Je ne veux rien...

CADIÈRE. — Oui, il faut la laisser tranquille... Rose... allez dire à Becfigue qu'on n'a pas besoin d'elle...

LA PRÉFÈTE, qui est plus près de l'antichambre, à Rose. — Attends, j'y vais!...

Elle sort et rentrera doucement quelques instants plus tard.

SAURÈS, à Touffiane. — Ça va mieux?

TOUFFIANE. — Oui...

Joujou tamponne, avec son petit mouchoir, la sueur qui perle au front de Touffiane.

SAURÈS. — Ne l'entourez pas trop... Ce n'est rien. Un vertige du cœur. Ah! la drogue, Touffiane, vous voyez bien, la drogue!...

CADIÈRE. — Remettez-vous tout à fait, mon petit, et, quand vous pourrez parler...

TOUFFIANE. — Je puis. C'est fini...

CADIÈRE, à Saurès, dans une interrogation. — Saurès?

SAURÈS. — Oui, oui, aucun inconvénient... Lola, un peu plus d'air...

CADIÈRE. — Alors, dites-nous, mon petit... doucement, sans vous presser... Que faisiez-vous, à Monte-Carlo, puisqu'il est à Vintimille?... Il est, n'est-ce pas, à Vintimille?

TOUFFIANE. — Non.

JOUJOU. — Arnaud n'est pas?...

CADIÈRE, à Joujou. — Je vous en prie, pas tous à la fois. N'étourdissons pas cette pauvre enfant. (A Touffiane.) Où l'avez-vous laissé?

TOUFFIANE. — Il n'était pas avec moi... Je vais tout vous raconter...

CADIÈRE. — C'est cela... Sans nerfs, ma petite Touffiane, dites... et dans l'ordre...

TOUFFIANE. — Lundi, vers sept heures du soir, il est venu à la maison... Je ne l'avais pas vu depuis deux jours... J'avais du chagrin... Ses yeux brillaient... il avait l'air d'être surexcité et de se contenir. Pourtant, il m'a parlé avec douceur... Puis, il s'est assis sur le divan, à regarder entrer la nuit... Quand nous avons été tout à fait dans l'ombre, il m'a dit tristement : « Touffiane, j'ai obtenu cinq jours de permission avant le départ du *Thermidor*. Veux-tu que nous les passions ensemble, tout seuls, à Monte-Carlo ? » — « Oh ! oui, Arnaud. » — « Eh bien, passe devant. Prends demain matin le train de neuf heures et demie. Tu m'attendras là-bas. J'ai quelques affaires de service à régler. » Il souriait... « Pour t'occuper, tu tâcheras de gagner notre matérielle. Mais sois raisonnable... »

CADIÈRE. — Et il vous a donné un chèque sur sa banque.

TOUFFIANE. — Ah ! vous savez ?... Oui... Un reçu que j'ai touché avant de prendre le train. Il y avait beaucoup d'argent... Je n'ai pas compris pourquoi il me donnait tant d'argent...

CADIÈRE. — Enfin, vous êtes partie... (Hassouna, qui s'est soulevée sur le divan, fait un mouvement pour s'éloigner. Mais Cadière l'arrête d'un appel sans brusquerie.) Reste donc, Hassouna... Où vas-tu ?... Reste donc !... (Hassouna reste sur place, le visage envahi d'une flamme sombre. A Touffiane :) Vous êtes partie... Vous l'avez attendu, tout le mercredi, vainement...

TOUFFIANE. — Oui, à tous les trains... J'allais à tous les trains...

CADIÈRE. — Et, de sa part, nul signe de vie ?

TOUFFIANE. — Mercredi soir seulement, un petit mot me disant qu'il était retardé, qu'il arriverait le lendemain...

CADIÈRE. — Le lendemain jeudi... Bien. Et jeudi ?

TOUFFIANE. — Jeudi, une autre lettre. Arnaud me disait d'aller à Vintimille dans la journée même, et d'y lancer une dépêche...

DORNIS. — Ah !... ça s'éclaire...

TOUFFIANE. — ... Une dépêche qu'il avait écrite lui-même et qu'il avait jointe à la lettre.

CADIÈRE. — Cette dépêche était adressée à son commandant, c'est bien celle-là ?

TOUFFIANE. — Oui... il protestait de son innocence... pour le vol... Vous savez donc tout ?

CADIÈRE. — Nous commençons à savoir, mon petit. Ça va venir... Ça vient. Continuez. Tout de suite, vous êtes partie pour Vintimille. Vous avez mis la dépêche à la poste. Evidemment, vous ne compreniez rien...

TOUFFIANE. — Si, je comprenais qu'il désertait... Mais, que faire ?... Je n'avais plus la tête à moi... J'obéissais. Je me disais que je l'empêcherais bien, quand il m'aurait rejointe à Monte-Carlo...

CADIÈRE. — Mais, il ne vous a pas rejointe.

TOUFFIANE. — Toute la nuit je l'ai attendu dans la gare... Je savais qu'il n'y avait plus de train... Mais, j'étais folle, n'est-ce pas ?... J'étais folle... Et puis, tout à coup, j'ai compris qu'il ne viendrait pas, qu'il m'avait éloignée de Toulon pour se débarrasser de moi... Et l'argent, c'était un adieu... Alors, je suis restée là, sur un banc, ne sachant où aller... comme un chien perdu... Au rapide du matin j'ai vu descendre Maillard... (A Rose.) tu sais, Maillard, de la défense fixe... En apercevant un camarade d'Arnaud, je me suis mise à sangloter. J'avais le cœur trop gros... Je lui ai demandé conseil... Alors... il m'a dit : « Touffiane, vous n'avez qu'une chose à faire, il faut rentrer à Toulon, sans perdre une heure. » Il m'a accompagnée à l'hôtel, et c'est lui qui m'a fait ma valise. Un peu plus tard, il a pris mon billet, il m'a mise dans le wagon... Cadière... Cadière... j'ai du chagrin... Je l'aime tant, mon petit Arnaud... Qu'est-ce qu'il est devenu ?... J'ai peur qu'il se soit fait du mal... (Elle n'ose achever.) Oh ! j'ai du chagrin...

> Elle fond en larmes comme une enfant, le visage caché dans ses mains. Rose, la préfète, Lola, pleurent aussi, à la dérobée, avec une espèce de honte ou de pudeur. Joujou fixe sur Hassouna un regard intense. Hassouna ne quitte pas Touffiane des yeux. Dornis, le dos tourné, tambourine des doigts sur la tablette du bahut. Saurès, pensif, observe Cadière, en se lissant la moustache d'un geste machinal. Cadière s'est levé et fait quelques pas lentement, la tête dans les épaules.

HASSOUNA, tout à coup, dans le silence. — Sèche tes larmes, Touffiane, si c'est pour sa vie que tu crains. Les hommes ne se tuent pas pour si peu.

CADIÈRE. — Oui, mon enfant, écoutez Hassouna. Ses pressentiments ne la trompent jamais... Elle est voyante. Vous reverrez Arnaud, c'est moi qui vous l'affirme. Ecoutez... encore une question... une seule et on ne vous tourmentera plus. Les lettres ? Les lettres étaient envoyées de Toulon, bien entendu ?

TOUFFIANE, épuisée, les yeux dans son mouchoir avec un geste las des épaules. — Je ne sais pas...

CADIÈRE. — Vous n'avez pas regardé le timbre de la poste ?

TOUFFIANE. — Je ne pensais pas à ça...

CADIÈRE. — Elles sont déchirées ?

TOUFFIANE. — Oui... Ah ! non... pas la dernière... Qu'en ai-je fait ?... Joujou, dans mon sac... (Joujou fouille dans son petit sac à main, en sort divers objets, une glace, une bourse, un mouchoir, un bâton de rouge pour les lèvres, des clefs, des billets de banque, mais pas de lettre. Hassouna observe tout ce manège d'un regard intense, avec des alternatives d'angoisse et de soulagement.) Tu ne trouves pas ?... Fais voir ?... (Elle fouille elle-même.) Alors, je ne sais plus... Ah !... je l'ai... je l'ai !...

> Elle entr'ouvre fébrilement son corsage. La lettre est là, sur sa gorge. Elle la donne à Cadière qui examine l'enveloppe, le timbre, puis la lettre elle-même. Dornis et Saurès se sont rapprochés de lui et procèdent à l'examen par-dessus son épaule. Le bras de Cadière retombe doucement, la lettre au bout des doigts. Un éclair de réflexion foudroyante.

CADIÈRE, d'une voix changée, étrange, sans timbre. — Mes petites, je vous demande de me donner un peu de solitude... (Mouvement d'Hassouna.) Pas toi !... Ne bouge pas !... (A Jérôme Saurès.) Saurès, il faudrait prendre soin de cette enfant. (Il désigne Touffiane, qui semble hébétée de fatigue et de chagrin.) Voulez-vous l'accompagner ?...

DORNIS. — Elle a gardé sa voiture, nous allons la reconduire...

CADIÈRE — C'est ça... il ne faudrait pas la laisser trop seule...

JOUJOU. — Oh ! nous ne la quitterons pas !

LOLA. — Oh ! non !

ROSE. — Bien sûr !

LA PRÉFÈTE. — Bien sûr, voyons !

Cadière. — Je vous remercie. Vous êtes de bonnes camarades... Je vous remercie...

Cependant Saurès a déjà offert son bras à Toufiane qui se laisse faire.

Dornis. — Son petit sac... là... qu'elle oublie.

Il prend lui-même le sac. Et ils sortent tous, sans mot dire, dans un silence pesant chargé d'angoisse. Cadière referme lui-même la draperie de la baie.

Scène XIV

JEAN CADIERE, HASSOUNA

Cadière, son visage s'est décomposé, mais il parle très simplement. — Hassouna... depuis quand n'as-tu plus vu Arnaud?

Hassouna, elle est toute blanche elle aussi, avec l'air fermé d'une menteuse résolue. — Depuis samedi... Quand nous avons dîné tous les trois.

Cadière. — Ah?... Cherche bien!

Hassouna. — Depuis que tu ne l'as plus vu toi-même.

Cadière, immobile. — Curieux! curieux!... curieux!

Hassouna. — Ce qui est curieux, c'est ta question. Que supposes-tu donc?

Cadière. — Rien. Je n'ai plus le temps de me livrer à des suppositions. Je vais tout droit.

Hassouna. — En vérité, vous perdez l'esprit, les uns et les autres. J'ai bien envie de rire!

Cadière. — Je ne crois pas.

Hassouna. — Tous ces pleurs et tout ce drame pour un jeune homme qui veut changer de climat! Voilà-t-il pas un deuil national!... Quant à moi, je te demande la permission de garder mon désespoir pour...

Cadière. — Chut!... Plus de mots inutiles! Il s'agit de savoir quand tu as vu Arnaud. Je puis trancher la question en partie. Tu l'as vu notamment... (Il regarde l'enveloppe de la lettre qu'il a gardée dans la main.) Mercredi. Mercredi soir. Je roulais sur Paris. Il s'est installé là... (Il pose la main sur un des panneaux du bahut qui se rabat en pupitre.) Il a ouvert ce tiroir... Il a pris de ce papier... (En parlant il exécute ce qu'il dit.) Et il a écrit... cette lettre... Après... ce que vous avez fait après... c'est toi qui vas me le dire. Car il faut répondre! (Il marche sur elle, lentement. Il a un tel aspect qu'elle recule, effrayée, le coude levé comme pour parer un coup.) Sans détour, sans mensonge. Tout ça, c'est fini. Réponds, tu feras bien...

Il y a quelques secondes effrayantes. Il continue d'avancer vers elle, à pas mesurés, comme automatiques. Il a le regard fixe des fous, et ses muscles se ramassent. Elle lit le meurtre dans ses yeux, tourne autour des meubles pour le fuir, dans une panique de conservation animale. Elle arrive ainsi, en reculant, jusqu'à la porte de sa chambre qui lui barre la retraite. Et elle demeure là, le bras toujours replié à la hauteur du front, les épaules recroquevillées sur la poitrine et les jambes fléchissantes. Mais brusquement, comme il va l'atteindre, elle se redresse et fait un mouvement vers lui, la tête levée, le buste en arc, tout le corps offert à l'étreinte homicide, avec une étrange lumière sur le visage.

Hassouna. — Et s'il me plaît, à moi, que tu me tues! (Il s'arrête net, comme sous un choc, et porte la main à son front.) Tue-moi. Je n'ai pas envie de résister.

Cadière. — C'est vrai, j'allais... Moi!... Tu m'as réveillé!... Qu'est-ce que j'allais faire!...

Hassouna. — Ton métier. Quelle pudeur!... Est-ce la première fois que tu tues des femmes et des enfants... et des vieillards sans défense?... Ah! je sais... D'ordinaire tu t'y prends de plus loin. Essaie tout de même. De près, c'est peut-être aussi amusant!

Cadière. — Tu peux, maintenant, tu peux... Va, tu ne risques plus rien. La folie est passée...

Hassouna. — Ne gémis pas, ça reviendra.

Cadière, il est encore haletant. — Perds cet espoir; la violence, je sais bien, ferait mieux ton affaire. Elle n'aboutit pas. Moi, j'ai un but à atteindre... J'allais l'oublier. Que veux-tu? Ne chérir au monde que deux êtres, leur avoir donné tout ce qu'on porte en soi d'affectueux... apprendre qu'ils vous trompaient... Et cette révélation d'un seul coup! Les voir... les voir... salement... Voir ça!... N'est-ce pas?... C'est une minute terrible à franchir.

Hassouna. — Eh bien, il fallait frapper. Je ne te croyais pas si lâche.

Cadière — Ni moi si courageux.

Hassouna. — Avec un homme de chez moi, le couteau se serait déjà montré.

Cadière. — Les hommes de chez moi sont heureusement plus près de l'homme. Et, maintenant, Hassouna, il faut me dire où est Arnaud.

Hassouna. — Ha! ha! si tu ne comptes que sur moi!

Cadière. — C'est ça que je dois savoir.

Hassouna. — Vraiment, tu me le feras dire?

Cadière. — Il le faut.

Hassouna. — Par quel moyen?

Cadière. — N'importe lequel. Celui qui se présentera. Mais, ni toi ni moi ne franchirons ce seuil que tu ne m'aies dit...

Hassouna, avec une sorte de transfiguration soudaine. — Ah! l'heure est venue!

Cadière. — ...où est Arnaud!

Hassouna. — Où est mon père? Où sont mes frères? Où est ma petite sœur Fathima? Où sont-ils? Te l'ai-je demandé?

Cadière. — Que veux-tu dire?

Hassouna. — Retourne au Maroc, fouille la terre de Mogador, et tu trouveras leurs cadavres en pourriture. Un navire français, la *Fraternité*, croisait un jour par là, tu te rappelles, mon ami? Le grand capitaine a donné l'ordre de charger les canons et tous les miens sont morts sous une grêle de mitraille!

Cadière, glacé, immobile, sans accent. — Hassouna... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, ce n'est pas vrai?

Hassouna. — C'est vrai, mon capitaine, comme Allah est Dieu! Ah!... tu veux bien m'écouter, à présent, je te remercie... Pour ta peine, je te récompenserai de quelques détails. Des hommes, je ne sais rien. Ils sont tombés comme des épis. Ils sont tombés, voilà tout. Mais la petite Fathima... écoute, on m'a raconté que la petite Fathima ne voulait pas mourir. Elle courait vers la vie. Alors un éclat d'obus lui a enlevé un bras. Comme elle bondissait toujours, un autre lui a décollé la tête... Et par ces deux trous, le joli sang rouge s'est mis à couler comme la source du Djebel-Oued... Es-tu content?

Cadière, bouleversé. — Tais-toi, je t'en prie...

Hassouna. — Moi, je suis une petite bonne femme cocasse!... Je t'ai dansé la danse de la tête coupée... Et tu t'es saoulé de mes caresses. Car tu t'en es saoulé, mon garçon! Maintenant, brise-moi le crâne!

Ta besogne sera presque achevée. Il n'y aura plus que ma mère... Ah!... Il est important que tu saches où la trouver... Près de Rabat, autour des cantonnements. Elle est folle! Elle fait l'amusement des soldats ivres. Tâche de l'abattre d'un seul coup, n'est-ce pas? Je te demande ça en échange du plaisir que j'ai pu te donner.

Cadière, qui la regarde avec épouvante. — Oh!... Et tu as pu vivre près de moi pendant un an dans cette haine!

Hassouna, dans un véritable cri de douleur. — Ah! dans la haine! qu'est-ce que ça fait! Mais dans l'amour!

Un silence. Cadière s'efforce de redevenir maître de lui.

Cadière, dans une sorte d'accablement, comme à lui-même. — Ma pauvre enfant!...

Hassouna, à mi-voix. — La haine, ce n'est rien. C'est bon. Ça fouette! Sans elle, qu'est-ce qu'ils feraient là-bas, les survivants? On se couche avec la haine, on se lève avec elle. C'est une compagne. Seulement, il faut pouvoir lui parler tout bas... Ne me plains pas de te haïr, mais plains-moi d'avoir vu l'amour se glisser entre ma haine et toi. Merci bien! Voilà l'enfer! Oui, mon agneau, comprends si tu peux!... Je voudrais te rendre le mal pour le mal et je crie de plaisir dans tes bras... Je te regarde et je me dis: « Voilà la place du cœur. Une pointe, là, doucement, et je verrai le sang de Fathima jaillir par une autre blessure! Et ce sera un roumi de moins! » Mais tu lèves les yeux sur les miens et la tête me tourne... Je n'ai plus qu'une idée, t'entendre parler... un besoin, sentir tes mains sur mes épaules... frotter mon corps contre ta peau, comme une chienne que je suis! Plus tard, je t'exécuterai. Demain, tiens, demain! Mais demain n'arrive jamais!

Cadière. — C'est arrivé, Hassouna. Ma plus grande douleur vient de toi!

Hassouna. — Si c'était vrai! Mais je n'ai pas pu... Le mal nous lie. C'est comme toi, tiens. Tu ne m'aimes pas... Ah! Dieu non! Pourtant tu n'as pas pu, tout à l'heure, m'achever de tes mains. Par bonté d'âme? Allons donc! Alors? Parce que tu as senti l'odeur de ma gorge... Tu m'as devinée, sous cette robe, nue et brûlante... et si tu m'avais prise... Eh bien, moi aussi je suis sans volonté. J'ai voulu te faire hurler de rage... et je n'ai pas pu. Ton Arnaud n'est pas mon amant...

Cadière. — Ah! à quoi bon, maintenant!

Hassouna. — Il n'est pas mon amant!... Ah! si je pouvais te dire le contraire!... Je te tiens, je ne t'épargnerais pas! Va, ce n'est pas ma faute! Ni la sienne!... Allah! le pauvre! Il donnerait sa vie pour cette minute!...

Cadière. — Assez!... (Plus bas.) Assez. Chaque mot que tu me dis me troue le cœur...

Hassouna. — C'est vrai que tu souffres?... Quel bonheur!... Si tu le voyais se rouler à mes pieds...

Cadière. — Assez, je te dis!

Hassouna. — Pour m'avoir, si je veux, il commettra tous les crimes... voleur, assassin...

Cadière. — Tu mens! Et c'en est assez!

Hassouna. — Tout ce que je voudrai!

Cadière. — Tais-toi! (Elle se tait. C'est une bête mâtée.) Tu t'efforcerais en vain d'être le monstre qu'on disait... Tu n'es qu'une malheureuse, Hassouna. Nous sommes des malheureux. Et ne crois pas que ce soit la jalousie qui me torture. C'est une douleur, hélas, plus profonde et plus impitoyable. Qu'Arnaud ne soit pas ton amant, il n'importe guère à présent. Tu voudrais qu'il le fût, et il veut l'être. C'est comme si les choses s'étaient accomplies. Et ta pauvre vengeance reste entière, mon enfant. Tu peux la savourer âprement... Car je t'aimais, Hassouna, d'un amour bien différent de celui que tu conçois!

Hassouna, avec rage. — Non!

Cadière. — Ah! d'un tout autre amour. Il y avait dans cet amour-là tout le meilleur de moi-même... Il me semblait que je t'élevais petit à petit jusqu'à nous... Oui... tendresse absurde, je vois bien... Elle s'essayait à la besogne des siècles. Et, en ce moment encore, je prononce des paroles inutiles... Et toutes celles que je pourrais trouver pour t'expliquer que le meurtrier des tiens ce n'est pas moi...

Hassouna, l'interrompant dans un sarcasme. — Ah! Ah! ce n'est pas toi!

Cadière. — Non, ce n'est pas moi!... C'est un mouvement de progrès plus puissant que les êtres, et dont je ne suis que le serviteur résigné. Je ne fais qu'obéir, je frappe dans l'inconnu, et, Dieu merci, j'ignore qui je frappe... Ah! tu ne sais pas, Hassouna, l'histoire de ces tristes luttes!... Nous allons là-bas les mains tendues, chargées des bienfaits que nous avons accumulés à travers les âges, en nous courbant sous la pensée et le travail. Nous vous offrons ces fruits dans la paix, et vous les accueillez par la guerre. C'est vous qui nous assassinez, au détour des routes ou sur nos chantiers laborieux, sauvagement... pour le seul plaisir de la haine et du carnage, pour le seul plaisir de tuer... Alors, nous sommes contraints d'opposer la force à la cruauté. Mais, nous ripostons sans joie, ma pauvre enfant, sache-le bien! Car si votre ivresse est de donner la mort, la nôtre est de sacrifier notre vie.

Hassouna. — Ha! Ha! pour des profits!

Cadière. — Pour une idée!... Et voilà pourquoi nous ne parlons pas le même langage!

Hassouna, moins sûre d'elle, sourdement. — Oui, toi, tu dis des phrases... et moi, je vois mourir Fathima...

Cadière. — Oui... à quoi bon? à quoi bon?... Tout cela est fermé pour toi... Ecoute, cependant, écoute ceci, qui est plus accessible... Je suis seul au monde... Depuis longtemps... je n'ai plus de famille... J'ose à peine prononcer le mot devant toi... Enfin, je suis seul... Et si tu étais pour moi tout l'amour, Arnaud était toute l'amitié... Je te répète, je t'affirme, Hassouna, que les trois jours que je viens de passer ont été comme une agonie... Et le reste, le choc de la révélation, c'est le plus beau de tous les coups de poignard. N'en doute pas. Ta rancune est assouvie. Ne frappe plus! Il ne t'a rien fait, lui...

Hassouna. — C'est un chrétien!

Cadière. — C'est un innocent!

Hassouna. — Fathima était innocente. D'ailleurs, c'est toi que je frappe.

Cadière. — C'est fait, te dis-je. J'ai assez souffert pour que de nouveaux coups me laissent insensible.

Hassouna. — Tu dis ça pour me fléchir.

Cadière. — Non, pour te fléchir, je te dirais bien d'autres choses... car tu es meilleure que tu ne le crois, ma pauvre petite. Pour te fléchir, je te rappellerais les moments que nous avons vécus... Je t'ai aimée, je t'ai protégée, Hassouna!

Hassouna, brusquement. — Tais-toi, puisque c'est fini!

CADIÈRE. — Au nom de ces moments-là, ne perds pas un malheureux. Demain, par ta faute, il sera traqué comme le dernier des criminels.

HASSOUNA. — Ah! tu y tiens, n'est-ce pas, à ton Arnaud?... Ce serait ton frère, tu n'y tiendrais pas plus!

CADIÈRE. — Pas autant, Hassouna. Il était pour moi non pas comme un frère, mais comme un fils.

HASSOUNA, après l'avoir regardé longuement. — C'est bien... Donne-moi la nuit pour lire en moi.

CADIÈRE. — La nuit?

HASSOUNA. — Viens demain matin. Par Allah, je te jure que tu sauras où il est.

CADIÈRE — Demain matin, il sera peut-être trop tard pour le rejoindre, pour...

HASSOUNA, énigmatique. — Peut-être...

CADIÈRE, visiblement à bout de forces. — Cesse de me torturer, je suis à bout. Ecoute, tu veux te replier sur toi-même... Soit. Je suis tranquille. Cela vaut mieux, tu as raison. Nous nous épargnerons ainsi des paroles inutiles... Recueille-toi! Dans quelques minutes, tu viendras me dire toi-même...

Et ce disant il se dirige vers la porte du fond à droite.

HASSOUNA, l'arrêtant d'un mot bref. — Où vas-tu?

CADIÈRE. — A côté... Moi aussi, j'ai besoin de me ressaisir. Un peu de silence autour de nous. Je t'attends, Hassouna. (Il est à la porte.)

HASSOUNA. — Arrête!

CADIÈRE, comme sous un choc. — Pourquoi?

HASSOUNA. — Parce qu'il me plaît!

CADIÈRE. — Mais pourquoi?

HASSOUNA. — Pas là! Va dans ma chambre si tu veux, mais pas là!

CADIÈRE, après un temps de stupeur. — Ah! bah!

HASSOUNA. — Méfie-toi! (Cadière veut ouvrir la porte. Elle est fermée à clef.) Ah! méfie-toi!

CADIÈRE, livide, revenant à elle. — La clef... donne-moi cette clef!

HASSOUNA. — Jamais!

CADIÈRE, lui saisissant les poignets. — Cette clef... tu entends? tout de suite!... Où est-elle?

HASSOUNA, se dégageant et se jetant en arrière. — Ah! sauvage!... Hein! Tu le vois, comme tu m'aimes... Entre lui et moi tu n'hésites pas une seconde et tu me briserais les os pour le retrouver cinq minutes plus tôt!

CADIÈRE. — Alors, tant pis! Un coup d'épaule...

Mais elle s'est déjà jetée entre la porte et lui.

HASSOUNA. — Passe pour voir!

CADIÈRE, à distance. — Ecarte-toi!

HASSOUNA, brusquement, d'une voix changée. — Ah! au fait, non!... Cette fois, tu ne me ferais pas grâce, je le lis dans tes yeux!... Tiens!...

Elle a pris la clef dans la coupe, ouvre elle-même la porte et en pousse violemment le battant. Cadière se précipite, elle lui fait place.

CADIÈRE, figé sur le seuil, après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce. — Cet homme... Qu'est-ce que cet individu fait ici?

HASSOUNA. — Tâche de le savoir! Quant à l'autre, tu ne le reverras plus! Il est au diable, ton Arnaud! C'est un peu loin! Va le chercher!

Elle va se jeter sur le divan, à gauche, dans l'attitude d'un sphinx, face au public. Cependant, Taïeb est apparu sur le seuil du petit salon.

Scène XV

LES MÊMES, TAIEB

TAÏEB, blanc de terreur. — Sidi, je suis un vieillard, ne me fais pas de mal...

CADIÈRE. — Qu'est-ce que tu faisais là, toi?... Ah! tu apportais l'opium... Tu t'es caché. L'opium et quoi?... Tu es leur complice, n'est-ce pas?

TAÏEB. — Sidi...

CADIÈRE. — Silence! Passe devant! Chez moi, 3, rue Peiresc. Je te suis. En route! si tu bouges, je te mets la main au collet. File droit! Allez! allez!

Il le pousse vers la sortie, brutalement.

RIDEAU

Touffiane : « *Je vais tout vous raconter...* »

Hassouna.
Arnaud
Cadière

SCÈNE V. — Cadière : « *Tu es vraiment libre, prononce-toi.* »

ACTE III

Même décor, le soir. Au dehors, une grande nuit bleue, très claire.

Scène première.

HASSOUNA, TAIEB, ARNAUD, DEUX MATELOTS ITALIENS

Au milieu de la pièce, une malle assez grande que deux matelots bronzés s'apprêtent à enlever. Près de la malle, une valise gonflée. Et des paquets noués à l'orientale, des paquets de nomade... Hassouna est en train d'en achever un sur une table. Elle l'emplit d'objets les plus divers, jetés en désordre autour d'elle sur les fauteuils. Au fond, la haute stature de Taïeb. A gauche, assis sur le lit de fumerie, les coudes aux genoux et la tête entre les poings, Arnaud. Il est silencieux et comme indifférent à ce qui se passe autour de lui.

PREMIER MATELOT, à Hassouna, au moment où il va soulever la malle. — *La Signora si accompagna subito à bordo?*

HASSOUNA, à Taïeb. — Ces Italiens ne me comprennent pas... Dis-leur de mettre le grand coffre dans la cale, mais tout le reste avec nous dans la cabine.

TAÏEB, aux matelots. — *Collocate la valigia ove volete, i fardelli nella cabina.*

PREMIER MATELOT, à Taïeb. — *Si signor. La* Fiammata *lasciera il porto verso la mezzanote. Si levano le scale un ora avanti. I passagieri debbono essere imbarcati per le undici. La manovra e lunga. Il capitano l'a detto.*

TAÏEB, à Hassouna. — Il dit, de la part du capitaine de la *Fiammata,* qu'il faut embarquer pour onze heures au plus tard. On enlèvera les échelles une heure avant d'appareiller.

HASSOUNA. — Il n'est pas dix heures, et nous n'avons qu'à traverser le quai.

TAÏEB, aux hommes. — *Va bene.*

Les matelots chargent le fardeau sur leurs épaules, et sortent, sous la conduite de Taïeb, qui disparait un instant avec eux. Petit silence.

HASSOUNA, à Arnaud. — Mon cœur, tu ne dis rien?

ARNAUD. — Je voudrais être parti, Hassouna.

Rentre Taïeb.

Scène II

HASSOUNA, ARNAUD, TAIEB

TAÏEB, à Hassouna. — Suis mon conseil, la danseuse. Ne t'attarde plus ici. Dix mètres te séparent d'un endroit où tu n'as plus rien à craindre. Franchis-les. A bord de la *Fiammata* tu seras à mille lieues de ton ennemi.

HASSOUNA. — Ah! ah!... Mon ennemi!... (Elle hausse les épaules.) Tiens, tire donc cette draperie... (Il obéit, ferme la baie.) Et donne nous plus de lumière... (Il tourne un commutateur. La scène s'éclaire à plein feu.) Tu m'as dit qu'il était à Marseille, mon ennemi. Il n'y a plus de train pour l'en ramener avant cinq heures du matin. A ce moment-là, beaucoup d'eau nous séparera.

TAÏEB, hochant le chef. — Oui, oui, ça ne fait rien. Hâte-toi. Pendant les quelques minutes que j'ai passées sous son regard, j'ai vu que le diable l'habitait. S'il te rencontrait avec sidi... (Il désigne Arnaud.) tu serais moins loin de son couteau que du paradis de Mahomet.

HASSOUNA, dédaigneuse. — Tu te crois dans le bled. Ici, Taïeb, les hommes ne portent pas de couteau. Leur fureur éclate en paroles.

TAÏEB. — Au couchant comme au désert, les hommes sont les mêmes quand une femme est entre eux.

HASSOUNA. — Possible. Mais ce qui est écrit est écrit. Il faut bien, n'est-ce pas, que je termine mon bagage... (A Arnaud.) Mon cœur, faut-il emporter ton bambou?... les lampes?... (Du doigt, il fait signe que non.) Comment! c'est vrai ce que tu m'as dit?... Tu as l'intention de ne plus fumer l'opium?... Tu as donc une volonté?... C'est bien, mon cœur, c'est très bien. (A Taïeb.) Alors, pas de bambou! Crois-tu, Taïeb, qu'il a pu rester quatre jours caché dans l'entrepont du bateau sans une bouffée de sa bonne drogue?... Donne-moi mon collier d'ambre... Là... sur le meuble. C'est un souvenir de la *Cité féerique*... Le temps passe, les choses demeurent. Quel fleuve, la vie! Il me semble, Taïeb, que j'ai déjà cent années.

TAÏEB. — Tu as la fièvre, voilà ce que tu as. Tu parles beaucoup, Hassouna.

HASSOUNA. — De la fièvre!... Allah! touche mon cœur. Il bat comme celui d'une colombe... Non, non, je suis calme, calme... Mais toi, reprends donc... Ces matelots nous ont interrompus... Tu en étais?... Voyons... Il t'a suivi jusque chez lui... Il t'a demandé quel rôle tu avais joué dans cette affaire... Il te devinait...

TAÏEB. — Ses yeux savent lire...

HASSOUNA. — N'est-ce pas?... Il a de beaux yeux... intelligents... méchants aussi, parfois. Ah! tout à l'heure, ce qu'il y avait dans ces yeux-là!... Enfin, tu niais obstinément. Tu ne savais rien, presque rien. Arnaud était caché à Marseille, voilà tout ce que tu savais...

TAÏEB. — Allah merci! L'idée m'est venue de le tromper de la sorte!

HASSOUNA. — Bonne idée!... En ce moment, il court les bureaux de transport. Il étudie les listes de passagers. Sous quel faux nom se cache Arnaud?... (Elle rit nerveusement.) Ah!... Ah!... (Soudain grave.) C'est assez étonnant. Il est moins sot que toi, Taïeb.

TAÏEB. — Peut-être. Mais il souffre. Ainsi, j'ai l'avantage sur lui.

HASSOUNA, sauvage. — Il souffre, il souffre, à la bonne heure!... Il a pris, dis-tu, le train de six heures pour Marseille?

TAÏEB. — Un homme qui me sert l'a suivi jusque dans la gare, l'a vu monter dans le train, et le train partir...

HASSOUNA, sur un ton vraiment bizarre, où l'on dirait qu'il y a de la colère et du désespoir sourdement mêlés. — Adieu, Jean! Adieu! Adieu! Adieu!

TAÏEB, à Arnaud. — Je t'ai bien servi, sidi. J'ai fait tous les arrangements avec le patron de la *Fiammata*. Je t'ai mis à l'abri. Maintenant, je ne puis rester à Toulon. Ton ami se vengerait sur moi. Il me ferait connaître la prison. Je vais m'établir à Gênes. A cause de toi, je vais perdre de l'argent. Tout se remplace, sidi, sauf l'argent. Je suis donc le plus malheureux de vous tous.

HASSOUNA. — Descends de ton minaret, mauvais muezzin. Tu sais bien que, moi présente, tu perds ta peine. Je te connais.

TAÏEB. — Sidi, que vas-tu faire pour moi?

ARNAUD. — Ce qui est convenu. (Il tire de sa poche une liasse de billets de banque et les tend à Hassouna.) Je t'en prie, veux-tu bien te charger de cela?... Et me délivrer de cet argent? Tu le porteras sur toi.

TAÏEB. — Il n'était pas convenu que j'aurais affaire à ton ennemi. Il y a l'idée de Marseille. (A Hassouna.) Tu as dit: « Bonne idée. » Il faut la payer à part. Je suis vieux.

ARNAUD, à Hassouna. — Donne-lui ce qu'il voudra...

HASSOUNA. — Mon cœur, la vie est plus longue que la fortune... Laisse-moi faire.

TAÏEB. — Sidi, c'est une Marocaine, elle va me dépouiller!

ARNAUD, excédé. — Oh!

HASSOUNA. — Voilà ce qu'on te doit... Voilà pour l'idée de Marseille. Et passe ton chemin.

TAÏEB, résigné, enfouissant l'argent dans une poche accrochée à sa ceinture, sous son burnous. — Tu es une avare.

HASSOUNA, paisiblement, en glissant le reste des billets dans son corsage. — Tu es un voleur.

TAÏEB. — Louange à Dieu dans tous les cas. (Il se retire sans plus accorder un regard à Arnaud.) Fais bon voyage.

Il va sortir par la baie du fond.

HASSOUNA, l'arrêtant de la voix au moment où il va atteindre le seuil. — Ne te montre pas sur la terrasse... Passe par le rez-de-chaussée, ça vaut mieux.

TAÏEB, se dirigeant vers la gauche. — Allah t'accompagne.

HASSOUNA, machinalement. — Allah soit avec toi.

Il sort.

Scène III

HASSOUNA, ARNAUD

HASSOUNA, près d'Arnaud, lui caressant les cheveux.

Alors, il a quitté sa tente...
Sur son cheval, il est parti,
Revêtu de son burnous bleu...
Nerveux sous sa gandoura blanche...
Un fusil jeté sur l'épaule.
Elhal hal Allah...
Elhal hal Allah...

(Elle module ce refrain sur les deux notes — *la, la, fa* dièze. *la, la* — d'une mélopée monocorde, puis, brusquement:) Mon cœur, tu sais que rien ne t'oblige à partir avec moi?

ARNAUD, tressaillant et comme arraché à son rêve. — Pourquoi me dis-tu cela?

HASSOUNA. — Parce que tu es triste.

ARNAUD. — Tu te méprends sur les raisons de mon silence, Hassouna.

HASSOUNA, avec scepticisme. — Vraiment, vraiment?

ARNAUD. — Ces quatre journées d'immobilité m'ont crispé.

HASSOUNA, même jeu. — Rien d'autre?

ARNAUD. — Je ronge mon frein. Je voudrais être au loin.

HASSOUNA. — Dans deux heures.

ARNAUD. — Encore deux heures! L'attente maintenant me paraît interminable. (Dans un sourire nerveux.) J'aurai connu le martyre de l'impatience. Voilà mon état d'âme.

HASSOUNA. — Mon agneau, il est très difficile de voir en soi-même...

ARNAUD. — Moins qu'on ne croit.

HASSOUNA. — Très!... Note bien que ta tristesse ne me blesse pas... Nous sommes deux créatures si différentes!... Hassouna, c'est la sœur du cavalier de ma chanson... Une cartouchière en filali rouge autour de la ceinture, hop! nous voilà dans les sables... Et c'est ma vie!

ARNAUD. — Ce sera la mienne.

HASSOUNA. — Mon cœur, rien ne m'attache, moi! Ma patrie, c'est où est ma race. Ma race est où je suis. Mais toi, comme c'est autre chose!

Arnaud. — Si je veux, c'est la même chose. Nous sommes ce qu'il nous plaît d'être.

Hassouna, énigmatique. — Crois-tu bien?

Arnaud. — J'en suis sûr.

Hassouna. — Ah! ah! me voilà plus instruite que toi... Ton ami Jean ne m'a-t-il pas dit qu'ici les morts eux-mêmes avaient des droits sur les vivants?

Arnaud. — Pas sur moi. Je suis libéré.

Hassouna. — Des droits sur les vivants!... Est-ce assez drôle!... Et Dieu Jésus, comme disait sœur Alice, j'ai pourtant failli comprendre! (Elle tire du paquet qu'elle vient de nouer une photographie de Cadière, et regarde l'image avec intensité, en lui parlant.) Oui, oui, capitaine... Penser que sans Fathima j'aurais pu te croire!... Fourbe!... Menteur!...

Arnaud, les traits durcis. — Tu comptes garder cette photographie?

Hassouna, semble d'abord ne pas comprendre la question, puis, tout à coup, saisie. — Au fait, c'est vrai!... Qu'est-ce que j'allais emporter là!... N'a-t-on pas assez de bagages?... Ne sois pas jaloux, mon agneau. Voilà ce que j'en fais... (Le geste de déchirer le carton... Mais elle se ravise et le jette sournoisement dans le paquet, profitant d'un mouvement d'Arnaud qui s'éloigne.) Va, je le déteste. S'il ne m'a pas étranglée cet après-midi, ce n'est pas sa faute, c'est celle de mon parfum... La brute!...

Arnaud. — Mais comme tu éprouves le besoin de parler de lui!

Hassouna, railleuse. — Mon cœur, tu as raison, parlons de toi... Eh bien, tu es triste, parce qu'il y a la chaîne, vois-tu, la chaîne... Ceci est clair... Quand tu fais un pas, ta seconde jambe reste attachée à des cadavres et à des idées, et tous tes semblables s'y accrochent par surcroît. Il faut que tu arraches ta jambe. J'admets que c'est une grande douleur et je te dis: Reste donc, si ça fait trop de mal!

Arnaud, avec ardeur. — Et je te réponds que j'éprouve un désir effréné d'être ailleurs!... C'est physique. Ça me dévore comme une soif. Le souvenir des morts a dit pour moi son dernier mot et j'en garde un dégoût final.

Hassouna. — Ou provisoire?

Arnaud, véhément. — Hassouna, j'ai vingt-trois ans... A cet âge, on refait un autre homme, et je suis bâti pour ne jamais crever de misère, où que ce soit. Quant à me sentir délié, je le suis magnifiquement. Et je serais triste? Allons donc, jamais je ne me suis connu plus de ferveur... Ni cette rage!...

Hassouna, avec une nuance de dédain. — Pour crier?

Arnaud. — Pour combattre!... Triste, moi? Mais c'est-à-dire que ce qui va m'arriver...

Hassouna. — Laisse donc le destin, lui seul connaît ton heure.

Arnaud. — La pire aura pour moi un goût de récompense. Vivre débridé, sans maître, au jour le jour... Et, d'abord, t'avoir, Hassouna... T'avoir enfin! Voilà le prodige de demain.

Hassouna. — De ce soir.

Arnaud. — Au bout, qu'y a-t-il? Je m'en soucie bien!

Hassouna. — Tu le verras bien!

Arnaud. — Ah! je n'ignore pas que je dois m'attendre à tout! Ton pouvoir ne s'exerce pas sur moi de très haut... Qu'est-ce, au juste, ton pouvoir?... En tout cas, rien de trop idéalisé... Je n'ai pas beaucoup pensé à ton cœur, Hassouna, et je compte le laisser où il est!...

Hassouna, ambiguë. — Si tu pouvais tenir cette promesse, quel plaisir tu me ferais!

Arnaud. — Cela te changerait, n'est-ce pas?... Que veux-tu? Je ne suis pas comme ton amant d'hier, je n'ai aucune aptitude à la culture morale des danseuses!

Hassouna. — Tu n'as pas quarante ans, mon cœur. Ça viendra!

Arnaud. — Mais, depuis des mois, quelle obsession de ton corps! Une envie désespérée!... Qu'a-t-il de plus que les autres, ton corps?

Hassouna. — C'est à mes anciens amants qu'il faut le demander.

Arnaud. — Mais Touffiane est gentiment tournée, elle aussi! Et c'est une brave petite fille...

Hassouna. — Meilleure que moi, je t'assure!

Arnaud. — Comment en douter? Pourtant, c'est toi que j'aime comme un fou.

Hassouna. — M'aimes-tu, mon cœur?

Arnaud. — Je te veux!

Hassouna. — Est-ce l'amour?

Arnaud. — Ah! comme je te veux!... De te voir m'échapper, j'ai senti par moments que je perdais la raison. J'ai souffert... c'est incroyable ce que j'ai pu souffrir! Je te veux avec une frénésie dont tu n'as aucune idée...

Hassouna, sur un ton singulier. — Mais si, il suffit d'ouvrir les yeux!

Arnaud. — Voilà... frénétiquement!... Ta main seule, tiens... Il m'est arrivé, en touchant ta main, d'être bouleversé... chassé de moi-même... prêt à tout. Ça vaut bien l'amour! C'est douloureux, c'est aigu... c'est forcené!... Est-ce bête!

Hassouna. — Ce n'est pas bête.

Arnaud. — Ah!

Hassouna. — ... C'est bestial!

Arnaud. — Oui... Pardon... Je te dis des choses dont je ne pense pas un mot. Tu m'as tant fait souffrir, Hassouna, ce sont de pauvres ripostes... Mais c'est bien l'amour.

Hassouna. — C'est l'amour, c'est l'opium, c'est ta fièvre, c'est ta jeunesse... c'est un mélange, mon cœur, un mélange un peu âcre... Et tu me plais davantage ainsi que naguère... Tu te rappelles?... Quand tu te jetais à genoux en pleurant... Alors, j'avais envie de te cravacher. Tu n'étais qu'un enfant geignard. Maintenant, je vois pousser l'homme. Ainsi, j'ai l'espoir de t'aimer un jour...

Arnaud. — Comme tu as le génie de la cruauté!

Hassouna. — En quoi? Je te réponds loyalement. Que me sacrifies-tu? Tes épaulettes! Tu refuses d'aller exterminer ceux de ma race. C'est bien ça, mon cœur, c'est une leçon pour les autres, c'est bien. Que me donnes-tu? Ton bras et le moyen de quitter cet Occident que je hais. Que demandes-tu? Mon corps. Tu l'auras cette nuit. Et demain...

Arnaud. — Ah! demain, ça m'est égal, demain!

Hassouna. — Voilà ce qu'il faut dire. Demain est à Dieu!

Arnaud. — Demain est à nous.

Hassouna. — Demain... Peut-être la joie? Peut-être la haine. Si c'est la haine, nous nous déchirerons et nous nous quitterons. Mais si c'est l'amour, ah! mon cœur, toi qui t'es séparé d'eux, tu ne seras pas à plaindre!

Arnaud, la prenant par les bras, ardemment. — Hassouna, tu m'affoles!

Hassouna, avec une anxiété farouche, un visage interrogatif et presque douloureux. — Si je pouvais!... Si je pouvais!... Le bonheur imprévu!... Aimer sans exécrer, je n'ai pas connu cette fête, sais-tu bien?... Reste à savoir si tu aurais les épaules assez larges pour porter cette passion. C'est lourd!... C'est lourd!... (Il veut la saisir, se penche vers ses lèvres. Elle lui met la main sur la bouche, le repousse.) Viens, maintenant... partons!... (Et, achevant ce mouvement de départ dans un autre mouvement qui la raccroche soudain à Arnaud, visage contre visage.) Si nous nous trouvions un jour face à face avec lui, que ferais-tu?

Arnaud, avec une sourde violence. — Ah! je n'ose y penser!... Je n'ose pas!

Hassouna. — Que ferais-tu?

Arnaud, même jeu. — Si tu savais ce qu'il y a maintenant entre cet homme et moi!...

Hassouna. — Mon cœur, il y a moi!

Arnaud, même jeu. — Ce n'est pas tout... Mais tu as raison, cela suffit... Il t'a possédée... Cette idée est intolérable!... Tout à l'heure, c'est effrayant ce qu'elle a déchaîné en moi! J'étais là, tapi dans un coin de ce bateau... Par un sabord j'observais tout ce qui se passait ici... A un moment donné, tout le monde est parti...

Hassouna. — Lui seul est resté.

Arnaud. — Seul avec toi!... Qu'allait-il se passer entre vous?... Peut-être allait-il te reprendre?... Tout mon être bondissait pour frapper... J'étais fou... Je le voyais... là... dans l'encadrement de la porte et...

Devant son bras tendu, la draperie de la baie s'écarte doucement. Cadière entre, un petit paquet sous le bras. Arnaud tressaille violemment, le corps tendu vers Cadière dont le regard l'arrête. Il reste là, protégeant Hassouna, frémissant, se contenant à grand'peine. Hassouna ne fait pas un geste. Elle demeure sur place, cabrée, une étrange lumière sur le visage. Puis, elle se serre contre Arnaud.

Scène IV

Les mêmes, JEAN CADIERE

Cadière, après un silence. — Alors, tu partais, mon ami?... Comme cela?

Hassouna, à Arnaud, sauvagement. — Mon cœur, face à face avec lui, que ferais-tu?

Arnaud, prêt à bondir. — Jean!

Cadière. — Tu partais... Sans me voir une dernière fois?

Arnaud. — Prends garde, Jean!

Cadière. — A quoi donc?

Arnaud. — Prends garde!

Cadière. — Vraiment, tu as pu croire que je te laisserais t'en aller ainsi?... Je t'ai vu grandir, je t'ai formé, nous avons bien des souvenirs communs. On ne se sépare pas, voyons, pour un si long temps sans échanger quelques mots... nécessaires.

Arnaud, qui se domine. — Sache tout de suite...

Cadière, avec autorité. — Né-ces-saires... Je regrette que tu ne l'aies pas compris. Tu m'aurais épargné de bien pauvres choses... Feindre un départ, descendre à la première station, traverser la rade, suivre le nommé Taïeb à la piste, te voir sortir de ce brigantin, la nuit tombée... et pénétrer chez ta complice... Pénibles instants que tu m'as réservés là, mon ami... Un surtout... quand les pensées s'ameutent dans un flux de sang et quand on s'interrog avec épouvante: « Vais-je devenir un meurtrier? »

Arnaud. — Abrège.

Cadière, très maître de lui. — J'abrège. Pour échapper à ce vertige, je suis allé chez toi, prendre ta tunique de marin... Je te l'apporte. La voici.

Il déplie le vêtement et l'étale sur le pouf.

Arnaud. — Que me veux-tu?

Cadière. — Tu vois... Causer.

Hassouna, arrogante. — Et moi?

Cadière. — Toi, reste... Va-t'en... peu importe. Tu n'es pas là.

Hassouna, la lèvre troussée dans un défi. — On va voir!

Cadière. — Nous ne sommes que trois ici, pour une brève entrevue... Elle... (Il désigne le vêtement qu'il a jeté sur le pouf.) lui, et moi... Le reste!

Un geste qui signifie: « Cela n'existe pas! »

Arnaud. — Adopte un autre ton.

Cadière, un éclair aux yeux. — Quel ton préfères-tu?

Arnaud. — Nous sommes des adversaires. Va droit au but.

Cadière. — J'y vais... Deux petites questions auxquelles tu consentiras peut-être...

Arnaud. — Non!

Cadière. — Je te les pose à tout hasard. Si mes renseignements sont bons, ce gênois devait te débarquer lundi, avec sa cargaison, à Gibraltar. De là, tu comptais te rendre?

Arnaud. — Soit. Au Canada.

Cadière. — Pour?

Arnaud. — Gagner mon pain.

Hassouna. — Et ma vie!

Arnaud. — Est-ce tout?

Cadière. — Presque. Pendant ces quatre jours qui te laissèrent le temps de contempler ton projet, et de juger tes actes tu n'as éprouvé pour toi aucune aversion?

Arnaud. — Aucune.

Cadière. — Tu ne t'es rien rappelé d'une affection fraternelle... ce n'est pas trop dire, je crois... fraternelle?... En tout cas, tendre et dévouée. Nul rappel de ces quinze années d'amitié?

Arnaud. — Si.

Cadière. — Mais pas un remords?

Arnaud. — Pas un.

Cadière. — Bien. Comme cette sécheresse ne te ressemble pas, elle doit avoir une signification cachée.

Arnaud. — Sans doute.

Cadière. — Explique-toi.

Arnaud. — Jamais. Si j'avais eu des explications, non pas à te donner, mais à te demander, j'aurais su où te prendre, et tu n'aurais pas eu besoin de te mettre à ma recherche comme un policier.

Cadière. — Ni toi, de te cacher comme un malfaiteur. Regrettons que tu n'aies pas eu le geste viril de franchir ma porte...

Arnaud. — Et n'en parlons plus.

Cadière. — Mais qu'as-tu donc à me reprocher?... T'aurais-je payé d'ingratitude, trompé, trahi? Aurais-je commis ce bas abus de confiance, le plus vulgaire de tous, l'escroquerie sentimentale? Ai-je convoité la femme que tu aimais et me la suis-je appropriée par des moyens avilissants?

Arnaud. — Avilissants?...

Cadière. — L'exploitation de son ignorance et de sa barbarie?... (Marchant sur lui.) Gredin! serait-ce cette déloyauté que tu aurais à me jeter au visage et qui te permettrait de porter si haut le front?

Hassouna, à Arnaud, violemment. — Mais réponds donc!... Réponds que la barbare dont il parle n'appartient à personne!...

Cadière. — Non! A tout le monde!

Hassouna. — Et après? M'as-tu achetée? Epousée? Nourris-tu ma famille? Je me venge comme je peux, je me donne comme je veux!

Cadière, à Arnaud. — Tu entends! Tu ne seras ni le premier ni le dernier! Il fallait me la demander! Je te l'aurais passée! C'est ton tour!

Hassouna, dans un cri de rage et de douleur. — Oh!...

Arnaud, comme sous un coup de cravache. — Mon tour, tu dis bien! J'admire la volonté qui jette ta maîtresse dans mes bras!... Oui, je te la prends, oui, je te l'enlève!... Oui, c'est mon tour! C'est mon tour! Et puisque tu exigeais de moi l'expression d'un regret, eh bien, je te ferai l'aumône de celui-ci, le plus âpre et le plus désespéré de tous: c'est que la justice des choses soit incomplète... Je ne te vole que ta maîtresse! J'aurais souhaité mieux!

Cadière. — Es-tu fou?... Qu'y a-t-il derrière ce délire?

Arnaud. — Tu l'as deviné. C'est déjà trop. Je m'étais juré d'enjamber cette boue. (Avec horreur.) Je ne veux pas! Je ne veux pas!... Quoi que tu puisses faire, quoi que tu puisses dire, tu n'auras plus un mot.

Cadière. — Erreur. Maintenant, il faut que tu parles!

Arnaud. — Et moi, je te défends...

Cadière, sec, lui coupant la parole. — Tu parleras, Arnaud, tu comprends bien qu'il faut que tu parles. Je vais t'y forcer.

Arnaud, menaçant. — Essaie!

Cadière, désignant la tunique sur le pouf. — Prends tes insignes, et rentre à ton bord!

Arnaud. — C'est un ordre?

Cadière. — Pas encore. Un conseil. Mais, s'il le faut, si tu n'as plus rien d'humain, tant pis, je vais t'empoigner au collet!

Arnaud. — M'arrêter?

Cadière. — T'arrêter!

Arnaud. — Je te préviens que je suis décidé à la résistance!

Cadière. — A ton aise! J'en ai maté de plus râblés que toi. (Il lui met rudement la main sur l'épaule.) Lieutenant Meyronay de Saint-Guil, au nom de la loi, je vous arrête!... (Arnaud s'arrache à l'étreinte et se jette en arrière.) Ainsi pourrai-je montrer au conseil de guerre le pauvre être lamentable qui est là, devant moi, avec ses yeux hagards et vides de pensées, ses yeux d'envoûté. Je pourrai te défendre. Je pourrai crier: « Regardez-le, ce n'est pas lui... Ce que vous jugez, c'est un mort! » (Désignant la tunique.) Tiens... Ton habit semble recouvrir une bière!... Mais, du moins, ne croira-t-on pas que c'est froidement, consciemment, que tu as déserté devant l'ennemi, la veille d'un départ en campagne! Je ne veux pas de cette infamie sur ton nom!

Arnaud, frémissant. — Et de quel droit te fais-tu le paladin de mon nom?

Cadière. — Ton nom signifie: la marine. Et je suis marin. Ça suffit.

Arnaud. — Rien de plus?

Cadière. — Rien. Je ne fais pas autre chose que ce que font tes camarades quand ils se conduisent proprement pour deux cents francs par mois!

Arnaud. — Ah! ah! ce qu'ils défendent...

Cadière. — C'est le nom de ton père, de ton grand-père, de ton aïeul, de tous ceux qui donnèrent une valeur à l'ancre de nos boutons et un orgueil au plus humble de nos matelots!

Arnaud. — Allons, jette ce masque! J'aime mieux Linières et ses persécutions. Celui-là, du moins, ne s'est pas cru obligé de me salir en me protégeant!

Cadière. — Qu'est-ce à dire?

Arnaud. — Qu'il a eu le tact et le courage de ne pas faire de différence entre le premier venu de ses officiers et le fils de son ancienne maîtresse!

Cadière. — Tandis que moi?

Arnaud. — Toi?... c'est vrai, tu m'as vu grandir, tu m'as formé, comme tu dis! Tu t'es cru comptable de mon avenir envers la femme que tu avais reçue dans ta garçonnière. Qui sait? Avant de disparaître, peut-être avait-elle recommandé son fils à son amant?

Cadière, épouvanté. — Malheureux!

Arnaud. — Mais pourquoi t'a-t-elle donc choisi? Ils furent dix, ils furent vingt, ses amants! Chacun sait que ma mère fut la plus disputée des amuseuses maritimes! Au nom de quoi t'es-tu fait le syndic de ses favoris?... Au nom de quoi as-tu abusé de mon ignorance pour m'imposer une insultante affection?... Ton affection me fait horreur! Celui qui a osé m'en déshonorer m'apparaît comme le dernier des lâches; et puisque tu m'as forcé à remuer ces ignominies, soit, réglons nos comptes!...

Il bondit sur Cadière, hors de lui, le poing levé... Jean qui le tient les yeux dans les yeux, ne bronche pas, les bras croisés. C'est une seconde terrible. Le poing d'Arnaud va s'abattre.

Hassouna, au comble de la tension nerveuse, dans un cri involontaire. — Ne frappe pas!

Cadière, à Hassouna. — Laisse donc, toi!... S'il n'a plus le respect de soi-même, c'est plus fort que lui, il a encore le respect de son chef.

Brusquement, tout le corps d'Arnaud semble s'affaisser, son bras retombe, il s'écroule sur le pouf qui porte sa tunique, la tête dans les mains.

Hassouna, égarée. — Mais si, frappe donc si tu veux!... Qu'est-ce que je dis, moi, qu'est-ce que je dis!...

Cadière. — Malheureux, voilà donc où tu en es! Pour te mettre aux lèvres la maléditcion la plus effroyable, de quel fiel a-t-on dû t'empoisonner?... Va, pour ce qui me concerne, je ne me ferai pas l'injure de me disculper à tes yeux d'une accusation stupide, insensée... Si tu n'as pas réfléchi que j'étais un enfant quand tes parents m'accueillaient, c'est que tu es aveuglé par toutes les ivresses du mal et du soupçon. Mais la femme dont tu viens de parler, je l'ai vue, à ton chevet, te disputer à la maladie! (Arnaud a un sanglot convulsif.) Oui, pleure, mon petit, pleure sur toi... Pour un fils, il n'y a pas de mère condamnable, entends-tu bien?

Arnaud, dans un cri sourd et désespéré. — Ah! je voudrais te voir à ma place!

Cadière, les traits décomposés. — S'il ne faut que cela pour te rendre ta dignité, c'est bien... Je vais te faire ce sacrifice... C'est le plus dur, je crois, qu'on puisse réclamer de moi. Je te le fais... Tâche de l'accepter avec la même simplicité... Ecoute...

Hassouna. — N'écoute pas! il veut t'amollir! Vois ce qu'il a déjà fait de toi! Tu pleures, tu n'es plus un homme!

Cadière. — Ecoute, Arnaud, écoute cette brève histoire... Ce n'est pas une confidence... c'est plus haut... C'est une leçon... (Détachant, martelant les mots avec intensité.) Tu as voulu remonter aux sources de l'affection que je t'avais vouée. Tu ne crois pas que le hasard seul ait pu les faire si profondes. Tu as raison. Ce n'est pas du hasard, c'est bien de ce tourment qui te brise aujourd'hui qu'elles ont jailli. Mais comment?... Ecoute bien... (Un effort sur lui-même, changeant de ton.) Il y a quelques années, en visitant de vieux papiers trouvés dans la succession de mes parents, un paquet de lettres tomba sous mes yeux, qui retint mon attention par l'écriture, car je la reconnaissais. Elles étaient adressées à ma mère... J'en lus une... Une seule... Je n'eus pas besoin de pousser plus avant. J'avais reçu le coup, en plein, là... (Il se touche la poitrine.) Elle ne laissait aucun doute sur les relations de l'homme qui l'avait écrite avec la femme qui l'avait reçue... Et si tu connais ce qu'avait été pour moi cette femme, il me reste à te dire que l'homme s'appelait Godefroy Meyronay de Saint-Guil... (Mouvement d'Arnaud.) ton père, oui... Ce soir-là, un samedi, tu débarquais du *Borda*, permissionnaire du dimanche, et je t'avais promis un beau dimanche. J'avais tout juste le temps d'aller te prendre à quai. J'y fus, saoul de douleur... Nous nous attablâmes à la terrasse d'un café du port. Le couchant te frappait au visage et t'auréolait de joie... Moi, j'étouffais du besoin de crier. Je te regardais fumer ta première cigarette et je me disais: « Vais-je le haïr? Son père a tué le mien par le chagrin. Et j'ai soudain vingt ans de plus, vingt années de pesante amertume. » Mais tu souriais... Et, tout à coup... devant ta jeunesse confiante... et claire... je fus saisi d'une autre angoisse, l'angoisse de me dire qu'un jour, peut-être, tu connaîtrais la même détresse que moi. Alors, une immense pitié prit la place de ma propre douleur... Je faillis te presser dans mes bras, là, devant tout le monde, et je t'emmenai brusquement... Et tu as eu ton beau dimanche, mon petit gars, te rappelles-tu?

Un silence. Arnaud ne bouge pas, toujours le front dans les mains.

Hassouna. — Ce n'est pas cela qu'il faut te rappeler si tu veux être fort. Rappelle-toi l'injustice et le mal!

Cadière. — Rappelle-toi que chez nous le mal est moins mauvais qu'ailleurs!

Hassouna. — Rappelle-toi ce qui t'est promis.

Cadière. — Mais songe à ce qui t'attend.

Hassouna. — Pense à mon corps, pense à ma bouche, pense à demain. Chacun pour soi, mon cœur, chacun pour soi!

Cadière. — Chacun pour tous, Arnaud! Voilà notre grande conquête! Sans elle, nous passerions comme les bêtes, que dis-je, comme les femmes du désert!

Arnaud, qui s'est levé, d'une voix brisée. — Jean, je m'en irai seul!... Oui, sans elle! Mais je t'en conjure...

A ce moment, la tenture de la baie se soulève brusquement. Un des matelots de la *Fiammata* surgit dans un mouvement de hâte.

Scène V

LES MÊMES, UN MATELOT DE LA *FIAMMATA*

Le Matelot, sur le seuil de la baie. — *Signora, signor, bisogna imbarcare. Fra dieci minuti si lasciamo andare i canapi... Il passo di mare potrebbe essere consignato. Succede un sinistro in rado.*

Cadière, saisi, au matelot. — *Un sinistro?... Dove?*

Le Matelot, désignant de son bras tendu un point de la rade, invisible pour le spectateur. — *Guardate, signor.*

Cadière, après avoir fixé les yeux dans la direction indiquée par le matelot. — *Capito. Via!...* (L'homme s'en va. A Arnaud.) Tu as entendu? On te prévient qu'il faut embarquer tout de suite, la passe va être consignée...

Arnaud. — Jean, laisse-moi partir seul! J'ai trop souffert et j'ai besoin d'espace...

Cadière. — Attends... ce n'est pas tout. Cet homme nous annonce qu'il y a un sinistre en rade... Le *Pothuau* signale qu'il a le feu aux soutes arrière... (On entend une cloche vibrer au loin.) Ecoute... écoute l'arsenal... En ce moment, tous tes camarades répondent à l'appel... Chacun regagne son bord... On laisse le plaisir, le repos... le foyer... pour courir au danger... Un seul peut-être ne sera pas aux ordres de son commandant. Un seul aura fui, dans l'ombre... Un seul, car je te quitte, moi aussi. Entre deux devoirs, j'obéis au plus puissant. Cette fois, tu es vraiment libre, prononce-toi.

Mais déjà Arnaud, comme un automate, s'est dirigé vers le siège qui porte sa tunique. Il prend le vêtement, l'endosse, puis, dans un silence, et presque titubant, il gagne le seuil de la baie.

Hassouna. — Ah! l'esclave!... Ah! oui! va donc à ta chaîne!

Arnaud, qui s'est arrêté une seconde sur le pas de la porte, sans se retourner, d'une voix étouffée. — Adieu, Hassouna!

Et, d'un bond, il est dehors.

Hassouna. — Mais toi, Jean...

Cadière, lui coupant la parole, doucement. — Ma pauvre enfant... tu vois bien... c'est fini.

Il disparait à son tour. Toutes les cloches de la rade sonnent maintenant à l'alarme, à la volée.

Hassouna, les bras ouverts. — C'était écrit! C'était écrit!...

Elle reste un instant les yeux fixés sur les choses qui l'entourent. Puis, avec un grand geste de résignation, un geste las à la fois et décidé, elle va prendre son paquet en murmurant: « *Elhal hal Allah!* » cependant que la toile descend.

RIDEAU

REVUE DE LA CRITIQUE

L'Occident au théâtre de la Renaissance.

Une jeune danseuse marocaine et un mercanti tunisien, des officiers de notre armée navale, bref, de part et d'autre, des Orientaux et des marins, sont personnages pleins de couleur et de pittoresque, propres à exciter dès l'abord l'imagination et qui pourtant figurent bien rarement sur les scènes de nos théâtres ; la raison en est simple ; on n'arrive point à les connaître, ni les uns ni les autres, sur les boulevards parisiens. Coureurs de sable et coureurs de mer font encore, pour la plupart de nos auteurs dramatiques, partie d'un monde mal connu. Ce sont héros d'aventure et de légendes.

M. Henry Kistemaeckers, par ses randonnées au Maroc, en Algérie, en Tunisie, et jusqu'en Mésopotamie, a pénétré dans les mœurs et dans les caractères de ceux

... qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond ;

de même, par ses annuels séjours à Toulon, il a pénétré dans la vie d'un grand port de guerre ; et c'est ainsi qu'il a pu donner à un Jean Cadière, à un Arnaud Meyronay de Saint-Guil, à un Linières, comme à une Hassouna et à un Taïeb un vivant accent de vérité.

C'est à Toulon même, ou, du moins au Cap Brun, qu'il a écrit la plus grande partie de ces trois actes, au cours de l'été dernier ; vers la mi-septembre, M. Tarride qui, pour cette pièce tout spécialement, prenait la direction de la Renaissance, et M. Jusseaume, chargé des décors, se rencontraient chez l'auteur de l'*Occident* pour entendre la lecture des trois actes. Les répétitions commençaient dès le retour de M. Tarride à Paris, et les courriéristes de théâtre ne tardaient pas à publier dans les quotidiens leurs premières informations sur cet événement théâtral.

Ainsi M. René Chavance, dans *Gil Blas*, M. Paul-Adrien Schayé, dans *Comœdia*, nous rappelaient, à peu près en ces termes, la méthode de travail de l'auteur de l'*Instinct* et de l'*Embuscade* :

« Il n'est pas coutumier de la documentation directe sur un sujet donné. Bien au contraire, les sujets naissent en lui de visions anciennes longtemps mûries...

» Au surplus, ce n'est pas attablé à son bureau qu'un auteur dramatique prépare une pièce, ni à heure fixe qu'il l'écrit. Il médite en se promenant, vaguement, inintelligiblement. Tout à-coup, il entend parler en lui un personnage, ou bien voit apparaître un fait, ou bien encore se rencontre avec une idée. Dès qu'une idée se formule, une autre se présente, qui est contradictoire. Tout dans la vie est contestable, — sauf la mort... Et encore certains la nient, jusqu'au jour où elle leur rend visite...

» Voici donc deux idées contraires en suspens. L'auteur dramatique les loge aussitôt en deux personnages qui, naturellement, dès qu'ils sont nés, ne sont plus d'accord. Ils apparaissent armés pour le combat, — on dit aujourd'hui, d'une manière plus subtile, pour le conflit. Car le théâtre est, et ne peut être, que l'exposé d'un conflit. Sans cela, ce n'est plus du théâtre, mais de la conversation.

» Telles sont les idées d'Henry Kistemaeckers. Et comme on ne peut, quand on est dans la carrière dramatique, concevoir de meilleure ni d'autre manière que la sienne, on en doit conclure qu'Henry Kistemaeckers travaille comme il le dit. »

Et M. Régis Gignoux précisait, dans le *Figaro* :

« M. Henry Kistemaeckers s'est donné pour mission de représenter au théâtre les grands problèmes et les beaux aspects de la vie. Il a voulu, dans sa pièce nouvelle, étudier l'opposition que présentent le caractère oriental et le caractère occidental : l'individualisme noble et farouche en face de nos idées de solidarité. Un incident survenu à bord d'un navire de guerre, dans une récente campagne africaine, lui a fourni son sujet, son héroïne orientale, et pour « situer », comme on dit au théâtre, l'Occident, les idées occidentales de solidarité, il n'eut qu'à regarder vivre à Toulon les marins de notre flotte qui, pour la plupart, sont ses amis. Car c'est dans la marine, non pas simplement dans la marine française, mais dans la communauté universelle des marins que l'esprit de dévouement, de sacrifice, d'altruisme est le plus naturel, comme la première règle de vie imposée à toute heure par la menace perpétuelle de la mer.

» M. Henry Kistemaeckers se défend d'avoir voulu rendre de cette manière un hommage patriotique à nos marins. Le théâtre, à son avis, n'est pas une tribune où exposer de telles idées, pour nobles et sincères qu'elles soient. Déjà, lorsqu'il écrivait la *Flambée*, il n'avait pas prévu que les circonstances pourraient développer des sentiments nationaux qu'il n'avait pas mis en cause. Ce sont donc, bien que l'action se passe à Toulon, des marins, et non pas uniquement nos marins, que nous voyons dans l'*Occident*. »

⁂

Les journaux ont fait sur l'*Occident*, après sa représentation, d'abondants commentaires. L'auteur de l'*Occident* n'est point de ceux dont les œuvres nouvelles se produisent sans éclat ; et la critique, les louant et les discutant avec une particulière animation, ajoute encore à leur retentissement.

M. J. Ernest-Charles observe, dans l'*Opinion*, que l'auteur de cette pièce a le courage de faire le bien en obéissant constamment à son tempérament dramatique, et sans forcer son talent, mais, au contraire, en suivant sa nature :

« Il a ce courage et c'est un grand courage. Je n'ai jamais compris pourquoi ils agissent de la sorte, mais je suis obligé de reconnaître que le succès est ce que les critiques dramatiques pardonnent le moins volontiers aux auteurs. M. Henry Kistemaeckers sait parler au peuple des salles de spectacles. Et cela ne va pas sans un certain nombre de représentations. Il m'a paru qu'on était disposé souvent à lui en garder rancune. Henry Kistemaeckers aurait pu céder aux adjurations désobligeantes des critiques que sa réussite ne désarmait point, mais au contraire surexcitait pour des batailles un peu vaines. S'il avait cédé dans une certaine mesure à ces adjurations peut-être qu'il eût affaibli sa force dramatique mais, en revanche, je ne crois pas qu'il lui eût été complètement impossible d'épurer son talent. Il n'a pas cédé.

» ... Nos hommes de théâtre d'aujourd'hui sont presque tous des réalistes et même des naturalistes méticuleux. Ils se flattent de traduire la vérité. Henry Kistemaeckers voit la vérité chargée de tous les ornements que l'imagination peut lui mettre. Et son imagination vagabonde partout avec une extraordinaire frénésie. Imagination qui est toujours romanesque et mélodramatique tout en même temps. Et l'ensemble peut être bigarré, hétéroclite ; Henry Kistemaeckers a un « mouvement dramatique » assez vif pour qu'il entraîne tout et pour qu'il accorde tout, en apparence, si toutefois, au fond, il ne l'harmonise pas entièrement. Henry Kistemaeckers se grise même de ses inventions. Quand il n'y en a plus, il y a en encore. Eperdument, Henry Kistemaeckers « en ajoute ». Et d'étonnantes ! Et je ne sache pas qu'aucun autre dramaturge que Henri Kistemaeckers puisse nous les faire accepter.

» Après la *Flambée*, l'*Occident* ; Henri Kistemaeckers affirme sa personnalité d'apôtre du théâtre : il rapporte les luttes bariolées du devoir et de la passion, et il veut que le devoir reste le plus fort, Corneille le voulait aussi. Il reconnaîtrait dans Henry Kistemaeckers sa morale de faiseur austère de tragédies. Je suppose qu'il serait un peu ahuri par cet amoncellement, d'ailleurs heureux, d'inventions : le plus admirable est que Henry Kistemaeckers s'y retrouve toujours et que nous ne nous y perdions jamais. Prestige de l'art ; prodige du métier. »

M. Gabriel Trarieux fait remarquer, dans la *Revue des revues*, que M. Kistemaeckers a une qualité remarquable et singulièrement heureuse pour un auteur dramatique moderne, le courage de la fécondité :

« Courage de se multiplier soi-même, malgré l'écœurement des contacts, les angoisses de l'incarnation, les batailles, les blessures reçues, les échecs ; courage, comme disait Hugo, de « corriger une pièce manquée par » une autre pièce ». Il faut soi-même être du métier pour l'apprécier à sa pleine valeur. En quatre ans, il nous a donné cinq pièces. Les deux premières : le *Marchand de bonheur*, la *Flambée* connurent le succès flatteur et le triomphe imprévu. Les deux suivantes : l'*Embuscade*, l'*Exilée*, rencontrèrent de lourds obstacles... Voici que la dernière, l'*Occident*, est très brillamment accueillie, et mérite cette faveur par un ensemble de qualités réellement exceptionnel.

« Ne vous découragez pas, surtout ! écrivait, dans les derniers » jours de sa vieillesse lucide et désabusée, l'amer et puissant Henry » Becque, *vous le regretteriez plus* » *tard !* »

» Voilà un reproche que M. Kistemaeckers n'aura sûrement point à s'adresser. La réussite l'en récompense. Et je me sens doublement heureux de la constater et d'y applaudir.

» Non que cette pièce, l'*Occident*, ne me paraisse mériter des réserves et des critiques. Quelle pièce, au surplus, n'en mérite ? Mais ce qu'il faut constater d'abord, pour être juste, c'est que ces critiques, si on les entrevoit chemin faisant, si elles vous gênent une seconde, on ne peut pas s'y attarder. Car on est entraîné, dominé par le mouvement de la pièce, le pittoresque des situations, l'intérêt constant de l'histoire. Ce sont là des mérites de premier ordre. Une pièce doit plaire, avant tout. Elle doit, si elle veut vivre, faire venir la foule pendant de longs soirs. Or, en ce temps de cinématographe, de boxe, de distractions violentes et multiples, comment pourrait-elle y parvenir, si elle ne frappe les yeux en même temps que l'esprit, si elle n'amuse le public enfantin par des images colorées et facilement saisissables ? L'*Occident* lui présente cela, et c'est pourquoi l'*Occident* vivra. »

Dans la *Revue des Français*, M. Sailland-Curnonsky nous conte qu'à la « générale » de l'*Occident* il s'amusait à constater jusqu'à quel point le public parisien des répétitions est en proie au malicieux démon de la réminiscence :

« Durant tout le premier acte, mes voisins ont successivement découvert que l'*Occident* ressemblait aux *Petites Alliées* (parce que l'action se passe à Toulon), aux *Maritimes* (parce que les principaux comparses sont des officiers de marine), à la *Fille Sauvage* (parce que le rôle de l'héroïne principale est interprété par M^{me} Suzanne Desprès), à *Servir* (parce qu'il est fortement question du devoir patriotique), à l'*Africaine* (je ne sais plus très bien pourquoi !).

» Cela prouve simplement que l'*Occident* agite beaucoup d'idées et touche à beaucoup de questions. De fait, dans cette pièce *intelligente* (et je dirai très intellectuelle !), il pleut des idées générales : la Patrie et l'individu, le Devoir et la Passion, l'Anarchie et la Tradition, l'Amour et la Haine, la Civilisation et la Barbarie, les inconvénients de l'opium, il y avait là de quoi faire dix drames parfaitement ennuyeux. M. Henry Kistemaeckers n'en a fait qu'un — mais excellent, bien construit, plein de mouvement et de vie — où les types sont si vivants, si vrais, si *représentatifs*, qu'on pourrait très bien se passer de quelques dissertations, où ils se laissent aller parfois. »

Et M. Sailland-Curnonsky conclut :

« Tout ce drame, fondé sur des sentiments très nobles et conduit avec une véritable maîtrise, est d'un intérêt puissant et soutenu. »

M. Joseph Galtier relève, dans *Excelsior*, que le titre même de la pièce indique qu'il ne s'agit pas d'une simple anecdote, mais d'une matière vaste :

« ... La rencontre, le choc de deux civilisations. Il ne saurait y avoir le moindre doute : M. Kistemaeckers s'est proposé un intéressant travail d'idées générales.

» On découvre sans peine, chez l'auteur applaudi de la *Flambée*, deux faces également caractéristiques de son talent : le romancier et le moraliste, et j'ajouterai le moraliste national. M. Kistemaeckers, certes, veut nous intéresser, et il sait doser savamment le romanesque, qu'il essaye de rajeunir en lui donnant un air scientifique. Il veut aussi que son théâtre reflète les aspirations, les volontés patriotiques de l'heure présente, qu'il offre des exemples réconfortants, et contribue ainsi au mouvement de relèvement dont nous avons le droit d'être fiers.

» L'*Occident* a été fort applaudi. »

M. Ernest La Jeunesse résume ainsi son impression, dans *Comœdia illustré* :

« Cette pièce clame, éclate, sonne et résonne et a un style en relief et en catapulte. »

M. Robert de Flers, dans le *Figaro*, juge l'*Occident* une pièce étrangement composite et dont le mérite principal est d'être constamment intéressante :

« Les personnages en sont pittoresques, les situations, sinon nouvelles, du moins renouvelées, les conflits brusques et véhéments. »

M. René Doumic, dans la *Revue des Deux-Mondes* ; M. François de Nion, dans l'*Echo de Paris*, font porter leurs critiques sur les histoires de femme, de stupéfiants, d'intrigues inquiétantes, auxquelles sont ici mêlés certains de ces officiers de marine — mais quel intérêt documentaire, quelle valeur d'art aurait une œuvre toute privée des bénéfices de l'observation directe ? D'ailleurs, M. François de Nion ajoute :

« Cette réserve faite, j'ai grand plaisir à applaudir la puissance, l'énergie, la passion romantique qui circulent à travers cette action et qui ont valu à l'auteur, de la part du public, une splendide ovation. »

Et M. René Doumic :

« Faire tenir dans le raccourci d'une pièce de théâtre l'antagonisme de l'Orient et de l'Occident est une entreprise qui n'a pas effrayé l'audace de M. Kistemaeckers. Du côté de l'Occident il a mis le devoir et la discipline, du côté de l'Orient la volupté et la cruauté. Cela ne laisse pas d'être flatteur pour notre amour-propre. »

M. Adolphe Brisson a résumé ainsi dans le *Temps* les observations générales que lui a suggérées l'audition de cette pièce :

« La vision des choses innombrables qu'elle évoque, la compréhension des idées qu'elle suggère, ce que le dramaturge y a mis, ce qu'il a voulu y mettre : événements, silhouettes, digressions, considérations philosophiques, gestes passionnels, conflits de sentiment, problèmes posés, solutions entrevues, fresques peintes à larges traits et petits bouts d'aquarelle, tout cela papillonne, papillote, sautille, scintille dans un décor ensoleillé et fait naître des impressions assez confuses... De cet ouvrage tumultueux émanent des sensations analogues à celles qu'éveille le spectacle extérieur de la vie. Beaucoup de détails. Des figures qui passent. Des actions dont les mobiles n'apparaissent pas toujours très nettement, mais qui frappent et émeuvent. Ces éléments, l'auteur d'*Occident* les combine avec ingéniosité ; il a le don de l'imagination théâtrale, le sens du mouvement et du pittoresque. »

⁂

M. Jusseaume avait rapporté de son voyage à Toulon et de sa visite au Cap Brun, chez l'auteur de l'*Occident*, des documents intéressants, car il a fait pour les trois actes de cette pièce deux décors qui sont deux tableaux merveilleusement animés.

M. Tarride a campé le principal personnage avec une autorité d'autant plus remarquable qu'elle est toute faite de simplicité, dans la bonhomie souriante comme dans la colère exaspérée ; le jeune enseigne Arnaud s'est trouvé personnifié comme il convenait par M. Roger Vincent ; le capitaine de vaisseau Linières ne paraît que dans un acte, au cours d'une seule scène, d'ailleurs admirable, cela suffit à M. Lérand pour s'y affirmer artiste hors de pair.

Enfin pour nous en tenir, du côté féminin, à la protagoniste, l'Orientale Hassouna, elle est incarnée par M^{me} Suzanne Desprès, avec la sincérité ardente qui caractérise cette belle artiste.

GASTON SORBETS.

IE-THÉATRE. — N° 9.

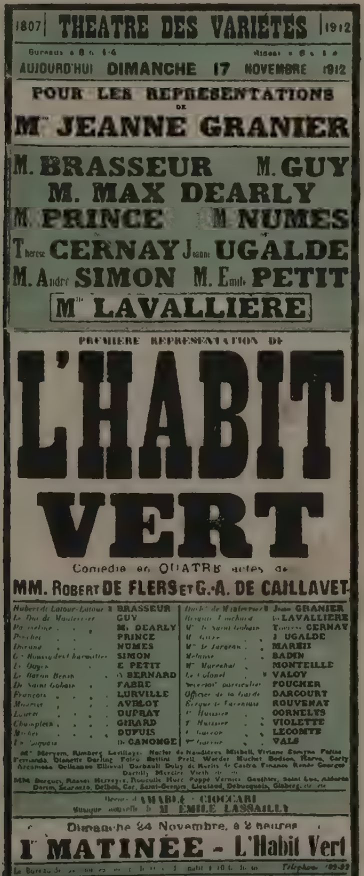
N° 14. — 31 MAI 1913.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1807 THEATRE DES VARIÉTÉS 1912

AUJOURD'HUI DIMANCHE 17 NOVEMBRE 1912

POUR LES REPRÉSENTATIONS DE

Mme JEANNE GRANIER

M. BRASSEUR M. GUY

M. MAX DEARLY

M. PRINCE M. NUMES

Thérèse CERNAY Jeanne UGALDE

M. André SIMON M. Émile PETIT

Mlle LAVALLIÈRE

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

L'HABIT VERT

Comédie en QUATRE actes de

MM. ROBERT DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET

Hubert de Latour-Latour	BRASSEUR	[illegible]	Jeanne GRANIER
[illegible]	GUY	[illegible]	LAVALLIÈRE
[illegible]	M. DEARLY	[illegible]	Thérèse CERNAY
[illegible]	PRINCE	[illegible]	J. UGALDE
[illegible]	NUMES	[illegible]	MAREIL
[illegible]	SIMON	[illegible]	BADIN
[illegible]	E. PETIT	[illegible]	MONTEILLE
[illegible]	A. BERNARD	[illegible]	VALOY
[illegible]	FABRE	[illegible]	FOUCHER
[illegible]	LURVILLE	[illegible]	DARCOURT
[illegible]	AVELOT	[illegible]	ROUVENAT
[illegible]	DUPRAY	[illegible]	CORNELYS
[illegible]	GIRARD	[illegible]	VIOLETTE
[illegible]	DUFUIS	[illegible]	LECOMTE
[illegible]	D. CANONGE	[illegible]	VALS

AMABLE - CIOCCARI

M. ÉMILE LASSAILLY

Dimanche 24 Novembre, à 2 heures

1re MATINÉE - L'Habit Vert

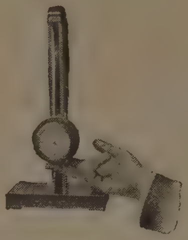
Copyright by Robert de Flers and G.-A. de Caillavet, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)
France et Colonies..... 40 francs Étranger.......... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PENDULES
SANS CLÉ
en acajou



Haut. 36 cm. Prix **90** fr.

La boule contenant le mouvement descend sur les deux tiges en un temps de 7 jours.

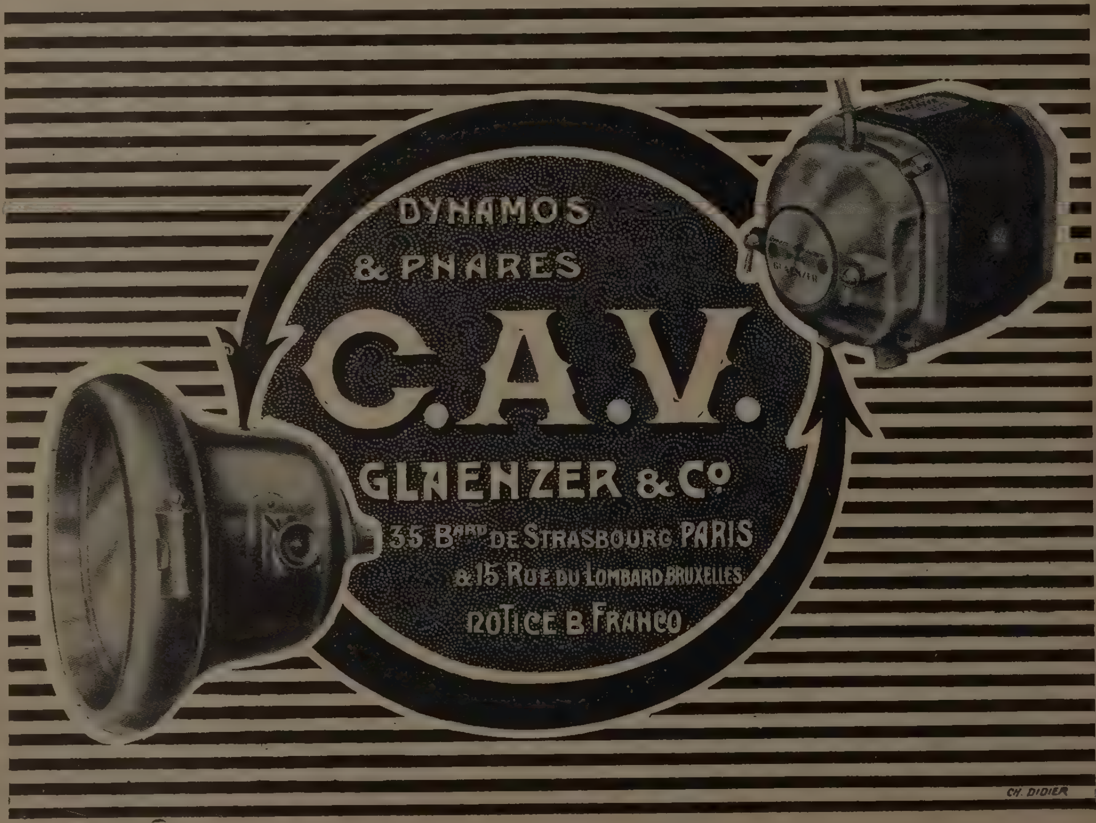
Pour remonter la pendule, le 8e jour, il suffit de soulever la boule et de la ramener en haut des tiges.

Haut. 37 cm. Prix **150** fr.

Haut. 36 cm. Prix **100** fr.

H.-J. LINTON

Téléph. 142-23 *30, Rue Feydeau -:- PARIS*



DYNAMOS
& PHARES
C.A.V.
GLAENZER & Co
35 Bard DE STRASBOURG PARIS
& 15 RUE DU LOMBARD BRUXELLES
NOTICE B FRANCO

SÉRIE-THÉATRE. — N° 10.

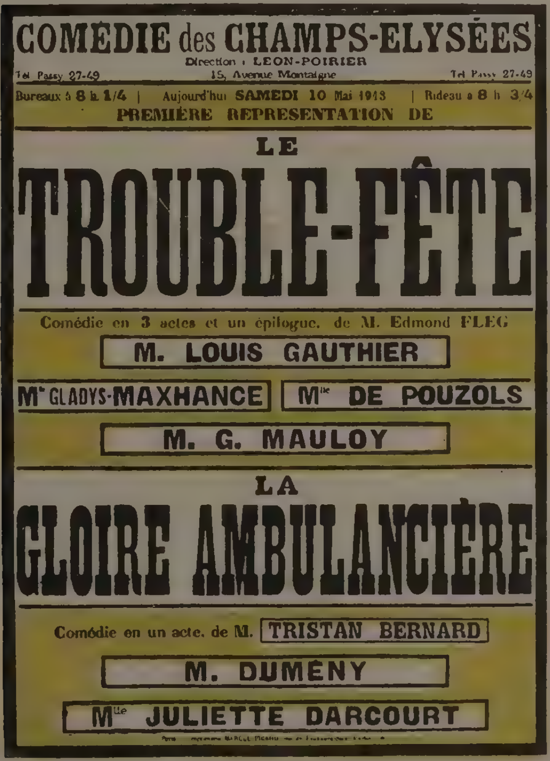
N° 15. — 7 JUIN 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



COMÉDIE des CHAMPS-ELYSÉES
Direction : LEON-POIRIER
Tél Passy 27-49 | 15, Avenue Montaigne | Tél Passy 27-49
Bureaux à 8 h 1/4 | Aujourd'hui SAMEDI 10 Mai 1913 | Rideau à 8 h 3/4
PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

LE
TROUBLE-FÊTE
Comédie en 3 actes et un épilogue, de M. Edmond FLEG
M. LOUIS GAUTHIER
Mme GLADYS-MAXHANCE | Mlle DE POUZOLS
M. G. MAULOY

LA
GLOIRE AMBULANCIÈRE
Comédie en un acte, de M. TRISTAN BERNARD
M. DUMÉNY
Mlle JULIETTE DARCOURT

Copyright by Edmond Fleg, 1913. — Copyright by Tristan Bernard, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs ❧ ❧ Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Où passer vos Vacances ?

14 JUILLET, ASSOMPTION

NOËL, DERBY D'EPSOM, RÉGATES D'HENLEY

Puisque l'Administration des Chemins de Fer de l'Etat délivre, à l'occasion des fêtes ci-dessus, des billets d'aller et retour valables 15 jours, allez donc visiter Londres et ses merveilles et vous familiariser avec la vie et les mœurs de nos voisins.

Vous aurez, en utilisant la voie Rouen-Dieppe-Newhaven, l'avantage de traverser une des plus belles contrées de France, la Normandie.

Le train suit les rives pittoresques de la Seine, traverse Rouen et le pays de Caux et laisse les voyageurs à Dieppe, d'où de rapides et luxueux steamers les transportent à Newhaven.

De là, le train de la Compagnie du London-Brighton les amène à Londres en leur faisant traverser les campagnes du riche comté de Sussex. De plus, ils peuvent s'arrêter à Rouen, Dieppe, Newhaven, Lewes ou Brighton.

Voilà une façon aussi agréable que peu coûteuse d'utiliser vos vacances car les billets d'aller et retour ne coûtent que :

32 fr. 50 en 3^{e} cl. ; 37 fr. 80 en 2^{e} cl. ; 49 fr. 05 en 1re cl.

N'oubliez pas de demander la notice gratuite "Paris-Londres" envoyée franco sur demande par les Chemins de Fer de l'État (Service de la Publicité, 20, rue de Rome) et joignez 0 fr. 20 pour recevoir aussi un petit Guide de Londres avec plan et joliment illustré.

Vous Regretterez !!!

Si vous achetez sans avoir essayé la Merveilleuse Voiture Légère Américaine (12-16 HP, 4 cyl., 82-140)

Hupmobile

LE GRAND SUCCÈS DU DERNIER SALON DE PARIS. — TOUS LES PERFECTIONNEMENTS

Moteur Desaxé. — Longue course. — Graissage sous pression. — Trois paliers au vilebrequin. — Carburateur Zénith. — — Magnéto Bosch. — 5 amortisseurs. — Carrosserie métallique sur tampons de caoutchouc.

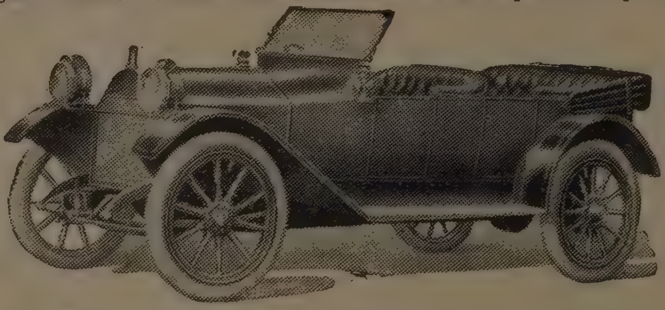
La plus économique

La plus souple

La plus résistante

6.950 fr.

Garantie 3 ans.



Torpedo 12-16 HP, 4 cyl., 5 places en ordre de marche (Poids 840 k.)

La plus rapide

La plus silencieuse

La plus confortable

6.950 fr.

Garantie 3 ans.

COMPAGNIE FRANÇAISE "HUPMOBILE", 45, Rue de Villiers-Neuilly (Seine)

Principaux Agents Régionaux de la "Hupmobile" ayant un stock de pièces détachées et une voiture de démonstration

Pied et C^{ie}, 75 bis, boulev. de Clichy, Paris.
Montpellier Automobile, Béziers (Hérault).
Lams et C^{ie}, 12, rue des Piliers de Tutelle, Bordeaux (Gironde).
Bence, boulevard Bertrand, Caen (Calvados).
Toinon, Châteaubourg (Ille-et-Vilaine).
Bazenet, r. de Chalon, le Creusot (Saône-et-Loire)
Pietra Santa, rue de l'Opéra, Nice (Alpes-Mar.)
Hee, 55, rue Joséphine, Evreux (Eure).
Société des Garages Réunis, rue Valette, Saint-Etienne (Loire).
Renaud, les Fontenelles (Doubs).
Baron, Cholet (Maine-et Loire).
Maquignon, les Promenades, la Fère (Aisne).
Berthoud, quai Fulchiron, Lyon (Rhône).
Bernard, cours Lieutaud, Marseille (B.-du-Rhône)
Faulquier et Jamme, 56, avenue de Toulouse, Montpellier (Hérault).
De Tassigny, 26, r. des Consuls, Reims (Marne).
Montpellier Automobile, Nimes (Gard).
Labre, rue des Usines, Montluçon (Allier).
Bosseler, 76, r. de Metz, Nancy (Meurthe-et-Mos.)
Pellissier. bd de la République, le Puy (H^{te}-Loire)
Croize, Darnétal-les-Rouen (Seine-Inférieure).
Vandenmeirssche, 37, bd Montesquieu, Roubaix (Nord).
Pichereau, Angers.
Boisseau, 8, rue Colbert, Troyes (Aube).
Minodier, boulev. Bancel, Valence (Drôme).
Garage Cuenod, 73, bd de la Cluse, Genève.
De Gissac et C^{ie}, rue Joux-Aigues, Toulouse (Haute-Garonne).
Jones, Plestin (Côtes du-Nord).
Genestin, Fourmies (Nord).
Ledoux, rue d'Amiens, Montdidier (Somme).
Germain. 10, rue Cavalier-de-la-Salle et rue Michelet, Alger.
Michel, Oran.
Theus, Sidi-Bel-Abbès (Algérie).
Regnat, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

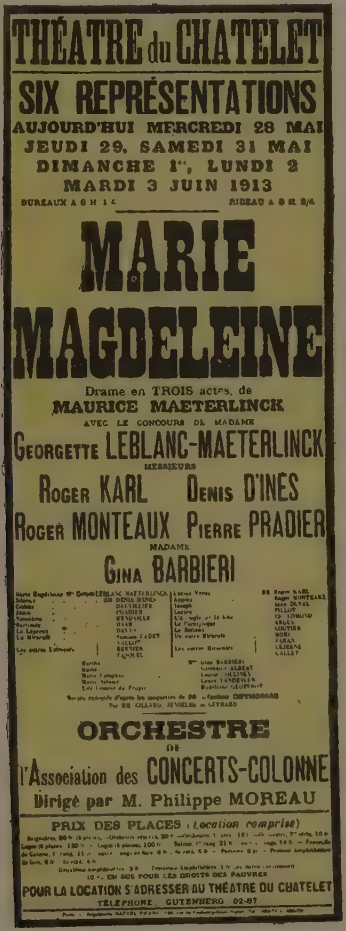
érie-Théatre. — N° 11. N° 16. — 14 Juin 1913.

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



THÉATRE du CHATELET

SIX REPRÉSENTATIONS

AUJOURD'HUI MERCREDI 28 MAI
JEUDI 29, SAMEDI 31 MAI
DIMANCHE 1er, LUNDI 2
MARDI 3 JUIN 1913

BUREAUX A 8 H 1/4 RIDEAU A 8 H 3/4

MARIE MAGDELEINE

Drame en TROIS actes, de
MAURICE MAETERLINCK
AVEC LE CONCOURS DE MADAME
GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK
MESSIEURS
ROGER KARL DENIS D'INES
ROGER MONTEAUX PIERRE PRADIER
MADAME
GINA BARBIERI

ORCHESTRE
DE
l'Association des CONCERTS-COLONNE
Dirigé par M. Philippe MOREAU

PRIX DES PLACES (Location comprise)

10 % EN SUS POUR LES DROITS DES PAUVRES

POUR LA LOCATION S'ADRESSER AU THÉATRE DU CHATELET
TÉLÉPHONE, GUTENBERG 02-87

Copyright by Félix Bloch Erben, 1909.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même dat

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)
France et Colonies. . . . . . 40 francs Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

ST-MORITZ-LES-BAINS

HAUTE-ENGADINE - SUISSE

Altitude 1.800 mètres.

Station célèbre pour cures d'air des Hautes Alpes. Excellentes sources d'eau minérale ferrugineuse. Bains d'eau minérale. Hydrothérapie.

Indications principales : *Anémie, chlorose, maladies nerveuses, maladies des femmes, stérilité, neurasthénie, enfants faibles, fièvre des foins.*

Nouvelle installation de bains répondant à toutes les exigences modernes.

Particulièrement recommandé après les cures de

Karlsbad, Marienbad ou de Tarasp-Vulpéra.

Prix très réduits pour le Printemps et l'arrière-saison.

LAWN-TENNIS -:- GOLF-LINK

Les hôtes des hôtels soussignés ont le droit de participer à tous les concerts, soirées, etc. de ces quatre établissements.

Pour prospectus gratis et franco, s'adresser aux directions des Hôtels

KURHAUS NEUES STAHLBAD, DU LAC, VICTORIA

Saison depuis le commencement de Juin à la fin de Septembre.

PARIS-LONDRES

CHEMINS DE FER DU NORD ET DU SOUTH EASTERN ET CHATHAM

Il existe cinq services rapides journaliers entre Paris et Londres, viâ Calais-Douvres, et Boulogne-Folkestone. Ces traversées sont les plus courtes entre l'Angleterre et le continent. Départs de Paris (gare du Nord) aux heures suivantes :

LONDRES
M DU NORD
DOUVRES
FOLKESTONE
CALAIS
BOULOGNE
LA MANCHE
ABBEVILLE
AMIENS
LE HAVRE
PARIS
2588

8 h. 25 et 9 h. 50 du matin ; midi, 4 h. et 9 h. 20 du soir.

De grands bateaux à turbines font le trajet entre Calais et Douvres et entre Boulogne et Folkestone.

La durée totale du trajet de Paris à Londres est de 6 heures 45 minutes.

Prix des places (droits de ports compris) :

Billets simples, valables 7 jours : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 62 fr. 50 ; 2e classe, 43 fr. 35 ; 3e classe, 28 fr. 35 ; viâ Calais-Douvres : 1re classe, 70 fr. 80 ; 2e classe, 49 fr. 55 ; 3e classe, 32 fr. 05.

Billets d'aller et retour, valables un mois : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 109 fr. 85 ; 2e classe, 78 fr. 80 ; 3e classe, 46 fr. 70 ; viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 119 fr. 75 ; 2e classe, 87 fr. 35 ; 3e classe, 50 fr. 55.

Billets d'aller et retour, valables 2 mois : viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 136 fr. 60 ; 2e classe, 95 fr. 70 ; 3e classe, 61 fr. 90.

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogrammes, transportés gratuitement.

Des billets spéciaux à prix très réduits sont délivrés à certaines dates pendant l'année.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Agence du South Eastern and Chatham Railway, 14, rue du Quatre-Septembre, Paris.

TOUTE FEMME aspirant à la Beauté

et dont le cœur est envahi par l'amertume, parce que son charme va s'affaiblissant, doit être persuadée que, grâce au produit embellissant " Valaze " de Mme Helena Rubinstein, les tissus relâchés et flasques deviennent fermes et robustes, les rides s'effacent, les taches de rousseurs et le hâle disparaissent, la peau rugueuse, terreuse, renaît claire, douce et satinée, les joues acquièrent fraîcheur, ton et beauté.

TOUTE FEMME possédant la Beauté

doit nourrir cette réconfortante pensée que le " Valaze " de Mme Rubinstein possède l'inestimable pouvoir de ***prévenir*** les imperfections qu'il guérit.

TOUTE FEMME ayant acquis la Beauté

donne la place d'honneur sur sa table de toilette au " Valaze " de Mme Rubinstein. Et c'est là une distinction que ce produit de Beauté a bien gagnée.

Le prix de cette préparation indispensable est de 6 fr., 11 fr. 50 et 30 fr. le pot, pour la France franco de port ; pour l'étranger, 1 fr. 50 en sus du montant.

De complets renseignements sur les préparations variées destinées par Mme Rubinstein au traitement chez soi, ainsi que sur les traitements scientifiques et exclusifs, qui sont pratiqués à ses Maisons de Beauté de Paris et de Londres, se trouvent dans la nouvelle édition, complétées de son livre " Comment se fait la Beauté ", livre que le secrétaire de Mme Rubinstein expédiera sur demande.

Toutes les commandes doivent être accompagnées du montant du mandat-poste adressé à

Mme HELENA RUBINSTEIN, 255, rue Saint-Honoré, PARIS

Même Maison à LONDRES, 23, Grafton Street, W

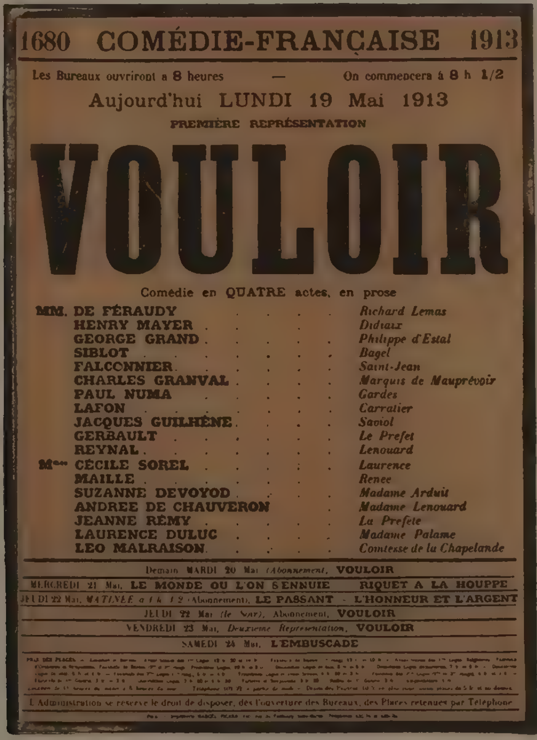
rie-Théâtre. — N° 12. N° 19. — 5 Juillet 19

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1913

Les Bureaux ouvriront à 8 heures — On commencera à 8 h 1/2

Aujourd'hui LUNDI 19 Mai 1913

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

VOULOIR

Comédie en QUATRE actes, en prose

MM. **DE FÉRAUDY**	*Richard Lemas*
HENRY MAYER	*Didiaux*
GEORGE GRAND	*Philippe d'Estal*
SIBLOT	*Bagel*
FALCONNIER	*Saint-Jean*
CHARLES GRANVAL	*Marquis de Mauprévoir*
PAUL NUMA	*Gardes*
LAFON	*Carratier*
JACQUES GUILHÈNE	*Saviol*
GERBAULT	*Le Prefet*
REYNAL	*Lenouard*
Mmes **CÉCILE SOREL**	*Laurence*
MAILLE	*Renee*
SUZANNE DEVOYOD	*Madame Arduit*
ANDREE DE CHAUVERON	*Madame Lenouard*
JEANNE RÉMY	*La Prefete*
LAURENCE DULUC	*Madame Palame*
LEO MALRAISON	*Comtesse de la Chapelande*

Demain MARDI 20 Mai (*Abonnement*), **VOULOIR**

MERCREDI 21 Mai, **LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE** **RIQUET A LA HOUPPE**

JEUDI 22 Mai, *MATINÉE à 1 h 1/2* (Abonnement), **LE PASSANT** - **L'HONNEUR ET L'ARGENT**

JEUDI 22 Mai (*le Soir*), Abonnement, **VOULOIR**

VENDREDI 23 Mai, *Deuxième Représentation*, **VOULOIR**

SAMEDI 24 Mai, **L'EMBUSCADE**

L'Administration se réserve le droit de disposer, dès l'ouverture des Bureaux, des Places retenues par Téléphone

Copyright by Gustave Guiches, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs ◆ ◆ Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Table
des
Pièces de Théâtre
publiées pendant le premier semestre 1913

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Nos 228 —	*Le Double Madrigal*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jean Auzanet (Odéon)	4	janvier	1913
229	*Les Phares Soubigou*, comédie en trois actes, de M. Tristan Bernard (Comédie-Royale)	11	»	»
	Dozulé, comédie en un acte, de M. André Picard (Comédie-Royale)	»	»	»
230 —	*Faust*, de Gœthe, traduction, en trois parties, de M. Emile Vedel (Odéon)	18	»	»
231 —	*Bagatelle*, comédie en trois actes, de M. Paul Hervieu (Comédie-Française)	25	»	»
232 —	*Kismet*, de M. E. Knoblauch, texte français de M. J. Lemaitre (Théâtre Sarah-Bernhardt)	1er	février	»
233 —	*La Femme seule*, comédie en trois actes, de M. Brieux (Gymnase)	8	»	»
234 —	*La Prise de Berg-op-Zoom*, comédie en quatre actes, de M. Sacha Guitry (Vaudeville)	22	»	»

LA PETITE ILLUSTRATION

Nos 1 —	*Alsace*, pièce en trois actes, de MM. Gaston Leroux et Lucien Camille (Théâtre Réjane)	8	mars	1913
2 —	*L'Homme qui assassina*, pièce en quatre actes, de M. Pierre Frondaie (Théâtre Antoine)	22	»	»
3 —	*Les Flambeaux*, pièce en trois actes, de M. Henry Bataille (Porte-Saint-Martin)	5	avril	»
4 —	*L'Embuscade*, pièce en quatre actes, de M. Henry Kistemaeckers (Comédie-Française)	19	»	»
5 —	*Les Eclaireuses*, pièce en quatre actes, de M. Maurice Donnay (Comédie-Marigny)	3	mai	»
6 —	*Hélène Ardouin*, comédie en cinq actes, de M. Alfred Capus (Vaudeville)	10	»	»
7	*Servir*, pièce en deux actes, de M. Henri Lavedan (Théâtre Sarah-Bernhardt)	17	»	»
	La Chienne du roi, pièce en un acte, de M. Henri Lavedan (Théâtre Sarah-Bernhardt)	»	»	»
8 —	*David Copperfield*, pièce en cinq actes, de M. Max Maurey, d'après Dickens (Odéon)	24	»	»
9 —	*L'Habit vert*, comédie en quatre actes, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet (Variétés)	31	»	»
10	*Le Trouble-Fête*, comédie en trois actes et un épilogue, de M. Edmond Fleg (Comédie des Champs-Elysées)	7	juin	»
	La Gloire ambulancière, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard (Comédie des Champs-Elysées)	»	»	»
11 —	*Marie-Magdeleine*, drame en trois actes, de M. Maurice Maeterlinck (théâtre du Châtelet)	14	»	»

RIE-THÉATRE. — N° 13.

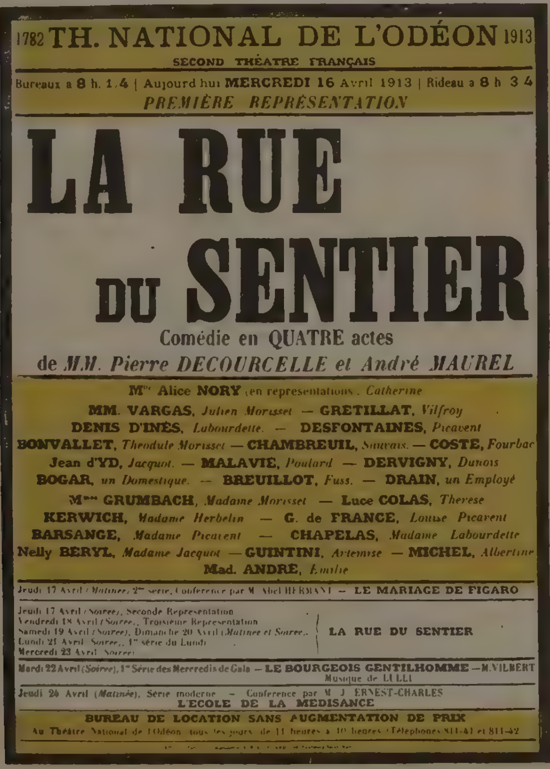
N° 21. — 19 JUILLET 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1782 **TH. NATIONAL DE L'ODÉON** 1913
SECOND THÉATRE FRANÇAIS

Bureaux à 8 h. 1/4 | Aujourd'hui **MERCREDI 16** Avril 1913 | Rideau à 8 h 3/4
PREMIÈRE REPRÉSENTATION

LA RUE DU SENTIER

Comédie en QUATRE actes
de *MM. Pierre DECOURCELLE et André MAUREL*

Mlle **Alice NORY** (en représentations), *Catherine*
MM. **VARGAS**, *Julien Morisset* — **GRETILLAT**, *Vilfroy*
DENIS D'INÈS, *Labourdette.* — **DESFONTAINES**, *Picavent*
BONVALLET, *Théodule Morisset* — **CHAMBREUIL**, *Sauvais.* — **COSTE**, *Fourbac*
Jean d'YD, *Jacquot.* — **MALAVIE**, *Poulard* — **DERVIGNY**, *Dunois*
BOGAR, *un Domestique.* — **BREUILLOT**, *Fuss.* — **DRAIN**, *un Employé*
Mmes **GRUMBACH**, *Madame Morisset* — **Luce COLAS**, *Thérèse*
KERWICH, *Madame Herbelin* — **G. de FRANCE**, *Louise Picavent*
BARSANGE, *Madame Picavent* — **CHAPELAS**, *Madame Labourdette*
Nelly BERYL, *Madame Jacquot* — **GUINTINI**, *Artémise* — **MICHEL**, *Albertine*
Mad. ANDRE, *Emilie*

Jeudi 17 Avril (*Matinée*), 2me série, Conférence par M. Abel HERMANT — **LE MARIAGE DE FIGARO**

Jeudi 17 Avril (*Soirée*), Seconde Représentation
Vendredi 18 Avril (*Soirée*), Troisième Représentation
Samedi 19 Avril (*Soirée*), Dimanche 20 Avril (*Matinée et Soirée*)
Lundi 21 Avril (Soirée), 1re série du Lundi
Mercredi 23 Avril (Soirée)
LA RUE DU SENTIER

Mardi 22 Avril (*Soirée*), 1re Série des Mercredis de Gala — **LE BOURGEOIS GENTILHOMME** — M. VILBERT
Musique de LULLI

Jeudi 24 Avril (*Matinée*), Série moderne — Conférence par M. J. ERNEST-CHARLES
L'ECOLE DE LA MEDISANCE

BUREAU DE LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX
Au Théâtre National de l'Odéon tous les jours de 11 heures à 10 heures (Téléphones 811-41 et 811-42)

Copyright by Pierre Decourcelle and André Maurel, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . . 40 francs ◆ ◆ Étranger . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Quel désastre...

si ce charmant
visage était
terni par un

**DUVET
IMPORTUN.**

CE N'EST PAS A CRAINDRE
GRÂCE A LA
**PÂTE
ÉPILATOIRE DUSSER**
1 RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, PARIS
APPLICATIONS GRATUITES POUR DÉMONSTRATIONS

CHEVEUX
embellis,
conservés, sauvés
par le
MERVEILLEUX
Pétrole HAHN
EN VENTE dans le Monde entier.
Gros : F. VIBERT, Lyon.

Automobilistes!

OMNIA est la plus belle et pourtant la moins chère de toutes les revues d'automobile. Elle paraît tous les samedis.

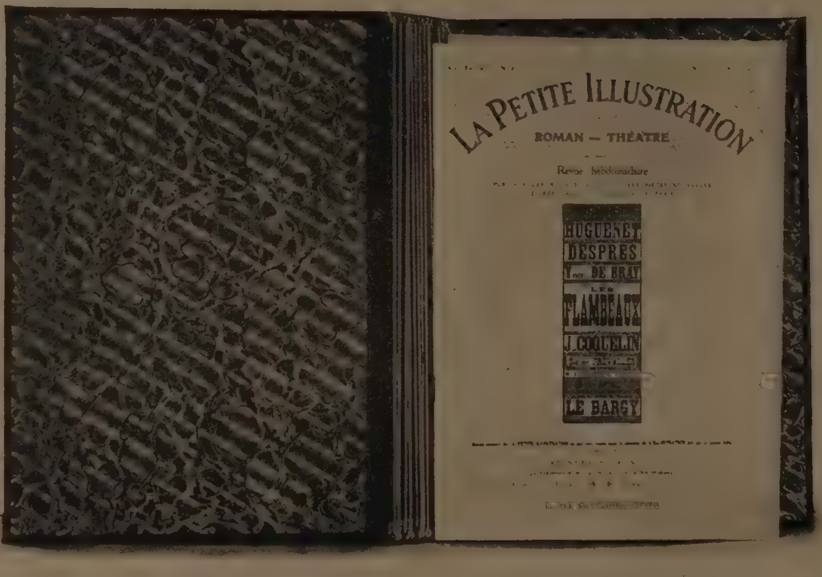
Le prix de l'abonnement est de **18f** par an en France (à l'Etranger 25 fr).

*Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration d'**OMNIA, 34, Rue Pergolèse, PARIS.***

GRANDS VINS
1791
Véillon Frères
BORDEAUX
Prix courant et échantillons
franco sur demande

CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION


LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN — THÉATRE
HUGUENET
DESPRES
DE BRAY
LES
FLAMBEAUX
J. COQUELIN
LE BARGY

PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)
EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

SÉRIE-THÉATRE. — N° 14. N° 23. — 2 AOUT 19

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

THÉATRE ANTIQUE D'ORANGE

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN 4 ACTES, EN VERS

par

ALFRED POIZAT

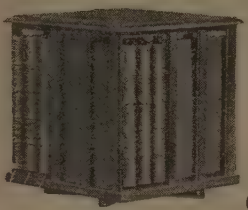
Copyright by Alfred Poizat, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et *La Petite Illustration* réunies)
France et Colonies. . . . . . 40 francs   Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

MAISON ORLHAC



A. ORLHAC-PRADIER, Sr
57-59, Rue de Châteaudun, Paris
Place de la Trinité

BIBLIOTHÈQUE TOURNANTE
contenant 12 années
de petite *"Illustration"*

CABINETS DE TRAVAIL
de tous Styles

Noyer ciré 44 fr.

Envoi franco du Catalogue aux lecteurs de *L'Illustration*

CHEVEUX
embellis,
conservés, sauvés
par le
MERVEILLEUX
Pétrole HAHN

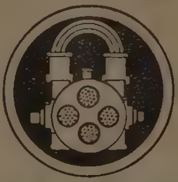
EN VENTE dans le Monde entier.
Gros : F. VIBERT, Lyon.

Automobilistes!

OMNIA est la plus belle et pourtant la moins chère de toutes les revues d'automobile. Elle paraît tous les samedis.

Le prix de l'abonnement est de **18f** par an en France (à l'Etranger 25 fr).

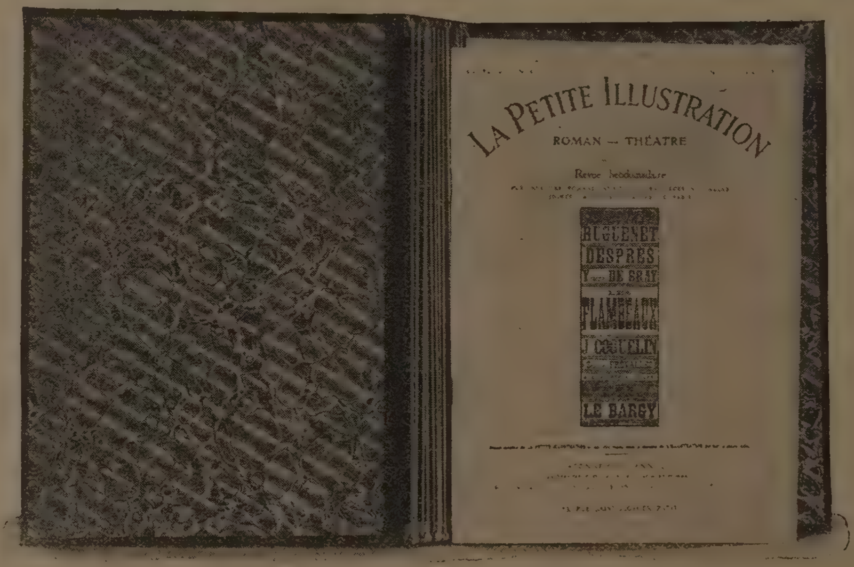
*Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration d'****OMNIA****, 34, Rue Pergolèse, PARIS.*



Que la LUMIÈRE
soit
et
LA DYNAMAGNETO
fut

Éclairage électrique des Automobiles
LA DYNAMAGNÉTO (licence de Mey)
8, Rue de Cormeille, Paris-Levallois - *Téléph.* W. 62-40

CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER
LA PETITE ILLUSTRATION


LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN — THÉATRE
Revue hebdomadaire
HUGUENET
DESPRÈS
DE BRAY
FLAMBEAUX
J. COQUELIN
LE BARGY

PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)
EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

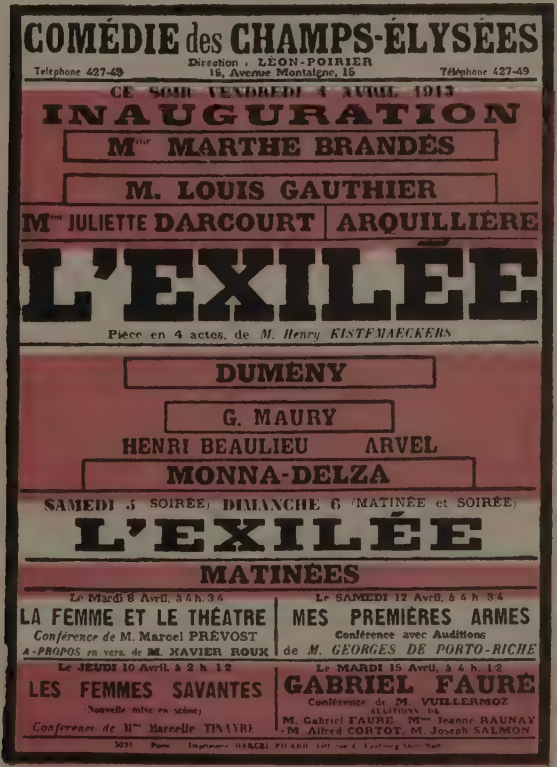
érie-Théatre. — N° 15. N° 26. — 23 Aout 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



COMÉDIE des CHAMPS-ÉLYSÉES

Direction : LÉON-POIRIER
Téléphone 427-49 — 15, Avenue Montaigne, 15 — Téléphone 427-49

CE SOIR VENDREDI 4 AVRIL 1913

INAUGURATION

Mme MARTHE BRANDÈS

M. LOUIS GAUTHIER

Mme JULIETTE DARCOURT | ARQUILLIÈRE

L'EXILÉE

Pièce en 4 actes, de *M. Henry KISTEMAECKERS*

DUMÉNY

G. MAURY

HENRI BEAULIEU ARVEL

MONNA-DELZA

SAMEDI 5 (SOIRÉE) DIMANCHE 6 (MATINÉE et SOIRÉE)

L'EXILÉE

MATINÉES

Le Mardi 8 Avril, à 4 h. 3/4
LA FEMME ET LE THÉATRE
Conférence de M. Marcel PRÉVOST
A-PROPOS en vers, de M. XAVIER ROUX

Le SAMEDI 12 Avril, à 4 h. 3/4
MES PREMIÈRES ARMES
Conférence avec Auditions
de *M. GEORGES DE PORTO-RICHE*

Le JEUDI 10 Avril, à 2 h. 1/2
LES FEMMES SAVANTES
(Nouvelle mise en scène)
Conférence de Mme Marcelle TINAYRE

Le MARDI 15 Avril, à 4 h. 1/2
GABRIEL FAURÉ
Conférence de M. VUILLERMOZ
AUDITIONS DE
M. Gabriel FAURÉ, Mme Jeanne RAUNAY
M. Alfred CORTOT, M. Joseph SALMON

3031 Paris Imprimerie MARCEL PICARD [illegible]

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)
France et Colonies. . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

LA GEOGRAPHIE

Bulletin de la Société de Géographie, publié tous les mois par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de Géographie, et M. Charles Rabot, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, Secrétaire de la Rédaction,

Paris -- MASSON & Cie -- Éditeurs

ABONNEMENT :

Paris, **24** fr. -- Départements, **26** fr. -- Étranger, **28** fr.

Quel désastre...

si ce charmant visage était terni par un

DUVET IMPORTUN.

CE N'EST PAS A CRAINDRE GRÂCE A LA

PÂTE ÉPILATOIRE DUSSER

1 RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, PARIS

APPLICATIONS GRATUITES POUR DÉMONSTRATIONS

ILLUSTRA-PHOTO

Automobilistes!

OMNIA est la plus belle et pourtant la moins chère de toutes les revues d'automobile. Elle paraît tous les samedis.

Le prix de l'abonnement est de **18f** par an en France (à l'Etranger 25 fr.).

*Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration d'***OMNIA, 34,** *Rue Pergolèse,* **PARIS.**

PARIS=LONDRES

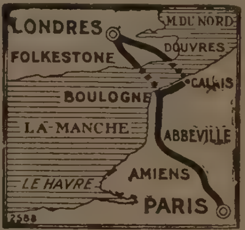
CHEMINS DE FER DU NORD ET DU SOUTH EASTERN AND CHATHAM

Il existe cinq services rapides journaliers entre Paris et Londres, viâ Calais-Douvres, et Boulogne-Folkestone. Ces traversées sont les plus courtes entre l'Angleterre et le continent. Départs de Paris (gare du Nord) aux heures suivantes :

8 h. 25 et 9 h. 50 du matin; midi ; 4 h. et 9 h. 20 du soir.

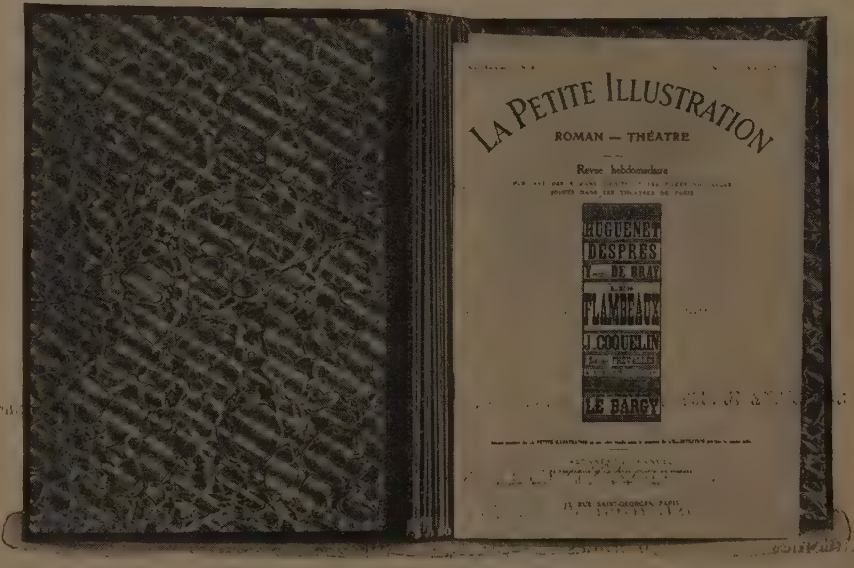
De grands bateaux à turbines font le trajet entre Calais et Douvres et entre Boulogne et Folkestone.

La durée totale du trajet de Paris à Londres est de 6 heures 45 minutes. Pour tous renseignements, s'adresser à l'Agence du South Eastern and Chatham Railway, 14, rue du Quatre-Septembre, Paris.


LONDRES
M. DU NORD
DOUVRES
FOLKESTONE
CALAIS
BOULOGNE
LA-MANCHE
ABBEVILLE
AMIENS
LE HAVRE
PARIS
2588

CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION


LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN — THÉATRE
Revue hebdomadaire
HUGUENET
DESPRÉS
DE BRAY
LES FLAMBEAUX
J. COQUELIN
LE BARGY
13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)

EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

SÉRIE-THÉATRE. — N° 16.

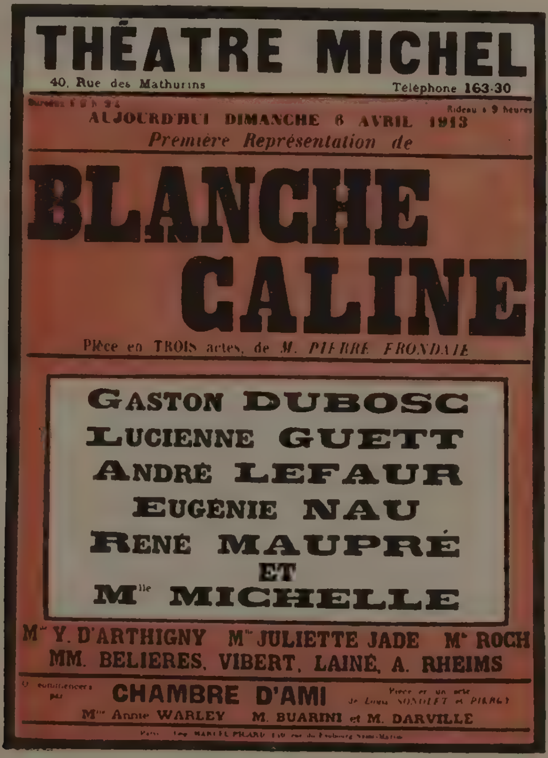
N° 28. — 6 SEPTEMBRE 191

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



THÉATRE MICHEL

40, Rue des Mathurins

Téléphone 163-30

Rideau à 9 heures

AUJOURD'HUI DIMANCHE 6 AVRIL 1913

Première Représentation de

BLANCHE CALINE

Pièce en TROIS actes, de *M. PIERRE FRONDAIE*

GASTON DUBOSC
LUCIENNE GUETT
ANDRÉ LEFAUR
EUGÉNIE NAU
RENÉ MAUPRÉ
ET
M$^{\text{lle}}$ MICHELLE

M$^{\text{me}}$ Y. D'ARTHIGNY M$^{\text{lle}}$ JULIETTE JADE M$^{\text{e}}$ ROCH
MM. BELIERES, VIBERT, LAINÉ, A. RHEIMS

CHAMBRE D'AMI

M$^{\text{lle}}$ Annie WARLEY M. BUARINI et M. DARVILLE

Copyright by Pierre Frondaie, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL

(*L'Illustration* et *La Petite Illustration* réunies)

France et Colonies. . . . . . 40 francs ◆ ◆ Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

TARIF DE LA PUBLICITÉ
DE
LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN-THÉATRE

TIRAGE : 135.000 Exemplaires par Semaine

	Hauteur	Largeur		
Un huitième de page	**55** m/m	**75** m/m		**225 francs.**
Un quart de page	**120** m/m	**75** m/m		**400** —
Une demi-page	**120** m/m	**162** m/m		**700** —
Une page	**260** m/m	**170** m/m		**1.200** —
2 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**1.000** —
6 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**800** —

Page de dos de couverture, mêmes prix que ci-dessus, plus une indemnité de 500 francs pour frais d'impression si l'on demande le tirage en deux couleurs.

(Un cliché de chaque couleur devra être livré au moins un mois d'avance.)

Afin de ne pas nuire à l'aspect des pages d'annonces de ce supplément, *L'Illustration* se réserve le droit de refuser ou de suspendre toute insertion dont le texte, les dispositions typographiques ou les produits annoncés ne lui conviendraient pas.

Actuellement, l'exclusivité est donnée à la Maison Michelin pour les pneumatiques et industries similaires.

Ce supplément étant encarté dans tous les numéros (sauf celui de Noël) son tirage est donc absolument le même que celui de L'Illustration, *et sa publicité présente de ce fait les mêmes avantages.*

Avantages accordés aux Maisons faisant des Annonces dans L'ILLUSTRATION

Toute personne faisant au moins une page ou 500 lignes d'insertions dans *L'Illustration* (en une année) pourra, pendant le cours de son traité, pour les annonces qu'elle donnera à ***La Petite Illustration***, profiter du tarif dégressif ci-après, sans être obligée pour cela au minimum d'insertions exigé pour les contrats ne concernant que ***La Petite Illustration***.

Exemple :

Si le traité pour *L'Illustration* est d'une page ou 500 lignes par an, c'est le tarif d'une page qui sera appliqué à ***La Petite Illustration :***

Soit un huitième de page	**150 francs.**	**Une demi-page**	**600 francs.**
un quart de page	**300** —	**Une page**	**1.200** —

Si le traité est de 2 pages ou 1.000 lignes en une année, c'est le tarif de 2 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page	**125 francs.**	**Une demi-page**	**500 francs.**
un quart de page	**250** —	**Une page**	**1.000** —

Si le traité est de 6 pages dans l'année, c'est le tarif de 6 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page	**100 francs.**	**Une demi-page**	**400 francs.**
un quart de page	**200** —	**Une page**	**800** —

AVIS IMPORTANT

Les clichés devront être, pour la bonne harmonie des pages de publicité, **exactement du format** indiqué sur notre tarif.

Les textes à composer, accompagnés des **clichés typographiques,** devront nous parvenir **au moins trois semaines** avant la date de leur insertion.

Les clichés en **similigravure** devront être exécutés en trame **N° 100.**

Série-Théâtre. — N° 17.

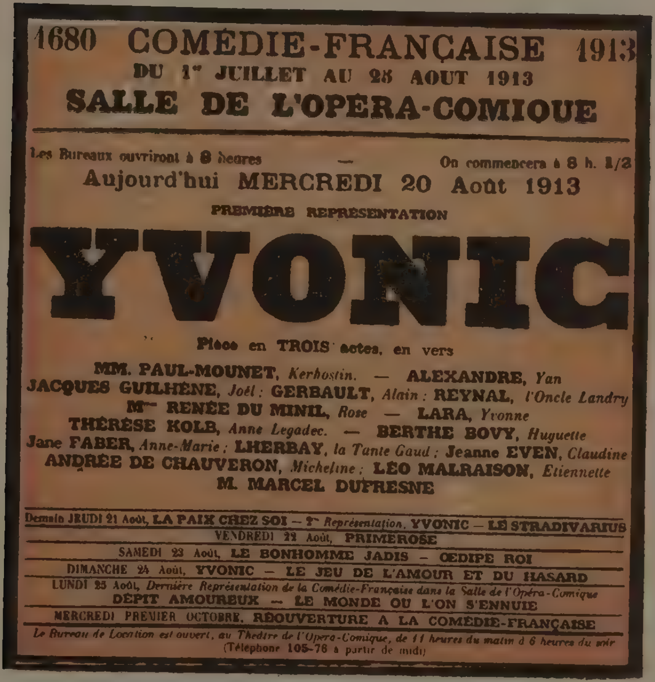
N° 30. — 20 Septembre 1

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1680 **COMÉDIE-FRANÇAISE** 1913
DU 1er JUILLET AU 28 AOUT 1913
SALLE DE L'OPERA-COMIQUE

Les Bureaux ouvriront à 8 heures — On commencera à 8 h. 1/2
Aujourd'hui MERCREDI 20 Août 1913
PREMIÈRE REPRÉSENTATION
YVONIC
Pièce en TROIS actes, en vers

MM. PAUL-MOUNET, *Kerhostin.* — **ALEXANDRE**, *Yan*
JACQUES GUILHÈNE, *Joël* ; **GERBAULT**, *Alain* ; **REYNAL**, *l'Oncle Landry*
Mmes RENÉE DU MINIL, *Rose* — **LARA**, *Yvonne*
THÉRÈSE KOLB, *Anne Legadec.* — **BERTHE BOVY**, *Huguette*
Jane **FABER**, *Anne-Marie* ; **LHERBAY**, *la Tante Gaud* ; Jeanne **EVEN**, *Claudine*
ANDRÉE DE CHAUVERON, *Micheline* ; **LÉO MALRAISON**, *Etiennette*
M. MARCEL DUFRESNE

Demain JEUDI 21 Août, **LA PAIX CHEZ SOI** — 2me *Représentation*, **YVONIC** — **LE STRADIVARIUS**
VENDREDI 22 Août, **PRIMEROSE**
SAMEDI 23 Août, **LE BONHOMME JADIS** — **ŒDIPE ROI**
DIMANCHE 24 Août, **YVONIC** — **LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD**
LUNDI 25 Août, *Dernière Représentation de la Comédie-Française dans la Salle de l'Opéra-Comique*
DÉPIT AMOUREUX — **LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE**
MERCREDI PREMIER OCTOBRE, **RÉOUVERTURE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE**
Le Bureau de Location est ouvert, au Théâtre de l'Opéra-Comique, de 11 heures du matin à 6 heures du soir
(Téléphone 105-76 à partir de midi)

Copyright by Paul Ferrier and Jeanne Paul Ferrier, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris la Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs ❧ ❧ Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

TARIF DE LA PUBLICITÉ
DE
LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN-THÉATRE

TIRAGE : 135.000 Exemplaires par Semaine

	Hauteur	Largeur		
Un huitième de page	**55** m/m	**75** m/m	....	**225 francs.**
Un quart de page	**120** m/m	**75** m/m	....	**400** —
Une demi-page	**120** m/m	**162** m/m	....	**700** —
Une page	**260** m/m	**170** m/m	....	**1.200** —
2 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**1.000** —
6 pages (dans l'année)	**260** m/m	**170** m/m	**la page**	**800** —

Page de dos de couverture, mêmes prix que ci-dessus, plus une indemnité de 500 francs pour frais d'impression si l'on demande le tirage en deux couleurs.

(Un cliché de chaque couleur devra être livré au moins un mois d'avance.)

Afin de ne pas nuire à l'aspect des pages d'annonces de ce supplément, *L'Illustration* se réserve le droit de refuser ou de suspendre toute insertion dont le texte, les dispositions typographiques ou les produits annoncés ne lui conviendraient pas.

Actuellement, l'exclusivité est donnée à la Maison Michelin pour les pneumatiques et industries similaires.

Ce supplément étant encarté dans tous les numéros (sauf celui de Noël) son tirage est donc absolument le même que celui de L'Illustration, *et sa publicité présente de ce fait les mêmes avantages.*

Avantages accordés aux Maisons faisant des Annonces dans L'ILLUSTRATION

Toute personne faisant au moins une page ou 500 lignes d'insertions dans *L'Illustration* (en une année) pourra, pendant le cours de son traité, pour les annonces qu'elle donnera à ***La Petite Illustration***, profiter du tarif dégressif ci-après, sans être obligée pour cela au minimum d'insertions exigé pour les contrats ne concernant que ***La Petite Illustration.***

Exemple :

Si le traité pour *L'Illustration* est d'une page ou 500 lignes par an, c'est le tarif d'une page qui sera appliqué à ***La Petite Illustration :***

Soit un huitième de page ...	**150 francs.**	**Une demi-page**	**600 francs.**
un quart de page	**300** —	**Une page**	**1.200** —

Si le traité est de 2 pages ou 1.000 lignes en une année, c'est le tarif de 2 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**125 francs.**	**Une demi-page**	**500 francs.**
un quart de page	**250** —	**Une page**	**1.000** —

Si le traité est de 6 pages dans l'année, c'est le tarif de 6 pages qui sera appliqué :

Soit un huitième de page ...	**100 francs.**	**Une demi-page**	**400 francs.**
un quart de page	**200** —	**Une page**	**800** —

AVIS IMPORTANT

Les clichés devront être, pour la bonne harmonie des pages de publicité, **exactement du format** indiqué sur notre tarif.

Les textes à composer, accompagnés des **clichés typographiques,** devront nous parvenir **au moins trois semaines** avant la date de leur insertion.

Les clichés en **similigravure** devront être exécutés en trame **N° 100.**

RIE-THÉATRE. — N° 18.

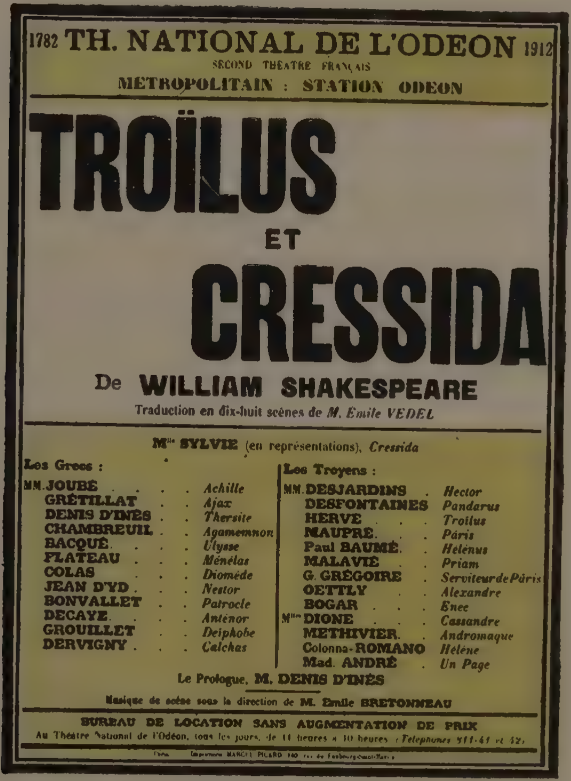
N° 34. — 18 OCTOBRE 1913

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



1782 TH. NATIONAL DE L'ODEON 1912
SECOND THEATRE FRANÇAIS
METROPOLITAIN : STATION ODEON

TROÏLUS
ET
CRESSIDA

De **WILLIAM SHAKESPEARE**
Traduction en dix-huit scènes de *M. Emile VEDEL*

Mlle SYLVIE (en représentations), *Cressida*

Les Grecs :

MM. **JOUBÉ**	*Achille*
GRÉTILLAT	*Ajax*
DENIS D'INÈS	*Thersite*
CHAMBREUIL	*Agamemnon*
BACQUÉ	*Ulysse*
FLATEAU	*Ménélas*
COLAS	*Dioméde*
JEAN D'YD	*Nestor*
BONVALLET	*Patrocle*
DECAYE	*Anténor*
GROUILLET	*Deiphobe*
DERVIGNY	*Calchas*

Les Troyens :

MM. **DESJARDINS**	*Hector*
DESFONTAINES	*Pandarus*
HERVE	*Troïlus*
MAUPRÉ	*Pâris*
Paul **BAUMÉ**	*Hélénus*
MALAVIÉ	*Priam*
G. **GRÉGOIRE**	*Serviteur de Pâris*
OETTLY	*Alexandre*
BOGAR	*Enee*
Mlles **DIONE**	*Cassandre*
METHIVIER	*Andromaque*
Colonna-**ROMANO**	*Hélène*
Mad. **ANDRÉ**	*Un Page*

Le Prologue, **M. DENIS D'INÈS**

Musique de scène sous la direction de **M. Emile BRETONNEAU**

BUREAU DE LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX
Au Théâtre National de l'Odéon, tous les jours, de 11 heures à 18 heures (*Téléphones 911-41 et 42*)

Droits de représentation réservés pour tous pays.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

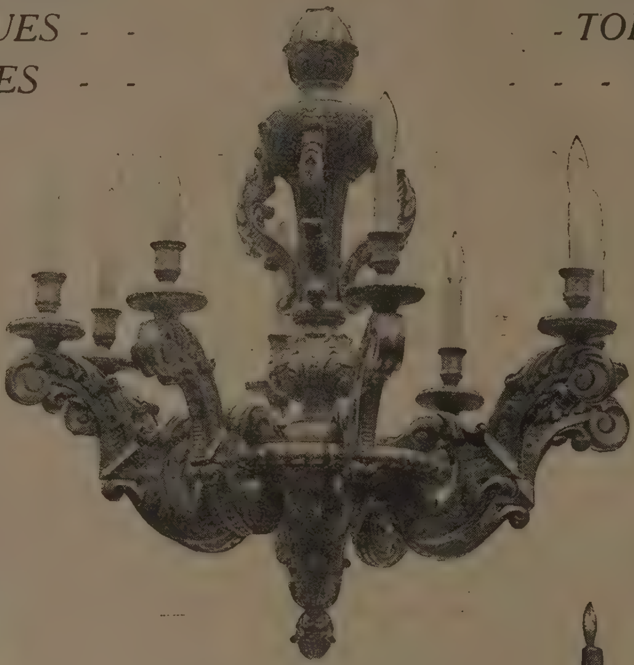
(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)

France et Colonies . . . . . 40 francs ❧ ❧ Étranger. . . . . 52 francs

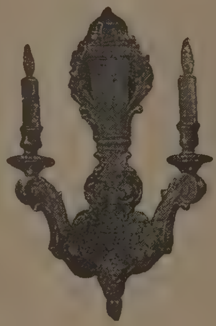
13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

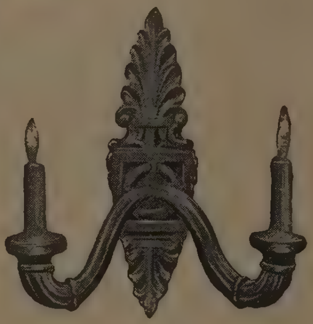
LAMPADAIRES
APPLIQUES
LUSTRES

FLAMBEAUX
TORCHÈRES
ETC.



Lustre en bois sculpté et doré
Copie de l'original exposé au Musée Carnavalet à Paris
(Collection de Liesville)





Rénovation Artistique du Bois Sculpté et Doré

appliquée aux Appareils d'Éclairage Électrique.

Effet décoratif supérieur à celui du Bronze. -- *Sécurité absolue contre les courts-circuits.*

REPRODUCTION EXACTE D'APPAREILS D'ÉPOQUE ANCIENNE
EXPOSÉS DANS NOS MUSÉES NATIONAUX

J.-H. JALY

Téléph. 137-18 **21, rue du Pont-Neuf, PARIS (1^er^)** **Téléph. 137-18**

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE DE TOUS STYLES

Tous les appareils sont complètement équipés (lampes comprises à 110 ou 220 volts) et prêts à être branchés sur n'importe quel courant électrique.

SÉRIE-THÉÂTRE. — N° 19.

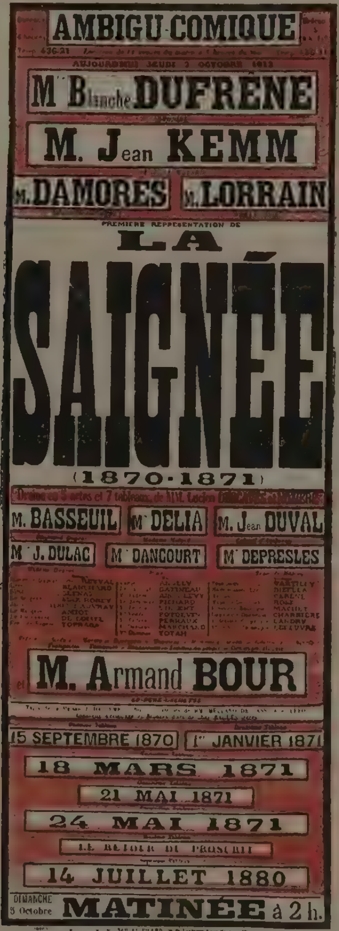
N° 36. — 1er NOVEMBRE 191

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉÂTRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS



AMBIGU-COMIQUE

AUJOURD'HUI JEUDI 2 OCTOBRE 1913

Mme Blanche DUFRÈNE

M. Jean KEMM

M. DAMORES M. LORRAIN

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

LA SAIGNÉE

(1870-1871)

Drame en 5 actes et 7 tableaux, de MM. Lucien DESCAVES et NOZIÈRE

M. BASSEUIL Mme DELIA M. Jean DUVAL

Mme J. DULAC Mme DANCOURT Mme DEPRESLES

et M. Armand BOUR

15 SEPTEMBRE 1870 1er JANVIER 1871

18 MARS 1871

21 MAI 1871

24 MAI 1871

LE RETOUR DU PROSCRIT

14 JUILLET 1880

DIMANCHE 5 Octobre MATINÉE à 2 h.

Copyright by Lucien Descaves and Nozière, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)

France et Colonies . . . . . 40 francs ❦ ❦ Étranger . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Flanelle "LE DOCTEUR"

Rien ne remplace les sous-vêtements en Flanelle

GILETS
"LE DOCTEUR"
CHEMISES
CALEÇONS
A. Barrère

"LE DOCTEUR"
MARQUE DÉPOSÉE
PURE LAINE NATURELLE

Exiger cette Marque en Bleu

GILETS
CHEMISES
CALEÇONS
CEINTURES
PLASTRONS
PYJAMAS

ÉTÉ COMME HIVER
HIVER COMME ÉTÉ

CETTE MARQUE SANS AUTRE NOM

Dans toutes les Chemiseries et Maisons de Nouveautés.

VENTE EN GROS : Maison **VIMONT & LINZELER**
3, Rue des Deux Boules – PARIS

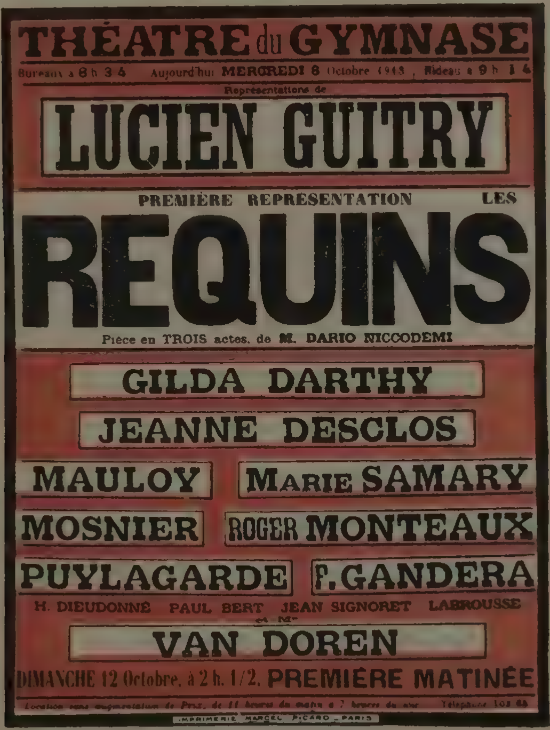
Série-Théâtre. — N° 20. N° 38. — 15 Novembre 19

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



THÉATRE du GYMNASE

Bureaux à 8 h 3/4 Aujourd'hui MERCREDI 8 Octobre 1913, Rideau à 9 h 1/4

Représentations de

LUCIEN GUITRY

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

LES REQUINS

Pièce en TROIS actes, de M. DARIO NICCODEMI

GILDA DARTHY

JEANNE DESCLOS

MAULOY

MARIE SAMARY

MOSNIER

ROGER MONTEAUX

PUYLAGARDE

F. GANDERA

H. DIEUDONNÉ PAUL BERT JEAN SIGNORET LABROUSSE

et Mme

VAN DOREN

DIMANCHE 12 Octobre, à 2 h. 1/2, PREMIÈRE MATINÉE

IMPRIMERIE MARCEL PICARD — PARIS

Copyright by Dario Niccodemi, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)

France et Colonies.... 40 francs ◆ ◆ Étranger......... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

CONSTIPATION

Chronique ou Accidentelle

Le Purgatif des Familles

HUNYADI JANOS

LAXATIVE DÉPURATIVE

La meilleure Eau purgative naturelle

dite EAU DE JÁNOS

Dose Laxative 1 verre } le matin
Dose Purgative 2 verres } à jeûn

Andreas SAXLEHNER Budapest (Hongrie)

Se méfier des contrefaçons et substitutions

PARIS-LONDRES

CHEMINS DE FER DU NORD ET DU SOUTH EASTERN AND CHATHAM

Il existe cinq services rapides journaliers entre Paris et Londres, viâ Calais-Douvres, et Boulogne-Folkestone. Ces traversées sont les plus courtes entre l'Angleterre et le continent. Départs de Paris (gare du Nord) aux heures suivantes :

8 h. 25 et 9 h. 50 du matin ; midi, 4 h. et 9 h. 20 du soir.

De grands bateaux à turbines font le trajet entre Calais et Douvres et entre Boulogne et Folkestone.

La durée totale du trajet de Paris à Londres est de 6 heures 45 minutes.

LONDRES
M DU NORD
DOUVRES
FOLKESTONE
CALAIS
BOULOGNE
LA-MANCHE
ABBEVILLE
AMIENS
LE HAVRE
PARIS
2588

Prix des places (droits de ports compris) :

Billets simples, valables 7 jours : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 62 fr. 50 ; 2e classe, 43 fr. 35 ; 3e classe, 28 fr. 35 ; viâ Calais-Douvres : 1re classe, 70 fr. 80 ; 2e classe, 49 fr. 55 ; 3e classe, 32 fr. 05.

Billets d'aller et retour, valables un mois : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 109 fr. 85 ; 2e classe, 78 fr. 80 ; 3e classe, 46 fr. 70 ; viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 119 fr. 75 ; 2e classe, 87 fr. 35 ; 3e classe, 50 fr. 55.

Billets d'aller et retour, valables 2 mois : viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 136 fr. 60 ; 2e classe, 95 fr. 70 ; 3e classe, 61 fr. 90.

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

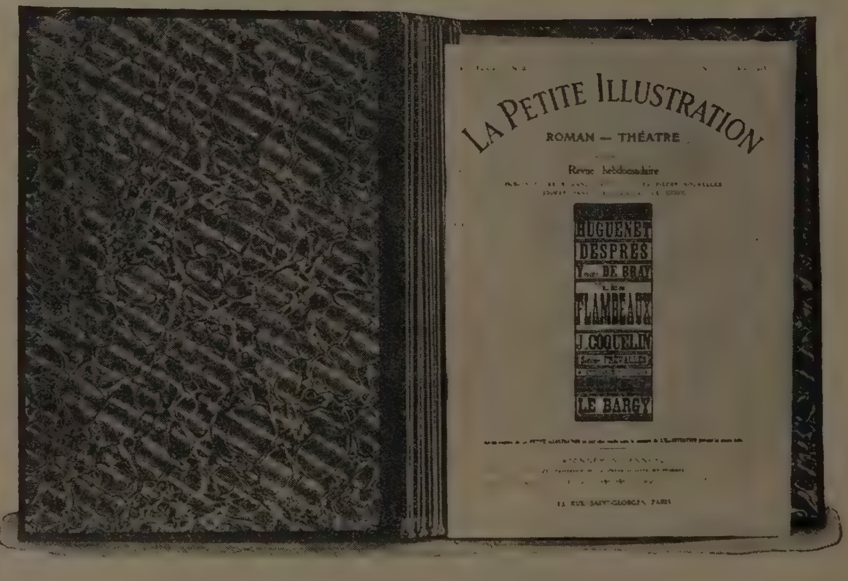
Bagages : 25 kilogrammes, transportés gratuitement.

Des billets spéciaux à prix très réduits sont délivrés à certaines dates pendant l'année.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Agence du South Eastern and Chatham Railway, 14, rue du Quatre-Septembre, Paris.

CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION


LA PETITE ILLUSTRATION
ROMAN — THÉATRE
Revue hebdomadaire
HUGUENET
DESPRES
DE BRAY
LES FLAMBEAUX
J. COQUELIN
LE BARGY
13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)

EN VENTE AUX BUREAUX DE *L'ILLUSTRATION*, **13, rue Saint-Georges.**

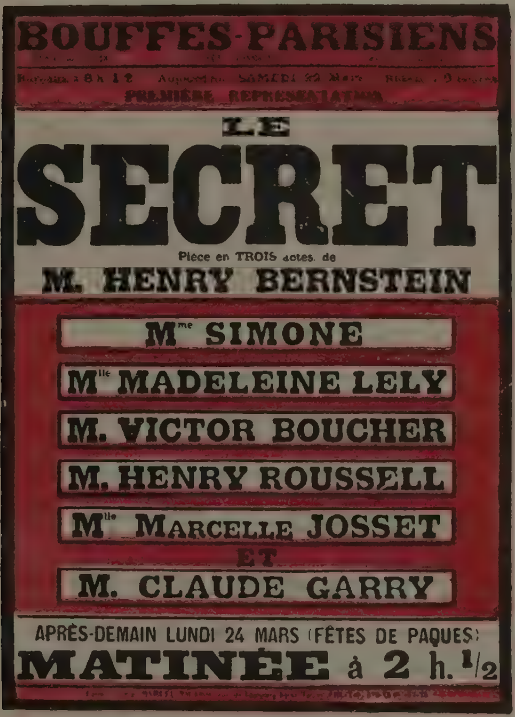
JE-Théatre. — N° 21. N° 40. — 29 Novembre 191

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS



BOUFFES-PARISIENS

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

LE
SECRET
Pièce en TROIS actes de
M. HENRY BERNSTEIN

Mme SIMONE
Mlle MADELEINE LELY
M. VICTOR BOUCHER
M. HENRY ROUSSELL
Mlle MARCELLE JOSSET
ET
M. CLAUDE GARRY

APRÈS-DEMAIN LUNDI 24 MARS (FÊTES DE PÂQUES)
MATINÉE à 2 h. 1/2

Copyright by Henry Bernstein, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays y compris l'empire de Russie.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

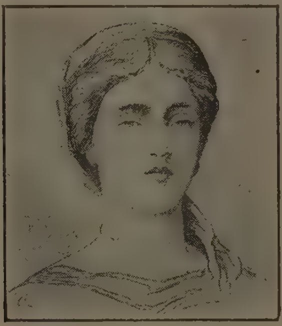
ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)
France et Colonies. . . . 40 francs Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

IL Y A CINQUANTE ANS

LES MADONES QUI REMUENT LES YEUX

En 1863 — comme en 1913 ?... — on signale, un peu de tous côtés, des faits miraculeux. Peu d'années auparavant, on avait eu le miracle de la Salette, puis on avait appris — et dans quel retentissement ! — l'apparition de la Vierge à une bergère de Lourdes. En 1863, on signale, en Italie, des madones dont les yeux remuent. Ce fut d'abord la madone de Vicovaro ; puis la contagion du miracle atteignit sa voisine et rivale, la madone de Subiaco.

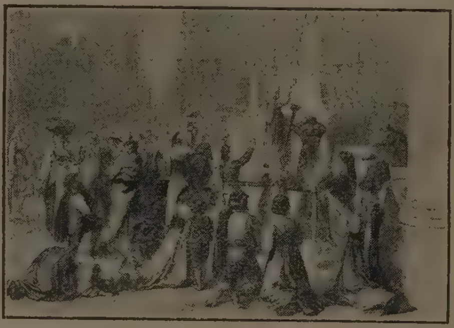


La madone aux yeux vivants. (*Illustration* du 31 octobre 1863.)

Justement, le hasard d'un itinéraire en Italie avait conduit l'un des correspondants de *L'Illustration* à Subiaco, le 15 septembre à midi, au moment même où le miracle venait de se produire. Toutes les cloches du pays étaient en branle, et le voyageur eut vite appris en entrant dans la ville la cause exceptionnelle de ces ardents carillons.

Dans la plus grande église se trouvait une crypte ornée d'un assez mauvais tableau de l'école du Guide, représentant la Vierge avec les yeux levés au ciel et les bras croisés sur la poitrine. Or, le matin de ce jour-là, un enfant était sorti de l'église en criant qu'il avait vu remuer les yeux de la madone. Il n'en fallut pas davantage pour faire sonner les cloches à toute volée et mettre la joie dans le cœur des habitants de Subiaco que le succès de Vicovaro rendait un peu jaloux. Une commission fut nommée sur-le-champ pour vérifier le fait, car, à l'époque, l'évêque et son chapitre pouvaient, en pareille circonstance, se passer de l'autorisation papale. Donc, la commission enquêta. Le fait fut reconnu authentique, et aussitôt un autel fut dressé dans la grande nef de l'église. Tout cela, en l'espace de quelques heures.

Le correspondant de *L'Illustration* passa trois jours à Subiaco où il nota ces observations pittoresques : « Dès le matin, l'église se remplit de monde, depuis le *ragazzo* jusqu'au *bambino*, qui entrent, sortent, crient, pleurent et s'agitent sans respect pour le lieu saint, au milieu d'un vacarme effroyable. Il suffit qu'une voix pousse le cri de : *Viva Maria !* pour que cent gamins déguenillés y répondent en chœur avec le timbre suraigu des voix du midi de l'Italie ; et cela se répète plusieurs fois par minute, depuis le matin jusqu'à la fermeture de l'église. C'est à vous rendre sourd. Il y a des gens qui passent des heures entières à tenir les regards constamment tournés vers l'image de la Vierge pour lui voir remuer les yeux : heureux celui qui possède une lorgnette d'opéra pour la mieux voir de près. Un prêtre me fit la gracieuseté de me prêter la sienne. Or, je ne vis rien qu'une parfaite immobilité. Je pus même me convaincre en passant derrière l'autel qu'il n'y avait aucun sortilège. Bien plus, je suis certain que les gens qui ont vu le miracle sont de bonne foi et qu'il est impossible de fixer le même point pendant une heure de suite sans le voir osciller... »

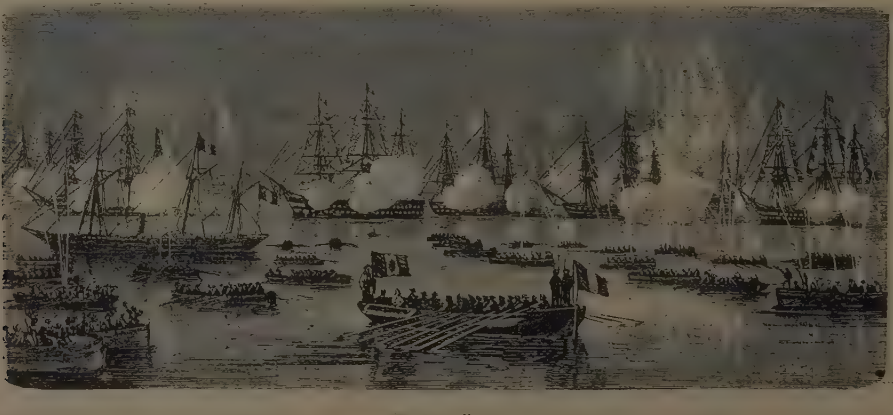


Pèlerins visitant la madone de Subiaco, dans les Etats romains. (*Illustration* du 31 octobre 1863.)

On sait combien, depuis cette époque, la constatation des « miracles » a fait, sur l'ordre du Vatican, l'objet d'une réglementation minutieuse et sévère.

FÊTES NAVALES DE JADIS

L'arrivée à Toulon, au retour d'une courte croisière, de l'impératrice Eugénie sur le yacht impérial l'*Aigle* mit en fête la population toulonnaise et la rade se couvrit de pavois. Le soir, après sept heures, un branle-bas de combat à feu fut exécuté par l'escadre. Après quoi, toutes les vergues s'éclairèrent de feux de Bengale, tandis que les multiples embarcations s'illuminaient de mille couleurs. La vision, en son éclat suranné, intéressera tous ceux qui se rappellent notre marine de jadis...



Branle-bas de combat à feu exécuté la nuit, à Toulon, devant l'Impératrice. (*Illustration* du 7 novembre 1863.)

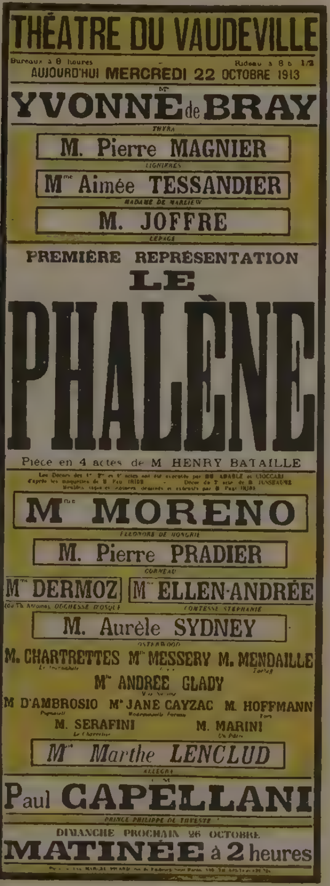
ie-Théâtre. — N° 22. N° 42. — 20 Décembre 19

La Petite Illustration

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIECES NOUVELLES
JOUEES DANS LES THEATRES DE PARIS



THÉATRE DU VAUDEVILLE

Bureaux à 8 heures — Rideau à 8 h. 1/2

AUJOURD'HUI MERCREDI 22 OCTOBRE 1913

Mme YVONNE de BRAY
THYRA

M. Pierre MAGNIER
LIGNIÈRES

Mme Aimée TESSANDIER
MADAME DE MARLIEW

M. JOFFRE
LEPAGE

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

LE PHALÈNE

Pièce en 4 actes de M HENRY BATAILLE

Mlle MORENO
ÉLÉONORE DE HONGRIE

M. Pierre PRADIER
CORNEAU

Mme DERMOZ (du Th. Antoine) DUCHESSE D'OSQUE

Mlle ELLEN-ANDRÉE
COMTESSE STÉPHANIE

M. Aurèle SYDNEY
OSTERWOOD

M. CHARTRETTES Mlle MESSERY M. MENDAILLE

Mlle ANDRÉE GLADY

M D'AMBROSIO Mlle JANE CAYZAC M. HOFFMANN

M. SERAFINI M. MARINI

Mlle Marthe LENCLUD
ALLEGRA

M. Paul CAPELLANI
PRINCE PHILIPPE DE TRIESTE

DIMANCHE PROCHAIN 26 OCTOBRE

MATINÉE à 2 heures

Copyright by Henry Bataille, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)
France et Colonies . . . . 40 francs — Étranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AU SALON D'AUTOMNE DE 1913

Tous les ans à l'approche de l'hiver, les artistes décorateurs nous convient à venir contempler leurs œuvres, présentées sous formes d'ensembles, de pièces entièrement meublées et installées, au Salon d'automne.

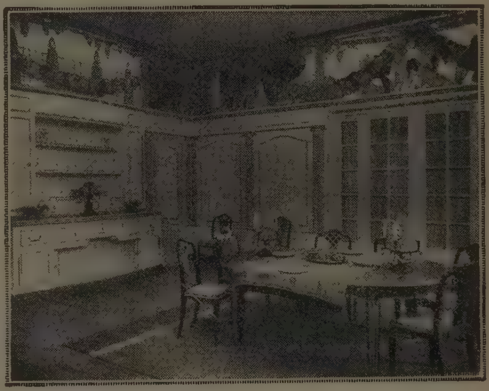
L'effort, cette année, fut considérable ; plus de trente intérieurs sont groupés dans le Grand Palais, donnant à ces galeries, si froides d'habitude, l'aspect de coins intimes ; des lumières discrètes et heureusement tamisées, des coussins et des étoffes multicolores, d'épais tapis aux coloris francs, des fleurs fraîches donnent de la vie à tous ces « boudoirs, ces salons, ces salles à manger ».

Avant de décrire quelques-uns des principaux stands, signalons de suite les défauts prédominants que l'on rencontre malheureusement un peu partout. Ces intérieurs manquent d'unité, de conception générale, ils sont trop composés de meubles, de bibelots, d'étoffes, de motifs décoratifs, souvent fort jolis, mais disposés les uns près des autres sans coordination, sans « intention ». Les décorateurs modernes attachent trop d'importance à la couleur, négligeant la ligne ; on ne sent pas dans leurs pièces une architecture suffisante, une structure bien établie ; ils se contentent de présenter des objets, à coup sûr intéressants, mais dans un cadre trop souvent quelconque. Les meubles ne semblent pas faits pour la pièce à laquelle on les destine.

On peut résumer en quelques mots l'impression que l'on ressent après une visite à cette exposition : des couleurs agréables et opposées avec une certaine recherche, des lignes souvent harmonieuses si on considère le détail, peu ou pas d'unité dans l'ensemble.

⁂

La salle à manger de M. Jaulmes, quoiqu'un peu froide, est très agréable. Les parois toutes en boiseries sont peintes en blanc avec des filets verts. Le fond de la pièce, opposé à la fenêtre, est occupé par un grand dressoir encadré de portes vitrées. Ce dressoir bien composé comporte des rayons sur lesquels sont disposées des assiettes. Une belle frise peinte, très décorative, court autour de la pièce. Cette frise eût gagné dans une salle à manger plus haute. Les accessoires, assiettes, coupes, appareils d'éclairage, sont originaux et agréables.



Salle à manger, par Jaulmes. — *Phot. Druet.*

(A suivre.)

Rob Mallet-Stevens, *architecte.*

POUDRE DE BEAUTÉ E. COUDRAY

TALISMAN DE JEUNESSE INCOMPARABLE

BIENFAISANTE à l'épiderme, la **Poudre de Beauté E. COUDRAY** *n'est comparable à aucune autre,* elle réalise la **Poudre parfaite** que tant de Dames souhaitent trouver. Sa composition délicate la fait recommander aux personnes astreintes à une vie mondaine si fatigante et si préjudiciable à la Beauté.

LA BOITE : 4 FR. 50 *En Vente : Grands Magasins, Louvre, Bon Marché, Printemps, Galeries Lafayette Trois Quartiers et TOUTES PARFUMERIES*

Aux personnes n'ayant pu se procurer cette *Poudre* chez leur fournisseur habituel la

PARFUMERIE E. COUDRAY
13, Rue d'Enghien, Paris
51, Rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles

en fera l'envoi franco contre BON ou MANDAT-POSTE de 4 fr. 50

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

Afin de permettre l'essai de ses parfums de luxe, la ***Parfumerie E. COUDRAY*** *adressera, au prix de faveur de* ***1 fr. 50*** *franco,* ***6 sachets*** *délicieusement parfumés à la Rose Blanche et* ***2 échantillons*** *de Tyldis, parfum grisant et Violettes de Parme. — Cet envoi exceptionnel pourra être obtenu dans toutes les bonnes parfumeries.*

Série-Théatre. — N° 23.

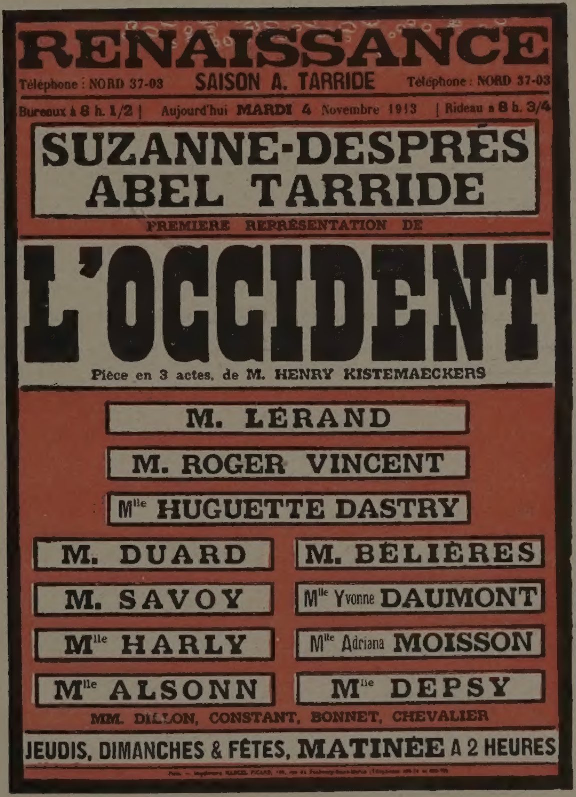
N° 43. — 27 Décembre

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIECES NOUVELLES
JOUÉES DANS LES THEATRES DE PARIS



RENAISSANCE

Téléphone : NORD 37-03 | SAISON A. TARRIDE | Téléphone : NORD 37-03

Bureaux à 8 h. 1/2 | Aujourd'hui **MARDI** 4 Novembre 1913 | Rideau à 8 h. 3/4

SUZANNE-DESPRÉS
ABEL TARRIDE

PREMIERE REPRÉSENTATION DE

L'OCCIDENT

Pièce en 3 actes, de M. HENRY KISTEMAECKERS

M. LÉRAND
M. ROGER VINCENT
M^{lle} HUGUETTE DASTRY
M. DUARD
M. BÉLIÈRES
M. SAVOY
M^{lle} Yvonne DAUMONT
M^{lle} HARLY
M^{lle} Adriana MOISSON
M^{lle} ALSONN
M^{lle} DEPSY
MM. DILLON, CONSTANT, BONNET, CHEVALIER

JEUDIS, DIMANCHES & FÊTES, **MATINÉE** A 2 HEURES

Copyright by Henry Kistemaeckers, 1913.
Tous droits réservés pour tous pays.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL
(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)
France et Colonies.... 40 francs ❧ ❧ Étranger.......... 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

CONSTIPATION
Chronique ou Accidentelle
Le Purgatif des Familles
HUNYADI JANOS
LAXATIVE DÉPURATIVE
La meilleure Eau purgative naturelle
dite EAU DE JÁNOS
Dose Laxative 1 verre } le matin
Dose Purgative 2 verres } à jeûn
Andreas SAXLEHNER Budapest (Hongrie)
Se méfier des contrefaçons et substitutions

PARIS-LONDRES
CHEMINS DE FER DU NORD ET DU SOUTH EASTERN AND CHATHAM

Il existe cinq services rapides journaliers entre Paris et Londres, viâ Calais-Douvres, et Boulogne-Folkestone. Ces traversées sont les plus courtes entre l'Angleterre et le continent. Départs de Paris (gare du Nord) aux heures suivantes :

8 h. 25 et 9 h. 50 du matin ; midi, 4 h. et 9 h. 20 du soir.

LONDRES
FOLKESTONE
M DU NORD
DOUVRES
CALAIS
BOULOGNE
LA MANCHE
ABBEVILLE
AMIENS
LE HAVRE
PARIS

De grands bateaux à turbines font le trajet entre Calais et Douvres et entre Boulogne et Folkestone.

La durée totale du trajet de Paris à Londres est de 6 heures 45 minutes.

Prix des places (droits de ports compris) :

Billets simples, valables 7 jours : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 62 fr. 50 ; 2e classe, 43 fr. 35 ; 3e classe 28 fr. 35 ; viâ Calais-Douvres : 1re classe, 70 fr. 80 ; 2e classe, 49 fr. 55 ; 3e classe, 32 fr. 05.

Billets d'aller et retour, valables un mois : viâ Boulogne-Folkestone : 1re classe, 109 fr. 85 ; 2e classe, 78 fr. 80 ; 3e classe, 46 fr. 70 ; viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 119 fr. 75 ; 2e classe, 87 fr. 35 ; 3e classe, 50 fr. 55.

Billets d'aller et retour, valables 2 mois : viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres : 1re classe, 136 fr. 60 ; 2e classe, 95 fr. 70 ; 3e classe, 61 fr. 90.

Le coupon de retour des billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

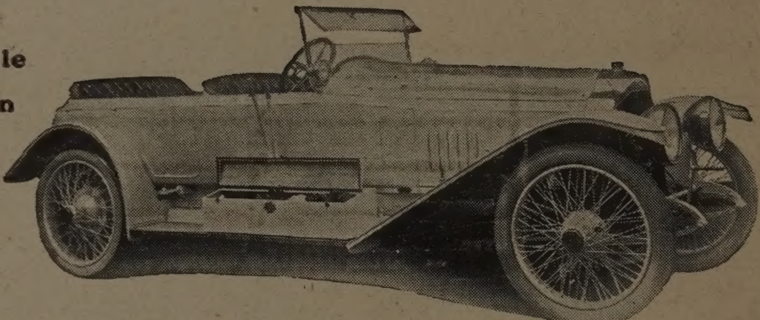
Bagages : 25 kilogrammes, transportés gratuitement.

Des billets spéciaux à prix très réduits sont délivrés à certaines dates pendant l'année.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Agence du South Eastern and Chatham Railway, 14, rue du Quatre-Septembre, Paris.

T oute
U ne clientèle
R echerchant le
C onfortable en
A utomobile
T out un

M onde
É légant et
R egardant à l'économie
Y sont venus... à la



Turcat Mery

8, Rue de Cormeille
CATALOGUE FRANCO LEVALLOIS-PARIS
CLICHÉ LEFÈVRE & BARON